

GRAMMAIRE

RAISONNÉE

DE LA

LANGUE GRECQUE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE, N° 5. F. S.-G.

GRAMMAIRE

RAISONNÉE

DE LA

LANGUE GRECQUE

PAR AUG. MATTHIÆ;

TRADUITE EN FRANÇAIS SUR LA SECONDE ÉDITION,

PAR

J.-FR. GAIL ET E.-P.-M. LONGUEVILLE.

PREMIÈRE PARTIE.



PARIS.

CHEZ FR. GAIL, RUE DU MAIL, N.° 13;

CHEZ DELALAIN, RUE DES MATHURINS-SAINT-JACQUES,

ET CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ.

1831.

A

Louis-Philippe 1er,

Roi des Français.

Sire,

La conviction d'avoir entrepris une publication utile aux études grecques en France, et destinée à les rendre plus approfondies et plus générales, n'aurait pu seule nous enhardir à solliciter un patronage aussi auguste que celui de Votre Majesté : mais nous nous sommes confiés aux souvenirs d'une vie pénible et honorable, qui dans des jours, heureusement loin de nous, apprit au futur Roi des Français combien la patience, consacrée à de modestes travaux, mérite d'encouragements. Ces souvenirs exciteront en Votre Majesté quelque désir d'appuyer une entreprise où le succès est presque

sans aucune gloire, où il ne reste que la chance de subir la censure pour les fautes qu'on n'aura pas évitées. Reproduire dans notre langue un des monuments les plus complets de l'érudition allemande, sans le défigurer par des erreurs de détails, et sans présenter à nos écoles un livre devenu en quelque sorte indigne de son auteur, n'était pas une tâche sans quelques difficultés. Nous y avons apporté de la conscience et un zèle persévérant. Les hellénistes jugeront si nous avons réussi; toutefois, la haute protection de Votre Majesté fera voir que l'ouvrage lui a semblé de nature à contribuer aux études fortes, dont notre jeunesse sent tous les jours plus vivement le besoin pour remplir ses destinées.

Nous sommes avec le plus profond respect,

Sire,

de Votre Majesté

les très humbles et très obéissants serviteurs et sujets,

J.-Fr. Gail et E.-P.-M. Longueville.

AVERTISSEMENT

DES TRADUCTEURS.

L'OUVRAGE dont nous publions la traduction jouit depuis plus de vingt ans en Europe d'une estime si générale, que nous nous croyons dispensés d'en faire l'éloge. Il a été déjà traduit en anglais par le savant E.-V. Blomfield; et en italien par M. A. Peyron, mais sur la première édition seulement (1). Son influence s'est déjà fait sentir dans nos écoles par de bons traités élémentaires, qui lui doivent beaucoup. Mais des traités élémentaires ne suffisent pas à qui veut approfondir.

Dans l'étude du grec, comme de toutes les autres langues, le premier pas est de se familiariser avec le mécanisme général de la déclinaison et de la conjugaison, avec les aspects principaux de la syntaxe et une partie quelconque du vocabulaire. C'est à quoi se bornent souvent la plupart des personnes même les plus désireuses de se compléter une bonne éducation classique. Mais à quoi tient-il qu'on en reste là ? c'est que

---

(1) Nous sommes étonnés de voir qu'il a été publié en 1829, à Londres, une réimpression de la traduction que M. Blomfield avait faite sur la première édition de Matthiæ, quand la seconde édition de la grammaire originale avait paru en 1825.



l'on manque d'un répertoire complet, ou à-peu-près, qui place avec un soin minutieux, mais nécessaire, toutes les exceptions connues à côté des règles, et avertisse le lecteur des restrictions que l'usage met aux habitudes qu'il a consacrées lui-même. Il faut un recueil abondant en détails, où les formes de certains mots, de certains temps des verbes, modifiées, diversifiées suivant le pays, l'âge et même le caprice de l'écrivain, se présentent à une recherche prompte et facile : il faut un livre méthodique, clair dans sa marche, et complet sans être surchargé, que l'on possède comme le dépôt de toutes les particularités de la syntaxe.

Le perfectionnement de la grammaire grecque a été lent; et, grâce à l'esprit d'analyse et de critique modernes, appliqué aux détails grammaticaux, les notions se sont enfin complétées, modifiées, après avoir été débattues, et il en est résulté entre les mains d'un érudit, doué d'un esprit excellent, ce livre que nos aïeux ne sont point coupables de n'avoir pas fait, mais qu'il serait fâcheux de ne pas répandre chez nous, maintenant qu'il existe. On accorde sans doute une juste estime aux grammaires de MM. Buttmann, Thiersch, et de quelques autres savants étrangers. Celle de M. Buttmann, en particulier, n'a pas peu contribué au perfectionnement de l'ouvrage de M. Matthiæ : mais elle n'a pas été terminée; et, d'ailleurs, ce dernier professeur a le mérite d'avoir réuni et classé avec le plus d'ordre, de clarté et d'équilibre, les faits isolés, les notions éparses dans une infinité d'écrits, et les doctrines lentement élaborées par les autres savants. Il devait donc fixer notre choix.

Nous avons jugé convenable de reproduire l'ouvrage de M. Matthiæ en son entier et sous sa forme originale. Ce vaste répertoire est si bien coordonné, si bien résumé, quoique si complet, que nous aurions craint d'en altérer l'économie ou de retrancher quelque richesse regrettable dans un livre qu'on peut appeler une véritable *Grammaire des grammaires grecques*.

Nous avons eu peu de fruit à retirer de la traduction anglaise et de la traduction italienne qui nous ont précédés, parce que M. Peyron n'a presque rien mis du sien, et que, parmi les *Remarques* dont M. Blomfield a enrichi la version de son frère, les bonnes (et ce sont les plus nombreuses) ont été mises à profit par M. Matthiæ, qu'elles ont conduit à modifier plusieurs passages dans sa seconde édition (1) : nous en avons cependant reproduit quelques-unes au bas des pages ; elles ont peu d'importance. Nos notes à nous sont courtes, rares, et nous pensons que le public nous en saura gré. On trouvera que nous signalons des fautes de renvois dans le texte allemand, fautes qui résultent quelquefois du changement des divisions dans l'édition nouvelle. Cette rigueur, peut-être minutieuse, prouvera d'un côté notre exactitude, et de l'autre servira comme d'*errata* partiel au texte original.

Il se présentait d'avance une résolution à prendre au

---

(1) Nous aurions désiré que M. Matthiæ fût plus exact à signaler ce qu'il doit à M. Blomfield : quand les observations de ce dernier ont été l'occasion de quelque changement, M. Matthiæ le tait presque toujours. Nous relevons ce fait bien plutôt pour rendre justice au savant anglais, que pour adresser un reproche à l'illustre grammairien, dont l'érudition et la bonne foi sont également incontestables.

sujet des exemples grecs cités, surtout dans la syntaxe, qui manquent de traduction, et que plusieurs personnes aimeraient à voir rendus en français. Déjà M. C.-J. Blomfield, frère du traducteur anglais, avait été sollicité de donner cette facilité dans la seconde édition : il déclare s'y être refusé pour ne pas ajouter à un livre déjà volumineux. Pour la même raison, nous nous abstiendrons souvent de le faire, mais nous ne négligerons pas ce soin quand la phrase grecque nous paraîtra ne point offrir une clarté suffisante; c'est dire que nous prenons une détermination mixte, nous réservant d'apprécier dans chaque cas le degré d'utilité.

Nous publions séparément la première partie de cet ouvrage, sans attendre que l'impression de la totalité soit terminée, parce que cette première partie forme déjà un tout, dont il nous a paru convenable de faire jouir les personnes qui répondront par quelque empressement à notre zèle pour la propagation des études grecques. Nous avons seulement voulu être utiles, et ce motif, assez démontré par la nature même du travail ingrat et sans gloire que nous avons entrepris, offre, nous l'espérons, des garanties suffisantes du soin que nous mettrons à l'exécuter, et du zèle persévérant avec lequel nous hâterons le moment où un livre si bien fait sera naturalisé en France.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR ANGLAIS

CHARLES-JACOB BLOMFIELD (1).

La grammaire grecque, dont nous offrons ici la traduction au public, jouit d'une réputation haute et méritée parmi les philologues du continent. Pour la clarté de sa disposition, l'abondance des exemples et les aperçus philosophiques de grammaire générale, elle est de beaucoup supérieure à toutes les publications de même nature, qui l'ont précédée. Plus spécialement dans la seconde partie, qui traite de la syntaxe, l'auteur a rempli de la manière la plus érudite et la plus satisfaisante, les lacunes existantes dans les traités antérieurs. Il est certain que le second volume forme un manuel complet de philologie grecque, qu'on trouvera éminemment utile à l'étudiant qui a déjà fait quelques progrès dans cette belle langue, et qui ne sera pas sans avantage pour l'helléniste consommé. Les différents rayons de lumière que l'érudition et la sagacité des philologues modernes avaient répandus sur les difficultés ou les beautés de l'idiome grec, sont ici concentrés, et par leur force réunie jettent une grande clarté sur sa syntaxe. Je suis loin de croire cependant que le génie de cette

(1) Frère du traducteur.

noble et riche langue soit encore parfaitement connu. Nous sommes encore obligés d'avoir recours, par forme d'explication, à diverses suppositions gratuites, à des faux-fuyants qui n'ont rien de philosophique, et pour lesquels les grammairiens ont inventé des noms spécieux, véritables circonlocutions pour exprimer notre ignorance des causes réelles qui ont amené les particularités que nous voulons expliquer. Rencontrons-nous un datif, quand les lois de la construction réclament un génitif, nous croyons qu'on a suffisamment rendu compte de la chose, en disant que cela arrive *per schema colophonium*. Un mot s'emploie-t-il d'une manière qui viole l'analogie du langage, nous sommes satisfaits en signalant une *catachrèse*. Survient-il un changement étrange dans la forme d'un mot, la panacée sera le *métaplasme*. Il est impossible de calculer le mal qu'a fait à toute espèce de science, l'invention des termes techniques. Ils facilitent d'abord l'acquisition d'une science, mais ils tendent bientôt naturellement à entraver les recherches et à retarder les progrès, parce que les hommes sont en général disposés à adopter une nomenclature existante, sans considérer les principes d'après lesquels elle a été originairement établie. Par là, les termes essentiels de grammaire, sucés presque avec le lait maternel, deviennent si familiers à nos oreilles, que nous sommes rarement portés à rechercher, à l'aide de la philosophie du langage, leur signification précise, ou la justesse de la classification dont ils sont l'expression générique. A cet égard cependant, nous avons beaucoup gagné pendant le dernier siècle. La philosophie, durant cette période, a fait des pas rapides : les opérations de l'esprit humain ont

été examinées avec un soin aussi grand peut-être que le permet l'état actuel de nos facultés, et par conséquent les principes du langage, qui sont intimement liés aux recherches métaphysiques, ont été établis avec un degré de précision tout-à-fait inconnu aux anciens. Quant aux grammairiens, plus nous remontons, plus nous les trouvons déraisonnables et absurdes. Ils n'avaient pas de principes fixes pour se guider, et il en résulte qu'ils ne s'accordent presque jamais ni entre eux, ni avec eux-mêmes. La plus ancienne grammaire complète est celle de Denys de Thrace; elle se compose de vingt-cinq courtes sections, qui ne remplissent que quatorze pages in-8.°, à moins que l'opuscule publié par M. Bekker, d'après les MSS., ne soit que l'abrégé d'un plus grand ouvrage (1). Succinct comme il l'est, il abonde cependant en distinctions minutieuses et embrouillées. Les scholies sur ce traité occupent plus de trois cents pages, et sont un précieux échantillon de billevesées grammaticales, semées çà et là d'observations utiles. Ce qui nous reste d'Apollonius Dyscole, le plus subtil et le plus savant des anciens grammairiens, et de Chœrobosque, Jean Philopone, Moschopule et autres, est tout plus ou moins du même genre. La grammaire de Constantin Lascaris est une collection de simples règles. Les premiers qui apportèrent une amélioration sensible dans la manière de traiter ce sujet, furent Henri Etienne et son disciple, Fr. Sylburg, dont les Remarques sur la

(1) Voyez ce que dit M. Matthiæ p. 16 et suivantes, au sujet de ces anciens grammairiens, dans des additions postérieures à cette préface. GL.



grammaire grecque de Clénard sont pleines d'érudition, surtout son *Syntaxeos Compendium*. Mais, quoique Sylburg ait fait beaucoup pour la classification du langage, il ne simplifia pas notablement la grammaire. Angelo Canini, dans son *Hellenismus* (en 1555), donna la première exposition exacte des dialectes. Ce fut Laurent Rhodomann qui, le premier, réduisit tous les noms grecs à trois déclinaisons. Cette amélioration, dont, au dire de Morhof, il est fait mention dans le *Philomusus* de Rhodomann, fut ensuite réclamée par Weller, qui l'introduisit dans sa grammaire, publiée pour la première fois en 1630, de même que la réduction de toutes les conjugaisons à une seule. Le mérite d'avoir le premier simplifié les déclinaisons fut de même revendiqué par Claude Lancelot, auteur de la grammaire grecque vulgairement dite de *Port-Royal*. Mais il l'emprunta sans doute à l'ouvrage de Weller, publié peu d'années avant. La grammaire de Port-Royal est divisée en neuf livres, et ces neuf livres en une multitude de règles détachées, pleines d'erreurs (1) et éclaircies par des exemples puisés chez des écrivains d'une médiocre autorité. Weller et Verwey augmentèrent considérablement la simplification; mais il restait beaucoup à faire. La doctrine grammaticale reçut un grand accroissement des Remarques de Fischer sur le traité de Weller, en trois volumes in-8.°, où l'auteur a rassemblé avec une rare habileté une immense variété d'exemples, en ajoutant de son propre fonds beaucoup d'observations neuves. La sagacité et l'érudition d'Hem-

---

(1) Ce jugement peut paraître au moins hasardé. GL.

sterhuys répandirent une vive lumière sur la structure et l'origine du langage : ce savant suppose que les verbes primitifs ne consistent qu'en deux ou trois lettres, d'où sont dérivées toutes les autres formes et les inflexions. Enfin, il parut à quelques-uns avoir exercé par là une telle influence, que son disciple Ruhnken dit de lui : *denique tenebras linguæ per tot sæcula offusas ita discussit, ut, qua lingua nulla est neque verbis, neque formis, copiosior, eadem jam nulla reperiatur ad discendum facilior* (1). Il est impossible de contester qu'il n'y ait beaucoup de vrai dans la théorie étymologique d'Hemsterhuys. Mais il n'est pas moins certain qu'elle a reçu une trop grande extension. Une objection qui se présente d'elle-même, objection invincible quant à la généralité de ce système, c'est le fait incontestable que la plus grande partie de l'idiome grec, avec ses caractères d'écriture, fut emprunté à diverses nations asiatiques. Cette théorie, indiquée long-temps avant par Scaliger et Isaac Vossius (2) (et dont les anciens grammairiens paraissent avoir eu quelque idée), ne fut jamais développée par Hemsterhuys dans un livre spécial ; mais elle fut généralement admise par cette école d'où sortirent tant d'érudits célèbres, dont les plus distingués furent Valckenaer, Ruhnken, Lennep ; et elle fut appliquée à l'hébreu par le célèbre Albert Schultens. Les principes de cette théorie furent posés par Valckenaer dans ses *Observationes ad origines græcas*, traité qui, ainsi que l'*Analogia* de Lennep, était déjà fort connu en manuscrit

(1) *Elog. Th. Hemsterhusii*, p. 41.
(2) *De Natura Rhythmi*, p. 44. Voy. Marhof, *Polyhistor.* I, p. 775.

plusieurs années avant d'être publié, ce qui n'eut lieu qu'après la mort de l'auteur, en 1790. Valckenaer fut le disciple d'Hemsterhuys et le professeur de Jean Daniel de Lennep, qui continua les principes de ses illustres prédécesseurs dans ses *Prælectiones academicæ de Analogia linguæ græcæ*, et dans ses *Observationes ad origines linguæ græcæ*. Le dernier de ces deux ouvrages renferme souvent des notions imaginaires, qui offrent un exemple de l'abus qu'on peut faire d'un instrument utile. Mais il était réservé d'aller beaucoup plus loin encore à l'éditeur, Everard Scheide, dont les absurdités ne peuvent être comparées qu'avec les puérilités des anciens étymologistes. Ce qu'il y a de spécieux dans cette théorie a séduit aussi le savant et excellent évêque actuel de Saint-David, qui, dans son Appendix aux *Miscellanea critica* de Dawes, a poussé beaucoup trop loin la simplification d'étymologie. En effet, on ne peut douter que la théorie d'Hemsterhuys n'ait été dénaturée d'une manière à laquelle il n'avait jamais songé. Lord Bacon fait cette remarque : *Primo autem minime probamus curiosam illam inquisitionem, quam tamen Plato, vir eximius, non contemsit; nimirum de impositione et originali etymologia nominum; supponendo ac si illa jam a principio ad placitum indita minime fuissent, sed ratione quadam et significanter derivata ac deducta : materiam certe elegantem, et quasi ceream, quæ apte fingi et flecti possit; quoniam vero antiquitatum penetralia perscrutari videtur, etiam quodammodo venerabilem; sed nihilo minus parce veram et fructu cassam* (1).

(1) *De Augm. Scient.* VI, 1.

Cette observation s'applique en grande partie au système étymologique ci-dessus mentionné.

On trouve un aperçu philosophique de grammaire grecque dans le traité du célèbre Godefroy Hermann, *De emendanda ratione græcæ grammaticæ*, ouvrage où cependant il peut sembler s'être trop appuyé sur les principes métaphysiques, ainsi que sur la *universa sermonis natura*. En effet, il faut se souvenir que l'idiome grec s'accrut par degrés, qu'il dériva de différentes sources, et acquit un haut degré de consistance et de fini, avant qu'on eût apporté quelque attention au langage proprement dit, en tant que langage. On voit par le *Cratyle* de Platon jusqu'à quel point les Grecs eux-mêmes étaient dans l'incertitude sur l'origine et le génie de leur langue. La conséquence naturelle de cette manière de procéder, fut que plusieurs anomalies continuèrent à subsister dans ce langage, dont il est très difficile de rendre compte par quelques principes de grammaire générale. Ces anomalies s'expliquent encore moins suivant les règles établies de grammaire grecque, qui furent déduites elles-mêmes de l'usage national, comme on doit l'inférer des ouvrages qui nous restent des auteurs qui ont écrit sur ce sujet. Voici une remarque frappante du scholiaste de Denys le Thrace : « La grammaire a pour cause et pour motif l'obscurité du langage. Les hommes, qui avaient sous les yeux des poèmes et des compositions en prose, et qui ne conservaient pas eux-mêmes l'ancienne pureté du langage, cherchèrent un art qui en dissipât pour eux l'obscurité (1) ».

---

(1) Αἴτιον οὖν τῆς γραμματικῆς ἡ ἀσάφεια· καὶ γὰρ οἱ ἄνθρωποι ἐντυγχάνον-

Il y a deux espèces de grammaires, selon la distinction établie par lord Bacon, l'une littéraire et l'autre philosophique; la première traitant de l'analogie des mots entre eux; la seconde de l'analogie entre les mots et les choses. Si dans nos recherches nous exposons un certain nombre de principes généraux, déduits de la seule considération de la grammaire philosophique, et que nous en venions à expliquer une langue particulière avec ces principes généraux, nous trouverons bientôt qu'il nous faut abandonner notre guide, et recourir à diverses expédients fort peu naturels pour concilier la grammaire *littéraire* avec la grammaire *philosophique*. Quelques artifices de cette nature se rencontrent même chez le savant auteur de ce traité; mais il en use rarement, et toujours avec esprit. Le système de généralité propre à la grammaire philosophique, quand il n'est pas appliqué avec beaucoup de jugement et de circonspection, produit de l'obscurité et du doute, plutôt qu'il ne simplifie et n'éclaire; c'est une vérité dont le lecteur aura vu des exemples dans l'Hermès de Harris. Il me semble qu'il subsiste dans l'idiome grec diverses anomalies dont on ne peut bien rendre compte, si ce n'est en disant qu'elles sont les restes d'un âge où les poètes, par amour pour l'euphonie ou par inattention, négligeaient les lois de l'analogie, qui doivent régler la construction des mots. C'est ce qui devait probablement arriver chez un peuple qui ne possédait pas encore d'ouvrages écrits, s'il faut réellement croire, ce

---

τες ποιήμασι καὶ πεζοῖς συγγράμμασι, τὴν ἀρχαίαν καὶ ἀπεξεσμένην φωνὴν οὐκ ἀποσώζοντες, ἐπεζήτησαν τέχνην τὴν σαφηνίσαι ταύτην δυναμένην. p. 656, 15, éd. Bekker.

qui du reste est très douteux, que l'écriture ne fut en usage qu'à une époque postérieure à Homère.

Afin que les jeunes étudiants ne soient pas embarrassés par certaines expressions qu'ils doivent rencontrer dans le présent ouvrage, il semble nécessaire de faire d'avance quelques observations. Toute idée complexe, qui comporte une définition, consiste en trois parties : le *sujet*, le *prédicat* (1) et ce qui les unit; par ex. *l'homme est mortel*. *L'homme* est le sujet, *mortel* est ce que l'on déclare (2) à l'occasion du sujet; le mot *est* sert de connexion. Toute proposition, en apparence divisée en deux seulement, peut se résoudre en une triple énonciation; comme *l'homme respire*, c'est-à-dire *l'homme est respirant*. Ces trois parties s'appellent *sujet*, *prédicat* et *copule*. Ainsi, les mots qui sont les symboles des idées, doivent se réduire à trois classes, correspondant à la triple division des idées.

Quelques anciens, et parmi eux Théodecte (2), pensaient qu'il y avait trois parties du discours, les *noms*, les *verbes* et les *particules de connexion* (Quintilien appelle ces dernières *convinctiones*). Je comprends que par ce dernier terme ils ont voulu désigner ces particules, qui par leur nature doivent nécessairement se rattacher à quelque sujet; et s'il en est ainsi, leur théorie coïn-

(1) Ou l'*attribut*. GL.

(2) L'auteur anglais de cette préface fait rouler ici son expression sur le mot *prédicat*, transformé en verbe : *which is predicated of him*. Le français n'admet pas ce tour. GL.

(3) Quintilien, I. (6) 4, 18, nomme Aristote; mais dans sa poétique, c. 20 (34, éd. Tyrwhitt), il semble admettre quatre parties du discours; à moins, comme j'incline à le croire, que le σύνδεσμος et le ἄρθρον ne soient

cide avec celle d'Hermann (1), c'est-à-dire, que les parties du discours sont trois : d'abord le *nom*, symbole du sujet; secondement la *particule*, ou signe du prédicat, qui exprime une condition existant non par elle-même, mais seulement relativement à une chose; et troisièmement, le verbe qui énonce la *copule*, et unit le prédicat au sujet. D'après cette théorie, les adjectifs appartiennent au nom ou signe du sujet : les adverbes, les interjections, prépositions et conjonctions, appartiennent à la particule ou signe du prédicat. Les adjectifs servent proprement de déterminatifs au sujet, et, rigoureusement parlant, ne font pas partie du prédicat. Ainsi, lorsqu'on dit *l'homme est bon*, c'est une expression abrégée pour *l'homme est un homme bon*, dans laquelle deux sujets sont unis ensemble par le moyen du verbe substantif : mais si nous disons *l'homme est bien*, nous avons une proposition complète, *l'homme* étant le sujet, *bien* le prédicat, *est* la copule. C'est une théorie différente de celle qu'on expose dans les livres ordinaires de logique et de grammaire. Hermann est dans l'opinion que nous devons attribuer à un vice de langage la rencontre si fréquente d'un adjectif dans le prédicat. Notre propre langue (l'anglais) nous offre plusieurs exemples où le prédicat s'exprime par un adverbe. *He is finely* (*il est fort bien*). *The horse is well enough* (*le cheval est assez bien*) (2). Ainsi en grec κατύπερθε

---

tous deux compris dans la συμπλοκή, dont il parle dans ses catégories, comme réunissant le sujet et le prédicat.

(1) *De Em. Gr. gr.* p. 127.

(2) De même en italien *essere bene* pour *essere in grazia* (être en faveur), Am. Peyron.

γνῶσθαι, etc. Voy. §. 308 [§. 309, σ, seconde édit. GL.]. Cette division n'est cependant pas suivie dans la présente grammaire.

J'ai encore à rendre brièvement compte de la traduction que l'on offre ici au public. Elle fut terminée, il y a trois ans, par le rév. E.-V. Blomfield, maître-ès-arts, membre du collège Emmanuel à Cambridge. S'il avait assez vécu pour la livrer à l'impression, on aurait sans doute à quelques égards un ouvrage d'une exécution plus finie qu'on ne le trouvera peut-être : je veux parler du style de la traduction. Mais il fut ravi par une mort prématurée à sa carrière et aux espérances qu'il faisait concevoir; ceux qui l'ont bien connu, peuvent apprécier le vide que sa perte laisse dans la littérature classique. A une connaissance étendue des langues de l'Europe moderne, il joignait l'étude critique et approfondie des idiomes de la Grèce et de Rome. Les succès distingués qui couronnèrent ses études classiques à l'Université, attestèrent assez l'instruction de sa jeunesse; et le Lexique grec et anglais, qu'il préparait pour la presse, aurait, s'il eût assez vécu pour conduire son entreprise à sa fin, consolidé la réputation de l'auteur à un âge plus mûr. Le lecteur excusera le tribut de regret et d'affection que je paie à la mémoire d'un frère, dont les facultés intellectuelles, quoique si éminentes, ont été surpassées par les excellentes qualités du cœur; et en qui le haut savoir de l'érudit était encore relevé et embelli par tous les sentiments nobles d'une ame bien née, joints aux dons et aux graces d'une vie chrétienne.

Nunquam ego te, vita frater amabilior,
Aspiciam posthac? at certe semper amabo.

Il ne vécut pas assez pour revoir sa traduction, qui fut faite presque entièrement dans le printemps de 1816, et qu'il avait l'intention de compléter et de corriger après son retour du continent, pendant l'automne de cette même année. Mais il fut saisi, immédiatement après son retour, d'une fièvre qui l'emporta en peu de jours. S'il lui avait été permis de retoucher son travail, il aurait donné à cette traduction un degré de perfection auquel je n'ai pu atteindre, étant médiocrement versé dans la connaissance de l'allemand. Il faudra m'attribuer diverses inadvertances qui pourront se rencontrer dans les Index, les Notes et les *Addenda*, que j'ai insérés dans leurs places respectives. J'ai joint à la préface quelques remarques que j'ai jugé à propos de faire sur différents points de cette grammaire; j'en dois une partie à un examen critique publié dans un journal étranger et dont l'auteur est, je crois, le professeur Hermann.

C.-J. Blomfield (1).

Chesterford, avril, 1819.

(1) On m'avait engagé à insérer dans la seconde partie une traduction anglaise de tous les exemples. Je ne l'ai pas fait, pour ne pas augmenter un ouvrage déjà trop volumineux. Les idiotismes les plus remarquables sont dans beaucoup de cas déjà traduits. J. B.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Dans un temps où la philosophie tâche de se rapprocher toujours davantage de la philosophie grecque, telle que l'a conçue Platon, et où la littérature allemande cherche à rivaliser avec les modèles que nous a transmis la Grèce; à une époque où la connaissance de la langue grecque a tant gagné par les travaux des savants hollandais, anglais et allemands (1), j'ai cru que je n'entreprendrais pas un ouvrage inutile, si, en com-

(1) Peut-être nos lecteurs ne verront-ils pas sans un sentiment pénible que l'érudition française ne figure point ici. Deux considérations principales, en expliquant la cause du silence que garde M. Matthiæ sur la France, peuvent détruire ou du moins beaucoup atténuer ce qu'il semble avoir de fâcheux pour nous. La période littéraire dont parle ici le savant Allemand, embrasse environ soixante ans, depuis la formation de la nouvelle école philologique, jusqu'à nos jours. A l'époque où s'opéra chez nos voisins cette révolution dans la critique et la grammaire ancienne, révolution préparée peut-être par les idées et les travaux de notre grande école de Port-Royal, la langue française avait été perfectionnée et fixée par nos grands écrivains, qui s'étaient formés sur les modèles de l'antiquité. Ce perfectionnement du langage et cette heureuse imitation s'étaient accomplis à l'aide des recherches et des élucubrations du siècle précédent, où la France érudite s'était placée au premier rang. Ce grand résultat obtenu, l'étude purement littéraire et grammaticale des langues anciennes dut naturellement se ralentir et diminuer chez nous avec le sentiment de son importance

posant une grammaire plus développée, plus raisonnée et plus appropriée au besoin actuel, que celles qui ont paru jusqu'ici, j'essayais d'exécuter à-peu-près pour la langue grecque ce que Scheller (1) a fait pour la langue de Rome, avec sa grammaire latine. Nous n'avons point, sans doute, dans ces derniers temps, manqué de grammaires grecques : mais ces ouvrages ne traitent en grande partie que des éléments ou des formes grammaticales, depuis surtout que la méthode de Lennep (2) s'est fait des

directe. A cette première cause vint s'en joindre une autre non moins active, non moins influente. La France, pendant la lutte terrible de près de quarante ans qu'elle eut à soutenir pour sa réforme politique et sociale, fut bien forcée d'abandonner l'étude des mots pour s'occuper tout entière des questions de faits, qui intéressaient si essentiellement son existence. Cependant, comme la somme de progrès marquants, que doit l'érudition grecque aux philologues de chaque nation, se rattache toujours à un petit nombre de noms saillants, tels que ceux de Heyne, Hermann, Schæfer, Buttmann, Bœckh en Allemagne, de Wyttenbach, Hemsterhuys, Valckenaer, en Hollande, de Porson et Elmsley, en Angleterre; le nom seul de Brunck peut avoir quelque poids dans la balance pour la période qui vient de s'écouler, et mettait notre pays à l'abri de ce silence plus que rigoureux. Nous ne parlons pas ici de plusieurs ouvrages de la plus haute importance pour l'étude de l'antiquité en général. GL.

(1) Emmanuel-Jean-Gérard Scheller, savant et célèbre philologue allemand, né en 1735, à Ihlow, en Saxe, et mort le 5 juillet 1803. Cet écrivain laborieux est auteur de plusieurs ouvrages éminemment utiles à l'instruction. Tous se recommandent par l'étendue, la profondeur et la conscience des recherches, non moins que par la solidité du jugement. On distingue particulièrement la *Grammaire raisonnée de la langue latine*, dont il est ici question, et un *Dictionnaire universel latin-allemand* et *allemand-latin*, en sept vol. in-8°, dont la dernière édit. est de 1804. Sur la vie et les autres productions de Scheller, on peut consulter la notice que donne Schlichtegroll, t. III de son *Nouveau nécrologe*. GL.

(2) Ce savant hollandais, élève de Gasp. Valckenaer, a été le prin-

sectateurs en Allemagne, et que chacun a espéré acquérir la réputation d'une tête philosophique à proportion qu'il s'éloignerait de l'ancienne méthode et se rapprocherait davantage de la nouvelle. La syntaxe devint alors extrêmement pauvre, et se renferma presque uniquement dans les règles les plus connues. La grammaire même de Buttmann, qui tient incontestablement le premier rang parmi toutes celles qui ont été récemment publiées, ne traite la partie de la syntaxe que d'une manière fort abrégée (1), et ne renferme pas, à beaucoup près, la plus faible partie des observations nécessaires pour l'intelligence grammaticale même des seuls auteurs qui sont du domaine des écoles. Cet ouvrage présente d'ailleurs sur les règles ordinaires un grand nombre de remarques excellentes et d'aperçus philoso-

---

cipal promoteur de la méthode analogique, qui a opéré dans l'enseignement de la langue grecque la révolution dont parle ici M. Matthiæ. Cette réforme, adoptée d'abord avec cet enthousiasme dont l'esprit systématique des Allemands est peut-être plus susceptible que celui d'aucun autre peuple, a maintenant beaucoup perdu de la faveur dont elle jouissait à son origine. Voyez ce qu'en dit encore M. Matthiæ, p. XXXVI de cette préface. Les ouvrages, d'ailleurs remplis de vues aussi neuves qu'ingénieuses, dans lesquels Lennep a développé sa doctrine et celle de son maître, sont : 1.° Joann. Daniel. a Lennep, *De analogia linguæ græcæ, sive rationum analogicarum linguæ græcæ expositio.* 2° *Etymologicum linguæ græcæ*, 2 vol. in-8°. GL.

(1) M. Matthiæ ne parle ici sans doute que de la grammaire abrégée, dont la dixième édit. a paru en 1822. Buttmann s'était occupé de rédiger une syntaxe plus développée et proportionnée à la première partie de sa *Grammaire gr. raisonnée*. Il se proposait de reprendre ce travail s'il recouvrait la santé, ainsi qu'il nous l'apprend dans un avertissement mis en tête de la deuxième et dernière section de son ouvrage, qui a paru en 1827. Buttmann est mort en 1830. GL.

phiques. Sous ce rapport, la grammaire de Weckherlin (1) est plus complète ; mais les règles y sont présentées sans rapport intime entre elles, sans une précision suffisante, et ne sont que très rarement éclaircies par ces vues générales qui se tirent d'une étude approfondie du génie de la langue : la partie élémentaire y est traitée aussi avec trop de parcimonie.

J'ai moins destiné cette grammaire à ceux qui commencent à étudier la langue grecque (on publiera incessamment à leur usage, et particulièrement à celui des écoles, une grammaire abrégée (2), extraite de celle-ci), qu'aux personnes qui veulent faire des écrivains classiques de la Grèce l'objet d'une étude grammaticale et critique, et qui désirent d'acquérir une connaissance exacte de chaque partie prise isolément, en même temps qu'une idée générale de l'ensemble de cette langue. Mon ouvrage, pour atteindre ce but, devait être un manuel qui contînt le résultat, aussi complet qu'il était en moi, des recherches faites jusqu'à ce jour, et présentées avec autant de clarté, autant de précision que mes moyens me le permettaient. J'ai donc cherché à rendre les deux parties de la Grammaire également complètes; aussi sont-elles l'une et l'autre presque d'une égale étendue. Mais dans la seconde, j'ai été obligé de tirer incomparablement plus

(1) Charles-Chrétien-Ferdinand Weckherlin, professeur au gymnase de Stuttgart, est auteur d'une *Grammaire grecque*, dont la troisième édit. a paru dans cette ville en 1819, suivant Meusel. GL.

(2) Cet extrait, parvenu en 1825 à sa deuxième édit., a été publié par M. Matthiæ sous le titre de *Griech. Schulgrammatik*, Grammaire grecque à l'usage des écoles. GL.

de mon propre fonds, que dans la première, qui avait déjà été l'objet des travaux de tant d'autres avant moi. On est, à mon avis, en droit d'exiger qu'une grammaire grecque, de même qu'une grammaire latine, renferme à-la-fois un enseignement complet pour l'explication des auteurs grecs, en tant que cette explication repose sur la connaissance de la structure du langage, et, en même temps, une méthode pour écrire en grec, exercice qui, dans ces derniers temps, a été si souvent recommandé comme utile à tous ceux qui étudient la langue, et comme nécessaire aux philologues, que je crois ne devoir rien ajouter de plus ici. Mon premier but a donc été de rendre aussi complètes qu'il était possible, les remarques sur la langue, tant celles qui sont relatives aux parties du discours, que celles qui appartiennent à la syntaxe; et je suis sûr d'en avoir rassemblé plus qu'il ne s'en trouve dans aucun autre ouvrage grammatical, quoique je craigne d'en avoir çà et là omis plusieurs qui seraient nécessaires pour arriver à cet état complet qui ne laisserait absolument rien à désirer. Seulement, j'ai réduit le chapitre des particules plus que tout le reste, parce que j'ai pensé qu'il ne faut développer dans une grammaire que ce qui exerce de l'influence sur la construction : encore n'ai-je pu quelquefois résister à la tentation d'admettre plusieurs observations qui appartiendraient proprement à un traité spécial sur les particules, mais qui se trouvaient directement sur mon chemin.

Les règles d'une langue ne peuvent être rendues claires que par des exemples bien appropriés et tirés des auteurs classiques. De tels exemples ou bien manquent

ordinairement dans les grammaires publiées jusqu'à ce jour, ou bien la collection n'en est que très aride, défectueuse et sans variété. Ce défaut, il est vrai, peut être en quelque sorte suppléé par les copieuses *Animadversiones ad Welleri Grammaticam*, de Fischer; mais ce précieux ouvrage n'est ni complet dans la partie de la syntaxe, ni commode pour l'usage même du savant proprement dit. J'ai donc relu encore une fois entièrement les auteurs grecs classiques, et j'ai formé moi-même une collection d'exemples, dont j'ai fait un choix pour la composition de cette grammaire. Je suis, par ce moyen, arrivé à faire plusieurs observations grammaticales, que je n'avais point encore trouvées ailleurs, ou qui n'avaient été faites que d'une manière incomplète; et j'ai obtenu des combinaisons, qui tantôt jettent de la lumière sur toute une classe de règles, tantôt rectifient quelques cas douteux ou suspects. Seulement, lorsque, en rédigeant mes matériaux, j'ai trouvé que j'avais omis de signaler quelque particularité de langage ou d'expression, et que, par suite de cette omission, ou parce que la forme ou la tournure était fort connue, j'avais négligé d'en recueillir des exemples, je me suis permis de suppléer ceux qui étaient nécessaires, en les tirant soit de l'ouvrage de Fischer, soit des remarques faites par les éditeurs de chaque auteur. Mais j'ai fait moi-même un choix parmi les écrivains. De même que dans une grammaire latine on a soin de ne point accompagner les remarques de citations tirées indistinctement de tous les auteurs, mais seulement de ceux qui sont reconnus pour classiques, de même j'ai cru devoir composer cette grammaire comme un tableau de la langue

grecque, dans son état florissant et dans sa pureté à l'époque antérieure au règne d'Alexandre (1), et j'ai jugé convenable de m'écarter de l'usage suivi par la plupart des éditeurs, qui tirent trop volontiers leurs citations de sophistes et de poètes récents, tels que Philostrate, Thémistius, Libanius, Alciphron, Aristénète, de l'Anthologie, etc., quoique ces exemples ne présentent par eux-mêmes le type de la légitimité à un degré supérieur, que lorsqu'ils sont empruntés des modèles suivis par ces écrivains. La série des auteurs que j'ai lus et extraits pour cet usage, finit donc au règne d'Alexandre, et j'ai même évité à dessein de citer dans la syntaxe des exemples tirés d'Aristote ou d'Apollonius de Rhodes, de Callimaque, de Lucien, etc., à moins que quelque passage ne présentât chez eux un rapprochement propre à en éclaircir quelque autre d'un auteur plus ancien. J'ai dû seulement faire ici une exception pour Théocrite, comme type du dialecte dorique et écrivain original, en recourant aussi à Apollonius de Rhodes, qui fournissait beaucoup de restes de formes épiques, importantes pour la partie élémentaire.

Dans un ouvrage, destiné comme celui-ci à devenir un manuel, les exemples, tirés des auteurs mêmes, ne devaient pas être non plus dépourvus de l'indication des ouvrages et des remarques des grammairiens modernes, où des règles isolées se trouvent éclaircies et quelquefois présentées d'une manière plus circonstanciée. Sou-

---

(1) C'est pourquoi M. Matthiæ a coutume de désigner dans le cours de sa grammaire les auteurs postérieurs à cette époque, par l'expression relative *die Spætern*, les écrivains *plus récents*. GL.

vent tel de ces passages renferme le fondement ou la confirmation de mes vues; mais souvent aussi j'ai cru devoir m'écarter des principes présentés par les autres grammairiens. La cause de cette dissidence se découvre le plus souvent d'elle-même dans les exemples rapportés: rarement j'ai jugé nécessaire de développer les motifs qui m'ont déterminé à m'éloigner des autres, et de réfuter leurs explications, pour éviter aussi le reproche de m'être trop abandonné à la polémique.

Dans l'exposition des règles mêmes, j'ai tâché d'atteindre à la plus grande précision, et j'ai pris pour mesure le besoin même du commençant. A la faveur d'une pratique de plusieurs années, pendant lesquelles j'ai exposé la plupart des règles de la syntaxe grecque, nonseulement à l'occasion de l'explication des auteurs, tels qu'Hérodote, Thucydide, Xénophon, etc., mais encore par suite des exercices particuliers, donnés à écrire en grec à mes élèves, je crois être insensiblement parvenu à déterminer les règles de manière qu'il ne reste plus d'incertitude dans leur application.

Mon but principal a été de présenter toutes ces observations sur la langue grecque dans leur liaison naturelle, et de les coordonner d'après des principes régulateurs et fondamentaux; en tant que ces principes, basés sur l'ensemble de la langue comme sur un fait historique, et non sur une théorie isolée de l'expérience, peuvent s'établir et se démontrer, encore en ayant égard au développement successif de l'idiome. Ramener les variétés à l'unité n'est pas seulement un produit de la raison philosophique : cette tendance se mêle à toutes les opérations intellectuelles de l'homme même du commun,

qui n'a point été formé par la science; mais, si ce besoin de rattacher à un principe unique la variété des faits, est naturel, inhérent à l'esprit, la voie par laquelle on s'élève à ces idées générales, doit cependant êr e subordonnée à des causes qui peuvent varier selon le degré de culture morale et la manière de sentir d'une nation : aussi ces procédés ne sont-ils pas toujours ceux qu'emploierait la spéculation purement philosophique pour réduire les variétés à un principe unique. Ce penchant vers l'unité ne se montre plus ouvertement chez aucun peuple que chez les Grecs, parce qu'aucune nation ne s'est formée d'une manière plus libre, plus indépendante d'influence étrangère, et sous un concours de circonstances extérieures plus favorables, relativement aux institutions, aux idées religieuses et à la culture scientifique : sous ce dernier rapport surtout, elle atteignit l'équilibre parfait de toutes les facultés intellectuelles. Dans l'étude de la langue grecque, le grammairien est donc obligé de saisir d'abord chacun des faits isolés et divers que présente cette langue, de manière à faire voir leur relation avec les principes généraux qui leur servent de base, pour les rappeler à l'unité, sans toutefois se permettre d'autres suppositions que celles dont les traces se découvrent dans les faits, et qui trouvent dans ces faits mêmes leur garantie.

Telle était l'idée que j'avais présente à l'esprit, comme l'avait plus ou moins aussi chaque auteur de grammaire. Elle tend à établir dans la langue une analogie générale, ainsi que l'ont présentée, surtout pour la partie appelée étymologique ou pour les formes élémentaires, Hemsterhuys et Valckenaer, avec un esprit philosophique,

dont on distingue à peine quelque trace dans les développements excessifs que ce système a reçus de Lennep et de ses sectateurs allemands (1). Suis-je en tout et partout resté fidèle à cette idée? Jusqu'à quel point ai-je réussi à rattacher ensemble les particularités isolées de la langue, à les éclaircir réciproquement et à les déduire l'une de l'autre? J'abandonne ces questions au jugement de ceux qui, possédant une connaissance exacte des parties séparées de la langue, peuvent jeter un coup-d'œil général sur son ensemble, et en saisir l'esprit. Cette explication et cette déduction ne pouvaient être tirées des principes que prendrait pour base un homme éclairé par la science et la philosophie, s'il voulait créer une langue : mais dans une langue déjà formée, et qui s'était développée graduellement par les relations extérieures et par les circonstances où se trouvaient plusieurs peuplades, issues d'une même souche, et par l'action que ces peuplades, d'après le génie et les passions des Grecs, exerçaient l'une sur l'autre; dans une semblable langue, disons-nous, ce système d'explication et d'induction ne devait être porté qu'à ce point, qu'on pût, soit comparer et ramener à une origine commune les différentes particularités de la langue, tant sous le rapport de la forme des mots, que sous celui de la syntaxe (voyez, par exemple, l'article du *datif pluriel* de la troisième déclinaison,

---

(1) Il s'agit surtout ici d'Éverard Scheide, qui a ajouté à l'ouvrage de Lennep, indiqué plus haut, p. XXV, des développements fort étendus et plus érudits que judicieux, sous le titre de *Animadversiones ad* Io. Dan. a Lennep *librum elegantissimum de analogia linguæ græcæ. Trajecti ad Rhenum*, 1805, seconde édit. GL.

§. 75; celui du *double futur*, §. 173; du *génitif*, §. 315, 322, et suiv.; de l'usage du *relatif* au lieu de différentes conjonctions, §. 479; de la différence de l'*infinitif* et du *participe*, §. 530, etc.); soit trouver dans l'une ce qui avait, d'une manière souvent tout accidentelle, occasioné l'autre. Le dialecte attique est, à la vérité, celui dans lequel la langue grecque jeta son plus bel éclat et parvint à son plus haut degré de perfection; c'est aussi celui qui, pour cette raison, ainsi que pour le nombre beaucoup plus grand et l'importance des auteurs qui l'ont employé, mérite qu'on y apporte la principale attention : mais il était lui-même dérivé du dialecte ionien, et avait adopté aussi des autres dialectes beaucoup de formes de mots et de tournures, qui ne pourraient que difficilement s'expliquer, si on ne les ramenait point à leur origine, ou si l'on n'en cherchait point la cause dans les autres dialectes. J'ai donc essayé d'embrasser la langue grecque comme un seul tout, qui par lui-même a sa forme déterminée, et dont les parties isolées se déterminent encore réciproquement. Les différentes formes des mots et leurs inflexions, ainsi que les diverses sortes de constructions, devaient être considérées dans leur relation avec les formes et les tournures les plus anciennes qui se présentent dans les auteurs les plus anciens; et, si plusieurs d'entre elles se montraient comme diverses branches d'un même tronc, il fallait rechercher ce tronc, ou la forme primitive. Cet objet ne pouvait, en très grande partie, être rempli qu'à l'aide d'hypothèses, telles que l'énumération des formes radicales de Valckenaer (1), la dérivation

(1) Il s'agit ici de l'ouvrage de Valckenaer intitulé : *Ludovici Ca-*

des différentes formes de verbes des formes primitives, §§. 217-221; l'explication de l'origine des doubles futurs, que j'ai empruntée tout entière à Hermann, §. 173, etc. Ce sont là sans doute, dans le fait, de simples hypothèses; mais elles atteignent le but des recherches, si, se fondant sur les données existantes, et n'ayant besoin d'aucune autre supposition, elles sont propres à établir quelque point d'une manière satisfaisante, et surtout à déduire des faits isolés un principe unique. Ce n'est donc point une manière vicieuse de procéder, que d'adopter, pour faciliter la dérivation, des formes qui ne se présentent nulle part, et qui même n'ont peut-être jamais été en usage, mais qui sont dans une analogie parfaite avec d'autres formes reconnues, pourvu qu'on détermine exactement, comme j'ai eu soin de le faire, ce qui était usité, et ce qui ne repose que sur une simple supposition. C'est ainsi que plusieurs comparatifs, §. 131, *Rem.*, plusieurs formes verbales ont été expliqués, et que σκάλλω, σκήλω, par exemple, a été retouché dans les corrections et additions (1). Souvent les Grecs paraissent n'avoir imaginé une forme, que pour en déduire une seconde, d'après l'analogie qu'avait la première avec d'autres réellement usitées, sans qu'on doive en conclure que la forme supposée ait jamais été réellement en usage. C'est de cette manière que j'ai cherché plus d'une

---

spari Valckenarii Observationes academicæ, quibus via munitur ad origines græcas investigandas, lexicorumque defectus resarciendos. GL.

(1) Le lecteur observera que ceci se rapporte à la première édition de M. Matthiæ, qui a, dans la seconde, fait rentrer cet article dans son texte. Il se trouve p. 527 de cette traduction. GL.

explication : j'ai, dans la plupart des cas, considéré le futur second comme une simple supposition servant de degré pour arriver à l'aoriste second et au parfait second, qui sont usités; et c'est ainsi que le verbal ἀφεκτέος, et autres en εκτέος, font nécessairement supposer une forme εἶκται (parf. pass. de ἔχω), quoique je sois loin de croire qu'une pareille forme ait jamais été en usage. Souvent aussi une forme ou une locution semble n'avoir qu'une cause accidentelle ou arbitraire. C'est ainsi que M. Hermann a déjà expliqué les formes ἔχω, ἔσχον, σχεῖν; ἕπομαι, σπέσθαι (Voy. §. 221 [et non 219. GL.], p. 453; §. 234, 235); et que j'ai tâché moi-même de rendre compte des formes εἴρηκα, ἐῤῥέθην, ῥήτωρ (§. 232, à εἰπεῖν); les impératifs τέθναθι, ἕσταθι, etc. (§. 198 [et non 219. GL.], p. 382), ainsi que de quelques tournures dans la syntaxe. Mais je suis constamment parti de ce principe, que toutes les particularités de la langue grecque doivent avoir leur fondement dans cette langue même, et que c'est par elle qu'il faut les expliquer, sans accorder à cet égard aucune influence au rapport qui peut exister entre elle et une autre langue, comme le latin, par exemple. La prépondérance que la langue latine a obtenue sur la langue grecque parmi les savants de l'Europe moderne, n'a pas été sans exercer une influence préjudiciable sur la manière dont on a traité ces deux langues. D'un côté, on croyait devoir rapprocher la syntaxe grecque de la syntaxe latine, et l'on imagina pour la première un mode d'explication qui ne pouvait, tout au plus, convenir qu'à la seconde; de là l'adoption, en grande partie mal fondée, d'un si grand nombre d'ellipses et d'autres expédients : d'un autre côté, on prenait le latin pour une langue entièrement origi-

nale; et comme il était rare que ceux qui s'occupaient de sa syntaxe, eussent du grec une connaissance approfondie, et qui l'embrassât dans toute son étendue, on recourut aux moyens les plus étranges pour expliquer certaines particularités de la syntaxe latine, au lieu d'en chercher la cause et le fondement dans la langue grecque. Je ne puis espérer que tout le monde approuve la manière dont j'ai envisagé mon sujet, soit dans l'ensemble, soit dans chacune de ses parties. Quand il s'agit de rassembler les cas isolés sous un point de vue général, et de réduire les variétés à l'unité, résultats qu'on ne peut obtenir que par une série d'observations, et non pas en les fondant sur une loi primordiale de la raison, il est rare que plusieurs individus aient la même manière de voir. Sur différents points, je suis encore moi-même dans le doute, et dans d'autres, tels que l'exposition des divers rapports exprimés par le génitif, je n'ai point encore réussi à présenter sous un point de vue général ces divers rapports, que j'ai réunis en quatre classes principales. Mais cependant, tout incertaine et toute défectueuse que pouvait être la manière de présenter ces remarques, j'ai mieux aimé les coordonner du moins avec une sorte d'unité, que de les offrir disséminées, comme on l'a fait en grande partie jusqu'à présent.

Cette idée, qu'il règne une analogie générale et constante dans les deux parties de la langue grecque, idée que j'ai imaginé de développer dans cette grammaire, et que j'ai essayé d'éclaircir ici, ne me permettait pas non plus de suivre ce qu'on appelle la méthode analogique de Lennep ou de Trendelenburg (1), théorie qui ne repose sur au-

---

(1) Jean-George Trendelenburg, professeur ordinaire de langue

cune vue philosophique et qui ne facilite peut-être en aucune manière l'étude de la langue grecque. Je ne saurais du moins reconnaître une manière de procéder philosophique, à dériver, par exemple, les différents temps de τύπτω, non pas à-peu-près d'une *seule* forme, mais de *neuf* prétendues formes radicales, sans se douter même que toutes ces formes ont entre elles un certain rapport analogique, et sans indiquer comment alors, par exemple, τυφθέω, τύφθημι, τετύπω, dérivent de la plus simple forme τύπω. Si l'on eût fait cette recherche, on eût trouvé que la voie par laquelle on voulait dériver ces différentes formes de présent d'une forme radicale unique, coïncide complètement avec celle par laquelle, sans supposer ces formes, on déduit tous les temps du verbe d'un *seul* radical, et que ce moyen épargne même beaucoup de détours. On ne peut pas dire non plus que ce soit là procurer de la facilité à l'étudiant, quand il est obligé d'avoir à la fois présentes à l'esprit plusieurs formes dont l'affinité ne lui est point démontrée; et si, de plus, il rencontre cette difficulté, que le plus souvent la dérivation des temps est en opposition avec leur signification, on ne saurait imaginer combien un pareil procédé rend l'étude de la langue grecque superficielle et vague. Cependant, après ce qu'en ont dit particulièrement Primisser (1),

---

grecque et de langues orientales au gymnase académique de Dantzick, est auteur d'une grammaire grecque intitulée : *Anfangsgründe der griechischen Sprache*, éléments de la langue grecque. Cet ouvrage a obtenu un succès attesté par le nombre de ses éditions. GL.

(1) Jean Primisser, professeur public de littérature grecque à l'université d'Inspruck, a publié à Leipsick, en 1793, une réfutation du système analogique de Trendelenburg, dont il est parlé plus haut, sous

Hermann et Buttmann, il est superflu de nous étendre davantage sur une méthode dont le principal mérite est d'avoir été l'occasion de recherches et d'ouvrages, tels, par exemple, que l'écrit d'Hermann, *De emendanda ratione græcæ grammaticæ*. Je me suis encore plus éloigné de cette méthode et plus rapproché de l'ancienne que Buttmann. Quand ce savant dérive immédiatement l'aoriste 1 pass. du présent (τύπτω, ἐτύφθην), et Hermann du futur en έσω (τυπέσω, ἐτυπέθην, ἐτύφθην), je ne puis y trouver un avantage essentiel sur l'ancienne méthode, qui tire ce temps de la troisième personne du parfait passif, surtout quand Buttmann, p. 137, convient lui-même que l'aoriste 1 passif suit principalement le parfait passif, et p. 115, que le futur 3 dérive de la deuxième personne du parfait passif. Sans doute s'il se formait de nos jours une société de grammairiens philosophes, pour déterminer la composition mécanique d'une langue, ils ne suivraient pas cette marche: mais notre manière de raisonner sur les autres matières grammaticales et étymologiques diffère essentiellement de celle des anciens, même des philosophes grecs. Qui donc blâmerait les Grecs, eux qui n'avaient pour règle principale que l'harmonie du langage et le besoin de revêtir les mots de la forme la plus expressive, qui les blâmerait d'avoir cru ne pas pouvoir exprimer, par la contexture même du mot, l'idée d'un temps entièrement passé, d'une manière plus claire et plus pré-

---

le titre de *Gedanken über das vom Hern. Prof. Trendelenburg vorschlagen System der griechischen Conjugation*, Pensées sur le système de conjugaison grecque proposé par M. le prof. Trendelenburg. GL.

cise, qu'en lui donnant le parfait pour base? De même, j'ai, à l'exemple des anciens grammairiens, considéré les aoristes seconds, et le parfait second, comme ayant pour base de leur formation la deuxième forme du futur, §. 187 [§. 193], sans cependant admettre cette seconde forme de futur ou tous les aoristes comme usités.

Dans un travail de cette étendue, il était inévitable que, pendant l'impression même, il ne m'arrivât pas de trouver beaucoup d'additions, d'améliorations et de corrections nécessaires. J'espère obtenir d'autres corrections et augmentations des savants dans la langue grecque, qui, en publiant leurs critiques, trouveront le moyen de me communiquer leurs remarques. J'accueillerai tous les avis, et ils me serviront à me rapprocher de plus en plus dans cette grammaire du but que je me suis proposé d'atteindre. Peut-être réussirai-je un jour à faire paraître cet ouvrage sous le titre de *Grammaire complète;* alors elle embrasserait dans son système, non-seulement les écrivains d'une époque antérieure au règne d'Alexandre, mais encore tous les auteurs, même les plus récents et ceux qu'on appelle hellénistiques (1), aussi bien que les écrits des anciens grammairiens, avec une histoire complète de la langue, envisagée sous le rapport de sa construction mécanique, de sa syntaxe et de ses figures grammaticales, plan dont cette grammaire ne contient que la base.

Altenburg, 26 mai 1807.

---

(1) On entend par ce mot les auteurs étrangers orientaux, qui ont écrit dans la langue grecque, tels que les écrivains juifs ou *hellénistes* d'Alexandrie, particulièrement les Septante, les auteurs du Nouveau-Testament, avec Philon et Josephe. GL.

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION.

Je n'ajouterai rien pour cette seconde édition, si ce n'est que je la livre au public avec encore moins de confiance que la première. Pendant et après la rédaction, il s'est présenté à moi tant de choses à ajouter, que je m'aperçois déjà combien je suis loin encore du complet auquel j'ai visé. *Quin aliquando vel inter scribendum occurrit, quod modo non meminisse doleas*, dit Hermann, *Præf. Electr.* ed. 2. Toutefois, on reconnaîtra suffisamment au nombre des corrections et des additions, que cette nouvelle édition a été entièrement refondue. Je n'ai reçu la deuxième partie de la *Grammaire raisonnée* de Buttmann, que quand l'impression de mon travail était déjà fort avancée. Ce dont j'ai pu profiter dans cet ouvrage, sans m'approprier le bien d'autrui, je l'ai inséré en partie dans le corps de l'ouvrage pendant la correction des épreuves; mais une plus grande partie encore se trouve dans mes additions et corrections (1).

Altenburg, mai 1825.

(1) Qui ont été replacées par nous dans le texte. GL.

INTRODUCTION.

DE LA LANGUE GRECQUE EN GÉNÉRAL.

De tous les idiômes, aucun ne réunit plus que la langue grecque les qualités essentielles de l'expression, parce qu'aucun ne s'est développé au milieu de circonstances plus favorables. Cette langue reçut sa première conformation particulière dans les colonies grecques, sur les côtes de l'Asie-Mineure, et dans les îles de la Mer-Egée, au milieu d'un peuple qui, par la douceur de son climat, par la facilité avec laquelle le sol fertile suffisait à ses besoins simples et bornés, se trouvait excité à la gaîté et aux communications sociales; dans une contrée, où l'activité politique des états, démocratiques pour la plupart et souvent agités par les partis, où la guerre enfin et le commerce avaient de bonne heure développé un esprit souple et varié. L'imagination était chez lui la qualité dominante, dont les traces se retrouvent surtout dans sa religion et sa mythologie: aussi dans les plus anciens états l'esprit de calcul ne brille-t-il pas à un degré très éminent. La langue, qui se prêtait déjà à rendre les idées d'une manière variée, expressive, et qui parlait merveilleusement aux sens, reçut alors sa première forme régulière de la poésie, d'abord de l'épopée et du vers hexamètre chez les Ioniens, bientôt après de la poésie lyrique chez les sérieuses peuplades éoliennes et doriennes. Lorsque, par cette première application, elle eut acquis à-la-fois la variété des formes et l'aptitude à une expression plus réfléchie, lorsque l'euphonie fut sa première loi, elle en vint naturellement à être mise en œuvre par des poètes de génie, comme Homère.

Les chants d'Homère contiennent déjà le type et les éléments les plus complets de la langue grecque, pour les

formes de mots isolément, quoique les différents dialectes survenus peu-à-peu, aient par la suite amené des déviations, et encore plus pour les rapports des mots et l'enchaînement des phrases. Environ pendant cinq cents ans, la poésie fut chez ce peuple la seule manière usitée de produire les œuvres de l'esprit; et, bien que, dans cet espace de temps, l'écriture se soit insensiblement propagée plus qu'elle ne semble l'avoir été dans le siècle d'Homère, cependant l'exposition orale, avec sa vivacité, était le principal moyen de communication, qui s'accordât avec le caractère prompt des Grecs. C'était une raison de plus pour que celui qui voulait se faire connaître par les productions de l'esprit, cherchât à agir sur les sens et l'imagination de ses auditeurs, en recourant à l'euphonie du langage, à des expressions élégantes, au charme d'une exposition facile et d'une clarté généralement appréciées.

Les circonstances extérieures, au milieu desquelles la langue grecque se forma d'abord, demeurèrent ensuite plus ou moins les mêmes dans tous les lieux où fleurissait la littérature. Ainsi à Athènes et dans les colonies grecques de l'Italie inférieure et de la Sicile, régnaient la même gaîté, la même vivacité, et le même penchant aux communications sociales, souvent même au babillage, penchant qui, sur les côtes de l'Asie-Mineure, a d'abord influé sur la littérature. Partout des états libres, où chaque citoyen avait une part immédiate à la législation et au gouvernement; partout un facile échange d'idées dans le commerce social, dont l'esprit tirait une culture variée. L'imagination trouvait un aliment habituel dans la religion; et les solennités religieuses favorisèrent, d'abord chez quelques peuplades doriennes, et surtout à Athènes, l'essor de la poésie dramatique, qui donna à la langue des Athéniens une dignité tenant le milieu entre la gravité dorienne et la vivacité ionienne. La langue dut à l'éloquence judiciaire et politique, la rondeur, l'euphonie prosaïque, la force et l'expression; à l'école socratique, la flexibilité et l'abondance pour exprimer les idées philosophiques, surtout les idées morales. Un commerce fréquent entre les différentes races, qui avaient perfectionné leurs dialectes par leurs propres façons de parler, restées indépendantes de l'influence étrangère, favorisait la multiplicité des formes et la sou-

plesse du langage dans les compositions, les dérivations et les manières de désigner les objets. Mais l'expression orale était encore le moyen principal de communication; l'activité sociale et l'égalité entre les citoyens, parurent même exiger qu'on se rapprochât du ton simple de la conversation, comme aussi les philosophes avaient coutume de communiquer et de développer leur doctrine par des entretiens.

C'est pourquoi l'aptitude à une expression pleine d'évidence, une clarté qui s'adressait d'abord aux sens et à l'imagination, et seulement en second lieu à l'esprit, tel est le principe dominant de la langue grecque dans toute son étendue, particulièrement dans la syntaxe. Le respect constant pour l'euphonie et pour le rhythme mélodieux du langage, soit dans la forme des mots isolés, soit dans la construction des périodes et la liaison des phrases, n'est qu'une des conséquences de cette disposition. Un sentiment paraît même avoir présidé à la dérivation des temps du verbe: c'est qu'on doit employer telle ou telle forme pour exprimer le temps, selon qu'elle présentera l'image la plus parlante à l'imagination. Souvent c'est moins l'exigence de l'esprit philosophique, que le sentiment d'une analogie extérieure et sensible, qui détermine la construction de certains mots, l'usage de divers cas, sentiment presque toujours *subjectif* (1), qui reposait sur la façon de voir d'un seul écrivain. De ce principe, exigeant une grande clarté, est résultée la merveilleuse souplesse de la langue pour rendre les nuances les plus délicates du discours, qui souvent ne peuvent être parfaitement exprimées dans aucune autre langue, et ne peuvent être saisies que par un sentiment exquis, fruit d'une lecture assidue. De là les pléonasmes, dont l'écrivain le plus avare de mots, Thucydide, ne s'abstient pas toujours, et l'inverse du pléonasme, c'est-à-dire, la brièveté d'expression ou brachylogie, lorsque le resserrement de la pensée produit en dernier résultat, précisément par l'absence apparente des mots, une impression plus forte que n'eût pu faire le complément du langage; de là enfin les anacolu-

(1) C'est-à-dire, résultat de l'impression. GL. (*Les notes signées* GL. *sont des traducteurs.*)

thies (1), et dans beaucoup de cas le mélange de différentes façons de parler, qui, se rapprochant, tantôt du pléonasme, tantôt de la brachylogie et de l'ellipse, font, par le sens qui prédomine dans la phrase, comprendre à l'imagination plus de choses, que les mots ne semblent en contenir (2).

Outre ce goût pour la clarté, on remarquera la simplicité, le naturel, un certain mépris pour les exigences d'un discours façonné par l'esprit et pour lui seul, qu'on peut appeler incorrection ou négligence, et qui est plus apparent encore dans la langue grecque que dans toute autre, et même que dans le latin. Cette simplicité pouvait facilement exister chez une nation qui demeura fidèle à toutes ses relations naturelles et à ses entourages, qui n'avait pas besoin, dans les productions de l'esprit, de chercher, par des expressions nouvelles et insolites, à surpasser les précédents modèles d'une autre nation. Elle devait se maintenir par le rapprochement qui subsistait entre toutes les classes de la société, par l'influence du peuple même sur le gouvernement de l'état, et par l'égalité civique, qui se refusait à être le partage exclusif d'un petit nombre d'hommes consacrés à des études abstraites. De là aussi l'habitude d'exprimer seulement comme une présomption, comme un avis sans prétention, ce qu'on regarde dans le fond comme une idée absolue, habitude commune aux idiômes grecs et latins. La négligence des règles, qui sont pour nous obligatoires, par exemple dans les anacoluthies, dans beaucoup de pléonasmes réels, quoique non évidents, dans beaucoup d'inversions où sont mêlées différentes façons de parler, etc., cette négligence qu'on rencontre chez les auteurs grecs dans une quantité infiniment plus grande que chez les latins, et plus fréquemment que chez tout autre, dans les écrits de celui qui a surtout perfectionné le ton du langage en l'ennoblissant, nous voulons dire chez Platon, cette négligence enfin paraît pres-

---

(1) Ou solutions de continuité régulière dans la construction. GL.

(2) Ceci et ce qui suit, est ce que Buttmann (*Grammaire raisonnée*, p. 2, *remarq.* 2) appelle *individualité* et *nationalité*, mais qu'il réduit aux seuls Attiques, et que j'attribue aux Grecs en général, quoique dans des proportions différentes.

que être résultée d'un principe toujours agissant, quoique inaperçu : c'est que, par l'imitation du langage ordinaire de la conversation, on se rapprochait de toutes les classes. Une circonstance dut encore contribuer beaucoup à entretenir cette disposition : les Grecs, jusqu'à la période alexandrine, ne connaissaient pas de gens de lettres proprement dits : jusque-là il ne parut aucun grammairien, qui resserrât la langue par des règles, œuvres de l'esprit. Mais la loi d'une clarté sensible (*œsthétique*) paraît avoir servi de fondement à cette négligence de ce qu'on appelle les règles grammaticales, à cette simplicité, ce naturel du style, quoique l'on ne puisse assigner peut-être une cause unique à aucune des particularités de la langue grecque, mais bien qu'on doive reconnaître que toutes les causes ont agi en commun.

DES DIALECTES EN GÉNÉRAL.

Parmi les propriétés de la langue grecque, les *Dialectes* étant ce qui exerce sur son ensemble l'influence la plus étendue, exigent d'abord une exposition générale.

L'idiôme grec, en cela semblable à l'allemand, n'était pas, même dès les temps reculés, parlé d'une manière uniforme dans toutes les parties de la Grèce ; mais presque chaque lieu avait ses particularités de langage, consistant dans la prononciation, dans l'usage soit des lettres, soit des mots isolés, des formes de mots, des tours, des constructions, des expressions, dans tout le style, ainsi que dans les espèces de vers et la quantité. Seulement, les Grecs avaient soin d'exprimer les propriétés de leurs dialectes jusque dans l'écriture : ils écrivaient comme ils parlaient ; et lorsque, par exemple, les Doriens prononçaient ου autrement que le reste des Grecs, ils l'exprimaient aussi dans l'écriture, comme δῶλος, au lieu de δοῦλος ; tandis que chez nous, malgré la prononciation très diverse et les différences d'expressions usitées dans chaque contrée, toutes n'ont qu'une seule orthographe et une seule forme de langage pour les écrits.

Parmi ces idiômes ou dialectes, les quatre principaux sont l'*Éolien*, le *Dorien*, l'*Ionien* et l'*Attique*, parce que

ceux-là seulement ont été perfectionnés par les écrivains et élevés au rang classique. Mais chacun de ces dialectes subissait, dans les différents lieux où il était parlé, certaines déviations, qu'on nomme *dialectes locaux*, διάλεκτοι τοπικαί. L'ionien, par exemple, se subdivisait en quatre idiômes particuliers (1). Les Spartiates, les Messéniens, les Argiens, les Crétois, les Syracusains, les Tarentins, parlaient tous le dialecte dorien, mais chaque peuplade avec certaines différences (2). Chacun des dialectes principaux éprouva encore avec le temps quelques modifications dans son ensemble, selon qu'il était amélioré par des écrits, ou selon que le peuple, chez lequel il était parlé, avait plus de relations avec des étrangers.

Le dialecte éolien dominait en-deçà de l'Isthme, excepté dans la Mégaride, l'Attique et la Doride, ainsi que dans les colonies éoliennes de l'Asie-Mineure et dans quelques îles septentrionales de la Mer-Égée. Il fut surtout perfectionné par les poètes lyriques de Lesbos, tels qu'Alcée et Sapho, et en Béotie par Corinne. Il offrait le plus de traces de l'ancienne langue grecque, et c'est pourquoi la langue romaine a plus de rapports avec lui, qu'avec les autres dialectes de la Grèce (3). Il ne s'écarte du dorien que par quelques différences légères, dont plusieurs seront signalées plus loin. Il lui resta surtout en propre l'aspiration avec laquelle on prononçait les voyelles au commencement et au milieu des mots, et même quelques consonnes, comme ρ, aspiration qu'on appelle le *digamma éolien*. Les grammairiens ont remarqué dans ce dialecte trois altérations principales, que, faute de documents, nous ne pouvons plus caractériser. Les écrits d'Alcée sont le type de l'éolien (4).

Le dialecte dorien, qui était parlé dans le Péloponnèse, dans la Tétrapole dorique, dans les colonies doriennes de l'Italie inférieure, comme à Tarente, chez les Siciliens, comme à Syracuse, Agrigente, et dans l'Asie-Mineure, était,

---

(1) Herodot. 1, 142.

(2) Salmas. *De ling. Hellenist.* p. 460. Sur les dialectes ionien et dorien, voyez Sext. Emp. p. 235, *ed.* Fabric. Gregor. p. (135) 294, *ed.* Schæf. Fisch. 1. p. 36.

(3) Burgess *ad Daw. Misc. crit. Præf.* p. 3 et p. 397 *sqq.*

(4) Gregor. p. (2) 6. Fisch. 1. p. 43 *sqq.*

ainsi que la langue des montagnards primitifs, en général, dur, âpre, épais, paticulièrement à cause de l'usage fréquent de α au lieu de η et de ω, par exemple ἀ λάθα, τᾶν χορᾶν, au lieu de ἡ λήθη, τῶν χορῶν (1); en outre, par l'usage de deux consonnes, où les autres Grecs employaient une lettre double, par exemple σδ au lieu de ζ, μελίσδεται, etc. Le dorien conserva toute son âpreté chez les Lacédémoniens, grands partisans de l'archaïsme et constants à s'isoler de tout ce qui était étranger: on prétend qu'il est arrivé à sa plus grande pureté chez les Messéniens (2). Les grammairiens y distinguent deux époques, d'après lesquelles ils signalaient l'ancien et le nouveau dialecte dorien. C'est dans l'ancien qu'écrivirent le comique Epicharme, et Sophron le poète mimique, qui toutefois adopta particulièrement les formes de l'idiôme syracusain. Le nouveau dorien, qui s'approchait davantage de la mollesse de l'ionien (3), a pour écrivain principal aussi Théocrite. Le dorien fut encore employé par les premiers philosophes pythagoriciens, dont nous avons encore des écrits ou des fragments; tels que Timée, Archytas, qui est considéré comme le type de ce dialecte, et Archimède. Pindare, Stésichore, Simonide de Céos (dans ses poésies lyriques, et non dans ses élégies et ses épigrammes), Bacchylide, ont en général tempéré le dialecte dorien, mais en le rapprochant des autres, et en puisant dans l'ensemble même du dorien de quoi le modifier dans ses parties. On rencontre dans Aristophane de nombreux exemples du dialecte des Lacédémoniens et des Mégariens (4); et c'est un monument remarquable du premier des deux, que le *Decretum in Timotheum* dans Boëthius *de Musica*, I, 1, et dans le traité de Saumaise *De lingua Hellen.*, p. 82. En outre, des décrets de villes, des traités chez les historiens et les orateurs, des inscriptions, reproduisent le dialecte dorien.

Le dialecte ionien était le plus doux à cause de la fréquente rencontre des voyelles et de l'absence des aspirées: on le parlait surtout dans les colonies de l'Asie-Mineure

(1) Πλατειασμός. Kœn. *ad* Gregor. p. (152) 329.
(2) Paus. IV, 27. p. 346 *sq.* — (3) Kœn. *ad* Gregor. p. (165) 359.
(4) Voyez une collection d'expressions laconiques dans Valckenaer *ad Theocr. Adoniaz.* p. 257—300. Ruhnk. *Ep. crit.* p. 214 *sqq.*

et dans les îles de l'Archipel. Il se divise en ancien et en nouveau. C'est dans le premier des deux qu'ont en général écrit Homère et Hésiode (1), et dans l'origine il différait peu ou point de l'ancien attique. La mollesse plus récente de ce dialecte prit naissance lorsque les Ioniens commencèrent à se mêler avec d'autres peuples par le commerce, et à envoyer des colons au-dehors (2). Anacréon, Hérodote et Hippocrate en ont fait usage (3).

Le dialecte attique subit trois altérations. L'ancien ne différait presque pas du vieux ionien (4); car les Ioniens avaient habité dans l'Attique, et chez Homère les Attiques s'appellent encore Ἰάονες : de là vient que les écrits de ce poète présentent tant de formes de mots qui, du reste, étaient propres aux Attiques. C'est dans ce dialecte que Solon a écrit ses lois. Par suite du voisinage des races eoliennes et doriennes dans la Béotie et à Mégare, par les fréquentes relations avec les Doriens du Péloponnèse, avec d'autres Grecs et des peuplades du dehors, il admit de plus en plus un mélange de mots qui n'étaient pas ioniens, et de mots étrangers (5); et, comme un sol plus âpre portait les Athéniens à une manière de vivre moins molle et moins sensuelle que celle des Ioniens, ce dialecte s'éloigna toujours davantage de l'ionien, surtout parce que dans beaucoup de cas, notamment après ρ, ou bien une voyelle, il employait α long là, où les Ioniens se servaient de l'η; parce qu'il évitait la jonction de plusieurs voyelles, même dans deux mots différents, et qu'alors il les con-

---

(1) Thiersch (*Gramm. gr. Leipzig*, 1818, p. 9) distingue la langue épique d'Homère de l'ancien ionien. Mais si l'on ne peut nier qu'Homère n'ait formé et ennobli la langue de son pays selon le besoin de l'euphonie et de la versification, on ne peut nier davantage que l'ancien ionien ne soit le fond de la langue homérique ou épique, fait démontré déjà par le grand rapport, qui, malgré toutes les différences, se trouve entre l'idiôme d'Homère et celui d'Hérodote. Il ne peut être question d'une langue épique, que pour les temps postérieurs à Homère, où la langue de ce poète fut le type permanent de l'épopée, d'autant que l'ionien parlé s'en éloigna toujours de plus en plus.

(2) Gregor. p. (233) 490, *ed. Kœn.*

(3) Sur la différence du dialecte ionien dans Homère et Hérodote, voyez Heyne *Obs. ad Iliad.* VIII, 226 *sqq.*, et Fisch. I. p. 38.

(4) Bentl. *Opusc. philol.* p. 375 *sq.* Kœn. *ad Gregor.* p. (176) 383.

(5) Xenoph. *R. A.* 2, 8. Piers. *ad Moer.* p. 349.

tractait en une diphthongue ou une voyelle longue (1); parce qu'il préférait les consonnes aspirées, là où les Ioniens aimaient les ténues (2), etc. Ainsi se forma le *moyen attique*, dans lequel on prétend que Gorgias de Leontium commença à écrire (3) : c'est celui qu'ont employé Thucydide, les tragiques, Aristophane et autres. Le *nouvel attique* date de Démosthène et d'Eschine, quoique Platon, Xénophon, Aristophane (4), Lysias, Isocrate aient déjà beaucoup de ses particularités. Il s'éloigne du précédent, surtout en ce qu'il préfère les formes plus douces, comme l'aoriste 2 συλλεγείς, ἀπαλλαγείς, au lieu de συλλεχθείς, ἀπαλλαχθείς, de l'ancien attique et de l'ionien (5); le double ῤῥ au lieu de l'ancien ρσ, que le vieux attique avait en commun avec l'ionien, le dorien et l'éolien (6); le double ττ au lieu de la sifflante σσ (7). On y disait aussi πλεύμων, γναφεύς, au lieu de πνεύμων, κναφεύς (8), σύν au lieu de l'ancien ξύν (9).

On voit aisément que l'époque de ces changements dans chaque dialecte ne peut être exactement précisée, mais qu'ils ont été introduits successivement, et surtout par l'exemple des écrivains distingués, des orateurs, etc.; ainsi, il paraîtrait que c'est Périclès qui décida l'emploi de ττ au lieu de σσ. Aussi n'est-ce qu'à la longue que ces quatre dialectes principaux se sont séparés de manière, que leurs différences aient pu être déterminées par les grammairiens comme nous le voyons. Dans les temps reculés ils différaient beaucoup moins. Les écrits d'Ho-

---

(1) Piers. *ad Mœr.* p. 274. Gregor. p. (72) 168 *sq.*

(2) Valcken. *ad Phœn.* 1422. Piers. *ad Mœr.* p. 245. 361. Kœn. *ad Gregor.* p. (185) 398. Fisch. p. 153. 176. 218.

(3) Nicephor. *ad* Synes, p. 411, *vid.* Bern. *ad* Thom. M. p. 579. De là οἱ μέσοι, Mœr. p. 404, *ubi v.* Piers.

(4) Par ex.: θάλαττα, Hemsterh. *ad Plut.* v. 396. μυῤῥίνη. *Id. ad* Lucian. 1. p. 317.

(5) Valck. *ad Phœn.* p. 356 *sq.* Eustath. *ad Hom.* p. 519, 41.

(6) Fisch. 1. p. 194. Valck. *ad Phœn.* p. 22. Hemsterh. *ad* Thom. M. *App.* p. 535, *ad* Lucian. 1. p. 317. Kœn. *ad* Gregor. p. (66) 153.

(7) Hemsterh. *ad* Luc. 1. p. 309 *sq.* 312. Valcken. *ad Phœn.* p. 149. Fisch. 1. p. 203.

(8) Hemst. *ad* Luc. 1. p. 301. Brunck. *ad* Aristoph. *Plut.* 166.

(9) Hemst. *ad* Luc. 1. p. 317. Kœn. *ad Greg.* p. (10) 27 *sq.* Fisch. 1. p. 199.

mère et d'Hésiode présentent des formes, des mots et des expressions, que les grammairiens ont donnés pour de l'éolien, du dorien, de l'attique, ou même pour des propriétés de dialectes locaux. Il est difficile qu'elles aient appartenu à ces dialectes, du temps de ces poètes, qui se seraient permis un tel mélange aussi peu et même encore moins, qu'un poète de nos jours ne se permettrait de mêler ensemble des provincialismes de la Basse-Saxe et de la Haute-Allemagne. La langue d'Homère paraît plutôt être en général celle des Ioniens d'alors, quoique son tact exquis pour l'euphonie et l'harmonie, la richesse et le poli de son expression lorsqu'il choisit les mots et les tours, fassent présumer qu'il a conservé, dans mainte occasion, des mots, des formes de mots et des expressions vieillis, et qu'il était dans l'usage de préférer ce qui lui semblait le plus harmonieux, et ce qui était admis dans le langage des hommes les plus civilisés parmi ses concitoyens. Ces formes de mots usitées dans Homère ne sont pas toutes restées dans le dialecte ionien; mais quelques-unes se sont conservées seulement dans l'éolien-dorien, quelques-unes dans ce même dialecte, mais chez quelques races à part, comme les Crétois, les Tarentins, etc.; d'autres uniquement dans le dialecte attique, de même que parmi les mots généralement usités dans l'ancien allemand, quelques-uns ne sont plus employés que dans certains idiômes particuliers (1). Cependant les grammairiens ont appelé dans Homère, attique, éolien, dorien, crétois, etc., ce qui ne l'a été que plus tard (2). Dans les temps antérieurs à l'émigration des Ioniens en Asie-Mineure, environ 1130 avant J.-C., l'ancien ionien et l'ancien attique se touchaient de si près, qu'on peut les prendre pour un seul dialecte, qui ne s'est que plus tard divisé en deux. L'éolien et le dorien étaient originairement des dialectes issus d'une commune origine, jusqu'à ce que la

(1) Par exemple, voyez *lügen* de la Haute-Allemagne et surtout de la Suisse, mot qui doit avoir été usité dans la Basse-Allemagne, puisqu'il subsiste encore en Angleterre dans *to look*. Ainsi *dikwyls*, *souvent*, s'est conservé dans la langue hollandaise; dans l'ancien allemand il se disait *dikke*.

(2) Sur le dialecte homérique voyez Burgess *Præf. ad Dawes. Misc. crit.* p. XIX. Heyne *Obss. ad Hom.* T. VII. p. 712 *sq.*

langue des Doriens se fût perfectionnée par la poésie, par l'écriture et par les relations multipliées de ce peuple (1).

D'ailleurs les écrivains d'un dialecte paraissent n'avoir pas adopté toujours la langue de leur province avec toutes

(1) Il a existé dans les temps modernes une opinion dominante, c'est qu'il fallait regarder une *langue grecque primitive*, comme mère de tous les dialectes. Si l'on entend par là une seule langue primitive et universelle, dans laquelle il n'y avait aucun dialecte, c'est une pure hypothèse, qui à la vérité satisfait un besoin (logique) de l'esprit, en lui trouvant une tronc commun pour toutes les différences ayant entre elles de l'affinité, et qui, jusqu'à un certain point, peut se donner pour une idée philosophique: mais elle n'a aucun fondement historique, à moins qu'on ne prenne pour un fondement historique la conclusion avancée par le célèbre Jacob Blomfield, dans les remarques annexées à la traduction anglaise de ma grammaire, T. I. p. 31 (p. 37, *éd.* 1829), et d'après laquelle Dorus et Æolus, comme fils d'un même père, Hellen, puis Ion et Achæus, comme descendants de ce même Hellen, tous personnages réputés ancêtres des Doriens, Eoliens, Ioniens et Achéens, parlaient naturellement une seule et même langue. Mais c'est ce qui est en contradiction avec toute l'histoire; car on n'a encore jamais trouvé un peuple de quelque étendue, qui, même au plus humble degré de la civilisation et de la culture, ait parlé une langue exempte de variations de dialectes; et il ne peut en exister, puisque la différence du sol, des aliments, des travaux, ainsi que du climat, exercent une influence insensible sur les organes de la parole, et conséquemment sur le langage. Dans un seul cas, les ancêtres des Hellènes auraient parlé une langue qui n'aurait pas eu de dialectes, ce serait si les quatre races primitives des Grecs avaient été originairement, comme les traditions mythiques le disent, quatre familles assez restreintes, habitant la Phthiotide, mais qui en vinrent bientôt à changer leur langage, lorsque la famille d'Ion passa dans l'Attique, celle d'Achæus dans le Péloponnèse, encore en supposant qu'elles n'eussent rien pris de la langue des anciens habitans, qu'ils avaient trouvés dans la Phthiotide. Aussi j'ai vainement jusqu'à présent cherché une preuve d'une assertion d'Hermann (*De Græcæ linguæ dialectis*, p. v.), que les Ioniens eux-mêmes ont d'abord parlé dorien dans l'Attique. Au contraire, dans les recherches grammaticales sur chaque langue, on se voit conduit et même contraint à admettre pour différentes formes d'un mot, un seul tronc, qui se soit trouvé dans la langue avant les monuments subsistants. Ainsi nous supposons que —οο est la racine commune des deux formes de génitif —οιο et ου, qu'une forme primitive en —ντι a précédé les troisièmes personnes du verbes —ουσι, —ασι, —εισι, —αν, —ονται, —ενται, —ανται, que —εσω est la racine des deux futurs —σω et ῶ, et ainsi de nombreuses formes de verbe, dont quelque parties seulement reparaissent encore.. Ce sont là aussi des hypothèses, j'en conviens, mais qui ne répugnent ni à l'histoire, ni à la marche naturelle du développement du langage, et se fondent sur l'analogie de plusieurs cas aussi ignorés, tels que ἐμεῦ et ἐμοῦ dérivés de ἐμέο. Si l'on

ses particularités, mais avoir choisi plus ou moins ce qui, dans la langue générale de cette province, se trouvait éloigné de toutes les singularités d'une fraction isolée. Si Sophron a composé dans le dialecte populaire des Syracusais, et Corinne dans celui des Thébains, Théocrite et Pindare au contraire ont choisi ce qui appartenait, non pas seulement à l'idiôme local d'une peuplade particulière, mais à la généralité du dialecte commun des Doriens de leur temps, et le dernier des deux, en y mêlant des formes épiques (1). Par là s'expliquerait peut-être pourquoi l'on dit de Pindare qu'il a écrit dans le *dialecte commun*, κοινή, expression qui, à la vérité, n'est pas fondée chez les grammairiens sur les considérations précédentes, mais qui résulte de la remarque qu'on ne trouve pas dans les écrits de Pindare toutes les autres formes qui se présentent chez les auteurs doriens (2). Chaque écrivain modifiait son langage selon le public auquel il était destiné, ou selon la nature de ses compositions, ou bien selon son propre goût et ses habitudes. Les auteurs comiques adoptaient exclusivement le dialecte populaire d'Athènes, tandis que les tragiques employaient souvent dans le dialogue des formes épiques, comme μοῦνος, ἔσω, etc. Aristophane, Platon, Xénophon, ont tous écrit entièrement dans le dialecte attique; mais on trouve dans Aristophane beaucoup plus de particularités attiques que dans Platon, parce que le premier a imité le langage de la vie privée en l'ennoblissant; Platon en a plus que Xénophon, et celui-ci plus qu'Aristote: aussi est-ce une entreprise délicate de distinguer rigoureusement, dans un écrivain d'un dialecte quelconque, ce qui se retrouve dans d'autres écrivains du même dialecte, ou est seulement consigné dans les remarques des grammairiens.

---

veut appeler langue primitive celle où ces formes supposées étaient encore en usage, il n'y a rien à objecter à cela, si ce n'est que l'expression n'est pas assez précise: mais admettre une telle langue primitive, c'est être encore loin de nier toutes les différences de dialectes.

(1) D'après Hermann *De dialect. Pind.* p. (IV) 252. (p. 247 in *Herm. Opusc.* T. I, 1827. GL.) la langue épique est au contraire la base de la langue pindarique.

(2) Κοινὴ δὲ, ᾗ πάντες χρώμεθα καὶ ᾗ ἐχρήσατο Πίνδαρος, ἤγουν ἡ ἐκ τῶν δ' συνεστῶσα. Greg. p. (5) 12, *ubi vid.* Kœn. Salmas. *de Hellen.* p. 28 *sqq.* Kœn. *ad* Gregor. p. (171) 373.

Car ceux-ci nomment *pur attique* seulement ce qui était propre au dialecte attique, *commun* (κοινόν) et *hellénique* au contraire, ce qui se rencontrait aussi dans d'autres dialectes, quoiqu'il fût tout aussi bien usité dans l'attique (1): ils regardaient principalement Aristophane et les poètes de l'ancienne comédie (2), ainsi que Thucydide et Démosthène (3), comme les régulateurs de la langue attique, Hérodote et Hippocrate, mais nonpas Anacréon, comme modèles de l'ionien, Archytas et Théocrite, mais non Pindare, comme modèles du dorien.

De même que dans ce qui concerne chaque dialecte, tel que nous l'avons remarqué dans les écrits des anciens, il faut reconnaître, moins une copie exacte de la langue populaire, qu'une sorte de langue modifiée par les écrits; de même chez chaque auteur le choix du dialecte dont il se servait, était déterminé par les modèles qui jadis l'avaient employé. Parce qu'Homère avait composé dans l'ancien ionien, tous les poètes épiques qui survinrent, même à des époques où ce dialecte n'était plus dès long-temps qu'une langue écrite, adoptèrent ce même ionien pour leurs compositions épiques. Les chœurs lyriques, dans les tragédies des Athéniens, se rapprochaient du dorien par quelques formes, comme α au lieu de η, νιν, Οἰδιπόδα au lieu de Οἰδιπόδου (4), parce que les lyriques les plus célèbres avaient mis en œuvre ce dialecte. Dans ces passages lyriques les auteurs tragiques paraissent consacrer le dorien au langage pathétique, l'attique au ton modéré (5). L'ionien régna long-temps dans la prose, parce que c'est dans ce dialecte qu'elle avait prit naissance, et que l'ionien avait été adopté par Hérodote et Hippocrate, quoique tous deux d'une origine dorienne. C'est en dorien qu'écrivirent les philosophes de la Grande-Grèce et de la Sicile: mais plus tard ces deux dialectes furent dépossédés presque entièrement par l'attique pour tous les genres de prose, parce que ce dernier avait fourni les modèles les plus par-

(1) Piers. *Præf. ad* Mœr.
(2) Hemsterh. *ad* Thom. p. 179.
(3) Greg. p. (2) 6.
(4) Dorville *ad* Charit. p. 240, Lips.
(5) *Voy.* ma note à Eur. *Hec.* 96. *Hipp.* 263. Elmsley *ad* Eur. *Med.* 95.

faits du style prosaïque. Cet idiôme garda une prépondérance marquée sur tous les autres, parce qu'Athènes demeura long-temps encore le siège de la littérature, surtout de la philosophie et de la rhétorique. Il devint la langue des rois macédoniens et des grands, et gagna par eux les provinces conquises de l'Asie et de l'Egypte.

Ainsi résulta de ce dialecte attique, particulièrement à Alexandrie, une langue écrite, qui lui empruntait des expressions, des formes de mots et de discours, non plus propres à un seul dialecte, mais employées par toutes les peuplades grecques, et intelligibles pour elles; langue, qui se rapprochait ordinairement de l'attique écrit (ἡ κοινὴ διάλεκτος, Ἑλληνική) (1), quoiqu'il échappe aussi à maint écrivain des expressions qui étaient plutôt des provincialismes (2), ou qui tombaient dans l'idiôme commun : les grammairiens leur en ont souvent fait le reproche. Mais à Alexandrie, lieu de rassemblement, non-seulement des Grecs de toute race, mais encore d'étrangers, il se forma une langue populaire, mélange de plusieurs dialectes, surtout du macédonien, et de locutions empruntées à des langues étrangères. Elle ne fut cependant en usage que chez quelques écrivains, comme les traducteurs grecs de l'Ancien Testament et les auteurs du nouveau. Le dialecte alexandrin, dans les temps postérieurs, s'appelle *le grec hellénistique*, parce qu'un Hébreu, un Syrien, etc., qui parlait grec, était qualifié de ἑλληνιστής. Or les grammairiens s'élevaient contre ces corruptions du langage. Ils cherchaient à ramener les écrivains au pur attique, et marquaient exactement, souvent même avec excès et minutie, ce qui était particulier à l'ancien attique, et ce qui au contraire était commun à plusieurs dialectes. De-là l'opposition de Ἀττικῶς et de κοινῶς, d'après laquelle les écrivains ont été divisés en Ἀττικοί et en κοινοί ou Ἕλληνες. Surtout depuis l'époque des Antonins et d'Adrien, il parut des auteurs qui mettaient un soin infini à se faire un style élégant et fleuri, et qui imitaient en cela scrupuleusement, souvent jusqu'à satiété, les écrivains attiques avec leurs défauts et ce qu'ils offraient de particularités incor-

(1) Salmasius *De Hellenist.* p. 152. Bentley, *Opusc. philol.* p. 380.
(2) Par ex., πέφρικαν, ἐσχάζοσαν, dans Lycophron.

rectes (1). De ce nombre sont Dion Chrytostome, Aristide, Libanius, Philostrate, Héliodore, Longus, Élien, ainsi que Thémistius et Lucien, qui toutefois méritent une place à part. Ces rhéteurs, à cause de la manière avec laquelle ils ont traité toutes sortes de sujets, ont reçu le nom de sophistes, et celui d'Atticistes (Ἀττικισταὶ, Ἀττικίζοντες), à cause de leur style (2).

Le grec moderne paraît dériver en grande partie de l'idiôme des gens de la campagne, qui conservait le plus de traces du dialecte éolien-dorien (3).

Remarque 1. Le principal ouvrage de l'antiquité sur les dialectes est : Gregorius, *Corinthi metropolita, De Dialectis. E Codd. MSS. emendavit et notis illustravit* Gisbertus Kœn., *ICtus. Acc. Gramm. Leidensis et* Meermanniani *de dialectis opuscula Lugd. Bat.* 1766. in-8°. 334 pages sans les *index.* Gregorii *Corinthii et aliorum Grammaticorum libri de dialectis linguæ græcæ, quibus additur nunc primum editus* Manuel. Moschopuli *libellus de vocum passionibus. Rec. et cum notis* Gisb. Kœnii, Frid. Jac. Bastii, Jo. Franc. Boissonadi *suisque ed.* Godofr. Henr. Schæfer. *Lips.* 1811. in-8°. 700 pag. et avec Bastii *Comment. palæographica*, et les *index*, 1065 pages. Un extrait de l'ouvrage d'un ancien grammairien, Johannes Gramm., Ἐκ τῶν Ἰωάννου τοῦ Γραμματικοῦ τεχνικῶν περὶ διαλέκτων, se trouve dans Θησαυρὸς, κέρας Ἀμαλθείας. *Venet. ap. Ald.* 1496. fol. 235—245. Dans les temps modernes, Henri Estienne a commencé à traiter cette question avec beaucoup d'érudition, de critique et de sagacité, dans la Dissert. *de dialecto Attica*, qui se trouve dans l'*Appendix* du *Thesaurus græcæ ling.* On trouve beaucoup de compilation, mais peu de critique, dans : Mich. Maittaire *græcæ l. dialecti.* 1706. — *Præfat. et Append. ex* Apollonii Dysc. *fr. ined. addidit* Jo. Frid. Reitzius. *Hagæ Com.* 1738 gr. 8. — *Post Reitzium totum opus rec. emend. auxit* F. W. Sturz. *Lips.* 1807. A cela joignez : F. W. Sturz *de dial. Maced. et Alexandr. libr. Lips.* 1808. 8. Deux livres à l'usage des écoles sont : *Les dialectes de la langue grecque avec des extraits des classiques. Un Manuel pour les hautes classes des Gymnases par* Ernest Wiedasch. *Giessen* 1821—1822, in-8°. II Part. On emploie aussi : Aemilii Porti Λεξικὸν Ἰωνικὸν Ἑλληνορωμαϊκόν, et du même Λεξ. Δωρικὸν Ἑλληνορ. *Francof.* 1603. in-8°, le premier aussi *Oxonii* 1817. in-8°. *Cf.* Hermann *Progr. de dialectis. Lips.* 1807, in-4. et *De dialecto Pindari.* Ib. 1809, in-4. (4), et dans le Pindare de Heyne, *Leips.* 1817. T. III. p. 250 *sqq.* Plusieurs anciens grammairiens, qui ont écrit sur les dialectes, se trouvent cités dans : Fabric. *Bibl. gr.* T. VI. p. 164, ed. Harles, et Gisb. Kœn. *in Præf. Greg. Cor. P.* XV *sqq.* ed. Schæfer.

---

(1) Οἱ σολοικίζοντες Ἀττικῶς, Lucian. *Pseudos.* T. IX. p. 224. *Bip.* Bentley, *Opusc. philol.* p. 326 *sq.* (2) *Cf.* Steph. *App. dedial.* p. 241—247. Kœn. *ad* Gregor. p. (27) 67, not. 5. (3) Bœckh, *Staatshaush.* II, p. 394, *sq.* Coray *ad* Isocrat. p. 61. (4) Ces deux dissert. sont dans Godofr. Hermanni *Opusc.* 1827, vol. I, p. 129 *sqq.* et p. 245 *sqq.* GL.

Remarque 2. L'apparition d'une grammaire grecque, c'est-à-dire, d'un système des règles de la langue grecque, date de la période alexandrine. A la vérité on trouve déjà antérieurement des traces de recherches sur les éléments du langage. Le Cratyle de Platon contient nombre d'éclaircissements étymologiques, presque tous puérils à la vérité, et l'on y cite des hommes qui se faisaient une étude spéciale de la linguistique (οἱ νῦν περὶ Ὅμηρον δεινοί, p. 407, A. et p. 424, C. : il y est question de la division des φωνήεντα, ἄφωνα καὶ ἄφθογγα: οὑτωσὶ γάρ που λέγουσιν οἱ περὶ τούτων δεινοί). Parmi eux sont mentionnés spécialement les sophistes Prodicus, Protagoras et Hippias (1). De ce genre était vraisemblablement le poète Antimaque, dont le style versifié, au rapport même des anciens, portait plutôt le caractère de l'érudition que celui de la poésie, et qui s'est occupé surtout de la correction du texte d'Homère (2). Mais les recherches qu'on mentionne de ces auteurs, sont plutôt des remarques occasionelles sur des mots isolés, nées au milieu des éclaircissements et des corrections dont les chants d'Homère étaient l'objet. Celui qui alla plus loin, fut Aristote, qu'on a considéré comme le fondateur de la critique et de la grammaire (3), de même que son génie systématique a posé les bases de presque toutes les sciences. Mais les remarques de linguistique répandues dans tous ses écrits, et surtout dans son traité περὶ ἑρμηνείας, et dans les chap. 20, 21 et 22 de sa Poétique, appartiennent principalement à la grammaire philosophique, ainsi que les observations des stoïciens, qui, après Aristote et les péripatéticiens, ont fait des recherches du même genre avec un soin extrême (4). A Alexandrie l'étude d'Homère et des autres anciens poètes, donnait occasion à des recherches sur différentes parties de la langue grecque, sur l'origine et la nature des lettres, sur les mots, leur étymologie, leurs désinences en cas et en temps, sur les dialectes, l'accentuation et la quantité. Des remarques de cette nature, surtout celles de Zénodote, d'Aristarque, d'Aristophane, d'Apollonius Dyscolus et de son fils Hérodien, d'Apion, remplissent les Commentaires d'Eustathe, les Scholies de Venise sur l'Iliade, et l'*Etymologicum*. Mais le premier qui ait établi un système de grammaire, à la vérité pour la partie étymologique seulement, fut Denys, surnommé le Thrace, contemporain de Pompée et de César. Sa τέχνη γραμματική passa dans toute l'antiquité pour un livre classique; mais elle est perdue pour nous : car plusieurs grammairiens anciens ont déjà déclaré apocryphe (5), l'opuscule qui nous est parvenu sous le nom de Denys, et qui est sans doute une compilation faite par les grammairiens de Constantinople (6). La grammaire gagna de plus en plus, à mesure que d'autres savants commencèrent à approfondir plu-

---

(1) Wolf. *Proleg ad Hom.* p. CLXVI *sqq.*
(2) Schellenberg. *Antim. rel.* p. 33 *sqq.*
(3) Dio Chrysost. LIII. p. 553. C. ed. Morell.
(4) Denys d'Halycarn. περὶ συνθέσ. c 2, avec les notes d'Upton et d'Hudson. Quint. 1, 4, 18 *sqq.*; et sur les stoïciens Diog. de Laërte, L. IV, 44, surtout 56—59. Menag. p. 288 *sq.*
(5) Fabric. *Bibl. gr.* T. VI. p. 310, ed. Harl.
(6) Gœttling. *Præf. ad Theod.* p. V, *sqq.*

sieurs de ses parties. Ainsi Tryphon, contemporain d'Auguste, traitait des différentes métamorphoses subies par les formes de mots (πάθη τῆς λέξεως, *affectiones dictionum*), de la doctrine des dialectes, des désinences des noms et des verbes, et de presque toutes les parties du discours (1). *Apollonius Dyscolus*, auteur non-seulement érudit, mais doué d'un esprit philosophique, fin et judicieux, qui vivait sous Hadrien et Antonin-le-Pieux, a laissé sur la syntaxe (περὶ συντάξεως, L. IV.), sur les pronoms, les conjonctions et les adverbes, des ouvrages très savants, que nous possédons encore; sur les mots dérivés (παρώνυμα, *denominativa*), sur le verbe, le participe, etc., des ouvrages perdus aujourd'hui (2), qui, tous réunis, contiendraient un code complet de grammaire élémentaire. Son exemple fut suivi par son fils *Hérodien*, dont on cite, d'une part, des traités sur des points spéciaux de la grammaire, comme sur la prosodie, sur les noms et leurs déclinaisons, sur l'orthographe, etc.; d'une autre part, les τέχναι γραμματικαί, et des écrits lexicographiques (3). Ce sont là les principaux grammairiens, qui ont beaucoup fait pour l'ensemble ou pour diverses parties de l'art, et les anciens les ont appelés Τεχνικοί. Beaucoup d'autres encore se sont consacrés au même genre, mais sans avoir fait faire à la science aucun progrès notable. Les dévastations barbares de César Aurélien effrayèrent les savants d'Alexandrie : Constantin-le-Grand leur ouvrit un asile dans sa nouvelle résidence, et fonda dans un de ses palais, à l'imitation du *Bruchium* d'Alexandrie, une académie de savants, qui furent nommés οἱ οἰκουμενικοί, et avaient à leur tête le οἰκουμενικὸς διδάσκαλος. Là parut vraisemblablement la grammaire qui nous est parvenue sous le nom de Denys de Thrace. Elle était expliquée verbalement et commentée par un des plus célèbres grammairiens de ce temps, Théodose d'Alexandrie, qui a laissé pour ses contemporains et la postérité un ouvrage classique, εἰσαγωγικοὶ κανόνες, sur les huit parties du discours, dont nous avons encore un extrait (4). *Georges Chœroboscus*, dans le cinquième siècle, a écrit de nouveau sur ces *Canones*; c'était un des grammairiens les plus estimés, dont plusieurs écrits ont déjà été publiés, et plusieurs ne se trouvent encore que dans des manuscrits (5). Tous ces grammairiens sont

---

(1) Fabric. *Bibl. gr.* T. VI. p. 357 *sq.* *Cf.* p. 319, 320, 381.

(2) Voyez Fabric. *Bibl. gr.* T. VI, p. 271 — 276, et mon *Tableau de la littérat. gr. et rom.*, p. 91.

(3) Fabric. *Bibl. gr.* T. VI, p. 278 — 285. Villoison, *Proleg. Hom.* p. XXXI. mon *Tableau de la littératur. gr. et rom.*, p. 95. Philemonis *Lex. ed.* Osann. p. 305 *sq.* Voyez d'autres fragm. de lui dans Bekk. *Anecd.* III. p. 1086 *sq.* 1142.

(4) Θεοδοσίου Γραμματικοῦ περὶ γραμματικῆς. *E Codd.* MSS. *ed. et notas adj.* Car. Guil. Gœttling. *Lips.* 1822, in-8. — Θεοδ. κανόνες περὶ κλίσεως ὀνομάτων *in* Bekk. *Anecd.* III. pag. 975, et περὶ κλ. ῥημάτων, *ib.* p. 1008.

(5) Fabric. *Bibl. gr.* T. VI. p. 338 *sqq.* *Cf. ib.* p. 294, 309, 320, 335. Villois. *Anecd. gr.* II. p. 103, not. 2. Gœttl. *Præf. ad Theod.* p. XIII. Voy. Fragm. de son Commentaire sur Théod. dans Bekk. *Anecd.* III. p. 1180 *sqq.*, p. 1209 et dans les *index.*

très importants pour nous, parce qu'ils ont conservé de nombreux passages, des mots et des formes de mots des anciens classiques, qui soutiennent et éclairent les recherches étymologiques : mais, lorsque l'on en vient à coordonner et à épurer ces matériaux donnés, pour en retirer un résultat fructueux, on regrette trop souvent de ne pas rencontrer dans ces auteurs le coup-d'œil juste, exercé par la philosophie, qui ne se trouve bien que chez Apollonius Dyscolus. Plus la langue dégénérait, plus se multipliaient les ouvrages sur la prononciation selon les accents (περὶ τόνου, περὶ προσῳδίας), sujet qui, pour les Grecs eux-mêmes, était très important, puisqu'il conservait la tradition de la juste accentuation, mais qui pour nous n'est que d'un intérêt secondaire.

La route, que les savants alexandrins et byzantins avaient tracée, fut suivie par ceux de la Grèce, qui vinrent chercher en Italie un refuge contre la domination toujours croissante des Turcs, et qui y enseignèrent la langue grecque. Les plus distingués d'entre eux sont *Emmanuel Chrysoloras*, dans le quatorzième et au commencement du quinzième siècle, dont les Ἐρωτήματα τοῦ Χρυσολωρᾶ (1) servirent de base aux leçons de Reuchlin en Allemagne et d'Erasme à Cambridge; *Théodore Gaza* de Thessalonique, vers 1430, auteur de Γραμματικῆς εἰσαγωγῆς βίβλια δ' (2), *Manuel Moschopule* de Byzance, neveu du Crétois de même nom, vers 1453, qui composa Περὶ τῆς ὀνομάτων καὶ ῥημάτων συντάξεως, περὶ προσῳδίας, περὶ σχεδῶν, περὶ γραμματικῆς γυμνασίαι (3); *Constantin Lascaris* de Byzance, vers l'an 1460, qui vécut ordinairement à Milan, auteur d'une grammaire grecque (*Mediol.* 1476, in-4), plusieurs fois améliorée et publiée sous le titre de Ἐρωτήματα (*Venet.* 1495, in-4) (4); *Demetrius Chalcondylas* à Milan, mort en 1510, qui publia : *Erotemata synoptica octo partium orationis s. l. et a.* (*Mediol.* 1493). *Grammat. gr. Paris* 1525 (5); *George Lecapenus* περὶ συντάξεως τῶν ῥημάτων dans les gramm. gr. d'Alde. *Venet.* 1525. in-8. p. 171—216. Ces grammairiens n'allèrent pas plus loin que leurs prédécesseurs; mais ils ont un mérite, celui d'extraire et de rapprocher la doctrine des anciens, tels qu'Apollonius Dyscolus et Hérodien (6).

Le premier qui en occident ait écrit une grammaire grecque, fut *Urbain* de Bellune (*Bellunensis*), moine franciscain, précepteur du pape Léon X, et qui avait suivi le cours de Const. Lascaris à Messine;

(1) Voyez les éditions de cet ouvrage dans Fabric. *Bibl. gr.* T. VI, p. 327 *sqq.*, où manque celle que j'ai employée, *Paris.*, *ap.* Andr. Wechelium, 1559, in-4.

(2) Fabric. *Bibl. gr. l. c.* p. 333. not., ainsi que *Basil. ex offic. Valderiana.* 1541, in-4.

(3) Fabric. *l. c.* p. 322 *sqq.* Man. Moschopuli *Cret. opera gramm.* — *E cod. nuper in Bohemia reperto nunc primum ed. gr.* Franc. Nicol. Titze. *Lips.* et *Prag.* 1822, in-8.

(4) Fabric. *l. c.* p. 329. Ebert, *Bibl. lex.* N°. 11732 *sqq.*

(5) Fabric. *l. c.* p. 334. Ebert, N°. 3966.

(6) Pour des détails plus circonstanciés voyez M. F. Schœll, *Hist. de la littér. gr.* liv. VII, ch. C et CI, t. VII. GL.

mort en 1526 à Venise : Urbani Bellun. *Institut. in l. gr. gramm.* libr. II. *Venet.* 1512, et plusieurs fois à Bâle. Ensuite viennent Aldi Manutii *grammaticæ institut. gr. Ven.* 1515, in-4, écrites tout en grec (1). — Phil. Melanchthonis *Institutt. gr. gramm. Hagenoæ* 1518, in-4. *Stud.* Jo. Camerarii. *Lips.* 1552, in-8. 1571. 8. — Ang. Caninii Ἑλληνισμός. *Paris.* 1555, in-8, ed. Th. Crenius. 1700, in-8; traité avec grand soin, surtout dans la doctrine des dialectes. Voy. Valcken. *Obss. ad orig. gr.* p. 4. Lennep. *De anal.* p. 18. — Nicol. Clenardi *Institutt. ac meditatt. in gr. ling. Colon.* 1530. 1541, in-8, *cum scholiis et praxi* P. Antesignani. *Paris.* 1572, in-4. *Francof.* 1580. *Lugd. B.* 1594, in-4. L'addition des notes de Sylburg leur donne plus de prix. (*Francof.* 1583, in-4.) — Jo. Verwey *Nova via docendi græca. Gouda* 1684. *Ultraj* 1735, in-8, sans rien de nouveau. — Ge. Henr. Ursini *grammatica et electa græca. Norimb.* 1691, in-8, qu'Hemsterhuis recommandait à ses disciples. Voy. Scheid. *ad Lennep. de anal.*, p. 247. — Nombre de bonnes remarques, faites avec une méthode lumineuse, sont contenues dans la grammaire de Messieurs de Port-Royal. *Paris*, 1655, traduite en anglais, *London*, 1746, II. in-8. La doctrine des déclinaisons, portées à dix par les anciens grammairiens, a été simplifiée par Jac. Weller, *Gramm. gr. Lips.* 1635, in-8, et par J. Fr. Fischer., *Lips.*, 1756, 1780, in-8. A cet ouvrage on joint : Joh. Fr. Fischeri *Animadv. in Jac. Velleri gramm. gr.* Spec. I. *Lips.* 1798. Spec. II. *Ib.* 1799. Spec. III, 1. ed. Chrn. Theoph. Kuinœl. *Ib.* 1800. Spec. III, 2. *Ib.* 1801, in-8. On trouve beaucoup de remarques fines dans la grammaire de Mark, *Berlin* 1730, in-8, corrigée et augmentée par Fr. Hülsemann. *Leipzig* 1802, II. in-8. Mais les savants qui ont fait époque dans ce genre, sont Tibère Hemsterhuis et L. G. Valckenaer, par leurs leçons sur l'analogie de la langue grecque, qui parurent ensemble sous ce titre : L. C. Valckenarii *Obss. academ. quibus via munitur ad origines gr. investigandas, lexicorumque defectus resarciendos; et Jo. Dan. a Lennep Præl. acad. de analogia l. gr.—Rec.* Ever. Scheidius. *Traj. ad Rh.* 1790, 2ᵉ 1805, in-8; à quoi il faut joindre : Jo. Dan. a Lennep. *Etymologicum l. gr. cur.* Ev. Scheidius, *ib.* éd. II. 1808. Par l'exposition méthodique des racines et le développement de leurs transformations successives, la doctrine de la conjugaison grecque acquit une clarté et une simplicité qui facilita singulièrement l'ensemble de cette étude, quoique, en détail, surtout dans les leçons de Lennep, et encore plus dans les additions de Scheid, on rencontre bien des choses hasardées et sans fondement. A la vérité, le germe de cette méthode est déjà dans les Eléments de la langue grecque par *J. G. Trendelenbourg* (2), Leips. 1782-1788, in-8 : mais de ces recherches résulta aussi la grammaire grecque abrégée de *Buttmann, Berlin* 1782, 10ᵉ édit. 1822, la première grammaire grecque qui, à l'aide de la philosophie et de la critique, ait fondé un système de la langue sur une base historique. Un autre ouvrage important est : Godofr. Hermanni *de emendanda ratione græcæ grammat. Pars* I. *Lips.* 1801, in-8. Pour la langue homérique spécialement il faut recomman-

(1) Fabric. *l. c.* p. 382. Ebert, N°. 12983.

(2) J. G. Trendelenburg's Anfangsgründe der griechischen Sprache. Leipzig, 1782 — 88. in-8°.

der la grammaire grecque de Thiersch (1), 2e éd. Leips. 1818, in-8.

Dans tous ces ouvrages, la partie étymologique de la grammaire a été traitée avec un soin particulier; mais la syntaxe ne l'a été que d'une manière très défectueuse et comme par appendice. Ce qui offre quelque compensation, c'est Jo. Posselii *Syntaxis gr. Witteb.* 1561, réimprimée plusieurs fois, et *Calligraphia oratoria ling. gr. Hanov.* 1605, in-8; plus encore, Franc. Vigeri *de præcipuis gr. l. idiotismis* (2), surtout avec les remarques de Hoogeveen et de Hermann, 2e éd. Leips. 1813, in-8. Mais l'instruction la plus ample était répandue dans les notes des éditeurs, surtout d'Hemsterhuis, de Valckenaer, de Ruhnken, Brunck, Fr. Aug. Wolf, Hermann, Schæfer, et le plus récemment dans celles de P. Elmsley.

---

(1) Fr. Thiersch griechische Grammatik vorzüglich des Homerischen Dialects.

(2) On a déjà remarqué l'impropriété de ce terme, au lieu duquel l'auteur aurait dû employer *idiomata*. GL.

DES LETTRES.

§. I. La langue grecque a vingt-quatre lettres (στοιχεῖα, γράμματα), que voici :

Figure.	Prononciation. Reuchlin.	Prononciation. Erasme.	Nom. Reuchlin.	Nom. Erasme.
Α α	a		alpha.	
Β β ϐ	b		bita	bèta.
Γ γ Γ	g		gamma.	
Δ δ	d		delta.	
Ε ε	e		ĕ ψιλόν (1), epsilon.	
Ζ ζ	z		zita	zèta.
Η η	i	e *ou* æ	ita	ēta.
Θ ϑ θ	th		thita	thèta.
Ι ι	i		iota.	
Κ κ	k		kappa.	
Λ λ	l		lambda.	
Μ μ	m		my.	
Ν ν	n		ny.	
Ξ ξ	x		xi.	
Ο ο	ŏ		o μικρόν (2), parvum.	
Π π ϖ	p		pi.	
Ρ ρ	r		rho.	
Σ C σ ς (3)	s		sigma.	
Τ τ ˥	t		tau.	
Υ υ	u		y ψιλόν (1), ypsilon.	
Φ φ	ph		phi.	
Χ χ	ch		chi.	
Ψ ψ	ps		psi.	
Ω ω	ō		o μέγα (2), magnum.	

(1) ἒ ψιλόν et ὒ ψιλόν (*doux*, non aspiré) paraissent avoir reçu cette dénomination, pour être distingués, le premier, de H (dont la figure était dans les temps anciens le signe de l'*esprit rude*, et était aussi en qualité de voyelle exprimé par ε); le second, de υ, ancien signe du

Remarque 1 (1*). De ces lettres l'ancien alphabet grec ne contient que seize : α β γ δ ε ι κ λ μ ν ο π ρ σ τ υ, que la tradition prétend avoir été apportées de Phénicie par Cadmus, et qui, par cette raison, ont été nommées γράμματα Καδμήϊα (Hérod. V, 59), Φοινικήϊα (*ib.* 58), Φοινίκια ou Φοινικικά. En effet, elles se rapportent, pour leur configuration et leur ordre, aux lettres samaritaines ou phéniciennes, avec lesquelles Scaliger, *ad Euseb.* p. 110, Montfaucon, *Palæogr. gr.* p. 122, ainsi que Fischer, *ad Weller.* I, p. 13, les ont comparées. On rapporte que Simonide de Céos et Epicharme de Sicile, au temps de la guerre persique (d'autres nomment à la place d'Epicharme, Palamède, contemporain de la guerre de Troie), ajoutèrent à ces 16 lettres ζ (ou ξ) η ψ ω et θ ξ (ou ζ) φ χ; ou plutôt elles auront été apportées de l'Asie-Mineure et des îles dans la Grèce européenne (Plin. *H. N.* VII, 56. *Schol. ad Dion. Thr. gr.* p. 780 *sqq.* Fischer. *ad Weller.* I, p. 5). Cependant θ φ χ paraissent déjà sur les plus anciennes inscriptions, par exemple sur celles de Sigée et de Délos, dans Montf. *Palæogr. gr.* p. 134, et Inscript. I dans Bœckh, *Statistique d'Athènes*, etc. *Cf.* Payne Knight, pag. 18 *sq.* (2*). On trouve encore ζ sous la forme I chez Bœckh, *tab.* I. n.° 2, *lin.* 3 : Κυζικηνο, et *tab.* II, n.° 3, *lin.* 11 : ζετέσαντες, c'est-à-dire,

---

digamma, autre espèce d'aspiration : car autrefois on substituait οι à υ (Salmas. *ad Inscr. Herod.* p. 30). Du reste, les Grecs appelaient εἶ la lettre ε, de même que οὖ la lettre ο. Eustath. *ad Il.* έ, p. 511. ed. Rom. : ἰστέον δὲ, ὅτι τὸ ε̄ στοιχεῖον εἶ ἔλεγον οἱ παλαιοὶ, προστιθέντες τὸ ι, ἵνα τῇ διὰ διφθόγγου ἐκτάσει δύνωνται περισπᾶν καὶ αὐτὸ, καθὰ καὶ τὰ ἄλλα στοιχεῖα. τοιοῦτον δὲ ποιοῦσι καὶ ἐπὶ τοῦ μικροῦ ο̄. καὶ ἐκεῖνο γὰρ διὰ τὴν αὐτὴν αἰτίαν οὖ λέγουσι. Sur οὐ voy. Dawes *Miscell. crit.* p. 12.

(2) Car on ne distingua d'abord ces deux lettres que par leur différente grandeur, ο O; plus tard on ajouta sous l'ω μέγα deux lignes transversales, Ω. Mazochi *ad tabul. Heracl.* p. 124 *sq.*

(3) La figure C, et une autre Ꮯ, commence à paraître sur les monnaies et sur les monuments du siècle d'Auguste, au lieu de l'ancien Σ. Montfaucon, *Palæogr. gr.* p. 153. Cependant Ruhnken, *ad Longin.* s. 3, montre que l'usage de C date de plus loin. Le nom de σίγμα était ionien; les Doriens appelaient cette lettre σάν. Hérodot. I, 139.

(1*) Indépendamment des ouvrages cités dans les remarques suivantes, ceux où l'on traite de l'alphabet grec, sont principalement : Scaliger *ad Euseb. chron.* a. 1617. Montfaucon, *Palæographia græca, sive de ortu et progressu litterarum græcarum. Paris.* 1708, in-fol. Plus récemment : *An analytical essay on the greek Alphabet, by* Rich. Payne Knight. *London* 1791, in-4, ouvrage qui est plutôt une application hypothétique de la doctrine du *digamma* à la détermination de la quantité des syllabes. (Voyez p. 18.)

(2*) Au dire des grammairiens, p. ex. du schol. de la gramm. par Denys de Thrace, p. 780, dans Bekker. *Anecd. Theodos.* p. 11, 26, les anciens Grecs écrivaient TH, ΠΗ, KH au lieu de θ, φ, χ; mais ce n'est que sur la *Columna Naniana* (la table votive de Venise dans Payne Knight. Tabl. I. fig. 2), qu'on lit ΕΚΠΗΑΝΤΟ, ΕΠΕΥΚΗΟΜΕΝΟΣ; sur une autre inscription, encore bien plus ancienne, on trouve K et Π au lieu de χ et φ. Villoison *Anecd. gr.* T. II. p. 120 *sq.*

ζητήσαντες. Au lieu de ξ on écrivait ΧΣ, par ex. ΧΣΥΝ ΕΧΣ, *tab.* I, nº 1, *lin.* 4 et 17; nº 4, *lin.* 5, 6; *tab.* II, nº 3, *lin.* 10 et 21, au lieu de ξύν, ἐξ, et lorsqu'un autre σ vient après, on met χ au lieu de κ, ΕΧΣΑΜΟ, au lieu de ἐκ Σάμου, *tab.* I, n.º 1, *lin.* 20 et 34; mais ΦΣ au lieu de ψ, par ex. ΦΣΕΦΙΣΑΜΕΝΟ ΑΝΑΓΡΑΦΣΑΝΤΟΝ, *tab.* I, nº 1, *lin.* 3; *tab.* II, nº 3, *lin.* 22, dans Bœckh, au lieu de ψηφισαμένου, ἀναγραψάντων. L'H équivalait à l'esprit rude : on employait ε à la place de η; επι τες βολες au lieu de ἐπὶ τῆς βουλῆς, *tab.* I, n.º 1, *lin.* 1, et aussi avec un trait ε̄ (Villois. *Prol. ad Il.* p. V. not.), ou au datif EI au lieu de ῃ, τριτει και δεκατει, pour τρίτῃ καὶ δεκάτῃ; στελει pour στήλῃ, dans Bœckh *tab.* I, nº 1, *lin.* 18. *Cf. l.* 19 et 20. *Tab.* II, nº 3, *lin.* 22; on trouve HEI pour ᾗ, *ibid.* I, 1, 1; EI pour ᾗ, *tab.* II, n.º 3, *lin.* 30 (de même qu'on écrivait OI pour ῳ, par ex.: Καλλιμαχοι, εν τοι πολεμαι, pour Καλλιμάχῳ, ἐν τῷ πολέμῳ). On trouve aussi εε au lieu de η, par exemple MATEEP, Villois. *Anecd. gr.* T. II. p. 124. *Proleg.* in Il. p. V. not., d'où vient encore δέελος p. δῆλος, *Iliad.* κ', v. 466. On écrivait O (ō) ou οο p. ω; Villois. *ib.* Les Ioniens ont adopté les premiers toutes les vingt-quatre lettres, et parmi eux les Samiens d'abord (elles prennent le nom de Ἰωνικὰ γράμματα, et les 16 celui d'Ἀττικά); les Athéniens les reçurent d'eux, mais ne s'en servirent dans les actes publics qu'après la guerre du Péloponnèse, sous l'archontat d'Euclide, Olymp. 94, 2, 403 ans avant J.-Chr.; de là τὰ γράμματα τὰ ἀπ' Εὐκλείδου ἄρχοντος. Cette nouvelle écriture se trouve sur l'inscription de Sandwich, Olymp. 100, 4—101, 3 (1). Les Éoliens au contraire gardèrent l'ancienne façon d'écrire, et, par ex., mettaient κσένος pour ξένος, Πέλοπς pour Πέλοψ. (2)

Remarque 2. Les plus anciens Grecs avaient cependant encore trois autres lettres, qui plus tard disparurent de l'écriture et furent nommées ἐπίσημα, *signes numériques*: 1º Βαῦ, *Vau*, qui occupait la sixième place et répondait au *Vau* des Hébreux, Ϝ, F et ϛ; aussi ς, à cause de sa ressemblance fortuite avec ϛ, est encore le signe numérique de 6 (3). C'est probablement la marque usitée pour le digamma. 2º Κόππα ϙ entre π et ρ, qui sur les monnaies de Crotone a été employé au lieu de κ, le Koph des Hébreux, *Q* chez les Latins. Chez les Athéniens ce signe était marqué au moyen du feu sur la cuisse des chevaux; de là κοππατίας ἵππος (4). 3º Σαμπῖ et Σαν ϡ, après l'ω, le *Schin* hébreu. On appliquait de même ce signe sur les chevaux, d'où vient σαμφόρας (5). Mais ces lettres disparurent de bonne heure de l'écriture, et ne furent plus usitées que comme signes numériques. Voy. *Remarq.* 4. (6)

---

(1) Fisch. I. p. 4—14. Wolf. *Proleg. in Hom.* p. LI *sqq. impr.* p. LXII *sqq. Cf.* Valcken. *ad* Eur. *Phœn.* p. 260, 688. Fisch. I. p. 25. Lennep. *De anal.* p. 33 *sqq.* Maitt. p. 164, ed. Reitz. Le fragment d'Euripide dans Athénée, X, p. 454, prouve que l'η était déjà en usage auparavant du temps de ce tragique, non pas à la vérité dans les actes publics.

(2) Gregor. p. (288) 613. §. 39.

(3) Mazochi *ad tabl. Heracl.* p. 128 *sqq.*

(4) Aristoph. *Nub.* 23, et *Schol. Cf.* Scalig. *ad* Euseb. *Chron. ad. a.* MDCXVII. Salmas. *Exercit. Plin.* p. 626. Mazochi *l. c.* p. 221 *sq.*

(5) Aristoph. *Nub.* 122, 1300. *Equ.* 603.

(6) Bœckh, *Statist. d'Ath.* p. 385 *sqq.*

Remarque 3. Sur tous les monuments de l'antiquité, comme dans les passages où les lettres sont marquées d'après leur forme dans Athénée, p. 454, on ne trouve que l'écriture dite capitale ou onciale, et c'est celle qui domine aussi dans les manuscrits jusqu'au 8e siècle (1), de même qu'elle a été conservée dans les éditions d'ouvrages grecs soignées à Florence par *Jean Lascaris* (Wolf, *Anal.* I, p. 237 *sqq.*). Mais, s'il est encore douteux que les Grecs aient dans la vie commune substitué à cette écriture pénible une autre plus facile, cela devient vraisemblable, depuis que, sur un acte relatif à la vente d'un bien-fonds, datant de l'an 104 avant J.-Chr., monument découvert depuis peu en Égypte, on a retrouvé l'écriture cursive. Voy. Bœckh, *Eclaircissement au sujet d'un acte égyptien sur papyrus. Berlin*, 1821, in-4. Dans les manuscrits on commence à rencontrer cette écriture cursive au 8e et au 9e siècle.

Remarque 4. Les Grecs se servaient encore de ces lettres comme de chiffres. Sur les anciens monuments on ne trouve que les onciales : I représente l'unité (de l'ancien Iα pour μία?); ainsi II 2, III 3, IIII 4, et les lettres initiales des numéraux πέντε, δέκα, ἑκατόν (d'après l'ancienne manière d'écrire HEKATON) χίλια, μύρια, au lieu de ces nombres; ainsi Π 5, Δ 10, H 100, X 1000, M 10000. On joignait à Π autant d'unités qu'il était nécessaire pour compter jusqu'à 10, ΠI 6, ΠII 7, ΠIII 8, ΠIIII 9. Les autres signes étaient ajoutés autant de fois que la somme le demandait, ainsi ΔΔ 20, ΔΔΔ 30, etc. HH 200, etc. XX 2000, etc.: mais lorsque le nombre montait à 50, 500, 5000, les signes de 10, 100, 1000, étaient placés dans un Π, ainsi [Π with Δ] 50 (2), [Π with H] ou [Π with H] 500, [Π with X] 5000, de πεντάκις δέκα, πεντάκις ἑκατόν, πεντάκις χίλια, d'après le tableau suivant :

I II III IIII, ou ⊦ ⊦⊦ ⊦⊦⊦ ⊦⊦⊦⊦ 1. 2. 3. 4.
Π ΠI ΠII 5. 6. 7, etc.
Δ ΔI ΔII ΔIII ΔIIII ΔΠ, 10. 11. 12. 13. 14. 15, etc.
ΔΔ ΔΔI ΔΔII, 20. 21. 22, etc.
ΔΔΔ ΔΔΔΔ, 30. 40.
[Π with Δ] [Π with Δ]I—[Π with Δ]Π, 50. 51 — 55. [Π with Δ]Δ, 60, etc (3).

La désignation des dix tribunaux d'Athènes par les dix premières lettres α jusqu'à κ, chez le scholiaste d'Aristophane, *Plut.* 277, *cf.* Arist. *Eccles.* 683 *sqq.*, prouve encore qu'on employait aussi l'ordre habituel de l'alphabet à la numération, du moins jusqu'à κ, c'est-à-dire, jusqu'à 10. Cette désignation était la plus usitée sous les Ptolémées, et Aristarque se servit de toutes les 24 lettres pour désigner les rhapsodies d'Homère, où κ' est 10, λ' 11—ω' 24, et ce n'est pas autrement que sont indiqués les livres d'Hérodote. A ces signes on ajouta plus

(1) Montfauc. *Palæogr. gr.* p. 262.

(2) [Π with Δ] [T with Δ] fait au contraire 50, 10 talents, [Π with H] 100 talents.

(3) Ἡρωδιανοῦ περὶ τῶν ἀριθμῶν dans H. Steph. *Thes. L. Gr. Append.* p. 205 *sqq.*, et dans l'extrait qui en est donné dans le Scapula. *Notæ Græcorum s. vocum et numerorum compendia, quæ in æreis atque marmoreis Græcorum tabulis observantur, coll. rec. explic.* Ed. Corsinus. *Florent.* 1702, in-fol. *Proleg.* p. XIX *sqq.*

tard, du temps de l'empereur Claude, le *Vau* ϝ ϛ, pour désigner le nombre 6, et le Koppa ϙ ϟ pour le nombre 90. Tous deux paraissent sur les monnaies et les inscriptions; mais on ne trouve que dans les manuscrits le *Sampi* ϡ, indicateur de 900 (1). Les petites lettres prirent alors, en qualité de signes numériques, un trait en haut, par ex.: α', β', γ', 1, 2, 3, etc. Les mille en prirent un audessous, comme ͵α, 1000, ͵β, 2000. Ainsi:

α' β' γ' δ' ε' ϛ' ζ' η' θ' ι' — 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10.
κ' κα' κβ' — 20. 21. 22.
λ' λα' λβ' — 30. 31. 32.
μ' μα' μβ' — 40. 41. 42.
ν' να' νβ' — 50. 51. 52, etc.
͵α ͵β ͵γ — 1000. 2000. 3000.

Je dois à la bonté de M. le professeur Nobbe de Leipzig les renseignements suivants sur les chiffres des Grecs.

Chiffres. A. *Nombres entiers.*

Pour désigner la somme de 10,000, les Grecs, on le sait, emploient la lettre onciale M; Théon et Diophante emploient aussi Μυ(ριάς), et ils posent le numérateur audessus de M.

$\overset{\alpha}{M}$ = 10,000. $\overset{\beta}{M}$ = 20,000. $\overset{\gamma}{M}$ = 30,000, etc.

De même pour de plus grosses sommes:

$\overset{͵\delta\tau o\beta}{M}$ = 43,720,000.

On place avant le Μυ, les lettres qui expriment la quantité des myriades (ou nombres de dix mille), mais après, les lettres qui marquent les unités surplus de la somme, par exemple:

͵δτοβ Μυ ͵ηϟζ = 4,372 myriades et 8,097 unités, c'est-à-dire 43,728,097. Quelquefois le signe M ne figure pas, mais on semble l'avoir remplacé par un point, et la place que la lettre occupe alors, en détermine seule la valeur, par exemple, σξγ . ͵γφμδ = 2,633,544 (2).

Il est bon de remarquer aussi que les mathématiciens grecs ont employé l'ō, non pas seulement comme chiffre pour 70, mais encore comme signe du zéro, dans lequel

(1) Corsin. *l. c.* p. XXIX *sq.*
(2) Voy. Delambre dans son *Histoire de l'Astronomie ancienne*. T. II. (Chap. 1. *Arithmétique des Grecs*), p. 6.

cas il peut s'expliquer par ο(ὐδέν) (1). Mais ce signe ne s'ajoute nullement à un chiffre pour en augmenter la valeur, ainsi que cela se pratique chez nous, et c'est pourquoi il figure moins que dans notre système arithmétique. Mais on trouve ce signe dans le sens de zéro, par exemple chez Ptolémée, μαθ. Συντ. VI, p. 132, ed. Montign. Ō ς̄ signifie 0° 6; et 134 : ō γ′ signifie 0° 20′.

B. *Fractions.*

Les Grecs ont coutume d'écrire sur la même ligne le numérateur et le dénominateur d'une fraction, mais en plaçant le numérateur avant le dénominateur, et en le distinguant par la grandeur de l'écriture, par exemple :

ιε δξ $= \frac{15}{64}$ ζ ρκα $= \frac{7}{121}$.

Chez Diophante, IV, 36 :

σξγ . γφμδ λγ . α͵ψος $= \frac{2,633,544}{331,776}$.

Lorsque le numérateur est une simple unité, la lettre qui sert de dénominateur, est posée seule, avec un accent aigu, mais le numérateur est entièrement omis.

γ′ $= \frac{1}{3}$ δ′ $= \frac{1}{4}$ ξδ′ $= \frac{1}{64}$ ρκα′ $= \frac{1}{121}$ (2).

Remarque. Différents écrits de Ptolémée ont une façon différente d'exprimer les minutes d'un degré (μοῖρα). Il y a dans la géographie onze manières seulement de marquer les minutes d'un degré, dans la progression de 5 à 10, et ainsi de suite. Comme les minutes intermédiaires ne sont pas exprimées, naturellement la numération n'est pas tout-à-fait exacte. Mais elle paraît avoir été empruntée aux Romains, et être leur numération onciale, de sorte que pour un degré, comme pour un *as* de douze onces, on ne compte que douze parties ou minutes (3).

ιβ′ $= \frac{1}{12}$ de la μοῖρα $= 5'$
ς′ $= \frac{1}{6}$ — — $= 10'$
δ′ $= \frac{1}{4}$ — — $= 15'$
γ′ $= \frac{1}{3}$ — — $= 20'$
γιβ′ $= \frac{1}{3}$ — — $= 20' + \frac{1}{12}$ de la μοῖρα $= 5' = 25'$.
α′ $= \frac{1}{2}$ — — $= 30'$
αιβ′ $= \frac{1}{2}$ — — $= 30' + \frac{1}{12}$ — — $= 5' = 35'$.
γο′ $= \frac{2}{3}$ — — $= 40'$
αδ′ $= \frac{1}{2}$ — — $= 30' + \frac{1}{4}$ — — $= 15' = 45'$.

(1) *Voy.* Κλ. Πτολεμαίου μαθηματικῆς συντάξεως βιβλ. ξβδ′. p. 138, 140, 142, 152, etc., ed. Montignot.
(2) Delambre, *ib.* p. 11.
(3) Bertii *Præf. ad Ptol. Geogr.* p. IX.

$\alpha\gamma' = \frac{1}{2}$ — — $= 30' + \frac{1}{3}$ — — $= 20' = 50'$.
$\alpha\gamma\iota\beta' = \frac{1}{2}$ — — $= 30' + \frac{1}{3}$ — — $= 20' + \frac{1}{12}$ de la μοῖρα $= 5' = 55'$.

Du reste, d'après une tradition unanime des MS. de Ptolémée, on plaçait un trait horizontal audessus du nombre des degrés, un accent aigu sur le nombre des minutes (1).

Mais Montignot (2) affirme aussi avoir trouvé dans l'Ἔκθεσις κανονικὴ τοῦ κατὰ τὸ βόρειον ἡμισφαίριον ἀστερισμοῦ, qu'on a employé, outre le système appelé numération onciale, une autre façon plus parfaite de compter, marquant soixante parties ou minutes d'un degré, et cela d'après le même Ptolémée :

ς′ = 10′			γδ′ = 35′	
ιβ′ = 12′			β′′ = 40′	
δ = ιε′ = 15′			ςδ′ = με′ = 45′	
ιη′ = 18′			ς′′ γ′ = 50′	
γ′ = 20′			βδ′ = βιε′ = 55′	
ς′′ = 30′			νζ′ = 57′ (3)	

(1) Montignot *l. l. Præf.* p. IV.
(2) *Ibid.* p. III.
(3) Les renseignements donnés par M. Nobbe nous paraissent peu exacts en plusieurs points; nous avons jugé convenable de les rectifier au moyen de la note suivante, qui nous a été communiquée par M. le docteur Dujardin. — Dans notre numération la valeur des chiffres dépend autant de leur position que de leur forme : chez les Grecs, elle dépendait originairement de la forme seulement. Ils avaient neuf caractères pour représenter les unités simples, neuf autres caractères pour représenter les dizaines, neuf autres encore pour représenter les centaines : en tout vingt-sept caractères différents. Au moyen d'une légère modification, c'est-à-dire, en mettant un accent audessous, ils faisaient servir les neuf premiers caractères à représenter les *mille;* au moyen d'une autre modification, l'*M* placée audessous, ou sur la droite, les mêmes caractères servaient encore à représenter les *myriades;* puis, on représentait les dizaines, les centaines, les milliers de myriades, avec les mêmes caractères qui avaient servi à représenter les dizaines, les centaines, les milliers d'unités simples. La présence de l'*M* donnait aux chiffres, placés sur sa gauche, une valeur de position analogue à celle que donne à nos chiffres le nom ou le rang de la tranche dans laquelle ils se trouvent placés (on sait que dans notre système de numération on partage les nombres en tranches de trois chiffres). Dans les nombres qui comprenaient des unités d'un ordre inférieur aux myriades, on remplaçait souvent l'*M* par un simple point, comme celui qui dans notre numération sert à séparer les tranches. On voit par ce qui précède, que, dans la numération grecque, quand les tranches de chiffres étaient au complet, elles se composaient de quatre chiffres, tandis que, dans la nôtre, elles n'en comprennent que trois. Il nous semble probable que c'est l'emploi de α repré-

Il manque dans ce tableau le nombre 25, qui, d'après l'analogie des autres nombres composés, peut cependant s'exprimer facilement par ϛ′ δ′ ou ϛ′ ι ε′. Il manque aussi le nombre 5, qui, encore conformément à l'analogie de ι ε = 15, peut être rendu par ε. En admettant ainsi l'analogie, nous pouvons donner place à la conjecture que chaque nombre de minutes a été énoncé chez les anciens par une supputation tout-à-fait exacte, quoique nous ne trouvions pas une telle exactitude chez le scrupuleux Ptolémée. Enfin l'usage du ϛ″ pour 30′ et du β″ pour 40′, est singulier, parce que l'un et l'autre ne s'expliquent que d'une façon contraire. Car ϐ″, qu'on sait signifier 2, peut, lorsqu'il sert à marquer 2/3 (βγ′) = 40′ d'un degré, être pris seulement comme numérateur. Et les deux accents aigus, avec lesquels Montignot les écrit, ne

---

sentant un *mille*, après avoir servi pour représenter une unité, qui a donné naissance à nos tranches de trois chiffres. Nous voyons apparaître dans Ptolémée le zéro; et le rôle que joue ce caractère, est analogue à celui qu'il remplit chez nous. Ptolémée, ayant à indiquer des nombres de degrés, de minutes et de secondes, et employant, pour ces unités de grandeurs diverses, des chiffres de même forme, est obligé de donner à ces chiffres une valeur de position: quand une des espèces d'unités est absente, il fait occuper sa place par un zéro. Dans George le Syncelle, un des historiens byzantins, nous trouvons le zéro employé pour tenir la place d'un nombre inconnu. En étendant l'usage de ce moyen que l'on avait imaginé pour donner aux chiffres une valeur de position, on a pu réduire à neuf les vingt-sept chiffres dont on faisait primitivement usage.

Ptolémée emploie pour les subdivisions des degrés, deux modes de représentation. Tantôt il compte par degrés et fractions de degrés, tantôt il compte par degrés, minutes et secondes. Voici le tableau de la décomposition d'un degré en douze parties, au moyen des fractions:

$$\iota\beta'' = \frac{1}{12} \qquad \varsigma''\ \iota\beta'' = \frac{1}{2} + \frac{1}{12}$$
$$\varsigma'' = \frac{1}{6} \qquad \varsigma''\ \varsigma'' = \frac{1}{2} + \frac{1}{6}$$
$$\delta'' = \frac{1}{4} \qquad \varsigma''\ \delta'' = \frac{1}{2} + \frac{6}{4}$$
$$\gamma'' = \frac{1}{3} \qquad \varsigma''\ \gamma'' = \frac{1}{2} + \frac{1}{3}$$
$$\gamma''\ \iota\beta'' = \frac{1}{3} + \frac{1}{12} \qquad \varsigma''\ \gamma''\ \iota\beta'' = \frac{1}{2} + \frac{1}{3} + \frac{1}{12}.$$
$$\varsigma'' = \frac{1}{2}$$

Dans un grand nombre de manuscrits la fraction 1/2 est indiquée par *c*″ (on distingue généralement ces fractions par deux accents). Au lieu de ϛ″ ϛ″ pour représenter 1/2 + 1/6 = 2/3, Ptolémée emploie habituellement l'un des groupes suivants: γϐ″, γο″, βγ″.

Il est inutile de donner le tableau de la décomposition d'un degré en soixante minutes: nous ferons remarquer seulement, qu'on est convenu de tracer une barre horizontale audessus du chiffre qui indique le nombre des degrés, un accent à la droite du chiffre des minutes, et deux accents à la droite de celui des secondes: ainsi 23° 15′ 45″ s'écrit de la sorte: $\overline{\kappa\gamma}$ ιε′ με″. Si le nombre de degrés est nul, on l'indique par un zéro: il en est de même pour celui des minutes. Il est nécessaire

peuvent pas proprement signifier le dénominateur (γ) de la fraction; puisque d'ailleurs ces accents aigus, étant posés audessus du dénominateur, semblent tenir la place du numérateur, qui se supprime, ainsi que nous l'avons remarqué. Du moins c'est le cas pour le ϛ, qui, avec un aigu ϛ', marque 10', aveç deux aigus ϛ'', marque 30', où l'on s'attendrait véritablement à trouver trois aigus. Mais il est probable que l'un d'eux a été omis, parce que ϛ n'était pas employé à marquer 20', ou proprement 2/6, mais, 1/3, γ'. Dans la supputation onciale ci-dessus exposée, γ' exprime 20', ou proprement 1/3 du degré. Pour doubler le numérateur, on ajoute un ο au γ, ce qui alors signifie γό 2/3 = 40'.

Remarque 5. Les divers signes pour une seule et même lettre s'emploient indifféremment, excepté σ et ς (le dernier de C Ϲ). Les mots sont souvent terminés par ς dans les manuscrits, tandis que, dans une antiquité plus reculée, on plaçait aussi volontiers σ à la fin des mots (Bast. *Epist. crit. App.* pag. 12 et 45). σ est employé au commencement et au milieu, ς seulement à la fin des mots. Dans ces derniers temps Fr. Aug. Wolf (voy. *Præf. ad Odyss.* éd. 1794, p. VIII *sq. Cf. Litter. Analect.* I, p. 460 *sqq.*) a, d'après Henri Estienne, pris les devants pour placer aussi ς au milieu des mots, à la fin de ceux dont d'autres sont composés, par ex. εἰςφέρω, δυςμενής, προςεῖπον. Mais outre que cette manière d'écrire n'a nullement pour elle l'autorité des anciens écrivains et grammairiens, pas plus que celle des MS., et ne saurait en avoir, puisque les anciens n'avaient qu'un seul signe pour ς, savoir Σ et plus tard *C*, outre que, pressée dans ses conséquences, elle doit amener des difficultés dans les mots composés, où le σ n'a été introduit que pour mieux fondre les deux parties du mot composé, comme θεόσδοτος, σακέσπαλος, ἀμφισβητῶ, et beaucoup de disparates, comme δυςσεβής, λαοςσόος (voy. Heinrich. *Epim. ad Twesteni Comm. crit. de Hesiodi*

---

d'agir de la sorte pour qu'on ne soit point exposé à confondre les secondes avec des fractions d'un autre genre.

Dans le second tableau de M. Nobbe il n'y a que les quatre expressions :

$$\iota\beta' = 12' \qquad \iota\eta' = 18'$$
$$\iota\varepsilon' = 15' \qquad \nu\zeta' = 57'$$

qui appartiennent à la subdivision en minutes : toutes les autres appartiennent à la subdivision en fractions, ainsi

$$ϛ''_{,,} = \frac{1}{6} \quad \text{ou} \quad ϛ'_{,} = 6'$$
$$\gamma''_{,,} = \frac{1}{3} \quad \text{ou} \quad \gamma_{,,} = 3'$$
$$ϛ''_{,,} \quad \text{ou plutôt} \quad ϛ'' = \frac{1}{2}.$$
$$\gamma''_{,,}\ \delta' = \frac{1}{3} + \frac{1}{4}$$
$$\beta'' = \frac{2}{3}$$
$$ϛ''_{,,}\ \delta'' = \frac{1}{2} + \frac{1}{4}$$
$$ϛ_{,,}\ \gamma'' = \frac{1}{2} + \frac{1}{3}$$
$$\beta''\ \delta'' = \frac{2}{3} + \frac{1}{4}$$

Après ces observations il est inutile de relever ce qu'il y a d'inexact dans les réflexions dont M. Nobbe accompagne son deuxième tableau. GL.

Opp. et D.), outre cela, disons-nous, cette manière d'écrire semble contraire au génie des anciens. Ceux-ci, qui, au lieu de distinguer les différences avec l'esprit, les unissaient et les confondaient par le sens, étaient essentiellement enclins à rapprocher ce que nous séparons dans le discours et que nous considérons comme des éléments distincts, fait qui s'observe non-seulement par le fréquent usage de l'attraction, mais encore par l'inversion des mots d'une phrase, par la distribution des syllabes, la permutation des consonnes finales, au moyen de laquelle des mots différents se confondent en un seul, comme τολλογον pour τὸν λόγον, etc. Par là il deviendra vraisemblable, que, quand même ils auraient connu la différence de σ et ς, et qu'ils l'eussent observée dans l'écriture, ils auraient plutôt écrit εἰσβαίνειν, προστρέπειν, que εἰςβαίνειν, προςτρέπειν.

Remarque 6. Il faut croire, d'après Pausanias, V, 25, p. 444, que, dans les temps les plus reculés, les Grecs, comme les orientaux, ont écrit de droite à gauche. Mais bientôt on commença à écrire dans la première ligne de gauche à droite, dans la seconde de droite à gauche, βουστροφηδόν, en imitation de la marche des bœufs qui labourent. Ainsi furent écrites les lois de Solon (Harpocrat. *voc.* ὁ κάτωθεν νόμος), ainsi est écrite l'inscription de Sigée (ed. Edm. Chishull. *Lond.* 1721, in-8. *Lugd. Bat.* 1727, in-8, et Rich. Chandler, *in Inscriptt. ant. Lond.* 1774, in-fol.), et quelques autres. Fischer *ad Weller.* I. p. 22 *sqq.* (1). Mais déjà au siècle d'Hérodote on écrivait tout-à-fait de gauche à droite. Hérod. II, 36.

§. 2. Parmi ces vingt-quatre lettres il y a dix-sept consonnes (σύμφωνα), et sept voyelles (φωνήεντα), savoir α ε η ι ο υ ω.

I. Les consonnes sont divisées :

1.° d'après la prononciation, en

a. *demi-voyelles* (ἡμίφωνα, *semivocales*), qui à la vérité peuvent se prononcer isolément, mais d'une manière imparfaite : λ μ ν ρ σ ζ ξ ψ, auxquelles d'autres ont ajouté θ φ χ (2). De ces *moyennes* les quatre premières s'appellent chez les Latins *liquidæ*, *coulantes*, à cause de la facilité avec laquelle on les accole à d'autres lettres.

b. *muettes* (*mutæ*, ἄφωνα), et celles-ci se subdivisent en

α. aspirées (*adspiratæ*, δασέα), φ χ θ.

β. douces, qui n'ont pas d'aspiration (*ténues*, ψιλά), π κ τ.

---

(1) *Gramm. gr.* de Mark, éd. de Hülsemann, I part. p. 171. Selon Mazochi *ad tab. Heracl.* p. 221, not., la première ligne alloit de droite à gauche.

(2) Sext. Emp. *adv. Math.* I, § 102. C'est ce qui paraît être τὰ φωνήεντα μὲν οὔ, οὐ μέντοι γε ἄφθογγα. dans Plat. *Cratyl.* p. 424. C.

γ. quelques-unes tenant le milieu entre les deux espèces (*mediæ*, μέσα, et κοινά), β γ δ (1).

2.° d'après leur valeur, en simples et en doubles. Les doubles sont :

a. ζ, au lieu de σδ (*Dionys.* p. 167, Sext. Emp. p. 239).
b. ξ, pour γσ, κσ, χσ.
c. ψ, pour βσ, πσ, φσ.

Remarque. Ces lettres doubles sont employées surtout à la place des simples correspondantes, excepté lorsque les deux simples appartiennent à deux différentes parties d'un mot composé, par ex. ἐκ—σεύω, et non pas ἐξεύω. Cependant on écrit Ἀθήναζε pour Ἀθήνασδε.

3.° d'après l'organe, qui sert à les prononcer, on les divise en gutturales (2), γ κ ξ χ; en labiales, β μ π φ ψ, et en linguales [ou dentales], δ ζ θ λ ν ρ σ τ; dont l'application est exposée §. 64, *Remarq.*

II. Les voyelles sont *longues*, η et ω, *brèves*, ε et ο, et *douteuses*, *ancipites*, δίχρονα (ou ἀμφίβολα. Sext. Emp. *adv. Math.* I, §. 100), α, ι et υ.

Lorsque deux voyelles se prononcent par une seule émission de voix, il en résulte une *diphthongue*, δίφθογγος. Les diphthongues sont en grec :

1.° *propriæ*, κυρίως δίφθογγοι, αι, αυ, ει, ευ, οι, ου (3).
2.° *impropriæ*, καταχρηστικῶς διφθ. ᾳ, ῃ, ηυ, υι, ῳ, ωυ (4).

DE LA PRONONCIATION.

§. 3. La prononciation (5) des voyelles et des diphthongues, ainsi que celle de quelques consonnes, était dans

---

(1) Voy. Dionys. Hal. *De compos.* I, 14. p. 154. ed. Schæf. Sext. Emp. *adv. Math.* I, 5, 100. p. 238. Dionys. Thr. *gr.* p. 631. Bekk. On peut av. Thiersch, p. 31, classer d'après le son les muettes en : φ π β, χ κ γ, θ τ δ.

(2) L'auteur met *en palatales*, *Gaumenbuchstaben.* GL.

(3) L'ancienne écriture avait même après Euclide ο pour ου (voyez l'Inscription chez Bœckh, tab. III, n.° VII, *a.*), το pour τοῦ, Καλλιο, etc.

(4) Les anciens, qui employaient l'écriture en majuscules, traçaient l'ι souscrit comme une lettre ordinaire, ΤΩΙ ΛΗΙΣΤΗΙ, τῷ λῃστῇ. Hermann, *De em. rat. gr. gramm.* p. 49 *sqq.* divise les diphthongues, 1° en *propres*, ayant les deux voyelles brèves, αι, αυ, ει, ευ, οι, ου, υι; 2° en *impropres*, ayant la première longue, ᾳ, αυ, ῃ, ηυ, υι, ω, ωυ.

(5) Un recueil d'anciens ouvrages sur la prononciation est contenu

l'ancienne Grèce aussi peu uniforme en tous lieux, que nous la voyons en Allemagne et dans chaque pays d'une certaine étendue. La différence consiste seulement en ce que nous, Allemands, et autres peuples modernes, nous écrivons en général les mots, malgré toutes les différences de prononciation, avec les mêmes lettres, tandis que les Grecs exprimaient dans leur écriture les différences de la langue parlée. Nous écrivons, par exemple, uniformément *Beine* (les jambes); mais ce mot dans quelques contrées se prononcera *Beine*, dans d'autres, *Beene*, dans d'autres enfin, *Biene:* les Grecs prononçaient ici *hēmere*, là *hēmera*, ailleurs *hamera*, mais ils n'écrivaient pas ce mot de la même manière; les Ioniens mettaient ἡμέρη, les Athéniens ἡμέρα; et les Doriens ἁμέρα. Il en est de même de l'attique ὁρᾶτε et de l'ionien ὁρῆτε, de στρατός dans la langue commune, et de l'éolien στροτός, de θεός (*comm.*) et du lacédémonien σιός, etc. De même la prononciation a dû subir maintes altérations au milieu des destinées diverses de l'état, sous les Macédoniens, les Romains, sous plusieurs peuples barbares et sous les Turcs. La prononciation du grec de nos jours est évidemment très éloignée de celle des anciens, surtout de celle des Athéniens à leur époque florissante, sans qu'on puisse exposer historiquement comment ces altérations se sont introduites; cependant on y peut retrouver encore ce qui dans l'antiquité se faisait déjà remarquer dans différents dialectes locaux, ou dans les mêmes lieux à diverses époques. Lorsque nous essayons des recherches sur la prononciation du grec, notre dessein ne peut être de pénétrer quelle fut la manière de parler des Grecs en différents lieux, mais quelle fut en particulier celle des Athéniens surtout, et en général celle des Grecs civilisés, depuis que la langue de l'Attique devint dominante, ce qui nous conduira toutefois plutôt à démêler comment les anciens Grecs n'ont pas parlé, qu'à savoir comment ils ont parlé. En cela le meilleur expédient est toujours de remarquer de quelle manière les Romains ont exprimé dans l'écriture les mots

---

dans Sigeb. Havercamp. *Sylloge I. et II. scriptorum, qui de l. gr. vera et recta pronunciatione commentarios reliquerunt. Lugd. B.* 1736—40. II vol. in-8. *Cf.* Fischer *ad Weller.* I. p. 19 *sqq.*, où (p. 22) est rapportée une opinion très judicieuse de H. Estienne sur cette question.

et les noms grecs, de quelle manière les Grecs ont exprimé les mots et les noms latins.

La prononciation des Grecs modernes consiste surtout en ce que η se prononce uniformément comme ι, αι comme *ä* (ê), αυ et ευ *af* et *ef*. C'est la prononciation que Reuchlin (mort en 1522) apprit en Italie des Grecs modernes, et qu'il introduisit également en Allemagne avec la connaissance de la langue. Mais bientôt Didier Erasme (mort en 1536) remarqua combien peu cette prononciation s'accordait avec ce que nous savons ou ce que nous conjecturons du grec ancien, et enseigna qu'on doit prononcer η comme *e* long, et les diphthongues selon leurs éléments d'une manière aussi distincte, qu'il est possible de le faire pour des lettres réunies en un monosyllabe, comme *ai* dans *Kaiser*, *ei* dans *Stein*, *au* dans *kaufen*, *eu* dans *Heu*. Cette prononciation, qui se recommande déjà par une plus grande clarté, domine maintenant dans la plupart des contrées de l'Allemagne, dans la Hollande, même en France et en Angleterre, si ce n'est que dans les deux dernières contrées elle se mêle beaucoup à la langue nationale.

H a certainement eu à différentes époques, en différentes contrées et dans la langue commune, ainsi que dans quelques mots, le son de *i*, comme Platon le dit catégoriquement de ἡμέρα, autrefois ἱμέρα (1). Mais ce passage est précisément une preuve que l'η, du temps de Platon, n'avait plus le son de *i*, comme cela est démontré encore par l'ancien emploi de ε pour η (*Voy.* §. 1, *Remarq.* 1). Mais ce qui prouve que η se prononçait comme *ä* ou comme un *é* long, c'est ce qui suit : 1.° Cratinus, chez Eustathe *ad.* Il, p. 1721, 16, *Etymol.* M. p. 196, 7, a ex-

---

(1) *Cratyl.* p. 418. B. C. Οἶσθα ὅτι οἱ παλαιοὶ οἱ ἡμέτεροι τῷ ἰῶτα καὶ τῷ δέλτα εὖ μάλα ἐχρῶντο, καὶ οὐχ ἥκιστα αἱ γυναῖκες, αἵπερ μάλιστα τὴν ἀρχαίαν φωνὴν σώζουσιν· νῦν δὲ ἀντὶ μὲν τοῦ ἰῶτα ε ἢ ἦτα μεταστρέφουσιν, ἀντὶ δὲ τοῦ δέλτα ζῆτα, ὡς δὴ μεγαλοπρεπέστερα ὄντα. — οἷον οἱ μὲν ἀρχαιότατοι ἱμέραν τὴν ἡμέραν ἐκάλουν, οἱ δὲ ἑμέραν, οἱ δὲ νῦν ἡμέραν. L'exemple *liroe* de Plaute, *Pœnul.* I, 1, 9, pour λῆροι, est douteux, puisque Plaute peut avoir écrit ainsi à cause de la ressemblance avec le latin *deliria ;* ou bien les copistes ont voulu, comme d'ordinaire, rendre en lettres latines ce qui était λῆροι en caractères grecs, mais ils suivaient la prononciation de leur siècle.

primé le bêlement de la brebis par βὴ βὴ (et non par βαί, comme Eustathe, p. 768, *lin.* 13, et l'*Etymolog.* le remarquent expressément), ὁ δ' ἠλίθιος ὥσπερ πρόβατον βὴ βὴ λέγων βαδίζει. 2.° Denys d'Halicarn. p. 164 *sq.* dit que le son de l'η se forme en bas à la racine de la langue, celui de l'ι autour des dents (1), justement comme les Allemands prononcent *ē* et *i*. 3.° Les Romains expriment toujours l'η par un *e* long, par exemple Σειληνός, *Silenus*, Ἀθῆναι, *Athenæ*, de même que les Grecs remplacent par η l'*e* long des Romains, par exemple, Plut. *Rom.* 21 : Τὸ στέρεσθαι οἱ Ῥωμαῖοι κάρηρε (*carere*) ὀνομάζουσιν. *Num.* 19 : Μαϊώρης (*maiores*) γὰρ οἱ πρεσβύτεροι παρ' αὐτοῖς, ἰουνιώρης δὲ οἱ νεώτεροι καλοῦνται. *Ib.* 21, ῥῆγας, — ὅπερ ἐστὶ βασιλέας· *Sull.* 34, φῆλιξ, *felix*, comme surnom de Sylla. A la vérité les Grecs écrivaient Σκηπίων pour *Scipio*; mais ils paraissent avoir formé ces noms selon l'analogie de σκήπων, qui pour la signification se rapproche de *scipio*, comme ils ont formé le nom Λεύκιος, *Lucius*, de λευκός. Peut-être cependant la prononciation de η comme *i* se conserva-t-elle dans la langue commune et dans quelques contrées, comme l'Egypte, où les Coptes dans leur alphabet, emprunté aux Grecs, nommaient *vida*, *zida*, *hida*, *thida*, les lettres *beta*, *zeta*, *eta*, *theta*. *Voy.* Montfauc. *Palæogr. gr.* p. 312.

§. 4. La prononciation des diphthongues αι, ει et οι, est douteuse. Non-seulement les Latins écrivaient *æ* la diphthongue αι, par exemple, Μοῦσαι, *Musæ*, de même que les Grecs Αἴλιος, le nom latin *Ælius*: mais dans une épigramme de Callimaque, *n.*° 30, l'écho répète le mot ναίχι par ἔχει (2), et cela pourrait encore prouver que αι avait le son de *ä* (ê). Cependant, 1.° d'après quelques mots, Hermann (*De emend. rat. gr.* p. 52, *sq.*), qui d'ailleurs soutient la prononciation de αι selon Reuchlin, convient aussi que, dans ces mots, αι doit avoir été prononcé comme dans *Kaiser* (*Kaïser*), savoir, dans ceux où αϊ se trouve aussi divisé en deux syllabes, et où il est résulté αι de cette

(1) Δεύτερον δὲ τὸ η· ὅτι κάτω περὶ τὴν βάσιν τῆς γλώσσης ἐρείδει τὸν ἦχον ἀκόλουθον, ἀλλ' οὐκ ἄνω, καὶ μετρίως ἀνοιγομένου. — — Ἔσχατον δὲ πάντων τὸ ι· περὶ τοὺς ὀδόντας γὰρ ἡ κρότησις τοῦ πνεύματος γίνεται, etc.

(2) Λυσανίη, σὺ δὲ ναίχι καλὸς, καλός· ἀλλὰ πρὶν εἰπεῖν
Ὧδε σαφῶς, ἠχὼ φησί τις, ἄλλος ἔχει.

diérèse (ou division), comme δεδαιγμένοι dans Pindare, *Pyth.* VIII, 125, δαΐξω chez Eschyle, *Agam.* 216; de δεδαϊγμένοι, δαΐξω: αἶστος, pour ἄϊστος, dans Eschyle, *Eumenid.* 552. A quoi il faut joindre πάϊς chez Homère (παῖς), ἀΐσσω, chez les Attiques αἴσσω, ᾄσσω; γραΐδιον chez Aristophane, de γραΐδιον (1). 2.° Si les Grecs avaient prononcé αι comme ä (ê), on ne comprend pas comment de κλαίω, καίω, αἰετός, αἰεί, prononcés *klæo*, *kæo*, *æetos*, *æei*, il a pu résulter κλάω, κάω, ἀετός, ἀεί; mais cela se conçoit, si ces mots ont été déjà prononcés *klaio*, *kaio*, etc. Ainsi de καὶ ἐγώ, καὶ ἔτι, καί ἐστι, καὶ εἶτα, καὶ ἔπειτα, on aura par *crase*, κἀγώ, κἄτι, κἄστι, κᾆτα, κἄπειτα, ce qui n'aurait pu arriver, si l'on eût prononcé *kê ego, kê eti*, etc. 3.° Eustathe, pag. 365, l. 28, rapporte que les Béotiens avaient au partic. prés. passé λεγόμενη, ποιούμενη, pour λεγόμεναι, ποιούμεναι. Sans nul doute il entendait par là exprimer la divergence des Béotiens, qui s'écartaient de la prononciation ordinaire des Grecs, dans laquelle αι ne peut pas avoir été prononcé comme η, c'est-à-dire, comme *æ* ou *ê*; et vouloir conclure de cette observation d'Eustathe, que les Grecs en général aient prononcé αι comme *æ*, ce serait absolument comme si un étranger, à cause de la remarque qu'il aurait entendue ou lue, que dans quelques contrées de l'Allemagne on dit *ei* comme *eh*, par exemple, *Stehn* (pierre) pour *Stein*, en irait conclure qu'en général en Allemagne *ei* se prononce *eh*. C'est ainsi que la prononciation de κή, *kê*, au lieu de καί, *kai*, appartenait aux Béotiens, non à tous les Grecs (2). Lorsque plus tard les grammairiens affirment que les Éoliens disaient θναίσκω, μιμναίσκω, pour θνήσκω, μιμνήσκω, ils montrent par cela même que αι et η (*ê*) avaient un son différent. Quant à ce qui concerne l'écriture latine de *æ* pour αι, elle ne fut qu'assez récente; dans les temps anciens on écrivait *ai*, *Ailius*, *Caisar*, *aulai* (3), et l'épigramme de Callimaque montre seulement que de son

(1) Ainsi Platon, *Cratyl.* p. 416, B, fait dériver αἰσχρὸν de ἀεισχόῤῥουν (τὸ ἀεὶ ἴσχον τὸν ῥοῦν), p. 410, B, αἰθήρ de ἀειθεήρ, p. 412, D, δίκαιον de διαϊόν (τό πάντα διεξιόν).

(2) Bœckh, *Staatshaush.* II, p. 394.

(3) Voy. *Gramm. lat. élém.* de Conr. Léop. Schneider, I, p. 50 *sq.* Les traces de la véritable prononciation de αι se trouvent encore dans Αἴας, Μαῖα, *Aiax*, *Maia*.

temps, et peut-être à Alexandrie, on prononçait αι comme ε. Les sons *ai* et *ei* sont encore assez différents, du moins ils ne sont pas plus semblables que αι, *é*, et η. Les Ioniens disaient θεῆς, θεῆσι, au lieu de θεαῖς; cela venait de ce qu'en général ils employaient volontiers η pour α; et si l'on en voulait inférer que αι avait le son de η, on en devrait conclure aussi que α avait le son de η, parce que les Ioniens disaient Ἥρη pour Ἥρα. Mais trouver la syllabe finale αι employée ordinairement comme brève devant une voyelle, et ayant déjà, d'après son accentuation même, la valeur d'une brève dans les noms pluriels de la première déclinaison et à l'infinitif, ce qui certes ne s'accorde pas avec notre prononciation, cela n'a rien de plus choquant que de voir la syllabe finale οι employée précisément de même, et avec la valeur de brève dans les noms plur.s de la deuxième déclinaison (1). Comme dans quelques mots on peut à peine douter que αι n'ait été prononcé comme notre *ai*, et que dans les autres du moins on ne trouve pas la preuve du contraire, c'est-à-dire, de la prononciation de αι par *a (ê?)*, le plus sûr est donc de donner partout à αι le son de *ai*, prononciation encore justifiée par l'analogie, puisque, dans toutes les autres diphthongues proprement dites, on entend deux voyelles, à la vérité fondues ensemble.

§. 5. Ει se rendait chez les Latins, tantôt par une *e* long, comme dans Μήδεια, *Medēa*, Μουσεῖον, *Museum*, tantôt par un *i* long, comme dans Ἰφιγένεια, εἰκών, *Iphigenīa*, *icon*, particulièrement devant des consonnes. Les Grecs, au con-

---

(1) Sur la prononciation des diphthongues Moschopule), *Opera gr.* ed. Titze, p. 24) présente une proposition d'autant plus remarquable, que l'auteur vivait dans un temps où la prononciation du grec moderne prévalait généralement : Αἱ τοίνυν δίφθογγοι αἱ μέν εἰσι κατ' ἐπικράτειαν, ὡς ἐπὶ τῆς ει καὶ τῆς ῃ καὶ τῆς ῳ καὶ τῆς ᾳ, ἀνεκφώνητον ἐχούσης τὸ ι. τοῦ γὰρ ἑνὸς φωνήεντος ὁ φθόγγος ἐπικρατεῖ καὶ αὐτὸς ἐξακούεται, ὡς Νείλῳ, Ἑλένῃ, Μηδείᾳ· αἱ δὲ κατὰ κρᾶσιν, ὡς ἐπὶ τῆς ου καὶ τῆς αυ καὶ τῆς ευ· ἄμφω γὰρ συγκρινόμενα μίαν ἀποτελεῖ φωνήν, ὡς οὗτος, αὐτὸς, εὔχου· αἱ δὲ κατὰ διέξοδον, ὡς ἐπὶ τῆς ηυ καὶ τῆς υι· ἐπὶ τούτων γὰρ χωρὶς ἀκούεται τοῦ ἑνὸς φωνήεντος ὁ φθόγγος, ηὔλουν, ὠὐτὸς, υἱός. Ἡ ἐκφωνοῦσα δὲ τὸ ι αι δίφθογγος καὶ ἡ οι οὔτε κατ' ἐπικράτειάν εἰσιν, οὔτε κατὰ κρᾶσιν, ἀλλ' οὐδὲ κατὰ διέξοδον, etc. *Cf.* Titze *Præf.* p. XIII *sq.* Les dernières paroles signifient-elles que αι et οι ne se prononçaient, ni comme *a o* (κατ' ἐπικράτειαν), ni comme *ai oi* (κατὰ κρᾶσιν), ni comme *aï oï* (κατὰ διέξοδον), mais bien *ä* (ê) et *œ* (eu)?

traire, n'exprimaient jamais par ει l'*i* long des Latins, si ce n'est lorsqu'un nom latin avait de la ressemblance avec un mot grec, par exemple, Πείσων, *Piso*. Mais aussi l'ancienne façon d'écrire des Latins était *ei*, par exemple, *EIDVS*, εἰδοί (1). Les anciens Grecs le prononçaient séparément, ce que les poètes et les Ioniens ont conservé, ὄρεϊ, Ἀτρεΐδας (*voy*. §. 13). Ces divergences, ainsi que les différences dans les dialectes, par exemple, l'éolien Κυθέρηα pour Κυθέρεια (*voy. Grammat. Leid. cum Gregor. Cor.* p. (310) 637), s'expliquent assez, si l'on admet que ει avait le son de *eï* séparé, et pourtant ne formant qu'une syllabe, comme on prononce l'allemand *ei* dans quelques provinces, et que, par suite des diversités d'idiomes, tantôt le son de *e*, tantôt celui de *i*, prédominait dans cette diphthongue. Voilà comment Nigidius Figulus, *ap*. Gell. XIX, 14, *extr*., pouvait dire que les Grecs avaient fait ει de ε et de ι, *nulla re subacti*.

Οι pouvait avoir une apparence de consonnance avec ι, à cause de la permutation de λοιμός et λιμός dans Thucyd. II, 54. Mais cette permutation semble être résultée moins de la prononciation uniforme de οι et ι, que de la ressemblance de ces deux mots dans tout le reste, ressemblance qui les a fait confondre aussi dans la tradition. Si οι avait été prononcé comme ι, ces deux mots n'auraient pu être distingués dans ce vers d'Hésiode (*Les Trav. et les Jours*, v. 243), λοιμὸν ὁμοῦ καὶ λιμόν, du moins tant que la poésie ne fut pas écrite, mais seulement chantée. En outre, οι dérivait ordinairement de οϊ, comme οἶς, οἰστός, οἴομαι, de ὄϊς, ὀϊστός, ὀΐομαι, et les Romains exprimaient οι par *œ*, ce qui prouve du moins que οι dans la prononciation n'était pas semblable à ι (2).

Αυ et ευ avaient probablement le son de *au* et *eu* dans *Augen*, *Leute* (le dernier comme dans le dialecte de la Basse-Saxe, où *eu* sonne plus sourdement que *ei*), en partie parce que souvent cette diphthongue se divisait, en partie parce qu'il serait résulté de la prononciation *ef* et *af* une dureté sans exemple, surtout dans la langue grecque, comme *nafs*, *Orphefs*, *pepaideυntai*, pour ναῦς, Ὀρφεύς,

(1) Schneider, *Gramm. lat. élém.* p. 62 *sqq.*
(2) Schneider, *Gramm. lat. élém.* p. 77 *sqq.*

πεπαίδευνται, et parce que dans le latin, où ces deux diphthongues s'écrivaient *av*, *ev*, lorsqu'une voyelle venait après, l'*a* et l'*e* sont toujours longs, par exemple, *Evander*, Εὔανδρος, *Agave*, Ἀγαυή, ce qui ne serait pas arrivé si αυ et ευ n'avaient pas été des diphthongues. Peut-être aussi les Grecs faisaient-ils une différence entre αυ avec α bref, comme dans αὔξω, et αυ avec α long, comme dans ναῦς, de même que les Hollandais distinguent *ou*, notre *au* (allemand), dans *oud*, vieux, etc., de *aau*, dans *naauw* (étroit), *blaauw* (bleu).

Quoique ου soit prononcé par nous Allemands comme notre u *(ou)*, et quoique en latin le ου des Grecs se métamorphose toujours en *u*, cependant, selon quelques-uns, cette diphthongue participe par une nuance, par un son mixte, de l'ο et de l'υ (Buttmann, *Gramm. gr. raisonnée*, p. 24, *sq.* Schneider, *Eléments*, *etc.* voyez p. 86). Sans nul doute, il semble résulter de la critique dirigée par Quintilien, XII, 10, 27, contre l'*u* latin, que les Grecs n'avaient pas le son *u*: mais il est fort difficile de comprendre comment Nigidius Figulus, *ap. Gell.* XIX, 14. *extr.*, a pu dire que les Grecs ont fait ου de υ par pénurie, *inopia*, et qu'ils ont fait au contraire ει de ε et de ι, sans nécessité.

§. 6. Nous manquons entièrement de renseignements et d'objets de comparaison pour la prononciation des diphthongues impropres. L'ι souscrit dans ᾳ et dans ῃ, se faisait-il entendre en parlant? c'est ce que nous ignorons entièrement. Les Romains rendaient ῳ par *œ* dans quelques mots, tels que τραγῳδός, *tragœdus*, κωμῳδός, *comœdus*, κιθαρῳδός, *citharœdus*: dans d'autres, par *o*, comme ῥαψῳδός, *rhapsodus*, προσῳδία, *prosodia*, ᾠδή, *ode*. ηυ se rapproche de la prononciation hollandaise de *eeu* dans *leeuw*, (*lion*), *meeuw*, (*mouette*), mots qui sont monosyllabes, où le son *ee* prédomine, et où l'*u* (*ü* allemand) se prononce rapidement. υι se prononçait vraisemblablement comme *ui* dans le mot français *pluie*. La diphthongue ωυ n'appartient qu'aux Ioniens, depuis qu'on n'écrit plus chez les Attiques ὡυτός, mais αὐτός. Il est fort douteux que cette diphthongue ait toujours été divisée, comme l'assure Thiersch, p. 26; du moins le tréma [qu'on y voit souvent], est dû aux grammairiens et aux copistes, qui marquaient l'υ de deux points, ϋ. Il en est probablement de la pronon-

ciation de cette diphthongue, comme de celle de ηυ. Il est également difficile de décider quelque chose sur le son que faisait entendre la *crase*, ou fusion des voyelles, dans ἐγὼ οὐ, ἐπεὶ οὐ, μὴ ἀλλά, ἢ εἰδότος, ἢ οἰχόμεθα, ἢ οὐδείς, ἐγὼ εἰμί, ἐγὼ εἴσομαι.

Ι est toujours voyelle et ne s'emploie jamais comme le *j* consonne, quoique l'on en fasse quelquefois un *j* en latin, quand il se trouve placé entre deux voyelles ; ce qui n'a pas toujours lieu, comme dans Αἰακός, *Æacus*, Αἴολος, *Æolus*.

Voici les voyelles et les diphthongues disposées dans un ordre pour lequel on a pris pour règle le mouvement de la bouche, depuis sa plus grande jusqu'à sa plus petite ouverture dans la prononciation :

Voyelles.		Diphthongues.	
η	ο, ω	αι	οι
α	υ (1)	αυ	υι
ε		ει	ου
ι		ευ et ηυ	

§. 7. Nous allons faire maintenant quelques remarques sur la prononciation des consonnes.

1.° β. Les Grecs modernes le prononcent comme un *b* aspiré, *bh*, ou plutôt comme un *w* (*v*) sifflant avec le concours des dents. Il est présumable que telle était la prononciation des anciens, parce qu'ils rendaient le *v* des Latins, ou par un β ou par ου, comme dans *Servius*, Σέρϐιος, *Varro*, Βάῤῥων ou Οὐάῤῥων, *Severus*, Σεϐῆρος ou Σεουῆρος : ajoutez que les Doriens remplaçaient le *digamma* par le β, et que plusieurs changeaient φ et β réciproquement. Toutefois, les Romains écrivaient toujours le β des Grecs par un *b*, de même que les Grecs rendaient le *b* des Romains par un β.

2.° γ, devant un autre γ et les autres consonnes palatales, se prononce comme *ng*, avec un son nasal, comme dans ἄγγελος [*anghelos*], ἐγκαρτερεῖν [*encarterein*], ἐγχρίω [*enchriô*] : ce que démontre évidemment la manière d'écrire

(1) Denys d'Halicarnasse (*De compos.* p. 162 *sq.* ed. Schæf.) détermine ainsi leur ordre d'après leur son plus ou moins plein : α, η, ω, υ, ι.

des Latins dans *Anchises*, de Ἀγχίσης; et il est d'autant plus sûr de prononcer partout ainsi, que le γ devant un χ, paraît provenir d'un ν. *Voy.* §. 218, f. 3.

3.° δ et θ. Les Grecs modernes les prononcent avec un sifflement, de manière cependant qu'il se fait sentir plus faiblement dans le δ que dans le θ. Cette dernière lettre alors a tout-à-fait la prononciation du *th* anglais, qui s'articule en mettant, pour prononcer un *t*, la langue entre les dents, de telle sorte néanmoins qu'elle appuie plus fortement contre la rangée supérieure. Il est démontré que les anciens prononçaient ainsi le θ, par le changement de cette lettre en σ, dans le dialecte éolo-dorien, par exemple σιός pour θεός. Il est probable aussi que les Grecs anciens prononçaient, comme les modernes, le δ avec un léger sifflement: c'est pourquoi le δ du présent se change au futur en un σ.

4.° ζ, composé de σδ, avait vraisemblablement le son de la lettre allemande ß dans Muße [loisir] qui, prononcé exactement, doit differer de Mu-se [muse] et de Mus-se (mot inusité, mais qu'on pourrait du moins imaginer comme étant derivé de Müs-sen [devoir]); et, dans certains cas, attendu que les anciens employaient aussi le ζ au lieu de σ devant le β et le μ, comme dans Ζμύρνα (1), ce ζ alors se prononçait comme une *s* douce, dans les mots allemands *lesen*, *Wesen*, et dans les mots français, *aise*, *muse*; mais jamais comme le tz (*tz*) allemand (2).

5.° κ avait toujours le son de K, comme dans Κικέρων, *Kikéron*. (τ se prononçait partout comme *t* [dans *amitié* et jamais comme *s* ou *c*, dans *satiété*].)

6.° ν. Il paraît que les anciens, non-seulement en composition, mais encore à la fin des mots, le prononçaient devant les linguales (3) comme un μ, devant les palatales (4) comme un γ, et devant λ et σ, comme ces mêmes lettres, par exemple dans le commencement de l'Hécube d'Euripide: Ὃς τὴν ἀρίστηγ Χερσονησίαμ πλάκα Σπείρει φίλιππολ λαὸν εὐθύνων δόρι. Du moins cette manière d'écrire se trouve habi-

(1) Hemsterh. *ad* Lucian. T. I. p. 316.
(2) Herm. *De emend. r. gr. gr.* p. 54, *sq.*
(3) Les labiales. GL.
(4) Les gutturales. *Voy.* not. 2, p. 31. GL.

tuellement, sinon toujours, dans les inscriptions, par ex. : τὴμ μητέρα, τὸγ χρόνον, κατὰ πόλιγ καί, dans l'inscription de Paros ; ΥΠΑΡΧΕΙΝ ΔΕ ΤΩι ΔΙΚΑΣΤΑι ΚΑΙ ΠΡΟΞΕΝΙΑΜ ΠΑΡΑ ΤΑι ΠΟΛΕΙ ΚΑΙ ΕΦΟΔΟΝ ΕΠΙ ΤΑΜ ΒΟΛΛΑΝ ΚΑΙ ΔΑΜΟΜ ΜΕΤΑ ΤΟΓ ΧΡΗΜΑΤΙΣΜΟΝ ΤΟΜ ΠΕΡΙ ΤΩΝ ΙΕΡΩΝ, dans l'inscription publiée par Kœn. *ad* Gregor. p. (83) 192. ΗΙΕΡΟΓΧΡΗΜΑΤΟΝ, dans Bœckh. *Tab.* I, *n.*° 1, lig. 2. ΕΣΣΑΜΟΙ, *ibid.* lig. 35, pour ἐν Σάμῳ; ΚΑΓ ΓΑΝ ΚΑΙ ΚΑΤΘΑΛΑΤΤΑΝ, *ibid.* p. 399, 400 (1). ΜΕΜΦΣΥΧΑΣ, ΜΕΜΠΟΛΙΣ, pour μὲν ψυχὰς, μὲν πόλις, dans l'inscription de Potidée, *Act. Monac.* T. II, p. 399. ΤΟΛΛΟΓΟΝ, *ibid.* Tab. II, n.° 3, lig. 28. On rencontre encore de temps à autre dans les manuscrits des traces de cette manière d'écrire, par exemple, dans Eur. *Phœn.* 603, οὐμμέσῳ. Démosth. *in Bœot.* p. 995, 27, τἀμμέσῳ. Soph. *Ant.* 1266 : συμμόρῳ. Eur. *Bacch.* 887 : συμμαινομένῳ dans l'éd. d'Ald. ἐμπόλισμα, deux msts. d'Hérodote I, 98 ; et c'est ainsi que dans Théocr. 9, 5, quelques-uns prennent ἔμποθεν pour ἔμπροσθεν, d'autres pour ἐν ποθ' (πρὸς) ἔν. Greg. p. (121) 263 *sq.* Cela paraîtra moins surprenant, si l'on se figure l'écriture sans division. Au contraire, on trouve aussi συνκλήτου, συνχωρήσωσι, λαν-χανόντων, ἐντυνχάνωσι, *Marm. Oxon.* IV. I. 10. CLXXIV, I, 3. III. I. 54. CLVI. I. 7. *Cf.* d'Orvill. *ad Char.* p. 317 (2).

7.° σχ n'avait jamais le son du *sch* allemand, mais chaque lettre se faisait entendre séparément, comme dans le *sch* prononcé par les habitants des Pays-Bas. En effet σχ se changeait en σκ: σχινδάλαμος, σκινδάλαμος.

8.° φ et υ. Quintilien, *Instit. Or.* XII, 10, 27 (3), les appelle les plus agréables des lettres grecques, et dit que les

---

(1) Reiz. *De inclin. acc.* p. 41.

(2) Fisch. p. 150, 184. Herm. *De emend. rat. gr. gr.* p. 10 *sq.* Ch. Levesque sur Thucyd. Trad. fr. Schæf. *ad* Dionys. *De comp.* p. 312, 316.

(3) *Latina facundia — — est ipsis statim sonis durior : quando et jucundissimas ex græcis litteras non habemus, vocalem alteram, alteram consonantem, quibus nullæ apud eos dulcius spirant : quas mutuari solemus, quoties illorum nominibus utimur. Quod cum contingit, nescio quomodo hilarior protinus renidet oratio, ut in* Ephyris *et* Zephyris. *Quæ si nostris litteris scribantur, surdum quiddam et barbarum efficiant, et velut in locum earum succedent tristes et horridæ, quibus Græcia caret. Nam et illa, quæ est sexta nostrarum, pæne non humana voce, vel omnino non voce potius, inter discrimina dentium efflanda est*, etc.

Romains, qui ne les possédaient point, les remplaçaient par l'*f* et l'*u*, dont le son avait quelque chose de sourd, de rude et de barbare. D'après le même auteur, I, 4, 14, Cicéron se moquait d'un Grec qui, comparaissant comme témoin, prononçait l'*f* à la manière de son pays. Il résulte de là, que nous avons perdu la véritable prononciation du φ, sur laquelle seulement Priscien jette quelque jour, quand il dit qu'il faut prononcer le φ en serrant plus les lèvres que pour l'*f* (1). Aussi les Latins rendaient-ils toujours dans les mots grecs φ par *ph*, quoiqu'ils introduisissent aussi leur *f* dans les mots d'origine grecque, qui avaient été nationalisés chez eux, *fuga*, *fama*. Quant aux Grecs, ils rendaient toujours par un φ l'*f* des Latins.

Priscien nous apprend, p. 554, que les Éoliens prononçaient υ comme l'u allemand (*ou*) : *Æoles* — θουγάτηρ *dicunt pro* θυγάτηρ, ου *corripientes*, *vel magis* υ *sono* u *soliti sunt pronunciare*, *ideoque ascribunt* o, *non ut diphthongum faciant ibi*, *sed ut sonum* υ *æolicum ostendant*. *Cf.* Quint. I, 4, 16. D'ailleurs, dans ce que dit Quintilien de l'υ, se trouve une preuve de plus, parmi beaucoup d'autres, que l'*u* des Romains n'avait point le son de l'ü des Allemands [et de l'*u* des Français].

9.° Il est douteux que nous prononcions avec raison ξ et ψ comme *x* et *ps*, parce que, avant l'introduction de ces doubles consonnes, on écrivait toujours χσ et φσ, jamais γσ ou κσ, βσ ou πσ. Cependant il se peut que cette délicatesse de prononciation n'ait pas été générale, puisque les Éoliens ont continué d'écrire, κσένος, Πέλοπς (*voy.* §. 1. *Rem.* 1, à la fin) ; et il faut même qu'elle ait fini par se perdre dans la langue commune, puisque Denys d'Halicarnasse, *De Comp.* p. 167, éd. Schæf., et Sextus Empiricus, *adv. Math.* I, 5, 103, disent simplement que le ξ et le ψ se composent de κσ et de πσ.

---

(1) Priscian. I, p. 543 : *Atque hoc solum interest inter* f *et* ph, *quod non tam fixis labris est pronuncianda* f *quomodo* ph. *Cf.* Schneider, *Éléments*, etc. p. 264.

DES ESPRITS.

§. 8. Aux caractères de l'écriture appartiennent aussi les esprits, *spiritus*, ou aspirations. Ils sont de deux espèces, le *doux* ᾿ (*spiritus lenis*, πνεῦμα ψιλόν), et le *rude* ῾ (*spiritus asper*, πνεῦμα δασύ, ou notre *h* aspirée). Tous les mots qui commencent par une voyelle, mais qui ne se prononcent pas avec l'aspiration forte, ont l'*esprit doux* sur leur lettre initiale, parce que chaque voyelle, se prononçant par elle-même et sans l'aide des consonnes, ne peut se détacher de la lettre précédente, que lorsque l'air est expulsé du poumon par un léger effort. La même chose a lieu en allemand, par exemple: *am Ende* [à la fin] fait entendre un tout autre son, que si un Français prononçait *a-mende*. Il en est de même dans les mots composés, tel que *ent-erben* [déshériter], qui sonne tout autrement que *en-terben*. Sur les anciens monuments on ne trouve que l'*esprit rude*, figuré par H, ex.: HEPMOKPATOΣ, HEΘMON, au lieu de Ἑρμοκράτους, ἡθμόν, dans l'inscription de Sigée; HAΛAIEYΣ HIEPOΓXPHMATON, pour Ἁλαιεύς, ἱερῶν χρημάτων, dans Bœckh, Tab. I, lig. 1-2 (1). Toutefois l'*esprit rude* est aussi omis souvent (2), suppression qui se présente régulièrement depuis Euclide, époque où l'H servit à figurer l'η, p. ex.: OΣONEKAΣTOΣ, OIΣ, au lieu de HOΣ--HEK--HOIΣ, c'est-à-dire ὅσον, ἕκαστος, οἷς, dans Bœckh, Tab. III, n.° 7 a, l. 4 (3). L'*esprit doux* n'est jamais représenté; car HAIΣOΠOΣ HAΔEΛΦOI, dans l'inscription de Sigée, est pour ὁ Αἴσωπος, οἱ ἀδελφοί (4). C'est ainsi que l'usage de marquer les *esprits* se perdit peu-à-peu, jusqu'à ce que le grammairien Aristophane de Byzance, environ 200 ans avant J.-C., les introduisit de nouveau. Ayant divisé en deux l'ancienne figure de l'*esprit rude* H, de la première partie ⊢, il fit l'*esprit rude*, et de la seconde ⊣, l'*esprit doux* (5). Dans les

(1) Fischer, *ad Weller.* I, p. 238 *sq.* Mazochi, *ad tab. Heracl.* p. 112 *sq.* 137 *sq.* 146.

(2) Bœckh II, pag. 164.

(3) Dans les inscriptions d'Hérode Atticus l'ancienne écriture est imitée avec une affectation pédantesque.

(4) Sur HEΛΠIΔ pour ἐλπίδ' dans l'inscription de Potid. voy. Thiersch, *Act. Monac.* T. II, p. 421 *sq.*

(5) Villois. *Epist. Vinar.* p. 115 *sqq.* *Proleg ad Homer.* p. V. Fisch. *l. c.*

monuments on trouve quelquefois seulement le signe ⊦, jamais le signe ⊣, et ce n'est qu'à partir du septième ou du neuvième siècle (1), que l'un et l'autre se présentent dans les manuscrits. Les *esprits* s'offrent encore sous ces deux formes dans les plus anciennes éditions imprimées avec des capitales : mais successivement ils furent marqués par ⌊ ⌋, d'où résultèrent dans l'écriture cursive les signes ʽ et ʼ.

Remarque 1. Les anciens grammairiens avaient composé sur les *esprits* des traités fort approfondis, dont beaucoup se trouvent dans Eustathe, les scholies sur Homère du manuscrit de Venise, et l'*Etymologicum Magnum* ; de ce nombre est le chapitre περὶ πνευμάτων, soit séparé, soit inséré dans les grammaires. Une collection de ces remarques compose le Λεξικὸν περὶ πνευμάτων ἐκλεγὲν ἐκ τῶν περὶ πνευμάτων Τρύφωνος, Χοιροβόσκου, Θεοδωρίτου καὶ ἑτέρων, qui se trouve dans l'*Ammonius* de Valckenaer, p. 207 *sqq*. *Cf.* Fabric. *Bibl. gr.* ed. Harles. T. VI, p. 320. Nous acquérons mieux la connaissance des *esprits* par l'usage. Cependant nous ferons encore remarquer, 1.° que l'*esprit*, de même que l'accent, se place sur la seconde voyelle de la diphthongue initiale, excepté lorsque, au lieu de ᾳ, ῃ, ῳ, on emploie l'A, l'Ω ou l'H majuscule, avec l'ι écrit à côté, ex. : Ἄιδης, Ὤικουν ; 2.° Que l'*esprit rude* se marque toujours sur l'υ commençant un mot.

Tout ρ, initiale d'un mot, prend aussi l'*esprit rude*, parce que chaque ρ de sa nature se prononce avec une saccade ou une aspiration semblable à celle de l'υ (2). Deux ρ se trouvent-ils placés de suite dans le corps d'un mot, le premier prend l'*esprit doux*, et le second, qui commence une nouvelle syllabe, se marque de l'*esprit rude* ; ex. : ἄῤῥητος, Πύῤῥος. De là en latin *rhetor*, *Pyrrhus*. Les grammairiens exceptent seulement (3) les mots Ῥάριον, ῥάρος, parce que peut-être dans ces mots deux syllabes consécutives commencent par un ρ, cas dans lequel il faudrait aussi (*Od.* έ, 59) écrire ῥερυπωμένα, et non ῥερυπωμένα.

Remarque 2. Au milieu d'un mot et après une autre consonne, les grammairiens marquaient aussi le ρ d'un *esprit rude*, quand la consonne précédente était une aspirée, ex. : χῥόνος, θῥόνος, et du *doux*, si cette consonne était une ténue, Ἀτῤεύς, κάπῤος (4). Ils mettaient encore

---

Priscian. pag. 560. Quintilien paraît douter de la nécessité de deux signes, I. 4, 9.

(1) Montf. *Pal. gr.* p. 224, 293. Fisch. *l. c.* Mazochi, *ad tab. Heracl.* p. 127, *sq.* Payne Knight *Analyt. ess.* p. 9.

(2) Toutefois, l'esprit ʽ ne se trouve jamais sur le ρ dans les inscriptions. Payne Knight, p. 15.

(3) *Schol. Ven. ad Il.* ά, 56. Λεξικὸν περὶ πνευμάτων, p. 242. Τὸ ῥῶ πάσης λέξεως ἄρχον δασύνεται, οἷον ῥώμη, Ῥωμύλος, ῥίπτω, ῥίζα, ῥέω, καὶ τὰ λοιπά; πλὴν τοῦ Ῥάριον πεδίον, καὶ ῥάρος, τὸ ἀμβλωθρίδιον βρέφος. *Cf.* Fisch. *ad Weller.* I, p. 244. Gœttl. *ad Theod.* p. 213.

(4) Fisch. p. 244 *sq.* Villois. *Anecd. gr.* II, p. 114.

l'*esprit* dans le corps d'un mot sur une syllabe qui commençait par une voyelle, comme dans πρᾱὸς, Κεῖὸς, υἱὅς, λαὅς. λαγωὅς, νεὥς, λεὥς (1); et dans les mots composés : ξυνἕηκε, προσἑλεῖν. Les noms propres composés prenaient alors l'*esprit doux* devant la partie composante, qui, dans le simple, avait le *rude*, ex. : Εὐαἵμων, Φιλἵππος, Ὠκὑάλος (pour le distinguer de l'adjectif ὠκύαλος), Εὐρὑάλος (pour le distinguer de l'adjectif εὐρύαλος) (2). C'est ainsi que dans les tables d'Héraclée on voit παρ⊢εξονται, I, 59, 72; ἀν⊢εωσθαι, I, 105; αν⊢ελομενος, I, 120, 128. Cet usage n'est point suivi dans les manuscrits et les éditions. Les Lacédémoniens avaient coutume de remplacer dans certains mots le σ par l'*esprit rude*, ex. : Μῶἁ, πᾶἁ. Voy. plus bas §. 30.

Remarque 3. Les Éoliens n'avaient point l'*esprit rude*, parce qu'ils prononçaient(3) avec le *digamma* les mots commençant par une voyelle. Il manque souvent aussi dans le dialecte homérique, par exemple dans ἄλτο de ἅλλομαι, ἴκμενος de ἱκνέομαι (4), ἠέλιος pour ἥλιος. Mais cet *esprit* se perdit de plus en plus, à mesure que le dialecte ionien alla toujours s'amollissant; aussi ne trouve-t-on constamment dans Hérodote et Hippocrate que ἐπ' ᾧτε, ἐπίστημι, etc., et non ἐφ' ᾧτε, ἐφίστημι, ce que présente encore Homère : de sorte qu'on peut douter que les Ioniens modernes prononçassent en général l'esprit rude, ou plutôt qu'ils ne l'eussent pas entièrement supprimé, comme les Français et les Italiens. Les Attiques au contraire aimaient l'aspiration, et la faisaient entrer dans la prononciation de mots tels que ἥνυσαν (5), ᾅδης, εἵργω, αὗος (6), qui ailleurs se prononçaient ἤνυσαν, ἀΐδης, εἴργω, αὖος (7).

§. 9. Dans la plus haute antiquité les Grecs prononçaient presque tous les mots commençant par une voyelle, avec une lettre aspirée, qui équivalait au son de ου ou du w des Anglais (8). Cette lettre était la sixième, Βαῦ, *F*,

---

(1) Fisch. p. 242 *sq.*

(2) Villoison *Prol. ad Il.* p. II. *Cf.* Burges. *Præf. ad Dawes. Misc.* p. XIV. Brunck *ad* Aristoph. *Lys.* 551. Fisch. *l. c.* Schweigh. *ad* Athen. T. V, p. 195 *sqq.*

(3) Gœttl. *ad Theod.* p. 213.

(4) C'est de là que les grammairiens ont établi la règle qu'un α devant un λ, suivi d'un autre λ ou d'une lettre linguale ou palatale, ne s'aspire pas. Eustath. *ad Il.* p. 145, 10, 766, 41, etc.

(5) Voyez ma note sur Eur. *Hec.* 1143.

(6) Thiersch *in Act. Monac.* II, p. 422.

(7) Fisch. p. 153, 246. C'est sans fondement que Brunck, sur le *Prom.* d'Esch. v. 438, avance que l'*esprit rude* rend longue la syllabe précédente.

(8) Cette prononciation était celle des anciens Grecs d'après le témoignage même de Denys d'Halicarn. *Antiq. Rom.* T. I, p. (16, 22. Wech.) 52 *sq.* Reiske : Σύνηθες ἦν τοῖς ἀρχαίοις Ἕλλησιν ὡς τὰ πολλὰ προτιθέναι τῶν ὀνομάτων, ὁπόσων αἱ ἀρχαὶ ἀπὸ φωνηέντων ἐγίνοντο, τὴν ου συλλαβὴν ἑνὶ στοιχείῳ γραφομένην. τοῦτο δ' ἦν ὥσπερ γάμμα διτταῖς ἐπὶ μίαν ὀρθὴν ἐπιζευγνύμενον ταῖς πλαγίαις, ὡς Fελένη καὶ Fᾶναξ καὶ Fοῖκος καὶ Fανὴρ καὶ πολλὰ τοιαῦτα.

chez les Romains F (voyez §. 1, *Remarque* 2): elle avait tiré de sa figure, représentant deux Γ, placés l'un sur l'autre, le nom de *Digamma*, appelé *éolien*, parce que, de tous les peuples qui servirent de souche aux autres, les Éoliens furent ceux qui conservèrent le plus de l'ancien langage. Les Éoliens écrivaient donc ou prononçaient Fοῖνος, Fέλεα, en latin *vinum*, *Velia* : car les Latins rendaient souvent ce *digamma* par un V, souvent aussi par S, *sex*, *septem*, de Fέξ, Fεπτά. Il se plaçait également entre deux voyelles, comme dans ναῦς, ναFος, *navis*, οFις, *ovis*, αιFων, *ævum*, αFορνος, *avernus*, βοFος, *bovis*. Le *digamma* se présente encore dans des inscriptions, telles que celles d'Orchomène et d'Héraclée (dans Bœckh). Dans d'autres dialectes, la lettre tomba en désuétude, mais pas toujours le son, et l'on rendait ce son dans l'écriture par β, γ (1), par un υ, et postérieurement aussi par ου. De là sont résultées les formes éoliennes ναυός, αὐήρ, αὐώς, pour ναός, ἀήρ, ἀώς, c'est-à-dire ἠώς; et aussi dans d'autres dialectes, χέω, χεFω, χεύω, d'où le futur χεύσω; θέω, θεFω, θεύω, futur θεύσομαι, et de la forme primitive ἐλάω est dérivé ἐλαFω, ἐλαύω et ἐλαύνω. C'est encore ainsi que λάω, *Hymn. Hom. in Merc.* 360, λέω, §. 21, 1 ([?] *Fort.* §. 12, 2), λεFω, λεύω, ont donné naissance au futur λεύσω, et à un nouveau présent λεύσσω; il en est de même pour κάω, καFω, καύω, d'où le futur καύσω; pour πλέω, πλέFω, πλεύω, futur πλεύσω (2); de là aussi dans la langue homérique καυάξαις, εὔαδε; αὐάτα dans Pindare. Chez les Doriens, du F résulta un β, comme dans θάβακος pour θάακος, θάκος, le siége; βαδύς, βέδος, φάβος, pour ἀδύς, ἔδος, φάος (3); de là on a noté βρόδον, βρυτήρ, βράκος, Théocr. 28, 1 (Fρόδον, Fρυτήρ, Fράκος), comme éoliens et lacédémoniens, pour ῥόδον, ῥυτήρ, ῥάκος (4). Si γ se trouve dans γέντο, §. 227, γάδεται, γοῖνος, γέντερ, que donne Hesychius pour ἥδεται, οἶνος, ἔντερα, un *esprit rude* se trouve aussi dans ἷλετο, ἥδεται, et dans les mots commençant par un ῥ. Chez

---

(1) *Interprr. ad* Hesych. T. I, p. 818, 26.

(2) Voy. Dawes, *Misc. crit. Præf.* p. XXII, et *pass.* Kœn. *ad* Gregor. p. (162) 354. Heyne *Obss. ad Hom.* Tom. VII, p. 708 *sqq.* Fisch. I, p. 239 *sqq.*

(3) Voy. Hemsterh. *ad* Hesych. T. I, p. 1670.

(4) Gregor. p. (270) 572, et Kœn. Apollon. *in* Bekk. *Anecd.* II, p. 573, 29. Valcken. *ad* Theocr. *Adon.* p. 317. d'Orvill. *Van. crit.* p. 393.

les Ioniens et les Attiques, au contraire, le son se perdit avec le signe.

Remarque. On rencontre dans Homère, Hésiode, et dans quelques hymnes homériques, plusieurs mots qui, commençant par une voyelle, sont précédés d'un autre mot terminé par une voyelle, sans que la finale brève soit retranchée par apostrophe, ou que la longue perde sa quantité primitive; ex.: κατὰ δ'ἅρματα ἆξω, βόε οἴνοπε: d'autres fois, devant ces mots commençant par une voyelle brève, les syllabes précédentes terminées par une consonne ou une diphthongue brève, telles que ος, ον, αι, οι, deviennent longues, comme par position, même quand elles ne constituent pas la première syllabe d'un nouveau pied (quand elles ne se trouvent pas dans l'*arsis*), ex.: Ἀπόλλω | νος Ἑκάτοιο, εἴ τις | οἱ γαιέων, μέγε | θος καὶ | εἶδος ὁμοίη. Cela est surtout étonnant avec le pronom οὗ, οἷ, ἕ, devant lequel, dans les plus anciens manuscrits, le ν ἐφελκυστικὸν (§. 87) manque régulièrement, ex.: *Il.* ε', 4, δαῖέ οἱ ἐκ κόρ. ce qui est exprimé encore v. 7 par: τοῖόν | οἱ πῦρ δαῖεν ἀπὸ κρατός τε καὶ ὤμων (1). L'observation de ces faits avait conduit Bentley à une conjecture, que Dawes et surtout Heyne ont poussée plus loin, savoir, que du temps d'Homère chaque mot se prononçait encore avec un *digamma*, qui avait la valeur d'une consonne. Cette conjecture, il est vrai, ne repose sur aucun fondement historique assez solide; elle doit même nécessairement en manquer, puisque tous les documents historiques qui nous sont parvenus sur l'époque d'Homère, ne se trouvent contenus que dans ses poèmes mêmes, qui n'ont été transmis par l'écriture que long-temps après leur composition (2): mais dans αὐίαχος pour ἄϊαχος, γέντο, εὔαδε, καυάξαις, etc. (voyez γέντο dans la Table des Verbes irrég.), on a déjà depuis long-temps remarqué le *digamma;* et si cette opinion ne demeure qu'une simple hypothèse, elle n'est du moins en opposition avec aucun témoignage historique ou autre, et elle donne une explication satisfaisante des faits que nous avons rapportés plus haut. Alors ce *digamma* aurait été un reste de l'ancienne

---

(1) Tels sont surtout les mots ἄγω ou ἄγνυμι, ἅλις, ἁλῶναι, ἄναξ, ἕδνα, εἶδος (aussi bien que ἰδεῖν, εἴσατο, οἶδα), ἔοικα, εἷμα, ἕννυμι, ἑκάς, Ἕκατος, ἕκαστος, ἑκών, ἔλπομαι, ἕλσαι (ἐελμένος), ἑλώσω, ἕο, οἷ, ἕ, ἑός, εἰπεῖν, ἔπος, ἔργον, ἔργω ou εἴργω (Od. ξ', 511, τὰς μὲν ἄρα ἔρξαν), ἐρεῖν, ἕσπερος, ἔτος, ἰάχω, ἕσθαι, Ἴλιος, ἴον (mais non ἰός), ἶφι, οἶκος, οἶνος. Sur toute la doctrine voy. Heyne, *Exc.* II, III, IV, *ad Il.* τ'. Tom. VII, p. 708 *sqq.* M. Blomfield s'étonne beaucoup qu'un homme *aussi savant que moi* (so learned a man), ait traité aussi superficiellement du *Digamma* dans la première édition, p. 42. Il est assez singulier que M. Blomfield n'ait pas fait attention ici aux corrections de la page XXII, qu'il ne néglige cependant pas partout ailleurs.

(2) Mr. Matthiæ adopte ici l'opinion soutenue principalement par Fr. Aug. Wolf. Nous croyons devoir rappeler qu'elle n'est pas restée sans contradicteurs. Voyez de Sainte-Croix, *Réfut. d'un paradoxe sur Homère. Magas. Encycl.*, 3.e année, vol. V, p. 12. Clavier, *Histoire des premiers temps de la Grèce*, 2.e édit. Vol. III, p. 1 et suiv. Mr. Fréd. Schœll, *Hist. de la littérat. gr.* T. I, p. 107, 108. GL.

prononciation aspirée, mais il aurait servi accidentellement à faire éviter la rencontre de deux voyelles, l'une à la fin et l'autre au commencement d'un mot, l'*hiatus*, qu'Homère d'ailleurs a coutume d'éviter. Cette ancienne prononciation aspirée commença à s'adoucir dans la bouche des Ioniens, qui, avec les Attiques, cessèrent pour cette raison d'en employer le signe, quoiqu'ils le remplaçassent souvent par d'autres lettres, telles que β, γ, υ. Le dialecte ionien continua de s'amollir de plus en plus, et il se fit même remarquer par la prédilection qu'il avait pour le choc des voyelles, comme dans Hérodote et Hippocrate, chez lesquels le ν manque régulièrement à la fin des mots. Mais l'usage du *digamma* ne dut point cesser tout-à-coup: entre l'époque où fut en vigueur l'antique prononciation aspirée, et celle où elle cessa de se faire entendre dans un langage plus doux, il a dû nécessairement exister un intervalle qui servit à ménager une transition de la première prononciation à la seconde, temps où l'usage du *digamma* fut indécis, et où l'on le négligeait dans certaines formes d'un mot, tandis qu'on le prononçait encore dans d'autres, mais peut-être déjà d'une manière plus douce. Cette transition paraît s'être opérée à l'époque d'Homère, et de là peut-être l'incertitude par laquelle, chez ce poète, des mots à finale brève, terminés par une consonne, restent brefs devant des mots affectés du *digamma*, et l'apostrophe est employée pour d'autres (1), à moins que, comme on devait s'y attendre, l'ignorance de ceux qui ont transmis les poésies d'Homère, soit oralement, soit par écrit, n'y ait eu la plus grande part. Si l'usage du *digamma* est extrêmement probable chez Homère, il l'est bien davantage chez Pindare, dont le dialecte national le conservait encore, et qui est un poète d'un caractère trop indépendant, pour avoir voulu imiter Homère en laissant l'*hiatus* devant certains mots (2). Mais les poètes épiques postérieurs, suivant uniquement Homère, se permettaient l'*hiatus* et rendaient longue la syllabe brève devant les mots avec lesquels cela se présentait dans Homère, sans que ses imitateurs en soupçonnassent la raison.

---

(1) Buttmann, *Gramm. compl.*, p. 28, remarque avec beaucoup de justesse, qu'Homère a pu, suivant le besoin du mètre, prononcer tel mot tantôt avec, tantôt sans le *digamma*, de telle sorte qu'il disait tantôt γαῖα et tantôt αἶα, tantôt λείβετο et tantôt εἴβετο: que de plus, peut-être la position avec le *digamma*, comme très légère aspiration, pouvait paraître assez faible à l'oreille pour permettre quelquefois que la brève précédente fût entendue comme brève, précisément de même que l'oreille des Romains n'était affectée d'aucune longueur de position devant leur *qu*. Peut-être est-ce à ce fait qu'on doit rapporter le passage qui se trouve dans Priscien, I, p. 546, éd. Putsch: F *digamma Æoles est quando pro nihilo accipiebant, ut:* Ἄμμες δ' Fειραίναν τόδε, etc.

(2) Sur Pindare voyez Bœckh, *Du mètre de Pindare*, dans Wolf's *Museum der Alterth.* II, p. 195 *sq.* *Staatshaush.* II, p. 388. D'autre part, Hermann, *De dialect. Pind.* p. 252, *sq.* (*in* Herm. *Opusc.* vol. I.)

DES DIFFÉRENCES

Que présentent les dialectes dans les lettres prises isolément.

Avertissement. On s'applique ordinairement à exposer la théorie des dialectes de manière que les propriétés de chacun, considérées en elles-mêmes et présentées isolément, peuvent à la vérité être saisies plus aisément d'un seul coup-d'œil : mais, dans l'antiquité, les dialectes n'étaient point séparés par une ligne de démarcation si rigoureusement tracée, que, dans beaucoup de cas, ce qui était propre à l'un ne pût lui être commun aussi avec plusieurs autres. On voit particulièrement que les mêmes permutations de lettres, tant voyelles que consonnes et diphthongues, se présentent souvent dans plusieurs dialectes, quoique dans des mots différents : tous ces dialectes ont vers les mêmes changements une tendance générale, plus réelle qu'elle ne le paraît dans les traités séparés, et c'est ainsi qu'ils déposent de leur commune origine. Présenter cette liaison et cet accord de la langue grecque sous ses différents aspects, et faciliter par là le moyen de jeter un coup-d'œil sur l'ensemble de cette langue dans ses éléments, m'a paru plus intéressant, que d'énumérer à-la-fois toutes les propriétés de chaque dialecte en particulier; et, comme la considération plus faible doit céder devant la plus forte, j'ai mieux aimé sacrifier le dernier avantage que je viens d'énoncer, au premier qui était plus important. Ajoutez que ce rapprochement met dans leur véritable jour plusieurs mots qui se présentent dans la formation ordinaire, telle que la dérivation des formes ἐτράπην, τέτροφα, ἐστάλην, ἔστολα, §§. 21, 22 : et, sous ce rapport, il n'est pas non plus infructueux pour l'étymologie.

Dans l'exposé suivant il est surtout à remarquer que les changements de lettres ne sont point d'un usage général, mais qu'ils ne se rencontrent que dans des mots particuliers.

§. 10. I. Parmi les *voyelles* :

1.° α et ε sont fréquemment mis l'un pour l'autre; par exemple les Ioniens disaient τέσσερες et ἔρσην, les Attiques

τέσσαρες et ἄρσην, et les Doriens πιάζω pour πιέζω, d'où vient πιάξας dans Théocr. 4, 35. Le dialecte ionien et le dorien aimaient l'ε, surtout avant et après λ et ρ, où d'autres dialectes avaient l'α ; ex. : ion., dor. ὕελος, att. ὕαλος (1). Le dialecte attique faisait de même en plusieurs cas, par ex. dans λεώς, ion., Hérodot. 1, 22, et attiq. (Pind. *Ol.* 9, 100. *Pythic.* 8, 76, où on lit maintenant λαόν, λαῷ), mot qui ailleurs se dit λαός (2), et dans νεώς, ναός, Ἀμφιάρεως, Ἀμφιάραος, Μενέλεως, —αος, etc. Il faut remarquer ici que, suivant que la brève ε remplace la longue α, la quantité de la dernière syllabe change aussi, ce qui arrive encore dans plusieurs autres cas. Au lieu de la terminaison verbale άω, les Ioniens et Doriens employaient fréquemment έω, ex. : ὁρέω, φοιτέω, θηέομαι, qui chez les Attiques font ὁράω, φοιτάω, θεάομαι (3). C'est ainsi qu'on trouve χρέεσθαι dans Hérodot. I, 157; Hippocr. p. 337, 9, 11, 19; χρεόμεθα, Hipp. p. 10, 45; ἐκτέετο, Hérod. VIII, 112; ἐκπηδέειν, *ib.* VIII, 118; ἐπειρώτεον, *ibid.* 122; et de même ailleurs dans beaucoup d'autres formes encore. De là aussi γελεῦσα, dans Théocr. I, 36; γελεῦντι (autr. γελῶντι), *ib.* 90; ἐσορεῦσα, VI, 31. Toutefois, il ne faut pas entendre par ce que nous venons de dire, que les Ioniens et les Doriens n'employassent jamais ὁράω, γελάω, etc. En effet, on lit ἐνορᾷν dans Hérod. I, 170; V, 36, ἐνεώρα, *ib.* I, 123; et de même χρᾶσθαι, χρᾶται, ἐπειρωτᾷς, ἐπειρωτᾷν. Voyez Æmil. P. *Lex. Ion.* s. vv.; et Théocr. I, 95, γελάοισα. L'α se changeait aussi en ε chez les Attiques dans κνυζᾶσθαι, κνυζεῖσθαι. Brunck *ad* Arist. *Vesp.* 977. Elmsl. *ad* Soph. *OEd. C.* 1571. Dans beaucoup de cas, au contraire, les Ioniens et les Doriens mettaient α, où le dialecte attique avait ε ; ex. : μέγαθος ; qui est plus analogique venant de μέγας, que l'attique μέγεθος; éol., dor. ion., τάμνω, τράπω, τράχω (4) ; att. τέμνω (mais aor. 2 ἔταμον), τρέπω (mais ἐτράπην), τρέχω. Les Doriens disaient γα au lieu de l'att. γε, Théocr. 5, 69 (5); de plus κα, avec α long,

---

(1) Hemsterh. *ad* Thom. M. p. 862. Lobeck *ad* Phryn. p. 309.

(2) Kœn. *ad* Gregor. p. (17) 42.

(3) Fisch. p. 56 *sq.* Kœn. *ad* Gregor. p. (183, 7) 397, 69. Valcken. *in N. T.* p. 341.

(4) Bœckh. *ad* Pind. *Pyth.* 8. p. 491.

(5) Greg. p. (113) 247.

pour l'ionien κε, Théocr. 2, 100, 142; 18, 56 (changé en κε, 3, 39; 5, 55); d'où ὅκᾱ pour ὅτε κεν, *id.* 17, 14; et ὅκκα, 8, 68; 11, 22; κῆκᾱ pour καὶ εἴ κεν, καὶ ἐάν, *id.* 3, 27; αἴκᾱ, *id.* 5, 21; 11, 61. Au contraire, ὅκα est avec α bref pour ὅτε, comme τόκα pour τότε; πόκα et ποκά pour πότε et ποτέ (1), formes dans lesquelles les Éoliens conservaient le τ, et disaient ποτά, ὀτά, ἄλλοτα. Les Éoliens disaient λεγόμεθεν, τυπτόμεθεν, pour λεγόμεθα, τυπτόμεθα, et d'une manière inverse, ἄλλοθα, ἔμπροσθα, ἑτέρωτα, ἔνερθα, ὕπισθα, πρόσθα, ἄνωθα, pour ἄλλοθεν, ἔμπροσθεν, ἑτέρωθεν, etc. (2). C'est ainsi que le latin *pellex* a été formé de la prononciation éolienne du mot πάλλαξ [devenu πέλλεξ]. φρασί se lit à présent dans Pind. *Ol.* 7, 44 (voyez Bœckh sur le v. 24), et cette forme est la plus fréquente, quoique ce poète ne dise ailleurs que φρήν (et non φράν), φρενός, φρένες, φρένεσσι (*Isthm.* 3, 9); de même encore que σκιαρός, pour σκιερός. C'est ici que se rapporte ἐν τῦ ἰάρυ, ἰαρειάδδοντος, pour ἐν τῷ ἱερῷ, ἱερεάζοντος, sur les *Tabl. d'Héracl.* et l'inscription d'Orchomène, dans Bœckh *Staatsh.* II, p. 398, ἅτερος pour ἕτερος; Ἄρταμις pour Ἄρτεμις, Eustath. *ad Il.* p. 969, 7.

Α et η. Nous avons déjà averti plus haut que le dialecte dorique se distinguait de l'ionien et de l'attique surtout par le fréquent emploi de l'α, où les autres dialectes avaient η. Toutefois, nous n'avons pas voulu dire que les Doriens employassent toujours α au lieu de η. Ils disaient à la vérité ἵσταμι, ἴσαμι, φαμί, mais jamais τίθαμι, ἵαμι, et seulement τίθημι, ἵημι (3). En général, les Doriens, au moins les anciens, paraissent avoir ordinairement préféré l'η dans la formation des verbes en έω, et de leurs dérivés, adjectifs et substantifs; ex.: ποιήσω, ἀποίητος, Pind. *Ol.* 2, 31, οἰκήσω, οἴκησις, οἴκημα, αἰτήσω, ἀθρήσω, κινήσω, κίνησις, etc., αἰνήσω, εὐαίνητος, Pind. *Pyth.* 4, 315, κρατήσω, δωρήσω et δωρήσομαι, ὑμνήσω, ὑμνητός; mots dans lesquels ne se trouve jamais l'α, qu'ils semblent au contraire avoir habituellement adopté dans les verbes en άω, tels que αὐδάσομεν, Pind. *Ol.* 1, 12; 2, 166, ἐτίμασαν; *Ol.* 1, 86; 7, 8; 9, 105; πέδασον, *Ol.* 1,

---

(1) Kœn. *ad* Greg. p. (138) 304, *sqq.* Fisch. p. 71.

(2) Apollon. *ap.* Bekker. *Anecd.* p. 563, 20; 604, 25; 606, 29; 607, 17. Bast. *ad* Greg. p. 187.

(3) Kœn. *ad* Greg. p. (101) 223 *sq.*

122 ; τελευτάσομεν, *Ol.* 2, 61 ; 7, 124. *Pyth.* 1, 106 ; ἐτόλμασαν, *Ol.* 2, 123. *Pyth.* 5, 157 ; νικάσαις, *Ol.* 5, 17 et *passim* ; βοάσας, *Ol.* 8, 52 ; συλαθείς, *Ol.* 9, 135 et autres, où η ne se trouve jamais dans Pindare ; on ne rencontre dans Théocr. que τιμήσασθε, 12, 29 ; ἐτίμησαν, douteux dans un poème (17, 12), écrit en ionien ; ἐνίκησας, 8, 84. Toutefois, les éditions et les manuscrits collationnés jusqu'à présent, ne sont nullement d'accord à cet égard (1). η reste aussi invariable dans les substantifs en —ηρ, mais il se change en ας dans ceux en ης ; ex. : κυβερνατήρ, *Pyth.* IV, 488 ; *Isthm.* 4, 120 ; mais κυβερνάτας, *Pyth.* I, 176 (cependant on trouve πλωτάρων dans le fragm. d'Archytas, conservé par Stobée, I, Orelli, *Opusc. sentent. et mor.* II, p. 238, l. 3 d'en bas). De

(1) *Voy.* Herm. *de Dial. Pind.* p. 265. Bœckh. *De metris Pind.* p. 294. C'est ainsi que Théocr. 16, 100, a δήσασα ; 24, 27, ἐνεδήσατο : mais 5, 118, δάσας ; 14, 6, ἀνυπόδατος ; 13, 48, dans un manuscrit, ἀμφεδόνησεν ; 24, 88, δεδονημένον ; mais 13, 65, δεδόνατο ; 16, 97, διαστήσαιντο : mais 17, 99, ἐστάσατο : 2, 50, περῆσαι ; mais *ib.* 90, ἐπέρασα ; 15, 103, 16, 51, 71, μηνί, μῆνας ; mais 17, 127, μασί ; 14, 45, μᾶνες. Théocr. de φιλέω fait toujours — άσω, etc., ce que Pind. ne présente que *Pyth.* 2, 30 ; 9, 34 : mais ailleurs il a η, *Pyth.* 1, 25 ; *Nem.* 4, 74 ; 5, 82, 7, 129. Cependant *voy.* Bœckh. *ad Nem.* 5, 44. Χράομαι a toujours η, ainsi que κτάομαι, excepté dans Théocr. 5, 6. Ἀνάσσατοι, Théocr. 6, 46, pour ἀνήσσηται, quoique l'on ne trouve jamais ἄσσων, ἀσσᾶσθαι, pour ἥσσων, ἡσσᾶσθαι. Bœckh. *not. crit. ad. Pind. Pyth.* 4, 236, établit une différence pour la signification entre πονῆσαι et πονᾶσαι. *Voy.* sur tout ce passage Buttmann, *Gram. compl.* p. 400. — [Voici la traduction du passage auquel M. Matthiæ renvoie : « Les Doriens font fréquemment entrer leur α long, même dans la conjugaison des verbes en έω. C'est ainsi que Théocrite présente dans le même verbe πονέονται et ἐπόνασα, δέδεμαι et δάσας, φιλέεις et ἐφίλασα, φιλατός, φίλαμα, etc. Cet usage ne s'introduisit réellement que par degré ; c'est ce que semble démontrer cette circonstance, que l'on ne rencontre que fort peu de formes de cette espèce dans Pindare, telles que ποναθῇ, πεποναμένος, mais ἐπόνησα (*Voy.* Bœckh. *Comment. de Metr. Pind.* 3, 18, p. 291) : mais surtout que beaucoup de verbes, tels que κρατέω, οἰκέω, μυθέομαι, ne présentent jamais α dans leur formation. * D'un autre côté, le verbe χράω, même chez les Doriens, ne prend pas ᾱ, et ils emploient aussi plus souvent κτάομαι avec η. » GL.]

* « Si l'on réfléchit que la forme des verbes en έω vient fréquemment de celle en άω, alors le mélange indiqué plus haut deviendra naturel pour ceux de ces verbes qui dérivent de la première déclinaison, comme φωνή, φωνά, —(φωνάω), φωνέω. Mais ce mélange une fois admis, il est facile de concevoir qu'il ait eu lieu aussi dans des verbes de même forme, quoique d'une autre origine. » GL.

plus, η se conserve dans Ἥρα, ἥρως, κρητήρ, dans Pindare et Théocrite, πῆμα, λῆμα, σχῆμα, Θῆβαι, et autres; ainsi qu'à la seconde personne du subjonctif passif (1); on ne dit pas non plus δύνᾶται, ἐπίσταται, pour δύνηται, ἐπίστηται; ni ἔρᾶται pour ἔρηται, Pind. *Pyth.* 4, 164. Les Ioniens au contraire employaient régulièrement η où la syllabe est longue: (η cependant se met pour α bref dans διπλήσιος, Apoll. *in* Bekk. *Anecd.* p. 494, 10; 500, 17); et quand la syllabe précédente devient brève: εὐρεῖα, εὐρέη, ἀλήθεια, ἀληθηΐη. Les Attiques gardaient le milieu entre les deux; dans les mots, par exemple, où l'η des Ioniens était précédé d'une voyelle ou d'un ρ, les Attiques prenaient α (à quelques exceptions près, telles que αἴθρη, ἀθάρη, γεωμέτρης); au lieu de la diphthongue ηυ, ils avaient, excepté à l'augment, la diphthongue αυ, et ainsi de suite; exemples: ionien, σοφίη, Ἥρη, πρήσσω, πρῆγμα, ἰητρός, νηῦς, γρηῦς; attique, σοφία, Ἥρα, πράσσω, πρᾶγμα, ἰατρός, ναῦς, γραῦς. C'est ainsi que les Attiques employaient les formes κυναγός (mais κυνηγέτης), ποδαγός, λοχαγός, ξεναγός (mais non στραταγός, comme disaient les Doriens, *Fr. Pyth.* p. 304, 15. Kœn. *ad* Greg. p. (292) 618), ὀπαδός, empruntés au dialecte dorien, pour κυνηγός, ὀπηδός (2), de même que Ἀθάνα (mais Ἀθηναία), δαρόν, ἕκατι, pour Ἀθηνᾶ, δηρόν, ἕκητι; ἄραρε pour ἄρηρε, δάϊος, *infortuné*, qui, avec le sens de *ennemi*, se dit δήϊος dans les iambes (3). Au contraire, ils conservaient l'η ionien à l'aor. 1 des verbes en αίνω, ἐσήμηνα, ἐμίηνα, ἐῤῥύπηνα (4), où le dialecte dorien avait toujours α, ἔσαναν, Pind. *Ol.* 4, 7; ἐκύδανεν, *Pyth.* 1, 59; ἀνέφανεν, ἔφανας, *Pyth.* 9, 129; *Isthm.* 4, 4, 119; *cf. Nem.* 6,

---

(1) Schol. Théocr. 1, 112, et Valck. *Cf.* Eustath. *ad* Il. β', p. 287, 18: Σημείωσαι δὲ ὅτι τινὰ τῶν παλαιῶν ἀντιγράφων Τροίζηνα προπαροξυτόνως ἔγραψαν· οἷς καὶ Ἡρωδιανὸς συνηγορεῖ εἰπών, ὡς ἡ δωρὶς καὶ αἰωλὶς διάλεκτος οὐδέποτε κατὰ γενικὴν περιττοσύλλαβον τὸ η μετατιθέασιν εἰς α, εἰ μὴ βαρύνοιτο, Ἕλλην Ἕλλαν, Τροίζην Τροίζαν. ποιμὴν δὲ καὶ λιμὴν οὐκ ἂν ἐροῦσι διὰ τοῦ α, ἐπεὶ ὀξυτονεῖται, ἐπὶ μέντοι μονοσυλλάβων μετατιθέασι, τὸ σφὴξ καὶ μὴν, σφάξ (Theocr. 5, 29) λέγοντες καὶ μάν. σεσημείωται, φησὶ, τὸ ἐσθὰς ὀξυνόμενον καὶ διὰ τοῦ α λεγόμενον παρὰ Πινδάρῳ ἐν Πυθιονίκαις (4, 140). Sont aussi en opposition à cette règle ταχυτάς, Pind. *Ol.* 1, 154, *cf.* 4, 37; et ποιμάν, Théocr. 1, 7; 15, 8, 9.

(2) Valck. *ad* Eur. *Phœn.* p. 8. *ad Hippol.* p. 282. d'Orvill. *ad Charit.* p. 240. Porson *ad* Eur. *Or.* 26. Lobeck *ad* Phryn. p. 428 *sqq.*

(3) Herm. *ad* Soph. *Ai.* 771. *Cf.* Arist. *Ran.* 1022.

(4) Fisch. 1, p. 61.

43; 10, 20; *Isthm.* 1, 38; ἐμίανε, *Nem.* 3, 25, etc. De même dans les verbes en λ μ ν ρ; ex.: ἔσφηλε, dor. ἔσφαλε, Pind. *Nem.* 11, 41; *Ol.* 2, 145; *Pyth.* 8, 19. Dans d'autres cas où les dialectes ionien et dorien s'accordaient, l'attique s'en écartait, comme dans la contraction de αε et αει en η et en ῃ; ex.: ion. et dor., ὁρῆτε, ὁρῇ, pour ὁρᾶτε, ὁρᾷ (1), dans le dialecte attique, qui conservait cependant cette forme dans ζῆν, πεινῆν, διψῆν, χρῆσθαι. Voyez §. 46, *Rem.* 1. Les Ioniens employaient aussi quelquefois α pour η; ex.: μεσαμβρίη (pour μεσημβρία), Hérod. I, 6, 142; II, 8, 26 *et passim*: mais λάξις, Hérod. IV, 21, vient de l'ancienne forme λάχω, comme λελασμένος de λάθω.

A et ο Les Éoliens, au lieu de στρατός, παῖς, πραῢς, disaient στροτός, πόϊρ *(puer)*, προῢς (προFύς, *probus*); et βροχέως, *fr.* Sapphus II, pour βραχέως. C'est encore de la même manière que les Doriens disaient τέττορες pour τέτταρες, qui se trouve aussi dans Hés. Ἔργ. 696, κοθαρός, *Tabl. d'Heracl.* 1, l. 55; *cf.* l. 84: γέγροφα, *ibid.* 36, et à l'inverse, διακάτιοι, τριακάτιοι, etc., pour διακόσιοι, dans les *Tabl. d'Héracl.* Voy. Mazochi, p. 158; εἴκατι (Ϝικατι, *Tabl. d'Héracl.*) pour εἴκοσι. Les Attiques faisaient de même dans quelques mots, tels ὀσταφίς pour ἀσταφίς (2); ὀῤῥωδεῖν pour l'ionien ἀῤῥωδεῖν.

Remarque. Ce changement réciproque de l'α et de l'ο se trouve aussi dans quelques formes usitées dans tous les dialectes, exemple: κτείνω, *fut.* κτενῶ, *aor.* ἔκτανον, *parf.* ἔκτονα: στέλλω, *fut.* στελῶ, *aor.* ἔσταλον, ἐστάλην, *parf.* ἔστολα, d'où στόλος (3).

A et υ sont mis l'un pour l'autre dans γλάφω et γλύφω. C'est ainsi que les Éoliens, au lieu de τέσσαρες, après avoir

---

(1) M. Blomfield fait ici la remarque que ὁρῆτε, ὁρῇ sont contractés, non de ὁράετε, ὁράε (*sic*), mais de ὁρέετε, ὁρέει. Cette contraction η de εε, m'est inconnue, excepté dans les cas cités §. 48. *Cf.* §. 10, 1.

(2) Fisch. p. 62, *sq.* Kœn. *ad* Greg. p. (215) 455 *sq.* (283) 600.

(3) M. Blomfield fait ici cette remarque: « *There is no conversion at all in these instances, which are not dialectic variations, but parts of distinct verbs.* » [C'est-à-dire, il n'y a point du tout de permutation dans ces exemples, qui sont, non des variétés de dialecte, mais des parties de verbes distincts.] Veut-on parler de κτανω et κτονω, σταλω et στολω? Mais cette exception même admise, il reste encore les formes κτενω, κτανω, κτονω, στελω, σταλω, στολω, qui ont de l'affinité entre elles, et les voyelles ε, α, ο, qui s'échangent réciproquement.

changé le τ en π, disaient πέσσυρες et πίσυρες, qui se trouve aussi dans Hom. *Od.* ε', 70 (1).

A et ω. Au lieu de κράζω, les Attiques disaient κρώζω, *et vice versa*, θᾶκος pour l'ionien θῶκος (2). Au lieu de τρώγω, il y avait aussi une forme τράγω, qui est restée en usage à l'aor. 2 ἔτραγον. (L'α pour ω au génit. plur. des substantifs fém., τᾶν Μοισᾶν, et Μωσᾶν, pour τῶν Μουσῶν, appartient à la contraction (3). C'est encore ainsi qu'on trouve πρᾶτος, pour πρῶτος, βᾶμες, pour βῶμεν, Théocr. *Adon.* 22 (4), θεαρός, pour θεωρός, Archyt. *dans Orell.* p. 250, l. 9, d'où vient Θεάριον, Pind. *Nem.* 3, 122. De là πράν pour πρώαν (que donne Théocr. 4, 60; 5, 4), πρώην, Théocr. 2, 115; 3, 28, 32 : peut-être aussi ἆς pour ἕως, ἕας, qui se prononçait alors en une seule syllabe (*synizesis*) (5), et à l'inverse, τετρώκοντα pour τετταράκοντα dans les *Tabl. d'Héracl.*

Αυ. Cette diphthongue chez les Ioniens se changeait en la diphthongue ωυ, dans θώυμα, θωυμάζω, τρώυμα, Hérod. V, 180 (aussi τρῶμα), ἑωυτοῦ, ἐμεωυτοῦ, τωὐτοῦ, pour τοῦ αὐτοῦ. Fisch. p. 110. Kœn. *ad* Greg. p. (196) 419, (108) 235.

E et η. Au lieu de βασιλέος ou βασιλέως, βασιλέϊ, βασιλέες, et de ces mêmes terminaisons dans des formes semblables, les Ioniens et les Doriens disaient, βασιλῆος, βασιλῆϊ, βασιλῆες, τοκῆες, dernière désinence que les Attiques ont conservée, en retranchant seulement l'ε, βασιλῆς, τοκῆς (6). Ion. ἠώς, Att. ἕως, forme qui se trouve fréquemment aussi dans Hérodote. Lobeck. *ad* Phryn. p. 89. Réciproquement, les Ioniens disaient ἕσσων, ἕσαν (7), où les autres prononçaient ἥσσων, ἦσαν. Ces changements étaient d'autant plus faciles, qu'il n'y avait autrefois que le seul caractère E pour représenter ε, η et ει, comme O seulement

---

(1) Fisch. p. 64.
(2) Thom. M. p. 430. Brunck *ad* Arist. *Ran.* 1522.
(3) Fisch. p. 106. Kœn. *ad* Greg. p. (85, 40) 196.
(4) Valck. *ad* Adon. p. 321.
(5) Interpr. *ad* Hesych. T. I, p. 565. Kœn. *ad* Greg. p. (81) 188. Heyne *ad* Pind. *Ol.* 10, 61. Outre Pindare, cette forme se trouve aussi dans les *Tabl. d'Héracl.* 1, l. 52.
(6) Brunck. *ad* Soph. *Œd. T.* 18. Fisch. p. 111.
(7) Fisch. p. 84.

pour peindre ο, ου, ω (1). De là aussi ξερόν pour ξηρόν, *Od.* έ, 402; ἀργέτι δήμῳ, *ib.*: ἀΐδελα, Hésiod. *fr.* LXI. Gaisf., pour ἀΐδηλα: ἔπρεσε pour ἔπρησε, Hésiod. *Théog.* 856. Tout cela cependant paraît être moins des différences de dialectes, que des nuances du même son, que les poètes, surtout en l'absence de caractères particuliers, se permettaient pour la mesure du vers : de là viennent aussi τιθήμεναι, et autres formes semblables.

Ε et ι. Ἑστία, att., ἱστίη, ion. De là les anciennes formes ἴσχω, ἵσπω, pour ἔχω, ἕπω. Les enclitiques δε, γε, qui s'ajoutent et s'unissent à l'article et au pronom, se disent chez les Attiques δι, γι, par ex. : ὁδί, ταδί, ταυταγί, τουτογί (2). Cet usage de l'ι pour l'ε resta dans les dialectes éoliens, dont quelques-uns disaient ἰν pour ἐν, d'où le latin *in*. C'est ainsi encore que le latin *intus* est venu de ἐντός (3). Ce changement avait lieu surtout devant les voyelles, par ex. : θίος, béotien selon Apollonius, crétois suivant Hésychius *sub voc.*, comme σιός, lacédém., pour θεός (4). Les Doriens, mais surtout les Lacédémoniens et les Grecs de Sicile et d'Italie, changeaient l'ε en ι dans les verbes en έω, en prononçant ιῶ, contracté de ιάω, p. έω: d'où ἐπαινιῶ Aristoph. *Lysistr.* 198, μογιῶμες, λυχνοφοριῶντες, *ib.* 1001, 2, pour μογέομεν, λυχνοφορέοντες. Βοιωταρχιόντων, Inscript. d'Orchom. dans Bœck. II, p. 399 *sq.*; ἀφορμιῶντι, pour ἀφορμῶντι (ἀφορμάω), Archyt. *ap.* Diog. L. 3. §. 22. C'est de là encore que dans les autres dialectes se présentent les formes, κατηφιῶ, ἀκηδιῶ, γειτονιῶ, pour κατηφέω, ἀκηδέω, γειτονέω (5), et vraisemblablement aussi ΕΓϹΗΛΗΘΙΩΝΤΙ dans les *Tab. d'Héracl.* 1, 104, que Mazochi rapproche du latin *velites*.

Ε et ο, se mettaient l'un pour l'autre (comme dans le vieux latin *vorsus* et *vortex* pour *versus* et *vertex*). Les Éoliens et les Doriens disaient ὄρπετον pour ἑρπετόν, πρές pour πρός (6), ἔδοντας, ἐδύνας, pour ὀδόντας, ὀδύνας (7), les

(1) Remarque de Blomfield, qui cite Kidd *ad* Dawes *Misc.* p. 52.
(2) Kœn. *ad* Greg. p. (55, 95) 134.
(3) Voss. *ad* Catull. p. 331. Fisch. p. 73, *sq.* Bœckh. *Staatsh.* II, p. 396.
(4) Bœckh. *Staatsh.* II, p. 396, 5.
(5) Kœn. *ad* Greg. p. (104 *sq.*) 229.
(6) Kœn. *ad* Greg, p. (274) 585.
(7) Kœn. *ad* Greg. p. (281) 597.

Béotiens Ἐρχομενός pour Ὀρχομ. (1). C'est ainsi que les Latins ont fait *genu* de γόνυ (2). Dans les Inscript. d'Héraclée, *Tab.* I, 69, 130, *cf.* 56, on rencontre ἔντες pour ὄντες, qui se retrouve dans les formes latines *abs-ens*, *præs-ens*. De même encore ἐχυρός et ὀχυρός se mettent l'un pour l'autre dans la langue commune.

Remarque. Ce changement de l'ε en ο se présente comme ordinaire surtout dans la dérivation : par exemple, de λέγω viennent λέλογα, et de ἔχω, les composés αἰγίοχος, ἀστύοχος.

H et ι. Au lieu de ἡμέρα, les anciens disaient ἱμέρα, selon Platon, *Cratyl.* 31. C'est ainsi que dans Homère ἠδέ a encore pour autre forme ἰδέ.

H et ω. Le *Palus Mæotide*, Μαιῶτις, se dit ioniquement dans Hérodote, Μαιῆτις. De même πτώσσω et πτήσσω (3).

H et αι s'employaient l'un pour l'autre chez les Éoliens, qui disaient θναίσκω, μιμναίσκω, pour θνήσκω, μιμνήσκω (4), et réciproquement les Béotiens prononçaient κή pour καί (que présente aussi une inscript. dans Bœckh. II. p. 399, *extr.*), et δεδόχθη, εὐεργέτης p. δεδόχθαι, εὐεργέταις (5).

H, ει et ευ. Les Béotiens, d'origine éolienne, mettaient ει pour η dans les mots où les Doriens ne changeaient point cette dernière lettre en α (voyez Bekk. *Anecd. indd.* p. 1366), ex. : τίθειμι (Eustath. *ad* Od. ι, p. 1613, 19), ἀδικειμένος, Θεῖβαι, pour τίθημι, ἀδικημένος, Θῆβαι (6), d'où sont venus encore le parfait τέθεικα de τίθημι, p. τέθηκα ; εἰμί pour ἠμί (d'où aussi l'imparfait ἦν), qui ont été reçus dans la langue commune. Au contraire, au lieu de κεῖνος (ἐκεῖνος) les Éoliens disaient κῆνος, les Doriens τῆνος (7) ; de même τηνεί dans Théocr. pour τήνῃ, c'est-à-dire ἐκείνῃ, §. 29 ; τεῖδε pour τῆδε (8), et les formes dorico-éoliennes ἐπόεισεν, δεείσῃ, pour ἐποίησεν, δεήσῃ (9). Les Éoliens, dans les noms propres,

(1) Bœckh. II, p. 383.
(2) Fischer, p. 75, 97.
(3) Fisch. p. 85. Wesseling. *ad* Herod. IX, 31, p. 707, 70.
(4) Fisch. *ib.*
(5) Bœckh. II, p. 394. *Cf.* 398, *sq.*
(6) Bœckh. II, p. 394. Brunck. *ad* Arist. *Ach.* 867.
(7) Apoll. π. ἀντων, p. 333, B.
(8) Valck. *Epist. ad* Rœv. p. 30 *sqq.*
(9) Kœn. *ad* Greg. p. (30) 75.

changeaient la terminaison ης en ευς, ex. : Γηρυονεύς (1).

O et α : εἴκατι pour εἴκοσι, Théocr. 4, 10 ; 5, 86. Εἴκατι, *Tabl. d'Héracl.*

O et υ ; par ex. : ὄνυμα, éol. pour ὄνομα, ὑμοίως, Théocr. 29, 20, *ed.* Valck. Brunck. στύματος, *ibid.* 25, ce que les Éoliens prononçaient vraisemblablement *onuma.* De là encore les composés ἐπώνυμος, συνωνυμία (2). C'est ainsi que dans Homère et autres auteurs ἄγυρις est une autre forme d'ἀγορά. C'est aussi de là que viennent les formes éoliennes τυΐδε, μέσυϊ, pour τοίδε, μέσοι, c'est-à-dire, τῷδε (ὧδε) μέσῳ (3).

§. 11. Les Ioniens avaient coutume aussi d'ajouter des voyelles au commencement ou dans le corps des mots. L'ε surtout se met devant un autre ε dans la langue homérique, ex. : ἔεδνα, ἐείκοσι, ἔειπον, -ες (-ας) -ε, ἐείσατο, ἐέλδομαι, ἐέλδωρ, ἐέλμεθα, ἐέλπεται, ἐέργειν, ἐερμένος, ἐέρση, ἔεστο, ἐΐσην. La plupart de ces mots, dans les temps les plus reculés, se prononçaient probablement avec le *digamma* Fέδνα, Fείκοσι, Fεῖπον, Fείσασθαι, Fέλμεθα, Fέλπεσθαι, Fείργειν, Fέστο : ainsi un ε paraît avoir été placé devant ce *digamma* comme une syllabe additionnelle initiale (4). L'ε s'ajoutait aussi devant les mots commençant par une consonne, comme ἐκεῖνος et κεῖνος, ἐθέλω dans Homère, ailleurs θέλω (à moins plutôt qu'ici la forme primitive ἐθέλω n'ait été plus tard abrégée en θέλω), ἔνερθε et νέρθε, ἐνέρτεροι (*Il.* ό, 225) et νέρτεροι, qui se trouvent tous les deux dans Homère : χθές, χθιζός, dans les poètes épiques, se disent chez les Attiques ἐχθές, ἐχθεσινός, Bekker. *Anecd.* II, p. 556, 30 ; les Ioniens au contraire rejetaient l'ε dans ὀρτή pour ἑορτή. Voilà pourquoi on suppose les anciennes formes ἐβούλομαι, ἐδύναμαι, ἐμέλλω, pour expliquer les formes attiques ἠβουλόμην, ἠδυνάμην, ἤμελλον. η s'ajoutait aussi au commencement dans ἠλύγη, λύγη (5), ἠβαιόν βαιόν. Même changement dans ἀμαυροῦν et μαυροῦν, Bœckh *ad* Pind. *Pyth.* 12, 24, ἀστράπτειν et στράπτειν, etc. Reisig. *ad OEd. C.* exeg. 1508 ; ὀδύρομαι et δύρομαι, Porson.

---

(1) Fisch. p. 87.

(2) Kœn. *ad* Greg. p. (274) 585. Fisch. p. 98.

(3) Valcken. *Ep. ad* Rœver. p. 32. Kœn. *ad* Greg. p. (169) 368.

(4) Buttmann, *Lexilog.* p. 145.

(5) Bœckh. *ad* Plat. *Min.* p. 148, *sq.* Apollon. Dysc. *in* Bekk. *Anecd.* II, p. 524.

ad Eur. *Hec.* 734. *Med.* 160; ὀμόργνυμι et μόργνυμι, Elmsl. *ad* Arist. *Ach.* 714.

L'intercalation *(épenthèse)*, comme différence de dialecte, consistait chez les Ioniens et les prosateurs doriens, à faire entrer un ε devant la voyelle longue, aussi bien avec que sans la contraction; ex.: τιμέωσι, Hérod. II, 50, pour τιμῶσι, contr. de τιμάουσι; χρεώμενος, Hérod. VII, 104 et *passim;* διαχρεώμενος, *ib.* 102; χρέωνται, I, 94 (mots au lieu desquels on trouve aussi χρεόμενος, χρέονται, comme je le vois d'après les variantes de l'Hérodote de Gaisford, par ex. P. I, 34, not. *m*); μηχανεώμενοι, Hérod. VII, 172; ὁρμεώμενοι, VI, 44. Sans contraction, διαφυγέειν, Hérod. I, 10, pour διαφυγεῖν; συλλεχθέωσι, *id.* II, 62; ὁρμηθέωσι, *id.* I. 47; ἀπαιρεθέω (ἀφαιρεθῶ), Hérod. III, 63. Maittaire, p. 230, éd. de Reitz (p. 304, A, éd. Sturz), cite d'Archimède ἀποτμηθέωντι, λαφθέωντι, ἐγγραφέωντι, p. 67, 83, 137 (*ed. Basil.* 1544) pour ἀποτμηθῶσι, ληφθῶσι, ἐγγραφῶσι. C'est encore ainsi que dans le style épique πιέειν se disait pour πιεῖν, Hom. *Il.* δ', 263; ή, 481; Hésiod. *Sc. Herc.* 252. Mais ces poètes allongeaient aussi cet ε intercalé, qu'ils changeaient en la diphthongue ει, ex.: δαμείω, *Od.* σ', 54, pour δαμέω, δαμῶ; βείω, *Il.* ζ', 113, pour βέω, βῶ; θείω, *Il.* π', 83, pour θῶ (1). Alors, au pluriel et au passif, la syllabe suivante devenait brève: καταβείομεν, *Il.* κ', 97; βείομαι, *Il.* χ', 431; θείομεν, *Il.* ά, 143, etc.; δαμείετε, *Il.* ή, 72.

Remarque 1. Il ne faut pas confondre ici l'ε du futur des verbes en λ, μ, ν, ρ, par exemple: μηκυνέων, Hérodot. II, 35, pour μηκυνῶν; διακρινέει, *Il.* β', 387, etc., dans lesquels ε appartient à la forme primitive, et s'est d'abord perdu chez les Attiques par la contraction, ce qui ne paraît pas être le cas qui se présente dans les formes données plus haut.

Remarque 2. Des formes ioniennes, semblables à celles que nous venons de citer, sont celles-ci: ἠέ, ἠέλιος, pour ἤ, ἥλιος, dans Homère et Hésiode; ἀδελφεός, dans Homère, Pindare, Hérodote, mot qu'Homère change aussi en ἀδελφειός; κενεός, pour κενός, dans Homère, Pindare et autres poètes; αὐτέῳ, αὐτέων, τουτέῳ, τουτέων, τουτέους, dans Hérod., par exemple, I, 133; IX, 4, *extr. et passim.*; ainsi que dans Hippocrate, chez lequel on trouve aussi ἑωυτέην. Gaisford, d'après les manuscrits, a changé partout dans Hérodote (excepté au féminin) les formes αὐτεῷ, αὐτέων, τουτέῳ, τουτέων, en αὐτῷ, τούτῳ, αὐτῶν, τούτων. Il n'y a cependant point de var. pour αὐτέων, 1, 9; τουτέων, 1, 50.

---

(1) Maittaire, p. 122. Fischer, I, p. 76; II, p. 423. *Cf.* Æm. Porti *Lex. Ionic.* à ε, έειν, έω, έωμαι.

De plus, dans la langue d'Homère :

1.° En *contraction*, la voyelle, déjà rendue longue par l'effet de cette contraction même, est encore allongée, soit par son propre redoublement, soit par celui de sa brève correspondante, suivant l'exigence du mètre (1) : γελώων, *Od.* ύ, 347 (γελοίων, *ib.* 347, et γελοίωντες, 390, sont suspects), ἡβώωσα, *Od.* έ, 69, pour ἡβῶσα, ἡβάουσα, μνάασθαι, *Od.* ά, 39 ; μενοινώω, *Il.* ν́, 79 ; μενοινάᾳ, *Il.* τ́, 164 ; et avec une voyelle brève, ὁρόω, *Il.* έ, 244 ; ὁράᾳς, *Il.* ή, 448 ; ἐάᾳ, *Il.* θ', 414 ; βοόωσι, *Il.* ρ́, 265 ; αἰτιόωο, *Od.* ύ, 135 ; τρυγοῷεν, *Il.* σ́, 566 ; ὁρόωσα, *Od.* τ́, 514, pour ὁρῶ, ὁρᾷς, ἐᾷ, βοῶσι, αἰτιῷο (αἰτιάοιο), τρυγῷεν, ὁρῶσα. Au lieu d'un ο, il n'y a un α placé devant la longue, que dans ναιετάω, par exemple : ναιεταώσης, *Od.* ά, 404. ναιεταώσῃ, *Il.* γ́, 367, etc. Toutefois, les leçons diffèrent ici. C'est encore ainsi qu'on trouve φόως de φῶς (φάος), θόωκος de θῶκος, Κόως, γαλόως, pour Κῶς, γάλως.

Remarque. On ne trouve en prose que κομόωσι et ἠγορόωντο, Hérod. IV, 191 ; VI, 11 ; que cite Buttmann, p. 498.

2.° Hors de la *contraction*, on trouve ἐμβήῃ, *Il.* π́, 94, φήῃ, *Od.* λ́, 127, ψ́, 275, φθήῃ, *Il.* π́, 861, p. ἠμβῇ, φῇ, φθῇ.

La voyelle brève se met aussi après sa longue analogue, comme dans δώομεν, *Il.* ή, 299, 351 ; μνώοντο, *Od.* λ́, 287, *Il.* λ́, 71, π́, 771, παρστήετον, *Od.* σ́, 182, pour δῶμεν (δώωμεν), ἐμνῶντο, παρστῆτον, de même que nous avons vu plus haut θείομεν. L'ω, résultant de la contraction de αο, est même suivi de la forme simple de l'optatif dans ἡβώοιμι, *Il.* ή, 157, δρώοιμι, *Od.* ό, 317 (2).

§. 12. II. Au lieu des voyelles brèves, les Ioniens, les Éoliens et les Doriens, employaient souvent aussi les diphthongues, par exemple :

Αι pour α était usité chez les Éoliens à la terminaison ᾱς de l'accus. plur., et dans les cas où elle provient de ανς, par exemple : ταῖς, τιμαῖς, χαλαῖς, μέλαις, τάλαις, τύψαις, pour τάς, τιμάς, χαλάς, μέλας, τάλας, τύψας, mais non παῖς, παῖσα, pour πᾶς, πᾶσα (3). C'est ainsi que les Ioniens disaient αἰετός, αἰεί,

---

(1) *Voy.* Eustath. *ad Il.* ά. p. 30, *extr.* et 31.

(2) Sur ce §. voy. le *Journ. Littér.* d'Iena, 1809, n.° 244, p. 134, suiv. et n° 245.

(3) Kœn. *ad* Greg. p. (94) 211, (282) 599 *sqq.* Fischer, p. 92.

et les Attiques ἀετός, ἀεί, avec α long (1). Au contraire, dans d'autres cas, des voyelles brèves étaient mises aussi pour les diphthongues composées de ι, comme dans ἕταρος, chez les Doriens et les Éoliens, pour ἑταῖρος (2). Les Éoliens rejetaient surtout l'ι de la diphthongue αι, quand il était suivi d'une voyelle, ἀρχάος, Ἀλκάος, pour ἀρχαῖος, Ἀλκαῖος (3). Les Attiques faisaient de même dans κάω, κλάω, ἐλάα, avec α long, pour καίω, κλαίω, ἐλαία (4). Buttmann, dans les corrections et additions à sa Gramm. gr. I, sur le §. 7, *Rem.* 12, d'après une remarque de Meineke sur Ménandre, p. 51, rétracte ce qu'il avait avancé en disant que la syllabe du milieu est longue dans ἐλάα. Cependant tous les passages cités par Meineke à l'appui de l'opinion contraire, sont tirés d'auteurs modernes, ou de vers dactyliques, où domine la prosodie ionienne. Aussi, Passow, dans son Lex., marque-t-il avec bien plus de raison la quantité de l'attique ἐλάα par ◡ – –, et l'ionien ἐλάη par ◡ ◡ –. De plus, l'analogie de κᾱω, κλᾱω (*Etym. M.* p. 679, 29) milite pour ἐλᾱα. Toutefois, les manuscrits d'Aristophane varient entre ἐλάα et ἐλαία, quoique le premier, *Ran.* 995, se trouve dans les meilleurs manuscrits. C'est ainsi que l'ancienne forme ἀρχαιϊκός, Ἀχαιϊκός, est devenue ἀρχαϊκός, Ἀχαϊκός (5).

Αυ pour α était dit par les Éoliens dans αὐώς (ἀϜως), φαύος (φάϜος) §. 9, d'où φαυσίμβροτος, πιφαύσκω dans Homère, et ὑπόφαυσις dans Hérod. VII, 36 (6).

Εἰ pour ε : ξεῖνος, κεῖνος, εἰλίσσω, ion. et dor. pour ξένος, κένος, ἑλίσσω ; εἰρωτάω pour ἐρωτάω. C'est de là que ξεῖνος et εἰλίσσω (7) sont devenus usités chez les tragiques ; et de plus εἵνεκα (8), εἵνεκεν dans Homère et Hérodote. Εἰν, ὑπείρ,

(1) Heyne *ad* Hom. Vol. VI, p. 638. Bast. *ad* Greg. Cor. p. 347.
(2) Grégor. p. (30) 75, (286) 609. Fisch. I, p. 94. Homère paraît avoir plutôt rendu la syllabe brève dans ce mot pour la prosodie: Hérodote dit ἑταῖρος, excepté V, 65, où plusieurs manuscrits ont aussi ἑταίρω.
(3) Gregor. p. (280) 596.
(4) Pierson. *ad* Mœrid. p. 331. Kœn. *ad* Greg. p. (30) 75.
(5) Blomfield. *ad* Æsch. *Agam. Add.* 607.
(6) Bœckh. *ad* Pind. *Pyth.* 2, 76.
(7) Porson. *ad* Eur. *Phœn.* 1.
(8) Εἵνεκα se trouvait autrefois aussi dans les éditions des tragiques mais presque toujours avec la variante οὕνεκα, tandis que celui-ci se

πεῖρας, ne se présentent que chez les poètes épiques. Mais dans beaucoup d'autres mots, tels que τέλος, βέλος, μένος, etc., ει n'a jamais place. Du changement qui nous occupe, vient encore εἴσω chez les Attiques, et Εὔξεινος πόντος, dans la langue commune (1). Au contraire les poètes ioniens disaient χερός pour χειρός, mot dont la première forme était aussi attique. — Plusieurs races helléniques rejetaient l'ι de la diphthongue ει, les Doriens, par exemple, dans Ἀλφεόν, Pind. *Ol.* 5, 42 ; Κλεοῦς, *id. Nem.* 3, 145; les Ioniens dans les adjectifs *paroxytons* et *proparoxytons* en ειος, et au féminin *propérispoménon* de ceux en υς, par exemple : τέλεος, Hérod. I, 183 (lequel était aussi attique, Arist. *Thesm.* 353, Eur. *Ion.* 1439. Isocr. π. ἀντιδ. p. 97, 99, ed. Orell.), ἐπιτήδεος, ἐπέτεος, ἰθέη, βαθέη, εὐρέη, δασέη (Hérod. I, 178, βαθέα, εὐρέα; déjà dans Homère, ποδήνεμος ὠκέα Ἶρις) pour τέλειος, ἐπέτειος, ἐπιτήδειος, ἰθεῖα, βαθεῖα, εὐρεῖα, δασεῖα (2), (toutefois, ils disaient, non ἀληθέη pour ἀλήθεια, mais ἀληθηΐη, et les Doriens ἀλάθεα (3)). Au contraire, ἔργω, μέζων, ἔδεξα, ἀπόδεξις, sont les formes primitives, que les Attiques les premiers ont allongées en εἴργω, μείζων, ἔδειξα, ἀπόδειξις. Les infinitifs éoliens et doriens en —εν pour —ειν, tels que βόσκεν, ἕλκεν, paraissent être aussi les formes primitives. *Voy.* §. 192, *e.*

Ευ pour ε : εὔκηλος, δεύομαι, dans le dialecte ionien, pour ἕκηλος, δέομαι, mais qui cependant ne se trouvent que chez les poètes, provenaient probablement du *digamma*, εϜέκηλος, δέϜομαι (4). *Voy.* §. 9.

Ου pour ο, νοῦσος, μοῦνος, οὔνομα, οὖρος, πουλύς, dans Homère, Hérodote, Pindare, pour νόσος, μόνος, ὄνομα, ὅρος et ὄρος, πολύς; μοῦνος, οὔνομα, γούνατα se disent aussi chez les tragiques (5). Ce changement toutefois n'avait lieu que dans quelques noms, et dans ceux qui ne dérivent point des

---

présente souvent sans aucune variante, d'où il est résulté qu'on lit maintenant partout οὕνεκα.

(1) Elmsley *ad* Eur. *Med.* p. 94 *sq.*

(2) Gregor. p. (205) 440, (224) 473, *cum not.* Kœn. Fisch. I, p. 94.

(3) Kœn. *ad* Greg. p. (201) 430 *sqq.*

(4) Buttmann, *Lexil.* p. 145.

(5) Markl. *ad* Eur. *Iph. T.* 36. Schæf. *ad* Soph. *Phil.* 251. Sur κοῦρος *voy.* Lobeck. *ad* Phryn. p. 235. Sur Διόσκουροι et Διοσκόρω, Schæf. *ad* Greg. p. 300. *Cf.* Meinecke *ad* Menandr. p. 253.

verbes, mais non dans πόνος, στόνος, φόνος, στόλος (1). Les Doriens d'une époque plus récente changeaient ου en ω, ex.: ὤνομα, Théocr. 7, 13. ὦρος, *ib.* 77, (et aussi ὅρος, Théocr. 4, 56, *sq.*), χῶρος, *id.* 1, 47. Mais μώνα pour μούνη ne se présente dans Théocr. que 20, 45 (*voy.* Valck. sur ce passage); partout ailleurs il a μοῦνος. Les Doriens disaient aussi d'une manière inverse ο pour ου, ex.: βολλά pour βουλή, τὸς θεός, Gruter. *Inscript.* p. 505; λύκος, τὰς ἀμπέλος, Théocr. 4, 11; 5, 109; ce qui paraît provenir de l'ancienne manière d'écrire, dans laquelle on mettait ο pour ου. Les poètes s'en servaient aussi dans βόλομαι, *Od.* α', 234; π', 387; τρίπος, πολύπος, pour βούλομαι, τρίπους, πολύπους (2).

Ου pour υ était propre aux Éoliens, aux Doriens, et surtout aux Lacédémoniens et aux Béotiens, qui disaient μουσίσδεν pour μυθίζειν, κοῦνες, κοῦμα, λιγουρός, θουρά (d'où ἀμπίθουρος dans Hésychius), sans que la syllabe en devînt longue (3). De là ἀπεσσούα pour ἀπεσσύη dans la lettre d'un général lacédémonien, rapportée par Xénoph. *Hist. Gr.* I, 1, 23 (4). Mais εἰλήλουθα pour ἐλήλυθα dans Homère est certes allongé pour le vers.

Οι pour ο, ex.: ποίη, ῥοίη, χροίη, ion. pour πόα, ῥόα, χρόα. C'est ainsi que les Doriens disaient ποία (5). La même chose arrivait dans le dialecte attique pour ῥοία (6), χροιά, Arist. *Nub.* 718, 1012, 1016, 1171. Eur. *Med.* 1177; στοιά, Arist. *Eccl.* 672, 680 (7). Au contraire, les Eoliens et les Doriens disaient ο pour οι, ex.: ποῶ, εὐνόα, pour ποιῶ, εὔνοια (8). Les poètes ioniens se servaient surtout de cet allongement pour la mesure du vers dans ἐμεῖο, σεῖο, pour ἐμέο, σέο, ἠγνοίησε pour ἠγνόησε, ἀλοιᾶν pour ἀλοᾶν (9). Les poètes re-

---

(1) Gregor. p. (179) 390.
(2) Fisch. I, p. 105.
(3) Kœn. *ad* Greg. p. (179) 390. Interpr. *ad* Hesych. v. Γέλουτρον, Καρούνα. Valck. *ad* Theocr. *Adoniaz.* p. 279. *Cf.* Herm. *De em. rat. Gr. gr.* p. 7. Bœckh. *Staatshaush.* II, p. 396.
(4) Valck. *ad* Theocr. *Adon.* p. 265.
(5) Greg. p. (99) 220. Sur l'accent, *voy.* Theodos. p. 72, 12.
(6) Oudendorp. *ad* Thom. M. p. 786.
(7) Pierson *ad* Mœrid. p. 338. D'autre part, Brunck. *ad* Arist. *Eccl.* 676. Sur πνοιά *voy.* Elmsl. *ad Heracl.* 431.
(8) Kœn. *ad* Greg. p. (30) 75.
(9) Kœn. *ad* Greg. p. (135, 29) 294, 32.

doublaient aussi l'ι après οι, comme dans ὁμοΐος, et au duel en — οΐιν pour οιν.

Au lieu de οι et ω, les Béotiens disaient υ, ex.: ἔμυ, κάλυ, τῦ δάμυ, ἐν τῦ ἰάρυ, τὺς ἄλλυς προξένυς, ἔχυ, dans les Inscriptions publiées par Bœckh, II, p. 398. C'est encore ainsi que dans une autre inscription d'Orchomène on trouve κωμάϜυδος, τραγάϜυδος, pour κωμαοιδός, κωμῳδός, etc. *Ibid.* p. 397. *Cf.* §. 25 ο et υ.

III. §. 13. Les Éoliens prononçaient séparément chaque voyelle des diphthongues, comme aujourd'hui les Italiens, ex.: πάϊς, δάϊς, ὀΐδα, Ἀτρεΐδας, Pind. *Pyth.* 11, 47. ἀνδρεΐοις, Théocr. 28, 10: de même encore qu'il faut, 29, 30, dire ἀνδρεΐαν (1). C'est ainsi que de Γραῖος, Γράϊος, est venu le romain *Graius.* Il est vraisemblable que la même chose existait originairement dans le dialecte ionien, et surtout dans l'ancien grec; du moins chez les Ioniens, les substantifs en ος, -εος, font leur datif en εϊ, et non en ει; de plus, les poètes ioniens ont encore ὀΐομαι, ὀΐω, πάϊς, mais ce dernier mot seulement quand une syllabe brève qui précède, doit être suivie d'une autre brève pour compléter un dactyle, ex.: τῶν ἦρχ' Ἀγκαίοιο πάϊς κρείων Ἀγαπήνωρ, *Il.* β, 609, (il se trouve aussi dans Hérod. VI, 127, 136): et dans le même cas les poètes mettaient ἐΰ au lieu de εὖ, quand l'υ était suivi de deux consonnes qui le rendaient long, ex.: οὕς κεν ἐΰ γνοίην, *Id.* γ', 235. ἐΰθρονος (2). Les Ioniens divisaient surtout la diphthongue ει, originairement εϊ, en ηϊ, ex.: στρατηΐη, ἀληθηΐη, μνημήϊον, κληΐω, pour στρατεία, ἀλήθεια, μνημεῖον, κλείω (3). Les Attiques (4) conservèrent cet usage; seulement ils souscrivaient l'ι, κλῇδες, κλῇθρα, pour κλεῖδες, κλεῖθρα. Les Doriens conservèrent aussi la prononciation ionienne dans quelques mots, mais ils disaient α pour η, ex.: κλαΐδας, Pind. *Pyth.* 8, 4; 9, 69; κλαΐστρον, *Pyth.* 1, 16. De là κλάξ dans la langue dorique commune. Les Attiques, au contraire, faisaient, par la contraction, une diphthongue de presque toutes les voyelles séparées.

---

(1) Kœn, *ad* Greg. p. (273) 582. Fisch. p. 108. Herm. *De dial. Pind.* p. (XXII) 274.

(2) Wolf. *Præf. ad Il.* ed. 1804, p. LXV. Ernesti *ad Il.* ν', 612.

(3) Kœn. *ad* Gregor. p. (173) 577.

(4) Kœn. *ad* Gregor. p. (42) 10. *Voy.* ma note sur Eurip. *Phœn.* 64.

§. 14. Les diphthongues se changeaient aussi en voyelles simples, de même qu'elles se mettaient l'une pour l'autre.

A ou ᾳ pour ει chez les Doriens, ex. : κλάξ, ἀπόκλαξον, pour κλείς, ἀπόκλεισον (1).

Αυ et ω, chez les Ioniens et les Doriens; ὦλκα pour αὔλακα, de même que θῶμα, τρῶμα [pour θαῦμα, τραῦμα].

Ει et ε, η et ῃ. Sur les infinitifs doriques en εν, *voyez* §. 202, 11. Les Éoliens changeaient ει en ε devant λ, μ, ν, ρ, σ, et ils doublaient la consonne suivante, ex. : ὠτελλά, ἐμμί, ἔμμα (d'où γέμματα, c'est-à-dire, Ϝέμματα dans Hésych.), κτέννω, φθέῤῥω, σπέῤῥω (et non φθέῤῥω) pour ὠτειλή, εἰμί, εἶμα, κτείνω, φθείρω, σπείρω (2). De là χέῤῥας, Théocr. 28, 9, pour χεῖρας. Les Eoliens et les Doriens disaient aussi η pour ει, ex. : κῆνος (dor. τῆνος) pour κεῖνος, χῆρες pour χειρές, *fr. Pyth.* p. 310, 1. ed. Orell. τελῆος pour τέλειος, *fr. Pyth.* p. 284, 2. 3. 9. τελήότας, *ib. lin.* 6. (mais τελήῖος, *ib.* p. 300, 8, 12.), οἰκῆα, *ib.* 290, 1. (mais p. 296, 25. οἰκείῳ), θῆος, p. 284, 27; 286, 1. (mais p. 300, 28. θήῖον, et 296, 13, 17. θείων), σαμῆα pour σημεῖα, p. 310, 32. χερηόνων, p. 298, 15. (mais p. 290, 3, 296, 15, χερήῖον), κρῆσσον pour κρεῖσσον, p. 310, 16. Comme encore ἀμβλῆα (de ἀμβλύς) *ib.* p. 320, 1. ὀξῆα, *ib.* 2. εὐθῆα, *ib.* ἧς, πλήων, pour εἷς, πλείων (3). De là ἦμεν pour εἶναι, Thucyd. 5, 77. *Tab. Heracl.* I, 68, 101, 104; au lieu desquels dans le traité de Timée et ailleurs, il y a εἶμεν; de plus, la troisième personne ἐσσῆται pour ἐσσεῖται, ἔσεται et autres, §. 207, et les infinitifs ἐλθῆν, λαβῆν, καλῆν, pour ἐλθεῖν, etc. §. 202, 11.

Ει et ι, dans la prononciation des Béotiens, χιμένας, ἀπέχι, ἄρχι, pour χειμένας, ἀπέχει, ἄρχει, comme les Grecs modernes prononcent ει (4).

Ει et αι chez les Ioniens et les Doriens, αἰ, αἴθε, pour εἰ, εἴθε, dans Homère et Théocrite. Telles sont encore les formes doriques φθαίρω, κλαΐς, pour φθείρω, κλείς, Μῶσα λιγαῖα, pour λίγεια, dans Alcman (5).

(1) Valck. *ad* Theocr. Id. 6, 22.
(2) Kœn. *ad* Greg. p. (275) 587, (280) 597. Bast. *ad* Greg. p. 279.
(3) Kœn. *ad* Greg. p. (129) 278 *sq.* (137) 302, 40. Fisch. p. 111 *sq.*
(4) Bœckh. *Staatshaush.* II, p. 395, 3.
(5) Kœn. *ad* Greg. p. (115) 250.

Ου et ω, chez les Ioniens et les Doriens: ὦν, οὔκων, dans Hérodote et Théocrite, p. οὖν, οὔκουν: de plus, chez les Doriens, βῶλα, τὼς νόμως, τῶ ἐφάβω, Μῶσα (d'où μωσικά dans Archytas, p. 265, Orell. 272, 19; 290, 3; 302, 23; 312, 20; ce qui dans Pindare et Théocrite se dit μουσικά; μουσίσδων, Théocr. 8, 38; 11, 81: mais φιλόμωσος, 14, 61); pour βουλή, τοὺς νόμους, τοῦ ἐφήβου, Μοῦσα; et le lacédémonien παιδδῶαν pour παιζουσῶν. C'est encore ainsi qu'on trouve δῶλος, δώλα, Théocr. 2, 94; 5, 5. βωκόλος, *id.* 4, 5. βῶς, 8, 77. et βῶσιν, 9, 3. (aussi dans Homère, *Il.* η, 238: νωμῆσαι βῶν ἀζαλέην, *un bouclier couvert d'une peau de bœuf.*) ἄγωσαν, *Tab. Heracl.* II, 12. 16. ῥέωσαν, II, 13, 14, pour ἄγουσαν, ῥέουσαν (1). De οὖας est venu οὖς chez les Attiques, ὦς chez les Doriens, Théocr. 11, 32; mais tous les deux s'accordent au génit. ὠτός. Les Éoliens ont conservé l'ο, qui, dans les premiers temps, était d'un usage général, ex.: βόλα ou βόλλα, ὀρανός, Ὕει μὲν ὁ Ζεύς, ἐν δ' ὀρανῷ μέγας χειμών, dans Alcée (2).

Ου et οι, ex.: ὑπάκοισον pour ὑπάκουσον, Théocr. 7, 95, et *pass.* λιποῖσα, κατθανοῖσα, δίδοι pour δίδου (3).

§. 15. IV. Les consonnes éprouvent aussi leurs changements. Celles surtout qui se mettent l'une pour l'autre, sont les consonnes qui appartiennent à un même organe, ou qui, appartenant à des organes différents, ont une prononciation analogue. (*Voyez* §. 2.)

Β et γ. Ce que les autres Grecs, les Ioniens, par exemple, nommaient γλήχων, se disait βλήχων chez les Attiques. Au lieu de βλέφαρον, les Éoliens et les Doriens disaient γλέφαρον (4), qu'emploie Pindare. De même γάλανος, d'où vient le latin *glans*, se met pour βάλανος.

Γ et δ. Au lieu de γῆ, les Éoliens disaient δᾶ, que Théocr. 4, 17; 7, 39 (οὐ δᾶν, c'est-à-dire, οὐ μὰ τὴν γῆν), Eschyle, *Prom.* 570, et Eur. *Phœn.* 1332, emploient en forme d'interjection, ἄλευ' ὦ δᾶ, φεῦ δᾶ (5); c'est de là qu'a dû venir

(1) Gregor. p. (112 *sq.*) 246 *sq.* et Kœn. Fisch. p. 115 *sq.*
(2) Kœn. *ad* Greg. p. (82 *sq.*) 191.
(3) Fischer, p. 117 *sq.* Gregor. p. (94 *sq.*) 212.
(4) Kœn. *ad* Gregor. p. (16) 140. Fisch. p. 155.
(5) Valck. *ad Phœn.* 1304.

aussi Δημήτηρ dans le dialecte attique. Les Lacédémoniens disaient de même διφοῦρα pour γέφυρα (1).

Γ et κ, comme dans γναφεύς, att. κναφεύς (2).

Γ et λ: μόλις, att. μόγις (3).

Δ et β. Les Éoliens, pour δελφίν, Δελφοί, disaient βελφίν, Βελφοί. C'est ainsi que le latin *bis* s'est formé de δίς (4). Les Doriens au contraire disaient ὀδελός pour ὀβελός, Arist. *Ach.* 796. Greg. p. (109.) 235.

Δ et ζ. Le ζ à la vérité était éolique, mais appartenait aussi aux Ioniens; par exemple, on trouve ζορκάδες pour δορκάδες dans Hérod. [4, 192]. Pour διά les anciens disaient ζά, que les Éoliens ont conservé: de là les composés de ζά, tels que ζάκορος, ζάπλουτος, chez les Ioniens (5). Ainsi de Ζεύς, éol. Δεύς, Hésych., *h. voc.* a pu venir le génit. Διός, comme de ἕζω le subst. ἕδος. D'ailleurs les Éoliens emploient σδ pour ζ (6), comme parlaient aussi les Doriens, ex.: μελίσδεται, ψιθυρίσδει, dans Théocr., mais non dans Pind. et les fragments des Pythagoriciens publiés par Orelli: toutefois, on trouve dans Théocr. σιτίζεται, 3, 26; 4, 16; ῥαγίζοντι, 5, 113; καχλάζοντος et φράζεο, 6, 12, *sq.* κοκκύζοντες et μοχθίζοντι, 7, 48; passages dans la plupart desquels Brunck a remplacé ζ par σδ. Les Lacédémoniens au contraire disaient δδ pour ζ, ex.: γυμνάδδομαι, μάδδα, ὄδδει, παιδδωᾶν, pour γυμνάζομαι, μάζα, ὄζει, παιζουσῶν (7); les Béotiens ττ, κατασκευάττη, ἱαρειάδδοντος, sur une inscription d'Orchomène, dans Bœckh, II, p. 398, p. κατασκευάζη, ἱερεάζοντος. Au lieu de συρίζειν quelques peuples d'origine éolienne disaient συρίσσειν, les Béotiens et les Attiques συρίττειν. De même ἁρμόζειν, att. ἁρμόττειν; ὁπλίζω, béot. ὁπλίττω (8).

---

(1) Hesych. I, p. 1010.

(2) Hemst. *ad* Luc. T. I, p. 301. Brunck. *ad* Arist. *Plut.* 166. *ad* Soph. *Aj.* 1031. Herm. *ib.* 1010.

(3) Hemst. *ib.* p. 302.

(4) Fisch. p. 163.

(5) Fisch. p. 164 *sq.*

(6) Greg. p. (281) 598 et Kœn. Mais ils paraissent avoir conservé le ζ dans les mots où il se trouvait placé tout près d'un θ, comme dans καθίζευ, ἐρεθίζει. Spohn, *Lect. Theocr.* I, p. 12.

(7) Fisch. p. 169. Valck. *Epist. ad* Rœver. p. 72 *sq. ad* Theocr. *Adoniaz.* p. 289. Maitt. p. 213.

(8) Fisch. p. 169 *sq.* Gregor. p. (67) 154. *ubi v.* Kœn. Hemst. *ad* Luc. T. I, p. 312.

C'est ainsi que ἑλίσσω, ἑλελίττω et ἑλελίζω, sont des formes différentes d'un même mot.

Δ et τ. Les Lacédémoniens changeaient la terminaison ιδος en ιτος (1).

Θ et σ. Au lieu de θ, les Lacédémoniens particulièrement disaient σ, quand une voyelle suivait, ex. : σιός pour θεός, μουσίδδειν pour μυθίζειν, Ἀσαναία pour Ἀθηναία (2). Les Ioniens aussi employaient souvent σσ pour θ, comme dans βυσσός pour βυθός (3). De là la forme dorique et ionienne ἐσλός pour ἐσθλός (4).

Θ et τ : κἀτέρωτα pour καὶ ἑτέρωθεν, c'est-à-dire, καὶ ἄλλοτε, dans Sapho, *fragm.* 2. Bast. *ad* Greg. p. 187.

Θ et φ : ex. : φήρ [lat. *fera*] dans le dialecte éolique pour θήρ; ce qui se présente aussi dans Homère, φλίψεται [pour θλίψεται], *Od.* ρ, 221 ; Théocr. 15, 76, οὖφαρ (*uber*) pour οὖθαρ; et dans le dorique et attique φλᾷν pour θλᾷν, Pind. *Nem.* 10, 128. Théocr. 5, 148, 150 (5).

Θ et χ, dans les formes doriques ἔξεχα, ἐξεύχω, ἴχμα, pour ἔξωθεν, ἐξέλθω, ἴθμα (6) (ὄρνιχος vient de ὄρνιξ). Au lieu de δέχομαι il y avait une forme plus ancienne, δέκομαι, dans Hérodote, d'où viennent les mots attiques ξενοδοκεῖον, πανδοκεῖον.

K et χ. Les Attiques disaient λίσφος, σχινδαλμός, pour λίσπος, σκινδαλμός (7).

K et τ. τῆνος, dor. pour κῆνος, c'est-à-dire, κεῖνος.

Λ et ν. Les Doriens mettaient ν pour λ devant τ et θ (8), et disaient ἦνθον, φίντατος, βέντιστος, pour ἦλθον, φίλτατος, βέλτιστος (9) : prononciation toutefois qui ne se trouve pas en-

---

(1) Kœn. *ad* Gregor. p. (141 *b.*) 307.

(2) Greg. p. (136) 300, et Kœn. Wyttenb. *ad* Plut. 234, rend vraisemblable que σ se changeait aussi en θ.

(3) Fisch. p. 171. Valck. *Epist. ad* Rœver. p. 73. Kœn. *ad* Gregor. p. (136, 33) 300, 40.

(4) Greg. p. (95) 213.

(5) Fisch. p. 172. Greg. p. (289) 514 et Kœn. Valck. *ad* Theocr. *Adoniaz.* p. 371.

(6) Hemsterh. *ad* Hes. v. ἐξεχέμεναι.

(7) Pierson. *ad* Mœrid. p. 245, 350.

(8) Kœn. *ad* Greg. p. (86) 197 *sqq.* Valck. *ad* Theocr. *Adoniaz.* p. 412, *ad* Lennep. *in* Phal. p. XXIII *sq.*

(9) Fischer, p. 178.

core dans Pindare. De là encore vraisemblablement γέντο pour ἕλετο dans Homère. Les Attiques prononçaient πλεύμων, λίτρον, ce qui chez d'autres se disait πνεύμων, νίτρον (1).

M et π : ὄππατα, πέδα, étaient des formes éoliennes pour ὄμματα, μετά (2). C'est ainsi que les Lacédémoniens disaient ἀμάναν, ἀμ' ἀρχᾶρ, pour ἀπήνην, ἀπ' ἀρχῆς (3).

N et σ. Les Éoliens employaient le σ à la première personne du plur. du prés. de l'indic. act., τύπτομες pour τύπτομεν (4), et dans quelques autres mots, tels que αἰές p. αἰέν (ἀεί), μής, *Tabl. Heracl. Brit.*, pour μήν ; et au contraire ἐντί p. ἐστί (5). Que γελάϊς (γέλαις) et χρυσόϊς (χρύσοις) soient des infin. pour γελάειν, χρυσόειν, comme le dit Grégoire de Corinthe, p. (294) 619, ou des secondes personnes, p. γελᾷς, χρυσόεις, comme l'enseigne le grammairien de Meermann, p. 661, XI, et celui du Vatican, p. 690, c'est ce dont on peut douter, parce que le passage de Sapho, rapporté par Longin, où se trouvent ces mots, n'est rien moins que sûr. Toutefois, *voy.* §. 200, 3.e alinéa, *not.* 3.

Π et κ. Cette dernière lettre était mise par les Éoliens et les Ioniens dans les mots interrogatifs et relatifs, pour π, ex. : κότε, κῶς, κοῖος, ὁκότερος, ὁκόσοι, pour πότε, πῶς, ποῖος, ὁπότερος, ὁπόσοι (6).

Πτ et σσ. Au lieu de ὄπτω (ὄπτομαι), πέπτω, πίπτω, le dialecte éolien et l'ionien avaient ὄσσω (ὄσσομαι), πέσσω, πίσσω (7). C'est pour cela que les deux formes ἐνίπτω et ἐνίσσω, se rencontrent dans Homère.

P et κ : μικκός, dor. pour μικρός (8).

Σ. Les Lacédémoniens et autres le changeaient en la consonne suivante, quand elle n'était point une *liquide ;*

---

(1) Fisch. p. 182. Porson. *ad* Eur. *Or.* 271. Lobeck *ad* Phryn. p. 305.
(2) Fisch. p. 180 *sq.*
(3) Kœn. *ad* Greg. p. (130 *sq.*) 282.
(4) Kœn. *ad* Greg. p. (77) 179.
(5) Fisch. p. 184 *sq.* 199. Greg. p. (294) 619.
(6) Fisch. p. 190. Gregor. p. (193) 414.
(7) Greg. p. (290) 615. Maitt. p. 212 *sq.* Fisch. p. 214. Valck. *ad* Herodot. 685, 99. *ad* Thom. M. p. 311.
(8) Valcken. *ad* Theocr. *Adoniaz.* p. 350. Kœn. *ad* Gregor. p. 130) 282.

ex. : ἴττω p. ἴστω, διδάκκη p. διδάσκει, ἐττάν, ἐττόν p. ἐς τάν, ἐς τόν, *Decret. Laced. c. Timoth.* (1). Les Lacédémoniens et les autres peuples d'origine dorienne retranchaient souvent le σ entre deux voyelles, et le remplaçaient par l'*esprit rude ;* par exemple : πᾶα ou πάά, Arist. *Lysistr.* 994; μῶα pour μῶσα, *ib.* 1297; παιδδῶαν pour παιζουσῶν, *ib.* 1313 (2).

Σ se met souvent pour δ; ex. : ὀδμή, ion., ὀσμή, att. (*voyez* Lobeck *ad* Phryn. p. 89); κεκαδμένον, Pind. *Ol.* 1, 42, pour κεκασμένον. *Cf.* §. 188, *b* [ou 2.°], *Rem.* C'est ainsi que, d'après quelques-uns, ἴδμεν, dans Homère et Hérodote, est pour ἴσμεν (3); mais δ appartient plutôt au radical, et n'est qu'un σ adouci. *Voy.* §. 37, 4.

Σ et ρ. Les races éolo-doriennes aimaient le ρ, comme les Lacédémoniens, qui disaient ἵππορ, πόρ, σίορ, pour ἵππος, παῦς, θεός; πόϊρ, p. παῖς (d'où vient le latin *puer*). Voilà pourquoi dans le décret des Lacédémoniens contre Timothée, on lit : Τιμόθεορ ὁ Μιλήσιορ παραγινόμενορ. τὰρ ἀκόαρ. τῶρ νέωρ. Telle est encore l'origine de *honor* et *honos* en latin (4). C'est ainsi que les Érétriens disaient σκληροτήρ pour σκληρότης, suivant Plat. *Crat.* p. 434, C. Au contraire, le σ s'est postérieurement changé en un ρ, chez les nouveaux Attiques, comme dans ἄῤῥην, pour l'ionien et ancien attique ἄρσην.

Σ et ξ : dans ξύν pour σύν, chez Homère et les anciens Attiques (5). De là aussi chez les Doriens κλάξ de

---

(1) Valcken. *ad* Theocr. *Adoniaz.* p. 287, *ad Phæn.* p. 561. Kœn. *ad* Greg. p. (214) 454. Ce décret, conservé par Boëthius, *De music.* I, c. 1, (p. 1372, ed. Basil. 1570, fol.) a été corrigé par Saumaise, *De l. Hell.* p. 82. Scalig. *ad* Manil. p. 385. *ed.* Bœcl. Gronov. *Thes. ant. gr.* T. V. *Præf.* alors d'après les manuscrits dans l'édit. d'Oxf. Payne Knight, *An analyt. ess.* p. 131 *sq. Cf.* Chishull, *Antiqu. Asiat.* (Lond. 1728.) p. 128. Porson. *in Mus. crit.* IV, p. 489, et Kidd's *Misc. tracts and critic.* p. 108. Toutefois on a depuis peu élevé des doutes sur l'authenticité de ce décret : je n'ai pas pris note de l'auteur de cette opinion.

(2) *Cf. interprr. ad* Hesych. T. II, p. 1294, *not.* 19. Valck. *ad* Theocr. *Adon.* p. 274. Kœn. *ad.* Gregor. p. (137) 300 *sq.*

(3) Kœn. *ad* Gregor. p. (276) 589. Fisch p. 196.

(4) Interpr. *ad* Hesych. v. σιόρ. Casaub. *ad* Ath. VIII, p. 352. [t. IV, p. 610 *sqq. Animadv.* ed. Schweigh.] Fisch. p. 200 *sq.*

(5) Kœn. *ad* Greg. p. (10) 27. Hemst. *ad* Lucian. T. I, p. 317, Bip.

κλητ́ς, κλαΐς, et le ξ au futur, où d'autres dialectes ont un σ; *voy*. §. 181.

Σσ et ττ : ancien att. πλάσσω, nouvel att. πλάττω. Les deux σσ ne se conservent que dans πτήσσω, πτίσσω, πτύσσω. Elmsl. *ad* Soph. *OEd*. *Col*. 687, *not*.

Σ et τ. Les Éoliens et les Doriens disaient ἦντι, φατί (1), δίδωτι, ἔπετον (qui se trouve aussi dans Pind.), Ποτειδάν (2), pour ἦσι, φησί, δίδωσι, ἔπεσον, Ποσειδῶν; πλατίον pour πλησίον, Théocr. 5, 28 (3), εἴκατι p. εἴκοσι, Théocr. 4, 10; 5, 86; 14, 44; 16, 51; τύ, τί, p. σύ, σέ. Les nouveaux Attiques disaient τήμερον, μέταυλος, p. σήμερον, μέσαυλος (4). Tel est προτί, ποτί pour πρός dans Homère et chez les Doriens (5); dont l'inverse était σᾶτες, σί, dor. p. τῆτες, τί (6).

Σσ, ζ, ξ. Au lieu du double σσ le dialecte éolien employait souvent ζ; ex. : πλάζω, νίζω, pour πλάσσω, νίσσω, c'est-à-dire, νίπτω (7) : et l'ionien ξ; ex. : διξός, τριξός, pour δισσός, τρισσός (8).

Σσ et τ : λίσσομαι et λίτομαι, tous deux dans Homère.

Σφ et ψ : ex. : ψέ pour σφέ, Théocr. 4, 3. Apollon. π. ἀντων. p. 382. *Cf*. Greg. p. (116.) 253. Les Lacédémoniens supprimaient totalement le σ (9), et les Béotiens, à leur exemple, prononçaient Φίξ pour Σφίγξ, d'où vient τὸ Φίκιον ὄρος (10).

T. Les Attiques l'intercalaient dans ἀνύτω, ἀρύτω, pour ἀνύω, ἀρύω (11). D'ailleurs, cette insertion du τ après une consonne, servait de plus à allonger la forme du présent du verbe, ex. : τύπτω pour τύπω.

T et κ. Au lieu de πότε et ποτέ, ὅτε, τότε, les Doriens

---

(1) Gregor. p. (113) 247, (116) 255.
(2) Valck. *ad* Eur. *Phœn*. p. 65. Kœn. *ad* Gregor. p. (93) 209.
(3) Gregor. p. (122) 267.
(4) Pierson. *ad* Mœrid. p. 256. Fisch. p. 201. *Cf*. Hemst. *ad* Luc. T. I, p. 313 *sq*.
(5) Kœn. *ad* Greg. p. (83 *sqq*.) 193.
(6) Kœn. *ad* Greg. p. (109) 236.
(7) Greg. p. (288) 613, et Kœn. Hemsterh. *ad* Luc. T. I, p. 312.
(8) Kœn. *ad* Greg. p. (203) 435. Fisch. p. 203 *sq*.
(9) Kœn. *ad* Greg. p. (116) 253.
(10) Valck. *ad* Eur. *Phœn*. 813. Græv. et Wolf. *ad* Hes. *Th*. 326. Heyne *ad* Apollod. III, 5, 8.
(11) Greg. p. (28) 70.

disaient πόκα, ποκά (1), ὄκα (ὄκκα) (2), τόκα; et les Éoliens simplement ποτά, ὀτά, τοτά (3).

T et π; ex.: σπάδιον, σπαλείς, dor. et éol. pour στάδιον, σταλείς. De là aussi σπολάς dans le dialecte attique, pour στολάς (4), πέτταρα et πετταράκοντα pour τέσσαρα, dans l'*Inscript. d'Orchom.* Bœckh, Tab. IX, l. 38, 51; et πέσσυρες ou πίσυρες, chez les Éoliens.

Φ, β et π. Au lieu du φ les Doriens employaient π; ex.: ἀμπίθουρος, ἀμπιστατήρ, pour ἀμφίθυρος, ἀμφιστατήρ (d'où vient le latin *ambidexter*, comme *Pœnus* de Φοῖνιξ). C'est de là que sont restés dans les autres dialectes ἀμπέχειν, ἀμπέχονον, ἀμπίσχειν, etc. (5). Les Macédoniens se servaient de β, ex.: Βρύγες, Βίλιππος, Βερενίκη, pour Φρύγες, Φίλιππος, Φερενίκη (6). C'est ainsi que dans l'ancienne langue romaine on disait *Bruges* pour *Phryges*, Quint. I, 4, 15.

§. 16. Φ et χ. μοῦχορ, dor. pour μυχός (7), et au contraire ἀτρεχές dor. p. ἀτρεκές (8).

De plus, 1.° les Éoliens, les Doriens et les Ioniens, doublaient souvent les consonnes au milieu des mots; ex.: τόσσον, ὅσσον, μέσσον, pour τόσον, ὅσον, μέσον (9). Les poètes doriens et ioniens faisaient particulièrement usage de ce redoublement, ainsi que les tragiques dans les passages lyriques, rarement dans les iambes, comme dans μέσση, Soph. *Antig.* 1223, 1236. *Thyest.* fr. VI. ἐσσύθη, *Aj.* 294. ἐννέπειν, *ib.* 12. ἔσσομ', *Electr.* 818 (toutefois *voy.* Herm. sur le vs. 808) (10); et s'ils l'employaient dans les récits, il paraît que ce n'était que dans les endroits où le poète vou-

---

(1) Schæf. *ad* Greg. p. 186.

(2) Sur ὄκκᾱ et ὄκκᾰ *voy.* §. 21. Matthiæ. L'étudiant distinguera ὄκκα avec la dernière syllabe brève, de ὄκκα avec la dernière longue, qui est pour ὄκα κα (ὅτε κε), Théocr. VIII, 68: οὔ τι χαμεῖσθ', ὄκκα πάλιν ἄδε φύηται. Blomfield.

(3) Kœn. *ad* Gregor. p. (80 *sq.*) 186. Fisch. p. 212 *sq.*

(4) Kœn. *ad* Gregor. p. (167) 364.

(5) *Ad* Hesych. T. I, p. 284. Kœn. *ad* Gregor. p. (159) 344.

(6) Valck. *ad* Herod. p. 457, 99. *ad* Callim. *fr.* p. 39.

(7) Kœn. *ad* Greg. p. (158) 343.

(8) Kœn. *ad* Greg. p. (167, *a.*) 362 *sq.*

(9) Kœn. *ad* Greg. p. (88) 200, (136) 299. Sur ce qui suit voyez le *Journ. littér. d'Iena*, 1809, n.° 243, p. 127.

(10) Lobeck et Erfurdt *ad* Soph. *Ajac.* 184. Monk. *ad* Eur. *Alc.* 234. *Cf.* Blomfield. *ad* Æsch. *Pers.* 871.

lait se rapprocher du ton de la narration ionienne. Les aspirées se redoublaient en les faisant précéder de leur *ténue* correspondante, comme dans ὄκχος, ὀκχέειν, dans Pindare; bien que le redoublement des consonnes paraisse avoir eu lieu moins dans l'écriture que dans la prononciation, comme on le peut présumer par ὄφιν, *Il.* μ', 208, qui semble avoir dû se prononcer ὄπφιν, et βρόχον, Théogn. 1057, Br., comme βρόκχον (1). Ce redoublement toutefois ne se présente pas indistinctement dans tous les mots; il n'a jamais lieu, par exemple, dans ἐπειδή, quoique la première syllabe devienne souvent longue, ex.: ἐπειδὴ νῆάς τε καὶ Ἑλλήσποντον ἵκοντο. Au contraire, on écrivait ἔδδεισε, περιδδείσασα, *Il.* ό, 123; ἀδδηκότες, quand la première syllabe devait être longue, quoiqu'il se trouve aussi des passages tels que ceux-ci: μέγα τε δεινόν τε, *Il.* λ, 10; ἀλλᾱ δέος ἰσχάνει ἄνδρας, ξ', 387; οὐδ' ἄρ' ἔτῑ δήν, *Il.* ζ', 139; ἀλλὰ μάλᾱ δήν, α', 416. Le redoublement le plus fréquent est celui des consonnes σ, λ, ρ, et régulièrement de cette dernière lettre, toutes les fois qu'une voyelle simple précède dans la formation ou dans la composition: ce redoublement se présente aussi entre deux mots distincts: Théocr. 24, 42, ὅῤῥ' οἱ ὕπερθε, pour ὅ ῥ' οἱ ὕπ. τοσσοῦτον, *Od.* ξ', 99; φ', 250, 405. Le π se redouble rarement, et même ne se redouble bien que dans ὁππότε, ὅππως, ὁπποῖος, etc. Il est à remarquer que ce redoublement a lieu surtout dans le cas où ὁ est mis comme syllabe additionnelle au commencement des mots qui existent par eux-mêmes, indépendamment de cette addition, tels que πότε, πῶς, ποῖος, πῇ, πότερος. Ailleurs, pour allonger la syllabe qui précède le π, le σ se place devant cette lettre, comme dans ἑσπόμενος, *Il.* μ', 395; ν', 570. ἔσπετε de ἔπω, *Il.* β', 484. De là le σ employé comme augment dans ἔπω, ἔχω. K est redoublé par les Éoliens dans ὄκκα; τ ne l'est que par les poètes dans ὅττι ou ὅ,ττι; de même que μ dans les anciennes formes éolo-doriennes ἄμμες, ὕμμες, ἄμμι, ὕμμι, et dans φιλομμειδής, ἐϋμμελίης, ἔμμαθεν, *Od.* ρ', 226; σ', 362. Mais au lieu de νώνυμμος, ὑπεμμήμυκε, on écrivait plutôt νώνυμνος (*cf.* δίδυμνος, Pind. *Ol.* 3, 37; éd. Bœckh. 13, 21;

(1) Schæf. *ad* Brunk. *Gnom.* p. 71, 187.

et ἀπάλαμνος), ὑπεμνήμυκε; ν ajouté dans ἐύννητος [pour εὔνητος] *Od.* ή, 97. Les *moyennes* β, γ, δ, hors les cas cités plus haut, ne se redoublent que lorsqu'une préposition, rejetant sa voyelle finale, change la consonne qui reste après ce retranchement, en la consonne initiale du mot suivant, comme dans κάββαλε, καββάς [p. κατέβαλε, καταβάς] (mots où l'on trouve aussi dans les manuscrits κάμβαλε, καμβάς), et κὰγ γόνυ [p. κατὰ γόνυ].

II. 1.° Les aspirées se transposent souvent dans les dialectes; par exemple, les Ioniens disaient κιθών, ἐνθαῦτα, ἐνθεῦτεν, et les Attiques χιτών, ἐνταῦθα, ἐντεῦθεν. Même transposition dans Χαλκηδών et Καλχηδών (1).

2.° Nous avons remarqué précédemment que les Éoliens avaient conservé l'ancienne orthographe. Ils avaient de plus coutume de transposer les consonnes πσ et κσ, et pour πσέλλιον (ψέλλιον), κσίφος (ξίφος), ils prononçaient σπέλλιον, σκίφος (2).

3.° De pareilles transpositions (telles que celle de πόρτι, dor. p. πρότι, πρός, sur les inscriptions) (3) ont lieu dans tous les dialectes. Dans la langue homérique se trouve particulièrement ἔπραθον de πέρθω, ἔδραθον de δαρθάνω, ἔδρακον de δέρκω. *Voy.* §. 193, *Remarq.* 4. τέτρατος p. τέταρτος, κραδίη p. καρδία, Κράπαθος pour Κάρπαθος, δρατός p. δαρτός de δέρω, *Il.* ψ', 169; et, d'une manière inverse, ἀταρπός p. ἀτραπός. A cela se rattache l'intercalation du β (§. 42) dans ἤμβροτον p. ἤμρατον, ἤμαρτον, ainsi que dans le dorien ἐμβραμένη p. εἱμαρμένη. On admettra difficilement que ce soient de simples licences poétiques, quoique elles ne se présentent exclusivement que chez les poètes; elles doivent plutôt se fonder sur deux formes d'abord également en usage. C'est ce qu'on reconnaît clairement dans les formes κάρτος et κράτος, καρτερός et κρατερός, qu'on rencontre toutes deux dans Homère, mais dont la dernière est restée en usage. De κάρτος s'est formé κάρτα chez Homère, Hérodote et les tragiques, κάρτιστος chez Homère, *Il.* ά, vs. 266, etc.; le comparatif dorien κάῤῥων pour κάρσων, à la place duquel le dialecte io-

---

(1) Greg. p. (193) 414. Fisch. 1, p. 154. Schweigh. *ad* Athen. T. II, p. 121.

(2) Gregor. p. (281) 598, et Kœn.

(3) Kœn. *ad* Greg. p. (110) 238.

nien avait κρέσσων, et l'attique κρείσσων; et enfin la forme attique et usitée καρτερεῖν: de κράτος la seule dérivation en usage est κρατεῖν, et l'attique κρατύνειν, dans Homère καρτύνειν. Par analogie à κάρτιστος, s'est formé aussi βάρδιστος, *Il.* ψ, 310, 530; Théocr. 15, 104, de βαρδύς pour βραδύς. Ainsi se permutent chez les tragiques, selon que le mètre en a besoin, θάρσος, θαρσύνω, et θράσος, θρασύνω (mais θρασύς est seul usité). De ces formes, la dernière (θράσος, θρασύνω), restée dans la langue usuelle, est résultée tout simplement d'un adoucissement de la prononciation, sans différer de la première pour le sens (1), de même que les nouveaux Attiques ont employé la forme plus douce θαῤῥεῖν, au lieu de la rude θαρσεῖν. Nous citerons encore κρίκος pour κίρκος, et πυκνός de l'ancien attique, au lieu de πνυκός (2).

4.° Quelquefois aussi se réunissent dans l'ancienne langue deux consonnes, dont la seconde disparut par la suite, mais fut conservée par les poètes pour la commodité du mètre, par exemple, πτόλεμος, πτόλις, χθαμαλός de χαμαί, plus tard χαμηλός. Quelque chose de semblable est arrivé dans les formes σμικρός (ion. et ancien att.), σκεδάννυμι, σμίλαξ, à la place desquelles on a dit dans le nouvel attique μικρός, μίλαξ, et Homère emploie κεδασθείς. Le ς a disparu à la fin de μάκαρς, qu'Alcman employait encore (*Apollon.* π. ἀντωνυμ. p. 334, A.). Des consonnes initiales au contraire ont été retranchées dans γαῖα, αἶα; λείβειν, εἴβειν; φῇ, ᾗ. *Ibid.* γ est placé devant le δ dans δοῦπος, δουπέω, par exemple, ἐγδούπησε dans Homère, βαρύγδουπος, *ibid.*, μελίγδουπος, Pind. *Nem.* 11, 23. Est-ce une sorte de *digamma*? *Cf.* §. 35; et s'en suit-il que la syllabe brève doive être transformée en longue devant δείδω, δεινός?

(1) Elmsl. *ad* Eur. *Med.* 456.
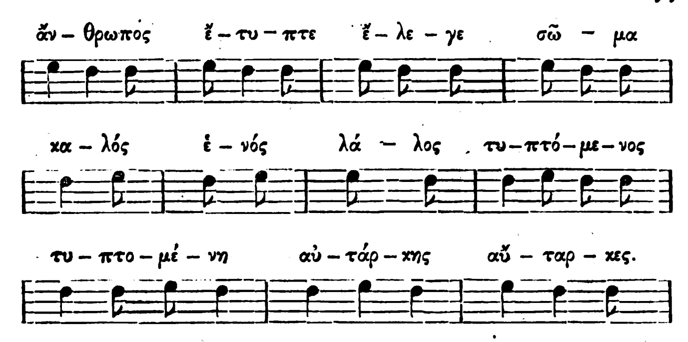
(2) Fisch. I, p. 151. Küster. *ad* Aristoph. *Thesm.* 665. Porson. *ad* Arist. *Equ.* 1105. Plusieurs métathèses du ῥ sont citées par Kœn. *ad* Gregor. p. (156) 337, *rem.* 91. *Cf. ib.* p. (232) 488.

DE LA QUANTITÉ ET DES ACCENTS.

§. 17. La prononciation des mots grecs, indépendamment de celle des lettres prises en elles-mêmes, est encore marquée par deux choses, la *Quantité* des syllabes et l'*Accentuation*. La première repose sur la longueur ou la brièveté des syllabes, autrement dit, sur la mesure du temps, relative au degré de vitesse que la prononciation doit donner à chaque syllabe; car il est clair que la prononciation de la seconde syllabe dans *parēre*, OBÉIR, exige plus de lenteur que la même syllabe dans *parĕre*, ENFANTER. On prend la brève pour base, et on lui attribue la vitesse *d'un temps, unius moræ;* on donne *deux temps* à la longue, de sorte que deux brèves sont exactement équivalentes d'une longue. Quant à l'accent, il marque, non pas la mesure d'une syllabe, mais seulement l'élévation ou l'abaissement de la voix, c'est-à-dire qu'il indique quelle syllabe doit se prononcer soit avec un son plus aigu, soit avec un son plus grave (les mots AIGU et GRAVE étant pris dans la signification musicale). Ainsi en allemand *unsterblich* (immortel), *unartig* (méchant), *Altvater* (grand-père), ont l'accent sur la dernière, qui dès-lors est prononcée avec un son plus élevé; ainsi diffèrent encore par l'accent *gébet* (donnez) et *Gebét* (prière), *übersetzen* (passer, franchir) et *übersétzen* (traduire). Seulement en allemand l'accent a coutume de marquer aussi la quantité des syllabes, tandis qu'en grec ce sont deux choses essentiellement différentes, mais qui peuvent se réunir dans la prononciation; et il est aussi fautif, par exemple, de prononcer ἄνθρωπος, Ὅμηρος, seulement d'après l'accent, comme *ánthrŏpos*, *Homĕros*, que de le prononcer seulement d'après la quantité. Cette liaison de l'accent avec la quantité dans la prononciation, ressortira davantage au moyen des signes musicaux, dans lesquels on peut exprimer la syllabe longue par $\frac{1}{4}$ de *ronde* ♩ (ou une *noire*), et la brève par $\frac{1}{8}$ ♪ (une *croche*), l'accent, au contraire, en élevant la note d'un *demi-ton* (1).

---

(1) M. Blomfield dit à ce sujet : *Whether this musical diagram may accord with the inflexions of a German voice in common conversation, I*



Remarque. Les grammairiens nommaient προσῳδίαι les signes de la quantité et de l'accentuation, ainsi que ceux qui représentaient les *esprits*, et ils en comptaient sept, les trois accents (τόνους), l'*aigu* ´, le *grave* `, et le *circonflexe* ˜, les marques de la mesure du temps (χρόνους), celles de la *longue* ¯ (κεραία), et celle de la *brève* ˘ (υ ψιλόν), et enfin les *esprits* ᾿ ῾. Ils y ajoutaient improprement comme autres προσῳδίαι, l'*apostrophe*, l'*hyphen*, la *diastole* (ou *hypodiastole*). *Voy.* Sextus Empir. p. 240, §. 113. Villoison, *Anecd. gr.* T. II, p. 103, 105, 107, 113. Bekker. *Anecd.* p. 676, 678, 683, 30; 696, 26. Fisch. *ad* Well. I, p. 247 *sqq.*

I. DE LA QUANTITÉ.

§. 18. Ce n'est proprement que par les œuvres des poètes que nous connaissons la quantité des syllabes; mais elle avait aussi son importance dans la langue parlée. En effet, dans la langue usuelle, chaque syllabe est également ou brève, ou longue; elle l'est, soit par la nature de la voyelle (φύσει), soit aussi par position (θέσει).

I. η et ω sont longs par leur nature, ε et ο sont brefs; α, ι, υ sont longs dans quelques mots, brefs dans d'autres, ou bien ils ont une mesure différente dans différents

---

cannot say; but we *have nothing akin to it.* (Je ne puis juger si cette tablature peut s'accorder avec les inflexions d'un organe allemand dans la conversation ordinaire; mais, nous autres Anglais, nous n'avons rien d'analogue à cela.) Si ce savant veut faire attention au jeu de son propre organe, tandis qu'il prononce, par exemple, le mot *immediately* (immédiatement), il entendra que, dans la prononciation de la syllabe *me*, la voix s'élève à-peu-près d'un demi-ton, c'est-à-dire que l'accent frappe sur cette syllabe.

dialectes. Ces lettres pour cette raison s'appellent *dichrones*, δίχρονοι (*à deux espèces de temps*), ou *douteuses*, ἀμφίβολοι, *ancipites* (1). Toutes les diphthongues aussi sont longues de leur nature, ainsi que les voyelles contractées, comme ἄκων de ἀέκων, ἆθλον de ἄεθλον, et les *crases*, comme τἀν pour τὰ ἐν, τἄν pour τοι ἄν; mais τ' ἄν (τε ἄν) est bref.

Remarque 1. Dans l'hexamètre homérique, et par suite dans les vers dactyliques des poètes postérieurs, la quantité de plusieurs syllabes est réellement variable dans les mêmes mots : au commencement, dans Ἄρες, Ἄρες βροτολοιγέ, *Il.* ε, 31 ; φίλε κασίγνητε, *Il.* ι, 359. ἐπειδὴ νῆάς τε καὶ Ἑλλήσποντον ἵκοντο, *Il.* ψ', 2. ἑκηβόλου Ἀπόλλωνος, *Il.* α, 14. διὰ μὲν ἀσπίδος, *Il.* γ', 357, où dans le vers suivant on lit καὶ διὰ θώρηκος (2); dans le milieu des mots, surtout de ceux qui sont composés, ἀπενίζοντο, *Il.* κ', 572. διαμελεϊστί, *Od.* ι, 291. σ', 338. μῆνιν ἀποειπών, *Il.* τ', 35; et sans composition dans ἐριδήσασθαι, *Il.* ψ', 792 (3). Cela est fréquent surtout dans les syllabes finales brèves, lors même que le mot finit par une voyelle et que le mot suivant commence par une consonne, comme dans le passage cité plus haut, φίλε κασίγνητε, κόμισαί τέ με, et dans αἰδοῖός τέ μοι ἐσσὶ, φίλε ἑκυρὲ, δεινός τε, *Il.* γ', 172. ἐς δ' ὄχεα φλόγεα ποσὶ βήσατο, *Il.* ι, 745. θ', 389. καὶ πεδία λωτεῦντα, *Il.* μ', 283. πίσε δὲ λίθος εἴσω, *ib.* 459. στῆ δ' ἄρ' ἐπὶ μελίης, χ', 225 : et aussi lorsque la syllabe brève est terminée par une consonne, et que le mot suivant commence par une voyelle, *Il.* η, 77, εἰ μέν κεν ἐμέ. λ', 442, ἤτοι μὲν ἔμ' ἔπαυσας. α, 474, μέλποντες Ἑκάεργον. σ', 288, μέροπες ἄνθρωποι (4). Il est des cas, assez rares, où un mot, commençant par une voyelle, succède à un autre qui finit par une voyelle, comme dans αἰδοῖός τέ μοι ἐσσὶ, φίλε ἑκυρὲ, δεινός τε; et, cela n'arrivait ordinairement que quand le mot suivant, d'après une conjecture vraisemblable, s'était prononcé jadis avec le digamma, précisément comme dans φίλε Fεκυρέ. Dans quelques prépositions la syllabe brève α et ο se change souvent à la fin en αι, et par conséquent devient longue, comme παραί, διαί, ὑπαί; les deux dernières prépositions se

(1) Autre chose est κοινὴ συλλαβή, c'est-à-dire une syllabe qui peut être employée longue et brève, par exemple, une voyelle longue ou une diphthongue à la fin d'un mot, lorsque le mot suivant commence par une voyelle, comme οὔτι μοι αἰτίη ἐσσί, ou bien une brève, qui devant une *muette*, suivie d'une *liquide*, reste brève ; mais peut aussi devenir longue ; ou bien enfin une syllabe finale brève, qui peut d'une autre manière se prendre comme longue (comme par l'*élévation de la mesure*, *arsis*). *Voy.* Hephæst. p. 3, *sqq.* ed. Pauw ; p. 6, *sqq.* ed. Gaisf. Draco Str. p. 5, 9. Bekk. *Anecd. gr.* p. 825, *sqq.*

(2) Spitzner, *De Vers. her.* p. 72, *sqq.* Thiersch, *Gramm.* p. 176, *sqq.*

(3) Spitzner, p. 79.

(4) Spitzn. p. 26 *sqq.* 39 *sqq.* 47 *sqq.* 60 *sqq.* 67 *sqq*

présentent sous cette forme même chez les tragiques dans les morceaux lyriques (*Voy.* Seidler, *De vers. dochm.* p. 94). Hermann (*ad* Soph. *Phil.* 184) voudrait y joindre encore μεταί.

§. 19. Encore ces syllabes brèves transformées en longues ne trouvent-elles pas place partout indistinctement, mais 1.° elles entrent particulièrement dans l'*arsis,* c'est-à-dire dans la première syllabe longue d'un pied de vers, parce qu'il est dans la nature du rhythme que cette syllabe soit prononcée avec une plus forte intonation. C'est le cas où se trouvent tous les exemples ci-dessus. Cette transformation d'une brève en longue se rencontre cependant hors de l'*arsis* (dans la *thésis*), par ex., *Il.* λ', 36, βλοσυ|ρῶπις ἐστεφάνωτο. ν', 172, ναῖε δὲ Πηδαῖ|ον πρὶν ἐλθεῖν υἷας Ἀχαιῶν. ό, 66, et plus souvent dans Ἰλί|ου προπάροιθεν. ό, 554, ἀν|εψι|οῦ κταμένοιο. β', 731, Ἀ|σκληπι|οῦ δύο παῖδε. Particulièrement dans les noms en —ίη, par exemple, *Il.* ά, 205, ἧς ὑπερ|οπλί|ῃσι. *Od.* ν', 142. ἀ|τιμί|ῃσιν, etc. (1).

2.° Cette puissance de l'*arsis* est encore étayée de ce que fort souvent la syllabe brève, employée comme longue, est suivie d'une consonne, qui, dans la prononciation, peut aisément être doublée, surtout λ, μ, ν, ρ, σ, par exemple, *Il.* β', 44. ποσσὶ δ' ὑ|πὸ λιπαροῖσιν. ξ', 171: ἐχρίσατο|δὲ λίπ' ἐλαίῳ. έ, 748, Ἥρη|δὲ μάστιγι --. π', 774, πολλὰ δὲ|χερμάδι|α μεγάλα. λ', 476, ἰῷ ἀπὸ νευρῆς. δ', 274, ἅμα|δὲ νέφος|εἵπετο--, etc. ἴμεναι, *Il.* υ', 365. ἀρόμεναι, Hes. Ἔργ. 22. ζευγνῦμεν, *Il.* π', 145, par analogie avec τιθήμεναι *Il.* ψ', 83, 247 (2): souvent aussi devant δ, par exemple, μέγα | τε δει|νόν τε: particulièrement devant ῥ; *Od.* β', 198, πυκνὰ ῥωγαλέην. *Il.* ώ, 755, πολλὰ ῥυστάζεσκεν (3). Dans nos éditions des chants d'Homère et d'Hésiode il règne à ce sujet beaucoup d'incertitude; dans un seul et même mot la consonne sera souvent écrite double, d'après l'exemple des grammairiens, comme ἔλλαβε, ἔδδεισε, ἐϋμμελίης, mais non pas dans ἀπενίζοντο; *Il.* x', 572, ἐκηβόλου|Ἀπόλλωνος, et autres. βρόχον ἀποῤῥήξας, Théogn. 1057. Brunck. αἰόλον ὄφιν, *Il.* μ', 208. Mais s'il s'agit d'établir que ce redoublement des consonnes, facilement amené dans la prononciation, avait, indépendamment de l'*arsis*, la faculté de rendre longue une syllabe brève, c'est ce que prouve la grande rareté des passages, où une syllabe brève devient longue dans la *thésis*, comme *Il.* έ, 358. πολλὰ|λισσομένη. Hesiod. *ap.* Athen. p. 498,

---

(1) Spitzn. p. 81 *sqq.* Erfurdt, *ad* Sophocl. *Antig.* vs. 134, ἀντίτυ|πα δ' ἐπὶ γᾷ πέσε --, affirme que les tragiques aussi se permettent dans les vers dactyliques de rendre longue une brève par l'*arsis;* mais c'est le seul passage qu'on puisse alléguer pour cette assertion: car Euripide, *Hipp.* 1154, dit avec bien plus de rectitude νυμφιδία — ἅμιλλα.

(2) Spitzn. p. 25 *sq.* 37 *sq.* 42 *sq.* 51 *sq.* 66 *sq.*

(3) Si notamment devant δείδω, et les mots qui en dérivent, δέος, δειλός, δειμός, δεινός, et devant δή (Herm. *Disqu. de Orph.* p. 705), la syllabe brève se trouve employée comme longue (*voy.* Dawes. *Misc. cr.* p. 165, 168; Buttmann, *Gramm. compl.* p. 41 *sq.*), c'est plutôt par hasard, que par suite d'une faculté particulière du δ dans ces mots.

B. πλήσας δ' ἀργύρε|ον σκύ|φον (σκύπφον) φέρε - - (1). Chez Pindare, de même que dans la prosodie attique, on a conservé cette faculté de rendre longue la syllabe précédente, mais seulement devant le ῥ au commencement d'un mot; et encore seulement dans l'*arsis*, par exemple, Pind. P. 1, 86, πολλὰ δὲ ῥίψαις. Soph. *Ant.* 318, τί δὲ; ῥυθμίζεις τὴν ἐμὴν λύπην ὅπου. Eur. *Ion.* 530, παῦε, μὴ ψαύσας τὰ τοῦ θεοῦ στέμματα ῥήξῃς χερί (2). Mais non dans la *thesis*: Æsch. *Prom.* 991, πρὸς ταῦτα ῥιπτέσθω μὲν αἰθαλοῦσσα φλόξ. *Cf. ib.* 711. Soph. *OEd.* T. 72, τήνδε ῥυσαίμην πόλιν. *Cf.* 1289. Eur. *Bacch.* 1338, σχήσουσι σὲ δ' Ἄρης Ἁρμονίαν τε ῥύσεται (3).

3.° Une troisième cause qui donnait aux poètes, mais seulement aux anciens épiques, occasion d'employer comme longue une syllabe brève, était le besoin du mètre, avec lequel certains mots n'auraient pu s'ajuster, si leur nature prosodique n'avait été changée. Voilà pourquoi dans les mots où, selon la quantité naturelle, trois brèves ou même plus, se suivent, et par conséquent ne pourraient former un dactyle véritable, on allonge une de ces brèves, comme dans ἀθάνατος, toujours ainsi prosodié chez Homère et les tragiques (4). Ainsi ἀνέρι, ἀνέρα, ἀνέρες (ainsi que dans Pindare, *Ol.* 1, 106. *Pyth.* 5, 27. *Nem.* 6, 50.) On aurait autrement ἀνήρ (c'est ἀνήρ chez Pind. *Ol.* 14, 10), θυγατέρες, *Il.* β', 492, et θυγατήρ. De même Κρονίων dans Homère a l'ι long; Κρονίωνα et Κρονίωνι ont l'ι bref (5); chez Pindare, au contraire, ι dans Κρονίων est tantôt long, *Pyth.* 1, 136, tantôt bref, P. 3, 101; 4, 102; *Nem.* 1, 23. Pourtant cela n'a coutume d'arriver, que quand les brèves, transformées en longues, tombent sur l'*arsis*. A ces cas se rattachent aussi les noms en —ίη avec la pénultième longue, comme dans ὑπεροπλίῃσι, *Il.* ά, 205; ὑποδεξίη, ί, 73; ajoutez-y κακοεργίης, *Od.* χ', 374; ἀεργίης, *Od.* ώ, 250. Ἑστίην, Hésiod. *Théogon.* 454; ἀνολβίην (Ἔργ. 319). *Voy.* d'autres exemples chez Hermann, *Elem. doctr. metr.* p. 56 (6), où la mesure naturelle - ᴗ - serait tout-à-fait inapplicable à l'hexamètre. Mais on ne pouvait éviter cette licence particulièrement dans les noms propres, comme dans Πριαμίδης, et par suite peut-être, la liberté de

---

(1) Brunck. *ad* Gnom. p. 314 (134, Schæf.), *ad* Æsch. *Sept. c. Th.* p. 490. Schæf. *ad* Gnom. p. 71, 187. Mais lorsque Brunck qualifie de longue la syllabe θα dans θαλερωτέρῳ d'Eschyle, *Sept. c. Theb.* 709, c'est une erreur, puisque c'est un vers dochmaïque, ᴗ̄ ᴗᴗ̄ - ᴗ - — θοι θαλερωτέρῳ.

(2) Dawes p. 160 *sqq.* Markl. *ad* Eur. *Suppl.* 94. Brunck. *ad* Eur. *Hipp.* 462. 462. Æsch. *Prom.* 1031. Arist. *Plut.* 51, 1065. Schæf. *ad* Theocr. 24, 42. Gaisford. *ad* Heph. p. 219 *sq.* Erfurdt. *ad* Soph. *OEd.* T. 840. Bœckh. *ad* Pind. *Ol.* 8, 23. *Pyth.* 1, 45.

(3) Cette remarque est de Jac. Tate, *apud* Dalzel. *Collect. gr.* Voy. *Quart. Rev.* n. 9, p. 225; n. 14, p. 463, *not.* Monk. *ad* Eur. *Hipp.* 461.

(4) Porson. *ad* Eur. *Med.* 139. Gaisford. *ad* Heph. p. 219. Pour la suite *voy.* Thiersch, *Gramm.* p. 176.

(5) Spitzner, *De v. her* p. 92.

(6) Et non pas p. 36. GL.

rendre longue l'avant-dernière syllabe dans Ἰλίου, Ἀσκληπιοῦ, Ἰλίου, ἀνεψιοῦ, parce que la mesure naturelle des trois dernières syllabes, -υ-, répugne au dactyle. Dans Αἰόλου, *Od.* x', 36, on ajoute le redoublement du λ, et dans ces cas les tragiques se permettent d'allonger certaines brèves, comme dans Ἱππομέδοντος, Æsch. *S. c. Th.* 494. Παρθενοπαῖος, *ib.* 553. Τελεύταντος, Soph. *Ai.* 210; et Ἀλφεσίβοιαν dans un fragment du même poète, libertés qui ont pour elles l'autorité de la réduplication homérique des consonnes suivantes, μ, ν, λ, σ (1).

§ 20. Cependant il est toujours difficile de croire que les anciens poètes se soient permis de rendre longues des syllabes brèves de leur nature, uniquement pour les motifs ci-dessus, parmi lesquels le plus choquant, d'après les idées que nous nous sommes faites d'une prosodie perfectionnée, est celui qu'on tire du besoin de la mesure; liberté plus incompréhensible encore, lorsque la quantité aurait été déjà marquée d'une manière si précise, par la langue parlée, comme c'était souvent le cas dans la prosodie attique. En effet le poète lui-même ne peut pas s'affranchir du respect que l'on doit à la prononciation une fois adoptée généralement, sans s'exposer au blâme le plus sévère, ou sans se rendre ridicule, et encore moins, lorsque c'est uniquement par l'ouïe qu'il agit sur le peuple, et que, comme dans les poésies d'Homère, il ne compose qu'en suivant l'inspiration d'un sentiment exquis de l'harmonie et du rhythme. Il n'est donc pas invraisemblable que, dans les temps les plus reculés, même pour la prononciation ordinaire, la mesure des voyelles, et non-seulement des *douteuses* α, ι, υ, mais aussi des sons *E* et *O* (ε et η, ο et ω), ait été encore très indécise et très vacillante, de sorte qu'on n'était pas surpris quand le poète employait ces syllabes, tantôt comme longues, tantôt comme brèves, selon le besoin de la mesure. Cela est d'autant plus présumable dans un temps où l'usage de l'écriture était encore si borné, comme il le fut au siècle d'Homère, et chez un peuple qui commença beaucoup plus tard à reconnaître le besoin de distinguer les sons longs et brefs de *E* et de *O*, par des signes différents. Mais ces sons étaient, suivant le besoin du mètre, employés aussi par les anciens poètes, tantôt comme brefs, tantôt comme longs; voilà ce que démontrent jusqu'à l'évidence les formes écrites avec un ε ou un ο, et qui ressemblent ainsi à un présent ou à un futur indicatif, mais d'ailleurs ne portent pas le caractère incontestable de l'indicatif, et cela dans des cas où la liaison du discours, ainsi que l'usage de la langue homérique, exige le conjonctif, et conséquemment un η et un ω, par exemple, ἴομεν, εἴδομεν, στείομεν, etc. (§. 195, 7); εἰ μὲν γάρ κέ σε νῦν ἀπολύσομεν, ἠὲ μεθῶμεν, *Il.* x', 449; ὄφρα... βάσομεν, ἵκωμαί τε, Pind. *Ol.* 6, 40. Ainsi dans l'ancienne prosodie latine la syllabe du milieu dans *accedo* était employée comme brève, comme dans ce vers crétique d'Ennius, *quo accĕdam, quo applicem*, et dans Plaute. Ce qui, d'après la façon d'écrire plus récente, donne ἕως dans Homère, forme un iambe dans un seul passage de ce poète, *Od.* β', 78: χρήματ' ἀπαιτίζοντες, ἕως κ' ἀπὸ πάντα δοθείη; un spondée dans d'autres: *Od.* μ', 327: οἱ δ' εἵως μὲν σῖτον ἔχον, et *Iliad.* υ', vs. 412; dans d'autres,

---

(1) Brunck. *ad* Æsch. *S. c. Th.* 490. Herm. *Elem. d. metr.* p. 44, 45.

il n'a que la valeur d'une syllabe, *Il.* ρ', 727; *Od.* β', 148; ἑ, 123; τ', 530. Mais dans le reste des passages de l'Iliade, ἕως est suivi d'une brève, de sorte qu'il doit être considéré comme un trochée, εἷος ou ἧος, ἕως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε, ἕως ἐγὼ περὶ κεῖνα, ἕως ἐπῆλθον, etc. (1). De plus, la différence de quantité des mêmes mots dans différents dialectes, par exemple καλός, ἶσος ionien-homérique, κᾰλός, ἴσος attique, etc., prouve une ancienne incertitude dans la quantité de ces syllabes. Même dans la prosodie attique, du reste si bien précisée, il y a encore plusieurs syllabes douteuses, comme ἀΐω avec α long dans Eurip. *Hecub.* 174, avec α bref, *ib.* 177 (Blomfield *ad* Æsch. *Pers.* 639); ἵημι avec ι long et bref dans Eur. *Hec.* 900; *coll.* 338; *Iph.* T. 295; *coll.* 299 (Brunck. *ad* Soph. *El.* 131; Maltby *ad* Morell. *Thes.* p. 938, *n.* 3. [? p. 813, ed. 1824. GL.] 3); φάρος avec α long, Eur *El.* 319, avec α bref *ib.* 546 (Brunck. *Lex. Soph.* v. φάρος. Draco Strat. p. 35, 92), ἀνῐα (Porson *ad* Eur. *Phœn.* 1334). D'après tout cela, ce ne serait nullement une conjecture dénuée de fondement, que de supposer que, pour la langue homérique et l'ancien ionien, toutes les voyelles dans beaucoup de mots (non pas dans tous; car μικρός, τιμή, etc., ont toujours ι long chez Homère, καλός α long) ont eu une quantité indéterminée, et que les poètes, par cela même, auront été autorisés à employer ces mots tantôt brefs, tantôt longs, surtout le dernier des deux, lorsque l'*arsis* ou le redoublement de la consonne survenait dans la prononciation.

§. 21. *Nota.* Quand des grammairiens anciens et modernes, entre autres Hermann, *Elem. doctr. metr.* p. 36 *sqq.*, prétendent que, par la force de l'accent, surtout de l'aigu, une syllabe brève de sa nature peut devenir longue, il y a plus d'un doute à objecter. La langue grecque avait certainement déjà l'accentuation au siècle d'Homère, puisque aucune langue ne s'en passe: mais, tandis que dans les langues vivantes, comme l'allemand et le grec moderne, l'accent a empiété sur la quantité, au contraire dans le grec ancien et chez Homère l'accent et la quantité sont tout-à-fait indépendants l'un de l'autre, si bien que la quantité détermine à la vérité quelquefois l'accent, mais que jamais l'inverse n'a lieu dans des cas hors de doute. Cela découle de la nature des choses; l'élévation de la voix sur un ton plus haut (2), c'est-à-dire, l'accent (3), ne peut exactement pas plus rendre longue la syllabe brève, qu'un huitième de note, c'est-à-dire une croche, ne peut acquérir la valeur d'une croche pointée (4), ou bien d'un quart de note ou noire, parce que cette croche serait dans l'échelle musicale montée d'un demi-ton ou même d'un ton entier. Si donc cette force de l'accent est déjà par elle-même fort invraisemblable, elle le devient encore plus, quand on considère que le nombre des passages, où l'accent aurait cette vertu, est incomparablement plus petit que ceux où il

---

(1) Hermann. *De metr.* p. 86 *sq. Elem. d. metr.* p. 58, 59, ed. 1816.

(2) L'*arsis* est autre chose; ce n'est pas seulement une élévation, c'est encore en même temps une intonation plus forte d'une syllabe.

(3) L'*accent* pris ici dans le sens étymologique, *ad* — *cantus*. GL.

(4) Une note *pointée*, en musique, est augmentée de la moitié de sa valeur. GL.

n'exerce aucune influence sur la quantité (comme dans ἕως, qui s'emploie de quatre manières différentes, quoique l'accent reste toujours le même), et où même il est diamétralement opposé à cette quantité; et quand on réfléchit que dans tous ces passages l'emploi des brèves en longues s'explique suffisamment par ce qui a été dit ci-dessus. Cette supposition ou hypothèse de l'effet de l'accent est encore très faiblement établie, ou plutôt elle ne l'est pas du tout. Encore moins peut-on accorder de l'influence sur la fixation de la quantité, à la ponctuation (système de signes inconnu aux Grecs avant la période alexandrine), puisque cette ponctuation n'a pas une seule fois le pouvoir de supprimer la *synizèse* et l'*apostrophe*. *Voy*. §. 47, *Remarque*.

§ 22. *Remarque* 2. Dans la quantité il existe encore des différences entre les dialectes ou les diverses sortes de poèmes; l'α de καλός est long dans l'hexamètre homérique, et chez les autres poètes épiques et élégiaques; il est bref chez Pindare et les Attiques. Les deux quantités sont réunies chez Théocrite, VI, 19: τὰ μὴ καλὰ καλὰ πέφανται. ἴσος avec ι long chez les poètes épiques, avec ι bref dans la langue attique et chez Pindare (1); ἴσος et ἴσος dans Théocrite, VIII, 19; κορύνη et πλημμυρίς avec υ bref chez les poètes épiques, ordinairement avec υ long chez les Attiques (2).

Remarque 3. La quantité change aussi d'après les cas. πῦρ, ὗς, σῦς ont un υ long, mais il est bref dans les cas obliques, πυρός, ὑός, συός (3). Les grammairiens font la même remarque sur κῆρυξ, φοῖνιξ, χοῖνιξ, πέρδιξ, τέττιξ, *Gen.* κήρυκος, φοίνικος, χοίνικος, πέρδικος, τέττιγος (4). Il en est de même de λέλυκα, λέλυμαι, ἐλύθην, τέθυκα, τέθυμαι, ἐτύθην, de λύω, λύσω. θύω, θύσω. Ainsi changent θυσία et θῦμα. Dans διατριβή, παραψυχή, ι et υ sont brefs, parce que ces noms sont dérivés de l'aor. 2, ἐτρίβην, ἔψυχον de τρίβω, ψύχω (5).

Remarque 4. Quelquefois les syllabes voisines échangent leur quantité, comme λαός, ναός - ᴗ, et λεώς, νεώς, ᴗ -. Ce qui dans le langage ordinaire fait ταχεῖα, ὠκεῖα, ἀλήθεια, - ᴗ, devenait dans le dialecte ionien ταχέη, ὠκέη (dans Homère encore ὠκέα comme dactyle), ἀληθείη, ᴗ -. Ainsi déjà dans Homère, πέφυκα, mais πεφύασι, πεφυυῖα, Κρονίονος et Κρονίωνος, βασιλέως et βασιλῆος. La même chose arrivait, lorsqu'un mot était rendu long, comme κύρω, κυρῶ, ἄνω, ἀνύω.

Nota. La détermination de la quantité des syllabes prises en elles-mêmes, appartient au lexique. L'ouvrage principal sur ce sujet est Th. Morelli *Thesaurus græcæ poëseos*, Eton. 1762, in-4, surtout avec le

---

(1) Porson. *ad* Eur. *Or.* 9. *Interpr. ad* Greg. p. (137) 302. Sur Pind. *voy*. Bœckh. *ad Ol.* 9, *init.*

(2) Buttmann, *Gramm.* p. 39.

(3) Draco, p. 75, 11; 91, 15. *Cf.* p. 47, 15; 94, 4.

(4) Draco, p. 27; 44; 56; 93, 8. *Cf.* Erfurdt *ad* Soph. *Œd. T.* 746. Schæf. *ad* Soph. *Phil.* 562; *ad* Gnom. p. 215 *sq.* Gœttling *ad* Theodos. p. 238.

(5) Porson. *ad* Eurip. *Orest.* 62.

nouveau travail de Maltby, *Cambridge*, 1815, 2 t. in-4 [*ed. alt.* Lond. 1824. GL.] *Cf.* Spitzner, *Essai d'une méthode abrégée pour la prosodie gr.* (*Versuch einer kurzen Anweis. zur griech. Prosodie*), Gotha, 1820. et sur cet ouvrage voy. *Krit. Biblioth.* 1822, n° 6, p. 520 *sqq.* Aux écrits des grammairiens se rattachent encore ici Κανόνες περὶ συλλαβῶν ἐκτάσεως καὶ συστολῆς, chez Hermann, *De em. rat. gr. gr.* p. 422 *sqq.* et Draconis Strat. *Liber de metris poëticis* —— *ed.* God. Hermannus. Lips. 1812, in-8.

§. 23. En outre, des voyelles longues, des diphthongues de toute sorte étaient converties en brèves par les poètes épiques, lyriques, et par les tragiques, dans les passages de style lyrique :

1.° à la fin des mots, lorsque le mot suivant commence par une voyelle, par exemple : ἄξω ἑλών, ὁ δέ κεν κεχολώσεται, ὅν κεν ἵκωμαι, *Il.* ά, 139. καὶ ἐγώ, Pind. *Ol.* 7, 12. *Cf.* 5, 55; 9, 35; 10, 20. Σωστράτου υἱός, *Ol.* 6, 14. *Cf. Pyth.* 2, 71; 4, 8, et 58. γενεθλίῳ ὅς, *Ol.* 8, 20. *cf.* 13, 41. *Pyth.* 4, 37. ἐν Πίσᾳ ἔλσας, *Ol.* 10, 51. βουλαφόροι. αἴγε, *Ol.* 12, 6. ἢ ὡς, *Ol.* 13, 162. *Pyth.* 11 (1). Cependant lorsque la voyelle longue est dans l'*arsis* ou devant un mot affecté d'un *digamma*, elle reste longue; par exemple: ἢ οὐ μέμνῃ, ὅτε τ' ἐκρέμω ὑψόθεν, κάλλεΐ τε στίλβων καὶ Fείμασιν, *Il.* γ', 392. ὧδε βίην τ' ἀγαθὸν, καὶ FΙλίου ἶφι ἀνάσσειν, *Il.* ζ', 473; ἣν γάρ δή με σόωσι θεοὶ, καὶ Fοἶκαδ' ἵκωμαι, *Il.* ί, 393; de même dans le quatrième pied de l'hexamètre (2). Il est quelques cas rares où une semblable syllabe, hors de l'*arsis*, reste longue devant une voyelle, par exemple, *Il.* έ, 685, κεῖσθαι· ἀλλ' ἐπάμυνον. λ', 35, λευκοί, ἐν δὲ μέσοισιν, où l'on explique cela par la pause qui se fait après la diphthongue; *Od.* ύ, 109, αἱ μὲν ἄρ' ἄλλαι εὗδον (3). Mais les passages, où autrefois une diphthongue restait brève devant une consonne, sont aujourd'hui rectifiés d'après des manuscrits (4); et dans Hésiode, *Theog.* 48, ἀρχόμεναί θ' ὑμνεῦσι θεαὶ λήγουσαί τ' ἀοιδῆς, αοι se prononce en une seule syllabe par la *synizèse* [ou jonction].

---

(1) Voyez des exemples de ces longues devenues brèves, dans des vers anapestiques, dochmiaques, *ap.* Seidler, *De vers. dochm.* p. 95 *sq.*

(2) Herm. *Disquis. de Orph. ad calc. Orphicor.* p. 727 *sq.* Lips. 1805.

(3) Spitzner, *De v. her.* p. 107 *sqq.*

(4) Bentl. *ad* Callim. T. II, p. 5. ed. Ern.; D'Orville *Vann. cr.* p. 384 *sq.*

2.° Au milieu des mots, comme dans ceux-ci : βέϐληαι, *Iliad.* λ', 380 ; οἷος ; ν', 275 ; σ', 105 ; δηΐοιο, *Iliad.* β', 415 ; ζ', 331, etc. υἱόν, *Il.* δ', 473 ; ζ', 130 ; *Od.* λ', 269 ; ἐπειή, *Il.* α', 156, et du reste partout ; ἔμπαιον, *Od.* υ', 379 ; γεραιούς dans Tyrtée, dans Pindare ἥρωας, *Pyth.* 1, 103 ; 4, 102 ; τοιαῦτα, *P.* 8, 78 ; υἱέων, *Nem.* 5, 37 ; Γαιαόχῳ, *Ol.* 13, 114 (1). La même chose arrive chez les tragiques et Aristophane, pourtant chez les tragiques plus fréquemment, dans les passages lyriques, comme dans le trimètre iambique, par exemple, Soph. *OEd. Col.* 118 ; τίς ἄρ' ἦν ; ποῦ ναίει ; ποῦ κυρεῖ ; *antistr.* 150, ἀλαῶν ὀμμάτων ἆρα καί — —. Eur. *Herc. f.* 115 ; γεραιέ. *Cf. ibid.* 902 ; *Med.* 134 ; δειλαία E. *Suppl.* 280 (*Ph.* 1320, dans le *dochmiaque dim.* la seconde syllabe peut être brève, mais longue aussi). πατρῷος, Eur. *Hec.* 78 ; *Alc.* 255. Τρῳάδος, Eur. *Troad.* 527 ; *Iph. T.* 442 ; Τρωϊκῶν, *Rhes.* 441. On a remarqué dans les iambes les changements suivants de longues en brèves : ποιῶ, Soph. *OEd. T.* 918 ; et du reste fréquemment chez Sophocle et Aristophane, mais non chez Euripide. Τοιούτου, Æsch. *ap.* Hephæst. p. 7, *ed.* Gaisf. ; Soph. *Trach.* 1075 ; Eurip. *Med.* 631 ; Arist. *Nub.* 341. τοιάσδε, Eur. *Andr.* 1077 (au contraire τοιαδί, Arist. *Lys.* 407) ; δηώσεις, Æsch. *ap.* Strab. IV, p. 183 [278, Alm.] ; βάλλων δηώσεις ῥᾳδίως Λίγυν στρατόν, Eur. *Heracl.* 998, où quelques manuscrits ont διώσας. παλαιός est une fois dans Eurip. *El.* 500. δείλαιος, Arist. *Plut.* 850. Ainsi chez Aristophane les formes αὑτηΐ, τουτουΐ, τουτῳΐ, ταυτηΐ, οὑτοιΐ, αὑταιΐ ont toujours la pénultième brève : *Vesp.* 807 ; *Ach.* 20, 1056 ; *Pac.* 1052. — *Equ.* 731, 733, Br. *Pac.* 1213. — *Lys.* 615 ; *Equ.* 869, 963 ; *Ach.* 1065 ; *Pac.* 1218. — *Equ.* 271, 922 ; *Pac.* 1193. — *Lys.* 1087, 1239 ; *Ach.* 40, 115. — *Ach.* 194. κεινουΐ, *Pac.* 547 ; 1213 ; τοιουτοιΐ, *Lys.* 1087 (2).

---

(1) Bœckh. *De metris P.* p. 289.

(2) Gaisford *ad* Hephæst. p. 216. Monk. *ad Hipp.* 170. Iacobs *ad* Athen. p. 113. Sur πατρῷος *voy.* ma note *ad* Eurip. *Hec.* 78 ; sur τοιοῦτος, Brunck *ad* Arist. *Lys.* 128 ; Meineke *ad* Menandr. p. 253 ; Porson et Dobree *ad* Aristoph. *Pac.* 144.

§. 24. II. Une syllabe brève par la nature de la voyelle, deviendra, comme en latin, longue par la *position* (θέσει), c'est-à-dire, par deux consonnes ou une consonne double, succédant à une brève, pourvu que ce soit dans le même mot, ou au commencement d'un autre. Mais déjà dans Homère une *muette* suivie d'un ρ laisse souvent brève la syllabe précédente, par exemple : νὺξ ἄβρότη, *Il.* ξ', 78; βεβροτωμένα, *Od.* λ', 41 ; μέγα σῆμα δράκων, *Il.* β', 808, et souvent ailleurs ; προτράπηται, *Od.* λ', 18 ; θυγατρί, κ', 106; Ἀμφιτρύωνος, λ', 265, 269 ; Hes. *Sc. Herc.* 2. De même dans Pindare, par exemple : θαμὰ τράπεζαν, *Ol.* 1, 25 *sq.* ἀγλαοτρίαιναν, *Ol.* 1, 63; ἀνεφρόντισεν, *ib.* 111 ; *cf.* 136, 137, 140. On voit par l'insertion du μ dans ἄμβροτος, περψίμβροτος, etc., combien le ρ, déjà chez Homère, est peu propre à décider la valeur d'une syllabe par *position*. Rarement une syllabe reste brève devant κλ, πλ, τλ, par exemple : *Il.* γ', 414 ; μή μ' ἔρεθε, σχετλίη, et devant χλ, *Odyss.* κ', 324; ξ', 529; jamais devant une muette suivie de μ ou de ν; le dernier cas n'est que chez Hésiode, Ἔργ. 567, ἀκροκνέφαιος ; *Theog.* 319, ἔτικτε πνέουσαν (1). Dans Ἠλεκτρύων, Hésiod. *Sc. Herc.* 3, 16, 35, les voyelles υω paraissent fondues dans une seule syllabe, en sorte que la mesure du mot est – – –. Ce maintien d'une brève est plus fréquent dans Pindare. ΚΛ: *Ol.* 1, 40, ἕξελε Κλωθώ ; *ib.* 98, ὅτι κλέψαις ; 8, 19, ἐκλάρωσεν ; 10, 87, κυκλώσαις. Homère et Hésiode n'ont que Ἡρακλῆς, adapté à la mesure de l'hexamètre, mais Pindare a aussi Ἡρακλῆς, *Ol.* 2, 5 ; 3, 20 et 79 ; 10, 31, etc., comme déjà Ἡρακλέα dans les *Hymn. Hom.* et chez Hésiode, *Scut. Herc.* 448 ; *Theog.* 318, 527 ; Πατρόκλου, Pind. *Ol.* 9, 114 ; 10, 22. ΓΛ : ἀλλοτρίαισι γλώσσαις, *Pyth.* 11, 43 ; ἑπτάγλωσσον, *Nem.* 5, 43 ; παντὶ γλυκεῖα, *Nem.* 7, 77. ΘΛ : ἀέθλοις, *Ol.* 2, 78; 3, 27 ; 7, 145 ; 8, 1 et 84. ΠΛ : αἰχματαῖσι πλέκων, *Ol.* 6, 146 ; δὲ πλόον, *ib.* 176 ; παρέπλαγξαν, 7, 56. ΧΛ : χαχλάζοισαν, *Ol.* 7, 3 ; κεχλαδώς, *Ol.* 9, 3 (mais κεχλάδοντας, *Pyth.* 4, 319).

(1) Herm. *Disq. de Orph.* p. 756 *sqq.* Spitzner, *De vers. ep.* p. 88 *sqq.* Voyez aussi *Gazette littéraire d'Iéna*, 1809, n° 243, p. 126 *sq.*

ΦΛ : ἀποφλαυρίξαισα, *Pyth.* 3, 21; τυφλός, *Nem.* 7, 34, même ἐσλῶν, *Ol.* 2, 35; *Pyth.* 3, 116; *Nem.* 5, 155. ΔΜ, ΚΜ, etc.: Κάδμου, *Pyth.* 8, 67; τεκμαίρει, *Ol.* 6, 123; *Nem.* 10, 14; *Cf. Ol.* 7, 83 (long, *P.* 10, 98); ἐρετμῶν, *P.* 4, 31; *cf. Ol.* 8, 26; σταθμᾶτο, *Ol.* 10, 53; *cf.* 110; ταχύποτμον, *Ol.* 1, 106; *cf.* 2, 66; 8, 19; 10, 124; ἀκμᾷ, *Ol.* 2, 114; *Pyth.* 4, 114. ΔΝ, ΘΝ, etc.: κεδνάν, *P.* 10, 111; ἐθνός, *Ol.* 10, 118; πῆμα θνάσκει, *Ol.* 2, 36; τετράπναμον, *P.* 1, 72; περιπνέοισιν, *Ol.* 2, 130; *cf.* 146; κενεὰ πνεύσαις, *Ol.* 10, 111; ὕπνον, *Pyth.* 9, 44; πιτνεῖ, *P.* 8, 133; ἔπεφνε, *Ol.* 2, 75; 10, 33; τέχναισι, *Ol.* 7, 65; *Pyth.* 1, 57. Dans la prosodie attique, au contraire, une *muette,* suivie de ρ, laisse presque toujours brève, dans la règle, la voyelle précédente, chez Aristophane et les autres comiques; de même, lorsqu'elle est suivie de ν, par exemple : Eurip. *Or.* 213; ὦ πότνι|α λήθη τῶν κακῶν --. *cf.* Arist. *Lys.* 833; *Thesm.* 130; Eur. *El.* 1147, μή σ' αἰθαλώ|σῃ πολύκαπνον|στέγος πέπλους; *Bacch.* 318, πρὸς φάτναις δὲ ταῦρον εὑρών... (trochaïq.). Ainsi δάφνη, Eur. *Med.* 1222; πυκνός, Eur. *Phœn.* 1200, 1140; *Med.* 1189; Arist. *Lys.* 388; δάκνει, Eur. *Hipp.* 703; Arist. *Lys.* 1029; ἀγρυπνίαισι, Arist. *Lys.* 761; ἄυπνος, Eur. *Or.* 83; κατ'πνεύσῃ, Arist. *Lys.* 552; *cf.* Ran. 338; τεθνᾶσι, Eur. *Med.* 391; ἀτεχνῶς, Arist. *Ran.* 106; comme τέχνη, Eur. *Ph.* 982; *Alc.* 798, et fort souvent dans τέκνον. Et avec μ: Eur. *Bacch.* 216, κλύω δὲ νεο|χμὰ τήνδ' ἀνὰ πτόλιν κακά (Brunck. *ad* Soph. *Ant.* 156), Eur. *Suppl.* 96, -- ουχ ἕνα ῥυθμόν Κακῶν ἐχούσας...; comme ῥυθμίζω, Soph. *Ant.* 318; Eur. *Phœn.* 556, ἰσότης ἔταξε χάριθμὸν διώρισε, etc. Arist. *Ran.* 1365, σταθμόν, *cf.* 1397, 1407. Devant μν ce maintien de la brève est plus rare; Héphæstion, p. 5 (14 *sq.* éd. Gaisf.), n'en rapporte que trois exemples: ἐπιλήσμοσι μνημονικοῖσι de Cratinus, εὔυμνος d'Epicharme (probablement dans un vers iambique), τὼς μὲν ὁ Μνησάρχειος ἔφη ξένος, de Callimaque; et ὕμνος ne se présente avec la pénultième brève que dans les passages lyriques, Æsch. *Ag.* 999; Eur. *Bacch.* 72. Euripide,

Iph. Aul. 68, a cependant δίδωσ' ἑλέσθαι θυγατρὶ μνηστήρων ἕνα, et *ibid.* 852, ἀλλ' ἦ πέπονθα δεινά· μνηστεύω γάμους (1). — Avant κλ on trouve une brève dans les trimètres, comme dans ἀκλεές, Arist. *Lys.* 853; ἐκλίνης, *ibid.* 906, 910: toujours dans Ἡρακλῆς chez Sophocle, chez Aristophane, et chez Eurip. *Suppl.* 1205; *Heracl.* 88, 458 (Ἡρακλέει, *Heracl.* 3; *cf. Herc. f.* 3); Σοφοκλῆς (Σοφόκλεες, *Epigramm.* de Simon. *Anal.* T. I, p. 147, CV.), et partout chez Aristophane; παρὰ κλαίουσι, Eurip. *Cycl.* 424: ainsi que devant πλ; très rarement devant βλ: Sophocl. *El.* 440; *OEd. T.* 717; *Antig.* 296; *cf.* Erfurdt. *ad loc.* Hermann. *ad Bacch.* 1301; et devant γλ: Æschyl. *Agam.* 1638, Ὀρφεῖ δὲ γλῶσσαν τὴν ἐναντίαν ἔχεις, et chez Photius, *voc.* ὀκτώπουν: κέντημα γλώσσης σκορπίου βέλος λέγω. Eur. *El.* 1021, γυναῖκα γλώσσῃ πικρότης ἔνεστί τις (vers que Porson *ad* Eurip. *Hec.* 302, a déclaré corrompu, ainsi que Elmsley *ad* Eurip. *Med.* 288, et que les uns essaient de corriger d'une façon, les autres d'une autre). Plus souvent devant φλ, τλ, par ex.: Eur. *Phœn.* 1659, τίς ἡγεμών μοι ποδὸς ὁμαρτήσει τυφλοῦ; *cf.* Arist. *Thesm.* 97; σχέτλιος, Arist. *Lys.* 498; *Ran.* 116 et *pass.*: mais ὁ τλήμων, *Plut.* 777. Nulle part, au contraire, on ne rencontre de brève devant βμ, βν, γμ, γν, δμ, δν; car dans Soph. *Trach.* 615, σφραγῖδι θέμενος τῇδ' ἐπ' ὄμμα γνώσεται, provient de la plume de Brunck (2). Du reste, il est à remarquer qu'une consonne *muette*, suivie d'une *liquide*, ne permet de rendre brève la syllabe précédente, que lorsque ces deux lettres se trouvent dans le même mot [où est la voyelle qui les précède (3)], ou bien lorsque ces deux consonnes sont placées ensemble au commencement d'un autre mot: mais la syllabe précédente n'est pas brève, lorsque la *muette* est à la

---

(1) Brunck *ad* Eurip. *Bacch.* 1123, *ad* Soph. *Ai.* 1077, conteste la possibilité de maintenir une brève devant μν. Mais voyez Musgr. *ad Bacch.* 71; Porson *ad* Toup. *Em.* T. IV, p. 442. Erfurdt *ad* Soph. *Ai.* 619 *sq.* Gaisf. *ad* Heph. p. 218.

(2) Dawes *Misc. cr.* p. 196 *sq.* 204 *sq.* Brunck. *ad* Arist. *Lys.* 384, *ad* Soph. *Ai.* 1077, 1329. Porson. *ad* Toup. *Em.* T. IV, p. 475; *ad* Eur. *Hec.* 302. *Hec.* 302; Eurip. *Bacch.* 1286. Hermann (au vs. 1278) considère σέ comme bref devant γνωρίσας.

(3) Les mots entre [ ] sont ajoutés par les traducteurs. GL.

fin et la *liquide* au commencement d'un mot, ou qu'elles appartiennent à des parties différentes du mot composé, comme ἐκνεύει [ἐκ-νεύει].

§. 25. *Remarq.* 1. Cependant cette règle n'est pas tellement rigoureuse chez les Attiques, que l'on n'y trouve de fréquentes exceptions. Des longues, suivies d'une *muette* et d'un ρ, se rencontrent tantôt dans un seul et même mot (par ex. : ἕδρα, Soph. *OEd. T.* 2; πάρεδρος, Eur. *Hec.* 616; *Hel.* 888; ἔφεδρος, *Phœn.* 1130; προσεδρία, *Or.* 93, 304; *cf.* 403; πατρός, Soph. *OEd. C.* 721, 1401, 1441. Eur. *Or.* 1081, 1083; φαρέτρα, Eur. *Herc. Fur.* 971; δάκρυα, *Iph. Aul.* 497, 498; θυγατρός, *ib.* 432; 459; κατακεκριμένον, *Andr.* 497; τέκνον, Markl. *ad* Eur. *Suppl.* 293; Κυπρογένεια, Arist. *Lys.* 551; ἐφρεωρύχει et δάκρυον, *ib.* 1033 : mais l'un se trouve dans un vers anapestique, et l'autre dans le dialecte lacédémonien); tantôt dans plusieurs mots composés, par ex. Soph. *El.* 1193, τίς γάρ σ' ἀνάγκη τῇδε προτρέπει βροτῶν; Eur. *Iph. T.* 51, δόμων πατρῴων, ἐκ δ' ἐπικράνων κόμας - -. *Hel.* 412; Λιβύης τ' ἐρήμους τ' ἀξένους τ' ἐπιδρομάς - -. *Troad.* 1002, χρυσῷ ῥέουσαν ἤλπισας κατακλύσειν (1). Porson soutient au contraire, *l. c.*, qu'une brève, à la fin d'un mot dans un vers iambique, ne peut jamais être rendue longue devant une *muette* et une *liquide* appartenant au mot suivant : et en effet, une finale paraît avoir besoin, pour devenir longue, d'une plus grande force que n'en peut donner une *muette* suivie d'une *liquide.* Dans quelques passages, où ce cas se présente, la leçon est incertaine; mais le plus ordinairement la mesure requise n'a été établie que par conjecture. Cependant une règle sera toujours suspecte, lorsqu'il faudra écarter par une conjecture les passages contraires, qui d'ailleurs n'offrent rien de répréhensible; car c'est supposer prouvé ce qui est encore en question, c'est faire une véritable *pétition de principe.* Dans Eschyle, *Pers.* 779, on lit à la vérité : Ξέρξης δ' ἐμὸς παῖς, ὢν νέος, φρονεῖ νέα; mais cette substitution faite à ὢν νέος νέα φρονεῖ, leçon consacrée, non-seulement par les manuscrits, mais encore par les citations des grammairiens, paraîtra inadmissible à quiconque sait que, quand un mot est répété, les deux mots sont ordinairement placés l'un à côté de l'autre (2). On lit encore dans Sophocle, *Phil.* 435 [vs. 434, Erf. GL.], λόγῳ δέ σε βραχεῖ, et dans Eurip. *Heraclid.* 756 [*ed.* Matth. GL.] παρὰ θρόνον. *Vid.* Elmsley *ad* vs. 753.

Dans un seul et même mot une syllabe est aussi employée successivement comme longue et comme brève : Sophocl. *El.* 320 *sq.*, φιλεῖ γὰρ ὀκνεῖν πρᾶγμ' ἀνὴρ πράσσων μέγα - -. Καὶ μὴν ἔγωγ' ἔσωσ' ἐκεῖνον οὐκ ὄκνῳ, Eur. *Or.* 749; οὐκ ἄρ' ὀκνή|σεις — ὄκνος γὰρ| τοῖς φίλοις κακὸν μέγα.

---

(1) Porson. *ad* Eur. *Or.* 64. Erfurdt. *ad* Soph. *OEd. T.* 1039. Seidl. *De verss. dochm.* p. 22.

(2) D'après la règle de Porson, Erfurdt *ad* Soph. *Ajac.* 1109, cherche à corriger les passages des tragiques, sur quoi Seidler *ad* Eur. *El.* 1053, porte un jugement très sensé. *Cf.* Dindorf. *ad* Arist. *Ach.* 545.

Soph. *Œd. C.* 883, ἀλλ' οὐχ ὕβρις | τάδ'; ὕβρις, ἀλλ' | ἀνεκτέα. *Ant.* 1240, κεῖται δὲ νε|κρὸς περὶ νεκρῷ--. *Cf.* Eur. *Phœn.* 909; Soph. *Œd. C.* 442, οἱ τοῦ πατρὸς | τῷ πατρὶ δυνά| μενοι τὸ δρᾶν; δραχμῆς, Arist. *Plut.* 884; δραχμάς, *ibid.* 1019 (1).

Remarque 2. Devant d'autres consonnes, dont la seconde n'est pas une *liquide*, la voyelle brève conserve quelquefois sa quantité naturelle chez Homère et Hésiode. Dans les cas suivants: *Il.* ί, 382, Αἰγυπτίας, ὅθι πλεῖστα δόμοις ἐν κτήματα κεῖται; *cf. Od.* ξ', 263, 286. *Il.* β', 587, ...πολυστάφυλόν θ' Ἱστίαιαν; dans ces cas, disons-nous, c'est moins la syllabe placée devant πτ, στ, qui semble employée comme brève, que l'ι qui paraît plutôt se confondre dans un seul son avec la voyelle suivante, à-peu-près comme *Ægyptjas*, *Histjaian*. Mais la finale brève reste brève devant ζ et σκ dans l'*Iliad.* β', 824, οἳ δὲ Ζέλειαν ἔναιον--. *Cf.* δ', 103, 123; *Il.* β', 634, οἵ τε Ζάκυνθον ἔχον: *cf. h. in Apoll.* 429; *Il.* β', 465; ἐς πεδίον προχέοντο Σκαμάνδριον. *cf.* φ', 223, 305; *Od.* ί, 237: δῶκε δ' ἔπειτα σκέπαρνον εὔξοον--. Hes. Ἔργ. 589; εἴη πετραίη τε σκιή--(2). Dans tous ces passages, comme des syllabes brèves sont à la fin d'un mot et les deux consonnes au commencement du mot suivant, il ne paraît pas que du temps d'Homère on eût encore rigoureusement consacré la règle, qu'une brève finale devait être employée comme longue devant un mot commençant par deux consonnes, de même que cette règle n'était pas rigoureuse dans l'ancienne poésie latine (3). Cependant cela paraît n'avoir eu dès-lors que la valeur d'une exception dans les mots dont la première syllabe était brève et la seconde longue, et qui autrement n'auraient pu convenir à l'hexamètre. Ce cas est extrêmement rare chez les poètes attiques, tant dans les morceaux lyriques, que dans les trimètres iambiques, et par celà même très douteux (4). νύμφα semble être un iambe chez Soph. *Trach.* 857, ἃ τότε θοὰν νύμφαν, à cause du vers correspondant de la strophe, ἤ που ὀλοὰ στένει. Mais ce paraît être un vers dochmiaque avec une syllabe longue placée devant, comme Eurip. *Ph.* 333: ἤ ποθεινὸς φίλοις, ἢ ποθεινὸς Θήβαις, et Eur. *Andr.* 140: ὦ παντάλαινα νύμφα; *antistr.* 146: σοί μ' εὖ φρονοῦσαν ἴδῃ; il peut aussi y avoir εἰδῇ pour d'autres causes (5).

II. DES ACCENTS.

§. 26. 1. Notre examen ne se portera ici que sur l'*aigu*, ὀξὺς τόνος ou ὀξεῖα, sous-ent. προσῳδία (´), et le *circonflexe*, περισπώ-

---

(1) *Voy.* ma note *ad* Eurip. *Hec.* 673.

(2) Dawes *Misc. cr.* p. 92 *sqq.* Herm. *Disqu. de Orph.* p. 755 *sq.* *Elem. doct. m.* p. 46 *sq.* Spitzner. *De versu her.* p. 99. Iacobs *ad Anthol. Pal.* p. 89 *sq.*

(3) Gaisf. *ad* Heph. p. 208 *sqq.*

(4) Les passages où cela semble arriver, (Musgr. *ad* Eur. *Or.* 1107), sont corrigés par Brunck. *ad* Soph. *Ai.* 1077. Erfurdt *ib.* p. 619. Lobeck *ad Ai.* 1066. Gaisford *ad* Heph. p. 218.

(5) *Voy.* Seidler. *De verss. dochm.* p. 25. Sur ἀπλακεῖν, que l'on écrit

μενος (῀), parce que le *grave*, βαρὺς τόνος ou βαρεῖα (\`), ne s'exprime pas dans l'écriture; car le trait qui lui ressemble, et qu'on place sur la dernière syllabe des mots dans la suite du discours, est proprement l'*aigu*, qui reparaît, sitôt que chacun de ces mots est à la fin d'une phrase ou d'un membre de phrase, devant un *point* ou *colon* (Reiz (1) dit même devant un *comma* (2)), par ex. : ἔστι θεός. Mais on écrit, θεὸς γάρ ἡμῖν προὐστήμηνε. Cependant aussi la base du *circonflexe* est proprement l'*aigu*, parce qu'il se compose de la réunion de l'*aigu* et du *grave* (´\`, non pas \`´), sur une syllabe résultant de deux voyelles brèves. D'après l'accentuation les mots sont appelés en grec :

Oxytons, qui ont l'*aigu* sur la dernière, par exemple : θεός, τετυφώς.

Paroxytons, qui l'ont sur la pénultième, comme τετυμμένος.

Proparoxytons, qui ont l'*aigu* sur l'antépénultième, ἄνθρωπος, ἄγγελος.

Périspomènes, περισπώμενα, qui ont le *circonflexe* sur la dernière syllabe, comme φιλῶ, τιμῶ, ποῦς.

Propérispomènes, qui ont le *circonflexe* sur la pénultième, πρᾶγμα.

On appelle *barytons* tous les mots qui n'ont aucun accent sur la dernière syllabe, parce que, d'après l'usage de la langue des grammairiens, la syllabe qui n'est marquée ni de l'*aigu*, ni du *circonflexe*, a l'*accent grave;* ainsi, les *paroxytons* τύπτω, τετυμμένος, les *proparoxytons* ἄνθρωπος, ἄγγελος, et les *propérispomènes* πρᾶγμα, φιλοῦμαι, sont *barytons.*

Les mots sans accents, ou plutôt les monosyllabes οὐ (οὐκ, οὐχ, mais οὐχί), ὡς, εἰ (mais ὡσεί), ἐν (mais ἐνί), εἰς (ἐς) ἐκ (ἐξ), et les nominatifs de l'article ὁ, ἡ, οἱ, αἱ, sont *barytons*. Cependant οὐ (*non*), à la fin d'une phrase, ou

---

ainsi pour ἀμπλακεῖν, et où la première est brève, voyez Elmsl. *ad Med.* 115; Monk. *ad Hipp.* 143.

(1) Reiz. *De inclin. acc.* p. 46; opinion qui dérive de notre ponctuation moderne, et n'est pas plus fondée que l'emploi du ς au milieu des mots. *Cf.* §. 1, *Remarq.* 5.

(2) C'est-à-dire, un point en haut, ou une virgule, en un mot, ce qui n'est pas le point final. GL.

lorsqu'il est isolé, prend l'*aigu*, οὔ, et de même pour les autres mots cités, lorsqu'ils sont placés après le mot qui est dans leur dépendance, θεὸς ὥς, κακῶν ἔξ. L'article prend l'accent *aigu*, selon beaucoup de critiques, lorsqu'il est employé comme pronom, ou bien que ὅ est pour ὅτι, ὃ γὰρ ἦλθε θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν (1).

Remarque. ὡς signifiant *ainsi*, prend l'*aigu*, par exemple: ὥς εἰπών. Dans ουκουν, d'après ses deux significations, l'accent se place sur la syllabe dont le sens doit prédominer, οὐκοῦν, *igitur*, οὖν, mais οὔκουν, *non igitur*, οὔκ.

§. 27. 2. Quant à la place de l'accent, il faut en général remarquer que:

a. L'*aigu* ne peut se placer que sur la dernière, la pénultième ou l'antépénultième, que celle-ci soit longue ou brève; mais si la dernière syllabe est longue de sa nature, l'*aigu* se placera sur la pénultième, par exemple: νεώτερος, mais *fém.* νεωτέρα. Car une longue est égale à deux brèves (elle a deux *mora,* temps); lorsqu'on l'exprime par deux brèves, alors la pénultième devient comme l'antépénultième, sur laquelle l'accent ne peut se reculer, par ex.: θήρα, θέερα.

b. Le *circonflexe* réunit l'*aigu* et le *grave* dans une seule syllabe (´`, et non `´), laquelle alors résulte d'une contraction, ou est considérée comme contractée, par ex.: φιλῶ de φιλέω; θαῦμα de θαύμα, ion. θώϋμα; μᾶλλον, πρᾶγμα, comme μάαλλον, πράαγμα. De là dérivent les règles suivantes:

α. Le *circonflexe* ne se place que sur une voyelle longue *par nature*, et non par *position,* voyelle qui peut se considérer comme la réunion de deux brèves; par exemple, dans πρᾶγμα l'α est déjà long par lui-même, et non à cause de γμ, comme l'indique πέπρᾱχα, πέπρᾱγα. Au contraire τάγμα a l'*aigu* et non le *circonflexe*, parce qu'il vient de τέταχα. Ainsi on écrit ἄρχε, mais ἦρχον (ἔαρχον).

β. Le *circonflexe* ne peut se placer sur une syllabe devenue longue par contraction, que si, en résolvant cette syllabe en deux, l'*aigu* se trouve sur la première (2); ainsi φιλέω, φιλῶ; φιλέουσι, φιλοῦσι: mais φίλεε, φίλει. Seulement, dans

---

(1) Reiz. *De inclin. acc.* p. 5.

(2) Le *grave* étant supposé marqué sur la seconde, φιλέὼ, φιλέοὺσι: mais φίλὲὲ. Voy. plus haut p. 91, l. 1 — 2, et l. 24 — 30. GL.

les mots composés ayant le nomin. en -οος, contract. en -ους, la syllabe contractée ne prend pas de *circonflexe*, quoique la première des deux syllabes indivisibles ait l'accent *aigu*, comme ἄνοος, ἀνόου, *contr.* ἄνους, ἄνου, ἀγχίνου pour ἀγχινόου. L'accus. des fém. en -ώ, -ώς, de la troisième déclin., garde aussi l'*aigu*, comme ἠχόα, ἠχώ, et non ἠχῶ. Au contraire, les adjectifs en -εος, *contr.* οῦς, ont le *circonflexe* sur la finale, comme χρύσεος, χρυσοῦς.

γ. L'*aigu* devant se placer sur la pénultième, lorsque la dernière est longue, par ex. : ἡμέρα, θήρα (excepté dans les mots, où la dernière a l'accent), il résulte aussi de la règle β, que *la pénultième longue ne peut jamais avoir le circonflexe, lorsque la dernière est longue ;* car autrement ce serait du *grave* et de l'*aigu*, que serait formé le *circonflexe*, θὲέρα : au contraire, *le circonflexe doit se placer sur la pénultième longue de sa nature, lorsque la dernière est brève, ou n'est longue que par position;* car dans ce cas, par suite de la *résolution*, l'*aigu* se met sur l'antépénultième, et le *circonflexe* résulte de l'antépénultième aiguë fondue avec la pénultième grave, par exemple : μάαλλον μᾶλλον. Ainsi αὖλαξ, αὔλακος [mais οἴαξ, -ᾱκος, θώραξ, -ᾱκος. GL.].

δ. Le *circonflexe* ne peut être mis que sur la pénultième et la dernière, jamais sur l'antépénultième; car par la *résolution* de l'antépénultième en deux syllabes, dont la première aurait l'*aigu*, cet *aigu* serait placé sur la quatrième syllabe à partir de la dernière, infraction à la règle 2, *a*; ainsi πρᾶγμα (πράαγμα), πράγματος, et non πρᾶγματος (πράαγματος).

Remarque. Exceptez 1.° de la règle 2, *a* et *b*, γ, les désinences αι et οι, qui, dans l'accentuation, sont considérées comme brèves; aussi avec celles-ci l'*aigu* peut-il se placer sur l'antépénultième et le *circonflexe* sur la pénultième, par exemple : ἄνθρωποι, ἔχιδναι, πῶλοι, προφῆται, τύπτομαι, τύπτεται, τύπτεσθαι, τέτυψαι, ποιῆσαι, *inf.*, ποίησαι, *impérat. moy.* Les désinences de l'optatif αι et οι ont cependant toujours l'*aigu* sur la pénultième, par exemple : ποιήσαι, ἀμύνοι, de même que l'adverbe οἴκοι, pour le distinguer de οἱ οἶκοι, et les infinit. parf. act. et pass. τετυφέναι, τετύφθαι. 2.° Exceptez de la règle 2, *b*, γ, la désinence attique ως, ων, dans la seconde et la troisième déclinaison, Μενέλεως, πόλεως, ἵλεως, ἀνώγεων, et le génitif ionien en εω dans la première déclinaison, νεηνίεω, δεσπότεω, parce que ici εως, εω, fait une seule syllabe par *synizèse*. Exceptez de plus les adjectifs composés de γέλως et κέρας, comme φιλόγελως, βούκερως, dans lesquels l'ε devant la *liquide* était vraisemblablement prononcé vite et mangé, au point que les deux dernières syllabes n'en valaient plus qu'une.

§. 28. 3. C'est par une observation exacte ou à l'aide d'un bon lexique, que l'on peut le mieux apprendre la *position propre de l'accent* (1), d'après laquelle les mots sont *oxytons*, *paroxytons*, *proparoxytons*, ou *périspomènes*, *propérispomènes*. Pour les *oxytons*, l'*aigu* dans le discours suivi se marque sur la dernière comme le *grave*, par exemple : καλὸς κἀγαθὸς ἄνθρωπος, afin de montrer que là l'élévation de la voix est plus douce. Mais le changement d'un mot, d'après la déclinaison, d'après la conjugaison ou la composition du mot, produit aussi un changement ou un déplacement de l'accent, principalement selon les règles suivantes :

a. Les principaux changements d'après la nature de l'accent, consistent en deux, par ex. : Μοῦσα, Μούσης; ἔχιδνα, ἐχίδνης; ἄνθρωπος, ἀνθρώπου, etc. σῶμα, σώματος, conformément aux règles 2, *a*, et 2, *b*, γ.

b. Dans les mots de la première et de la seconde déclinaison, qui sont *oxytons*, le *circonflexe* prend la place de l'*aigu* au génitif singulier, duel, et pluriel, τιμή, τιμῆς, τιμῇ, τιμῶν, τιμαῖς; ποιητής, ποιητοῦ, ποιητῇ, ποιητῶν, ποιηταῖς; καλός, καλοῦ, καλῷ, καλῶν, καλοῖς. Sont exceptées les formes attiques en —ώς de la seconde déclinaison, λεώς, λεώ; νεώς, νεώ.

c. Le génitif pluriel de la première déclinaison a toujours le *circonflexe* sur la dernière, quelle que soit la place de l'accent dans les autres cas, par ex. : Μοῦσαι, Μουσῶν (de Μουσέων); οἱ ἀρόται, τῶν ἀροτῶν; ἔχιδναι, ἐχιδνῶν. Exceptez-en les féminins *paroxytons* des adjectifs en ος, lorsque le gén. plur. fém. s'écrit avec les mêmes lettres que le masc.; mais non pas dans le dialecte dorien, où le fém. diffère du masc. au gén. plur., comme τᾶν ἀλλᾶν, νυχιᾶν, attiquement τῶν ἄλλων, νυχιῶν (2), par ex. : ἁγία, ἁγίων; ξένη, ξένων : et les mots χρήστης, χρήστων; χλούνης, χλούνων; ἐτησίαι, ἐτησίων.

d. Dans la troisième déclinaison, les noms de deux syllabes et plus conservent partout l'accent sur la syllabe où il était placé au nominatif, excepté quand la nature de l'accent nécessite un déplacement, par ex. : κόραξ, κόρακες,

(1) C'est-à-dire l'accent du nominatif. GL.
(2) Elmsl. *ad* Eur. *Med.* 1230; Herm. *ad* Pind. *Pyth.* 5, 8.

κόραξι, mais κοράκων; ἐλπίς, ἐλπίδος. Par conséquent les adjectifs et les participes *oxytons* prennent au féminin le *circonflexe* sur la pénultième, par ex. : ἡδύς, ἡδεῖα; τετυφώς, τετυφυῖα. Les mots monosyllabiques le rejettent au contraire sur la désinence au génitif et au datif dans tous les nombres, par ex. : μήν, μηνός, μηνί, μηνοῖν, μηνῶν, μησί; πῦρ, πυρός, πυρί; tandis qu'au nominatif, à l'accusatif et au vocatif, ils le gardent sur la même syllabe, μῆνα, μῆνες; χείρ, χειρός, χειρί, χεῖρα, χεῖρες. La même chose arrive dans les mots syncopés, comme πατήρ, πατέρος, mais πατρός; ἀνήρ, ἀνέρος, ἀνδρός : de même dans γυνή, γυναικός, γυναικί, γυναῖκα. Θυγάτηρ a toujours, outre le nominatif singulier, l'accent sur la pénultième, θυγατέρος, θυγατέρι, θυγατέρα, mais par syncope sur la dernière, θυγατρός, θυγατρί, seulement au génitif et au datif, excepté θυγατράσι; mais dans les autres cas sur l'antépénultième, θύγατρα, θύγατρες, excepté au gén. plur. θυγατρῶν. *Voy.* §. 75, *Remarq.*

Exceptez-en les participes, comme θείς, θέντος; ὤν, ὄντος; δούς, δόντος. De plus, παίς, παιδός, etc., dont le gén. plur. est παίδων; δμώς, δμωός, mais δμώων; οὖς, ὠτός, fait ὤτων, de οὐάτων.

e. Les noms en ηρ, qui ont ερ au vocatif, deviennent dès-lors *paroxytons*, ou *proparoxytons*, lorsqu'ils étaient d'abord *oxytons* ou *paroxytons*, comme ἀνήρ, ἄνερ; πατήρ, πάτερ; θυγάτηρ, θύγατερ. Dans εὐδαίμων, qui au neutre et au vocat. fait εὔδαιμον, dans αὐτάρκης, αὔταρκες, Σωκράτης, Σώκρατες, l'accent se plaçait sur la pénultième au nom. masc. et au fém., à cause de la longue finale.

f. Lorsqu'un mot reçoit en tête une addition, comme par la composition ou l'augment, l'accent est ordinairement rejeté sur l'antépénultième, dès que la nature de la syllabe finale le permet, comme, ὁδός, σύνοδος, πρόσοδος; λόγος, ἄλογος; σοφός, φιλόσοφος. Ainsi τύπτω, ἔτυπτον, τέτυφα.

g. Au contraire, dans la règle, les noms verbaux en τος et en η, les adjectifs en ης de la troisième déclinaison, les composés de ποιέω, ἄγω, φέρω, οὖρος, ἔργον, les adjectifs en ικος, et les diminutifs, les patronymiques, et d'autres substantifs dérivés terminés en ις, prennent l'accent sur la dernière syllabe, comme ποιητός; ἐπιμονή, γραφή, ἐπιγραφή; ἀληθής, ἀσφαλής; ἀγαλματοποιός, λοχαγός, κυναγός, παιδαγωγός; ἐπιφορά, διαφορά; πυλουρός ou πυλωρός; ὀβριμοεργός (mais πάρεργος, περίεργος); ἡγεμονικός, νομοθετικός; κεραμίς, νησίς, Λητωΐς, βασιλίς. De même

pour les substantifs en μός, venant du parf. passif, σπασμός. Les adjectifs verbaux en τέος sont toujours *paroxytons*, comme εὑρετέος, πρακτέος, venant de εὕρηται, πέπρακται.

§. 29. *h*. Pour les verbes on observe surtout cette règle, que, dans les dissyllabes, l'accent se pose sur la pénultième, mais, dans les verbes ou formes de trois syllabes et plus, sur l'antépénultième, lorsque la nature de la syllabe finale ne s'y oppose pas; ainsi, τύπτομεν, τύπτουσι, τύπτοιμι, τύπτοιτον (mais τυπτοίτην), τέτυφα, τετύφαμεν. Dans les verbes d'une ou de deux syllabes, composés d'une préposition, l'accent se recule ordinairement sur la préposition, par ex. : ἄναγε (ἄγε), πρόσφερε; εἴσφρες; ἐπίσχες. Voici les principales exceptions:

α. L'augment temporel garde l'accent, comme ἀνάπτω, ἀνῆπτον; προσέχω, προσεῖχον.

β. Les futurs circonflexes. *Voy*. §. 178, 179, 188.

γ. L'aor. 2, à l'inf. et au partic. act., et au sing. impérat. moyen, a l'accent sur la dernière, εἰπεῖν, εὑρεῖν, εἰπών, εὑρών, γενοῦ, λαθοῦ (mais προσγένου, ἐπιλάθου). Ainsi l'impératif εἰπέ, ἐλθέ, εὑρέ, et, chez les Attiques, λαβέ, ἰδέ. Les inf. aor. 2 moy. ont l'accent sur la pénultième, λαβέσθαι, λαθέσθαι.

δ. L'aor. 1 et 2 pass. du subj. a le *circonflexe* sur la dernière, τυφθῶ.

ε. Tous les infinitifs en ναι ont l'accent sur la pénultième, τετυφέναι, τυφθῆναι, ἐαγῆναι, τιθέναι, ἱστάναι, διδόναι, mais non pas les infinitifs anciens ou ioniens en —έμεναι, ἐλθέμεναι, πινέμεναι.

ζ. L'infinitif et le partic. du parf. pass. ont toujours l'accent sur la pénultième, τετύφθαι, τετυμμένος. Seulement, lorsque, dans un participe, une syllabe longue a été changée en brève devant l'accent, ou qu'une lettre a été retranchée, cet accent est reculé, ἐληλάμενος, δέγμενος, φθίμενος, pour ἐληλασμένος, δεδεγμένος, ἐφθιμένος. *Thom. M.* p. 294.

η. Les participes en ώς et είς ont toujours l'accent sur la dernière.

§. 30. 4. Outre le cas précité 3, *f*, l'accent se recule aussi, lorsque la dernière voyelle, marquée d'un *oxyton*, disparait par l'apostrophe; alors la dernière syllabe restante prend l'*aigu*, excepté dans les prépositions et la conjonction ἀλλά. Ainsi, τὰ δεῖν' ἔπη pour τὰ δεινὰ ἔπη. τῶν πόνων πωλοῦσιν ἡμῖν πάντα τἀγάθ' οἱ θεοί, pour τἀγαθά. ἢ τῶν ἐμῶν

ᾄδης τίν' ἵμερον τέκνων — ἔσχε; Soph. *El.* 542. φήμ' ἐγώ. κωφὰ καὶ παλαί' ἔπη, Soph. *OEd. T.* 298. Seulement dans les cas mentionnés §. 38, *Remarq.* 1, §. 44, *Remarq.* 2, l'accent de la préposition se recule: πὰρ Ζηνί. κὰγ γόνυ. κὰπ φάλαρα. ἂμ φόνον, ἂν νέκυας (1).

Par suite d'une abréviation, l'accent se recule aussi de la dernière à la pénultième, dans les prépositions qu'on emploie au lieu des verbes composés de ces mêmes prépositions et du verbe εἰμί, par ex.: οὔ τοι ἔπι δέος, pour ἔπεστι, πάρ' ἔμοιγε καὶ ἄλλοι, ἔνθ' ἔνι μὲν φιλότης; pour πάρεισιν, ἔνεστι; ἄνα pour ἀνάστηθι (2).

Au contraire, lorsqu'un verbe a été abrégé en tête, l'*aigu* passe de la syllabe retranchée sur celle qui suit: ἔφασαν, ἔφαν, φάν; ἔβαν, βάν. Lorsque la syllabe qui reste, est longue de sa nature, elle prend le *circonflexe*: ἔβη, ἔφη, βῆ, φῆ.

Enclitiques.

§. 31. 5. Ce sont les mots suivants: savoir, le pronom indéfini τὶς, τὶ, *quelqu'un, quelque chose*, dans tous ses cas, ainsi que τοῦ, τῷ, pour τινός, τινί; les cas obliques des pronoms personnels μοῦ, μοί, μέ, σοῦ, σοί, σέ, οὗ, οἷ, ἕ, μίν, νίν, σφέων, σφίσι, σφέας, σφέ; le présent indic. de εἰμί et de φημί, excepté aux secondes pers. du sing.; les adverbes indéf. πώς, πή, ποί, πού, ποθί, ποθέν, ποτέ (pour les distinguer des adv. interrogatifs πῶς, *comment?* πῆ, ποῖ, ποῦ, πόθι, πόθεν, πότε), et enfin les particules πώ, τέ, τοί, θήν, γέ, κέ (κέν), νύ ou νύν (pour οὖν), πέρ, ῥά. Lorsque la force de l'idée ne repose pas sur ces mots, ou que le sens ne les sépare pas du mot précédent (3), ils sont ordinairement considérés comme s'ils étaient confondus dans le précédent, comme s'ils n'en faisaient qu'une partie intégrante (ὁμαλισμός), et perdaient ainsi leur propre accent. Quand ce mot précédent est un *oxyton*, ou un *paroxyton*, ou un *périspomène*, l'accent de l'*enclitique* sert comme accent de ce mot; seulement, l'*aigu*

(1) Reiz. *De incl. accent.* p. 40. Herm. *De em. r. gr. gr.* p. 67.

(2) Reiz. p. 38, 126.

(3) C'est-à-dire, quand aucun signe de ponctuation ne les en sépare: ἑπτὰ δὲ, οἶμαι, εἰσί, et non οἶμαί, εἰσι. *Cf.* Fr. Volg. Reiz. *Præf. ad* Herod. p. VII. GL.

sur la dernière ne prend jamais la forme du *grave*, par exemple : ἀνήρ τις, φιλῶ σε, ἄνδρα μου (1). Parmi ces mots, il n'y a que les dissyllabiques, comme σφίσι, ποτέ, ποθέν, ἐστί, qui conservent leur accent après un *paroxyton*. Mais, si le mot précédent est un *proparoxyton* ou un *propérispomène*, ils rejettent leur accent, comme aigu, sur la dernière de ce mot précédent, excepté les dissyllabes *oxytons*, tels que ἐστί, φύλλα ἐστί, lorsque la dernière syllabe d'un *proparoxyton* ou d'un *propérispmène*, est longue par position, par ex. : ἄνθρωπός τε, ἔσωσά σε, σῶμά μου; mais κατῆλιψ μοῦ, ὁμῆλιξ ἐστί, κῆρυξ ἐστί (2). Les mots privés d'accent en prennent également un devant ces *enclitiques*, ἔκ τινος, εἴ τις; mais non pas οὐ et εἰ devant εἰμί, ἐστί. Cela s'appelle *inclinatio toni*, ἔγκλισις, et c'est pourquoi ces mots s'appellent *encliticæ*, en opposition aux ὀρθοτονούμενα, qui gardent leur accent, par ex. : ἐμοῦ. Cependant les pronoms personnels, lorsqu'ils sont régis par une préposition, ne sont pas *enclitiques*, par ex. : παρὰ σφίσιν, περὶ σοῦ (3). Par conséquent, lorsque plusieurs mots *enclitiques* se suivent, le précédent prend toujours l'accent de celui qui vient après, par ex. : εἴ τίς σέ μέ φησί ποτε, οἶκός τίς ἐστί μοί που. Il se trouve ainsi beaucoup d'*enclitiques* en composition avec d'autres mots, οὔτε, μήτε, οὔτις, τοίνυν; δε et θε seulement en composition, ὅδε, εἴθε (4).

Remarque 1. Les *enclitiques* ne se construisent jamais au commencement d'une phrase, où peuvent figurer seulement des mots renfermant un effet d'expression, par ex. : σοῦ γὰρ κράτος ἐστὶ μέγιστον, et qui par là sont *redressés* (5) *de ton*. Mais dans la marche d'un discours interrompu, les *enclitiques* se placent souvent où nous mettrions une *virgule*, par ex. : εἴπερ ἴστε, μοι σημήνατε, Eur. *Hipp.* 1168, où les anciens ne mettaient aucun signe de ponctuation (6).

Remarque 2. Quelques *enclitiques* sont dans l'écriture rattachées au mot précédent, sans que l'accent soit changé, comme οὕτινος, ὥντινων.

---

(1) Quelques grammairiens ont marqué d'un double accent le mot précédent, lorsqu'il formait un trochée, ou lorsque l'enclitique commençait par σφ, par ex. : ἄνδρά μοι. Herm. *De em. r. gr. gr.* p. 70.

(2) Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 71.

(3) Herm. *De em. r. gr. gr.* p. 74 *sq.* Heind. *ad* Plat. *Gorg.* p. 34. Iacobs, *Præf. Anth. Palat.* p. XXXII; *et insuper* Reisig. *Conj. in* Arist. p. 56.

(4) Herm. *De emend. rat. gr. gr.* p. 67 *sqq.*

(5) C'est-à-dire, ne sont plus *inclinés*, *enclitiques*. GL.

(6) *Voy.* ma note *ad* Eurip. *Hec.* 62.

Lorsque la particule δε se rattache à un pron. démonstratif pour y ajouter de la force, l'accent du mot principal est reporté sur la dernière syllabe vers l'*enclitique*, par ex. : τόσος, τοσόσδε, τηλίκος, τηλικόσδε. τοῖος, τοιόσδε (selon d'autres τοῖοσδε), τοῖσι, τοισίδε (ou τοῖσιδε (1)).

Remarque 3. On compte au nombre des *enclitiques* les pron. pers. plur. dans les cas obliques, ἡμων, ἡμιν, ἡμας, ὑμων, ὑμιν, ὑμας, où il y aurait au singulier, μού, μοί, μέ (2). Ils ne rejettent pourtant pas leur accent sur le mot précédent, mais ils prennent l'*aigu* sur la première syllabe, lorsque la dernière reste longue, ἥμων, ἥμιν, ou bien le *circonflexe*, lorsque cette dernière est brève, ἧμιν, ἧμας. Cependant on ne trouve que dans Sophocle (3) des exemples certains de cet usage. Les grammairiens enseignent aussi que αὐτόν devient *enclitique*, lorsqu'il est pronom de la troisième personne et ne signifie pas *lui-même*, par ex. : κόψε γάρ αὐτον ἔχοντα, *Il.* μ', 204 (4).

§. 32. 6. La troisième personne ἐστι est accentuée d'après sa différente signification, selon qu'elle est copule, et forme une partie de l'attribut, ou selon qu'elle porte avec elle-même une notion complète de l'idée d'*exister*. Dans le premier cas elle est *enclitique*, et s'écrira d'après les règles ci-dessus, par ex. : Θεός ἐστιν ὁ πάντα κυβερνῶν, ἄνθρωπός ἐστι ζῶον δίπουν. Dans l'autre cas, elle prend l'accent sur la première syllabe, ἔστι, par ex. : ἔστι θεός, *il existe un Dieu*. C'est toujours le cas, lorsque ἔστι commence la phrase, lorsqu'il vient immédiatement après ἀλλά, εἰ, καί, μέν, μή, οὐκ, ὡς, τοῦτο, ὅτι, ποῦ. Les deux cas peuvent se présenter dans l'interrogation, par ex. : τί δ' ἔστιν; *mais qu'est-ce que cela?* et τίς οὗτός ἐστιν (5).

ANASTROPHE.

7. Lorsqu'une préposition est placée après le mot qu'elle régit, et devant lequel elle devrait être par conséquent, l'accent *aigu* de cette préposition passe de la dernière syllabe à la pénultième, par ex. : ἕλος κάτα βοσκομενάων. τῆς ἐμῆς ψυχῆς πέρι. τοῦ Θεοῦ πάρα. μάχῃ ἔνι κυδιανείρῃ. ὀφθαλμῶν ἄπο. τῷ ἔπι πόλλ' ἐμόγησα. Les grammairiens en exceptent ἀνά et διά, fondés sur un motif qui ne paraît pas avoir beaucoup de poids, savoir qu'ἄνα pourrait être confondu avec le vocatif de ἄναξ, ou avec ἄνα, *lève-toi*,

(1) Elmsl. *ad* Eur. *Med.* 1262.
(2) Et non pas ἐμοῦ, ἐμοί, ἐμέ, pris emphatiquement. GL.
(3) Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 78 *sqq.*
(4) Herm. *ib.* p. 82. *Cf.* Apollon. π. ἀντων, p. 293, A. 301, C. 337, C.
(5) Herm. *De emend. rat. gr. gr.* p. 84 *sqq.*

et δία avec l'acc. Δία de Ζεύς. On ne peut reconnaître plus de fondement à la règle, qu'il n'y a pas lieu à l'*anastrophe*, lorsque, entre le cas régi par la préposition et celle-ci, il intervient un autre mot, comme δέ, par exemple : τῷ δ' ἐπὶ Τυδείδης ὦρτο. Quand la préposition est placée entre un substantif et l'adjectif qui s'accorde avec lui, l'*anastrophe* n'a lieu que si le substantif précède la préposition, par ex. : νηὸς ἔπι γλαφυρῆς; mais non pas lorsque l'adj. précède, par ex. : ἐμοῖς ἐπὶ γούνασι, γλαφυρῆς ἐπὶ νηός. Car alors, comme le substantif est véritablement seul régi par la préposition, l'adjectif se règle sur le substantif (1).

§. 33. *Remarque* 1. Dans l'usage des accents les dialectes diffèrent encore. Les Ioniens et les anciens Attiques prononçaient par exemple : γελοῖος, ὁμοῖος, ἑτοῖμος, ἐρῆμος, τροπαῖον, le reste des Grecs γέλοιος, ὅμοιος, ἕτοιμος, ἔρημος, τρόπαιον (2); les Doriens disaient aussi ὁμοῖος (3). Ces derniers, de plus, prononçaient κάλως, σόφως, κόμψως, ἅπλως, pour καλῶς, σοφῶς, κομψῶς, ἁπλῶς, et, au contraire, οὑτῶς, παντῶς, αὐτοματῶς, comme τουτῶν, τηνῶν, παιδῶν, παντῶν, Τρωῶν, παντᾶ, pour οὕτως, πάντως, αὐτομάτως, τούτων, τήνων, παίδων, πάντων, Τρώων, πάντα (4); de plus ἐστάσαν, ἐφάσαν, ἐλύσαν, ἐδείραν, au lieu de ἔστασαν, ἔφασαν, ἔλυσαν, ἔδειραν, ainsi que ἐλάβον, ἐφάγον, ἐλέγον, ἐτρέχον, pour ἔλαβον, ἔφαγον, ἔλεγον, ἔτρεχον (5). Les Éoliens ἔγω, φάτι, κάλος, πόταμος, βόυλη, au lieu de ἐγὼ, φατί, καλός, ποταμός, βουλή; φίλην, κάλην, φρόνην, pour φιλεῖν, καλεῖν, φρονεῖν (6). Aussi les Éoliens sont-ils appelés βαρυντικοί par les grammairiens.

Remarq. 2. Certainement la langue grecque avait l'accent dès les temps les plus reculés, puisque d'ailleurs aucune n'en est dépourvue (7). Mais cet accent ne fut pas marqué, tant que la langue demeura pure dans la bouche du peuple. Dès que, dans les derniers temps, le mélange avec des étrangers commença à corrompre la langue elle-même et la prononciation, les grammairiens, particulièrement Aristophane de Byzance, imaginèrent, environ deux cents ans avant J. C., de marquer les accents (8). Ces signes d'accentuation ne doivent donc nullement

---

(1) Reiz. *De inclin. acc.* p. 122 *sqq.* Herm. *De em. gr. gr.* p. 101 *sqq.*

(2) Gregor. p. (8), 21, et Kœn. (9), 23.

(3) Gregor. p. (147), 318 *sq.*

(4) Apollon. π. ἀντων. p. 293, B; 301, A. Gregor. p. (95 *sq.*) 213 *sq.* (144 *sq.*) 312.

(5) Gregor. p. (146), 316.

(6) Kœn. *ad* Greg. p. (114), 249 *sq.* (282), 601. (292 *sq.*), 619.

(7) Les principaux passages relatifs à l'ancienneté de l'accentuation, sont dans Plat. *Cratyl.* 35, p. 399, A. B. et Aristot. *Soph. elench.* 4, 8. *Poët.* 25.

(8) *Voy.* Villoison, *Epist. Vinar.* p. 115 *sq. Proleg. ad Il.* p. XII.

être considérés comme des inventions arbitraires des grammairiens, mais comme un moyen cherché pour présenter et fixer la bonne prononciation, telle qu'elle s'était conservée dans la bouche des gens instruits de ce temps. Il est du moins vraisemblable que cette accentuation fut en général aussi celle des anciens Grecs, particulièrement des Athéniens, à l'époque où florissaient cette nation et son langage; mais il est plus douteux qu'elle ait été la même et dominante au siècle d'Homère. Naturellement tout ici repose sur la tradition et les autorités; vouloir décider sur l'usage des accents d'après des motifs de calcul et de raisonnement, est déjà périlleux, parce que dans chaque langue il se trouve tant de points dont il est très difficile, pour ne pas dire impossible aux modernes, de rechercher le fondement ou les causes. Du reste, la preuve que même dans les temps modernes les accents ne sont ni à négliger, ni à rejeter (1), c'est, d'abord, qu'ils font partie inhérente de la langue grecque, et qu'il serait absurde de dédaigner les vestiges conservés, quoique imparfaitement, de la bonne prononciation autrefois consacrée; ensuite, c'est qu'encore aujourd'hui la prononciation d'après les accents s'unit étroitement à celle que détermine la quantité, puisque la dernière s'exprime uniquement par la plus ou moins grande vitesse d'une syllabe, la première par l'élévation et l'abaissement de la voix. Les accents sont d'ailleurs importants, parce qu'ils servent à distinguer plusieurs mots, qui s'écrivent avec les mêmes lettres, mais s'accentuent différemment. Surtout dans la lecture des manuscrits on ne peut souvent déchiffrer un trait que par l'observation de l'accent, ou reconnaître une faute que par une erreur d'accentuation. Du reste, on aurait tort de nier que, sans posséder à fond la connaissance des accents, on ne puisse très bien comprendre le grec, et que, sans avoir une grande connaissance de la langue, on ne puisse bien avoir celle des accents.

Les grammairiens portaient aux accents un soin particulier, et cela en proportion de celui qu'on y mettait de leur temps dans la langue parlée; et dans presque tous les traités de grammaire qui nous sont parvenus, ce point de la science forme un article à part (2). Un ouvrage spécial à ce sujet, est : Ἀρκαδίου περὶ τόνων. *E codd. Paris. primum edidit* E. H. Barkerus. *Lips.* 1820. Cette matière est approfondie avec détail dans le livre suivant : *La doctrine des accents de la langue grecque*, *avec d'amples développements*, par K. Franç. Chrét. Wagner, Helmstædt, 1807, in-8 (3). Une partie de cette doctrine a été exposée par Fr. Wolfgang Reiz, avec son exactitude ordinaire, dans un traité *De prosodiæ gr. accentus inclinatione*, *cur.* Fr. Aug. Wolf. *Lips.* 1791, 8.

---

(1) Voy. sur cette question Fischer. *Anim. ad* Weller. p. 249 *sq*.
(2) *Cf.* Fischer *Anim. ad* Weller. p. 247 *sqq*.
(3) Titre allemand : *Die Lehre von dem Accent der Griechischen Sprache ausfürlich entwickelt von* K. Franz Christian Wagner. GL.

DU CHANGEMENT ET DE L'OMISSION DES LETTRES POUR L'EUPHONIE.

Avertissement. Les grammairiens comprennent une grande partie de ce qui précède et de ce qui suit, sous le nom de πάθη τῶν λέξεων, sujet sur lequel Apollonius Dyscole, Hérodien, Tryphon, Moschopule, et d'autres, ont écrit des traités particuliers (1). Tryphon admet quatre espèces principales de ces changements de lettres, πλεονασμός, ἔνδεια, τμῆσις, μετάληψις. Il rattache au πλεονασμός: 1.° πρόσθεσις, par ex.: ἀσταφίς, au lieu de σταφίς : à cette catégorie appartient aussi l'augment syllabique; 2.° ἀναδίπλωσις, par ex.: κεκάμωσιν, ἀταρτηρός, pour κάμωσιν, ἀτηρός, ainsi que la *réduplication;* 3.° ἔκτασις, (par ex.: Διώνυσος, pour Διόνυσος), lorsque le changement s'opère par une voyelle; 4.° ἐπέκτασις, ou *addition d'une syllabe dans le milieu des mots*, comme ἀδελφειός, pour ἀδελφός (Μουσάων pour Μουσῶν); 5.° μετάθεσις, appelée aussi ἐνάλλαξις ou ὑπέρθεσις, *transposition*, comme δαρτά, au lieu de δρατά; 6.° διαίρεσις, par ex.: πάϊς, au lieu de παῖς; 7.° παρένθεσις, une diphthongue au lieu d'une voyelle brève, par ex.: νοῦσος, ξεῖνος, pour νόσος, ξένος; 8.° διπλασιασμός, *réduplication des consonnes*, μέσσος, ὅττι, au lieu de μέσος, ὅτι; 9.° παρέμπτωσις, *addition d'une consonne dans le milieu*, comme πτόλεμος, pour πόλεμος; 10.° προσχηματισμός, l'*addition d'une syllabe*, λόγοισιν, pour λόγοις (ὁτιή, τουτονί, ἦσθα). Il comprend dans le *manque*, ἔνδεια, 1.° ἀφαίρεσις, par ex.: ὀρτή au lieu de ἑορτή, αἶα au lieu de γαῖα, κεῖνος, pour ἐκεῖνος; 2.° ἄρσις, ou *retranchement de la syllabe redoublée*, par ex.: βλῆσθαι, pour βεβλῆσθαι; 3.° συστολή, c'est-à-dire, *emploi d'une brève au lieu d'une longue*, par ex.: φυσίζοος, pour φυσίζωος (εἴδομεν, pour εἰδῶμεν, δόμεν, pour δῶμεν chez Hésiode); 4.° συγκοπή, ou *retranchement d'une syllabe au milieu du mot*, comme κάμμορος, pour κακόμορος,

(1) Πάθη τῶν λέξεων ἐκ τοῦ Γραμματικοῦ Τρύφωνος, *in* Urbani Bellunensis *instit. gr. l. gr.* (*ed. Basil.* 1539, *in*-4.) p. 454. *Cf. Museum crit. Cantabr. vol.* I, p. 32 *sqq.* Draco Stratonic. *De metris*, p. 155 *sqq.* Gregor. Cor. p. (212 *sqq.*) 451. *Grammat. Par. ap.* Schæf. Greg. Cor. p. 675. Man. Moschopuli *Opusc. gramm. ed.* Titze, p. 27 *sqq.*

δάσκιος, pour δασύσκιος (ἐραννόν, pour ἐρατεινόν, καββαλών, pour καταβαλών, κάππεσε, pour κατέπεσε); 5.° ce cas-là manque; 6.° συναλοιφή, *vide infra*; 7.° ἔλλειψις, *retranchement d'une voyelle*, sans supprimer la syllabe, γεραόν, pour γεραιόν (ἕταρος, pour ἑταῖρος); 8.° παρέλλειψις, *retranchement de l'une des deux consonnes redoublées* (par ex.: Ἀχιλεύς); 9.° ἔκθλιψις, *retranchement d'une consonne différente*, par ex.: σκῆπτον, pour σκῆπτρον; 10.° ἀποκοπή, *soustraction de la syllabe finale*, comme δῶ, pour δῶμα (1). La τμῆσις, *résolution d'un mot composé* revenant à ses parties constitutives, par ex.: ἄκρα πόλις, pour ἀκρόπολις, se rencontre aussi chez nos grammairiens. La μετάληψις est la *permutation des lettres*, par ex.: ἠπεδανός, pour ἀπεδανός, αἱμηπότης, pour αἱμοπότης (2).

§. 34. Les Grecs dans la formation de leurs mots avaient surtout égard à l'euphonie, et tâchaient d'éviter, soit la rencontre de plusieurs consonnes difficiles à prononcer ensemble ou trop disparates, soit le choc de deux voyelles prononcées séparément.

Dans le *choc de deux consonnes* ou *plus*, ils observaient la règle que, *parmi les consonnes muettes*, *celles seulement qui appartenaient à la même classe*, *pouvaient aller ensemble*. Par conséquent, une *consonne aspirée* veut être précédée d'une autre *aspirée*, une *ténue* d'une autre *ténue*, une *moyenne* d'une autre *moyenne*; ainsi, lorsque deux consonnes d'une nature différente se rapprochent immédiatement, la première prend le caractère de la seconde: voilà pourquoi l'on aura ἐγράφθην de γέγραπται, ἐτύφθην de τέτυπται; ainsi, dans ἑπτά et ὀκτώ, lorsque la *ténue* τ est remplacée par la *moyenne* δ, alors les *moyennes* β et γ prennent la place des *ténues* π et κ, dans ἕβδομος, ὄγδοος.

(1) Dans les deux premières subdivisions, le πλεονασμός et l'ἔνδεια, il y a des correspondances en nombre égal, si ce n'est que la διαίρεσις n'a pas de correspondante dans la division ἔνδεια, ce qui fait que Dracon l'omet. Les mots mis entre crochets sont de Dracon. MATTHIÆ.

Il nous semble qu'il y a ici inadvertance de l'auteur: au lieu de διαίρεσις, qui est à la 6.e subdivision, et dont la correspondance dans l'ἔνδεια est συναλοιφή, il fallait écrire μετάθεσις, qui est la subdivision précédente; à cette 5.e subdivision du πλεονασμός répond en effet un vide: c'est pourquoi l'auteur a mis *fehlt* (manque). GL.

(2) Sur la dern. permut. voy. Bastii *Ep. cr.* p. 16, 17. GL.

C'est encore ainsi qu'on a ἐπιγράβδην de ἐπιγέγραπται, κρύβδην de κρύφω, κρύπτω.

§. 35. L'*esprit rude* a la même vertu en composition, puisqu'il change la *ténue* précédente en *aspirée*; par exemple de ἐπί et ἡμέρα, par suite du retranchement de l'ι dans la préposition, on fait ἐφήμερος, de δέκα et ἡμέρα δεχήμερος, de κατὰ et εὕδω, καθεύδω. Lorsqu'une *ténue* précède l'*aspirée*, celle-ci se change aussi en *aspirée*, par ex.: ἑφθήμερος, de ἑπτά et ἡμέρα. Cependant les deux mêmes aspirées ne se répètent pas à côté l'une de l'autre, et l'on écrit par exemple, non pas Ἀθθίς, Μαθθαῖος, Βάχχος, Σαφφώ, mais Ἀτθίς, Ματθαῖος, Βάκχος, Σαπφώ. Par conséquent, au lieu de ὄκκα ἕρπεις, après l'élision faite de l'α, on n'écrit pas ὄχχ' ἕ., mais ὄκχ' ἕρπεις, Théocr. 4, 56; *cf.* 13, 11. ἐκ au contraire ne s'altère pas; ainsi ἐκθλίβω, et non ἐχθλίβω: seulement, devant une voyelle, il se change en ἐξ, par ex.: ἐξαίρετος, de ἐκ et αἱρέω. Mais dans les inscriptions on trouve le κ dans ἐκ, changé en γ devant δ, par ex.: ἐγδικαξάμενοι, ἐγδικάξηται, *Tab. Heracl.* 1, 1, 81; et encore devant le *digamma* dans le mot, non suffisamment encore expliqué, ΕΓϜΗΛΗΘΙΩΝΤΙ, 1, 104.

Remarque 1. La même chose arrive lorsque deux mots s'avoisinent, et que le second commence par une voyelle *aspirée*, tandis que le premier se termine par une *ténue*, ou bien lorsque la voyelle finale du premier mot est retranchée et que le second commence par une voyelle aspirée, par ex.: οὐχ ἵνα, οὐχ ὅπως, ἀφ' οὗ, ἀνθ' ὧν. *Voy.* §. 43. De même dans la *crase* θοἰμάτιον pour τὸ ἱμάτιον, θάτερον pour τὸ ἕτερον. Ici encore la *ténue* se change en *aspirée* devant l'*aspirée* devenue telle par circonstance, par ex.: νύχθ' ὑπὸ τήνδ' ὁλοήν, pour νύκτα ὑπό.

Remarque 2. Quelquefois aussi dans des mots composés la *ténue* du premier mot se change en *aspirée* devant ῥ, peut-être à cause du ῥ aspiré, par ex.: φροίμιον de προοίμιον, venant de οἴμη, θράσσω chez les Attiques, au lieu de ταράσσω, φροῦδος de πρὸ et ὁδός, τέθριππος de τέτταρα et ἵππος.

Remarque 3. Ce changement des consonnes se trouve déjà chez Homère et tous les anciens poëtes, sans exception; chez Hérodote au contraire et chez les autres prosateurs ioniens, cette permutation a lieu, à la vérité, dans la formation, par ex.: ἐγράφθην, ἀπηλλάχθην; mais non dans la composition, et ils écrivent ἀπικόμην, ἐπήμερος, ἐπίστημι (et encore ἐπίσταμαι dans la langue usuelle), κατεύδω, οὐκ ὁμοίως, οὐκ οἷός τε εἰμὶ etc., Ἐπιάλτης pour Ἐφιάλτης (1); vraisemblablement parce que l'an-

(1) Fisch. 1. p. 153. Ruhnk. *ad h. in Cerer.* 88. Kœn. *ad* Greg. p. (185) 399.

cienne prononciation homérique, dialecte des Ioniens aussitôt après leur émigration de l'Attique, devint toujours plus relâchée sous un climat plus mou, et rejeta l'aspiration. Cependant on trouve chez Hérodote sans variante μέθες, I, 37, 39 *extr.* καθῆστο, I, 46. τῇ ἀφίξεϊ, I, 69 : et au contraire, les anciens poètes fournissent déjà des exemples de l'aspiration négligée, dont il a été question §. 8, *Rem.* 2 [3 ?], par ex. : Hesiod. *Th.* 865, ὑπ' Ἡφαίστου. *ib.* 829, et Hom. *Hymn.* 27, 18, ὅπ' ἱεῖσαι (1). Ἡφαίστου et ἱεῖσαι peuvent ici n'être pas prononcés avec l'*esprit rude*, parce que π, étant suivi d'une aspiration, produit de lui-même le son φ, et que la façon d'écrire ne pourrait empêcher cela. On disait aussi peut-être ὑπ' Ἡφ'., parce que autrement l'aspiration eût été trop accumulée; mais ὅφ' ἱεῖσαι n'est guère plus dissonant que ἀφιεῖσαν. C'est pourquoi Wolf a eu raison de faire imprimer ὅπ' ἱεῖσαι. Le dialecte attique présente aussi quelques déviations des règles cidessus, dans λεύκιππος, Κράτιππος, ἀντήλιος, ἀπηλιώτης, κακομιλία, mots qui, composés de ἵππος, ἥλιος, ὁμιλία, devraient rigoureusement se prononcer λεύχιππος, κράθιππος, ἀνθήλιος, καχομιλία (comme καχεξία) (2). Au contraire, les mots composés de ἄμμος, probablement autrefois ἅμμος, prennent l'*aspirée*, ὕφαμμος, καθαμμίζω. *Voy.* Buttmann, p. 76.

§. 36. Souvent aussi, lorsque deux syllabes contiguës commencent l'une et l'autre par une *aspirée*, au lieu de répéter l'*aspirée* dans les deux, on substitue la *ténue*, ordinairement dans la première. Cela est de règle :

1.° dans la réduplication, lorsque la consonne initiale est répétée et placée avec une voyelle en tête du mot, par ex. : πεφίληκα, κεχρύσωκα, τεθέαμαι, τίθημι (de θέω).

2.° avant la terminaison θην de l'aor. 1 pass. des verbes τίθημι (θέω) et θύω, (τέθειται), ἐτέθην, non pas ἐθέθην (τέθυται), ἐτύθην, non ἐθύθην. On écrit au contraire ὀρθωθείς, ἀφέθην, ἐχύθην, ἀμφιχυθείς, ἐθρέφθην, ἐθάλφθην, ἐθέλχθην, ὀρνιθοθήρας, ἀνθοφόρος.

3.° dans les mots ἐκεχείρια (de ἔχω et χείρ, au lieu de ἐχεχειρία) (3), ἐπαφή (de ἐπί et ἀφή, ἅπτω), ἄπεφθος (de ἀπό et ἕψω), ἀμπέχω, ἀμπεχονή, ἀμπεσχόμην, ἀμπισχοῦμαι (Brunck. *ad* Aristoph. *Av.* 1090) au lieu de ἀμφέχω, etc.

Souvent aussi l'*aspiration* change de place avec une autre qui est amenée par la *flexion* (4) (*Remarq.* §. 16). C'est d'ordinaire le cas seulement avec θ, τ. Ainsi θρίξ, *gén.* τριχός, non θριχός, *nom. plur.* τρίχες, *dat.* θριξί. τρέχω, τρέφω, *fut.* θρέξω, θρέψω, θρεπτήριον, θρέμμα, mais τροφή. θάπτω, *aor.* 2.

---

(1) Apollon. π. ἐπιῤῥ. dans Bekk. *Anecd.* T. II, p. 562, 28.

(2) Schæf. *ad* Gregor. p. 399.

(3) Gœttling, *ad* Theodos. p. 214, a une autre opinion sur ce mot, qu'il écrit ἐκεχειρία.

(4) C'est-à-dire la déclinaison ou la conjugaison. GL.

ἐτάφην, τάφος. θρύπτω, *aor.* 2. διατρυφέν. Ainsi Hésychius cite de τύφω, l'aor. θύψαι, θύψαντα, et le parfait τεθυμμένον. C'est pourquoi encore ταχύς a pour *comparat.* θάσσων. Ordinairement on admet que l'*aspirée* appartient déjà à la racine du verbe, et qu'elle se change en la *ténue* correspondante, à cause de l'*aspirée* suivante, conformément à la règle 1, 2, 3 (1). L'*esprit rude* a la même vertu dans ἔχω, où le futur, par suite du χ changé en ξ, prend l'aspiration au commencement du mot, ἕξω.

Dans les cas précédents la première *aspirée* est transformée en *ténue :* mais dans les impératifs en θι, τύπηθι, ἵσταθι, δίδοθι, le θ se change en τ après l'*aspirée*, τύφθητι, τίθετι; cependant τέθναθι, et non τέθνατι.

§. 37. Indépendamment des cas cités, lorsqu'une ou plusieurs consonnes sont réunies de manière à produire une dureté dans la prononciation par leur choc, il s'opère un changement en consonnes analogues. Dans la réunion de trois consonnes, comme dans σκληρός, πεμφθείς, il s'est établi en règle, que, excepté dans la composition, ce nombre ne peut s'allier que quand la première ou la dernière est une *liquide* ou un γ résultant du ν. Dans tous les autres cas, une lettre sera ou changée ou supprimée.

I. On change :

1. β π φ } devant σ en { ψ
2. γ κ χ } { ξ excepté ἐκ. Voy. §. 2, *Rem.* p. 31.
3. le ν se change:

1.° en μ devant les labiales β, μ, π, φ, ψ, par exemple: ἐμβάλλω, συμμίγνυμι, ἐμπίπτω, ἐμφύω, ἔμψυχος. Ainsi les Éoliens, au lieu de πέντε, disaient πέμπε, par le changement du τ en π (2).

2.° en γ devant les gutturales γ, κ, ξ, χ, par exemple: ἐγγίνομαι, συγκόπτω, συγξαίνω, συγχωρέω.

3.° devant λ, ρ, σ, le ν se transforme en ces lettres mêmes, par ex.: συλλέγω, συῤῥέω, συσσκευάζω, παλίῤῥοος, excepté dans πέφανσαι, ἕλμινς, πέπανσις. Seulement, la préposition ἐν demeure exempte de changement devant ρ, σ et ξ, ἔνρυθμος,

---

(1) Cette meilleure exposition est due à Buttmann, *Gramm. compl.* p. 77 *sqq.* Il rapporte aussi ici la forme homérique τηλεθάων, à la place de laquelle on trouve d'ailleurs θαλέθων.

(2) Fisch. p. 183 *sq.*

ἐνριζόω, ἐνσείω, ἐνζέομαι; et ν se change en σ dans σύν, lorsqu'un simple σ vient après, par ex.: σύσσιτος; mais lorsque le σ suit accompagné d'une autre consonne, ou d'un ζ, le ν est retranché, par ex.: σύστημα, συστρατηγός, συζῆν. Le mot πάλιν dans le même cas conserve le ν, παλίνσκιος; on dit pourtant aussi παλίσκιος.

Nota. Dans les inscriptions on trouve quelquefois encore ν au lieu de γ, par ex.: συνμαχία, ΤΟΙΔΙΟΛΥΝΠΙΟΙ sur l'inscription éléenne chez Bœckh, *Statist. d'Athen.* II, p. 390 *sq.*, et même ἀνανγελίοντι, ἄνγραψαι, *Tab. Heracl.* I, 70. 78. 79. Dans les inscriptions on trouve souvent συν sans changement devant σ. Markl. *ad* Eur. *Iph. A.* 407.

4. Devant μ, les labiales β, μ, π, φ, ψ, se changent en μ, par ex.: λέλειμμαι, pour λέλειπμαι, τέτυμμαι pour τέτυπμαι (ici la seconde et la troisième personne, λέλειπσαι, λέλειπται, τέτυπσαι, τέτυπται, prouvent que le π est changé en μ); les gutturales κ, χ, se changent en γ, par ex.: λέλεγμαι pour λέλεχμαι, δέδογμαι pour δέδοχμαι; les dentales (1) δ, θ, τ, ζ, en σ, par ex.: πείθω, πέπεισμαι, ᾄδω, ᾆσμα. Excepté: ἀκμή, αὐχμός, κευθμών, πότμος, et les anciennes formes ἴδμεν, ἴδμων, κεκορυθμένος, πεφραδμένος, etc. (*voy.* §. 148, *b* ou 2.°), et dans l'ionien ὀδμή.

§. 38. *Remarque* 1. Les Grecs rejettent souvent aussi en composition la dernière voyelle des prépositions, et changent la consonne qui reste à la fin, selon les règles ci-dessus, par ex.: ἀμβαίνειν pour ἀναβαίνειν, ἀμμένω pour ἀναμένω, ἀμπαύεσθαι, ἀμφύω, ἄγκρισις, ἀλλύειν pour ἀναλύειν, καδδῦσαι pour καταδῦσαι, *Iliad.* τ', 25; κακκρύπτειν, Hésiod. Ἔργ. 471; κακτάμεναι, *Scut. Herc.* 453; κὰρ ῥα, *Il.* υ', 421; καππαύει, Pind. *Nem.* 9, 37; ἀννεῖται pour ἀνανεῖται, *Od.* κ', 192; καννεώσασθαι pour καὶ ἀνανεώσασθαι, Soph. *Trach.* 395, *ed.* Herm. Spohn y ajoute encore: κάββαλε (κάββαλλε dans un fragment d'Alcée); καδδραθέτην, *Od.* ο', 493; κακκείοντες, *Il.* α', 606; καλλείψω, καμμίξας, κάμμορος, καννεύσας, κάππεσεν, καππυρίζω, κάγγονυ, καδδέ, καδδύναμιν, κακκεφαλῆς, καμμέν, καππεδίον, καπφάλαρα, καῤῥόον, κάπφαγε, καῤῥέζουσα.... cités d'après Mattaire *De dialect.* C'est ce qui arrive toujours au τ pour la consonne suivante; ou bien, lorsque celle-ci est une *aspirée*, le τ, au lieu de se changer en θ, *aspirée* correspondante, reste *ténue*, par exemple: καββάλλειν pour καταβάλλειν, κατθανών. Ainsi ὑββάλλειν pour ὑποβ. *Iliad.* τ', 80; ἀππέμψει, *Odyss.* ο', 83; καστορνῦσα pour καταστορνῦσα, *Odyss.* ρ', 32. Les Ioniens employaient ces mêmes abréviations jusque dans la prose, par exemple: ἀμβολάδην, ἀμβώσας, ἀμ-

(1) M. Matthiæ se sert du mot *Zungenbuchstaben*, *lettres linguales*, ou *prononcées avec la langue*. L'un et l'autre designent le même jeu des organes. GL.

παύομαι, chez Hérodote. *Voyez* Æm. Portus, *Lex. Ionic.* Mais chez les Attiques cela paraît ne pas avoir eu lieu dans la langue ordinaire, du moins pas en prose. Quant aux poètes attiques, ils usent de cette abréviation, même dans la mesure iambique, par ex.: ἐπαγχέασα, Æsch. *Agam.* 1147; ἀμβήσῃ, Eur. *Hec.* 1263 (1); surtout κατθανεῖν, κατθανών, au lieu de quoi on ne trouve jamais καταθ. Aussi quelques-uns conjecturent-ils que chez Eurip. *Suppl.* 987; *Rhes.* 378; *El.* 1308, dans la mesure lyrique, au lieu de καταφθίμενος, etc., il faudrait lire καπφθιμένος (2). Très rarement aussi, on retranche la dernière consonne de la préposition, comme dans καϐαίνων, dans Alcman, *Hephæst.* p. (44) 76, ed. Gaisf. κάπετον, Pind. *Ol* 3, 50, au lieu de καταϐαίνων, κατέπεσον (3); Tel est κάσχεθε pour κατέσχεθε, *Il.* λ', 702; κάκτανε, *Il.* ζ', 164, *Cf.* Hesiod. *Sc.* 453. Voy. Bast. *ad* Greg. Cor. p. 187 (4).

Les poètes retranchent de la même manière hors de la composition la voyelle finale, ex.: πὰρ Ζηνί, *Il.* δ', 1; πὰρ ποσί, Pind. *Ol.* 1, 118; *cf.* Æsch. *Eum.* 824; et ils réunissent alors en un seul mot la préposition avec son régime; ex.: ἀμφόνον, ἀννέκυας, *Il.* κ', 298; καδδύναμιν, pour κατὰ δύναμιν, καπφάλαρα, pour κατὰ φάλαρα, καχκεφαλῆς, pour κατὰ κεφαλῆς, mots que maintenant on écrit plutôt en deux, ἂμ φόνον, κὰπ φάλαρα, ἂμ βωμοῖσι (5). Cet usage était particulier aux Doriens: de là καττάδε, ποττώς, καττά, dans Thuc. V, 77, 79 (6). Tel est encore κὰμ μὲν — στόρεσε, *Od.* υ', 2; κὰμ μὲν ἄροτρον ἄξειαν, Hesiod. Ἔργ. 439.

Remarque 2. D'après les mêmes règles les anciens changeaient aussi les consonnes finales des mots, et écrivaient, par ex.: τὴμ μητέρα, τὸγ χρόνον, κατὰ πόλιγ καὶ, pour τὴν μ., τὸν χρ., κατὰ πόλιν καὶ, dans l'inscript. de Paros. Voy. §. 7, 6.° (p. 40, 41).

§. 39. II. Se retranchent:

1.° δ, θ, τ, ζ, devant σ dans la déclinaison et la conjugaison; ex.: *πόδεσι, ποδσί, ποσί; πλήθω, πλήθσω, πλήσω; σωμάτεσι, σώματσι, σώμασι.* De même dans ἁρπάσω pour ἁρπαζέσω.

2.° ν devant ζ, σ, dans la déclin., la conjug., et dans la préposition σύν, ex.: μῆνες, μήνεσι, μησί; συζῆν pour συνζῆν; cas dans lequel la syllabe devient longue devant ζ, σ; ἀγασθενής, pour ἀγανσθενής. De là, de μήν, μέν, μένς, est venu μείς.

Remarque 1. Nous avons averti plus haut, §. 37, (p. 106, l. dern.) que ἐν reste invariable.

Remarque 2. Si, après le retranchement du ν, il ne reste plus qu'un ε ou un ο, alors, afin que la syllabe demeure longue, ες se change en εις, et ος en ους. C'est de là que se sont formés les partic. aor. act. τύψας, στάς. La preuve que dans l'origine on disait τύψανς, στάνς, c'est que la

---

(1) (Vs. 1239, Matth.) Voy. ma note sur Eur. *Phœn.* 1410.
(2) *Class. journ.* 17, p. 59. Blomfield. *ad* Æsch. *S. c. Theb.* 740.
(3) Herm. *De dial. Pind.* p. 267. [? p. 261, *in* Herm. *Opusc.* t. I. GL.]
(4) Ἀϐϐάλλειν, Theodos. p. 64, 25, au lieu de ἀποϐάλλειν.
(5) Voy. Wolf. *Præf. ad Odyss.* ed. 1794, p. XXXI.
(6) Duker. *ad* Thuc. V, p. 363, 46. Kœn. *ad* Greg. p. (107) 233.

syllabe ας est longue, et que le génitif fait αντος. Le partic. prés. de τίθημι se disait proprement τιθένς, que les Éoliens ont conservé : de là vient le génit. τιθέντος (1) (et le partic. des Latins, *docens*, etc.). De cette forme primitive est résulté τιθείς, comme de ὀδόνς, est venu ὀδόντες, ὀδούς, de ἑκόντες, ἑκόντεσι, ἑκοῦσι, et de σπένδω le fut. σπείσω (2). C'est ainsi que les Éoliens et les Doriens, après le rejet du ν, au lieu de τύψανς, ποιήσανς, disaient τύψαις, ποιήσαις, et que de ἐνς est venu ἐς, εἰς, ἐν avec l'accus. chez les Éoliens.

§. 40. III. Quelquefois aussi entre deux consonnes qui n'auraient pu se prononcer ensemble sans rudesse, on intercalait d'autres consonnes pour adoucir le son. Cela arrive avec λ et ρ, devant lesquels, 1.° après un μ, on met un β, ex. : μεσημβρία (de μέσος et ἡμέρα), μέμβλωκα : 2.° après un ν, au contraire, on met un δ, ex. : ἀνδρός. Le β et le σ remplacent ici l'ε ou l'ο, mangés par la rapidité de la prononciation, dans μεσημερία, ἀνέρος, μεμόληκα.

Le ρ se redouble au commencement d'un mot toutes les fois que, dans la composition ou la *flexion* des mots, il est précédé d'une voyelle brève ; ex. : ἐῤῥέθην, de ῥέω, ἄῤῥητος, περίῤῥοος. Seulement, les poètes, pour la mesure, se servent du ρ simple dans ce cas ; ex. : ἀμφιρύτη, toujours dans Hom., ἄρεκτον, *Il.* τ', 150 ; χρυσορύτους, Soph. *Ant.* 950 ; χρυσορόου, Eur. *Bacch.* 154 ; ὠκυρόαν, *ib.* 569 ; διάριψον, Arist. *Thesm.* 665 ; χρυσόραπις, Pind. *P.* 4, 316 ; ἀπέριψεν, *id. P.* 6, 37. Après une diphthongue le ρ reste toujours simple, εὔροος (dans Homère ἐΰῤῥοος), εὔρυθμος. Le μ s'intercale de même quelquefois en composition, sans qu'il y ait retranchement d'une voyelle ; ex. : ἄμβροτος, φαεσίμβροτος, ὄμβριμος, ἀμπλακεῖν, pour ἄβροτος, etc. (3). Dans χαμβαίνειν (un manuscrit de Pind., *Nem.* 6, 87, donne aussi χαμβάς p. χαββάς), χαμβολία, dans Hesych., pour καταβαίνειν,

---

(1) Kœn. *ad* Greg, p. (163) 355.

(2) Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 294.

(3) Herm. *De em. r. gr. gr.* p. 18 *sqq.* Eustath. *ad Il.* α', p. 40 ; *Od.* ι', p. 1382, 34 : ἀμφασία, ἀμβροσία, ἄμβροτον, χρίμπτειν, ῥίμφα, κόμπος, κομψός, πίμπλασθαι, καταπιμπρᾷν πλεονασμὸν ἔπαθον τοῦ ν διὰ σεμνότητα φωνῆς.

« Le contraire se trouve dans νὺξ ἀβρότη, *Il.* ξ', 78 ; ἀμφιβρότην, *Il.* λ', 32, υ', 281. *Orac. Diopith. ap.* Plut. *Ages.* p. 370, ed. Bryan. L'insertion du μ se présente aussi dans les noms géographiques, tels que Θύμβρις, *Tiberis*, Ἴσομβρες, dans Polyb. Ἴνσομβροι dans Plut. *Cf.* Wesseling *ad* Diod. XIII, 66 ; XIV, 36. Schneid. *ad* Xenoph. *Anab.* VII, 2,

καταβολία (quelques manuscrits donnent παρακάμβαλε dans Hom. *Il.* ψ', 683), μ est inséré au lieu de β redoublé.

§. 41. Ce μ n'est proprement, comme l'observe fort bien Eustathe, sur l'*Od. l. c.*, que le ν, qui, devant les labiales, se change en un μ. Ce ν s'ajoute pareillement à quelques syllabes finales, soit pour en éviter le choc avec une voyelle suivante, soit pour rendre ces finales plus harmonieuses, et tout à-la-fois pour favoriser l'euphonie. Ce ν s'appelle *paragogique*, et suivant qu'il sert à faire disparaître l'*hiatus*, on le nomme ν ἐφελκυστικόν, c'est-à-dire, qui *attire* en quelque sorte et réunit au mot précédent la voyelle initiale du mot suivant. Les syllabes auxquelles ce ν s'ajoute, sont: 1.° les datifs plur. en σι: μησί, λόγοισι, et conséquemment ceux en ξι et en ψι; de plus, la désinence poétique des *cas obliques* en φι; la terminaison σι des adverbes de lieu, Ἀθήνησιν, Θήβησιν. 2.° Les troisièmes personnes en ε et ι, ἔτυπτεν, τύπτουσιν, τίθησιν, etc. Chez les anciens Ioniens et les Attiques la troisième personne en ει de l'imparf. et plus-que-parf. actif, prend aussi le ν; ex.: ᾔσκειν, *Il.* γ', 388; ἑστήκειν, *Il.* ψ', 691, comme vraisemblablement aussi βεβλήκειν, *Il.* ε', 661; θ', 270; ξ', 412; *Od.* χ', 275; δεδειπνήκειν, *Od.* ρ', 359; ἠνώγειν, *Il.* ξ', 170; *Od.* ρ', 359; cas où «le ν ἐφελκυστικόν est prescrit à la fois par l'*hiatus* et l'*arsis* [voyez ce mot §. 19, p. 79, l. 6], comme souvent par la césure en vers ou une incise dans une phrase (1)». 3.° Les adverbes πέρυσι,

---

28. Mes notes sur le *Panegyr.* d'Isocr. c. 40.» Extrait des pap. de Spohn. MATTH. [Sur ce jeune et savant philologue, enlevé au lettres par une mort prématurée, voy. *Zeitgenossen* (les Contemporains), nouv. série, n.° 15; et la *Biogr. univ.* GL.]

(1) *Journ. gén. de littér. d'Iéna*, 1809, n.° 243, p. 1221; où l'on cite les *Schol. Ven. ad Il.* ε', 661; ζ', 170; ξ', 412. *Cf.* θ', 68. Schol. Harlej. *ad Od.* ε', 112; Porson. *ad Od.* χ', 469. Sur l'usage de ce ν chez les Attiques, voy. Valck. *ad Il.* χ', 280; *ad* Hippol. 405, 1338; *ad N. T.* p. 399. Piers. *ad* Mœr. p. 173 *sq.* Kœn. *ad* Greg. p. (50), 121 *sq.* Hemsterh. *ad* Arist. *Plut.* 696. Brunck. *ib. et ad Nub.* 329. *Eccl.* 650. *ad* Soph. *Œd.* T. 433. Dawes *Misc. cr.* p. 230 *sq.* Fisch. 1. p. 188. 2. p. 372. D'après Elmsley, *ad* Arist. *Ach.* 35, la troisième personne, du temps d'Aristophane, se terminait en —ην, ex.: ᾔσκην. Suivant Héraclide, dans Eustathe, *ad Od.* υ', p. 1892, 34, les Doriens disaient aussi ἔῤῥην et ἔπλην, pour ἔῤῥειν et ἔπλειν.

παντάπασι, νόσφι, κε, νυ, et l'adjectif numéral εἴκοσι (1); comme quelquefois aussi l'ι ajouté aux pronoms démonstratifs, si toutefois cet ι est précédé d'un σ : οὑτοσίν, ἐκεινοσίν, οὑτωσίν, et non τουτονίν (2).

L'intonation pleine et ferme que ce ν donne à la syllabe à laquelle il est ajouté, le fait employer aussi pour rendre longue une syllabe brève de sa nature, et cela, non-seulement aux deuxièmes syllabes des pieds d'un vers (dans la *thésis*), ex. : τοῖσιν δ' ἴκμενον οὖρον ἵει ἑκάεργος Ἀπόλλων; mais aussi dans l'*arsis*, pour renforcer encore l'élévation de la voix que celle-ci opère, ex. : πάντεσ|σιν· πολέ|σιν δὲ καὶ ἄλλοι|σιν κακὸν ἔσται, *Od.* β', 166. De plus, il se place devant une *muette accompagnée d'une liquide*, qui rend habituellement longue, dans Homère, la syllabe brève précédente : *Il.* β', 672, Νιρεὺς αὖ Σύμηθεν ἄγεν τρεῖς νῆας ἐΐσας; quoique les grammairiens effacent ici le ν, qu'ils conservent dans d'autres passages semblables. Cette longueur de position devait avoir d'autant plus lieu dans la poésie attique, qu'il y est de règle que la syllabe brève reste telle devant une *muette accompagnée d'une liquide* (3). Il est vraisemblable que la même chose se pratiquait à la fin d'un discours, devant une pause, en prose comme en vers, ainsi qu'on le voit encore dans les meilleurs manuscrits (4).

Le ν qui se met après l'α *privatif* dans la composition d'un mot commençant par une voyelle, n'a probablement pas une autre origine ; ex. : ἀναίτιος. Cela nous est confirmé par l'omission de ce ν dans quelques formes antiques, telles que ἄαπτος, ἄεργος et ἄοινος. D'autres prennent ici ἀν pour la première moitié de ἄνευ.

Remarque 1. Chez les prosateurs ioniens, comme Hérodote, ce ν est régulièrement omis devant les voyelles (5). Au contraire, suivant l'assertion de quelques grammairiens, qui se trouvent dans les *Anecd. gr.* de Bekker, p. 1400, les Attiques auraient placé partout ce ν, aussi bien devant les consonnes que devant les voyelles, et les poètes au-

---

(1) Un grammairien dans Bekker, *Anecd. gr.* p. 1347, cite encore αὖθιν, πάλιν, πέρυσιν, αἰίν, νυνίν. *Cf.* Eustath. *ad Il.* π', p. 1081.
(2) Apollon. π. ἀντων. p. 335, C. Draco, p. 106, 19.
(3) Porson. *ad* Eur. *Or.* 64.
(4) Hermann. *De em. rat. gr. gr.* p. 13 *sqq.*
(5) Fisch. I, p. 143.

raient les premiers introduit [pour l'*hiatus*] la restriction usitée chez nous. Il est du moins hors de doute que, dans les meilleurs manuscrits, ce ν se trouve ordinairement ajouté aussi devant les consonnes; *voy.* le 1.er vol. du Thuc. de Poppo, p. 444 et suiv.

Remarque 2. Dans πρόσθεν, ὄπισθεν, et autres adverbes en θεν, on considère l'omission du ν comme une licence poétique, qui ne se présente point en prose. Cependant on pourrait conclure des formes éolico-doriques πρόσθα, etc. (§. 10, p. 51), que la forme primitive était ε, et que le ν a été simplement ajouté (1). Elmsley, *ad* Eur. *Med.* 393, met en doute que les Attiques au lieu de σφίν aient plutôt dit σφι (*cf.* Buttmann, *Lexil.* p. 60, 14); comme aussi qu'ils aient prononcé, πρόσθε, ὄπισθε, ἕνεκε, ὕπερθε, Lobeck. *ad* Phryn. p. 284 *sq.* Toutefois, voyez mes notes sur Eur. *Andr.* p. 181. *Add.* Mais dans Hom. σφι et σφίσι sont d'un usage constant (Apollon. περὶ ἀντων. p. 374, *C*, 385, *A*, *B*); de même que πρόσθε, ὄπισθε, etc. Ταὐτό et ταὐτόν étaient tous deux usités chez les Attiques, mais le dernier plus fréquemment. Πάλιν dans Hom. se dit aussi πάλι: mais πέραν et πέρα diffèrent quant au sens. Elmsl. *ad* Soph. *OEd. T.* 734.

Remarque 3. D'après cette variation qui existe dans l'emploi du ν, on peut être fondé à le considérer comme n'ayant point dans l'origine appartenu aux terminaisons, mais comme ayant été ajouté ou supprimé suivant l'exigence de l'euphonie; c'est ainsi qu'on disait ἀμφασία et ἀφασία, ἀμπλακεῖν et ἀπλακεῖν, ἐμπίπρημι et ἐνεπίμπρην. Apollonius, qui avait une lecture si étendue et tant d'exactitude, a déjà présenté cet aperçu, quand il dit dans son traité περὶ συνδέσμων, dans les *Anecd. gr.* de Bekker, p. 520 *sq.*: καὶ ἐκκείσθω ὑπόδειγμα τὸ ἐπὶ τοῦ ν̄, ὃ μάλιστα παμπολλόν ἐστιν ἐν τῷ πλεονασμῷ, ἕνεκα εὐφωνίας παραλαμβανόμενον ἐπὶ παντὸς βραχυκαταλήκτου ῥήματος, ἔλεγεν, ἔλαβεν, καὶ ἐπὶ δοτικῶν τῶν εἰς ῑ ληγουσῶν, παισὶν, χρήμασιν· οὐ μὲν ἐν τῷ λέγει καὶ λέγειν· νῦν γὰρ ἐν λεκτῷ προσήει· ἐκ γὰρ ὁριστικοῦ ἀπαρέμφατον ἀκούομεν. *Cf.* p. 574, 8; 603, 31. Il n'existe plus d'opposition entre cette assertion et celle d'autres grammairiens rapportée *Rem.* 1, d'après laquelle les Attiques auraient employé partout le ν, tant devant les consonnes que devant les voyelles, du moment que l'on ne considère comme but principal dans l'emploi de ce ν, que l'accroissement de l'euphonie, et non pas seulement le besoin d'éviter l'*hiatus*. De ce que plusieurs autres formes en ε et en ι, telles que la 2.e pers. plur. de l'impératif prés. et le datif sing., n'admettent nullement ce ν, on ne peut rigoureusement tirer la preuve que, dans les cas où il est employé, il appartenait à la forme primitive, comme l'avance Buttmann, *Gram. compl.* p. 93, *Rem.* 2.

D'autres lettres s'ajoutent et se retranchent encore de la même manière à la fin des mots:

1.° ς dans οὕτως, qui s'écrit οὕτω devant une consonne; dans μέχρι et ἄχρι, auxquels les Ioniens et quelques Attiques, dont il faut excepter Thucydide, ajoutent un ς

(1) Fisch. I, p. 189.

final (1). Pareille variation se présente dans la langue épique chez Homère, dans les mots ἄντικρυ et ἄντικρυς, ἰθύ et ἰθύς, ἀμφί et ἀμφίς, quoique cette dernière forme se prenne le plus souvent adverbialement (2), et chez les poètes surtout, dans ἀτρέμα et ἀτρέμας, ἔμπα et ἔμπας. Quant à εὐθύ et εὐθύς, αὖθι et αὖθις, ils diffèrent pour le sens (3).

2.° κ dans οὐκ, que les Ioniens allongent en οὐκί, οὐχ (4) devant une *aspirée*, et par allongement οὐχί. On voit clairement que οὐ ne s'est point primitivement formé de οὐκ (par *apocope* ou retranchement), par cela que, à la fin d'une phrase, même quand une voyelle suit, les Grecs écrivent οὔ, et non οὐκ, ex.: Plat. *Criton.* p. 46, C, πότερον καλῶς ἐλέγετο ἑκάστοτε, ἢ οὔ, ὅτι ταῖς μὲν δεῖ τῶν δοξῶν προσέχειν τὸν νοῦν, ταῖς δὲ οὔ· ἢ πρὶν μέν -- *Prot.* p. 327, B, οἶμαι μὲν οὔ, ἀλλά -- Xen. *Mem. S.* IV, 7, 7, -- ὑπὸ δὲ τοῦ πυρὸς οὔ. ἠγνόει δὲ καί --. Voy. Schæf. *App. Demosth.* p. 653. De plus, μηκέτι, formé sur οὐκέτι, quoiqu'il n'y ait point de μήκ, comme il y a un οὐκ, démontre que le κ est ici une lettre étrangère, ajoutée pour l'euphonie.

DE L'HIATUS.

§. 42. Quand un mot terminé par une voyelle est suivi d'un mot commençant par une voyelle, la rencontre de

---

(1) Mœr. p. 34. Herod. Piers. p. 451. Thom. M. p. 135 *sq.* Heind. *ad* Plat. *Gorg.* §. 93. *Phædon.* §. 14. Lobeck. *ad* Phryn. p. 14. D'après Apollonius, Περὶ συνδ. p. 578, οὕτως est la forme ancienne; ce qu'il ne donne toutefois que par induction. Mais on peut supposer aussi que οὕτως a été formé de οὗτος, comme βιαίως de βίαιος, ἰδίως de ἴδιος; quant à οὕτω, il suivrait l'analogie de ἄνω, κάτω, ἄφνω, pour lequel on trouve aussi ἄφνως dans Apoll. Rh. IV, 580. Cependant une comparaison exacte des manuscrits, dans lesquels οὕτως se trouve fort souvent placé devant une consonne, rend vraisemblable l'opinion que οὕτως était la forme primitive, qui, à mesure que la langue s'est amollie, s'est en quelque sorte émoussée en devenant οὕτω devant une consonne, excepté le cas où l'intonation par énergie porte particulièrement sur ce mot. Voy. Schæf. *App. Demosth.* p. 207.

(2) Voy. le *Journ. gén. de littér. d'Iéna*, 1809, n.° 243, p. 123.

(3) Lobeck *ad* Phryn. p. 144.

(4) Les grammairiens marquent οὐχ' de l'apostrophe, comme s'il venait de οὐχί par retranchement. *Voy.* Villoison, *Anecd.* II, p. 115 *sq.*

ces deux lettres s'appelle *hiatus* (χασμωδία, et non χασμῳδία), nom tiré de la position des lèvres, qui sont restées ouvertes en prononçant la dernière syllabe du premier mot. Cet *hiatus* est de deux sortes ; l'un *propre*, qui a lieu quand la voyelle finale est brève, et que la longue ne devient pas brève, ex. : καθέζετο ἐπὶ γῆς, δῆλον δὲ ἑκάστῳ, τεύξει ἀσκήσας, *Il.* ξ', 240 : et l'autre *impropre*, qui a lieu quand la voyelle longue ou la diphthongue qui se trouve à la fin du premier mot, devient brève ; ex. : φοίτα ἀνὰ προμάχους, οἱ δ' ἐν τείχει ἔσαν βεβλημένοι οὐτάμενοί τε, μελλω ἐπεί, *Il.* ν', 760, 764, 777. L'*hiatus* impropre est très fréquent dans Homère et dans les autres poètes épiques, élégiaques et lyriques. Les tragiques aussi le laissent même dans les parties lyriques de leurs pièces, particulièrement dans les vers dactyliques, anapestiques, choriambiques, ioniques, et dans les vers antispastiques et dochmiaques, seulement aux deux premières syllabes longues (à la première et à la deuxième *arsis*) : μόνοι ἐμῶν φίλων, εἴθε μοι ὀμμάτων (1) : mais au contraire, jamais dans les vers iambiques, trochaïques et crétiques. Aristophane admet cet *hiatus* dans des vers dactyliques, anapestiques et crétiques : ἢ παρδάλει, ἢ λύκῳ, ἢ ταύρῳ, *Nub.* 347 ; λύκοι ἐξ|αίφνης, *ib.* 352 : *cf.* 355, 375 ; ἐν|τῇ πόλει ἐντετοχυῖαν, *Vesp.* 663 ; οἱ δὲ | ξύμμαχοι | ὡς ᾔσθοντό γε, *ib.* 673 ; Χαιρέου υἱός, *ib.* 687. L'*hiatus* propre a été en grande partie mis de côté dans les poésies d'Homère et de Pindare par la doctrine du *digamma* ; cependant il s'y présente encore souvent dans l'*arsis* : ex. : Πηληϊά|δεω Ἀχιλῆος, Ἴλιον ἐκτῆσ|θαι εὐναιόμενον πτολίεθρον, *Il.* ι', 402 ; φαίνετ' ἀριπρεπέ|α, ὅτε τ' ἔπλετο νήνεμος αἰθήρ, *Il.* θ', 556 ; après ἤ : ὃν κεν ἐγὼ δήσας ἀγάγω, ἢ ἄλλος Ἀχαιῶν, *Il.* β', 231. Dans ὁ (ὃ) pour οὗτος, par ex. : αὐτὰρ ὁ ἐμμεμαώς, *Il.* ε', 142. Fort souvent aussi les deux césures principales du vers héroïque, à cause de la pause plus ou moins longue qu'elles comportent dans la prononciation, semblent permettre l'*hiatus*, l'une après la première syllabe brève du troisième pied

---

(1) Seidler. *De verss. dochm.* p. 95 *sqq.* *Cf.* Hermann. *Disquis. de Orph.* p. 720 *sqq.* *Elem. doctr. metr.* p. 48.

(κατὰ τρίτον τροχαῖον), ex. : *Il.* β′, 625; η′, 63; θ′, 479; λ′, 732; ξ′, 122; π′, 512; τ′, 73, 224, 252; ω′, 318, 717 (où se trouve la finale —οιο), θ′, 283; κ′, 285; λ′, 256; ν′, 821; τ′, 179; υ′, 385; ψ′, 278, 747 (où il y a un datif de la troisième déclin.); β′, 211 : ἄλλοι μέν ῥ' ἕζοντο, ἐρήτυθεν δὲ καθ' ἕδρας. *Cf.* ε′, 637; ζ′, 501; ι′, 127, 426; φ′, 426; ψ′, 138; comme aussi α′, 565 : ἀλλ' ἀκέουσα κάθησο, ἐμῷ δ' ἐπιπείθεο μύθῳ; *cf.* δ′, 412; ι′, 426; υ′, 20 : l'autre après le quatrième pied (τετραποδία βουκολική); Hermann, *Disquis. de Orpheo*, p. 726, en cite beaucoup d'exemples : *cf. Il.* α′, 578; ζ′, 422; ι′, 238; ε′, 50 (et ailleurs avec la fin de vers, ἔγχεϊ ὀξυόεντι), υ′, 22 (où se trouve un datif de la troisième déclin.), *Il.* θ′, 66 (et ailleurs avec la formule καὶ ἀέξετο ἱερὸν ἦμαρ), ψ′, 195; ω′, 100, 508, avec la terminaison —το. Souvent encore l'*hiatus* est détruit par une division dans le discours, que le sens opère, et que l'on indique maintenant par une plus forte marque de ponctuation, comme *Il.* ε′, 896; θ′, 105; ι′, 57, 690; κ′, 70, 93; λ′, 76; υ′, 322; ψ′, 278 (1). Toutefois, il reste encore dans Homère un plus grand nombre d'*hiatus*, dont les principes que nous venons de poser, ne peuvent à la vérité donner une explication et une justification suffisante, mais qui, du moins, se rencontrent avec des voyelles finales sur lesquelles la voix passe très rapidement. Les tragiques évitent l'*hiatus* dans les iambes. Il y a doute pour les liaisons de mots telles que celles-ci : τί οὖν, Æsch. *S. c. Th.* 210, 706; *Pers.* 784; *Suppl.* 319; Soph. *Phil.* 100; τί ἐστιν, Soph. *Phil.* 733, 753, passages que Brunck, *ad Phil.* 733, défend, mais où Blomfield, *ad* Æsch. *S. c. Th.* 193, Monk. *ad* Eur. *Hipp.* 975, à l'exemple de Porson, *ad* Eur. *Phœn.* 892, insèrent un μ' ou un δ'. *Cf.* Herm. *Elem. doctr. Metr.* p. 50; *ad* Soph. *Phil.* 905. Et véritablement les passages de ce genre sont si peu nombreux, en comparaison de ceux où cet *hiatus* est évité, qu'on en a d'autant plus de raison de les considérer comme suspects : ajoutons à cela qu'on n'a souvent aucun moyen de re-

---

(1) Sur l'*hiatus* dans Homère, voy. Heyne *Exc. ad Il.* ο′ (T. VII, p. 130). Hermann. *Disqu. de Orpheo*, p. 720 *sqq.* Spitzner, *De versu græc. heroico*, p. 106 *sqq.* Hermann a eu raison de ne pas avancer qu'il y

connaître pourquoi le poète a mieux aimé se rendre coupable d'un *hiatus*, que de l'éviter par un expédient facile, pourquoi, par exemple, Sophocle, *Phil.* 100, a préféré dire τί οὖν μ' ἄνωγας, plutôt que τί μ' οὖν ἄνωγας, comme le propose Monk. Mais peut-être ces *hiatus* sont-ils à tolérer dans Eschyle, chez lequel il se présentent aussi très fréquemment, et dont le style ne s'élève point encore, comme celui de Sophocle, au-dessus du langage de la vie commune. Dans les comiques, du moins, qui se rapprochaient davantage du ton de la conversation, les *hiatus* abondent, comme : τί αὖ, Arist. *Thesm.* 852; τί ἄν, *Plut.* 464; *Av.* 172; ὅ, τι ἄν, *Equ.* 53; τί εἶπας, *Thesm.* 902; *Eccl.* 436; τί ἔτι, *Plut.* 1161; τί ἐστιν, *Ran.* 1220; τί ἦν, *Lys.* 350, 445; τί οὐ, *Lys.* 1103; *Av.* 149; τί ὀφείλω, *Nub.* 7, 21; τί ὦ, *Lys.* 891; ὅτι οὐ, *Ach.* 516; *Nub.* 1223; *Equ.* 101 (Brunck. *ad Lys.* 611), ὅτι ἀχθέσεται, *Av.* 84; περὶ εἰρήνης, *Ach.* 39, 60; *Thesm.* 377, 577; *Ran.* 65, 87, 1424; *Nub.* 97; *Eq.* 1005 *sq.* οὐδὲ εἷς, μηδὲ εἷς, *Plut.* 37, 138, 1115, 1182; *Ran.* 927; ὦ Ἡράκλεις, *Plut.* 374; *Nub.* 184, etc. Les tragiques, au contraire, ne se permettent pas d'employer une seule fois, en composition, περί devant une voyelle, Porson, *ad Med.* 284. Dans les parties lyriques des tragédies l'*hiatus* propre se présente souvent, mais seulement en certains cas, savoir dans l'*arsis*, Soph. *El.* 148, ἃ Ἴτυν, αἰὲν Ἴτυν ὀλοφύρεται, et là où il se fait une pause dans la prononciation, comme avec les interjections; Soph. *Antig.* 1276, φεῦ, φεῦ, ὦ πόνοι (*dochm.*), Eur. *Hel.* 1161, 1178; ὦ Ἑλένα. Æsch. *Agam.* 1530, ἰὼ γᾶ γᾶ; εἴθ' ἔμ' ἐδέξω (*anapest.*) Soph. *Ant.* 1328, ἴτω, ἴτω. *Aj.* 192; ἀλλ' ἄνα ἐξ ἑδράνων. Eur. *El.* 113, ὦ ἔμβα, ἔμβα: dans les apostrophes, comme avec les vocatifs: Eur. *Or.* 1564, ἰὼ ἰὼ τύχα, ἕτερον εἰς ἀγῶν' (*dochm.*); avec les impératifs, Soph. *OEd. C.* 188, παῖ, ἵν' ἄν (Reisig, *Comm. crit.* p. 211), Eur. *Androm.* 844: ἀπόδος, ὦ φίλη, ἀπόδος ἀνταίαν (*dochm.*): dans les répétitions du même mot, faites pour donner plus d'énergie; Eur. *Ph.* 1535, αἵματι δεινῷ, αἵματι λυγρῷ, et surtout dans les en-

---

eût un principe certain à établir pour les troisièmes pers. en —το, et pour les pronoms ἐμοῦ, ἐμός. Voy. Herm. *De metr. Pind.* p. 198. Bœckh. *De metr. P.* p. 101.

droits où le sens exige une suspension, comme dans Æsch. *Choeph.* 923, βαρύδικος ποινά· ἔμολε δ' ἐς δόμον : et dans l'antistrophe, 937, δολιόφρων ποινά· ἔθιγε δ' ἐν μάχᾳ. Eurip. *Iph. T.* 197, Musgr. : φόνος ἐπὶ φόνῳ, ἄχεά τ' ἄχεσιν (1).

Pour les prosateurs, au contraire, on manque d'une règle certaine, au moyen de laquelle on puisse déterminer les cas où ils se permettent et ceux où ils évitent l'*hiatus*. Les manuscrits ne présentent à cet égard aucun accord, et l'on rencontre à peine un passage où tel mot qui est marqué de l'apostrophe, ne se trouve pas écrit en entier dans d'autres manuscrits, *et vice versa* (2). Les anciens blâmaient dans Isocrate, et les écrivains de son école, le soin scrupuleux qu'ils mettaient à éviter le choc des voyelles, tandis que Thucydide et Platon en souffraient volontiers le concours, et donnaient par là à leur diction quelque chose de plus plein et de plus sonore (3).

Remarque. Les moyens par lesquels les anciens évitaient le choc des voyelles, sont compris par les grammairiens sous le nom de συναλοιφή, *synalœphe*, mot qui signifie *fusion*, *mélange*. Ces moyens sont au nombre de sept : 1.° L'ἔκθλιψις, *élision*, ou retranchement, rejet d'une voyelle, à la place de laquelle on met l'apostrophe. 2.° La κρᾶσις, *crase*, qui a lieu quand deux voyelles se *confondent* en une seule ou en une diphthongue; ex. : τείχεα, τείχη ; σέο, σεῦ ou σοῦ. 3.° La συναίρεσις, *synærèse*, quand les deux voyelles restent et se prononcent seulement en une seule émission de voix, τείχεϊ, τείχει. Nous comprenons la κρᾶσις et la συναίρεσις sous le nom de *contraction*. 4.° L'ἔκθλιψις κρᾶσις, l'*ecthlipse-crase*, quand de plusieurs voyelles, la dernière étant rejetée, celles qui restent se confondent ensemble, ex. : κἀγώ, de καὶ ἐγώ, où l'ι est rejeté, et l'α se contracte avec l'ε. 5.° L'ἔκθλιψις συναίρεσις, l'*ecthlipse-synærèse*, quand de plusieurs voyelles une est rejetée, et celles qui restent, se prononcent invariablement en un seul et même son, comme ἐγῷδα, de ἐγὼ οἶδα, où, après le rejet de l'ο, ω et ι se contractent en ῳ. 6.° La κρᾶσις συναίρεσις, la *crase-synærèse*, quand deux voyelles étant contractées, celle qui en résulte, se change, avec la voyelle restante, en une diphthongue (impropre); ex. : τωὐτό, de τὸ αὐτό dans Pindare (οα = ω, et ce dernier compose avec υ la diphthongue ωυ); ᾄδειν, de ἀείδειν (αε = α; α et ι = ᾳ); τῳκίδιον, de τὸ οἰκίδιον (οο = ω; ω et ι = ῳ). 7.° L'ἔκθλιψις κρᾶσις συναίρεσις, l'*ecthlipse-crase-synærèse*, comme dans κᾆτα, de καὶ εἶτα, où le premier ι a été rejeté (par *ecthlipse*), α ε ont été contractés en α (*crase*, κρᾶσις), et cet α s'est

---

(1) Pour plus de développements sur ce point voy. Seidler, *De verss. dochm.* p. 79 *sq.* 342 *sq.*

(2) Poppo dans le 1.er vol. de son édit. de Thuc. p. 418 *sqq.* a rassemblé des variantes de cet auteur relatives à cette question.

(3) Demetr. *De elocut.* c. 68 *sqq.* Cicer. *Orat.* c. 44.

confondu avec l'ι restant pour composer la diphthongue ᾳ (1). Nous donnerons aux cas 2, 4, 5, 6 et 7, le nom générique de *crase*, et nous allons traiter 1.° de l'*Apostrophe* ou *élision*, c'est-à-dire, du retranchement d'une voyelle brève, sans autre changement; 2.° de la *Contraction*; 3.° de la *Crase*, ou fusion, mélange de deux mots, opéré de manière qu'il en résulte un son autre, quoique semblable.

DE L'APOSTROPHE OU ÉLISION.

§. 43. Quand deux voyelles se rencontrent, l'une à la fin du premier mot, et l'autre au commencement du second, alors, chez les poètes, la voyelle finale se retranche ou s'élide; elle est remplacée par l'*apostrophe* ('), de manière que les deux mots sont tellement unis dans la prononciation, qu'ils n'en forment plus qu'un seul. Si, après ce retranchement, la consonne qui reste à la fin du mot, est une *ténue*, et qu'elle se trouve ainsi mise en contact avec l'*esprit rude* du mot suivant, alors cette *ténue* se change en son aspirée correspondante, comme nous en avons averti plus haut, §. 35.

I. Des voyelles brèves, α, ε et ο sont celles qui s'élident le plus souvent. Cependant α ne se retranche jamais dans ἄνα, pris pour ἀνάστηθι, (2) et dans ἄνα, vocat. de ἄναξ, si ce n'est une seule fois dans Homère, *Hymn. in Apoll.* 526, ὦ ἄν', ἐπειδὴ τῆλε φίλων καὶ πατρίδος αἴης Ἤγαγες, où Hermann veut lire: ὦ ἄνα, εἰ δὴ τῆλε, etc. — L'ε, d'après une remarque d'Elmsley sur Eur. *Med.* p. 150, *not.*, ne doit point s'élider aux troisièmes personnes devant ἄν (*cf.* Herm. *Præf. ad* Soph *El.* p. XIV sq.). Et véritablement, d'après les leçons des manuscrits, cette opinion n'est combattue que par un seul passage d'Eur. *Ion.* 353. Mais d'ailleurs cet ε s'élide fort souvent chez les poètes (3). — ο ne s'élide point dans πρό, et c'est pour cela justement que les poètes ne l'emploient pas devant une voyelle; mais seulement en composition, comme dans προέτυψεν, προεξένεις, πρόοπτος, οε et

(1) *Vid. Grammat. ap.* Greg. *Cor.* p. 678 *sqq.* Draco Straton. p. 157 *sq.* Chœrobosc. *in* Gœttling *ad* Theodos. p. 222.
(2) Herm. *ad* Orph. p. 724.
(3) *Voy.* ma note sur Eurip. *Alc.* 923.

οο, même chez les prosateurs, se confondent en ου: προὔτυψεν, προὐξένεις, προὖπτος (1); mots dans lesquels le signe ' n'est ni l'*apostrophe* ni l'*esprit doux*, mais la *coronis* (2). Cette *crase* n'atteint guère que l'augment, et l'on ne trouve point προὖδρος, προὔχ, προὔρχομαι, pour πρόεδρος, προέχ, προέρχομαι. L'ο dans les formes du génitif en —οιο, et —αο, ne s'élide pas non plus, parce qu'il n'y aurait aucune raison pour se servir de ces terminaisons, qu'il faudrait marquer de l'*apostrophe*, plutôt que des finales complètes en —ου, et pour écrire ὃν δ' ἂν δήμοι' ἄνδρα ἴδοι, de préférence à ὃν δ' ἂν δήμου ἄνδρα ἴδοι. De même il serait absurde d'écrire ἀμφοτέρησ' ἐν χερσίν, ου ἑκατὸν θυσάνοισ' ἀραρυῖαν, quand on a les formes complètes ἀμφοτέρῃς ou ἀμφοτέραις, et θυσάνοις (3).

Remarque. Chez les prosateurs attiques on trouve très fréquemment les prépositions ἀνά, διά, κατά, μετά, παρά, ἅμα, ἀμφί, ἀντί, ἀπό, ὑπό, les particules ἀλλά, ἄρα et ἆρα, εἶτα, ἵνα, ἔτι, ὅτε, ποτέ, τότε, δέ (οὐδέ, ὅδε), τέ, γέ, ὥςτε, élidées dans les manuscrits; de plus πάντα, οἶδα dans οἶδ' ὅτι, et particulièrement α, ε, ο, devant ἄν. Au contraire, Denys d'Halic. *De comp.* c. 6. p. 96, Schæf., remarque comme une singularité ἕνεχ' de Démosth. *in Aristocr. init.* De même on trouve rarement φήμ' ἐγώ, ἐστ', excepté dans la formule ἔσθ' ὅτε (toutefois Platon a dit: ἐσθ' ἡμῶν, *Leg.* VII, 794 D, ἐσθ' αὕτη, *ib.* p. 796 D); et en général, on ne rencontre point d'élision aux terminaisons qui prennent un ν paragogique: νύχθ' ὅλην n'est jamais bon chez les prosateurs.

---

(1) Pierson *ad* Mœr. p. 302. Kœn. *ad* Greg. p. (47) 116.

(2) Signe dont les anciens grammairiens marquaient la *crase*. Voy. le *Lexicon de Spiritibus*, p. 242, et l'*Etym. M. voc.* τόφρα. Il était à-peu-près figuré ainsi, Ʒ, suivant Hephæst. περὶ σημείων. Villois. *Prolegom. in Il. cod. vet.* p. LIX. GL.

(3) Herodian. *ap. Schol. Venet. ad Il.* λ', 33. D'Orville, *Vann. crit.* p. 417. Herm. *ad* Orph. p. 722. — Bekker, dans l'examen critique de l'Iliade publiée par Wolf (*Journ. gén. de littér. d'Iéna*, 1809, n.° 244, p. 139) veut qu'en général, quand il y a deux formes, l'une longue et l'autre courte, également en usage, si la première ne peut entrer dans le vers que par élision, on préfère la seconde, et ainsi, qu'au lieu de εἰς Πηλῆ' ἱκέτευσε, *Il.* π', 574; ἢ Ἀχιλῆ' ἴσχωσι, *Il.* υ', 139, on écrive: εἰς Πηλῆ ἱκ., ἢ Ἀχιλῆ ἴσχ.; au lieu de σεῖ', ἐμεῖ', qu'on écrive σεῦ, ἐμεῦ: au lieu de μὴ ψεύδε' (ψεύδεο) ἐπιστάμενος σάφα εἰπεῖν, *Il.* δ', 4, ou de παύε', ἔα δὲ χόλον, *Il.* ι', 260, on écrive μὴ ψεύδευ ἐπιστ., παύευ, ἔα δέ: au lieu de μή πως δείσει' ἐνὶ θυμῷ, *Il.* ω', 673; μενοινήσει' ἐνὶ θυμῷ, *Od.* β', 248, on écrive δεῖσαι, μενοινῆσαι, et au lieu de ἧρω' Ἄδρηστον, *Il.* ζ', 63, etc., ἧρω Ἀδρ. Ce principe serait conséquent sans doute; mais une conséquence rigoureuse n'est pas le propre de la langue antique, qui, n'étant point encore fixée par la grammaire, se plaisait beaucoup plus dans une très grande variété de formes, parmi lesquelles le poète

§. 44. L'ι ne s'élide point, 1.° Dans περί, excepté dans le dialecte éolien, ταύτας περ' ἀτλάτου πάθας, Pind. *Ol.* 6, 65, et dans les mots composés, comme περάπτων, *id. Pyth.* 3, 94. περρεθήκατο, περρέχειν, dans Hésychius (1). 2.° Dans τι et ὅτι, excepté dans le dialecte d'Homère, quoique ὅτι, *quandoquidem* (voyez l'art. *Conjonctions*) puisse convenir dans la plupart des passages de ce poète (2). 3.° Au datif plur. de la troisième déclin. Cependant on trouve encore, *Il.* ζ', 221, τὸν μὲν ἐγὼ κατέλειπον ἰὼν ἐν δώμασ' ἐμοῖσιν. *Od.* ρ', 103, τ', 596, δάκρυσ' ἐμοῖσι; Hesiod. Ἔργ. 34, κτήμασ' ἐπ' ἀλλοτρίοις; *ib.* 202, βασιλεῦσ' ἐρέω; *ib.* 559, βούσ' ἐπί, *cf.* 658;

---

pouvait toujours choisir celles qui lui paraissaient les plus propres à flatter l'oreille. (*Cf.* Herm. *Elem. doctr. metr.* p. 50.) Ajoutons que, s'il fallait admettre ce principe, tout conséquent qu'il puisse être, on serait obligé aussi de changer en d'autres formes une foule de passages avec lesquels il serait en opposition. Mais, de ce que nous ne pouvons pas rendre le son de l'*apostrophe* entre deux voyelles, il ne suit point rigoureusement qu'elle n'était point perceptible pour l'oreille des anciens. Nous ne pouvons pas non plus rendre, comme eux, le son de l'apostrophe sensible après une consonne; et cependant les Athéniens en remarquaient facilement la suppression dans ce vers célèbre d'Euripide : ἐκ κυμάτων γὰρ αὖθις αὖ γαλήν' ὁρῶ. [*Orest.* 279, ed. Barn. On sait que l'acteur Hégéloque, n'ayant point assez ménagé sa respiration, prononça ce vers de manière à faire entendre une équivoque entre γαλήν' (pour γαληνά), le calme, et γαλῆν, une belette ou un chat : οὐ γὰρ φθάσαντα διελεῖν τὴν συναλοιφήν, c'est-à-dire, *n'ayant pas eu le temps dediviser la synalœphe*, dit le scholiaste : ce qui nous indique que l'*apostrophe* ne se bornait pas à retrancher seulement la voyelle finale. GL.]

(1) Bentlei. *Ep. post.* Ruhnk. *Elog.* Hemst. p. 65. Interpr. *ad* Hesych. T. II, p. 943, 7. Herm. *De dial. Pind.* p. 274. *Elem. d. metr.* p. 51. Bœckh. *ad* Pind. *Ol.* 6, 38. *Cf.* Schneid. *ad* Demetr. *Phal.* p. 156.

(2) Schol. Ven. *ad Il.* α', 244. Brunck nous apprend que ὅτι ne s'élide pas dans Aristophane, *ad Lysistr.* 611; *Ran.* 668. *Cf.* Porson. *ad Hec.* 112. Alors dans ce passage des *Ach.* 401, ὦ τρισμακάρι' Εὐριπίδη, ὅθ' ὁ δοῦλος οὑτωσὶ σοφῶς ἀπεκρίνατο, ὅθ' paraît être, non pour ὅτι, mais pour ὅτε, *puisque*, comme dans la *Lysistr.* 1138, 1150 (οὐκ ἴσθ' ὅθ') ὅτε est mis pour ὅτι d'après une locution ordinaire. [D'après le principe établi ici par M. Matthiæ, on ne saurait admettre la conjecture ὅ, τ' ἂν πράττῃ, pour ὅταν πράττῃ, proposée par Forster et reçue par Fischer dans Plat. *Apol.* §. 16, p. 28, B. Steph. (t. I, p. 65, Bip.). C'est ce qu'avait déjà pensé M. le prof. Fr. Thurot, *Apol. de Socr.* p. 85, qui propose de lire ὅταν πράττῃ τι, leçon adoptée par d'autres critiques. Il ne faudra pas non plus voir dans ὅθ' οὕνεκα l'élision de ι dans ὅτι, comme dans Soph. *Œd. T.* 1007, Erf. : Ὅθ' οὕνεκ' ἦν σοι Πόλυβος οὐδὲν ἐν γένει; où l'ancien Schol. explique cependant ὅθ' οὕνεκα par ὅτι. Voy. §. 53, p. 136, *not.* 3. GL.]

Scut. Herc. 373, τῶν δ' ὑπὸ σευομένων κανάχιζε πόσ' εὐρεῖα χθών: et avec un double σ, *Il.* ή, 273, καί νύ κε δὴ ξιφέεσσ' αὐτοσχεδὸν οὐτάζοντο. ν', 407, δύω κανόνεσσ' ἀραρυῖαν. γ', 367, νῦν δέ μοι ἐν χείρεσσ' ἐάγη ξίφος. *Cf.* κ', 529; *Od.* τ', 355; φ', 379; Hesiod. Ἔργ. 658, τὸν μὲν ἐγὼ Μούσῃς Ἑλικωνιάδεσσ' ἀνέθηκα. *Theog.* 3, πόσσ' ἁπαλοῖσι. Cette élision est sans exemple chez les Attiques. L'ι se trouve aussi élidé au datif sing., *Il.* δ', 259, ἐν δαίθ', ὅτεπερ. ε', 505, ἀστέρ' ὀπωρινῷ; π', 385, ἤματ' ὀπωρινῷ; κ', 277, χαῖρε δὲ τῷ ὄρνιθ' Ὀδυσεύς; ρ', 324, κήρυκ' Ἠπυτίδῃ; ώ, 26, οὐδὲ Ποσειδάων', οὐδὲ γλαυκώπιδι κούρῃ; *Od.* κ', 106, θυγατέρ' ἰφθίμῃ; *Od.* ε', 398; ν', 35; ε', 157; Ὀδυσῆ', que les grammairiens assimilent à ἥρῳ Λαομέδοντι, *Il.* ή, 453 (voy. *Schol. Harl. ad Od.* ό); et ainsi ils prononçaient en une seule syllabe ηι, ce que nous écrivons par ῃ (1). Les grammairiens écrivaient ces datifs en toutes lettres, ἀστέρι ὀπωρινῷ, ὄρνιθι Ὀδυσεύς, etc., et faisaient entendre ι, comme si, avec ο, η, ι, il eût été prononcé en une seule syllabe (2) (par συναλοιφή, συνίζησις). Pind. a dit ἐν δαίθ'. *Ol.* 9, 166. Cette élision se rencontre aussi chez les Attiques, quoique très rarement. Soph. *OEd. C.* 1435: τάδ' εἰ τελεῖτέ μοι Θανόντ', ἐπεί, etc. (passage où l'on ne peut, avec Lobeck *ad Aj.* p. 341, transposer facilement ainsi les mots, τάδ' εἰ θανόντι μοι Τελεῖτ', puisque, comme l'observe Schæfer sur cet endroit, θανόντι dépend étroitement des mots suivants, ἐπεὶ οὔ μοι ζῶντί γ' αὖθις ἕξετον): *Trach.* 675, ἀργῆτ' οἰὸς εὐείρου πόκῳ. Eurip. *Æol. fr.* VI, ἃ μὴ γάρ ἐστι τῷ πένηθ', ὁ πλούσιος δίδωσι; passage dans lequel il ne serait pas convenable de supprimer l'article en faisant ce changement, ἃ μὴ γάρ ἐστι τῷ πένητι, πλούσιος δίδ. (3). Dans ce passage d'Esch. *Pers.*

---

(1) La leçon Ὀδυσεῖ ferait ici un *hiatus*: mais au lieu de δέπα', *Od.* κ', 316, γῆρα', *Od.* λ', 136, il sera bien plus exact d'écrire δέπᾳ, γῆρᾳ, parce que l'α est deux fois bref.

(2) Eustath. *ad Il.* p. 514: τὸ δ' ἀστέρ' ὀπωρινῷ συναληλιμμένως ἔχον διὰ δακτύλου χρείαν γράφεται καὶ ἄλλως ἐντελῶς ἀστέρι ὀπωρινῷ, etc. et p. 805, 18. *Cf.* Gaisford. *ad* Hephæst. p. 221.

(3) Wakefield, *Diatr.* p. 31, a le premier soutenu que l'ι ne s'élide pas au datif; et son opinion a été adoptée par Elmsl. *ad Heracl. Add.* 693; Lobeck. *ad Ajac.* p. 340 *sqq.* Spitzner, *De v. her.* p. 171. Mais Porson, *Præf. Hec.* p. XXIV, Hermann, *ad Hec.* p. 150, sont d'avis qu'il peut s'élider. *Cf.* Dobree *ad* Aristoph. *Plut.* 689. On a cherché à corriger tous ces passages et d'autres encore: mais les explications ou

852, ὑπαντιάζειν παίδ' ἐμῷ πειράσομαι, Blomfield (855) a mis, avec Lobeck, παῖδ' ἐμόν, un autre critique παιδί μου. Au contraire, l'ι s'élide une infinité de fois à la troisième personne, ex. : Eur. *Hec.* 1239, ἐνδίδωσ'. *Iph. A.* 707, δίδωσ'. *Hec.* 900, ἵησ'. *Or.* 525, ὄλλυσ'. *Hipp.* 321, ἀπόλλυσ', etc. Mais si, comme le remarque d'Orville, *Vann. cr.* p. 247, 249, les poètes ont soin, partout où l'*apostrophe* peut se placer, de l'employer de préférence au ν ἐφελκυστικόν, ce principe n'est vrai que dans le cas seulement où le mot employé sous sa forme entière avec le ν, romprait la mesure du vers, s'il produisait par exemple un anapeste au lieu d'un iambe, comme dans *Iph. Aul.* 68 : δίδωσιν ἑλέσθαι.

Remarque. Une voyelle longue ne peut jamais s'élider : dans le cas où cela paraît arriver, ce sont plutôt deux longues, ou une brève et une longue, qui, à la fin d'un mot et au commencement d'un autre, se confondent dans un vers en une seule syllabe, comme dans Homère, *Il.* ρ', 89, ἀσβέστῳ· οὐδ' υἱὸν λάθεν Ἀτρέος; dans la finale Ἐνυαλίῳ ἀνδρειφόντῃ, *Il.* β', 651 ; η', 166 ; θ', 264 ; ρ', 259 ; εἰλαπίνη ἠὲ γάμος, *Od.* α', 226 ; ἀλλ' ὅτε δὴ ἕβδομον ἦμαρ ἐπὶ Ζεὺς θῆκε Κρονίων, *Od.* ο', 477. C'est encore ainsi qu'on trouve dans l'ode de Sapho, conservée par Longin : πυκνὰ δινῦντες πτέρ' ἀπ' ὠρανῶ αἰθέ- ρος διὰ μέσσω, où ω αι ne faisaient dans la prononciation qu'une seule syllabe. De même dans Arist. *Thesm.* 536, εἰ δὲ μὴ ἡμεῖς. *Vesp.* 1224, ἐγὼ εἴσομαι.

§. 45. II. La diphthongue αι s'élide aussi dans Homère à la première et à la troisième pers. du présent, à l'infin. prés. et à l'aor. 2 moyen, mais non à la troisième pers. de l'opt., ou à l'infin. aor. 1 actif, non plus qu'au nominatif de la première déclinaison ; ex. : *Il.* α', 117, βούλομ' ἐγὼ λαὸν σόον ἔμμεναι, ἢ ἀπολέσθαι. γ', 395, ἔρχεσθ', ἠὲ — καθίζειν ; η', 30, ὕστερον αὖτε μαχήσοντ' εἰσόκε τέκμωρ Ἰλίου εὕρωσιν· 410, γίγνετ', ἐπεί κε θάνωσι. σ', 294, κῦδος ἀρέσθ' ἐπὶ νηυσί. L'unique passage où αι s'élide à l'infin. aor. 1 act., se trouve *Il.* φ', 323, οὐδέ τί μιν χρεὼ ἔσται τυμβοχοῆσ', ὅτε μιν θάπτωσιν Ἀχαιοί ; et le seul exemple qu'on rencontre de l'élision de αι au nominatif pluriel, se lit *Il.* λ', 272, ὡς ὀξεῖ' ὀδύναι δῦνον μένος

---

les corrections forcées, pour la plupart, surtout celles d'Elmsley, auxquelles on a été obligé de recourir, inspirent déjà du doute. Herm., *Doctr. metr.* p. 55, et sur Soph. *Trach. l. c.*, croit que l'ι ne s'élidait pas, mais qu'il se fondait en quelque sorte avec la voyelle suivante, quoique l'on ne trouve d'ailleurs chez les Attiques aucun exemple certain de cette fusion de l'ι, surtout de celle de deux voyelles brèves en une brève.

Ἀτρείδαο. Mais, dans le premier passage, le grammairien Cratès lisait déjà τυμβοχόης, et la leçon ὀξεῖ' ὀδύναι δῦνον, n'est peut-être qu'une répétition du vers 268, pour ὀξεῖ' ὀδύνη δῦνεν μ. Ἀτρ. Cette élision, au reste, était d'autant plus admissible, que αι avait la valeur d'une brève, quoique l'on ne doive pas en conclure cependant, que toute diphthongue, qui était employée comme brève, comme dans ἔπλευ ἄριστος, pouvait aussi s'élider. Il est fort douteux que αι à la première et à la troisième pers., ainsi qu'à l'infin. pass., se soit élidé aussi chez les tragiques dans les iambes. Dans la plupart des passages la leçon n'est pas certaine, comme dans Esch. *Prom.* 841. *S. c. Th.* 975. *Choeph.* 961. Soph. *El.* 811; *Æg. fr.* 6. Eur. *Iph.* A. 380, 407, 1142. *Heracl.* 335, 689. Dans d'autres passages la leçon ordinaire est contraire à la mesure du vers, comme dans Soph. *OEd. T.* 678. Eur. *Alc.* 90. *Med.* 975, 984; ou bien à l'usage de la langue, comme λήψωμ', Eur. *Bacch.* 1380; ὄψωμ', *El.* 485; ἀκοῦσ', *Andr.* 1085, pour ἀκοῦσαι; ce qui, même dans Homère, ne se présente qu'une fois : ailleurs, τ', θ', n'est point pour —ται, —θαι, mais —το, —τε, —θε, comme dans Eur. *Herc.* 418. *Troad.* 933. *Antiop. fr.* 11. Ces erreurs nombreuses rendent déjà l'élision de αι très suspecte, et font naître le soupçon que les défauts semblables qui restent encore, sont le produit de l'ignorance ou de l'incurie. Si l'on réfléchit à présent que les élisions qui se présentent dans Esch. *Choeph.* 961; Soph. *Trach.* 216; Eur. *Herc. f.* 416; *Ion.* 1082, appartiennent à des passages lyriques, dans lesquels l'ancienne langue épique s'est encore d'ailleurs souvent conservée, et que les passages de Soph. *Phil.* 1071; Eur. *Iph. A.* 380, 1150; *Heracl.* 690, 1007, peuvent sans faire aucune violence au texte, et même avec une grande vraisemblance, se corriger de manière à faire disparaître l'élision, il ne restera plus que le passage d'Eur. *Iph. T.* 685, προδούς σε σώζεσθ' αὐτὸς εἰς οἴκους μόνος, dont la correction jusqu'à présent n'a point été heureuse, mais qui à, cause du présent σώζεσθαι, suspect et par lui-même et pour sa liaison avec ῥάψαι du v. 687, peut à peine être considéré comme n'ayant point éprouvé d'altération (1). Nous avons

(1) La conjecture d'Elmsley, προδοὺς σεσῶσθαί σ' αὐτός, est très vrai-

donc tout lieu de croire que les tragiques n'élidaient pas αι. Dans Aristophane, au contraire, cette élision se rencontre fréquemment (voy. Brunck. *ad Thesm.* 916), dans les endroits où le mètre exige une syllabe brève, comme *Nub.* 780, πρὶν τὴν ἐμὴν|καλεῖσθ' ἀπαγ|ξαίμην ‒‒. *Cf.* 988, 1181; *Thesm.* 916. Mais dans d'autres passages, il réunit par la *crase* αι final à la voyelle suivante, pour en faire une seule syllabe; ex.: *Lysistr.* 116, δοῦναι ἂν ἐμαυ|τῆς παρατεμοῦσα θήμισυ. *Ran.* 509, περιόψομαι ἀπ|ελθόντ'· ἐπεί τοι καὶ χρέα. *Equ.* 1175, οἴει γὰρ οἰ|κεῖσθαι ἂν ἔτι τήνδε τὴν πόλιν (*cf.* Gaisf. *ad* Heph. p. 222); au lieu que l'on ne trouve pas dans les tragiques un seul passage où le mètre exige cette *crase*, à moins qu'on ne rapporte ici ces mots d'Eur. *Iph. A.* 1406, γενήσομαι' γώ (*Ald.* γενήσομ' ἐγώ). Ainsi, on peut considérer αι comme se fondant avec la brève ou la longue suivante (1) dans Arist. *Lys.* 758; *Thesm.* 768, 1178; *Ran.* 692; *cf. Av.* 1340; *Plut.* 113, 384; *Nub.* 7, 42 (dans ces deux passages on pourrait voir αι de l'infin. aor. 1 élidé, comme 523, 550, ἐπεμπηδῆσ' αὐτῷ), 1140, 1341; *Av.* 976; *Vesp.* 319, 537, 825, 941, 1526; *Equ.* 886, 1175; *Ach.* 325; *Pac.* 102, 253, 324, 1175.

On ne trouve aucun exemple de l'élision de la diphthongue οι dans Homère et dans les poètes épiques. Les Attiques ne l'élidaient que dans οἴμ', pour οἴμοι, devant un ω, comme dans Soph. *Ai.* 587 (2), mais non dans μοι, σοι. Les passages où Brunck, *ad* Eur. *Med.* 56, a cru remarquer cette élision, ont été mal compris par lui, comme par ex., Eur. *Iph. A.* 819, où μ' est pour με et se rapporte à λέγουσι qui suit, d'après le §. 410, *b* [? (3)], ci-après. Eur. *Bacch.* 820. Hermann au v. 811 prend σ' οὐ pour une *crase*

semblable. Sur la totalité de ce paragraphe voyez surtout Erfurdt *ad* Soph. *Aj.* 190. *Cf.* Dawes *Misc. crit.* p. 266, qui nie l'élision avec Porson *ad* Eur. *Or.* 1338; et pour l'opinion contraire Burgess, p. 471.

(1) Dawes *l. c.*, et d'autre part Kœn. *ad* Greg. p. (72) 171. Voy. Elmsl. *ad* Soph. *Œd. T.* 1227. Dobree *ad* Arist. *Plut.* 113. Herm. *Elem. d. metr.* p. 51.

(2) Kœn. *ad* Greg. p. (72) 171.

(3) M. Matthiæ renvoie ici au §. 410, *b*. Nous soupçonnons qu'il y a erreur dans cette indication. Peut-être l'auteur a-t-il voulu indiquer le §. 415, *b*. Toutefois, nous ne trouvons pas qu'il y ait analogie parfaite entre les exemples cités. GL.

au lieu de σοι ου. Mais dans τοι et μέντοι, οι se change en un α long avec l'α suivant, comme ὦ avec οι en ῳ dans ᾠζυρά, Arist. *Lys.* 948; ᾠζυρέ, *Nub.* 655.

§. 46. Souvent aussi, quand le premier mot se termine par une longue ou une diphthongue, et que le second commence par une brève, celui-ci chez les poètes attiques reçoit l'élision (ce qui n'a pas lieu dans Homère et dans Pindare, chez lesquels il est plus correct d'écrire δὴ ἔπειτα, que δὴ 'πειτά), ex.: ποῦ 'στιν, Ἑρμῆ 'μπολαῖε, ἡ 'ξειργασμένη, τοῦ' λατῆρος, Arist. *Ach.* 246. On trouve aussi chez les prosateurs ὦ 'γαθέ (1). Cette élision tombe ordinairement sur l'ε, et quelquefois aussi, après μή, sur l'α des mots composés des prépositions ἀπό, ἀνά, ἀντί: Soph. *El.* 1169. Eur. *Med.* 35. μὴ 'πολείπεσθαι, *OEd. T.* 1388. μὴ 'ποκλεῖσαι, Eur. *Bacch.* 1072. μὴ 'ναχαιτίσειέ νιν, *Heracl.* 885. μὴ 'ποδέξηται, *Hel.* 841. εἰ μὴ 'ποδώσω, *ib.* 1020. μὴ 'ποδώσεις, Arist. *Nub.* 1278. μὴ 'ποδιδῷ, *Av.* 1620. μὴ 'φαίρει, *Pac.* 772. μὴ 'ντιδουλεύει, Eur. *Suppl.* 364. On la rencontre encore après la diphthongue οὐ: Eur. *Suppl.* 641, μακροῦ 'ποπαύσω. Soph. *Phil.* 933, μή μου 'φέλῃς, dans Brunck; les anciennes éditions portent ici μή μου φέλῃς (formes qu'Elmsley *ad* Eur. *Med.* 56, p. 88, not. 2, prend toutes deux pour une *crase*); οὗ 'κτίνει, Eur. *Andr.* 53, dans les manuscrits; τοῦ 'πιόντος, Soph. *OEd. T.* 393. *OEd. C.* 752. ἐμοῦ 'πάκουσον, *OEd. T.* 708. L'élision de ε après ει est fort rare: Eur. *Suppl.* 523, εἰ 'πιταξόμεσθα: après ω, si la leçon est bonne dans Eur. *El.* 887: βοστρύχῳ 'ναδήματα. *Iph. T.* 962, κἀγὼ 'ξελέγξαι, où la leçon d'Alde κἄγωγ' ἐξέλεγξας, détruit le mètre. *Rhes.* 157, ἥξω 'πὶ τούτοις. ἀποκτενῶ 'γώ, *Iph. A.* 397. μένω 'πί, *ib.* 818. Arist. *Ran.* 199, ἵζω 'πὶ κώπην. Æsch. *Prom.* 747. μηδέπω 'ν προοιμίοις (2). De même encore après οι dans Soph. *Phil.* 812, ἐμοί 'στιν. L'α s'élide aussi au commencement

---

(1) Valck. *ad Phœn.* 408. Markl. *ad* Eur. *Iph. T.* 1010. Kœn. *ad* Greg. p. (103) 227. C'est ainsi qu'on devait écrire εὐφημία' στω, Arist. *Av.* 959. δουλεία 'στιν, *Vesp.* 682. διοσημία 'στιν, *Ach.* 171. θεωρία 'στιν, *Pac.* 873. ἡ 'τέρα, *Ran.* 64.

(2) Reisig, *l. c.* prétend que cela n'est permis avec les prépositions ἐς, ἐν, ἐκ, que lorsque le mot précédent est un monosyllabe, ou lorsque, étant polysyllabe, il a l'accent sur la dernière, ex.: ἐγὼ 'ν, ἐξελῶ 'κ τῆς οἰκίας, ἀγορὰ 'ν Ἀθάναις, mais non εἴθισμαι 'κ, καθίζωμαι 'ν, παρεῖναι 'ς, προΐτω 'ς, δήσω 'ν, τούτου 'ν.

d'autres mots, mais ce n'est en grande partie qu'après ἤ, après μή ou l'article féminin : ἡ' λήθεια, Soph. *Ant.* 1174. Eur. *Phœn.* 915 (suivant d'autres, tel que Reisig, *Synt. cr.* p. 23, il serait plus régulier d'écrire ἀ'λήθει'). μὴ 'δικεῖν, Eur. *Hec.* 1249. μὴ 'δίκει, *Cycl.* 271. τῇ 'ρετῇ, *Andr.* 226. μὴ 'ντὶ, *ib.* 792. μὴ 'μαθεῖ, *Heracl.* 460. Après, ὦ, Arist. *Nub.* 1272. *cf.* 1380. Le plus souvent l'ε, augment, s'élide: Soph. *Ai.* 308, παίσας χάρα 'θώϋξεν. *OEd. C.* 1608, πεσοῦσαι 'κλαιον. *Trach.* 905, ἐρήμη 'κλαιε. *Phil.* 360, ἐπεὶ 'δάκρυσα. *OEd. C.* 1602, ταχεῖ 'πόρευσαν. Æsch. *S. c. Theb.* 761, ἐξ ὑπτίου 'πήδησεν. 610, παγκοινῷ 'δάμη. *Pers.* 308, νικώμενοι 'κύρισσον. L'élision dans ces passages n'est que vraisemblable; elle n'est point certaine. Voy. §. 160, *Augm. Rem.* Cette élision n'a pas lieu après la négation οὐ, suivant Reisig, *l. c.* p. 21, et Porson *ad* Arist. *Eccl.* 410. Ordinairement dans les manuscrits et les anciennes éditions, les mots affectés de l'*apostrophe* sont écrits en entier, et l'*apostrophe* est omise quand l'augment est supprimé. Cependant les [anciennes] éditions ont l'*apostrophe* dans les *Heracl.* v. 460, et l'*Andr.* v. 792. Quelques manuscrits portent μῆντι, μήν τι et μὴ 'ντί, par quoi l'on peut du moins reconnaître le siècle où cette manière d'écrire était d'usage. On ne voit plus maintenant qu'une *crase* (Reisig, *l. c.* Herm. *Præf. Bacch.* p. XIV) là où l'on écrivait alors les mots en entier, ou bien où l'on réunissait les deux mots en un, comme ἡ ἀλήθει' ou ἠλήθει', et comme dans Aristoph. *Av.* 1079, τοῦ ὀβόλου ou τοὐβόλου, et non τοῦ' βόλου (1). J'ai souvent parlé ici de la différence de l'*élision* et de la *crase*, sans spécifier quelle est celle qui existe entre ces deux mots. La *crase*, à mon avis, ne se trouve que là où la voyelle ou la diphthongue finale d'un mot se confond avec la voyelle initiale du mot suivant, de manière qu'il en résulte un son ou une quantité différente, comme dans μοὐγκώμιον, μοὔστι, pour μοι ἐγκώμιον, μοι ἔστι, ou μεντἆν, pour μέντοι ἄν, et dans les passages d'Aristophane cités pag. 125. Il me semble plus conforme à la nature de la chose, que la *crase* ait lieu seulement dans les mots ou les syllabes, qui, par leur peu d'expression, se confondent

(1) Elmsley. *ad* Eur. *Heracl.* 460.

aisément avec le mot suivant, particulièrement dans les enclitiques, mais non dans νικώμενοι ἐκύρισσον, ou dans ἐμοί ἐστιν, Soph. *Phil.* 812, que je ne voudrais pas écrire ἐμοὔστι, avec Hermann, mais ἐμοί 'στι.

La première voyelle brève d'une diphthongue se retranche aussi après une longue d'un mot précédent, et en grande partie après η; ex.: ἡ 'υσέβεια, Eur. *Iph. T.* 1210; *El.* 1104. μὴ 'ὕρω, Arist. *Ran.* 169. ἔα 'υτόν, *ib.* 1243 (cependant voy. Reisig. *Comm. crit. in* Soph. *OEd. C.* p. 344); μὴ 'υτόν, *Eccl.* 643. ὦ 'υριπίδη, *Thesm.* 4. C'est encore ainsi qu'on trouve dans Théocr. II, 66, ἁ τῶ' υβούλοιο, pour ἁ τῶ Εὐβούλοιο. Ce sont probablement des *crases*.

§. 47. Non seulement on élidait les voyelles finales prédédées d'une consonne, mais encore celles qui étaient précédées d'une voyelle, de manière qu'on ne tenait point compte du concours des voyelles ou de l'*hiatus*; ex.: ταχεῖ' ἀπέρχεται, Soph. *Phil.* 809. πεδί' ἀποστελῶν, *ib.* 1297. ἀριστεῖ' ἐκλαβών, *ib.* 1406. πίθοι' ἄν, Eur. *Orest.* 92. μί' οὖσα, *ib.* 264. μεθεῖ' ἄν, *Med.* 731. ὅρι' ἄν, *Herc. f.* 82. δάκρυ' ἀπ', *Iph. A.* 653. *Hel.* 960. *Herc. f.* 1359. C'est pourquoi l'on écrit constamment δάκρυ' ἀναπρήσας, δάκρυ' ὀμορξαμένην, *Il.* ι', 433; *Od.* β', 81; *Il.* σ', 124. Voyez Elmsl. *ad* Soph. *OEd. T.* 570. Est positif, ἅ δ' ἄξι' ἡμῶν καὶ δίκαι' ἡγούμεθα, Eur. *Hel.* 968. Il est à remarquer que l'ε, à la troisième pers. de l'opt. aor. 1 en —ειε, ne s'élide que fort rarement dans Eschyle (car dans les *Choëph.* v. 851, on peut bien lire οὔτοι φρέν' ἂν κλέψειαν ὠμματωμένην); jamais dans Sophocle et dans Aristophane, qu'une seule fois dans Eur. *Or.* 700, ἴσως ἂν ἐκπνεύσει'· ὅταν δ' ἀνῇ πνοάς, et une seule fois aussi dans des vers de Diphile cités par Athénée, VI, 9, p. 239, A, εἴ τις μὴ φράσει' ὀρθῶς ὁδὸν, Ἢ πῦρ ἐναύσει', ἢ διαφθείρει' ὕδωρ, où les éditions et les manuscrits ont les *hiatus* φράση (φράσει) ὀρθ. ἐναύσει ἤ, διαφθερεῖ ὕδωρ. Cette élision au contraire est fréquente dans Homère. Les anciens devaient nécessairement prononcer l'*apostrophe* entre deux voyelles de manière à détruire l'*hiatus*, en faisant probablement entendre dans la prononciation les deux mots en un, comme dans δίκαιος, μιαίνω (1). C'est de là aussi qu'il est résulté que,

---

(1) Voyez Villoison, *Anecd.* t. II, p. 115. L'auteur de l'examen cri-

quand un vers dactylique se termine par un mot affecté de l'apostrophe, la consonne restante appartient au commencement du vers suivant, comme par ex.: *Il.* θ', 206; ξ', 265. Mais ce cas très rare, qui ne se présente même pas dans les iambes (1) et les vers trochaïques, n'a lieu que dans les anapestiques, les dochmiaques, les glyconiens, et en général dans les vers dont le rhythme est marqué.

Remarque. Dans les cas où, entre deux mots, dont l'un finit et dont l'autre commence par une voyelle, il faut, en parlant, faire une pause, comme lorsqu'une autre personne commence un discours, ce que nous marquons par un point ou un colon [deux points], l'*apostrophe* peut encore avoir lieu chez les poètes, comme dans Eur. *Hec.* 514 (518 Pors.) *sq.* ἡμεῖς δ' ἄτεκνοι τοὐπί σ'· ὦ τάλαιν' ἐγώ. Orest. 1351: Ἑρμιόνη. Σώθηθ' ὅσον γε τοὐπ' ἐμ'. Ηλ. ὦ κατὰ στέγας — —. Toutefois une pause de cette nature excuse l'*hiatus* dans le vers dochmiaque et autres. C'est ainsi que dans Homère deux voyelles longues, séparées par une semblable pause, se confondent en un seul son, ex.: *Il.* ρ', 89, φλογὶ εἴκελος Ἡφαίστοιο Ἀσβέστῳ· οὐδ' υἱὸν λάθεν, etc. La même chose se présente avec l'élision de la voyelle initiale: Soph. *Phil.* 591, λέγω· 'πὶ τοῦτον — —. Arist. *Nub.* 1354, ἐγὼ φράσω· 'πειδὴ γάρ.

DE LA CONTRACTION.

§. 48. Un second moyen, usité comme le précédent, particulièrement chez les Attiques, pour éviter le choc de plusieurs voyelles dans un même mot, est la réunion

---

tique inséré dans le *Journ. gén. de littér. d'Iena*, 1809, n.° 244, p. 131, s'exprime ainsi sur la manière d'écrire ἐς Πηλῆ' ἱκέτευσε, etc.: « Cette finale n'est pas seulement superflue, elle est impossible. Les savants ont déjà reconnu qu'ils ne pouvaient comprendre comment l'*apostrophe* se faisait entendre après une consonne......: mais il n'est point d'oreille qui ait encore pu en évaluer le son entre deux voyelles, etc. » On peut juger de cette question d'après les remarques précédentes. *Cf.* Wolf. *Anal.* II, p. 442.

(1) Dans les vers iambiques, on a coutume, quand un vers commence par un verbe privé d'augment, et que le vers précédent se termine par une longue ou une diphthongue, d'indiquer par l'*apostrophe* la suppression de l'augment, comme dans Soph. *OEd. C.* 1605, κοὐκ ἦν ἔτ' ἀργὸν οὐδὲν ὧν ἐφίετο (ou — ίεται) 'Κτύπησε μὲν Ζεὺς χθόνιος, αἱ δὲ παρθένοι 'Ρίγησαν. Ces cas sont uniques en leur genre, parce que d'ailleurs le rhythme du vers iambique est si peu marqué, que l'*hiatus* même y est toléré entre la fin du premier vers et le commencement du vers suivant.

ou la fusion en un seul son de deux ou plusieurs voyelles, ce qui s'appelle *contraction*. On a la *contraction propre*, quand deux voyelles distinctes se contractent, sans changement, en une diphthongue, comme dans τείχεϊ τείχει, αἰδόϊ αἰδοῖ; et la *contraction impropre*, quand il résulte des voyelles contractées une voyelle ou une diphthongue d'un son différent, comme η pour εα, ω pour οα et οη.

On peut poser ici les règles générales suivantes:

I. Les longues η et ω absorbent toutes les autres voyelles simples.

II. α absorbe de même toute voyelle suivante, excepté ο et ω.

III. ε se fond avec toute voyelle suivante, excepté ο et ω, pour former la diphthongue ει ou la longue η.

IV. ι et υ absorbent toute voyelle suivante et se contractent en une seule syllabe avec la voyelle précédente. L'ι avec α (long), η, ω, se souscrit ordinairement; avec ε et ο, il se fond en une syllabe; ex.: κέραϊ κέρᾳ, ὄρεϊ ὄρει, ὄϊς οἶς. Quand ι, avec une voyelle, compose déjà une diphthongue, et que celle-ci doit se contracter encore avec une autre voyelle, alors les deux autres voyelles se contractent d'après les règles précédentes, et l'ι se souscrit, si, de la contraction, il résulte une des longues α, η, ω; ex.: τύπτεαι τύπτῃ, τιμάοιμι τιμῷμι, τιμάει τιμᾷ.

V. ο se fond avec toute voyelle précédente ou suivante, en la diphthongue ου, ou bien, s'il s'y trouve un ι, en οι, ou en la voyelle longue ω, ῳ.

Les paragraphes suivants contiennent les applications particulières de ces règles générales.

§. 49. Αα fait α. Mais l'accus. plur. de ναῦς, au lieu de νᾶας (1) fait ναῦς: de même pour τὰς γραῦς (2).

Αε fait α; ex.: γελάετε γελᾶτε, ἐγέλαε ἐγέλα.

Αει fait ᾳ; ex.: γελάεις γελᾷς, ἀείδω, ᾄδω.

Remarque 1. Μῶσθαι (Toup. *ad* Suid. T. I, p. 462. *Cf.* Heind. *ad* Plat. *Cratyl.* p. 77) est une contraction, non de μάεσθαι, mais de μώεσθαι, d'où vient μώεο dans Epicharme, et μῶτας dans Hesychius.

Remarque 2. Les Doriens de αε faisaient η; ex.: ἑσορῆτε, Théocr. 5,

(1) Nous soupçonnons que l'auteur a voulu dire: à l'accus. plur., ναῦς, au lieu de νᾶας, νᾶς, fait ναῦς. GL.

(2) Piers. *ad* Mœrid. p. 110.

3; ἐσορῇς, 1, 90; ἐφοίτη pour ἐφοίταε, 2, 155; ἐφύσση, 19, 3; ἐτρύπη, 5, 42; νίκη, 6 *extr.*; ἐρῇ, 7, 97; φοιτῇς, 11, 22; τολμῇς, 5, 35; ὑπερπαδῆτε pour ὑπερπηδᾶτε, 5, 108; γεννῆται, *fr. Pyth.* p. 248, ed. Orell. (1). Les Attiques faisaient de même dans les quatre verbes: ζῆν pour ζάειν, ζᾶν; πεινῆν pour πεινάειν, πεινᾶν; διψῆν pour διψάειν, διψᾶν; χρῆσθαι pour χράεσθαι, χρᾶσθαι (2): comme encore dans: χράω, χρῇ, Soph. *El.* 35; ἔχρη, Soph. *Œd. C.* 87; ψάω, ψῇ, Soph. *Trach.* 678, v. Br.; περιψῆν, Arist. *Equ.* 909; ἐπισμῇ, Arist. *Thesm.* 389; κνῆσθαι (3). Les Ioniens au contraire disaient χρᾶσθαι (χρᾷ, Hérod. 1, 174, etc. Voy. Æm. Porti *Lex. ion.*), avec χρέεσθαι, qui était aussi dorien, *fr. Pythag.* p. 296, 298, 238, 246, 304, ed. Orell.

Remarque 3. Les Alexandrins, au nomin. plur., contractaient ναῦς en ναῦς, qui, à ce cas, faisait νῆες chez les Ioniens et chez les Attiques (4). — Dans les noms de nombre composés de τριάκοντα, τεσσαράκοντα, etc., et de ἔτος, la forme τριακοντούτης paraît avoir pour principe τριακοντοέτης. Mais dans ces mêmes composés, formés avec un autre nom de nombre terminé en α, cet α se retranche, comme ἑπτέτης, δεκέτης, quoique les éditions présentent encore à cet égard beaucoup de variations (5).

Remarque 4. L'ι se souscrit, si, parmi les voyelles distinctes, il occupe le dernier rang. Voy. plus bas. Cela n'a pas lieu dans les infinitifs en —ᾶν, —ῆν, suivant la doctrine des anciens grammairiens. Voyez *Du verbe*.

Αο, αου, αω font ω; ex.: βοάουσι βοῶσι, ὁράω ὁρῶ, Ποσειδῶν, pour Ποσειδάων. Les Doriens au contraire contractent αο, αω en α, comme τάων τᾶν, χοράων χορᾶν, Ποσειδᾶν et Ποσειδάν, Ἀμυθάν pour Ἀμυθάων, Pind. *Pyth.* 4, 223. Ἀλκμάν pour Ἀλκμαίων, Pind. *Pyth.* 8, 66, 80. φυσᾶντες, χαλᾶσι dans Alcée, γελᾶν, pour φυσάοντες, χαλάουσι, γελάων (6).

C'est ainsi que les Doriens changeaient en ας la terminaison des noms en αος; ex.: Ἀρκεσίλας —α —ᾳ, Pind. *Pyth.* 4, 3; 116, 444, 531; *Nem.* 11, 13. Ἰόλᾳ, *Nem.* 3, 62. Μενέλα, gén. de Μενέλας, Pind. *Nem.* 7, 41. Μενέλᾳ, Eurip. *Troad.* 212. Νικόλας, Herod. 7, 137; nom qui, dans Thuc. 2, 67, se dit Νικόλαος. Aristophane dit de même, *Eq.* 164, ἀρχέλας, pour ἀρχέλαος, à dessein de faire une équivoque,

---

(1) Kœn. *ad* Greg. p. (79) 185; (121) 265. Fisch. p. 60. Heyne *ad* Pind. *Nem.* V, 9. Bœckh. *ib.* 5. Hermann. *De dial. Pind.* p. 12.

(2) Fisch. p. 61, 127; Kœn. *ad* Gregor. p. (104 *sq.*) 328.

(3) Buttmann. *ad* Plat. *Gorg.* p. 521, ed. Heind.

(4) Fisch. p. 127 *sq.* Piers. *ad* Mœrid. p. 266. Lobeck. *ad* Phryn. p. 406 *sqq.*

(5) Piers. *ad* Mœrid. p. 123.

(6) Valck. *ad* Eurip. *Ph.* p. 65. Kœn. *ad* Greg. p. (86) 196 *sq.* (93) 209. Bœckh. *ad* Pind. *Pyth.* 3, 28.

qui consiste à dériver la dernière partie de ce mot de λᾶς, *pierre*.

Remarque. ἠγάπευν, Théocr. *Epigr.* 19, 4; ὁρεῦσα pour ὁράουσα, Théocr. *Id.* 11, 69, ne viennent point de ἀγαπάω, ὁράω, mais sont des formes de ἀγαπέω, ὁρέω. *Voy.* §. 10.

Αοι fait ῳ: ὁράοι, ὁράοιτο, ὁρῷ, ὁρῷτο, ἀοιδή, ᾠδή.

Αη fait α: γελάητε, γελᾶτε.

Αῃ fait ᾳ.

§. 50. Εα fait: 1.° ᾶ, s'il est précédé d'une voyelle ou d'un ρ, ex.: εὐκλεᾶ, Πειραιᾶ, pour Πειραιέα, ἀργυρέα, ἀργυρᾶ.

2.° ῆ, s'il est précédé d'une consonne, ex.: ἀληθέα, ἀληθῆ (1). Cependant les noms contractes de la deuxième déclin., de εᾶ font ᾶ, ex.: ὀστέα, ὀστᾶ. De même, ἦρι est contracté de ἔαρι, et γῆ de γαῖα, γέα.

Εαι fait ῃ; ex.: τύπτεαι τύπτῃ.

Εας fait εις: ἀληθέας ἀληθεῖς. ης se trouve dans le dorique χρῆς pour χρέας (2).

Εε fait: 1.° ει, ex.: ἀληθέες ἀληθεῖς, ἐποίεε ἐποίει. 2.° η dans les noms et [les adjectifs], quand εε n'est point suivi d'une consonne; ex.: ἀληθέε ἀληθῆ, περικαλλῆ, pour —καλλέε, Arist. *Thesm.* 282. Cette forme est très rare. *Voy.* §. 78, *Rem.* 4.

Remarque. Le nominatif plur. attique βασιλῆς paraît provenir, non de la contraction de βασιλέες βασιλεῖς, mais de l'ionien βασιλῆες. *Voy.* §. 83, *Rem.* 4. Les contractions données plus haut se présentent aussi chez Homère dans αἰδεῖο, μυθεῖο, νεῖαι, pour αἰδέεο, μυθέεο, νέεαι, *Il.* ω', 503. Voy. Ern. *Od.* ι', 269. θ', 180. λ', 114. ἐϋῤῥεῖος pour ἐϋῤῥέεος, εὐκλείας pour εὐκλέεας, *Il.* κ', 281, tandis qu'il contracte ἀκλέεες, ἀγακλέεος, en ἀκληεῖς, *Il.* μ', 318 (mais ἀκλειῶς, *Od.* α', 241), ἀγακλῆος, *Il.* π', 571, 738. Voy. le *Journ. gén. de littér. d'Iéna*, 1809, n.° 246, p. 148.

Εο et εου font ου chez les Attiques; ex.: φιλέον φιλοῦν, φιλεόμενος φιλούμενος; ευ chez les Ioniens et les Doriens; ex.: καλεῦντες, *Od.* κ', 255; πλεῦν, πλεῦνες, pour πλέον, πλέονες dans Hérodote (3), φιλεύμενος, χεῖλευς, pour χείλεος, Théocr. 7, 20; γένευς, *fr. Pyth.* p. 296. ed. Orell. ποιεῦσι pour ποιέουσι: même θεῦν, Callim. *h. in Cerer.*, pour θεόν; Θευκυδίδης, pour Θουκυδίδης (4). Les tragiques ont aussi quelquefois cette

(1) Fisch. p. 129. Valck. *ad Phœn.* 1297. Brunck. *ad* Soph. *Œd. T.* 161.

(2) Gregor. p. (108) 235, *et* Kœn.

(3) Fisch. p. 117, 128 *sq.* Kœn. *ad* Greg. p. (76) 178, (222) 469. *Cf.* p. (136) 298.

(4) Kœn. *ad* Greg. p. (76) 178, (164) 358.

contraction dorique : Eschyle nous en donne un exemple, *Prom.* 650, dans un iambe trimètre, πολεύμεναι (Blomf. 666, πολούμεναι), et dans des anapestes, *ib.* 122, εἰσοιχνεῦσιν. De même dans Eur. *Med.* 427, ὑμνεῦσαι; *Hipp.* 167, ἀΰτευν (1).

Remarque. Les Attiques contractaient εο en ει dans πλεῖν, δεῖν, de πλέον, δέον (2), forme à laquelle le grammairien, placé à la suite de Grégoire de Corinthe dans l'édit. de Schæfer, p. 678, XII, rattache encore δοκεῖν pour δοκέον, vraisemblablement parce qu'il le prenait pour un participe dans δοκεῖν ἐμοί.

Εοι fait οι ; ex. : ποιέοι ποιοῖ.

Εω fait ω; ex. : Πειραιέως Πειραιῶς : mais cette contraction n'a lieu que lorsqu'il y a une voyelle devant εω ; on ne dit donc point βασιλῶς pour βασιλέως (3).

Remarque. Dans les verbes dissyllabes, qui deviennent monosyllabes par contraction, εω, εη, εο, εου, ne se contractent ordinairement point, mais ils font simplement εε et εει, ex. : πλέω, πλεῖς, πλεῖ, πλέομεν, πλέουσι. Il en est de même de ῥέω, χέω, δέω. Cependant on trouve δοῦν, δοῦντι, pour δέον, δέοντι, dans Platon, *Cratyl.* p. 419, D. 421, C. δοῦσαν pour δέουσαν, Dinarch. *ap.* Polluc. 8, 72 ; δῶν, δοῦσι, pour δέων, δέουσι, dans Hesychius, Mœris; et en composition ἀναδῶν, Arist. *Plut.* 589; ἀναδοῦμεν, ἀναδοῦσι, περιεδούμεθα, Plat. *Leg.* VIII, p. 830, B. συνδοῦντα, Eur. *Iph. A.* 110. ἀναδοῦνται, Plat. *Rep.* 5, p. 465, D. δῇ se trouve dans ξυνδῇ, Plat. *Rep.* 5, p. 462, D; mais quatre manuscrits donnent ici ξυνδεῖ, peut-être pour ξυνδέῃ. πλέων ne fait qu'une syllabe, *Od.* α', 183. Au contraire on ne trouve que bien difficilement δῶ, δῇ, δοῦμαι. C'est ainsi que les tragiques disent toujours θρέομαι, et non θροῦμαι (4). *Cf.* §. 52.

L'ι, précédé d'une autre voyelle, ne souffre que la *contraction propre*, §. 48; ex. : ὄρεϊ ὄρει, αἰδόϊ αἰδοῖ. Avec une des longues α, η et ω, il se souscrit, ex. : κέραϊ κέρᾳ.

Remarque. Les Attiques contractaient de cette manière les mots de deux ou trois syllabes, tels que ὄϊς, ὀϊζύς, ὀϊστός, Ὀϊκλῆς, βοΐδιον, διπλοΐς, καταπροΐξεται, et autres semblables, en une ou deux syllabes, comme οἶς, οἰζύς, οἰστός, Οἰκλῆς, βοίδιον, etc. (5). α et ι se contractent aussi, de manière à former tous deux une diphthongue propre ou impropre :

---

(1) Elmsl. *ad* Eur. *Med.* 413.

(2) Kœn. *ad* Gregor. p. (59) 140. Pierson. *ad* Mœrid. p. 294.

(3) Pierson. *ad* Mœr. p. 314 *sq.*

(4) Lobeck. *ad* Phryn. p. 220 *sq.* Sur la non-contraction de εε, εει, voyez plus bas, §. 52.

(5) *Voy.* Pierson. *ad* Mœrid. p. 275 *sq.* Lobeck. *ad* Phryn. p. 86 *sqq.* Arist. *Pac.* 930, οἶ; -- ἀλλὰ τοῦτό γ' ἐστ' Ἰωνικὸν τὸ ῥῆμα.

γραίδιον pour γραΐδιον (1), ᾄδης pour ἀΐδης, αἴσσω, ᾄττω, ᾄσσω, pour ἀΐσσω. (Toutefois ἀΐσσω est de trois syllabes dans Eur. *Hec.* 31; *Troad.* 157. Voy. Elmsl. *ad* Eur. *Bacch.* 147). ῥᾴδιος pour ῥηΐδιος. De ἠΐθεος, Θρηΐκιος, παρηΐδες, Νηρηΐδες, κλήϊθρα, viennent ἤθεος, Θρήκιος, παρῇδες, Νηρῇδες, κλῇθρα (2). Dans τιμῇς, pour τιμήεις, l'ι ne se souscrit pas, parce que εις vient de ενς (§. 39). Au lieu de πρωΐ, σφῶϊν, νῶϊν, λώϊστος, on écrivait et l'on disait πρῷ, σφῷν, νῷν, λῷστος (3). ἦρῳ pour ἠρωϊ se trouve déjà dans Homère, *Il.* η', 453; *Od.* θ', 483 (4).

§. 51. Οα / Οω } fait ω, βοάω βοῶ.

Οη fait aussi ω, mais seulement chez les Ioniens et les Doriens, ex.: βῶσαι pour βοῆσαι (βώσαντι, *Il.* μ', 337, ἐπιϐώσομαι, *Od.* α', 378); ἐϐώθεε pour ἐϐοήθεε, ὀγδώκοντα (*Il.* β', 652) pour ὀγδοήκοντα (5), νῶσαι pour νοῆσαι, toujours dans Hérodote (6). De même encore ἀγνώσασκε, *Od.* ψ', 95, pour ἀγνοήσασκε. Mais οη fait οι, ex.: δηλοῖς, δηλοῖ, pour δηλόῃς, δηλόῃ; mais δηλῶτε, venant de δηλόητε.

Remarque. Οα fait ου dans βόας βοῦς, μείζονας μείζους. Dans les adjectifs, la terminaison όα se contracte en ᾶ, όη en ῆ: ἁπλόα ἁπλᾶ, ἁπλόη ἁπλῆ.

Οε / Οο } fait ου, ex.: πτεροῦσσα p. πτερόεσσα, προὖπτος p. πρόοπτος; et en composition προὔτρεψεν pour προέτρεψεν, κακοῦργος pour κακόεργος. ἀθρόος, ἀντίξοος, et autres composés de ξόος, ne se contractent régulièrement pas. Toutefois Aristoph., *Pac.* 1213, a dit δορυξοῦ.

Remarque 1. Dans les composés de ὁμοῦ, où l'υ se retranche, οε reste invariable, ex.: ὁμοεθνής. Suivi de ο, il se contracte en ω: ὁμωρόφιος, de ὁμορόφιος.

Remarque 2. Chez les Ioniens, dans les verbes en —οω, on trouve souvent —ευ, au lieu duquel la langue commune a ου, contracté de οε; ex.: ἀντιεύμεθα, Hérod. 9, 26; ἀνδρευμένῳ, *id.* 1, 123; ἐδικαίευν, *id.* 9, 26; 6, 15, 73, *et passim*; οἰκέιεῦνται, 1, 4; 3, 3; qui, 1, 94, se dit οἰκηϊοῦνται, mais, 4, 148, οἰκηϊευμένος. μισθεῦνται, Hérod 3, 131. Ces contractions paraissent provenir de la forme en —έω, dont cependant, pour ces verbes, on ne rencontre aucune trace.

---

(1) Hemsterh. *ad* Aristoph. *Plut.* 674. Valck. *ad Phœn.* p. 467; Pierson *ad* Mœrid. *l. c.* et p. 301. Porson. *ad* Eurip. *Hec.* 31.
(2) Valck. *ad Phœn.* p. 95, 348.
(3) Pierson. *ad* Mœrid. p. 300 *sq.*
(4) Hermann. *De emend. rat. gr. gr.* p. 36 *sqq.*
(5) Fisch. p. 134 *sq.*
(6) Wessel. *ad* Herod. IX, 53, p. 717, 47. Æm. Porti *Lex. Ion.* à ση.

Οει } fait οι ; ex. : εὖνοι, κακόνοι, pour εὔνοοι, κακόνοοι ; δηλοῖς,
Οοι }
δηλοῖ, pour δηλόεις, δηλόει ; φροίμιον pour προοίμιον.

Dans les composés de ειδης, οει reste invariable ; ex. : κερατοειδής, μονοειδής ; cependant de θεοειδής, par le retranchement de l'ι, se forme θεουδής (1).

Remarque. Δηλοῦν, χρυσοῦν, sont contractés, non de δηλόειν, χρυσόειν, mais de δηλόεν, χρυσόεν, anciennes formes de l'infinitif. Voyez plus bas *Du Verbe.* Les Doriens disaient ῶν, comme par ex. : ῥιγῶν p. ῥιγοῦν (2). Dans πλακόεις πλακοῦς l'ι est omis, soit parce que la forme primitive était πλακόενς, soit pour ne point altérer au nominatif la diphthongue du gén. et des autres cas.

Υι ne se contracte pas, si ces voyelles forment deux syllabes, βότρυϊ. Cependant νέκυι est employé comme dissyllabe, *Il.* π', 526, 565; ω', 108 (3).

§. 52. Il est généralement vrai que les Ioniens aiment à diviser les voyelles, tandis que les Attiques se plaisent à les contracter. Cependant il se trouve plusieurs exemples particuliers de contraction chez les Ioniens, aussi bien que de division des voyelles (*diærèse*) chez les Attiques. Nous avons déjà, dans les paragraphes précédents, cité plusieurs exemples de contraction tirés d'Homère. On peut y joindre encore ἐπὶ πλατεῖ Ἑλλησπόντῳ, *Il.* η', 86; αὖδα pour αὔδαε, *Il.* ξ', 195; δαμνᾷ, *ib.* 199, pour δάμναααι ; ce qui a lieu en général dans les verbes en —άω (4). Chez les poëtes attiques, les formes incontractes se trouvent la plupart dans les morceaux lyriques des tragédies, particulièrement dans les vers anapestiques, comme aussi dans κακοεργεῖν d'Aristoph. *Nub.* 994 (5). Cela arrive très rarement dans les trimètres iambiques, comme dans Esch. *Pers.* 495, ῥέεθρον; *id. Choeph.* 738, νόον; Soph. *Phil.* 491, εὔροον. Ἀΐσσω a déjà été cité plus haut : il n'existe point de

---

(1) Fisch. p. 132.

(2) Brunck. *ad* Aristoph. *Av.* 935.

(3) υι — πληθύι est un dissyllabe dans l'*Iliade* χ', 458. Mais dans ce cas et dans d'autres, où l'υ semble se confondre dans la voyelle suivante, comme dans γενύων, Pindar. IV, 401, Ἐρινύων dans Euripide. [*Iph. Taur.* 939, ed. Matth. *Cf.* Matth. *in Phœn.* 1307. GL.], etc. ; alors on peut supposer qu'il a pris la force d'une consonne, comme le *w* anglais. BLOMFIELD.

(4) *Journ. gén. de littér. d'Iéna*, n.° 243, p. 128 ; n.° 244, p. 134 *suiv.*

(5) Lobeck. *ad* Soph. *Aj.* 427. Erfurdt. *ib.* 418.

forme ᾀστόω, venant de ἀϊστόω. Le mot κῆρ, qui se dit toujours ainsi dans Homère, fait κέαρ chez les tragiques. Dans les prosateurs on trouve la plupart du temps les formes δέει, δέεται, ἔχεεν, ἔπλεεν, etc.; προσδέεται, Xen. *Mem. S.* III, 6, 13; δέεσθαι, *Anab.* VII, 7, 31 (sur δέεται, δέεσθαι, etc. dans Xénoph., voyez Buttmann, *Gramm. compl.* II, p. 108, *not.* * (1)). Ces formes sans doute se présentent surtout chez les écrivains d'une époque plus récente; mais ils en auraient difficilement fait un aussi fréquent usage, s'ils ne les eussent pas trouvées fort souvent chez les auteurs de l'atticisme pur, qui leur ont servi de modèles (2).

§. 53. Nous nommons *contraction* l'action de resserrer les voyelles ensemble dans un seul et même mot: mais nous appelons *crase* celle par laquelle deux mots se fondent en un et sont accentués comme un seul mot, au

---

(1) Nous allons donner ici la note de Buttmann, à laquelle M. Matthiæ renvoie. « On trouve δέεσθαι dans Xénoph. *Mem.* I, 6, 10; *Anab.* 7, 7, 31: δέεται, *Anab.* 7, 4, 8; et *Mem.* 3, 6, 13, 14, trois fois δέεται et προσδέεται; *Hell.* 6, 1, 18, ἐδέετο. Dans tous ces passages on ne peut opposer à cette leçon l'autorité d'aucun ou de presque aucun manuscrit, et cependant les éditeurs y ont depuis peu introduit la forme commune. Cela était arrivé déjà depuis long-temps dans un autre endroit, *Mem.* 4, 8, 11, où les anciennes éditions et quatre manuscrits donnent προσδέεται [?]. Ces huit passages dans un même écrivain, quand on n'en cite aucun analogue d'un autre auteur ancien, sont le témoignage le plus positif, pour faire du moins reconnaître avec certitude dans le texte un ionisme, dont l'existence à cette époque où florissait l'atticisme, et précisément dans ce verbe, est si facile à concevoir, tandis qu'on ne pourrait pénétrer pour quelle raison cette forme, étrangère aux autres auteurs attiques, aurait été spécialement altérée dans Xénophon par les copistes et les grammairiens. A ces considérations vient se joindre la glose de l'antiatticiste, publié par Bekker, p. 94: Ἐδέετο ἀντὶ τοῦ ἐδεῖτο: preuve aussi forte que l'est d'ailleurs la vraisemblance. L'usage particulier des auteurs plus récents et des grammairiens, n'est qu'une imitation isolée et affectée du style de Xénophon, dans un temps où, à coup sûr, tout le monde prononçait δεῖσθαι (*voy.* Schæfer, *ad* Greg. p. 431). Parmi les exemples d'une semblable *diærèse* ou division de la contraction, rapportés par Lobeck sur Phrynichus, p. 220, il n'y en a que deux, appartenant à πλεῖν, tirés d'auteurs purs. Ces exemples rendent donc vraisemblable, que l'ionisme n'était pas encore assez usité dans ces verbes fort courts, pour qu'on lui ait ainsi donné la préférence dans le cas dont il s'agit. » GL.

(2) Lobeck. *ad* Phryn. p. 220 *sqq.* Schæf. *ad* Greg. p. 431.

lieu que, dans l'élision de la voyelle brève initiale, les deux mots restent distincts ; ex. : χἄλεγον, *crase ;* καὶ ᾿λεγον, *élision.* L'ι ne se souscrit sous la voyelle rendue longue par contraction, que lorsqu'il est la dernière des voyelles contractées ; ex. : κᾆτα, de καὶ εἶτα : l'ι, au contraire, n'est-il point la dernière voyelle, alors il se retranche (c'est la θλίψις) (1), comme l'enseignent les grammairiens, et l'on écrit plus régulièrement κἀγώ, de καὶ ἐγώ, que κᾀγώ, comme il s'écrivait autrefois. On met sur les syllabes contractées le signe ' (dans ce cas appelé *coronis* (2)), aussi bien après les *aspirées* qu'après les *ténues*, comme χὠ, χἠμέτερος, θὦπλα, θοἰμάτιον, quoique quelques-uns y ajoutent encore l'*esprit rude*, qui déjà figure parmi les *aspirées*, comme χὡ', χἡμέτερος, θὧπλα, et ainsi de suite (3). D'autres ne conservent l'*esprit rude* avec la *coronis,* que lorsque la voyelle initiale du mot est aspirée, comme dans οὑ'μός, ou οὑμός, οὕπισθεν, pour ὁ ὄπισθεν. Toutefois personne n'écrit οὕνεκα, quoique ce mot vienne de οὗ ἕνεκα.

§. 54. Dans Homère, Hésiode et Hérodote la *crase* est fort rare, et n'a lieu que dans certains mots, tels que ὥριστος chez Hom. θὤμισυ (τὸ ἥμισυ) Hés. Ἔργ. 559. Dans Pindare on trouve κἄν pour καὶ ἔν, κἀσόφοις, χὤταν, χὠπόταν, χὤτι, χὠπόθεν (4). Elle en est d'autant plus fréquente chez les Attiques, tant en vers, qu'en prose. Le plus souvent, c'est avec l'article et la conjonction καί, qu'elle s'opère.

1.° Toutes les voyelles de l'article, ο, ου, ω, suivies d'un α, se confondent en un α long, chez les Attiques,

---

(1) Voy. Viger. *De Idiot.* p. 526. Porson. *Præf. ad Hec.* p. XVII. Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 36. Bekk. *Anecd.* p. 496. Osann. *Inscript.* 127. Welcker. *Spicil. epigr. gr.* II, p. 20.

(2) Voyez plus haut, p. 119, *not.* 2. GL.

(3) *Voy.* Seidler. *Exc. ad Troad.* Wolf, *Anal.* II, p. 439. ὁθούνεκα (écrit ordinairement ὅθ' οὕνεκα), qui paraît avoir été formé de ὅτου ἕνεκα, d'après la même analogie que οὕνεκα l'a été de οὗ ἕνεκα (Buttm. *Gramm. compl.* p. 121), devait s'écrire régulièrement ὁτούνεκα, puisqu'ailleurs l'*esprit rude,* placé au commencement du mot confondu par la *crase* avec le mot précédent, n'influe que sur la *ténue* qui le précède immédiatement, et non, comme ici, sur celle qui en est séparée par ου, ainsi que le prouve τοὔνεκα, de τεῦ ἕνεκα, et non θούνεκα. *Voy.* ma note sur Eur. *Alc.* p. 507.

(4) Bœckh. *De metr. Pind.* p. 290.

ex.: τἀνδρός pour τοῦ ἀνδρός, τἀνδρί (1), τἀγαθοῦ, τἀγαθῷ, pour τοῦ ἀγαθοῦ, τῷ ἀγαθῷ; ταὐτό pour τὸ αὐτό, τἄγαλμα pour τὸ ἄγαλμα, Arist. *Nub.* 995; τἀπόλλωνος, *Av.* 982; τἀνάφορον, *Ran.* 8; παιδὶ τἀγαμέμνονος pour τῷ Ἀγαμ. Eur. *Iph. T.* 776. Mais cela n'a pas lieu, si la voyelle suivante est longue de sa nature, comme dans τἆθλα, Eur. *Phœn.* 1296 (2). A cause de cette analogie, Dawes (*Misc. cr.* p. 123, 238, 263) se fondant sur l'inscription de Sigée, dans laquelle H représente l'*esprit rude*, et où ΗΑΙΣΩΠΟΣ ΚΑΙ ΗΑΔΕΛΦΟΙ est pour ὁ Αἴσωπος καὶ οἱ ἀδελφοί, recommande cette orthographe: ἀνήρ, ἀγών, ἄνθρωπος, αὐτός, pour ὁ ἀνήρ, ὁ ἀγών, ὁ ἄνθρωπος, ὁ αὐτός. Ce qui est très propre à la confirmer, c'est que, dans les manuscrits et les anciennes éditions, on trouve fort souvent ἀνήρ, ἀγών, ἄνθρωπος, αὐτός, tantôt où le mètre exige un α long, tantôt dans des endroits où le dialecte attique réclame l'emploi de l'article. Ici vient se joindre l'autorité d'Apollonius, dans les *Anecd.* de Bekk. II, p. 495, 24: ἄμεινον οὖν παραδέξασθαι Δωρικὴν μετάθεσιν τοῦ ε εἰς τὸ α, καὶ ὡς ὁ ἀνὴρ ἀνήρ, ὁ ἄνθρωπος ἄνθρωπος, οὕτως τὸ ἕτερον θάτερόν ἐστι. La même chose arrive dans οἱ, ex.: ἅτεροι pour οἱ ἕτεροι, Eur. *Iph. T.* 326; comme dans l'édit. d'Alde; et de là il sera bien d'écrire aussi ἀγαθοί ou ἀγαθοί, Eur. *Hec.* 1216, *ed.* Pors.; ἄνδρες, ἀδελφοί, ἄνθρακες, Aristoph. *Ach.* 348 (3). Les Ioniens et les Doriens, au contraire, contractaient ainsi: ὡνήρ, τὤγαλμα, Hérod. 2, 46, pour τὸ ἄγαλμα; τὠπὸ τούτου, *id.* 1, 199. ὤριστος, *Il.* λ', 288; π', 521; ὤνδρες, ὤνθρωποι, ὦλλοι, ὠλλιρροθίου, pour ὁ Ἁλιροθίου, τὠργείου, τωὐτό et τωὐτοῦ dans Pindare (4); τὠμπέχονον dans Théocr. ᾡπόλοι, pour οἱ αἰπόλοι, Théocr. 1, 80 (5). De même encore τὦλγεος, Théocr. 20, 16; τωὐτῷ, Arist. *Ach.* 790 (6). Au contraire,

---

(1) Valck. *ad* Phœn. 896. Brunck. *ad* Arist. *Nub. extr.*

(2) Valck. *ad Phœn.* 1277. Pors. *ib. Cf. ad Phœn.* 1638.

(3) Pors. *ad* Eur. *Or.* 851. Lobeck. *ad* Soph. *Aj.* 9. Reisig, *Syntagm. crit.* p. 23. Elmsl. *Præf. Œd. T.* p. 21. Mes notes sur Eurip. t. VII, p. 502 *sqq. ad Bacch.* 1219. D'autre part, Wolf. *Anal.* II, p. 457. Porson approuve aussi la manière d'écrire ἀ'λήθεια, ἀ'ρετή, pour ἡ'λήθεια, ἡ'ρετή. Reisig, *l. c.* p. 24.

(4) Bœckh. *ad Ol.* 11, 73, p. 413.

(5) Gregor. Cor. p. (86) 199, (123) 268, (195 *sq.*) 417 *sq.* Fisch. p. 65, 133 *sq. Cf. Schol.* Apoll. Rh. I, 1081. Wesseling. *ad* Herod. p. 110.

(6) Gregor. p. (108) 234, et Kœn.

τὸ αἴτιον se contracte en ταἴτιον dans Aristoph. *Thesm.* 549; *Ran.* 1385, et τὸ αἷμα en θαἷμα, *Lysistr.* 205.

Les terminaisons ο, ου, ω, οι, de l'article, suivies d'un ε, se contractent aussi en α long dans ἅτερος, Soph. *Aj.* 1109. θάτερον, θατέρου, θατέρῳ, ἅτεροι, pour ὁ ἕτερος, τὸ ἕτερον, τοῦ ἑτέρου, τῷ ἑτέρῳ, οἱ ἕτεροι (1). Ailleurs ο et ου se contractent avec ε de la manière ordinaire, οὑ᾽μός, τοὐμόν, τοὔνδικον, θοὔρμαιον, Soph. *Ant.* 397; οὐ᾽ν μέσῳ ou bien οὐ᾽μμέσῳ, Eur. *Phœn.* 603, pour ὁ ἐν μέσῳ, οὑξ, pour ὁ ἐξ, τοὐμφανές, Soph. *Ai.* 753; τοὖπος pour τὸ ἔπος, τοὔργον pour τὸ ἔργον, τὠμῷ pour τῷ ἐμῷ (plur. τἄπη, τἄργα) (2). Les Doriens ici prononçaient souvent ω, ex.: ὡ᾽ξ pour ὁ ἐξ, Théocr. 1, 65, ὥτερος pour ὁ ἕτερος, *id.* 7, 36 (χὠμός pour καὶ ὁ ἐμός, *id.* 15, 18). Dans θοἰμάτιον, pour τὸ ἱμάτιον, les voyelles n'étaient prononcées qu'en une syllabe.

Α se contracte avec α et ε en un α long, comme dans τἄδικα pour τὰ ἄδικα; θἀμάρτια, Æsch. *Ag.* 548; θἀδώλια, Eur. *Cycl.* 238, pour τὰ ἁμάρτια, τὰ ἑδώλια. τἀν pour τὰ ἐν, τἄνδικα, Eur. *Phœn.* 484, pour τὰ ἔνδικα, τἀμά (dor. τἠμά) pour τὰ ἐμά, τἄρια p. τὰ ἔρια, Arist. *Ran.* 1387, *Eccl.* 215.

Α avec ι se contracte en une diphthongue, θαἰμάτια, pour τὰ ἱμάτια.

Α avec αι fait αι, et, suivant d'autres, plus correctement ᾳ, parce que, si deux α se contractent en un α long, l'ι doit se souscrire, ταἰσχρά (τᾀσχρά), ταἴτια (τᾆτια) (3).

Α avec ο fait ω, ex.: θὤπλα, Arist. *Lys.* 277; *Av.* 449; τὤρνεα, *Av.* 105, pour τὰ ὅπλα, τὰ ὄρνεα.

Αι avec ε fait ᾶ, comme ἅτεραι pour αἱ ἕτεραι. Thom. M. p. 121.

Η avec ε fait η: τἠμῇ pour τῇ ἐμῇ; mais θατέρᾳ pour τῇ ἑτέρᾳ, Brunck. *ad* Eur. *Hipp.* 905. Η avec α fait α long, comme le donnent plusieurs manuscrits d'Aristoph. *Nub.* 61. τἀγαθῇ, *Ach.* 838; *Equ.* 1258, τἀγορᾷ. Voyez Reisig, *Syntagm.* p. 27 *sq.* De même encore ἁρετή pour ἡ ἀρετή ou ἡ᾽ ρετή, etc.

---

(1) Thom. M. p. 120. Valck. *ad Hipp.* 349. Pierson. *ad* Mœr. p. 432. Brunck. *ad* Eur. *Hipp.* 905. *ad* Arist. *Vesp.* 841. Les Doriens disaient ᾇτερος pour ἕτερος. Gregor. p. (138) 302 *sqq.* et Kœn.

(2) Gregor. p. (64) 115 *sq.* (82) 190, (123) 268. Fisch. p. 132 *sq.*

(3) Seidler. *Exc. ad* Eur. *Troad.*

Oἱ, qui avec α s'écrivait autrefois ὠ', dans les temps modernes fait plus souvent ἀ', ex.: ἄ'νδρες, ἄ'νθρωποι, ἄ'νθρακες. Voy. plus haut, p. 137.

Oἱ avec ε. Ici, d'après la doctrine des grammairiens (1), l'ι se retranchera, et les voyelles restantes ο, ε, se contracteront de la manière ordinaire; ex.: οὐ'μοί pour οἱ ἐμοί, Eur. *Hec.* 334 (dans Alde et autres; chez Brunck et Porson οἱ 'μοί), οὐ'ν μέσῳ λόγοι, Eur. *Med.* 824 (ainsi que les manuscrits conseillent d'écrire en cet endroit, au lieu de οἱ 'ν μέσῳ d'Ald.); οὐ'πιχώριοι, Arist. [*Ran.* 464.]

La même chose arrive avec les pronoms μοί, σοί, employés, comme enclitiques (Lobeck *ad Aj.* 191), ex.: ᾀστέον, μοὐγκώμιον, Arist. *Nub.* 1207; μαντευομένῳ μοὔχρησεν, *Vesp.* 159; μοὐστί, Soph. *Aj.* 1204, ed. Herm., pour μοι ἐγκώμιον, μοι ἔχρησεν, μοι ἐστί. σοὔστι pour σοί ἐστι, Æsch. *Eumen.* 911. Arist. *Ach.* 339. τοὐ pour τοι ε, ex.: μέν τοὔφασκεν pour μέντοι ἔφ.; Arist. *Eccl.* 410; καὶ τοὐστίν, pour καίτοι ἐστίν, *Vesp.* 599, est une conjecture d'Elmsley, *ad Ach.* 611, et de Reisig, *Synt.* p. 27. Le premier, *ad Med.* 56, *not.* 2, lit aussi dans Eschyle, *Choeph.* 924, σοὐρίζει pour σοι ὁρίζει, de plus μοὐκέτι pour μοι οὐκέτι, dans Soph. *Phil.* 1149. De même Hermann, *ad* Eur. *Bacch.* 811 (2).

O avec ο fait ου; ex.: οὐδυσσεύς, Soph. *Phil.* 572, οὖ'νος pour ὁ ὄνος, Arist. *Ran.* 27; θοὐμόφυλον, Eur. *Iph. T.* 347; οὔ'ρνις, *Av.* 284; τοὐρνίθιον, *ib.* 662.

O avec οι fait ῳ; ex.: ᾦ'νος pour ὁ οἶνος, τῳκίδιον pour τὸ οἰκίδιον, Arist. *Nub.* 92; ᾠ'νοχόος pour ὁ οἰνοχόος, Eur. *Cycl.* 557, ᾠ'κότριψ, Arist. *Thesm.* 426.

O avec η s'écrit ω dans θὠμισυ d'Hésiod. Ἔργ. 557: ailleurs η, ex.: θἠρῷον, Arist. *Vesp.* 819; θἠμέτερον, *Lys.* 592. Ainsi que ου η, ex.: θἠμετέρου, *id. Vesp.* 526. La *crase* θἠμέρᾳ pour τῇ ἡμέρᾳ, Soph. *Œd. T.* 1283; *Ai.* 756, 778,

---

(1) Gregor. p. (64) 148 et Kœn.

(2) Valck. *ad Phœn.* 635, Brunck *ad Hec. l. c. ad Med.* 818, Arist. *Ran.* 461, se sont déclarés contre cette *crase*; et Porson s'est rangé de leur opinion. La doctrine des grammairiens a été défendue par Elmsley *ad* Eur. *Med.* p. 88, not. 2, et sur le v. 801; *Præf.* Soph. *Œd. T.* p. VIII, Buttmann, *Gramm. gr.* p. 115. *Cf.* Herm. *ad* Soph. *Aj. l. c.* Reisig. *Synt.* p. 24.

1362, est révoquée en doute par Lobeck et Schæfer (1), qui, au lieu de τῇδε θημέρᾳ, écrivent τῇδ' ἐν ἡμέρᾳ ou τῇδ' ἔθ' ἡμέρᾳ: et effectivement θἠμετέρου et θἠμέρᾳ sont des cas uniques, dans lesquels la voyelle longue finale se confond avec la longue initiale. On ne peut au contraire contester τῇδε θἠμέρᾳ d'Aristoph. *Av*. 1072. Il est vraisemblable que ces deux mots étaient usités dans le langage familier d'Athènes, que reproduisaient les comiques; mais les tragiques n'ont conservé que θἠμέρᾳ, qui était fondé sur le double η.

O avec υ produit un υ long; ex.: θὔδωρ, Cratès dans Athén. p. 268 A; θὔδατος, Arist. *Lys*. 370; et dans Athénée, p. 667 F: d'autres écrivent θοὔδωρ (2).

Ου avec ο donne ου, comme dans τοὐλυμπίου, Arist. *Av*. 130; τοὐῤῥοπυγίου, *Nub*. 162; τοὐβολοῦ, *Equ*. 649, 662, 945.

La *crase* τοὐπιγράμματε, pour τὼ ἐπιγράμματε, Plat. *Hipparch*. p. 228 *extr*., peut à peine se justifier, et il faut écrire τὼ 'πιγράμματε, comme le donnent les manuscrits de Bekker, p. 155. Mais ω avec ο fait ω, comme dans τὤχλῳ, Arist. *Ach*. 257; τὠφθαλμώ pour τὼ ὀφθαλμώ, Arist. *Nub*. 361, 940; *ib*. ed. Wolf. (τὼ 'φθαλμώ, Brunck.); τὠνόματ' — ὁμοίω, *ib*. 393, d'après l'analogie des autres finales de l'article. L'interjection ὦ, devant les vocatifs, étant tout-à-fait semblable à l'article, il est bien d'écrire aussi avec Wolf, ὠφήμερε, Arist. *Nub*. 224; ὤνθρωπε, *ib*. 635; ὠνόητοι, Lysistr. 572; ὠυριπίδη, non pas ὦ 'φήμερε, ὦ 'νθρωπε, ὦ 'νόητοι, ὦ 'υριπίδη (ὦ Εὐριπίδη) (3).

§. 55. 2.° Le *neutre sing*. du pronom. relat. ὅ, suivi d'un ε, se contracte en ου, et le *neutre pluriel* en α long, comme dans οὑ'φόρει pour ὃ ἐφόρει, Soph. *El*. 421; οὑ'ξερῶ pour ὃ ἐξερῶ, *OEd. T*. 936; οὑ'μοί pour ὃ ἐμοί, *Herc. f*. 285; ἁ'κράτησας, Soph. *OEd. T*. 1523; ἁ'πόνησα, Eur. *Herc. f*. 258; ἅ'τικτον, ἁ'μόχθησα, *ib*. 280; pour ἃ ἐκράτησας, ἃ ἐπόνησα, ἃ ἔτικτον, ἃ ἐμόχθησα. ἁ'μέ pour ἃ ἐμέ, *Hipp*. 348; ἅ'ν pour ἃ ἄν, Soph. *Aj*. 1085 *sq*.

3.° Καί avec α fait κᾶ, et κᾳ avec αι; ex.: κἀπό p. καὶ ἀπό,

---

(1) Lobeck. *ad* Ai. 755. Schæf. *ib*. et *ad OEd. T. l. c*. D'autre part Herm. *ad Ai*. 743.

(2) Elmsl. *ad* Eur. *Med*. 56, not. 2.

(3) Reisig. *Synt*. p. 28, préfère la manière d'écrire τὼ 'φθαλμώ, ὦ 'νθρωπε, etc.

χἄν p. καὶ ἄν. C'ést ainsi que χαὐτός est pour καὶ αὐτός dans Soph. *OEd. T.* 927. Mais avec ἀεί il ne fait point de *crase* (1).

Καί avec ε = χᾶ: κἀγώ pour καὶ ἐγώ, κἄτι pour καὶ ἔτι, κἄστι pour καί ἐστί, κἀκ pour καὶ ἐκ. C'est encore ainsi que κἀς est pour καὶ ἐς dans Aristoph. *Av.* 949; *Ach.* 184 (2) (et non κἐς, comme il se trouve encore *Ran.*, 1529, dans l'édition de Brunck): au lieu de quoi les tragiques disaient κεἰς. La même *crase* a lieu aussi avec l'augm., Soph. *OEd. T.* 1052, κἀμάτευες.

Remarque 1. Dans Homère cette *crase* ne se présente plus qu'*Il.* φ', 108, κἀγώ (où l'on pourrait écrire aussi καὶ ἐγώ), *H. in Merc.* 173. Dans Pindare elle n'est pas rare (3).

Remarque 2. Les Doriens contractaient καί et ε en η, ex.: κἠγώ, κἠκ, pour καὶ ἐκ, κἤφα pour καὶ ἔφη (4).

Καί avec ει donne κᾳ; ex.: κᾆτα pour καὶ εἶτα; excepté dans καὶ εἰ et καὶ εἰς, qui font κεἰ et κεἰς (5).

Καί avec ευ fait κευ': κεὐσταλής, Soph. *Phil.* 780; κεὐτυχοῦσα, Eur. *Androm.* 889; κεὐκλεῶς, *Alc.* 299, et dans d'autres composés: mais κεὖ ne se met point pour καὶ εὖ (6).

Καί avec η fait κῃ; ex.: κἦλθον, Æsch. *S. c. Th.* 812: et si le second mot a l'*esprit rude*, il fait χη, ex.: χἠ pour καὶ ἡ, χἤγχουσα pour καὶ ἡ ἄγχουσα, Arist. *Lys.* 48.

Καί avec ι fait (κι) χῑ; χἰκετεύετε, Eur. *Hel.* 1024.

Καί avec ο fait κω: κὠλίγους, Eur. *Hipp.* 1000; κὠρφάνην, *El.* 919; κὠρχηστρίδες, Arist. *Ran.* 514, et avec une voyelle aspirée, χὠ, χὡς, Théocr. 7, 74, χὤσα, χὤστις, χὤτε, Æsch. *Eum.* 723, χὤ πως, pour καὶ ὁ, καὶ ὅσα, καὶ ὅστις, καὶ ὅτε, καὶ ὅπως. De même χὤδωνις, pour καὶ ὁ Ἄδωνις, Théocr. 1, 109; χὤτερος pour καὶ ὁ ἕτερος.

Καί avec οι fait κῳ, χῳ; ex.: κῷνον pour καὶ οἶνον, κῳκίαν pour καὶ οἰκίαν, Arist. *Thesm.* 349 (où il y a aussi κοἰκίαν), χῳ ξυμπόται pour καὶ οἱ ξυμπ. χῳ ξυνναυβάται, Soph. *Phil.* 565. Cependant on écrit aussi χοἰ pour καὶ οἱ, χοἷος pour καὶ οἷος.

Καί avec ου fait κοὐ: κοὔτε, κοὔποτε, χοὔτως, Soph. *Trach.* 254.

(1) Porson. *ad* Eur. *Phœn.* 1422.
(2) Valck. *ad Phœn.* 577.
(3) Bœckh. *ad* Pind. *Ol.* 3, 33.
(4) Greg. p. 88. (200 *sqq.*) 108 (234).
(5) Valck. *ad Phœn.* 217 *sq. Cf.* Bekk. *Anecd. gr.* II, p. 496.
(6) Porson. *ad* Eur. *Ph.* 1422.

Καί avec υ fait χυ; ex.: χὐπό, Eur. *Iph. A.* 1124; *Ion.* 1289; χὐποχείριον, *Andr.* 737; χὐπερορρωδοῦσ', *Suppl.* 346; χὐπηρεσίαν, Arist. *Vesp.* 602.

4.° Il y a d'autres *crases* telles que les suivantes: τοι, suivi de ἄν, se confond en τἄν, avec α long: μεντἄν pour μέντοι ἄν (1). De même encore τἄρα pour τοι ἄρα, Soph. *El.* 404; χωρήσομαί τἄρ' οὗπερ ἐστάλην ὁδοῦ, dans l'édit. d'Hermann.

Ἐγώ avec οι: ἐγῷδα pour ἐγὼ οἶδα; ἐγῷμαι, Plat. *Crat.* p. 386 C. Il est présumable que χρεία ἔσται se fondait aussi en χρῆσται, comme le remarque le scholiaste de Sophocle sur le v. 504 de l'*OEd. C.*, où il cite en même temps un autre passage analogue du *Triptolème* de ce même poète: χρῆσται δέ σ' ἐνθένδ' αὖτις. C'est ainsi peut-être que, dans les passages de Phérécrate et d'Aristophane rapportés par Suidas au mot χρή, il faut écrire χρῆσται pour χρῆσθαι. Voy. Wolf. *Anal.* I, p. 456. Reisig, *Syntagm. cr.* p. 32; *ad* Soph. *l. l.* Herm. *ib.*

§. 56. 5.° Dans d'autres mots, écrits en entier, les voyelles qui s'entre-choquent, ne forment qu'une syllabe; c'est ce qu'on nomme συνίζησις [*synizèse*], συνεκφώνησις [*synecphonèse*]. Cette espèce de contraction a lieu surtout avec les syllabes ει ου, η α, η ει, η ῃ, η ου, η οι, η ω, ω α, ω ου, ω ει. *Il.* ν', 777: μέλλω ἐ|πεὶ οὐδ' ἐμὲ | πάμπαν ἀ|νάλκιδα | γείνατο μήτηρ. Soph. *Phil.* 948: εἷλέν μ' ἐπεὶ οὐδ' | ἂν ὧδ' ἔχοντ'|(2). Arist. *Ach.* 458: ἄπελθε νῦν | μοι. μὴ ἀλλά μοι | δὸς ἓν μόνον. Voy. Brunck. Eur. *Iph. T.* 1055: λάθρα δ' ἄνακ|τος, ἢ εἰδότος | δράσεις τάδε; *Rhes.* 685: οὔ σε χρὴ εἰδέ|ναι; Æsch. *S. c. Th.* 210: Τί δ' οὖν; ὁ ναύ|της ἆρα μὴ εἰς | πρῷραν φυγών, dans l'édit. de Blomf., v. 193 (3). *Od.* α', 226: εἰλαπί|νη ἠὲ γά|μος --. ἢ ου, μὴ οὐ, ne font très souvent qu'une syllabe. *Il.* ε', 349: ἢ οὐ, ἅλις --. Eur. *Hec.* 1094: κλύει τις ἢ οὐ|δεὶς ἀρκέσει | (4). — *Od.*

---

(1) *Voy.* Porson. *ad* Eur. *Med.* 862. Blomf. *ad* Æsch. *S. c. Th.* 179. D'autre part Lobeck. *ad* Soph. *Aj.* 534.

(2) Clark. *ad* Od. λ', 248. Brunck. *ad* Arist. *Lys.* 273. *Equ.* 340. Sur la *Synizèse* dans Pind. voy. Bœckh. p. 289 *sq.*

(3) Monk. *ad* Eur. *Hipp.* 1331. Blomf. *ad* Æsch. *S. c. Th.* 193. Elmsl. *ad* Arist. *Ach.* 619.

(4) Brunck. *ad* Eur. *Bacch.* 638. *ad* Æsch. *Prom.* 100, 204.

ώ, 247, οὐκ ὄγχνη, οὐ πρασίη. *Hes.* Ἔργ. 640, ἀργαλέη οὐδέ ποτ' ἐσθλῇ. Soph. *Trach.* 84, κείνου βίον| σώσαντος, ἢ οἰ|χόμεσθ' ἅμα. — Æsch. *Prom.* 634, μή μου προκή|δου μᾶσσον, ἢ ὡς | ἐμοὶ γλυκύ; mais ici la leçon n'est pas certaine. C'est ainsi que dans Arist. *Ach.* 860, dans le dialecte des Béotiens, les mots Ἴττω Ἡρακλῆς ne faisaient qu'une *dipodie iambique.* — Ἐνυαλίῳ ἀνδρειφόντῃ a déjà été cité plus haut. — Arist. *Equ.* 340, καὶ μήν σ' ἐγὼ οὐ | παρήσω (1). — Soph. *Phil.* 585. ἐγώ εἰμ' Ἀτρεί|δαις δυςμενής. Arist. *Vesp.* 1224. ἐγὼ εἴσομαι· | καὶ δὴ γὰρ εἴμ' | ἐγὼ Κλέων. D'après ces exemples, on peut douter si, dans les cas où une voyelle brève initiale s'élide après une voyelle finale longue, on ne doit pas voir aussi une *synizèse.*

De semblables *synizèses* ont lieu aussi dans le corps des mots, ex.: ἑώρακα, qui chez les Attiques est ordinairement de trois syllabes (de quatre dans Arist. *Plut.* 98), ἀνεῳγμένας, Eur. *Iph. A.* 56. νέοχμον, Eur. *Troad.* 233. νεανίαν, Eur. *Hel.* 212, *et passim.* τεθνεῶτος, Arist. *Ran.* 1028, 1140. *Nub.* 782, 838. Cela est fréquent dans Homère, particulièrement aux génitifs en —εω de la première déclinaison, ex.: Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος, ce qui a lieu régulièrement, de même qu'au génitif plur. en —έων de la première et de la troisième déclinaison, *Il.* ά, 495, Θέτις δ' οὐ λήθετ' ἐφετμέων; *Il.* κ', 195, στηθέων ἐχθρώσκει. Il en est de même aussi dans les verbes, ex.: *Il.* β', 294, χειμέριαι (2) εἰλέωσιν. C'est ainsi que ε devant α, à l'acc. sing. de la 3e. décl. et au pl. n., est, *Il.* ν', 27, fondu et absorbé dans la prononciation du vers Ἀ|λέξαν|δρον θεο|είδεα — —. *Il.* λ', 282, ἄφρεον | δὲ στή|θεα; ajoutez ἡμέας, ὑμέας, σφέας, qui restent même brefs, *Il.* έ, 567, μέγα | δέ σφεας ἀ|ποσφή|λειε πόνοιο. *Cf. Od.* θ', 415. ἔσσεαι est de deux syllabes, *Od.* ζ', 33. — θεός, en deux endroits d'Homère, *Il.* ά, 18, *Od.* ξ', 451, et ordinairement (3) chez les Attiques, est d'une syllabe. De même encore *Il.* ά, 14, χρυσέῳ ἀνὰ σκήπτρῳ. *Od.* λ, 568, χρύσεον σκῆπτρον ἔχοντα. Hés. Ἔργ.

(1) Brunck. *ad* Arist. *l. c. ad* Soph. *Œd. T.* 332.

(2) Le texte de M. Matthiæ porte χειμερίας, qui n'est évidemment qu'une faute typographique. GL.

(3) Porson. *ad* Eur. *Or.* 393.

33, νεί|κεα καὶ δῆριν ὀφέλλοις. *Il.* ψ', 114, πελέ|κεας ἐν χερσὶν ἔχοντες. Hésiod. Ἔργ. 263, βασιλῆες. (Remarquez que la longueur de la syllabe contractée résulte bien plutôt de l'*arsis;* car, *Il.* ά, 14, -εῳ est bref dans χρυσέῳ). — *Il.* ί, 256, ἀντίον εἶμ' αὐτῶν· τρεῖν μ' οὐκ ἐᾷ Πάλλας Ἀθήνη, comme dans Soph., *OEd. T.* 1451, ἀλλ' ἔα με ναί|ειν ὄρεσιν – –; et de même très souvent ailleurs (1). — C'est ainsi que la terminaison du génitif en -εως est faite souvent d'une syllabe; ex.: Æsch. *S. c. Th.* 2; *Agam.* 1423; *Eum.* 614, 695, 698; Soph. *OEd. C.* 47; de plus *Od.* ν', 194: τοὔνεκ' ἄρ' | ἀλλοει|δέα φαινέσκετο πάντα ἄνακτι. ξ', 287: ἀλλ' ὅτε | δὴ ὄγ|δοον μοι ἐ|πιπλόμενον ἔτος ἦλθε. φ', 178: ἐκ δὲ | στέατος ἔ| νεικε μέ|γαν τροχὸν ἔνδον ἐόντος. De même dans ce vers d'Hésiode, *Theog.* 48, ἀρχόμεναί θ' ὑμνεῦσι θεαὶ λήγουσαί τ' ἀοιδῆς, le mot ἀοιδῆς ne vaut que deux syllabes, et c'est de là que postérieurement est venu ᾠδῆς (2). L'ι paraît aussi se fondre en une syllabe avec la voyelle brève qui le suit, et il est effectivement des cas où il s'articule en une seule émission de voix, soit avec une voyelle longue, comme *Il.* δ', 416, Τρῶας | δηιώσουσιν, soit avec une autre voyelle brève: *Il.* β', 811, Ἔστι δέ τις προπάροιθε πόλιος αἰπεῖα κολώνη. *cf.* φ', 567; *Od.* θ', 560: Καὶ πάντων ἴσασι πόλιας καὶ πίονας ἀγρούς. De même encore *Il.* ί, 382: Αἰγυπ|τίας, ὅθι | πλεῖστα δόμοις ἐν κτήματα κεῖται. *Cf.* §. 25, *Rem.* 2. La même chose paraît arriver chez les tragiques dans les vers lyriques: Eur. *Herc. f.* 880, ἀποβαλεῖς, ὀλεῖς | μανίαισιν Λύσσας - - (*dochm.*), *Bacch.* 996, περὶ σὰ, Βάκχι' ὄρ|για ματρός σε σᾶς (*dochm.*, où, dans la strophe, la syllabe σι correspond aux syllabes για). *Hippol.* 770, Μουνυχίου δ' ἀκ|ταῖσιν ἐκδή–σαντο (*troch.* dans l'antistr., —σθεῖσα τάν τ' εὔ|δοξον ἄνθαι—). De même dans les iambes: Eur. *Herc. f.* 1307, χρούουσ' Ὀλυμ|πίου Ζηνὸς ἀρ|βύλῃ πόδα. Peut-être aussi dans les *Phœn.* 685, καὶ παρθενεύ|ου τὴν ἐπιοῦ|σαν ἡμέραν. Æsch. *Prom.* 685, ἀπροσδόκη|τος δ' αὐτὸν αἰ|φνίδιος μόρος, où Porson a écrit αἰφνίδιος αὐτόν. C'est ainsi que l'on peut, avec

(1) Brunk. *ad* Arist. *Ran.* 1243. Erfurdt *ad* Soph. *Ant.* 1, 95, *Præf.* IX.
(2) Arnaud. *Anim. cr.* p. 29 *sqq.*

Brunck, défendre la leçon de tous les manuscrits dans Eur. *Phœn.* 700 : αἵματος δ' ἔ|δευσε γαῖαν, | ἅ νιν εὐη|λίοισι δεῖξεν – ⏑́ (*troch.*); et le mot si fréquent ἰαχά, dans les cas où il ne doit faire que deux syllabes (1). La *synizèse* est bien plus rare avec l'υ : peut-être ne se trouve-t-elle que dans Pindare, *Pyth.* 4, 401, γενύων; et dans Soph. *OEd. T.* 640, δρᾶσαι δικαιοῖ, δυοῖν ἀποκρίνας κακοῖν : car, *Od.* σ́, 172, dans μήδ' οὕτω δακρύοισι πεφυρμένη, les syllabes δακρυ peuvent être considérées comme deux brèves, et dans Eur. *Iph. T.* 938, 977, Ἐρινύων s'écrit beaucoup mieux par un seul ν. La rareté de cette *synizèse* rend suspects les deux passages cités.

Deux brèves se confondent, par la *synizèse*, en une brève, dans ce passage unique de l'*Il.* έ, 567, μέγα | δέ σφεας ἀ|ποσφήλειε πόνοιο. Les grammairiens, il est vrai, citent encore ce vers de Praxilla, ἀλλὰ τεὸν | οὔποτε | θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἔπειθον (2). Mais les exemples d'une longue et d'une brève fondues en une brève par la *synizèse* devant une voyelle, sont fréquents; comme *Il.* γ́, 152 : δενδρέῳ ἐφ|εζόμενοι – ⏑́ (3).

(1) *Voy.* Seidler, *De verss. doch.* p. 46. Herm. *Elem. doctr. metr.* p. 53 *sq.* Ma note sur Eur. *Phœn.* 1637; Hipp. 581. D'après le v. 581 de l'*Hipp.*, Reisig. *Comm. crit. in OEd. C.* p. 366, Dobree sur Arist. *Vesp.* 1020, citent ὑπεριών comme de trois syllabes. Voy. d'autre part Bœckh. *ad Pind. Ol.* 14, v. 1, 13, p. 430. Dans les passages cités et autres, où les manuscrits s'accordent sur la leçon reçue, on peut sans doute, en proposant une conjecture facile, établir la simple probabilité que l'auteur a pu s'exprimer autrement, mais on n'a encore aucun fondement de croire qu'il s'est effectivement exprimé d'une autre manière; et il est même contraire à la logique de rejeter une leçon reçue, pour donner place à une conjecture, surtout si l'ancienne leçon n'offre aucune raison qui en justifie le rejet, et que la correction proposée se complique au contraire d'autres difficultés, comme celle de Porson, τὴν ἰοῦσαν ἡμέραν, Eur. *Phœn.* 1680.

(2) La rareté de ce cas rend précisément très douteuse l'admission de la *synizèse* dans ἀστέρι ὀ|πωρινῷ, χαῖρε δὲ | τῷ ὄρ|νιθι Ὀδυ|σεύς.

(3) Les passages des grammairiens sur la *synizèse* ont été rassemblés par Gaisford *ad Hephæst.* p. 220. *Cf.* Spitzner, *De versu her.* p. 179. Thiersch, *Gramm.* p. 180 *sq.* La définition rapportée dans Eustathe, p. 12, 26, et d'après laquelle la *synizèse* se compose de deux voyelles de quantité égale ou inégale, etc. est plus rigoureusement logique que celle de Dracon, p. 146. *Il.* ψ', 724, dans ἢ ἐμ' ἀνάειρ' ἢ ἐγὼ σέ, la *synizèse* n'est pas bien dans άει, mais dans ἢ ἐμ', comme si l'on écrivait : ἤ 'μ' ἀνά|ειρ' ἢ ἐ|γὼ σέ.

DE LA DIVISION DES SYLLABES.

§. 57. Dans cette distribution on procède d'après les principes fondamentaux que voici :

I. Une syllabe ne peut dans la séparation finir par une consonne qui ne termine pas un mot complet; par exemple on ne trouve à la fin d'aucun mot β, γ, δ, mais en général d'autres consonnes, comme κ, ξ, ρ, ς: ainsi on ne divisera pas ἕβ-δομος, ὄγ-δοος, mais ἕ-βδομος, ὄ-γδοος.

Exceptions : 1.° Lorsqu'une consonne est double, la première appartient à la syllabe précédente, la seconde à la syllabe suivante, par ex. : ἄλ-λος, ἄγ-γελος, ἄμ-μος.

2.° La *ténue*, qui précède immédiatement une *aspirée*, se rapporte à la syllabe précédente, par ex. : Σαπ-φώ, κάτ-θανε.

3.° La *liquide*, placée devant une autre consonne, appartient toujours à la syllabe précédente, jamais à la suivante, excepté le μ, quand il est suivi d'un ν. Ainsi ἀλ-κή, ἄμ-πυξ, ἀν-δάνω, ἅρ-μα; mais ἀ-μνός.

II. Dans la division on a égard à la composition des mots, par ex. : συν-εκ-δέχομαι, ἐξ-ῆλθον, Κυ-νόσ-ουρα. De même ἔ-στρεφον de στρέφω, προ-στατέω, mais ὥσ-τε, προσ-τίθημι, προσ-τάττω.

Exception. Lorsque dans la composition la dernière voyelle du premier mot est élidée à cause d'une voyelle suivante, la dernière consonne qui reste, appartient à la syllabe suivante; par ex. : πα-ρέ-χω, ἀ-φορ-μή, ἐ-μαυ-τόν. La même chose arrive, sans qu'il y ait composition, lorsque la dernière voyelle du premier mot est élidée à cause d'une voyelle suivante, par ex. : ὑ-π' Ἴ-λιον, ἄ-φ' οὗ, et non ὑπ'-Ἴλ. ἄφ'--. Car l'apostrophe joint deux mots en un seul (1).

III. Toutes les consonnes qui peuvent se réunir au commencement d'un mot, restent encore réunies dans le milieu, et ne se répartissent pas, les unes dans la syllabe précédente, les autres dans la suivante, excepté lorsque la composition l'exige. Mais le commencement d'un mot

---

(1) Porphyr. *ap.* Villois. *Anecd.* II, p. 115, κανών ἐστιν ὁ λέγων, ὅτι ὅταν ὦσι λέξεις δύο, πάθῃ δὲ ἡ πρώτη ἔκθλιψιν, τὸ πρὸ τῆς ἀποστροφῆς σύμφωνον τῷ ἐπιφερομένῳ φωνήεντι συνάπτεται. *Cf.* Theodos. *gr.* p. 62, 32.

peut réunir les syllabes suivantes : βδ, βλ, βρ, γλ, γν, γρ, δμ, δν, δρ, θλ, θν, θρ, κλ, κμ, κν, κρ, κτ, μν, πλ, πν, πρ, πτ, σβ, σδ, σθ, σκ, σκλ, σμ, σπ, στ, στλ, στρ, σφ, σφρ, σχ, τλ, τμ, τρ, φθ, φλ, φρ, χθ, χλ, χν, χρ, ainsi on divisera Κά-δμος, ἔχι-δνα, ἔ-θνος, ἀ-κμή, ἔ-κτος, τύ-πτω, γνω-σθείς, δε-σμός, etc.

Remarque 1. Ce qui est usité pour les lettres d'un organe (§. 2, I. 3), s'applique encore aux autres ayant avec celles-ci de l'affinité, lors même qu'il n'y a pas de mot qui commence par ces lettres. Par ex. : γ, κ, χ ont de l'affinité comme gutturales ; ainsi, de même que σχ et σκ figurent en tête de certains mots, et qu'on les unit ensemble, de même on laisse σγ réunis, quoique aucun mot ne commence par ces deux lettres. C'est ainsi qu'on joint ensemble :

τν	φά-τνη	parce que	θν et δν	restent unis.
φν	Δά-φνις		πν	
γμ	ἀμυ-γμός		κμ	
χμ	λι-χμάζω		κμ	
θμ	ἀρι-θμός		δμ et τμ	
γδ	ὄ-γδοος		κτ et χθ	

Remarque 2. Trois consonnes, fût-il impossible qu'elles occupassent le commencement d'un mot, peuvent cependant occuper le commencement d'une syllabe, lorsque la consonne du milieu admet indifféremment avant et après elle les deux mêmes lettres qui l'entourent. Par exemple θ peut avoir devant lui σ (σθένω) et λ après (θλίβω) ; aussi σθλ peuvent commencer ensemble une syllabe. C'est pourquoi on partage ἐ-σθλός, et par la même raison ἆ-σθμα, Ἄ-σκρα, ὄ-σπριον, ἰ-σχνός, αἰ-σχρός, Λεῦ-κτρα, κάτο-πτρον, ἐ-χθρός, ὕ-σπληξ : mais aussi ὕσ-πληξ à cause de la règle 2.° [c'est-à-dire, à cause de la composition].

Remarque 3. Ces règles sont posées par P. Antesignanus, dans ses *Schol. ad Clenardi gramm.* p. 4 (ed. Francf. 1580 et Paris. 1572), d'où elles ont été transportées dans la grammaire de Weller, p. 45, éd. Fischer, et dans la gramm. de Marc, I, pag. 51 *sqq.* (éd. Hülsemann). Parmi les anciens grammairiens je n'ai trouvé quelques détails à ce sujet que dans Theodosii *Gramm.* p. 62, 29.

SIGNES DE LA LECTURE.

§. 58. Les anciens Grecs (avant la période alexandrine) n'avaient aucune ponctuation ; les mots s'écrivaient tout d'une traite avec des lettres dites *onciales* (capitales), et le repos de la voix était abandonné au jugement du lecteur instruit. Dans le passage de la *Rhét.* d'Aristote, 3, 5, 6, le mot διαστίξαι paraît signifier la division que l'on fait par le débit ou avec la voix. C'est pourquoi les anciens se permettaient des constructions de mots qu'ils n'auraient pu comprendre avec notre système de ponctua-

tion; par exemple, Eurip. *Hec.* 406: ἀλλ' ὦ φίλη μοι μῆτερ ἡδίστην χέρα δός, où μοι ne se rapporte pas à φίλη, mais à δός, et où l'on ne pouvait dès-lors mettre aucune virgule après μῆτερ, ainsi que notre usage l'exige. Soph. *Trach.* 164: χρόνον προτάξας ὡς τρίμηνον ἡνίκ' ἂν χώρας ἀπείη κἀνιαύσιον βεβώς, Τότ' ἢ θανεῖν σφε χρείη--, où la construction est: προτάξας, ὡς, ἡνίκ' ἂν βεβὼς ἀπείη χώρας χρόνον τρίμηνον κἀνιαύσιον, τότε χρείη--. Platon, *Leg.* VI, p. 773, A, ὦ παῖ τοίνυν φῶμεν, et dans d'autres passages cités par Ast *ad* Plat. *Legg.* p. 216. C'est ainsi qu'on trouve souvent une enclitique là où nous plaçons une virgule en avant, par exemple dans le passage de l'*Héc.* d'Euripide cité, et dans l'*Hippol.* 1144, εἴπερ ἴστε, μοι σημήνατε, mieux écrit sans virgule après ἴστε. (Voyez ma note *ad* Eurip. *Hec.* 62). Eur. *Iph. A.* 1445, παῦσαί με μὴ κάκιζε, où με dépend de κάκιζε. *Bacch.* 504, αὐδῶ με μὴ δεῖν. *Cf.* Herm. *ad* Viger. p. 893, *sq.*; Heind. *ad Phædon.* §. 82 (p. 134, 135); Erfurdt. *ad* Soph. *Œd. Tyr.* 929; Schæf. *ad* Eurip. *Orest.* 124, *ed.* Porson. Mais aussi la manière d'écrire en liant tous les mots donnait naissance à de nombreuses fautes de la part des copistes, fautes dont Fischer, *ad* Weller. I, p. 229, signale un bon nombre.

D'abord, comme par l'affluence d'étrangers de toutes les nations à Alexandrie, la langue grecque perdit toujours de plus en plus de sa pureté, et donnait toujours plus de matière aux recherches érudites, des grammairiens, particulièrement Aristophane de Byzance, trouvèrent trois signes pour marquer la division du discours. C'étaient: ἡ τελεία στιγμή, point qui se plaçait à la pointe de la dernière lettre d'un mot, pour désigner l'entier achèvement du sens; ἡ μέση στιγμή, point à mi-hauteur de la dernière lettre, comme signe de l'achèvement d'une simple proposition partielle, qui ne recevait son complément que par un membre de phrase particulier, commençant par un pronom ou une conjonction; ὑποστιγμή, point à la fin en bas de la dernière lettre, pour désigner la suspension d'une phrase encore tout incomplète. Voy. Dionys. Thr. *Gramm. ap.* Villois. *Anecd. gr.* T. II, p. 138 *sqq.* Bekker, *Anecd. gr.* T. II, p. 630, et les Schol. p. 758; sur ce passage voy. Villois. p. 142; Bekk. p. 760. Fisch. *ad* Weller. I, p. 228. D'autres grammairiens différaient: Nicanor, par exemple, admettait huit signes de ponctuation, d'autres quatre. Voy.

Villois. *l. c.* p. 138, 140, 142; Bekker, p. 760 *sq.* 763 *sq.*

Encore ces signes paraissent-ils n'avoir été admis que plus tard dans l'écriture ordinaire. Leur forme et leur place changèrent aussi; la τελεία στιγμή occupa la fin en bas de la dernière lettre d'une phrase, comme notre point; l'ὑποστιγμή fut remplacée par un trait semblable à notre virgule; le point resta à la fin en haut, mais comme μέση στιγμή, comme *colon* [point et virgule, ou deux points, GL.]. Cette manière de ponctuer se trouve déjà dans les plus anciens manuscrits. Dans ceux du neuvième et du dixième siècle on rencontre de plus ce point interrogatif (;). Dans les temps plus modernes on a encore introduit un signe exprimant l'interruption de la pensée ( ) et —, et dans les temps les plus rapprochés on a introduit pour l'écriture grecque, comme pour l'écriture latine, le signe d'exclamation.

§. 59. *Remarque.* Le seul but de la ponctuation est d'éclaircir la lecture d'un écrit au moyen d'un signe sensible, avec lequel le lecteur n'éprouvera pas d'embarras; or, comme les anciens Grecs sont à une plus grande distance de nous que de ces grammairiens, ce qui nous fait trouver plus de difficultés dans la lecture des ouvrages grecs, et que par conséquent ces ouvrages ont plus besoin de ce qui peut contribuer à les éclaircir, il est très naturel que dans les temps plus modernes on ait ajouté d'autres signes à ceux qu'avaient admis les grammairiens: et c'eût été un attachement superstitieux à ces signes qu'ils avaient imaginés, que de ne pas aller au-delà, et de revenir à l'enfance d'un art, plus que ne le voulaient les progrès à faire dans cet art même. Plus s'éloigne de nous le temps où vécurent les anciens grammairiens, plus nous sommes à l'égard des anciens Grecs dans la même position que ces grammairiens, et plus nous avons le même droit d'accommoder à nos besoins les écrits de l'antiquité. Ne serait-il pas contraire au bon sens, par exemple, de vouloir mettre après les mots τίς ἐστιν οὗτος, un point, de préférence à un point d'interrogation? Et lorsqu'une exclamation diffère essentiellement d'une interrogation, pourquoi n'y aurait-il pas lieu de mettre après ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες, un signe d'admiration plutôt que d'interrogation? Sophocle et Platon ne seraient guère plus surpris de ces deux accents, que de la τελεία στιγμή, la μέση στιγμή, et l'ὑποστιγμή, qui leur étaient également inconnues. Mais, il faut l'avouer, bien des abus ont été introduits avec ces signes de division: on a séparé par des *comma* le sujet de son attribut, le cas régi, du verbe qui le régissait. Dans les écrits de chaque langue la ponctuation doit se régler d'après le génie de celle-ci; mais en grec on n'a que trop souvent négligé la fusion de plusieurs propositions, particulière à cette langue. D'après mon opinion, on devait, pour la ponctuation des ouvrages grecs, avoir en vue cette règle principale, que le mot régi, ou les mots régis, n'auraient jamais dû être séparés par un *comma* du mot qui les gouvernait, tant que le sens n'était pas complet

sans cette addition. D'après cela, il sera tout simple de faire une exception plausible, lorsque le mot régi ou régissant reçoit une addition, qui, au besoin, pourrait être rejetée, même contribuât-elle à la clarté, ou à une détermination plus exacte de ce mot. Ainsi,

1.° L'attribut ne peut être séparé de son sujet, ni le cas régi ne peut être séparé du verbe qui le régit, excepté lorsque quelque incise vient après un de ces mots; on n'écrirait donc pas en divisant, δέσποινα δ', ἡ δύστηνος, Ἰδαίαισιν ἦν γυναιξί, comme dans l'Hécube de Brunck, vs. 354; ni ἂν περὶ παιδὸς ἐμοῦ — ἀμφὶ Πολυξείνης τε φίλης θυγατρὸς, δι' ὀνείρων εἶδον, *ib.* 73 *sq.*; ou ᾔτει δὲ γέρας, τῶν πολυμόχθων τινὰ Τρωϊάδων, *ib.* 92; mais bien φανήσομαι γὰρ, ὡς τάφου τλήμων τύχω, δούλης ποδῶν πάροιθεν ἐν κλυδωνίῳ, *ib.* 47.

2.° Le participe et l'infinitif, servant de complément au verbe qui régit, ne peuvent en être séparés; par exemple, on aurait tort d'écrire: ἐδεῖτό μου, πρὸς αὐτὸν ἐλθεῖν, παραινῶ σοι, τοὺς γονέας σέβειν, et γέροντι δηλώσω πατρὶ, μή τοι φύσιν γ' ἄσπλαγχνος ἐκ κείνου γεγώς, Soph. *Aj.* 471, Br. Ainsi, lorsqu'un participe ajoute au verbe qui l'avoisine une détermination plus précise, ce participe ne doit pas être séparé de ce verbe par une *virgule;* par exemple, on ne divise pas: δείσας, ὑπεξέπεμψέ Τρωϊκῆς χθονός, Eur. *Hec.* 6, *ap.* Brunck., ni πιτνεῖ, σφαγείς, *ib.* 23 *sq.*, ni ὁ Πηλέως γὰρ παῖς, ὑπὲρ τύμβου φανείς, κατέσχ' Ἀχιλλεὺς πᾶν στράτευμ' Ἑλληνικόν, *ib.* 37. Car le mot φανῆναι est le moyen qui produit l'action de κατέχειν, de même que σφαγῆναι est la manière de l'action πιτνεῖν, δεδιέναι la cause de ὑπεκπέμπειν, et personne ne ponctuera ὑπὸ δέους, ὑπεξέπεμψε, τῇ σφαγῇ, πιτνεῖ, τῷ φανῆναι, κατέσχε. Par la même raison, au vers 140, ἀφέλξων ne doit pas être séparé de ἥξει, dont il contient l'intention et même la pensée principale.

3.° De même, la détermination ajoutée, pour exprimer plus exactement le sens d'une phrase, ne doit pas en être séparée, et par ex., on ne ponctuera pas: μὴ τὸν ἄριστον Δαναῶν πάντων, δούλων σφαγίων οὕνεκ', ἀπωθεῖν, Eur. *Hec.* 133 *sq.* Ainsi ἥκω λιπὼν au commencement de l'*Hécube* et des *Troyennes*, ne doit pas être divisé par une virgule, parce que le verbe à l'aide du participe complète une idée essentielle: *Je viens du séjour des ombres.*

4.° Deux noms, deux verbes, ou deux propositions, qui se rattachent à un autre verbe ou à une autre proposition dans un rapport égal, et s'y trouvent liés par καί, τε, ne doivent pas être divisés par la ponctuation. Ainsi dans Eurip. *Hecub.* 223, la virgule devait se supprimer après ἐπιστάτης, et l'on devait lier: θύματος δ' ἐπιστάτης ἱερεύς τ' ἐπέστη τοῦδε παῖς Ἀχιλλέως. *Cf.* 227. Le cas est le même avec μηδέ — μηδέ, οὔτε — οὔτε, ἤ — ἤ, lorsque ces particules n'expriment pas d'une manière précise des objets contraires, mais laissent la liberté d'en choisir plusieurs: par exemple, dans Eurip. *Hec.* 235, n'écrivez pas μὴ λυπρὰ, μηδὲ καρδίας δηκτήρια ἐξιστορῆσαι, ni ποῦ ποτε θείαν Ἑλένου ψυχὰν, ἢ Κασάνδρας ἐσίδω, *ib.* 85; mais ne mettez pas de virgule après λυπρά, et ψυχάν.

5.° Tous les membres qui commencent par l'article relatif ou par des conjonctions, sont avec raison séparés des membres auxquels ils se rapportent, parce qu'ils contiennent ordinairement des déterminatifs sans lesquels le reste présente un sens complet, par exemple: ὑπεξέπεμψέ με Πολυμήστορος πρὸς δῶμα Θρηκίου ξένου, ὃς τὴν ἀρίστην Χερσονησίαν πλάκα σπείρει (*Hecub.* vs. 6 *sqq.*). Mais, s'il y a une attraction, si

un mot de la phrase principale est régi par le relatif ou la conjonction de la proposition subordonnée, si le relatif, suivi de son verbe, prend la place d'un cas régi par le verbe de la phrase principale, alors la division de ponctuation doit disparaître; par exemple dans Eurip. *Hecub.* 864 [vs. 847, Matth. GL.], οὐκ ἔστι θνητῶν ὅστις ἐστ' ἐλεύθερος, s'écrira sans virgule après θνητῶν. Dans Hérodot. 2, 172, ἄγαλμα δαίμονος ἵδρυσε τῆς πόλιος ὅκου ἦν ἐπιτηδεώτατον, et non τῆς πόλιος, ὅκου. Soph. *Aj.* 691, ὑμεῖς δ' ἃ φράζω δρᾶτε, et non ὑμεῖς δ', ἃ φράζω, δρᾶτε. Même analogie, lorsque le relatif se trouve au même cas que le pronom démonstr. qui précède, ou qui a été retranché, par ex.: Soph. *OEd. T.* 862, οὐδὲν γὰρ ἂν πράξαιμ' ἂν ὧν σοὶ φίλον.

§. 60. Outre ces signes, les grammairiens en avaient encore d'autres, qui maintenant sont presque entièrement tombés en désuétude: 1.° le *hyphen*, ὑφέν (de ὑφ' ἕν) ‿, qui, dans les mots composés, était placé en-dessous, par ex.: ἀρχιστρατηγός, φιλόλογος, ou bien représenté ainsi ‿, φιλόθεος, Χειρίσοφος; signe employé aussi lorsque deux mots étaient, d'après le sens, marqués comme n'en formant qu'un seul, par ex.: τοξότα λωβητήρ, c'est-à-dire, διὰ τῶν τόξων λωβωμένε, πύκα ποιητοῖο, etc. (1). 2.° La ὑποδιαστολή, ou διαστολή, pour couper deux mots qui auraient pu souffrir d'une mauvaise division des lettres, signe qui était notre virgule (,), par ex.: ἔστιν, οὖς, afin de le distinguer de ἔστι νοῦς; ainsi ἔστιν, ἄξιος, pour le distinguer de ἔστι Νάξιος. Dans les temps modernes on se sert encore de ce signe pour les mots ὅ, τε (composé de ὁ et τε, par ex.: ὅ, τε Πλάτων) τό, τε, ὅ, τι (neutre de ὅστις), pour le distinguer de ὅτε, *lorsque;* τότε, *alors;* ὅτι, *que* ou *parce que* (2). Plusieurs, au lieu d'avoir recours à ce signe, se bornent à laisser un espace entre les parties du mot composé, comme on le rencontre fréquemment aussi dans les manuscrits et les anciennes éditions, ὅ τε, τό τε, ὅ τι.

---

(1) Villoison. *Anecd. T.* II, p. 107 *sq.* p. 129. *Scholia in Dionys. Thr. gr. in* Bekk. *Anecd.* p. 701 *sq.* Dans les temps modernes on a souvent, pour le dernier cas, employé la ligne transversale -, par exemple: ἡ σύ-διάλυσις.

(2) Villoison, *l. c.* Ces deux signes s'appelaient comme l'apostrophe, προσῳδίαι, mais καταχρηστικῶς. Porphyre et Chœroboscus *ap.* Villoison. *l. c.*

DES PARTIES DU DISCOURS ET DE LEUR INFLEXION.

§. 61. Les parties du discours de la langue grecque sont:

I. Les mots qui expriment l'idée des objets de toute nature, ὄνομα, *nomen*, le *nom*. Ils sont:

1.° Ou bien *substantifs*, en tant qu'ils expriment une idée complète, subsistante par elle-même, *nomen substantivum*. Ils désignent les *choses* ou les *personnes*, soit comme des individus à part (*nomina propria*, κύρια, *noms propres*), soit comme des objets généraux, avec rapport à l'espèce ou au genre (c'est le *substantivum* dans le sens propre, προσηγορικά).

2.° Ou bien *insubstantifs*, qui ne renferment pas une idée complète, subsistant par elle-même, mais qui doivent toujours être considérés en connexion avec une chose *substantive*, qu'ils avoisinent, les *adjectifs*, *nomina adjectiva*, ἐπίθετα. Ils expriment des propriétés et des qualités de choses ou de personnes. — A cette classe appartiennent comme mots auxiliaires ou représentatifs:

3.° L'*article*, ἄρθρον, petit mot qui, n'exprimant par lui-même aucune idée, ne sert qu'à désigner d'une manière plus exacte, ou à rendre substantif, le nom auprès duquel il se trouve.

4.° Le *pronom*, ἀντωνυμία, mot employé au lieu des *substantifs*.

II. Les mots qui expriment une relation capable d'être déterminée par rapport au temps, ou qui expriment une action, les *verbes*, *verba*, ῥήματα.

III. Les mots qui expriment la relation réciproque et le rapport de chaque principale partie du discours, c.-à-d.:

1.° Les mots qui expriment une qualité particulière ou une modification accessoire du *verbe*, les *adverbes*, *adverbia*, ἐπιῤῥήματα. Ils sont avec le *verbe* dans la même relation que l'*adjectif* avec le *substantif*. On peut leur adjoindre les *interjections*.

2.° Les mots qui désignent le rapport entre deux mots rapprochés, les *prépositions*, *præpositiones*, προθέσεις.

3.° Les mots qui servent à lier deux mots ou deux propositions, et même un plus grand nombre, ou bien à déterminer la relation de deux propositions, les *conjonctions*, *conjunctiones*, σύνδεσμοι.

Remarque. Les anciens, comme Aristote, n'admettaient que trois parties du discours, ὄνομα, ῥῆμα et σύνδεσμος. Les stoïciens distinguèrent plus tard l'ἄρθρον, et après eux on ajouta les autres *partes orationis* (μέρη τοῦ λόγου, μόρια τῆς λέξεως), en sorte que leur nombre monta à huit, ὄνομα, ῥῆμα, μετοχή (*participium*), ἄρθρον, ἀντωνυμία, πρόθεσις, ἐπίῤῥημα, σύνδεσμος. Voy. Dionys. Hal. *De compos.* 2. p. 18 *sq. ed.* Schæf., et de plus, Quintil. I, 4, 18 *sqq.* Dionys. Thrac. *gr.* p. 634, *in* Bekk. *Anecd.* et p. 840, *sqq.* Theodos. *gr.* p. 80 *sqq.*

§. 62. Les mots de la première et de la seconde classe peuvent finir par certaines *inflexions*, ayant pour but d'exprimer les différentes modifications dont les idées, considérées entre elles, sont susceptibles (συζυγίαι). L'*inflexion* des mots de la première classe s'appelle la *déclinaison* (κλίσις); de ceux de la seconde classe, *conjugaison* (propr. συζυγία). De plus, chaque mot de la première classe a un *genre*, *genus*, d'après lequel il est considéré comme *masculin* (*masculinum*, ἀρσενικόν), ou comme *féminin* (*femininum*, θηλυκόν), ou comme n'appartenant à aucun des deux genres (*neutrum* ou *neutrius generis*, μέσον ou οὐδέτερον).

Chacun des *substantifs* a en général un *genre* déterminé. Les *adjectifs*, l'*article* et les *pronoms* sont susceptibles de désigner les trois *genres*. Cette détermination du *genre* du substantif a son principe vraisemblablement dans des ressemblances fortuites, que l'on trouvait dans la nature entre certaines idées et l'un des deux sexes. Par exemple, on remarqua arbitrairement dans la terre cette circonstance, qu'elle produit des plantes et des fruits, et de là, on trouva une conformité entre la terre et la femme, et on lui assigna le *genre féminin*. De même en allemand, on eut surtout égard dans l'arbre à sa propriété apparente d'exister par lui-même; on lui donna le *genre masculin* : en latin on remarqua sa propriété d'enfanter et de porter des fruits, ou bien sa vertu de se féconder lui-même par la réunion des deux sexes, par suite de quoi il n'appartint exclusivement ni au *masculin* ni au *féminin*, comme en grec τὸ δένδρον. Cependant quelques espèces secondaires sont *féminines*, par ex. : ἡ πίτυς, ἡ ἐλάτη. Ce qui semblait réunir en soi-même les propriétés de *deux genres*, ou ne pouvoir être assimilé à aucun sexe dans la nature, était classé parmi les substantifs du *genre neutre*, *generis neutrius* (1). Voy. §. 93, *sqq.*

---

(1) La dérivation des *genres* est traitée avec suite et longuement dans *Harris's Hermes*, chap. IV. Blomfield.

DE LA DÉCLINAISON.

§. 63. Il y a en grec trois sortes principales d'*inflexions*, selon qu'un *nom* doit désigner une seule personne, une seule chose, ou bien deux, ou plus encore. Ces sortes d'*inflexions* s'appellent ἀριθμοί, *numeri*, *nombres;* et un mot peut être employé au *nombre singulier* (*singularis*, ὁ ἑνικός), au *duel* (*dualis*, ὁ δυϊκός) ou au *pluriel* (*pluralis*, ὁ πληθυντικός). Chaque espèce de ces *inflexions* a cinq *cas* (*casus*, πτώσεις) (1), qui ont les dénominations arbitraires que voici: *Nominatif* (ἡ ὀρθή, εὐθεῖα, ὀνομαστική), qui sert principalement à nommer une chose, indépendamment de sa relation; le *génitif* (ἡ γενική), qui exprime une relation mutuelle et une subordination (2); le *datif* (ἡ δοτική), par lequel s'exprime le rapport d'un substantif à une action; l'*accusatif* (ἡ αἰτιατική) qui montre que par une action un substantif subit un changement; enfin le *vocatif* (ἡ κλητική), qui sert à adresser la parole. Le *nominatif* et le *vocatif* s'appellent également *cas directs*, *casus recti*, εὐθεῖαι πτώσεις. Les Grecs n'ont aucune forme particulière qui réponde à l'*ablatif* des Latins; mais ils en expriment la relation au moyen du *datif*, du *génitif* (3) et des prépositions.

Remarque. Le *duel* n'existait pas dans la langue des plus anciens Grecs: aussi le dialecte éolien ne l'a-t-il pas plus que la langue latine, qui en dérive (4). Ce sont les Attiques qui l'emploient le plus fréquemment; cependant ils lui substituent souvent aussi le *pluriel*. Il est probable que le *duel* est une forme abrégée du *pluriel* (5).

---

(1) Πτώσεις λέγονται, ἐπειδὴ ἡ φωνὴ ἀπ' ἄλλου εἰς ἄλλον μεταπίπτει. *Schol. in* Dionys. Thrac. p. 860, 25. BLOMFIELD.

(2) On pourrait dire plus exactement, *qui exprime la provenance et la possession*. GL.

(3) Les Grecs expriment la *manière* par le *datif*, suivant la même analogie que l'*ablatif* latin; la *provenance*, par le *génitif*, aidé d'une préposition, ce qui vaut mieux que d'employer le même *ablatif* à exprimer la *manière* et la *provenance*, deux choses d'une analogie très différente. GL.

(4) Kœn. *ad* Greg. p. (285) 606. Gœttl. *ad* Theod. p. 210.

(5) Buttmann, *Gramm. compl.* p. 135. « Peu-à-peu, ajoute ce grammairien, ce *pluriel* abrégé fut restreint dans l'usage au *cas* du nombre deux. Quintilien (I, 5, 42) rapporte que quelques-uns voulaient appliquer comme *duel* la forme abrégée *scripsere, dixere.* Ceci prouve du moins que l'idée énoncée ci-dessus relativement au *duel* grec, s'était introduite chez les anciens grammairiens latins. » GL.

Remarque 2. Les Attiques en particulier mettaient souvent l'article, les pronoms et les participes au masculin, devant les féminins du *duel* (voy. la *Syntaxe* §. 436), d'où il est à conclure que le *duel* de ces parties du discours, ainsi que des adjectifs, n'avait originairement qu'une forme, la forme masculine.

REMARQUES GÉNÉRALES.

§. 64. 1.° Dans toutes les déclinaisons le *datif singulier* se termine par un ι, qui est tantôt exprimé comme dans la troisième déclinaison, tantôt *souscrit*, comme dans la première et la seconde. Les Eoliens et d'autres ne se servaient pas cependant de l'ι souscrit, d'où l'on conclut qu'il n'était pas admis dans l'ancienne langue grecque (1). Le *datif pluriel* dans l'ancien langage se terminait aussi par un ι, qui cependant a disparu dans les dialectes plus récents, excepté dans la troisième déclinaison. — 2.° L'*accusatif singulier* a toujours ν dans la première et la deuxième déclinaison; dans la troisième l'*acc.* de quelques mots a le ν, d'autres ont α. Voy. §. 73. — 3.° Le *génitif pluriel* est toujours ων. La forme plus ancienne était ίων et άων, mais non dans tous les mots. — 4.° Au *duel*, le *nominatif* et l'*accusatif*, ainsi que le *génitif* et le *datif*, sont entièrement semblables. — 5.° Les *noms neutres* ont au *sing.* et au *plur.* trois cas semblables, le *nominatif*, l'*accusatif* et le *vocatif;* le *pluriel* en α.

§. 65. DÉCLINAISON DE L'ARTICLE.

SINGULIER.

	Masc.	Fém.	Neutre.
Nom.	ὁ	ἡ (dor. ἁ)	τό
Gén.	τοῦ (dor. τῶ, ion. τοῖο)	τῆς (dor. τᾶς)	τοῦ (τῶ, τοῖο)
Datif	τῷ	τῇ (dor. τᾷ)	τῷ
Accus.	τόν	τήν (dor. τάν)	τό

DUEL.

	Masc.	Fém.	Neutre.
N. A.	τώ	τά	τώ.
G. D.	τοῖν	ταῖν	τοῖν

PLURIEL.

	Masc.	Fém.	Neutre.
Nom.	οἱ	αἱ	τά
Gén.	τῶν	τῶν (ion. τάων, dor. τᾶν)	τῶν
Dat.	τοῖς (anc. et ion. τοῖσι)	ταῖς (anc. et ion. τῇσι, ταῖσι)	τοῖς (τοῖσι)
Accus.	τούς (éol. dor. τός, τώς)	τάς	τά.

(1) Kœn. *ad* Greg. p. (285) 606. Strab. XIV, p. 648, C, ed. Casaub.

Nota. L'*article* était proprement un pronom, et même *démonstratif*, aussi bien que *relatif*. Voy. §. 286 — 292. Mais dans la langue des Ioniens récents et surtout des Attiques, l'*article* est un mot servant de terminatif au nom. Comme la grammaire a pour base la langue ainsi qu'on la parlait au moment de sa plus grande perfection, il fallait présenter ici l'*article* comme tel, et ensuite rapporter dans les remarques ce qui est relatif à l'histoire de l'usage qu'on en a fait.

Remarque 1. L'*article* n'a pas de forme pour le vocatif : car ὦ est une interjection (1).

Remarque 2. Lorsque les particules γε et τε sont jointes à l'*article*, il a la signification du pronom *ce* (2). La déclinaison reste la même, par ex. : ὅδε (att. ὁδί), ἥδε (ἡδί), τόδε (τοδί), τοῦδε, τῆςδε, τοῦδε, etc. Voyez §. 150, du Pronom.

Remarque 3. Dans l'ancien langage l'*article* était τός, τή, τό (3); d'où vient le pluriel τοί, ταί chez les Doriens (4), et le τ au neutre et dans les cas obliques. La même forme servait à indiquer l'*article* ou plutôt le pronom οὗτος, *celui-ci*, ainsi que le pronom relatif, *lequel*, exprimé par la forme ὅς, qui par la suite résulta de la forme τός après l'abolition générale du τ. C'est pourquoi encore chez les écrivains doriens et ioniens, l'*article* a souvent la signification du pronom relatif.

La forme τοῖο ne se trouve que comme génitif du pronom : la forme τοί, ταί, pour οἱ, αἱ, avait chez les Doriens la valeur de l'article, par exemple dans Théocrite, et encore dans Pindare, aux passages cités par Bœckh *ad Nem.* 7, 12; dans Homère, qui en général ne connaît l'usage de l'article, que pour l'employer ordinairement comme pronom ; car dans l'*Iliad.* ω', 687, où on lit, παῖδες τοὶ μετόπισθε λελειμμένοι, τοί est employé pour οἱ. Dans Hérodote τοί n'est employé qu'une fois comme article, I, 186 (au liv. II, 48, l'article ταί manque dans les meilleurs manuscrits). Chez les poètes attiques, τοί ne se trouve qu'une fois dans un *trimètre* (Æsch. *Pers.* 424), et une fois dans un *anapeste* (Soph. *Aj.* 1404 [1491, Erf.], passage où Suidas donne τόν θ' ὑψίβατον [τόνδ' ὑψ. Erf.]), les deux fois comme pronom. τοῖσι se trouve aussi chez Platon, *Leg.* III, p. 690, E. Maittaire ne cite τός pour τούς, que d'après les *Marbres d'Oxford*, I, 17, et Gruter. *Inscr.* p. DV. Les Lacédémoniens disaient τώρ, τάρ, et au génit. fém. τᾶρ.

Matth. — Il ne faut pas conclure que l'ι ait manqué au datif dans l'ancien grec, parce qu'il est omis dans diverses inscriptions. Tantôt on ne le prononçait pas séparément; tantôt on l'omettait chez les Doriens et les Ioniens, et il est négligé par les sculpteurs dans tous les dialectes. Il est raisonnable de supposer que la terminaison du datif fut originairement uniforme. Les très anciens datifs οἴκοι, πεδοῖ, sont restés dans le dorien. Les adverbes en ι, ἀμαχί, ἀνοιχτί, etc., ont été formés de datifs. ἐνταυθοῖ et ποῖ sont d'anciens datifs. BLOMFIELD.

(1) Fisch. I, p. 317 *sq.*

(2) Fisch. p. 318.

(3) Eustath. *ad Od.* α'. — — Apollon. *de Synt.* I, 20, p. 49. Bekk.

(4) Gregor. p. (110) 238. Maitt. p. (172) 234.

DÉCLINAISON DES SUBSTANTIFS.

§. 66. I. TABLEAU DES TROIS DÉCLINAISONS.

	Première déclin.		Deuxième déclin.	Troisième déclin.
		Singulier.		
Nom.	α η	ας ης	ος, neutr. ον	α ι υ ω ν ξ ρ σ ψ
Gén.	ᾱς ης	ου	ου	ος
Dat.	ᾳ ῃ	ᾳ ῃ	ῳ	ι
Acc.	αν ην	αν ην	ον	α ν
		Duel.		
N. A.	α		ω	ε
G. D.	αιν		οιν	οιν
		Pluriel.		
Nom.	αι		οι	ες
Gén.	ων		ων	ων
Dat.	αις		οις	σι, εσι
Acc.	ας		ους	ᾰς

Sur les déclinaisons voy. Θεοδοσίου εἰσαγωγικοὶ κανόνες περὶ κλίσεως ὀνομάτων, dans Bekker, *Anecd. gr.* p. 975, 1007, et de plus la remarque de Chœroboscus, p. 1181, *sqq. Cf.* Theodosii *Grammat. ed.* Gœttling. p. 106, *sqq.*

Remarque 1. Dans les deux premières déclinaisons la désinence seule du nominatif change dans les autres cas, de sorte que le nombre des syllabes reste le même; dans la troisième au contraire les désinences des autres cas se rajoutent au nominatif, encore avec quelques changements. C'est pourquoi les deux premières déclin. s'appellent ἰσοσύλλαβοι, *parisyllabiques*, la dernière περιττοσύλλαβος, *imparisyllabique.*

Remarque 2. Les anciens grammairiens comptaient dix déclinaisons, cinq simples et cinq contractes. D'après cette division, la première déclinaison était ας, ης; la deuxième α, η; la troisième ος, ον; la quatrième ως, ων; ces quatre sont *parisyllabiques;* les suivantes *imparisyllabiques*; la cinquième, α, ι, υ, ν, ξ, ρ, σ, ψ; *Décl. contractes:* I.re ης, ες, ος, *neutr.*; II.e ις, ι; III.e ευς; IV.e ω, ως; V.e ας. La nouvelle division provient de Jac. Weller, selon d'autres de Lor. Rhodoman.

§. 67. II. PREMIÈRE DÉCLINAISON.

Singulier.

	Prem. désinence.	seconde désin.	trois. désin.	quatr. désin.
Nom.	ᾳ	η	ης	ας
Gén.	ας ης (dor. ας)		ου (anc. εω, et αο éol. dor. α)	
Dat.	ᾳ ῃ (dor. ᾳ)		ῃ	ᾳ
Accus.	αν ην (dor. αν)		ην	αν
Voc.	α η		α (ion. η)	

Duel.

Nom. Acc.	α
Gén. Dat.	αιν

Pluriel.

Nom.	αι
Gén.	ων (anc. έων et άων, dor. ᾶν)
Dat.	αις (anc. αισι, ησι, ης, (1))
Acc.	ας (éol. αις (2))

EXEMPLE
DE LA PREMIÈRE DÉSINENCE.

Singulier.

Nom.	ἡ	Μοῦσα	ἡ	ἕδρα
Gén.	τῆς	Μούσης	τῆς	ἕδρας
Dat.	τῇ	Μούσῃ	τῇ	ἕδρᾳ
Accus.	τὴν	Μοῦσαν	τὴν	ἕδραν
Voc.		Μοῦσα		ἕδρα

Duel.

Nom. Acc.	τὰ	Μούσα	τὰ	ἕδρα
Gén. Dat.	ταῖν	Μούσαιν	ταῖν	ἕδραιν

Pluriel.

Nom.	αἱ	Μοῦσαι	αἱ	ἕδραι
Gén.	τῶν	Μουσῶν	τῶν	ἑδρῶν
Dat.	ταῖς	Μούσαις	ταῖς	ἕδραις
Accus.	τὰς	Μούσας	τὰς	ἕδρας
Voc.		Μοῦσαι		ἕδραι

(1) Kœn. *ad* Gregor. p. 175.
(2) Kœn. *ad* Gregor. p. 95.

	prem. désin.		seconde désin.		trois. désin.	
			Singulier.			
Nom.	ἡ	τιμή	ὁ	ἀρότης	ὁ	νεανίας
Gén.	τῆς	τιμῆς	τοῦ	ἀρότου	τοῦ	νεανίου
Dat.	τῇ	τιμῇ	τῷ	ἀρότῃ	τῷ	νεανίᾳ
Accus.	τὴν	τιμήν	τὸν	ἀρότην	τὸν	νεανίαν
Voc.		τιμή		ἀρότα		νεανία
			Duel.			
N. A.	τὰ	τιμά	τὼ	ἀρότα	τὼ	νεανία
G. D.	ταῖν	τιμαῖν	τοῖν	ἀρόταιν	τοῖν	νεανίαιν
			Pluriel.			
Nom.	αἱ	τιμαί	οἱ	ἀρόται	οἱ	νεανίαι
Gén.	τῶν	τιμῶν	τῶν	ἀροτῶν	τῶν	νεανιῶν
Dat.	ταῖς	τιμαῖς	τοῖς	ἀρόταις	τοῖς	νεανίαις
Accus.	τὰς	τιμάς	τοὺς	ἀρότας	τοὺς	νεανίας
Voc.		τιμαί.		ἀρόται.		νεανίαι.

REMARQUES.

§. 68. I. Comme les mots en ης appartiennent tantôt à la première, tantôt à la troisième déclinaison, ce qui suit sert à les distinguer. — A la première déclin. appartiennent :

1.° Tous les noms en δης, qui proviennent du nom du père (*patronymiques*), par ex. : Ἀτρείδης, Πηλείδης ; ainsi que quelques-uns ayant seulement cette forme, sans avoir la même signification, comme Μιλτιάδης, Ἀριστείδης, Σιμωνίδης, Θουκυδίδης.

2.° Les substantifs qui viennent de la troisième personne du parfait passif, et se terminent en της ou στης, comme δότης, le donateur (de δέδοται), ποιητής, le poète (πεποίηται), etc.

3.° Les mots composés de dérivations de verbe, φαρμακοπώλης, *apothicaire*, βιβλιοπώλης, *libraire*.

4.° Les mots composés de dérivations de mots de la première déclin., Ὀλυμπιονίκης, *un vainqueur aux jeux olympiques*, de νίκη (1).

II. La désinence α se trouve de règle chez les Attiques après une autre voyelle (α *pur*) et après un ρ, par ex. : σοφία, ἀλήθεια, ἡμέρα, ὀρνιθοθήρας. Dans Eschyle, *Prom.* 201, quelques manuscrits et éditions ont ἕδρης, d'autres ἕδρας. α reste encore dans quelques noms propres, Λήδα, Φιλομήλα, Ἀνδρομέδα. Les mots en α *pur* et en ρ, ainsi que les noms propres cités tout-à-l'heure, gardent toujours au singulier α, les autres changent au génitif et au datif, α en ης, ῃ, mais gardent l'acc[illegible]αν, par ex. : ἔχιδνα, ἐχίδνης, —δνῃ, ἔχιδναν. μέλισσα, μελίσσης, —σῃ, μέλισσαν. Cependant, pour la mesure du vers, il a bien fallu écrire

(1) Fisch. I, p. 355. *Fragm. Lex. Gr. ap.* Herm. p. 320, 70.

πρύμνην, dans Sophocl. *Phil.* 481; Aristoph. *Vesp.* 399. Voy. Elmsley, *Mus. crit.* VI, p. 278.

Nota. Quelques mots ont aussi chez les Attiques η après ρ, comme ἀθάρη, ης (1) (*le froment mondé*), αἴθρη (*le beau temps*), κόρη (dor. κόρα, κώρα), γεωμέτρης et autres mots composés des dérivations de μετρέω. Dans d'autres mots η était la terminaison attique, α la terminaison commune, comme dans ῥίνη, θοίνη, πείνη, θέρμη, νάρκη, ὁμίχλη, κίχλη, ζεύγλη, αἴγλη, φύτλη, γενέθλη (2). Ainsi les Attiques disaient σιπύη, ὀξύη, ἐγγύη, etc.; la langue commune, au contraire, avait σιπύα, ὀξύα, ἐγγύα (3).

III. *Quantité.* La terminaison α est tantôt longue, tantôt brève. En règle, l'α *pur* (ainsi que la term. ας) est long, de même qu'après un ρ, sauf les exceptions suivantes :

1.° Les féminins en —τρια, dérivés des masc. en —της, ont α bref, par ex.: ψάλτρια, ποιήτρια, ὀρχήστρια (4); mais parmi les adjectifs il n'y a que δῖα, πότνια, μία (ἴα, *Il.* δ', 437. — — οὐδ' ἴα γῆρυς), et de plus Πολύμνια, ὄμπνια, Λάμια (5).

2.° Les féminins en —εια et οια, venant d'un subst. ou d'un adj. en ευς, ης, ους (οος), comme βασίλεια (*reine*), ἱέρεια, ἀλήθεια, εὐσέβεια, εὔνοια, εὔπλοια, εὔχροια. Au contraire βασιλεία (*la royauté*), de βασιλεύω; στρατεία de στρατεύω, παιδεία de παιδεύω, ont α long.

Nota. D'après les grammairiens, Dionys. *ap.* Eustath. *ad Od.* η', p. 284, 27. Draco, p. 52, 23. *Reg. pros.* p. 483, 83. Etymol. M. p. 313, 23; 462, 4; 774, 35; Mœris. p. 191. Chœrobosc. dans Bekk. *Anecd.* p. 1314, b. *voc.* ἀληθεία, les Attiques prononçaient avec α long, comme *paroxytons*, des mots tels que ἀληθεία, ἱερεία, εὐκλεία, ἀναιδεία, ἀγνοία, διανοία, προνοία. D'ailleurs Homère a ἀναιδείην, εὐκλείη, κατηφείη, et Théognis, 1227, ἀληθείη. ἀνοία avec α long se trouve dans un trimètre chez Eschyle, *Sept. c. Theb.* 404 (Blomf. écrit ἐννοίᾳ τινί pour ἡ 'νοια τινί), et chez Eurip. *Andr.* 521; dans un anapeste, ἀγνοία chez Sophocle, *Philoct.* 129. Mais ἀσέβεια, εὐσέβεια, ont toujours α bref, par exemple dans Eurip. *Bacch.* 476 : ἀσέβει|αν ἀσ|κοῦντ' ὄργι' ἐχθαίρει θεοῦ. *Iphig. Taur.* 1210, δίκαι|ος ηὐ|σέβει|α καὶ | προμηθία. *Cf. Hippol. fragm.* IV, 1. De même ἀλήθεια, dont l'α est élidé, *Phœn.* 950; *Bacch.* 1288 : et c'est pourquoi ἀσέβεια μεγάλη, dans l'*Orest.* 823, est très suspect. Mais les Attiques donnaient à beaucoup de mots en —εια, -◡, la forme ία, ◡-, par ex.: προμηθία, αὐθαδία, εὐσεβία, εὐγενία, ἱερία (Valck. *ad Phœn.* 1475; Elmsl. *ad Bacch.* 1112), d'où est peut-être résultée cette remarque des grammairiens.

3.° Les féminins en εια des adjectifs en υς ont aussi un α bref, comme ὠκεῖα (ὠκέα dans Homère), ταχεῖα, ἡδεῖα, γλυκεῖα, ἐλαχεῖα, λίγεια, le nom propre Θάλεια, *Il.* σ', 36; Hésiod. *Th.* 77, ainsi que l'adj. θάλεια

---

(1) Brunck. *ad* Arist. *Plut.* 673. Valck. *ad* Theocr. *Adon.* [illegible]5.
(2) Pierson. *ad* Mœrid. p. 184.
(3) Lobeck. *ad* Phryn. p. 301 *sq.*
(4) Draco, p. 20, 14. *Reg. prosod. ap.* Hermann. *De em*[illegible]*t. gr. gr.* p. 438, §. 77. Voyez une nomenclature de mots pareils en —τρια dans Bast. *ad* Greg. Corinth. p. 259 *sq.*
(5) Draco p. 20, 24; 79, 14. *Reg. prosod. l. c.* p. 438, §. 77, 78.

à la fin de ce vers d'Homère, εἰς δαῖτα θάλειαν. Au contraire les terminaisons adjectives (αιος) αία (αιον), (ειος) εία (ειον) ont α long. La seule exception à cette dernière règle est Ἑκτορεία χείρ, Eurip. *Rhes.* 762.

A cette exception se rattachent les formes devenues longues des adjectifs composés, comme Καλλιόπεια pour Καλλιόπη, ἀριστοτόκεια, εὐπατέρεια. A cette accentuation appartiennent encore κράνεια, πέλεια, τρυφάλεια, et plusieurs noms propres, comme Σκάνδεια, Κορώνεια, Καλαύρεια, Πίμπλεια. Les mots composés d'un substantif neutre ont aussi l'α bref, comme Μήδεια (μῆδος), ὑπώρεια (ὄρος), ἠριγένεια, Κυπρογένεια (γένος), μισγάγκεια (ἄγκος).

4.° De plus, ont α bref les dissyllabes en αια, γαῖα (αἶα), γραῖα, μαῖα, et quelques noms de lieu ayant plus de deux syllabes, Ἱστίαια, Ῥηναῖα, Πλάταια.

5.° L'α est encore bref dans tous les mots en υια, qui sont en même temps propérispomènes ou proparoxytons; μητρυιά a cependant α long. Eurip. *Alc.* 316 : ἐχθρὰ γὰρ ἡ 'πιοῦσα μητρυιὰ τέκνοις. ἄγυια a l'α bref, *Il.* υ', 254 : μέσην ἐς ἄγυιαν ἰοῦσαι. Mais les grammairiens, tels qu'Eustathe *ad Od.* ι', 324; p. 1631, 27; Etymol. M. p. 305, 39, donnent comme long ἀγυία, de même que ὀργυία.

6.° α est bref dans les mots en ρα, qui ont pour syllabe pénultième les diphthongues αι, οι, ει, ου, ou bien υ long: σφαῖρα, μάχαιρα, μοῖρα, δότειρα, ἄρουρα, γέφυρα, ἄγκυρα (or, tous les mots en υρα, ont υ long). Exceptez-en ἑταίρα, παλαίστρα, Αἴθρα, Φαίδρα, πλημμύρα, et les féminins des adjectifs en υρός avec υ long: ἰσχυρά, ὀϊζυρά. Cependant ceux dont la pénultième est η, ω, αυ, ou bien une voyelle brève, ont α long. πρῷρα a pourtant α bref dans Eurip. *Or.* 362 *et pass.*; et l'on trouve souvent dans Hérodote μοίρη, μοίρην, à la vérité presque toujours avec la variante μοῖρα, μοῖραν, qu'a admise Gaisford; mais aussi on le trouve sans variante, comme I, 91, 204.

Tous les autres mots ont α long après une voyelle ou un ρ. Au contraire l'α est bref après d'autres consonnes, excepté dans Λήδα, Ἀνδρομέδα, φιλομήλα, Κισσαίθα, Théocr. 1, 151, Σιμαίθα, *ib.* 2, 101; et ἀλαλά dans ce vers, Κλῦθ' Ἀλαλά, πολέμου θύγατερ, ἐγχέων προοίμιον, chez Eustathe *ad Il.* p. 990, l. 3. D'après cette accentuation, on a aussi Διοτίμα et σκανδάλα. L'accusatif a toujours la quantité du nominatif.

7.° Sont toujours longs, ας au génitif sing., ᾳ au datif sing., α au vocatif des noms en ας, ex.: Αἰνεία; α au duel, et, du moins chez Homère et les Attiques, ας à l'acc. plur. Mais cet ας se trouve bref chez Hésiode et les nouveaux poètes doriens: Hésiod. Ἔργ. 564 : μετὰ τροπὰς ἠελίοιο. *Theog.* 60, κούρας. *ib.* 267; Ἁρπυίας, 533; 652, βουλάς. Théocr. 4, 3, πάσας ἀμέλγεις; *cf.* 5, 146; 21, 1: ἁ πενία, Διόφαντε, μόνα τὰς τέχνας ἐγείρει. De même dans les mots en ης: Hésiod. *Theog.* 401, μεταναίετας εἶναι. Tyrt. *fr.* 8, δημότας ἄνδρας. *fr.* 6, δεσπότας οἰμώζοντες (1). C'est ainsi que les Doriens à l'acc. plur. de la deuxième déclin. prononçaient τὸς λύκος.

IV. C'est d'après cela que se marque aussi l'accent du nominatif:

---

(1) Wolf. *ad* Hesiod. *Th.* 60. Schæf. *ad* Bion. p. 231. *Cf.* Eustath. *ad Il.* ε', p. 558, 22.

1.° Si α est long, ou bien il prend lui-même l'aigu, ou bien il le place sur la syllabe précédente, conformément au §. 27, *a*. Mais si α est bref, l'aigu se place sur l'antépénultième, comme ἔχιδνα; la pénultième, au contraire, est-elle longue de sa nature, elle prend le circonflexe conformément au §. 27, *b*, γ. Ainsi on connaît par l'accentuation la quantité de l'α; par ex.: l'accent sur l'α (dans les *oxytons*), ou bien sur la pénultième (dans les *paroxytons*), indique l'α long, excepté dans μία (οὐδεμία, μηδεμία), Πύῤῥα, Κίῤῥα; le circonflexe sur la pénultième (dans les *propérispomènes*), ou l'aigu sur l'antépénultième (dans les *proparoxytons*), indiquent l'α bref.

2.° Les *oxytons* changent l'aigu du nomin. et de l'accus. en circonflexe au génitif et au datif du sing., du duel et du pluriel: τιμή, τιμῆς, τιμῇ, τιμαῖν, τιμῶν, τιμαῖς, §. 28, *b*. De même μία fait au génitif et au dat. μιᾶς, μιᾷ.

3.° Le génitif plur. a toujours le circonflexe sur la dernière —ων, quelle que soit la place de l'accent au nominatif, ex.: Μοῦσαι Μουσῶν, ἔχιδναι ἐχιδνῶν. Voy. *Remarq*. On n'excepte que les substantifs χρήστης, ἐτησίαι, ἀφύη (et χλούνης), qui font χρήστων (pour le distinguer de χρηστῶν venant de χρηστός), ἐτησίων, ἀφύων (pour le distinguer de ἀφυῶν, génitif de ὁ, ἡ ἀφυής), et χλούνων, Hésiod. Ἀσπ. 168, 177. Voy. §. 28, *c*.

V. Les Ioniens changeaient α long en η, ex.: σοφίη, ἡμέρη, νεηνίης, Ἀρχίης; cependant Homère a Αἰνείας, Ἑρμείας, Αὐγείας, et θεά, θεᾶς, jamais θεή. L'α bref au contraire ne se change pas en η, dans la règle. Cependant on trouve ἀληθείη, ἀναιδείη, εὐκλείη, κατηφείη, *Rem.* 3, 2.°, *Not.*, ainsi que μίη, et κνίσση, *Il.* α', 317; θ', 548; et νύμφα chez Homère, comme vocatif de νύμφη, *Il.* γ', 130, *Od.* δ', 743. Chez les Attiques on permutait aussi η et α bref dans le même mot, comme dans θοίνη, etc. *Remarq.* 1, *Not.*

VI. Relativement aux dialectes, la forme renfermée entre parenthèses est la plus ancienne, qui en conséquence s'est maintenue dans le dorien et l'ionien. Deux formes du génitif pluriel, έων et άων, se présentent chez Homère après des consonnes, d'où il est évident qu'elles furent toutes deux usitées dans l'ionien, Μουσέων et Μουσάων (1). La première est restée dans l'Ionien, la dernière dans l'éolo-dorien. De la première est résultée par contraction la forme attique ῶν (de là vient le circonflexe), et de la dernière, la forme dorienne ᾶν, ex.: Λαπιθᾶν, Pind. *Pyth.* 9, 24, ἑταιρᾶν, *ib.* 36 (2).

VII. Les désinences du datif plur. αισι, ῃς, ῃσι, se permutent chez Homère et les poètes épiques, dans nos éditions. Seulement, on ne trouve plus dans les meilleures πνοιῇσ', etc., avec ι élidé (3). On rencontre encore souvent αισι chez Platon (4). Dans les éditions des tra-

---

(1) Fisch. p. 67, 76, 362. Kœn. *ad* Gregor. p. (174) 379 *sq.* (271) 577.

(2) Fisch. I, p. 362.

(3) D'après Hermann, *ad* Orph. *Argonaut.* 700, le datif se prononce toujours chez les épiques, ou bien ῃσι, et non αισι, ou bien αις et non ῃς.

(4) Ast. *ad* Plat. *Leg.* p. 11. D'Orvill. *ad* Charit. p. 343. ed. Lips. Heind. *ad* Plat. *Phædr.* §. 37.

giques et d'Aristophane, on trouve αισι, aussi bien que ῃσι et ῃς. Mais comme les manuscrits varient beaucoup ici, et que les formes ῃσι et ῃς ne se présentent jamais sans que d'autres manuscrits donnent αισι et αις, tandis que cette seconde leçon se rencontre souvent sans variante, par ex. dans Eurip. *Or.* 558, il est vraisemblable qu'en général, excepté dans les morceaux lyriques, αισι et αις sont la meilleure leçon (1).

VIII. La désinence ης et ας était chez les Éoliens ᾶ, ainsi que dans l'ancien langage chez Homère, par ex. Θυέστα, *Il.* β', 107; μητιέτα, νεφεληγερέτα, εὐρυόπα, ἱππότα Πηλεύς, etc.; mais non dans les patronymiques (Elmsl. *ad* Eur. *Bacch.* 94). Ces mots gardent l'accent tel qu'il était dans les formes en της (2). De là en latin *cometa*, *planeta*, *poëta*, venant de κομήτης, πλανήτης, ποιητής, et c'est pourquoi en règle les Romains changeaient en *a* les noms grecs en ας, tandis que les Grecs terminaient en ας les noms romains en *a*, ex.: Σύλλας, Γάλβας (3).

IX. Des mots en ης résultent dans Homère les formes εω et αο après des consonnes, ex.: *Il.* φ', 85, θυγάτηρ Ἄλταο γέροντος, Ἄλτεω, ὃς Λελέγεσσι φιλοπτολέμοισιν ἀνάσσει. *Il.* ο', 519, Φυλείδεω; mais vs. 528, Φυλείδαο. Ici s'explique le changement de quantité ⏑ - et - ⏑ (Eustath. *ad Il.* α', p. 13). αο resta dorien, comme αἰχματᾶο, Pind. *Pyth.* 4, 21; εω resta ionien, comme Γύγεω, νεηνίεω, chez Hérodote (4); ainsi que chez les Attiques, Θάλεω, Plat. *Rep.* X, p. 600, A; Τήρεω de Τήρης, Thuc. II, 19. Cette forme est toujours monosyllabe dans Homère, ex.: Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος; mais Simonide, dans l'épigramme 52, éd. Gaisford, a Σμερδίεω avec quatre syllabes: καὶ τὸν Σμερδίεω Θρῆκα λέλοιπε πόθον. Elle s'écrivit d'abord εο, et de là par contraction la forme attique ου, comme l'éolique εῦ, §. 50 (ainsi Λευτυχίδης pour Λεωτυχίδης dans Hérodote, 8, 114 (5)). Lorsqu'une voyelle précède cette terminaison, on rejette l'ε, ex.: ἐϋμμελίω, Ἑρμείω, pour ἐϋμμελίεω, Ἑρμείεω, et de même après ρ dans Βόρεω, *Il.* ψ', 692; ξ', 395, pour Βορέεω, Eustath. p. 444, 27; 994, 37. De la forme αο résulta le génitif dorien ᾶ, ex.: αἰχμητής, αἰχμητᾶο, αἰχμητᾶ, εὐρυβία, Pind. *Pyth.* 9, 23, ainsi que dans le dorisme des tragiques, ξειναπάτα, Eur. *Med.* 1403; νεανία, *Hel.* 674 [Πηλείδα, Eur. *Hec.* 187, ed. Matth. GL.] (6), mais jamais αο (7). Les prosateurs attiques ont souvent aussi cette terminaison dans les noms propres et quelques autres, ex.: ὀρνιθοθήρα, Γωβρύα, Xen. *Cyr.* 5, 2, 6; Λεωτυχίδα, Xen. *Ages.* 1, 5; Καλλία, *ib.* Ainsi τοῦ Σουίδα, τοῦ Σκόπα, τοῦ Τριόπα, τοῦ Φιλητᾶ, τοῦ Θωμᾶ, Πλειστόλα, Thuc. 5, 25; Ὀρόντα, *Anab.* 3, 4, 13; *ubi vid.*

(1) Elmsley *ad* Eur. *Med.* 466. *Cf. Edinburg. Rev.* 29, p. 156. Voyez pour un autre sentiment Valck. *ad* Hipp. 1432. *ad Phœn.* 62. Kœn. *ad* Greg. p. (175) 382. Brunck. *ad* Arist. *Ran.* 1211. *Cf.* Fisch. I, p. 363.

(2) Schæf. *ad* Gregor, p. 97 *sq. Cf.* Eustath. *ad Od.* β', p. 1457, 18.

(3) Bentl. *Ep. ad Mill.* p. 517 *sqq. ed. Lips.* Kœn. *ad* Gregor. p. (40) 96. Maitt. p. 173.

(4) Fisch. p. 117. Kœn. *ad* Gregor. p. (176) 383 *sq.*

(5) Gregor. p. (287) 611.

(6) Valck. *ad* Eur. *Ph.* p. 306.

(7) Herm. *Disqu. de Orph.* p. 725.

Zeun. [τοῦ Ἀσκούρνα, *Fragm. Anon. Pont. Eux. A.*, §. 23, p. 14, Huds. GL.]; Οἰδιπόδα, Æsch. *Sept. c. Theb.* 731, Eurip. *Phœn.* 364, de Οἰδιπόδαο, Hesiod. Ἔργ. 162 (1). D'après une règle des anciens grammairiens (2), les dissyllabes en ας et en ρας ont au génitif α, mais les mots polysyllabes ont ου.

X. Le vocatif des mots de la troisième et de la quatrième terminaison en ης et ας, se forme en rejetant le ς, ex.: αἰναρέτη, *Il.* π', 31; ὑψαγόρη, *Od.* β', 85; Πηλείδη, Τυδείδη, etc. καλλιλαμπέτη, *ap. Etym. Magn.* p. 670, 19. Cependant les mots suivants en ης, ont le vocatif en α: 1.° Ceux qui ont τ avant la désinence ης, ex.: προφήτης προφῆτα, ἐργάτης ἐργάτα, συκοφάντα, Demosth. p. 264, 13. Reisk. (δέσποτα est un proparoxyton; *Schol. Ven. ad Il.* α', 175), Θερσίτα, Ὀρέστα, Τιθραύστα (Xenoph. *Ages.* 4, 6) (3). 2.° Les mots composés d'adj. verbaux, surtout venant de μετρέω, πωλέω, τρίβω, comme γεωμέτρης γεωμέτρα, βιβλιοπώλης βιβλιοπῶλα, παιδοτρίβης παιδοτρίβα. Ainsi φιλοῖφα, Théocr. IV, *extr.* 3.° Ceux qui finissent en πης, κυνώπης, κυνῶπα; παρθενοπῖπα, εὐρυόπα; probablement aussi les verbaux venant de l'ancien ὄπτω, ὀπιπτεύω. 4.° Les noms de peuple, ex.: Σκύθης Σκύθα, Πέρσης Πέρσα. Cependant Hésiode, Ἔργ. 27, 213, a Πέρσης, Πέρση, employé comme nom d'homme. Joignez-y quelques noms propres, comme Λάχνης Λάχνα; Πυραίχμης Πυραῖχμα. Les noms en ας ont l'α du vocatif long, ceux en ης ont le vocatif bref.

XI. A l'acc. sing. et plur. des mots en ης, le nouveau dialecte ionien avait εα, εας, pour ην, ας, ex.: δεσπότεα, δεσπότεας, §. 91, 1.

Nota. Kœn *ad* Gregor. p. (94) 211, cite, d'après des inscriptions, ταῖς τιμαῖς, pour τὰς τιμάς, χρυσίαις, ταῖς ὑπαρχοίσαις, pour χρυσέας, τὰς ὑπαρχούσας. Mais, comme il ne s'en trouve d'ailleurs aucune trace (car dans le fragm. d'Alcman. *ap.* Athen. IV, p. 140, C, κὴπὶ τᾷ μύλᾳ δρυφῆται κὴπὶ ταῖς συναικλείαις, ce sont bien deux datifs), et comme les Doriens du reste ne changent en αις que les formes ας résultant de ανς, ex., τύψαις, il en résulte que c'est une bévue du seulpteur.

XII. Cette déclinaison a aussi quelques mots contractes, ex.: γῆ de γέα (génit. plur. γεῶν, que Gaisford a admis dans Hérod. IV, 198; de là γεωμέτρης), λεοντῆ de λεοντέη (ἀλωπεκῆ, παρδαλῆ), γαλῆ, συκῆ, μνᾶ, Ἀθηνᾶ (de μνάα, Ἀθηνάα, Théocr. 28, 1; ion. Ἀθηναίη); Ἑρμῆς (de Ἑρμέας, *Il.* ε', 390, d'où Ἑρμείας), βοῤῥᾶς (de βορέας). Ces mots se déclinaient tout-à-fait comme les exemples ci-dessus; ceux en ᾶ comme les *noms purs.* A ceux-ci se rapportent quelques noms attiques d'oiseaux, comme ὁ ἀτταγᾶς (τῷ ἀτταγᾷ, οἱ ἀτταγαῖ, τοὺς ἀτταγᾶς), ὁ ἐλεᾶς, βασκᾶς, ἐλασᾶς, Arist. *Av.* 885 (4). Mais πελεκᾶς a πελεκᾶντες, Arist. *Av.* 1155; πελεκᾶντι, *ib.* 882. Dans ceux en όη, l'η mange la voyelle précédente, ἁπλόη, ἁπλῆ (5).

---

(1) Fisch. I, p. 115, 361.

(2) Thom. M. p. 832. Eustath. *ad Od.* α', p. 27. Herodian. Herm. p. 303. Piers. p. 455 *sq.*

(3) Fisch. p. 358.

(4) Lobeck. *ad* Phryn. p. 118, et dans Wolf. *Analect.* 3, p. 47.

(5) Fisch. I, p. 355. *Fragm. Lex. Gr. ap.* Herm. p. 320, 70.

§. 69. SECONDE DÉCLINAISON.

Singulier.

	Première désinence.		Deuxième désinence.
Nom.	ος		ον
Gén.		ὀυ (épique οιό, dor. ω) (1)	
Dat.		ῳ	
Accus.		ον	
Voc.	ε		ον

Duel.

Nom. Accus.		ω	
Gén. Dat.		οιν	

Pluriel.

Nom.	ὀι		α
Gén.		ων	
Dat.		οις	
Accus.	ους (anc. et dor. ος et ως (2))		α
Voc.	οι		α

REMARQUES.

I. La forme du génitif οιο pour ου ne se rencontre ordinairement que chez les poètes, et encore chez les épiques, plus rarement chez les tragiques (3), et seulement dans les morceaux lyriques. Dans Hérodote, III, 97, deux manuscrits ont encore Καυκάσοιο. La forme primitive du génitif paraît avoir été οο (par analogie avec αο de la seconde déclin., et ωο §. 70, *Remarq.* 1, d'où elle devient οιο et par contraction ου (4)). La désinence οιο aurait subsisté dans le dialecte béotien selon quelques-uns, selon d'autres dans le dialecte thessalien. Eustath. *ad Il.* p, 140, 40. Le génitif dorien ω n'est pas toléré dans Pindare par des critiques modernes (5).

II. Les Eoliens paraissent avoir écrit τῶ σόφω sans ι. Chœrob. *in* Bekk. *Anecd.* p. 1187.

III. La forme du nominatif est usitée, surtout par les Attiques, au lieu du vocatif en ε, par ex. : φίλος ὦ Μενέλαε, *Il.* δ', 189; ὦ φίλος, Arist. *Nub.* 1167.

---

(1) Fischer p. 375. Maitt. 177.

(2) Kœn. *ad* Gregor. p. (147) 319 *sq.* Fisch. I, p. 376 *sq.*

(3) Herm. *Disqu. de Orph.* p. 724. *Cf. ad* Soph. *Aj.* 209. Blomf. *ad* Æsch. *Prom.* 542. L'élision de ο devant une voyelle est avec raison rejetée. Herm. *de Orph.* p. 722.

(4) Buttmann, p. 153.

(5) Herm. *De dial. Pind.* p. (XI) 260. *Cf.* Bœckh. *De metr. P.* p. 291.

IV. Au génitif et au datif du duel les épiques ajoutent encore un ι, ex.: ἵπποιϊν, ὤμοιϊν, σταθμοῖϊν, *Od.* ζ', 19 (1).

V. Le génitif des féminins en ος est aussi formé en αων chez Callimaque, νησάων, ψηφάων (2): τᾶν ἀοιδᾶν, Eur. *Hipp.* 738; mais cela est suspect. Sur le génitif —αων des adjectifs en ος, voy. §. 118, *Rem.* 2.

VI. On trouve dans Hérodote des génitifs pluriels en εων des substantifs en ος, mais qui sont douteux. Au lieu de πεσσέων, venant de πεσσός, I, 94, Wesseling a déjà mis dans son éd. πεσσῶν, d'après les plus nombreux et les meilleurs manuscrits; et au liv. II, 36, πυρέων, venant de πυρός, peut aisément avoir été écrit par corruption à cause du voisinage de κριθέων pour κριθῶν, seconde leçon que donnent aussi la plupart des manuscrits. Cependant on trouve plus constamment les formes analogues αὐτέων, τουτέων, ἐκεινέων, chez Hérodote et Hippocrate (voy. §§. 146, 150, *Remarq.* 3), quoique Apollonius, π. ἀντων. p. 383, A, ne paraisse reconnaître αὐτέων que comme féminin.

VII. L'ancienne forme du datif se présente aussi chez les Attiques, ex.: κακοῖσιν, Plato, *Gorg.* p. 497, D; οἴκοισιν, Soph. *Œd. T.* 249; τοῖσιν καινοῖσι θεοῖς, Aristoph. *Av.* 847 (3).

VIII. A l'acc. plur. les Éoliens paraissent avoir ajouté un ι après l'ο, et avoir prononcé οις pour ους, ex. : κάττοις νόμοις pour κατὰ τοὺς νόμους (4). Voy. §. 68, *nota*. Les poètes ont ος, lorsqu'une brève est nécessaire : τὰς παρθένος, Théocr. 1, 90; τὼς δασυκέρκος ἀλώπεκας, 5, 112; τὼς κανθάρος, 114; τὼς λύκος, 4, 11. Hésiode même a une fois, *Scut. Herc.* 302, ὠκύποδας λαγὸς ἤρευν.

EXEMPLE.

SINGULIER.

Nom.	ὁ ἄγγελος, le messager.	τὸ ξύλον, le bois.
Gén.	τοῦ ἀγγέλου	τοῦ ξύλου
Dat.	τῷ ἀγγέλῳ	τῷ ξύλῳ
Accus.	τὸν ἄγγελον	τὸ ξύλον
Voc.	ἄγγελε	ξύλον

DUEL.

N. A.	τὼ ἀγγέλω	τὼ ξύλω
G. D.	τοῖν ἀγγέλοιν	τοῖν ξύλοιν

(1) Fisch. p. 376. La forme primitive était probablement —οϊν, ἵπποϊν. Buttm. *Gramm. compl.* p. 98 *sq.*

(2) Ernest. *ad* Callim. *in Del.* 66. Suid. *v.* κολωνάων. C'est ainsi qu'on lisait autrefois αὐλᾶν pour αὐλῶν dans Pind. *Pyth.* 12, 34.

(3) Fisch. I, p. 376. d'Orvill. *ad Charit.* p. 343. Ast. *ad* Plat. *Leg.* p. 11. Voy. *not. sur le* §. 68, *Remarque* 6.

(4) Kœn. *ad* Gregor. p. (292) 617 *sq.*

PLURIEL.

Nom.	οἱ ἄγγελοι	τὰ ξύλα
Gén.	τῶν ἀγγέλων	τῶν ξύλων
Dat.	τοῖς ἀγγέλοις	τοῖς ξύλοις
Accus.	τοὺς ἀγγέλους	τὰ ξύλα
Voc.	ἄγγελοι	ξύλα

Remarque. Lorsqu'un ε ou un ο précède la désinence ος ou ον, les deux voyelles sont à tous les cas contractées (ὁλοπαθῆ), de sorte pourtant que les désinences έα et όα, se contractent en α, ex. : νόος, νοῦς, ῥοῦς, πλοῦς, ἀδελφιδοῦς, ἀνεψιαδοῦς, θυγατριδοῦς, etc.

SINGULIER.

Nom.	νόος,	νοῦς	τὸ ὀστέον,	ὀστοῦν
Gén.	νόου,	νοῦ	τοῦ ὀστέου,	ὀστοῦ
Dat.	νόῳ,	νῷ	τῷ ὀστέῳ,	ὀστῷ
Acc.	νόον,	νοῦν	τὸ ὀστέον,	ὀστοῦν
Voc.	νόε,	νοῦ	ὀστέον,	ὀστοῦν

DUEL.

Nom. Acc.	νόω,	νώ	τὼ ὀστέω,	ὀστώ
Gén. Dat.	νόοιν,	νοῖν	τοῖν ὀστέοιν,	ὀστοῖν

PLURIEL.

Nom.	νόοι,	νοῖ	τὰ ὀστέα,	ὀστᾶ
Gén.	νόων,	νῶν	τῶν ὀστέων,	ὀστῶν
Dat.	νόοις,	νοῖς	τοῖς ὀστέοις,	ὀστοῖς
Acc.	νόους,	νοῦς	τὰ ὀστέα,	ὀστᾶ
Voc.	νόοι,	νοῖ	ὀστέα,	ὀστᾶ

Remarque 1. Ainsi se décline Πειρίθοος, θους, θου, θῳ, Isocr. p. 211, E, 212, A. Xénophon a la forme non contracte dans la *Cyropæd.* 5, 2, 8: τῷ νόῳ. ὀστέα, Menandr. *fr. inc.* 9, *ed.* Meineke; ὀστέων, Eurip. *Or.* 403. Voy. Piers. *ad* Mœr. p. 284. Le duel et le pluriel sont très rares. οἱ νοῖ se trouve chez Philémon, d'après l'*Etym. Magn.* p. 603, 23. οἱ πλοῖ, Soph. *Phil.* 304; Xénoph. *Anab.* 5, 7, 7, mais avec variantes. προχοῖσιν, Arist. *Nub.* 272, *ed.* Herm., ou πρόχοισιν, comme Porson voulait qu'on lût, lorsque les éditions donnent πρόχουσιν. Voy. §. 91, 2. Le vocatif sing. ne se rencontre pas; δορυξέ, Arist. *Pac.* 1260, vient de δορυξός pour δορυξόος. Virgile cependant, *Æneid.* II, 322, a la forme *Panthu*, ce qui suppose la terminaison Πάνθοε, venant de Πάνθοος -θους.

Remarque 2. Quant à l'accent, il faut seulement remarquer que le duel contracte νώ, etc., d'après une règle des grammairiens (*Etym. M.* p. 609, 52), n'est pas marqué d'un circonflexe, mais d'un aigu, vraisemblablement selon l'analogie des autres duels, τὼ καλώ, τὼ σοφώ; de plus, que κάνεον, *le panier*, reçoit, par suite de la contraction, le circonflexe sur la dernière syllabe, κανοῦν, ainsi que les adj. χρύσεος, ἀργύρεος, χρυσοῦς, ἀργυροῦς. Voy. §. 118. Les noms propres

composés de νόος, ont souvent, mais non pas généralement, cette terminaison rendue brève et changée en νος, et alors la syllabe précédente, primitivement brève, devient longue, Ἀρχῖνος, Κρατῖνος, Εὐθῦνος, de Ἀρχίνοος, Κρατίνοος, Εὐθύνοος (1).

§. 70. On attribue encore à cette déclinaison la forme appelée attique, en ως et ων, dans les mots qui, à tous les cas, ont un égal nombre de syllabes (*parisyllabica*), ex.: Ἄθως, Τέως, Κῶς, λαγώς, ἅλως, où alors la longue α ou η qui précède ως, se change en ε, ex.: λεώς (Ἀγέλεως, *Od.* χ', 247), νεώς, Μενέλεως, ἵλεως, ἀνώγεων, pour λαός (Ἀγέλαος, *Od.* χ', 241), ναός, Μενέλαος, ἵλαος, ἀνώγαιον, ἕως, pour ἠώς. L'α bref reste invariable, par ex.: ταώς, κάλως, λαγώς, ou bien il se contracte avec ο en ως, ex.: ἀγήρως pour ἀγήραος. Mais cette forme se présente déjà chez des écrivains ioniens, comme Hérodote, chez des Doriens, comme Pindare, bien que dans les nouvelles éditions on la change en la forme commune en —αος, —ας. Voici cette déclinaison:

SINGULIER.

Nom.	ὁ νεώς	ὁ λαγώς	τὸ ἀνώγεων
Gén.	τοῦ νεώ	τοῦ λαγώ	τοῦ ἀνώγεω
Dat.	τῷ νεῷ	τῷ λαγῷ	τῷ ἀνώγεῳ
Accus.	τὸν νεών	τὸν λαγών	τὸ ἀνώγεων

DUEL.

N. A.	τὼ νεώ	τὼ λαγώ	τὼ ἀνώγεω
G. D.	τοῖν νεῷν	τοῖν λαγῷν	τοῖν ἀνώγεῳν.

PRURIEL.

Nom.	οἱ νεῴ	οἱ λαγῴ	τὰ ἀνώγεω
Gén.	τῶν νεῶν	τῶν λαγῶν	τῶν ἀνώγεων
Dat.	τοῖς νεῷς	τοῖς λαγῷς	τοῖς ἀνώγεῳς
Accus.	τούς νεώς (2)	τοὺς λαγώς	τὰ ἀνώγεω

REMARQUES.

I. Le génitif Πετεῶο chez Homère, *Il.* β', 552, Πηνελεῶο, *Il.* ξ', 489, est, selon l'opinion de quelques grammairiens, venu de la forme Πετεώς, pour Πετεώ, par analogie avec λόγοιο, Ἄλταο (§. 69, *Remarq.* 1), selon d'autres elle vient de Πετεοῖο, Πετεῷο (3).

---

(1) Ruhnken. *Hist. crit. orat. gr. ante Rutil. Lup.* p. XLI.

(2) Fisch. p. 372.

(3) Heyne *ad Il.* β', 552; Fisch. I, p. 100 *sq.* La seconde explication est désapprouvée par l'*Etym. M.* p. 746, 10; *Schol. venet. ad Il.* δ',

II. Les Attiques rejettent souvent le ν à l'accusatif, ex.: λαγώ (λαγῶ; voy. Schæf. *ad* Gregor. p. 165), Xenoph. *Cyrop.* 1, 6, 19; νεώ, Lucian. T. 5, p. 77; τὴν ἕω, Xen. *Cyrop.* 1, 1, 5. Cela est de règle dans les noms propres, comme Κῶ (mais Κόων dans Homère; voy. *Remarq.* 4), Κέω, Τέω, Ἄθω (1); dans d'autres substantifs on rencontre souvent aussi la forme en ων, ex.: λαγών, Athén. IX, 14, cité d'Aristoph. (2).

Le neutre de quelques adjectifs de cette forme a souvent ω pour ων, ex.: ἀγήρω pour ἀγήρων.

III. Les Attiques déclinent souvent d'après cette forme des mots qui d'ailleurs appartiennent à la troisième déclinaison, ex.: Μίνω, Hérod. 1, 171, de Μίνως, Μίνωος, pour Μίνωα, Plat. *Min.* p. 319, B, D; 320, C, 321, A., où cependant d'autres manuscrits, *ap.* Bekker. *comm. crit* I, p. 160, *sq.*, ont Μίνων; ainsi au génitif Μίνω, Plat. *ib.* p. 318, D, E; 320, B. Xen. *Mem. S.* 4, 2, 33, comme aussi p. Μίνωος (3) dans les manuscrits, *ibid.* p. 319, A; 321, B. γέλων, Eur. *Ion.* 1191, de γέλως, γέλωτος, pour γέλωτα (4), Τυφών pour Τυφῶνα (5), ἥρων dans Herod. 1, 167, et Sophron *ap.* Priscian. 6, p. 197; ἥρω, Plat. *Min.* p. 319, B. ἥρως pour ἥρωας, Æsch. *Agam.* 527. A l'inverse, ταῶνι, Arist. *Av.* 884, ταῶσι, *Acharn.* 63, se présentent aussi pour ταώς, ταώ, ταῷ, ταώ, etc. Voyez pourtant Elmsley *ad Acharn.* 63. Les Grecs récents déclinaient particulièrement sur la troisième déclin. les mots en ως, qui appartiennent à la seconde, ex.: ἅλωα dans un fragm. de Callimaque, n.° 51, venant de ἅλως pour ἅλω (6). Ainsi on déclinait κάλως, κάλωος, Apollon. Rh. 727, et κάλω, Thuc. 4, 25; γάλως, γάλωος et γάλω (7).

IV. Les épiques, dans les mots γάλως, Ἄθως, Κῶς, allongeaient l'ω en οω, ex.: γαλόῳ, *Il.* χ', 473; γαλόων, ζ', 378; Ἀθόως, Hom. *H. in Apoll.* 33; gén. Ἀθόω, *Il.* ξ', 229; Κόως, Hom. *H. in Apoll.* 42. Acc. Κόων, *Il.* ξ', 255; ο', 28.

V. Les grammairiens y joignent τὸ χρέως, *la dette*, dont le génitif même, et, d'après les grammairiens, comme l'*Etym. M.* p. 819, 29, l'accusatif et le vocatif, font χρέως, et dont le génitif est aussi écrit souvent dans les manuscrits de la même manière que le nomin. et l'accus. plur. Voy. Buttmann, *Gramm. compl.* p. 241, *sq.* Les éditions ont le plus souvent χρέος, et cette forme est la seule usitée chez les tragiques (8); de là on employait le datif χρέει (*Etymol. M. l. c.*),

---

572. Payne-Knight, p. 43, regarde cette forme comme venue par corruption de ΠετεοϜο.

(1) *Ad* Thuc. 5, 3. Græv. *ad* Lucian. *Sol.* p. 451, 453.

(2) Fisch. I, p. 378 *squ.* Kœn. *ad* Greg. p. (71) 164 *sq.*

(3) Pierson. *ad* Mœrid. p. 439. Wyttenb. *ad* Plut. *De s. n. v.* p. 24.

(4) Mœris, p. 108. *et* Piers.

(5) Elmsl. *ad* Aristoph. *Ach.* 1095, ἅμα ἕῳ, Thuc. 1, 48 est régulier pour l'ionien ἅμ' ἠοῖ.

(6) Fisch. I, p. 400 *sq.*

(7) Fisch. I, p. 400 *sq.*

(8) Schweigh. *ad* Athen. T. VII, p. 316. Lobeck. *ad* Phryn. p. 391. Reisig. *Comm. in* Soph. *OEd. C.* v. 226. Tel est le génitif τοῦ φλέως ou φλεώς. Voy. Schweigh. *l. c.* T. III, p. 322.

et le pluriel χρέα. C'est ainsi que les écrivains plus récents employaient le génitif φλέως, qui chez Aristoph. *Ran.* 246, se dit φλέω. Lobeck. *ad* Phrynich. pag. 294.

VI. Quant aux accents, on remarquera que dans les mots en εως, εων, lorsque la finale même ne porte pas l'accent, alors l'aigu, bien que la dernière soit longue, se place toujours sur l'antépénultième, même dans les mots composés dont les simples ont l'accent sur la finale ως, Μενέλεως (de λεώς), Τυνδάρεως, ἵλεως, ἀνώγεων. La raison en est que l'ε devant ως, ων, n'est qu'une syllabe transitoire (1), de sorte que εως, εων, ne font guère qu'une syllabe. De là résulte que εως chez les poètes est souvent employé comme une seule syllabe, bien qu'il le soit quelquefois aussi comme deux, ex. : Eurip. *Orest.* 18; Μενέλεώς | τε Κρήσ|σης μητρὸς Ἀερόπης ἄπο : mais *ibid.* 53, ἥκει γὰρ ἐς|γῆν Μενέ|λεως | Τροίας ἄπο (2). De même les adjectifs composés en ως, qui ont un ε à la syllabe précédente, prennent l'accent sur l'antépénultième, εὔκερως, φιλόγελως, vraisemblablement parce qu'on prononçait l'ε si vite, qu'il pouvait à peine compter pour une syllabe. Au contraire ἀγήρως, et non ἄγηρως. Dans les mots dont la finale porte l'accent, le génitif prend l'aigu, au lieu que dans la forme ος il prend le circonflexe, ex. : λεώς, λεώ, mais λαός, λαοῦ. Voyez §. 27, *Remarque* (p. 93).

VII. Dans le dialecte dorien, les noms propres en λαός se contractaient en λας, ex. : Μενέλαος, Μενέλας, Νικόλαος, Νικόλας. Voyez plus haut §. 49.

VIII. De la même manière, d'après le témoignage des grammairiens (3), se déclinaient les noms propres circonflexes en ᾶς, ῆς, ῦς, ex. : Μηνᾶς, Μηνᾶ, —νᾷ, —νᾶν, Κομητᾶς, —τᾶ, τᾷ, —τᾶν, Θωμᾶς, —μᾶ, Δρῆς, Δρῆ, Τρῆς, Τρῆ, Διονῦς, —νύ, νῦ. Ainsi *Gén.* Θαμοῦ, *Acc.* Θαμοῦν, Plat. *Phædr.* p. 274, D, E. de Θαμοῦς, et les écrivains juifs et chrétiens donnaient cette désinence aux noms orientaux, Μωϋσῆς, Μωϋσῆ. Λευΐς, Λευΐ, Λευΐν. Ἰησοῦς, Ἰησοῦ, Ἰησοῦν. Cette déclinaison des noms en ας a encore une ressemblance avec les noms doriens en ας de la première déclinaison, Κομάτας, *Gén.* Κομάτα, Théocr. 5, 150; *Dat.* Κομάτᾳ, *ib.* 70.

§. 71. TROISIÈME DÉCLINAISON.

La troisième déclinaison diffère des deux précédentes en ce que hors du nominatif tous les cas ont une syllabe de plus. Aussi l'appelle-t-on *imparisyllabique*.

---

(1) L'allemand porte *Vorschlagsylbe, une syllabe qui frappe avant.* GL.

(2) Bœckh, *ad* Pind. *Pyth.* 12, 12.

(3) Chœrobosc. *in* Bekk. *Anecd.* p. 1186, 1188, 1195, 1196. Buttm. *Gramm. compl.* p. 203.

SINGULIER.

Nom.	α, ι, υ, ω, ν, ρ, ς (ξ, ψ)	
Gén.	ος	
Dat.	ι	
Accus.	α et ν	
Voc. comme le *Nom.*		

DUEL.

Nom. Acc.	ε	
Gén. Dat.	οιν	

PLURIEL.

Nom.	ες	α
Gén.	ων	
Dat.	εσι	
Accus.	ας	α

L'inflexion des mots de cette déclinaison dépend surtout de la consonne ou des consonnes qui précèdent la désinence du génitif ος, et qui alors se conservent dans tous les autres cas, excepté quelques déviations à l'accus. sing. (1). En général, les désinences de la troisième déclinaison sont ος, ι, α, etc.

1.° Ou bien cette désinence s'adapte immédiatement à la fin du nominatif, comme surtout dans les mots en ν et ρ, ex.: μήν μην-ός, Ἕλλην Ἕλλην-ος, ψάρ ψαρ-ός, σωτήρ, σωτῆρ-ος. Dans la plupart des mots la voyelle longue de la dernière syllabe du nominatif se change en sa brève correspondante, ex.: λιμήν λιμέν-ος, μήτηρ μητέρ-ος, χελιδών χελιδόν-ος. Il en est de même des mots en ω, ἠχώ, ἠχό-ος, πειθώ ό-ος, et les Attiques en particulier contractent cette désinence en οῦς, ἠχοῦς, πειθοῦς.

Remarque 1. Dans quelques-uns l'ε résultant de η au génitif et au datif, se rejette (par *syncope*), ex.: ἀρήν ἀρένος ἀρνός (2), κύων κυόνος (3) κυνός (4), πατήρ πατέρος πατρός, θυγάτηρ θυγατέρος θυγατρός.

Remarque 2. Beaucoup de noms, surtout monosyllabes, gardent la

---

(1) Markl. *De Græc. declin. quinta*, p. 279 (ed. 1775), suppose que le nominatif a été partout ς, désinence devant laquelle a existé la consonne qui précède l'ο du génitif.

(2) Fisch. I, p. 382.

(3) Ce mot, qui n'a point d'ε, ne rentre pas rigoureusement dans la règle. GL.

(4) Fisch. I, p. 384.

voyelle longue, ex.: μήν, σπλήν, χήν, κλών, αἰών, χειμών, μελεδών, Ποσειδῶν, Ἀπόλλων, Μαραθών, κώδων, κώθων, πώγων, αὐλών, γλήχων, μήκων, ἰχώρ, etc. (1). Dans Homère les formes ωνος et ονος se permutent quelquefois dans un même mot. Ce qui d'ailleurs se prononce Κρονίωνος, devient Κρονίονος, *Il.* ξ', 247; *Od.* λ', 619. Ainsi Ἀκταίωνος et Ἀκταίονος (Eurip. *Bacch.* 230, 337), se permutent (2). De même la quantité se change dans ἀήρ, ἠέρος chez Homère, qui n'a jamais ἠήρ.

2.° Ou bien, quand le nominatif a déjà un ς, ce ς se change en ος au génitif; et alors la voyelle longue de la désinence du nominatif se change encore en sa brève correspondante, ex.: τριήρης, τριήρεος.

Lorsque le nominatif se termine par l'une des deux doubles ξ (γς, κς, χς) ou ψ (βς, πς, φς), cette consonne double sera décomposée, et ς changé en ος; ainsi ξ se transforme en γος, κος, χος, ψ en βος, πος, φος, ex.: αἴξ αἰγός, ἀλώπηξ ἀλώπεκος, θρίξ τριχός, φλέψ φλεβός, ὤψ ὠπός, κατῆλιψ κατήλιφος. Ainsi φάλαγξ φάλαγγος, λάρυγξ λάρυγγος. Au lieu de cette forme régulière se présente encore celle qui n'a qu'un γ: φάρυγος, *Od.* ί, 373; τ', 480; Eurip. *Cycl.* 592; λάρυγος, Schweigh. *ad* Athen. T. IV, p. 545. Porson. *ad* Arist. *Equit.* 523. Exceptez-en λύγξ, *le lynx*, λυκός et λυγγός. De plus, νύξ et ἄναξ font νυκτός et ἄνακτος. Ἄνακες, nom des Dioscures, appartient à la déclinaison régulière de ce dernier mot.

3.° Les nominatifs en ας, εις, ους, viennent la plupart des désinences ανς, ενς, ονς, dans lesquelles le ν est rejeté devant le σ, et où la voyelle brève qui précède, se change en longue ou en diphthongue, conformément au §. 39, *Remarq.* 2; et alors ils prennent au génitif αντος, εντος, οντος.

§. 72. On trouve cependant à ces règles générales beaucoup de dérogations, qui consistent principalement dans l'emploi des désinences δος, θος, τος, au lieu de celle en ος, lorsque celle-ci suivrait immédiatement une voyelle, et afin de conserver longue la désinence du nominatif dans

---

(1) Eustath. *ad Il.* λ', p. 859, 18; καθόλου φασὶ τὰ εἰς ων βαρύτονα ὑπὲρ δύο συλλαβὰς διχρόνῳ παραληγόμενα, εἰ μὲν βραχὺ τὸ δίχρονον ἔχουσι, φυλάττουσι τὸ ω καὶ ἐπὶ γενικῆς, οἷον Ἀμφιτρύωνος, Δευκαλίωνος· εἰ δὲ μακρῷ διχρόνῳ παραλήγονται, συστολὴν πάσχει τὸ ω τῆς εὐθείας ἐν τῇ γενικῇ, οἷον Ἰξίονος, Μαχάονος, Ἰάσονος.

(2) Voy. ma note *ad* Eur. *Alc.* 856.

les autres cas. Le lexique et la lecture sont ce qui indique le mieux laquelle de ces désinences prend chaque mot. Cependant les avertissements suivants peuvent servir de régulateurs.

1. Les mots qui se terminent en α, ι, υ, ajoutent au génitif la syllabe τος à la désinence du nominatif; et de plus, les mots terminés en υ, changent leur υ en α devant τος, ex. : σῶμα σώματος (ἄλειφα-ατος. Voy. Buttm. *Gramm. compl.* p. 166, *note* (1)), μέλι μέλιτος, γόνυ γόνατος, δόρυ δόρατος. Encore les deux derniers sont-ils ordinairement considérés comme venant des vieux nominatifs γόνας, δόρας.

Exceptions: 1.° γάλα fait γάλακτος, comme venant de γάλαξ. 2.° σίνηπι fait d'après la règle générale, §. 71, 1, σινήπιος et att. σινήπεως. 3.° ἄστυ fait ἄστεος (Xen. *Hellen.* 2, 4, 7, *et pass.*) et ἄστεως (Thuc. 8, 92, etc.); ainsi πῶϋ, d'où πώεα se rencontre chez Homère, Hésiode, etc.

2. Les noms en αρ font 1.° ατος, ex.: ὄνειαρ -είατος, ἄλειφαρ -φατος: ἧπαρ -πατος, ἦμαρ -ματος, φρέαρ -έατος, στέαρ -έατος (dissyllabe dans l'*Od.* φ', 178, 182), κτέαρ -έατος, δέλεαρ -έατος (Luc. *Dial. Mort.* 8); 2.° αρος, conformément au §. 71, 1; ce sont particulièrement les mots qui ont la pénultième brève au nominatif, ex.: ἔαρ ἔαρος, θέναρ θέναρος (2). Mais δάμαρ a δάμαρτος (3).

3. Les noms masculins en ας, 1.° ont αντος, §. 71, 3. De même l'attique πελεκᾶς -ᾶντος, au lieu duquel d'autres dialectes disent πελεκᾶν -ᾶνος (4); 2.° τάλας et μέλας ont τάλανος, μέλανος. 3.° Les neutres avec α bref ont tantôt ατος, ex.: κρέας κρέατος, κέρας κέρατος, tantôt, et même plus habituellement, αος, ex.: κνέφαος, *Od.* σ', 369; γήραος; où les Attiques contractent la désinence αος en ως, κέρως, κρέως, γήρως (5). 4.° Les féminins avec ας bref, ont δος, ex.: ἡ παστάς παστάδος.

4. αυς fait αος et ηος, ex.: ναῦς ναός et νηός. γραῦς a simplement γραός.

5. εις fait 1.° εντος dans les masculins, §. 71, 3: τιμήεις

(1) L'auteur y établit que la forme ἄλειφας est vicieuse. GL.
(2) Fischer, I, p. 388.
(3) Fischer, I, p. 403.
(4) Suidas, *sub voc.*
(5) Fisch. I, p. 392.

-εντος, αἱματόεις -εντος. 2.° ενος dans κτείς κτενός, εἷς ἑνός. 3.° ειδος dans ἡ κλείς κλειδός.

6. ευς fait έως, ion. ῆος, ex.: βασιλεύς, βασιλέως; ion. βασιλῆος.

7. ινς fait ινθος dans ἕλμινς -ινθος, πείρινθος, *Od.* ό, 131. Ainsi Τίρυνς -υνθος.

8. ις fait 1.° ιος; §. 71, 1: particulièrement dans les substantifs formés d'un verbe. Les Attiques changent cette désinence en εως, ex.: ὄφις ὄφιος, ὄφεως. 2.° ιδος, ex.: ἐλπίς ἐλπίδος, ἀσπίς ἀσπίδος, Θέτις -ιδος, Ἄρτεμις -μιδος (1). 3.° ιθος avec ι long, ex.: ὄρνις ὄρνιθος, μέρμις μέρμιθος. 4.° ιτος, ex.: χάρις χάριτος, qui, considéré comme dorien pour χάριδος (ainsi que Ἀρτέμιτος pour Ἀρτέμιδος), a cependant prédominé seul dans tous les dialectes. Mais Θέμιτος, Pind. *Ol.* 13, 11; 10, 29, est dorien (il se trouve aussi dans Platon, *Républ.* II, p. 379, *extr.*, mais avec la variante Θέμιστος). De là, Homère a Θέμιστος, *Od.* β', 68; Θέμιστι, *Il.* ό, 87; θέμιστα, *Il.* ί, 761, et très fréquemment θέμιστας (2). 5. ινος, ex.: ἑρμῖνος, *Od.* ψ', 198; ῥίς, ῥινός, ἀκτίς, ἀκτῖνος, Ἐλευσίς, Σαλαμίς, d'où le nominatif en ιν, qui ne se rencontre absolument que chez les écrivains récents. Buttm. *Gramm. compl.* pag. 164, *Remarq.* 4. Il est vraisemblable que l'ancien nominatif était νς, ex.: ῥίνς.

Remarque 1. Dans le dialecte homérique, et en général dans l'ionien ainsi que le dorien, on trouve souvent la forme ιος pour ιδος, ex.: μήνιος, *Od.* γ', 135, pour μήνιδος, Platon, *Rep.* 3, p. 390, E. Θέμιος, Herod. 2, 50. Κύπριος, Theocr. 11, 16. Πάριος, Pind. *P.* 6, 33. Ainsi Ἀνάχαρσις Ἀναχάρσιδος, Aristot. tom. 1, p. 485, Bip., et Ἀναχάρσιος, Platon, *Rep.* 10, p. 600, A. Les Doriens au contraire, comme on l'a déjà fait remarquer, avaient en propre la forme ιτος, ex.: θέμιτος, Pind. *Ol.* 10, 29.

Remarque 2. Les adjectifs composés de substantifs en ις, ont le génitif en ιδος, quoique les substantifs aient εως, ex.: ἄπολις ἀπόλιδος.

9. ης a 1.° dans les noms masculins, εος, attiq. ους, §. 71, 2: Δημοσθένης -σθένεος -θένους; ainsi que dans les adjectifs, ἀληθής, -θέος. 2.° ητος, ex.: φιλότης φιλότητος, Κρής Κρητός, πένης πένητος, ἀβλής ἀβλῆτος. 3.° ηθος dans Πάρνης Πάρνηθος, montagne sur les limites de l'Attique.

---

(1) Sur la règle 1.° et 2.°, voy. *Schol. Venet ad Il.* γ', 219. *Cf.* Eustath. *ib.* p. 407, 35.

(2) Fisch. I, p. 394 *sq.* 410.

Remarque. Les Grecs récents donnaient aux noms latins en *ens* l'inflexion ης, *gén.* εντος, comme Κλήμης, Κλήμεντος, *Clemens.*

10. Les neutres en ος ont εος, et, avec la contraction attique, ους, ex.: τεῖχος τείχεος τείχους.

11. Les noms en ους ont 1.° οος, ex.: βοῦς βοός, χροῦς χροός, χοῦς χοός (1). 2.° οντος, lorsque ους est résulté de ονς, ex.: διδούς διδόντος, §. 71, 3. 3.° οῦντος, lorsque οῦς résulte de la contraction όεις, όεντος, §. 71, 5, ex.: Ὀποῦς, Ἀνθεμοῦς, Τραπεζοῦς, μελιτοῦς.

Remarque. Le génitif ὀδόντος est dérivé de ὀδών, Herod. 6, 107 (ὀδόνς, *dens*) (2). ποῦς a au génitif ποδός; mais les mots composés de ποῦς, ont aussi chez les Attiques le gén. που et l'acc. πουν, comme πολύπους —που, Οἰδίπους, τρίπους. On cite aussi le génitif pluriel πουλύπων. Ces formes révèlent un nominatif πός, comme τρίπος, ἀελλόπος, d'où l'accus. éolien πολύπον (3). οὖς ὠτός est contracté de οὖας οὔατος.

12. υν fait υνος seulement dans μόσυν μόσυνος, Φόρκυνος; υνς fait υνθος dans Τίρυνς, υνθος.

13. υξ fait υχος dans διώρυξ, κατώρυξ (comme dans l'adjectif *ap.* Soph. *Ant.* 1100), et chez les auteurs plus récents διώρυγος; Lobeck *ad* Phryn. p. 230. Ainsi les dérivés de ὄνυξ, σαρδόνυξ, μώνυχες ἵπποι; πτύχες de l'inusité πτύξ. D'autres ont υγος, comme πομφόλυξ, Στύξ.

14. υς fait 1.° ύος, comme ὀσφύς ὀσφύος, ὀφρύς ὀφρύος, δρῦς δρυός, etc. 2.° ύδος, surtout les féminins avec la désinence brève, χλαμύς χλαμύδος. 3.° υθος, κόρυς κόρυθος, κώμυς κώμυθος, Theocr. 4, 18 (4). 4.° υνος dans Φόρκυς, Φόρκυνος.

15. ως fait 1.° ωος, ex.: δμώς δμωός, θώς θωός, Τρώς Τρωός, κάλως κάλωος, ἥρως ἥρωος, Μίνως Μίνωος. 2.° ωτος, comme φώς φωτός, ἔρως ἔρωτος, χρώς χρωτός. 3.° Les féminins ont όος, contract. οῦς, ἡ αἰδώς —όος —οῦς. 4.° Les participes parf. act. ont ότος, τετυφώς τετυφότος.

Remarque 1. Dans quelques substantifs le génitif est tiré d'une forme du nominatif tombée en désuétude, comme γάλα γάλακτος, de γάλαξ, γυνή γυναικός, de γύναιξ, ὕδωρ ὕδατος, de ὕδας, σκώρ σκατός, de σκάς (5), Ζεύς Διός, de Δίς, Ζηνός de Ζήν.

---

(1) Fisch. I, p. 399.
(2) Fisch. I, p. 400.
(3) Athen. 7, 316. Schweigh. *Anim.* T. IV, p. 360 *sqq.* Fisch. I, p. 411; II, 182.
(4) Fisch. I, p. 398.
(5) Fisch. I, p. 391.

Remarque 2. Les observations suivantes servent à dégager la forme du nominatif de la forme donnée du génitif, ou bien de tout autre cas:

En général on fait dériver le génitif en:

δος θος τος	du nominatif en	ς
γος κος χος κτος	— — —	ξ
γγος	— — —	γξ
βος πος φος	— — —	ψ
ντος	— — —	ς ν avec la dernière syllabe longue.

Particulièrement:

ανος αος αντος	— — —	ας, αν αῦς, ex.: ναός, γραός, de ναῦς, γραῦς.
ενος εντος	— — —	ην εις
εος	— — —	ευς, ης, ος, υ, υς
ερος	— — —	ηρ
εως	— — —	ι, υ, υς, ευς
ιος	— — —	ι, υ, ις
ιτος	— — —	ι
ινος	— — —	ις
νος	— — —	ν
ονος	— — —	ων
οντος	— — —	ων, ους
όος	— — —	ώ, ώς, οῦς
ορος	— — —	ωρ, ορ
ος	— — —	ς, Τρωός Τρώς, ἁλός ἅλς
ους	— — —	ης, ος, ως
ρος	— — —	ρ
τρος	— — —	τηρ
υντος υος υδος υθος	— — —	υς
ωνος ωντος	— — —	ων
ωος ωτος	— — —	ως

Remarque 1. Relativement à la quantité, les formes suivantes ont une voyelle longue à la pénultième du génitif:

1.° Celles en —αγος, ἡ ῥάξ, ῥαγός (1): excepté στάξ, σταγός, ἅρπαξ, διασφάξ, —ᾱγος.

—ᾰ́δος de —ᾰ́ς fait α bref.

2.° celles en —ακος, dans les monosyllabes masculins βλάξ, βλακός, Θρᾴξ, Θρᾳκός (à cause de la diphthongue ᾳ formée de Θρῄξ, —ῃκός): dans ἱέραξ, φαίαξ, οἴαξ, θώραξ, πόρπαξ, —ᾱκος, ionien ἱέρηξ (ἴρηξ), ἴρηκος, φαίηκος, οἴηκος, θώρηξ, —ηκος, πόρπηκος. De même dans φέναᾱκος, πάσσαᾱκος, Arist. *Ach.* 763, de φέναξ, πάσσαξ. Au contraire, πλακός, αὔλακος, πίδακος, χάρακος, λείμακος, θρίδακος, κάμακος, κλίμακος, κόρακος, ἄνθρακος, φύλακος, δόνακος, κόλακος, de πλάξ, αὖλαξ, πίδαξ, χάραξ, λείμαξ, θρίδαξ, κάμαξ, κλῖμαξ, κόραξ, ἄνθραξ, φύλαξ, δόναξ, κόλαξ (2).

3.° Celles en —ανος, ex.: παιάν, παιᾶνος, Τιτάν, Τιτᾶνος (Τιτῆνες, Hom.) Πάν, Πανός, Αἰνιάν, —ᾶνος, Soph. *El.* 714 (Hom. Ἐνιῆνες) (3).

4.° Les monosyllabes en αρος, ψάρ, ψαρός (ψῆρας, *Il.* π′, 583), Κάρ, Καρός.

Sur κέρας, κέρᾱτος, voy. §. 84. *Rem.* 3.

5.° Les gén. en —ιγος, τέττιξ, —ῑγος, μάστιξ, —ῑγος, πέμφιξ, ῑγος.

6.° En —ιδος, venant des dissyllabes *oxytons* en —ίς, σφραγῖδος, κνημῖδος, κηλῖδος, ἀψῖδος, βαλβῖδος, κληῖδος, νησῖδος, κρηπῖδος, κηκῖδος, χειρῖδος, σχοινῖδος, de σφραγίς (ion. σφρηγίς), κνημίς, κηλίς, ἀψίς, βαλβίς, κληΐς (ion. pour κλεῖς), νησίς, κρηπίς, κηκίς, χειρίς, *Od.* ω′, 230; σχοινίς, Théocr. 23, 51. Les polysyllabes βλεφαρίς, κεραμίς, πλοκαμίς, ῥαφανίς, font —ῐδος au gén., avec ι bref chez les Attiques, mais long chez les Ioniens et dans la langue commune: toutefois, Aristoph. *Plut.* 544, donne ῥαφανίδων avec ι long. — Ont encore ι bref: βολίς, ῥανίς, σανίς, θυρίς, αἰγίς, μηλίς, κιγκλίς, Arist. *Vesp.* 124, 775; Δωρίς, δμωΐς, ἡρωΐς, μῆνις, Λαΐς, Ναΐς, Χαλκίς; les patronymiques en ις, comme Θησηΐς, Πηγασηΐς: les dérivés féminins, tels que στρατηγίς, αὐλητρίς; et les *paroxytons* ainsi que les *proparoxytons*, tels que, ἀσπίδος, ἔριδος, Θέμιδος, τυραννῐδος, etc. χάριδος et ῥίπιδος ont ι long dans la langue commune, et bref chez les Attiques (4). νεβρίδος, βαθμίδος, ont ι bref chez les poètes anciens, par ex.: Eur. *Bacch.* 696; Pind. *Nem.* 5, 3: mais l'ι est long chez les poètes plus modernes, par exemple dans Denys le Périégète, 946, 703.

7.° En —ιθος, comme ὄρνις, —ῑθος, μέρμις, *Od.* κ′, 23; ἄγλις, δέλλις (5).

8.° En —ικος, φρίξ, βέμβιξ, κέρδιξ, σκάνδιξ, φοῖνιξ, gén. φρικός, βέμβῑκος, etc. Au contraire ι est bref dans Θρῄκος (chez Homère et les

---

(1) Draco, p. 80, 18.

(2) Drac. p. 18, 10; 19, 12; 47, 3; 51, 6; 76, 7. *Etym. M.* p. 109, 45; 460, 55.

(3) Drac. p. 88, 13.

(4) Draco, p 23, 8 *sqq.* 45, 11; 47, 12. *Cf.* p. 15, 24; 96, 14. Etym. M. p. 184, 4; 518, 15. Spitzner, *Princip. de Prosod. gr.* §. 127.

(5) Draco, p. 10, 11; 34, 1.

poètes modernes, par exemple Apoll. Rh. I, 24): on trouve aussi Θρῆϊκι (1), χοίνικος, et dans les mots où un λ précède la terminaison, par ex.: ἥλικες, ἕλικος, κύλικος (2).

9.° En —ινος, venant d'un nominat. en ις ou en ιν: θινός, ῥινός, ἀκτῖνος, γλωχῖνος, Τραχῖνος, de θίς, ῥίς ou ῥίν, ἀκτίς, γλωχίν, Τραχίν. Dans σταμίνεσσιν, *Od.* ε', 252, l'ι n'est rendu bref que pour la mesure du vers (3).

10.° En —ιπος, comme: ἶπες, *Od.* φ', 395; ῥιπός, *Od.* ε', 256, de ῥίψ. Au contraire ι est bref dans νιφός, Hesiod. Ἔργ. 535; λιβός, χέρνιβος, κατῆλιφος, Arist. *Ran.* 566, de νίψ, λίψ, χέρνιψ, κατῆλιψ (4).

11.° En —ιχος: ψίξ, ψιχός. Ici se rapporte le dor. ὄρνιχος, de ὄρνιξ, pour ὄρνιθος, ὄρνις.

Des génit. en —υγος, le seul κόκκυγος, de κόκκυξ, fait υ long; tous les autres le font bref (5). Parmi ceux en —υδος, on ne trouve que δαγύς, δαγῦδος, dans Théocr. 2, 110. — Parmi ceux en —υθος, κῶμυς, κώμυθος, fait υ long dans Théocr. 4, 16: mais au contraire κόρυς, κόρυθος a υ bref (6).

12.° En —υκος, comme δοίδυκος, κήρυκος, Κήϋκος, βόμβυκος, de δοίδυξ, κῆρυξ, Κήϋξ, βόμβυξ: au contraire ἄμπυκος, κάλυκος, Ἔρυκος, de ἄμπυξ, κάλυξ, Ἔρυξ. Dans Βέβρυκες, l'υ est le plus souvent long; il est bref dans Théocr. 22, 29, 77, 91, 110; et dans Apollon. Rh. 2, 98 (7).

13.° En —υνος, de υν ou υς, ex.: φόρκυνος, μόσσυνος.

14.° En —υπος, dans les monosyllabes: γύψ, γυπός. Il faut y ajouter γρυπός, d'après Virgile, *Ecl.* 8, 27: *Jungentur jam gryphes equis.*

Remarque 2. Ordinairement la quantité de la voyelle est la même au génitif qu'au nominatif, ex.: ὄρνιθος, nomin. de ὄρνις, *Il.* ί, 323 (8). C'est peut-être d'après cette analogie que ὄφιν dans Eschyl. *Choeph.* 925, κόνις et κόνιν, *Suppl.* 796, 195, ont été employés avec la finale longue (9). Cependant on trouve quelques déviations de cet usage. Les monosyllabes qui ont une voyelle longue au nominatif, la font brève au génitif, comme πῦρ, πυρός, σῦς, συός. C'est ainsi que de λῖς (ou λίς, suivant Aristarque) Callimaque a fait λίες, λίεσι, avec ι bref, *Etym.* M. p. 567, 9. Les mots dont le gén. en —ίδος a ι long, le font bref au nomin., κνημίς, κρηπίς, βαβλίς, etc. (10). La finale —ύος a υ bref; mais les

(1) Buttmann, p. 169, *note.*

(2) Draco, p. 27, 1 *sqq.* 44, 5 *sqq.* 93, 5 *sqq.* Spitzn. §. 154.

(3) Draco, p. 81, 4.

(4) Spitzner, §. 156.

(5) Spitzner, §. 160. *Remarq.* 2.

(6) Draco, p. 33, 22; 40, 11. *Etym. M.* p. 532, 4.

(7) Drac. p. 27, 23 *sqq.* 56, 1 *sqq.* Spitzner, §. 160.

(8) Spitzner, §. 126, 2. *Rem.*

(9) Blomfield. *ad* Æsch. *Prom.* 1120.

(10) Drac. p. 47, 14.

nominatifs en —ύς sont ordinairement longs (1). Sur φοῖνιξ, κῆρυξ, voy. §. 22, *Rem.* 3.

§. 73. I. Au datif, l'ι, après le retranchement du δ ou du τ, encore précédé d'une voyelle, souvent se souscrit sous la voyelle précédente, ou se contracte avec elle, ex.: μήτι pour μήτϊ, *Il.* ψ', 316. Θέτι, *Il.* σ', 407. Ἶσι pour Ἴσιδι ou Ἴσϊ, Hérodot. 2, 59. ἥρῳ pour ἥρωι, *Il.* ή, 453. Δί pour Δΐ, Pind. *Ol.* 13, 149. γήρᾳ pour γήραϊ, γήρατι (2).

II. A l'accusatif, les noms en ις, υς, αυς et ους, quand ος, terminaison du génitif, est précédé d'une voyelle, prennent un ν au lieu d'un α, du moins chez les Attiques, ex.: πόλιν, ἡδύν, ναῦν, βοῦν. Les finales ῦς et ῖς font toujours ῦν, ῖν, μῦς, μῦν, δρῦν, σῦν, ὗν, λῖν. Chez les auteurs ioniens on trouve cependant aussi εὐρέα, *Il.* β', 159. ἀδέα, Théocr. 20, 44. ἰχθύα, *id.* 21, 45: *cf.* Schæf. *ad* Theocr. XXVI, 17, et plus souvent νέα, *Od.* ι', 283. χρόα de χροός, χροῦς, est même plus usité que χροῦν. — D'autres mots, qui ont une consonne devant la terminaison du génitif, 1.° quand la dernière syllabe n'a pas l'accent, font α et ν, le dernier plus particulier au dialecte attique; ex.: ὄρνις, ὄρνιθα, Eur. *Iph. A.* 609, att. ὄρνιν, ainsi que κλείς, κλεῖδα, att. κλεῖν (3), χάρις, χάριτα, Hérod. 9, 107. Eur. *El.* 61, *Hel.* 1398 (4), att. χάριν. ἔρις, ἔριδα, *Il.* γ', 7, et ἔριν (5). γέλως, ordin. γέλωτα, poét. γέλων, Eur. *Ion.* 1191. Ἀναχάρσιδα et Ἀνάχαρσιν, Lucian. *Scytha.* De même dans les composés de ποῦς, βραδύπους, βραδύποδα, att. βραδύπουν, Οἰδίπους, Οἰδίποδα, att. Οἰδίπουν (6). οἴϊδα, Théocr. 1, 9; ὄϊν, *ib.* 11. 2.° Si l'accent est placé sur la dernière syllabe du nominatif, ils font toujours α, ex.: ἐλπίς, ἐλπίδος, ἐλπίδα, πατρίδα, πόδα. Les poètes plus récents disaient aussi πάϊν, δάϊν (7), les Éoliens κλάϊν, κναμίν, σφραγίν (plus correctement κνάμιν, σφράγιν; voyez Chœrob. dans Bekk. *Anecd.* p. 1207), au lieu de κλᾷδα, κναμῖδα, d'après Eustath. *ad Il.* α', p. 8. Au lieu de Αὐλίδα,

(1) Spitzner, §. 138.
(2) Fisch. I, p. 410. Hermann. *De em. gr. gr.* p. 49.
(3) Thom. M. p. 536. Herodian. Pierson. p. 467. Mœris, p. 230.
(4) Pierson. *ad* Mœr. p. 414.
(5) Fisch. I, p. 411.
(6) Fisch. I, p. 411; II, p. 182.
(7) Schæf. *ad* Greg. p. 583, 75. *Cf.* p. 584, 76.

Eur., *Iphig. Aul.* 121, 350, donne Αὖλιν : pour ἀψῖδα, Hésiod., Ἔργ. 424, a dit ἅψιν. — Les adjectifs composés de ἐλπίς, πατρίς, qui retirent l'accent à gauche, εὔελπις, φιλόπατρις, prennent ν, quoique leurs radicaux fassent à l'accus. φροντίδα, πατρίδα, ἐλπίδα.

Remarque. Quelquefois dans les mots en ν la syllabe να se retranche à l'accusatif; ex. : Ἀπόλλω pour Ἀπόλλωνα, Xen. *Anab.* 3, 1, 6 (1). Ποσειδῶ pour Ποσειδῶνα, ainsi que parlaient les Attiques et les Doriens (2). On trouve déjà dans Hom. *Od.* κ', 290, 316, κυκεῶ pour κυκεῶνα; ce que Thom. Magister recommande comme pur attique, p. 557, *ubi v. Interpr.* De même encore ἱδρῶ pour ἱδρῶτα, *Il.* λ', 620; ἰχῶ de ἰχώρ, *Il.* ε', 416; ce qui est resté attique (3). Ce retranchement est particulier à ἐλάσσω, pour ἐλάσσονα, et à tous les autres comparatifs en ων. C'est encore ainsi qu'Eschyle a dit αἰῶ pour αἰῶνα (4).

§. 74. III. 1.° Au *vocatif*, le σ disparaît dans les mots en ευς, ις et υς, et dans ceux en (οῦς et) en αῖς; ex.: βασιλεῦ, Πάρι, πόλι, §. 80, *Rem.* 4. Τῆθυ, πρέσβυ, Aristoph. *Ach.* 1226. γένυ, Eurip. *Andr.* 1184. παῖ, γύναι de γύναιξ. De même encore γραῦ, Arist. *Lys.* 797. ἄναξ fait ἄνα au vocatif, mais seulement quand on invoque une divinité. Οἰδίπου se trouve dans Soph. *OEd. T.* 405; *Col.* 550; Eur. *Phœn.* 1628, au lieu de la forme usuelle Οἰδίπους (5). On cite encore πλακοῦ et βοῦ, mais sans autorité.

2.° Les mots en ας et en εις, qui, venant de ανς et de ενς, font au gén. αντος et εντος, rejettent aussi le ς et reprennent le ν : Αἶαν, Θόαν, τάλαν. Εὐρυδάμαν, cité d'Alcée dans Bekk. *Anecd.* p. 1183. Cependant on trouve Πουλυδάμᾱ, *Il.* ν', 751; Λαοδάμα, *Od.* θ', 141, 153, comme Ἄτλας, Ἄτλᾱ (6). — Les participes en ας et quelques autres ont au vocat. la terminaison du nominatif, et en général les Attiques font ordinairement le vocatif semblable au nominatif.

3.° Les mots qui, à la terminaison du nominatif, ont ω ou η, et ne sont point *oxytons*, prennent au vocatif, au lieu de la longue du nominatif, la brève correspon-

(1) Thom. M. p. 96. Fisch. II, p. 194. Kœn. *ad* Greg. p. (70 *sq.*) 164.
(2) Gregor. p. (71) 165; (142) 308.
(3) Mœris, p. 202.
(4) Kœn. *ad* Greg. p. (142) 308.
(5) Reisig. *Comment. crit. in* Sophocl. *OEd. C.* 550. Elmsley *ad* Soph. *OEd. T.* 405; *ad OEd. C.* 557, 740.
(6) Voy. Bekker. *Anecd.* p. 1183. Schol. Ven. *ad Il.* ά, 86.

dante, surtout si elle se trouve aussi au génitif; ex.: μῆτερ, κύον, τλῆμον, Ἴασον, κτίστορ, αὐτόκρατορ, Πολύνεικες, Eur. *Phœn.* 472. Σώκρατες. Les participes en ων gardent ω, *Etym. M.* p. 226, 43. Les *oxytons* conservent la longue: car χελιδόν, Πόσειδον, sont donnés par les grammairiens (Greg. p. (93) 209, (279, 595) comme des formes éoliennes venant de χελίδων, Ποσείδων, d'après l'accentuation des Éoliens. Σαρπῆδον, *Il.* ε', 633, paraît venir de la forme Σαρπήδων, -οντος, Buttmann, *Gramm. compl.* p. 179, *Remarque.* — Quelques-uns retirent l'accent à gauche, ex.: ἄνερ, δᾶερ, πάτερ, de ἀνήρ, δαήρ, πατήρ. Certains autres prennent la voyelle brève, quoiqu'ils aient la longue au génitif, ex.: σωτήρ σωτῆρος, voc. σῶτερ, Arist. *Thesm.* 1009, en invoquant une divinité; Ἄπολλον, de Ἀπόλλων, -ωνος. — Les noms propres en κλῆς font au vocatif κλεις, parce que le nomin. étant proprement -κλέης, le vocat. est -κλεες, et par contraction -κλεις, ex.: Ἡράκλεις, Νικόκλεις.

Remarque. Les Eoliens rejettent le ς au vocatif, ex.: Σώκρατε, Ἀριστόφανε, Δημόσθενε (1).

4.° Les mots en ω et en ως font οι; ex.: Λητοῖ, Σαπφοῖ, αἰδοῖ (2).

IV. Au *génitif duel* les poètes emploient la forme οιϊν pour οιν; ex.: Σειρήνοιϊν, *Od.* μ', 52; ποδοῖϊν, Hés. *Sc. H.* 158.

5.° Le *génitif pluriel* chez les Ioniens est souvent en -εων: θεμιστέων, Hésiod. *Th.* 235; χηνέων, Hérod. 2, 45, 68. ἀνδρέων 7, 187; de même Εἰλωτέων, 6, 58; χιλιαδέων, 7, 28; μυριαδέων, 8, 71. L'ε est intercalé ici comme dans ἐκεινέων, τουτέων, αὐτέους, §. 69, *Rem.* 5. Mais au lieu de ᾶν, comme dans αἰγᾶν, Théocr. 5, 148; κρανιαδᾶν, 1, 22; θηρᾶν, Pind. *Isthm.* 4, 78. Eurip. *Hel.* 385, on lit à présent αἰγῶν (3), κρανιάδων, θηρῶν (4).

§. 75. Le *datif pluriel* paraît avoir été formé dans l'origine du nominatif pluriel par l'addition de la syllabe σι ou de la voyelle ι, de manière que dans les noms neutres au lieu de la terminaison α on a supposé ες. Cette forme

(1) Fisch. I, p. 413 *sq.*

(2) Fisch. I, p. 414.

(3) Αἰγᾶν n'est qu'une leçon fautive. Blomf. [Kiessling admet la leçon αἰγῶν. GL.]

(4) Cette remarque nous semblerait plus convenablement placée à l'article du dialecte dorien. GL.

avec un seul σ se présente encore : ἀνάκτεσι, *Od.* ό, 556, de ἄναξ, ἄνακτες ; παίδεσι, Orph. *Argon.* 1115 ; χείρεσι, *Il.* ύ, 468 ; π΄, 704 ; ἴνεσι, *Il.* ψ΄, 191 ; δαιτυμόνεσι, Hérod. 6, 57, sans variante (4, 43 ; 8, 51 ; un manuscrit donne μήνεσι, 7, 224, deux πλεόνεσι) ; πάντεσι, Bacchyl. dans Stob. 98, Grot. (*fragm.* VI). L'extrême rareté de ces formes n'est pas une preuve assez solide de leur impossibilité (1), et lors même qu'elles ne se présenteraient nulle part, on serait encore autorisé à les supposer, ce qui se pratique souvent en grammaire pour expliquer l'origine commune de plusieurs formes, ou rendre raison de l'existence de plusieurs formes usitées. A cette forme avec le σ simple se rattache aussi la forme avec le double σ, comme ὅσσον, etc., se rapporte à ὅσον ; δέπασσιν, νέκυσσιν à δέπασιν, νέκυσιν (2). Le double σ est resté en usage chez les Ioniens, les Doriens et les Éoliens (3), ex. : κύων κύνες κύνεσ-σιν, *Il.* ά, 4. θυγατέρεσ-σιν, *Il.* ό, 197 ; παῖδες παίδεσ-σι, χεῖρες χείρεσ-σι, ἄνδρες ἄνδρεσ-σι, πόλιες πολίεσ-σι, ἱππῆες ἱππήεσ-σι (4). Νηρεΐδες, Νηρεΐδεσ-σι, Pind. *Isthm.* 6, 8 ; *cf.* 8, 93 ; 1, 27 ; πτέρυγες, πτερύγεσ-σι, *id. Isthm.* 1, 90. ἀγκῶνες, ἀγκώνεσ-σι, *id. Nem.* 5, 76. Πανέλληνες —νεσ-σι, *Isthm.* 4, 49. παλαίσματα (—τες) —τεσ-σι, *Pyth.* 8, 48. σώματα (—τες) —τεσ-σι, *ib.* 118. Dans les mots où deux εε réunis précèdent σσι, il en résulte une triple forme, εεσσι, εσσι et εσι ; ex. : βέλεα (βέλεες) βελέεσσι, *Il.* έ, 622, etc. βέλεσ-σι, *Il.* ά, 42, etc. βέλεσι, *Od.* π΄, 277. ἔπεα (ἔπεες) ἐπέεσσι, *Il.* δ΄, 137, etc. Théocr. 1, 35. ἔπεσσι, *Od.* δ΄, 597, etc. ἔπεσι, *Il.* ά, 77, etc. εσι est resté dans les dialectes modernes.

Dans la forme avec un σ simple, on supprimait l'ε précédent, ex. : δεπάεσσιν δεπάεσιν δέπασιν, θήρεσσι θήρεσι θηρσί, σωτῆρσι, γαστῆρσι, excepté dans les mots en ης et en ος (voy. *Rem.*) ; et l'on changeait les consonnes qui précédaient immédiatement σι d'après la règle de l'euphonie, c'est-à-dire que δ, θ, τ, ν, ντ, se retranchaient devant σ ; ex. : πόδεσσι, *Il.* έ, 599 (Pind. *Nem.* 10, 118 ; *cf. Isthm.* 1, 27), πόδεσι ποσί, ὀρνίθεσσι, *Il.* ρ΄, 757 (ὀρνίθεσι ὄρνιθσι) ὄρνισι,

(1) *Cf.* Buttmann, *Gramm. compl.* p. 181 *sq.* et *note.*
(2) Maittaire, *De Dial.* p. 368, B. Herm. *ad Orph.* 614, et p. 821.
(3) Gregor. *De dial.* p. (154) 335 ; v. Kœn. (287) 610.
(4) Fischer, I, p. 416 *sqq.*

Il. ή, 59, avec ι long. φρένεσσι, Pind. *Isthm.* 3, 9 (φρένεσι φρενσί) φρεσί. πάντεσσι (πάντεσι πάντσι) πᾶσι. κύνεσσι, *Il.* ά, 4. (κύνεσι κυνσί) κυσί, *Il.* μ΄, 303; τεμένεσσι, Pind. *N.* 5, 138; δαιμόνεσσι, *Isthm.* 8, 49, etc. ordinair. τεμένεσι, δαίμοσι. — Après le raccourcissement de forme, les poètes emploient aussi le double σ: δέπασσιν, *Il.* ό, 86; νεκύεσσι, dans Homère, νέκυσιν, chez les Attiques, νέκυσσιν, *Od.* λ΄, 568; χ΄, 401; ἴρισσι, *Il.* λ΄, 27; θέμισσιν, Pind. *Pyth,* 4, 96 (Χαρίτεσσι, *Pyth.* 9, 3), Χάρισσιν, *Nem.* 5 *extr.* — La quantité se règle au datif plur. sur celle des autres *cas obliques* et sur le nomin. plur. Ainsi κτείς au datif plur. fait, non κτεισί, mais κτεσί, d'après le nomin. plur. κτένες; ποῦς fait, non πουσί, mais ποσί, d'après πόδες; de même δαίμων δαίμονες δαίμοσι, δρῦς δρῦες δρυσί. Si donc, après le retranchement des consonnes ντ, la syllabe qui précède σι devient brève, alors α, ι et υ, qui peuvent être brefs ou longs (douteux, *ancipites*), deviennent longs (1); ex.: πᾶσι, Γιγᾶσι, ζευγνῦσι; ou bien αε dans les mots en αῦς se change en αυ, γρᾶες γραῦς γραυσί, ναυσί, et de ε et de ο résultent les diphthongues ει (ευ dans les noms en εύς) et ου, ex.: τυφθέντες (τυφθέντεσσι τυφθέντεσι τυφθέντσι) τυφθεῖσι, ἱππέες ἱππέεσι ἱππέσι ἱππεῦσι, Δωριέες Δωριέεσσι, Théocr. 15, 93, Δωριέσι Δωριεῦσι, ἑκόντεσι ἑκόντσι ἑκοῦσι. χερσί, pour χείρεσσι, vient de la forme ionienne-attique χείρ χερός. *Voy.* §. 106 (2).

Si la terminaison σι est précédée de β, π, φ, ou de γ, κ, χ, alors ces lettres se contractent avec le σ suivant en la consonne double ψ ou ξ, ex.: Ἄραβες Ἀράβεσι Ἄραψι, πτερύγεσι, Pind. *Isthm.* 1, 90. φορμίγγεσσι, *ib.* 5, 34; πτερύγεσι, πτερυξί, φορμίγγεσι, φορμιγξί, αἶγες αἴγεσι αἰξί, μέροπες μερόπεσι μέροψι, κόρακες κοράκεσι κόραξι, τρίχες τρίχεσι θριξί.

Parmi les mots qui ne rejettent point ε devant σι, ceux surtout qui reçoivent une syncope, changent l'ε, lettre sourde, en un α, dont la prononciation est pleine et sonore; ex.: πατέρες (πατερέσι, *par syncope* πατρέσι) πατράσι,

(1) Parce que la voyelle longue par position aux autres cas, doit, suivant la règle, conserver la même quantité, alors même que la longueur de position n'a plus lieu au datif. GL.

(2) Herodian. Herm. 306, XV. Excepté φωνήεσι de φωνήεντες, Plat. *Cratyl.* p. 393, D, et régulièrement chez les grammairiens, par ex. chez Apollon. π. συντ. p. 7, 6, 8. *Cf.* Schæf. *ad* Greg. p. 678; et plus bas §. 121. *Rem.* 1.

ἄνδρες (ἀνέρες) ἄνδρεσσι (ἀνδρέσι) ἀνδράσι, mais γαστῆρσι de γαστήρ dans Hippocr. *De morb.* 4, 27. Toutefois on trouve aussi γαστράσι dans Dion Cass. 54, 22. Il en est encore de même dans μητράσι, θυγατράσι, ἀστράσι (de ἀστέρεσι), υἱάσι, *Il.* ί, 463, et *passim.*; Soph. *Antig.* 571. Ce dernier mot υἱάσι, pour υἱέσι, vient de υἷς, υἷος, et non de υἱεύς.

Remarque 1. Les Doriens déclinaient en έσι le datif plur. des noms en —εύς, ex.: βασιλέσι, Δωριέσι (1). La langue ordinaire a aussi δρομεύς δρομέσι, et non δρομεῦσι.

Remarque 2. Les mots en ης et en ος, qui au nomin. plur. font εες et εα, équivalent de εες dans la déclinaison (2), rejettent simplement un ε; ex.: ἀληθέες ἀληθέσι, τείχεα τειχέεσσι (—έεσι) τείχεσι.

Remarque 3. Relativement à l'accent il faut remarquer que:

1.° Les noms de deux et de trois syllabes gardent l'accent sur la syllabe où il se trouve au nominatif, excepté les cas où la nature même de l'accent exige qu'il change de place; ex.: κόραξ, κόρακος, κόραξι (3), mais κοράκων; ἐλπίς, ἐλπίδος. La voyelle longue prend alors le circonflexe, κνημίς, κνημῖδος, κνημῖδας. Les adjectifs et les participes *oxytons* ont de même au féminin l'accent sur la pénultième: ἡδύς, ἡδεῖα; τετυφώς, τετυφυῖα.

Exceptions : 1.° γυνή (γύναιξ) γυναικός, γυναικί, γυναῖκα, γυναῖκες, γυναικῶν. 2.° οὐδείς, οὐδενός, οὐδενί, οὐδένα. 3.° Les *paraxitons* en —ηρ, gén. —ερος, qui, dans la forme entière, ont l'accent sur ε: μήτηρ, θυγάτηρ, Δημήτηρ, μητέρος, θυγατέρος, Δημητέρος: mais dans la *syncope* ils suivent la règle 2.° ci-après.

2.° Les monosyllabes, au contraire, au génitif et au datif de tous les nombres, retirent l'accent sur la terminaison, ex.: μήν, μηνός, μηνί, θήρ, θηρός, θηρί, φλέψ, φλεβός, φλεβί; mais à l'accus. sing., au nomin. et à l'accus. duel et plur., ces mots sont ainsi accentués: μῆνα, μῆνε, μῆνες, μῆνας. θῆρα, θῆρε, θῆρες, θῆρας. φλέβα, φλέβε, φλέβες, φλέβας. Les désinences —οιν et —ων prennent alors le circonflexe : μηνοῖν, μηνῶν, θηροῖν, θηρῶν, φλεβῶν: excepté πᾶς, qui, oxyton au gén. sing. παντός, et au dat. παντί, fait au gén. pl. πάντων, et au dat. πᾶσι.

C'est ainsi que les noms en —ηρ prennent, dans la *syncope*, l'accent sur la dernière, ἀνήρ, ἀνέρος, mais ἀνδρός, πατήρ, πατέρος, mais πατρός, μήτηρ, μητέρος, mais μητρός, θυγάτηρ, θυγατέρος, mais θυγατρός. A l'acc. sing., au nomin. et à l'accus. plur., ἀνήρ et θυγάτηρ ont l'accent sur la pénultième et l'antépénultième: ἄνδρα, ἄνδρες, ἄνδρας, θύγατρα, θύγατρες; au génit. plur. ils l'ont sur ῶν, ἀνδρῶν, θυγατρῶν, πατρῶν; au dat. plur. sur α, πατράσι, ἀνδράσι (mais ἄνδρεσσι) μητράσι, θυγατράσι (mais θυγατέρεσσι). Le mot Δημήτηρ, retire, comme θυγάτηρ, son accent à gauche non-seulement à l'accus. et au vocat. sing. syncopés, mais encore au génit. et au datif: Δήμητρος, Δήμητρι, Δήμητερ.

---

(1) Gregor. p. (154 *sq.*) 333.

(2) Voy. plus p. 181, l. dern. GL.

(3) Le texte de M. Matthiæ répète ici κόραξ, qui n'est sans doute qu'une faute typographique pour κόραξι. GL.

Excepté: 1.° Les participes monosyllabes, qui gardent partout l'accent sur la même syllabe: θείς, θέντος, στάς, στάντος, δούς δόντος, ὤν ὄντος. 2.° Quelques mots qui ne sont devenus monosyllabes que par contraction, ex.: ἦρ (de ἔαρ), ἦρος, κῆρ (de κέαρ), κῆρος; au contraire, Θρῄξ, Θρᾷξ, Θρηκός de Θρήϊκος, στῆρ, στητός de στέατος, et autres semblables. 3.° Le génit. plur. des mots παῖς, θώς, ὁ δμώς, ὁ Τρώς, τὸ φῶς, ἡ φῴς, ἡ δᾴς, τὸ οὖς, et de l'adj. πᾶς πᾶσα πᾶν, qui à ce cas sont *paroxytons*, παίδων, θώων, δμώων, Τρώων, φώτων, φῴδων, δᾴδων, ὤτων, πάντων, vraisemblablement pour les distinguer de δμωῶν (δμωή), Τρωῶν (Τρωαί), ou parce que plusieurs ne sont devenus monosyllabes que par contraction, tels que παῖς, δαῖς, φῴς, de πάϊς, δαΐς, φωΐς, τὸ φῶς de φάος, οὖς de οὖας. Toutefois les Doriens disaient παιδῶν, Τρωῶν, παντῶν (1). 4.° Les datifs plur. entiers [ou non syncopés], en —εσι et —εσσι, où le datif passe sur l'antépénultième, tels que ἄνδρεσσι, θυγατέρεσσι, ἀνάκτεσι, παίδεσι, etc.

PARADIGMES.

§. 76. 1. *Déclinaison simple.*

SINGULIER.

Nom.	ὁ θήρ, la bête,
Gén.	τοῦ θηρ-ός
Dat.	τῷ θηρ-ί
Accus.	τὸν θῆρ-α
Voc.	θήρ

DUEL.

Nom. Accus.	τὼ θῆρ-ε
Gén. Dat.	τοῖν θηρ-οῖν

PLURIEL.

Nom.	οἱ θῆρ-ες
Gén.	τῶν θηρ-ῶν
Dat.	τοῖς (θήρεσσι, θήρ-εσι), θηρσί
Accus.	τοὺς θῆρ-ας
Voc.	θῆρ-ες

(1) Gregor. p. (146), 317, *c. n.* Schæf. *Cf.* Kœn. *ib.* p. (144 *sq.*) 314. Bekker. *Anecd.* p. 581, 21, 29.

2. *Déclinaison avec retranchement de la consonne devant la terminaison* σι *du datif pluriel.*

1.° Terminaison α, ι, υ.

SINGULIER.

Nom.	τὸ σῶμα, le corps,	τὸ μέλι, le miel,
Gén.	τοῦ σώμα-τος	τοῦ μέλι-τος
Dat.	τῷ σώμα-τι	τῷ μέλι-τι
Accus.	τὸ σῶμα	τὸ μέλι
Voc.	σῶμα	μέλι

DUEL.

Nom. Accus.	τὼ σώμα-τε	τὼ μέλι-τε
Gén. Dat.	τοῖν σωμά-τοιν	τοῖν μελί-τοιν

PLURIEL.

Nom.	τὰ σώμα-τα	τὰ μέλι-τα
Gén.	τῶν σωμά-των	τῶν μελί-των
Dat.	τοῖς σώμα-σι (de σωμάτεσι, σώματσι)	τοῖς μέλι-σι
Accus.	τὰ σώμα-τα	τὰ μέλι-τα
Voc.	σώμα-τα.	μέλι-τα.

SINGULIER.

Nom.	τὸ γόνυ, le genou,
Gén.	τοῦ γόν-ατος
Dat.	τῷ γόν-ατι
Accus.	τὸ γόνυ
Voc.	γόνυ

DUEL.

Nom. Accus.	τὼ γόν-ατε
Gen. Dat.	τοῖν γον-άτοιν

PLURIEL.

Nom.	τὰ γόν-ατα
Gén.	τῶν γον-άτων
Dat.	τοῖς γόν-ασι (1)
Accus.	τὰ γόν-ατα
Voc.	γόν-ατα.

---

(1) γονάτεσσι, Théocr. 16, 11. Sur γούνασι, voy. §. 84, *Rem.* 3.

2.° Terminaison ν, ρ, ς (ξ, ψ).

SINGULIER.

Nom.	ὁ μήν, le mois,	ὁ ποιμήν, le berger,
Gén.	τοῦ μην-ός	τοῦς ποιμ-ένος
Dat.	τῷ μην-ί	τῷ ποιμ-ένι
Accus.	τὸν μῆν-α	τὸν ποιμ-ένα
Voc.	μήν	ποιμήν

DUEL.

Nom. Accus.	τὼ μῆν-ε	τὼ ποιμ-ένε
Gén. Dat.	τῶν μην-οῖν	τοῖν ποιμ-ένοιν

PLURIEL.

Nom.	οἱ μῆν-ες	οἱ ποιμ-ένες
Gén.	τῶν μην-ῶν	τῶν ποιμ-ένων
Dat.	τοῖς (μήνεσι) μη-σί	τοῖς ποιμ-έσι
Accus.	τοὺς μῆν-ας	τοὺς ποιμ-ένας
Voc.	μῆν-ες.	ποιμ-ένες.

SINGULIER.

Nom.	ἡ χείρ, la main,
Gén.	τῆς χειρός
Dat.	τῇ χειρί
Accus.	τὴν χεῖρα
Voc.	χείρ.

DUEL.

Nom. Accus.	τὰ χεῖρε
Gén. Dat.	ταῖν (χειροῖν, Soph. *El.* 1394. Solon. *El.* v. 50), χεροῖν

PLURIEL.

Nom.	αἱ χεῖρες
Gén.	τῶν χειρῶν
Dat.	ταῖς (χείρεσσι, *Il.* γ', 271, etc. Soph. *Ant.* 1297. Eur. *Alc.* 772; mais douteux. χείρεσι, *Il.* υ', 468. *Od.* ό, 461. χέρεσσι, Hésiod. *Th.* 247), χερσί
Accus.	τὰς χεῖρας
Voc.	χεῖρες.

χερός, χερί, χέρα, χερῶν, χέρας, sont aussi ordinaires chez les tragiques, que χειρός, etc. — Sur χείρ, χειρός, se décline φθείρ: seulement, il fait au dat. plur. φθειρσί, et non φθερσί.

SINGULIER.

Nom.	ὁ λέων, le lion,	ὁ γίγας, le géant,
Gén.	τοῦ λέον-τος	τοῦ γίγ-αντος
Dat.	τῷ λέον-τι	τῷ γίγ-αντι
Accus.	τὸν λέον-τα	τὸν γίγ-αντα
Voc.	λέον.	γίγαν

DUEL.

Nom. Accus.	τὼ λέον-τε	τὼ γίγ-αντε
Gén. Dat.	τοῖν λεόν-τοιν	τοῖν γιγ-άντοιν

PLURIEL.

Nom.	οἱ λέον-τες	οἱ γίγ-αντες
Gén.	τῶν λεόν-των	τῶν γιγ-άντων
Dat.	τοῖς λέ-ουσι	τοῖς (γιγ-άντεσι, γίγ-αντσι), γίγ-ασι
Accus.	τοὺς λέον-τας	τοὺς γίγ-αντας
Voc.	λέον-τες.	γίγ-αντες.

SINGULIER.

Nom.	ὁ παῖς, le jeune garçon,
Gén.	τοῦ παι-δός
Dat.	τῷ παι-δί
Accus.	τὸν παῖ-δα
Voc.	παῖ

DUEL.

Nom. Accus.	τὼ παῖ-δε
Gén. Dat.	τοῖν παί-δοιν

PLURIEL.

Nom.	οἱ παῖ-δες
Gén.	τῶν παί-δων
Dat.	τοῖς (παίδεσσι, παίδεσι) παισί
Accus.	τοὺς παῖ-δας
Voc.	παῖ-δες.

SINGULIER.

Nom.	ὁ κόραξ, le corbeau,
Gén.	τοῦ κόρα-κος
Dat.	τῷ κόρα-κι
Accus.	τὸν κόρα-κα
Voc.	κόραξ

DUEL.

Nom. Accus.	τὼ κόρα-κε
Gén. Dat.	τοῖν κορά-κοιν

PLURIEL.

Nom. οἱ χόρα–κες
Gén. τῶν χορά–κων
Dat. τοῖς χόρα–ξι
Accus. τοὺς χόρα–κας
Voc. χόρα–κες.

§. 77. 3. *Déclinaison où, au génitif et au datif singulier, l'ε venant de l'η, est retranché par* SYNCOPE.

SINGULIER.

Nom. ὁ πατήρ, le père,
Gén. τοῦ πατέρος (*Od.* λ', 500.) πατρός
Dat. τῷ πατέρι (*Il.* ἑ, 156.) πατρί
Accus. τὸν πατέρα
Voc. πάτερ

DUEL.

Nom. Accus. τὼ πατέρε
Gen. Dat. τοῖν πατέροιν

PLURIEL.

Nom. οἱ πατέρες
Gén. τῶν πατέρων (rare πατρῶν *Od.* δ', 687; θ', 245.)
Dat. τοῖς (πατέρεσσι) πατράσι, §. 75, 3, 2°. [p. 183, 184].
Accus. τοὺς πατέρας
Voc. πατέρες.

SINGULIER.

Nom. ὁ ἀνήρ, l'homme,
Gén. τοῦ ἀνέρος (*Il.* γ', 61. etc.) ἀνδρός, §. 75 [p. 184, *extr.*]
Dat. τῷ ἀνέρι (*Il.* π', 516. etc.) ἀνδρί
Accus. τὸν ἀνέρα (*Il.* ν', 131.) ἄνδρα
Voc. ἄνερ

DUEL.

Nom. Accus. τὼ ἀνέρε (*Il.* λ', 328.) ἄνδρε
Gén. Dat. τοῖν ἀνέροιν, ἀνδροῖν

PLURIEL.

Nom. οἱ ἀνέρες (*Il.* ἑ, 861. etc.) ἄνδρες
Gén. τῶν ἀνέρων, ἀνδρῶν
Dat. τοῖς (ἀνέρεσσι ἄνδρεσσι *Il.* ἑ, 874. etc.) ἀνδράσι
Accus. τοὺς ἀνέρας (*Il.* ά, 262. etc.) ἄνδρας
Voc. ἀνέρες, ἄνδρες.

Sur πατήρ se déclinent ἡ μήτηρ, ἡ γαστήρ (qui fait au dat. plur. γαστῆρσι et γαστράσι, §. 75), Δημήτηρ, θυγάτηρ. Ces deux derniers mots se présentent presque toujours syncopés; ex.: Δήμητρος pour Δημητέρος, *Il.* β', 696, etc. Eurip. *Alc.* 359; *Suppl.*, 173, etc. Δήμητρα, *Hymn.* Hom. *in Cer.* Eurip. *Suppl.* 362. (Cet accusatif a servi postérieurement à former un nouveau nominatif, Δήμητρα, Δημήτρας, Δήμητραν, Plat. *Cratyl.* 21; Apollod. 1, 5, 1, 2 (1)). θύγατρα pour θυγατέρα, *Il.* ά, 13, 95, 372, etc. θύγατρες, *Il.* ζ', 238; ί, 144, 286; χ', 155; θυγατρῶν, *Il.* β', 715; γ', 124; ζ', 252; ν', 365, etc. Ici se rapportent encore les formes ἀρνός, ἀρνί, plur. ἄρνες, ἀρνάσι (ἄρνεσσιν, *Il.* π', 352), de ΑΡΗΝ, ἀρένος. Au dat. plur. υἱάσι est analogue: voy. §. 90.

§. 78. 4. *Déclinaison contracte.*

1°. Terminaisons ης et ος.

		SINGULIER.	
		contr.	
Nom.	ἡ τριήρης		τὸ τεῖχος
Gén.	τῆς τριήρεος	τειήρους	τοῦ τείχεος, τείχους
Dat.	τῇ τριήρεϊ	τριήρει	τῷ τείχεϊ, τείχει
Accus.	τὴν τριήρεα	τριήρη	τὸ τεῖχος
Voc.	τρίηρες		τεῖχος
		DUEL.	
N. A.	τὰ τριήρεε	τριήρη	τὼ τείχεε, τείχη
G. D.	ταῖν τριηρέοιν	τριηροῖν	τοῖν τειχέοιν, τειχοῖν
		PLURIEL.	
Nom.	αἱ τριήρεες	τριήρεις	τὰ τείχεα, τείχη
Gén.	τῶν τριηρέων	τριηρῶν	τῶν τειχέων, τειχῶν
Dat.	ταῖς τριήρεσι		τοῖς τείχεσι
Accus.	τὰς τριήρεας.	τριήρεις.	τὰ τείχεα, τείχη.

Remarque 1. Sur τριήρης se déclinent les noms propres qui ne sont pas *patronymiques*, ex.: ὁ Σωκράτης, Δημοσθένης. Cependant ceux-ci font

---

(1) Van Staveren *ad* Hygin. f. 147. Dobree *ad* Aristoph. *Plut.* p. 61 ed. Dind. Schæf. *App. Demosth.* p. 308. Spohn a fait sur cette forme la note suivante: « Schol. Lyc. 152, ter. *Vid.* Heyne *ad* Apollod. p. 15, et p. 66. Schol. Lyc. 212; Tzetz. II, p. 57. *Adde quos locos commemorat* Creuzer, *Comment. Herod.* p. 308, *et quos ibi commemorat* Wessel. *et* Staveren. »

quelquefois leur accusatif d'après la première déclinaison, τὸν Σωκράτην, τὸν Ἀντισθένην, τὸν Ἀριστοφάνην. Sur les accus. en —η et en —ην des noms propres, voy. surtout Elmsley, *Examen crit. des Suppl.* de Markl., sur le v. 928, éd. de Leipz. Le même sur Soph. *OEd.* c. 375.

Remarque 2. De σπέος vient le dat. sing. σπῆϊ, *Il.* σ', 4; le dat. plur. σπέσσι, *Od.* α', 15, 73, etc., et σπήεσσι, *Od.* ι', 141; le gén. sing. σπείους, *Od.* ι', 141, de la forme σπεῖος, *Od.* ε', 194. L'η résulte ici du double ε, comme dans Ἡρακλῆος.

Remarque 3. Au génitif les Doriens (1) et les Ioniens contractent en ευς pour en εος. De θάρσος, Hom., *Il.* ρ', 573, fait θάρσευς, pour θάρσεος, θάρσους. De même *Od.* ω', 394, θάμβευς p. θάμβεος, γένευς, *Od.* ο', 533. σάκευς, Hés. *Sc.* 334, 460. (On ne trouve que la contraction —ευς dans δείευς et σπείευς (2)). Tels sont encore Ἀριστοφάνευς, Pind. *Nem.* 3, 35. Εὐμήδευς, Théocr. 5, 134. χείλευς, 7, 20. ὄρευς, *ib.* 46. θέρευς, 9, 12.

Remarque 4. Au génit. et au voc. les Éoliens supprimaient le ς; ex.: Σωκράτου, Σώκρατε. De là en latin, *Pericle*, dans Cic. *Off.* I, 40, 8. Sur ce passage voyez la note de Heusinger.

Remarque 5. Au duel la contraction de εε en η se trouve dans Aristoph. *Thesm.* 24; *Pac.* 820, τὼ σκέλη. *Thesm.* 282, ὦ περικαλλῆ Θεσμοφόρω; et c'est ainsi que, *Av.* 368, il faut, pour la mesure du vers, lire aussi ξυγγένη, au lieu de ξυγγένεε. Ajoutez Plat. *Polit.* p. 258, C. *Rep.* 9, p. 572, A, δύο εἴδη. *Rep.* 8, p. 547, B, ἑκατέρω τὼ γένη. Cette contraction est reconnue aussi pour régulière par Chœroboscus, dans Bekk. *Anecd.* p. 1190, 8. On trouve au contraire dans Plat. *Polit.* p. 260, A, τούτω τὼ γένεε; mais en cet endroit un manuscrit de la collat. de Bekk. p. 313, donne γένε, comme *Rep.* 8: et une inscription de Chandler, II, 4 (Bœckh n.° 12, *a*), nous fait encore connaître κατωρεδε δυο, τω σκελε, τω ζευγε, qui sont ou pour σκέλεε, ζεύγεε, ou pour σκέλει, ζεύγει, d'après l'opinion de Bœckh (*Staatsh.* II, p. 293), et de Buttmann (*Gramm. compl.* p. 187). C'est ainsi que le grammairien Chœroboscus (dans Bekk. *Anecd.* p. 1130, 1190, 8, passage déjà rapporté par Gœttling *ad* Theod. p. 242) cite d'Eschine le Socratique τούτω τὼ πόλει; citation que plus bas, p. 1205, il écrit ainsi: τούτω τὼ πόλη. Ce grammairien ne pouvant produire à l'appui de la forme ει aucune autre autorité que celle d'Eschine, fournirait déjà une preuve de la rareté de cette contraction, quand il ne la reconnaîtrait pas lui-même, en disant, σπανίως δὲ εὑρίσκεται. Il serait donc d'autant plus singulier que cette forme rare se trouvât sur des inscriptions, comme usitée dans la vie commune: aussi me paraît-il plus vraisemblable, que σκέλε, ζεῦγε, γένε, ont été écrits ainsi pour σκέλεε, ζεύγεε, γένεε.

Remarque 6. Si devant εα, se trouve encore une voyelle, alors εα se contracte simplement en α, et non en η; ex.: τὰ χρέα, Plat. *Rep.* 7, p. 555, D, de χρέος, κλέα (κλεῖα, Hésiod. *Th.* 100) de κλέος, pour χρέεα, κλέεα (3). Cet α paraît devenir long par contraction chez les Attiques, comme dans Aristoph. *Nub.* 442. Chez les poètes épiques, au contraire, qui

(1) Greg. p. (136) 298.
(2) Chœrob. *in* Bekk. *Anecd.* p. 1209.
(3) Thom. M. p. 864.

retranchent un ε, il est bref; ex.: Apollon. Rhod. I, 1, παλαιγενέων κλέα φωτῶν; 4, 36, πάτρην τε κλέα τε μεγάρων. Une analogie parfaite se trouve ici avec les formes abrégées δυσκλέα, ἀκλέα, §. 113, *Rem.* 1. La désinence εα a aussi la valeur d'une syllabe dans Hésiod. Ἔργ. 150.

Remarque 7. La forme contracte est propre aux Attiques. Cependant, souvent ils n'emploient pas la contraction au génitif pluriel. C'est ainsi qu'on trouve τριήρεων, dans Xénoph. *H. Gr.* 1, 4, 11, mais τριηρῶν dans Thuc. 6, 46. (Sur l'accentuation τριηρῶν ou τριήρων, voy. Schæf. *App. Demosth.* p. 346, *ad* p. 4617); ὀρέων, Xén. *Anab.* 4, 3, 1; *Cyr.* 3, 2, 1; et ὀρῶν, Plat. *Leg.* 8, p. 833, B. On ne disait point, particulièrement, ἀνθῶν [*florum*], mais ἀνθέων, parce qu'il pouvait facilement se confondre avec le participe de ἀνθέω, ou avec ἀνθ' ὧν (1).

Remarque 8. Les noms propres composés de κλέης, se déclinent sur τριήρης: Ἡρακλέης, Ἡρακλῆς, Θεμιστοκλῆς, Περικλῆς, Νεοκλῆς. κλέης est la forme ionienne, κλῆς est la forme attique. Cependant on trouve Ἡρακλέης dans Eur. *Herc. fur.* 924; *Ion.* 1144 *et pass.* (2).

Nom. — κλέης, κλῆς.

Gén. — κλέός, Ion. (Ἡρακλέος, Hérod. 7, 200, 204. Θεμιστοκλέος, *id.* 7, 143. La désinence — κλέος paraît être, chez les tragiques, toujours à changer en κλέους (3). Ἡρακλῆος partout dans Hom.; on le trouve aussi, mais douteux, dans Eur. *Heracl.* 542. Θεμιστοκλῆος, Hérod. 8, 63). Attiq., κλέους (de κλέεος, Orph. *Arg.* 224. Θεμιστοκλέους, Hérod. 8, 61).

Dat. — κλεῖ, Ion. (Θεμιστοκλέϊ, Hérod. 7, 144. Ἡρακλῆϊ, *Od.* θ', 224). Attiq. κλεῖ et κλέει, ainsi qu'il doit toujours se dire dans les tragiques. Voy. Porson *ad* Eurip. *Med.* 675.

Acc. — κλέα (Ion. κλῆα, comme Θεμιστοκλῆα, Hérod. 8, 57, 61, 79. rare κλῆ, ex.: Ἡρακλῆ, Soph. *Trach.* 476. Plat. *Phædon.* p. 89 C.) Ἡρακλέην se trouve dans Théocr. 13, 73. La forme — κλῆν n'appartient qu'aux modernes (4).

Voc. — κλεες (Θεμιστόκλεες, Hérod. 8, 59. Ἡράκλεες, Eur. *Herc. fur.* 175.) — κλεις (5); Ἥρακλες s'emploie comme interjection chez les prosateurs modernes.

---

(1) Herod. Herm. p. 304. Piers. p. 456. Kœn. *ad* Greg. p. (175) 380. D'Orvill. *ad* Charit. p. 399.

(2) Brunck *ad* Arist. *Thesm.* 169.

(3) Porson. *ad* Eur. *Med.* 675, p. 449. Lips.

(4) Thom. M. p. 423. Phryn. p. 156.

(5) Porson. *ad* Eurip. *Med.* p. 449.

Le génit. — κλους, que donnent les grammaires ordinaires, ne se trouve pas. Cependant Chœroboscus, dans Bekk. *Anecd.* p. 1188, cite Σωκλοῦς, Προκλοῦς. Il y a un nomin. plur. Ἡράκλεες dans Plat. *Theæt.* p. 169 B.

L'accus. — κλεα a l'α long, comme Ἐτεοκλέα, Soph. *Ant.* 23, 194 (1).

§. 79. 2.° Les terminaisons ω et ως font leur génit. en — όος. Elles ne sont usitées qu'au singulier : le duel et le plur. se tirent de la forme ος, sur la deuxième déclinaison; ex. : τὰς εἰκούς, Arist. *Nub.* 559. αἱ λεχοί, Hippocr., *Epidem.* 2, 5, 11. Orph. *Hymn.* 1, 10 : mais le plus souvent ces substantifs, par leur signification même, n'admettent point de plur.

Nom.	ἡ αἰδώς, la pudeur,	ἡ ἠχώ
Gén.	τῆς αἰδόος, αἰδοῦς	τῆς ἠχόος, ἠχοῦς
Dat.	τῇ αἰδόϊ, αἰδοῖ	τῇ ἠχόϊ, ἠχοῖ
Accus.	τὴν αἰδόα, αἰδῶ	τὴν ἠχόα, ἠχώ
Voc.	αἰδοῖ.	ἠχοῖ.

1. Ainsi se déclinent aussi ἡ ἠώς, *l'aurore*, ἡ πειθώ, *la persuasion*, et les noms propres, Λητώ, Σαπφώ. — La forme non contracte ne se présente pas même chez les Ioniens : on ne trouve que Πυθόϊ cité comme de Pindare par Chœroboscus dans Bekker, *Anecd.* p. 1202. Voy. Buttmann *Gr. compl.* p. 186, *note* (2). Mais Λόος dans Pind. *Nem.* 6, 89, est une simple conjecture.

---

(1) Valck. *ad* Eur. *Phœn.* 1258.

(2) Voici cette note :

« Il est remarquable que, d'après Chœroboscus (dans ses *Scholies sur les* Γραμματικοὶ κανόνες de Théodose; voy. *Bibl. Coisl. Cod.* 176; dont j'ai sous les yeux les extraits publiés par Bekker); il est remarquable, dis-je, que les grammairiens ne citent qu'un passage où cette *diérèse* se présente, et encore consiste-t-il dans le datif, tout adverbial, Πυθοῖ, pour lequel Pindare aurait dit Πυθόϊ. Cet exemple est évidemment tiré de la VII.ᵉ *Pyth.*, à la fin, où on lit Πυθοῖ, que les derniers critiques se sont trop hâtés de corriger en Πύθιον. Edouard Gerhard, dans ses *Lect. Apollonianæ*, p. 143, a eu l'attention de faire remarquer la liaison qui existe entre cette notion et quelques traces de *diérèses analogues* que présentent encore les anciens poètes épiques. On rencontre, en effet, dans ces auteurs quelques exemples de ce rhythme évidemment vicieux, où le spondée du cinquième pied est suivi de deux syllabes qui forment par elles-mêmes un seul mot; mais ils sont la plupart de nature à pouvoir être rectifiés par quelques au-

2. Les Ioniens déclinaient l'accus. en —ουν, ex. : τὴν Ἰοῦν Hérod. 2, 41. Λητοῦν *id.* 2, 156. χαχιστοῦν, ἀειεστοῦν dans Hesychius (1). Les Eoliens disaient Λατών (non Λάτων) suivant Chœroboscus, *Hort. Adon.* p. 268. Λάτω d'après le même, Bekker. *Anecd.* p. 1203.

3. Au génit. on trouve dans Pind. *Pyth.* 4, 182, Χαρικλοῖς pour Χαρικλοῦς; mais Bœckh lit ici Χαρικλοῦς. *Cf.* §. 27. Les Eoliens avaient coutume de prononcer ῶς pour οῦς, et c'est ainsi qu'il y a Ἀχῶς dans Mosch. 6, 1 (2).

4. Ainsi se déclinent encore les formes attiques en ώ pour ών, —όνος, ex. : Γοργώ, Γοργοῦς, ἀηδώ, ἀηδοῦς, Soph, *Aj.* 636. χελιδώ (χελιδοῖ, voc. Anacr. *fr.* dans Héphestion p. (22) 39), εἰκώ, pour Γοργών, ἀηδών, χελιδών, εἰκών, —όνος. De même encore Γοργούς pour —όνας, Hésiod. *Th.* 274. *Voy.* §. 89.

5. Relativement à l'accent, il est à remarquer que, dans les noms en ώ, dont l'accus. est en ώ, ce dernier cas, quoique formé de la contraction όα, prend, non le circonflexe, mais l'aigu : τὴν ἠχώ, τὴν Λητώ (3).

§. 80. 3.° Terminaison ις et ι.

SINGULIER.

	Ion.		Attiq.
Nom.	ἡ πόλις,	la ville,	
Gén.	τῆς πόλιος πόλεος		πόλεως
Dat.	τῇ πόλϊϊ (πόλι) πόλεϊ		πόλει
Accus.	τὴν πόλιν		

tres considérations (je mets même de ce nombre le cas εἴασ' Ἕκτωρ [Hom. *Il.* κ', 299]; car l'élision fait ici réunir dans la prononciation le mot qui précède à celui qui suit); ou bien ce sont manifestement des contractions, dont on doit en conséquence faire simplement la résolution ou *diérèse*. On n'en compte que six de cette espèce, savoir, αἰδῶ, une fois, ἠῶ, trois fois, et Λητοῦς deux fois. Il est certain que ces mots dans ces passages se prononçaient en divisant la diphthongue. Peut-être même l'unique exemple qui subsiste encore aujourd'hui en opposition à cette règle, δήμου φῆμις (*Od.* ξ', 239), trouve-t-il sa solution dans ce qui a été dit plus haut §. 35, *Rem.* 6, savoir que la forme primitive du génit. était οο, d'où est venu ου. » GL.

(1) Valck. *ad* Herod. p. 181, 8. Gregor. p. (200) 427 *cum not.* Schæf. Fisch. I, p. 411. Schæf. *Melet.* p. 93.

(2) D'Orvill. *Vann. cr.* p. 461, 528. Toup. *ad* Longin. p. 391 *sq.* (245). Bekker. *Anecd.* p. 1201.

(3) Schol. *ad Il.* β', 262. Chœrobosc. *in* Bekk. *Anecd.* p. 1203 *sq.*

Duel.

	Ion.	Attiq.
Nom. Acc.	τὰ πόλιε πόλεε	
Gén. Dat.	ταῖν πολίοιν πολέοιν	πόλεων

Pluriel.

Nom.	αἱ πόλιες πόλεες	πόλεις
Gén.	τῶν πολίων πολέων	πόλεων
Dat.	ταῖς πόλισι πόλεσι	
Accus.	τὰς πόλιας πόλεας	πόλεις.

Singulier.

	Ion.	Attiq.
Nom.	τὸ σινήπι, la moutarde (1).	
Gén.	τοῦ σινήπιος σινήπεος	σινήπεως
Dat.	τῷ σινήπιϊ σινήπεϊ	σινήπει
Accus.	τὸ σίνηπι	

Duel.

Nom. Acc.	τὼ σινήπιε σινήπεε	
Gén. Dat.	τοῖν σινηπίοιν σινηπέοιν	σινήπεων

Pluriel.

Nom.	τὰ σινήπια σινήπεα	
Gén.	τῶν σινηπίων σινηπέων	σινήπεων
Dat.	τοῖς σινήπισι σινήπεσι	
Accus.	τὰ σινήπια σινήπεα.	

Remarque 1. Ainsi se déclinent, ὁ μάντις, ὁ ὄφις, ἡ δύναμις, ἡ στάσις, ἡ φύσις, ἡ ὕβρις, ἡ πρᾶξις, etc. Suivant les anciens grammairiens (2), πόλιος, πόλιϊ, est du dialecte commun (κοινόν), tandis que πόλεος, πόλεϊ, par ε, appartient au dialecte ionien. Mais chez les auteurs ioniens et doriens, on ne trouve presque, au génit. sing., au nom., au génit. et à l'acc. plur., que la déclin. par ι (3), rarement celle par ε; ex.: πόλεων, *Il.* ε', 744. Mais au datif on trouve plus fréquemment εϊ, ει ou ι. Au génitif et aux autres cas, se rencontre aussi la terminaison ηος, ex.: πόληος, *Od.* α', 185; ζ, 40; *Il.* β', 811; πόληϊ, *Il.* γ', 50; comme πόληες, πόληας. Chez les Attiques on trouve, quoique rarement, la forme εος, comme ὕβρεος, Arist. *Plut.* 1045. πόλεος Soph. *Ant.* 162. Eur. *Hec* 860. *Ion.* 607, *et pass.* ὄφεος, *Suppl.* 703, 1329. *Bacch.* 1027 (4); κόνεος, *Cycl.* 641, qu'exige le mètre (5), pour κόνεως. — De εος vient la forme dorique ευς,

(1) Lobeck *ad* Phryn. p. 288.
(2) Gregor. p. (186) 401 *sqq.*
(3) Fisch. I, p. 406.
(4) Fisch. I, p. 405 *sq.*
(5) M. Matthiæ dit *neutrum*, fautivement sans doute pour *metrum*. GL

πόλευς, Théogn. 754, Br. — La forme πόλεως est fort souvent de deux syllabes, ◡-, chez les poètes attiques, et comme *Il.* β', 811, φ', 567, où les uns lisent πόληος, d'autres πόλεως ou πόλεος et πόλιος (comme πόλιας, *Od.* θ', 560) (1).

Remarque 2. Fort souvent on trouve chez les Ioniens le datif avec un seul ι long, parce qu'il résulte de la contraction de ιι; ex.: κόνι, *Od.* λ', 191; μῆτι pour μήτιϊ, *Il.* ψ', 315. Θέτι, *Il.* σ', 407. Hérod. 7, 191. Δί, Pind. *Ol.* 13, 149, *et pass.* πόλι, Hérod. 1, 105; 2, 30; δυνάμι, Hérod. 2, 102. ὄψι, Hérod. 2, 141. στάσι, Hérod. 7, 153. ἀνακρίσι, 8, 69. Homère a toujours πόσεϊ, *Il.* ε', 71, et πόσει, *Od.* λ', 430; ρ', 555; τ', 95; quoiqu'il n'emploie que le génit. πόσιος: et de même αἴδρεϊ, *Il.* γ', 219 (2). On rencontre aussi dans Hérod. στάσει, 1, 150, 173; ἀκροπόλει, 1, 154; δυνάμει, 1, 192.

Remarque 3. Au lieu de l'accus. en ιν, on rencontre aussi la forme en α; ex.: πόληα, Hes. *Sc.* 105.

Remarque 4. Le vocatif en ῐ, bref, est exigé par la mesure du vers, *Il.* α', 106. Æsch. *Eum.* 164, μάντι. Soph. *Œd. T.* 380, τυραννί. *ib.* 151. φάτι, Eur. *Androm.* 1179. Aristoph. *Ach.* 971, πόλι. χρυσόπτι, Pind. *Isthm.* 1, 1. C'est ainsi qu'on trouve ὦ νεᾶνι, sans variante, dans Eur. *Andr.* 192; πόσι, Eur. *Alc.* 330. Dans d'autres endroits les manuscrits ne s'accordent pas, comme dans Soph. *El.* 785. Eur. *Ph.* 190. Νέμεσι. (*al.* Νέμεσις). Arist. *Ran.* 920, ξύνεσι.

Remarque 5. Au duel se représentent les variantes φύση et φύσει, Plat. *Rep.* III, p. 410, E, et τὰ πόλη, Isocr. *De Pac.* p. 183, C, dans un manuscrit de Bekker (p. 246, *Oxon.*); à quoi se rapporte le duel τούτω τὼ πόλει, dont nous avons parlé §. 78, *Rem.* 4. — Au génit. on trouve τοῖν γενεσέοιν, Plat. *Phæd.* p. 71, E, sur quoi Heindorf, §. 44, cite τοῖν κινησέοιν, du traité *de Legg.* 10, p. 898, A; et ταῖν πολέοιν, d'Isocr. *Paneg.* p. 55, ed. H. Steph. (c. 21).

Remarque 6. Au plur., dans Hérod., le nom. est en —ιες, ex.: αἱ συμβάσιες, 1, 74; et l'accus. en —ιας, τὰς ἀποκρίσιας, 1, 90. De même encore πόλιας, Eur. *Andr.* 484, dans un chœur; il est de deux syllabes, *Od.* θ', 560, où, *ib.* 574, on trouve aussi πόλεις. — A l'accus. plur. la terminaison est aussi en —ις (au nomin. un seul manuscrit d'Hérod. 7, 22, donne πόλις μὲν αὗται; ailleurs, c'est πόλιες, comme 1, 151): ex.: ἀκοίτις, *Od.* κ', 7, pour ἀκοίτιας, et dans la fin de vers si fréquente, βοῦς ἧνις εὐρυμετώπους. πόλις, Hérod. 2, 41; 7, 109. Σάρδις, 1, 15. ὄφις, 2, 75. πίστις, 3, 7. πανηγύρις, 2, 58 (4). — Il existe un datif πολίεσι dans Pind. *Pyth.* 7, 8, et dans un traité entre les Lacédémoniens et les Argiens rapporté par Thuc. 5, 77; mais d'autres y lisent πολίεσσι (5), comme *Od.* φ', 252. La forme πόλισι se présente dans Hérod. I, 151: πόλεσι est plus usité chez les Ioniens.

---

(1) Markl. *ad* Eur. *Suppl.* 481.

(2) Eustath. *Il.* γ', p. 407, 38. *Schol. Ven. Il.* γ', 219.

(3) Porson. *ad* Eur. *Ph.* 187.

(4) Kœn. *ad* Gregor. p. (225) 475 *sq.*

(5) Bœckh. *ad* Pind. p. 486. *Cf.* Buttmann, *Gramm. compl.* p. 182, *Note.* [Voici cette note. « Il est difficile d'éclaircir comment cette forme

Remarque 7. Le mot ionien ὄϊς, ὄϊος (accus. sing. οἶϊδα, Théocr. 1, 9; et ὄϊν, *ib.* 11; dat. plur. ὀΐεσσι, dans Hom., οἴεσι, *Od.* ο', 385, et ὄεσσι, *Il.* ζ', 85; λ', 106; *Od.* ι', 418; accus. ὄϊς, pour ὄϊας, *Od.* ι', 244; Théocr. 9, 17); est constamment contracté par les Attiques: οἶς, οἰός, οἶϊ, οἶν. Plur.: οἶς, οἰῶν, οἰσί, οἶας et οἶς (1).

Remarque 8. Des mots, qui d'ailleurs font leur génit. en —ιδος, —ιθος, —ιτος, se déclinent quelquefois aussi de cette manière. Θέμιος dans Hérod. Κύπριος, Théocr. 11, 16; où toutefois la plupart des manuscrits donnent Κύπριδος. μήνιος dans Hom., μήνιδος dans Plat. *Rep.* 3, p. 390, E. Ἀναχάρσιος, Plat, —ιδος, Aristot. Θέτιος, Pind. *Ol.* 9, 115; *Isthm.* 8, 60, 104. Πάριος, *Il.* γ', 325. Pind. *Pyth.* 6, 33 (2), τοὺς φθοῖς, comme τὰς οἶς, pour τοὺς φθοΐδας, Arist. *Plut.* 677 (3). τοὺς ἄνω κλά-

---

avec un σ seul, et celle avec deux σσ, se sont conservées dans la prose dorique usuelle. En effet, elles se montrent toutes deux dans ce qui nous reste des prosateurs doriens, fragments où il règne d'ailleurs sur ce point si peu d'accord. *Voy.* Schæfer et Kœn *ad* Greg. Cor. *in Dor.* 145, Maittaire, p. 368, *b*, *c*, et les fragments des Pythagoriciens recueillis par Th. Gale, p. 701 *sq.* On peut donc supposer en toute sûreté que la forme avec redoublement du σ a été fréquemment introduite, même hors de la poésie, pour des raisons d'euphonie. Mais la forme simple, établie sur des principes solides et des passages incontestables, tirés des poètes, n'a pas moins de titres pour appuyer sa légitimité. Seulement, comme nous l'avons dit, il est difficile, pour notre oreille du moins, de bien déterminer la limite qui les sépare l'une de l'autre. Si donc, dans Pind. *Pyth.* 7, 9, uniquement parce que la forme πολίεσσι se trouve aussi dans une partie des manuscrits (ce qui ne pouvait manquer d'arriver), la forme πολίεσι (qui d'ailleurs n'était point familière aux copistes) a été bannie du texte le plus récent, sans allégation d'aucun principe métrique; et si conséquemment le vers strophique a été changé, la grammaire est, jusqu'à présent, encore en droit de réclamer. — Il est toutefois digne de remarque que la forme en εσιν se trouve dans un vers d'un auteur attique, cité par Athénée, III, p. 86, *c.* (t. I, p. 338, Schweigh.) et qui doit s'écrire ainsi:

Λεπάσιν *, ἐχίνοις, ἐσχάραις, βελόναις τε, τοῖς κτένεσίν τε.

De κτείς, κτενός, nom d'une espèce de coquillage. Comme ici la forme κτεσίν pouvait aussi entrer dans le vers, l'autre n'a sans doute été préférée que pour la clarté. — Du reste, cette forme avec un seul σ est d'autant plus rare dans tous les genres de poésie, que la forme avec le double σ, jointe à la forme ordinaire sans ε, donnait une liberté suffisante pour le mètre. » GL.]

(1) Pierson. *ad* Mœr. p. 274.

(2) Gregor. p. (144) 311.

(3) Suid. *s. v.* Pierson. *ad* Mœr. p. 386.

* Buttmann donne Δεπάσιν, qui nous a paru n'être qu'une faute typographique. GL.

ζοντας ὄρνις, Soph. *Œd. T.* 966, pour ὄρνιθας. *Cf.* Eur. *Hipp.* 1072. Arist. *Av.* 1250, 1609, et ὄρνεις, Athen. 9, p. 373, D, E (1). ὄρνεων, Arist. *Ach.* 261, 305.

§. 81. 4.° Terminaison υς et υ; gén. εος, εως et υος.

1. υς, εος.

		SINGULIER.	
Nom.	ὁ πῆχυς		τὸ ἄστυ
Gén.	τοῦ πήχεος	Attiq. πήχεως	τοῦ ἄστεος, ἄστεως
Dat.	τῷ πήχεϊ	πήχει	τῷ ἄστεϊ, ἄστει
Accus.	τὸν πῆχυν		τὸ ἄστυ
Voc.	πῆχυ		ἄστυ
		DUEL.	
N. A.	τὼ πήχεε		τὼ ἄστεε
G. D.	τοῖν πηχέοιν		τοῖν ἀστέοιν
		PLURIEL.	
Nom.	οἱ πήχεες	πήχεις	τὰ ἄστεα, ἄστη
Gén.	τῶν πηχέων		τῶν ἀστέων
Dat.	τοῖς πήχεσι		τοῖς ἄστεσι
Accus.	τοὺς πήχεας	πήχεις	τὰ ἄστεα, ἄστη
Voc.	πήχεις.	πήχεις.	ἄστεα, ἄστη.

Ainsi se déclinent encore πέλεκυς, πρέσϐυς, et le plur. de ἔγχελυς (2).

Remarque 1. Ἄστυ se présente avec deux formes au génit. chez les Attiques; ἄστεος, Plat. *Leg.* 5, p. 746 A (aussi dans Bekker), Xénoph. *Hist. gr.* 2, 4, 7. Eur. *Or.* 729, 801, *et passim.* ἄστεως, Eur. *Or.* 761; *Phœn.* 870; *El.* 246; Thuc. 8, 92. Toutefois la mesure du vers n'empêche pas d'écrire aussi ἄστεως dans les deux premiers passages, ainsi que dans les *Phœn.* 377, comme le prétend Elmsley *ad* Soph. *Œd. T.* 762, et Schæf. *ad* Eur. *Or.* 719, éd. Porson.

Remarque 2. L'accusatif pluriel des mots en υς n'est pas toujours contracté par les Attiques : πήχεας, par exemple, se trouve dans Aristoph. *Ran.* 811. C'est ainsi qu'ils ne contractaient pas le gén. plur. de ces mêmes noms (3). ἄστη se trouve dans Eur. *Suppl.* 954. Au contraire —εας dans πελέκεας ne fait qu'une syllabe, *Od.* τ', 573; φ', 120, de même que —εων dans πελέκεων, *ib.* τ', 578.

---

(1) Schæf. *ad* Greg. p. 476.

(2) Ἔγχιλυς dans M. Matthiæ n'est sans doute qu'une faute typographique. GL.

(3) Mœris, p. 327, *ubi v.* Pierson. Phrynich. p. 245, *c. n.* Lobeck.

§. 82. SINGULIER.

2. υς, υος.

Nom.	ὁ ἰχθύς, le poisson ;
Gén.	τοῦ ἰχθύος
Dat.	τῷ ἰχθύϊ
Accus.	τὸν ἰχθύν
Voc.	ἰχθύ.

DUEL.

N. A.	τὼ ἰχθύε
G. D.	τοῖν ἰχθύοιν.

PLURIEL.

Nom.	οἱ ἰχθύες	
Gén.	τῶν ἰχθύων	
Dat.	τοῖς ἰχθύσι	
Acc.	τοὺς ἰχθύας	ἰχθῦς (1).
Voc.	ἰχθύες.	

Remarque 1. Les finales —ύς, —ύν, des substantifs [*oxytons*] sont longues suivant la règle, ex.: Eur. *Ion.* 1024, ἰσχὺν ἔχοντ' ἄν.... Cependant on trouve aussi des exemples de la brièveté de ces désinences; comme dans Soph. *Antig.* 1144, χλιτύν. Eur. *Cycl.* 574, νηδύν, et souvent ailleurs (2). Les *barytons*, au contraire, ont la finale brève, excepté dans Eur. *Herc. f.* 5, Σπαρτῶν στάχυς ἔβλαστεν, suivant la leçon d'Alde et des manuscrits: mais Barnes y a inséré un γ', et Spitzner (*Anw.* §. 139, 1. *Anm.*) veut lire Σπαρτῶν στάχυς βλάστησε.

Remarque 2. L'accus. ύα, pour ύν, ne se présente proprement que chez les écrivains d'un âge postérieur, comme dans Théocr. 26, 17: ἐπ' ἰγνύ' ἀνειρύσασαι (3).

Remarque 3. Le vocatif en υ est très rare. ἰχθύ, avec υ long, se trouve dans un fragm. de Cratès, conservé par Athén. VI, p. 267, F (t. II, p. 526, Schw.): mais γένυ, avec υ bref, dans Eur. *Androm.* 1184.

Remarque 4. L'υ se fond souvent aussi avec la voyelle suivante pour former une seule syllabe, comme *Il.* π', 526, αὐτός τ' ἀμφὶ νέκυι κατατεθνηῶτι μάχωμαι; *cf.* 565; ω', 108; *Od.* η', 270, ἢ γὰρ ἔμελλον ἔτι ξυνέσεσθαι οἰζυῖ. *Od.* θ', 253, ὀρχηστυῖ; *Od.* κ', 544, ἰξυῖ; *Od.* λ', 514, ο', 105; πληθυῖ. Hésiod. *Theog.* 333, Κητὼ δ' ὁπλότατον Φόρκυι φιλότητι μιγεῖσα. Cela paraît être arrivé au génit. plur. dans le mot Ἐριννύων, Eur. *Iph. T.* 938, 977, 1468: à moins qu'il ne faille là écrire plutôt Ἐρινύων. Mais dans Eur. *Troad.* 461, ὡς μίαν τριῶν Ἐριννύν (non Ἐριννύων, Ἐριννῦν) est la construction poétique préférée par les tragiques. C'est ainsi peut-

---

(1) Fisch. I, p. 416.

(2) Buttm. *Gramm. compl.* p. 174, *not.* Spitzner, *De prod. brev. syll.* p. 67. *Princ. de pros. gr.* §. 138, 2. Ma note sur Eur. *Hipp.* 226.

(3) Schæf. *ad* Theocr. *l. c.*

être que γενύων est de deux syllabes dans Pind. *Pyth.* 4, 401 (1). — Au dat. plur. on trouvait autrefois νεκύεσσι de trois syllabes, *Od.* λ', 568; où on lit maintenant νέκυσσιν, comme γένυσσιν, *Il.* λ', 416. πίτυσσιν, *Od.* ι', 186 (2). — A l'accus. γένυας, *Od.* λ', 320; ἰχθῦς, *Od.* ε', 53; κ', 124, etc. δρῦς, *Il.* λ', 494. νέκυς, *Od.* ω', 417. ἴτυς, Hérod. 8, 89 (3). — Le nom. plur. contracte αἱ ἄρκυς se présente dans Xénophon, *De venat.* 2, 5; 6, 2; 10, 2.

§. 83. 5.° Terminaison ευς.

Singulier.

	Ion.	Attiq.
Nom.	ὁ βασιλεύς	
Gén.	τοῦ βασιλέος, βασιλῆος	βασιλέως
Dat.	τῷ βασιλέϊ, βασιλῆϊ	βασιλεῖ
Accus.	τὸν βασιλέα, βασιλῆα	βασιλέα et —σιλῆ
Voc.	βασιλεῦ	

Duel.

N. A.	τὼ βασιλέε, βασιλῆε	
G. D.	τοῖν βασιλέοιν	

Pluriel.

Nom.	οἱ βασιλέες, βασιλῆες	βασιλεῖς et —σιλῆς
Gén.	τῶν βασιλέων	
Dat.	τοῖς (βασιλήεσσι) βασιλεῦσι	
Accus.	τοὺς βασιλέας, βασιλῆας	βασιλεῖς et —σιλέας.
Voc.	βασιλέες.	

Remarque 1. Les mots qui, devant la terminaison ευς, ont une voyelle, contractent έως en ῶς au génit., et έα en ᾶ à l'accus. sing. et plur.; ex.: Πειραιεύς, Πειραιέως (Plato, *Rep.* 4, p. 439, E), Πειραιῶς, Xen. *Hist. G.* 2, 2, 3. Thuc. 2, 93; accus. Πειραιᾶ. χοεύς, gén. χοῶς, Aristoph. *Thesm.* 347. accus. χοᾶ, Arist. *Equ.* 95. ἁλιῶς, Phérécrate dans Bekk. *Anecd.* p. 383, 30. Μηλιᾶ, Æsch. *Pers.* 484 (4). ἀγυιᾶς pour ἀγυιέας. χοᾶς, Aristoph. *Eccl.* 44; *Nub.* 1238; *Acharn.* 1000, 1068. Ἑστιαιᾶς, Thuc. 1, 114 (5).

Remarque 2. La forme du génit. —έος se présente aussi chez les

(1) Bœckh. *ad* Pind. *Ol.* 13, 82. Herm. *Elem. d. m.* p. 53.
(2) Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 46. Jacobs *ad Anthol. Palat.* I, p. 93.
(3) Maittaire, p. 336. Fisch. I, p. 364. Heyne, *Obss. ad Il.* T. V. p. 522 *sq.*
(4) Etym. M. p. 189, 50. Pierson. *ad* Mœrin, p. 6, 314, *sq.* 412. Kœn. *ad* Gregor. p. (70) 163. Fisch. I, p. 129, 409.
(5) Harpocr. v. Ἀγυιᾶς. Pierson. *ad* Mœr. p. 6. Duker. *ad* Thuc. 1, 107. Hemsterh. *ad* Luc. I, p. 472. Bip. Voy. p. 102, *not.* 2.

poètes attiques : Θησέος, Eur. *Suppl.* 986; ἀριστέος, *Iph. A.* 27. Νηρέος, *Ion.* 1101, dans des anapestes. υἱέος, mais qui, ne venant point de υἱεύς, est reconnu pour régulier (voy. §. 90), et il se trouve dans Plat. *Rep.* 2, p. 387 E, sans var., et très souvent comme var. de υἱέως, par exemple dans Thuc. 1, 13 (1). C'est ainsi que Thomas Magister enseigne qu'il faut écrire δρομέος, et non δρομέως. — Cette terminaison est souvent d'une syllabe, *Il.* β', 566, Μηκιστέος υἱὸς Ταλαϊονίδαο ἄνακτος. *Il.* α', 489, Διογενὴς Πηλέος υἱός, comme π', 21, 203. *Od.* λ', 477 (au contraire Πηλέος fait un dactyle *Il.* σ', 18. υ', 2. φ', 139. χ', 8, 250. *Od.* ω', 36). On ne trouve qu'une fois Ὀδυσεῦς [pour Ὀδυσέος], *Od.* ω', 397, par analogie avec θάμβευς, θάρσευς, γένευς; mot où la syllabe brève précédente a peut-être empêché d'écrire Ὀδυσέος en trois syllabes (2). — La forme —ῆος était encore usitée du temps de Solon dans l'ancien dialecte attique. Voy. Lysias, p. 361, ed. R. On ne la rencontre qu'une fois chez les poètes attiques, Eur. *Iph. A.* 1063. Elle n'est même pas généralement usitée chez les poètes; on ne trouve jamais Ἀτρῆος, Τυδῆος. Dans Hérodote les manuscrits varient entre βασιλέος et βασιλῆος. La terminaison —εως est souvent prononcée en une seule syllabe, Eur. *Iph. A.* 951, ὡς οὐχὶ Πηλέως, ἀλλ' ἀλάστορος γεγώς.

Remarque 3. A l'accus. sing. la terminaison —α, précédée de η, est brève dans la forme ionienne, et longue dans la forme attique après ε, suivant le changement de quantité remarqué plus haut (3). Cependant on trouve des exemples de la brièveté de cette dernière finale, comme dans Eur. *Hec.* 882, ξὺν ταῖσδε τὸν ἐμὸν φονέα τιμωρήσομαι. *Cf.* *El.* 603, 768 (4). Je ne connais aucun exemple de l'allongement de l'accus. plur. Quelquefois —έα ne fait qu'une syllabe: Γηρυονέα, Hésiod. *Th.* 981. Eur. *Iph. A.* 1351 : τίνα δὲ φεύγεις, | τέκνον; — Ἀχιλλέα | τόνδ' ἰδεῖν αἰ|σχύνομαι. Arist. *Ran.* 76 : εἶτ' οὐχὶ Σοφοκλέα πρότερον ὄντ' Εὐριπίδου. Voy. la note de Brunck (5). Cela arrive toujours à la fin du vers héroïque (6). Au lieu de —έα les Grecs écrivent aussi ῆ, mais non à la fin du vers héroïque : Τυδῆ, *Il.* δ', 384. Μηκιστῆ, ο', 339. Ὀδυσῆ, *Od.* τ', 136. βασιλῆ, Hérod. 7, 220. ἱερῆ, Eur. *Alc.* 25. Ὀδυσσῆ, *Rhes.* 708. Ἀχιλλῆ, *El.* 439. ξυγγραφῆ, Arist. *Ach.* 1150 (6).

Remarque 4. Le nomin. plur. attique —ῆς paraît venir de l'ionien —ῆες ou —έες (comme τριήρη de τριήρεε, §. 79, *Rem.* 4), et non de

---

(1) Thom. M. p. 865. Bekker. *Anecd.* p. 68, 12. Lobeck. *ad* Phryn. p. 68. Sur le gén. έος voy. Gregor. p. (28) 67.

(2) *Journ. littér. d'Iéna*, 1809, n.° 244, p. 130.

(3) Drac. p. 26, 7; 115, 6. Pierson. *ad* Mœrid. p. 192. Etym. M. p. 189, 5.

(4) Markl. *ad Suppl.* 37. Valck. *ad Phœn.* 1258. Pierson. *l. c.* Porson. *ad* Eur. *Hec.* 876. Monk. *ad Hipp.* 1148.

(5) Monk. *ad* Eur. *Hipp.* 1148. *Alc.* 25.

(6) Herm. *in Add. ad* Greg. Cor. p. 879 *sq.*

(7) Fisch. I, p. 121, 129 *sq.* Schæf. *ad* Greg. p. 162 *sq.* *Cf.* ma note sur Eurip. *Alc.* 25. Eustath. *ad Il.* δ', p. 487, 10. Eustathe voit ici une apocope de Τυδῆα, et l'*Etym. M.* la terminaison dorique ῆ pour εα.

—εῖς (1). Les grammairiens (Chœrob. *l. c.* Draco, p. 115, 18) n'ont trouvé cette forme à l'accus. que dans Soph. *Ajac.* 390, τούς τε διοσάρχας ὀλέσας βασιλῆς (Br. Erf. Herm. βασιλεῖς), et dans Xénoph. τοὺς νομῆς (peut-être *Cyrop.* I, 1, 2, où les édit. ont νομεῖς et νομέας). Mais elle se trouve aussi dans Thuc. 2, 76, τοὺς Πλαταιῆς, avec la var. Πλαταιεῖς; Xen. *Hellen.* 3, 4, 14: δώδεκα ἱππῆς — ἀπέκτειναν, où Wolf lit ἱππέας. La forme —εῖς ne se présente qu'une fois dans Hom., *Il.* λ', 151, ἱππεῖς, et dans Hésiod. Ἔργ. 246. On ne trouve qu'une fois —ῆες prononcé en une seule syllabe dans Hés. Ἔργ. 261 : ταῦτα φυλασσόμενοι, βασιλῆες, ἰθύνετε δίκας, vers qu'Hermann, sur Hom. *H. in Cer.* 137, n'hésite point à déclarer corrompu. — La forme ionienne —έες est employée par Plat. *Theæt.* p. 169, B, οἱ Ἡρακλέες τε καὶ Θησέες, et la forme —ῆες par Eur. *El.* 882, βασιλῆας, *Phœn.* 857, mais dans des anapestes.

Remarque 5. Au dat. plur. Théocr. 15, 93, présente Δωριέεσσι pour Δωριεῦσι (2). Les grammairiens (3) remarquent υἱέσι et δρομέσι; mais υἱέσι n'a rien à faire ici; δρομέσι, à la vérité, est cité de Callimaque par Chœroboscus, mais Platon a δρομεῦσι (4), *Legg.* 7, p. 822 B.

Remarque 6. L'accus. plur., d'après les remarques des anciens grammairiens (5), dans le dialecte attique pur, est en —έας, et non en —εῖς. Cependant on trouve aussi εῖς, ex.: βασιλεῖς, Xén. *Mem. S.* 3, 9, 10. Plat. *Alcib.* 1, p. 120, A. ἱππεῖς, Xén. *Ages.* 2, 13 (mais *ibid.* 3, ἱππέας). Un exemple singulier est celui que présente Plat. *Legg.* 12, p. 943, A B.: εἰσάγειν ὁπλίτας μὲν εἰς τοὺς ὁπλίτας, ἱππέας δὲ εἰς τοὺς ἱππεῖς: mais dans ce passage plusieurs manuscrits de la collat. de Bekker donnent aussi εἰς τοὺς ἱππέας. On trouve une seule fois —έας prononcé en une syllabe dans Eur. *Rhes.* 480, οὐ τούσδ' ἀριστέας φασὶν Ἑλλήνων μολεῖν; mais on lit en cet endroit ἀριστεῖς dans deux manuscrits.

§. 83 *bis*. 6.° Terminaison ας, ατος.

SINGULIER.

Nom.	τὸ κέρας, la corne,	τὸ κρέας, la chair,
Gén.	τοῦ κέρατος, κέραος, κέρως	τοῦ κρέαος, κρέως
Dat.	τῷ κέρατι, κέραϊ, κέρᾳ	τῷ κρέαϊ, κρέᾳ
Acc.	τὸ κέρας	τὸ κρέας
Voc.	κέρας	κρέας

---

(1) C'est ce qu'affirme Eustathe *ad Il.* α', p. 50, 18, et avec lui Brunck. *ad* Soph. *Œd. T.* 18. Erfurdt *ad* Soph. *Aj.* 186. Chœrobosc. dans Bekk. *Anecd.* p. 1195 (*cf.* Etym. M. p. 473, 37). Dawes *Misc. cr.* p. 122. Lobeck. *ad* Soph. *Aj. l. c. Cf.* Markl. *ad* Eurip. *Suppl.* 666. Schæf. *ad* Greg. p. 101. *Cf.* Interpr. *ad* Thuc. 1, 67.

(2) Gregor. p. (154) 333 *sq.*

(3) Thom. M p. 866. Chœrobosc. *in* Bekk. *Anecd.* p. 1185.

(4) Lobeck. *ad* Phryn. p. 69.

(5) Thom. M. p. 354. Bekk. *Anecd.* p. 87, 14; p. 1191. Fisch. I, p. 122; 414 *sq.*

Duel.

Nom. Acc. τὼ κέραε, κέρα
Gén. Dat. τοῖν κεράοιν, κερῷν

Pluriel.

Nom.	τὰ κέρατα, κέραα, κέρα	τὰ κρέατα, κρέαα, κρέα
Gén.	τῶν κεράτων, κεράων (1), κερῶν	τῶν κρεάτων, κρεάων κρεῶν
Dat.	τοῖς κεράεσσι (2), κεράσσι	τοῖς κρέασι, etc.
Acc.	τὰ κέρατα, κέραα, κέρα	
Voc.	κέρατα, κέραα, κέρα.	

Remarque 1. Sur κέρας se déclinent τέρας et οὖας (ion. pour οὖς), κέρατος, Xén. *Hist. gr.* 7, 5, 24. τέρατα, *Od.* μ', 394. οὔατος, οὔατα, est si familier à Homère, que de là s'est formé l'attique ὤτος, ὦτα. — De cette déclinaison par un τ dérivent aussi les adjectifs ὑψικέρατα πέτραν, Aristoph. *Nub.* 597; de Pind. Voy. *Pindari fr. ed.* Heyn. p. 139; ed. Bœckh. p. 684. πυργοκέρατα dans Bacchylide, suivant Kœn. *ad* Greg. p. (208) 443. κεράτινος, τερατοσκόπος, τερατώδης. Cependant les formes sans τ sont plus ordinaires; c'est ainsi qu'on ne trouve toujours dans Hom. que κέρα, κέρα, κεράεσσι, κέρασι. κέραος, Léonid. *in Anthol. Palat.* I, p. 138, n.° 188. κεράων, *Od.* τ', 566. τέρατα se trouve *Od.* μ', 394; mais τέρα dans Apoll. Rh. 4, 1410 (3). τεράων, *Il.* μ', 229. τεράεσσι, *Il.* δ', 398, etc. τέρα, τερῶν sont appelés attiques par les grammairiens. Mœris, p. 366, 369 (voy. Piers.), et Thomas Magister, p. 840. οὔατα, au contraire, ne se trouve jamais sans τ. — L'α dans κέρα paraît être long de sa nature; car *Il.* δ', 109, il peut aussi n'être bref qu'à cause de la voyelle suivante, τοῦ κέρα ἐκ κεφαλῆς ἑκκαιδεκάδωρα πεφύκει (4). La forme avec τ n'a peut-être aussi α long qu'à cause du ρ qui le précède dans Anacr. 2, Φύσις κέρατα ταύροις, Ὁπλὰς δ' ἔδωκεν ἵπποις; et dans Eur. *Bacch.* 919. Ces formes, d'après l'analogie de κρατός, κράατος, ont été allongées par les poètes postérieurs en κεράατος, Arat. *Ph.* 174. κεράατα, Oppian. *Cyneg.* 2, 494. τεράατα, Dionys. Perieg. 603. Quint. Cal. 5, 43 (5).

Telle est encore la déclinaison de φρέαρ, qui seulement conserve partout le τ, φρέατος, φρέατι, avec α bref, *Hymn. in Cer.* 99; avec α long, Aristoph. *Pac.* 578: de même φρεάτων, *id. Eccles.* 1004. φρέατα, Thuc. 2, 38. Au lieu de φρέατος, etc., les grammairiens, Chœroboscus, in Bekk. *Anecd.* p. 1221, 1265, et ensuite l'*Etym. M.* p. 800, 14, citent la contraction φρητός, φρητῶν, analogiques pour l'accent avec Κρητός.

§. 84. *Remarque* 2. Sur κρέας se déclinent γῆρας, δέπας, γέρας, et

(1) *Il.* ρ', 521. *Od.* γ', 439. τ', 566.
(2) *Il.* ν', 705. *Od.* τ', 563.
(3) Ruhnk. *ad h. in Cer.* 12.
(4) Drac. p. 116, 16. Hephæst. p. 6, ed. Gaisf.
(5) Buttmann, *Lexil.* p. 229. *Rem.* et *Gramm. compl.* p. 200. Brunck. *ad* Eurip. *Bacch.* 921. *ad* Soph. *El.* 443.

autres, qui ne prennent jamais de τ; ex. : δέπαϊ, *Il.* ψ', 196. γήραος, γήραϊ, dans Hom. σέλαος, Hom. *H. in Cer.* 189. κνέφαος, *Od.* σ', 370. Au datif, ce poète a souvent γήρα, δέπα (comme κέρα, *Il.* λ', 385, et c'est ainsi, ce semble, qu'il faudrait écrire dans les endroits où on lit à présent γήρα', δέπα', *Od.* κ', 316; λ', 136 (1)), σέλα, formes qui sont seules en usage chez les Attiques, κνέφα, Xén. *Cyrop.* 4, 2, 15. *Hist. gr.* 7, 1, 15. Au plur. on ne trouve que la forme avec un α, tantôt bref, comme κρέα, *Od.* ι', 162, *et pass.*; Eur. *Cycl.* 126; Arist. *Nub.* 339; et aussi monosyllabe, *Od.* ι', 347; σκέπα, Hés. Ἔργ. 550 : tantôt long, particulièrement chez les Attiques : Soph. *El.* 443, γέρα τάδ' σὺν τάφοισι δέξασθαι νέκυς. Eurip. *Phœn.* 902, ἥμαρτον ἀμαθῶς· οὔτε γὰρ γέρα πατρί — (2). κρεάων, Hom. *h. in Merc.* 130. γεράων, Hésiod. *Th.* 393. *H. in Cer.* 311. κρειῶν, *Od.* ξ', 28.

Remarque 3. Les Ioniens déclinent ainsi : τὸ κέρας, κέρεος, Hérodot. 6, 111 (3). κέρεα, 2, 38. 4, 191. κερέων, 4, 183. τέρεος et τέρεα, 8, 37, ce dernier fait τείρεα dans Homère. C'est encore ainsi qu'on trouve κρέεσσι dans la réponse d'un oracle rapporté par Hérod. 1, 47; et γέρεα, *ib.* 6, 56. — De κῶας et οὖδας viennent κώεα (4), κώεσιν, *Od.* γ', 38, et οὔδεος, οὔδει (5); de βρέτας (dont Hesych. rapporte le dat. βρέταϊ), viennent βρέτεος, Æsch. *Suppl.* 898. βρέτει, *id. Eumen.* 253. βρέτεα, *Eum.* 167. *Suppl.* 479. βρετέων, *Sept. c. Th.* 96, 98. *Suppl.* 443. De κνέφας vient κνέφους, Arist. *Eccl.* 290.

§. 85. Il y a quelques mots qui, à la vérité, présentent le caractère général de la troisième déclinaison, mais qui s'en écartent dans quelques-unes de leurs inflexions. Tel est :

SINGULIER.

	Ion.		Att.
Nom.	ἡ νηῦς, le vaisseau,		ναῦς
Gén.	τῆς νηός (νεός, *Il.* ό, 423, etc.)		νεώς (6)
Dat.		τῇ νηΐ	
Acc.	τὴν νῆα (νέα, *Od.* ί, 283, monosyll.)		ναῦν
Voc.	νηῦ		ναῦ

---

(1) *Journ. littér. d'Iéna*, 1809, n.° 244, p. 132.

(2) Buttm. *Gramm. compl.* p. 200 *et suiv.* Spitzner, *Princip. de pros.* §. 79, *Rem.* 4.

(3) Les Ioniens ne déclinaient pas κέρας, κέρεος, mais tiraient les cas obliques de κέρος; c'est ce qui ressort des composés κεροτυπέω, κεροβάτης, et semblables. Voy. Porson. *Præf. ad Hecub.* p. VIII. BLOMF.

(4) *Etym. M.* p. 549, 54.

(5) Eustath. *ad Il.* ρ', p. 1114, 62.

(6) Gregor. p. (27) 67.

DUEL.

Nom. Acc. manque.
Gén. Dat. ταῖν νεοῖν, Thuc.

PLURIEL.

Nom. αἱ νῆες
Ion. aussi νέες, *Il.* β, 509, *et pass.*
Gén. τῶν νηῶν (νεῶν) νεῶν
Dat. ταῖς νηυσί (νήεσσι, *Il.* β', 688, *et très souvent* νέεσσιν, *Il.* ό, 409, 414. ναυσί
Acc. τὰς νῆας (νέας, *Il.* ά, 487. *et passim.*) ναῦς.

Remarque 1. La forme donnée ici comme attique appartient exclusivement aux prosateurs. Les poètes emploient aussi quelquefois la forme propre aux Ioniens ; ex.: νηός, Æsch. *S. c. Th.* 62. Eur. *Med.* 523. Au dat. sing. et au nomin. plur. les Ioniens et les Attiques ont une forme commune, νηΐ, νῆες (ναῦς ne se trouve que chez les modernes) ; à l'acc. pluriel, au contraire, ναῦς. νῆας seulement dans un chœur d'Eurip. *Iph. A.* 254 (1).

La forme dorique était νᾶς (2), dont les *cas obliques* se présentent aussi chez les poètes attiques, et non pas seulement dans les chœurs ; ex.: ναός, Soph. *Ant.* 715. Eur. *Hec.* 1253, etc.; et c'est vraisemblablement ainsi que ce mot doit toujours se dire (3). ναΐ, *Iph. T.* 891, dans un chœur. αἱ νᾶες, Soph. *Ant.* 954. *Iph. A.* 242, dans un chœur. L'accus. plur. νᾶας se rencontre dans Théocr. 7, 152 ; 22, 17 (4). Chez les écrivains hellénistiques on trouve aussi à l'accus. sing. νάα, à l'accus. plur. νᾶας. Un accus. ion. plus rare est νηῦν, dans Apoll. Rh. 1, 1358.

Remarque 2. Ainsi se décline ἡ γραῦς (ion. γρηῦς), τῆς γραός, Plat. *Gorg.* p. 527, A. τῇ γραΐ et γρηΐ, τὴν γραῦν, γραῦ (ion. γρηῦ. γρηΰ, *Od.* χ', 481), αἱ γράες et γρῆες (et non αἱ γραῦς (5)), τῶν γραῶν, ταῖς γραυσί, τὰς γραῦς. Cependant on ne trouve de ce mot surtout que le nomin. sing., l'accus. sing. et plur., avec le génit. plur., Plat. *Theæt.* p. 276, B ; aux autres cas on rencontre plutôt γραῖα (6).

De même encore : ἡ βοῦς, τῆς βοός, τῇ βοΐ, τὴν βοῦν, αἱ βόες (non βοῦς (7)), τῶν βοῶν, ταῖς βουσί, τὰς βοῦς, non βόας. Les Doriens disaient βῶς, acc. βῶν. Cet accus. se trouve aussi *Il.* η', 238 (dans l'acception de *peau de taureau*), et chez Hérod. 6, 67, mais ici avec la variante βοῦν, qui se présente aussi 2, 40. Chœroboscus, dans les *Anecd.* de Bekker,

---

(1) Wesseling. *ad* Diod. Sic. 1, 130. Mœris, p. 110, 266. *c. n.* Piers. Phrynich. p. 170, et Lobeck. Fisch. I, p. 127. Osann. *ad* Philem. p. 80.
(2) Kœn. *ad* Gregor. p. (145) 315.
(3) Elmsl. *ad* Eur. *Med.* 510.
(4) Valck. *ad* Theocr. 10. *Id.* p. 122 *sq.*
(5) Piers. *ad* Mœr. p. 110. D'autre part Thom. M. p. 195.
(6) Heind. *ad* Plat. *Gorg.* p. 276.
(7) Thom. M. p. 169 *sq.* Chœrob. dans Bekk. *Anecd.* p. 1196. Cependant on trouve βόας, Hésiod. Ἔργ. 452.

p. 1196, cite d'Eschyle et de l'*Inachus* de Sophocle, un génit. βοῦ (sur νοῦ), et un accus. βοᾶ de Phérécyde l'Athénien. — Sur βοῦς se décline aussi χοῦς, dor. χῶς, mais sans contraction, comme à l'accus. plur. τὰς χόας. Voy. §. 91, 2.

§. 86. Les substantifs γόνυ et δόρυ, génit. γόνατος, δόρατος, se déclinent ainsi chez les Ioniens et les poëtes attiques : gén. τοῦ γούνατος (*Il.* φ', 591), et γουνός (*Il.* λ', 546. *Od.* τ', 450), dat. τῷ γούνατι; plur. nom. τὰ γούνατα (*Il.* ε', 176 *et pass.*; et aussi chez les tragiques, Soph. *Œd. C.* 1607), ou γοῦνα (*Il.* ζ', 511, etc. Eurip. *Phœn.* 866, mais seulement dans Porson), γουνάτων (Eur. *Andr.* 893. *Hec.* 752, et *passim.* (1)), γούνων (*Il.* α', 407 et *passim.*, Eurip. *Med.* 325, mais seulement dans Porson), γούνασι (autrefois dans Eur. *Iph. A.* 1230) et γούνασσι (*Il.* υ', 484. ρ', 451, 569) (2). δόρυ, gén. δουρός (*Il.* γ', 61, etc.), δορός (Eur. *Hec.* 699. *Or.* 1603, etc. et, régulièrement d'ailleurs, jamais δόρατος), dat. δουρί (*Il.* α', 303, etc.), δορί (Eurip. *Hec.* 5, 9, 18, etc. (3)); duel, δοῦρε (*Il.* κ', 76, etc.); plur. nom. δοῦρα (*Il.* λ', 570), gén. δούρων (*Il.* χ', 243), dat. δούρασι et δούρεσσι (*Il.* μ', 303, *Od.* θ', 528) (4). En outre, l'*Etym. M.* p. 284, 31, et Chœroboscus, dans Bekk. *Anecd.* p. 1364, citent un datif δόρει (comme venant de δόρος d'Aristoph.), datif que la critique moderne a reçu aussi dans les tragiques (5). De là provient δόρη, Eur. *Rhes.* 274 (forme que Musgr. a fait passer aussi dans Soph. *Œd. C.* 620), et peut-être encore δορῶν dans Hesychius.

Ainsi se décline encore λᾶας, *la pierre*, gén. λάαος, contr. λᾶος (*Il.* μ', 462), dat. λάαϊ, contr. λᾶϊ (*Il.* π', 739), accus. λᾶαν (*Il.* β', 319, etc.), *Plur.* nom. λάαες, λᾶες, gén. λαάων, λάων. dat. λάεσσι (*Il.* γ', 80). Sophocle a aussi le génitif λάου, *Œd. C.* 196; comme provenant d'un nomin. λᾶος.

§. 87. Au génit. et au dat. sing. et plur. les poëtes épiques ajoutent la syllabe φι, ou φιν, avec le ν ἐφελκυστικόν (le φι *paragogique*), à la voyelle radicale du mot, après en avoir rejeté la consonne caractéristique ς ou ν, de manière que, dans les substantifs en η, le ς du génitif se retranche, que dans ceux en ος, en ον, et dans la terminaison du génit. de la trois. déclin. en —ος, il ne reste que ο devant la terminaison φι, et que, dans ceux en —ος, gén. —εος, ους, il n'y ait au gén. que ες (ευς, contract. ionienne de εος, §. 78. *Rem.* 3); ex. : ἐξ εὐνῆφι *Od.* β', 2. pour ἐξ εὐνῆς. κατὰ Ἰλιόφι κλυτὰ τείχεα, pour Ἰλίου, *Il.* φ', 295. Dat. φρήτρηφιν *Il.* β', 363. ἀπὸ στρατόφιν *Il.* κ', 347. *Il.* ρ', 696, τὼ δέ οἱ ὄσσε δακρυόφιν πλῆσθεν, pour δακρύων. *Od.* μ', 45, ὀστεόφιν θίς, pour ὀστέων, παρ' αὐτόφι, pour παρ' αὐταῖς, *Il.* μ', 302; ν', 42. *Od.* ι', 433,

(1) Porson. *Adv.* p. 231.
(2) Fisch. II, p. 195.
(3) Δορί et δόρει. *Etym. Magn.* p. 284, 31. Seidler *de vers. dochm.* p. 24. BLOMF.
(4) Fisch. II, p. 194 *sq.*
(5) Herm. dans Erfurdt. *ad* Soph. *Ajac.* p. 627 *sq.*

πρὸς κοτυληδονόφιν, pour κοτυληδόσι. Dat. θεόφιν, *Il.* ή, 366. ἐξ ἐρέβευσφιν, *Il.* ί, 568. ἀπὸ στήθεσφι, *Il.* λ', 374. Plur. ἀπ' ὀστεόφιν, *Od.* ξ', 134. Dat. κλισίῃφι (autrefois κλισίησφι), *Il.* ν', 168. σὺν ὄχεσφι, *Il.* δ' 297. παρὰ ναῦφιν, *Il.* θ', 474. μ', 225, pour παρὰ νεῶν. La terminaison en —όφιν se conserve même dans les substantifs de la première déclinaison (1), dans ἐπ' ἐσχαρόφιν, *Od.* έ, 59; ή, 169. De même encore à l'accus., ἐπὶ δεξιόφιν, ἐπ' ἀριστερόφιν, *Il.* ν', 308 *sq.* εἰς εὐνῆφιν, Hés. Ἔργ. 408 (2).

Apollonius, dans son traité περὶ ἐπιρρημ., dans Bekk. *Anecd.* p. 275, 29, cite comme un vocatif οὐρανίαφιν d'Alcman, Μῶσα Διὸς θύγατερ οὐρανίαφι λίγ' ἀείσομαι, Schol. *Il.* ν', 588. Mais Buttmann, *Gram. compl.* p. 205, *note*, le prend plus justement pour un datif, οὐρανίᾳ ἀείσομαι, comme δαιμονίᾳ γεγάμεν, *Pind. Ol.* 9, 164. De même ἐτέρηφι est un datif dans Hésiod. Ἔργ. 214. Cette terminaison se prend donc dans toutes les acceptions du génitif et du datif, non-seulement construite avec les prépositions, et répétée, ἦφι βίηφι, *Il.* χ', 107; κρατερῆφι βίηφιν, *Il.* φ', 501, comme ὅνδε δόμονδε, §. 259, *Rem.* 2; mais de plus, elle ne s'emploie nulle part comme désinence adverbiale pour exprimer spécialement un rapport de lieu (3).

Θεν paraît être une addition syllabique analogue, mais il ne se trouve qu'au génitif; ex.: ἐξ Αἰσύμηθεν, *Il.* θ', 304; ἐξ ἁλόθεν, *Il.* ώ, 492. ἐξ οὐρανόθεν, *Il.* θ', 19; ἀπὸ κρῆθεν, Hés. *Sc. H.* 7, et κατὰ κρῆθεν, Hom. *H. in Cerer.* 182; ἐξ Ἀργόθεν, Soph. *Antig.* 106; et sans ν, ἀπὸ Τροίηθε μολόντα, *Il.* ώ, 492. Schæfer, *App. Demosth.* p. 249, *not.*, enseigne que ces terminaisons sont proprement des génitifs épiques. Cette syllabe, en effet, s'ajoute au génitif des pronoms ἐγώ, σύ, οὗ, comme ἐμέθεν (de ἐμέο), σέθεν, ἕθεν (ἕο). Ces formes des noms ont été postérieurement employées comme adverbes, Ἀθήνηθεν, Θήβηθεν. Telle est encore la désinence —θι, qui

---

(1) C'est par erreur sans doute que le texte de M. Matthiæ porte: de la deuxième déclinaison. GL.

(2) Heyne, *Obss. ad Il.* T. V. p. 522 *sq.* Maitt. p. 336. Fisch. I, p. 364.

(3) C'est ainsi que l'entend Buttmann, *Gramm. compl.* p. 204. Mais il supprime avec raison l'ι souscrit au datif, et l'υ dans ἐρέβευσφι. D'après Hermann, *ad* Vig. p. 886, φι n'est que θι prononcé d'une manière différente.

toutefois se présente presque toujours dans un sens adverbial, excepté ἠῶθι πρό, Ἰλιόθι πρό. Voy. §. 257, 1°.

§. 88. Fort souvent les terminaisons des cas s'écartent, dans leur formation, de leur seul nominatif usité, de manière que, pour les expliquer, on est obligé de supposer du moins un nominatif tombé en désuétude. Les noms de cette espèce s'appellent ἀνώμαλα, *anomaux*, ou irréguliers. D'autres, appelés *défectifs*, ne se trouvent employés qu'à certains cas; il faut, si l'on veut s'en rendre compte, rétablir pareillement, par analogie, les cas qui leur manquent. D'autres enfin, nommés *surabondants* ou *redondants* (*abundantia*), sont réellement de doubles formes de cas, existant déjà quelquefois au nominatif, et qui de plus se distinguent aussi par la différence du genre. Mais souvent il n'est pas facile de tracer la limite qui sépare les noms *anomaux* et les *redondants*.

ANOMAUX.

A cette classe appartiennent:

γάλα, gén. γάλακτος, etc., comme venant de γάλαξ, §. 72, 14, *Rem.* 1.

γόνυ et δόρυ, gén. γόνατος, δόρατος, comme venant de γόνας, δόρας. Les Ioniens déclinant ainsi, γουνός, δουρός, et les Attiques, δορός, §. 76, ces deux mots doivent être rangés parmi les *surabondants*.

γυνή, gén. γυναικός, —ναικί, —ναῖκα; voc. γύναι, etc. Phérécrate a employé aussi l'accus. sing. et plur. τὴν γυνήν et τὰς γυνάς, et Philippide αἱ γυναί (1). Sous ce rapport, ce mot peut être considéré aussi comme un *surabondant*.

δέμας (*défectif*), ne se trouve qu'au nomin. et à l'accus. dans Hom., avec l'acception du latin *instar*.

δόρυ: voy. plus haut γόνυ.

Ζεύς, gén. Διός, dat. Διΐ (Pind. Δί, §. 8, *Rem.* 2), accus. Δία, voc. Ζεῦ. On suppose pour Διός un nominatif Δίς, que Rhinthon a effectivement employé, mais qui vraisemblablement n'a été formé que sur Διός, Διΐ. Il est plus probable que ce mot dérive du béotien Δεύς, qui subsiste encore (§. 15,

---

(1) Eustath. *ad Il.* α', p. 113, 33. *Od.* λ', p. 1680, 43. *Etym. M.* p. 243, 24. Bekk. *Anecd.* p. 86, 10. Fisch. II, p. 177.

p. 67), gén. Διός, pour Δέος (voy. p. 56) (1). Æschrion a employé l'accus. Ζεῦν, Brunck, *Anal.* t. I, p. 189 (2). Une autre forme, régulière dans sa déclinaison, est (Ζήν?), Ζηνός, dor. Ζάν, Ζανός.

ὕδωρ, gén. ὕδατος, comme venant de ὕδας. Ce mot, décliné à la manière des Ioniens, §. 84, *Rem.* 3, donne au dat. ὕδει (comme οὖδας, οὔδει), qui se trouve dans Hésiode, Ἔργ. 61. C'est sur ὕδει que Callimaque a vraisemblablement formé un nominatif ὕδος, dans ce passage, ἔστιν ὕδος καὶ γαῖα καὶ ὀπτῆρα κάμινος, cité par Chœroboscus dans Bekk. p. 1209.

DÉFECTIFS.

Tels sont particulièrement :

στιχός, gén., plur. στίχες, —ας, au *fém.*, synon. de στίχος, *rangée.*

Λιτί, λῖτα, *masc. sing.*, comme quelques-uns le supposent d'après ce passage de l'*Od.* ά, 130 *sq.*, ὑπὸ λῖτα πετάσσας, Καλὸν δαιδάλεον; *plur. neutre*, suivant d'autres. Voy. Wolf, *Anal.* 4, p. 501 *sqq.* — Ὄσσε, §. 91.

Λῖς, accus. λῖν, pour λέων, *lion;* les modernes seulement, tels que Callimaque et Euphorion, ont formé à ce mot le plur. λίες, λίεσι, λίεσσι (3).

Ἁλός, ἁλί, ἅλα, n'a point de nominatif dans le sens de *mer*, mais on trouve bien ὁ ἅλς, signifiant *le sel*, dans Hérod. 4, 185; acception dans laquelle le plur. οἱ ἅλες est ordinairement seul usité (4).

[Ὄφελος et ἦδος (*utilité*, *avantage*), originairement neutres de la troisième déclin.; ces mots ne sont plus usités qu'au nominatif dans des tournures telles que celle-ci: τί ἂν ἡμῖν ὄφελος εἴης; *de quelle utilité nous serais-tu ?*

Μάλη (au lieu duquel on dit μασχάλη, *aisselle*, dans la

---

(1) Chœrobosc. *in* Bekk. *Anecd.* p. 1194. *Etym. M.* p. 409, 18.

(2) Schweigh. *ad* Athen. IV, p. 504.

(3) Chœrob. *in* Bekk. *Anecd.* p. 1194. *Etym. M.* p. 567, 9.

(4) Voy. d'autres exemples de *Défectifs* dans Buttmann, *Gramm. compl.* p. 223 et suiv. MATTH. [Nous les avons ajoutés ici pour ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas la facilité de recourir à l'ouvrage de Buttmann, auquel M. Matthiæ renvoie. GL.]

langue commune) n'est plus usité que dans cette locution : ὑπὸ μάλης, *sous le bras* (1).

Μέλε, vocatif, qui ne s'emploie que dans l'apostrophe familière, ὦ μέλε. Ce mot se dit des deux sexes (2).

C'est encore ici que se rapportent beaucoup d'autres mots, qui, substantifs dans l'origine, ont été réduits de même par l'usage aux fonctions d'adverbes; tels sont : ἐπίκλην, ἐπιπολῆς, ἐξαίφνης (proprement ἐξ αἴφνης), et autres semblables.

Remarque 1. On voit de soi-même que le dernier sujet que nous allons traiter, est purement étymologique, et n'est point du domaine de la grammaire ordinaire, parce que beaucoup de mots, tels que ceux qui suivent, ont une origine tout-à-fait obscure et incertaine; aussi fait-on fort bien de les reléguer dans la catégorie des interjections ou des formes adverbiales, ou bien de les abandonner aux lexiques. Telle est la forme de vocatif ou d'apostrophe :

ὦ τάν (*ô toi;* rarement au plur., *ô vous*). Quelle que soit l'origine de ce mot, et quoiqu'il en renferme évidemment et proprement deux, cependant, parce que la seconde partie composante ne se présente jamais prise isolément, et qu'elle n'a pas plus la forme d'un nom qu'une interjection, à-peu-près comme le latin *heus*, *sodes*, les anciens l'écrivaient comme un seul mot (3).

---

(1) Voy. Mœris et Pierson au mot μασχάλη [p. 261].

(2) On prend ordinairement cette forme pour une abréviation de μέλεε, venant de μέλεος, *infortuné*, à cause de l'analogie apparente qu'on remarque entre ce mot et l'homérique ἠλέ (voy. plus bas). Mais il se présente souvent pris tout-à-fait en bonne part, et dans un sens laudatif (Plat. *Theæt.* p. 178, *extr. cf.* Schol.); sens dont la transition à celui d'*infortuné* est difficile à saisir. Il faut donc considérer ce mot comme servant à apostropher en bonne part, comme *bone*, mon cher, parce que cette acception convient à tous les rapports d'idée. Je rapproche de ce mot, *melior*, *mel*, μέλι. Il n'y a point de raison pour ne le point faire venir régulièrement du nominatif ΜΕΛΟΣ. Buttm.

(3) *Schol.* Plat. *Apolog.* p. 6 : οἱ δὲ Ἀττικοὶ τὴν πρώτην συλλαβὴν περισπῶσι, τὴν δὲ δευτέραν βραχυτονοῦσι (*scr.* βαρυτονοῦσι)· καὶ βέλτιον. ἀδύνατον γὰρ μίαν λέξιν εὑρεθῆναι δύο ἔχουσαν περισπωμένας. Si donc on ne veut point rétablir l'ancienne forme ὦταν, à cause de la finale longue ταν, du moins ὦ τὰν paraît préférable à ὦ τᾶν, si désagréable et si lourd. Mais il faut absolument rejeter l'orthographe ὦ 'τάν, qu'impose au lecteur l'absurde étymologie des grammairiens qu'on peut voir dans l'*Etym. M.* Voulons-nous rechercher l'origine de ce mot, il est très naturel de reconnaître, dans sa seconde syllabe, un démonstratif, correspondant à ὦ οὗτος, à quoi peut même conduire le dorien τῆνος. Mais

Telle est encore la locution,

ἐς νέωτα (*l'année prochaine*), qui, à la vérité, a tout l'air d'un nom avec sa préposition; mais comme l'analogie n'y conduit pas, et qu'au contraire les adverbes se construisent souvent aussi de cette manière avec les prépositions (ἀπ' οὐρανόθεν, ἐσαῦθις, etc.), on prend mieux aussi νέωτα pour une forme adverbiale de ce genre, et on l'assimile à la forme éolienne ἑτέρωτα, qui s'emploie également pour désigner le temps (*pour un autre temps*).

Rem. 2. Nous avons démontré (§. 56, *Rem.* 13 [dans Buttm.]), qu'il n'est ni sûr, ni généralement exact, de donner comme *défectifs* des mots épiques qui ne se présentent que sous quelques formes isolées. De ce nombre sont ceux qui sont consacrés à des locutions invariablement fixées, analogues aux tournures prosaïques citées plus haut [p. 209, 210] : tels sont particulièrement :

ἦρα, *accus.*, dans la tournure ἦρα φέρειν, ou, avec le verbe ἐπιφέρειν, dans la *tmèse*, ἐπὶ ἦρα φέρειν τινί (*faire plaisir*, *rendre service à quelqu'un*) (1).

ἠλέ, dans l'exclamation ou apostrophe injurieuse, φρένας ἠλέ (*insensé*), et dans le même sens φρένας ἠλεέ: car, bien que le nominatif ἠλεός se rencontre (*Od.* ξ, 464), il a signification active (*qui rend insensé*) (2).

NOMS SURABONDANTS.

§. 89. On trouve souvent de ces noms même au nomin.; ex. : ὁ ταώς, *le paon*, et ταών, Athén. XIII, p. 606, C [t. V, p. 195, l. 4, Schw.]; d'où vient ταῶσι dans Aristoph. *Ach.* 63. (Les Attiques marquaient du circonflexe et aspiraient la dernière syllabe de ce mot [ταῶς], Athén. IX, p. 397 E [t. III, p. 469, *e*]) (3). Le nominatif plur. οἱ ταοί, cité par Athén. XIV, p. 655 [t. V, p. 383, l. 9], est d'un auteur récent. De même λαγός de Sophocle dans Athénée

---

pourquoi ne serait-ce point aussi une ancienne forme de τύ? *Cf.* τύνη et ἐγών. Voy. du reste Ruhnk. *ad* Tim. *extr.* BUTTM.

(1) Si je préfère suivre l'orthographe qui sépare ces mots, plutôt que celle qui les réunit, ἐπίηρα φέρειν, cette préférence résulte, pour Homère, de la comparaison de certains passages, notamment *Il.* ξ', 132; *Od.* γ', 164; *Il.* α', 572. Toutefois, ceci aurait besoin de développements, mais qui nous mèneraient ici trop loin. BUTTM.

(2) Ces mots de Callimaque, ἠλεὰ ῥέξας (fr. 174) ne sont qu'une imitation. BUTTM.

(3) Fischer. II, p. 189.

IX, p. 400, C [t. III, p. 480, l. 11]; λαγωός, ion., et λαγώς, attiq. (1). C'est encore ainsi qu'on trouve ναός et νεώς, λαός et λεώς, et, avec une différence dans le genre, ὁ σίελος, attiq. τὸ σίαλον (2): δάκρυον et δάκρυ, deux formes usitées dans Homère; de la première vient δακρύοις dans Eur. *Iph. Aul.* 1175; de la seconde, δάκρυσι, *id. Troad.* 315 (3). De ἔρως, —ωτος, venait une autre forme éolienne, ἔρος, ἔρου, usitée aussi dans Hom. *Il.* ξ', 315; Hes. *Theog.* 120, 201, 909; ἔρον, Eur. *Iph. T.* 1180 *et pass.* (4). De même encore ἠώς, ion., et ἕως, attiq.; ἀδελφός et ἀδελφειός dans Homère. Les Ioniens et les Doriens allongeaient α et η de la première déclinaison en les changeant en —αίη, —αια, —εια; ex.: ἀναγκαίη, σελήναια, Ἀθηναίη, que des poètes attiques nommaient Ἀθηναία, Περσεφόνεια, Πηνελόπεια, ψαμάθεια, Pind. *Nem.* 5, 23, et réciproquement Ἰφιγένη pour Ἰφιγένεια (5).

Les Attiques particulièrement déclinent les noms en ών, —όνος, en leur donnant la terminaison ώ, —οῦς; ex.: χελιδώ, —οῦς, pour χελιδών, —όνος. ἀηδώ, Γοργώ, εἰκώ (6). Cela avait déjà lieu dans le dialecte ionien; on lit εἰκώ [pour εἰκόνα] dans Hérodote, VII, 69. *Cf.* §. 79, 4.

Les formes en ός et en εύς se mettent l'une pour l'autre surtout dans les substantifs dérivés de verbes; ex.: πομπός, πομπεύς, d'où vient πομπῆες dans Hom., ἡνίοχος et ἡνιοχεύς (ἡνιοχῆες dans Hom.). Lobeck. *ad* Phryn. p. 316. Au contraire τροφός, habituellement fém., signifie *la nourrice*, et τροφεύς, masc., *le nourricier*. Cependant Eur. *Herc. f.* 45, *El.* 412, emploie τροφόν, masc., pour τροφέα.

Souvent une forme nouvelle de nominatif paraît dériver d'un *cas oblique* de la forme ancienne; ex.: φύλαξ, φύλακος, et φύλακος, —ου, *Il.* ώ, 566 [Hérod. 1, 84]; φυλάκους, Hérod. 9, 93; μάρτυς (μάρτυρ), μάρτυρος, et μάρτυρος, *Od.* π', 423, μαρτύρου,

---

(1) *Lex. Gr.* Herm. p. 320, 9. Thom. M. p. 564; et *Interpr.* Lobeck. *ad* Phryn. p. 186.

(2) Mœris, p. 347. Thom. M. p. 791.

(3) Thom. M. p. 198.

(4) Greg. p. (286) 608. *vid.* Kœn.

(5) Sur les allongements —αια, —αίη, voy. Schæf. *ad* Greg. 393 *sq.*; Passow, *Ueber Zweck*, *etc.* p. 110; que cite Spohn avec Æm. Port. *Lex. Ion.* v. αίη. Draco, p. 20.

(6) Valck. *ad Phœn.* p. 168. Thom. M. p. 194. Fisch. II, p. 174. Buttm. *Gr. compl.* p. 214.

Il. α', 338. *Od.* π', 423; διάκτωρ, —ορος, et διάκτορος, —όρου; δμώς, δμωός, et δμωός, δμωοῦ, θύλαξ, θύλακος, et θύλακος, θυλάκου, χέρνιβα, acc. de l'inusité χέρνιψ, χέρνιβος; et χέρνιβος ou —βον, *Il.* ω, 304 (1). Ainsi de l'accusatif Δημητέρα, Δήμητρα, s'est formé un nouveau nominatif, Δημήτρα, ας. §. 77.

On trouve dans les *Anecd.* de Bekker, p. 382, 30, l'accusatif ἀλάστορον, au lieu de ἀλάστορα, cité d'après Eschyle, comme venant de ὁ ἀλάστορος, qui d'ailleurs n'est que la forme génitive de ἀλάστωρ: ainsi ἀλαστόροισιν ὄμμασιν, Soph. *Ant.* 974. Sophocle a encore λάου, comme venant de λᾶος, §. 86. De même πρεσβύτης, forme usitée dans la prose, mais fréquente aussi chez les poètes, paraît être un allongement de ὁ πρέσβυς, qui se rencontre fréquemment chez les tragiques au nom., à l'acc. et au voc. De πρέσβυς résulte encore un génitif πρέσβεως, Aristoph. *Ach.* 93. A son tour πρέσβυτης conduit à πρεσβεύτης, *l'ambassadeur,* signification dans laquelle πρέσβυς s'emploie aussi au singulier, toutefois chez les poètes seulement; ex.: Æsch. *Suppl.* 741. Mais lorsqu'on emploie au pluriel dans ce sens οἱ πρέσβεις (comme πήχεις) et πρεσβευταί, Thuc. 8, 77, 86, alors la forme πρεσβῆες (ou πρέσβηες) paraît résulter de l'assimilation avec βασιλεῖς, βασιλῆες, et passe pour un *métaplasme* (2).

δῶ, κρῖ, ἄλφι, ἔρι, γλάφυ, βρῖ, ῥᾴ, paraissent être d'anciennes formes, qui n'auront été que plus tard allongées en δῶμα, κριθή, ἄλφιτον, ἔριον, γλαφυρόν, βριθύ, ῥᾴδιον (3).

§. 90. D'autres noms ont, dans les cas hors du nominatif, plusieurs formes qui sont comme dérivées d'autres nominatifs; ex.: de υἱός vient régulièrement υἱοῦ, υἱῷ, υἱόν, plur. υἱοί, *etc.*; mais au gén. et au dat. sing., au nom., gén., dat. et acc. pluriel, les formes υἱέος, υἱεῖ, υἱεῖς, υἱέων, υἱέσι (chez les épiques υἱάσι), υἱεῖς, sont plus usitées chez les Attiques (4). Indépendamment de celles-là, on trouve encore

(1) Kœn. *ad* Gregor. p. (278) 592 *sqq.* Brunck. *ad* Soph. *Ant.* 974. Hemsterh. *ad* Lucian. I. p. 527. Fisch. II. p. 197 *sq.* Ruhnk. *ad* Longin. p. 264.

(2) Thom. M. pag. 734. Ammon. p. 120. Valck. *ad* Theocr. *Adon.* p. 319. D'Orvill. *ad Charit.* p. 638. Sur le datif πρεσβεῦσι, *voy.* Lobeck. *ad* Phryn. p. 69. *nota.*

(3) Buttmann en particulier a parfaitement exposé cette idée, *Gramm. compl.* p. 217, *sqq.*

(4) Thom. M. p. 865 *sq.* Lobeck. *ad* Phryn. p. 68 *sq.*

dans Homère, *Il.* ν, 250, υἱέα. Chez le même, on rencontre les formes υἶος, υἷϊ, υἷα, duel υἷε, plur. υἷες, υἷας, comme venant de υἷς. Ainsi σέων, σέας, dans le dialecte attique, vient de l'inusité σεύς, qui dans d'autres dialectes se prononce σής, σητός (1). Ainsi τὸ ὄνειρον, au génitif τοῦ ὀνείρου et ὀνείρατος, de ὄνειρας [venant plutôt de ὄνειραρ. Voy. mes notes sur Callim. *Epigr.* L. I. Blomf.], et de là ὀνείρατα, *Od.* υ, 87. Soph. *El.* 460. Eur. *Or.* 618. ὀνείρασι, Eur. *Alc.* 361. *Iph. T.* 453. ὀνείραϊ dans Quint. Cal. 12, 106.

Ἄρης est particulièrement riche en formes dérivées de différents nominatifs, parmi lesquelles Ἄρευς était resté dans le dialecte éolien (2), comme Τήρης et Τηρεύς. De Ἄρης vient l'acc. Ἄρη ou Ἄρην (comme Σωκράτη et Σωκράτην, §. 91, 1. Ἄρην est quelquefois exigé par la mesure, mais la forme Ἄρη est garantie par l'acc. Ἄρεα, Soph. *OEd. Tyr.* 190 (3)): de Ἄρης vient encore le voc. Ἄρες et l'ancien génit. Ἄρεω, dans Archiloque. De Ἄρευς, au contraire, employé par Alcée (Eustath. p. 518, 36), dérive le génitif Ἄρεος, Æsch. *S. c. Theb.* 64; Soph. *Antig.* 125; Eur. *Ph.* 962 (4), Ἄρηος dans Homère, et Ἄρεως chez les Attiques. L'*Etymol. magn.* p. 140, 10, montre que ces formes ne peuvent venir de Ἄρης. Une autre forme éolienne, Ἄρευος, est citée par Chœroboscus, Bekk. *Anecd.* p. 1340, ainsi que Ἄρευι et Ἄρευα. Dat. Ἄρεϊ *Il.* β, 479; Ἄρηϊ, *ib.* β, 627, *et pass.*; Ἄρῃ, φ, 431; att. Ἄρει. Le patronymique Ἀρητιάδης, Hésiod. *Sc. Herc.* 57, suppose le génit. Ἄρητος. Voy. Eusth. *locc. citt.* et *Il.* σ, p. 1133, 13. Χοῦς se décline régulièrement χοός, χοΐ, Athén. II. p. 131. B.; χοῦν dans un fragment de Ménandre *ap.* Athen. X. p. 426. C.; χόες, Plat. *Theæt.* p. 173. D.; comme βοῦς, βοός; mais aussi χοῶς (de χοέως), χοεῖ, χοᾶ; acc. plur. χοᾶς, comme venant de χοεύς (5): les dernières formes ont été prises pour attiques. On trouve au contraire τοῦ νοός, νοΐ, νόα, τοῦ πλοός, τοῦ ῥοός, ῥοΐ, conformément

(1) Thom. M. p. 790 et *Interpr.* Mœris p. 339.

(2) Eustath. *ad Il.* p. 187, 3. 518, 36. Valck; *ad* Theocr. *Adoniaz.* p. 303.

(3) Ἄρη est préféré par Hemsterh. *ad* Arist. *Plut.* p. 103; Valck. *ad Phœn.* 1013; Ἄρην au contraire par Brunck. *ad* Æsch. *Pers.* 84; Eur. *Ph.* 947; Porson. *ad Ph.* 134. 936.

(4) Schæf. *ad* Greg. p. 607, 23. Monk. *ad* Eur. *Alc.* 514.

(5) Buttmann, *Gramm. compl.* p. 240 *sq.* Pierson *ad* Mœrid. p. 412.

à βοῦς, au lieu de τοῦ νοῦ, νῷ, νοῦν, τοῦ πλοῦ, τοῦ ῥοῦ, ῥῷ, mais seulement chez les écrivains plus récents (1).

A cette catégorie se rattache aussi τὸ κάρη, att. κάρᾱ, qui aux autres cas fait κάρητος, *Od.* ζ′, 230. ψ′, 157. καρήατος *Il.* ψ′, 44. κράατος, *Il.* ξ′, 177, et κρατός (génitif usité aussi chez les tragiques), κάρητι, *Il.* ό, 75. καρήατι, *Il.* τ′ 405; χ′, 205. κράατι, *Od.* χ′, 218, et κρατί (chez les tragiques aussi): à l'acc., dans Homère seulement, κάρη, chez les Attiq. τὸ κάρα et τὸ κρᾶτα, ex.: Soph. *Phil.* 1001, κρᾶτ' ἐμὸν τόδ'. *OEd. T.* 262, ἐς τὸ κείνου κρᾶτα. *cf.* Eur. *Bacch.* 1139 *sq.*; employé aussi comme masculin κρᾶτα πάντα, Soph. Phil. 1207; τὸν σὸν κρᾶτα, Eur. *Archel. fr.* III. Voy. Schol. Eur. *Phœn.* 1159 de mon édit. Ce mot est même un nominatif dans Soph. *Philoct.* 1456 [*ubi vid.* Brunck.]. On trouve au pluriel καρήατα (κράατα, *Il.* τ′, 93) chez Homère, et κάρα *Hymn. in Cer.* 12, comme κέρα, τέρα, κράτων, *Od.* χ′, 309. Chez Eurip. *Phœn.* 1184, *Herc. f.* 527, on rencontre un acc. κρᾶτας, comme masculin. De κάρα vient encore le datif κάρᾳ (2).

Noms hétéroclites.

§. 91. De ce nombre sont les noms qui, n'ayant qu'une seule forme de nominatif, se déclinent sur deux déclinaisons différentes, ou sur deux formes différentes d'une même déclinaison. Ainsi se déclinent :

1.° sur la première et la troisième décl. les substantifs en ης, encore à l'acc. et au voc. seulement, ex.: Σωκράτης (trois. décl.) fait Σωκράτην d'après la première, Xénoph. *Mem.* 1, 1, 1. 2, 18, etc., et Σωκράτη, selon la troisième, Platon, *Symp.* p. 200, B. Ainsi Ἀριστοφάνην, Platon *ib.* p. 185. C. 189. A. Ἀριστοφάνη, *ib.* p. 189. B; et au vocatif, Ἀριστόφανες, *ib.* p. 188, E, etc. Στρεψίαδες, Arist. *Nub.* 1208, sur la troisième déclinaison, mais appartenant toujours à la première. Voy. §. 68, *Remarq.* 1 (3). Les Ioniens en particulier dé-

---

(1) Schæf. *ad* Dion. Hal. p. 112 *sq.* *ad* Lamb. Bos. p. 687. Lobeck. *ad* Phryn. p. 453 *sq.*

(2) Valck. *ad Schol. Phœn.* 744.

(3) Wesseling *ad* Herod. p. 232, 21. Mœris p. 134 et Pierson. Fisch. II. p. 183 *sq.* Elmsley, *Quart. rev.* 14, p. 453, à l'exemple de Brunck, *ad* Soph. *OEd. Col.* 375 (*cf. ad* Arist. *Eccl.* 366. *Nub.* 182), a rendu douteux que les Attiques aient formé l'acc. des noms de la trois. décl. en ην, parce que chez les poètes il ne se présentait jamais de vers où un hiatus

clinaient différents noms de la première déclinaison sur la troisième; ex. : δεσπότεα, δεσπότεας, ἐξηγητέας, Herod. 1, 78. Λευτυχίδεα, 8. 114. κυβερνήτεα, 8, 118. Πέρσεα, 8, 3; pour δεσπότην, δεσπότας, Λευτυχίδην (Λεωτ.), κυβερνήτην, Πέρσην. Μαυριχίδην, 9, 4, et —δεα ib. 5, comme Λυκίδεα ib. Κανδαύλεα, 1, 10, 12. mais —λεω, —λῃ, 1, 10, 11, 13. Γύγεα 1, 10, 11, mais Γύγην, 1, 8, 15, comme Γύγεω, 1, 13. 14. 15. Ὀρέστεα, 1, 68, mais Ὀρέστεω, 1, 67 (1). Ainsi on trouve chez les Attiques Θαλῆς, Θάλεω, sur la prem. décl. (Herod. 1, 170. Plato *Rep.* X. p. 600. A.), Θαλοῦ (Diog. L. 1, 40, etc.), Θαλῆν (Aristoph. *Nub.* 180); chez les écrivains récents, Θάλητος, Θάλητα, sur la troisième (Diog. L. 1, 39. 34), comme μύκης, μύκου (μύκεω Archil.), et μύκητος, Arist. *Vesp.* 262) (2). Théocrite, 28, 3, a Νείλεω, sur la prem. décl., au lieu de Νειλέως, venant de Νειλεύς. — *Il.* χ', 77. κατὰ πτύχας Οὐλύμποιο. Eur. *Suppl.* 982, νοτερὰν πτύχα, comme venant de πτύξ; mais Eur. *Or.* 665, ἐν αἰθέρος πτυχαῖς, *et passim*, venant de πτυχή. Mais ni πτυχή ni πτύξ ne paraissent se rencontrer, pas plus que πτυξί.

2.° sur la première et la deuxième déclinaison : Hérodote, 6, 102; 8, 122, a Πεισιστράτεω, Κροίσεω, venant de Πεισίστρατος, Κροῖσος.

3.° sur la seconde et la troisième. ἡ πρόχοος, *Od.* σ', 397, et προχόῳ, *Od.* α', 136; πρόχου, Soph. *Ant.* 430; au pluriel πρόχουσιν chez Arist. et Eur. Voy. §. 69. *Rem.* Μελάνθιος et Μελανθεύς, *Od.* χ', 152. 159; voc. Μελανθεῦ, *Od.* φ', 175 *sq.*

Ὄσσε dans Homère est donné par les grammairiens pour le duel de τὸ ὄσσος, ὄσσειος, pour ὄσσεε (ainsi *Il.* α', 104. ζ', 236), dont Eustathe, *ad Il.* p. 58, 27 (*cf. Schol. Ven. Il.* γ', 356, p. 276), cite encore le datif ὄσσει, et ce mot en

---

résultat de la suppression du ν, mais bien quelques-uns où l'addition du ν aurait nui au vers, ex. : Arist. *Nub.* 355. *Cf.* Elmsl. *ad* Soph. *OEd* C. 375. Les manuscrits varient. Au lieu de Σωκράτη, dans Platon, quelques-uns ont —ην, et réciproquement Ἀριστοφάνη pour Ἀριστοφάνην. Dans Aristoph. Brunck a quelquefois admis Σωκράτην à la fin des vers, d'après des manuscrits; ex. : *Nub.* 1465. 77; pour éviter un hiatus imaginaire. Chœroboscus, *in* Bekk. *Anecd.* p. 1190, cite Δημοσθένην, Ἀριστοφάνην, ὦ Δημοσθένη, ὦ Ἀριστοφάνη, comme attiques.

(1) Wessel. *ad* Herod. p. 56. 46. Fisch. I. p. 84. 361. Maitt. p. 106.

(2) Mœris p. 183 *et* Pierson. Bekker. *Anecd.* p. 1380. *Cf. Etym. M.* p. 442, 6. Menag. *ad* Diog. L. 1, 34. Fisch. II. p. 179, et sur μύκης, Bekk. *Anecd.* p. 1399.

conséquence suivait la troisième déclinaison. Mais du même nomin. viennent encore ὅσσων, ὅσσοις, ὅσσοισι, Hes. *Scut. Herc.* 145, 426, 430. Æsch. *Prom.* 144, etc.; comme ὅσσου de ὅσσος. Ainsi de τὸ ὄχος, —εος, viennent ὄχεα, *Il.* έ, 745; ὄχεσι, ὀχέεσσι *ib.* 722; mais aussi l'acc. sing. ὄχον, Eur. *Bacch.* 1333; dat. ὄχῳ, Æsch. *Prom.* 135; Herod. 8, 124; plur. ὄχοις, Æsch. *ib.* 716; Soph. *El.* 727; ὄχους, Eur. *Suppl.* 678; *Iph.* A. 615, de ὄχος, ὄχου.

Οἰδίπους et tous les mots composés de ποῦς, ont —ποδος, acc. —ποδα, mais aussi, en particulier chez les Attiques, —που, —πουν (1). *Cf.* §. 72, 11. *Remarq.* Une autre forme du génitif est Οἰδιπόδαο, *Il.* ψ', 679; *Od.* λ', 270 (d'où la forme Οἰδιπόδα, qui n'est pas rare chez les tragiques (2), et Οἰδιπόδεω, Herod. 4, 149, de Οἰδιπόδης.

Les noms en ως se déclinent tantôt sur la seconde en ως, gén. ω, surtout chez les Attiques, et tantôt sur la troisième, —ως, ωος; ex.: Μίνως, Μίνωος et Μίνω, Thuc. 1, 8; Isocr. *Panath.* p. 241. C. *ed.* Steph. (3). Ainsi γάλως, γάλωος et —ω, κάλως, —ωος et —ω, comme ἀπὸ κάλω, Thuc. 4, 25; dat. plur. κάλως, Eur. *Herc. fur.* 478; ἅλως, —ωος, d'où l'acc. ἅλωα, et —ω, Xen. *OEc.* 18, 6, 7; ἥρω et ἥρως, pour ἥρωα et ἥρωας; ἥρως se trouve aussi pour ἥρωες, une fois chez Aristophane, à cause du mètre (4). *Cf.* §. 70. *Rem.* 3. Ainsi il est probable que, dans Homère, il faut écrire à l'acc. ἥρω, δμῶ ἐμόν, et non ἥρω' Εὐρύπ., δμῶ' ἐμόν, et au datif ἥρῳ, *Il.* ή, 453. Les noms en —ως, —ωτος se déclinaient également sur la seconde: ἱδρῶ ἀπεψύχοντο, *Il.* λ', 621, etc., pour ἱδρῶτα; γέλων ἔτευχεν, *Od.* σ', 350, pour γέλωτα, et γέλω, *Od.* ύ, 8, 346; et de là le dat. γέλῳ, *Od.* σ', 100; ἱδρῷ, *Il.* ρ', 385; ἔρῳ, *Od.* σ', 212, peut aussi venir de ἔρος (5). De Φλεγύας Euripide avait employé un génitif Φλεγύαντος (Bekk. *Anecd.* p. 1185; Schæfer, *ad Schol.* Apoll. Rh. p. 224), pour Φλεγύου. De là Φλεγυαντίς.

---

(1) Mœris, p. 282. Fisch. II. p. 181 *sq.*

(2) Valck. *ad* Eur. *Ph.* p. 306.

(3) Herodian. Piers. p. 439. Fisch. II. p. 180.

(4) Thom. M. p. 424, *et Interp.* Mœris, p. 176, *et* Piers. Phryn. p. 158 *sq. et* Lobeck.

(5) *Gazette littér. d'Iéna*, n.° 244, p. 132.

4.° Souvent aussi un nom se décline sur différentes désinences appartenant à une même déclinaison; nous en avons déjà cité l'exemple ὄρνις, ὄρνιθες et ὄρνεις, plus haut §. 80, *Rem.* 8.

Ἔγχελυς était décliné par les Ioniens comme ἰχθύς, par les Attiques comme πῆχυς: *Il.* φ', 203, 353, ἐγχέλυες. Athénée, VII, p. 299, cite ἐγχέλυας d'Archiloque. Mais ἐγχελέων, Arist. *Nub.* 559; τὰς ἐγχέλεις, *id. Equ.* 864. Au lieu de ἐγχέλυσιν, Arist. *Vesp.* 510, Athénée cite ἐγχέλεσιν (1). — Χρώς fait tantôt χρωτός, tantôt χροός, comme αἰδώς, gén. χρωτός (Eur. *Alc.* 172; *Andr.* 148), et χροός (*Il.* δ', 130. Eur. *Hec.* 548), dat. χρωτί (Eur. *Or.* 42; *Andr.* 258; Xen. *Symp.* 4, 55), et χροΐ (Hom. Eur. *Med.* 787, 1175), acc. χρῶτα (Eur. *Hec.* 406) et χρόα (Hom. Eur. *Hec.* 718, 1126). Le datif a encore une troisième forme dans la locution ἐν χρῷ κείρεσθαι (2). De Σαρπηδών Homère a ordinairement Σαρπηδόνος, -νι, mais aussi Σαρπήδοντος, *Il.* μ', 379, ψ', 800; Σαρπήδοντι, *Il.* μ', 392. De Φόρκυς ou Φόρκυν Homère, par ex., *Od.* ν', 96, a le génitif Φόρκυνος; Hésiode au contraire a, comme ce poète, le datif Φόρκυϊ, *Theog.* 270, 333, et l'acc. Φόρκυν, *Theog.* 237.

MÉTAPLASME.

§. 92. Dans d'autres cas, la désinence propre d'un nom paraît se modeler sur la désinence d'une autre déclinaison, uniquement à cause de la mesure ou d'une similitude extérieure, ou à cause de l'euphonie, ce qui arrivait aisément, surtout dans une langue qui n'était point encore entièrement fixée, et ce dont on trouve de nombreux exemples, particulièrement dans le verbe; ex.: τέθναθι à cause de τέθναμεν, comme ἵσταμεν, ἵσταθι. [Voy. §. 198, 1.°, 2.°] On nomme ce changement μεταπλασμὸς κλίσεως, *transformation de terminaison.* Voici les principales espèces de *métaplasmes:*

1.° Les noms propres en —κλος sont souvent déclinés comme ceux en —κλῆς, et réciproquement ceux en —κλῆς comme les noms en —κλος; ex.: Πάτροκλος a pour génitif

---

(1) Eustath. *ad Il.* φ', p. 1231. *Fragm. Lex. gr. apud* Hermann. *De em. r. gr. gr.* p. 321. Brunck. *ad* Arist. *Nub. l. c.* Hemsterh. *ad* Luc. T. I. p. 393.

(2) Herodian. Pierson. p. 459. Suid. *v.* ἐν χρῷ κεχαρμένην. Alcée Mess. *epigr.* 19, a ἐν χροΐ κείρ.

Πατροκλῆος, *Il.* ρ', 670, *Od.* λ', 467, au lieu de Πατρόκλου, *Il.* π', 478; accus. Πατροκλῆα, *Il.* λ', 601, π', 121, 818, au lieu de Πάτροκλον, *Il.* ί, 201; vocat. Πατρόκλεις, *Il.* π', 7, 693, 754, comme venant de Πατροκλῆς (1), forme donnée par Théocrite, 15, 140. Ἴφικλος, dans Hésiode, *Scut. Herc.* 54, a pour accus. Ἰφικλῆα; et *ibid.* 111, le patronymique Ἰφικλείδης, comme chez Homère, *Od.* λ', 289, 295, βίη Ἰφικληείη.

De la même manière Ἀντιφάτης, *Od.* ό, 243, a l'acc. Ἀντιφατῆα, *Od.* χ', 114, comme venant de Ἀντιφατεύς; et de là les formes Γηρυών, -όνος, Γηρυόνης, -όνου, Γηρυονῆα, -ῆι, chez Hés.

2.° Quelques noms de la première et de la seconde déclinaison, surtout au dat. et à l'acc. sing., et même au génitif, prennent la terminaison de la troisième; ex.:

ἄϊδος, ἄϊδι, chez Homère (comme venant de ἄϊς, au lieu duquel on ne trouve jamais que ἀΐδης ou ᾅδης), pour ἀΐδου (ἀΐδεω), ἀΐδῃ.

ἀλκί, *Il.* έ, 299, comme de ἄλξ, ἀλκός, pour ἀλκῇ.

ἰῶκα, *Il.* λ', 600, de ἰωκή, *Il.* έ, 740 (2).

θέραπες, Eur. *Suppl.* 764, *Ion.* 94, pour θεράποντες.

κλαδί, se trouve dans le *Scolion*, rapporté *Anal.* 1, p. 155, 7; Arist. *Lysistr.* 632, et κλάδεσι, Arist. *Av.* 239, comme venant de κλάς, κλαδός, au lieu de κλάδῳ, κλάδοις. De même κρίνεσι, Arist. *Nub.* 908, dont on rencontre pour unique nominatif κρίνον, peut-être par analogie avec δένδρον, δένδρεσι.

κρόκα, Hesiod. Ἔργ. 536, au lieu de κρόκην.

λιτί, λῖτα, *Il.* θ', 441; σ', 352; ψ', 354, pour λιτῷ, λιτόν (3). Voy. §. 88.

νίφα (τήν), Hesiod. Ἔργ. 533, pour τὸν νιφετόν.

ὑσμῖνι, dans Homère, pour ὑσμίνῃ (4).

3.° De même le pluriel de divers neutres en ον, surtout au datif, se décline sur la troisième. Ex.:

ἀνδραπόδεσσι, *Il.* ή, 475, pour ἀνδραπόδοις, de ἀνδράποδον, se forme comme ποῦς et le reste de ses composés, πόδεσσι, ποσί (5).

---

(1) Valck. *ad* Theocr. *Adoniaz.* p. 411. Ruhnk. *ad* Hom. *h. in Cer.* 153. Wyttenb. *ad* Plut. *De s. num. vind.* p. 4. Fisch. II. p. 184.

(2) Fisch. II. p. 182.

(3) Fisch. II. p. 187.

(4) Fisch. II. p. 186.

(5) Fisch. II. p. 188.

προσώπατα, προσώπασι, *Il.* ή, 212, comme venant de πρόσωπας, pour πρόσωπα, προσώποις.

πρόβασι pour προβάτοις, conformément à κέρατα, κέρασι, serait un *métaplasme* pareil, mais qui semble n'avoir été usité que dans la langue commune (1). Il est douteux que ἔγκασι soit pour ἐγκάτοις, puisqu'on ne rencontre plus que ἔγκατα, nulle part ἔγκατος ou ἔγκατον. Dans Apollonius [de Rhodes], on trouve encore λίβα pour λιβάδα [?GL.], στάγες pour σταγόνες [IV, 626, *ubi vid.* Schol. et 1516].

Au contraire, les Etoliens, race éolienne, déclinaient au pluriel les noms de la troisième sur la seconde décl.; ex.: γερόντοις, παθημάτοις, pour γέρουσι, παθήμασι, ainsi que les Latins disaient *epigrammatis*, *dilemmatis*, pour *epigrammatibus*, *dilemmatibus* (2).

Remarque. Selon la conjecture de Buttmann, *Gramm. compl.* p. 217 *sqq.*, la plupart de ces formes sont dérivées de nominatifs simples, mais qui sont tombés en désuétude à cause de leur dureté, ou à cause de la tendance de la langue vers des formes plus parfaites. C'est surtout dans les verbes qu'on trouve des cas, où une forme simple, tombée elle-même en désuétude, ne subsiste plus que dans ses dérivés; il en est ainsi des noms μάστι, μάστιν, *Il.* ψ', 500; *Od.* ό, 182, dont l'ancien nominatif μάστις est encore dans Hesychius (3). De δένδρει, δένδρεα, δένδρεων, δένδρεσι, on remonte à l'ancien nomin. τὸ δένδρος dans Hérod. VI, 79; mais avec la variante ἐπὶ δένδρου pour ἐπὶ δένδρος (4): et de κοινῶνες, —ας, dans Xénophon, on va au datif sing. κοινῶνι (κοινᾶνι) de Pindare *Pyth.* 3, 50 (5). Hésiode, Ἔργ. 354, donne d'autres formes semblables, δώς et ἅρπαξ, à la place desquelles on n'employa par la suite que δόσις et ἁρπαγή. Ainsi il aurait existé d'anciens nominatifs, ἀΐς, ἄλξ, ἰώξ, θέραψ, κλάς (dont le gén. κλαδός se rapproche de κλάδος, —ου, comme φύλαξ, —κος se rapproche de φύλακος, φυλάκου), τὸ κρίνος, κρόξ, νίψ, λίς, ὑσμίν; et le *métaplasme* proprement dit ne se trouverait que dans ἀνδραπόδεσσι. Mais lorsque les nominatifs vieillis ne se rencontrent nulle part, il est plus sûr de considérer ces formes comme *métaplastiques* [ou faites par transformations], afin de ne pas tomber dans la même faute que les grammairiens, qui, pour καλλιγύναικα, εὐπατέρεια, imaginèrent des formes comme καλλιγύναιξ, εὐπάτηρ. Voyez d'autres *métaplasmes* aux adjectifs, *infra*, §. 124, 2.

---

(1) Herodian. Herm. p. 308, XXI.

(2) Fisch. II. p. 190.

(3) Fisch. II. p. 193. Heyn. *Obss. ad Il.* T. VIII, p. 458.

(4) Eustath. *ad Il.* γ', p. 396, 21. Valck. *ad* Her. p. 474. Mœris p. 132. Thom. M. p. 204. Kœn. *ad* Gregor. p. (24) 61 *sq.* Fisch. II. p. 185.

(5) Zeune *et* Poppo *ad* Xen. *Cyr.* 7, 5, 35.

Il y a aussi quelques *indéclinables*, ou mots ayant la même forme à tous les cas, comme la plupart des nombres cardinaux, les noms des lettres, ἄλφα, βῆτα, etc. (1). Parmi les substantifs véritablement grecs, il ne faut rattacher à cette catégorie que τὸ χρεών, *le destin*, Eur. *Hipp.* 1270; οὐκ ἔστι μοίρας τοῦ χρεών τ' ἀπαλλαγή: *cf. Herc. Fur.* 21. Le mot θέμις, dans la formule θέμις ἐστί, paraît être resté invariable joint à l'infinitif. Plat. *Gorg.* p. 505, C. D: Ἀλλ' οὐδὲ τοὺς μύθους φασὶ μεταξὺ θέμις εἶναι καταλείπειν, ἀλλ' ἐπιθέντας κεφαλήν, où, à cause de l'acc. ἐπιθέντας, le mot φασί ne peut être pris comme par parenthèse, ainsi que le veut Reisig, *Comm. crit. de Œd. C.* 343. C'est de cette manière que Buttmann, *Gr. compl.* p. 232, explique le passage de Sophocle, *Œdip. Col.* 1191: ὥστέ μηδὲ δρῶντά σε Τὰ τῶν κάκιστα δυσσεβεστάτων, πάτερ, Θέμις σέ γ' εἶναι κεῖνον ἀντιδρᾷν κακῶς, où le σέ répété ne doit pas induire en erreur.

DU GENRE DES SUBSTANTIFS.

§. 93. Le *genre des substantifs* est désigné tantôt par leur *signification*, tantôt par leur *désinence*. Souvent la signification et la désinence concourent pour l'indiquer.

En vertu de leur *signification*, sont:

Masculins, 1.° tous les noms de personnes ou d'animaux du sexe masculins;

2.° Les noms de mois, comme le mot ὁ μήν, *le mois;*

3.° Les noms de fleuves, excepté quelques-uns dont la terminaison prévaut, comme ἡ Λήθη, *le fleuve Léthé.*

Féminins, 1.° tous les noms de personnes féminines ou d'animaux femelles; ex.: ἡ Ἀσπασία, ἡ Λεόντιον, excepté les diminutifs, ex.: τὸ κοράσιον, *la petite fille.*

2.° Les noms d'arbres, dont la plupart aussi se terminent en η ou α. Ceux même qui se terminent en ος sont aussi féminins, excepté, ὁ ἐρινεός, *le figuier sauvage;* ὁ φελλός, *l'arbre à liège;* ὁ κέρασος, *le cerisier;* ὁ λωτός, *le lotus;* ὁ κύτισος, *le cytise.*

Quelques-uns sont également masc. et fém. (*generis communis*), ὁ, ἡ πάπυρος, *le papyrus;* ὁ, ἡ κότινος, *l'olivier sauvage*, Arist. *Av.* 619; Théocr. 5, 100.

3°. Les noms de pays, d'îles et de cités; ex.: ἡ Αἴγυπτος (ὁ Αἴγυπτος, dans Homère, est le nom du Nil (2)), ἡ Σάμος, ἡ Ῥόδος, ἡ Δάμασκος, ἡ Τροιζήν, ἡ Τίρυνς; de même Ἴσθμον Δω-

---

(1) Sur le σίγμα, voy. Porson. *ad* Eur. *Med.* 476. Schæf. *Melet.* p. 96.
(2) Eustath. *ad Od.* γ', 30.

ρίαν, Pind. *Nem.* 5, 69; d'ailleurs ὁ Ἰσθμός, Pind. *Nem.* 5, 69; *Isthm.* 1, 45.

REMARQUES.

1. Excepté, 1.° les noms de villes en οῦς, ὁ Σελινοῦς, ὁ Σκιλλοῦς, ὁ Ἐλεοῦς, ὁ Πεσσινοῦς, etc.; 2.° les noms de villes en ων, ὁ Μεδεών, ὁ Μαραθών, mais on dit ἡ Βαβυλών. Μαραθών est employé comme masc. chez Hérodote, 6, 107, 111, etc.; comme fém. dans Pind. *Ol.* 13, 157 (1). Σικυών est de même masc. et fém. (2); 3.° les noms en ης, ητος, ὁ Μάσης, Strabon, 7, 376; 4.° les noms de villes qu'on ne trouve qu'au pluriel, sont masculins s'ils se terminent en οι, féminins s'ils finissent en αι, et neutres s'ils se terminent en α, τὰ Λεῦκτρα; 5.° les noms de villes en ας, ex.: ὁ Ἀκράγας, *la ville d'Agrigente*, Thuc. 7, 46, 50: on dit aussi ἡ Ἀκρ. Pind. *Ol.* 3, 3; *Pyth.* 6, 6; ὁ Τάρας, *la ville de Tarente*, Thuc. 6, 104; on dit aussi ἡ Τάρας, Dionys. Perieg. 376. Voy. Steph Byz. *ad voc.* Ἔρυξ est également masc. et fém. (3). Ἄργος, εος, est neutre.

2. Plusieurs noms d'îles et de villes sont des deux genres: ὑλήεσσα Ζάκυνθος, *Od.* θ', 24; ἐν ὑλήεντι Ζακύνθῳ, *Od.* ά, 246; π', 123. Ἐπίδαυρος se trouve dans Homère, *Il.* β', 561, comme masc., ἀμπελόεντ' Ἐπίδαυρον: féminin chez les autres, comme chez Strabon. Ὠρωπός est masc. dans Thucyd. 8, 60, 95, ainsi que Πύλος, *Od.* ά, 93. Le nom de lieu qui se dit ailleurs τὸ Ἴλιον, est appelé par Homère ἡ Ἴλιος; excepté dans un passage suspect, *Il.* ό, 71.

3. Les noms d'animaux, qui sont du *genre commun* [ou *épicènes*], étaient souvent mis au féminin par les Grecs, lorsqu'il n'était pas question de désigner le sexe, mais seulement l'animal en général (4).

§. 94. Le genre des noms se reconnaît à la *terminaison* d'après les règles suivantes:

Les mots en α, dont la terminaison est précédée d'une voyelle ou d'un ζ, δ, θ, λ, ν, ρ, σ, sont du *genre féminin* et appartiennent à la première déclinaison; ex.: ἡ τράπεζα, *la table;* ἡ διφθέρα, *le parchemin;* ἡ ἅμιλλα, *le combat;* ἡ ἔχιδνα, *la vipère*, etc. Ceux qui ont un μ devant la terminaison, sont *neutres*, et appartiennent à la troisième déclinaison; ex.: τὸ σῶμα, τὸ λῆμα, *la volonté;* τὸ λῆμμα, *le gain.* Ils sont la plupart dérivés de verbes, et de la prem. pers. du parf. passif. Joignez-y τὸ γάλα, γάλακτος.

αις Parmi ces noms, παῖς est du *genre commun*, ὁ et ἡ παῖς; δαΐς du genre fém., et σταίς du genre neutre. Ils appartiennent tous à la trois. décl.

(1) Thom. M. p. 597, *et Interp.* Wessel. *ad* Herod. p. 485, 73.
(2) Schweig. *ad* Ath. T. VII, p. 425.
(3) Valck. *ad* Theocr. *Adon.* p. 392.
(4) Fisch. I. p. 369 *sq.* [*Cf.* Erfurdt *ad* Soph. *Aj.* 7, p. 483. GL.]

αν ils sont tous masculins, si ce n'est que cette désinence est aussi celle des adj. en ας au neutre.

αρ presque tous neutres; τὸ ἦμαρ, *le jour;* τὸ εἶδαρ, *la nourriture;* τὸ φρέαρ, *le puits*, etc., τὸ κέαρ, κῆρ, τὸ ἔαρ, ἦρ. ἡ δάμαρ et ἡ ὄαρ, *la femme*, tirent leur genre de leur signification. Au contraire ὁ ψάρ, *l'étourneau.*

ας 1°. en partie masculins, ayant le génitif αντος, ex.: ὁ ἱμάς, ἱμάντος, ὁ ἀνδριάς, ἀνδριάντος; ὁ Τάρας, αντος, *la ville de Tarente*, et Ἀκράγας, *la ville d'Agrigente*, sont masc., §. 93, et féminins;

2°. en partie féminins, ayant le génitif άδος, ex.: ἡ λαμπάς, άδος, ἡ πελειάς, παστάς. φυγάς, άδος, *l'exilé*, et d'autres avec la signification adjective, sont du *genre commun.*

3.° neutres, seulement les dissyllabes (1), qui font au gén. ατος, τὸ γῆρας, τὸ κρέας, τὸ κέρας. Mais ὁ λᾶς, λᾶος.

αυς gén. άος, sont féminins, ἡ γραῦς, γραός, ναῦς.

ειρ Sur φθείρ, *voy.* §. 95; χείρ est fém.; mais les composés ἀντίχειρ, etc., sont masculins (2).

εις la plupart fémin., excepté ὁ κτείς, κτενός, *le peigne.* Dans les adj., la désin. εις est masculine.

ευς gén. έως, sont entièrement masculins.

η gén. ητος [neutr.], ex.: τὸ κάρη.

ην génit. ηνος et ενος, sont masculins, ex.: ὁ λιμήν, ὁ αὐχήν, ὁ σπλήν, ὁ ποιμήν, excepté ἡ Σειρήν, ἡ φρήν, *l'intelligence*, et le nom commun ὁ, ἡ χήν, *l'oie.*

ηρ sont la plupart masculins, excepté ἡ γαστήρ, *le ventre;* ἡ κήρ, *le sort funeste*, et ceux qui sont féminins par signification, comme ἡ μήτηρ, ἡ θυγάτηρ. Ἀήρ, *le brouillard* et *l'air*, est masc. et fém. (3), ainsi que ὁ, ἡ αἰθήρ, ex.: Soph. *OEd. T.* 866 (4). Les contractes κῆρ pour κέαρ, *le cœur;* ἦρ pour ἔαρ, *le printemps;* στῆρ pour στέαρ, *le suif*, sont neutres.

ης sont masculins à la prem. déclin., ex.: ὁ ἀκινάκης, ὁ δεσπότης, etc. A la troisième déclinaison, ils sont mascu-

(1) *Etym. M.* p. 491.
(2) Fisch. I. p. 388.
(3) Fisch. I. p. 389.
(4) Fisch. I. p. 390.

lins pour la plupart, excepté ceux en ης, ητος, comme ἡ ἐσθής, et les substantifs en ότης et ύτης, qui sont féminins. Dans les adjectifs, c'est la désinence du masc. et du féminin.

ι sont entièrement du neutre, ex. : σίνηπι, μέλι.

ιν sont féminins pour la plupart, ex. : ἡ ῥίν, ἡ ὠδίν, ἡ ἀκτίν, ἡ θίν (ou θίς), *le rivage* (θίν, *l'amas*, est masc. et féminin (1)), δελφίν est masculin.

ις sont féminins, excepté ὁ κίς, *le charançon;* ὁ λῖς, *le lion;* ὁ δελφίς. D'autres sont masc. et fém. par leur signification; ex. : ὁ, ἡ ἔχις, ὁ, ἡ κόρις, ὁ, ἡ ὄφις, ὁ, ἡ πρόμαντις, ὁ, ἡ ὄρνις, ὁ, ἡ δελφίς, ainsi que ὁ, ἡ θίς, *l'amas* (2).

ξ sont 1.° masculins, ὁ πίναξ, ὁ μύρμηξ, ὁ ἱέραξ, ὁ θώραξ, ὁ φοῖνιξ, *le palmier* (3); 2.° féminins, comme ἡ νύξ, ἡ βῶλαξ, ἡ διασφάξ, ἡ διώρυξ, ἡ θρίδαξ, ἡ κάλυξ, ἡ κλάξ, ἡ κλίμαξ, ἡ κύλιξ, ἡ λάρναξ, ἡ πήληξ, ἡ πτέρυξ, ἡ πτύξ, ἡ σήραγξ, ἡ φλόξ, ἡ λύγξ, ἡ σμῶδιξ, ἡ ἀλώπηξ, ἡ φόρμιγξ, ἡ σύριγξ, ἡ χοῖνιξ, ἡ θρίξ, ἡ φάραγξ, ἡ ἄντηξ, ἡ στίξ, ἡ χάμαξ, ἡ μάστιξ, ἡ προίξ (4); 3.° d'autres sont communs : 1.° les noms d'hommes ou d'animaux, ὁ, ἡ αἴξ; ὁ, ἡ Θρᾴξ, ὁ, ἡ δέλφαξ, ὁ, ἡ μείραξ, ὁ, ἡ φύλαξ, ὁ, ἡ σκύλαξ, ὁ, ἡ πέρδιξ; 2.° ὁ, ἡ αὖλαξ, ὁ, ἡ βήξ, ὁ, ἡ φάρυγξ, ὁ, ἡ λάρυγξ, ὁ, ἡ στύραξ; ὁ, ἡ φάλαγξ (5).

ον sont neutres, excepté les noms de femme, ἡ Δόρκιον, ἡ Γλυκέριον, ἡ Λεόντιον, §. 93.

ορ sont neutres, comme τὸ ἄορ.

ος sont la plupart masculins. Sont féminins, 1.° les noms d'îles et de villes, comme ἡ νῆσος, *l'île;* 2.° les noms d'arbres, de plantes, de fleurs : ἡ κέδρος, ἡ φηγός, ἡ κυπάρισσος, ἡ βύβλος; de plus, ἡ ἄμμος et ψάμμος, *le sable;* ἀσάμινθος, *la baignoire;* ἄσβολος, *la suie;* ἄσφαλτος, *le bitume;* ἀτραπός ou ἀταρπός, *le sentier;* βάλανος, *le gland;* βάσανος, *la pierre de touche*, *l'épreuve;* βίβλος, γνάθος, *la mâchoire;* γύψος, *le gypse* (*plâtre*); δέλτος, *la tablette à écrire;*

---

(1) Fisch. I. p. 382.
(2) Fisch. I. p. 394 *sqq.* 397.
(3) Brunck. *ad poët. Gnom.* p. 275. Fisch. I. p. 385.
(4) Fisch. I. p. 386 *sq.*
(5) Fisch. I. p. 386 *sq.*

δοκός, *la poutre;* δρόσος, *la rosée;* κάμινος, *le fourneau;* κάπετος, *le fossé;* κάρδοπος, *la huche;* κέλευθος, *le chemin;* κέρκος, *la queue;* κιβωτός, *le coffre;* κόπρος, *le fumier;* λέκιθος, *le jaune d'œuf;* λήκυθος, *la burette à l'huile;* μίλτος, *le vermillon;* ἡ νόσος, *la maladie;* ἡ ὁδός, *le chemin*, et ses composés; πλίνθος, *la brique;* πρόχοος, —χους, *l'aiguière;* πύελος, *l'auge;* ῥάβδος, *le bâton;* σορός, *le cercueil;* σποδός, *la cendre, la poussière;* τάφρος, *le fossé;* voy. Elmsl. *ad* Soph. *OEd. Col.* 156; ὕαλος, *l'ambre jaune, le verre;* χηλός, *la cassette;* ψῆφος, *la petite pierre*(1).

Sont des deux genres (*communia*), 1.° les dénominations de personnes masculines ou féminines, ex.: ἄγγελος, *le messager, la messagère;* ἀμφίπολος, *le serviteur, la servante;* 2.° les noms d'animaux, comme ὁ, ἡ γέρανος, ὁ, ἡ ἄρκτος. De plus, ὁ, ἡ ἄτρακτος, *le fuseau;* ὁ, ἡ βάρβιτος, *la cithare;* ὁ, ἡ θάμνος, *le taillis;* ὁ, ἡ θεός, *le dieu, la déesse;* ὁ, ἡ λίθος, *la pierre*, etc. La plupart sont des adjectifs à deux terminaisons (2).

Les substantifs en ος, qui appartiennent à la troisième déclinaison, sont tous neutres.

ους sont masculins, excepté τὸ οὖς, qui vient de οὖας. βοῦς est commun, parce qu'il désigne *le taureau* et *la vache.*

υ sont neutres, πῶϋ, νάπυ, γόνυ, δόρυ, ἄστυ.

υν sont masculins.

υρ sont masculins, excepté τὸ πῦρ, ὁ, ἡ μάρτυρ; μάρτυρας κλυτάς, Pind. *Nem.* 3, 40.

υς sont féminins, excepté ὁ βότρυς, *la grappe de raisin;* ὁ θρῆνυς, *l'escabeau;* ὁ ἰχθύς, *le poisson;* ὁ μῦς, *la souris;* ὁ νέκυς, *le cadavre;* ὁ στάχυς, *l'épi de blé;* ὁ πῆχυς, *l'aune, le bras.* ὗς et σῦς sont communs.

ψ sont masculins, excepté ἡ λαῖλαψ, *le tourbillon;* ἡ φλέψ, *la veine;* ἡ χέρνιψ, *l'eau, le bassin à laver les mains;* ἡ ὄψ, *la voix;* ἡ καλαῦροψ, *la houlette.*

ω sont féminins, ex.: ἡ πειθώ, ἡ ἠχώ.

ων sont masculins, 1.° ceux qui ont au gén. οντος, comme δράκων, δράκοντος; 2.° la plupart de ceux qui ont au gén. ωνος, excepté ἡ ἅλων, *l'aire;* ἡ γλήχων, *le pouliot (herbe);*

---

(1) Fisch. I. p. 365.
(2) Fisch. I. p. 367, *sqq.*

ἡ μήκων, *le pavot*; [ἡ τρήρων, *la craintive colombe*]. Sont féminins, ceux qui ont au gén. ονος, ex.: ἡ χελιδών, *l'hirondelle*, excepté ὁ ἄκμων, *l'enclume*. Beaucoup sont communs, comme ὁ, ἡ ἡγεμών, *le guide*, *la conductrice*; ὁ, ἡ ἀλεκτρυών, *le coq*, *la poule* (1); ὁ, ἡ ἀηδών, *le rossignol* (2); ὁ, ἡ δαίμων, *le dieu*, *la déesse*; ὁ, ἡ κύων, *le chien*, *la chienne* (3). De plus ὁ, ἡ κώδων, ὁ, ἡ αὐλών (4).

La désinence attique ων pour ον, dans la sec. déclin., comme τὸ ἀνώγεων, τοῦ —γεω, est neutre.

ωρ sont neutres, excepté les désignations de personnes, ἡ ἀλέκτωρ, *l'épouse*, *la vierge non encore mariée*; ὁ ἀλέκτωρ, *le coq*; ἡ ἄωρ, *l'épouse*, etc.

ος sont à la trois. déclinaison, 1.° ώς, όος, féminins, ex.: ἡ αἰδώς, ἡ ἠώς; 2.° ως, ωτος et ωος masculins, ex.: ὁ ἔρως, *l'amour*; ὁ γέλως, ωτος, *le rire*; ὁ φώς, φωτός, *l'homme*; ὁ χρώς, χρωτός, *la peau*; ὁ κάλως, ωος, *le cable*; ὁ θώς, θωός, *le loup-cervier*; ὁ δμώς, ωός, *l'esclave*; ὁ ἥρως, ωος. Exceptez-en τὸ φῶς, φωτός, *la lumière*; 3.° dans la sec. déclinaison, la désin. attique ως, ω, est masculine. Sont féminins, ἡ γάλως, γάλω et γάλωος, et ἡ ἅλως, ἅλω et ἅλωος. χρέως, gén. τοῦ χρέως, est neutre.

§. 95. Les dialectes diffèrent aussi entre eux pour le genre des substantifs; ex.:

ἀήρ, féminin chez les épiques, masc. chez les écrivains postérieurs. Buttm. *Lexil.* p. 115.

αἰών, ordinairement masc. dans Homère, Pindare et les tragiques, est aussi féminin *Il.* χ', 58; Eurip. *Phœn.* 1522 (5).

βάτος est masculin chez les Attiques, ailleurs fém. (6).

βῶλος chez les Attiques est fém., ailleurs masc. (7).

δρῦς, qui d'ailleurs est féminin, était masc. chez les Péloponnésiens (8).

---

(1) Athen. IX. p. 373 *sq.*

(2) Schæf. *Melet.* p. 65.

(3) Fisch. I. p. 383 *sq.*

(4) Fisch. I. p. 384 *sq.*

(5) Valck. *ad Ph.* 1490. Bœckh. *ad* Pind. *Pyth.* 1, 15.

(6) Thom. M. p. 148. Mœris, p. 99.

(7) Thom. M. p. 176. Mœris, p. 95. Phrynich. p. 54. Hemsterh. *ad* Lucian. *Tim.* 1. p. 400. *ed. Bip.* Fisch. I. p. 368.

(8) Schol. Aristoph. *Nub.* 481.

κίων, *la colonne*, est masc. chez les Attiques et chez Hésiode, féminin chez les Ioniens (et encore chez Homère seulement *Od.* ά, 127, et chez Hérodote, 1, 92, etc.) et chez les Doriens, ex.: Pind. *Pyth.* 1, 36 (1).

λιμός, qui d'ailleurs est masc., était féminin chez les Doriens (2). C'est ainsi que l'emploie le Mégarien dans Aristophane, *Acharn.* 743.

ὄμφαξ, *un raisin vert*, était fém. chez les Attiques, ailleurs masc. (3).

ὄχος masc. et neutre. Voy. §. 91.

σκότος masculin aussi chez les Attiques, chez les autres neutre (4).

σκύφος, masc. et neut. chez Eurip. et autres.

στάμνος, *urne à vin*, était fém. chez les Attiques, masc. chez les Péloponnésiens (5). Cependant Aristophane, *Plut.* 545, le fait masc. Voy. le Schol. *ad l.*

τάριχος, *salaison*, était masc. chez les Doriens, les Ioniens et autres, mais neutre aussi chez les seuls Attiques (6).

Τάρταρος, ἡ, est dans Pindare, *Pyth.* 1, 29, et dans Nicandre, *Ther.* 204 (7).

ὕαλος ou ὕελος était aussi fém. chez les Attiques, seulement masc. chez les autres (8).

φάρυγξ chez les anciens était fém., masculin aussi chez les auteurs plus récents (9).

φθείρ, *le pou*, était employé comme masc. chez les Attiq., par les autres comme fém. (10).

---

(1) Porphyr. *Quæst. Hom.* p. 290. Fisch. I. p. 383.

(2) Schol. Arist. *loc. cit.* Valck. *ad N. T.* p. 383 *sq.* Fisch. I. p. 368. Lobeck. *ad* Phryn. p. 188.

(3) Phrynich. p. 54, *c. n.* Lobeck. Eustath. *ad Od.* ά, p. 1390. *lin.* 54, *ed. Rom.*

(4) Schol. Eurip. *Hec.* 1. *ad* Mœrid. p. 354 *sq.* Fisch. II. p. 172.

(5) Sext. Empir. *adv. Gr.* p. 247, 256.

(6) Pollux. 6, 48. Thom. M. p. 834. Mœris, p. 369, *et Interpr.* Fisch. II. p. 174.

(7) Bœckh. *ad* Pind. p. 434 *sq.* Passow, *Plan*, etc. *d'un Dict. gr.* p. 74.

(8) Eustath. *ad Od.* ά, p. 19; *ad.* Mœr. p. 373 *sq.*

(9) Lobeck. *ad* Phryn. p. 65.

(10) Thom. M. p. 894. Mœr. p. 392. Phryn. p. 307. Fisch. I. p. 388.

Plus souvent encore dans les temps postérieurs, les substantifs étaient employés dans un autre genre que celui où les mettaient les écrivains anciens et les vrais Attiques; c'est un abus que les atticistes relèvent souvent. τὸ ἐλλέβορον (Thom. M. p. 296) est dans ce cas, ainsi que τὸ ῥύπος (Lobeck. *ad* Phryn. p. 150 *sq.*), etc. Souvent aussi, par suite de ce changement de genre, la forme du mot est changée aussi, ex.: pour αἶνος, *louange*, ἔπαινος (*Od.* φ', 110), on employait aussi ἡ αἴνη, dans une locution fréquemment usitée par Hérodote (comme 3, 74; 8, 112; 9, 16), ἐν αἴνῃ εἶναι, ἐν αἴνῃ μεγίστῃ εἶναι, *être en considération et en honneur*. Voy. §. 97. ὁ βίοτος se disait aussi ἡ βιοτή, dans Homère seulement *Od.* δ', 565 (l'acc. βιότητα est même dans Homère, *Hymn. in Mart.* 10), dans Pindare, Hérodote (seulement VII, 47) et chez les tragiques (encore chez eux βιοτή seulement dans les passages lyriques). Ainsi ἡ κοίτη et ὁ κοῖτος, *Od.* ξ', 455; τ', 510. Hérodote, I, 9, κοῖτον, et I, 10, κοίτην; de même Eurip. *Rhes.* 740. ὄνειρος et ὄνειρον, au sing. et au plur. chez Homère et les tragiques (1), mot qui a encore au pluriel la forme ὀνείρατα, §. 89. πλάνος et πλάνη, tous deux chez les Attiques (2); ὁ πόθος et ἡ ποθή, tous deux dans Homère; ὁ φθόγγος et ἡ φθογγή, tous deux chez Homère et les tragiques. On employait comme masculins et neutres les noms dérivés de la prem. pers. du parf. pass. en —σμός, — σμα, comme ὁ ἀσπασμός et τὸ ἄσπασμα dans Euripide; de plus, ἡ βλάβη, et τὸ βλάβος chez Hérodote et les tragiques. οἱ θεμέλιοι, Thuc. I, 93, plus ordinairement τὰ θεμέλια (3) (d'ailleurs on dit ὁ θεμέλιος, sous-ent. λίθος, *la pierre fondamentale*); τὸ νῶτον, chez les Attiques, et ὁ νῶτος dans la langue commune et chez les écrivains postérieurs (4). Très fréquemment, les fém. ont aussi la forme neutre. Au lieu de la forme usitée ἡ γνώμη, les tragiques employaient aussi τὸ γνῶμα, Æsch. *Ag.* 1361, Soph. *Trach.* 595, Eur. *Heracl.* 408, ce qui chez Hérodote 7,

---

(1) Hemsterh. *ad* Luc. T. I. 9. 376.

(2) Thom. M. p. 717. Mœris, p. 315, *c. n. Interpr.*

(3) Thom. M. p. 437. Mœris, p. 185.

(4) Thom. M. p. 637. Mœr. p. 267. Phrynich. p. 290, *c. n.* Lobeck. Fisch. II. p. 170. Schweig. *ad* Athen. T. VII. p. 135.

52, signifie *connaissance*. ἡ δίψα et τὸ δίψος sont tous deux usités, comme dans Platon, *Republ.* 4, p. 437 D: Δίψα ἄρα... ἐάν μέν τις θερμότης τῷ δίψει προσείη. Il y a δίψος, p. 438 *sq.* (1). τὸ νάπος et ἡ νάπη, tous deux chez les tragiques, le dernier aussi chez Homère et d'autres Attiques; τὸ πάθος et ἡ πάθη, le second chez Hérodote, Pindare et les tragiques (Esch. Soph.), avec la signification de *calamité;* ἡ πλευρά avait aussi un pluriel τὰ πλευρά, comme de τὸ πλευρόν, outre la forme αἱ πλευραί (2).

Hétérogènes.

§. 96. Plusieurs substantifs ont au pluriel un autre genre et une autre terminaison qu'au singulier. On appelle cela un μεταπλασμὸς γένους, *transformation de genre*, et les mots eux-mêmes ἑτερογενῆ. Ce *métaplasme* se fonde vraisemblablement sur différentes formes du même substantif, dont l'une est restée en usage au singulier, l'autre au pluriel (3). De cette nature sont:

ὁ βόστρυχος, plur. τὰ βόστρυχα, mais seulement chez les écrivains plus récents, pour οἱ βόστρυχοι (4).

ὁ δεσμός, plur. δεσμά, qui est resté particulièrement en usage dans le dialecte attique; car le plur. δεσμοί était du grec commun. Cependant on trouve encore δεσμούς et dans l'*Od.* θ', 724, et chez Eschyle, *Prom.* 524 (5). En outre, on rencontre la forme τὰ δέσματα, *Od.* ά, 204; θ', 278.

ὁ δίφρος, pluriel τὰ δίφρα, Callimaque, *hymn. in Dian.* 135 (6).

ὁ θεσμός, *la loi*, plur. τὰ θεσμά, Soph. *Fragm.* p. 595, *ed.* Brunck (7).

---

(1) Hemsterh. *ad* Luc. T. II. p. 497. Duker *ad* Thuc. 7, 87. Blomf. *ad* Æsch. *Pers.* 490.

(2) Porson. *ad* Eur. *Hec.* 820. *Or.* 217. Herm. *ad* Soph. *Aj.* 1389.

(3) Eustath., *ad Il.* ά, p. 108, 17, traite de ces mots. *Cf. Etym. M. v.* κέλευθος, p. 502. Schol. Ven. *ad Il.* ά, 312.

(4) Schæf. *ad* Dion. *De comp.* p. 407. Passow, p. 71.

(5) Fisch. II. p. 169 *sq.* Thom. M. p. 204. Passow, p. 71.

(6) Passow, *loc. cit.* p. 72.

(7) Porson. *ad* Eurip. *Med.* 494. Passow, *loc. cit.* p. 72.

ἡ κέλευθος, *le chemin;* plur. τὰ κέλευθα, comme ὑγρὰ κέλευθα chez Homère (1).

ὁ κύκλος, *le cercle*, plur. τὰ κύκλα, *les roues*, dans Homère (2); il a aussi κύκλοι, *Il.* ύ, 280.

ὁ λύχνος, *le flambeau* (*la lampe*), plur. τὰ λύχνα, Hérod. 2, 62, 133; Eurip. *Cycl.* 512 (3).

ὁ σῖτος, *le grain*, plur. τὰ σῖτα (4).

ὁ σταθμός, plur. τὰ σταθμά, Soph. *OEd. T.* 1139; Demosth. 1, p. 784, etc.; mais aussi σταθμούς, Eur. *Or.* 1492; *Andr.* 281. Avec le sens de *balance*, la forme du neutre est seule usitée au pluriel.

ὁ ταρσός, pl. τὰ ταρσά, chez les auteurs plus récents (5).

ὁ Τάρταρος; plur. τὰ Τάρταρα (6).

Parmi les substantifs ci-dessus, on ne rencontre aucun singulier dans la forme neutre. Mais dans les suivants, qui sont aussi au nombre des *hétérogènes*, on trouve le neutre au sing.: τὰ νῶτα, de τὸ νῶτον. Voy. §. 95. τὰ ἐρετμά de τὸ ἐρετμόν, *Od.* λ΄, 77; μ΄, 15; ψ΄, 268. τὰ ζυγά, de τὸ ζυγόν, Platon, *Cratyl.* 31 (7).

Les neutres suivants sont plus rares au pluriel, et ne se rencontrent la plupart que chez des écrivains plus récents: τὰ δρυμά, de ὁ δρυμός, *Il.* λ΄, 118, etc. (8); τὰ δάκτυλα, de ὁ δάκτυλος, Théocr. 19, 3 (9); τὰ μυχά, seulement chez Denys le Periég. 117; τὰ τράχηλα, de ὁ τράχηλος, Callim. *fr.* 98 (10); τὰ ῥύπα, de ὁ ῥύπος, *Od.* ζ΄, 93 (11); τὰ χαλινά, de ὁ χαλινός (12).

---

(1) Bekker, dans la *Gaz. litt. d'Iéna*, 1809, n.° 249, p. 171, révoque en doute l'exactitude de la forme κέλευθοι.

(2) Fisch. II. p. 170.

(3) Wess. *ad* Herod. p. 132, 25. Porson. *l. c.* Fisch. II. p. 171. Passow, p. 72.

(4) Musgr. *ad* Eurip. *Hel.* p. 428. Schæf. *ad* Soph. *El.* 1366.

(5) Schæf. *ad* Mosch. 2, 60, p. 235. Passow, p. 73.

(6) Passow, p. 74.

(7) Valck. *ad* Ammon. p. 65.

(8) Passow, p. 72.

(9) Passow, p. 71.

(10) Passow, p. 74.

(11) Fisch. II. p. 171. Sur ὁ ῥύπος, et non τὸ ῥύπον, voy. Passow, p. 73.

(12) Passow, p. 74.

§. 97. La différence de signification d'un mot a aussi de l'influence sur la différence du genre, ex.:

ὁ αἶνος signifie simplement *discours*, *récit* et *louange*; ἡ αἴνη ne se présente que dans le sens rapproché de ce dernier, *bonne réputation*. Voy. §. 95.

ὁ δεσμός, *le lien*, *la chaîne*; ἡ δέσμη, *le faisceau*.

ὁ ζυγός signifie *le joug*; τὸ ζυγόν, *la balance* (1).

ὁ θόλος [θολός?], *le limon*; ἡ θόλος, *étuve*, *coupole*, *dôme* (2). (Selon Sext. Empir. p. 248, ἡ θόλος est attique, ὁ θόλος dorien).

ὁ ἶπος, *la presse*, *la souricière*, Arist. *Plut*. 815; Pollux, p. 1317; ἡ ἶπος, Pind. *Ol*. 4, 11, signifie *poids*, *fardeau*.

ὁ ἵππος, *le cheval*; ἡ ἵππος, *la jument*, et *la cavalerie*.

ὁ λέκιθος, *bouillie de légumes*; ἡ λέκιθος, *jaune d'œuf*.

ὁ λίθος, *la pierre*; ἡ λίθος, *la pierre précieuse* (3).

ὁ μηρός, μηροί, *les cuisses*; τὰ μηρία ou μῆρα, *les os des cuisses* (4).

ὁ στύραξ, *l'extrémité inférieure du fût d'une lance*; ἡ στύραξ, *le styrax* (arbre résineux) (5).

ὁ χάραξ, *la palissade*; ἡ χάραξ, *l'échalas*, où est attaché le cep de vigne (6).

§. 98. Dans quelques substantifs qui ne sont pas *communs*, le genre féminin est marqué par une terminaison particulière; tantôt, comme dans Ἕλλην, Ἑλληνίς, la désinence ις est ajoutée au masculin, tantôt la désinence du masc. est changée. Dans le dernier cas on change

της, { en ις, ex.: δεσπότης, δεσπότις, πολίτης, πολῖτις, ἀρτοπώλης, ἀρτόπωλις, ἱκέτης, ἱκέτις, δραπέτης, δραπέτις, προδότης, προδότις, etc. (7)

---

(1) Valck. *ad* Amm. p. 65.

(2) Steph. *Thes. L. Gr.* T. I. p. 1571 *sqq.*

(3) Steph. *Thes. L. Gr.* T. II. p. 705.

(4) Voss. *myth. Br.* 2. p. 303 *sqq.* et d'un autre côté Schneid. *Lex. Gr. voc.* μηρίον.

(5) Ammon. p. 132, et Valck. Thom. M. p. 811. Mœris, p. 357.

(6) Thom. M. p. 911. Phryn. p. 61.

(7) Fisch. II. p. 68. Valck. *ad* Eurip. *Hippol.* p. 285, *b*, A.

ης { en τρια, ποιητής, ποιήτρια, κιθαριστής, κιθαρίστρια (1). Cela arrive dans les substantifs dérivés de la trois. pers. parf. pass. des verbes (2).
en τρις, comme ἀλέτης, ἀλετρίς, ὀρχηστής, ὀρχηστρίς, αὐλητής, αὐλητρίς (3).

Remarque. La forme τρις dans quelques mots était plus usitée chez les Attiques, que la forme τρια (4).

De πένης et θής résultent les formες πένησσα et θῆσσα (5). [Ainsi Κρής, Κρῆσσα. Blomf.]

ος { en α, lorsque devant la termin. est une voy. ou un ρ, ex. : ἰχυρός, ἰχυρά, dans le dialecte attique.
en η, dans tous les autres cas, ex. : δοῦλος, δούλη.
en ις, ex. : στρατηγός, στρατηγίς, αἰχμάλωτος, αἰχμαλωτίς, κάπηλος, καπηλίς, ξύμμαχος, ξυμμαχίς, comme adjectif, τύραννος, τυραννίς, etc. (6).
en αινα, seulement dans quelques-uns, ex. : θεός, θέαινα, λύκος, λύκαινα. La forme ισσα était usitée dans le dialecte alexandrin.

αξ et αψ en ασσα, dans ἄναξ, ἄνασσα, φάψ, φάσσα. Dans les autres, la désinence du gén. -κος se change en -κις, comme κόλαξ, κολακίς, φύλαξ, φυλακίς (7).

ευς { en εια, ex. : ἱερεύς, ἱέρεια, βασιλεύς, βασίλεια.
en ις et ισσα, βαλανεύς, βαλανίς, βασιλεύς, βασιλίς et βασίλισσα, cependant le dernier est rare dans le dialecte attique (8). De plus βαλάνισσα, πανδόκισσα, Αἰθιόπισσα (9). Aristophane va jusqu'à employer ἡ γραμματεύς, *Thesm.* 432, mais dans une boutade comique.

---

(1) Fisch. II. p. 69. Valck. *ad* Eur. *Hipp.* v. 589. Elmsl. *ad Med.* 156. Monk. *ad Hipp.* 585. Bast. *ad* Greg. C. p. 259.

(2) Les féminins en τρια sont quelquefois, mais rarement, formés des masc. en τηρ, comme ἰήτρια, Alexis *ap.* Æl. Dionys. *in* Eustath. *ad Il.* δ', p. 859, 51. πενθήτρια, Eurip. *Hipp.* 816. προμνήστρια, Aristoph. *Nub.* 42. Blomfield.

(3) Lobeck. *ad* Phryn. p. 256.

(4) Mœris, p. 279, *et* Piers. Valck. *ad Il.* χ', p. 61 *sq.*

(5) Fisch. II. p. 70.

(6) Fisch. II. p. 71.

(7) Lobeck. *ad* Phryn. p. 452.

(8) Mœris, p. 96. Thom. M. p. 144. Hemsterh. *ad* Lucian. T. I. p. 313, *Bip.* D'Orv. *ad* Charit. p. 471. *ed. Lips.* Valck. *ad Adon.* p. 321.

(9) Hemsterh. *Add. ad* Thom. M. p. 144.

Le dialecte dorien ou macédonien, avait encore la forme βασίλιννα, dont Ménandre s'est aussi servi une fois (1).

ηρ en ειρα, ex. : σωτήρ, σώτειρα, δοτήρ, δότειρα (2). Mais σημαντήρ, σημαντρίς comme adjectif, ex. : σημαντρὶς γῆ.

ιξ en ισσα, ex. : Φοῖνιξ, Φοίνισσα, Κίλιξ, Κίλισσα. De même Θρῆσσα, de Θρῆξ.

υς en υσσα, ex. : Λίϐυς, Λίϐυσσα.

ωρ en ειρα, ex. : πανδαμάτωρ, πανδαμάτειρα. De συλλήπτωρ cependant vient le fém. συλλήπτρια. Nous trouvons peut-être le principe de ceci dans les formes anciennes πανδαματήρ (comme ὀλετήρ, *Il.* σ΄, 114. ὀλέτειρα) et συλλήπτης (comme συμπαίστωρ et συμπαίστης, συμπαίστρια).

ων en αινα, λέων, λέαινα, δράκων, δράκαινα, Λάκων, Λάκαινα, θεράπων, θεράπαινα, ἀλεκτρυών, ἀλεκτρύαινα (3).

Nota. Au lieu de θεράπαινα, on trouve aussi θεράπνη (4).

ως { en ωΐς, ωΐνη, ex. : δμώς, δμωΐς, ἥρως, ἡρωΐς et ἡρωΐνη ou ἡρώνη. De plus ἡρώϊσσα (Apoll. Rh. 4, 1309; *Anal.* Br. 1, p. 416; Valck. *ad* Theocr. *Adoniaz.* p. 321).
en ωάς, ex. : Τρώς, Τρωάς.

DIVISION DES SUBSTANTIFS.

§. 99. Outre les substantifs ordinaires, il en est quelques-uns qui changent de forme, et par là prennent une autre signification. De ce nombre sont les *patronymiques*, les *ethniques* (ou *noms de peuple*), les *diminutifs* et les *amplificatifs*.

I. Patronymiques.

Tels sont les substantifs qui désignent un fils ou une fille. Ils sont dérivés des noms propres du père et quelquefois de la mère. Savoir :

---

(1) Hemsterh. *l. c.*
(2) Fisch. II. p. 72.
(3) Fisch. II. p. 73.
(4) Voy. mes *Animadv. in H.* Hom. p. 141; Eurip. *Hec.* 482.

1.° des noms en ος de la seconde déclin. viennent les formes en ίδης et en ίων, ex.: de Κρόνος, Κρονίδης et Κρονίων, *fils de Saturne, Jupiter*. De même Κοδρίδης, Ταντταλίδης, Αἰακίδης, etc. De même Πανθοίδης, pour — οίδης, de Πάνθοος, —θους. La forme ίων paraît avoir été propre aux Ioniens.

Des noms en ιος vient la forme ιάδης, ex.: Ἥλιος, Ἡλιάδης, Ἄγυιος, Ἀγυιάδης, Ἀσκλήπιος, Ἀσκληπιάδης. De même Λαερτιάδης, de Λαέρτιος, pour Λαέρτης (dans Aristoph. *Plut.* 312; Soph. *Philoct.* 401, *Aj.* 1 (1)).

Remarque. Ἀλκείδης (de Ἀλκαῖος) vient de la forme Ἀλκεύς, qu'Eustathe cite *ad Il.* p. 128, 37, et de là d'ailleurs le génit. Ἀλκέως dans Apollod. 2, 4, 5. Pindare a Ἀλκαΐδης, *Ol.* 6, 115, de Ἀλκάος (voy. §. 12), ou bien comme Πειραΐδης, *Il.* δ', 228, de Πείραιος. Voy. Schol. *Ven. cf.* Bast. *Comm. palæogr.* p. 845 *sq.* Mais Ὀϊλιάδης (de Ὀϊλεύς) suppose une forme Ὀΐλιος, selon Eustath. p. 13, 37.

2.° Des noms en ης et ας de la prem. déclin. viennent les *patronymiques* en —άδης, ex.: Ἱππότης, Ἱπποτάδης, Βούτης, Βουτάδης, Ἀλεύας, Ἀλευάδης (2). C'est par déviation que s'est formé Θυεστιάδης, *Od.* δ', 518; Ἀγχισιάδης, *Il.* ρ', 754, etc. Voy. *Remarq.* 1. De ces noms en ας, les Éoliens ont formé les *patronymiques* en αδιος, ex.: Ὑῤῥάδιος, de Ὕῤῥας (3).

3.° Dans les noms de la trois. déclin., le génitif sert de base à la dérivation. Si la pénultième du gén. est brève, la forme du *patronymique* de ος se forme en ίδης, ex.: Ἀγαμεμνονίδης, Αἰσονίδης, Θεστορίδης, Λητοΐδης, —οίδης, de Ἀγαμέμνων, —ονος, Αἴσων, —ονος, Θέστωρ, —ορος, Λητώ, Λητόος. Si la pénultième est longue, de ος le *patronym.* sera en ιάδης, ex.: Ἀμφιτρυωνιάδης, Τελαμωνιάδης, de Ἀμφιτρύων, —τρύωνος, Τελαμών, —ῶνος (4). Par suite, des noms en εύς, qui, dans le dialecte ionien, ont le génitif ῆος, se forment les *patronym.* en —ηϊάδης, ex.: Πηλεύς, Πηλῆος, Πηληϊάδης. De même Περσεύς, Περσῆος, Περσηϊάδης (*Il.* τ', 116), Νηλεύς, Νηλῆος, Νηληϊάδης. Mais comme ces mêmes noms ont aussi au gén. la terminaison έως, qui a continué de prédominer dans le dialecte att. et

(1) Kœn. *ad* Greg. p. (231) 487. Brunck. *ad* Soph. *Phil.* 417.
(2) Fisch. II. p. 5.
(3) Eustath. *ad Il.* p. 13, 46. Fisch. II. p. 4.
(4) Dawes *Misc. crit.* p. 173. Kœn. *ad* Gregor. *l. c. Vid.* Valck. *diatr.* p. 287. C.

dans la langue commune, alors le *patronym.* est Περσέως, Περσεΐδης, Περσείδης. Ἀτρείδης (et non Ἀτρηϊάδης, de Ἀτρέως, et non de Ἀτρῆος), Ἡρακλείδης, etc. Chez Pindare, les *patronym.* en ειδης ont la *diérèse* (résolution de la contraction), Κρηθεΐδας, *Pyth.* 4, 271 ; et de même chez les tragiques dans les passages lyriques (1). Du reste, la forme —ίδης pour ιάδης était usitée chez les Attiques, ex. : Αἰαντίδαι, Ἀλκμαιωνίδαι, Λεοντίδαι, Ἀφαρητίδαι, Pind. *Nem.* 10, 121. « Ainsi Κλυτίδης, de Κλύτιος, *Od.* ό, 540. *Cf.* π', 327; *Il.* λ', 302, Eustath. p. 1790, lin. 25. » SPOHN (2).

Remarque 1. Ces différentes formes, —ίδης et ιάδης, selon Eustathe, *ad Il.* p. 13, 10, 31, ont pour cause le perfectionnement de la langue grecque, qui résulta de l'hexamètre, où ne pouvaient figurer ni Θεστοριάδης, ni Θυεστάδης, ni Τελαμωνίδης. Les Attiques, au contraire, chez lesquels la mesure du vers iambique était originaire, disaient justement à cause de cela Αἰαντίδης, etc. Ἀσκληπίδαι, Soph. *Phil.* 1333 ; voy. *Etym. Magn.* pag. 210, 11, qu'Hermann. cite *ad Philoct.* 1317, p. 237.

§. 100. *Remarque* 2. Αὐγηϊάδης, dans Théocrite, 25, 193, vient, par diérèse, de Αὐγείας, Αὐγειάδης; et la forme Πελοπηϊάδης, pour Πελοπίδης, dans Pind. *Nem.* 8, 21, Théocr. 15, 142, dérive vraisemblablement de l'ancien nomin. Πελοπεύς (de même qu'Homère, *Il.* ά, 422, dit Αἰθιοπῆας de Αἰθιοπεύς, pour Αἰθίοπας, de Αἰθίοψ (3)).

Remarque 3. Les formes —ίδης, —ιονίδης et —ιωνιάδης sont souvent permutées. Au lieu de Ἰαπετίδης, venant de Ἰαπετός, on trouve Ἰαπετιονίδης dans Hésiode, Ἔργ. 54, *Theog.* 528; pour Ἐλατίδης, venant de Ἔλατος, Ἐλατιονίδης, *Hymn.* Hom. II, 32; pour Ταλαΐδης, venant de Ταλαός, Ταλαϊονίδης, *Il.* β', 566, ψ', 678; Pind. *Ol.* 6, 24. A l'inverse, au lieu de Ἀνθεμιωνιάδης, venant de Ἀνθεμίων, Homère, *Il.* δ', 488, offre la forme raccourcie Ἀνθεμίδης. Pour Ἠετιωνιάδης, Hérodote, 5, 92, 5, dit Ἠετίδης; pour Δευκαλιωνιάδης, Δευκαλίδης, *Il.* μ', 117 (4). Au lieu de Ὑπεριονίδης, *Od.* μ', 176, on trouve souvent Ὑπερίων (5). On rencontre même Λαμπετίδης, *Il.* ό, 526, pour Λαμπίδης, venant de Λάμπος. La forme adjective s'emploie aussi comme *patronymique* avec un substant., τοῦ Θεστορείου μάντεως, Soph. *Aj.* 801.

Remarque 4. Les Doriens avaient encore la forme —ώνδας, ex. : Κρεώνδας, Théocr. 16, 39, voy. le Schol. De ce genre sont Χαρώνδας, Ἐπαμινώνδας (6).

---

(1) Elmsl. *ad Med.* 806.

(2) Fisch. II. p. 6. Sur la forme Ἀλωάδαι, pour Ἀλωεῖδαι, de Ἀλωεύς, voy. Hemst. *ad* Luc. T. III. p. 379.

(3) Valcken. *ad Adoniaz.* p. 414.

(4) Hemsterh. *ad* Aristoph. *Plut.* p. 207. Valck. *ad Schol.* Eurip. *Phœn.* p. 625, *ad* Herod. p. 421.

(5) Voss. *Myth. Br.* I. p. 66. Heyne *ad Il.* θ', 480.

(6) Hemsterh. *ad* Callim. p. 590. *ed.* Ern. Valck. *ad Schol.* Eurip. *Phœn.* p. 764.

Remarque 5. Des noms de la mère sont venues de telles formes chez Homère, peut-être seulement dans le nom Μολίονε, *Il.* λ', 709, 750, *fils de Molione*. Voy. cependant Heyne. Dans les hymnes d'Hom. se trouve Λητοΐδης, chez Hésiode, *Sc. Herc.* 229, Δαναΐδης; *Theog.* 1031, Φιλυρίδης Χείρων, ce dernier nom est aussi dans Pindare, *Pyth.* 3, 1; 9, 50 (1).

§. 101. Les *patronymiques* du genre féminin ont les terminaisons suivantes : 1.° ιάς et ίς. Λητωϊάς, Callim. *in Dian.* 83, et Λητωΐς, *ib.* 45. Βρισηΐς, Νηρηΐς, des génitifs Βρισῆος, Νηρῆος, venant de Βρισεύς, Νηρεύς; Ἀτλαντίς, de Ἄτλας, -αντος. Κρεοντίς, Pind. *Isthm.* 4, 109. Au lieu de la forme -ηΐς, Pindare emploie aussi celle en -είς, ex. : Κρηθεΐς, Pind. *Nem.* 5, 49; Νηρείδων, *ib.* 65; 4, 106; Νηρείδεσσι, *Isthm.* 6, 8 (2). Les Attiques contractaient ηϊ en η dans les cas obliques; ex. : Θησῆδος, Æsch. *Eum.* 1024; Νηρῄδων, Eur. *Troad.* 2. Voy. §. 50, *Rem.*, p. 133. 2.° en ίνη et ιώνη : cette dernière forme a lieu lorsque la racine du mot a un ι ou un υ devant la terminaison —ος ou —ων, ex. : Ἀκρίσιος, Ἀκρισιώνη, Ἠλεκτρύων, Ἠλεκτρυώνη; la première forme, lorsque dans la racine du mot une consonne précède la désinence ος, ex. : Ἄδρηστος, Ἀδρηστίνη, Νηρεύς, Νηρίνη, Ὠκεανός, Ὠκεανίνη (3). On trouve dans Soph. *Ant.* 985, une forme Βορεάς, *fille de Borée*, Βορέας.

Remarque 1. Les noms de jeunes animaux en ιδεύς, sont une sorte de *patronymiques*, ex. : ἀηδονιδεύς, *un jeune rossignol*, Théocr. 15, 121; λυκιδεύς, *id.* 5, 38 (4).

Remarque 2. Quelques mots ont seulement la forme des *patronymiques*, sans en avoir la signification, ex. : Μιλτιάδης, Ἀριστείδης, Εὐριπίδης, Σιμωνίδης (5). Les *patronym.* sont aussi employés au lieu de leurs primitifs; ainsi quelquefois Ἀλεξανδρίδης pour Ἀλέξανδρος, Σιμωνίδης pour Σίμων; Ἀμφιτρύων pour Ἀμφιτρυωνιάδης (6); à quoi on peut joindre Ὑπερίων pour Ὑπεριονίδης.

---

(1) Valck. *ad* Herod. p. 82, 62.

(2) D'Orvill. *Vann. cr.* p. 375. Valck. *ad* Eur. *Ph. Schol.* p. 635, 53.

(3) Fisch. II. p. 7.

(4) Valck. *ad* Theocr. *Adoniaz.* p. 401, *ad* Herod. p. 252, 87. Fisch. II. p. 26, 9.

(5) On doit supposer que ces noms d'hommes ont été patronymiques dans l'origine, semblables en cela à plusieurs noms en —υλος, cités §. 102, 13. GL.

(6) Hemsterh. *ad* Luc. *Tim.* p. 414. *Bip. ad* Aristoph. *Plut.* p. 325. Toup. *Emend. in Suid.* T. II. *Præf.* p. 10 *sq.* Ruhnk. *Hist. crit. or.* p. 90, 100. Schæf. *ad* Mosch. 1, 3. Lobeck. *ad* Soph. *Aj.* 879. Kœn. *ad* Greg. p. (133) 290.

II. Diminutifs.

§. 102. Les *diminutifs* (ὑποκοριστικά) sont des mots qui expriment dans un sens absolu amoindrissement ou diminution du mot primitif. Ils ne se rencontrent pas encore chez Homère et les anciens poètes. Leurs terminaisons sont:

1.° —άδιον, venant des subst. en ας, ex.: λαμπάδιον, κρεάδιον, στιβάδιον, de λαμπάς, κρέας, στιβάς.

2.° —αιον, des subst. en η, ex.: γύναιον de γυνή.

3.° —αξ, des subst. en ος, ex.: λίθαξ, βῶλαξ, βῶμαξ, de λίθος, βῶλος, βωμός (1). Des substantifs en —αξ, comme πίναξ, δέλφαξ, θώραξ, viennent les *diminutifs* en —άκιον, ex.: πινάκιον, δελφάκιον, θωράκιον, auxquels il faut joindre le nom propre féminin Ἐριθακίς, Théocr. 3, 35.

Remarque. Les Doriens avaient la forme —ᾶς, qui fut fréquente surtout dans les temps postérieurs (2).

4.° en —άριον de toutes les terminaisons, ex.: δοξάριον, ψυχάριον, de δόξα, ψυχή; ἀνθρωπάριον, ἱππάριον, de ἄνθρωπος, ἵππος; χιτωνάριον, κυνάριον, Plat. *Euthyd.* p. 298, D, E, γυναικάριον, ἀνδράριον, παιδάριον, venant du génitif des substant. χιτών, κύων, γυνή, ἀνήρ, παῖς. Cette forme prend souvent dans les mêmes mots la place des suivantes (3).

Remarque. La forme —άσιον, ex., κοράσιον, ne se trouvait que dans le langage de la vie commune (4).

5.° —διον et —ίδιον, de toutes les terminaisons, ex.: γήδιον, δικίδιον, οἰκίδιον, νησίδιον, κυνίδιον, Plat. *Euthyd.* p. 298 D, σαρκίδιον, βοΐδιον, Σωκρατίδιον (κορίδιον dans le langage ordinaire), de γῆ, δίκη, οἶκος, νῆσος, κύων, σάρξ, βοῦς, Σωκράτης, κόρη. Lorsque le génitif d'un mot, après le retranchement de la terminaison, finit en ε, cet ε se contracte avec —ίδιον en —είδιον, ex.: ἀμφορείδιον (de ἀμφορεύς, ἀμφορέως), βασιλείδιον. La même chose avait souvent lieu après ο, ex.: βοίδιον, ῥοίδιον (5). Lorsque le primitif, au nomin. ou au génitif, a la terminaison précédée d'une voyelle longue, alors dans ίδιον l'ι

---

(1) Fisch. II. p. 25. Schweigh. *Anim. ad* Athen. T. VII. p. 35.
(2) Lobeck. *in* Wolf. *Analect.* 3, p. 53, *ad* Phryn. p. 434 *sqq.*
(3) Lobeck. *ad* Phryn. p. 180.
(4) Lobeck. *ad* Phryn. p. 74.
(5) Fisch. *ad* Anacr. *Epigr.* 5, 2, *ad* Well. 2, p

est tout-à-fait retranché, ou bien souscrit, comme dans γήδιον, λαγώδιον, qui s'écrit aussi γῄδιον, λαγῴδιον. Avec υ et ι, l'ι se confond dans —ύδιον, —ίδιον avec l'antépénultième longue, ex.: ἰχθύδιον, βοτρύδιον, pour ἰχθυΐδιον, βοτρυΐδιον; ἱματίδιον pour ἱματιΐδιον (1).

Remarque. Ici viennent se ranger encore les diminutifs σπηλᾴδιον, προσκεφαλᾴδιον, ἐλᾴδιον, de σπήλαιον, προσκέφαλαιον, ἔλαιον, pour σπηλαΐδιον, qui ailleurs sont écrits sans ι souscrit.

6.° en —ιον, de toute terminaison. Les mots de la troisième déclin. ajoutent la désinence —ιον à la dernière consonne du génitif. θύριον, μαχαίριον, ἐπιστόλιον, ἀνθρώπιον, δένδριον, Εὐριπίδιον, ἀνδρίον, ὀρνίθιον, πραγμάτιον, πινάκιον, de θύρα, μάχαιρα, ἐπιστολή, ἄνθρωπος, δένδρον, Εὐριπίδης, ἀνήρ, ὄρνις, πρᾶγμα, πίναξ.

7.° en —ις, de toute terminaison, ex.: ἁμαξίς, κεραμίς, νησίς, ἀλωπεκίς, πινακίς, de ἅμαξα, κέραμος, νῆσος, ἀλώπηξ, πίναξ.

8.° —ίσκος, ίσκη (la dernière terminaison est usitée, lorsque le primitif est féminin); ex.: νεανίσκος, ἀνθρωπίσκος, στεφανίσκος, σατυρίσκος, χορίσκη, μειρακίσκη, μαζίσκη.

9.° en —ίχνη et ίχνιον, ex.: πολίχνη et πολίχνιον.

10.° en —ύδριον, ex.: νησύδριον, ξενύδριον.

11.° en —ύλλιον, ex.: ξενύλλιον, μειρακύλλιον, ἐπύλλιον, εἰδύλλιον.

12.° en —υλλίς, ἀκανθυλλίς, θρυαλλίς, de ἄκανθα, θρύον.

13.° —ύλος et —υλλος, ex.: Θράσυλλος et Θρασύλος. Ἴτυλος déjà chez Homère, *Od.* τ, 522, de Ἴτυς. De même Αἰσχύλος, Ἡδύλος, Χρεμύλος, qui, en leur qualité de noms propres, perdent la signification de *diminutifs*. Ils doivent avoir été dérivés de nomin. en —κλῆς, comme Θρασυκλῆς, Θράσυλλος, Βαθυκλῆς, Βάθυλλος, Ἡρακλῆς, Ἥρυλλος. Les Doriens donnaient encore à des adjectifs une terminaison d'après cette forme: μικκύλος de μικκός, pour μικρός (pris aussi comme nom propre), ἐρωτύλος, Théocr. 3, 7. Les féminins de ceux en —ύλος se terminent en —υλίς, et (plus rarement) en —ύλη; les fém. des noms en —υλλος se terminent en —υλλα et en —υλλίς, comme Ἀμαρυλλίς (2).

Remarque 1. Beaucoup de *diminutifs* donnent naissance à de nouveaux *diminutifs*, ex.: ῥηματίσκιον, de ῥημάτιον, χιτωνισκάριον, de χιτωνίσκος, πολίχνη, πολίχνιον, νησίς, νησίδιον.

(1) Dawes, *Misc. crit.* p. 213 *sq.*

(2) Hemsterh. *ad* Aristoph. *Plut.* p. 6. Fisch. II. p. 33, 23. Bast. *Lettre critique*, p. 201 *sqq.*

Remarque 2. Les Éoliens et les Doriens avaient encore une forme particulière de *diminutifs* en —ιχος, ex. : πύῤῥιχος de πυῤῥός, κάδδιχος de κάδος, surtout dans les noms propres Ἀμύντιχος, Θυώνιχος, Λεόντιχος (1).

Remarque 3. Des formes plus rares sont celles en —ιλλος et —ίλος, comme Χοιρίλος, Τρωΐλος, et au fémin. —ιλλα, Πραξίλλα, Τελεσίλλα (*cf.* 13°); celles en —ῖνος, Φιλῖνος, fém. Φιλίνη, ou —ιννα, Κόριννα, Ἤριννα, noms propres doriens; celles en —ίων, Αἰσχρίων, Ἠετίων; les noms de femme en —ω, ex. : Ὑψώ, Εἰδώ (peut-être Eurip. *Hel.* 11) de Ὑψιπύλη, Εἰδοθέα. Ce ne sont presque que des noms propres. Seulement, Aristophane d'après cela compose par ironie δειλακρίων. *Pac.* 192; Ἀττικίων, *ib.* 213; μαλακίων, *Eccl.* 1050 (2).

Remarque 4. Ici doivent être classés encore plusieurs noms propres par abréviation, en —ᾶς, mais qui ne se présentaient que dans la langue usuelle, et ne désignaient guère que des esclaves, comme Ἀλεξᾶς pour Ἀλέξανδρος, Ἀρποκρᾶς pour Ἀρποκράτης, Δημᾶς pour Δημήτριος, Ἐπαφρᾶς pour Ἐπαφρόδιτος, Ἑρμᾶς pour Ἑρμόδορος, Θευδᾶς pour Θεόδωρος, Μητρᾶς pour Μητρόδωρος, Φιλᾶς pour Φιλόδημος (3). De ce genre sont les formes Διονῦς pour Διόνυσος, ἀπφῦς, *petit père*, dans Théocrite, de πάπα (4). Ensuite quelques mots étaient formés par ironie d'autres nomin. adj. et de verbes, par ex. chez les comiques δακνᾶς, τρεσᾶς, de δάκνω, τρέω, κατωφαγᾶς chez Aristophane. [*Av.* 290.]

Remarque 5. On y ajoutait les mots qui, par une terminaison particulière, expriment que la signification du primitif d'une personne ou d'une chose parvient, comme propriété ou qualité, à un très haut degré, et qui par là devaient être appelés avec plus d'exactitude *amplificatifs*; ex. : γάστρων, χείλων, κεφάλων, Πλάτων, *celui qui a un gros ventre, des lèvres épaisses, une grosse tête, un front large*; πλούταξ, *celui qui est très riche*; μετωπίας, *celui qui a un large front.* Ce sont proprement des adjectifs (5).

III. Ethniques, *Gentilia* (ἐθνικά) (6).

§. 103. Ces noms expriment la patrie ou le lieu d'habitation. Lorsque le nom de lieu finit en —α, αι, —η, précédés d'une consonne, ces terminaisons, dans les *ethniques*, sont ordinairement changées en —αῖος, comme : Κερκυραῖος, Μηθυμναῖος, Ἀθηναῖος, Θηβαῖος, Κυμαῖος, Κυρηναῖος. On dérive cependant Κλαζομένιος, Συρακούσιος, de Κλαζομεναί, Συρακοῦσαι, Μεσσήνιος [de Μεσσήνη]. Mais lorsqu'une voyelle

---

(1) Kœn. *ad* Greg. p. (133 *sqq.*) 290.
(2) Fisch. II. p. 29, 32.
(3) Casaub. *ad Pers.* 5, 76. Bentl. *Epist. ad* Mill. p. 521. *ed. Lips.* Fisch. II. p. 26, D'Orv. *ad Charit.* p. 278. Lobeck. *ad* Phryn. p. 434 *sqq.*
(4) Fisch. II. p. 33.
(5) Fisch. II. p. 37 *sqq.*
(6) Voy. Fisch. *ad* Weller. II p. 16—23.

précède la terminaison, par ex. —ία, alors elle se change ordinairement en —ιος, ex. : Λύκιος, ou bien —ος, ex. : Βοιωτός, Λυδός, de Βοιωτία, Λυδία.

—ος, au nominatif des noms de la seconde déclin. ou au génitif des noms de la troisième, se change en —ιος, ex. : Κορίνθιος, Πάριος, Ἄνδριος, de Κόρινθος, Πάρος, Ἄνδρος. Ἀράβιος, Λακεδαιμόνιος, Καρχηδόνιος, de Λακεδαίμων, —μονος, etc. De là aussi Χῖος de Χίϊος, et Ἀργεῖος, Κῷος, de Ἀργέϊος, Κώϊος, de Ἄργος, —εος, Κῶς, Κῷος. Ainsi la termin. attique —ως de la seconde déclin. se change en —ιος, ex. : Τέως (Τέϊος, Τεῖος, et) selon la prononciation ionienne Τήϊος, Κέως (Κέϊος), Κεῖος, et ionien Κήϊος. Le θ devant la termin. devenait un σ, ex. : Παρνήσιος, Arist. *Ach.* 356, de Πάρνης, Πάρνηθος (montagne de l'Attique), Τρικορύσιος de Τρικόρυθος. Les féminins se terminent tantôt en —ιάς, ex. : Ἑλικωνιάς, Δηλιάς, Λημνιάς, tantôt en —ίς, ex. : Σουσίς, Πιερίς, —ίδες. Ce qui a lieu aussi dans les terminaisons en —ος, Αἰτωλός, —ίς.

—οῦς se change le plus ordinairement en —άσιος, ex. : Φλιάσιος, Ἀναγυράσιος, de Φλιοῦς, Ἀναγυροῦς.

Mais ces formes de dérivations ne servent nullement de règle pour toutes les espèces de noms employées. Ainsi de Μίλητος, Ἰθάκη, viennent les *ethniques* Μιλήσιος, Ἰθακήσιος. D'autres se terminent en —ανός, —ηνός, —ῖνος, ex. : Ἐμεσηνός de Ἔμεσα, Βακτριανός de Βάκτρα; Ἀβυδηνός, Κυζικηνός, de Ἄβυδος, Κύζικος; Τραλλιανός, Σαρδιηνός, Σ—ανός, de Τράλλεις, Σάρδεις. —ῖνος est de règle pour les *ethniques* dont les primitifs ont une syllabe longue devant la termin., ex. : Ῥηγῖνος, Ἀκραγαντῖνος, Ταραντῖνος, de Ῥήγιον, Ἀκραγᾶς, Ἀκράγαντος, Τάρας, Τάραντος.

D'autres *ethniques* ont la termin. —εύς, fém. —ίς, ex. : Αἰολεύς, Δωριεύς, Ἱστιαιεύς, Μεγαρεύς, fém. Μεγαρίς, Μαντινεύς, Πλαταιεύς, fém. Πλαταΐς et Πλαταιΐς (1), Φωκαιεύς et —αεύς, comme Νυσαιεύς et —αεύς, Θεσπιεύς, Ἁλικαρνασσεύς, Χαλκιδεύς; de Ἱστίαια, Μέγαρα, Μαντίνεια, Πλαταιαί, Θεσπιαί, Ἁλικαρνασσός, Χαλκίς, —ίδος.

D'autres se terminent en —άτης, ήτης, ώτης, souvent avec un ι placé devant, ex. ; Ποτιδαιάτης, Σπαρτιάτης (ion. —ιήτης), Τεγεάτης, Αἰγινήτης, Ἀμπρακιώτης (ion. ήτης), Κροτωνιάτης, de Σπάρτα, Τεγέα, Αἴγινα, Ἀμπρακία, Κροτών, —ῶνος.

---

(1) Lobeck *ad* Phryn. p. 41.

De Ἰταλία, Σικελία, viennent les *ethniques* Ἰταλιώτης et Ἰταλός, Σικελιώτης et Σικελός, parmi lesquels cependant ceux en -ώτης signifient les Grecs habitant dans ces pays, Ἰταλοί et Σικελοί, les habitants barbares d'origine (1). —ίτης est de règle pour les *ethniques* des noms en — ις, ex.: Συϐαρίτης, Ναυκρατίτης, Βουσιρίτης; mais cette termin. se rencontre encore dans d'autres noms, comme Ἀϐδηρίτης de Ἄϐδηρα. Les féminins ont la termin. —ις, ex.: Ἀσιᾶτις, Συϐαρῖτις, Σπαρτιᾶτις.

Souvent des *ethniques* résultent de l'abréviation des noms propres de pays ou de villes, ex.: Ἀκαρνάν, Κάρ (fém. Κάειρα), de Ἀκαρνανία, Καρία. Ἴων (fém. Ἰάς), Παφλαγών, de Ἰωνία, Παφλαγονία. Tels sont dans la forme, mais différents dans la dérivation, Ἕλλην, féminin Ἑλληνίς, Λάκων, fém. Λάκαινα, mots dont les noms de pays sont Ἑλλάς, Λακεδαίμων. Les *ethniques* alors se terminent surtout en —ς, et par les lettres qui ont de l'affinité avec ς, savoir, en —ξ (lorsqu'un γ ou un κ se trouve dans la désinence du nom de pays) et en ψ (lorsque la termin. contient un π) ex.: Τρώς (fém. Τρωάς) de Τροία, Λίϐυς (fém. Λίϐυσσα) de Λιϐύα, Ἀρκάς de Ἀρκα-δία, Θρᾴξ (ion. Θρήξ), fém. Θρᾷττα (ion. Θρῆσσα), Κρής, fém. Κρῆσσα, Μάγνης, fém. Μαγνῆτις, Φοῖνιξ, fém. Φοίνισσα, Φρύξ, de Θρᾳκ-ία, Κρήτη, Φοινικ-ία, Φρυγ-ία. Δρύοψ, Αἰθίοψ, de Δρυοπία, Αἰθιοπία.

§. 104. Il y a de plus des terminaisons particulières en grec, qui expriment l'habitation d'un homme ou d'une divinité dans un lieu, d'autres qui désignent une fête (περιεκτικά). Ils finissent le plus souvent en —ων, —αιον, —ειον et —ιον.

En —ών, ex.: ἀνδρών (aussi ἀνδρωνῖτις), *l'appartement des hommes*; γυναικών (et γυναικωνῖτις), *l'appartement des femmes*; παρθενών, *appartement des jeunes filles*, et *temple de Minerve* à Athènes. De même ἐλαιών, δαφνών, μελισσών, ἱππών, *bois d'oliviers*, *de lauriers*, *ruche d'abeilles*, *écurie de chevaux*. Dans d'autres la terminaison est —εών, ex.: περιστερεών, Plat. *Theæt.* p. 197 C. κεγχρεών, Démosth. p. 974, 16; mais il ne faut pas admettre parmi ces terminaisons ἀνδρεών, ἱππεών, et d'autres semblables (2).

Les noms servant à désigner le temple et l'enceinte sacrée des dieux (τεμενικά), appartiennent proprement à la classe

(1) Ammon. *voc.* Ἰταλοί. Diod. Sic. 5, 6.
(2) Lobeck. *ad* Phryn. p. 166.

des adjectifs qui expriment une possession (κτητικά, *possessiva*). Leur terminaison ordinaire est —ιον. Dans les noms de la prem. décl., on ajoute cette termin. à l'α du nomin. : Ἥραιον, Ἀθήναιον, de Ἥρα, Ἀθηνᾶ. Dans ceux en —η se trouve une double forme, en —αιον et en —ειον, ex. : Νύμφαιον et Νύμφειον, Ἑκάταιον et Ἑκάτειον, Τύχαιον et Τύχειον; ceux en —ῆς font —αιον, comme Ἕρμαιον. Dans les noms de la deuxième et de la troisième déclin., la terminaison ος du nom. et du génitif, se change en —ιον, ex. : Διονύσιον, Διοσκόριον, Λεωκόριον, Θεσμοφόριον, Ἀπολλώνιον, Ποσειδώνιον, Δημήτριον. Le δ du génitif se change en σ dans Ἀρτεμίσιον de Ἀρτέμιδος, et de Ἀφροδίτη on fait Ἀφροδίσιον. Ainsi Ἡρακλεῖον, Θησεῖον, de Ἡρακλέ-ος, Θησέως, ion. Ἡρακλήϊον, Hérod. 6, 116, de Ἡρακλῆος. De la même manière Φερρεφάττιον, Démosth. p. 1259, 5, est formé de Φερρέφαττα. Un temple de Cybèle s'appelait Μητρῷον, de μήτηρ (θεῶν), ainsi que l'adj. μητρῷος en a lui-même la signification.

Quand un ι ou un α précède la terminais. —ος du nom propre et de l'adj. possessif qui en dérive, la terminaison est —εῖον, ex. : Ἀσκληπιός, Ἀσκληπιεῖον; Ὀλύμπιος, Ὀλυμπιεῖον; Ἰολαεῖον, Ἀμφιαραεῖον.

D'autres noms en —ος prennent encore cette termin., ex. : Λύκειον, du héros Λύκος, Ἡφαιστεῖον, Ἀνάκειον, Μαυσώλειον, Θετίδειον, comme adjectifs dérivés des noms Ἥφαιστος, etc., ont la termin. —ειος. Dans les temps moins anciens, d'autres noms, cités plus haut, se terminaient en —ειον, ex. : Ποσειδώνειον, Ἀπολλώνειον, Διονύσειον, Δημήτρειον, contre quoi les atticistes et d'autres grammairiens nous prémunissent. Ποσειδανεῖον est au contraire donné comme dorien.

Dans les noms en —ις, —ιδος, on trouve quelquefois δειον, comme Βενδίδειον (de Βενδίς, Βενδῖδος), Θετίδειον, et vraisemblablement aussi Σεραπίδειον, Ἰσίδειον; quelquefois le δ était rejeté et la terminaison —ειον était préférée, comme Νεμεσεῖον (Νέμεσις), Ἰσεῖον, Σεραπεῖον, dont toutefois on ne trouve guère d'exemples que chez les auteurs récents. De semblables abréviations paraissent aussi ne se présenter que chez ces mêmes écrivains, dans Ἀσκληπεῖον, Ποσίδειον ou Ποσιδεῖον. On trouve déjà dans Homère, *Il.* β', 506, la forme ion. Ποσιδήϊον, analogue à cette dernière (1).

(1) Voy. Lobeck. *ad* Phryn. p. 367 *sqq.*, qui en cite encore d'autres; Bast. *ad* Greg. p. 650 *sq.* Bekker. *Anecd.* p. 1343.

Remarque. Il y avait aussi des mots en —ιον et ειον, dérivés d'autres substantifs, mots qui désignent les lieux où se trouvent les personnes ou les choses indiquées par les primitifs, ex.: χαλκεῖον, *la forge*, de χαλκεύς; διδασκαλεῖον, *l'école*; ὀπτανεῖον, et ὀπτάνιον, *la cuisine*; ἀρτοπώλιον, *le marché au pain* (1). Il faut joindre ici τροφεῖον, dans les composés ὀρφανοτροφεῖον, πτωχοτροφεῖον, et cela signifie par soi-même *prix de la nourriture et de l'éducation;* sens dans lequel on emploie du reste les subst. en —ήριον, —τρον, ainsi θρεπτήριον (au plur. encore θρέπτρα dans Homère), δίδακτρον (2).

DES ADJECTIFS.

§. 105. Les *adjectifs*, ou mots qui expriment la qualité d'un substantif, sont en grec ou dérivés, ou composés. Le mode de composition et de dérivation sera expliqué plus bas. Ici on va traiter seulement de la signification des différentes syllabes de dérivation ou des terminaisons.

I. *Les adjectifs en* —αῖος

signifient 1.°, avec l'ι placé en avant, la *grandeur* et le *prix*, et sont dérivés des noms de mesure, de poids et monnaies ou espèces, ex.: πηχυιαῖος, *long d'une coudée;* ποδιαῖος, Plat. *Theæt.* p. 147, D. (ὀργυιαῖος, σταδιαῖος, etc., ont déjà l'ι dans leur racine), ταλαντιαῖος, *coûtant un talent;* δραχμιαῖος, ὀβολιαῖος (mais ὀβολιμαῖος, *qui ne vaut pas plus d'une obole*, c.-à-d. *vil, de peu de valeur*). De μνᾶ on devrait proprement former μναϊαῖος (et non μναιαῖος, comme il est écrit dans Xénoph. et Aristote); mais on paraît avoir préféré μναααῖος; toutefois, μναῖος est entièrement fautif. Dans les adj. composés de nombres cardinaux, on se tenait plus près du primitif, et l'on disait διτάλαντος, δίδραχμος, πεντάδραχμος, δίπηχυς, etc. (*cf.* Plat. *Theæt. loc. cit.*), excepté lorsque le mot qui servait de base, avait déjà un ι, ex.: ἡμιωβολιαῖος, de ἡμιωβόλιον, à cause de quoi les formes διταλαντιαῖος, διδραχμιαῖος, ont commencé à être mises en usage par les poètes de la nouvelle comédie. Au contraire,

(1) Valck. *ad Phœn.* 658.
(2) Valck. *ad Phœn.* 44.

on faisait de μνᾶ, ion. μνέα (Hérod. 1, 51, *etc.*), δίμνεως (comme de γῆ, γέα, εὔγεως), qui a aussi été écrit moins exactement δίμνως, de même que εἰκοσίμνως, δεκάμνως. δίμνους, τετράμνους, *etc.*, sont des formes plus récentes. Mais dans la composition avec ἥμι, on disait ἡμιμναῖον. *Cf.* §. 143 et *Remarq.* D'autres adj. en —ιαῖος expriment ce qui se trouve dans les diverses parties du corps, et sont dérivés de substantifs, comme νωτιαῖος, de νῶτον, ex.: ὁ νωτιαῖος μυελός, *la moelle de l'épine dorsale*, diffère de νωταῖος. Mais de semblables adj. étant composés, ont la terminaison —ίδιος, comme ἐπινεφρίδιος et νεφριαῖος. Ainsi de ἄνεμος, l'adj. simple est ἀνεμιαῖος, mais le composé ὑπηνέμιος. 2.° Les adj. en —αῖος, sans ι, expriment ordinairement le lieu où quelque chose naît, ou bien à quoi elle appartient, ex.: πηγαῖος, κηπαῖος, κρηναῖος, χερσαῖος, ἀγοραῖος. Tel est βοῦς ἀγελαίη, *un bœuf de troupeau*; θυραῖος, *celui qui se trouve dehors*; κορυφαῖος, *qui se tient sur le sommet*. De là les ethniques, Νεμεαῖος, §. 103. D'autres expriment une propriété, comme σεληναῖος, *qui a la forme de la lune*; εἰρηναῖος, *pacifique*. L'ι ne trouve place que que quand il est déjà dans le primitif, comme ἡλιαία de ἥλιος, θαλαμιαῖος de θαλαμία. Ceux en —ιμαῖος résultent de la terminaison —ιμος allongée, comme ὑποβολιμαῖος, ἀποβολιμαῖος, ἐπιστολιμαῖος (1).

II. *Adjectifs en* —άλεος.

Ils expriment le plus souvent *abondance, plénitude*, ex.: θαῤῥάλεος, δειμάλεος, ταρβάλεος, ψωράλεος, κερδάλεος, ῥωγάλεος, *plein de courage*, *de crainte*, *couvert de gale*, *plein de ruse*, *de déchirures* ou *crevasses*. Dans d'autres, comme ἀργάλεος, *dur*, *difficile*, cette signification n'est pas évidente.

III. *Adjectifs en* —ανος.

§. 106. Ils signifient surtout la possession de la propriété exprimée par le primitif, ex.: πευκεδανός, le même que ἐχεπευκής, *amer*; ῥιγεδανός, de ῥῖγος, *horrible* (2).

---

(1) Voy. Lobeck. *Progr.* I, II, *de adjectivis Græcorum ponderalibus et mensuralibus*, *Regimont.* 1818, répété dans son Phrynichus, p. 541 *sqq.*
(2) Wyttenb. *ad* Plut. p. 106 *sq.*

IV. *Adjectifs en* —διος (—άδιος, —ίδιος).

Ils expriment l'existence dans un lieu, mais ils ont souvent la même signification que les adj. en —ιος, et trouvent place surtout dans les composés de prépositions, ex. : ἐπινεφρίδιος dans Homère, ἐπιθαλαττίδιος πόλις, Plat. *Leg.* 4, p. 704, B, qui, *ibid.* D, dit ἐπιθαλαττία πόλις; ἐπιμαστίδιον, βρέφος, Eur. *Iph. T.* 231. De même ἐπιμάστιος, ἐπιτυμβίδιος, et, quoique plus rarement, ἐπιτύμβιος. Ainsi νυμφίδιος, μοιρίδιος, κρυπτάδιος, ἐπωμάδιος, etc. (1).

V. *Adjectifs en* —εινος. Voy. §. 109.

VI. *Adjectifs en* —ειος.

Ils expriment ordinairement une *provenance* ou une *origine*, ex. : θήρειος, χήνειος, βόειος, ἵππειος, ἡμιόνειος, μήλειος, μελίσσειος, etc., *provenant* ou *composé d'animaux*, *d'oie*, *de bœuf*, *de cheval*, *de mulet*, *de brebis*, *d'abeille;* ex. : κρέας θήρειον, *gibier;* κόπρος ἱππεία, ἡμιονεία, μηλεία, *fumier de cheval*, *de mulet*, *de brebis*. De même les adj. dérivés de noms propres, Ὁμήρειος, Εὐριπίδειος, Ἀναξαγόρειος.

D'autres expriment plutôt une *convenance*, ex. : ἀνδρεῖος, γυναικεῖος, *qui convient*, *appartient à l'homme*, *à la femme*, *mâle*, *féminin* ou *efféminé*.

Au lieu de —εῖος, les Ioniens disaient —ήϊος, comme ἀνθρωπήϊος, φοινικήϊος.

VII. *Adjectifs en* —εος, *contr.* —οῦς.

§. 107. Ils expriment la *matière* ou l'*étoffe*, ex. : χρύσεος, —οῦς, ἀργύρεος, —οῦς, λίνεος, —οῦς, ἐρέεος, —οῦς (aussi εἰρίνεος, ion.), *qui est d'or*, *d'argent*, *de lin*, *de laine*; et par l'analogie de ἐρεοῦς, on disait aussi κεραμεοῦς, χυτρεοῦς, comme venant de κεραμέεος, χυτρέεος, quoique des mots tels que κεράμεος, χυτρεά ne se rencontrent jamais. Au contraire, on ne trouve chez les bons écrivains que φοινικοῦς, venant de φοινίκεος, et non φοινικιοῦς, que cite le grammairien *ap.* Bekker, *Anecd.* p. 425, 23 (2). De là viennent les substant. παρδαλέη, —ῆ, λεοντέη, —ῆ, *la peau de panthère*, *de lion*.

---

(1) Lobeck. *ad* Phryn. p. 555 *sq.*
(2) Lobeck. *ad* Phryn. p. 147. Buttm. *Ausf. Gramm.* p. 248, *sq.*

On dit plutôt χιόνεος, *blanc comme la neige*; φλόγεος, *Il.* β', 745, *brillant comme le feu*; Théocr. 22, 211 (*igneus*), *de feu, ignée.*

VIII. *Adjectifs en* —ερος *et* —ηρος.

Ils expriment en général une *propriété*, ex. : δολερός, τρυφερός, σκιερός, αἱματηρός, καματηρός, λυπηρός, *trompeur, adonné au luxe, ténébreux, sanglant, pénible, affligeant.* Quelques-uns expriment une *propension*, οἰνηρός, *porté au vin*; καματηρός, *porté au travail*, signification qui appartient à tous les adjectifs qui viennent de substantifs exprimant une souffrance ou une affection. D'autres ont une signification active, comme νοσερός, ou νοσηρός, ὀχληρός, καματηρός, πονηρός, ὑγιηρός, *qui cause la maladie, malsain, insalubre* (se dit d'une contrée), *turbulent, qui cause de la fatigue, fatigant, qui apporte la santé, salubre.*

IX. *Adjectifs en* —ήεις.

§. 108. Ils marquent *plénitude, abondance*, comme δενδρήεις, ποιήεις, ὑλήεις, *plein d'arbres, d'herbes, de bois* ou *de forêts.*

X. *Les adjectifs en* —ηλός

désignent *inclination, capacité, aptitude* pour quelque chose, ex. : σιγηλός, σιωπηλός, ἀπατηλός, αἰσχυντηλός, ὑπνηλός, *silencieux, taciturne, trompeur, prodigue, dormeur.* Ici se rattache aussi la signification de *plénitude*; de là ὑδρηλός, *aqueux.*

XI. *Les adjectifs en* —ικός

expriment 1.° *appartenance, relation*, comme σωματικός, ψυχικός, *corporel, spirituel*; 2.° *destination, aptitude* : ἡγεμονικός, διδασκαλικός, ᾠδικός, γραφικός, κυβερνητικός (1); 3.° *provenance, origine* : πατρικός, βοϊκός; 4.° *convenance, rapport, relation, ce qui concerne* : ἀνδρικός, φιλικός, *propre, convenable, relatif à un homme, à un ami, viril, amical.* Des substantifs en —εύς viennent les adjectifs en —ειχός, ex. : κεραμεικός, ὀρεικός, de κεραμεύς, ὀρεύς.

---

(1) Piers. *ad* Mœr. p. 249. *cf.* p. 273. Thom. M. p. 147.

XII. *Adjectifs en* —ιμος (1).

§. 109. Ils expriment la plupart *l'utilité*, *l'usage*, *l'emploi*, activement et passivement; ex. : ἐδώδιμος, ἀοίδιμος, μάχιμος, πλώϊμος, πότιμος, *mangeable*, *propre au chant*, *propre au combat*, *navigable*, *potable* (2). Mais d'autres ne désignent en général qu'une simple *propriété*, une simple *qualité*, tels que πένθιμος, δόκιμος, προσδόκιμος, κάλλιμος, *affligeant*, *célèbre*, *attendu*, *beau*. Plusieurs sont dérivés des futurs, comme ἰάσιμος, περάσιμος, ἀρόσιμος (3).

XIII. *Les adjectifs en* —ινος *et* εινος (4)

signifient 1.° la *matière* dont une chose est faite, ex. : γήϊνος, καλάμινος, πλίνθινος, ξύλινος, λάϊνος, etc., *fait de terre*, *de roseau*, *de brique*, *de bois*, *de pierre*; 2.° un *état* qui résulte de l'étendue et de la quantité de la chose désignée par le mot racine : πεδινός, ὀρεινός, σκοτεινός, ἐλεεινός, *de plaine*, *montagneux*, *ténébreux*, *pitoyable*; 3.° ils servent aussi à la dérivation des adjectifs formés des adverbes ou des substantifs de temps, ex. : χθεσινός, θερινός, ὀπωρινός, ἐαρινός.

XIV. *Adjectifs en* —ιος.

§. 110. Ils expriment en général une *propriété*, une *spécialité*, comme ἑσπέριος, *qui est* ou *se fait le soir*, *vespertinus*; θαλάσσιος, *qui est dans la mer*, *marin*; ξένιος, *appartenant*, *relatif à un étranger* ou *à un hôte*, *hospitalier*; σωτήριος, *relatif à la délivrance*, *au salut*, *salutaire*. S'il existe pour un substantif deux formes d'adjectifs, l'une en ος et l'autre en ιος, la dernière exprime ordinairement un *goût*, un

---

(1) Il faut distinguer deux sortes d'adjectifs ayant cette terminaison, les uns en —ιμος, venant de noms dont les exemples sont donnés; les autres en —σιμος, venant de verbes et dont Matthiæ ne donne pas d'exemples. La dernière espèce a une signification tantôt active, tantôt passive; ex. : ἀρώσιμος, *arabilis*; βρώσιμος, *edibilis*; φύξιμος, *qui fugit*, Soph. *Antig.* 788; ἁλώσιμος, *ad capturam pertinens*, Æsch. *Agam.* 9, *ubi vide nos.* Blomfield.

(2) *Ad* Herod. p. 533, 11.

(3) Lobeck. *ad* Phryn. p. 227.

(4) Le lecteur observera que les terminaisons en ινος et εινος sont formées des génitifs des noms, ξύλ-ινος, ὀρε-ινός, σκοτε-ινός. Blomf.

penchant pour quelque chose, ce que la première ne présente que comme une simple *qualité*; ex.: καθαρός, *pur*; καθάριος, *qui aime la pureté* (1).

XV. *Les adjectifs en* —όεις *et* ώεις

expriment *abondance*, *plénitude*; ex.: μητιόεις, *plein de conseils prudents*; τειχιόεις, *bien pourvu*, *bien garni de murailles*; ἀμπελόεις, *abondant en vignes*; ἠμαθόεις, *plein de sable*, *sablonneux*; ἠερόεις, *plein de brouillards*, *nébuleux*; νιφόεις, *plein de neige*, *neigeux*; ἀνθεμόεις, *rempli de fleurs*. — Ils signifient aussi une *ressemblance*, comme ἀστερόεις, *brillant comme un astre* (2). La terminaisen ώεις a lieu quand la pénultième est longue, ex.: κητώεις, ὠτώεις (3).

XVI. *Les adjectifs en* —όλης,

qui n'appartiennent qu'à l'ancienne poésie, désignent une inclination pour l'action exprimée par le verbe dont ils dérivent, comme μαινόλης, fém. —λίς, *enclin à la fureur*, et οἰφολίς, ὀπυιόλης ou —ώλης, tous deux dans Hesychius. Cette terminaison n'exprime aussi qu'une simple *habitude*, comme φαινολίς ἠώς, Hom. *h. in Cer.* 51.

XVII. *Adjectifs en* —ώδης.

§. 111. Ils expriment également: 1.° *plénitude*, *abondance*; ex.: ποιώδης, *plein d'herbes*, *herbeux*; ἀνθεμώδης, *rempli de fleurs*; πετρώδης, *rocailleux*, *pierreux*; ἰχθυώδης, *poissonneux*. 2.° *une ressemblance*, *une conformité*: σφηκώδης, Arist. *Plut.* 561, *en forme de guêpe*; φλογώδης, *semblable à la flamme*, *au feu*, *flamboyant*, *ignée*; ἀνδρώδης, *viril* (4). Dans cette acception, ces adjectifs s'accordent avec ceux en —οειδής, dont ils sont peut-être formés; c'est ainsi que ἀστεροειδής οὐρανός signifie aussi *le ciel étoilé*, et que θρομβοειδής ne diffère de θρομβώδης que par la forme (5). Il ne faut pas confondre avec ces adj. εὐώδης, de ὄζω.

---

(1) Valcken. *ad* Xen. *M. S.* 2, 1, 22.
(2) Schæf. *ad* Apoll. Rh. *Schol.* p. 190.
(3) Eustath. *ad* Il. ζ', p. 642, 53. *Il.* ψ', p. 1299, 32.
(4) Salmas. *Exerc. Plin.* p. 725, B.
(5) *Cf.* Schæf. *ad* Apoll. Rh. *Schol.* p. 190. Lobeck. *ad* Phryn. p. 228.

XVIII. *Adjectifs en* —ωλός.

Ils signifient une *aptitude*, une *propension* à quelque chose, ex. : ἁμαρτωλός, *enclin au péché, pécheur;* ψευδωλός, *porté au mensonge, menteur;* φειδωλός, *à la parcimonie, parcimonieux*.

XIX. *Les adjectifs en* —ῷος, *proprement* —ώϊος *et* οῖος,

marquent *l'origine*, ex. : πατρῷος (1), dans Hom. πατρώϊος, μητρῷος, *provenant du père, de la mère, paternel, maternel;* ἠῷος, dans Hom. ἠοῖος, signifie *qui se fait, arrive le matin, matinier, matinal.* Sont différents Ἀργῷος, *concernant le vaisseau Argo;* Λητῷος, *de Latone*, qui ne s'écrivent avec ι souscrit, que parce qu'on les confond avec les adjectifs en —ῷος et —ώϊος (2).

§. 112. Les adjectifs servant à exprimer la qualité attribuée au substantif, sont susceptibles de prendre des inflexions propres à désigner les trois genres des substantifs. Tous les adjectifs cependant n'ont pas les trois genres. Quelques-uns, à cause de leur désinence, ne peuvent recevoir cette inflexion, et n'ont qu'une seule forme pour désigner les trois genres; d'autres, qui n'ont qu'une forme pour le masculin et le féminin, en ont une particulière pour le neutre; d'autres enfin ont trois terminaisons.

I. Les adjectifs d'une seule terminaison, par laquelle ils désignent le masculin, le féminin et le neutre, sont les nombres cardinaux à partir de *cinq*, πέντε. D'autres, à la vérité, n'ont qu'une terminaison, mais elle ne sert que pour le masculin et le féminin, puisque ces adjectifs ne s'emploient jamais avec des substantifs du genre neutre, du moins au nominatif et à l'accusatif singulier et pluriel. Ce sont donc proprement des adjectifs *communs*, privés du neutre. Tels sont :

1.° Les adjectifs composés de substantifs invariables, comme μακρόχειρ, αὐτόχειρ, εὔριν, (εὐάκτιν), μακραίων, μακραύχην,

---

(1) Sur la différence propre de πατρικός, voy. §. 108, X; et sur πατρῷος, voy. Græv. *ad* Lucian. T. IX, p. 460. *Cf.* ma note sur Eur. *Hec.* 78. Herm. *ad Bacch.* 1362.

(2) Schæf *ad* Apoll. Rh. *Schol.* p. 335.

de χείρ, ῥίν, ἀκτίν, αἰών, αὐχήν, excepté les composés de ποῦς et πόλις, qui ont deux terminaisons.

2.° Ceux en —ωρ, dérivés en partie de πατήρ et de μήτηρ, comme ἀπάτωρ, ἀμήτωρ, ὁμομήτωρ, en partie de verbes, comme παιδολέτωρ, ὁμογενέτωρ, μιάστωρ.

3.° Ceux qui sont composés de dérivés de verbes, et autres adjectifs en —ης, —ητος, et en —ως, ωτος, comme ἀδμής, ἡμιθνής, ἀργής, πένης, ἀγνώς, ὠμοβρώς.

4.° Les adjectifs en —πης, —της, qui suivent la première déclinaison, εὐώπης, ἐθελοντής.

5.° Les adjectifs en ξ et en ψ, ἧλιξ, φοῖνιξ (φοίνικι πνοᾷ, Eur. *Troad.* 821), μώνυξ, ἐπίτεξ, Hérod. I, 111, αἰγίλιψ, αἰθίοψ.

6.° Les adjectifs en —άς, άδος, —ις, ιδος, ex.: ὁ, ἡ φυγάς, ὁ, ἡ ἄναλκις.

Remarque 1. Quelques-uns de ces adjectifs sont aussi employés comme neutres, mais simplement au génitif et au datif sing. et plur.: ἐν μέσοις βοτοῖς σιδηροκμῆσιν, Soph. *Aj.* 324; ἀμφιπλῆγι φασγάνῳ, *id. Trach.* 930; ἀμφιτρῆτος αὐλίου, *id. Phil.* 19; ἐν πένητι σώματι, Eurip. *El.* 375; ἀπτῆσιν τέκεσι, Euen. *epigr.* 13, et c'est d'après cette analogie que Nicandre dit, *Ther.* 105, 631, ἀργῆτος ἐλαίου, ἀργῆτι ἄνθει. — Cet emploi se remarque surtout avec les adjectifs en —άς, qui d'ailleurs ne se construisent habituellement qu'avec les noms féminins: φοιτάσι πτεροῖς Eur. *Ph.* 1052; μανιάσιν λυσσήμασιν, *Or.* 264; δρομάσι βλεφάροις; *ib.* 837; δρομάδι κώλῳ, *Hel.* 1321 (1). C'est encore ainsi qu'on trouve ἐπήλυδα, ἔθνεα dans Hérod. 8, 73, de ἔπηλυς, υδος, qui ne s'ajoute d'ailleurs qu'à des subst. masc. Dans d'autres adjectifs, le neutre qui manque est remplacé par une forme dérivée ou analogue, ex.: βλακικόν, ἁρπακτικόν μώνυχον, ὁμομήτριον, ἄγνωστον, μαινόμενον, δρομαῖον, etc. ἀπάτωρ se trouve aussi comme accus. neutre plur. dans Eurip. *Herc. f.* 114, τέκεα πατρὸς ἀπάτορα.

Remarque 2. Beaucoup de ces adjectifs ne sont aussi employés habituellement que pour désigner un seul genre, le masculin ou le féminin. Ceux qui sont compris sous le n.° 2 ne se construisent ordinairement qu'avec des substantifs masculins; cependant Eschyle dit, *Prom.* 309, σιδηρομήτωρ αἶα; Soph. *Ant.* 1282, γυνὴ παμμήτωρ; Eurip. *Or.* 1311, τὰν λιποπάτορα; *Inc. Rhes.* 550, παιδολέτωρ ἀηδονίς. C'est encore ainsi que Jason, dans Euripide, *Med.* 1404, donne à Médée l'épithète de παιδολέτορ; *Id. Phœn.* 691, δίας ἀμάτορος Παλλάδος; *id. Or.* 1617, τὴν Ἑλλάδος μιάστορα. Stasin. dans les *Schol. ad Il.* ά, 5, παμβώτορα γαῖαν, ce que Soph. *Phil.* 391, nomme παμβῶτι γᾶ. Thuc. 4, 127, αὐτοκράτωρ μάχη. Du reste, on emploie au féminin d'autres formes, qui n'ont point leur analogue au masculin, tel est παμμήτειρα, *Hym. Hom.* 30, 1, comme

(1) Brunck. *ad* Æsch. *S. c. Th.* 226. Porson. *ad* Eur. *Or.* 264. [*Cf.* F. Gail. *Geogr. gr. minor.* III, I, pag. 243].

encore παιδολέτειρα, συγγενέτειρα, εὐπατέρεια, n.° 3. Hesychius cite πένησσα pour fém. de πένης. ἀδμής ne se présente qu'employé comme féminin, et seulement dans la construction παρθένος ἀδμής, chez Hom.: mais on trouve employé comme masculin ἀνδροκμής, et autres semblables; λοιγὸς et μόχθος ἀνδροκμής, δορικμὴς λαός, Æsch. *Suppl.* 692, *Eum.* 242, *Choëph.* 362. Mais on rencontre ces adjectifs comme mis au fém. dans ἀνδροθνὴς φθορά, Æsch. *Ag.* 823; ἀγωνίαι ἀνδροκμῆτες, Eur. *Suppl.* 527. Εὐῶπα dans Soph. *Œd. Tyr.* 189, est bien l'accus. de εὐώψ, se rapportant à ἀλκάν, et non le vocat. de εὐωπής. Tel est encore αἰθίοψ φωνή, qu'Eustathe, p. 1484, 48, cite d'Eschyle, comme Κίλιξ χώρα. Sophocle dit même τῆς πατροφόντου μητρός, *Trach.* 1125, et *ibid.* 1074, λωβητῆρες Ἐριννύες. Dans Pind. *Nem.* 9, 37, ἀνδροδάμαν Ἐριφύλαν, d'après cette analogie, vient bien de ἀνδροδάμας, et non de ἀνδρόδαμος. Parmi les adjectifs en —άς, ἐθάς, φυγάς, μιγάς, etc., se présentent souvent comme *communs:* c'est ainsi qu'on trouve αἱ Σποράδες et σποράδα βίον, *Inc. Rhes.* 702; δρομάδες θεαί, Eur. *Or.* 317, et δρομάδες Φρύγες, *ib.* 1424; γυμνάδα στόλον, Eurip. *fr. Alop.* 4, 6. Mais dans γυμνάδας ἵππους, *Hippol.* 1148, l'adjectif paraît être au fém. C'est ainsi que, d'après le *Lex. Sangerm.* dans les *Anecd.* de Bekker, p. 97, 4, Sophocle doit avoir employé Ἑλλὰς (ὁ ἀνήρ), et que sans doute il faut prendre dans Eur. *Phœn.* 1547, τίς Ἑλλὰς ἢ βάρβαρος ἢ τῶν πάροιθεν εὐγενετᾶν ἕτερος. Le fém. de μάκαρ est μάκαιρα; cependant Eur. dit, *Iph. T.* 652, τύχας μάκαρος; *Hel.* 381, ὦ μάκαρ παρθένε. *Cf.* Elmsl. *ad Bacch.* 565. C'est d'une manière semblable que des subst. masc. se construisent adjectivement avec des subst. fém. Voy. §. 429, 4.

§. 113. II. Les adjectifs de deux terminaisons sont : 1.° Ceux en ης, gén. εος, contr. ους, neutre ες.

PARADIGME.

Singulier.

	masc.	neut.
Nom.	ὁ, ἡ ἀληθής,	τὸ ἀληθές
Gén.	τοῦ, τῆς, τοῦ ἀληθέος,	—οῦς
Dat.	τῷ, τῇ, τῷ ἀληθέϊ,	—εῖ
Accus.	τὸν, τὴν ἀληθέα, —ῆ,	τὸ ἀληθές

Duel.

Nom. Acc. V.	τὼ, τὰ, τὼ ἀληθέε, —ῆ
Gén. Dat.	τοῖν, ταῖν, τοῖν ἀληθέοιν, —οῖν

Pluriel.

Nom.	οἱ, αἱ ἀληθέες, —εῖς, τὰ ἀληθέα, —ῆ
Gén.	τῶν ἀληθέων, —ῶν
Dat.	τοῖς, ταῖς, τοῖς ἀληθέσι
Acc.	τοὺς, τὰς ἀληθέας, —εῖς, τὰ ἀληθέα, —ῆ.

REMARQUES.

1. Les adjectifs qui ont une voyelle devant leur finale, contractent ordinairement chez les Attiques —έα en —ᾶ, non en ῆ; ex.: ἀκλεέα, ἀκλεᾶ, ὑγιέα, ὑγιᾶ, Soph. *Phil.* 1422; *Inc. Rhes.* 159; εὐκλεᾶ, Thuc. 3, 34, 7, 69; ἐνδεᾶ, Plat. *Alc.* 1, p. 122 A, *Rep.* 3, *in.* dans Bekker, ἀδεᾶ. ὑπερφυᾶ, Arist. *Equ.* 141. *Cf.* §. 81 (1). Cependant on trouve aussi ὑγιῆ, Plat. *Phædon.* p. 89, D. *Legg.* 3, p. 684, C. 5, p. 735. B. 9, p. 857, E.; mais ὑγιᾶ, *Charm.* p. 156, B. διφυῆ, Soph. *Trach.* 1095; Plat. *Crat.* p. 408, B. ἀφυῆ, Soph. *Phil.* 1014. Plat. 5, p. 465, ou avec var. εὐφυῆ. Chez les Ioniens et les Doriens souvent la termin. ne se contracte pas, mais l'ε qui la précède, se retranche, et alors —α, —ας restent brefs; ex.: Pind. Ol. 2, 163, εὐκλέας ὀϊστούς, pour εὐκλεέας, *id. Pyth.* 9, 97; Soph. *OEd. T.* 161, εὐκλέα. Voilà bien aussi pourquoi δυσκλέα est bref, *Il.* β', 115, *Od.* δ', 728, et non à cause de la voyelle suivante; voila encore pourquoi Quint. de Sm. 3, 363, a dit ἀκλέα φύζαν, et Hom. *Il.* ρ', 330, ὑπερδέα δῆμον ἔχοντας. De même encore εὐκλέων, p. εὐκλεέων, Pind. *Isthm.* 3, 11. Ailleurs εε est contracté aussi en une syllabe longue, ει ou η, comme ἐϋῤῥεῖος, dans Hom. de ἐϋῤῥεής, ou εὐρεῖος, Hésiod. dans Strabon, 8, p. 526; ἐϋκλείας, *Il.* κ', 281, *Od.* φ', 331. Au contraire, ἀγακλῆος, p.—κλέεος, *Il.* π', 738. L'ε simple s'allonge même en η, et la terminaison —έες se contracte en —εῖς dans la leçon d'Aristarque ἀκληεῖς, *Il.* μ', 318, quoique les formes εὐκλειῶς, ἀκλειῶς appuient la leçon ἀκλειεῖς. Bœckh lit aussi εὐκλεῖα, dans Pind. *Nem.* 6, 50.

2. De μουνογενής vient chez les poètes μουνογένεια au fém., par ex. dans Orph. *Hym.* 28, 2. Tels sont encore ἠριγένεια, épithète de l'aurore; Κυπρογένεια, *Vénus*; Τριτογένεια, *Minerve*; ἡδυέπεια, Hesiod. *Th.* 964, 1019. Ἠριγενής se présente comme fém. dans Apollon. Rh. 2, 450.

3. Les adjectifs composés de ἔτος ont souvent une forme particulière en ετις pour le féminin, ex.: ἑπτέτις, Aristoph. *Thesm.* 487; τριακονταέτιδας [?] σπονδάς, Hérod. 7, 149; σπονδαὶ τριακοντούτιδες, Aristoph. *Acharn.* 193, Thuc. 1, 87; 5, 32, qui, chez le même, 1, 23; 2, 2; 5, 27, se disent αἱ τριακοντούτεις σπονδαί. ἑξαέτις, Théocr. 14, 33; μετὰ τὸν ἑξέτη καὶ τὴν ἑξέτιν, Plato, *Leg.* 7, p. 333, Bip. *Cf.* Chœrobosc. *in* Bekk. *Anecd.* p. 1375 *sub. v.* ἔτος.

4. Les autres adjectifs composés en —ης, particulièrement ceux en —της, n'ont qu'une seule terminaison, et suivent la première déclin.: νεφεληγερέτης, ἀκερσεκόμης, ἀκακήτης, ὠκυπετής. Dans l'ancienne langue, ainsi que chez les Eoliens et les Doriens, ils avaient la terminaison τα, ex.: ἱππότα, νεφεληγερέτα, ἀκακήτα, dans Homère, βαθυμῆτα, dans Pind. *Nem.* 3, 92; ἱϋκτά, Théocr. 8, 30. Voy. §. 67, 5. Au génit. ils font —εω, comme ἐριβρύχεω, Hésiod. *Th.* 831; ἐριβρεμέτεω, *Il.* ν', 624; ἐϋμμελίω, p. ἐϋμμελίεω (§, 68, 9), *Il.* δ', 47.

5. Les terminaisons -εα, -εας, -εες, se trouvent quelquefois employées chez Homère comme ne formant qu'une syllabe, cas où d'ailleurs on écrit —ῆ, —εῖς: πρωτοπαγέα, *Il.* ω', 267; ἀσινέας, *Od.* λ', 110; ἀσκηθέες, *Od.* ξ' 255 (2).

---

(1) Kœn. *ad* Gregor. p. (70) 163. Thom. M. p. 864. Mœr. p. 375. D'Orvill. *ad* Charit. p. 418. ed. Lips.

(2) *Journ. gén. de littér. d'Iéna*, 1809, n.° 244. p. 129, et suiv.

§. 114. 2.° Les adjectifs en —ην, gén. —ενος, au neutre —εν, ex. : ἄρσην ou ἄῤῥην (employé au féminin dans Eurip. *Bacch.* 526 *sq.*), neut. ἄῤῥεν; ils suivent entièrement la troisième déclin. Exceptez τέρην, τέρεινα, τέρεν (1).

3.° Ceux en —ις, neut. —ι. Les génitifs des simples ont la forme —ιος, comme ἴδρις, ἴδριος. ἀΐδρεϊ, *Il.* γ′, 219; νήστιας, *Il.* τ′, 156. Toutefois Soph. cité dans les *Schol. ven. ad Il.* γ′, 219, avait ἴδριδα, et Eschyle *Ag.* 201, νήστιδες; Lobeck. *ad* Phryn. p. 326. Les adjectifs composés de cette terminaison, se déclinent la plupart comme les substantifs dont ils dérivent, ex. : χάρις, χάριτος, donc εὔχαρις, εὐχάριτος; plur. neut. ἀχάριτα, Hérod. 1, 207. Mais les composés de πόλις font au gén. —ιδος, comme ἄπολις, ἀπόλιδος, ex. : ἀπόλιδας, Isocr. *De pac.* p. 168, C. A l'accus. ils font α et ιν, ἀπόλιδα et ἄπολιν. Mais d'après la terminaison —ιος, on trouve aussi μεγαλοπόλιες Ἀθᾶναι, Pind. *Pyth.* 7, 1; et le datif ἄπολι p. ἀπόλιδι, comme πόλι, Hérod. 8, 61, et ainsi peut-être, 1, 41, plusieurs mts. donnent la bonne leçon dans συμφορῇ πεπληγμένος ἀχάρι.

4.° Les composés en —ους, tels que εὔνοος, εὔνους, neut. εὖνουν, et autres composés de νόος, νοῦς; de plus, ἅπλοος, ἅπλους, neut. ἅπλουν, de πλόος, πλοῦς; πολύπους et tous les composés de ποῦς. Ces derniers font au gén. tantôt -ποδος, sur la troisième déclin., tantôt, chez les Attiques, τοῦ πολύπου, τὸν πολύπουν, τοὺς πολύπους, comme Οἰδίπους, acc. Οἰδίπουν, Soph. *OEd. Col.* 3 (2). Au neutre ils font —πουν, par ex. dans ce vers, Ἔστι δίπουν ἐπὶ γῆς — — [*énigme du Sphinx*, Athén. X, 456, B.]. Les épiques abrègent —πους en —πος, par ex. dans ce même vers, — — καὶ τετράπον, οὗ μία φωνὴ, Καὶ τρίπον. Ἶρις ἀελλόπος, *Il.* θ′, 409, et *pass.* τρίπος, *Il.* χ′, 164. C'est peut-être d'après cette analogie qu'a été formé le neut. καρχαρόδουν, que Buttmann, p. 255, *Rem.*, cite d'Aristote *De part. anim.* 3, 1. La forme contracte des adjectifs en οος se présente dans le génitif εὔνου, Eur. *Ion.* 732; dans l'accus. κακόνουν, Xén. *M. S.* 2, 2, 9; dans le nomin. et l'acc. plur. très fréquents, εὖνοι (εὔνοι), κακόνοι (3),

---

(1) Fisch. II. p. 57.
(2) Athen. 7, p. 316, B.
(3) *Cf.* Kœn. *ad* Gregor. p. (228) 480 *sq.* Brunck. *ad* Arist. *Pac.* 496.

le génit. plur. εὔνων, Thuc. 6, 64, mais dans Bekker εὐνόων; le dat. plur. εὔνοις se trouve dans Xén. *Apol. Socr.* §. 27; mais le même auteur a κακονόοις, *Cyr.* 8, 2, 1. Au dat. sing. Démosth. emploie ἑτεροπλόῳ, et non ἑτεροπλῷ, *adversus Phorm.* p. 916, R.; au plur. neut. ἑτερόπλοα, *ib.* 909, 25, 914, 4, d'après Reiske (dans les anciennes éditions il y a ἑτερόπλοια). Il paraît que la contraction de οα en α et celle du gén. έων en ῶν, ne se présentent pas. Toutefois, quelques-uns dérivent le plur. τὰ ἔπιπλα de ἐπίπλοος, et c'est pourquoi Hérod. 1, 94, dit ἐπίπλοα; mais le sing. ἔπιπλον se trouvait dans Isée d'après Harpocration, *sub. voc.* (1). Le plur. εὔνους, dans Lysias, p. 315 ed. R., résulte aussi vraisemblablement du *métaplasme*, que πρόχοος, —ου, πρόχουσι. Voy. §. 51, 3. *cf.* §. 124. Sont *communs* aussi les composés de χροῦς ou χρώς, qui, chez les anciens poètes, ont le gén. en —οος: ἁπαλόχροος, Hésiod. Ἔργ. 519; ταμεσίχροα, *Il.* ψ', 803; κυανόχροα, Eur. *Hel.* 1522, chez les Attiques —ωτος, Eur. *Or.* 321; μελαγχρῶτες, *Phœn.* 321; κυανοχρῶτα. C'est de la première manière que se décline encore δονακόχλοα, Eur. *Iph. T.* 401.

5.° Les composés en —υς, neut. υ, ex.: ὁ, ἡ ἄδακρυς, neut. ἄδακρυ, et les autres composés de δάκρυ. Toutefois ceux-ci, excepté le nominatif, ne se présentent qu'à l'accusatif singulier ἅ: δακρυν, Eur. *Med.* 861; πολύδακρυν, *Il.* γ', 132. Dans les autres cas, ils empruntent la forme -υτος, par ex.: ἀδακρύτου, ἀδακρύτῳ, πολυδακρύτου.

§. 115. 6.° Ceux en —ων, neutre —ον, gén. —ονος; ex.: σώφρων, σῶφρον, σώφρονος, ἐλεήμων, ἐλέημον, ἐλεήμονος, εὐδαίμων, εὔδαιμον, εὐδαίμονος. Ici se rapportent aussi les comparatifs en —ων, différents des autres adjectifs en ων, en ce qu'ils supposent au nom. et à l'acc. plur., ainsi qu'à l'accus. sing., une forme —οες, —οας, —όα, qui alors se contracte.

---

(1) Interpr. *ad* Poll. 10, 1, 10. Kœn. *ad* Gregor. p. (245) 516.

PARADIGME DES COMPARATIFS EN —ων.

SINGULIER.

	masc. et fém.	neut.
Nom.	μείζων,	μεῖζον
Gén.	μείζονος } pour les 3 g.	
Dat.	μείζονι }	
Accus.	μείζονα, —[οα] —ω.	μεῖζον.

DUEL.

N. A.	μείζονε
G. D.	μειζόνοιν

PLURIEL.

Nom.	μείζονες [οες], ους,	μείζονα [οα], ω
Gén.	μειζόνων	
Dat.	μείζοσι	
Accus.	μείζονας, [οας] ους,	μείζονα [οα] ω.

Remarque. La contraction de l'accus. masc. et fém. sing. n'est pas toujours remarquée par les grammairiens (1). Cependant on trouve dans Platon, *Leg.* p. 659, C.: δέον γὰρ αὐτοὺς βελτίω τῶν αὐτῶν ἠθῶν ἀκούοντας βελτίω τὴν ἡδονὴν ἴσχειν, νῦν — πᾶν τοὐναντίον συμβαίνει. μείζω δύναμιν, μείζω Ἥραν, ὀφρύν, Eurip. *Hec.* 336. *Heracl.* 1039. Du reste, les Attiques emploient autant la forme non contracte, que la contracte: Platon, *Leg.* 1, p. 631, B, τὰ μείζονα καὶ τὰ ἐλάττονα. *ib.* p. 656, E, οὔτε καλλίονα οὔτ' αἰσχίω; Eurip. *Iphig. A.* 1272; *Hel.* 1676, ἥσσονες; *id. Suppl.* 1102, μείζονες; *Heracl.* 233, κακὰ μείζονα; Aristoph. *Thesmoph.* 807, βελτίονες; *id. Plut.* 558, βελτίονας, au lieu de quoi il y a v. 576, βελτίους; Thuc. 2, 11, πλέονας; 4, 82, πλέονα φυλακήν. La forme contracte se présente déjà souvent dans Homère, par ex.: *Od.* β', 277, οἱ πλέονες κακίους, παῦροι δέ τε πατρὸς ἀρείους.

§. 116. 7.° Les adjectifs composés en —ος, comme ὁ, ἡ ἀθάνατος, ὁ, ἡ ἀκόλαστος, ὁ, ἡ ἔνδοξος, ὁ, ἡ εὔφωνος, ὁ, ἡ ἐγκύκλιος, ὁ, ἡ ἔμπειρος, etc. Tels sont même les adjectifs composés d'autres adjectifs qui ont les trois terminaisons, comme ὁ, ἡ πάγκαλος, de καλός, —ή, —όν; ὁ, ἡ πάλλευκος, de λευκός, —ή, —όν; ὁ, ἡ ἀπαίδευτος, de παιδευτός, —ή, —όν. Voilà pourquoi les Attiques purs employaient ἀργός (de ἀεργός), comme *commun*, et les modernes ont dit les premiers γῆ ἀργή (2). Cependant on trouve dans Plat. *Leg.* 4, p. 704, D,

(1) Thom. M. p. 427. Gregor. (69) 159.
(2) Küster. *ad* Arist. *Nub.* 53. Phryn. p. 104, *c. n.* Lobeck.

ἐπιθαλαττία πόλις, qui, *ib.* B, se dit ἐπιθαλαττίδιος. Remarquez encore qu'il ne faut point classer ici les adjectifs formés de verbes déjà composés, et ceux qui renferment la terminaison dérivative — κός ou —τος, comme ἐπιδεικτικός, —ή, —όν, de ἐπιδείκνυμι, κατασκευαστός, ἀνεκτός. Au contraire, διάφορος, ἐξαίρετος, ὕποπτος, ὑπήκοος, et autres semblables, sont *communs*, conformément à la règle générale.

Remarque. Les grammairiens donnent le nom d'atticisme à cet emploi de l'adjectif, quoiqu'il se trouve déjà dans Homère. Ce même poète, au contraire, présente aussi beaucoup d'adjectifs, qui, devant être *communs*, d'après l'observation précédente, sont cependant déclinés d'après les trois genres; ex. : ἀθανάτη, *Il.* ά, 447, κ', 404, ρ', 78, β', 447, et *pass.*; ce qui n'a pas lieu seulement à cause de la mesure : *Od.* ά, 420, φρεσὶ δ' ἀθανάτην θεὸν ἔγνω, et *pass.* Hésiod. *Theog.* 747, ἀμφιρύτη, *Od.* ά, 59, 198; λ', 324, μ, 283. De même Ἄρτεμι θηροφόνη, Théogn. *in.* πολυξέναν Αἴγιναν, Pind. *Nem.* 3, 3; voy. Bœckh. *Nem.* 5, 8; ἀβάταν ἅλα, *ib.* 36. νεοκτίσταν, Pind. *Nem.* 9, 3. Ce cas est rare chez les poètes attiques, ex. : Aristoph. *Pac.* 978, πολυτιμήτη Δημήτηρ; *Id. Lysistr.* 217, ἀταυρώτη; Eurip. *Ion.* 216, ἐν ἐκηβόλῃσι χερσίν (1); Soph. *Ant.* 338, γᾶν ἀκαμάταν; Eur. *Phœn.* 246, ἀθανάτας θεοῦ; cependant avec la variante ἀθανάτου, mais ἀθανάτας τριχός, Æsch. *Choëph.* 617. *Cf.* Arist. *Nub.* 288, *Thesm.* 1052. Tous ces cas ne se présentent que dans les passages lyriques, excepté *Lysistr.* 217; aussi en cet endroit, ἀταυρωτεί, conjecture d'Elmsl. *ad Med.* 807, est-il la vraie leçon; ajoutez Sophocle, *OEd. C.* 1321, τῆς πρόσθεν ἀδμήτης μητρός : mais cela est emprunté de la langue épique, où jamais ἄδμητος ne se trouve employé comme féminin. Cette forme paraît donc être étrangère aux Attiques, et n'avoir été permise que là où ils imitaient la langue des lyriques. Les Attiques, au contraire, emploient comme *communs* beaucoup d'adjectifs qui d'ailleurs ont les trois genres. Voy. plus bas §. 118, *Rem.* 3.

§. 117. 8.° La plupart des adjectifs en —ιος et —ειος, qui dérivent de substantifs, comme ὁ, ἡ ἀΐδιος, αἰφνίδιος, βασίλειος, δόλιος, ἐλευθέριος, ἐνιαύσιος, καίριος, ὀλέθριος, κόσμιος, πάτριος, σωτήριος, ὑποχείριος, χρόνιος, φίλιος, etc.

Remarque. L'usage est cependant fort variable sur ce point. μέτριος a toujours les trois terminaisons; ἀλλότριος, ἀντίος, ἐναντίος, αἴτιος, ἄξιος et ἀνάξιος, δημόσιος, κύριος, μακάριος, παράλιος, sont difficiles aussi à trouver comme *communs*, de même que ἡ φίλιος est très rare, quoique les composés de quelques-uns de ces adjectifs soient employés avec deux terminaisons (2), ex. : Soph. *Trach.* 1233.: ἥ μοι μητρὶ μὲν θανεῖν,

---

(1) Fisch. II, p. 65. Porson *ad* Eurip. *Med.* 822. Valck. *ad* Eurip. *Ph.* 1440. La bonté de la leçon suivie dans les passages cités, est révoquée en doute par Lobeck. *ad* Soph. *Aj.* p. 242.

(2) Thom. M. Ducker. *ad* Thuc. 5, 44. D'Orvill. *ad Charit.* p. 413.

μόνη μεταίτιος; Plat. *Polit.* p. 281, D, E, τὴν μέν — συναίτιον, τὴν δ' αὐτὴν αἰτίαν — — ταύτας μὲν ξυναιτίους, τὰς δὲ αἰτίας — — πάσας συναιτίους — τὰς δέ — αἰτίας; *id. Crat.* p. 414, B, ἐξαιφνιδία αὔξη, mais ὁ, ἡ αἰφνίδιος; Thuc. 5, 65, τῆς ἐπαιτίου ἀναχωρήσεως, d'après le §. 116, 7 : au contraire, Plat. *Crat.* p. 414, B, ἐξαιφνιδία αὔξη, mais Thuc. *l. c.* τῇ αἰφνιδίῳ ἀναχωρήσει. *Cf. id.* 4, 125, 130. C'est ainsi que ὅσιος est toujours employé avec les trois terminaisons, si ce n'est dans Plat. *Leg.* 8, 831, D, où il est mis pour les deux genres, tandis que ἀνόσιος est ordinairement *commun* dans Euripide. Voyez l'*Index* de ce poète dans l'éd. de Beck. Ἅγιος a régulièrement les trois terminaisons, et si on lit θυσίας ἁγίους dans Isocrate, p. 218, D, de l'édit. d'Henry Estienne, Bekker donne θυσίας ἁγίας d'après deux manuscrits. Ἀΐδιος ἐμπειρία, Thuc. 7, 21. Ἅλιος et ἐνάλιος se trouvent habituellement comme adj. de trois terminaisons, mais aussi comme adj. *communs*, ex. : ἐναλίου κώπας, Eurip. *Andr.* 856, *cf. Hel.* 534. Δόλιαι βουλαί, Eur. *Med.* 414 : *cf. Iphig. T.* 858; mais δόλιον εὐνήν, *id. Hel.* 20; δόλιος ἡ ναυκληρία, 1609. Ἐγχωρίην ἐσθῆτα, Herod. 6, 35, comme ἐπιχωρίη γυνή, 2, 100. Ἑκούσιος φυγή, Eurip. *Suppl.* 153; ἑκουσία νόσος, *id. Dict. fr.* 7, 4; Plat. *Rep.* 10, p. 603, C. Ἐνιαύσιον ἐκεχειρίαν, Thuc. 4, 117; ἐνιαύσιοι σπονδαί, *id.* 5, 1, mais ἐνιαυσίαν φυγήν, Eur. *Hipp.* 37. Ἴδιος est adjectif commun dans Plat. *Prot.* p. 349, B; ἴδιος οὐσία, mais *ib.* C, ἰδίαν δύναμιν. Le fém. de καίριος, καιρία se trouve dans Soph. *OEd. T.* 631, et particulièrement dans la locution καιρία πληγή (1); mais ἥ τοι καίριος σπουδή, dans Soph. *Phil.* 637, et καιρίους σφαγάς, dans plusieurs manuscrits d'Eur. *Phœn.* 1469. Ὀλεθρία se trouve dans Soph. *Trach.* 845, 878, *Aj.* 799, Eur. *Suppl.* 116; au contraire, ὀλέθριον κοίταν, *Hec.* 1083 : *cf. Med.* 997, *Herc. f.* 414. Οὐρανίαν αἰθέρα, Soph. *OEd. T.* 866 : *cf.* Eur. *Med.* 145, *Hipp.* 59, etc., mais μοῦσαν οὐράνιον, Eur. *Phœn.* 1473 : *cf. Ion.* 726. Οὐρίῳ πλάτῃ, Soph. *Phil.* 355; mais οὐρίας πομπῆς, Eur. *Iphig. A.* 352; οὔριαι πνοαί, *Hel.* 1632. Πατρίους ἀρχάς, θυσίας, est très usuel : πάτριος ἐμπειρία, Thuc. 7, 21; mais au contraire, πατρία γᾶ dans les tragiques. Πολιός fait ordinairement au fém. πολιά; mais dans Eur. *Andr.* 349, χήραν καθέξεις πολιόν (2). Σκότιος ne se trouve que dans un seul passage d'Eur. *Alc.* 125; ailleurs ἡ σκοτία. Φόνιον εἰκώ, Eur. *Hel.* 72 : *cf. Phœn.* 259, Pind. *Isthm.* 4, 59. Telles sont les variations que présentent presque tous les adjectifs de cette espèce; mais il faut encore toujours distinguer soigneusement l'usage général de la langue, tel qu'il se montre dans Aristophane et les prosateurs, des licences que se permettent les poètes, quoiqu'elles ne soient pas contraires aux principes fondamentaux et au génie de la langue.

Les adjectifs en —αῖος se présentent presque aussi souvent comme *communs*, que comme susceptibles des trois terminaisons, même chez les prosateurs; de sorte qu'on n'a pu, jusqu'à présent du moins, réussir à donner à cet égard une règle certaine. Ἀναγκαῖος τροφή, Thuc. 1, 2; ἐξ ἀναγκαίου διανοίας, *id.* 7, 60 : mais δόκησιν, ὅπλισιν ἀναγκαίαν, 4, 87; 5, 8; ἐπιθυμίας ἀναγκαίους, Plat. *Rep.* 8, p. 554, A, 559, A, qui, p. 558 D, se dit ἐπ. ἀναγκαῖαι, et, s'il y a p. 559 A B, ἐπ. ἀναγκαῖος dans Bekk., on y trouve aussi ἐπ. ἀναγκαία : *cf.* p. 561, A (3). — βεβαίου καὶ καθαρᾶς

(1) Valck. *ad Phœn.* 1440.
(2) *Cf.* Lobeck. *ad Aj.* 244, *ad* Phryn. p. 106.
(3) *Cf.* Locella *ad* Xenoph. Eph. p. 227.

ἡδονῆς, Plat. *Rep.* 9, p. 586 A, et toujours ainsi dans Thucydide (1); mais dans Eur. *El.* 946, ἡ φύσις βέβαιος, *ib.* 1272; ψῆφος βεβαία, Démosth. p. 11, 5, Reisk. ἔχθραν βεβαίαν, p. 1480, 7; τὰς συμφορὰς βεβαίους. — βιαίους ἢ ἑκουσίας πράξεις, Plat. *Rep.* 10, p. 603. C. βιαία ne s'est pas encore offert à moi comme féminin. γενναῖος fait partout au fém. γενναία: mais dans Eurip. *Hec.* 591 *sq.*, ἀγγελθεῖσά μοι γενναῖος. — τῆς γηραιοῦ τελευτῆς, Antiphon. p. 685, Reisk. δίκαιος fait dans la règle —αία, —αιον, mais Eur., *Iph. T.* 1210, dit δίκαιος ηὐσέβεια: *cf. Heracl.* 509, Lycurg. *in Leocr. init.* où Bekk. donne δικαίαν, mais non d'après les man. — νεφέλας δρομαίου, Eur. *Alc.* 250, mais δρομαία πῶλος, *Hel.* 551. — γυνὴ θυραῖος, Eur. *Alc.* 817, mais χειρὸς θυραίας, *Phœn.* 876. — Μάταιος εὐχή, Eur. *Iph. T.* 633; ἐπιθυμίας ματαίους, Plat. *Rep.* 8, p. 554 A; τὴν μάταιον πραγματείαν, Xén. *Mem. S.* 4, 7, 8; mais Soph. *El.* 642, ματαίαν βάξιν, et partout ainsi dans cet auteur; χαίτα τομαῖος, Eur. *Alc.* 100.

Parmi les adjectifs en —ειος, je n'ai trouvé employés comme *communs* que ὀθνεῖος, Eur. *Alc.* 543; γυνὴ ὀθνεῖος: mais 657, γυναῖκ' ὀθνείαν. Eurip. dit aussi *Heracl.* 635, οἰκεῖος φροντίς, adj. qui chez les prosateurs a toujours les trois terminaisons. Au lieu de la forme ordinaire αὔλειος θύρα, Aristoph. *Pac.* 982, a τῆς αὐλείας, comme Hérod. 6, 69, Pind. *Nem.* 1, 29; Théocr. 15, 43, γυναικείαν ἔριν, Æsch. *Choeph.* 625; mais dans Eur. *Andr.* τὰς γυναικείους νόσους, avec la var. γυναικείας. *Cf.* Blomf. *ad Æsch. Choeph.* 865.

9. La plupart des adjectifs en —ιμος, δόκιμος, ἐδώδιμος, ἐργάσιμος, θανάσιμος, λόγιμος, etc. L'usage de la langue, allégué plus haut, trouve également ici son application. Hérodote, par exemple, dit, 9, 13, ἱππαδίμη: *cf.* 2, 108; λογίμη πόλις, 2, 98; Plat. *Prot.* p. 321, D; Isocr. *Panath.* p. 259, E, π. ἀντιδ. p. 117. Orell., χρησίμην. Hérod. 2, 92, ἐδωδίμη. Plat. *Rep.* 10, p. 607 E, ὠφελίμη.

10. Les adj. attiques en —ως, comme ἵλεως, neut. ἵλεων, πλέως, neut. πλέων. Ils sont en partie formés de αος, comme les substantifs de cette termin., ἵλεως, de ἵλαος, ἀγήρως, de ἀγήραος, et en partie ils ne font simplement que changer la terminaison —ος en ως, comme πλέως de πλέος, par analogie avec χρέως de χρέος. A l'accus. sing. ils perdent quelquefois le ν, comme les substantifs, §. 70, *Rem.* 2, ex.: ἀγήρω, pour ἀγήρων. Sur σῶς, ζώς, ἀείνως, voy. §. 124. πλέως a une forme pour le féminin et une forme pour le neut. plur., πλέα (Eur. *Med.* 263, 903; *Ion.* 601; *Hel.* 751), forme qui peut-être dérive de l'ancien πλέος, que l'on retrouve encore dans πλέος, Hérod. 4, 87; fém. πλέη, Hérod. 1, 178; 4,

---

(1) Duker. *ad* 3, 43. Thom. M. p. 149, *c. nott.*

76; πλέα, Eur. *Med.* 267, 908; ἐν πόλει ψόφου πλέᾳ, Eur. *Ion.* 613; πλέην, Hérod. 4, 71; neut. πλέον, Eur. *Alc.* 730; accus. sing. masc. πλέον, Hérod. 4, 7; nom. plur. ἔμπλεοι, Plat. *Rep.* 6, p. 505 C; πλέαι. Soph. *El.* 1405; neut. πλέα, Eur. *Hel.* 754; accus. plur. πλέους, Hérod. 1, 178, 194. Au lieu duquel Homère et Hésiode ont πλεῖος, *Od.* δ', 319, μ', 92; *Il.* θ', 162. Mais ἀνάπλεως n'a qu'une seule forme pour le masc. et le fém. (1). Le nomin. plur. masc. et fém. πλέῳ est plus fréquent, ex.: Eur. *Cycl.* 216 (2); comme ἀξιόχρεῳ, Démosth. p. 1427, 1. On trouve aussi de ἵλεως le plur. neutre ἵλεα, Plat. *Phæd.* p. 95 A.

II. Les adjectifs composés en —ως, —ωτος, ex.: ὠμοβρὼς, βούκερως, βουκέρωτος, attique βούκερω, Æsch. *Prom.* 592; neutre βούκερων, comme εὔκερως, χρυσόκερως, accus. ὑψίκερων, *Od.* κ', 158, φιλόγελως, —γέλωτος, att. —γελω (3), δύσερως, —ωτος. Ceux en —κέρως paraissent être contractés de κέραος. Il y avait aussi hors du dialecte attique une forme en —ος, νήκερος, Hésiod. Ἔργ. 529; ἄκερα, δίκερον dans Aristote, qui a aussi μονοκέρατα.

Remarque. Les comparatifs et les superlatifs de ces adjectifs ont les trois terminaisons, comme ἐνδοξότερος, α, ον. Les cas tels que ceux-ci sont très rares: ὀλοώτατος ὀδμή, *Od.* δ', 442; κατὰ πρώτιστον ὀπωπήν, Hom. *h. in Cer.* 157; ἀπορώτερος ἡ λῆψις, Thuc. 5, 110; δυσεσβολώτατος ἡ Λοκρίς, *id.* 3, 101 (4). Plat. *Rep.* IV, p. 424, E, ἐννομωτέρου παιδείας. C'est ainsi qu'on peut justifier le féminin δυστηνότατος, Eur. *Suppl.* 969; car il est évident que δύστανος est un adjectif composé d'après la forme ἄστηνος que donne l'*Etym.* M. p. 159, 11.

§. 118. III. Les adjectifs de trois terminaisons sont:

1. Les adjectifs simples en ος, qui ne se trouvent pas compris sous les règles précédentes, et qui ont les finales dérivatives κός, λος, νος, ρος, τος (particulièrement les verbaux), εος, αιος, comme λεκτικός, ή, όν, δειλός, ή, όν, σιγηλός. δεινός, κλεινός, φανερός, κλυτός, ἀνυστός, χρύσεος, ἀνυστέος, δίκαιος, κρυφαῖος. Leurs terminaisons sont ος, η (α), ον. Le masculin et le neutre suivent la deuxième déclinaison, et le fémin. la première. La terminaison α du féminin a lieu dans les adjectifs qui, devant leur désinence, ont une voyelle ou

(1) Heind. *ad Phædon.* p. 120.
(2) Bast. et Schæf. *ad* Gregor. p. 646.
(3) Mœris, p. 385. Thom. M. p. 192, 897.
(4) Fisch. II, p. 60.

un ῥ; ex. : ἅγιος, ἁγία, ἅγιον, ἱερός, ἱερά, ἱερόν, excepté chez les Ioniens. Seulement quelques-uns en —οος et en —εος ont η, ex. : ὄγδοος, ὀγδόη, excepté quand un ῥ précède la terminaison —εος, ἀργύρεος, —ρέα.

PARADIGME.

	Sing. m.	f.	n.		Plur. m.	f.	n.
Nom.	σοφός,	σοφή,	σοφόν	Nom.	σοφοί,	σοφαί,	σοφά
	ἱερός,	ἱερά,	ἱερόν				
Gén.	σοφοῦ,	σοφῆς, ἱερᾶς,	σοφοῦ	Gén.		σοφῶν,	
Dat.	σοφῷ,	σοφῇ, ἱερᾷ,	σοφῷ	Dat.	σοφοῖς,	σοφαῖς,	σοφοῖς
Acc.	σοφόν,	σοφήν, ἱεράν,	σοφόν	Acc.	σοφούς,	σοφάς,	σοφά.
Voc.	σοφέ,	σοφή, ἱερά.	σοφόν	Voc.	σοφοί,	σοφαί,	σοφά.

Duel.

Nom. Acc.	σοφώ,	σοφά,	σοφώ
Gén. Dat.	σοφοῖν,	σοφαῖν,	σοφοῖν.

Remarque 1. Beaucoup de ces adjectifs se présentent comme *communs* dans Homère et chez les Attiques, ex. : ξενικὸν εἰσβολάν, Eur. *Ion.* 734. — φαῦλος οὖσα, *id. Hipp.* 440, comme φαύλου στρατιᾶς, Thuc. 6, 21. — δῆλος κατάστασις, Eur. *Med.* 1206. — ξένους γυναῖκας, *id. Suppl.* 93; κοινὸς κλαγγά, Soph. *Trach.* 207; παγκοίνου λίμνας, *id. El.* 138; τὰς δεσποσύνους σκηνάς, Eur. *Hec.* 101 (1); ἐλπὶς δάπανος, Thuc. 5, 103; δύστηνος est partout *commun.*— ἀνθρώπινος ἀμαθία, Plat. *Leg.* V, p. 737 B.—Ἔρημος *commun*, passe pour attique (2), et c'est ainsi qu'il se trouve dans Eur. *Alc.* 946, κοίτας ἐρήμους; *Bacch.* 842, ὁδοὺς ἐρήμους. Thuc. 4, 3, ἄκρας ἐρήμους. Démosth. a aussi δίκας ἐρήμους, p. 1270; *cf.* 542, 3; tandis que d'ailleurs on trouve toujours ἐρήμη δίκη et ἐρήμη νῆσος, Thuc. 4, 26, *vid.* Duker. Pareille variation dans Pindare (chez lequel αἰθήρ est féminin), αἰθὴρ ἐρήμα et ἔρημος, *Ol.* 1, 10; 13, 126. — ἱερὸν ἀκτήν, Hésiod. Ἔργ. 597. στέῤῥος φύσις, Eur. *Hec.* 300. δίκα φανερός, *id. Bacch.* 1017. — Βάρβαρος, employé comme adjectif, ne se trouve jamais de trois terminaisons. — κλυτὸς Ἱπποδάμεια, *Il.* β', 742 (3). πτερωτὸς βροντή, Soph. *Œd. C.* 1460; même l'adj. verbal ἀνεκτός; Thuc. 7, 87, ὀσμαὶ οὐκ ἀνεκτοί: mais au lieu de γενέσεως οὐ μικτοῦ, on lit à présent dans Plat. *Polit.* p. 288. Bekk. γενέσεως ἀμίκτου. — Μέχρι μέσου ἡμέρας,

(1) Blomfield. *ad* Æsch. *Pers.* 593.
(2) Thom. M. p. 364.
(3) Ruhnk. *Epist. cr.* p. 101.

Hérod. 8, 23; Thuc. 3, 80; Eur. *Troad.* 1110. — μεθύσῃ κύων, Arist. *Vesp.* 1393, de même qu'on disait μέθυσος et μεθύσῃ γυνή (1). — ἡ νεός, *sc.* γῆ, Xén. *OEcon.* 16, 13, 15. — πατρῷος Οἰχαλία, Soph. *Trach.* 478. — αἱ λοιπαὶ νῆες; mais περίλοιποι (νῆες) de Thuc. 7, 72, suit la règle du §. 116, 7 (2).

Remarque 2. La forme du génit. plur. fém. —άων se construit quelquefois chez les plus anciens poètes avec des substantifs neutres. *Il.* ώ, 528, δώρων ἑάων, de ἐύς, ἐή, ἐόν, p. ἐύς. Hés. Ἀσπ. 7, βλεφάρων κυανεάων (3). Sur l'accentuation dorique ἀλλῶν, de ἀλλάων, voy. §. 28, *c*. [3°].

§. 119 *a*. Quelques adjectifs en —εος et en —οος se contractent : εα, οα font ᾶ, όη fait ῆ.

PARADIGME.

	SING. m.	f.	n.	PLUR. m.	f.	n.
N.	χρύσεος, οῦς	χρυσέα, ῆ	χρύσεον οῦν	χρύσεοι, οῖ	χρύσεαι, αῖ	χρύσεα ᾶ
G.	χρυσέου, οῦ	χρυσέας, ῆς	χρυσέου οῦ		χρυσέων ῶν	
D.	χρυσέῳ, ῷ	χρυσέᾳ, ῇ	χρυσέῳ ῷ	χρυσέοις, οῖς	χρυσέαις, αῖς	χρυσέοις οῖς
A.	χρύσεον, οῦν	χρυσέαν, ῆν	χρύσεον οῦν	χρυσέους, οῦς	χρυσέας, ᾶς	χρύσεα ᾶ
V.	χρύσεε,	χρυσέα, ῆ	χρύσεον οῦν	χρύσεοι, etc. οῖ		

(1) Phrynich. p. 151.

(2) Fisch. II, p. 62 *sqq.* D'Orvill. *ad* Char. p. 413. Monk. *ad Hipp.* 437.

(3) Voy. Buttm. *Gramm. compl.* p. 153. — [Voici le passage de ce grammairien, auquel M. Matthiæ renvoie : « Le génit. pl. en άων vient des neutres en ον, Hésiod. Ἀσπ. 7, βλεφάρων — κυανεάων. Le plur. neutre, qui est en α, paraît appuyer cette forme, à laquelle vient se joindre encore la forme homérique ἑάων, qu'on ne peut faire dériver d'une manière satisfaisante que d'un nomin. plur. ΕΑ, pour ἀγαθά * ».

* « On peut avec ἐύς supposer d'une manière tout analogique une forme ΕΟΣ, neut. ΕΟΝ, plur. ΕΑ. Or, il est démontré avec la dernière évidence, par l'*Il.* ώ, 528, que ἑάων est du neutre. Les autres explications, comme de supposer pour le passage d'Hés. un sing. ἡ βλεφάρη, sont tout-à-fait arbitraires. La nôtre est celle d'un ancien grammairien dans Apollon. *v.* ἑά. Peut-être y avait-il encore dans les plus anciens épiques plusieurs autres exemples, qui autorisaient aussi l'imitation de Quintus de Smyrne, 4, 212, μοτάων, de τὰ μοτά. On peut à la vérité rapporter ce cas et beaucoup d'autres semblables, à la confusion qui régnait dans la grammaire chez les premiers écrivains, ou bien encore à la langue usuelle; mais le grammairien doit rechercher l'analogie qui se rapproche le plus des formes que l'auteur avait sous les yeux] ». GL.

Duel.

Nom. Acc.	χρυσέω, ῶ	χρυσέα, ᾶ	χρυσέω ῶ
Gén. Dat.	χρυσέοιν, οῖν	χρυσέαιν, αῖν	χρυσέοιν οῖν.

Remarque 1. Ainsi se décline ἁπλόος, —οῦς, ἁπλόη, —ῆ, ἁπλόον, —οῦν, au plur. neut. ἁπλόα, —ᾶ: de même διπλοος (διπλέη, Hérod. 3, 42, est formé de διπλῆ, par *épenthèse*. V. p. 59), τρίπλοος. Acc. plur. διπλᾶς, ἁπλᾶς, Eur. *Iph. T.* 688. De plus ὄγδοος, ὀγδόη, ὄγδοον, mais qui n'est pas sujet à contraction. Ajoutez ἄθροος, *confertus*. fém. ἀθρόα, Thuc. 2, 59, 87; 3, 114; il ne se contracte pas, pour le distinguer de ἄθρους, *qui ne fait pas de bruit*, lequel est *commun*, de même que κακόθρους, δυσθρόου φωνᾶς, Pind. *Pyth.* 4, 111 (1). Eurip. emploie aussi ἁπλοῦς comme *commun*, *Herc. fur.* 865, ἁπλοῦν βιοτάν.

Remarque 2. Le féminin non-contracte a toujours α dans les poètes attiques, chez lesquels il ne se présente point contracté. Voy. l'*Index* d'Eurip. Mais s'il y a encore une voyelle ou un ρ devant la désinence —εος, alors —έα se contracte en —ᾶ, et non en —ῆ, ex. : ἀργυρέα, —ρᾶ. C'est ainsi que se déclinent aussi quelques adjectifs en —οῦς, de —εος, ex. : ἐρεοῦς (propr. ἐρέεος, de ἐρέα, *laine*), fém. ἐρεᾶ (ἐρεέα).

Des adjectifs en —εος viennent vraisemblablement aussi les substantifs en —ῆ, tels que ἀλωπεκῆ, λεοντῆ, etc. Voy. §. 107. Ici se classent également d'autres adjectifs en —εος, mais qui ne se contractent point, κερδαλέα (κερδαλῆ ne se trouve que dans un fragm. d'Archiloque, *Anal.* de Brunck., t. I, p. 46, XXXX), ἀργαλέα, λυσσαλέα (2).

§. 119 *b*. 2. Les adjectifs simples en υς, qui font au fém. et au neutre —εια, —υ, ex. : ἡδύς, ἡδεῖα, ἡδύ, θῆλυς, θήλεια, θῆλυ, etc.

PARADIGME.

	Sing. m.	f.	n.	Plur. m.	f.	n.
Nom.	ἡδύς,	ἡδεῖα,	ἡδύ	ἡδέες, εῖς	ἡδεῖαι,	ἡδέα
Gén.	ἡδέος,	ἡδείας,	ἡδέος	ἡδέων,	ἡδειῶν,	ἡδέων
Dat.	ἡδέϊ, εῖ	ἡδείᾳ,	ἡδέϊ εῖ	ἡδέσι,	ἡδείαις,	ἡδέσι
Acc.	ἡδύν,	ἡδεῖαν,	ἡδύ	ἡδέας, εῖς	ἡδείας,	ἡδέα

Duel.

Nom. Acc.	ἡδέε,	ἡδεία,	ἡδέε
Gén. Dat.	ἡδέοιν,	ἡδείαιν,	ἡδέοιν.

(1) Thom. p. 16. Mœris, p. 19. Brunck. *ad* Aristoph. *Ach.* 26

(2) Lobeck. *ad* Phryn. p. 78.

REMARQUES.

1. La terminaison du féminin est souvent chez les Ioniens —έα [—έη], pour —εῖα ; par ex. : ὠκέα Ἶρις, dans Homère, θηλέα ἵππος, θηλέης, θηλέη, gén. pl. θηλεῶν, Hérod. 3, 85, 86, 109 ; 4, 2. τάφρος βαθέα τε καὶ εὐρέα, 1, 178 ; πλατέα, 4, 41 ; βραχέα, 5, 49 ; βαθέης, *Il.* ι, 142, et βαθείης, *Il.* β', 92, etc. Dans Hérodote on trouve au nomin. et à l'accus. —εα, —εαν, et aussi —έη, —έην ; ex. : τρηχέη, 4, 23, avec la var. τρηχεῖα ; τρηχείην, 1, 71 ; διώρυχα βαθέην, 1, 75 ; εὐρέην, 2, 11 ; δασέη, 4, 109 : mais δασέα, 4, 191 ; δασέην, 4, 21 : aussi bien que la forme ordinaire, ἰθεῖα, 2, 34, (mais au contraire ἰθέα, 2, 17) ; νοῦσον θήλειαν, 1, 105. Maittaire, p. 112 A, cite d'Hippocrate εὐρέη, ὀξέη, etc. Il y aurait donc ici le même échange de quantité que celui que nous avons déjà remarqué dans ναός, νεώς, et ailleurs. Les poètes épiques emploient habituellement la forme εια, είης, είη, ειαν. Cependant on trouve aussi βαθέην, *Il.* π', 766. — ἁδέα τέρψις, Théocr. 3, 20 ; 27, 4 : *cf. fr. Pyth.* p. 256, 24, *ed.* Orell. εὐρέα λάρναξ, Théocr. 7, 78 ; ταχεῶν Ἁρπυιῶν, Théog. 535, Br., 715, Bekk. (1). — Mais les gén. ὀξέως, βαρέως dans le frag. de Théagès, p. 320, 26, 28, *ed.* Orell., peuvent à peine se justifier, quoique des auteurs plus récents aient les génit. βραχέως, θηλέως, γλυκέως. Voy. Lobeck. *ad* Phryn. p. 247. ἡμίσεως se trouve même plus souvent que ἡμίσεος. De même qu'Hésiode, *Scut. Herc.* 348, donne le plur. neut. ὀξεῖα, que confirme l'*Etym. M.* p. 814, 45, de même aussi on lit ὀξεῖα et βαρεῖα au même genre dans un fragm. d'Archytas, p. 266, Orell. (2).

2. Quelques adjectifs de cette terminaison se présentent à l'acc. sing. avec la forme —εα, pour —υν, ex. : εὐθέα, *Scol. in* Brunck. *Anal.* I, p. 157, 14 ; εὐρέα πόντον, *Il.* ζ', 291 ; εὐρέα κύκλον ἀγῶνος, Apoll. Rh. 4, 1604.

3. Ἥμισυς, à l'accus. plur., est aussi usité chez les Attiques avec la forme non-contracte, qu'avec la forme contracte, ex. : τοὺς ἡμίσεας, Xén. *Cyr.* 2, 1, 2 (3). Les auteurs plus récents contractent aussi le gén., par ex., Dion. Chrysost. VII, p. 99, ἐξ ἡμίσους. La contraction du plur. neutre est très rare ; ἡμίση ne se trouve que dans Théophr. *Char.* 11 (4).

4. Ces adjectifs s'emploient aussi quelquefois comme *communs*, ex. : θῆλυς ἐέρση, *Od.* ε', 467 ; θῆλυν μέλαιναν ὄϊν, *Od.* κ', 527 ; γενεὰν θῆλυν, Eur. *Med.* 1092, lyr. ; ἡδὺς ἀϋτμή, *Od.* μ', 369 ; ἁδέα χαίταν, Théocr. 20, 8 ; τὰς ἡμίσεας ou ἡμίσεις τῶν νεῶν, Thuc. 8, 8, 64 ; ἡμίσεος ἡμέρας, *id.* 4, 104, passage où, si ἡμίσεος venait de ἥμισυ, il devrait y avoir régulièrement ἡμίσεος τῆς ἡμέρας, comme ἡμίσεος τῆς τροφῆς, *id.* 4, 83. Mais dans Plat. *Men.* p. 83 C, on lit maintenant τῆς ἡμισείας, d'après des manuscrits.

§. 120. 3. Les adjectifs et les participes en ας. Les adj. font —ας, —αινα, —αν, ex. : μέλας, μέλαινα, μέλαν, τάλας,

---

(1) Kœn. *ad* Gregor. p. (205) 440. Maitt. p. 112.
(2) Herm. *ad* Soph. *Trach.* 122.
(3) Thom. M. p. 421. Bekk. *Anecd.* p. 41, 31. V. *ad* Thuc. 8, 64. D'autre part, Buttm. *Gr. compl.* p. 252, *note*.
(4) Herod. Herm. p. 302. Piers. p. 455. Thom. M. p. 420 *sq.* Fisch. I, p. 122. *sqq.* Lobeck. *ad* Phryn. *l. c.*

τάλαινα, τάλαν, ce qui paraît provenir de la terminaison éolienne —αις, pour —ας, par ex.: τάλαις, pour τάλας. Les participes font —ας, —ασα, —αν.

PARADIGME

des Adjectifs.	*des Participes.*
Sing.	**Sing.**
m. f. n.	m. f. n.
N. μέλας, μέλαινα, μέλαν	*N.* τύψας, τύψασα, τύψαν
G. μέλανος, μελαίνης, μέλανος	*G.* τύψαντος, τυψάσης, τύψαντος
D. μέλανι, μελαίνῃ, μέλανι	*D.* τύψαντι, τυψάσῃ, τύψαντι
A. μέλανα, μέλαιναν, μέλαν	*A.* τύψαντα, τύψασαν, τύψαν
Duel.	**Duel.**
N. A. μέλανε, μελαίνα, μέλανε	*N. A.* τύψαντε, τυψάσα, τύψαντε
G. D. μελάνοιν, μελαίναιν, μελάνοιν	*G. D.* τυψάντοιν, τυψάσαιν, τυψάντοιν
Plur.	**Plur.**
N. μέλανες, μέλαιναι, μέλανα	*N.* τύψαντες, τύψασαι, τύψαντα
G. μελάνων, μελαινῶν, μελάνων	*G.* τυψάντων, τυψασῶν, τυψάντων
D. μέλασι, μελαίναις, μέλασι	*D.* τύψασι, τυψάσαις, τύψασι
A. μέλανας, μελαίνας, μέλανα.	*A.* τύψαντας, τυψάσας, τύψαντα.

Remarque. La déclinaison de μέγας, μεγάλη, μέγα, est irrégulière. Voy. plus bas §. 122. Chœroboscus, dans les *Anecd.* de Bekker, p. 1421 *sq.*, cite d'Hipponax et d'Antimaque le gén. τάλαντος, et l'accus. αἰνοτάλαντα. Ce même grammairien infère justement aussi du compar. μελάντερος, que le gén. de μέλας a pu être proprement μέλαντος. πᾶς, πᾶσα, πᾶν, se décline de la même manière que le participe. Le circonflexe seul suffit pour montrer que l'α est long dans ce mot; il reste tel dans les dérivés σύμπας, Soph. *Phil.* 1243, et autres. ἄπαν, παράπαν, et autres, ont la finale brève dans la poésie épique et la lyrique: mais ils l'ont longue dans les ïambes et les trochées (1).

(1) Ahlwardt. *ad* Pind. *Ol.* 2, 81.

§. 121. 4. Les adjectifs et les participes en —εις. Les adjectifs font —εις, —εσσα, —εν; les part. —είς, —εῖσα, —έν.

PARADIGME

des Adjectifs.	*des Participes.*
SING.	PLUR.
m. f. n.	m. f. n.
N. χαρίεις, χαρίεσσα, χαρίεν	*N.* τυφθείς, τυφθεῖσα, τυφθέν
G. χαρίεντος, χαριέσσης, χαρίεντος	*G.* τυφθέντος, τυφθείσης, τυφθέντος
D. χαρίεντι, χαριέσσῃ, χαρίεντι	*D.* τυφθέντι, τυφθείσῃ, τυφθέντι
A. χαρίεντα, χαρίεσσαν, χαρίεν	*A.* τυφθέντα, τυφθεῖσαν, τυφθέν
DUEL.	DUEL.
N. A. χαρίεντε, χαριέσσα, χαρίεντε	*N. A.* τυφθέντε, τυφθείσα, τυφθέντε
G. D. χαριέντοιν, χαριέσσαιν, χαριέντοιν	*G. D.* τυφθέντοιν, τυφθείσαιν, τυφθέντοιν
PLUR.	PLUR.
N. χαρίεντες, χαρίεσσαι, χαρίεντα	*N.* τυφθέντες, τυφθεῖσαι, τυφθέντα
G. χαριέντων, χαριεσσῶν, χαριέντων	*G.* τυφθέντων, τυφθεισῶν, τυφθέντων
D. χαρίεσι, χαριέσσαις, χαρίεσι	*D.* τυφθεῖσι, τυφθείσαις, τυφθεῖσι
A. χαρίεντας, χαριέσσας, χαρίεντα.	*A.* τυφθέντας, τυφθείσας, τυφθέντα.

Remarque 1. Les grammairiens ont douté si l'on devait écrire au dat. plur. χαρίεισιν, χαρίεσσιν ou χαρίεσι, pour lequel Hérodien s'est décidé (Chœrobosc. *in* Bekk. *Anecd.* p. 1193 *sq.*): preuve suffisante, que cette forme ne se présente nulle part. Cependant on trouve φωνήεσι, sur lequel voy. §. 75, p. 183, note 2.

Remarque 2. La terminaison de la plupart de ces adjectifs est encore précédée des voyelles η, ο, ω, par ex.: τιμήεις, αἱματόεις, κητώεις. χαρίεις même doit avoir été formé de χαριτόεις (1). Les finales —ήεις et —όεις sont aussi contractées, savoir: —ήεις, —ήεσσα, —ῆεν, en ῆς, ῆσσα, ῆν,

(1) Etym. M. p. 34.

par ex. : τιμῆντα, *Il.* σ', 475 (du dorien en ᾶς : κνισσᾶντι, Pind. *Isthm.* 4, 112 ; αἰγλᾶντα, *id.* *Pyth.* 2, 19 ; φωνᾶντι, *id.* *Ol.* 2, 152 : ἀλκᾶντας, *id.* 110). —όεις, —όεσσα, —όεν, en —οῦς, —οῦσσα, —οῦν, ex. : μελιτοῦς, μελιτοῦσσα (chez les nouveaux Attiques μελιτοῦττα), μελιτοῦν, pour μελιτόεις, μελιτόεσσα (Hérod. 8, 41). De même πτεροῦσσα, Eurip. *Phœn.* 1026 ; αἰθαλοῦσσα φλόξ, Æsch. *Prom.* 1000 (1).

Remarque 3. Le neutre —όεν, fait quelquefois pour la mesure des vers —όειν, σκιόειν, Apoll. Rh. 2, 406 ; δακρυόειν, 4, 1291 (2).

§. 122. 5. Les terminaisons des participes en —ων et en —ως.

PARADIGME.

Singulier.

	m. f. n.		m. f. n.
N.	τύπτων, τύπτουσα, τύπτον	*N.*	τετυφώς, τετυφυῖα, τετυφός
G.	τύπτοντος, τυπτούσης, τύπτοντος	*G.*	τετυφότος, τετυφυίας, τετυφότος
D.	τύπτοντι, τυπτούσῃ, τύπτοντι	*D.*	τετυφότι, τετυφυίᾳ, τετυφότι
A.	τύπτοντα, τύπτουσαν, τύπτον	*A.*	τετυφότα, τετυφυῖαν, τετυφός.

Duel.

N. A.	τύπτοντε, τυπτούσα, τύπτοντε	*N. A.*	τετυφότε, τετυφυία, τετυφότε
G. D.	τυπτόντοιν, τυπτούσαιν, τυπτόντοιν.	*G. D.*	τετυφότοιν, τετυφυίαιν, τετυφότοιν

Pluriel.

N.	τύπτοντες, τύπτουσαι, τύπτοντα	*N.*	τετυφότες, τετυφυῖαι, τετυφότα
G.	τυπτόντων, τυπτουσῶν, τυπτόντων	*G.*	τετυφότων, τετυφυιῶν, τετυφότων
D.	τύπτουσι, τυπτούσαις, τύπτουσι	*D.*	τετυφόσι, τετυφυίαις, τετυφόσι
A.	τύπτοντας, τυπτούσας, τύπτοντα.	*A.*	τετυφότας, τετυφυίας, τετυφότα.

(1) Valck. *ad Phœn.* *l. c.* *Obss. misc.* 6, p. 596. Brunck. *ad* Soph. *Trach.* 308, *ad* Arist. *Nub.* 507.

(2) Herm. *Disqu. de Orph.* p. 705.

Remarque. Dans la forme syncopée du parf. act. ἑστώς, βεϐώς, etc., l'ω se conserve aussi au neutre. Soph. *Œd. T.* 632 : τὸ παρεστὼς νεῖκος. Cependant Bekker, dans Platon et Thucydide, donne partout —ός, d'après les manuscrits; par ex. : Thuc. 4, 10, περιεστός; 3, 9, καθεστός. Hermann donne de même παρεστός dans Soph. *l. c.*, et c'est encore ainsi qu'on lit τεθνεός sans var. dans Hérod. 1, 112. *Cf.* Buttmann, *Gr. compl.* II, p. 158 et suiv. avec la note * (1). Ces participes font au fém. —ῶσα, —ώσης, etc., et au gén. ainsi qu'au dat. masc. et neut., —ῶτος, ῶτι, etc.

ANOMAUX.

§. 123. Il y avait originairement des adjectifs de deux formes, qui sont toutes deux restées en usage à certains cas, de sorte que les cas qui manquent à une forme, sont suppléés par ceux de l'autre. Tels sont μέγας ou μεγάλος, et πολύς ou πόλλος.

De μεγάλος on trouve encore ὦ μεγάλε Ζεῦ, dans Eschyle, *Sept. c. Th.* 824. De là est partout resté en usage le fém. μεγάλη, de même que le duel et le pluriel en entier, avec le génitif et le datif masculins et neutres au singulier. Les autres cas, le nom. sing. m. et n., se tirent de μέγας (2).

De πολύς, neut. πολύ, outre le nominatif, se présentent encore: génit. masc. et neut. πολέος, *Il.* δ', 244, ἑ, 597. Accus. sing. masc. et neut. constamment usités. Nomin. plur. masc. πολέες, *Il.* β', 610, etc.; et aussi πολεῖς, *Il.* λ',

---

(1) [Voici le passage de Buttmann : « Le participe neutre, conformément à l'analogie, doit, comme contracté de ἑςαός, faire, ainsi que le masc., ἑςώς, et c'est de cette manière qu'il se trouve dans tous les passages d'après la plupart des manuscrits et des éditions. Mais précisément les meilleurs et les plus anciens MS. donnent partout ἑςός, contrairement à l'analogie. Aussi est-il vraisemblable que le dialecte attique suivait l'analogie apparente, et formait le neutre ἑςός de ἑςώς * ». BUTTM.] GL.

(2) Fisch. II, p. 177.

* Sur l'accord des meilleurs manuscrits, voy. par ex. Plat. *Parmen.* p. 63, 15, 16; 64, 2, 12. ed. Bekk. *Cf.* Plat. *Tim.* p. 30, 7; 41, 61, etc. Thuc. 3, 9; 4, 40. Voilà pourquoi Bekker a partout suivi cette leçon, également adoptée par Hermann, dans Soph. *OEd. T.* 632. *Cf.* Hesych. Schow. *in v.* ἄπτωτον. BUTTM.

707 (1). Gén. plur. πολέων, *Il.* έ, 691; ό, 680, etc. Eurip. *Hel.* 1352 (chœur). Dat. πολέσιν, *Il.* δ', 388, Eurip. *Iph. T.* 1272 (chœur); aussi πολέσσιν, *Il.* ρ', 236, 308, et πολέεσσι, *Il.* ί, 73. Accus. πολέας, *Il.* ά, 559; aussi πολεῖς, *Il.* ό, 66; πολέα, neut. Æsch. *Ag.* 732. De πολλός ont été empruntés en entier le féminin, le duel et le pluriel. Le nom. πολλός se trouve *Il.* ή, 156, etc.; Hérod. 1, 75, 102; πολλόν, *Il.* ά, 91; έ, 636, etc. Hérod. 1, 8; Soph. *Antig.* 86; *Trach.* 1196. L'acc. πολλόν, *Il.* κ', 572. La forme πολύς, neut. πολύ, n'est restée usitée qu'au nomin. et à l'accus. sing. Au lieu de πολύς, on trouve aussi chez les épiques la forme πουλύς, neut. πουλύ (2), et les mêmes poètes employaient πολύς comme commun (*cf.* §. 119, 2.° 4); ex.: πουλὺν ἐφ' ὑγρήν, *Il.* κ', 27; *Od.* δ', 709 (3). On ne rencontre la forme πουλύς que deux fois dans Hérod., 1, 56, πουλυπλάνητον, et 3, 8, πουλύ, encore avec la var. πολυπλ. et πολύ. Kœn. *ad* Greg. p. (182) 395. — Voici la déclinaison de ces deux adjectifs telle qu'elle est usitée chez les Attiques:

SINGULIER.

	m.	f.	n.		m.	f.	n.
N.	μέγας,	μεγάλη,	μέγα	*N.*	πολύς,	πολλή,	πολύ
G.	μεγάλου,	μεγάλης,	μεγάλου	*G.*	πολλοῦ,	πολλῆς,	πολλοῦ
D.	μεγάλῳ,	μεγάλῃ,	μεγάλῳ	*D.*	πολλῷ,	πολλῇ,	πολλῷ
A.	μέγαν,	μεγάλην,	μέγα	*A.*	πολύν,	πολλήν,	πολύ

DUEL.

	m.	f.	n.
N. A.	μεγάλω,	μεγάλα,	μεγάλω
G. D.	μεγάλοιν,	μεγάλαιν,	μεγάλοιν

PLURIEL.

	m.	f.	n.		m.	f.	n.
N.	μεγάλοι,	μεγάλαι,	μεγάλα	*N.*	πολλοί,	πολλαί,	πολλά
G.		μεγάλων		*G.*		πολλῶν	
D.	μεγάλοις,	μεγάλαις,	μεγάλοις	*D.*	πολλοῖς,	πολλαῖς,	πολλοῖς
A.	μεγάλους,	μεγάλας,	μεγάλα.	*A.*	πολλούς,	πολλάς,	πολλά.

Ἄλλος n'est anomal que sous ce rapport, qu'il fait au neutre ἄλλο, et non ἄλλον.

---

(1) *Journ. gén. de littér. d'Iéna*, n.° 244, p. 129 et suiv.
(2) Meineke, *Quæst. Menandr.* 1, p. 31.
(3) Wolf. *ad* Hes. *Theog.* p. 62.

§. 124. Ici se rapporte aussi σῶς, dont on trouve encore chez les Ioniens la forme σόος, *Il.* ά, 344, *et pass.* Her. 2, 181; 5, 96; 8, 39, et à quelques cas σῶος. Mais le compar. σαώτερος et les mots σαόφρων, σαοφροσύνη, ainsi que les formes verbales σάω ou σάου, ἐσαώθην, *Od.* γ΄, 185, font soupçonner qu'il a existé aussi une forme σάος. De ce σάος est venu, par contraction σῶς, qui lui-même, d'après le §. 11, p. 60, a donné naissance à σῶος, et σόος, par abréviation de la longue (1). σῶς et σῶος ne sont que des synonymes.

Σῶς est resté au nomin. comme masc. et fém. Aristoph. ἡ πόλις σῶς ἂν εἴη, dans Brunck. T. III, p. 288, n. 127, Eurip. *Cycl.* 293 (2), comme ἵλεως, ἀγήρως, etc. §. 117, 10. De là le neut. sing. σῶν, Aristoph. *Lys.* 688; *Thesm.* 821; Soph. *Philoct.* 21; Plat. *Phædon.* p. 106, E; Démosth. p. 500, 20; l'accus. sing. σῶν, Thuc. 3, 34, qui toutefois peut venir aussi de σῶον par contraction. Au nom. plur. Suidas et autres lisent dans Thucyd. σῷ, comme ἵλεῳ. Le nomin. plur. masc. σῶς, dans Démosth. p. 61, 13. et l'acc. pl. masc. σῶς, *ib.* p. 93, 24; 364, 25; 500, 20, paraissent provenir de σῶες (que donne un manuscrit d'Arrien, *Ind.* p. 351, ed. Gronov.) et de σῶας. La forme σῶς était la plus usitée, aussi bien au masc. qu'au fém. Les grammairiens citent encore un féminin et un neutre σᾶ, d'Aristoph. : ἡ μάζα γὰρ σᾶ καὶ τὰ κρέα χὼ κάραβος, et d'Eurip. dans l'*Hypsipyle* : εὔσημα καὶ σᾶ καὶ κατεσφραγισμένα, forme qui se rattache à σῶς, comme ἵλεα, §. 117, 11, à ἵλεως (3).

De σῶος sont restés en usage le nomin. plur. masc. σῶοι et le neut. plur. σῶα. On trouve aussi l'accus. σώους dans Lucien, t. I, p. 714. σῶος, σῶον n'étaient point usités.

Tel est ζώς, qu'on ne trouve que dans Hom. *Il.* έ, 887, encore qu'au nominatif, et dont dérive ζωός, à la vérité inusité peut-être chez les Attiques, mais d'ailleurs d'un usage très fréquent. Qu'il y ait eu aussi une forme ζοός, c'est ce

---

(1) *Cf.* Phavorin. p. 413 *sq.* ed. Dindorf.

(2) Gœttling. *ad* Theod. p. 228, considère σῶς comme un adverbe dans le premier passage. Voy. Wesseling. *ad* Herod. 1, 194. Ruhnk. et Valck. *Epist.* ed. Tittmann. p. 177.

(3) Thom. M. p. 830. Mœris, p. 347, *ad* Hesych. 2. p. 1133. Philem. p. 147. *Cf.* Phavorin. p. 413 *sq.*

que rend vraisemblable la forme ζοή, ζοά, autrement ζωά (1). Le grammairien, publié par Bekk. dans ses *Anecd.* p. 347, 16, cite de Sophocle ἀείζως γενεά, ἀείζων ἕλκος, et d'Eschyle τὴν ἀείζων πόαν, et aussi de ce dernier le génit. τῆς ἀειζώου πόας. C'est ainsi que de ἀείναος (Hérod. 1, 93) a été formé ἀείνως. La leçon manuscrite ἀείνων, rapportée dans Mœris, p. 23, est confirmée par le grammairien mentionné plus haut, qui, au même endroit, cite d'un poète anonyme γλῶτταν ἀείνων. On est donc fondé à lire σκῶρ ἀείνων dans Aristoph. *Ran.* 146, avec Elmsley, *Edinb. Rev.* n.° 37, p. 73, et Buttmann, *Gramm. compl.* p. 250, note ***.

Πρᾷος est un adjectif hétéroclite, qui se trouve au nominatif et à l'accusatif masc., mais qui, au fémin. et aux autres cas obliques, fait plus souvent : πρᾳεία, Plat. *Rep.* 2, p. 375, C ; πρᾳέων, πρᾳέσι, Plat. *Leg.* 10, p. 888 A, dont le nomin. est πρᾳΰς, qui ne se trouve que dans Aristote. Lob. *ad* Phryn. p. 403 *sq.*

§. 125. Il y a beaucoup de fém. existant seuls et par eux-mêmes, auxquels ne correspondent aucuns masculins usités de la forme analogue. Πίειρα est assigné pour fém. à πίων, neutre πῖον ; mais d'après les grammairiens, tel qu'Eustathe, *ad Il.* τ′, p. 1178, 63, il dérivait de πιήρ, tombé en désuétude, et avec lequel πιέρα et πιήρη dans Hesychius, πιᾶρ οὖδας dans Homère, ont de l'affinité (2). Tel est encore πέπειρα, Soph. *Trach.* 728, donné pour fém. à πέπων, avec lequel πέπειρος, adjectif *commun*, a de la consonnance et de l'analogie : ou bien faut-il en cet endroit accentuer πεπείρα, comme venant de πέπειρος? Pour πρέσβυς on trouve le fém. poétique πρέσβειρα, et par abrév. πρέσβα, mais seulement dans le sens de *respectable*, comme dans la locution οὐδὲν πρεσβύτερόν ἐστι, *nihil antiquius est.* La forme πρέσβεια n'est supposée par les grammairiens, que pour rendre compte de πρέσβα. Μάκαιρα est formé de μάκαρ, comme μέλαινα de μέλας. Θάλεια chez Homère, dans δαῖτα θάλειαν, ἐν δαιτὶ θαλείῃ, n'a aucun masculin correspondant, qui devrait être θάλυς, d'où vient vraisemblablement aussi θαλέων, *Il.* χ′, 504. C'est encore ainsi qu'existe seul le fém.

(1) Elmsley, *ad Med.* 946.
(2) Fisch. II, p. 58.

ἐλάχεια, auquel on a supposé un masc. ἔλαχυς, comme aussi pour la dérivation de ἐλάσσων, ἐλάχιστος, §. 131. *Rem.* Πρόφρασσα se trouve dans Hom. comme fém. de πρόφρων.

Les poètes consultent surtout les règles de l'harmonie et du mètre dans la formation de certains féminins, qui, soumis à une application rigoureuse des lois de la grammaire, n'ont aucun masculin correspondant: tels sont ἰοχέαιρα Ἄρτεμις, Ἑλλάδα καλλιγύναικα, auquel on ne trouve aucun nominatif, pas plus qu'à ὑψικέρατα πέτραν d'Aristophane, et à πυργοκέρατα de Bacchylide, adjectifs qui conséquemment paraissent formés immédiatement de l'accus. γυναῖκα ou du plur. κέρατα. Dans εὐπάτειρα la désinence adjective est pareillement ajoutée au génit. πατέρ–ος, au lieu que le masc. se dit εὐπάτωρ, de même que dans ὀβριμοπάτρη elle s'ajoute à la forme πατρός. Ἡδυέπεια, θεσπιέπεια, Soph. *OEd. T.* 463, sont formés de ἔπος, par analogie avec λίγεια, θήλεια: voy. §. 113, *Rem.* 2), quoique l'on ne leur connaisse point de masculin en —υς, mais bien en —ης, ἡδυεπής, ἁμαρτοεπής; et d'après cela les féminins ὁμογενέτειρα, συγγενέτειρα, πανδαμάτειρα, παμμήτειρα, ne peuvent point proprement se dériver des masculins ὁμογενέτωρ, συγγενέτωρ, πανδαμάτωρ, παμμήτωρ (1). Nonnus n'a pas craint même de former le premier le masc. θρεπτήρ sur le fém. θρέπτειρα. Ici se rapportent aussi peut-être πολυδένδρεσσιν, Eur. *Bacch.* 560, formé sur le dat. du subst. τὸ δένδρος; et ἐπήλυγα πέτραν, Eur. *Cycl.* 680.

Ces cas ont beaucoup de rapport avec les *métaplasmes* (voy. §. 92), qui cependant s'en distinguent en cela, qu'ils présentent des formes déjà usitées sur une autre déclinais. Sont des métaplasmes propres: ἐρίηρες ἑταῖροι dans Homère, par ex. *Il.* γ, 378, quoique ἐρίηρος se présente seul au nominatif; ἐρυσάρματες ἵπποι, *Il.* π, 370; νεοθᾶγι σιδήρῳ, Soph. *epigr. in* Brunck. *Anal.* 1, p. 55, 3; κυανοχαῖτι Ποσειδάωνι (d'après la correction de Lobeck *ad* Phryn. *l. c.*), Antimaque dans Chœroboscus, *in* Bekk. *Anecd.* p. 1187; πολυπάταγα θυμέλαν, Pratinas dans Athén. p. 617, C; ἀρίγνωτες, dans Pind. *Nem.* 5, 21, d'après ἀγνώς. C'est encore ainsi qu'on

(1) Lobeck. *ad* Phrynich. p. 658 *sq.*

trouve δονακόχλοα λιπόντες Εὐρώταν, Eur. *Iphig. T.* 401, pour δονακόχλοον, et peut-être εὔνους, pour εὖνοι, §. 114, 4 (1).

Une difficulté particulière se présente dans les formes ἐῆος (écrit encore fautivement ἑῆος dans quelques endroits) et ἐάων. Tous les passages dans lesquels ces mots se rencontrent réclament ou permettent qu'on les fasse dériver de ἐΰς, *bon*, *brave*, *courageux*; et cependant on ne trouve aucun autre exemple d'un adjectif en —ύς, qui change au génitif —ύς en —ῆος, ce que les grammairiens ont eux-mêmes établi en règle (2). Il faut donc recourir ici à l'analogie de la forme épique πόλις, πόληος, §. 80, *Rem.* 1. Sur ἐάων voy. §. 118, *Rem.* 2, p. 261 (3).

DES DEGRÉS DE COMPARAISON.

§. 126. Les adjectifs servant à exprimer les propriétés ou les qualités des objets, peuvent être aussi modifiés de manière qu'ils désignent par leur inflexion même un degré plus haut ou le plus haut degré auquel un objet possède ces qualités. Ces inflexions s'appellent *degrés de comparaison*, et il y en a deux, le *comparatif* et le *superlatif*. Le *positif*, qui est proprement la terminaison des adjectifs, ne peut être justement compté parmi les degrés de comparaison, puisqu'il n'en exprime aucune.

I. Les terminaisons les plus ordinaires des formes comparatives sont, —τερος, pour le *comparatif*, et —τατος, pour le *superlatif*.

1. Les adjectifs en ος rejettent le ς devant ces terminaisons. Si la pénultième du positif est longue, l'ο reste invariable, ex.: ἀτιμότερος, ἀτιμότατος, δεινότερος, μανότερος. Si, au contraire, la pénultième est brève, alors l'ο se change en ω, ex.: σοφός, σοφώτερος.

---

(1) Kœn. et Schæf. *ad* Gregor. p. (207) 443 *sq.* Sur λῖτι, λῖτα, voy. Heyne *ad Il.* θ', 441, sur διχόμηνι, Fisch. 2, p. 187.

(2) Greg. p. (204 *sq.*) 437 *sq. Cf.* Theodos. p. 44, 9.

(3) Heyne *ad* Il. ά, 393; Buttman, *Lexilog.* p. 85 *sqq. Journ. gén. de littér. d'Iéna*, 1809, n.° 247, p. 160.

Nota. Cette différence résulte vraisemblablement des exigences de l'hexamètre, comme de l'espèce de vers par lequel s'est d'abord formée la langue grecque. En effet, ni un *comparatif* en ότερος, précédé d'une syllabe brève, comme ⏑⏑⏑, ni un *comparatif* en ώτερος, précédé d'une syllabe longue (excepté le cas où une autre longue précède encore), comme ⏑--⏑, ne peuvent entrer dans l'hexamètre. C'est d'après ce principe qu'Homère a dû dire: *Od.* ύ, 376, κακοξεινώτερος, et *Od.* β', 350, ἡδὺν, ὅτις μετὰ τὸν λαρώτατος. *Il.* ρ', 446, *Od.* έ, 105, ὀϊζυρώτερος. L'effet contraire avait lieu chez les Attiques dans quelques cas du mètre ïambique, où ils disent régulièrement δυσποτμώτερος, εὐτεκνώτατος, etc., parce que chez eux la *muette* suivie d'une *liquide*, rend brève la syllabe précédente: ils disaient même πικρότατος, Eur. *Hec.* 772, *Bacch.* 634 (1). D'ailleurs, dans ce cas, la *muette*, accompagnée de la *liquide*, produit aussi chez eux la *longueur de position*, et ils écrivent σφοδρότερος, πυκνότερος, ex.: *Isocr.* p. 241, A. Une particularité remarquable, c'est qu'ils ne font pas le *compar.* et le *superl.* de κενός et de στενός, en —ώτερος, —ώτατος, mais en —ότερος, comme στενότερα (Plat. *Phædon.*, p. 111, D, où Bekker donne στενώτερα, mais sans le rapporter comme var. de manuscrits) [στενοτάτου, *Scymn. Ch.* v, 710, t. II, p. 305, *inter Geogr. gr. min.* ed. Fr. Gail.]. Cette exception est peut-être un reste des formes ioniennes στεινός, κεινός. (2)

§. 127. *Remarque.* Dans quelques adjectifs l'ο ou l'ω se retranche devant la terminaison comparative, ex.: φίλτερος, φίλτατος, pour φιλώτερος, qui se présente rarement, par ex.: dans Xén. *Mem. S.* 3, 11, *extr.* γεραίτερος, παλαίτερος, σχολαίτερος, pour γεραιότερος, Antiphon., p. 687, R. παλαιότερος, Tyrt. *El.* 2, 29; Pind. *Nem.* 6, 91, σχολαιότερος (3). La diphthongue αι une fois introduite sans ο dans de semblables adjectifs devant la terminaison, cela eut lieu aussi dans le dialecte ionien, l'attique et le dorien, même pour des adjectifs dont il existait à peine une forme en —αῖος, ex.: φιλαίτατος, Xén. *Hist. Gr.* 7, 3, 7; Théocr. 7, 98; ἰσαίτερος, Thuc. 8, 89; μεσαίτατος, Hérod. 4, 17; ἡσυχαίτερος, Thuc. 3, 82, au lieu de quoi il y a ἡσυχώτερος dans Soph. *Antig.* 1089. (voy. Schæfer) πλησιαίτατος, Xén. *Anab.* 7, 3, 29 (4); εὐδιαίτερος, Xén. *Hell.* 1, 6, 39; πρωϊαίτερος, Plat. *Phædon.* p. 59, D [§. 9, Heind.]; πρωϊαίτατα (Bekk. πρωαίτ.) Thuc. 7, 19, 39, avec la var. πρωΐτατα; Plat. *Rep.* 2, p. 358 B (5), ὀψιαίτερος (6).

---

(1) Pors. *ad Phœn.* 1367. Schæf. *Ind. Odyss.* p. 165.

(2) Sur στενότερος, etc., voy. Bekk. *Anecd.* p. 1286 *sq. Etym. M.* p. 275. Heind. *ad Phædon.* p. 237. Sur la règle générale, Eustath. *ad Il.* p. 68, 18. *Od.* έ, p. 1526, 10. Schæf. *ad Schol.* Apoll. Rh. p. 213. ***

(3) Fisch. II, p. 89.

(4) Fisch. II, p. 87. Porson. et Dobree *ad* Arist. *Equ.* 1162.

(5) Duker. *ad* Thuc. 7, 19; 8, 101. Thom. M. 763, recommande au contraire πρωΐτερον, comme il se trouve aussi dans Thuc. 8, 101, avec la variante πρωϊαίτερον, Bekk. πρωαίτερον. *Cf.* Ruhnk. *ad Tim.* p. 227. Fisch. II, p. 88.

(6) Eustath. et l'*Etym. Magn.* disent que νεαίτερον est véritable attique;

§. 128. 2.° Les adjectifs en υς rejettent simplement le ς, ex. : εὐρύς, εὐρύτερος, θρασύς, θρασύτερος, πρέσϐυς, πρεσϐύτερος, ἡδύς, ἡδύτερος, plus usité ἡδίων (1).

3.° Les adjectifs en ας et en ης ajoutent -τερος et -τατος à la terminaison du neutre, ex. : μέλας, μελάντερος, τάλας, ταλάντατος, ἀηδής, ἀηδέστερος, ἀναιδής, ἀναιδέστερος, ὑγιής, ὑγιέστερος, ἀληθής, ἀληθέστερος (2). C'est d'après cette analogie qu'est formé πενέστερος, Lysias, p. 709; Démosth. p. 555; Isocr. *Areop.* p. 146, A; Plutarq. 8, p. 85. Sont irréguliers ποδωκηέστατος, Apollon. Rh. 1, 180; ὑπεροπληέστατος, 2, 4, dont les *positifs* sont ποδώκης, ὑπέροπλος, mais qui, formés comme de ποδωκήεις, etc., sont une sorte de *métaplasme*.

REMARQUES.

1. La terminaison —έστερος, —έστατος, était usitée régulièrement aussi dans les adjectifs en οος, contr. οῦς, au lieu de —οώτερος; comme εὐνοέστερος, Hérod. 5, 24, contr. εὐνούστερος, —ούστατος, Aristoph. *Pac.* 601; comme aussi προνούστερος, Soph. *Aj.* 119; κακονούστερος, ἁπλούστερος, ἀθρούστερος.

2. D'après l'analogie de ces adjectifs, il y avait aussi, dans le dialecte attique, l'ionien et le dorique, d'autres adjectifs en —ος, qui formaient leur *comparatif* et leur *superlatif* en —έστερος, —έστατος, pour —ώτερος, —ώτατος, ex.: ἀνιηρέστερον *Od.* β', 190, σπουδαιέστατα, Hérod. 1, 133; σπουδαιέστερα, 1, 8, de σπουδαῖος; ἀμορφέστατος, Hérod. 1, 196, de ἄμορφος; ἐῤῥωμενέστερος, Hérod. 9, 70, Xén. *Cyrop.* 3, 3, 31; ἀφθονέστερος, Platon, *Rep.* 5. p. 460, B; Pind. *Ol.* 2, 172; ἀσμενέστατα, Platon, *Rep.* 10, p. 616, A; ἀπονέστερον βίον, Pind. *Ol.* 2, 111 (3); ἡσυχέστερον, Hipp. p. 318, 12, 50; ῥαδιέστερον, Hérode Att. p. 37, *ed.* Reisk. T. 8, Polyb. T. 3, p 64, Hypéride, *ap.* Athen. 10, p. 424, D, pour ῥαδιώτερος, qu'on trouve d'après le même Hypéride dans Pollux V, 17 (4); ἀκρατέστερος, Hipp. p. 337, 3, 29, 31, p. 338, pour ἀκρατώτερος, est signalé comme attique par Mœris [p. 25].

Thucyd. 1, 7, a encore νεώτατα. Nous trouvons aussi πεπαίτερος dans Théocr. 7, 120; ἀσμεναίτατα, Phryn. *App. Soph.* p. 12, 11; προὐργιαίτερα, Aristoph. *Lys.* 20; Thuc. 3, 109; πρωιαίτερον (à rétablir dans Théophr. *Hist. plant.* 3, 2; *vid.* Valck. *nott. in* Thom. Mag. p. 174), ὀψιαίτερον, Plat. *Cratyl.* p. 433, A. BLOMFIELD.

(1) Fisch. II, p. 76.

(2) Fisch. II, p. 75.

(3) Fisch. II, p. 86. Pierson. *ad* Mœrid. p. 25. Valck. *ad* Herod. p. 142, 29; 305, 79. Plusieurs autres exemples se trouvent dans Eust. *Od.* β', p. 1441, 10. *Cf.* Athen. *l. c.* Schæf. *ad* Apoll. Rh. p. 155 [et *inprimis* Schæfer. *ap. Thesaur.* H. Steph. ed. Lond. col. 1477, 1478. GL.]

(4) Et non pas V, 107 comme le répète, sans doute d'après M. Matthiæ, le *Thesaurus* d'H. Est. ed. Lond. col. 8120. GL.

3. De même que des adjectifs en —ος prennent la forme comparative des adjectifs en —ης, de même aussi quelquefois des adjectifs en —ης adoptent celle des adjectifs en —ος, ex.: ὑβριστότερος, Hérod. 3, 81; Plat. *Leg.* 1, p. 641, C; Arist. *Vesp.* 1294; Xén. *Cyrop.* 5, 5, 41; *Anab.* 5, 8, 3, 22, de ὑβριστής (1). Cependant on rencontre ὕβριστον χρῆμα dans Platon le Comique et dans Phérécrate, *ap.* Bekker. *Anecd.* p. 368, 17: ὑγιώτερος dans Sophron, pour ὑγιέστερος (2). C'est ainsi qu'Hérodote varie les formes ὑγιηρότατος, 2, 187, et ὑγιηρέστατος, 2, 78.

§. 129. 4.° Les adjectifs en -εις changent -εις en -έστερος, -έστατος, ex.: χαρίεις, χαριέστερος, τιμήεις, τιμηέστερος.

5.° Les adjectifs en -ων ajoutent -έστερος, -έστατος, au neutre -ον; ex.: σώφρων, σωφρονέστερος, εὐδαίμων, εὐδαιμονέστερος, τλήμων, τλημονέστερος (3). πέπων fait au *comparatif* πεπαίτερος, Esch. *Ag.* 1376; Théocr. 7, 120; πίων, πιότερος, Hom. *Hymn.* 1, 48; Xénoph. *Epist.* 2, ed. Z.; πιότατος, *Il.* ί, 573; d'où vient l'ancien πῖος, qui se trouve encore dans Orph. *Arg.* 404; Epicharm. dans Pollux. 9, 79. Tel est encore ἐπιλησμότατος, Arist. *Nub.* 788, de ἐπιλήσμων.

6.° Parmi les adj. en ις, ἄχαρις, *Od.* ύ, 392, fait ἀχαρίστερος; mais ἐπίχαρις fait ἐπιχαριτώτερος, d'après le gén. ἐπιχάριτος.

7.° Les adjectifs en ξ prennent —ίστερος, —ίστατος, ex.: ἅρπαξ (ἅρπαγς), ἁρπαγίστερος, βλάξ (βλάκς) βλακίστερος. Cependant Xén., *M. S.* 3, 13, 4; 4, 2, 40, a βλακώτερος, comme si le génitif βλακός avait été reforgé au nominatif pour créer une nouvelle forme de l'adjectif. Toutefois Athén. 7, p. 277, cite du premier passage de Xénophon, que nous venons de rapporter, le *superl.* βλακίστατος, et il faut vraisemblablement lire dans les deux passages βλακικώτερος, avec Buttmann, *Gramm. compl.* p. 266, *note*, parce que ω, après α long, est même contraire à l'analogie. ἀφῆλιξ fait ἀφηλικέστερος (4), et μάκαρ, μακάρτατος au superlatif.

Remarque. Cela donnait lieu à ce que, surtout chez les Attiques, d'autres adjectifs en —ος faisaient aussi le *comparatif* en —ίστερος, ex.: λάλος, λαλίστερος, et non λαλώτερος, ὀψοφαγίστατος, Xén. *M. S.* 3, 13, 4, p. ὀψοφαγώτατος; πτωχίστερος, Arist. *Ach.* 424, p. πτωχότερος. Il est de même de quelques adj. en —ης, tels que πλεονεκτίστατος, Xén. M. S., 1, 2, 12; κλεπτίστατος, ψευδίστατος, de πλεονέκτης, κλέπτης, ψευδής; τολμίστατος, Soph. *Phil.* 984, a peut-être, d'après cette analogie, été formé de

(1) Jensius *ad* Lucian. t. I, p. 214.
(2) Fisch. II, 76. Wesseling. *ad* Herod. p. 239, 53.
(3) Fisch. II, p. 77 *sq.*
(4) Thom. M. p. 42.

τολμῆς p. τολμήεις (voy. §. 121, *rem.*), ou bien ce mot a été mal orthographié pour (τολμηέστατος) τολμήστατος,

Quelquefois des *comparatifs* et des *superlatifs* sont abrégés dans leur formation, comme εὐχειροτάτους p. εὐχειρωτοτάτους, Xén. *Cyr.* 1, 6, 36; *OEcon.* 8, 4. De même Plut. *Crass.* p. 556, C. Peut-être faut-il expliquer de cette manière les formes ὑϐριστότερος p. ὑϐριστικώτερος, §. 128, 3°; ἐπιλησμότατος, §. 129, 5°; βλακώτερος (—ότερος), §. 129, 7. Voy. Wyttenb. *ad* Plut. p. 434, qui cite, d'après Ruhnken *ad* Tim. p. 24, ἀλλοκώτερον; mais ce mot, dans le *Lexique de Séguier*, cité par ce savant en cet endroit, se dit ἀλλοκοτώτερον dans ce même ouvrage publié par Bekker, p. 378 et suiv. de ses *Anecd. Cf.* Næke *ad* Chœril, p. 274.

§. 130. II. Une autre forme comparative est ίων, neut. ιον, pour le *comparatif*, ιστος, η, ον, pour le *superl.* Ces formes appartiennent ordinairement aux adj. en —ύς et en —ρός.

1.° Parmi les adj. en —υς, le seul ἡδύς suit régulièrement cette formation, ἡδίων, ἥδιστος, rarement ἡδύτερος. De ταχύς, on ne trouve que le *superl.* τάχιστος, *comp.* θάσσων (§. 131, *Rem.* 1), et ταχύτερος, Hérod. 4, 127; 9, 101. τάχιον ne se présente que chez les écrivains plus récents (1). De βραχύς, on trouve βράχιστος, dans Aristoph. *Lys.* 716, Soph. *Antig.* 1435; βραχύτατος, Thuc. 3, 46; mais seulement βραχύτερος, Hérod. 7, 211, et non βραχίων. Sur ἀλγίων, βελτίων, καλλίων, κερδίων, κυδίων, λώων, voy. §. 133, 134. Les formes les plus usitées des autres adj. en — ύς sont — ύτερος, —ύτατος; celles-ci, au contraire, sont rares: γλυκίων, *Il.* ά, 249; *Od.* ί, 34; Théocr. 14, 37; βαθίων, Théocr. *Epigr.* 43; βάθιστος, Tyrt. 3, 6; *Il.* θ΄, 14; βραδίων, Hés. Ἔργ. 528; βάρδιστος, pour βράδιστος, *Il.* ψ΄, 530; Théocr. 15, 104 (2); παχίων, Arat. 53, πάχιστος, *Il.* π΄, 314. ἔγγιον, pour ἐγγύτερον, ne se trouve que dans les modernes, excepté Hippocrate. Lobeck. *ad* Phryn. p. 296 *sq.* ὠκύς, πρέσϐυς, ne se rencontrent au *comparatif* que sous la forme ὠκύτερος, πρεσϐύτερος, mais au *superl.* ils font ὤκιστος, *Il.* ψ΄, 253; Æsch. *S. c. Th.* 65; πρέσϐιστος Æsch. *S. c. Th.* 396; Hom. *Hymn.* 30, 2 (πρεσϐύστα, Tim. L. p. 13, 28, *ed. Bip.*, est une faute de copiste) (3).

§. 131. 2.° Quelques adjectifs en —ρος, qui alors rejettent

(1) Lobeck. *ad* Phryn. p. 76 *sq.* Meinecke *ad* Men. p. 144.

(2) Græviis *ad* Lucian. t. IX, p. 482 *sq. Bip.* Thom. M. p. 171, Phryn. p. 101.

(3) Fisch. II, p. 78—80.

le ῥ, adoptent cette forme, ex. : αἰσχρός, αἰσχίων (plus rarement αἰσχρότερος (1)), αἴσχιστος. ἐχθρός, ἐχθίων, ἔχθιστος (aussi ἐχθρότατος, Pind. *Nem.* 1, 98; Soph. *Œd. T.* 1246; Dém. p. 237); κυδρός, κύδιον, Eur. *Alc.* 981; *Andr.* 640; κύδιστος; οἰκτρός, οἴκτιστος (2). De même μακρός (μακρότερος, Æschin. p. 490, jamais μακίων), μήκιστος, pour μάκιστος. Ici la forme —ιστος est plus usitée que celle en —ότατος.

3.° Ajoutez quelques autres adj. en —ος, —ης et—ας; ex. : κακός, κακίων (aussi κακώτερος, *Il.* χ', 106; τ', 321), κάκιστος; λάλος, λάλιστος; φίλος, φιλίων, *Od.* τ', 351, ώ, 268; φίλιστος, Soph. *Aj.* 842 (3); ὀλίγιστος, *Il.* τ', 223; Aristoph. *Ran.* 115; *Plut.* 628 (4); μέγας, μέγιστος, ἐλεγχής (d'où *Il.* δ', 242, ώ, 239, ἐλεγχέες), ἐλέγχιστος (5). De τερπνός, on trouvait τέρπνιστος dans Callim. suivant l'*Etym. M.* p. 753 19.

Remarq. 1. Dans quelques-uns de ces comparatifs, l'ι avec la consonne ou les consonnes précédentes, se change en σσ, et en ττ dans le nouveau dial. attique, comme dans ἐλαχύς (dont l'*Etym. M.* p. 325, 80, cite ἐλαχὺν δόμον (6), et le fém. ἐλάχεια se présente encore dans un Hymn. Hom., 2, 19) [ἐλαχίων], ἐλάσσων, ἐλάχιστος; ταχύς [ταχίων], θάσσων, τάχιστος (7). Sont plus rares les formes βράσσων, *Il.* κ', 226, p. βραχίων de βραχύς, ou βραδίων de βραδύς; βάσσων dans Epicharme *ap. Etym. M.*, p. 191, 8, p. βαθίων; γλύσσων dans Aristoph. *ap. Etym. M.*, p. γλυκίων; πάσσων p. παχύτερος, *Od.* ζ', 230, etc. C'est ainsi qu'on peut encore expliquer μέγας [μεγίων], μέσσων, et (d'après le dialecte ionien; voy. §. 15, p. 71, l. 14) μέζων, dans Hérod., et μείζων (8) chez les Attiques, μέγιστος; ὀλίγος (ὀλιγίων, ὀλίσσων), ὀλίζων, ὀλίγιστος (9); μακρός [μακίων (voy. plus haut 2.°)] μάσσων (μᾶσσον p. μακροτέρω, *Od.* θ', 203, *i. q.* μεῖζον, Æsch. *Prom.* 634 : *cf. Pers.* 438; *Agam.* 609 (10)), μήκιστος. Toutefois μάσσων peut avoir aussi de l'affinité avec l'ancien μάσι, conservé par Hesychius. Voy. Schneider, *Dictionn. gr.* κρατύς, *Il.* π', 181, etc. [κρατίων, κράσσων, ion. et dor.], κρέσσων dans Hérod., et Attiq. κρείσσων (κρείττων), κράτιστος (dorique κάῤῥων, Timée de Locre, p. 5, 10, p. κάρσων (11),

---

(1) Thom. M. p. 19.
(2) Piers. *ad* Mœr. p. 135. Fisch. II, p. 102—105.
(3) Valck. *Ep. ad* Rœver. p. 52. *Interpr. ad* Hesych. t. II, p. 1508, 20.
(4) Fisch. II, p. 105.
(5) Fisch. II, p. 107.
(6) *Cf.* Eustath. *Il.* ζ', p. 630, 16; κ', p. 800, 11. *Od.* θ', p. 1584, 15.
(7) Fisch. II, p. 80. Græv. *ad* Lucian. t. IX, p. 483. *Bip.*
(8) Fisch. II, p. 82, 101.
(9) Fisch. II, p. 105.
(10) Blomf. *Gloss. Pers.* 444. Brunck. *ad* Soph. *Œd. T.* 1301.
(11) Valck. *ad* Theocr. *Adoniaz.* p. 303. Eustath. *Od.* χ', p. 1930, 43. Bast. et Schæf. *ad* Gregor. 5. 193, *not.*

comme κάρτιστος, *Il.* θ', 17, ζ', 98, etc. pour κράτιστος) (1). Ἥσσων ou ἥττων doit provenir de ἡμισίων, *compar.* de ἥμισυς (2). Toutefois le *superlatif* ἥκιστα paraît indiquer qu'il y avait proprement un *comparatif* ἡκίων, dont le *positif*, qui est inconnu, avait de l'affinité avec ἦκα (3). Voy. plus bas §. 135.

Remarque. 2. Dans la finale —ίων, l'ι, bref chez les poètes épiques, est long chez les attiques ; car le passage d'Eur. *Suppl.* 1104, πατρὶ δ' οὐδὲν ἥδιον Γέροντι θυγατρός, est vraisemblablement altéré. (4)

§. 132. Des adverbes et des prépositions se forment aussi des *comparatifs* et des *superlatifs*, dont quelques-uns sont de véritables adverbes, tels que ἄνω, ἀνωτέρω, ἀνωτάτω, Hérod. 1, 190; 7, 23; Aristoph. *Pac.* 206. Aussi avec la forme des adjectifs : ἀνώτατα, Hérod. 2, 125, κάτω, κατωτέρω, κατωτάτω et κατώτατα; ἔσω, ἐσωτέρω; ἔξω, ἐξωτέρω; ὀπίσω, ὀπίστατος, dans Hom.; ἀφάρτεροι, *Il.* ψ', 311, dont le *positif* ἄφαρ, employé d'ailleurs comme adverbe, se présente comme adjectif, Théogn. 536, Br. τῶν ἄφαρ εἰσὶ (et non ἶσι) πόδες; πόῤῥω, πορρωτέρω, πορρωτάτω. Du dorien πόρσω vient le *comparatif* πόρσιον, dans Pindare, *Ol.* 1, 183, et le *superlatif* πόρσιστα, *Nem.* 9, 70. De πρόσω, différent de πόρσω seulement par le dialecte, vient le *comparatif* προσωτέρω, et le *superlatif* προσωτάτω, très fréquent; comme aussi l'adj. προσώτατος, Soph. *Aj.* 743. ἀπό, ἀπωτέρω, ἀπωτάτω; ἐγγύς, ἐγγυτέρω et ἐγγύτερον, ἐγγυτάτω, moins attique ἔγγιον, ἔγγιστα, qui cependant se trouve dans Isocr. *Ægin.* p. 393, A, ed. Steph.; Démosth. *De cor.* p. 282, 28. ἀγχοῦ, ἀγχοτέρω et [ἄγχιον], ἆσσον, ἄγχιστα (ἀσσιστα, dans Eschyle. Voy. Hesych. t. I, p. 580), et ἀγχοτάτω, ainsi que l'adj. ἀγχότερος, Hérod. 7, 175; ἄγχιστος, Soph. *OEd. T.* 919; ἑκάς, ἑκαστέρω, ἑκαστάτω; μάλα, μᾶλλον, μάλιστα; πρό, πρότερος [πρότατος], πρῶτος; ὑπέρ, ὑπέρτερος, ὑπέρτατος et ὕπατος; πάρος, παροίτερος (5). Il se trouve aussi des *comparatifs* adverbiaux appartenant à la forme —αίτερος, §. 127, *Rem.*, tels par ex. que πρωΐ, πρωϊαίτερον; ὀψέ, ὀψιαίτερον et ὀψίτερον.

---

(1) Fisch. II, p. 95.

(2) Fisch. II, p. 80 *sqq.*

(3) Affinité que M. Matthiæ signale d'après Blomfield, *Remarks*, p. XLVI. GL.

(4) Markland. *ad* Eur. *Suppl.* 1101, et les remarques de Burney, dans le *Monthly Rev.*, sur les *Suppl.* de Markl. ed. d'Oxford. *Cf.* Schæf. *Melet.* p. 101.

(5) Fisch. II, p. 113—120.

§. 133. D'autres *comparatifs* et *superlatifs* n'ont point de *positif* dont ils puissent se dériver régulièrement, mais ils paraissent être formés sur les substantifs qui correspondent au *positif* de l'adjectif. Tel est κερδίων, neutre κέρδιον, κέρδιστος chez les poètes, formés sur κέρδος; βασιλεύτερος, *Il.* ί, 160; *Od.* ό, 532; βασιλεύτατος, *Il.* ί, 69, sur βασιλεύς; ἄλγιον, ἄλγιστος, dans Homère et chez les Attiques, sur τὸ ἄλγος: καλλίων, κάλλιστος, sur τὸ κάλλος; ἀρείων, ἄριστος, sur ὁ Ἄρης. C'est encore ainsi que ῥιγίων, neutre ῥίγιον, ῥίγιστα; κήδιστος, *Il.* ί, 638; *Od.* κ', 225, ont été formés sur τὸ ῥῖγος, τὸ κῆδος; que κύντερος, *de chien*, *impudent*, dans Homère, l'a été sur κύων, κυνός; ἀοιδότατος, Théocr. 12, 7; Eur. *Hel.* 1115, sur ὁ ἀοιδός; ὑετώτατος, sur ὑετός, 2, 25, μυχοίτατος, *Od.* φ', 146 (μυχαίτατος, Aristot. *De Mundo*, 3, douteux), et μύχατος, Apoll. Rh. 1, 170, sur μυχός, et χρυσότερος sur χρυσός, Sappho, *fr.* 53 *ap.* Gaisford. (Sur ὑβριστότερος et ὑβριστότατος, voy. §. 128, *Rem.* 3). ὕψιον, Pind. *fr.* p. 670 *sq.* Bœckh.; ὑψίτερος, Théocr. 8, 46; ὕψιστος et ὑψοτάτω, dans Bacchylide, peuvent être dérivés des adverbes ὕψι et ὑψοῦ, ou formés sur τὸ ὕψος (1). προὐργιαίτερος ne peut se dériver ni d'un adjectif ni d'un substantif, mais il est formé sur le mot προὔργου, pour πρὸ ἔργου, composé d'une préposition et de son régime.

REMARQUES.

1. ὀρέστερος, ἀγρότερος, θηλύτερος paraissent être moins des *comparatifs* que de simples adjectifs, puisqu'ils n'ont point la valeur de *comparatifs*. Tel est aussi δημότερος, Apoll. Rh. 1, 783.

2. Quelques formes comparatives sont abrégées par *syncope*, comme φίλτερος, etc. Voy. §. 127, *Rem.* Dans d'autres, une syllabe entière est retranchée, ex.: ὑπέρτατος, ὕπατος; πρότατος, πρῶτος, §. 132. De même encore μέσσατος, *Il.* θ', 223, p. μεσαίτατος, Hérod. 4, 17; μύχατος p. μυχώτατος. Voy. §. 133.

3. Quelques grammairiens, comme Fischer, dérivent ces *comparatifs* et ces *superlatifs* (§§. 131, 132), non de prépositions, d'adverbes ou de substantifs, mais d'adjectifs tombés en désuétude, comme, par ex. de ἔνδος, ὄπισς, ἀγχός, ὕπερος, κερδύς, ἀλγύς ou ἀλγής, καλλύς ou καλλής. Mais on ne trouve aucune trace de semblables adjectifs, ni dans les auteurs mêmes, ni dans les anciens grammairiens; et puisque les prépositions, accompagnées de leur cas, et les adverbes, précédés de l'article, peuvent s'élever à la valeur d'adjectifs, il n'y a rien de contradictoire à ce que ces adverbes et ces prépositions donnent naissance à des

(1) Fisch. II, p. 106—110.

formes comparatives, qui s'emploient adjectivement; et de même que dans beaucoup de verbes il se présente de certains temps, sans que ceux dont ils auraient dû être formés immédiatement, aient jamais existé, de même il y a des *comparatifs* et des *superlatifs*, dont le positif n'a jamais existé, qui sont formés de certains substantifs par analogie. On rencontre aussi en latin des superlatifs dérivés de substantifs, comme *oculissimus*, Plaut. *Curc.* 1, 2, 28.

4. Les *comparatifs* et *superlatifs* de substantifs, qui se prennent dans un sens adjectif, et qui pour la plupart sont des adjectifs proprement dits, se rencontrent plus souvent, comme κυριώτερος, κυριώτατος; αἰτιώτερος, αἰτιώτατος; δουλότερος, *Hérod.* 7, 7; διαβολώτατος, Aristoph, *Equ.* 45; ἑταιρότατος, Platon, *Gorg.* p. 487, D; *Phædon.* p. 89, D.E. (1); βαρβαρώτατος, Aristoph. *Av.* 1572.

5. On trouve aussi un superlatif de μόνος, μονώτατος, Lycurg. *in Leocr.* p. 197, Theocr. 15, 137; Aristoph. *Plut.* 182; *Equ.* 351 (2): de αὐτός, *même*, le comp. αὐτότερος chez Epicharme, et αὐτότατος dans Aristoph. *Plut.* 83; le dernier avec un sens comique. Apollonius (3) cite encore d'Aristophane Δαναώτατος.

§. 134. Comme des adjectifs étaient souvent dérivés de verbes, on tirait aussi de verbes des *comparatifs* et des *superlatifs*, dont le *positif* n'était qu'imaginaire, et n'avait jamais existé réellement; c'est ainsi que l'on disait ἀπηλλάγην, πέπραγα, πέφραδα, ἔλιπον, et les temps dont viennent directement ces formes, n'étaient que conçus par analogie, sans être jamais mis en usage. De ce genre sont les *comparatifs* et *superlatifs* :

λωΐων, λώων, Soph. *OEd. T.* 1513; λῷστος, Plat. *Phædon.* p. 116, D; λώϊστα, λῷστα (du verbe λῶ, *je veux*, *je souhaite*), *plus désirable*, *meilleur*. Ce *comparatif* peut encore être dérivé de λώϊος, qui se trouve dans Théocrite, 26, 32; 29, 11; *Ep.* 13, 4, au lieu de λωΐων, dont vient aussi λωΐτερος, *Od.* ϐ', 141, pour λωϊώτερος (4).

φέρτερος, φέρτατος, de φέρω, dans le sens qu'a προφέρω, *je l'emporte sur;* de là προφερής, *préférable;* τῷ προφερτάτῳ, *au plus ancien*, Soph. *OEd. Col.* 1531; τοῦ προφερτέρου, *id. Niob. ap. Schol. venet. Il.* ἑ, 533. Les épiques ont προφερέστατος dans le même sens, ex. Hésiod. *Theogon.* 79, 361, 777. Si l'on imagine à ce *comparatif* un *positif* analogique, φερής, les

---

(1) Thom. M. p. 377.

(2) Valck. *ad* Theocr. *Adoniaz.* p. 410.

(3) Apollon. π. ἀντων, p. 340, B; 341, A. Valck. *ad* Theocr. *Adoniaz.* p. 207. Fisch. II, p. 110 *sq.*

(4) Fisch. II, p. 94. *Cf.* Passow, *Lexic. v.* λωΐων.

degrés de comparaison qui en viendront, seront 1.° φερέστερος, φερέστατος, et par syncope φέρτερος, φέρτατος; 2.° [φερίων], φέριστος (1). Fischer dérive le dernier de φερτός, Eur. *Hec.* 159, au lieu de φερτότερος, φερτότατος.

Δεύτερος, δεύτατος, *Od.* ά, 286, ψ', 342, Pind. *Ol.* 1, 80, doit venir de δεύομαι, *je me tiens après*, *je suis inférieur* (2), et ce mot a tout-à-fait, comme ὕστερος et ὕστατος, non-seulement la forme, mais encore la construction d'un comparatif. De même ἰθύντατα, *Il.* σ', 508, semble avoir été formé par analogie de ἰθύνω, pour ἰθύτατα (voy. Eustath. *ad Il.* p. 1158, 42); et φαάντατος, *Od.* ν', 93, de ἐφαάνθην, pour φαεινότατος ou φανότατος.

Remarque. Quelques degrés de comparaison subissent la syncope. Ceux où l'ο a été simplement retranché, sont cités plus haut; §. 127. Dans d'autres une syllabe entière disparaît, ex. ὑπέρτατος, ὕπατος. πρότατος, πρῶτος, §. 132; μέσσατος, *Il.* θ', 223, p. μεσαίτατος, *Hérod.* 4, 17; μύχατος p. μυχώτατος. Voy. §. 133. φέρτερος p. φερέστερος, §. 134. Cependant μέσατος, μύχατος, ne sont peut-être que des formes allongées de μέσος, μυχός, comme ἔσχατος.

§. 135. Il y a encore quelques *comparatifs* et *superlatifs* dont aucun *positif* n'existe, et que, eu égard à leur signification, on rapporte à des *positifs* tout différents. Tels sont :

ἀμείνων, ὁ, ἡ, sans *superlatif*, appartient par le sens à ἀγαθός, et selon quelques-uns (3) employé pour ἀμεινίων, doit venir de ἄμενος, c'est-à-dire, *amœnus*.

βέλτερος, βελτίων, } *superl.* βέλτατος, βέλτιστος, } par le sens, vient d'ἀγαθός.

βελτίων et βέλτιστος (dor. βέντιστος), sont les formes usitées et attiques. βέλτερος se trouve outre cela, dans l'*Il.* ξ', 81, ό, 511, chez Eschyl. *Suppl.* 1077; *S. c. Th.* 343 (nulle part βελτίων dans Eschyle), et *passim* chez les poètes. βέλτατος, Esch. *Suppl.* 1062, *Eum.* 490. Ce mot signifie proprement, *qui a plus de sagacité* (4). Le positif inconnu doit tenir à βάλλω.

---

(1) Fisch. II, p. 112 *sq.*
(2) Fisch. II, p. 111 *sq.*
(3) Fisch. II, p. 93.
(4) *Ad* Markl. *Suppl.* (*Oxon.* 1811), p. 207, *not.*

Le *comparatif* et le *superlatif* propres de ἀγαθὸς, ἀγαθώτερος et ἀγαθώτατος, ne se rencontrent que chez les écrivains plus récents, comme Diodore de Sicile, 16, 85, et non chez les Attiques (1).

ἥσσων, neutre ἧσσον, nouvel attique ἥττων, ion. ἕσσων, *superlat.* ἥκιστος, *Il.* ψ', 531; ἥκιστα, comme adverbe. ἥσσων appartient à μικρός, et se trouve dans le sens de *plus petit* chez Hés., [ὑφήσσων] *Sc. Herc.* 258: mais partout ailleurs il signifie *plus faible*, et doit tenir à l'adverbe ἦκα (2). *Cf.* §. 131, *Remarq.* 1.

μείων, neutre μεῖον, *superl.* μεῖστος, est attribué à μικρός. Le *superl.* μεῖστος ne se trouve que chez Bion, *Id.* 5, 10, Dor. μήων, *fr. Pythagor.* Gal. p. 18. Il devrait, par analogie, venir de μέος, comme πλείων, πλεῖστος, de πλέος (3). Le comp. régulier μικρότερος, se rencontre dans Aristoph., *Equ.* 786, et Soph. *Aj.* 161.

ὁπλότερος, *plus jeune*, *superl.* ὁπλότατος, paraît venir du vieux positif ὁπλός, dont les traces subsistent encore dans ὑπέροπλος, ὑπεροπλία (4).

πλείων, neutre πλέον, *superl.* πλεῖστος, appartenant à πολύς, paraît venir de πλέος, *comp.* πλεΐων ou πλείων. Les Attiques disent πλέων, πλέονος, πλέονι, Eur. *Phœn.* 539; πλέονες, Thuc. 4, 85; neutre πλέον, mais encore πλείων, Plato, *Phædr.* p. 231, D; 232, D; πλείονος, Plat. *ib.* Xén. *M. S.* 4, 2, 7; πλειόνων, *ib.* 3, 13, 4; *Cyrop.* 8, 1, 1. πλείοσιν, Bekker, πλέοσιν, *Isocr.* π. ἀντιδ. §. 300; πλείονας, Thuc. 2, 37, et πλείονα. Le neutre πλέον est le plus usité; cependant on trouve encore πλεῖον, Plat. *Euthyd.* p. 280, E (*Rep.* 1, p. 349, B; 9, p. 574, A; 588, A; Bekker a πλέον, πλέονι), Thuc. 7, 63; Aristoph. *Eccl.* 1132; Lysias, p. 296, R. Dans les cas contractés, ordinairement πλείους, πλείω, plus rarement πλέους, Soph. *Trach.* 944; πλέω, Hérod. 8,

(1) Fisch. II, p. 95 *sq.*
(2) Fisch. II, p. 80, 100. Buttm. *Lexil.* p. 13, *et addenda* 301. [*Cf.* Eustath. *ad Il.* ψ', 350.]
(3) Fisch. II, p. 98 *sq.*
(4) Fisch. II, p. 109. Schneider, *Lex. gr. voc.* ὑπέροπλος.

66 (1). Les Ioniens contractent εο en ευ, ex. : πλεῦν, πλεῦνες, πλεύνων, πλεῦνας; les Attiques disaient aussi πλεῖν, pour πλεῖον, §. 50, *Remarq.*; cependant pas ailleurs que dans cette locution, πλεῖν ἢ μύριοι (2). Pour πλέονες on trouve aussi πλέες, *Il.* λ', 395, et au lieu de πλέονας, πλέας, *Il.* β', 129. Les Doriens disaient πλήων (3).

ῥᾴων, neutre ῥᾷον, *superl.* ῥᾷστος, qui tient à ῥᾴδιος, paraît dériver de l'ancien ῥήϊος (dans Hesych. *voc.* ῥήϊα, ion. pour ῥεῖος, d'où ῥεῖα, *Il.* β', 475 *et passim.*, de plus ῥέα, *Il.* έ, 304, *etc.*), dont l'ionien ῥηΐδιος, dor. ῥαΐδιος, att. ῥᾴδιος, n'est qu'une forme allongée. De ῥήϊος vient [ῥηϊότερος] ῥηΐτερος, *Il.* σ', 258; ώ, 243, dor. ῥαΐτερος, ῥαίτερος, Pind. *Ol.* 8, 78; et d'après l'autre forme, §. 129 [ῥηΐων, ῥηΐων], ῥαΐων, dans Hesych. att. ῥᾴων, *superl.* ῥηΐτατος, *Od.* τ', 577; ψ', 75; ῥήϊστος, dor. ῥάϊστος, Théocr. 11, 7; att. ῥᾷστος (4).

Sur φέρτερος, φέριστος, voy. §. 134.

χείρων, neutre χεῖρον, *superl.* χείριστος, paraît être altéré de χερείων. De l'ancien *positif* χέρης (peut-être le même originairement que χερνής), qui a déjà le sens d'un *comparatif*, on trouve, *Il.* ά, 80, χέρηϊ; *Il.* δ', 400, χέρηα (5); χέρηες, *Od.* ό, 323; σ', 228. De cette forme est dérivé un *comparatif* χερείων, *Il.* ά, 114, 576, *etc.* : dor. χερήων, Timée de L. p. 18; *superl.* χέριστος, de même que de ἄρης, ἀρείων, ἄριστος. De là, par métathèse, χείρων, χείριστος. De χερείων et χείρων, sont venus de nouveaux *comparatifs*, χερειότερος, *Il.* β', 248, μ', 270, et χειρότερος, *Il.* ό, 513; ύ, 436 (6).

κακώτερος, -τατος, se trouve dans Hom. et ailleurs.

§. 136. Quelquefois, surtout chez des poètes, de nouveaux *comparatifs* et *superlatifs* sont dérivés de *comparat.* et *superl.* déjà existants, ex. : χερειότερος, χειρότερος, §. 135;

---

(1) Reisig. *Conj. in* Arist. p. 43.
(2) Pierson. *ad* Mœr. p. 294.
(3) Fisch. II, p. 102.
(4) Fisch. II, p. 104 *sq.* Lobeck. *ad* Phryn. p. 402.
(5) Sur χέρεια, voy. *Gazette littér. d'Iéna*, 1809, n° 246, p. 149.
(6) Fisch. II, p. 97 *sq.* Heyne *ad Il.* δ', 400.

καλλιώτερος, Thuc. 4, 118, dans un traité; ἀρειότερος, Théogn. 548; ἀσσοτέρω, *Od.* ρ', 572; μειότερος, Apoll. Rh. 2, 368; ἀμεινότερος, Mimn. *fr.* 11, 9, *ap.* Gaisford; à quoi se rapporte πρώτιστος, usité chez les épiques, les tragiques et les comiques. Lobeck. *ad* Phryn. p. 419. De ce genre est ἐσχατώτατα, Xén. *Hist. Gr.* 2, 3, 49 (1). Aristoph. *Equ.* 1165, se sert ironiquement de προτεραίτερος.

DES NOMS DE NOMBRE.

§. 137. Les nombres sont ou *cardinaux*, répondant à la question *combien?* ou bien *ordinaux*, répondant à la question *quel est son degré numérique?* — Les nombres *cardinaux* sont:

1.° εἷς (ἔεις, Hésiod. *Th.* 145), μία, ἕν, gén. ἑνός, μιᾶς, ἑνός, dat. ἑνί, μιᾷ, ἑνί, etc., *un*, *une*, *un*.

μία, μίαν ont α bref, gén. μιῆς. Hippocrate et Hérodote ont seulement μίη, μίην. Cependant les MSS. varient. μία est sans var. 1, 151, 202, etc. μίαν, 1, 170; 3, 58, 150; 4, 120, 122 : et, au contraire, μηδεμίην sans var. 1, 4, et οὐδεμίην. Chez les épiques on trouve aussi ἴα avec α bref, ἰῆς, ἰῇ, ἴαν, ex.: *Il.* δ', 437; ι', 319; λ', 174; π', 173; φ', 569; *Od.* ξ', 435 (2), et une seule fois ἰῷ pour ἑνί, *Il.* ζ', 422.

De la composition de ce mot avec οὐδέ et μηδέ résultent les adj. négatifs οὐδείς et μηδείς, qui se déclinent de même, οὐδείς, οὐδεμία (aussi οὐδεμίη, μηδεμίη dans Hérod), οὐδέν, etc. Les écrivains grecs postérieurs, comme Aristote, écrivent οὐθείς, μηθείς (mais non οὐθεμία, μηθεμία), de οὔτε, μήτε, ce qui cependant est blâmé comme n'étant pas pur attique (3). Cette forme était ancienne dans l'éolien (4).

---

(1) Phryn. p. (54) 135. Thom. M. p. 372. Fisch. II, 89 *sqq.* Græv. *ad* Lucian. *Solœc.* t. IX, p. 468. Valck. *ad Adoniaz.* p. 235.

(2) Fisch. II, p. 67, 155. Hesych. *voc.* ἴα.

(3) Thom. M. p. 661. Phrynich. p. (76) 181. Autre chose est οὔθ' εἷς οὔτε δύο, dans Ammonius, p. 105, où la négation οὔτε fait un mot par elle-même. Dans Thucyd. 6, 60, 66, beaucoup de manuscrits ont οὐδείς pour οὐθείς.

(4) Bœkh *Staatsh.* II, p. 381.

Μηδείς et οὐδείς sont souvent séparés, ce qui fortifie leur signification négative, ex.: Xénoph. *Hellen.* 5, 4, 1, dit des Lacédémoniens, οὐδ' ὑφ' ἑνὸς τῶν πώποτε ἀνθρώπων κρατηθέντες, *soumis par personne, par qui que ce soit.* Platon, *Rep.* 1, p. 353, D; 2, p. 359, B; *Symp.* p. 192, E; Xén. *Cyrop.* 4, 1, 14, μελετᾶτε μηδὲ πρὸς μίαν ἡδονὴν ἀπλήστως διακεῖσθαι (1). Plus tard, comme dans le *Plutus* d'Aristoph. 92• Olymp. 4ᵉ ann., οὐδὲ εἷς et μηδὲ εἷς (2), furent aussi en usage sans être séparés et avec l'hiatus (3).

εἷς, μία, ἕν, ne peut, par sa nature, avoir aucun pluriel, mais οὐδείς et μηδείς ont οὐδένες, ex.: Isocr. π. ἀντιδ. §. 300, Bekk. *Cf.* Schæf. *Appar. Demosth.* p. 646; et μηδένες signifiant *nuls, sans valeur* (4).

§. 138. 2.° δύο et δύω (nom. acc.), δυεῖν et δυοῖν (gén. dat.), *deux.*

δύο est la forme attique (5). Dans Homère et Hésiode, il est souvent indéclinable, *Od.* κ', 515; *Il.* ν', 407; κ', 253; Hérod. 2, 122; 1, 54, et chez Thuc. 1, 82; 3, 89; Xén. *Mem.* 2, 5, 2; Damoxen. *ap.* Athen. 3, p. 102, A. Pour le génitif et le datif la forme est δυοῖν (monosyllabe, Soph. *OEd. T.* 648; voy. Hermann, au vs. 639), ex.: Platon, *Rep.* 9, p. 587, B; τριῶν ἡδονῶν, ὡς ἔοικεν, οὐσῶν, μιᾶς μὲν γνησίας, δυοῖν δὲ νόθοιν. *Cf. Symp.* p. 192, E; Æschin. Socr. 2, 3: ἀγρὸς ἄξιος δυοῖν ταλάντοιν, comme le portent tous les manuscrits. Thuc. 8, 25 : ναυσὶ δυοῖν δεούσαις πεντήκοντα : *cf.* 7, 53; Xén. *Hell.* 1, 1, 5. δυεῖν est plus rare et ne se trouve qu'au génitif: Eurip. *Hel.* 652, δυεῖν γὰρ ὄντοιν οὐχ ὁ μὲν τλή-

---

(1) Kœn. *ad* Gregor. p. (22 *sq.*), 55 *sqq.* Wasse *ad* Thuc. 2, 13. Schæf. *Appar. Demosth.* p. 267. [E. P. M. Longueville *ad* Isocr. *Paneg.* 43, p. 199.]

(2) Plus tard les Attiques ont écrit οὐδὲ εἷς, sans élider l'ε devant ει, mais οὐθείς en deux syllabes, selon Phrynichus, corrigé par Kœn. *ad* Gregor. p. 23. On trouve cependant cet hiatus dans beaucoup d'anciens poètes, ex.: Hipponax *ap.* Stob. 29, p. 129, Grot. χρόνος δὲ φευγέτω σε μηδὲ εἷς ἀργός. Epicharme, *ibid.* 38, p. 51, τυφλὸν ἠλέησ' ἰδών τις, ἐφθόνησε δ' οὐδὲ εἷς. BLOMFIELD. [Observ. qui a donné lieu à cette phrase de M. Matthiæ, dans sa 2ᵉ. éd. GL.]

(3) Porson. *Præf. Hec.* p. XXXIV.

(4) Thom. M. p. 662.

(5) Dawes, *Misc. crit.* p. 347. Valcken. *ad* Eurip. *Phœn.* p. 220. Markl. *ad* Eur. *Iph. A.* 1247. Brunck. *ad* Aristoph. *Ran.* 1405. Porson. *Adv.* p. 35. Osann. *Syll. Inscr.* p. 86. Voy. cependant Fisch. II, p. 156.

μων, ὁ δ' οὔ (1). Au datif, Thuc. 1, 20, 22, a δυεῖν, où cependant d'autres MSS. portent δυοῖν; Hegesipp. *ap.* Athen. 7, p. 290, B, ἐν ἔτεσιν δυεῖν.

Le datif δυσί n'est que dans Thuc. 8, 101, mais d'ailleurs jamais chez les anciens Attiques (2). Pour δυοῖν, les Ioniens disaient aussi δυῶν, Hérod. 1, 14, 94, 130; 3, 131; 4, 1, 89, 90.

D'autres formes anciennes étaient: δυός, dont δύω n'est probablement que le duel, et δοιός, ainsi que δισσός, qui s'emploient également au plur. Hér. 1, 32, ὁ μέγα πλούσιος δυοῖσι προέχει τοῦ εὐτυχέος μούνοισι; *cf.* 7, 104; δοιοί, *Il.* μ', 455; Pind. *P.* 4, 306; δοιώ, *Il.* γ', 236; σ', 604, *Od.* δ', 18; δοιοῖς, δοιοῖσι, *Il.* ψ', 194; π', 326; ε', 206; λ', 431; δοιούς, *Il.* ν', 126. De là le substantif δοιή, *le doute*; δοιάζω, δοάζω, ἐνδοιάζω.

Remarque. ἄμφω a de grands rapports avec δύω. Chez les anciens poètes il est souvent indéclinable. *Hymn.* Hom. *in Cer.* 15, χερσὶν ἅμ' ἄμφω καλὸν ἄθυρμα λαβεῖν. Ainsi Apollon. Rh. 1, 165, τῶν ἄμφω γνωτὸς προγενέστερος; Ctés. *Exc. Pers.* 58, p. 823. ed. Wess., Συέννεσις ἄμφω συνεμάχει Κύρῳ τε καὶ Ἀρτοξέρξῃ (3). D'ailleurs ἀμφοῖν est employé au gén. et au dat. pour les trois genres. Ex.: χερσὶ δὶ ἀμφοῖν, Pind. *Pyth.* 3, 102; ἀμφοῖν ποδοῖν, Aristoph. *Av.* 35; ἀμφοῖν ταῖν γνάθοιν, *id. Pac.* 1307; ἀμφοῖν τοῖν κεράτοιν, Polyb. 3, 73.

§. 139. 3.° τρεῖς (masc. et fém.), τρία (neutr.), *trois.* Gén. τριῶν; dat. τρισί; acc. comme le nomin.

4.° τέσσαρες (masc. et fém.), τέσσαρα (neutr.), *quatre.* Gén. τεσσάρων ou τεττάρων; dat. τέσσαρσι, τέτταρσι; acc. τέσσαρας, neutr. —α.

Remarque. Au lieu de τέσσαρες, le dialecte ionien avait τέσσερες, le dorien-éolien τέττορες, Théocr. 14, 16; Timée de L. p. 96, B. 99. B. 101. C. (*ed. H. Steph.* dans Platon); τετόρων, Phocyl. dans Brunck. *Anal.* T. 1, p. 77, 4; χιλιάδες τέτορες, Simonid. *epigr.* 28, *ib.* Hésiode emploie

---

(1) Phrynich. p. 210, *et* Lobeck. Lennep. *ad* Phal. p. 41 (48 *Lips.*) Heind. *ad* Plat. *Cratyl.* §. 75, p. 117. Duker. *ad* Thucyd. 4, 8, 23. Reitz. *ad* Lucian. t. V, p. 395. D'Orv. *ad* Charit. p. 527. Fisch. II, p. 159. Il est très douteux que δυεῖν ait été employé par les tragiques, puisque partout les manuscr. permutent, excepté Eur. *Hel. l. c.*, où cependant un mst. donne δυεῖν (δυοῖν). Hermann, qui, Eur. *Hec.* 45, et *Suppl.* 33, a écrit δυεῖν, a rétabli δυοῖν dans Soph. *OEd. T.* 1280, et *Trach.* 941. Eustath. *Il.* χ', p. 802, 26, dit: λέγει δὲ καὶ (τὸ ῥητορικὸν λεξικὸν) ὅτι νεωτέρων τὸ γράφειν δυεῖν· οὐδὲν γὰρ δυϊκὸν εἰς ειν λήγειν φασὶν οἱ ἀναλογικοί.

(2) Fisch. II, p. 160. Lobeck. *ad* Phryn. p. 211.

(3) Brunck. *ad* Apoll. Rh. 1, 1169.

le duel τέτορε, Ἔργ, 698, ἡ δὲ γυνὴ τέτορ'ἡβώη, pour τέτορα καὶ δέκα, Pollux, 1, 58. Une autre forme, qu'on rencontre chez des poètes, est πίσυρες, *Il.* ψ', 171, ω, 233 ; *Od.* ε, 70, π', 249; éol. πέσσυρες dans Hesych.

Au lieu de τέσσαρσι ou τέτταρσι, on trouve au datif chez les poètes τέτρασι, ex.: Pind. *Ol.* 10, 83 ; *Nem.* 8, 117, ce qui dans Isocr. *Busir.* p. 228, C, d'après les manuscrits, se change en τέτταρσι. (1)

Tous les autres nombres simples jusqu'à dix, et les nombres ronds jusqu'à cent, sont indéclinables.

5, πέντε (éol. πέμπε); 6, ἕξ; 7, ἑπτά; 8, ὀκτώ; 9, ἐννέα; 10, δέκα.

20, εἴκοσι (dor. εἴκατι, Théocr. 16, 51; *cf.* §. 10); 30, τριάκοντα; 40, τεσσαράκοντα; 50, πεντήκοντα; 60, ἑξήκοντα; 70, ἑβδομήκοντα; 80, ὀγδοήκοντα; 90, ἐννενήκοντα; 100, ἑκατόν.

Remarque. 1. τριάκοντα se trouve décliné dans Hésiode, Ἔργ, 696, τριηκόντων ἐτέων; Callim. *fr.* 67, ἐκ τριηκόντων; *Anal. Br.* T. 2, p. 86, 14, τριακόντεσσιν.

Remarque. 2. Les Ioniens disent τριήκοντα, τεσσερήκοντα, ὀγδώκοντα.

§. 140. Dans la composition de deux nombres, ou bien le plus petit précède l'autre, et alors tous deux sont ordinairement liés par καί, ou bien le plus fort précède, et alors la particule conjonctive est rejetée; ex.: Hérod. 2, 121, πέντε καὶ εἴκοσι; Démosth. p. 936, εἴκοσι πέντε. Cependant l'usage a admis certaines déviations de cette règle.

11, ἕνδεκα; 12, δώδεκα. Le premier surtout semble provenir du neutre ἕν, ou bien d'une abréviation du génitif ἑνός, de même que les Latins ont les composés *duumviri*, *triumviri* (2). Mais ce mot n'appartient pas seulement au masc. et au neutre, mais aux trois genres. Au lieu de δώδεκα, Homère et Hérodote disaient encore δυοκαίδεκα, *Il.* ζ', 93; Hérod. 8, 1; et δυώδεκα, Hérod. 1, 16, 51; 2, 109, 145.

13, τρισκαίδεκα (τρεισκαίδεκα, Thuc. 6, 74, *ap.* Bekker), et δεκατρεῖς, —τρια, —τριῶν, Ctés. *Exc. Pers.* 49. — 14, τεσσαρεσκαίδεκα, au neutre τεσσαρακαίδεκα; de plus, ἔτεα τεσσερεσκαίδεκα καὶ τεσσερεσκαίδεκα ἡμέρας, Hérod. 1, 86, où τέσσερες est indéclinable (Lobeck. *ad* Phryn. p. 409), comme τέσσαρα dans τεσσαρακαίδεκα ἐλευθέρους, Xén. *Mem.* 2, 7, 2. — 15, πεντεκαίδεκα. — 16, ἑκκαίδεκα (dans Hippocrate et les écrivains plus récents on trouve aussi ἑξκαίδεκα; voy. §. 141, *Rem.* 3). — 17, ἑπτακαίδεκα — 18, ὀκτωκαίδεκα; — 19, ἐννεακαίδεκα.

---

(1) Voy. Lobeck. *ad* Phryn. p. 409, *not.*
(2) Lobeck. *ad* Phryn. p. 414, *not.*

Nota. Ces nombres s'écrivent en un seul mot, mais souvent sont aussi séparés, ex. τρεῖς τε καὶ δέκα, Pind. *Ol.* 1, 128; τρία καὶ δέκα, Hérod. 1, 119; Arist. *Plut.* 194, 846; *Pac*, 990; *cf.* Thuc. 8, 108; τεττάρων καὶ δέκα, Isocr. *in Call.* p. 381, C.; τέσσαρσι καὶ δέκα, Thuc. 2, 21; Xénoph. *Hell.* 1, 1; *cf.* Thuc. 2, 2; de même πέντε καὶ δέκα, et particulièrement εἷς καὶ εἴκοσι, etc. (1)

La règle ci-dessus a des déviations : εἴκοσι καὶ ἑπτά, Hér. 8, 1; ἑβδομήκοντα καὶ μία, *id.* 8, 2; ἑβδομήκοντα καὶ ὀκτώ, *id.* 8, 48. Lorsque trois nombres sont réunis, on commence par le plus fort, et l'on passe à l'aide de καί au plus petit. Hérod. 8, 1, νέας ἑκατὸν καὶ εἴκοσι καὶ ἑπτά (où deux manuscrits suivent l'ordre contraire); *ib.* 48, νῆες τριηκόσιαι καὶ ἑβδομήκοντα καὶ ὀκτώ.

Les nombres ronds, depuis 200, se déclinent régulièrement comme les adjectifs. La terminaison —όσιοι marque les 100, ex.: διακόσιοι, αι, α (ion. διηκόσιοι), 200; τριακόσιοι, τριηκόσιοι, 300 (sur τετρακόσιοι, et non τεσσαρακόσιοι, voy. Buttm. *Add. et Corr. de sa Gram. compl.* pour la p. 318, l. 18) [? §. 70, p. 283, l. 18 (2)], etc.; χίλιοι, 1000; δισχίλιοι, 2000, etc.; μύριοι, 10,000.

§. 141. *Rem.* 1. Au lieu des nombres composés de 8 et 9, on emploie encore plus souvent la circonlocution ἑνός (μιᾶς) δέοντες, δέουσαι, δέοντα, δυοῖν δέοντες, δέουσαι, δέοντα, où le dernier mot est le participe de δέω, *je manque*, verbe qui gouverne le génitif. Ainsi, par ex., *dix-huit*, *dix-neuf vaisseaux* se diront, *vingt vaisseaux*, *auxquels il en manque deux*, *un*, *vingt vaisseaux moins deux*, *moins un*, νῆες δυοῖν (δυεῖν), μιᾶς δέουσαι εἴκοσι. Le participe s'accorde en genre et en cas; le moindre nombre s'accorde en genre avec le substantif auquel appartient le nombre principal. Ordinairement, non toujours, cette locution se présente la première et est suivie du nombre principal : Hérodote, 1, 94, ἔτεα δυῶν δέοντα εἴκοσι, *dix-huit ans;* 4, 1, ἔτεα δυῶν δέοντα τριήκοντα, *vingt-huit ans;* 4, 90, πηγαὶ δυῶν δέουσαι τεσσερήκοντα, *trente-huit sources;* Thuc. 8, 7, νῆες μιᾶς δέουσαι τεσσαράκοντα, *trente-neuf vaisseaux.* *Id.* 8, 25, ναυσὶ δυοῖν δεούσαις πεντήκοντα. *Id.* 2, 13, τριακοσίων ἀποδέοντα μυρία. De même dans les nombres ordinaux, Thuc. 8, 6, ἑνὸς δέον εἰκοστὸν ἔτος, *la dix-neuvième année.*

Le participe se construit aussi avec le moindre nombre qu'on soustrait, à la manière des gén. *absolus* ou *de conséquence*, Thuc. 4, 102, ἑνὸς δέοντος τριακοστῷ ἔτει; Démosth. *in Lept.* p. 480, πεντήκοντα μιᾶς δεούσης ἔλαβε τριήρεις, où cependant Reiske et Wolf lisent δεούσας (3). Xén. *Hist. Gr.* 1, 1, 5, Ἀλκιβιάδης ἐπεισπλεῖ δυοῖν δεούσαιν εἴκοσι ναυσίν.

---

(1) Wasse *in* Duker. *Præf. ad* Thuc. p. 225, 28. Lobeck. *ad* Phrynich. p. 408 *sqq.*

(2) Cette faute, τεσσαρακόσιοι, p. τετρακόσιοι, dit Buttm. p. 412 de ses *Add. et Corr.*, est à corriger dans toutes les grammaires grecques et dans tous les traités de numération, même des éd. les plus anciennes. GL.

(3) Wolf. *ad* Dem. *Lept.* p. 294.

Remarque. 2. Ces *nombres cardinaux* composés de σύν, expriment: 1.° L'allemand *selb* (*à-la-fois*), ex.: *à deux à-la-fois*, *à trois*, c'est-à-dire, deux ou trois ensemble. *Il.* κ', 224, σύν τε δύ' ἐρχομένω, *lorsque deux viennent ensemble; Od.* ξ, 98, οὐδὲ ξυνεείκοσι φωτῶν ἔστ' ἄφενος τοσοῦτον, *vingt hommes réunis ne possèdent pas tant de richesses.* Platon, *Hippias maj.* p. 282, E., καὶ σχεδόν τι οἶμαι ἐμὲ πλείω χρήματα εἰργάσθαι, ἢ ἄλλους σύνδυο, οὕστινας βούλει τῶν σοφιστῶν, *comme deux autres sophistes réunis.* Eur. *Troad.* 1083, συνδώδεκα. Démosth. *Pro cor.* p. 260, 27; 261, 24, συνεκκαίδεκα (1).

2.° La valeur des *distributifs* latins: *Od.* ι, 429, (τοὺς ἀκέων συνέεργον) — σύντρεις αἰνύμενος, *tandis que j'en prenais trois en même temps*; *Hymn. Hom.* 4, 74, οἱ δ' ἄρα (θῆρες) πάντες σύνδυο κοιμήσαντο, *ils étaient couchés deux à deux; Hérod.* 4, 66, ὅσοι δὲ αὐτῶν καὶ κάρτα πολλοὺς ἄνδρας ἀναιρηκότες ἔωσι, οὗτοι δὲ σύνδυο κύλικας ἔχοντες πίνουσι ὁμοῦ, *ayant chacun deux coupes*; Démosth. *in Mid.* p. 564, σύνδυο ἦμεν οἱ τριηραρχοῦντες, *deux de nous étaient ensemble;* Xén. *Anab.* 6, 3, 2, σύνδυο λόχους ἦγον οἱ στρατηγοί, *chacun deux divisions* (2).

Remarque. 3. Dans la composition des *nombres cardinaux* avec des noms, les anciens gardaient le simple nombre cardinal invariable, ex.: ἕξπους, ἑξμέδιμνος, ἕξμετρος, ἕκπλεθρος, ἕκμηνος, πεντέμηνος, πεντεσύριγγος, ὀκτώπους, où les Grecs postérieurs disaient: ἑξάπους, ἑξάπλεθρος, ἑξάμετρος, πεντάμηνος, ὀκτάπους (3). Seulement, dans les mots composés de τέτταρα, on abrégeait ce nombre en τετρα, ex.: τετράπους, etc.

§. 142. Les *nombres ordinaux* sont:

1.er, πρῶτος (proprement un superlatif, §. 132). On emploie πρότερος quand il s'agit de deux (4);

2.e, δεύτερος;

3.e, τρίτος;

4.e, τέταρτος, et τέτρατος, *Il.* ψ', 615, *Od.* β', 107;

5.e, πέμπτος, de l'éolien πέμπε, pour πέντε (5);

6.e, ἕκτος;

7.e, ἕβδομος, anciennement aussi ἑβδόματος, *Od.* κ', 81.

8.e, ὄγδοος, anc. ὀγδόατος, *Od.* γ', 306; Hésiod. Ἔργ. 790.

9.e, ἔνατος (*Il.* β', 313; Soph. *El.* 707; aussi ἔννατος dans les manuscrits récents (6). De là εἰνατος, *Il.* β', 295; θ', 266.

---

(1) Reiz. *De Acc. incl.* p. 103.

(2) Valck. *ad* Herod. p. 311, 36. Alberti *ad* Hesych. *voc.* σύντρεις αἰνύμενος. Fisch. II, p. 162. Heind. *ad* Plat. *Parm.* p. 239. Boisson. *ad* Philostr. p. 419.

(3) Blomfield. *ad* Æsch. *Prom.* 878. Lobeck. *ad* Phrynich. p. 407, 412 *sqq.* Dans Platon, par ex. *in Menon.* p. 83, Bekker, d'après la majorité des manuscrits, a admis ὀκτώπουν pour ὀκτάπουν.

(4) Thom. Mag. p. 764. Ammon. p. 119.

(5) Fisch. II, p. 162.

(6) Wasse *ad* Duker. *Præf. in* Thuc. *ad* p. 316, 18, et *ad* Thuc. 1, 117. *Cf.* Eustath. *ad Il.* p. 223, 15; 712, 17.

10.ᵉ, δέκατος;
11.ᵉ, ἑνδέκατος;
12.ᵉ, δωδέκατος, ancien. δυωδέκατος, Hés. Ἔργ. 774, et δυοκαιδέκατος;
13.ᵉ, τρισκαιδέκατος, de τρεῖς, et non τρίς (1); aussi τρίτος καὶ δέκατος, Thuc. 5, 56;
14.ᵉ, τεσσαρακαιδέκατος, aussi τέταρτος καὶ δέκατος, Thuc. 5, 81. Hérodote, 1, 84, a τεσσερεσκαιδεκάτη.

Les autres, jusqu'à *vingt*, se composent de δέκατος, et du nombre *cardinal*, au moyen de καί. On emploie aussi deux noms de nombre *ordinaux* unis par καί, ex. : πέμπτος καὶ δέκατος, Thuc. 5, 83; ἕκτος καὶ δέκατος, *id.* 6, 7; ὄγδοος καὶ δέκατος, *id.* 7, 18. Dans la composition, la règle du §. 140 subsiste.

20.ᵉ, εἰκοστός; 21.ᵉ, εἷς καὶ εἰκοστός, μία καὶ εἰκοστή, aussi εἰκοστὸς πρῶτος, etc.; 30.ᵉ, τριακοστός; 40.ᵉ, τεσσαρακοστός; 50.ᵉ, πεντηκοστός; 60.ᵉ, ἑξηκοστός; 70.ᵉ, ἑβδομηκοστός; 80.ᵉ, ὀγδοηκοστός; 90.ᵉ, ἐννενηκοστός; 100.ᵉ, ἑκατοστός, etc.

Le plus faible *nombre ordinal* précède encore le plus fort *nombre cardinal* ou *ordinal*, avec καί et une préposition. Démosth. p. 261, 13, τῇ ἕκτῃ ἐπὶ δέκα, sous-ent. ἡμέραις, *au* 6ᵉ. *après* 10 *jours*, c'est-à-dire *au* 16ᵉ. *jour;* p. 265, 5, τῇ ἕκτῃ μετ' εἰκάδα, *au* 26ᵉ.; p. 279, 18, τῇ ἕκτῃ ἐπὶ δεκάτῃ, Æschin. p. 458, Reisk., τῇ ὀγδόῃ καὶ ἐνάτῃ ἐπὶ δέκα.

§. 143. Pour marquer la moitié ou les fractions dans l'argent, les mesures et les poids, les Grecs emploient des mots composés du nom du poids entier, tels que μνᾶ, ὀβολός, τάλαντον, avec la terminaison adjective en ον, ιον, αῖον, et de ἡμι, *demi*, et ils placent en avant le *nombre ordinal*, dont ils veulent prendre la moitié. τέταρτον ἡμιτάλαντον, 3½ *talents*, proprem., *un quatrième demi-talent*, c.-à-d., 3 talents et demi, Hérod. 1, 50; ἕβδομον ἡμιτάλαντον, 6½ *talents*; *ib.* ἔνατον ἡμιτάλαντον, 8½ *talents;* τρίτον ἡμίδραχμον, chez Dinarque; αἱ δύο καὶ ἥμισυ δραχμαί, 2½ *drachmes*, Pollux. 9, 62; Harpocr. *s. v.*; τρίτον ἡμιμναῖον, δύο καὶ ἡμίσεια μνᾶ, *deux mines et demie*, *id.* 9, 56 (2).

---

(1) Fisch. II, p. 163.

(2) Τρίτον ἡμιτάλαντον, *deux talents et demi*, c'est-à-dire, le premier un talent, le second un talent, le troisième un demi-talent. Ainsi en latin, *sestertius*, deux *as et demi*, est abrégé de *semistertius:* le premier un as,

Il faut distinguer ici une autre locution, lorsque ces mots sont au plur., et construits avec le nombre cardinal; ex.: τρία ἡμιτάλαντα, Hérod. 1, 50, ne signifie pas 2½ talents, mais *trois demi-talents*, c.-à-d., un tal. ½. Démosth. *in Andr.* p. 598, 23; *pro Phorm.* 956, 18, πέντε ἡμιτάλαντα, *cinq demi-talents*, c'est-à-dire, deux talents et demi; *id. in Nicostr.* p. 1246, 7, πέντε ἡμιμναῖα, 2½ *mines* (*id. in* Theocr. p. 1333, 11; Plat. *Leg.* 6, p. 774, D, τρία ἡμιμναῖα, 1½ *mine*, ce qui fortuitement rentre dans τρίτον ἡμιμναῖον). Arist. *Hist. anim.* 9, 40: βλίττεται δὲ σμῆνος χοᾶ, ἢ τρία ἡμίχοα (1½), τὰ δὲ εὐθηνοῦντα δύο χοᾶς ἢ πένθ' ἡμίχοα (2½), τρεῖς δὲ χοᾶς ὀλίγα (1).

Remarque. Il y a d'autres compositions, lorsque les noms de monnaies se joignent avec la terminaison —ον à des nombres cardinaux, comme δίδραχμον, τρίδραχμον, τετράδραχμον, etc., une pièce de 2, 3, 4 drachmes, *une double drachme*, etc. Comme adjectifs, ils expriment le prix d'une chose, ex.: τριτάλαντος οἶκος, *une maison du prix de* 3 *talents;* δίμνεως, ἑξάμνεως, δεκάμνεως (μνᾶ), *du prix de* 2, *de* 6, *de* 10 *mines.* De l'unité on composa les formes ταλαντιαῖος, δραχμιαῖος, μναιαῖος, *qui vaut un talent, une drachme, une mine.* Au pluriel ces adjectifs signifient que chacun des objets en question a par lui-même le prix annoncé, ex.: Hérod. 6, 89, οἱ Κορίνθιοι διδοῦσι τοῖσι Ἀθηναίοισι εἴκοσι νέας πενταδράχμους ἀποδόμενοι, *chaque vaisseau pour* 5 *drachmes;* 5, 77, λυσάν σφεας δίμνεως, *chacun pour deux mines :* πέντε δραχμῶν exprimerait que les vingt vaisseaux ont été achetés ensemble 5 drachmes. Ainsi Démosth. *in Aphob.* p. 833, 23, οἶκοι ταλαντιαῖοι καὶ διτάλαντοι (2).

§. 144. Des noms de nombre *ordinaux* dérivent:

1.° Les *numéraux* en —αῖος, qui ordinairement s'emploient pour l'interrogation *à combien de jours?* et qui, dans d'autres langues, ne s'expriment que par plusieurs mots. Hérod. 6, 106, ὁ Φειδιππίδης δευτεραῖος ἐκ τοῦ Ἀθηναίων ἄστεος ἦν ἐν Σπάρτῃ, *au second jour.* De même τριταῖος ἀφίκετο, Xén. *Hist. gr.* 2, 1, 30, *au troisième jour;* Xénoph. *Cyrop.* 5, 3, 1, τεταρταῖοι ἐπὶ τοῖς ὁρίοις ἐγένοντο, *au quatrième jour; Od.* ξ', 257, πεμπταῖοι δ' Αἴγυπτον ἱκόμεσθα, *au cinquième jour.*

---

le second un as, le troisième un demi-as (*tertius semis*). Voy. Schweigh. *ad* Herodot. I, 50. Blomfield.

(1) Casaub. *ad* Theophr. *Char. c.* 6. Wessel. *ad* Herod. 1, 50. [Larcher, *Trad. d'Hérod.* t. I, p, 264, not. 119, GL.]

(2) Toup. *Epist. de Theocr. Syrac.* p. 330 (344, Heind.) Valck. *ad* Theocr. *Adoniaz.* p. 313.

De plus, ἑκταῖος, ἑβδομαῖος, ὀγδοαῖος, ἐναταῖος, δεκαταῖος. Thuc. 2, 49, διεφθείροντο οἱ πλεῖστοι ἐναταῖοι καὶ ἑβδομαῖοι; *cf.* Plato. *Rep.* 10, p. 614, B. δεκαταῖος, δωδεκαταῖος, etc., εἰκοσταῖος (1).

Remarque. 1. De πρῶτος il ne se forme aucun adjectif numéral du même genre, parce que pour *au premier jour*, on peut dire αὐθῆμαρ. De πρότερος vient προτεραῖος, qui ne peut se rapporter à la personne, mais se construit avec ἡμέρα, ex.: τῇ προτεραίᾳ ἡμέρᾳ, ainsi que τῇ ὑστεραίᾳ *sc.* ἡμέρᾳ, *postridie* (2). De ce genre sont ἐνιαυσιαῖος, μηνιαῖος. De même que l'on dit τῇ προτεραίᾳ, τῇ ὑστεραίᾳ, sous-ent. ἡμέρᾳ, de même Euripide dit, *Hippol.* 275, τριταίαν ἡμέραν, pour τρίτην, et *Hec.* 32, τριταῖον φέγγος pour τρίτον. Du reste, le mot interrogatif ποσταῖος, *à combien de jours?* correspond à ces noms de nombre.

Remarque. 2. Cette même terminaison appartient encore aux adjectifs dérivés des noms de monnaies, comme ταλαντιαῖος, §. 143, *Rem.*

2.° Les adverbes, δίς de δύο, τρίς de τρεῖς. Dans tous les autres, on ajoute la terminaison —κις, —άκις, —τάκις, au nombre *cardinal*, τεσσαράκις, ἑξάκις, ἑκατοντάκις.

3.° Les *multiplicatifs*, 1.° en —πλόος, —πλοῦς (3), διπλοῦς, *double;* τριπλοῦς, *triple;* τετραπλοῦς; 2.° en —φάσιος, διφάσιος, τριφάσιος.

4.° Les *proportionnels*, exprimant un rapport, sur la question *combien plus?* Leur terminaison est —πλάσιος, qui s'ajoute aux adverbes n.° 2, après le retranchement du —ς, de —κις, etc., ex.: διπλάσιος, τριπλάσιος, τετραπλάσιος, *deux fois*, *trois fois*, *quatre fois autant.*

Pour les *distributifs*, il n'y a en Grec aucune forme particulière. Pour exprimer leur valeur, on se sert tantôt du nombre cardinal, composé de σύν (voy. 141, *Rem.* 2), tantôt des prépositions κατά, ἀνά, etc.

---

(1) Fisch. II, p. 164 *sqq.*

(2) *Ad* Thuc. 5, 75.

(3) M. Matthiæ aurait dû citer ἅπλους, *simple.* L'Etymologiste, p. 123, 1, dérive ces formes de πέλω; mais je présume qu'elles sont composées du vieux verbe πλέω ou πλόω (d'où πλέκω), *plier*, comme le latin *plex.* De là ἅπλους (*sans pli*), *simplex;* δίπλους, *duplex*, etc., et l'anglais *two-fold*, *three-fold*, etc En latin aussi, la terminaison grecque s'est maintenue dans la forme *duplus*, etc. Les formes διπλάσιος, etc., je le conçois, sont composées de numéraux et de πλήσιος, *égal*, *côte-à-côte;* διπλάσιος, *deux fois égal*, etc. Le sens de πλήσιος est conservé dans παραπλήσιον. BLOMF.

DES PRONOMS.

§. 145. Les *pronoms*, ou mots qui prennent la place des substantifs proprement dits, sont:

1.° Les *pronoms personnels* ἐγώ, σύ, auxquels appartiennent le pron. *réfléchi* οὗ, et le pron. *indéfini* τις. De ceux-là sont dérivés les pronoms *possessifs* ἐμός, σός, ἑός, ἡμέτερος, etc.

2.° Les *pronoms démonstratifs*, οὗτος, ὅδε, ἐκεῖνος, αὐτός.

3.° Le *pronom relatif* ὅς, ἥ, ὅ.

4.° Le *pronom interrogatif* τίς.

I. PRONOMS PERSONNELS.

1. Pour la première pers.		2. Pour la seconde pers.	
	SINGULIER.		
Nom.	ἐγώ, je *ou* moi,	*Nom.*	σύ, tu *ou* toi,
Gén.	ἐμέο, ἐμοῦ, μου	*Gén.*	σέο, σοῦ
Dat.	ἐμοί, μοι	*Dat.*	σοί
Acc.	ἐμέ, με	*Acc.*	σέ.
	DUEL.		
N. A.	νῶϊ, νώ	*N. A.*	σφῶϊ, σφώ
G. D.	νῶϊν, νῷν	*G. D.*	σφῶϊν, σφῷν
	PLURIEL.		
Nom.	ἡμεῖς, nous,	*Nom.*	ὑμεῖς, vous,
Gén.	ἡμέων, ἡμῶν	*Gén.*	ὑμέων, ὑμῶν
Dat.	ἡμῖν	*Dat.*	ὑμῖν
Acc.	ἡμέας, ἡμᾶς.	*Acc.*	ὑμέας, ὑμᾶς.

REMARQUES.

1. μου, μοι, με sont enclitiques, ce que peuvent aussi être les cas obliques de σύ. Il n'y a que les prépositions, disent les grammairiens, comme Apollon. π. ἀντων. p. 312, C, après lesquelles les enclitiques ne puissent figurer (1). Cependant quelquefois les pronoms sont enclitiques là où ils devraient être accentués, à cause d'une opposition, ex.: *Il.* φ, 226, ἤ κέν με δαμάσσεται, ἤ κεν ἐγὼ τόν (2). Les enclitiques se mettent aussi devant. Voy. §. 58.

---

(1) Voy. §. 31, p. 98, not. 3.

(2) Herm. *ad* Soph. *Phil.* 47, 520; ma note *ad* Eurip. *Heracl.* 64

2. Au *nominatif* le dialecte éolien-dorien avait ἐγών (éol. ἔγων (1), qu'Homère emploie aussi, mais seulement devant des voyelles (2), ex.: *Il.* γ', 188, etc. Dans Aristophane, *Lysistr.* 982, *Acharn.* 748, les Lacédémoniens et les Mégariens l'emploient; les Béotiens disaient ἰών (3). Au lieu de σύ, les Eoliens et les Doriens disaient τύ, et changeaient généralement σ en τ, les Béotiens τού et τούν (4). *Cf.* p. 63.

Pour donner aux pronoms plus de force, les Doriens et les Eoliens ajoutaient à tous les cas —η, comme en latin —*met*, dans *egomet*, ou —νη, ex.: ἐγώνη, ἐμεύνη, ἐμίνη ou ἐμίννη (5). De même τύνη (Lacon. τούνη dans Hésych.), qui se rencontre aussi dans le dialecte homérique *Il.* έ, 485; Hés. Ἔργ. 10, τίνη pour σοί (6). Les Attiques ajoutaient —γε, en reculant l'accent, ἔγωγε, σύγε, tandis que les Doriens disaient —γα, ἐγώνγα, Arist. *Lysistr.* 986, 990; en béotien ἴωγα et ἴωνγα, pour ἔγωγε, dans un fragment de Corinne (7), et τύγα, Théocr. 5, 69 (72); τούγα pour σύ γε, *Apoll. l. c.* p. 329, C.

3. Au *génitif* on ne trouve que ἐμέο, et non μεο, et chez les poètes épiques et lyriques ἐμεῖο et σεῖο; de plus, ἐμέθεν (8), σέθεν (§. 87, p. 207 (9), le dernier aussi chez les tragiques, ex.: Eur. *Alc.* 52, 291; il ne rejette jamais l'accent chez Homère, étant allongé de ἐμέο et σέο. ἐμοῦ n'est chez Homère que le génitif de ἐμός (10). De même que le dialecte attique contractait —έο en οῦ, de même l'ionien, l'éolien et le dorien le contractaient en —εῦ, ἐμεῦ, σεῦ (Hérod. 1, 45), dor. τέο, τεῦ (11). Le dialecte dorien avait encore d'autres formes, τεῦς, Théocr. 2, 126; 5, 39; 11, 52 (12), et τεοῦς, Théocr. 11, 25, *ubi vid.* Valck. 18, 41 (13); de plus, ἐμέος, ἐμεῦς, ἐμείω, ἐμείως, ἐμῶς; τέος, τίος, τέους, τεοῦ, τίω, τίως, qu'Apollonius *loc. cit.* p. 355 *sqq.* cite d'après Epicharme, Sophron et Rhinthon. On rencontre aussi dans Homère *Il.* θ', 37, 468, la forme du génitif τεοῖο, venant de σύ, qui est moins une leçon fau-

(1) Apollon. π. ἀντων. p. 324, B. Schæf. *ad* Greg. p. 249.

(2) Apoll. *l. c.* p. 323, B, C.

(3) Apoll. *l. c.* p. 324, B, C.

(4) Apoll. *l. c.* p. 324, B; 329, C.

(5) *Ad* Hesych. t. I, p. 1290, 15. Kœn. *ad* Greg. p. (124) 268, 93.

(6) Kœn. *ad* Greg. p. (123) 267. Valck. *ad Adoniaz.* p. 285.

(7) Fisch. II, p. 203. Apollon. *l. c.* p. 325, A.

(8) La forme μέθεν [qu'avait donnée M. Matthiæ dans sa première édit. GL.] ne se présente, je crois, nulle part. Le datif épique τοι n'est pas mentionné, quoique employé par Hérodote. τεΐν se rencontre dans une très ancienne inscription mentionnée par Hérodote, V, 60. Dans ἐμίν et τίν, l'ι est long, et aucun des deux n'est enclitique: ils s'emploient comme enclitiques au lieu de μοί et τοί, même chez les écrivains doriens. Cette remarque est d'Hermann; il observe encore que c'est aussi le cas de l'acc. τύ, qui est une enclitique, tandis que τέ et τίν sont emphatiques. Blomfield.

(9) Apoll. *l. c.* p. 343, B, C, qui cite aussi μεθέν, tiré de Sophron.

(10) Apoll. *l. c.* p. 357, B.

(11) Apoll. *l. c.* p. 356, B.

(12) Apoll. *l. c.* p. 356, A, *ad* Gregor. p. 249.

(13) Valck. *ad* Theocr. 10, *id* p. 62. Voy. d'autres formes doriennes *ap.* Valck. *ad* Theocr. *Adoniaz.* p. 301 *sq.*

tive pour τεεῖο (1), que le résultat d'une grande ressemblance entre le gén. du pron. pers. et celui du pronom possessif (2). [De σός vient σεοῖο, *possess.*, de σύ, τύ, τεοῖο, *personnel.*]

4. Au *datif* les Eoliens et les Doriens disaient aussi ἐμίν (ἐμίνγα, *Rem.* 2 (3)), τίν (Théocr. 2, 11), mais seulement comme ὀρθοτονούμενον, et non comme enclitique: l'ι est long dans Théocr. 15, 89; 3, 33; bref dans Pindare (4); de plus τεΐν (non enclit.) (5), qu'Homère emploie aussi *Od.* δ', 620, λ', 559, ὁ', 119; *Il.* λ', 201. Au lieu de l'enclitique σοί, les épiques, de même qu'Hérodote (ex.: 1, 9, 38) et Pindare, employaient τοι. Cependant *Il.* ὁ', 428, dans σῦ τοι, τέκνον ἐμὸν, δέδοται πολεμήϊα ἔργα, on s'attendrait à voir ce pronom accentué, puisque τοι est opposé à Mars (voy. *Rem.* 1), et que dans l'*Od.* ὁ', 27, nous trouvons τοίγε accentué (6). De τίν, ἐμίν, est venu τίνη, et le tarentin ἐμίνη. Les Doriens accentuaient ἔμοι, et les Béotiens disaient ἐμύ (7).

A l'*accus.* les Doriens disaient aussi τύ pour σέ, mais seulement enclitique; du reste, τέ, ex.: Théocr. 1, 5, 11, et τίν, ex.: Pind. *Pyth.* 8, 97; Théocr. 11, 39, 55 (8). Autres formes, ἐμεί, τεί dans Apollon. *loc. cit.* p. 366, B. C., 380, C.

5. Au *duel* la forme νῷ, νῷν, σφῷ, σφῷν est attique. D'autres omettent l'ι souscrit, parce qu'il est retranché par apocope (9). On écrit de même au datif σφῷν et σφῶν, comme dans Esch. *Prom.* 12; Eur. *Phœn.* 474; *Ion.* 1579, où l'édition Aldine a σφὼ, σφῶν, sans ι souscrit (10).

6. Au *pluriel* ἡμεῖς et ὑμεῖς paraissent dériver de ἡμέες et de ὑμέες. Pour ἡμεῖς les Eoliens et les Doriens disaient ἄμες ou ἅμες, et ἄμμες, qui est également homérique, *Il.* ψ', 432, etc.; au lieu de ὑμεῖς, ils disaient ὑμές, et ὔμμες, le dernier aussi dans l'*Il.* ά. 276 (11).

7. Au *génitif plur.* les poètes l'allongent aussi en ἡμείων, ὑμείων. Les Eoliens et les Doriens changeaient, comme d'ordinaire, le ἡ en α, ἀμέων, ἀμῶν et ἄμμων (12).

---

(1) Heyne, *Obss.* 5, p. 419.
(2) *Gazette littér. d'Iéna*, 1809, n.° 247, p. 158 *sq.*
(3) Kœn. *ad* Gregor. p. (122 *sq.*) 266 *sq.* Fisch. II, p. 205, 209.
(4) Herm. *de Dial. Pind.* p. 263.
(5) Apoll. *l. c.* p. 365, B.
(6) Apoll. *l. c.* p. 364, C. Herm. *l. c.* *Cf. Schol. Ven. ad Il.* ά, 76.
(7) Apoll. *l. c.* p. 364, B; 365, B, C. Sur τίνη, voy. Valck. *ad* Theocr. *Adon.* p. 285.
(8) Apoll. *l. c.* p. 328, 366, C. Gregor. p. (290) 615, cite aussi τέ. Il faut d'après cela rectifier une note de Toup *ad* Theocr. *Adon.* p. 389 (365, Heind.)
(9) Piers. *ad* Mœr. p. 265 *sq.* Beck. *ad* Aristoph. *Av.* 15. Fisch. II, p. 201. Voy. surtout Apollon. *l. c.* 369, 370 *sqq.* Eustath. *ad Il.* έ, p. 541, 9. Buttmann, *Lexil.* I, p. 49 *sqq.*
(10) Dawes, *Misc. cr.* p. 238. Valck. *ad Phœn.* 463. Pierson. *ad* Mœr. p. 300.
(11) Apoll. *l. c.* p. 378 *sq.*, qui cite aussi le béotien οὐμές, p. 379, C. Eustath. *ad Il.* ρ', p. 1112, 39. Gregor. p. (110) 238. Schweigh. *ad* Athen. II, p. 72. Fisch. II, p. 206, 210.
(12) Apollon. *l. c.* p. 381, A, B, qui, *ib.* et p. 382, cite les formes éo-

8. Au *datif* du pluriel on écrivait aussi ἡμίν (1) et ὑμίν, comme pronom enclitique, et avec la dernière syllabe brève, ἧμιν, ὗμιν, ex.: *Il.* δ', 415, *Od.* ύ, 272, surtout dans Sophocle, *OEd. T.* 921, 1038; *Antig.* 308 (2). Dans l'ancien dialecte et chez les Éoliens et les Doriens on disait aussi ἁμῖν, ἅμιν, ἁμίν, ἄμμι (*Il.* ά, 384 *et passim.; Od.* ά, 123), ὕμιν, ὔμμι et ὕμμι, et aussi avec le ν ἐφελκυστικόν, ἄμμιν, ὔμμιν. (*Il.* ν', 379 *et passim.; Od.* ά, 376) (3).

9. A l'*accus. plur.* les Doriens disaient ἁμέ (Apoll. *l. c.* p. 387, A), ἁμέ et ἄμμε, ἄμμε, le dernier, qualifié d'éolien par Apollonius, *loc. cit.*, *Il.* ά, 59, ή, 292, *Byzant. Decr. ap.* Demosth. *Pro cor.* p. 256, 3; Théocr. 11, 42 (4). Au lieu de ἄμμες, dans Théocrite, 29, 2, Brunck a eu raison de substituer ἄμμε. Les Doriens disaient de même ὑμέ, et les Éoliens ὔμμε, d'après Apollon. *l. c.* B. Sophocle a aussi ὔμμε dans un chœur de l'*Antigone*, 846.

§. 146. Αὐτός, ή, ό, s'emploie pour la troisième personne; cependant il a la signification propre d'un pron. et du français *lui*, *elle*, *le*, *la*, *le* (*illud*), seulement dans les cas obliques : au nomin. il signifie non-seulement *lui*, mais *lui-même*, *ipse*. Lorsqu'il est précédé de l'article, ὁ αὐτός (5), ἡ αὐτή, τὸ αὐτό, il signifie *le même*, *idem*. Cette locution est souvent contractée par la crase, ἁὐτός, §. 54, 1 (6), (ion. ὡὐτός), ταὐτοῦ, ταὐτῷ, ταὐτόν, ταὐτό (ion. τὠὐτοῦ, τὠὐτῷ, τὠὐτόν), pour ὁ αὐτός, τοῦ αὐτοῦ, τῷ αὐτῷ, τὸν αὐτόν, τὸ αὐτό. Au lieu de ταὐτό, neutre, on trouve plus fréquemment ταὐτόν, Eur. *Hec.* 299, etc. (7). Les Ioniens intercalaient un ε avant la terminaison à la syllabe finale des cas

---

liennes ἀμμέων, ὑμμέων, et les formes béotiennes ἁμίων et οὑμίων. Fisch. II, p. 206.

(1) Brunck. *ad* Eur. *Phœn.* 777.

(2) Apollon. *l. c.* p. 383 *sqq.* Valck. *ad* Eurip. *Phœn.* v. 773. Herm. *De rat. em. Gr. gr.* p. 78 *sq. ad Hec.* 109. Fisch. II, p. 207. Dans Euripide on ne trouve aucun passage certain pour ἧμιν, ὗμιν.

(3) Apoll. *l. c.* p. 380, 383 *sq.*, qui cite aussi d'après Alcée l'éolien ἀμμέσιν. Valck. *ad* Theocr. *Adoniaz.* p. 236. Fisch. II, p. 207, 210.

(4) Valck. *ad* Herod. p. 662, 79. Kœn. *ad* Greg. p. (110) 237. Fisch. II, p. 206, 207.

(5) Ὁ αὐτός se contracte chez les Att. en αὑτός. Blomf.

(6) Voyez ma note *ad* Eurip. t. VII, p. 502. Le doute, que les manuscrits aient jamais présenté ἁὐτός, est encore levé par Bekker, dans sa note *ad* Demosth. p. 11, *not. e*, p. 299, et *not. b; ad* Plat. 2, 1, p. 52, 1.

(7) Elmsl. *ad* Soph. *OEd. T.* 734, *ad Med.* 550. Thom. M. p. 834. Maitt. p. 37. Les formes ταὐτῆς, ταὐτόν, ταὐτήν, pour τῆς αὐτῆς, τὸν αὐτόν, τὴν αὐτήν, ne peuvent en aucune manière se justifier. Voy. Schæf. *ad* Greg. p. 303. Herm. *ad* Soph. *Phil.* 841.

obliques, ex.: αὐτέῳ, αὐτέην, αὐτέων, αὐτέοισι (1). Cependant chez Hérodote, les MSS. varient entre αὐτέῳ, αὐτέων, τουτέων, etc., et αὐτῷ, αὐτῶν, τούτων, etc. αὐτέῳ est sans variante 1, 133, ainsi que τουτέων, 1, 50. Au contraire, τούτων sans var. [1, 94], 4, 87, 134; αὐτῶν, 1, 94, deux fois.

Au lieu de l'acc. sing. dans les trois genres, on trouve, surtout chez les poètes, μιν (seulement enclitique, Apollon. *loc. cit.* p. 367, C), venant de ἵν, ex.: au lieu d'αὐτόν, *Il.* ά, 100, etc.; Hérod. 1, 10; 2, 102; au lieu d'αὐτήν, *Il.* ά, 29, etc.; Hérod. 2, 100; pour αὐτό, Hérod. 1, 93; 2, 37 (2); αὐτόν μιν, pour ἑαυτόν, *Od.* δ', 244. Il y a une autre forme, νιν, qui se présente dans Pindare (les MSS. balancent souvent entre μιν et νιν (3)), et exclusivement chez les tragiques. Eur. *Phœn.* 39, 41; Æsch. *Prom.* 333, pour αὐτόν. Eurip. *Troad.* 435; *Alc.* 834; *Hec.* 519; Théocr. 4, 30, 54, pour αὐτήν. Eur. *Hel.* 511; Théocr. 1, 150, pour αὐτό. De plus, pour αὐτούς, αὐτάς, αὐτά, Soph. *OEd. T.* 878; *Col.* 42; Eurip. *Iphig. T.* 330, 333; Æsch. *Prom.* 55: de même dans Pindare, au dire d'Apollon. *loc. cit.* p. 368. Dans Homère on ne trouve que μιν (4).

Remarque. Νιν paraît être pour αὐτῷ dans Orph. *Argon.* 776; Théocr. 6, 29 (5), ce qui peut conduire à laisser intacts avec Buttmann (*Ausf. Gramm.* p. 295, not. ***) les passages de Pindare, *Pyth.* 4, 63; *Nem.* 1, 99.

§. 147. Le pronom réfléchi οὗ, οἷ, ἕ.

SINGULIER.

Gén. ἕο, οὗ
Dat. οἷ
Acc. ἕ

DUEL.

N. A. σφωέ, σφώ
G. D. σφωΐν

(1) Fisch. I, p. 77.
(2) Apollon. *loc. cit.* p. 268, déclare corrects les passages d'Homère, où μιν paraît se rapporter à un neutre.
(3) Herm. *De dial. P.* p. 263. Bœckh. *ad* Pind. *Ol.* 9, 82.
(4) Heyne, *ad Il.* δ', 480.
(5) Fisch. II, p. 212, 214. Valck. *ad* Theocr. *Adoniaz.* p. 212.

PLURIEL.

Nom. σφέες, σφεῖς
Gén. σφέων, σφῶν
Dat. σφί(ν), σφίσι
Acc. σφέας, σφᾶς.

Sur le prétendu ἷ ou ἵ, voy. *Rem.* 4, *note.* Neutre σφέα.

REMARQUES.

1. Ce pronom, chez les prosateurs attiques, est le plus souvent *réfléchi*, c'est-à-dire, qu'il se rapporte au sujet de la phrase où il est, ou au sujet de la phrase précédente, lorsque la seconde est dans une étroite dépendance avec celle-ci : οὗ, Platon, *Rep.* 10, p. 614, B, p. 617, E; *Symp.* p. 174, D; Soph. *Œd. T.* 1257. οἷ, Thuc. 2, 13; 4, 28; Soph. *El.* 929. ἕ, Plat., *Rep.* 10, p. 617, E; σφώ, *id. Euthyd.* p. 273, E; σφεῖς, *id. Rep.* 10, p. 600, D; Thuc. 5, 46; σφῶν, Thuc. 2, 72; Xén. *R. A.* 1, 16; σφίσι, Thuc. 1, 44; Xén. *ib.* 4, *Hist. gr.* 5, 4, 11; σφι ou σφιν, Soph. *Œd. C.* 421; Eur. *Med.* 404; σφᾶς, Plat. *Symp.* p. 174, D, 175, C; Xén. *R. A.* 2, 1. Dans Homère et Hérodote, au contraire, il est souvent pronom de la troisième personne pour αὐτός, aux trois genres; pour αὐτό, par ex., *Il.* ά, 236. De même chez les poètes attiques, comme Eschyle, *Prom.* 453, 457; Soph. *Aj.* 906; Eur. *Bacch.* 231, ainsi que dans Thucydide, 6, 61, où cependant σφᾶς est peut-être intercalé, et dans Xén. *Cyrop.* 3, 2, 26; *Anab.* 5, 4, 33.

2. Ce pronom se prononçait au singulier avec le digamma (1), même chez Homère. Voy. §. 9. *Rem.*

3. Les Ioniens et les Doriens contractaient aussi ἕο en εὗ, *Il.* ύ, 464, ώ, 293; Hérod. 3, 135, et en faisaient une enclitique, *Il.* ξ', 427, ό, 165. (Voy. cependant *ib.* 181) (2). Les poètes allongeaient aussi la première syllabe, εἷο, *Il.* δ', 400, comme ἐμεῖο, σεῖο. De même ἕθεν, comme ἐμέθεν, σέθεν. (Mais οἷο, *Il.* γ', 333, est le génitif du pronom possessif ὅς pour ἑός, comme ἑοῖο, de ἑός, d'où vient aussi ὅν, ex. : ὃν φίλον υἱόν.) Les Éoliens disaient ἑοῦς et ἑοῦ, comme τεοῦς et τεοῦ (3).

4. Au lieu de οἱ, Homère dit aussi ἑοῖ, *Il.* ν', 495, *Od.* δ', 66; ἑὲ pour ἑ, *Il.* ώ, 134, ύ, 171. De même ἑεῖο, pour εἷο, c'est-à-dire, ἕο, οὗ, Apoll. Rh. 1, 1032, *ubi v.* Br. Apollonius, p. 366, A, cite une autre forme ἷν ou ἵν, d'après Hésiode, ἶν δ' αὐτῷ θανάτου ταμίης, par analogie avec τίν, §. 145, *Rem.* 4; et ἑίν (comme τείν), d'après Antim. et Corinne (4).

---

(1) Apoll. π. ἀντων. p. 358, B; 366, A; 367, A.

(2) Apoll. *l. c.* p. 357, B.

(3) Apoll. *l. c.* 358, B. Maitt. p. 425. Valck. *ad* Theocr. *Adoniaz.* p. 279, *c.*

(4) Ruhnk. *Ep. crit.* 114, *ad* Greg. Cor. p. 84, *ed.* Schæf. De ce même ἶν, Apollon. *loc. laud.* p. 330, B. (*Cf.* p. 268, C; 270, B; 272, B, 329, C, *sq.* 336, C. Gœttling. *ad* Theodos. p. 233), cite un nominatif ἷ ou ἵ, comme pronom de la troisième personne, d'après l'*Œnomaus* de Sophocle; mais le passage est corrompu.

σφῶϊν ne rejette jamais le ν, Apoll. *l. c.* p. 374, C.

5. σφέων, aussi bien que ἡμέων, ὑμέων, est allongé par les poètes en σφείων, *Il.* έ, 626, ce qui était aussi éolien et dorien (1).

6. σφι se trouve dans Homère, mais les tragiques paraissent n'avoir dit que σφιν, parce qu'il ne se trouve aucun passage où le mètre ait exigé une brève (2). Il se présente très rarement comme datif du singulier, Hom. *Hymn. in Pan.* 19, 19 (et non 30, 9). Æsch. *Pers.* 756; Soph. *OEd. C.* 1490, peut-être aussi Pindare, *Pyth.* 9, 206 (3).

7. Au lieu de σφέας, Homère a σφεῖας, *Od.* ν', 213 (4), et l'enclitique σφας, *Il.* έ, 567, ainsi que σφέων et σφέας, ex. : *Il.* σ', 311, β', 96.

Hérodote a le neutre σφέα, 1, 89; 3, 111; 4, 25; 8, 36, et vraisemblablement aussi 3, 53. *Cf.* Euseb. *Præf. Ev.* 9, 41, p. 457, C.

8. On trouve encore chez les poètes la forme σφέ, abrégée de σφωέ, qui est tantôt comme acc. plur. des trois genres, au lieu de αὐτούς, αὐτάς, αὐτά, *Il.* λ', 111; Æsch. *Ag.* 1277; Soph. *OEd. C.* 1123; Eur. *Andr.* 19; Théocr. 4, 3; tantôt comme acc. sing. pour αὐτόν, αὐτήν, αὐτό, Æsch. *Prom.* 9, *Sept. ad Th.* 647; Soph. *OEd. R.* 780; *Aj.* 51, 74; *Trach.* 121, 234, 463, 880; *Antig.* 44; Eurip. *Phœn.* 1671; *Med.* 33; et comme réfléchi pour ἑαυτόν, Eschyle, *Sept. ad Th.* 619, Soph. *Trach.* 166 (5).

9. Différences de dialectes: le syracusain ψίν, ψέ, le dernier dans Théocrite 4, 3 (6). Les Lacédémoniens et les Béotiens disaient ψίν, qu'emploie aussi Callimaque *H. in Dian.* 125, 213 (7). ἄσφι et ἄσφε étaient des formes éoliennes (8).

§. 148. Le génitif ἐμέο, σέο, ἕο, venant des pronoms ἐγώ, σύ, οὗ, se compose avec le pronom αὐτός, et cela à tous les cas, excepté au nominatif.

ἐμαυτοῦ,	ῆς,	οῦ	σεαυτοῦ,	ῆς,	οῦ	ἑαυτοῦ,	ῆς,	οῦ
ἐμαυτῷ,	ῇ,	ῷ	σεαυτῷ,	ῇ,	ῷ	ἑαυτῷ,	ῇ,	ῷ
ἐμαυτόν,	ήν,	ό	σεαυτόν,	ήν,	ό	ἑαυτόν,	ήν,	ό,

(1) Apoll. *l. c.* p. 382, B, C.

(2) Apoll. *l. c.* p. 374, C, 385, A, B. Elmsl. *ad* Eur. *Med.* 393. *Cf.* §. 41, *Rem.* 2. — Au sujet de σφί et σφισί, qui tous deux se trouvent dans Hérodote, mais le dernier sans comparaison plus rarement que l'autre, mon ami, M. le D. Apetz, a remarqué que σφίσι, dans cet écrivain, est presque toujours *réfléchi*, mais σφι employé comme pronom de la troisième personne, observation qui jusqu'à présent s'est confirmée pour moi à très peu d'exceptions près, et qu'il développera mieux lui-même par une note dans l'éd. d'Hérodote de Teubner.

(3) Thom. M. p. 825 *sq.* Reisig. *Comm. exeg. in OEd. Col.* 1484.

(4) Apollon. *loc. cit.* p. 387, B, montre que σφας s'employait aussi comme enclitique, ce que nie Elmsley *ad* Eur. *Med.* 1345.

(5) Brunck. *ad* Æsch. *Prom.* 9. Valck. *ad Hipp.* 1253.

(6) Apoll. *l. c.* p. 382, C; 386, B; 388, A. Gregor. p. (116) 153 *sq.*

(7) Schweigh. *ad* Athen. t. V, p. 179.

(8) Apoll. *l. c.* p. 386, B; 388, B.

pour ἐμέ' αὐτοῦ, etc., signifiant *de moi, de toi, de soi-même.* Au lieu de σεαυτοῦ, ἑαυτοῦ, etc., on dit aussi σαυτοῦ, ῆς, σαυτῷ, ῇ, etc.; αὑτοῦ, ῆς, αὑτῷ, ῇ. Au pluriel, les deux premiers se déclinent chacun de leur côté, comme deux mots distincts:

ἡμεῖς, ὑμεῖς αὐτοί, —αί, ἡμῶν, ὑμῶν αὐτῶν,
ἡμῖν, ὑμῖν αὐτοῖς, —αῖς, ἡμᾶς, ὑμᾶς αὐτούς, —άς.

Le troisième se décline comme un seul mot: ἑαυτῶν, ἑαυτοῖς, ἑαυτούς, —άς; ex.: Hérod. 1, 93; Platon, *Phæd.* c. 25. Cependant on dit aussi σφῶν αὐτῶν, σφίσιν αὐτοῖς, —αῖς, σφᾶς αὐτούς, άς, au lieu de quoi σφῶν ἑαυτῶν serait fautif (1). ἡμᾶς ἑαυτούς, Hérod. 6, 12, doit se changer en ἡ — αὐτούς, d'après plusieurs manuscrits; et dans Platon, *Phæd.* p. 78, B, δεῖ ἡμᾶς ἀνερέσθαι ἑαυτούς, il faut voir dans ἡμᾶς l'acc. du sujet et faire régir ἑαυτούς par ἀνερέσθαι.

Remarque 1. En principe la composition avec ce pronom ne devrait avoir lieu que pour le génitif; mais il résulte d'un usage arbitraire que ἐμέο se composait aussi avec le dat., l'acc. sing. et avec le plur. de αὐτός. Voy. Apoll. π. ἀντων. p. 351. De ἐμέο αὐτοῦ, par la crase de οα, résulta la récente forme ionienne ἐμεωυτοῦ, comme σεωυτοῦ, ἑωυτοῦ, Hérod. 1, 35, 42, 45, 87, 108; 2, 17; 3, 36, etc.; ἐμεωυτόν, *id.* 1, 42; 2, 143. On écrivait aussi ἐμωυτοῦ, etc., mais non ἐμωυτόν, Apoll. *l. c.* p. 354, B, C. Les points sur l'υ qu'on trouve ordinairement dans les éditions, ἐμεωϋτοῦ, etc., proviennent de l'habitude qu'avaient les copistes de marquer chaque υ de semblables points.

Remarque 2. Chez les Attiques sont simplement pronoms *réfléchis* ceux qui se rapportent à la même personne que celle qui sert de sujet au verbe, sans que αὐτός leur donne une force particulière, ἔτυψα ἐμαυτόν, *je me frappai;* ἔτυψας σεαυτόν, ἔτυψεν ἑαυτόν (de même que les Anglais disent *I wash myself*). Dans Homère, au contraire, αὐτός a ordinairement un sens énergique, ex.: *Il.* ζ', 490, τὰ σ' αὐτῆς (τὰ σὰ ἀ.) ἔργα κόμιζε, *tua ipsius opera cura; Il.* ά, 271, καὶ μαχόμην κατ' ἔμ' αὐτὸν ἐγώ, *per me ipse;* ξ', 162, εὖ ἐντύνασα ἓ αὐτήν, *après qu'elle se fut parée elle-même, et non pas une autre.* Voilà pourquoi Homère l'emploie aussi quand le verbe est à une autre pers., *Il.* ί, 324, κακῶς δ' ἄρα οἱ πέλει αὐτῇ (au lieu du simple αὐτῇ, parce que chez lui σῦ, οἷ, ἕ est pronom de la troisième personne); *Od.* δ', 667, ἀλλὰ οἱ αὐτῷ Ζεὺς ὀλέσειε βίην, *à lui-même,* tandis qu'il paraissait aller pour la perte d'autres personnes. De plus, au lieu de ces pronoms, il y a chez lui écrit en deux mots, ἔμ' αὐτόν, ἓ αὐτήν, de même qu'il divise souvent les deux pronoms, ἐμεῦ περιδώσομαι αὐτῆς. κακὸν δ' ἄρα οἱ πέλει αὐτῇ; ou bien il place αὐτόν devant le pronom personnel, comme *Od.* δ', 244, αὐτόν μιν πληγῇσιν ἀεικελίῃσι δαμάσσας, comme

(1) Thom. M. p. 826 *sq.*

αὐτῷ μοι, Hérod. 2, 10. *Cf.* 4, 134 ; 7, 38 ; αὐτήν —μιν, Hérod. 1, 205, où τὴν βασιλ ηΐην est en opposition (1). Les Attiques faisaient la même chose, lorsque αὐτός, *ipse*, renfermait un sens énergique, cas dans lequel les pronoms se rapportent souvent à une personne différente du sujet du verbe, comme Soph. *OEd. C.* 951 *sq.* εἰ μή μοι (μὴ 'μοί) πικρὰς αὐτῷ τ' ἀρὰς ἠρᾶτο καὶ τὠμῷ γένει. Lysias, p. 7, τοὺς παῖδας τοὺς ἐμοὺς ᾔσχυνε καὶ ἐμὲ αὐτὸν ὕβρισε. Plat. *Gorg.* p. 472, B., ἐγὼ δὲ ἐὰν μὴ σὲ αὐτὸν μάρτυρα παράσχωμαι. et à l'inverse Soph. *Phil.* 1314 *sq.* ἥσθην πατέρα τε τὸν ἐμὸν εὐλογοῦντά σε, Αὐτόν τ' ἐμέ (αὐτόν τέ με). *Alcib.* 1, p. 105, A, νῦν δὲ ἕτερα αὖ κατηγορήσω διανοήματα σὰ πρὸς αὐτόν σε. *Cf. Cratyl.* p. 384, A ; Xén. *Cyr.* 3, 1, 9 ; Démosth, p. 1291 ; et séparés dans Æschyl. *Choeph.* 273 *sq.* αὐτὸν δ' ἔφασκε τῇ φίλῃ ψυχῇ τάδε Τίσειν μ' ἔχοντα πολλὰ δυστερπῆ κακά. Dans aucun de ces cas, ἐμὲ αὐτὸν, σὲ αὐτόν, etc., ne sont pour ἐμαυτόν, σεαυτόν, comme le pensent Abresch *ad* Æsch. *Choeph.* 137, et Schneider *ad* Xenoph. *loc. cit.* Quand le pronom personnel est placé après, il est toujours enclitique, αὐτῷ μοι, et non αὐτῷ ἐμοί (2) : mais ἐμοί, σοί, non enclitiques, se mettent aussi devant, ex. *Il.* π', 12, ἠέ τι Μυρμιδόνεσσι πεφαύσκεαι ἢ ἐμοὶ αὐτῷ ; *ib.* ὑ, 231, σοὶ δ' αὐτῷ μελέτω ; *Od.* τ', 288, ὤμνυε δὲ πρὸς ἔμ' αὐτόν.

Remarque 3. On trouve souvent, surtout dans les anciennes éditions, αὐτοῦ, αὐτῷ, αὐτόν, où l'on aurait attendu αὑτοῦ, pour ἑαυτοῦ ; souvent aussi les manuscrits balancent entre les deux formes. Le plus fréquemment, on trouve écrit αὑτοῦ dans les anciennes éditions, comme les aldines, si ce mot renferme de la force, cas dans lequel on emploierait aussi les réfléchis de la première et de la seconde personne, et au contraire, αὐτοῦ, αὐτῷ, lorsqu'il n'y a aucun sens marquant ; ex. Soph. *Aj.* 967, ἐμοὶ πικρὸς τέθνηκεν, ἢ κείνοις γλυκύς, αὑτῷ δὲ τερπνός ; *ib.* 1366, ἦ πανθ' ὅμοια πᾶς ἀνὴρ αὑτῷ πονεῖ. Τῷ γάρ με μᾶλλον εἰκὸς ἢ 'μαυτῷ πονεῖν ; *El.* 803, τά θ' αὑτῆς καὶ τὰ τῶν φίλων κακά, *leurs propres douleurs.* Au contraire, *OEd. C.* 1396, οὕνεκ' Οἰδίπους τοιαῦτ' ἔνειμε παισὶ τοῖς αὐτοῦ γέρα, *à ses enfants*, et non *à ses propres enfants*, comme Eur. *Alc.* 85, πόσιν εἰς αὑτῆς (3).

§. 149. Des cas obliques des pronoms *personnels* ἐγώ, σύ, οὗ, et du nominatif du pluriel et du duel, ἡμεῖς, ὑμεῖς, σφεῖς, νωΐ, σφωΐ, σφέ, sont dérivés les pronoms *possessifs*, qui, dans leur signification, correspondent aux génitifs des pronoms personnels. Ils se déclinent tout-à-fait comme les adj. en ος à trois terminaisons.

---

(1) Apollon. *de Synt.* 2, 19, p. 140 *sq. ed.* Bekk. π. ἀντ. p. 315, C. Reiz. *ap.* Wolf. *ad* Hesiod. *Theog.* 470. Je révoque très fort en doute ce qui est dit dans les notes *ad* Greg. Cor. p. 84, 86, *ed.* Schæf., que dans οἱ αὐτῷ, μιν αὐτόν, il faut regarder αὐτῷ, αὐτόν, comme superflu.

(2) Heind. *ad* Plat. *Phædon.* p. 154. *Cf.* Apoll. π. ἀντων. p. 313, B.

(3) Voy. ma note *ad* Eur. *Iphig. A.* 800, dans les *Addend.* t. VII, p. 508, *ad* p. 368, vs. 10, *a fine. Cf.* Buttmann. *Exc. ad Demosth. Mid.* p. 140.

ἐμός, ή, όν, *mon*, *ma*, *mon* (*meum*).
σός, ή, όν, *ton*, *ta*, *ton* (*tuum*).

Remarque. Du dorien τύ, acc. τέ, vient τεός, τεή, τεόν, *Od.* γ', 122; *Il.* ξ', 249; Théocr. 2, 116; Æschyl. *Prom.* 162, dans le dialogue, et d'ailleurs dans les chœurs de Soph. *Ant.* 604; Eur. *Heracl.* 914. Les Béotiens disaient τιός, qui se contractait aussi en τεύς (1).

ἑός, ἑή, ἑόν (Fεός, Apoll. *l. c.* p. 396, B, C), *son*, *sa*, *son* (*suum*), au singulier, seulement chez les écrivains ioniens et doriens, ainsi que chez les poètes.

Remarque 1. Au lieu de ἑός, il y avait aussi la forme abrégée ὅς, *Il.* γ', 333; ζ', 170; Hérod. 1, 205. Ni l'une ni l'autre ne se rencontrent jamais chez les prosateurs attiques (car dans Platon, *Rep.* 3, p. 394, A. τὰ ἃ δάκρυα est une imitation d'Homère, *Il.* ά, 42), chez les poètes attiques rarement (2) (par ex., dans le dialogue, ὧν, Æsch. *Th.* 643; Soph. *Aj.* 442; *Œd. C.* 1639; *Trach.* 266; τὸν ὅν, dans le chœur, *ibid.* 525; ἑῶν, Eur. *El.* 1215, mais suspect).

Remarque 2. Ἑός, ὅς, est aussi bien que οὗ, οἷ, ἕ, pronom *réfléchi* et pronom de la troisième personne au singulier. Hésiode, Ἔργ. 57 *sq.*, l'emploie comme pronom au pluriel : ᾧ κεν ἅπαντες Τέρπωνται κατὰ θυμὸν, ἑὸν κακὸν ἀμφαγαπῶντες, pour σφέτερον. Voy. Apoll. π. ἀντων. p. 403, B, C.

σφωΐτερος, α, ον, *vos deux*, n'est qu'une fois, *Il.* ά, 216 : χρὴ μὲν σφωΐτερόν γε, θεά, ἔπος εἰρύσασθαι.

Remarque. Dans Apollonius de Rhodes, ce pronom, sans doute d'après l'exemple des anciens poètes, est employé comme pronom possessif de la troisième personne au singulier et au pluriel, 1, 653 : σφωϊτέροιο τοκῆος, *de son père* (d'Æthalides). *Cf.* 2, 543; 3, 335, 600 : et au lieu de σός, 3, 395 (3).

νωΐτερος, ρα, ρον, *nos deux*, n'est usité que chez les poètes ion., *Il.* ό, 39; *Od.* μ', 185 (4).

ἡμέτερος, ρα, ρον, *notre*.

Nota. A sa place, on disait aussi, dans le dialogue, ἁμός, selon le dialecte dorien, *Il.* ζ', 414; θ', 178; π', 830. Pind. *Ol.* 10, 10; Théocr. 5, 108; Æsch. *S. c. Th.* 656; *Eum.* 437; Soph. *El.* 279, 588, 1496; Eurip. *Androm.* 582 *El.* 558. Il s'employait aussi pour ἐμός, comme ἡμεῖς

---

(1) Apoll. π. ἀντων. p. 394 *sq.*

(2) Ὅς pour ἑός se rencontre quelquefois chez les tragiques, voy. ma note *ad* Æsch. *Agam.* 519. Blomf.

(3) Brunck. *ad* Apoll. Rh. 1, 643. Heyne *ad Il.* ά, 216. Eichstædt *De carm. Theocr. ind.* p. 44. Buttm. *Lexil.* 1, p. 51 *sq.*

(4) Buttm. *Lexil. loc. cit.*

pour ἐγώ, Pind. *Pyth.* 3, 72 (1). Les Éoliens disaient aussi ἄμμος et ἀμμέτερος (2).

ὑμέτερος, ρα, ρον, *votre*.

Nota. Aussi ὑμός, ή, όν, *Il.* έ, 489; *Od.* ά, 375; Pind. *Pyth.* 7, 15. Théocr. 22, 173, seulement chez les poètes ioniens et doriens.

σφός, ή, όν, et σφέτερος, ρα, ρον, | *votre*, au pluriel; le premier *Il.* ά, 534; δ', 162; λ', 90; ξ', 202, 303; *Od.* ά, 34; β', 237. Σφέτερος est aussi attique, Thuc. 1, 5; 2, 12; 7, 75. Il est employé aussi par les poètes récents, comme les Alexandrins, pour les pronoms possessifs de la première et de la seconde personne du pluriel, et même pour ἐμός, par l'auteur du petit poème attribué à Théocrite, 25, 163 (3).

II. PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

§. 150. Les pronoms *démonstratifs* en grec sont ὅδε, ἥδε, τόδε et οὗτος, αὕτη, τοῦτο, *hic*, *hæc*, *hoc*, et ἐκεῖνος, ἐκείνη, ἐκεῖνο, *ille*, *illa*, *illud*.

1.° ὅδε se décline tout-à-fait comme l'article, auquel on ne fait qu'ajouter à tous les cas l'enclitique δε pour fortifier le sens. Au lieu de δε, chez les Attiques (en prose, et chez les comiques, mais non chez les tragiques; Musgr. *ad* Eur. *Ion.* 703), on ajoutait aussi à l'article la syllabe δί, ὁδί, ἡδί, τοδί, ce qui équivaut à-peu-près à *hicce* des Latins, ou à *dieser da* des Allemands (4).

Remarque 1. Homère ajoute la désinence de la déclinaison à δε, τοῖσδεσι, *Od.* φ', 93; τοῖσδεσσι, *Il.* κ', 462; *Od.* β', 47, 165; κ', 268; ν', 258. — Au lieu de τῇδε, qui s'employait adverbialement, *ici*, *par ici*, les Éol. disaient τυίδε, comme dans ce vers de Sapho, ἀλλὰ τυίδ' ἐλθέ —— (Voy. Sapph. *fr.* p. 7); quelques races doriennes; τεῖδε (τεῖνδε), comme εἶ, πεῖ, pour ᾗ, πῇ, et c'est ce que présentent plusieurs MSS. de Théocrite, 5, 32, 67; 8, 40 (5).

---

(1) Brunck, *ad* Eurip. *Androm.* 1175, distingue ἀμός, pour ἡμέτερος, de ἀμός pour ἐμός. *Cf.* Fisch. II, p. 227. L'idée ci-dessus est émise par Apollon. *loc. cit.* p. 402, C. *Cf.* Markl. *ad* Eur. *Iph. A.* 1455; Blomfield, *Gloss. Æsch. Theb.* 413.

(2) Apoll. *l. c.* p. 404, A. *Cf.* 381, C.

(3) Thom. M. p. 827. Brunck. *ad* Æsch. *Prom.* 9. Eichstædt *De carm. Theocr. ind.* p. 43 *sq.*

(4) Fisch. I, p. 345; 2, 217.

(5) Valck. *Ep. ad* Rœver. p. 32.

Remarque 2. Pour τοῖσδε, les tragiques emploient aussi beaucoup τοισίδε, avec l'accent sur la pénultième, parce que l'enclitique δε attire à soi l'accent du primitif, ainsi τοῖσι, τοισίδε, comme τοῖος τοιόσδε, τόσος, τοσόσδε (1).

2.° οὗτος se décline de la manière suivante :

	Sing.				Plur.		
	m.	f.	n.		m.	f.	n.
N.	οὗτος,	αὕτη,	τοῦτο	*N.*	οὗτοι,	αὗται,	ταῦτα
G.	τούτου,	ταύτης,	τούτου	*G.*		τούτων	
D.	τούτῳ,	ταύτῃ,	τούτῳ	*D.*	τούτοις,	ταύταις,	τούτοις
A.	τοῦτον,	ταύτην,	τοῦτο	*A.*	τούτους,	ταύτας,	ταῦτα

Duel.

	m.	f.	n.
N. A.	τούτω,	ταύτα,	τούτω
G. D.	τούτοιν,	ταύταιν,	τούτοιν.

Remarque 1. οὗτος est résulté par allongement de ὁ, comme τοιοῦτος de τοῖος, τοσοῦτος de τόσος (2). Voilà pourquoi cette forme de déclinaison présente, avec celle de l'article, cette analogie constante, que toutes deux ont l'esprit rude et le τ à une seule et même place, et que le pronom prend ου à la première syllabe, là où l'article prend ο ou bien ω, et qu'il a αυ, quand celui-ci prend α ou η ; ex. : ὁ, οὗτος; τὸ, τοῦτο; τοῦ, τούτου; τῷ, τούτῳ; οἱ, οὗτοι, etc., et au contraire, ἡ, αὕτη; τῆς, ταύτης; αἱ, αὗται; ταῖς, ταύταις.

Remarque 2. οὗτος s'employait aussi comme exclamation vive, et comme vocatif, *hé! toi, toi çà* (3), dans le sens du latin *heus*; ex. Arist. *Vesp.* 1; ὦ οὗτος Αἴας, Soph. *Aj.* 89. On emploie, mais rarement, αὕτη de la même manière, Arist. *Thesm.* 610.

Remarque 3. Les Doriens disaient τοῦτοι, ταῦται, pour οὗτοι, αὗται, τούτας pour ταύτας, et au lieu de ταύτῃ, τουτᾷ, Epimen. *ap.* Diog. Laërt. 1, 113, ou τουτεί, Théocr. 5, 193, comme adverbe dans les cas obliques (4). Les Ioniens intercalaient souvent un ε dans la dernière syllabe devant la désinence, de même que dans αὐτός, ex. : τουτέῳ, τουτέων, Hérod. 9, 4; τουτέους, dans Hippocrate (5).

Remarque 4. Les Attiques ajoutaient à ce pronom, dans tous les cas et dans tous les genres, un ι pour le rendre plus démonstratif, alors cet ι prend l'accent, et de même qu'ils prononçaient ὁδί p. ὅδε, ils di-

---

(1) Elmsl. *ad Med.* 1262.
(2) Apoll. π. ἀντ. p. 331, B.
(3) Apollon. *loc. cit.* p. 285, B.
(4) Kœn. *ad* Greg. p. (167) 365. Apoll. *l. c.* p. 332, B, et dans Bekk. *Anecd.* p. 592, 7, 9. Fisch. II, p. 214.
(5) Fisch. I, p. 77.

disaient aussi οὑτοσί, αὑτηΐ, τουτουΐ, ταυτησί, Plat. *Crat.* p. 396, C. ταυτηΐ, οὑτοιΐ, Plat. *Lach.* p. 178, *extr.* (1). Au neutre, chez eux cet ι prenait la place de ο et de α: τουτί, Arist. *Vesp.* 183; ταυτί, *id. Lys.* 602; ou bien ils ajoutaient γί, venant de γε, comme τουτογί. Voy. plus bas. Pour la même raison, les Latins ajoutaient —*met*, —*te* —*pte*, —*ce*, ex.: *egomet*, *tute*, *meapte*, *hicce* (2). Aussi οὑτοσί ne s'emploie que pour une désignation absolue, et οὗτος avec rapport à un pronom relatif qui suit (3).

Au lieu de cet ι, on ajoutait, pour la même raison, γί et δί, aux cas qui finissent par une voyelle brève, ex.: τουτογί, Arist. *Lys.* 147, 941; ταυταγί, *id. Av.* 171, 445; τουτοδί, *id. Pac.* 330 (4). Aucune de ces deux formes ne se rencontre dans la haute poésie, ni dans la tragédie (5). Il faut en distinguer l'ι que les Attiques avec les Ioniens ajoutaient souvent au dat. plur., τούτοισι, ταύταισι.

Remarque 5. Quelques adjectifs, composés et allongés de οὗτος, se déclinent comme ce pronom, si ce n'est qu'ils rejettent partout le τ, ex.: τοσοῦτος, τοσαύτη, τοσοῦτο, de τόσος; τοιοῦτος, τοιαύτη, τοιοῦτο, de τοῖος; τηλικοῦτος de τηλίκος. Chez les tragiques et Aristoph. on ne trouve que τοιοῦτον, τοσοῦτον, ainsi que chez Platon, *Gorg.* p. 522, B; *Protag.* p. 352, A (6). On y joint encore l'ι paragogique, ex.: τοιουτονί, Aristoph. *Vesp.* 831; Démosth. p. 883; τοιουτοιΐ, Arist. *Lys.* 1089; τοιαυταιΐ, Æsch. p. 278; τοιαυτί, Arist. *Vesp.* 668 (7).

3.° Ἐκεῖνος se décline tout-à-fait comme αὐτός, ἐκεῖνος, ἐκείνη, ἐκεῖνο, et prend aussi l'ι paragogique, ex.: ἐκεινοσί, Aristoph. *Av.* 297; Démosth. p. 129; ἐκεινουΐ, Arist. *Pac.* 546; ἐκεινονί, *Id. Pac.* 544; *Nub.* 1096.

Nota. Au lieu de ἐκεῖνος, les Ioniens, les poètes épiques et les tragiques disaient κεῖνος, les Doriens τῆνος, α, ο, les Eoliens κῆνος (8).

III. PRONOMS INDÉFINIS,

§. 151. c'est-à-dire, pronoms qui désignent, non une personne particulière, mais une personne ou une chose en général. Ce sont en grec ὁ, ἡ, τὸ δεῖνα, *un certain*, lorsque l'on ne veut, ou qu'on ne peut nommer quelqu'un, et τις, *quelqu'un*, *un*, *on*.

---

(1) Schæf. *ad* Greg. p. 72. Apoll. *l. c.* p. 335, B; 338, B. οὑτοσίν, οὑτοισίν, etc., sont suspects. Schæf. *App. Demosth.* p. 553.

(2) Fisch. I, p. 93; II, p. 216.

(3) Ammon. p. 106.

(4) Kœn. *ad* Greg. p. (56) 134. Fisch. I, p. 93; II, p. 217.

(5) Porson. *ad* Eurip. *Med.* 157.

(6) Valck. *ad Hipp.* 1250. Schæf. *ad* Dion. Hal. p. 392. Elmsley *ad* Soph. *Œd. T.* 734.

(7) Fisch. II, p. 217.

(8) Apoll. π. ἀντ. p 333, B; 335, A; [et la note de Blomfield, t. I, p. XLVII de sa trad. de Matthiæ. GL.].

1.° ὁ, ἡ, τὸ δεῖνα, gén. τοῦ, τῆς, τοῦ δεῖνος, Démosth. p. 38, 20; dat. τῷ, τῇ, τῷ δεῖνι, *id.* 488, 23; accus. τὸν, τὴν, τὸ δεῖνα, *id.* p. 167; plur. nom. οἱ δεῖνες, *id.* p. 616, 4; gén. τῶν δείνων, *id.* p. 489, 11.

Il est quelquefois aussi indéclinable, Aristoph. *Thesm.* 622, τὸν δεῖνα, τὸν τοῦ δεῖνα (1).

2.° τὶς, neutre τὶ, gén. τινός, dat. τινί, acc. τινά, neutre τί. Duel, nom. acc. τινέ; gén. dat. τινοῖν.

Plur. nom. τινές, neutre τινά, gén. τινῶν, dat. τισί, accus. τινάς, neutre τινά.

Ce pronom, comme *indéfini*, doit se prendre toujours comme enclitique; seulement, dans les locutions φαίνομαί τις εἶναι, δοκεῖ τις εἶναι, où il a une signification plus marquée, celle d'*homme de poids*, etc. (voy. §. 487, 5), il serait plus exact de l'accentuer (2). Ce pronom ne peut pas non plus, comme enclitique, commencer une phrase, parce qu'alors il ne se trouve aucune place où ce τὶς puisse occuper le commencement, s'il est incontestablement pronom *indéfini* (3). Au contraire, il précède souvent le substantif, et suit le *comma* dans notre système de ponctuation.

Remarque 1. Le Ioniens, au lieu de τινός, τινί, etc., disaient τέο, *Od.* π', 305, et par contraction τευ, Hérod. 1, 19, 39; dat. τέῳ, Hérod. 1, 181; 2, 129; plur. gén. τέων, Hérod. 2, 175; dat. τέοις, τέοισι, Hérod. 8, 118; 9, 21 (4), entièrement enclitique. Les Att. contractaient en του, τῳ, pour tous les genres; ex.: ἀδίκημά του γυναικός, Eur. *Ion.* 336; οὔτε τῳ δίκῃ, *Andr.* 568: lequel est aussi enclitique (5). Mais au pluriel ils n'employaient que τινῶν, τισί. Les grammairiens veulent que de τινός, il se soit formé un nouveau nominatif τίος, τίου, τίῳ, et que de là soit résulté le τοῦ des Ioniens, résolu en τέο, τέῳ (6).

Remarque 2. Au lieu du neutre pluriel τινά, les Attiques disaient dans certaines locutions, surtout avec des adjectifs, ἄττα, ex.: ἄλλ' ἄττα, ἕτερ' ἄττα, τοιαῦτ' ἄττα. Dans l'Odyssée on trouve de même ἄσσα, *Od.* τ',

---

(1) Apoll. π. ἀντων. p. 335, C; *Etym. M.* p. 614, 46; par où l'on voit aussi que quelques-uns l'écrivaient en un seul mot, mais avec un double accent, τοῦδεῖνος. Τοῦ δείνατος n'est rien qu'une invention des grammairiens.

(2) L'allemand dit: *il serait mieux orthoton*, c.-à-d., ὀρθοτονούμενον, *qui a l'accent droit*, opposé à ἐγκλιτικόν, *qui incline son accent.* GL.

(3) Hermann, *De emend. rat. gr. gr.* p. 94 *sq.*, prétendait qu'il peut commencer une phrase; mais voy. ma note, *ad* Eurip. *Suppl.* 1187.

(4) Gronov. *ad* Herod. p. 63, n. 21, 31, *ed.* Wessel.

(5) Valck. *ad Phœn.* 1608. Brunck. *ad* Æsch. *S. c. Th.* 474.

(6) Fisch. I, p. 261; II, p. 220.

218. Vraisemblablement cette forme est résultée de l'ancien ἄσσα pour ἅτινα (ἅ et ὅς avec l'anc. dorien σά pour τινά; voy. §. 153, *Remarq.* 2); introduite par un usage arbitraire, elle a été distinguée aussi par l'*esprit*, à cause de la différence de l'usage (1).

§. 152. On décline tout-à-fait comme l'*indéfini* τις,

IV. LE PRONOM INTERROGATIF

τίς, neutre τί, gén. τίνος, etc., si ce n'est qu'ici l'accent, dans les cas de plus d'une syllabe, se place sur l'ι, et qu'au nominatif il prend l'accent aigu (ʹ). Dans les interrogations vives, les épiques et les comiques emploient aussi τίη (2), *quoi donc*, *pourquoi donc*, mot auquel s'ajoute quelquefois δή.

Remarque 1. Les Ioniens le déclinaient aussi au génit., τέο, *Il.* β', 225, contr. τεῦ; Callin. *Eleg.* v. 1; Hérod. 3, 82; attiq. τοῦ, Soph. *OEd. T.* 1435, τοῦ χρείας. Dat. τέῳ, à tous les genres, Hérod. 4, 155, etc. Att. τῷ, Soph. *El.* 680. Au pluriel, où les Attiques n'emploient que τίνες, τίνων, les Ioniens ont aussi τέων, monosyllabe, *Od.* κ', 200; dissyll. *Il.* ώ, 387; *Od.* ύ, 192; dat. τέοισι, Hérod. 1, 37; τοῖσι, *Od.* ί, 110; et Soph. *Trach.* 984 (3). De l'ancien τίος, dont ont dû résulter ces formes en changeant ι en ε, vient le datif τιοῖσιν, cité par l'*Etym. M.* p. 759, 35, d'un poëme de Sapho (4).

Remarque 2. Au lieu de τί, les Doriens ont probablement dit τά et σά. D'où σὰ μάν, dans le dialecte mégarien, au lieu de τί μήν, dans Arist. *Acharn.* 757, 784 (5).

LE PRONOM RELATIF,

ὅς, ἥ, ὅ,

§. 153. se décline entièrement comme l'art., en rejetant le τ. ὅς, ἥ, ὅ; gén. οὗ, ἧς, οὗ; dat. ᾧ, ᾗ, ᾧ, etc. Au masc., Homère dit souvent ὃ pour ὅς, ex. *Od.* ξ, 3, ὅ οἱ (6), surtout avec l'enclitique τε, ὅ τε, *et celui-ci*, pour *lequel*, *Od.* γ', 73, ληΐστῆρες τοίτ' ἀλόωνται, pour οἵ ἀλ. (7). Il met encore

---

(1) Fisch. II, p. 223. *Auct. Em. ad* Hesych. t. I, p. 606, 23. Burgess *ad* Dawes *Misc.* p. 478. Hemsterh. *ad* Thom. M. p. 122. Herm. *ad* Vig. p. 711, 37.

(2) Τίη ne s'emploie pas chez les tragiques. Blomfield. [C'est d'après cette note que M. Matthiæ a eu occasion de modifier ce passage dans sa seconde édit. GL.]

(3) Wessel. *ad* Herod. p. 19, 5.

(4) Fisch. II, p. 220 *sq.*

(5) Gregor. p. (94) 212, *et* Kœn. Brunck. *ad* Aristoph. *l. c.*

(6) Heyne *ad Il.* ά, 73.

(7) Fisch. II, p. 318.

20.

l'article à la place de ce pronom, ainsi que les écrivains ioniens en général. C'est que, dans l'origine, il n'y avait qu'une forme pour l'article et le pronom *relatif*, ὁ, employé comme démonstratif, forme unique, que le perfectionnement progressif du langage a portée à deux. Au génitif, Homère a ὅου pour οὗ, *Il.* β', 325, et au fém. ἕης, *Il.* π', 208.

Ce pronom se compose du pron. indéfini τις, lorsqu'il ne se rapporte pas à une personne ou à une chose déterminée, mais qu'il la désigne en général, *quisquis*, *quicunque* (voy. §. 483). Chaque partie du composé se décline alors séparément : ὅστις, ἥτις, ὅ τι (ou bien ὅ, τι, pour le distinguer de ὅτι, *parce que*); gén. οὗτινος, ἧστινος, οὗτινος; dat. ᾧτινι, ᾗτινι, ᾧτινι, etc.

Remarque 1. Homère dit ὅ τις (où l'ὅ est une syllabe *préposée* (1), comme dans ὁποῖος, ὁπόσος, etc. (2)), ex. *Il.* γ', 279, et il garde, comme les autres écrivains ioniens, l'ὅ indéclinable dans tous les cas, ex. : ὅτευ, *Od.* ρ', 424; Hérod. 1, 7, *et passim*; et ὅττεο, ὅττευ, *Od.* ά, 124; χ', 377; ρ', 121, pour οὗτινος, ἧστινος; ὅτεῳ, *Il.* ό, 664; Hérod. 1, 95 *et passim*. ὅτινα, *Od.* θ', 204. Nom. plur. ὅτινα, *Il.* χ', 450; gén. ὅτεων, *Od.* κ', 39; Hérod. 8, 65; ὁτέοισι (trisyll.), *Il.* ό, 491; au fém. ὁτέῃσι, dans Hérod. Au génitif et au datif sing. les Attiques gardent ὅτου, ὅτῳ, pour οὗτινος, ᾧτινι, et même ὅτων, Xén. *Anab.* 7, 6, 24. Sophocle, *Antig.* 1335; *Trach.* 1119, et Aristoph. *Equ.* 758, ont aussi ὅτοισι. La forme complète est très rare chez les poètes attiques, ἧστινος, Æsch. *Ag.* 1367; αἷστισι, Arist. *Pac.* 1278; ᾧτινι, Eur. *Hipp.* 916, formes suspectes aussi pour d'autres raisons (3). Gaisford, d'après un manuscrit, a admis τόν τινα pour ὅν τινα, dans Hérod. 1, 98.

Remarque 2. Au lieu du neutre plur. ἅτινα, Homère, *Il.* ά, 554; κ', 206; ύ, 127, *et passim*, et Hérod. I, 138, 197, etc., ont ἅσσα, du dorien σά p. τινά. Voy. §. 151. *Rem.* Au lieu de ἅτινα, les Attiques disent ἅττα.

§. 154. LE PRONOM RÉCIPROQUE.

Gén. ἀλλήλων
Dat. ἀλλήλοις, ἀλλήλαις
Acc. ἀλλήλους, ἀλλήλας, ἄλληλα
DUEL. *Gén. Dat.* ἀλλήλοιν, —αιν
Acc. ἀλλήλω, ἀλλήλα, *les uns les autres*; ex. : ἔτυψαν ἀλλήλους. Il est dérivé de ἄλλος.

Le génitif fait aussi chez Homère et d'autres poètes, ἀλλήλοιϊν, *Il.* κ', 65; ν', 708; π', 765, etc.

(1) Le texte dit *Vorschlagsylbe*, *syllabe qui frappe avant.* GL.
(2) Apoll. *in* Bekk. *Anecd.* p. 502, 13 *sqq.*
(3) Elmsl. *ad* Soph. *Œd. C.* 1673.

DU VERBE.

§. 155. Le *verbe* grec est beaucoup plus varié et plus riche dans ses formes, que celui des Latins et peut-être de toute autre langue. Non-seulement il peut exprimer une rélation de plus par le *moyen*, mais il a encore dans les deux autres voix, l'*actif* et le *passif*, deux significations, à l'aide de deux formes différentes, pour rendre le parfait latin, c'est-à-dire, ce qu'on appelle *prétérit parfait*, et l'*aoriste*; de plus, deux ou trois formes pour le *futur*, le *prétérit parfait*, le *plus-que-parfait* et l'*aoriste*; enfin, pour chaque temps, excepté l'*imparfait* et le *plus-que-parfait*, non-seulement tous les *modes*, qui en latin ne sont complets qu'au présent, mais encore, pour le *subjonctif* des Latins, deux significations d'après différentes formes déterminées, et dans chaque mode un *duel*, outre le singulier et le pluriel, de même que dans les noms. D'une autre part, il n'a véritablement qu'une conjugaison principale, et ses temps sont dans une parfaite analogie entre eux, si bien que, d'après certaines règles, l'un dérive de l'autre; mais par le moyen des différents dialectes, qui se sont dans l'origine librement perfectionnés l'un par l'autre, sans influence mutuelle, et par la propension continue des Grecs à l'harmonie, il résulta plusieurs formes pour un verbe ou pour une signification d'un verbe, formes qui ne passaient pas par tous les temps, et qui suppléaient mutuellement aux vides qu'elles pouvaient laisser (1).

DIVISION DES VERBES ET DES TEMPS.

§. 156. Considérés sous le rapport de leur *signification*, les verbes, dans leur division la plus générale,

(1) On peut voir aussi dans Laharpe, *Lycée, Introd.* II[e]. Partie, un exposé fort remarquable des propriétés de la conjugaison grecque et de ses avantages sur celle des Latins. GL.

désignent, ou bien une action capable de déterminer les différentes relations que le sujet, auquel l'action se rapporte, peut avoir avec un objet ou une personne (1); ou bien une action qui exprime une condition absolue du sujet (2). Dans le premier cas, la relation est ou un *actif*, qui consiste dans l'effet d'une action exercée sur une autre personne ou sur un objet (*activum* ou *transitivum*, ῥῆμα ἐνεργητικόν), ou bien un *passif*, par lequel le sujet d'une action est sous l'influence d'un objet qui est hors de lui, ou d'une personne différente de lui-même (*passivum*, ῥῆμα παθητικόν), ou bien enfin un *réfléchi*, où le sujet de l'action la dirige sur soi-même, et par là est en même temps *actif* et *passif* par sa propre action; ex.: 1° *je frappai un autre* [*ou un objet extérieur*], 2.° *je fus frappé* [*par une autre personne ou par un objet extérieur*]; 3.° *je me frappai moi-même*, ἔτυψα, ἐτύφθην, ἐτυψάμην (*moyen*, ῥῆμα μέσον). Dans le second cas, les verbes n'expriment qu'une condition absolue du sujet, état qui ne passe pas à un autre objet ou qu'il n'éprouve pas par l'effet de quelque chose d'extérieur; ce sont les *verbes neutres*, ex.: *j'existe* (3), *je vais*, etc. Cette division ne trouve les développements convenables que dans la Syntaxe. On peut classer ici les *déponents*, qui ont la forme des verbes *passifs*, mais la signification des *actifs*, et dont il est traité de même dans la syntaxe.

§. 157. QUANT A LA FORME, les verbes se divisent en deux classes, les verbes en —ω, et les verbes en —μι; encore les derniers ne diffèrent-ils des premiers qu'au *présent*, et quelques-uns dans la formation de l'*aoriste* et du *parfait*. Les verbes en —ω sont ou ceux qui ont une consonne devant l'ω, ou ceux qui ont une voyelle, comme α, ε, ο, devant ω. Les premiers s'appellent *barytons*, parce qu'ils ont l'accent aigu sur la pénultième, et que, par conséquent, la dernière syllabe a l'accent grave (ὁ βαρὺς τόνος),

(1) Ce qui embrasse toute action ayant un objet. GL.

(2) Ceci désigne d'avance les verbes qui n'ont pas de régime, ceux qui expriment une simple façon d'être. GL.

(3) L'auteur met *ich stehe*, *je me tiens*, *je m'arrête*, qui en français est *réfléchi*. Nous avons dû changer l'exemple. GL.

qui ne se marque pas dans l'écriture: les derniers s'appellent verbes *purs* ou *contractes*, parce que l'ω se contracte avec la voyelle précédente chez les Attiques, et *circonflexes* (περισπώμενα), parce que l'ω prend un circonflexe par suite de la contraction, φιλέω, φιλῶ. Toutefois, ces verbes ne sont pas réellement distincts des premiers, parce qu'on ne les emploie contractés qu'au *présent* et à l'*imparfait*, selon les règles ci-dessus.

Les verbes en -μι sont ordinairement dérivés des verbes *purs* en -άω, έω, όω, et, grammaticalement parlant, ce n'est pas à tort, puisqu'ils ont avec eux une analogie générale, qui peut très convenablement se donner pour une dérivation; la plupart reviennent même pour le parf., l'aor. et le fut., à la conjugaison en -ω. Mais, considérés *historiquement*, ils sont au moins de la même époque. C'est ce qui ressort évidemment, non-seulement de l'usage de ces deux formes de verbes dans les dialectes qui ont conservé le plus de traces d'antiquité, comme l'éolien-dorien (§. 207), mais encore des formes uniques de conjugaison qui se présentent le plus fréquemment dans Homère, et se sont maintenues aussi en partie dans la langue attique, comme l'imparf. ἀπειλήτην, §. 201, 6, les subjonct. ἴκωμι, §. 201, 8, et λάβησι, l'infinitif φιλήμεναι, §. 201, 10, de plus, les parfaits syncopés τέθναμεν, τέθναθι, τεθναίην, §. 198, 3; et de même la conjugaison de l'aor. passif, qui rentre encore tout entière dans celle en -μι.

Remarq. Les anciens grammairiens et les premiers connus parmi les modernes ont compté *quatorze* conjugaisons, sept de verbes *barytons*, d'après les consonnes caractéristiques du présent et la formation du futur, trois de verbes *circonflexes*, et quatre des verbes en μι. I. Verbes *barytons*, 1.° en β, π, φ, πτ; fut. ψ; 2.° en γ, κ, χ, κτ; fut. ξ; 3.° en δ, θ, τ, fut. σ; 4.° en ζ, σσ, ττ; fut. ξ ou σ; 5°. en λ, μ, ν, ρ; fut. ῶ; 6.° ω pur, ex.: αἴω; fut. σ; 7.° en ξ et ψ, fut. ήσω. II. Verbes *circonflexes:* 1.° en έω; 2.° en άω; 3.° en όω. III. Verbes en μι: 1.° en —ημι, ης, inf. έναι; 2.° en —ημι, ης, inf. άναι; 3.° en —ωμι, inf. όναι; 4.° en —υμι, inf. ύναι, La nouvelle division, plus simple, vient de Verwey (*Nova via docendi græca*) et de Weller (1).

§. 158. Comme il y a deux points essentiels dans la détermination de chaque action, d'abord, le temps dans lequel cette action se passe, ensuite, son rapport avec la

---

(1) Fisch. II, p. 444 *sq*.

pensée et les vues de celui qui parle, chaque verbe est susceptible de recevoir dans ses formes deux inflexions principales, dont la première sert à déterminer le temps (de là les *temps*), et dont la seconde exprime ce dernier rapport au sujet (de là les *modes*).

1. Le temps dans lequel une action peut être renfermée est ou *présent*, ou *passé*, ou *futur*. Il y a donc en grec, comme dans toutes les langues, trois *temps principaux*, le *présent* (ὁ ἐνεστώς), le *prétérit* ou *passé*, et le *futur* (ὁ μέλλων) (1). Il n'y a dans le grec pour le *présent* qu'une simple forme; mais cette langue en possède peut-être plus qu'aucune autre pour le *passé*. Une action, en effet, peut être présentée ou comme passée d'une manière générale, isolée ou absolue, ou comme relative, avec rapport à une autre époque de la durée, exprimée ou sous-entendue. L'*aoriste* sert à désigner le *passé absolu*, et l'*imparfait*, le *parfait* et le *plus-que-parfait* s'emploient pour exprimer les *temps relatifs*. L'*imparfait* (ὁ παρατατικός), représente une action passée comme simultanée avec une autre action également passée; le *parfait* (χρόνος παρακείμενος τῷ παρόντι), et le *plus-que-parfait* (ὁ ὑπερσυντελικός), désignent une action complète, mais en la faisant considérer dans ses conséquences immédiates avec une autre, le *parfait* avec le présent, et le *plus-que-parfait* avec le passé continu (2). — Le temps futur reçoit également trois modifications dans la pensée, qui le conçoit ou comme simple et sans aucun rapport à une autre action (tel que le *fut.* 1 et 2 *actif* et le *fut. moyen*), ou comme fut. avec idée d'un état complet (*fut.* 1 et 2 *pass.*), ou comme futur avec relation à une action qui doit encore avoir lieu postérieurement (le *futur* 3.e *pass.*) (3).

Considérés sous un autre point de vue, tous les temps se divisent en deux classes: 1. *en temps principaux*, le présent, le parfait et le futur; 2.° en *temps historiques* (4),

---

(1) *Cf.* Plat. *Parmen.* p. 141, D, E.

(2) Par exemple, τεθαύμακα, *j'ai admiré et j'admire encore*; ἐτεθαυμάκειν, *j'avais admiré et j'admirais encore*. GL.

(3) Comme σεσιγήσομαι, *je me tairai et je continuerai de me taire*; ἡ μνήμη καταλελείψεται, *le souvenir sera laissé et durera*. GL.

(4) C'est-à-dire, affectés à la narration. GL.

l'imparfait, le plus-que-parfait et l'aoriste. Chacune de ces classes a des particularités en harmonie avec sa forme, dont nous traitons §. 195.

§. 159. Relativement au *sujet* du discours, une action (1) est considérée, 1.° ou comme existant d'elle-même, sans aucun rapport de détermination à une autre (c'est l'*infinitif*, ὁ ἀπαρέμφατος); 2.° ou comme une qualité générale et un état d'une chose ou d'une personne (c'est le *participe*, ἡ μετοχή); 3.° ou comme un attribut déterminé, et sous ce rapport on le présente, *a*) comme réel et effectif (c'est l'*indicatif*, ἡ ὁριστική); *b*) comme possible et subordonné (ce sont l'*optatif*, ἡ εὐκτική, et le *subjonctif*, ἡ ὑποτακτική (2)); *c*) comme nécessaire, relativement du moins à celui qui parle (c'est l'*impératif*, ἡ προστακτική). Le tableau suivant représente les *temps* et les *modes*.

---

(1) Ce mot nous semble trop restreint: il faudrait, suivant nous, *une action ou un état*. GL.

(2) Pour une distinction plus rigoureuse entre ces deux modes, voy. la *Syntaxe*.

I. TEMPS.

- 1. PRÉSENT.
- 2. PASSÉ :
  - *a.* Passé absolu, Aoriste.
  - *b.* Passé relatif,
    - α. Imparf.
    - β. Parf.
    - γ. Plus-que-parf.
- 3. FUTUR,
  - *a.* avec rapport au commencem. fut. 1. 2. act. et moy.
  - *b.* avec rapport au complém. d'état. Fut. 1. 2. Pass.
  - *c.* avec rapport de continuité. Fut. 3. Pass.

II. MODES.

- 1. SUBSISTANT Infin.
- 2. INHÉRENT, Particip.
- 3. PROPOSITION (1)
  - *a.* réel, Indicat.
  - *b.* possible,
    - α. Optat.
    - β. Subjonct.
  - *c.* nécessaire, Impérat.

---

(1) En allemand : PRÄDICAT.

§. 160. Ces différents *temps*, dans les verbes réguliers, à partir du présent, se dérivent tous les uns des autres jusqu'aux derniers, par une analogie applicable à chacun. Mais une différence qui doit être remarquée avant tout, est celle qui existe entre le *présent*, le *futur*, et les *temps historiques :* cette différence consiste en ce que ces derniers *temps* reçoivent un allongement d'une syllabe devant leur consonne initiale, ou bien prennent une longue au lieu de leur voyelle brève initiale. Ce double accroissement s'appelle

AUGMENT.

Chez Homère, Hésiode et les anciens poètes, l'usage de l'*augment* est encore fort incertain. Le même mot se présente chez eux tantôt avec, tantôt sans *augment ;* ex. : ἐξέφερεν, *Od.* θ', 439 ; ἔκφερεν, *Od.* ὁ, 469 ; ἔλαβε et λάβε ; ἄγεν, *Il.* β', 557, etc. ; et ἦγε, *Il.* ί, 89, etc. D'autres verbes ont régulièrement l'*augment,* tels que ἤλυθον, ἦλθον et ἤλυθε, ἤλυθες, ἦλθες, ἦλθε, etc. Cette disparate semble d'autant moins avoir été introduite par les diascévastes (1), les grammairiens ou les copistes, que le rétablissement d'une uniformité parfaite aurait plutôt complètement détruit la mesure ou le rhythme du vers dans la plupart des passages (2). Chez Hérodote et les anciens prosateurs, l'*augment temporel* est souvent aussi supprimé ; ex. : ὁρμέατο, Hérod. 1, 158 ; ἐξεγέρθη, *ib.* 209 ; ἔα, *ib.* 17, 7, 142 ; ἄφθη, ἄψατο, *ib.* 1, 19 ; ἀμείψατο, ἀμείβετο, *ib.* 37, 88 ; οἴκεε, *ib.* 56, 166 ; αὔξηται, *ib.* 58 ; αἱρέετο, *ib.* 70, 96 ; παραίνεσε, *ib.* 80 ; ἀμμένης, *ib.* 86 ; ἔχον, *ib.* 102, etc. ; προσέλασε, 7, 208 : *cf.* 210 ; mais ἀπήλαυνον, *ib.* 211 ; ἐπιστέατο, 8, 97 ; mais ἠπιστέατο, *ib.* 88 ; ἄγον, 1, 70 ; mais ἦγον, 3, 47. La suppression

---

(1) Διασκευασταί, critiques par lesquels les poèmes d'Homère furent retouchés, arrangés, suppléés, etc. Voy. sur ce mot M. Fr. Schœll, *Hist. de la littér. gr.* t. I, p. 113, seconde édit. GL.

(2) Les anciens grammairiens donnent l'omission de l'*augment* pour une particularité de dialecte ionien ; mais il est bien difficile de croire que leur intention ait été d'avancer ainsi, que les Ioniens n'employaient jamais l'*augment ;* ils ont plutôt voulu dire simplement que leur dialecte leur permettait de le supprimer. Voy. Kœn. *ad* Gregor. p. (189) 406 *sq.* Fisch. II, p. 312 *sq.* Heyne, *Obss. ad Il.* t. VIII, p. 226 *sq.*

de l'*augment syllabique* est plus rare; ex.: νόει, 1, 155 (où d'autres MSS. donnent ἐνόεε); ἐξαναχώρεε, *ib.* 208; παρασκευάζοντο, 7, 209. Les Attiques au contraire le conservent régulièrement, excepté dans les passages poétiques, par exemple dans les chœurs, dont le style était une imitation de la langue antique. Cependant ils conservaient aussi pour la nature de l'*augment* beaucoup de la langue ionienne.

Remarque. Quelques critiques, tels que Porson, *Præf. Hec.* de l'édit. angl., surtout *ad Med.* 1138; Elmsley *ad Bacch.* 1132, ont nié que les poètes attiques aient supprimé l'*augment* dans les iambes; d'autres ont soutenu le contraire (1), comme Markl. *ad Suppl.*, 728; Brunck *ad* Eurip. *Androm.*, 955; Soph. *OEd.* C. 1624; Hermann. *Elem. rei metr.* p. 52, 121; *ad* Soph. *Aj.* 301, particulièrement *Præf. Bacch.* p. 11 *sqq.* Reisig. *Conject. in* Aristoph. p. 78—84; *Comm. crit. ad* Soph. *OEd.* C. p. 376. Que ces poètes aient supprimé l'*augment* dans certains verbes, comme cela arrive régulièrement avec ἄνωγα, καθεζόμην, καθήμην, καθεῦδον, et avec χρῆν, suivant le besoin de la mesure, c'est ce qui est reconnu. Porson. *Præf. Hec.* p. 17. L'*augment temporel* n'est supprimé que dans deux passages, encore fort suspects, qui se trouvent, l'un dans Soph. *Antig.* 404, ταύτην γ' ἴδον θάπτουσαν, forme qui d'ailleurs ne se présente jamais dans un iambe trimètre, ce qui a justement engagé Brunck et les éditeurs suivants, à changer ἴδον en ἰδών; l'autre, dans Eur. *Iph.* T. 53 *sq.*, κἀγὼ τέχνην τήνδ', ἣν ἔχω, ξενοκτόνον Τιμῶσ' ὕδραινον αὐτόν, où il faut lire ὑδραίνειν, parce que d'autres infinitifs précèdent (Voy. ma note sur ce passage. *Cf.* Hermann. *Præf. Bacch.* p. 23). On peut donc bien admettre que les poètes attiques n'ont point supprimé l'*augment temporel* dans l'espèce de vers dont il s'agit. Dans les passages où l'*augment syllabique* manque, le verbe qui en est privé, est la plupart du temps précédé d'un mot terminé par une voyelle longue ou par une diphthongue, comme dans Æsch. *Pers.* 689 (Blomf. 698) ἧκω· τάχυνα δ' ὡς ἄμεμπτος ὦ χρόνου, où Blomf. lit τάχυνε. *Cf.* 595 *sq.* Soph. *Aj.* 308, καὶ πλῆρες ἄτης ὡς διοπτεύει στέγος, Παίσας κάρα θώϋξεν; *ib.* 1304, δώρημ' ἐκείνῳ δῶκεν Ἀλκμήνης γόνος; *Trach.* 381, Ἰόλη καλεῖτο; *ib.* 772, ἐνταῦθα δὴ βόησε τὸν δυσδαίμονα; *ib.* 905, ὅτι γένοιτ' ἐρήμη, κλαῖε δ' ὀργάνων ὅτου ψαύσειε. Il est très vraisemblable qu'ici l'élision de l'ε avait lieu (Voy. §. 46), par ex.: κάρα 'θώϋξεν, comme κάρα 'πιδείξων, Eur. *El.* 861. ἐκείνῳ 'δῶκεν, comme κἀγὼ 'πακούσας, Soph. *OEd. T.* 794. *Cf.* 820. De même que là où une diphthongue précède, Æsch. *Pers.* 308, νικώμενοι 'κύρισσον (2); *ib.* 488, ἔνθα δὴ πλεῖστοι 'θανον;

(1) Hermann et Seidler prétendent qu'il était ordinaire aux écrivains dramatiques d'omettre l'augment dans les parties narratives, plus rapprochées de la poésie épique que le reste du drame; et c'est en vérité une supposition probable. Voy. Hermann, *Elem. doctr. metr.* p. 120 [p. 52 et 121, éd. 1816. GL.]. BLOMFIELD.

(2) Je ne regarde point cela comme une crase, parce que dans celle-

Soph. *Œd. C.* 1602, ταχεῖ 'πόρευσαν ξὺν χρόνῳ; *ib.* 1608, ἐς δὲ γούνατα πατρὸς πεσοῦσαι 'κλαιον; *Phil.* 360, ἐπεί 'δάκρυσα κεῖνον. Mais il ne serait certain qu'il y avait là élision, que si l'on pouvait indiquer des passages où l'ε fût dans d'autres mots, tels que ἐπί, ἔτι, ἐγώ, ἐν, élidé après οι et αι, comme il l'est après ου dans ἐκ ποταμοῦ 'πανέρχομαι, Anacr. *fr.* 24, Fisch. ἐμοῦ 'πάκουσον, Soph. *Œd. Tyr.* 708. Il pourrait être plus hasardeux d'admettre une élision de l'*augment* là où un vers finit par une voyelle longue ou une diphthongue, et où le vers suiv. commence par un verbe qui reçoit habituellement l'*augment*, ex.: Soph. *El.* 750, κόνις δ' ἄνω Φορεῖθ' ('φορεῖθ' Brunck)· ὁμοῦ δὲ πάντες ἀναμεμιγμένοι Φείδοντο ('φείδοντο Br.) κέντρων οὐδέν; *Œd. C.* 1605, αἱ δὲ παρθένοι ῥίγησαν (qui devrait absolument faire 'ῤῥίγησαν); *Trach.* 906 — — — ἔνθα μή τις εἰσίδοι, Βρυχᾶτο ('βρυχᾶτο Br.) μέν; *ib.* 917, κἀγὼ λαθραῖον ὄμμ' ἐπεσκιασμένη Φρούρουν ('φρούρουν Br.); Eur. *Hec.* 1153, αἱ δ' ἔνθεν, ὡς δὴ παρὰ φίλῳ, Τρῳὼν κόραι Θάκουν ('θάκουν). Car puisqu'à la fin d'un vers les mots s'écrivent ordinairement en entier (par ex.: Soph. *Aj.* 684, σὺ δὲ Ἔσω ——: *cf.* 1398 *sq.*, *El.* 29 *sq.*, 464 *sq.*, *Aj.* 1082, ποτε Ἐξ —— *cf. El.* 420 *sq.*; *Aj.* 1230, ἄπο Ὑψηλ' ——; *El.* 619, τὰ σὰ Ἔργ' ——, même si dans le vers suivant suit un *augment*, comme Soph. *Antig.* 900, ἐγὼ Ἔλουσα; *Phil.* 875, ἐν εὐχερεῖ Ἔθου ——; *El.* 728, κακοῦ Ἔθραυε), puisqu'il n'y a que δέ qui, bien rarement encore, reçoive l'apostrophe à la fin d'un vers, seulement dans Soph. *El.* 1017; *Œd, T.* 29, 785, 791; *Antig.* 1031; *Œd. C.* 17: et jamais dans Esch. ni dans Eur., quoiqu'ils présentent souvent δέ entier à la fin d'un vers, dont le suiv. commence par une voyelle; puisque enfin aucune élision n'a lieu même lorsqu'une voyelle longue ou une diphthongue, terminant un vers, sont suivies d'une voyelle qui commence le vers suiv. (Soph. *Aj.* 916, ἐπεὶ Οὐδείς ——; *ib.* 992, ἐμοὶ Ἄλγιστον ——; *El,* 560, σοὶ Ὡς; ——); rien ne pourrait raisonnablement justifier l'élision de l'*augment* après une voy. longue finale du vers précédent, ou la crase de tous deux, mais une élision encore moins, comme —— ἀμφὶ δὲ 'Κυκλοῦντο πᾶσαν νῆσον, Æsch. *Pers.* 455, ou —— φλογὶ 'Πίπτον δ' ἐπ' ἀλλήλοισι, *ib.* 504, dans l'éd. de Schutz (1).

Il ne reste donc que de reconnaître des exemples de la suppression de l'*augment* dans les passages cités plus haut. C'est encore ainsi que l'*augment* a été supprimé dans Æsch. *Pers.* 414, αὐτοὶ δ' ὑφ' αὐτῶν ἐμβόλοις χαλκοστόμοις Παίοντ', ἔθραυον πάντα κωπήρη στόλον (passage où la conjecture de Porson, adoptée par Blomfield, παισθέντ' ἔθραυον πάντα κωπ. στ. anéantit l'image, si expressive et si fréquente, d'un meurtre mutuel, vu que, au lieu de παισθέντ', il aurait fallu régulièrement

---

ci οι ε se fondent en ου, comme dans οὐ' μοί (voy. p. 139, *init.*); α, α en α; voy. 142, 4.°

(1) Au lieu d'imparf. sans *augment*, par lesquels un vers commençait, même dans le cas où le vers précédent se terminait par une longue, et où l'on aurait pu, comme dans les passages cités, admettre une élision ou une crase, on a déjà depuis long-temps mis des présents, comme dans Eur. *Med.* 1150, κυνεῖ δ' ὁ μέν τις χεῖρα, pour κύνει, et aussi dans l'*Alc.* 181 (où le MST. de Copenhague donne κινεῖ); *Bacch.* 728, (δρόμῳ) κυρεῖ δ' Ἀγαυή, avec un MST. de la collect. d'Elmsley, pour κύρει.

παιόμενον, voy. Herm. *Præf. Bacch.* p. 34); *ib.* 504, — — θερμαίνων φλογί· Πῖπτον δ' ἐπ' ἀλλήλοισι, où l'aoriste ἔπιτνον, que Blomfield a reçu d'après l'avis de Porson, représenterait, comme passée rapidement, une action qui de sa nature est souvent répétée ou prolongée (Herm. *Præf. Bacch.* p. 34). Soph. *OEd.* C. 1624, φθέγμα δ' ἐξαίφνης τινὸς Θώϋξεν αὐτόν, passage où le silence gardé sur celui qui appelle OEdipe, rend la narration plus solennelle, que si on lit avec Porson — — τινὸς θεῶν ἐθώϋξ'. *Cf.* Herm. *Præf. Bacch.* p. 47; Eur. *Bacch.* 767, νίψαντο δ' αἷμα — — *ib.* 1084, σίγησε δ' αἰθὴρ, σῖγα δ' εὔλειμος νάπη φύλλ' εἶχε. On a cherché à corriger ces passages. Mais ces essais ne reposant que sur la supposition que les poètes attiques ne supprimaient jamais l'*augment*, supposition qui n'est encore nullement démontrée, on est tombé dans la faute que les logiciens nomment *pétition de principe*; et tandis que, pour appuyer cette supposition, on se fonde sur la facilité avec laquelle la plupart de ces passages peuvent se corriger dans cette supposition même, on parcourt un cercle vicieux de preuves; outre que la facilité avec laquelle on peut changer une leçon, est aussi peu une preuve de la fausseté de la leçon reçue, que la difficulté de la correction en est une de la pureté du passage. Rien n'est plus facile, dans les mots dont la première syllabe est brève, que d'ajouter l'*augment* pour changer l'iambe en anapeste, ex.: Æsch. *Pers.* 454, ἀμφὶ δὲ Ἐκυκλοῦντο πᾶσαν νῆσον — — pour Κυκλοῦντο; *ib.* 375, ἐτροποῦτο κώπην, pour τροποῦτο; Soph. *OEd. T.*, 1249, ἐγοᾶτο δ' εὐνάς, pour γοᾶτο; Eur. *Bacch.* 1066, ἐκυκλοῦτο δ' ὥστε τόξον, pour κυκλοῦτο. Mais aussi, plus ces changements sont faciles, plus ils perdent de leur vraisemblance, et plus les passages que nous venons de citer viennent à l'appui de la suppression de l'*augment*. Ce serait d'ailleurs une rencontre singulière, que les copistes, qui d'ailleurs n'admettent pas régulièrement l'*augment*, même dans les endroits où il forme un anapeste, l'eussent, par une méprise constante, omis dans tous les cas présentés ici. Maintenant, enfin, trouve-t-on que tous les passages, ou du moins la plus grande partie de ceux où manque l'*augment*, présentent entre eux quelque caractère commun, on peut alors considérer ce point de rapport comme le principe général, et comme la condition d'après lesquels les poètes supprimaient l'*augment*. Or, voici ce qui constitue cette conformité :

1.° L'augment, hors du langage ordinaire, n'est omis à l'aoriste et à l'imparfait, à quelques exceptions près, que dans les récits des messagers (ῥήσεις ἀγγελικαί); de sorte qu'il paraît qu'on avait voulu prendre ici la langue épique pour premier modèle du style de la narration (1). Les passages qui font une exception à cette règle, se trouvent dans Æsch. *Choeph*, 927, κάνες γ' ὃν οὐ χρῆν; Soph. *Phil.* 371, πλησίον γὰρ ὢν κύρει; Eur. *Hec.* 580, — — τοιάδ' ἀμφὶ σῆς λέγον παιδὸς θανούσης; *Alc.* 851, Ἠλεκτρύωνος γείνατ' Ἀλκμήνη Διί. Ces quatre passages sans doute ne pourraient point par eux-mêmes décider la question contre les vingt-neuf où l'augment est omis dans les relations des messagers; mais le passage de l'*Hécube* d'Euripide est déjà suspect pour d'autres motifs

(1) Ce que j'ai observé contre cet aperçu *ad* Eur. *Med.* 1131; *Bacch.* 723, est non avenu. J'ai dit quelque chose de semblable, p. 72, 73, §. 16.

(voy. Herm. sur ce vers); et quand deux manuscrits y donnent λέγων, on est justement autorisé à conserver cette leçon avec Reisig, *Comm. crit. in Soph. OEd. C.* p. 377, ou à écrire λέγω, avec Brunck, Porson et Hermann. Quant au passage de l'*Alceste*, un manuscrit y présente la forme plus rare Ἠλεκτρυόνος, et l'on peut lire avec Blomfield Ἠλεκτρυόνος ἐγείνατ' Ἀ. Δ, puisque d'ailleurs une autre raison (voy. plus bas 2.°) rend ce passage suspect. Dans celui du *Philoctète* de Sophocle, la conjecture de Brunck ἦν χυρῶν, est très vraisemblable; un copiste aura expliqué ces mots par ἐκύρει, et aura donné lieu à un autre d'écrire ἐκυρει (ων); un troisième, réunissant ces deux mots, aura écrit ὢν κύρει. Pour le quatrième passage, on a déjà proposé de lire ἔκανές γ' ὃν οὐ χρῆν, ἔκανες τὸν οὐ χρ. ἔκανες ὃν οὐ χρ. κανοῦσ' ὄν.

2.° Dans tous les passages (excepté les trois cités du *Phil.* de Soph., de l'*Héc.* et de l'*Alc.* d'Eurip. et des *Pers.* d'Esch. v. 311, οἵδε ναὸς ἐκ μιᾶς πέσον), le mot privé d'*augment*, est placé au commencement du trimètre, quoique, dans le style rapide, on le trouve à la vérité une fois au milieu du discours, mais toutefois au commencement d'une phrase, dans Eur. *Bacch.* 1134: ἡ δ' ἴχνος αὐταῖς ἀρβύλαις· γυμνοῦντο δὲ Πλευραὶ σπαραγμοῖς, Tous les critiques tiennent le passage d'Eschyle pour corrompu. Dans beaucoup d'endroits, le verbe privé de l'*augment* exprime une action que le poète a voulu, comme action principale, relever par une forme de mot peu ordinaire, comme Æsch. *Pers.* 414, παίοντο; 504, πίπτον; Soph. *OEd. C.* 1604 *sq.*; κτύπησε — ῥίγησαν; 1624, θώϋξεν; *Trach.* 906, βρυχᾶτο; Eur. *Bacch.* 1084, σίγησε δ' αἰθήρ. Toutefois, on trouve autant, et peut-être même plus encore de passages où des mots d'un grand poids ont l'augment, tandis que d'autres, qui n'ont aucune force particulière, en sont privés, comme dans Æsch. *Pers.* 374, τροποῦτο κώπην; Soph. *El.* 715, κόνις δ' ἄνω φορεῖτο; *Trach.* 917, κἀγὼ λαθραῖον ὄμμ' ἐπεσκιασμένη φρούρουν; Eur. *Bacch.* 767. νίψαντο δ' αἷμα.

D'après le rapprochement de tous ces passages, on arrive à ce résultat, que la suppression de l'*augment syllabique* était chez les Attiques une licence poétique, comme l'emploi des formes ioniennes μοῦνος pour μόνος, ξεῖνος pour ξένος, κεῖνος pour ἐκεῖνος, des anapestes dans les noms propres, même à la deuxième et à la quatrième place; comme dans Soph. *OEd. C.* 507, χωροῖμ' ἂν εἰς | τόδ'· Ἀντιγόνη, | σὺ δ' ἐνθάδε — : et l'allongement des syllabes brèves, comme Ἱππομέδοντος, Παρθενοπαῖος, Ἀλφεσίβοιαν, §. 19, p. 81 (1). Mais en même temps, on obtient aussi cet autre résultat, que les poètes n'usaient de cette licence que dans les récits des messagers et au commencement du trimètre, ou, à la vérité, au milieu de ce vers, mais au commencement d'une phrase. Toutefois, ces cas sont rares, et, quoiqu'il y ait des récits de messagers dans la plu-

(1) On n'agit pas, ce me semble, tout-à-fait conséquemment, quand, accordant ces licences aux poètes en faveur du mètre, on ne veut pas leur permettre aussi la suppression de l'*augment* pour cette même mesure. On dit que cette suppression serait une négligence impardonnable; et cependant, quand il s'agit des règles de la syntaxe, on n'est que trop libéral avec eux en facilités de toute espèce.

part des tragédies, cependant ces omissions ne se trouvent guère que dans les *Perses* d'Eschyle, l'*Œdipe à Colone* de Sophocle, et les *Bacchantes* d'Euripide.

§. 161. Il paraît que dans l'origine l'*augment* consistait dans l'ε placé partout, aussi bien devant les mots commençant par une voyelle, que devant ceux qui avaient une consonne pour initiale. C'est ainsi qu'on trouve encore chez les anciens poëtes ion., ἑάφθη, *Il.* ξ', 419; ν', 543, pour ἥφθη; ἔεστο, pour εἶστο. (ἐέλπετο appartient à la forme ionienne du présent ἐέλπεται, *Il.* κ', 105; ν', 813; ἐελποίμην, *Il.* θ', 196; ρ', 488). Cette espèce d'*augment* est plus rare dans Hérodote, et ne se présente véritablement que dans certains mots, tels que ἑάνδανε, 9, 5; ἕαδε, 1, 151; 4, 145, 153; ἑάλωκα, 1, 191; ἑόργεε, 1, 127. Il a, au contraire, οἶκα, οἰκώς, au lieu de la forme homérique ἔοικα, ἐοικώς. Les Attiques l'ont conservé aussi dans quelques mots; ex.: ἕαξε, ἑάγη, ἐαγώς, pour les distinguer de ἦξα, ἦχα, de ἄγω, *ago*, *je conduis* (1); ἑάλωκα, ἑάλω (aussi ἥλω, Hérod. 7, 137; Plat. *Hipp. maj.* p. 286, A; Xén. *Anab.* 4, 4, 21; ἥλωκα, Xén. *Anab.* 4, 2, 13 (2)); ἔοικα, ἔολπα, ἔοργα, où la caractéristique du parfait 2, οι et ο, ne devait pas disparaître (3): ils le gardent particulièrement dans les verbes commençant par une voyelle qui n'est pas susceptible d'être allongée, ἐώθουν, ἐωσμαι, ἐωνούμην, ἐώνημαι, ἐούρουν (4).

Remarque. Homère allonge quelquefois cet ε d'après le besoin de la mesure, ex.: εἰσιχυῖαι, *Il.* σ', 418; εὔαδεν, *Il.* ξ', 340, etc.. Ce dernier mot résulte vraisemblablement du *digamma*, usité autrefois ἔϝαδεν (5).

§. 162. Plus tard, l'usage s'établit dans la langue de ne mettre l'ε que devant les verbes qui commencent par une consonne; et, pour les autres, de le fondre avec la voyelle initiale en une voyelle longue ou une diphthongue. L'addition de l'ε au commencement s'appelle *augment syllabique*, αὔξησις συλλαβική, parce qu'il accroît le verbe d'une syllabe: l'allongement de la voyelle brève se nomme *augment temporel*, αὔξησις χρονική, parce qu'il accroît la

---

(1) Fisch. III, *a.* p. 17. Maitt. p. 53.
(2) Piers. *ad* Mœr. p. 178. Fisch. III, *a.* p. 27 *sq.*
(3) Fisch. II, p. 285. III, *a.* p. 88.
(4) Thom. M. p. 403.
(5) Fisch. III, *a.* p. 21.

mesure du *temps* (χρόνος, *tempus*), ou la quantité de la voyelle initiale.

I. AUGMENT SYLLABIQUE.

Dans les verbes qui commencent par un ρ, ce ρ se redouble après l'*augment*, ex. : ῥίπτω, ἔῤῥιπτον; ῥέω, ἔῤῥεον.

Remarque 1. Les poètes, pour le vers, conservent souvent le ρ simple, ex.: ἔριξας, *Il.* ψ', 570; ἔριζε, *Il.* β', 400; ἐράπτομεν, *Od.* π', 379; ἔραψεν, Hom. *h. in Merc.* 79 (1).

Remarque 2. Dans les éditions des poètes ioniens et doriens, quand cet *augment* doit produire une syllabe longue, la consonne initiale du verbe se redouble après l'*augment;* ex. : ἔλλαβε, *Il.* ἰ, 83 (voy. §. 19, 2.°); ce qui a toujours lieu dans ἔδδεισε (2).

Remarque 3. Les Attiques, dans les verbes βούλομαι, δύναμαι, μέλλω, au lieu de l'*augment syllabique,* mettent souvent l'*augment temporel*, comme ἠβουλόμην, ἠδυνάμην, ἤμελλον, pour lesquels on suppose les formes du présent ἐβούλομαι, ἐδύναμαι, ἐμέλλω, comme il y avait θέλω et ἐθέλω, ῥύομαι et ἐρύομαι (3). On trouve ἤμελλε même dans Hésiode, *Th.* 478, 887, et ἠδύνατο dans Hérod. 1, 20 (4).

§. 163. Au parfait, au plus-que-parfait et au futur 3.[e] pass., la première consonne du verbe se redouble devant l'*augment syllabique :* ce qui s'appelle

REDOUBLEMENT,

διπλασιασμός.

C'est ainsi que τύπτω fait au parfait τέτυφα, τέτυπα, λείπω, λέλοιπα, etc. Le plus-que-parfait prend de plus l'*augment syllabique* devant le *redoublement*, ἐτετύφειν, ἐλελοίπειν. Ici sont applicables les règles suivantes :

1.° Si le verbe commence par une consonne aspirée, le *redoublement* se fait avec *la ténue* correspondante, d'après le §. 36 : θάπτω, τέθαπται; χρυσόω, κεχρύσωκα; φιλέω, πεφίληκα.

2.° Les verbes commençant par un ρ conservent simplement l'*augment* ἐρ. §. 162 (5). Cependant on trouve dans Homère, *Od.* ζ', 59, ῥερυπωμένα, et Chœroboscus,

---

(1) Fisch. II, p. 290.
(2) Voy. Blomfield, trad. de Matth. 2[e]. éd. *Remarks*, p. XLVII. GL.
(3) Buttm. *Gramm. compl.* p. 324.
(4) Thom. p. 258. Maitt. p. 58. Fisch. II, p. 299 *sqq.*
(5) Fisch. II, p. 289 *sq.*

dans les *Anecd.* de Bekker, p. 1287, cite de Pindare ῥερίφθαι (Bœckh, ῥερίφθαι), et d'Anacréon (*cf.* Schol. *Odyss.* ζ', 59), ῥεραπισμένῳ ou ῥερυπασμένῳ. C'est de la même manière que l'ancienne langue, dans Homère, de σεύω (σύω) et μείρω, formait ἔσσυτο, ἔμμορε, pour σέσυτο, μέμορε.

3.° Les verbes qui commencent par une consonne double, ζ, ξ, ψ, ou par deux consonnes, dont la dernière n'est pas une *liquide*, ne prennent point de *redoublement*, ils n'ont que l'*augment*; ex. : ἐζήτηκα, ἔκτισμαι, ἔξεσμαι, ἔψαλκα, ἔσπορα, ἔφθορα, ἔσπακα, ἔσταλκα, comme aussi devant γν, ἔγνωκα, ἐγνώρικα. On dit, au contraire, μέμνημαι (mais ἐμνημόνευκα), τέθνηκα.

Excepté : 1.° Les formes abrégées par syncope, qui commencent par πτ, comme πέπταμαι (πεπέταμαι), πεπτηώς, déjà employé ainsi régulièrement dans Homère et dans Hérodote, πέπτωκα, etc., originaire de πέτω. Les autres verbes commençant par πτ, ont simplement l'*augment*, comme πτερόω ἐπτέρωκα, ἀνεπτερωμένος, πτύσσω ἔπτυγμαι, Eur. *El.* 357; πτήσσω ἔπτηχα, πτοέω, ἐπτόημαι (1). 2.° Le verbe κτάομαι, dont le parfait κέκτημαι chez les Attiques, fait plus ordinairement ἔκτημαι chez les Ioniens et les anciens Attiq., comme Thuc. 2, 61; Plat. *Rep.* 5, p. 464, D; 469, C (2).

§. 164. Dans les verbes qui commencent par une *muette* suivie d'une *liquide*, ou par deux *liquides*, le *redoublement* a régulièrement lieu dans certains cas, et non dans d'autres. Cependant μέμνημαι n'a point l'autre forme ἔμνημαι. Les verbes en particulier, dont la seconde des deux consonnes initiales est un ρ (*cf.* §. 24), prennent régulièrement le *redoublement*, comme δέδρομα, δεδράμηκα, de δρέμω, τέθραυσται, de θραύω, τέτραμμαι, τέθραμμαι, de τρέπω, τρέφω, πέπρωται, formes qui toutes se présentent déjà dans Homère, χράομαι, χρήζ, κέχρηται, κεχρησμένος. Le *redoublement*, au contraire, manque habituellement dans les verbes qui commencent par γλ, et dans d'autres, dont la deuxième consonne initiale est un λ : de là κατεγλωττισμένος (3), ἔγλυπται (4), ἐβλά-

---

(1) Taylor *ad* Lycurg. p. 166, ed. Reiske, t. IV.

(2) Mœris, p. 225. Wessel. *ad* Herod. p. 23, 46. Fisch. II, p. 287 *sq.* Heind. *ad* Plat. *Prot.* p. 572.

(3) Küster. *ad* Aristoph. *Equ.* 351.

(4) Casaub. *ad* Athen. 2, 15 (1, p. 375, Schw.)

στηκα, Eurip. *Iphig. A.* 594 (1), mais βέβλαμμαι (βέβληκα est une syncope), πέπληγα.

Il est fort douteux que, dans les autres verbes qui commencent par une consonne simple, les Attiques omissent aussi le *redoublement.* Eustathe *ad Il.* ι', p. 662, 41, cite de Cratinus προσεπατταλευμεναι, Suidas, d'après Hermippus, ἀπεδημηκότος, mot rapporté par Eustathe et par le grammairien publié dans Bekker, *Anecd.* p. 79, comme employé aussi par Démosthène, *in Lept.* et par Xénophon, *Mem. S.* III, mais qui ne s'y trouve pas (2). Ces grammairiens n'auront-ils pas été trompés par quelque copie fautive? On lit maintenant dans Aristophane, εἰσκεκύκληκεν (3).

REMARQUES.

1. On peut soupçonner que les poëtes épiques omettaient le *redoublement* au plus-que-parfait et aux modes du parfait ex., ἔδεκτο, ou δέκτο, δέξο, pour ἐδέδεκτο, δέδεξο, par cette considération que chez eux, avec δέκτο, δέξο, δεγμένος, σύτο, χύτο, βλήμενος, βλῆσθαι, se présentent aussi fort souvent, et absolument dans le même sens, δείδεκτο, *Il.* ι', 224, δέδεξο, *Il.* ε', 228, υ', 377, χ', 340, δεδεγμένος, *Il.* δ', 107, etc.; ἔσσυτο, κέχυτο, βεβλημένος, βεβλῆσθαι; et que, de plus, les poëtes plus récents n'auraient que bien difficilement employé des formes telles que γεύμεθα, Théocr. 14, 51; ἔλειπτο, Apoll. Rh. 1, 45, 824, si les anciens ne leur en eussent pas donné l'exemple. Une preuve plus sensible de l'omission du *redoublement,* est δέχαται, *Il.* μ', 147, p. δεδέχαται ou δειδέχαται. Mais nous verrons, §. 505, que le plus-que-parfait dans Homère et dans Hérodote a fort souvent le sens de l'aoriste. Cependant comme ces formes ne se présentent presque jamais dans la signification propre de plus-que-parfaits, mais ont presque toujours celle de l'aoriste (πλῆτο ne se trouve employé comme plus-que-parfait, *il avait été rempli,* que dans Hom. *Il.* φ', 300, Hésiod. *Sc.* 146; ailleurs il l'est comme aor., *il fut rempli;* de plus, ἔσσυμαι, ἔσσυται, *Il.* ν', 79; *Od.* κ', 484, ἀνεδέγμεθα, *Od.* ρ', 563, peuvent être pris pour des parfaits); et comme le *redoublement* au plus-que-parfait n'est d'ailleurs omis que dans ces formes douteuses, il est bien plus juste de les considérer comme des imparfaits syncopés pris dans le sens d'aoristes. Voy. §. 193, *Rem.* 8.

§. 165. 2. Le second *augment* au plus-que-parfait est quelquefois aussi omis par les Attiques, ex.: πεπόνθειμεν, Plat. *Phædon.* p. 89, A; πεπόνθεσαν, Æschin. *in Ctes.* p. 534, καταδεδραμήκεσαν, Thuc. 8, 92,

---

(1) Hemsterh. *in Obss. misc.* IV, p. 289 *sqq.* D'Orville *ad* Charit. p. 553. *Lips.* Brunck. *ad* Aristoph. *Lysistr.* 291. Fisch. II, p. 287 *sqq.* 306.

(2) Lenting. *in nov. Act. Traj.* I, p. 116. Lobeck. *ad* Phryn. p. 598 *not.*

(3) Brunck. D'Orv. *ll. cc.*

Xén. *Cyrop.* 7, 2, 5; δεδίει, Platon, *Phædr.* p. 251, A; γεγένητο, Thuc. 5, 14; mais ἐγεγένητο, *ib.* 16, où un seul manuscrit donne γεγένητο; διαπεπόμφει, Xén. *Cyrop.* 8. 4, 7; τετελευτήκει, *Anab.* 6, 4, 11; ἀποδεδράκει, 6, 4, 13; διαβεβήκει, 7, 3, 20; διαβεβλήκει, 7, 5, 8; παραγεγόνει, Plat. *Symp.* p. 173, B (1).

3. Dans les verbes qui commencent par λ et μ, les Ioniens, les Attiques et autres, au lieu de λε, με, mettent souvent ει, ex : εἴληφα, εἴληχα (εἴλαχα, Théocr. 16, 84) εἴλοχα, εἴλεγμαι, εἵμαρμαι, ce que les grammairiens nomment un allongement de l'ε après le retranchement de la consonne trop réduplicative (2); mais ce què Buttmann (*Gramm. compl.* p. 323, *note*) considère plus justement comme un allongement analogue au *redoublement* de ἔῤῥιμμαι, ἔσσυμαι, ἔμμορε. Cela cependant n'arrive pas dans tous les mots; on dit par ex.: λέλειμμαι, et non εἴλειμμαι; μεμάθηκα, et non εἰμάθηκα; et réciproquement on trouve λελήμμεθα, λέληψαι, λελημμένος, Eur. *Ion.* 1132, *Iph. A.* 363, *Cycl.* 432; ξυλλελεγμένας, Arist. *Eccl.* 58; λελεγμένου, Æsch. *S. c. Th.* 426.

4. Les poètes ioniens et les dor. allongent quelquefois le *redoublement*. comme l'*augment*, ex.: δείδεκτο, *Il.* ί, 224; δειδέχαται, *Od.* ή, 72, de δέκω, δείκω, pour δέδεκτο, δεδέχαται; δείδιά, δειδοίκα, pour δέδια, δέδοικα. Voy. δείκνυμι, parmi les défectifs.

5. Hors du parfait quelques verbes dérivés prennent encore une espèce de *redoublement*, ex.: τίθημι, δίδωμι, ἵστημι. Voy. ici les verbes en μι. Mais, de plus, des aor. 2 dans Hom. et Hés. reçoivent souvent aussi le *redoublement*: Aor. 2 κεκάμω, *Il.* ά, 168; κεκάμωσιν, *Il.* ή, 5; λελάχωσι, *Il.* ή, 80, ψ', 76; λελαβέσθαι, *Od.* δ', 388; λελαθέσθαι, λελάθοντο, *Il.* δ', 127, τ', 136; πέπληγον, πεπλήγετο, πεπληγέμεν, *Il.* μ', 162, ό, 113, 397, π', 728, ψ', 363, 660; πεπίθοιμεν, πεπιθεῖν, *Il.* ά, 100, ί, 112, 184; de plus, ἀμπεπαλών, πέφραδε, *Il.* ξ', 500, et comme impératif *Od.* ά, 273; πεφραδέειν, πεφραδέμεν, *Od.* ή, 49, τ', 477; Hésiod. Ἔργ. 764; τετυχεῖν, τετύχοντο, τετυχέσθαι, *Il.* ά, 467, etc.; *Od.* ό, 77, 94, φ', 428; τετάρπετο, τεταρπόμενος, *Il.* ώ, 513, *Od.* ά, 310; κεχάροντο, κεχάροιτο, *Il.* π', 600, *Od.* β', 249; κεκαδών, κεκάδοντο, *Il.* λ', 334, ό, 574; κέκλυθι, ailleurs aussi κλῦθι, et, avec la syncope, κέκλοντο, de ἐκεκέλοντο, venant de κέλομαι; et dans Pind. πεπορεῖν, *Pyth.* 2, 105. C'est de là que dans la langue usuelle s'est conservé l'aoriste ἤγαγον (κεκορεσσάμεθα, *Il.* χ', 427, et κεκορεσσάμενος, Hés. Ἔργ. 33, se lisent actuellement κε κορεσσ., parce que le sens réclame ici κε, c'est-à-dire ἄν). Dans d'autres passages, de semblables formes ont le sens de l'imparfait, comme πέπληγον, *Od.* θ', 264; τετύχοντο, *Od.* θ', 61, μ', 307, parce que d'aoristes ainsi redoublés on formait de nouveaux présents, d'où sont venus les futurs πεπιθήσω, κεκα-

---

(1) Iungerm. *ad* Polluc. 3, 102, n.° 27. Bœckh. *in* Plat. *Min.* p. 60. Hemsterh. *l. c. ad* Lucian. t. I, p. 308. Valck. *in Nov. Test*, p. 299. Fisch. II, p. 317.

(2) Fisch. II, p. 304 *sq.* Schæfer, *ad* Soph. *Œd. T.* 1082, attaque l'*esprit rude* sur εἵμαρμαι; mais Buttmann le défend, *Gramm. compl.* p. 323, *note.*

δήσω. Voy. §. 221, IV, 1 (1). Les futurs δεδέξομαι, *Il.* ί, 238; τετεύξεται, *Il.* μ', 345; μεμίξεται, Hés. Ἔργ. 177, sont des *futurs* 3. *pass.* régulièrement formés de δέχομαι, δέδεγμαι, δέδεξαι; τεύχω, τέτευγμαι, τέτευξαι; μίγω, μέμιγμαι, μέμιξαι.

AUGMENT TEMPOREL.

§. 166. De la contraction de l'*augment* ε avec la voyelle initiale du verbe, d'après le §. 50 et suiv., de εα résulte η, et de εε, on a ει ou η. Comme ici, par le fait de l'*augment*, la voyelle brève était convertie en sa longue correspondante, la règle s'introduisit bientôt dans la langue de changer toujours dans la contraction, sans égard à l'usage d'ailleurs établi, la voyelle brève en sa longue correspondante (2). Ainsi dans l'*augment*, on convertissait:

1.° α en η (εα); ex.: ἀνύτω, ἤνυτον, ἀνδάνω, ἥνδανον, ἀκούω, ἤκουον, ἤκουσα. L'augm. primitif se retrouve encore dans ἑάφθη, *Il.* ν', 543, et dans ἑάγην, ἑάλων, de la langue usuelle, §. 161.

Remarque 1. Dans ἀηδίζομαι, *j'éprouve une impression désagréable*, et dans les mots poétiques ἀηθέσσω, *je suis inaccoutumée*, ἀΐω, *j'entends*, ἄω, *je souffle*, ce changement n'a pas lieu: on en donne pour raison que ἠηδιζόμην, ἠήθεσσον, produiraient un son trop désagréable, et que ἤϊεν, ἦε, se confondraient avec ᾔειν, *il venait*, et ἦεν, *il était* (3). Cependant c'est bien plutôt dans l'*omission de l'augment*, familière aux Ioniens, auxquels ces verbes sont particuliers, qu'il faut aller chercher la cause de cette exception; car on trouve dans Hérod. 9, 93, ἐπήϊσε, et dans Apoll. Rh. 1, 1023, ἐπήϊσαν, de ἐπαΐω, *observer.*

Remarque 2. L'α long reste invariable aussi chez les anciens Attiques dans ἀναλόω, plus usité ἀναλίσκω, ἀνάλουν, ἀνάλωκα, ἀνάλωμαι, ἀνάλωσα, au lieu desquels les modernes écrivaient ἀνήλωκα, ἠνάλωκα, ἠνήλωκα (4). Dans Eur. *Phœn.* 602, *Andr.* 456, *El.* 685, il y a sans variante ἀνάλωται, ἀναλώθη, ἀνάλωσαι; au contraire, dans Thuc. 3, 81, ἀνηλοῦντο; Plat. *Rep.* 8, p. 552, B, ἀνήλισκεν, sans var.; dans d'autres passages les manuscrits varient. On a dit aussi à Athènes ἀνήλωσα, etc., c'est ce qui est prouvé par les inscriptions, entre autres par celle de Sandwich, dans laquelle on lit au commencement ἀνέλοσαν, c'est-à-dire, ἀνήλωσαν. Mais comme on avait coutume de composer les inscriptions

---

(1) Fisch. II, p. 314. Kœn. *ad* Greg. p. (202) 433 *sq.*

(2) Par ex. οἰκέω, imparf. ᾤκουν, et non οὔκουν. GL.

(3) Fisch. II, p. 284 *sq.*

(4) Valck. *ad Phœn.* p. 222. Thom. M. p. 55. Fisch. *ad* Well. II, p. 316; III, *a.* p. 32 *sqq.* D'autre part, Elmsley *ad* Soph. *Aj.* 1049 (dans la réimpression faite à Leipz. de l'*Iph.* ed. de Markl. p. 313). *Cf.* Herm. *ad* Soph. *Aj.* 1028. Schæf. *App. Demosth.* p. 497. Sur διακονέω, voy. Valck. *Diatr.* p. 278. Piers. *ad* Mœr. p. 122. Brunck. Arist. *Ach.* 1170.

dans le dialecte populaire, il paraît que l'*augment* dans ce mot appartenait à la langue commune, tandis que dans la langue écrite, particulièrement dans le haut style, comme celui des tragiques et de Thucydide, l'*augment* ne s'indiquait point. Du reste, il peut sembler douteux que la longueur de l'α soit le principe de la suppression de l'augment, parce que cet α long aussi dans d'autres cas, comme dans ἀθλέω, ἤθλησα, Soph. *OEd. C.* 564, n'en admet pas moins l'*augment*. C'est encore ainsi qu'on trouve διηκόνουν, Eur. *Cycl.* 406, quoique α soit long dans διάκονος, etc., comme le prouve évidemment l'ionien διήκονος, mot où l'η paraît aussi être du domaine de la langue usuelle et l'α de celui du style élevé.

§. 167. 2.° αι en η, ex. : αἰτέω, ᾔτεον, ᾔτησα.

3.° αυ en ηυ, ex. : αὐδάω, ηὔδων, αὐχέω, ηὔχουν.

4.° ε se change 1.° en ει, dans ἐάω, *je laisse ;* ἔθω, *j'habitue*, εἴωθα, ἐθίζω ; ἕλω, *je prends*, εἷλον ; ἑλίττω, *je tourne ;* ἕλκω, ἑλκύω, *je tire* (mais ἑλκέω fait ἥλκησε, *Od.* λ', 580) ; ἕπομαι, *je suis ;* ἕρπω, ἑρπύζω, *je rampe ;* ἑστιάω, *je traite, je régale ;* ἐργάζομαι, *je fais, je travaille ;* ἔχω, *j'ai ;* ἕω (ordinairement ἕζω, ἕννυμι), *je fais asseoir, j'assieds.* 2.° en η, dans tous les autres verbes : ἐγείρω, ἤγειρον ; ἐρωτάω, ἠρώτων. εἰρώτα dans Hérod. 1, 11, 88, n'a pas ει comme *augment*, mais comme venant de la forme ionienne εἰρωτάω, —έω, d'où se tirent aussi le participe εἰρωτεωμένους, ἐπειρωτῶσι, et l'infin. εἰρωτέεσθαι, Hérod. 2, 32 ; 4, 3 ; 7, 148.

Dans les formes du présent et du parfait en εο, c'est l'ο qui reçoit l'*augment*, ἑορτάζω, ἑώρταζον, ἔολπα, ἐώλπειν, ἔοργα, ἐώργειν, ἔοικα, ἐῴκειν (1) ; soit, d'après Fischer, parce que les formes primitives étaient ὀρτάζω, ὄλπα, ὄργα, οἶκα, qui alors, à l'*augment syllabique*, ajoutaient encore le *temporel*, §. 168, *Rem.* 1 ; soit, suivant Buttmann, que l'on ait dit ἑώρταζον, pour ἠόρταζον, comme νεώς pour ναός, §. 10, 1.

5.° ει paraît ne pas avoir été changé en η par les Attiques, du moins par les anciens et ceux de la moyenne époque. Ils ne disent, par ex., que εἶκον, εἶξα, de εἴκω, εἶργον de εἴργω. Seulement, de εἰκάζω on trouve quelquefois ᾔκαζον, ᾔκασα ; dans d'autres passages εἴκαζον, εἴκασα, par ex. dans Plat. *Symp.* p. 216, C, et souvent les MSS. varient dans les mêmes passages (2). Dans Aristoph. on trouve partout ᾔκασα. Au parf. et au plus-que-parf. de εἴκω, ει dans

---

(1) Fisch. II, p. 284 *sq.* Buttm. *Gramm. compl.* p. 332, *Rem.* 12.

(2) Valck. *ad Phœn.* p. 54, *b.* Pierson. *ad* Mœr. p. 182. Fisch. II, p. 279. Ma note sur Eur. *Phœn.* 162. Le censeur de la *Revue d'Edim-*

Hom. se divise par diérèse, ἤϊκτο, ἠΐξαι, ἤϊκται, comme ὤϊξε, de οἴγω, *Il.* ζ', 298.

6.° ευ se change souvent en ηυ dans les MSS. et les édit. ex. : καθηῦδε, et καθεῦδε dans les MSS. de la collat. de Bekker, Plat. *Symp.* p. 217, E; 220, D. L'édit. d'Alde donne dix-huit fois ηυ dans Euripide (Elmsl. *ad* Eur. *Heracl.* 305), mais où beaucoup et souvent la plupart des MSS. portent εὐ. Thucyd. a presque toujours εὐ. Voy. Poppo, *Obss. crit. in* Thuc. p. 82, *note*; et il en est de même dans Platon. Les grammairiens ne sont pas non plus d'accord à cet égard. Hérodien, Eustathe, Suidas approuvent εὐ; Mœris et l'*Etym. M.* sont pour ηὐ (1). Il paraît que εὐ est la plus ancienne, et ηὐ la plus nouvelle manière d'écrire : de la première est resté εὗρον, εὕρηκα, qui a seul prédominé aussi chez les Grecs postérieurs (2).

§. 168. 7.° ο en ω, et
οι en ῳ, ex. : ὠνόμαζον, ᾤκουν, de ὀνομάζω, οἰκέω.

Remarque. Quelques verbes commençant par οι ne prennent que rarement ou point d'*augment*. De ce nombre sont οἰνόω.. οἰνωμένος, Soph. *Trach.* 271; Eur. *Bacch.* 687, 814; Platon, *Leg.* 6, p. 775, C; 7, p. 815, C (où cependant Bekker, sur l'autorité de plusieurs manuscrits, a ᾠνωμένος); *cf.* Pollux 6, 21. Pourtant Homère a l'*augment* dans, *Il.* δ', 3, ἐῳνοχόει, et ά, 598; *Od.* ό, 141, ᾠνοχόει. De plus, gardent οι les composés de οἰωνός et οἴαξ, οἰωνοσκοπῶ, — πολῶ, οἰακονομῶ, οἰακοστροφῶ. Ajoutez οἴχωκα, Æsch. *Pers.* 13; Soph. *Aj.* 896; οἴστρησα, Eurip. *Bacch.* 32. Cela semble aussi résulter de l'ancienne orthographe, qui n'employait pas encore l'ω. D'autres verbes, comme οἰδῶ, οἰμέω, ne se rencontrent que chez les Ioniens, et n'ont à cause de cela aucun *augment* (3). Homère sépare ὤϊξε, *Od.* ά, 436, comme ἤϊκτο, §. 167, 5.

Les autres voyelles initiales ne subissent aucun chan-

---

bourg, vol. XIX, p. 501, dit : We are inclined to think, that the latter orthography (εἴκασα) is that of the tragedians, though not of Aristophanes. [C'est-à-dire, *nous sommes portés à croire que la dernière orthographe* (εἴκασα) *est celle des tragiques*, *mais non d'Aristophane.*]

(1) Herodian. Herm. p. 314, 38. Eustath. dans Nunnes. *ad* Phryn. p. 456. Lobeck. Suid. *voc.* εὐλόγησα. Mœris, p. 175. *Etym. M.* p. 400, 32. Fisch. *ad* Well. II, p. 280; *ad* Theophr. p. 20, *b. Cf.* Brunck. *ad* Eur. *Hec.* 18; Aristoph. *Thesm.* 479; *Av.* 495; ma note *ad* Eur. *Hec.* 18.

(2) Elmsley écrit ηὗρον. Voy. sa note *ad* Eur. *Med.* 191; *ad OEd. T. Præf.* p. X. Au contraire, Lobeck. *ad* Phryn. p. 140. Dans Thuc. 1, 58, Bekk. admet ηὕροντο, d'après de bons MSS.

(3) *Etym. M.* p. 617, 45. Fisch. II, p. 285. Les Anglais écrivent ᾠνωμένος, *etc.* Voy. Elmsl. *ad* Eur. *Bacch.* 686, et, au contraire, Lobeck. *ad* Phryn. p. 153.

gement dans l'écriture; les brèves ι et υ deviennent longues (1).

Remarque 1. On a dit plus haut, §. 161, que les Attiques, dans quelques mots, substituent à l'*augment temporel* un ε qu'ils placent devant, ex.: ἔαξα, pour ἦξα; ἑάλωκα, pour ἥλωκα, surtout dans les verbes qui commencent par une voyelle immuable, ex.: ἐώθουν, προσεούρουν. Ils placent encore l'*augment syllabique* devant le *temporel*, ex.: ἑώρων, ἑώρακα, de ὁράω, au lieu duquel on rencontre rarement chez eux l'ionien ὥρων, ὥρακα. De même, le composé ἀνοίγω, ἀνέῳξα, ἀνέῳγμαι, ἀνέῳγα, et non ἀνῷξα, qui est purement ionien, Hérod. 1, 68, ἀνῷγμαι (2).

Remarque 2. Dans les verbes qui commencent par une voyelle, les Ioniens et surtout les Attiques placent au parfait une espèce de réduplication, qui consiste à répéter les deux premières lettres, mais à prendre la brève au lieu de la longue correspondante, ex.: ἀγηγέρατο, pour ἠγερμένοι ἦσαν, *Il.* δ', 211, de ἀγείρω, ἤγερκα, ἀγήγερκα; ἀκήκοα, de ἀκούω; ἀληλεσμένος, Hérod. 7, 23, Thuc. 4, 26, de ἀλέω [ἤλεκα, ἀλήλεκα]; ἀλήλιμμαι, de ἀλείφω; ἄρηρα, de ἄρω; ἀρηρομένος, *Il.* σ', 548; de ἀρόω, ἤροκα, ἀρήροκα; ἐγηγερμένος, Thuc. 7, 51, de ἐγείρω; ἐδήδοκα, ἔδηδα, de ἔδω; ἤλακα, ἤλαμαι, ἐλήλακα, Hérod. 8, 126, Arist. *Nub.* 828, ἐλήλαμαι, de ἐλάω; ἐλήλεγμαι, de ἐλέγχω; ἐλήλυθα, pour ἤλυθα, de ἐλεύθω; ἐμήμεκα, de ἐμέω; ἐνήνοχα, de ἐνεγκεῖν; ὄδωδα, de ὄζω; ὀλώλεκα et ὄλωλα, de ὄλω, ὄλλυμι; ὤμοκα, ὀμώμοκα, de ὀμόω; ὄπωπα, de ὄπτω; ὄρωρα, de ὄρω; ὤρυγμαι, ὀρώρυγμαι, de ὀρύσσω; mais ὤρυκται, Hérod. 2, 158, sans variante; ὤρυκτο, 1, 185, 6. Ce ne sont que des verbes dissyllabes, au plus des trissyllabes, et ceux qui au futur et au parfait, ou à ce dernier temps seulement, prennent les brèves α, ε, au lieu de la longue η, comme ἀλέω, ἀλέσω, ἐλάω, ἐλάσω; ὀμόω, ὀμόσω, ἀκήκοα, ἐλήλυθα. Car εἰλήλουθα est une forme poétique allongée, de même que ὑπεμνήμυκε n'est que poétique. Par suite, la diphthongue ει s'abrège aussi dans la pénultième, comme ἀλήλιπται (sans réduplication ἤλειπται, chez les écrivains postérieurs), ἐρέριπτο, dans Homère, venant de ἐρείπω (Buttmann cite ἐρήρειπτο, du seul Hérodien *Hist.* 8, 2), et ἐρηρέδαται, de ἐρείδω (ἐρήρεικα ne s'est pas encore présenté à moi, mais Hérod., 4, 152, a ἐρηρεισμένος, ainsi que des auteurs postérieurs cités par Lobeck, peut-être pour que la forme plus correcte ἐρηρισμένος ne ramenât pas à ἐρίζω). Tous ces verbes commencent à être employés sans rédupl. par les auteurs postérieurs. Ainsi paraît devoir s'expliquer ἐγρήγορα, venant de ἐγείρω, proprement ἤγορα, ἐγήγορα, où le ρ est probablement conservé par suite de la forme syncopée ἔγρομαι. Ne voyons que des formes épiques dans ἀκηχεμένος, *Il.* έ, 364; ἀκηχέδαται ρ', 637, venant de ἄχω, ἄχημαι, au lieu de quoi on dit souvent ἀκάχημαι, avec un changement de quantité (§. 10, 1); de plus, ἐρηρέδαται, ἐρήρισται, Hésiod. *fr.* 163 (n.° LIII, *ap.* Gaisford). de ἐρείδω (ἐρήρεκα, ἐρήρικα, pourrait venir aussi de ἐρίδω, ἐρίζω). ἐνήνοθα, de ἐνόθω; ἐρέριπτο, *Il.* ξ', 15, de ἐρείπω; ὀδώδυσται, *Od.* έ, 443, de ὀδύσσασθαι; ὀρωρέχαται, *Il.* π', 834, de ὀρέγομαι. De même que dans ἀκάχημαι, pour ἀκήχεμαι, les

(1) Buttm. *Gramm. compl.* p. 327.

(2) Fisch. II, p. 285, 302; III, *a.* p. 36. Maitt. p. 53. Thom. M. p 71. Lobeck. *ad* Phryn. p. 157 *sq.*

épiques abrègent la seconde syllabe ou rejettent l'augment dans ἀλάλημαι, de ἀλάομαι, pour ἀλήλημαι, et ἀλαλύκτημαι, venant de ἀλυκτέω, qui ne s'emploient pourtant tous deux que comme présents; et encore dans ἀραρυῖα, *Il.* γ', 331, λ', 18, ό, 737, ώ, 318, ce qui peut recevoir toutefois aussi son explication du §. 194, *Rem.* 3. Dans ὑπεμνήμυκε, *Il.* χ', 491, on a substitué μν à μμ, pour allonger la seconde syllabe. *Cf.* p. 73, 74. ἀραίρηκα, ἀραίρημαι, ἀπαραιρῆσθαι, dans Hérodote, est purement ionien, au lieu de ᾕρηκα, ᾕρημαι, ἀφῃρῆσθαι; il faut y bien remarquer aussi l'omission de l'augment propre. Mais ὑφύφασμαι ne se trouve que dans les écrits des grammairiens (1). Au plus-que-parf. la voyelle de la rédupl. s'allonge régulièrement dans ἠκηκόειν, jamais dans ἐληλύθειν. D'après le précepte des grammairiens, par ex., *Etym. M.* p. 330, 4, la voyelle de la réduplication devrait aussi être longue dans les autres verbes, et l'on trouve ainsi διωρώρυκτο, Xén. *Anab.* 7, 8, 14, sans variante donnée; mais Hérod. 1, 186, avec la variante ὀρώρυκτο; Démosth. *Phil.* 3, p. 114, 21, ὠμωμόκει; mais Bekker a admis d'après un manuscrit ὀμωμόκει; au contraire on trouve dans Antiph. *De cæd. Her.* p. 137, 34, d'après deux manuscrits ἀπωλώλει, pour ἀπολώλει (2). L'omission de cet *augment* n'est pas plus choquante que celle que nous avons signalée §. 165, *Rem.* 1; mais les grammairiens cherchaient à introduire une régularité générale de formation (Lobeck. *ad* Phryn. p. 33 *extr.*), et paraissent en conséquence avoir placé l'*augment* partout, en sorte que dans le passage d'Antiphon, ἀπολώλει semble être la véritable leçon, mais ἀπωλώλει une correction conforme aux règles des grammairiens. Les épiques employaient cet *augment* ou le retranchaient, selon le besoin de la mesure, ex.: ἐλήλατο, *Il.* δ', 135, mais ἠλήλατο, έ, 400.

Une semblable réduplication (comme §. 165, 4) se trouve dans quelques verbes à l'aoriste 2, si ce n'est qu'alors la voyelle de la réduplication est rendue longue, et celle de la racine du verbe devient brève, dans les formes homériques ἤραρον (trois. pers. plur. *Il.* π', 314), ἀραρόντε, *Od.* π', 169, ὤρορεν, à quoi il faut ajouter avec Buttmann, p. 339, ἤκαχον, ἤπαφον, ἄλαλκον, ἀλαλκεῖν, venant de ἄχω, ἄφω, ἄλκω. Il en est resté dans le langage ordinaire ἤγαγον, ἀγαγεῖν.

AUGMENT DANS LES VERBES COMPOSÉS.

§. 169. Tous les verbes composés d'une préposition, lorsqu'ils ne dérivent pas d'adjectifs ou de substantifs composés, prennent l'*augment* après la préposition et avant le verbe lui-même, comme dans l'allemand *aus-ge-gangen, auf-ge-schrieben*, ex.: ἐπέβη, etc.

---

(1) Voy. Lobeck. *ad* Phryn. p. 31 *sqq.* Buttm. *Gramm. compl.* p. 333 *sqq.*; et sur ὑφύφασμαι, Fisch. II, p. 405 *sq.* [*Cf.* J. B. Gail *in Bulletin univ. sect. Philol.* t. IX, p. 428 *sqq.*, qui voit dans ce mot la prép. ὑπό, et non une *rédupl.* GL.]

(2) Schæf. *App. crit. ad Dem.* t. I, p. 555. Gœttl. *ad* Theod. p. 247 *sq.*

Les prépositions, excepté περί (§. 44, p. 120), perdent leur voyelle finale devant l'*augment syllabique*, ex.: ἀπ— έδωκε, ἐπ— έθηκε, ἀμφ— έϐαλλεν (il faut cependant diviser ainsi, ἀ— πέδωκε, etc., §. 57, II, p. 146). Mais περιέθηκα, et non πε-ρέθηκα. Dans πρό, l'o est ordinairement contracté avec ε, ex.: προὔϐη, προὔθηκα, προὔτρεψεν, προὐμνᾶτο, Xén. *Anab.* 7, 3, 18 [*Cf. supr.* p. 119] (1).

Les prépositions σύν et ἐν, dont la dernière consonne, conformément au §. 37, I, *c*, se change en γ, λ, μ, ρ, σ, reprennent le ν devant l'*augment syllabique*, ex.: ἐγγίγνομαι, συγγίγνομαι, συγκεράννυμι, συλλέγω, ἐμμένω, ἐῤῥάπτω, συσκευάζω, font ἐνεγιγνόμην, συνεγιγνόμην, συνεκράθην, συνέλεγον, ἐνέμενον, ἐνέῤῥαπτον, συνεσκεύαζον.

Remarque. Les verbes composés de la particule δυς, prennent l'*augment* après elle, lorsque les verbes eux-mêmes commencent par une voyelle ou une consonne immuable, ex.: δυσηρέστουν. Mais ἐδυστύχησεν, δεδυστύχηκα, ἐδυσχέραινε, ἐδυσώπουν. La même chose a lieu pour εὖ dans εὐεργετέω, εὐηργέτησεν, mais εὐδοκιμέω, ηὐδοκίμουν. Voy. encore 9; ainsi on trouve εὐπόρουν dans Plat. *Symp.* p. 219, D.

§. 170. Mais tous les autres verbes composés, et ceux qui dérivent d'un adjectif déjà composé, ont l'*augment* en tête, ex.: ἐθαλασσοκράτουν, ἐναυπηγήσατο, ηὐτομόλει, ἐμελοποίουν, ἠπίστει, ἠσεϐήκασιν, ἐσιδηροφόρει, Thuc. 1, 6, verbes qui sont dérivés des adjectifs et substantifs composés, θαλασσοκρατής, ναυπηγός, αὐτόμολος, μελοποιός, ἄπιστος, ἀσεϐής, σιδηροφόρος, et non pas composés de verbes qui, séparés, font un mot par eux-mêmes (2). C'est le même cas pour les verbes, composés à la vérité de prépositions, mais qui ont le sens de verbes simples, ou bien qui, sans préposition, ne peuvent exister ou sont tombés en désuétude. De ce nombre sont aussi ceux qui dérivent de noms déjà composés. Ainsi ἀμφιέννυμι fait ἠμφίεσμαι, ἀμφισϐητέω ἠμφισϐήτουν, ἐπίσταμαι ἠπιστάμην, ἐναντιοῦμαι ἠναντιούμην, de ἐναντίος; ou bien, lorsque la préposition est devenue méconnaissable par une transformation, comme dans ἤμπισχον, ἠμπισχόμην (3). Cependant ici l'usage n'est pas constant, puisque plusieurs verbes de cette espèce, chez certains écrivains, placent l'*augment* avant, chez d'autres au milieu; d'autres le placent de rè-

(1) Piers. *ad* Mœr. p. 302.
(2) Sylburg *ad* Clenard. p. 206 *sq. ed. Francof.* 1591.
(3) Elmsl. *ad* Eur. *Med.* 1128.

gle au milieu, d'autres avant, et que d'autres enfin prennent un double *augment*. Ainsi καθεύδω, suivant la règle, fait bien à l'imparf. καθηῦδον, Plat. *Symp.* p. 217, E; 220, D, ou καθεῦδον, comme toujours chez les tragiques, mais aussi ἐκάθευδον. κάθημαι, à l'imparfait καθήμην, Dém. p. 285, 300, et ἐκαθήμην, Eschine, p. 267, R; Xénoph. *Cyrop.* 7, 3, 5. καθέζομαι, καθεζόμην et ἐκαθεζόμην, Xén. *Cyr.* 5, 3, 25; ἐξυνῆκε, Anacr. *fr.* p. 426, Fisch. Au contraire, προοιμιασάμεθα est sans augment dans Plat. *Leg.* 4, p. 724, A (1). προθυμοῦμαι fait ordinairement προυθυμούμην, mais Xén. *Ages.* 2, 1, a ἐπροθυμεῖτο; et ἐπιδημέω, ἐπιθυμέω, ἐγχειρέω, προφητεύω, προξενέω, ἐγκωμιάζω, ὑποπτεύω, ἐπιτηδεύω, font toujours ἐπεδήμουν, ἐπεθύμουν, ἐνεχείρουν, προεφήτευσα, προὐξένουν, ἐνεκωμίαζον, ὑπώπτευον, ἐπετήδευον, quoiqu'il n'y ait pas de verbes simples, δημέω, θυμέω, χειρέω, etc. Ἀντιβολέω fait ἠντιβόλει, Lysias, p. 94, *ed.* H. Steph.; mais dans Homère la leçon ἀντεβόλησα prédomine avec la variante beaucoup meilleure (2) ἀντιβόλησα, et de même Pindare, *Ol.* 13, 42, ἀντεβόλησε. L'auteur de l'*Etym. Magn.* p. 112, 52, paraît avoir lu dans Aristophane même ἠντεβόλησε. De ἀπολαύω il n'y a en usage que ἀπέλαυον, ἀπέλαυσα, ἀπολέλαυκα. De ἀφίημι on a le plus souvent l'imparfait ἠφίουν, Thuc. 2, 49, parce que l'ι ne donne lieu à aucune augmentation (3); et de la même manière, Hérodote place en avant du parf. de μεθίημι la réduplication, μεμετιμένος (4), 5, 108; 6, 1; 7, 229, au lieu de μεθειμένος. De ἐκκλησιάζω, Lysias (p. 430, Reisk.) a l'imparfait ἐκκλησιάζετε, de même que Démosth. *Pro cor.* p. 315, 9, ἐκκλησίαζον; mais Thuc. 8, 93, Démosth. *in Mid.* 577, 4, ἐξεκλησίασαν, avec la variante ἐξεκκλησίασαν, ainsi que le mot est écrit également dans Thucydide. L'usage est bizarre dans ἐγγυᾶν. On trouve souvent des formes qui en dérivent régulièrement, ἠγγύων, ἠγγύησα, ἠγγυήθην, ἠγγυημένος (voy. Lobeck. *ad* Phryn. p. 155), d'après quoi Bekker a mis dans Isée, p. 44, ἠγγυήκει, d'après deux MS., pour ἐγγυήκει, et dans Démosth. *in Nicostr.* p. 1364 (1254, 28, Reisk.), ἠγγυήσαντο, sans autorité, pour

---

(1) Brunck. *ad* Aristoph. *Thesm.* vs. 469. Porson. *Præf. Hec.* p. XVII.
(2) Buttm. *Lexil.* I, p. 279.
(3) Le censeur ajoute aux exemples d'une double réduplication, μεμελοπεποιημένος d'Athénée, X, p. 453, D. BLOMF.
(4) Fisch. II, p. 282, 478.

ἐνεγγυήσαντο; *in Andr.* p. 681 (609, 21, Reisk.), ἠγγυήσατο, par conjecture, pour ἐγγυήσατο, ἐνεγυήσατο, ἐνεγγυήσατο (1). Mais Plat. *Leg.* 11, p. 923, D, sans variante, et Démosthène, *in Apat.* p. 900, 15, ἐγγεγυημένος; *in Neær.* p. 1363, 12, ἐγγεγυηκέναι (ἠγγυηκέναι, un manuscr.), comme si le mot était composé de ἐν et de γυᾶν; ainsi Bekker a mis dans Démosth. *in Apat.* p. 901, 25, ἐγγεγυήμην pour ἐνεγγεγυήμην, Reisk. ἐνεγεγυήμην, *Cod. F.* (mais Isée, p. 44, ἐνεγεγύητο pour ἐγγεγύητο, Reisk. p. 49); ἐγγεγυημένος, Isée, p. 49, par conjecture pour ἐγγυημένος, Reisk. p. 61 (ἠγγυημένος), ἐγγεγυηκώς, *ibid.* p. 39, et encore par conjecture pour ἐγγυηκώς, Reisk. p. 42; de plus ἐνεγύα, Isée, p. 48 (59, R.); Démosth. *in Spud.* p. 1029, 24; 1032, 25, R.; ἐνεγυᾶτο, p. 48 (60); ἐνεγύησεν, Isée, p. 42 (47), 50 (65); Démosth. *in Neær.* p. 1366, 11; ἐνεγυήσατο, Isée, p. 43 (49); Démosth. *in Apat.* p. 901, 10, 14 (où se trouve la variante ἠγγυησάμην), 902, 4, au lieu de la leçon évidemment fautive ἐνεγγύα, *etc.* (2). (ἐγγύα, ἐγγύηκα, *etc.* paraissent également vicieux. C'est tout-à-fait ainsi que dans δεδιῄτηκα, ἐξεδεδιῄτητο, ἐδιῄτησα (voy. plus bas), διά est considéré comme préposition, et ἀναίνομαι fait toujours ἀνήνατο (ἠνήνατο), comme s'il était composé de ἀνά et de αἴνομαι. Le même cas se reproduit dans εὐηγγελίζετο (voy. Lobeck. *ad* Phryn. p. 269). παρηνόμουν, Thuc. 3, 67; Démosth. p. 217, 26; Æschin. *in Ctes.* p. 469, Reisk., comme composé de παρά et ἀνομέω, a été changé par Bekker, d'après des manuscr., en παρενόμουν (3); ἀπήλαυε, Isocr. *ad Demon.* p. 3, E, a été changé en ἀπέλαυε. Buttmann, p. 346, attribue avec raison l'irrégularité ὑπωποτετρόφηκεν, Lycurg. p. 167, 31, à la difficulté de faire entendre clairement un augment en tête du mot.

Un double *augment* se rencontre surtout dans ἀνορθόω, ἠνώρθουν, ἐπηνώρθωται, Dém. p. 329, 2; ἐνοχλέω, ἠνώχλουν, Isocr. *ad Phil.* p. 92, E; Démosth. p. 242, 16; ἀνέχω, ἠνειχόμην, Thuc. 5, 45, et ἠνεσχόμην, *id.* 3, 28; Hérod. 7, 159 (4); παροινέω, ἐπαρῴνησεν, Xén. *Anab.* 5, 8, 4; ἐπαρῳνή-

(1) La suite fera voir qu'ici Bekker n'est pas d'accord avec lui-même.
(2) Lobeck. *ad* Phryn. p. 155.
(3) Voy. Schæf. *App. Dem.* I, p. 879, *ad* p. 217, 25.
(4) Piers. *ad* Mœr. p. 176. Porson. *Præf. Hec.* p. XVII. Blomfield *ad* Æschyl. *Choeph.* 735.

θην, πεπαρώνηκα (1). Ainsi on trouve δεδιήτηκα, ἐξεδεδιήτητο, Thuc. 1, 132 (*cf.* 7, 77, 87); ἐδιήτησα, de διαιτάω; δεδιῴκηκα, ἐδιῴκησα de διοικέω (2); chez les auteurs plus récents ἠνήλωσα de ἀναλίσκω, et δεδιηκόνηκα de διακονέω. ἠμπέσχετο est suspect (3). Dans Platon, beaucoup de MSS., et des meilleurs, donnent ἠμφεγνόουν, et la forme beaucoup plus rare ἠμφεσβήτουν, dans laquelle l'*augment* est intercalé avant le σ, lettre placée dans ce mot, soit pour en faciliter la composition, soit parce qu'elle appartient à la préposition ἀμφίς. Bekker a admis les deux leçons. Voy. Buttmann, p. 345, 346.

DE LA CARACTÉRISTIQUE DES TEMPS.

§. 171. La *caractéristique* du verbe est la lettre qui précède l'ω du présent. Ainsi dans λέγω c'est le γ, dans τιμάω, φιλέω, ce sont l'α et l'ε, qui sont la *caractéristique* du verbe, et surtout du présent. Elle change dans les différents temps, et chaque temps a une *caractéristique* particulière, qui consiste dans la consonne qui précède la terminaison, par ex., pour le parfait, κ, φ, χ; pour le futur 1. et l'aor. 1. act., σ; pour le parf. pass., —μαι; pour l'aor. 1. pass., —θην.

Cependant la forme usitée du présent ne paraît pas servir toujours de base à la formation, mais c'est souvent une autre forme plus simple, qui, dans l'origine, pour obéir aux lois de l'euphonie, servit à composer celle que consacra l'usage. Ainsi les formes ἐβλάβην, ἐβάφην, πράξω, πέπραγα, φράσω, πέφραδα, paraissent venir des formes inusitées du présent (βλάβω, *Il.* τ, 82, 166), βάφω, πρήγω, φράδω, au lieu desquelles il n'est resté que βλάπτω, βάπτω, πράσσω, φράζω. En général, il est probable que les formes primitives des verbes grecs ont été très simples. Mais on ne tarda pas chez les Grecs à céder au besoin de rendre plus harmonieuse la forme trop brève du présent, et par conséquent de l'allonger, soit en changeant la voyelle brève

---

(1) Piers. *ad* Mœr. p. 332.
(2) *Cf.* Fisch. II, p. 297, 300.
(3) Elmsl. *ad* Eur. *Med.* 1128.

de la syllabe radicale en longue, procédé qui se reconnaît par la formation du second aoriste, ou bien en introduisant une consonne, ou bien en adoptant une consonne double au lieu d'une simple, ex. : φράζω, βλάπτω, ἅπτω, au lieu de φράδω, βλάβω, ἅφω, ou en allongeant la terminaison ω en άω, έω, όω, είνω, άνω, etc.; quelquefois en plaçant une syllabe devant, διδάσκω, de δάω, δαίω, et plus souvent par la réunion de plusieurs espèces d'allongement. Ainsi de λάβω, viennent λήβω (d'où λήψομαι), λάμβω (d'où l'ion. ἐλάμφθην), et λαμβάνω. Beaucoup de ces nouvelles formes ne restèrent usitées qu'au présent et à l'imparfait, tandis que les autres temps étaient tirés des radicaux et de verbes même tout différents, qui ne se rapprochaient que par le sens, comme φέρω, fut. οἴσω, parf. ἐνήνοχα, aor. ἤνεγκα et ἤνεγκον. Ce sont proprement les verbes *défectifs* et *anomaux*. Mais aussi dans d'autres, les futurs ne peuvent dériver du présent usité; cependant, pour la *caractéristique* du futur et sa relation avec le présent, et pour la formation des autres temps, ils concordent avec beaucoup d'autres, en sorte que cette concordance ou analogie semble avoir constitué une règle. Par ex. tous les verbes en —σσω ou —ζω, ont au futur 1 —ξω, à l'aor. 2 un γ; au contraire, à l'aor. 2 un δ, lorsque le fut. 1 a un σ. Ces verbes, ainsi que βλάπτω, βάπτω, πράσσω, φράζω, cités plus haut, sont donc mis au nombre des verbes réguliers.

Néanmoins ces verbes primitifs, mais hors d'usage, ne doivent être admis que quand l'origine de certaines formes de temps ne peut s'expliquer autrement, comme c'est le cas dans les verbes cités plus haut et dans quelques autres, surtout ceux en —σσω (—ττω) et —ζω. On abuserait de cette remarque, par ex., si l'on voulait dériver des futurs tels que τύψω, κτενῶ, βαλῶ, ou des aoristes tels que ἐτάκην, ἔλιπον, ἔλαθον, des vieilles formes de présent τύπω, φάνω, κτένω, βάλω, τάκω, λίπω, λάθω. Car φανῶ, κτενῶ, βαλῶ sont dérivés d'après la formation régulière des verbes en λ, μ, ν, ρ. Le futur τύψω ne pourrait avoir aucune autre forme, aussi vient-il immédiatement de τύπτω, et non de τύπω; car le τ disparaît toujours devant le σ du futur. Les aoristes ἐτάκην, ἔλιπον, ἔλαθον, sont formés d'après la règle générale, que le prétendu aor. 2 a toujours la dernière syllabe du radical brève, et que, quand il n'est pas possible de

ramener la brève de cette manière, on l'obtient par un autre procédé, comme dans les verbes en μι, imparf. ἐτίθην, aor. 2. ἔθην. La supposition de formes anciennes n'est donc nécessaire que dans les verbes en —σσω (—ττω) et ζω, et dans quelques-uns en —πτω, dont nous traiterons aux futurs 1 et 2.

Cependant les temps du verbe grec se divisent en deux classes, dont l'une comprend, avec le présent et l'imparfait, le parfait 1[er] actif et passif, l'aor. 1[er] act., pass. et moy., le futur 1[er] act., pass. et moy., et le futur 3[e] passif; et dont l'autre comprend le parfait 2[e], l'aor. 2 act., pass. et moy., et le futur 2[e] act., pass. et moyen. Les temps de la seconde classe sont dérivés exclusivement de formes du présent simples et primitives, ex.: τύπω, κόπω (τύπτω, κόπτω), μήθω, λήδω, λήχω, etc., mais qui, à la vérité, ne se rencontrent pas, et ne sont connues que par l'aor. 2. Les temps de la première classe à la vérité supposent souvent aussi ces formes primitives, comme ἀλλάσσω, etc.; mais ils sont aussi formés de verbes dérivés, par ex. de ceux en —άω, —έω, —όω, —αίνω, —άζω. Les deux classes sont des ramifications d'une souche commune, de la forme du présent simple et primitive, dont ils dérivent par une analogie exposée dans les règles. Du reste, on montrera au §. 194, *Remarq.*, qu'il n'est presque pas un seul verbe dont tous les temps aient été en usage.

Voici quel est le changement de la lettre *caractéristique* dans la formation des temps de la prem. classe. Ceux qui ont

au prés.	font au futur et à l'aor. 1.	au parf.	à l'aor. 1. pass.
β, π, φ (πτ)	ψ	φ	φθην
γ, κ, χ (κτ, γκ, σκ)	ξ	χ	χθην

Remarque. Lorsque κ a encore une consonne près de lui, les deux consonnes ne sont considérées que comme un simple κ. Les verbes en —σκω ont dès-lors le futur en —ξω, ex.: θνήσκω, διδάσκω, ἀλύσκω, fut. θνήξω, διδάξω, ἀλύξω. De même ἐνήνοχα, de ἐνέγκω.

au prés.	au fut.	au parf.	à l'aor. 1. pass.
δ, θ, τ	σ	κ	σθην
ζ, σσ, ττ	ξ	χ	χθην
	σ	κ	σθην
verbes purs έω, άω, όω,	σ	κ	θην, σθην
au prés. λ, μ, ν, ρ,	fut. ῶ,	parf. κ,	aor. θην.

Dans les temps de la seconde classe, la *caractéristique* du présent reste invariable.

FORMATION DES TEMPS.

§. 172. *Avertissement.* La dérivation des temps qu'on expose ici, se trouve déjà dans les Κανόνες de Théodose, Bekk. *Anecd.* p. 1008 *sqq.* *Cf.* Theod. Gaza, *Gramm.* p. 85 (*Basil.* 1541), et est améliorée par Jac. Weller (p. 18). Les grammairiens antérieurs paraissent n'en avoir eu aucune notion. Elle a été admise dans toutes les grammaires suivantes, d'abord par celle de Halle, 1705, jusqu'à ce que l'école d'Hemsterhuis, Trendelenbourg et Tiersch (dans la préface de ses *Paradigmes*, Gœtt. 1809) l'aient attaquée comme arbitraire et inutile. On semble en cela n'avoir pas assez considéré que ce pouvait être un projet impraticable, de donner un développement historique des origines successives des temps, développement impossible à exposer d'une manière complète, puisque presque toutes les dates historiques nous manquent; mais que l'unique but était de mettre sous les yeux la connexion de la conjugaison grecque, telle qu'elle existe dans les monuments conservés de la langue, c'est-à-dire, formant un tout achevé, et cela, en rendant sensible l'affinité extérieure des différents temps dans leur forme (et non pas l'affinité intérieure, inhérente au sens). On ne peut méconnaître une telle connexion entre le futur et l'aor. 1, qui ont une lettre *caractéristique* commune entre eux. Il eût semblé plus simple à la vérité, au lieu de dériver le parf. act. du futur, de le dériver immédiatement du présent, ou par le changement de la *ténue* en aspirée, comme dans λέγω, λέλεχα, εἴλοχα, τύπω, τέτυφα, ou bien seulement par la transformation de la syllabe pénultième, comme ἀκούω, ἀκήκοα; λείπω, λέλοιπα, etc., afin de n'être pas obligé de passer de γ, π, à ξ, ψ, et, dès-lors, de ces lettres à χ et φ, qui ont plus d'affinité avec γ et π; mais les verbes purs prouvent le rapport du parfait avec le futur, puisque tous deux ont dans beaucoup de cas la voyelle longue η, ω, commune entre eux, longue qui n'est

pas dans le présent. Une semblable connexité existe entre le parf. 1.er act. et le parf. pass., où la terminaison α se change toujours en —μαι (comme au présent ω en ομαι), et où la consonne précédente se change d'après des règles qui subsistent dans tous les autres cas (§. 34, *sqq.*), en sorte qu'il ne faut guère plus de changements pour dériver πέφασμαι, κέκλεμμαι, τέθραμμαι, de πέφαγκα (c.-à-d., πέφανκα, d'après le §. 37, I, *b* p. 106), κέκλοφα (où, après le changement de la voyelle ε adoucie en ο, la ténue du présent s'est transformée en aspirée, pour être rétablie devant μαι, κέκλεπμαι, et d'après le §. 37, 4°, κέκλεμμαι), τέτροφα ou τέτραφα (τέθραπμαι, comme θρέψω, de τρέφω, et réciproquement θριξί, de τρίχες, τέθραμμαι), que pour les dériver immédiatement des formes du présent φάνω (πέφανκα, πέφανμαι), κλέπω (κέκλεπμαι, κέκλεμμαι), τρέφω (τέθρεπμαι, τέθρεμμαι, τέθραμμαι). Ainsi le plusqueparf. pass., le fut. 3 et l'aor. 1 passif, ont une analogie constante avec les trois prem. pers. du parf. passif : elle devient encore sensible dans le dialecte des Doriens, qui formaient les verbes en —ίζω, au futur en —ιξῶ, au parf. pass. —ιγμαι, —ιξαι, —ικται (d'où δεικηλίκτης, συρίκτης), νενομίχθαι, §. 191, *extr. Rem.*; et à l'aor. 1 —ίχθην, ἐλυγίχθην, etc., et qui par conséquent prouvent la liaison de ces formes, aussi bien que les autres Grecs, chez lesquels la formation était —ίζω, —ίσω, —ισμαι, —ισται, —ίσθην. Il n'y a là rien de plus extraordinaire, qu'à voir les Grecs former de ces trois premières personnes, par ex. de μεμίασμαι, μεμίανσαι, μεμίανται, de τέθραμμαι, τέθραψαι, τέθραπται, de κέκαυμαι, κέκαυσαι, κέκαυται, les noms μίασμα, μίανσις, μιαντήρ, θρέμμα, θρέψις, θρεπτήρ, καῦμα, καῦσις, καυτήρ. Il faut ici songer aussi peu à un motif *intérieur* [c'est-à-dire, à un enchaînement rationnel], que quand on demande pourquoi les Grecs ont formé les noms τροπή, μονή, λόγος, στόλος ou στολή, πρᾶγος, φρίκη, du parf. 2, τέτροπα, μέμονα, λέλογα, ἔστολα, πέπραγα, πέφρικα. Si l'on veut traiter d'arbitraire tout ce qui n'offre pas à notre esprit un fondement bien évident, que l'on persiste donc à qualifier ainsi ces conjugaisons, mais qu'on n'oublie jamais que ce sont des caprices, non des grammairiens, mais des anciens Grecs eux-mêmes, qui avaient un motif suffisant dans le sentiment de l'harmonie, que nous perdons trop de vue à l'égard des langues anciennes. On pourrait aussi mettre au nombre de ces caprices, que le plus souvent

ils changeaient dans l'augment ε en η, mais encore en ει dans dix-sept verbes, et qu'ils disaient bien εἴληφα, εἴλημμαι, mais seulement λέλειμμαι, et non εἴλειμμαι; qu'ils disaient ἐλῶ, σκεδῶ, pour ἐλάσω, σκεδάσω, mais non ὀνομῶ, ἀγορῶ, σπῶ, pour ὀνομάσω, ἀγοράσω, σπάσω; ἤκουσα, mais non ἠκουσάμην, au futur ἀκούσομαι, et non ἀκούσω; ἑώρακα, et non ὁράσω, ὤρασα; λείπω, λέλειμμαι, mais non λέλειφα. Lorsque de tels caprices, très évidents, règnent dans une langue, on ne doit pas s'étonner de ce que les Grecs disaient αἰνέσω, ἤνηται, ἠνέθην; τρέφω, τέτροφα, τέθραμμαι, πέπαυται, mais non ἐπαύθην. A la vérité, cette dérivation fait admettre beaucoup de formes qui ne se rencontrent nulle part, comme ἀκούσω, ἤκουκα, λέλειφα, pour passer à ἤκουσα, ἤκουσμαι, λέλειμμαι. Mais qu'y a-t-il là de plus illicite, que de supposer, pour rendre raison de ἔλαβον, ἔμαθον, οἶδα, εἶδον, ἔπαθον, πέπονθα, etc., des formes qui n'existent nulle part, telles que λήβω, μήθω, εἴδω, πήθω, πένθω, etc.? Tout cela n'approche pas encore du désordre qui s'est introduit dans la nouvelle théorie avec les prétendues racines, où l'on admet, par exemple, pour βάλλω, les racines βελ, βαλ, βλε, βλα, βολε, βαλλ (Thiersch. *Gramm.* seconde édit. p. 149, 10). D'après ces motifs, bien loin que j'aie trouvé encore aucune raison suffisante pour renoncer à la théorie de dérivation de Weller, cette théorie me semble, au contraire, fondée sur l'essence de la langue grecque, et garantit l'avantage de trouver dans la conjugaison grecque une liaison qui n'est pas d'une médiocre importance, non-seulement pour la méthode de l'enseignement, mais encore pour satisfaire celui dont l'esprit est désireux de suivre un enchaînement grammatical.

La *caractéristique* du présent reste invariable dans

L'Imparfait,

qui se forme par le changement de la terminaison active —ω en —ον, et de la terminaison passive —ομαι en όμην, avec l'addition de l'augment: τύπτω, τύπτομαι, ἔτυπτον, ἐτυπτόμην; τίκτω, —ομαι, ἔτικτον, —όμην.

Futur.

§. 173. Dans l'origine, la terminaison du futur paraît avoir été partout —εσω de —ω. Ainsi on rencontre encore ὀλέσω de ὄλω, ἀρέσω, de ἄρω (1). Si l'on voulait dériver ces formes de futurs, des verbes en έω, ὀλέω, ἀρέω, il faudrait également admettre que ces formes allongées du présent ont été par suite resserrées en ἄρω, ὄλω; ce qui répugne à l'analogie, puisque les formes en έω sont résultées de celles en —ω, et ont insensiblement remplacé les formes plus brèves. C'est ainsi que στερέσαι, *Od.* ν', 262, vient de στέρω (au contraire, στερήσω de στερέω), κήδεσαι, Eschyl. *Sept. c. Th.* 138, de κήδομαι. Il y a encore, il est vrai, de μάχομαι une autre forme μαχέομαι, *Il.* ά, 272, 344; mais μαχέσομαι vient sans doute de μάχομαι (μαχήσομαι, au contraire, vient de μαχέομαι), comme αἰδέσομαι, Eur. *Iph. A.* 1256, de αἴδομαι, *Il.* ά, 331; έ, 531; κ', 234, et non de la forme plus récente αἰδέομαι.

Cette forme primitive —έσω a subi une double transformation, qui consiste à retrancher dans quelques mots l'ε, dans d'autres le σ, tantôt pour l'euphonie, tantôt pour distinguer encore par la forme deux significations d'un même mot. Dans les mots dont la *caractéristique* est ρ, Homère adopte ordinairement la première de ces deux altérations, ἄρσω, ἄρσαι, *Il.* ά, 136; διαφθέρσει, *Il.* ν', 625 (mais Hérod. 8, 108, διαφθαρέεται); κέρσε de κείρω, *Il.* κ', 456; ὄρσω, *Il.* δ', 16; ή, 38; φ', 335; κύρσω, κύρσαι, *Il.* γ', 23. εἴρω, proprement *joindre ensemble*, par suite, *dire*,

---

(1) Ἀρέσαι, *Il.* ί, 120; τ', 138. ἀρέσομαι, et, à cause du vers, ἀρέσσομαι, *Il.* δ', 362; ζ', 526; *Od.* θ', 402, signifie *porter quelqu'un à l'amitié, concilier;* au contraire, ἄρω, *adapter,* fait ἄρσω, ἄρσαι. Mais ils ne sont tous deux que des formes différentes d'un seul et même mot, c'est ce que démontre d'abord leur signification très rapprochée, ensuite le nom ἀρθμός, dérivé de ἄρω et ἀρέσω, de même que ἐπὶ ἦρα φέρειν τινί. — Du reste, la théorie ici exposée, provient de Payne-Knight, *Analyt. Essai* (*vid. supr.* p. 22, *not.* 3), p. 107, et d'Hermann, *De emend. rat. gr. gr.* p. 230. Elle n'est qu'une hypothèse, mais une hypothèse qui, d'une part, n'est pas sans fondement historique, et d'une autre, a l'avantage d'expliquer sans difficulté les deux formes du futur, quoique n'étant pas d'un seul et même verbe. Ainsi il est possible de présenter tous les temps du verbe grec avec liaison, et, jusqu'à un certain point, dans un seul système.

sermonem serere, a dans ce sens au futur ἐρέω chez Homère et Hérodote (comme 7, 32 [προερέοντας]). Mais ἐρμένος ou ἐερμένος, *Od.* σ', 295; et ἔνερσις dans Thucydide [1, 6], rentrent dans l'autre forme ἔρσω, et signifient *joindre, adapter*. De même ἄρω (§. 225) change de signification en changeant de forme.

§. 174. Les verbes qui ont la *caractéristique* λ, ont tantôt la première, tantôt la seconde forme du futur. Première forme, ἔλσαι, *Il.* ά, 409; λ', 413 (de ἔλω, voy. §. 233); κέλσαι, *Od.* κ', 511; ί, 149. Seconde forme, στελέω, *Od.* β', 287; βαλέω, *Il.* θ', 403; ἀγγελέω, *Il.* θ', 409; Hom. *Epigr.* 3, 6; Hérod. 7, 147. Le verbe qui d'ailleurs fait dans Hom. ὀλέσω, ὀλέσσω (*Il.* μ', 250; *Od.* β', 49; d'où ἀπώλεσα, ὄλεσε, *Od.* ν', 431; ὀλέσειε, ὀλέσαι, ὀλέσας), se dit aussi chez le même poète et chez Hérodote ὀλέω, Hérod. 8, 138; 9, 18; surtout au moyen, ὀλέομαι, *Il.* ό, 700; φ', 133, 278, et contracté comme chez les Attiques, ὀλεῖται, *Il.* β', 325; ή, 91; *Od.* ώ, 195. Ainsi Homère a γάμω (γήμω), au futur γαμέσσεται, *Il.* ί, 394, pour γαμέσεται, et de plus γαμέεσθαι, *Od.* ά, 275, de même qu'à l'actif γαμέειν, *Od.* ό, 521, chez les Attiques γαμεῖσθαι. Voy. *Ind. Eurip.*

Parmi les verbes de la *caract.* μ, ν, κένσαι, *Il.* ψ', 337, est le seul qui ait ce retranchement de l'ε (1); tous les autres suivent régulièrement la seconde altération, c'est-à-dire, retranchent le σ, coutume qui plus tard est restée particulière aux Ion.: μενέω, νεμέω, d'où ἀνανεμέεται, Hérod. 1, 173.

§. 175. La première forme d'altération resta particulière aux Éoliens, et c'est pourquoi les gramm. qualifient ἄρσαι, κύρσαι d'éolien, même dans Homère; la seconde, qui rejette le σ, resta surtout dans le dialecte ionien et l'attique, qui tous deux, et le dernier régulièrement, contractaient έω en ῶ. Les Attiques rejetaient invariablement le σ dans les verbes dont la *caractéristique* est λ, μ, ν, ρ; dans la plupart des autres ils ont le σ: mais aussi, dans les futurs en έσω, άσω, όσω, ίσω, ils rejettent très fréquemment le σ, et contractent les voyelles qui restent, ex.: καλῶ, ἐλῶσι, ὀμοῦμαι, οἰκτιῶ, au lieu de καλέσω, ἐλάσουσι, ὀμόσομαι, οἰκτίσω. Voy.

---

(1) Θερμάνσει, que dans la prem. édit. j'ai cité d'après Hippocr. t. I, p. 599, est le datif de θέρμανσις. Voy. Lobeck. *ad* Phryn. p. 115, *not.*

plus bas §. 181, 2. Dans la dernière forme —ιῶ pour —ίσω, la contraction n'aurait pu avoir lieu, si le futur n'avait pas été originairement ιέσω; mais dans οἰκτίζω, οἰκτιζέσω, le rejet du σ et la contraction de έω en ῶ donnant à l'intonation finale trop de force pour que l'ι pût rester long devant ζ, alors on rejeta aussi le ζ, οἰκτιέω, οἰκτιῶ. Ainsi μάχομαι fait au futur μαχέσομαι et (μαχέομαι) μαχοῦμαι. L'altération de la forme primitive —έσω est encore plus sensible dans ἀμφιέσω, ἀμφιῶ, Aristoph. *Equ.* 891.

De cette manière, il est résulté de la forme primitive du futur —έσω, qui n'est restée que dans quelques verbes, deux autres formes en —σω et en —έω, ῶ, dont la dernière s'emploie surtout dans les verbes en λ, μ, ν, ρ, la première dans les autres. On a coutume d'appeler la première futur 1er; l'autre aussi futur 1er dans les verbes en λ, μ, ν, ρ, mais futur 2e (1) dans les autres.

Futur I.er

§. 176. Dans le changement de la terminaison du futur —έσω en —σω, les consonnes qui précèdent immédiatement, se transforment d'après les règles ordinaires que voici :

δ, θ, τ, ζ se retranchent devant σ, selon le §. 39, et les consonnes β, π, φ, γ, κ, χ, qui restent, se confondent avec le σ suivant, dans les doubles consonnes ψ et ξ, ex.: κρύπτω, κρυπτέσω, κρύψω; ἄγω, ἄξω; πλέκω, πλέξω. γγ fait γξ, ex. : λίγγω, λίγξω. Lorsqu'un ν précède δ, θ, τ, ζ, il se retranche; mais la syllabe demeure longue par l'addition d'un ι à l'ε (§. 39, *Rem.* 2), ex. : σπένδω, σπείσω, πένθω (de là πέπονθα), πείσω, —ομαι. Cependant il faut ici, surtout avec la *caractéristique* ζ, σσ, ττ, consulter l'usage de la langue, qui donne différentes formes aux futurs de beaucoup de verbes de cette espèce.

1. Le ζ se change, 1.° en ξ, dans αἰάζω, ἀλαλάζω, ἀλαπάζω, βάζω (βέβακται, *Od.* θ', 408), βρίζω, γρύζω, δαΐζω, *Il.* β', 416; ἐγγυαλίζω, ἐναρίζω, *Il.* α, 191; κράζω, μαστίζω, οἰμώζω, ὀλολύζω, πολεμίζω, στάζω, στενάζω, στηρίζω, στίζω, στυφελίζω, σφύζω, τρίζω.

(1) Le 2e futur, dont il est ici question, est un temps imaginaire, création des grammairiens, et qu'il faut bannir des grammaires élémentaires. Blomf.

Dans beaucoup de ces verbes, la forme primitive a été sans doute —γω, —κω, —χω; ex.: κράγω, οἰμώγω, ὀλολύγω, στάγω, que l'on induit de l'aor. 2 ἔκραγον, et des formes dérivées οἰμωγή, ὀλολυγή, σταγών. Il se présente encore une autre forme venant de στενάζω, c'est στενάχω, *Il.* ώ, 639; Aristoph. *Ach.* 549. Dans d'autres, —ξω est peut-être la forme dorienne ou plutôt la forme du vieux grec, qui par suite ne s'est adoucie en —σω, que dans quelques verbes (1): car l'usage de ξω, au lieu de σω, est resté propre au dialecte dorien. Voy. §. 181, 1 [et non 178].

§. 177. 2.° ζ se change en ξ et en σ. ἁρπάζω, dans Homère ἁρπάξων, *Il.* χ', 310; à l'aor. ἥρπαξα, *Il.* γ', 444; μ', 305, 445; ν', 199; π', 814 *et pass.*: mais aussi ἥρπασα, *Il.* ν', 528; ρ', 62; σ', 319, etc.; chez les Attiques ἁρπάσω. Au lieu de ἁρπάξητε, Soph. *Antig.* 311, Hermann admet d'après un MST. ἁρπάζητε. Cependant dans Eschine, *in Ctes.* p. 614, tous les MSS. ont ἁρπάγματα. Dans la formation des autres temps d'ἁρπάζω, c'est tantôt une forme, tantôt l'autre, qui sert de base, ex.: parf. ἥρπακα, ἥρπασμαι; aor. 1, ἡρπάσθην, plus rarement ἡρπάχθην (2); fut. ἁρπαχθήσομαι, plus rarement ἁρπασθήσομαι; aor. 2 pass. ἡρπάγην, mais rare chez les Attiques. Παίζω, chez les Doriens, faisait à l'aor. ἔπαιξα, chez les Attiques ἔπαισα; parf. pass. πέπαισμαι, Plat. *Leg.* 6, p. 769, A; mais Xénoph. *Symp.* 9, 2, a au futur παιξοῦνται, et *Cyrop.* 1, 3, 14, συμπαίκτωρ (3). Συρίζω ou συρίττω, fait συρίσω (4), dans Lucien, *Harmonid.* p. 140; ailleurs συρίξω. Ἐναρίζω fait ἐνάριξε, *Il.* ί, 844, et ailleurs; ἠνάρισε, Anacr. *Epigr.* 13, *in Anal.* Br. 1, p. 118, tandis que dans Homère il fait toujours ἐναρίξω, ἐνάριξα. Hérodote, 2, 55, a αὐδάξασθαι, venant de αὐδάζομαι.

Nota. Beaucoup de formes en ζω ne sont vraisemblablement que des allongements de celles en άω, έω; όω, ex.: βιάζω, de βιάω, d'où encore βιήσεται, βιήσατο, dans Homère, βιηθείς, dans Hérodote, 7, 83, σώζω, de σώω, σαόω, dans Homère.

---

(1) Valck. *Ep. ad* Rœver. p. 63.
(2) Mœris, p. 182. Thom. M. p. 424 *et* Hemst.
(3) Lobeck. *ad* Phryn. p. 240 *sq.* Timæi *Lex. Plat.* p. 222.
(4) Lucien a l'inf. aor. συρίσαι, *l. c.* §. 2, t. I, p. 854, Reitz., ce qui implique le fut. συρίσω. GL.

3.° γξ se trouve dans πλάζω, κλάζω, σαλπίζω, dont le dernier fait σαλπίσω, plus commun toutefois dans la prose. Dans ces verbes, ζ remplace γγ (c'est-à-dire νγ. Voy. Eustath. *ad Il.* p. 40), qui est encore un allongement du γ simple, comme le démontre ἔκλαγον, Eurip. *Iphig. A.* 1062, Théocr. 17, 71, aoriste 2 venant de κλάζω.

§. 178. 2. σσ et ττ sont, 1.° considérés comme γ, κ, χ, et ont ordinairement le futur en ξ. La plupart sont aussi dérivés de verbes en —κω ou —χω, ex. : φρίσσω, de φρίκω, d'où encore φρίκη, σφάττω ou σφάζω, aor. 2 ἐσφάγην; ταράσσω de ταράχω.

2.° Ou bien ils ne sont considérés que comme allongement des verbes purs, et les verbes en —σσω (—ττω) ont au fut. —σω, ex. : ἁρμόττω ou ἁρμόζω, ἁρμόσω; πλάσσω, πλάσω, aor. 1 impér. πλάσον; parf. pass. πέπλασται, Plat. *Rep.* 9, p. 588, D; ἱμάσσω, ἱμάσω; πάσσω, πάσω; πτίσσω, πτίσω. De νάσσω, νάξαι, *Od.* φ, 122, vient ναστός (ainsi au fut. νάσω), (νέναστται, Théocr. 9, 9, est bien pour νένησται). ἀφύσσω, dans Homère, fait au futur ἀφύξω, *Il.* ά, 171; mais à l'aor. ἤφυσα, *Il.* ν́, 508; ρ́, 315, etc., ou ἄφυσσα. βλύττω (βλίττω), Plat. *Rep.* 8, p. 564, E, a *ibid.* au futur ou à l'aor. βλύσει, βλύσειεν, Bekk. (βλίσειεν). Ainsi ἐρέσσω paraît venir de ἐρέω, ἔρω (d'où ἐρέθω, ἐρεθίζω), et il fait au futur ἐρέσω, *Od.* μ́, 444; διήρεσσα, *Od.* ξ́, 531 (1). λίσσομαι vient de λίτομαι, *Od.* ξ́, 406; Hom. *h.* 16, 5; et aussi fait au futur λίσομαι, *Od.* κ́, 526. λεύσω, ἔλευσα, venant de λεύσσω, ne se rencontre que dans les écrits des grammairiens (2), de même que le futur νίσομαι, venant de νίσσομαι (3); et βράσσω, βράττω a aussi une forme βράζω.

§. 179. 3. Les verbes purs, lorsqu'une diphthongue précède la termin. —ω, ne subissent au futur aucune transformation, si ce n'est l'addition du σ. ἀκούω, ἀκούσω; σείω, σείσω; παύω, παύσω. La voyelle brève au présent deviendra rigoureusement longue devant le σ, comme δακρύω, δακρῡσω, βύω, βῡσω, Arist. *Plut.* 379; λύω, λῡσω; τίω,

(1) Fisch. II, p. 329 *sq.*
(2) Reisig, *Comm. crit. in OEd. C.* 120.
(3) Bœckh. *ad* Pind. *Ol.* 3, 10. Buttm. *Ausf. Gr.* p. 384. *not.* **.

τισω (1), et, par suite, les verbes en έω, άω, όω, ύω, prennent aussi devant le σ la voyelle longue au lieu de la brève: φιλέω, φιλήσω; τιμάω, τιμήσω; χρυσόω, χρυσώσω. Exceptez-en pourtant:

I. έω, qui fait 1.° έσω dans τελέω, ἀρκέω, ζέω, ξέω, ἀκέομαι, ἀλέω, ἐμέω, νεικέω; fut. τελέσω, ἀρκέσω, ζέσω, ξέσω, ἀκέσομαι, ἀλέσω, ἐμέσω, νεικέσω. Quelques-uns, qui doivent figurer ici, viennent de verbes en —ω, comme ὀλέσω, ἀρέσω, αἰδέσομαι, venant de ὄλω, ἄρω, αἴδομαι (voy. §. 173); aussi est-il vraisemblable que les autres futurs cités plus haut proviennent des formes primitives τέλω, ἄρκω (dérivé du parf. act. ἦρκα, du verbe ἄρω), ἄκομαι, ἄλω, ἔμω, νείκω, auxquels on a substitué plus tard l'emploi des formes allongées.

2.° Quelques-uns qui ont —έσω et —ήσω, sans doute parce qu'il y avait au présent deux formes, dont chacune avait son futur; cependant l'une des deux formes est toujours plus usitée que l'autre. καλέω fait ordinairement chez les Att. καλέσω, aor. ἐκάλεσα, mais au parfait κέκληκα, κέκλημαι, aor. ἐκλήθην. αἰνέω (ἐπαινέω) fait αἰνέσω, aor. 1 act. ᾔνεσα, parf. act. ᾔνεκα, aor. 1 pass. ᾐνέθην, mais au parf. pass. ᾔνημαι. Cependant il conserve dans Homère l'η au futur et à l'aor., ainsi que chez Hésiode, Ἔργ. 12; plusieurs MSS. et Eustathe ont ἐπαινήσειε. Pindare a ordinairement au futur αἰνέσω, excepté *Nem.* 1, 112, αἰνήσειν; mais toujours à l'aoriste αἴνησα, ᾔνησα. ποθέω fait ποθέσω, dans Homère, Hérod. 9, 22, Théocr. 10, 8. Dans Lysias, p. 314, R. (275, Bekk. *ed. Oxon.*), les MSS. varient entre ποθέσομαι et ποθήσομαι (2). Chez les Attiques, l'aor. 1 est ordinairement ἐπόθησα. μάχομαι fait μαχέσομαι et μαχήσομαι, §. 173. δέω ne reprend l'ε qu'au parf. act. et pass. et à l'aor. 1 pass. (du reste δήσω, ἔδησα), et de même αἱρέω. Mais πονέσω (3), venant de πονέω, n'existe très positivement que dans la théorie des grammairiens, *Etym. M.* p. 130, 4; Chœrob. *in* Bekker. *Anecd.* p. 1411. πλήσσω (4). ήσω est en général la forme attique des futurs venant de —ῶ. Voy. §. 181, *Rem.* 3.

---

(1) Spitzner, *Prosod. gr.* §. 179 *sq.*
(2) Heind. *ad* Plat. *Phædon.* p. 180.
(3) Buttmann, *Gr. compl.* [t. II], p. 222, cite πονέσω d'après Hippocr. *de Morb.* 1, 15, 16, employé trois fois, et d'après Lucien, *Asin.* 9.
(4) *Cf.* Fisch. II, p. 323 *sq.*

3.° Quelques verbes en —έω, qui font au futur —εύσω. θέω, *je cours*; νέω, *je nage*; πλέω, *je navigue*; πνέω, *je souffle*; ῥέω, *je coule*; χέω, *je verse*; fut. θεύσομαι, *Od.* ν, 245; *Il.* λ', 700; ψ', 623; νεύσομαι (ἐξένευσαν, Thuc. 2, 90, d'où νευστέον dans Platon), πλεύσομαι, *Od.* μ', 25; πνεύσομαι, Eur. *Andr.* 555; ῥεύσομαι, Eur. *fr. Thes.* 1, 3: χεύσομαι ne s'est pas encore offert à moi. Ce sont sans doute des futurs empruntés au dialecte éolien-dorien, où le digamma s'exprimait souvent par υ, et alors, au lieu de χέω, on disait déjà au présent χεύω, ex.: καταχεύεται, Hésiod. Ἔργ. 581.

§. 180. II. άω fait 1.° άσω, surtout dans les verbes où la terminaison est précédée de la voyelle ε ou ι, ou des consonnes λ ou ρ, règle qui a déjà lieu pour les substantifs de la 1re déclin., §. 68 (p. 160); tantôt avec α long après ε, ι, ρ, comme ἀκροάσομαι, ἀνιάσω (Hom. ἀνιήσω), ἐάσω, δράσω, θεάσομαι (ion. θεήσομαι), θυμιάσω (ἐθυμίησε, Hérod. 6, 97), περάσω (intrans. *traverser*, Eur. *Ph.* 1008; *Iphig. A.* 1542, ion. περήσω), ἰάσομαι (ion. ἰήσομαι), de ἀκροάομαι, ἀνιάω, ἐάω, δράω, θεάομαι, θυμιάω, περάω, ἰάομαι; tantôt avec α bref après λ, comme γελάσω, θλάσω, κλάσω, κρεμάσω, περάσω (transit. *faire traverser*) (1).

Exceptez-en συλάω, συλήσω, χράω, χράομαι, χρήσω, —ομαι. Les verbes qui ont un ο devant la terminaison —άω, se forment ordinairement en —ήσω, comme βοήσω, ἀλοήσω dans le sens de *frapper*, mais ἀλοᾶν, *battre le blé*, ἀλοάσω (2). Cependant Démosthène, *in Phænipp.* p. 1040, 22, σῖτος ἀπηλοημένος.

2.° αύσω est le fut. des verbes καίω, κλαίω, att. κάω, κλάω.

III. όω fait όσω dans les verbes qui ne sont pas dérivés. ὀμόω (ὄμνυμι), ὀμόσω, ἀρόω, ἀρόσω, ὀνόω (ὀνότω, ὀνοτάζω), ὀνόσω, —ομαι (3).

Nota. άσω, ίσω, ύσω des verbes en άζω, ίζω, ύζω, ont la syllabe pénultième brève. Pour rendre longs α, ι, υ, les poètes redoublent le σ, ex.: ἐγέλασσε.

---

(1) Draco, p. 14, 20 *sqq. Etym. M.* p. 202, 8 *sqq.* Sur περάσω, Clark. *ad Il.* ά, 67.
(2) Thom. M. p. 35. Bekk. *Anecd.* p. 379. 28.
(3) Fisch. II, p. 322 *sq.*

REMARQUES.

§. 181. 1. Les Doriens allongeaient régulièrement la voyelle devant la finale —σω, surtout dans les verbes en —ζω, en substituant un ξ à σ ou à σσ. Les poètes emploient aussi σ suivant le besoin de la mesure. ἐγέλαξε, Théocr. 20, 1; ἔφθαξα, *id.* 2, 115, où on lisait au vers 114, ἔφθᾰσα (1); ἐθήλαξε, 3, 16; ἔκνιξε, Pind. *P.* 10, 94, au lieu de quoi il y a ἔκνισε. *ib.* 11, 36; ὀνύμαξεν, Pind. *Pyth.* 11, 10; ὑπαντιάξαισα, *ib.* 8, 13; mais *Pyth.* 4, 241; 5, 59, ὑπαντιάσαι; ἐκόμιξαν, *ib.* 2, 31 (2). Il n'en est pas ainsi, lorsque la voyelle est déjà longue par elle-même; dans κλαξῶ, de Théocrite, le ξ paraît être conservé de κλῄζω, κλῄσω. Homère a aussi πολεμίζων, jamais —ίσων; dans Hésiode Ἀσπ. 202, κιθάριξεν; Esch. *Suppl.* 39, σφετεριξάμενοι; Soph. *Aj.* 715, φατίξαιμι.

2. Dans les futurs en —άσω, avec α bref, en έσω, όσω, les Ioniens, et surtout les Attiques, rejettent dans quelques mots le σ, et contractent alors les voyelles qui se heurtent; savoir dans :

1.° —άσω : ἐξελῶ, pour ἐξελάσω, Arist. *Nub.* 123; ἐλᾷς, Eur. *Bacch.* 1332, *Med.* 326; ἐλᾷ, Soph. *Aj.* 505; ἐλῶσι, pour ἐλάσουσι, Hérod. 1, 207, Eur. *Alc.* 951; ἐξελῶν, pour ἐξελάσων, Hérod. 4, 148. Ainsi σκεδᾷ, Esch. *Prom.* 25, 124; *cf.* Soph. *Ant.* 287; διασκεδᾷς, Hérod. 8, 68; βιβῶν, pour βιβάσων, Xén. *Anab.* 5, 7, 8, Soph. *OEd. C.* 381; κατασκιῶσιν, *ib.* 406, pour κατασκιάσουσιν (3); πελῶσι, pour πελάσουσι, Soph. *OEd. C.* 1060; πελᾶτε, *Phil.* 1150; πελᾷν, *El.* 497; κρεμῶμεν, pour κρεμάσομεν, Arist. *Plut.* 312. Cependant cela n'avait pas lieu dans tous les verbes, par ex. dans σπάω, γελάω, ἀγοράζω, ἁρπάζω, ἑτοιμάζω, κλάω, dont les futurs sont toujours σπᾰσω, γελᾰσω, ἀγορᾰσω (4), ἁρπᾰσω, ἑτοιμᾰσω, κλᾰσω. Hérod, 1, 97, a δικᾷν, pour δικάσειν, les Attiques jamais. πελᾰσω est dans Eur. *Or.* 1717, *El.* 1341; κρεμᾰσω est cité d'après le comique Alcée dans Bekk. *Anecd.* p. 103, 4.

Homère intercale dans la forme abrégée la voyelle brève. (*Cf. supr.* p. 60, 1.°) ἀντιόω, *Il.* μ', ν', 752, 368, υ, 125; ἀντιόωσα, *Od.* γ', 436; κρεμόω, *Il.* η, 83; ἐλάαν, *Il,* ρ', 496; ἐλόωσι, *Od.* η, 319; δαμάᾳ, *Il.* χ', 271.

2.° —έσω: καλῶ, pour καλέσω, Eur. *Or.* 1146, Arist. *Ach.* 968; παρακαλοῦντας, pour — καλέσοντας, Xén. *Hist. gr.* 6, 3, 2; μαχεῖσθαι, pour

---

(1) M. Matthiæ a ἔφθασε par inadvertance.

(2) Valck. *Ep. ad* Rœv. p. 61—71. Kœn. *ad* Greg. p. (151) 327. Maitt. p. 215 *sq.* Fisch. I, p. 200; II, p. 326.

(3) Brunck. *ad* Arist. *Ran.* 298. Soph. *OEd. T.* 138. Piers. *ad* Mœr. p. 124 *sq.* Maitt. p. 47 *sq.* Thom. M. p. 293. Fisch. II, p. 357 *sq.* et sur πελῶ, Elmsl. *ad* Soph. *OEd. C.* 1060. Porson et Buttmann, *Gr. compl.* p. 403, y joignent κολωμένους, Aristoph. *Vesp.* 244, et le dernier ajoute ἐκκλησιῶσα, Arist. *Eccl.* 161; Reisig s'élève contre eux dans son *Comm. exeg. in OEd. C.* 372. περῶ, que quelques-uns placent dans cette catégorie, est un conjonctif présent.

(4) Bekk. *Anecd.* p. 331, 24.

μαχέεσθαι, Thuc. 5, 66; ἐκτελεῖν, Esch. *Sept. c. Th.* 35, Soph. *Trach.* 1187; ἀμφιῶ, pour ἀμφιέσω, Arist. *Equ.* 887; ἀπολῶ, —ολεῖς, —ολεῖ, —ολοῦμαι (1). Mais dans les autres verbes, §. 179, I, 2.°, les Attiques paraissent ne pas avoir employé cette forme. On trouve aussi chez eux les formes complètes, ἀπὸ γὰρ ὀλέσεις, Arist. *Av.* 1506 (où la leçon ἀπὸ γὰρ ὀλεῖς n'est qu'une conjecture); ἀπολέσω, Plat. *Com. ap.* Eustath. *ad Il* ά, p. 66, 31 (*cf.* Kœn. *ad* Greg. p. 19 *sq.* = 48; διολέσω, dans Eur. *Hel.* 897, est le subj. aor.). διατελέσουσι est dans Platon, *Rep.* 4, p. 425, E; ἐπικαλέσεται, Lycurg. *in Leocr.* p. 149, *ed.* Reisk. (T. IV.) = p. 255, §. 17, Bekk., et p. 236 = 281, §. 147. Mais καλέσω, Arist. *Lys.* 851, 864, *Plut.* 964, est le subj. aor. 1.

Homère se bornait à rejeter le σ, ex.: τελέεσθαι, *Od.* γ', 236, *Il.* ν', 831.

3.° —όσω, ce qui n'a guère lieu que dans ὀμοῦμαι, —εῖ, —εῖται, pour ὀμόσομαι. Au contraire, les Attiques ne disaient que δεσπόσω, ἁρμόσω, ἀρόσω. Les futurs avec ω long paraissent aussi être abrégés dans ἐλευθεροῦσι, Thuc. 2, 8; ἐρημοῦτε, 5, 58. Mais au lieu de οἰκειοῦντας, 6, 23, il doit y avoir οἰκιοῦντας, comme le lit Bekker d'après des MSS.

Une abréviation est presque de règle dans les verbes en —ίζω, c'est au futur en ιῶ pour —ιέσω, —ίσω. κομιεύμεθα, Hérod. 8, 62; ἀτρεμιεῖν, *ib.* 68; καταπλουτιεῖν, 6, 132; κατακοντιεῖ, 9, 17; μακαριεῖν, *ib.* 93; σαφηνιῶ, Esch. *Prom.* 227; νεωτεριούντων, Thuc. 3, 4, 11; ἀντοικτιοῦντας et χαριεῖσθε, 3, 40; ἀγωνιούμενοι, *ib.* 3, 104; προλοχιοῦντας, 3, 110; προπηλακιῶν, 6, 54; παραχορδιεῖς, Arist. *Eccl.* 295 (2). Cependant on trouve aussi sans variante la forme non abrégée, par ex.: Eur. *Troad.* 1242, φροντίσει (Arist. *Nub.* 125, φροντιῶ; Eur. *Iph. T.* 344, φροντιούμεθα); Eur. *Heracl.* 153, κατοικτίσειν; Arist. *Thesm.* 939, χαρίσομαι (Br. χαριοῦμαι). Dans les autres passages la leçon est incertaine (3). Homère a déjà ὁρμίσσομεν, *Il.* ξ, 77; κοπρίσσοντες, *Od.* ρ', 299. Toutes ces formes ne se trouvent qu'à l'indic., à l'infin. et au participe, mais non à l'opt. et au subj.; et d'après cela, c'est à tort qu'Elmsley *ad* Soph. *OEd. Col.* 528, veut lire γνωριοῖμι, pour γνωρίσοιμι.

3. Les Attiques, ainsi que les Ioniens, forment beaucoup de verbes barytons comme des contractes, en changeant —ω en ήσω. βαλλήσομεν, Aristoph. *Vesp.* 222; βοσκήσεις, *Od.* ρ', 559; δεήσομαι, de δέομαι, dans Homère avec le digamma δευήσεσθαι, *Il.* ν', 786, *Od.* ί, 540; διδασκῆσαι, Hésiod. Ἔργ, 64, Hom. *h. in Cer.* 143, Pind. *Pyth.* 4, 386; εὑδήσουσι, Esch. *Ag.* 347; καθευδήσομεν, Xén. *Cyrop.* 5, 3, 35; κελήσεται, *Od.* κ', 296; κλαιήσει, κλαιήσειν, Démosth. p. 440, 546, 980; παθήσω, Plat. *Rep.*

---

(1) Dawes, *Misc. cr.* p. 77. Pierson. *ad* Mœr. p. 17, 216, 276. Brunck. *ad* Arist. *Ran.* 298. Fisch. *l. c.* — Ainsi ἀποστερεῖσθε, Andoc. *de Myster. extr.*, pour ἀποστερέσεσθε, venant de —στέρομαι (§. 173), et non au lieu de ἀποστερήσεσθε. Mais, au lieu de ἐπιμελεῖσθε, Plat. *Phædon.* p. 62, D, a, d'après la majorité des MSS., ἐπιμελήσεσθε, bien que le premier puisse dériver de la forme ἐπιμέλομαι, qui ne s'est pas encore rencontrée.

(2) Piers. *ad* Mœr. p. 106. Maitt. p. 46 *sq.* Fisch. I, p. 208; II, p. 354. Schæf. *ad* Gregor. p. 173. *not.* 50.

(3) Lobeck. *ad* Phryn. p. 746.

1, p. 347, C; παιήσω, Arist. *Nub.* 1125; παρακαθιζησόμενος, Plat. *Lys.* p. 207, B, *Euthyd.* p. 278, C; τυπτήσω, Arist. *Plut.* 21; χαιρήσω, *Il.* ύ, 363; Arist. *Plut.* 64, Plat. *Phil.* p. 21, C (1). Il n'y a rien d'irrégulier dans les formes ἀλεξήσω, βουλήσομαι (2) εἰρησομένους, Hérod. 1, 67; δεήσομαι, θελήσω, ἐψήσω, μελλήσω, μελήσει, ὀζήσω (Arist. *Vesp.* 1059), οἰήσομαι. Dans d'autres verbes elles ne paraissent qu'aux temps dérivés, τέθνηκα (θήνω, θανήσω), μεμάθηκα (μήθω, μαθήσω), ἐτύχησα, τετύχηκα, (τεύχω, τυγχάνω, τυχήσω), μεμένηκα de μένω, τέτμηκα de τέμνω, τεμῶ. Sans doute cette forme a été amenée par l'usage ionien d'allonger en εω beaucoup de verbes en ω. Les Ioniens disaient par ex.: μαχέομαι, συμβαλλέομαι (Hérod. 1, 68), ῥιπτέω (qui est aussi resté dans le dialecte attique), πιεζέω (d'où πιεζεύμενοι. *Vid. ad* Herod. 8, 142). Ce qui dans quelques verbes pouvait arriver régulièrement, passa plus tard aussi à d'autres verbes par suite de l'usage, sans qu'il fût nécessaire ou utile de donner pour base à chaque futur en —ήσω, une forme de présent en —έω. Il y a de même beaucoup d'aor. et de parf. en —ήθην, —ηκα, de verbes dont le futur est —έσω ou ῶ (3).

§. 182. Dans les verbes en λ, μ, ν, ρ, les Ioniens emploient le plus souvent, et les Attiques toujours, l'autre forme έω, contract. ῶ. Mais dans ce cas, la syllabe pénultième, qui au présent était longue, devient toujours brève, sans doute parce que l'accent alors repose surtout sur la dernière syllabe; ainsi de η on fait α, de αι, ει, ου, on fait α, ε, ο, de ευ, υ. Lorsque la syllabe pénultième du présent est longue à cause de deux consonnes suivantes (*par position*), la dernière de ces consonnes se retranche. Ainsi στέλλω, ψάλλω, fut. στελέω, ψαλέω, στελῶ, ψαλῶ; τέμνω, τεμῶ; αἴρω, ἀρῶ; κτείνω, κτενῶ; σπείρω, σπερῶ; κείρω, κερῶ, κεροῦσιν, Plat. *Rep.* 5, p. 471, A. De même, les *douteuses*, qui étaient longues au présent, deviennent brèves au futur, κρῖνω, κρῐνῶ, ἀμῦνω, ἀμῠνῶ.

Remarque 1. Les futurs des verbes en —λω et —ρω se rencontrent quelquefois chez les poëtes attiques avec le σ, ex.: κέλσω, Eur. *Hec.* 1057; εἰσεκέλσαμεν, Arist. *Thesm*, 877; ἀντέκυρσα, Soph. *OEd. C.* 99 (dans un vers lyrique 225); ὄρσεις, *id. Antig.* 1060; ἐπώρσεν, Eur. *Suppl.* 715, *Cycl.* 12. Au contraire, dans quelques verbes purs le futur paraît avoir été formé d'après la seconde forme (§. 173); de ce nombre sont ἐκχεῶ, Chœrobosc. *Ap.* Bekk. *Anecd.* p. 1290 (et peut-être dans Eurip., *Fragm. Thes.* 1, συγχέω, et dans Arist., *Pac.* 169, ἐπιχεῖς, est-ce ce même futur), ainsi que καταχλιεῖ, de καταχλείω, attribué à Eupolis.

---

(1) Brunck. *ad* Arist. *Lysistr.* 459.

(2) Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 267 *sq.* 272. Herod. *Herm.* p. 315 *sq.* Bekker, *Anecd.* p. 1289.

(3) Primisser, p. 27 *sq.*

Remarque 2. L'ε qui résulte alors de l'abréviation, se change souvent aussi en α dans les mots dissyllabes, parce que dans la rapidité de la prononciation cet ε est sourd, et se rapproche de α ou ο. Ainsi κτείνω fait, outre κτενῶ, encore κτανέω, —ῶ, *Il.* σ', 309, mais non pas chez les Attiques (*cf.* Porson. *ad Orest.* 929), τέμνω, τεμῶ, Plat. *Cratyl.* p. 387, A; ion. ταμῶ; διαφθείρω fait διαφθερῶ, Eurip. *Med.* 1051, etc., et διαφθαρέω, Hérod. 8, 108; 9, 42. On nomme ordinairement *futur second* cette forme avec α. *Cf.* §. 193, 2.

§. 183. *Remarque* 3. Les Doriens marquaient aussi d'un circonflexe le futur en —σω (—ξω, —ψω), à l'actif et au moyen. ἀσῶ, Théocr. 1, 145; καρυξῶ, Aristoph. *Ach.* 748; φασῶ, *ib.* 739; πειρασεῖσθε, 743; γρυλλιξεῖτε, 746; ἡσεῖτε, 747 (1). Cette terminaison circonflexe semble annoncer une contraction, comme le font croire les autres formes κεισεῦμαι, Théocr. 3, 53; ἀσεῦμαι, *ib.* 38, et encore plus la forme ion. πεσέομαι, πεσέεται, πεσέεσθαι, *Il.* λ', 823, ί, 235, μ', 107, Hérod. 7, 163; 8, 130, etc. Du reste, cette forme dorienne est admise aussi par les Attiques dans quelques verbes, mais seulement au fut. moy., comme πεσεῖσθαι, Esch. *Agam.* 334, *Choeph.* 884, Soph. *Aj.* 641, Eurip. *Med.* 986, *Bacch.* 611; πλευσοῦμαι, Démosth. p. 1222; πλευσουμένους, Thuc. 4, 13; 7, 64, Plat. *Hipp. min.* p. 370 D, 371 B; χεσοῦμαι, de χέζω; νευσοῦμαι, de νέω, Xénoph. *Anab.* 4, 3, 12; κλαυσούμεθα, de κλαίω, Arist. *Pac.* 1081; φευξεῖται, Arist. *Plut.* 496; φευξεῖσθαι, Plat. *Rep.* 4, p. 432, D; *Leg.* 1, p. 635, B, C; 6, p. 762, B (2). Au contraire, les Attiques disaient ἔδομαι, πίομαι, au lieu de ἐδοῦμαι, venant de ἔδω, ἐσθίω, *je mange;* πιοῦμαι, de πίω, πίνω, *je bois.* Cependant, ce sont là sans doute d'anciennes formes de présents, qui ne se sont maintenues qu'avec le sens de futurs, comme εἶμι, puisque la première syllabe dans πίομαι est ordinairement longue (3). Il faut joindre ici φάγομαι, employé par des écrivains récents.

§. 184. Du futur actif vient immédiatement ce qu'on appelle

1.° *Futur moyen* (4),

où la terminaison —ω se change en —ομαι, —ῶ en οῦμαι, ex. : τύψω, τύψομαι; νεμῶ, νεμοῦμαι.

---

(1) Maitt. p. 219 *sq.* Fisch. II, p. 560. Gregor. p. (109) 235, (120) 261, *cum. n.* Kœn. (127) 277.

(2) Brunck. *ad* Eurip. *Hipp.* 1104. Arist. *Ran.* 1221. Fisch. II, p. 428. φευξοῦμαι paraît suspect à Elmsley, *ad Bacch.* 797. Au pluriel, les Attiques paraissent n'avoir dit que φευξούμεθα, et non —μεσθα, mais φευξόμεσθα. Voy. ma note *ad* Eur. *Hipp.* 1091.

(3) Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 276. Schweigh. *ad* Athen. 5, p. 497. *Cf.* Mœris, p. 322. Thom. M. p. 265, 716. Brunck. *ad* Arist. *Eccl.* 595. Valck. *ad* Theocr. 3, 53. Buttm. *Gr. compl.* I, p. 408 *sq.*

(4) Il est mieux appelé par Schæf. *App. Dem.* 1, p. 500, *le futur simple du passif.*

Remarque 1. Cette forme de futur en —σομαι ou —σοῦμαι, était employée par les Attiques au lieu du futur actif dans quelques verbes, ex. : ἀγνοήσομαι (1), ἀείσομαι et ᾄσομαι, (ἀείσω, Eur. *Herc. f.* 683, est suspect. Voy. ma note vs. 669.) Platon, *Leg.* 2, p. 666, D, a cependant ᾄσουσι, si dans ce passage l'on ne doit pas lire ἥσουσι. Buttm. *Gr. compl.* t. II. p. 65, cite d'après des auteurs moins anciens, ἀείσω, Theogn. 4, Théocr. 7, 72, 78 (22, 26, 135). ἀκούσομαι (2), ἀπολαύσομαι, ἀπαντήσομαι (3), βοήσομαι (4), γελάσομαι (5), δραμοῦμαι, Xén. *Anab.* 7, 3, 45; θαυμάσομαι (6), θηράσομαι (7), θεύσομαι, de θέω, *courir*, κλαύσομαι ou κλαυσοῦμαι, οἰμώξομαι, ὀμοῦμαι, πεσοῦμαι, πλεύσομαι ou πλευσοῦμαι, πνεύσομαι ou πνευσοῦμαι (8), σιγήσομαι, Soph. *OEd. C.* 113, σιωπήσομαι. Presque jamais les bons écrivains ne leur substituent le futur actif. Presque tous ces verbes sont entièrement *intransitifs*, ou du moins se présentent souvent dans un sens *intransitif*, comme ἀκούσομαι. D'autres verbes fournissent deux formes, comme ἄξω (Soph. *OEd. C.* 874, *et pass.*) et ἄξομαι (9), διώξω et διώξομαι, Thuc. 7, 85 (10), ἐπαινέσω, Soph. *El.* 1044, 1057, et ἐπαινέσομαι, Plat. *Rep.* 2, p. 379, E, 383, A (11); θίξω, Eur. *Heracl.* 652 (mais Elmsl. προσθίξει), et θίξεται, *id. Hipp.* 1086; ζήσω, et, surtout chez les écrivains plus récents, ζήσομαι (12), ναυστολήσω, Eur. *Hec.* 634, et ναυστολήσομαι, *id. Troad.* 1055. On a employé également dans un sens *intransitif* τεθνήξω et τεθνήξομαι, de même que ἑστήξω et ἑστήξομαι, voy. §. 188, 1.° *Rem.* 2. τέξω, Arist. *Thesm.* 18, etc. et τέξομαι (13); φροντιῶ et φροντιοῦμαι (14). πολιορκήσω est dans une signification *transitive*, Thuc. 4, 8, 26; πολιορκήσομαι, *intransitif*, *id.* 3, 109.

Elle est aussi employée fréquemment par les Attiques au lieu du futur pass., ex. τιμήσεται, pour τιμηθήσεται. Voyez la Syntaxe.

§. 185. Du futur actif dérive

2.° *Le premier aoriste de l'actif.*

ω se change en α, et l'augment se place en tête, ex. : τύψω, ἔτυψα,

---

(1) Thom. M. p. 7.

(2) Jacobs *ad Anth. Pal. Præf.* p. L. Au lieu de ὑπακούσοντες, Thuc. 1, 140, *extr.*, plusieurs MSS., et d'après eux Bekker, ont la meilleure leçon ὑπακούσαντες, signifiant *vous auriez aussi consenti par peur* à ce que l'on demande actuellement. *Cf.* Schæf. *Ind. Greg.* p. 1063 *a.*

(3) Voy. ma note *ad* Eur. *Suppl.* 774.

(4) Mœris, p. 106.

(5) Stallbaum *ad* Plat. *Phileb.* p. 175.

(6) Elmsl. *ad Med.* 263.

(7) Mœris, p. 184.

(8) Elmsl. *ad* Arist. *Ach.* 294.

(9) *Ad* Mœr. p. 38.

(10) Reisig. *Comm. crit. ad* Soph. *OEd. C.* p. 251 *sq.*

(11) Elmsl. *ad* Eur. *Iph. T.* 342, *ad Bacch.* 1193. Schæf. *Appar. crit. in Demosth.* p. 273.

(12) Elmsl. *ad* Arist. *Ach.* 597.

(13) Heind. *ad* Plat. *Phædon.* p. 181.

(14) Elmsl. *ad* Eur. *Iph. T.* 342.

Dans les verbes en —λω, —μω, —νω, —ρω, la pénultième brève redevient longue, par le changement de ε en la diphthongue ει, comme στελῶ, ἔστειλα; νεμῶ, ἔνειμα; μενῶ, ἔμεινα; σπερῶ, ἔσπειρα. αι, rendu bref au futur, et α du présent, se changent en η: ψάλλω, ψαλῶ, ἔψηλα; φανῶ, ἔφηνα (dor. ἔφανα, comme ἔσφαλε dans Pind.). αἴρω fait ἦρα à cause de l'augment, mais α long dans les autres modes, ἆραι, ἄρας. ι et υ redeviennent aussi longs à l'aor., ἔτῖλα, ἤμῦνα (1). C'est une complète déviation que ὀφέλλειεν, d'Homère, *Il.* π', 651; *Od.* β', 334, venant de ὀφέλλω, mais dont l'aor. véritable pourrait être aussi ὀφείλειεν, venant de ὀφείλω.

Les verbes en αίνω, chez les Ioniens et les Attiques, prennent la plupart aussi η au lieu de l'α du futur; ex.: ὀνομήνω, *Il.* β', 488; μιήνῃ, *Il.* δ', 141; ἐκάθηρε, Hérod. 1, 35; ἐσήμηνα, ἐῤῥύπηνα, etc. (2). Cependant on trouve également α chez les Att., ex.: ἐκοίλαναν, Thuc. 4, 100; ἐσήμανε, Xén. *Hist. Gr.* 2, 1, 28. Quand —αίνω est précédé d'un ρ ou d'un ι, alors α reste, mais en devenant long, ex.: εὐφράναιμι, Soph. *Aj.* 469; ἐδυσχέρανα, Plat. *Epist.* 7, p. 325, A; Isocr. p. 275, A; διεπεράνατο, Plat. *Phædr.* p. 263, E; *Prot.* p. 314, C (3); ὑγράνασα, Eur. *Ion.* 252; ἐπίανεν, Esch. *Ag.* 286; μιάναιμι, Eur. *Hel.* 1009 (mais plus souvent μιῆναι). Les Ioniens aussi conservent α, ξηράνῃ, *Il.* φ', 347; ἐμάρανε, *h. in Merc.* 140: mais plus souvent η, comme dans κρήηνον, τέτρηνε, *Il.* χ', 396 (le dernier aussi chez les Att.); εὔφρηνε, *Il.* ώ, 102. α reste encore chez les Att. dans ἐκέρδανα (4), ἴσχνανα, Arist. *Ran.* 941; ὀργάνειας, Soph. *OEd. T.* 335.

Nota. Cet η s'écrit mieux sans ι souscrit, parce qu'il vient de l'α du futur, et non de αι du présent (5).

Remarque. Quelques verbes qui ont σ au futur, le rejettent à l'aor. 1, ex.: χέω, χεύσω, ἔχευα, *Il.* γ', 270, έ, 314, θ', 50, et ἔχεα, *Il.* ζ', 419, σ', 347, surtout chez les Attiques (peut-être comme venant du fut. χεῶ, §. 182, *Rem.* 1). Il faut classer ici les formes homériques ἔσευα, *Il.* έ, 208, λ', 147; ἠλεύατο, *Il*, ν', 184, 404, etc., de ἀλέομαι, ἀλεύομαι, *Il.* π', 711; ὑπεξαλέασθαι, *Il.* ό, 180, *Od.* δ', 774 (6), et chez Homère et les Attiques ἔκηα, de καίω, κάω (futur καῶ, outre καύσω?).

---

(1) Fisch. II, p. 375.
(2) Thom. M. p. 367. Mœris, p. 137. Phryn. p. 10. Fisch. II, p. 376.
(3) Valck. *ad Hipp.* 856.
(4) Elmsl. *ad* Soph. *OEd. C.* 72.
(5) Sturz. *ad* Maitt. p. 15 *sq.*
(6) Fisch. II, p. 377.

§. 186. De l'aoriste 1 de l'actif vient

L'aoriste 1 du moyen,

où l'on ne fait qu'ajouter —μην, ἔνειμα, ἐνειμάμην, ἔτυψα, ἐτυψάμην.

Du futur vient

3.° *Le parfait 1 ou de l'actif*,

qui prend le redoublement, et dont la terminaison propre est —κα, venant de —σω, ex.: ὀλέσω, ὀλώλεκα; cette terminaison reste dans tous les verbes où άσω, έσω, ήσω, ώσω et όσω, sont les terminaisons usitées du futur, ex.: σέσωκα, Xén. *Anab.* 5, 6, 18; πέπεικα, *ib.* 6, 4, 14; πέφρακα, Isocr. *ad Phil.* p. 101, A; de plus, dans la plupart des verbes en λω et ρω.

Mais quand le futur est en —ξω et —ψω, le parfait est en —χα et —φα (proprement γ κ et β π du présent transformés en leurs aspirées correspondantes (1), après le retranchement du σ introduit au futur). Homère n'a pas encore ces parfaits aspirés, mais le principe en existe dans les formes κεκρύφαται, etc.

Les verbes en —μω et —νω, ou bien font supposer dans la formation du parfait la forme du futur ήσω, et ont le parf. en —ηκα, ou bien changent le ν devant le κ, ou le rejettent. Les règles suivantes sont plus précises :

1.° Les verbes dissyllabes en —λω et —ρω, changent ῶ en κα, et l'ε du futur en α: στέλλω, στελῶ, ἔσταλκα; σπείρω, σπερῶ, ἔσπαρκα; πείρω, περῶ, πέπαρκα. Les verbes ayant plus de syllabes, gardent au contraire l'ε, ex.: ἀγγέλλω, ἀγγελῶ; ἤγγελκα.

2.° Les verbes en —ίνω et είνω rejettent le ν devant κ, et conservent la voyelle brève du futur, laquelle cependant, dans les verbes en είνω se change aussi en α: κρίνω, κρινῶ, κέκρικα, τείνω, τενῶ, τέτακα, κτείνω, κτενῶ, ἔκτακα. De même πλύνω, πλυνῶ, πέπλυκα (2). Les écrivains plus récents ont aussi ἀποτετρά-

---

(1) Ces aspirées paraissent destinées à reproduire au parf. la prononciation forte et sifflante du σ propre au futur. GL.

(2) Fisch. II, p. 367.

χυκεν, Dion. Hal. *de Comp.* p. 310, *ed.* Schæf., plus souvent avec le γ, ἤσχυγκα, ὤξυγκα, comme l'analogie le demande. Voy. §. 188 [p. 357], §. 191, 2, *Rem.* [p. 359], et de même τεθέρμακε, de θερμαίνω, ὕφαγκα, ἔκταγκα (1).

3.° Les verbes en αίνω, changent le ν en γ devant le κ: φαίνω, φανῶ, πέφαγκα, Dinarch. p. 40, 44, Reisk. μιαίνω, μιανῶ, μεμίαγκα, Plutarch. *T. Gracch.* 21.

4.° Dans quelques verbes l'ε se change en ο, par ex. dans ἐνήνοχα de ἐνέγκω, ἐνέγξω [ἤνεγχα et ἤνεχα], Isocr. *Arch.* p. 128, D; 132, E (2). Ainsi κλέπτω, κλέψω, κέκλοφα. τρέφω, θρέψω, τέτροφα, Soph. *OEd. C.* 186 (τέτροφα de τρέφω, *Od.* ψ', 237, comme moyen), et de même τρέπω, τρέψω, τέτροφα, Soph. *Trach.* 1010; Arist. *Nub.* 858; Andoc. *De myst.* p. 64. λέγω, λέξω, λέλοχα ou εἴλοχα, Démosth. p. 328, 11; 522, 12 (3); et même devant deux consonnes, πέμπω, πέμψω, πέπομφα. De plus, de δείω, δείδω, le parf. δέδοικα (4). Ainsi ἔδω, ἐδέσω, ἤδεκα, ἐδήδεκα (pass. ἐδήδεσμαι, voy. plus bas le §. 189, 1), et ἐδήδοκα (5).

Remarque 1. Au lieu de τέτροφα, venant de τρέπω, on trouve aussi τέτραφα, Dinarch. *in Demosth.* p. 23, 73, 93 (6), et avec la variante τέτροφα, Demosth. *Pro cor.* p. 324, 27; Æschin. *in Tim.* p. 179; *Ctesiph.* p. 545, ou Reiske a admis la forme en ο, mais Bekker la forme en α.

Remarque 2. De même on explique avec vraisemblance la forme ἀγήοχα, si l'on admet qu'elle ait pour base la forme primitive du futur έσω: ἄγω, ἀγέσω (ἄξω), ἤγεκα, ἀγήγεκα, et, par le changement du κ en l'aspirée χ, ἀγήγοχα, dor. ἀγάγοχα; plus-que-parfait συναγαγόχεια, dans l'inscription de Gruter CCXVI. *col.* 2. l. 9, CCXVII. *col.* 1, l. 12. De là ἀγήοχα, Demosth. *Pro cor.* p. 238, *ult.*, 249, 18, au lieu de quoi ἦχα était plus usité chez les Attiques (7).

Remarque 3. Dans quelques formes, en partie tombées en désuétude, l'ε de la syllabe radicale se change aussi en ο et en ω, ex.: de ἔχω vient

---

(1) Lobeck. *ad* Phryn. p. 34 *sqq.*; et sur ἔκταγκα, Schæf. *ad* Apoll. Rh. *Schol.* p. 146 *sq.* *Cf.* Bekk. *Anecd.* p. 429, 27; sur ὕφαγκε, Schæf. *ad* Dion. H. p. 215.

(2) Fisch. III, *a.* p. 69, 190. Herm. *De em. gr. gr.* p. 275.

(3) Thom. M. p. 322, *et ibi* Hemsterh. Valcken. *in* Joh. Chrys. p. 34. Fisch. II, p. 368 *sq.*

(4) Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 275. Fisch. III, *a.* p. 69.

(5) Piers. *ad* Mœrid. p. 221. Fisch. III, *a.* p. 78.

(6) Sur τέτροφα et τέτραφα, venant de τρέπω, voy. Toup. *ad* Longin. p. 339. *Cf.* Sluiter, *Lect. Andoc.* p. 157, qui ne connaît pas ces formes.

(7) Thom. M. p. 274. Mœris, p. 147. Fisch. II, p. 311.

ὀχεύς, ὀχή, et au lieu de cela, avec la réduplication attique (§. 168, *Rem.* 2) ὀκωχή, qui revient à la forme du parfait ὄκωχα, de ἔχω, ἕξω, ἔχα, ὄχα, ὦχα, ὄκωχα. C'est de là que semble venir συνοκωχότε ou συνοχωκότε, dans Homère *Il.* β', 218, pour συνέχοντε (1). *Cf.* ἄωρτο, §. 189, 1, *Rem.* et ἔῤῥωγα, εἴωθα, §. 194, *Rem.* 3.

L'α paraît avoir subi un changement semblable dans l'ionien-dorien λέλογχα de (λήχω) λάγχω, (λαγχάνω), par analogie avec λήϐω, λάμϐω, λαμϐάνω. De même πέποσχε pour πέπασχε, dans l'*Etym. M.* p. 662, 11, d'après Epicharme. De même, ἔτραπον et τροπή, ἐστάλην et στόλος, ἔδραμον et δρόμος, ont entre eux de l'affinité.

5.° Dans quelques-uns la diphthongue s'abrège, ἀλήλιφα de ἀλείφω (pass. ἀλήλιμμαι), κατερήριπα, *Il.* ξ', 55, de κατερείπω; plus-que-parf. pass. ἐρέριπτο, *Il.* ξ', 15.

§. 187. 6.° De même que le parfait dans quelques verbes paraît supposer la forme du fut. —έσω, de même les verbes en —μω et —νω, en particulier, font supposer la forme —ήσω, et prennent un η devant la termin. —κα; ex.: νεμῶ, νενέμηκα, μενῶ, μεμένηκα. δραμῶ, Hérod. 8, 55, δεδράμηκα, *id.* 8, 102, à quoi les grammairiens ajoutent encore βρεμῶ, βεϐρέμηκα, τρεμῶ, τετρέμηκα. Ainsi de δαίω ou δάω, vient le parf. δεδάηκα, comme dérivé du futur δαήσω (voy. 181, *Rem.* 3), de ῥύω (autre forme pour ῥεύω, comme σεύω, σύω), ἐῤῥύηκα, Plat. *Rep.* 6, p. 485, D (2); de χαίρω, κεχάρηκα, *Il.* ή, 312; κεχαρημένοι, κεχάρητο, Hés. *Scut.* 65. Quelques-uns admettent la syncope, comme βαλῶ, βέϐληκα, pour βεϐάληκα; δεμῶ, δέδμημαι, *Il.* ζ', 245 (qu'il ne faut pas confondre avec δέδμημαι de δαμάω ou δάμνω); κάμνω, καμῶ, κέκμηκα (κεκάμηκα); τέμνω, τεμῶ, τέτμηκα (3). Dans ces parfaits, on suppose les formes du futur —ήσω, βαλήσω, δραμήσω, μενήσω, mais qui n'ont guère dû être en usage, aussi peu que les formes de présent μενέω, δραμέω, admises par quelques-uns.

En général, η et ε sont fréquemment mis l'un pour l'autre au fut. et au parfait. δέω fait au fut. δήσω, aor. 1 ἔδησα, mais au parf. δέδεκα (4). Au contraire, καλέω fait ordinairement au

---

(1) Valck. *ad* Ammon. p. 23.

(2) Fisch. III, *a.* p. 166.

(3) Fisch. I, p. 88; II, p. 366. Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 274, 275, 290. De ce genre est γεγράφηκα, Bast. *Lettr. crit.* p. 200.

(4) Thom. M. p. 200.

futur καλέσω, mais au parf. κέκληκα, syncopé pour κεκάληκα. Même changement dans αἰνέω, αἰνέσω, ᾔνεκα; parf. pass. ᾔνημαι, et μενετέος, Thuc. 2, 88, de μεμένηται, εὑρέθην de εὕρηται.

7.° Quelques verbes prennent ω au lieu de η devant κ, ex.: μέμβλωκε pour μεμόληκε, où β est inséré entre μ et λ, comme dans μεσημβρία, §. 40. Οἴχωκα dans Hérodote et Soph. *Aj.* 896, de οἴχομαι, οἰχήσομαι, pour οἴχηκα; πέπτωκα pour πέπτηκα, venant de πέτω, πίπτω. De même ἔῤῥωγα, au parf. 2, §. 194, *Rem.* 3.

Sur les formes syncopées τεθνάναι, ἑστάναι (1), etc., voy. §. 198, 3 [et non 6].

§. 188. Du parfait actif vient

1.° *Le Plus-que-parfait actif,*

dans lequel on place encore l'augment syllabique devant le redoublement syllabique, et où l'on change la terminaison α en ειν: τέτυφα, ἐτετύφειν, ὀμώμοκα, ὠμωμόκειν.

Remarque 1. La terminaison primitive paraît avoir été εα; elle se présente dans Homère et Hérodote, par ex. au parfait moyen πεποίθεα, *Od.* δ', 434, ί, 44; ᾔδεα, *Od.* δ', 745; συνηδέατε, Hérod. 9, 58; ἐτεθήπεα, *Od.* ζ', 167; ἐτεθήπεας, de quatre syll. *Od.* ώ, 90 (2); à la troisième personne μετεστήκεε, Hérod. 8, 81; καταῤῥωδήκεε, *ib.* 103. Cet εα, comme dans l'augment, se changeait tantôt en η (d'où l'att. et le dor. ᾔδη, κεχήνη) (3), tantôt en ει avec l'addition du ν. *Cf.* §. 198, 3.

Remarque 2. De τέθνηκα, ἕστηκα, on forma aussi les futurs τεθνήξω, —ομαι, ἑστήξω, —ομαι; ce sont donc des futurs 3es actifs (4). κεχαρησέμεν, *Il.* ό, 98, est formé du parf. passif, mais est passé dans la forme active.

2.° *Le Parfait passif.*

1. De κα on fait 1.° μαι, lorsqu'une voyelle longue, par ex. α pur ou ρα, précède la terminaison (5): σπειράσω, ἐσπείρακα, ἐσπείρᾱμαι; δράσω, δέδρακα, δέδραμαι; ῃτίαμαι, Thuc. 3, 61; πεφίληκα, πεφίλημαι; ἔσφαλκα, ἔσφαλμαι. De même ἑώρακα, ἑώρᾱμαι, comme venant de ὁράσω.

2.° κα se change en σμαι, lorsque, devant la terminaison du futur —σω, on a retranché une lettre *dentale* δ, θ, ζ, τ,

(1) Le texte de M. Matthiæ porte ἱστάναι, faute typogr. sans doute. GL.
(2) Wessel. *ad* Herod. 1, p. 59, 80.
(3) Fisch. II, p. 371 *sq.*
(4) Oudendorp. *ad* Thom. M. v. τεθνήξεται. Græv. *ad* Lucian. *Solœc.* t. IX, p. 477 *sq. Bip.* Elmsl. *ad Ach.* 597, p. 161 *ed. Lips.*
(5) Thom. M. p. 295.

ou bien lorsqu'une voyelle brève précède la terminaison : ᾄδω, ᾖσμαι; πείθω, πέπεισμαι; παίζω, πέπαισμαι, Plat. *Leg.* 6, p. 769, A; φράζω, πέφρασμαι; χρίω, κέχρισμαι; τελέω, τετέλεσμαι. La même chose arrive aussi dans quelques verbes qui ont une diphthongue pour *caractéristique*, parce que cela est résulté de l'allongement de la voyelle brève, ainsi dans les verbes en —αίω, —αύω (de —άω), —είω, εύω (de —έω), —ούω (de —όω), comme πταίω, ἔπταισμαι, θραύω, τέθραυσμαι, κλείω, κέκλεισμαι, κελεύω, κεκέλευσμαι, ἀκούω, ἤκουσμαι. Ainsi κολουσθῶσι (1) de Thuc. 7, 66, ramène à κεκόλουσμαι. Cependant il faut signaler ici des particularités de langage. δέω fait δέδεμαι, ἀρόω, ἤρομαι; λύω, λέλυμαι; ἐλάω, ἐλήλαμαι, etc. Au lieu de κέκλεισμαι, Hérodote, 2, 121, 2, a κέκλειμαι, qui s'écrit attiquement κέκλημαι (2), Eur. *Andr.* 503; *Hel.* 986. σώζω fait σέσωσμαι, mais aussi σέσωμαι, d'où ἐσώθην; παύω, πέπαυμαι; λούω, λέλουμαι; γνώω (γιγνώσκω), ἔγνωσμαι, Xén. *Cyr.* 8, 8, 3 (3). Au lieu de δεδραμένος, Thucyd. 3, 54, a δεδρασμένος, et 6, 53, δρασθέντων.

De χράομαι vient le parf. pass. κεχρησμένος, Hérod. 7, 141 (aor. ἐχρήσθην), κεχρημένος, Eur. *Med.* 351; c'est pourquoi le parf. pass. de χρήζω fait toujours κεχρημένος. De οὐτάω, ou bien de οὐτάζω, vient οὔτασται, dans Homère, *Il.* λ', 660; π', 26; part. οὐτασμένος, *Od.* χ', 535, mais plus usité οὐταμένος.

Remarque. Dans l'ancienne langue épique le δ et le θ restent devant le μ, comme dans κεκαδμένος, προπεφραδμένος, Hésiod. Ἔργ. 653, et κεκορυθμένος. Ainsi ἴδμεν, qui plus tard s'adoucit dans la forme ἴσμεν.

Les verbes en —αίνω, qui font au parf. actif —γκα, prennent aussi, après le retranchement du γ, σμαι au parf. pass. : πέφαγκα, πέφασμαι; λελυμασμένος de λυμαίνομαι; μεμιασμένος de μιαίνω; ὕφασμαι de ὑφαίνω (4); ἀποξηρασμένου, Hérod. 1, 186; σεσήμασμαι, Hérod. 2, 38; Plat. *Leg.* 11, p. 937, B; καταπεπιασμένῳ, Plat. *Leg.* 7, p. 807, A, dans Ast et Bekker. Les

---

(1) Au lieu de κολουσθῶσι, Bekker admet κολωθῶσι.

(2) Schæf. *App. Dem.* 1, p. 255.

(3) Fisch. II, p. 402 *sqq.* *Cf.* Thuc. 5, 7, 60. Bekk. ἀπέκλησε, *ib.* 80. Un MST. a aussi, 1, 117, κατεκλήσθησαν. Au contraire, 1, 109; 2, 4, il y a ἔκλεισε sans variante.

(4) Fisch. II, p. 406.

auteurs plus récents disaient ἐξηραμένος, ou bien avec le μ redoublé, μεμίαμμαι (1).

Des verbes en —ύνω, on trouve les formes παρώξυνται, παρωξύνθαι, λελάμπρυνται, §. 196, 3, et au participe παρωξυμμένος, Démosth. p. 182, 11; Eschin. *in Tim.* p. 68, ed. Reisk.; comme ἠσχυμμένος, *Il.* σ', 180, d'où l'on peut conclure que le parf. act. faisait —υγκα, quoiqu'on n'en trouve de cette espèce qu'assez tard, §. 186, 2. Le γ (c.-à-d. le ν), du parf. actif se serait alors changé au passif, non pas en σ, mais en μ, par quoi la leçon ἠσχυμμένος pour ἠσχυμένος serait motivée. Cependant on trouve ἡδυσμένος de ἡδύνω, Plat. *Rep.* 10, p. 607, A, et les écrivains récents formaient tantôt πεπάχυσμαι, et tantôt τετραχυμένος, παρωξυμένος.

2. De φα se fait —μμαι, de χα, —γμαι. On ne trouve que dans la langue épique ἀκαχμένος, de ἀκάζω (2).

Lorsque devant ces terminaisons il se rencontrait encore une consonne de même nature, on la retranchait; ainsi, quand de γκα on eût dû faire —γγμαι, de μφα, —μμμαι, on disait, par ex., ἐλήλεγμαι, κέκαμμαι, de ἐλήλεγχα, κέκαμφα. γ et μ reparaissaient pourtant dans les autres personnes, comme ἐλήλεγξαι, —εγκται, κέκαμψαι, κέκαμπται (3).

Remarque. Dans quelques-uns la quantité change, comme πέπωκα, πέπομαι, de πίνω; δέδωκα, δέδομαι. Ainsi βέβηκα, βέβαμαι. Voy. le cas opposé §. 187, 6.

§. 189. Outre la terminaison, les voyelles ε, ευ, ο, se changent dans la syllabe pénultième du parf. actif.

1. L'ο, qui dans le parf. act. résulte de ε, §. 186, 4, se change de nouveau en ε, ex.: ἐδήδοκα, ἐδήδεσμαι, Plat. *Phæd.* 59; mais ἐδήδοται, *Od.* χ', 56; ἐνήνοχα, ἐνήνεγμαι, Démosth. p. 565 (l'ion. ἐνηνεῖχθαι, ἐνηνειγμένος, dans Hérodote, vient de la forme ἐνείκω, ἤνειχα); κέκλοφα, κέκλεμμαι, Aristoph. *Vesp.* 57; πέπομφα, πέπεμπται, Esch. *Sept. c. Theb.* 475; εἴλοχα, εἴλεγμαι.

Remarque. C'est une déviation particulière que ἄωρτο ou ἄορτο, *Il.* γ', 272, τ', 253, venant de ἀείρω (parf. pass. ἤερμαι, ἄερμαι, d'où ἠέρθην, ἀέρθην), pour ἤερτο. De cette forme viennent ἄορ, ἀορτήρ, αἰω-

(1) Lobeck. *ad* Phryn. p. 34 *sq.* Schæf. *ad* Apoll. Rh. *Schol.* p. 235.
(2) Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 267.
(3) Jens. *ad* Lucian. t. I, p. 234.

ῥέω, μετέωρος ou μετήορος, παρήορος. De la même manière ε se change en ω dans συνοχωκότε, §. 186, *Rem.* 3; εἴωθα, §. 194, *Rem.* 3 [et non §. 193, *Rem.* 4].

Mais lorsqu'un ρ, accompagné d'une autre consonne, précède cet ο résultant de ε, alors au parf. passif α résultera de ε et ο, ex.: στρέφω, ἔστροφα, ἔστραμμαι; τρέπω, τέτροφα, τέτραμμαι; τρέφω, τέτροφα, τέθραμμαι. Exceptez-en βεβρεγμένος, de βρέχω.

2. L'α du parf. act., qui résulte de l'ε du futur (§. 186, 1), reste aussi au passif, ἔσταλκα, ἔσταλμαι, ἔφθαρκα, ἔφθαρμαι. Exceptez-en les parf. pass. ἔελμαι, ἔερμαι, dans Hom., venant de ἕλω, εἴλω; ἔρω, εἴρω. L'α était remplacé par ο chez les Éoliens, du dialecte desquels Eustathe *ad Il.* ί, p. 790, 8, cite ἔφθορθαι, μέμορθαι, τέτορθαι, venant de φθείρω, μείρω, τείρω. Quelques grammairiens assimilaient à ces formes, ἐγρήγορθαι, dans Homère. Voy. §. 198, 3.

3. ευ se change le plus souvent en υ devant —γμαι et —σμαι, ex.: τέτευχα, τέτυγμαι, πέπυσμαι, πέφυγμαι, πέπνυμαι, de πεύθω, φεύγω, πνέω, fut. πνεύσω. Exceptez-en ἔζευγμαι.

4. De même que quelques verbes, qui ont η au futur, prennent ε au parf. act. (§. 187), de même quelques verbes, ayant ε au futur et au parf. actif, prennent un η au parf. passif, ex.: ᾔνημαι de ᾔνεκα, αἰνέσω. Le cas est inverse dans βάω, βαίνω, qui fait au parf. act. βέβηκα, mais au parf. pass. βέβαμαι pour βέβημαι, dans Xénoph. *Hipparch.* 3, 4; 1, 4; Thuc. 1, 123.

Remarque. Pour faciliter la formation du parfait passif, on admet souvent par analogie un parf. actif, quoique celui-ci ne se présente jamais, par ex. le parf. act. λέλειφα se suppose comme transition entre λείψω et λέλειμμαι, et le parf. πέπευκα, πέφευχα, pour arriver à πέπυσμαι, πέφυγμαι; πεπόρευκα, pour aller à πεπόρευμαι.

§. 190. Du parfait passif vient

1.° le Plus-que-parfait passif,

où la termin. —μαι de la 1re pers. du parf. se change en —μην, et où l'on place en tête un nouvel augment, τέτυμμαι, ἐτετύμμην.

2.° le Futur 3.e passif,

qui, en conservant le redoublement, change la terminaison de la seconde pers. du parf. —σαι en —σομαι, λέλεξαι, λελέξομαι; τέτυψαι, τετύψομαι; τετίμησαι, τετιμήσομαι.

3.° *L'Aoriste* 1.er *passif.*

§. 191. La terminaison de la troisième personne du parfait —ται se change en —θην, la *ténue*, qui précède, devient par suite une *aspirée*, et on place en tête le simple augment, sans répéter la consonne initiale : τέτυπται, ἐτύφθην; λέλεκται, ἐλέχθην; τετίμηται, ἐτιμήθην; ᾔτίαται, ᾐτιάθην, Thuc. 8, 68; πέφανται, ἐφάνθην. Cependant, au sujet de la terminaison, remarquons ce qui suit :

1. Quelques verbes, mais peu, prennent à l'aor. 1.er pass. un σ devant la termin. —θην, quoique la troisième pers. du parf. pass. n'ait pas cette lettre, ex. : μέμνηται, ἐμνήσθην; κέχρηται, ἐχρήσθη (cependant voy. §. 188, 2.° [p. 356]); ἔρρωται, ἐρρώσθην. Au contraire, σώζω, ἐσώθην, fait au parf. σέσωσται. Mais ici nous avons pour base de l'aoriste la forme σώω, *Od.* ί, 430 (de σαόω, d'où ἐσαώθην, *Od.* γ', 185), d'après laquelle on a dit aussi quelquefois σέσωμαι. Suid. *voc.* Σέσωσται. §. 188, 2.° [p. 356]. Dans Hérod. les meilleurs MSS. ont souvent ἐλασθείς (voy. Gaisford 1, 168, not. *b*; 3, 51, not. *d*; 54, not. *b*; 4, 145, not. *c*. *Cf.* Piers. *ad* Mœrid. p. 13 *sq.*); mais ἐξεληλαμένος, 1, 35. Ainsi Hérodote, 8, 124, ἐβώσθη, qui dans l'att. et le dialecte commun se dit ἐβοήθην. On trouve chez le même κατεπαύθη, 1, 130; *cf.* 6, 71 : mais 5, 93, ἐπαύσθη. Au lieu de παυσθῆναι, etc., Bekker, dans Thuc. 5, 100 (*cf.* 1, 81; 5, 91), admet παυθῆναι, etc.; mais πεπαῦσθαι, 5, 16.

2. Quelques-uns, ayant un η au parf. pass., prennent un ε à l'aor. 1, ex. : εὕρηται, εὑρέθην; ἐπῄνηται, ἐπῃνέθην; ἀφῄρηται, ἀφῃρέθην. De εἴρηται (ἐρέω) vient l'aor. ἐρρήθην et ἐρρέθην (1).

Remarque. Quelques verbes en νω, qui au parfait rejettent le ν (§. 186, 2), le reprennent chez les anciens poètes à l'aor. 1, ex. διακρινθῆτε, ἐκλίνθη δ' ἐ μάχη, πᾶσιν ὀρίνθη θυμός. Chez les Attiques cette forme est suspecte, comme κλινθείς, Eur. *Herc. f.* 958. Voy. Lobeck *ad* Phryn. p. 37. Même de ἱδρύω, l'aor. 1 fait chez les Attiques ἱδρύθη, et (comme chez Homère *Il.* γ', 78, ή, 56) ἱδρύνθη, ex. : Xén. *Cyrop.* 8, 4, 10, ainsi que le donnent encore plusieurs MSS. dans Hérodote, 1, 172; 2, 44 (2), quoiqu'il n'y ait aucun ν au présent. De même, ἀμπνύνθη, *Il.* ξ', 436,

---

(1) Fisch. II, p. 411. Heind. *ad* Plat. *Gorg.* p. 46. Lobeck. *ad* Phryn. p. 447.

(2) Thom. M. p. 469. Fisch. III, *a.* p. 108 *sq.* Lobeck. *ad* Phryn. p. 37.

de πέπνυται. Cependant, à cause de la mesure, le ν était aussi rejeté chez les épiques, comme dans κλιθῆναι, *Od.* σ', 213, τ', 470. Au contraire, on trouvait déjà le ν au parfait d'après les aor. suivants, παρωξύνθην, ᾐσχύνθημεν, Plat. *Phædon.* p. 117, E; ἐκρατύνθη, Hérod. 1, 13; εὐθύνθη, Thuc. 1, 95; βαρυνθεὶς, Soph. *Aj.* 41; πραϋνθῇ, Plat. *Rep.* 4, p. 440, D. Eschyle, *Prom.* 865 (891, Blomf.), a ἀπαμβλυνθήσεται, avec la variante ἐπαμβληθήσεται.

Au sujet de l'avant-dernière syllabe, il faut simplement remarquer que les verbes qui changent l'ε du futur en ο au parfait actif (§. 186, 4) et en α au parf. pass. (§. 189, 2), reprennent l'ε à l'aor. 1, ex. : ἔστραπται, ἐστρέφθην; τέτραπται, ἐτρέφθην; τέθραπται, ἐθρέφθην (1). Cependant on trouve dans Hérod. 1, 130, κατεστράφθησαν, avec la variante —άφησαν, comme στραφθέντες, Théocr. 7, 132; τραφθέντες, 1, 7; 9, 57, sans doute d'après les formes στράφω, τράφω, restées usitées dans d'autres dialectes, et dont l'α se conserva aussi au parfait passif.

Remarque. Une chose qui se comprend d'elle-même, c'est que les Doriens, qui au lieu de —σω, disaient —ξῶ au futur (§. 181, 1), suivaient cette analogie dans la formation des temps dérivés du futur : ξῶ, —χα, —γμαι, —κται, —χθην, au lieu de —σω, —κα, —σμαι, —σται (μαι, ται), —σθην (θην), ex. : ἁρμοξῶ, ἥρμοχα, ἥρμογμαι, ἥρμοκται, ἡρμόχθην, Diog. Laert. 8, 85. Ainsi ἐλυγίχθη, de λυγίζω, pour ἐλυγίσθη, Théocr. 23, 54 (2). Dans les fragments des Pythagoriciens on ne trouve au contraire que συνάρμοσμαι, et non —γμαι, quoique συναρμοξάμενος se lise p. 302, 312, Orell. : et Théocrite, 4, 59, 7, 84, a aussi ἐκνίσθης, κατεκλάσθης (Valck. Brunck. —κλάχθης) [*sed. vid.* Kiessl. *ad l. GL.*]. De là les substantifs dérivés de la troisième pers. du parf. pass. des verbes en —ζω, substantifs qui ailleurs finissant en —στης, se terminent chez les Doriens en —κτης (3). De plus, dans la langue commune βαστάζω fait au fut. βαστάσω, mais à l'aor. 1 pass. ἐβαστάχθην, comme venant de βαστάξω.

§. 192. De l'aoriste 1.er passif vient

le Futur 1.er passif,

où, avec le rejet de l'augment, on a de —θην, —θήσομαι, ἐτύφθην, τυφθήσομαι.

Indépendamment des temps déduits ici, il y en a quelques autres, qui, ayant entre eux un rapport parfait, diffèrent essentiellement de ceux que nous venons de citer. Il en résulte que ces autres temps doivent tous avoir pour

(1) Fisch. *l. c.*
(2) Valck. *ad* Theocr. 10. *Id.* p. 114, *a.*
(3) Valck. *Ep. ad* Rœv. p. 59, 66. Kœn. *ad* Greg. p. (152) 328.

base une forme commune, qui diffère essentiellement de la forme primitive d'où sont tirés les temps ci-dessus, nous voulons dire, du futur 1, mais qui toutefois, appartenant avec ce futur 1 à un seul et même verbe, doivent garder avec ce verbe et son futur 1.er une certaine analogie fondée sur des règles fixes.

Quelques-uns de ces temps, dont nous n'avons pas encore donné la dérivation, peuvent, il est vrai, venir immédiatement de la forme ordinaire du verbe, ex.: ἐλέγην de λέγω; mais ces temps n'ont la plupart de rapport qu'avec la forme primitive du verbe qui ne se rencontre plus, et qui, n'étant révélée que par les temps à déduire, ne peut ainsi fournir aucune règle convenable pour la formation de ces temps; d'autres ont dans la syllabe pénultième ou des voyelles, ou un rapprochement de lettres, que la forme primitive du verbe a dû difficilement offrir.

Si, d'un autre côté, on change les terminaisons des aor. 2 act., pass. et moy. ον, ην, όμην, en ω, et que l'on ôte l'augment, il en résulte des formes qui ont un exact rapport avec la seconde forme du futur, citée plus haut, §. 173. Quoique cette forme du futur ne se rencontre guère que dans les verbes en λ, μ, ν, ρ, il est cependant permis de la supposer aussi dans les autres verbes pour faciliter la dérivation, de même qu'on trouve quelques parfaits passifs qui n'ont pas de parf. actif, mais auxquels on en suppose un; *cf.* §. 182, *Rem.* 1. De cette manière, les deux classes principales des temps, savoir l'aor. 1 act., le parf. 1 ou actif, le parf. pass. et l'aor. 1 passif, d'une part; de l'autre, les aor. 2 act., pass. et moyen, ainsi que le parf. 2 ou parf. moyen, se dérivent de deux formes différentes du futur (1), mais qui sont entre elles et avec le présent du verbe dans un rapport très régulier et très conforme à l'analogie, de sorte que les différents temps du verbe prennent un caractère d'unité et de dépendance systématique. De ὄλω vient (§. 173) le futur ὀλέσω et ὀλέω, ὀλῶ. La première forme donne ὤλεσα et ὀλώλεκα, la seconde

---

(1) Déjà Eustathe reconnaissait l'analogie du fut. 2 et de l'aor. 2; mais, *ad Il.* p. 179, 33 *sqq. et ad* ξ', p. 965, 51, il dérivait le fut. 2 de l'aor. 2.

ὠλόμην, ὄλωλα. Mais la seconde forme est presque toujours uniquement hypothétique et se trouve rarement d'un usage réel, comme il arrive dans les verbes en λ, μ, ν, ρ. Du reste, ces temps, le fut. 2, l'aor. 2, le parf. 2, n'appartiennent qu'à des verbes simples, primitifs, et non aux dérivés en —άω, —έω, —όω, —άζω, —ίζω, —ύζω. Voy. §. 193 [et non 139], *Rem.* 5.

Comme les trois aor. 2 s'accordent ensemble pour la syllabe pénultième, et que cette syllabe reste par analogie la même dans la seconde forme du futur, cette seconde forme du futur sera exposée ici avec les aor. 2 actif, passif et moyen.

Aoristes 2, actif, passif et moyen.

§. 193. La seconde forme du futur consiste en ce que le σ est rejeté de la terminaison —έσω, et que —έω se contracte en ῶ (§§. 173, 182). Comme l'accent passe à la dernière syllabe, alors

1.° La penultième, si elle est longue, devient brève par le changement de η et ω en ᾰ, par le rejet de la dernière voyelle dans la diphthongue αι, et de la première dans les diphth. ει et ευ, enfin, par la décomposition des consonnes doubles, dont on rejette la dernière, comme si elles étaient deux. Ainsi λήθω, fut. 1, [ληθέσω] λήσω; fut. 2, [ληθέω, λαθῶ], ἔλαθον, ἐλαθόμην. Τρώγω, fut. 1, [τρωγέσω], τρώξω; fut. 2, [τρωγέω, τραγῶ], ἔτραγον. Καίω [καιέω, καῶ], ἐκάην. Μαίνομαι [μανοῦμαι], ἐμάνην. Λείπω, fut. 1, [λειπέσω], λείψω; fut. 2, [λειπέω, λιπῶ], ἔλιπον. Κεύθω [κευθέσω, κευθέω, κυθῶ], ἔκυθον, *Od.* γ, 16. Κόπτω, 1, [κοπτέσω], κόψω; 2, [κοπτέω, κοπῶ], ἐκόπην. Les verbes en λ, μ, ν, ρ, n'ont qu'une forme de futur, la seconde; la dérivation de l'aor. 1, du parf., etc., vient de ce 2.e futur avec divers changements, qui s'opèrent d'après les règles ci-dessus; l'aor. 2 act., pass. et moy. se forme par le seul changement de —ῶ en —ον, —ην, —όμην: κάμνω, καμῶ, ἔκαμον, ἐκάμην, ἐκαμόμην. De même ἔπιθον, —όμην, chez Homère et les tragiques, ἔτυπεν, Eur. *Ion.* 779.

Exceptez-en ἐπλήγην, de πλήσσω, qui cependant, dans les composés signifiant *être frappé d'épouvante*, fait dans la

langue commune ἐπλάγην, ἐξεπλάγην, κατεπλάγην ; mais aussi η chez Homère, *Il.* γ', 31 ; σ', 225 (1).

2.° L'ε de l'avant-dernière syllabe brève prend, par suite de ce changement, une accentuation plus sourde, et à cause de cela se change souvent en α dans les verbes de deux syllabes (§. 182, *Rem.* 2). Cette forme, qui change α en ε, sert ordinairement de base à l'aor. 2 act., pass. et moyen, tandis que dans les verbes en λ, μ, ν, ρ, l'aor. 1 vient de la forme en ε : σπείρω, 1er, σπερῶ, ἔσπειρα ; 2e, [σπαρῶ], ἐσπάρην. στέλλω, 1er, στελῶ, ἔστειλα, 2e, [σταλῶ], ἐστάλην. κτείνω, 1er, κτενῶ, ἔκτεινα ; 2e, [κτανῶ] (2), ἔκτανον. φθείρω, 1er, φθερῶ, ἔφθειρα ; 2e, [φθαρῶ], ἐφθάρην. Ainsi ἀναπείρας, Hérod. 4, 103, et ἀναπαρείς de ἀναπείρω, *ib.* 94.

Nota. Les verbes qui ont plus de deux syllabes, et λέγω, φλέγω, ne changent pas l'ε ; ἐλέγην, συλλεγείς, φλεγείς. De même τέκω [τίκτω) garde ἔτεκον. De τέμνω on a fait non-seulement ἔταμον, mais aussi ἔτεμον dans l'usage, comme souvent chez Eurip. et Thucydide, par ex. 6, 7 (qui néanmoins, 1, 81, a τάμωμεν, sans variante), chez Plat. *Phædon.* p. 86, A ; *Menex.* p. 242, C ; Xén. *Anab.* 5, 4, 17 ; cependant au passif et au moyen on ne dit que ἐτάμην, ἐταμόμην, et toutefois on trouve ἀποτεμόμενον, Thuc. 7, 46.

Ce changement de l'ε en α s'opère aussi dans des verbes qui ont déjà un ε bref au présent, ex. : τρέφω (ἔτραφον), ἐτράφην ; δρέμω, ἔδραμον ; δρέπω, δραπών, Pind. *P.* 4, 231 ; τρέπω, ἔτραπον, Pind. *Pyth.* 9, 76. Ainsi, τέρπω, τάρπησαν, *Od.* γ', 70 ; en effet, beaucoup de verbes avaient déjà α au présent dans quelques dialectes, comme τράφω, τράπω, ex. : ἐπιτράπειν, Hérod. 3, 81 ; ἐπιτράπεσθαι, 3, 157.

REMARQUES.

1. Les verbes qui ont au présent σσ, ττ ou ζ, prennent, d'après les §§. 176, 177, à la première forme du futur, tantôt —ξω (parce que l'ancienne forme du présent était —γω, —κω, —χω), tantôt σ. Par conséquent, lorsque la première forme du futur est —ξω, venant de —γέσω, la seconde forme prend le γ, après le rejet du σ, par ex. : πράσσω, πράξω (πραγέσω, πραγέω, πραγῶ), πέπραγα ; ἀλλάσσω, ἀλλάξω (ἀλλαγῶ), ἀπ—ηλλάγην ; ῥήσσω, ῥήξω (ῥαγῶ), ἐῤῥάγην, Soph. *Ant.* 476 ; κράζω, κράξω (κραγέσω, κραγέω, κραγῶ), ἔκραγον ; κλάζω, ἔκλαγον, §. 177, 3.°, ὀρύσσω, ὀρυγῆναι, Xénoph. *Anab.* 5, 8, 11 ; τρίζω, τέτριγα, *Il.* ψ, 101, *Od.* ώ, 6, 9 ; φρίσσω, φρίξω (φρικέσω, φρικέω, φρικῶ), πέφρικα.

Si, au contraire, la première forme du futur est —σω, alors la seconde forme du futur reprend nécessairement le δ dans les verbes en

---

(1) *Cf.* Bekk. *Anecd.* p. 1411, *b.*

(2) Porson (*vid. ad Or.* 929) et les éditeurs subséquents écrivent toujours le futur avec ε, et, comme les MSS. varient toujours aussi entre ε et α, ils écrivent l'aor. avec α.

—ζω, où le σ expulse la linguale δ, ainsi que le θ dans λήθω, λήσω. Donc, φράζω, φράσω (φραδέσω, φραδέω, φραδῶ), πέφραδα. ὄζω (ὀδέσω, ὀδέω, ὀδῶ), ὄδωδα. καθέζομαι, καθεδοῦμαι. Ainsi ἔφλαδον, Eschyle, *Choeph.* 26, *cf. Etym. M.* p. 403, 48.

2. On rencontre comme aor. 2 de ψύχω, ἐψύγην. Cependant Eschyle, *ap.* Hesych., avait ἀπεψύχη, et dans Aristoph. *Nub.* 151, un MST. a ψυχείση, forme encore constatée par les dérivés ἀναψυχή, παραψυχή, et que les grammairiens, tels que Mœris, p. 421, Thom. Mag. p. 63, *cf.* 929, préfèrent même à la forme ψυγῆναι. Mais les écrivains plus récents ont formé ἐψύγην d'après l'analogie de ὠρύγην, et de là ψυγεύς dans les fragm. de la comédie moyenne et nouvelle (1).

3. Quelques verbes changent le πτ du présent en φ, ex. : θάπτω (ταφῶ), ἐτάφην, ταφείην, Xén. *Anab*, 5, 7, 20; ταφήσει, Eur. *Troad.* 450; ἐνταφείς, aussi (ἔταφον), ταφών, de θήπω; ῥίπτω (ῥιφῶ), ἐῤῥίφην; ῥάπτω, ἐῤῥάφη, Eurip. *Bacch.* 243; θρύπτω, ἐτρύφην, d'où διατρυφέν, *Il.* γ', 363, qui nous ramènent par induction aux anciens primitifs τάφω, ῥίφω, ῥάφω, τρύφω. Encore ceux-ci ne semblent-ils même être que des dérivés, au lieu de τάπω, ῥίπω (d'où vient ῥιπή), etc. L'aspirée φ paraît donc avec plus de vraisemblance avoir été préférée à cause de l'aspirée précédente (2). On trouve souvent comme aor. 2 passif de κρύπτω, κρυβείς; comme futur 2 pass. κρυβήσονται, Eurip. *Suppl.* 543. Mais les dérivés ont un φ, κρυφῆ, κρύφιος, κρυφαῖος (dans κρύβδα la désinence adverbiale δα rendait nécessaire le changement de φ en β); et dans Soph. *Aj.* 1145, l'éd. d'Alde et la plupart des MSS. ont κρυφείς; dans Eur. *Bacch.* 955, le MST. Pal. a κρυφῆναι; mais les auteurs plus récents avaient un présent κρύβω, d'où ἐκρύβην (3). βλάπτω, au contraire, fait ἐβλάβην, venant de βλάβω, *Il.* τ', 82, 166, *Od.* ν', 34.

4. Souvent, lorsque la pénultième était longue par la rencontre de deux consonnes, la première se déplaçait de manière à rendre brève cette pénultième, ex. : ἔδρακον, *Il.* ξ', 344, ώ, 223, Æsch. *Ag.* 614; δρακείς, Pind. *Pyth.* 2, 38, pour ἔδαρκον, de δέρκω, δέρκομαι; ἔπραθον, *Il.* σ', 454, de πέρθω; ἔδραθεν, *Od.* ν', 143, de δάρθω, δαρθάνω. Voy. §. 16, 3.° [p. 74]. Ainsi ἤμβροτον est résulté de ἥμαρτον par transposition, et alors dans ἤμρατον le β est intercalé (voy. plus haut p. 74, 3.°). Toutefois ces formes ne se rencontrent que chez les poètes ioniens et autres poètes anciens.

5. Les verbes *purs* n'ont point ces temps (l'aor. 2 et le parf. 2), et s'il s'en présente des formes, elles viennent de verbes *barytons* qui se voient encore en partie au présent, ex. : στερέντα, Eurip. *Alc.* 622, de στέρω, στέρομαι, Xénoph. *Anab.* 3, 2, 2, et non de στερέω (4); ἔδου-

---

(1) Elmsl. *in Class. journ.* n. 16, p. 439. *Cf.* Lobeck. *ad* Phryn. p. 318.

(2) Dans les grammaires ordinaires, on y ajoute encore ἅπτω, βάπτω, σκάπτω, δρύπτω, dont cependant je n'ai pas encore trouvé un seul aor. 2 hors de contestation.

(3) Elmsl. *l. c.* Herm. *ad* Soph. *Aj*, 1124. Voy. ma note *ad* Eur. *Suppl.* 543. Sur κρύβω, voy. Lobeck. *ad* Phryn. p. 317 *sq.*

(4) Brunck. *ad* Eurip. *Hec.* 623, qualifie cela de syncope pour στερηθέντα.

πον, δέδουπα, *Il.* ψ', 679, de δούπω; ἔλαχον, λέληκα, λελακυῖα, *Od.* μ', 85, de λήκω; μακών, *Il.* π', 469, μεμακυῖαι, *Il,* δ', 435, de μήκω; ἔμυκε et μεμυκώς, *Il.* σ', 580, de μύκω, d'où s'est formé μυκάομαι, comme μηκάομαι de μήκω. D'autres, comme ἔκτυπεν, ἔχραισμε, peuvent se prendre aussi pour des imparfaits, *Il.* ά, 28; γ', 54; λ', 387; ό, 32.

6. Beaucoup de verbes n'ont que l'aor. 2 passif, lorsqu'il serait arrivé que l'aor. 2 act. et l'imparfait n'auraient eu qu'une seule et même forme, ex.: ἐγράφην, συνελέγην, ἐφλέγην.

7. Il arrive, mais très rarement, qu'un temps formé tout-à-fait d'après cette analogie, ait la terminaison de l'aor. 1 act. —α, ex.: εἶπα, dans Hérod. et Eurip. *Cycl.* 101; plus souvent à la seconde pers. εἶπας, Æschyl. *Suppl.* 353; Soph. *El.* 1220; *Œd. C.* 1513; Xenoph. *Cyrop.* 6, 3, 20; Æschin. *in Ctes.* p. 551 et *passim* εἴπατε (1). On rencontre aussi l'impératif εἶπον (qui, accentué εἰπόν, est considéré comme impérat. aor. 2 dorien) (2); εἰπάτω, dans Platon et Aristophane, pour εἰπέ, venant de ἔπω (3). Ainsi ἤνεγκα, de ἐνέγκω (φέρω), pour ἤνεγκον, Soph. *El.* 13; Xén. *Cyrop.* 7, 1, 1 (4). Mais il ne faut pas classer ici les cas où le futur n'a qu'un σ (§. 182, *Rem.* 1).

De même, on permute dans la langue attique ἔπτατο, πτάμενος, πτάσθαι, et ἔπτετο, πτόμενος, πτέσθαι; ἠράμην et ἠρόμην. Au contraire, des formes telles que ἔπεσα (Eurip. *Troad.* 293; plusieurs manuscrits ont προσέπεσον, et *Alc.* 471, πέσοι, pour πέσειε), εὑράμην, εἱλόμην, ἦλθαν, ἔφυγαν, ἔλαβαν, ἔλιπαν, εἶδα, n'appartiennent qu'aux écrivains récents, à ceux de la période alexandrine (5).

8. On trouve dans la langue homérique plusieurs aoristes d'une autre espèce, formés par syncope, comme ἔπλετο, de πέλω, πέλομαι, pour ἐπέλετο, 2.ᵉ pers. ἔπλεο, ἔπλευ; de plus, ἐπτόμην, qui était admis aussi dans la langue attique, venant de πέτομαι (voy. la Table des verbes), pour ἐπετόμην; et, en retranchant la diphthongue, ἔγρετο, ἀγρόμενος, pour ἐγείρετο, ἀγειρόμενος. Du moins, ces formes se présentent

---

(1) Εἶπα a été exclu des poèmes d'Homère par des critiques modernes. Voy. *ad Il.* ά, 106. ἔπεσα n'est pas plus attique que πέσειε. *In Troad.* 291. Matthiæ lui-même a mis προσέπεσον. Dans l'*Alceste*, 471, Erfurdt corrige πέσοι. La troisième pers. en αν, appartient au dialecte alexandrin. Voy. Valcken. *Schol. in Evang. Luc.* p. 247. Blomf.

(2) Lobeck. *ad* Phryn. p. 348, *not.*

(3) Valck. *ad* Herod. p. 649, 91. Gregor. p. (228) 481. Schæf. *ad* Dion. H. *De comp.* p. 436. Fisch. III, *a.* p. 89.

(4) Gregor. p. (65) 149 *sq.* Fisch. III, *a.* p. 188.

(5) Sur εὑράμην, voy. Fisch. II, p. 435; III, *a.* p. 95. Wolf. *ad* Demosth. *in Lept.* p. 216. Lobeck. *ad* Phryn. p. 139. Dans Hesiod. *fr.* 8 (*ap.* Ruhnk. *Ep. crit.* p. 108) Fisch., III, *a.* p. 95, veut lire εὑρόμενος, de même que dans un fragm. de Pind., *ap.* Athen. 13, p. 573, E, Bœckh, p. 608, préfère εὑρόμενον. ἀνεύρατο est encore chez Timocl. *ap.* Athen. 6, p. 223, B. Eustathe *ad Od.* ί, p. 1637, 39, dit: τοῦ εὑράμην καὶ τοῦ εὕρασθαι οὐκ ἔστι χρῆσιν εὑρεῖν. *Cf. ad Il.* σ', p. 1144, 22. Sur εἱλάμην, voy. d'Orv. *ad* Char. p. 402 *sq. Lips.* Lobeck. *ad* Phryn, p. 183. Fisch. III, *a.* p. 24. Valck. *loc. cit.*

partout comme aoristes, et dès-lors ἀγρόμενοι, *qui sont rassemblés*, diffère de ἀγειρόμενοι, *qui se rassemblent*. Quelquefois certaines formes syncopées prennent aussi la réduplication (§. 165, *Rem.* 4), comme πέφνε, venant de φένω, pour ἔφενε; κέκλετο, κεκλόμενος, de κέλομαι. Ailleurs on ne fait que rejeter la voyelle de la terminaison, comme dans ἔγεντο, pour ἐγένετο, Hésiod. *Theog.* 283, 704; Theocr. 1, 88 (différent de γέντο, *il saisissait*), et il faut croire avec Buttmann [tom. II, p. 9, GL.], que les formes ἆλτο, δέκτο, ἔδεκτο, ἶκτο, Hésiod. *Th.* 481; μίκτο, λέξο, λέκτο, πάλτο, ὦρτο, sont des imparfaits syncopés pour ἥλετο ou ἥλατο, ἐδέχετο, ἵκετο, ἐμίγετο, ἐλέχετο, ἐπάλετο, ὤρετο, et de même συναΐκτην, Hésiod. *Sc. H.* 189, de συναΐσσέτην (ἀϊγέτην), formes que, d'après l'usage, on peut considérer comme aoristes, tandis qu'ailleurs elles sont considérées comme des plus-que-parfaits privés de redoublement (§. 164, *Rem.*). Il est clair que la consonne qui précède la voyelle retranchée, prend, par suite de sa position devant μ, σ, τ, la nature qu'exige chacune de ces consonnes (§. 34); ainsi ἐδέγμην, ἔδεκτο, ἐλέγμην, ἔλεκτο, pour ἐδεχόμην, ἐδέχετο. L'ο se rejette dans λύμην, *Il.* φ', 80, νῦν δὲ λύμην, aor. venant de ἐλυόμην. La troisième personne λύτο a ordinairement un υ bref, mais quelquefois long, comme *Il.* ω', 1, comme ἔρυτο, au lieu de ἐρύετο, pris pour imparf. *Il.* δ', 138, *et passim.* Sans égard à l'origine de ces formes, on s'en servait pour composer les autres modes, en suivant l'analogie, qui faisait correspondre à μαι et μην de l'indicatif, σο de l'impératif, θαι de l'infinitif; de là l'impér. δέξο (δέγ-σο), λέξο, ὄρσο, infin. δέχθαι, ὄρθαι, *Il.* θ', 474.

Nous montrerons tout-à-l'heure que souvent la formation des verbes en —μι avait lieu par syncope, et surtout que l'aor. 2, particulièrement dans l'ancien langage, se formait d'après ces verbes. Sur les parfaits syncopés τέθνατε, etc., voy. §. 198, 3.

Le Futur 2 passif

vient de l'aor. 2 passif, par le changement de la terminaison —ην en ήσομαι, et par le retranchement de l'augment; ex. : ἐκρύβην, κρυβήσομαι.

§. 194. D'après la même analogie vient

Le Parfait 2 ou moyen (1),

Qui, toujours formé d'une racine inaltérable, et même ordinairement du radical primitif, se borne à changer ω en α, et à prendre la redoublement, ex. : ἄνωγα, βέβουλα (προβέβουλα, *Il.* ά, 113), βέβριθα, γέγηθα, γέγωνα, δέδια (de δίω), δέδουπα (*Il.* ψ', 679), ἔαγα (ἄγω, ἄγνυμι), ἔαδα (ἥδω, ἁνδάνω),

(1) Il s'appellerait peut-être avec plus de raison *parf. premier*, puisqu'il est d'une forme plus simple et plus ancienne que le parf. 1. Sur l'impropriété de cette dénomination *parf. moyen*, voy. Buttm. *Gramm. compl.* p. 370 *sq.*

ἔδηδα de ἔδω, ἐσθίω, ἔῤῥιγα, κέχηδα, κέκευθα, κέκραγα, κεκοπώς (*Il.* ν́, 60), κέχανδα, λέλαμπε, λελειχμότος, Hésiod. *Th.* 826; λέληθα, μέμαρπα, ὄδωδα, ὄλωλα, ὄπωπα, ὄρωρα, πέπηγα, πέφευγα, πέπρᾱγα, σέσηπα, τέτηκα, τέτριγα, τέθηπα, πέφρικα, τετευχώς, etc. A l'égard de la syllabe pénultième, il se présente les changements suivants :

1. L'α résultant de ε ou ει, et l'ε de l'aor. 2, devient ο, ex. : σπείρω, ἐσπάρην, ἔσπορα; στέλλω [σταλῶ], ἐστάλην, ἔστολα; κτείνω [κτανῶ, ἐκτάνην], ἔκτονα; τέμνω [ταμῶ], ἔταμον, τέτομα; λέγω, ἐλέγην, λέλογα; μένω, μενῶ, μέμονα; ἐγχέζω (χεδῶ), ἐγκέχοδα, Arist. *Ran.* 482; *Vesp.* 624; πέρδω, παρδῶ, πέπορδα, Arist. *Pac.* 334; στέργω, ἐστοργώς; δέρκω, δεδορκώς; ἔργω, ἔοργα; ἔλπω, ἔολπα (1); πέπονθα, de πένθω, πάσχω; à-peu-près comme l'allemand *ich sterbe*, *starb*, *gestorben* (*je meurs*, *je mourais*, *qui est mort*). De même, dans les verbes de plus de deux syllabes, comme ἐγείρω (ἐγερῶ, ἤγερον), ἤγορα et ἐγρήγορα (pour ἐγήγορα, §. 168, p. 328).

2. Dans les autres verbes, on replace la pénultième longue au lieu de la brève, ou bien telle qu'elle était au présent, ou bien en la changeant.

1.° L'α, qui est résulté de αι ou η, ou qui, au présent, était long par position, se change en η; ex. : μαίνομαι, ἐμάνην, μέμηνα; δαίω, ἐδάην, δέδηα; θάλλω (θαλῶ), τέθηλα; κλάζω (κλαγῶ), ἔκλαγον, κέκληγα; λήθω (λαθῶ), ἔλαθον, λέληθα; πλήττω (πλαγῶ), ἐπλάγην, πέπληγα; φαίνω, φανῶ, πέφηνα (2); χαίνω, χανῶ, κέχηνα.

Exceptez-en : κράζω, ἔκραγον, κέκραγα; πράσσω, πέπραγα; φράζω, πέφραδε (3); ἅδω, ἕαδα; ἄγω (ἄγνυμι), ἔαγα. (A l'aor. ἕαδον, ἐάγη). λέλακα vient de l'anc. λάκω, ion. ληκέω.

2.° L'ι, qui est résulté de ει, se change en οι (par un rapprochement de l'ι au fut., avec la règle 1.) : πείθω (πιθῶ), ἔπιθον, πέποιθα; λείπω (λιπῶ), λέλοιπα; εἴκω, ἔοικα; εἴδω, οἶδα (4).

Au lieu de ἔοικα, il y avait une forme plus attique εἶκα, employée déjà par Hésiode, *Scut.* 206 (5), à laquelle ressemble le mot commun εἰδώς, de οἶδα.

---

(1) Fisch. II, p. 432.

(2) L'orthographe πέφηνα n'a aucun fondement, soit qu'on dérive ce parfait du présent, où la forme primitive était bien plutôt φάνω, que φαίνω, soit qu'on le dérive du futur.

(3) Fisch. II, p. 430 *sq.*

(4) Fisch. II, p. 433.

(5) Pierson. *ad* Mœr. p. 148. Brunck. *ad* Aristoph. *Nub.* 185.

3.° Il faut rattacher aussi μέμηλα, venant de μέλει, à cet allongement de la voyelle brève.

Remarque 1. Dans quelques verbes la syllabe pénultième reste brève, ex.: ἀκήκοα, de ἀκούω; ἐρήριπα, de ἐρείπω, *Il.* ξ', 55; ἐλήλυθα, de ἐλεύθω. (εἰλήλουθα n'est qu'un allongement poétique de l'υ; cependant on trouve ici la même analogie entre ἐλεύσομαι et εἰλήλουθα, qu'entre σπεύδω et σπουδή). Au contraire, πέφευγα, de φεύγω; κέκευθα, τέτευχα.

Remarque 2. Les poètes rétablissent souvent brève l'avant-dernière syllabe, surtout au féminin du participe, parce que la forme régulière ne pourrait entrer dans les vers, ex.: ἀρᾰρυῖα, *Il.* γ', 331, *et passim.* (ἀραρυῖαν, Hésiod. *Th.* 608); μεμακυῖαι, *Il*, δ', 435, de μεμηκώς. *Il.* κ', 362; τεθαλυῖα, *Il.* ί, 208, etc., de τεθηλώς, *Od.* μ', 103; λελᾰκυῖα, *Od*, μ', 85, de λεληκώς, *Il.* χ', 141; σεσαρυῖα, Hesiod. *Sc. H.* 268, de σέσηρα, σεσηρώς. De même πεπαθυίη, *Od.* ρ', 555, vient de πήθω (παθῶ), ἔπαθον, πέπηθα.

Remarque 3. De l'α du fut. 2 et de l'aor. 2 on fait ω dans ἔῤῥωγα, ex.: Soph. *Trach.* 852; Plat. *Phædon.* p. 86, A (1), venant de ῥήσσω, de même que ἀρωγή se rapproche de ἀρήγω. *Cf.* §. 187, 7. Dans εἴωθα, la lettre caractéristique du parfait 2, ο, se change en ω, peut-être à cause de l'euphonie, ou bien pour donner à un temps qui a la signification du présent, le caractère de la durée par sa forme même (§. 171): on disait aussi ἔωθα, comme chez les Ioniens (Hérod. 2, 91; 2, 133; 4, 134; 3, 27, 31) et chez les Doriens; Thucydide même (6, 58 [*ubi vid.* Gœller.]) selon Suidas, écrivait de même, ainsi que la forme plus développée εἴωθα. *Cf.* ὄκωχα, §. 186, *Rem.* 3; ἄωρτο, §. 189, *Rem.*

Remarque 4. Il semble qu'on doive considérer comme allongement du parfait 2 ἀπεκτονήκατε, Xénoph. *Hiéron*, 3, 8, si la leçon est bonne. (Dans Platon *Apol. S.* p. 38, C, Bekker a reçu d'après des manuscrits ἀπεκτόνατε.) Cette leçon paraît avoir pris son origine dans la coutume où l'on était de former souvent de nouveaux verbes d'un parfait 2, ou réellement usité, ou du moins imaginé par analogie. Ainsi de ἐγρήγορα, on trouve un prés. ἐγρηγορόων, *Od.* ύ, 6 (ἐγρηγόρουν a été pour la première fois admis par Brunck dans Aristoph. *Eccl.* 32, au lieu de ἐγρηγόρειν; et l'aor. 1, ἐγρηγόρησαν, dans Xénoph. *Anab.* 4, 6, 22, ainsi que ἐγρήγορον, dans Esch. *Agam.* 356, se lisent maintenant ἐγρηγόρεσαν, ἐγρηγορός.

Remarque 5. C'est une complète déviation que l'att. εἶξα, εἴξασι, venant de εἴκω, pour εἶκα ou ἔοικα, cas dans lequel on aura adopté ξ pour κ, selon le dialecte béotien (2).

Les verbes qui ont ce parf. 2, en tirent encore un plus-que-parf. 2, d'après les mêmes règles qui ont servi à former le plus-que-parf. 1 du parf. 1: ὄλωλα, ὠλώλειν; ὄδωδα,

---

(1) Valck. *ad Hipp.* 1338.

(2) Ruhnk. *ad* Timæi *Lex. Pl.* p. 98. Piers. *ad* Mœr. p. 147. Musgr. *ad* Eurip. *Iphig. A.* 803. Fisch. I, p. 175.

Rem. Il n'y a presque pas un seul verbe qui ait tous les temps qu'on peut en déduire régulièrement. Il est fort rare qu'un verbe ait les deux temps, aor. 1 et 2 pass., comme ἀπηγγέλθην et ἀπηγγέλην (1); qu'il ait le parf. 1 et 2. Quand cette réunion se rencontre, ces deux formes appartiennent ordinairement à deux différents dialectes, ou à des époques différentes d'un même dialecte. Ainsi ἔπιθον n'est que dans l'ancien ion., ἔπεισα dans l'attique et autres dialectes; ἀπηλλάχθην, συνελέχθην, dans l'ancien, ἀπηλλάγην, συνελέγην, dans le nouvel attique: ou bien les deux formes s'emploient dans des significations différentes, comme πέπραχα, *à l'actif*, Aristoph. *Equ.* 683, Xénoph. *H. Gr.* 5, 2, 32; *Cyrop.* 7, 5, 42; *Anab.* 5, 7, 29. πέπραγα, avec le *sens neutre*. Quelques-unes de ces formes doubles sont: φανοῦμαι et φανήσομαι, toutes deux chez les tragiques, ἔκτεινα et ἔκτανον chez Homère et les tragiques. Au lieu de ἔτυψεν, Eurip. *Ion.* 779, a ἔτυπεν; τυπείς, Soph. *Aj.* 255, *OEd. Tyr.* 811; Arist. *Acharn.* 1193: au lieu de κατακλιθείς, d'Arist., *Nub.* 694, on trouve ailleurs κατακλινείς, Platon, *Rep.* 2, p. 372, B, κατακλινέντες.

Certaines formes ne se présentent que chez des écrivains isolés, et ne sont pas employées par d'autres, ex.: ἐσέφθην, de σέβω, —ομαι, dans Sophocle *ap.* Hesych. *sub voc.*, et Platon, *Phædr.* p. 254, B; et peut-être les écrits perdus des auteurs grecs contenaient-ils certains temps, que l'on considère maintenant comme inusités.

CONJUGAISON.

§. 195. La conjugaison proprement dite peut déjà être parfaitement connue par le paradigme suivant; néanmoins tous ces temps divers ont entre eux quelque chose de commun, qui peut être embrassé par les considérations générales que voici :

1. Il y a à l'actif et au passif, sous le rapport des terminaisons, deux classes principales de temps, dont nous nommerons l'une, *classe des temps principaux* (*présent, futur, parfait*), l'autre, *classe des temps historiques* (*imparfait, plus-que-parfait, aoristes*). Les temps de chaque classe ont entre eux certains points de conformité, comme le montre le tableau suivant:

---

(1) Passow. *ad* Parthen. 21, p. 70.

		Temps principaux.			*Temps historiques.*		
		Prem. pers.	sec. p.	trois. pers.	Prem. pers.	sec. p.	trois. p.
actif.	Sing.	—	—ς	—ε —ει	Sing. —	—ς	—ε
	D. manq.		—τον	—τον	D. manq.	—τον	—την (1)
	Pl.	—μεν	—τε	—σι	Pl. —μεν	—τε	—ν
Passif.		—μαι	—σαι	—ται	S. —μην	—σο	—το
	D.	—μεθον	—σθον	—σθον	D. —μεθον	—σθον	—σθην.
	Pl.	—μεθα	—σθε	—νται	Pl. —μεθα	—σθε	—ντο

Ce tableau sert aussi pour les verbes en μι, et c'est pourquoi la première personne est restée indéterminée. La troisième pers. sing. act. dans les verbes en —ω est ει au présent et au futur, ε au parfait; elle est σι dans les verbes en μι.

Remarque. 1. Dans l'ancienne langue (épique), de même que dans l'anc. attique, la différence de la deuxième et de la troisième personne du duel semble n'avoir pas été bien déterminée ; mais chez les épiques, ces deux personnes paraissent avoir été en —ον, dans l'anc. att. —ην. Ainsi on trouve comme trois. pers. du duel διώκετον, imparf., *Il.* κ', 364 ; ἐτεύχετον, *Il.* ν', 346; λαφύσσετον, σ', 583 ; ἴτον, Hésiod. Ἔργ. 197 ; toutefois avec la variante ἴτην. Au contraire, on trouve à la seconde pers. dans Soph. *OEd. T.* 1511, εἰχέτην, où εἴχετον semble être contraire à la mesure; Eur. *Alc.* 672, ἠλλαξάτην, dans tous les manuscrits, et c'est ainsi que Zénodote a écrit *Il.* κ', 545, λαβέτην, pour λάβετον ; λ', 782, σφὼ δὲ μάλ' ἠθελέτην. Cependant, dans la plupart des passages les manuscrits s'accordent à donner la deux. pers. en ον, et la trois. en ην, là où la mesure admet aussi bien une brève qu'une longue (2).

Rem. 2. Si l'on admet que la term. de la trois. pers. plur. des temps principaux ait été originairement —ντι, au lieu de —σι, dans le dialecte dor., et que plus tard le τ dorien ait été changé en σ, que le ν placé devant le σ ait été rejeté (§. 39), et qu'alors, la voyelle brève ait été changée en diphthongue, ou rendue longue (τύπτοντι, τύπτονσι, τύπτουσι, τετύφαντι, τετύφανσι, τετύφασι, τιθέντι, τιθένσι, τιθεῖσι et τιθέασι), il en résultera que le rapport, non-seulement de toutes les espèces de verbes, de ceux en —ω et de ceux en —μι, mais aussi des temps principaux et des temps historiques, sera plus palpable encore. En effet,

1.° La trois. pers. plur. des verbes en —ω et de ceux en —μι, a en principe —ουσι, —εῖσι, —ᾶσι, —οῦσι, —ῦσι, parce que, d'après la rè-

(1) Elmsley *ad* Aristoph. *Acharn.* 733, dit que la seconde et la troisième personne du duel sont toujours semblables. Blomf.

(2) Schæf. *ad* Apoll. Rh. *Schol.* p. 146. Elmsl. *ad* Arist. *Ach.* 733 *ad* Eurip. *Med.* 1041. *Cf.* Hermann. *ad* Soph. *OEd. C.* 1381. Buttm, *Gr. compl.* p. 349, et *Addenda*, t. II, p. 417—419.

gle générale, §. 39, ces terminaisons viennent de —οντι, —εντι, —αντι, —οντι, —υντι.

2.° L'actif et le pass. s'accordent exactement à la trois. pers. du présent et du futur, οντι, ονται, εντι, ενται, αντι, ανται, etc., τύπτοντι (—ουσι), τύπτονται; τιθέντι (τιθεῖσι), τίθενται, etc.

3.° Il est évident que dans les verbes en μι, les termin. —έασι, —όασι, —ύασι, peuvent venir de —εῖσι, —οῦσι, —ῦσι; par ex. l'α devant la termin. est résulté de ν, d'après le dialecte ionien, comme πεφιλήαται, τιθέαται, pour πεφίληνται, τίθενται. Voy. §. 198.

4.° Ce qui explique pourquoi l'α devant la termin. —σι du parfait, est long, c'est que la syllabe, dans laquelle ν a disparu devant σ, reste longue. §. 39.

5.° De même, on saisit l'analogie entre —οντι et —ον, —αντι et —αν. Dans quelques idiomes, dont plusieurs particularités ont ensuite passé dans la langue écrite, à l'époque alexandrine, le parfait avait aussi à la trois. pers. plur. αν au lieu de ασι. Voy. §. 194, 3. *Rem.*

§. 196. La conjugaison du parf. pass. mérite encore une observation particulière; c'est qu'il a spécialement les désinences passives présentées dans le tableau ci-dessus, sing. —μαι, —σαι, —ται; duel —μεθον, —σθον, —σθον; plur. —μεθα, —σθε, —νται, et ces terminaisons restent invariables dans les verbes *purs*. Mais dans les verbes barytons, la consonne qui précède ces terminaisons, doit (voy. §. 37, 4) se modifier de diverses manières.

1.° Dans la termin. —μμαι de la première personne, on considère le premier μ comme résultant de π, et conséquemment on conjugue τέτυψαι (de τέτυπ-σαι), τέτυπται, τέτυφθον (de τέτυπθον).

2.° Dans la termin. —γμαι, on change γσ en ξ, γ devant τ en κ, devant θ en χ, d'après le §. 34: ainsi εἴλεγμαι, εἴλεξαι, εἴλεκται, εἴλεχθον, etc.

3.° Dans la termin. —σμαι, qui résulte de —γκα, par ex. πέφασμαι de πέφαγκα, le ν, quand cela est praticable, se rétablit, parce que c'est de lui qu'est résulté le γ du parf. act.; ex.: πέφασμαι, πέφανσαι, πέφανται, πέφανθον, πεφάνθαι, *Il.* β', 122; ε', 531; Soph. *Antig.* 621, *et passim;* λελύμανται, Démosth. p. 570, 20. Ainsi partout —ανται est la termin. de la trois. pers. du sing. et non du plur.: ψῆφος κέκρανται, Eur. *Andr.* 1276. *Cf. Ion.* 1029. καὶ πεπείρανται τάδε, Soph. *Trach.* 581; de même, κεχείμανται φρένες, Pind. *Pyth.* 9, 57, d'après le *Schema Pindaricum* (voy. §. 303, 1). C'est encore le cas dans les verbes en —ύνω, ex.: λελάμπρυνται,

Arist. *Plut.* 635; παρώξυνται, Démosth. p. 70, 14; παρωξύνθαι, Plat. *Prot.* p. 333, E (1).

Dans la même désinence, on retranche encore le premier σ devant la seconde personne —σαι, comme πέπεισαι, πέπυσαι, Plat. *Prot.* p. 310, B. Homère, à cause du vers, a πέπυσσαι, *Od.* λ', 494; κέκασσαι, *Od.* τ', 82.

4.° Dans les termin. —μμαι et —γμαι, qui résultent de —μφα et de —γχα, reparaissent aux autres pers. le μ et le γ, retranchés à la première, ex.: ἐλήλεγμαι (pour ἐλήλεγ-γμαι, de ἐλέγχω), ἐλήλεγξαι (de ἐλήλεγ-γσαι), ἐλήλεγκται; κέκαμμαι, κέκαμψαι (de κέκαμπ-πσαι), κέκαμπται. Voy. §. 188, 2.

Sur la troisième pers. plur., voy. §. 198, 3, 2.° p. 382.

§. 197. 2. Au sujet du *mode*, il faut remarquer :

1.° L'*impératif* a en général pour base le duel de l'indic., excepté à la seconde pers. A l'act. sing. trois. pers. —τω; duel —τον, —των; plur. —τε, —τωσαν. Pass. sing. troisième pers. —σθω; duel —σθον, —σθων; plur. —σθε, —σθωσαν. Ce n'est qu'au présent et au parf. passif, que la 2e pers. impérat. est dans une analogie générale avec la 2e pers. ind., puisque l'impérat. est —σο, quand l'indic. est —σαι. Quand un ε précède le σ, alors le σ se retranche, et les lettres qui restent, εαι, εο, se contractent en ῃ, ου; voy. §. 203, 1. Du reste, l'impérat. parf. act. proprement dit, ne se rencontre nullement; car γέγωνε, Eur. *Or.* 1226, est un présent, et τέθναθι, etc., sont des formes dérivées.

2.° L'*optatif* ajoute toujours un ι à la voyelle principale brève, ou rendue brève, du même temps à l'indicatif : τύπτω, τύπτοιμι; ἔτυψα, τύψαιμι. Le *parfait* suppose la voyelle principale du prés. indic., τέτυφα, τετύφοιμι. Lorsque la voyelle longue est *caractéristique*, comme au parf. pass. des verbes *purs*, alors on souscrit l'ι, τετίμημαι, τετιμῄμην; ἠκρίβωμαι, ἠκριβῴμην; μεμνῄμην; κεκτῄμην. Quand la voyelle principale est υ, alors elle devient longue; ex.: λελῦτο, *Od.* σ', 238; δαινῦτο, *Il.* ω', 665, pour λελύϊτο, δαινύϊτο, peut-être plus correctement λελυῖτο, δαινυῖτο (2).

3.° La conjugaison de l'optatif est toujours en analogie

---

(1) Schæf. *ad* Dionys. H. p. 355, *ad* Apoll. Rh. *Schol.* p. 208.
(2) *Gaz. litt. d'Iéna*, 1809, n.° 247, p. 154.

avec celle des temps historiques, et celle du subjonctif avec celle des temps principaux. Aussi l'optatif fait-il, à la trois. pers. du duel, —την, —σθην, à la trois. pers. plur. —ν, —ντο; le subjonctif, au duel, trois. pers., —τον, —σθον; plur. trois. pers. —σι, —νται.

4.° Le *subjonctif* a toujours la voyelle longue, au lieu de la brève de l'indicatif, ω, η, ῃ, pour ο, ε, ει. Au parfait, il se règle toujours sur le présent: πεφύκῃ, Eur. *Ion.* 453; ὠφλήκῃ, Arist. *Av.* 1457; καθεστήκῃ, Soph. *Ant.* 1074; τεθνήκωσι, Thuc. 8, 74.

5.° Si l'on admet pour principe, que les formes qui se trouvent dans l'ion. et le dor. anciens, sont en général les primitives, alors la forme primitive de l'inf. act. aurait été —μεναι, abrégée en —μεν. C'est de là du moins que dérivent plusieurs infinitifs qui sont restés.

De la forme —μεναι, τιθέμεναι, τετυφέμεναι, τυφθήμεναι, est résultée, après le retranchement de la syllabe με, τιθέναι, τετυφέναι, τυφθῆναι. Dans quelques-uns, la voyelle qui précède la syllabe με retranchée, devient longue, comme dans στῆναι, θεῖναι, δοῦναι, au lieu de στάμεναι, θέμεναι, δόμεναι.

De la forme —μεν, τυπτέμεν, est résulté de la même manière τύπτεν, et la forme allongée τύπτειν (1).

6.° Le parfait garde son redoublement dans tous les modes. τέτυφα, τέτυφε, τετύφοιμι, τετύφω, τετυφώς.

Remarque 1. Les anciens grammairiens comptaient 13 conjugaisons (συζυγίας) (2), savoir, 6 des verbes *barytons* (1.° β, π, πτ, φ; 2.° γ, ρ, κ, κτ, χ; 3.° δ, θ, τ; 4.° ζ, σσ, ττ; 5.° λ, μ, ν, ρ; 6.° ω *pur.*); 3 des verbes circonflexes, άω, έω, όω; 4 des verbes en —μι. Théodore Gaza n'établissait que cinq classes: 1.° comme ci-dessus; 2.° γκ, κτ, χ, σσ, ττ, ζ; fut. ξ; 3.° δ, θ, τ, ζ, ττ, ω *pur;* fut. σ; 4.° λ, μ, ν, ρ; 5.° υ, en —μι. La nouvelle division vient de Verwey (3).

Remarque 2. Parmi les verbes *circonflexes*, il n'y a que ceux en —έω qui se rencontrent très fréquemment chez les écrivains ion., Hom., Hérod., Hippocr., sans contraction, mais souvent aussi avec contraction. Les verbes en —άω ne se présentent jamais chez Hérodote, rarement

---

(1) En suivant l'analogie, on doit procéder ainsi: τυπτεμέναι, τυπτέμεν, τυπτέεν, τύπτειν, dor. τύπτεν. Blomf.

(2) *Cf.* §. 157, *Remarque.*

(3) Fisch. I, *a.* p. 244 *sq.* *Cf.* Dionys. Thr. p. 638 *in* Bekker, *Anecd.* Theodos. *Gramm.* p. 149.

chez Homère, sans contraction, comme ἀοιδιάουσα, *Od.* ί, 61, κ', 227; βριάει, Hésiod. Ἔργ. 5, *Theog.* 447; γοάοιμεν, γοάοιεν, *Il.* ώ, 664, *Od.* ώ, 190; ἐλάων, *Od.* κ', 83, *h. in Merc.* 342; ἰχθυάοντες, Hesiod. *Sc.* 210; κατεσκίαον, *Od.* μ', 436; κραδάων, *Il.* ή, 213, *Od.* τ', 438; λάων, *Od.* τ', 229, *sq.*, *h. in Merc.* 360; ναιετάουσιν, *Od.* ζ, 153, 245; νάει, *Od.* ζ', 292; οὔταε, *Od.* χ', 356; πέραον, *Il.* π', 367; ὕλαον, *Od.* π', 5, ύ, 15; ἐχράετο, *Od.* φ', 69, tous avec α bref; avec α long, διψάων, *Od.* λ', 584; πεινάων, *Il.* γ', 25, π', 758, σ', 162; ἀμάειν, Hésiod. Ἔργ. 392. Homère et Hésiode ont coutume de les employer aussi avec contraction, ou bien par *extension*, ἀντιάας, ἀντιόωσιν. Voy. §. 11, p. 60. Il est à remarquer ici qu'avec γοάοιμεν, ἐλάων, ἰχθυάοντες, on ne présente ailleurs que γοόωσα, ἐλόωσι, ἰχθυᾷ (1). L'infin. —άειν ne se trouve que chez Apollon. de Rhodes, 1, 828, 903; 3, 680, 1134, dans ναιετάειν, ailleurs toujours ἐλᾷν, περᾷν. Ceux en —όω ne se rencontrent nulle part sans contraction.

Rem. 3. La question de savoir si l'inf. des verbes en —άω prend ou ne prend pas un ι souscrit, restera indécise, jusqu'à ce qu'on ait convenablement examiné pour cet objet les anciennes inscriptions. L'emploi de l'ι souscrit dans l'écriture est déjà assez ancien, comme on le voit par le grammairien Hérodien (vers l'an 180 après J.-C.), qui s'y déclare contraire. Hérodien et les anciens grammairiens suivants, ne veulent pas tolérer cet ι, mais par des motifs qui méritent à peine d'être rapportés. Une meilleure raison est que la forme primitive de l'infinitif n'était pas —ειν, mais —εν, et qu'ainsi on n'a pas dû écrire γελᾷν, mais γελᾶν. En effet, quoique l'usage dans l'écriture et le langage n'observe pas toujours beaucoup l'origine des formes et l'étymologie, cependant les infinitifs des verbes en —όω (δηλοῦν, de δηλόεν, et non δηλοῖν, comme on aurait dit, si δηλόειν eût servi de base, ainsi qu'on écrit δηλοῖς, δηλοῖ, de δηλόεις) prouvent que dans le cas dont il s'agit on a eu égard à la forme primitive (2).

---

(1) Herm. *in* Wolf. *Mus. antiq. stud.* p. 233. *Gaz. litt. d'Jéna*, 1809, n.° 245, p. 138.

(2) Elmsl. *ad* Soph. *OEd. T. Præf.* p. 8. Wolf, *Litter. Anal.* 1, p. 419. Gœttling. *ad* Theod. p. 226 *sq.*

TABLEAU
DE LA CONJUGAISON
DES VERBES BARYTONS
ET CONTRACTES.

VERBE BARYTON

	INDICATIF.	IMPÉRATIF.
Présent.	Sing. τύπτω, *je frappe*, -ω, -εις, -ει Duel. -ετον, -ετον Plur. -ομεν, -ετε, -ουσι (ν)	Sing. τύπτε, *frappe ;* τυπτέτω, *qu'il, qu'elle frappe ;* Duel. τύπτετον, *frappez tous deux ;* τυπτέτων, *qu'ils frappent tous deux ;* Plur. τύπτετε, *frappez ;* τυπτέτωσαν (1), *qu'ils frappent.*
Imparf.	Sing. ἔτυπτον, *je frappais*, -ον, -ες, -ε (ν) Duel. -ετον, -έτην Plur. -ομεν, -ετε, -ον	
Parfait 1.	Sing. τέτυφα, *j'ai frappé*, -α, -ας, -ε (εν) Duel. -ατον, -ατον Plur. -αμεν, -ατε, -ᾱσι (ν)	(τέτυφε ne se rencontre pas plus que d'autres impérat. du parf. act.)
Plus-que-parf. 1.	Sing. ἐτετύφειν -ειν, -εις, -ει (4) Duel. -ειτον, -είτην Pl. -ειμεν, -ειτε, -εισαν (-εσαν) (5)	
Parf. 2.	τέτυπα, comme le parf. 1.er à tous les modes.	
Plus-que-parf. 2.	ἐτετύπειν, comme le plus-que-parf. 1.	
Aoriste 1.	Sing. ἔτυψα, *je frappa* -α, -ας, -ε (ν) Duel. -ατον, -άτην Plur. -αμεν, -ατε, -αν	Sing. τύψον -ον, -άτω Duel. -ατον, -άτων Plur. -ατε, άτωσαν (1)
Aoriste 2.	Sing. ἔτυπον, comme l'imparfait	τύπε, comme le présent.
Futur 1.	Sing. τύψω, *je frapperai*, comme le présent	manque.
Futur 2.	Sing. τυπῶ -ῶ, -εῖς, -εῖ Duel. -εῖτον, -εῖτον Plur. -οῦμεν, -εῖτε, -οῦσι (ν)	manque.

Nota. Les chiffres renvoient aux remarques suivantes, §. 198.

ACTIF.

OPTATIF.	SUBJONCTIF.	INFINITIF.	PARTICIPE.
τύπτοιμι, *je pourrais frapper, je frapperais*, -οιμι, -οις, -οι -οιτον, -οίτην -οιμεν, -οιτε, -οιεν (2)	τύπτω, *que je frappe*, -ω, -ῃς, -ῃ -ωμεν, -ητε -ωσι (ν)	τύπτειν	τύπτων, -ουσα, -ον (gén. -οντος -ούσης -οντος, etc.)
τετύφοιμι, comme le présent.	τετύφω, comme le présent.	τετυφέναι	τετυφώς, -υῖα, -ός (gén. -ότος, -υίας -ότος, etc.)
τύψαιμι -αιμι, -αις, -αι -αιτον, -αίτην -αιμεν, -αιτε, -αιεν (6)	τύψω -ω, -ῃς, -ῃ -ητον, -ητον -ωμεν, -ητε, ωσι (ν)	τύψαι	τύψας, τύψᾱσα, τύψαν g. -αντος, -άσης etc.)
comme le présent.	comme le présent.	τυπεῖν	τυπών, -οῦσα, -όν (g. τυπόντος, etc.)
τύψοιμι, comme le présent.	manque.	τύψειν	τύψων, -ουσα, -ον
τυποῖμι, -οῖμι, -οῖς, -οῖ -οῖτον, -οίτην -οῖμεν, -οῖτε, -οῖεν	manque.	τυπεῖν	τυπῶν, -οῦσα, -οῦν (g. -οῦντος, etc.)

VERBES

1.° en

	INDICATIF.	IMPÉRATIF.
Présent.	Sing. φιλέω, *j'aime*, -έω, -έεις, -έει -ῶ. -εῖς, -εῖ Duel. -έετον, -έετον -εῖτον, -εῖτον Plur. -έομεν, -έετε, -έουσι -οῦμεν, -εῖτε, -οῦσι(ν)	Sing. φίλεε -εε -εέτω -ει, -είτω Duel. -έετον, -εέτων -εῖτον, -είτων Plur. -έετε, -εέτωσαν -εῖτε, -είτωσαν (1)
Imparf.	Sing. ἐφίλ-εον -εον, -εες, -εε -ουν, -εις, -ει Duel. -έετον, -εέτην -εῖτον, -είτην Plur. -έομεν, -έετε, -εον -οῦμεν, -εῖτε, -ουν	

2.° en

Présent.	Sing. τιμάω, *j'honore*, -άω, -άεις, -άει * -ῶ, -ᾷς, -ᾷ Duel. -άετον, -άετον -ᾶτον, -ᾶτον Plur. -άομεν, -άετε, -άουσι -ῶμεν, -ᾶτε, -ῶσι (ν)	Sing. τίμαε -αε -αέτω -α, -άτω Duel. -άετον, -αέτων -ᾶτον, -άτων Plur, -άετε, -αέτωσαν -ᾶτε, -άτωσαν (1)
Imparf.	Sing. ἐτίμ-αον, -αες, -αε -ων, -ας, -α	Duel. -άετον, -αέτην -ᾶτον, -άτην

3.° en

Présent.	Sing. δηλόω, *je démontre*, -όω, -όεις, -όει -ῶ, -οῖς, -οῖ Duel. -όετον, -όετον -οῦτον, -οῦτον Plur. -όομεν, -όετε, -όουσι -οῦμεν, -οῦτε, -οῦσι(ν)	Sing. δήλοε -οε, -οέτω -ου, -ούτω Duel. -όετον, -οέτων -οῦτον, -ούτων, Plur. -όετε, -οέτωσαν -οῦτε, -ούτωσαν (1)
Imparf.	Sing. ἐδήλ-οον, -οες, -οε -ουν, -ους, -ου	Duel. -όετον, -οέτην -οῦτον, -ούτην

* ζάω, πεινάω, χράομαι, contractent αε et αει en η

CONTRACTES.

—έω.

OPTATIF.	SUBJONCTIF.	INFINITIF.	PARTICIPE.
φιλέοιμι	φιλ-έω	φιλ-έειν	φιλέων
-έοιμι, -έοις, -έοι	-έω, -έης, -έη	-εῖν	-έων, -έουσα, -έον
-οῖμι, -οῖς, -οῖ	-ῶ, -ῇς, -ῇ		-ῶν, -οῦσα, -οῦν
-έοιτον, -εοίτην	-έητον, -έητον		g. φιλ-έοντος
-οῖτον, -οίτην	-ῆτον, -ῆτον		-οῦντος, etc.
-έοιμεν, -έοιτε, -έοιεν	-έωμεν, -έητε, -έωσι		
-οῖμεν, -οῖτε, -οῖεν(2)	-ῶμεν, -ῆτε, -ῶσι(ν)		
—άω.			
τιμ-άοιμι	τιμ-άω	τιμ-άειν	τιμ-άων
-άοιμι, -άοις, -άοι	-άω, άης, -άη	-ᾶν	-άων, άουσα, -άον
-ῷμι, -ῷς, -ῷ	-ῶ, -ᾷς, -ᾷ		-ῶν, -ῶσα, -οῦν
-άοιτον, -αοίτην	-άητον, -άητον		g. -άοντος
-ῷτον, -ῴτην	-ᾶτον, -ᾶτον		-ῶντος
-άοιμεν, -άοιτε, -άοιεν	-άωμεν, -άητε, -άωσι		
-ῷμεν, -ῷτε, -ῷεν(2)	-ῶμεν, -ᾶτε, -ῶσι(ν)		
-άομεν, -άετε, -αον			
-ῶμεν, -ᾶτε, -ων			
—όω.			
δηλ-όοιμι	δηλ-όω	δηλ-όειν	δηλ-όων
-όοιμι, -όοις, -όοι	-όω, -όης, -όῃ	-οῦν	-όων, -όουσα, -όον
-οῖμι, -οῖς, -οῖ	-ῶ, -οῖς, -οῖ		-ῶν, -οῦσα, -οῦν
-όοιτον, -οοίτην	-όητον, -όητον		
-οῖτον, -οίτην	-ῶτον, -ῶτον		
-όοιμεν, -όοιτε, -όοιεν	-όωμεν, -όητε, -όωσι		
-οῖμεν, -οῖτε -οῖεν(2)	-ῶμεν, -ῶτε, -ῶσι(ν)		
-όομεν, -όετε, -οον			
-οῦμεν, -οῦτε, -ουν			

et η. Voyez §. 194, 1.

REMARQUES.

§. 198. 1. A la trois. pers. plur. de l'impératif chez les Attiques, au lieu de —έτωσαν, la terminaison est plus ordinairement —όντων, terminaison qui se trouve déjà chez les écrivains ioniens: ἀγγελλόντων, *Il.* θ', 517; πινόντων, *Od.* ά, 340; λεγόντων, Hérod. 1, 89; σωζόντων, Soph. *Aj.* 660; μετεχόντων, Platon, *Prot.* p. 322, D; φερόντων, Xén. *Symp.* 5, 8. De même encore dans les verbes contractes, κυρούντων, Æsch. *Choeph.* 712; λυπούντων, Xénoph. *Cyr.* 3, 3, 50; ἐκδειματούντων, Plat. *Rep.* 2, p. 381, E: γελώντων, Soph. *Aj.* 961. A l'aoriste 1, ἐκκοψάντων, Aristoph. *Av.* 583; πεμψάντων, Xén. *Cyrop.* 4, 5, 17. Cependant on trouve aussi l'autre forme —τωσαν, même chez les anciens Att., ex.: Thuc. 1, 34, μαθέτωσαν; Plat. *Leg.* 6, p. 759, D, φερέτωσαν; *ib.* 762, A, ὑπεχέτωσαν; et dans Æschin. *c. Tim.* p. 614, se présentent ces formes, vraisemblablement tirées d'une ancienne loi, κυριευέτωσαν, εἰσφερέτωσαν, κρινάτωσαν, ἐγγραψάτωσαν, et p. 37 *sq.*, ἀνοιγέτωσαν, κλαιέτωσαν, ἐάτωσαν. ἔστωσαν et ἴτωσαν sont même plus usités que ἔστων et ἰόντων (1).

La même forme —των était usitée aussi chez les Doriens, ex.: κοινανεόντων, dans le traité d'alliance entre les Argiens et les Lacédém., rapporté par Thuc. 5, 79, d'après la correction de Valkenaer, *ad* Eur. *Phœn.* p. 75, pour κοινωνούντων, c'est-à-dire, κοινωνείτωσαν. Quelques races doriennes omettaient le ν dans ces formes, ex.: ποιούντω, ἀποστειλάντω (2). C'est de là qu'est venu l'impératif latin à la troisième personne, *amanto*, *docento* (3).

2. L'optatif en —οιμι, particulièrement des verbes contractes, a aussi chez les Attiques la terminaison —οίην, ποιοίην, φιλοίην, διερωτῴην, φρονοίης, διατελοίης, Isocr. *ad Phil.* p. 96, B, C; ἀποστεροίη, *id. Enc. Hel.* p. 216, A; ἐῴην, Plat. *Gorg.* p. 457 *extr.*; ἀγαπῴην, Plat. *Cratyl.* p. 391, C; Lys. p. 215, B; δρῴης, Soph. *Antig.* 70; ἐπερωτῴη, Xén. *M. S.* 1, 1, 9; καθορῴη, Plat. *Rep.* 7, p. 516, A; νικῴη, Démosth. *Phil.* 1 *extr.*; τολμῴη, Isocr. π. ἀντιδ. p. 310, B; διακυβερνῴη, Plat. *Rep.* 9, p, 573, D; ἀντῴη, Soph. *Trach.* 902; ἀδικοίημεν, Eur. *Hel.* 1019; φαίημεν, *id. Ion.* 961; δρῴημεν, Eur. *Cycl.* 132; ἐπιτιμῴημεν, Isocr. *Areop.* p. 149, E. La troisième pers. plur. est, comme dans la forme commune, φιλοῖεν, τιμῷεν. Cependant les Attiques emploient souvent aussi la forme οῖμι, ῷμι, comme ἀποροῖ, Plat. *Rep.* p, 557, D. (4)

Cette forme οίην se trouve également chez les auteurs ioniens et doriens, ex.: ἐνορῴη, Hérod. 1, 89; οἰκοίητε, Théocr. *Id.* 12, 28. Comme les Ioniens conjuguent en έω les verbes en άω (§. 10), on trouve chez eux διαπηδοίη, ἐρωτοίη, pour —πηδῴη, ἐρωτῴη.

---

(1) Elmsley, *Mus. crit.* n.° 6, p. 306, assure, sans raison, que la forme —τωσαν se présente en premier lieu chez Archestrate (du temps d'Aristote).

(2) Maitt. p. 227.

(3) Pierson. *ad* Mœrid. p. 15. Kœn. *ad* Gregor. p. (74).175. Thom. M. p. 922. Maitt. p. 66 *sq.* Fisch. II, p. 343.

(4) Valck. *ad Hippol.* v. 469. Fisch. II, p. 346, 385. Dindorf. *ad* Xen. *Anab.* 2, 1, 10.

Même l'optatif des verbes *barytons*, toutefois seulement au parfait et au futur, se conjugue quelquefois, mais plus rarement, de la même manière : ἐδηδοκοίη, Cratin. dans Athén. 7, p. 305, B, d'après Porson, *Adv.* 98 = 85; ἐκπεφευγοίην, Soph. *Œd. T.* 840; πεποιθοίη, Aristoph. *Acharn.* 940; προεληλυθοίης, Xén. *Cyrop.* 2, 4, 17; futur, φανοίην, Soph. *Aj.* 313; *vid.* Herm, v. 306; ἐροίη, Xén. *Cyr*, 3, 1, 14, où Schneider lit ἐροῖ (1); διαβαλοίην, Plat. *Epist.* 7, p. 339, D; A l'aor. 2 on trouve régulièrement σχοίην, Plat. *Rep.* 7, p. 516, E; *Phædon.* p. 72, B; Xénoph. *Cyr.* 7, 1, 35 : mais non dans les composés, où, par ex., il ne fait que παράσχοιμι.

Les formes ἁλῴην, βιῴην, διδῴην, δῴην, γνῴην, qui se trouvent fort souvent chez les modernes, sont inconnues aux Attiques purs, qui disent à la place ἁλοίην, βιοίην, δοίην, γνοίην (2).

A la première personne, l'*Etym. M.* p. 764, 52, cite d'Euripide Ἄφρων ἂν εἴην εἰ τρέφοιν τὰ τῶν πέλας, pour τρέφοιμι, et c'est de cette manière qu'il faut lire dans Suidas Ἁμάρτοιν (et non ἁμαρτεῖν) εἴρηκε τὸ ἁμάρτοιμι Κρατῖνος Δραπετίσι. *Cf.* §. 211, II, 1 (3).

3. Dans quelques parfaits en —ηκα les Ion., et déjà même Hom., retranchent souvent les lettres ηκ au duel et au pluriel, mais non au singulier ; ex. : τέθνατον, τέθναμεν, τέθνατε, τεθνᾶσι, ἕσταμεν, Plat. *Gorg*, p. 468, B; Thuc. 6, 18; Arist. *Ach.* 983, pour ἑστήκαμεν, ἕστατε, Démosth. p. 99; au lieu duquel Hérodote dit, 5, 49, ἑστέατε. Outre τέθνηκα, ἕστηκα, les Attiques syncopent encore ainsi βέβηκα, βέβαμεν, βεβᾶσι (δεδείπναμεν, —άναι, ἠρίσταμεν, —άναι, dans Aristophane et autres comiques, Athén. 10, p. 422, E. *sq.*, sont formés analogiquement, mais ne peuvent appartenir qu'à la langue populaire); ajoutez encore dans Hom. τέτλαμεν, *h. in Cer.* 148, pour τετλήκαμεν, forme à laquelle vraisemblablement appartiennent aussi ces mots si fréquents μέματον, μέματε. Ce poète retranche simplement le κ dans πεφύασι, où l'υ devient bref de long qu'il était dans πέφυκα, etc. : il ne supprime que l'α dans δείδιμεν, *Il.* η', 196, pour δεδίαμεν, ἄνωγμεν, *h. in Apoll.* 528, pour ἠνώγαμεν. A cause de ce retranchement de l'α à la prem. pers. plur., on peut assimiler ici les formes εἰλήλουθμεν, *Il.* ι', 49, *Od.* γ', 81, pour εἰληλούθαμεν, ἐληλύθαμεν (même avec la suppression du θ, que la langue attique ne tolérait pas devant μ, Cratinus et Achæus, cités par Héphestion, p. 17, *sq.* éd. Gaisf., ont dit ἐλήλυμεν, ἐλήλυτε) ; ἔοιγμεν, Soph. *Aj.* 1239; *Eur. Heracl.* 429, pour ἐοίκαμεν, comme δέδοιγμεν, pour δεδοίκαμεν, *Etym. M.* p. 350, 54; Zonar. 1, p. 786 : et, avec l'abréviation de la diphthongue à la pénultième, ἴδμεν, dans Homère et Hérodote,

---

(1) Maitt. p. 60, 61. Piers. *ad* Mœrid. p. 325 *sq.* Fisch. II, p. 345 *sq.* 384.

(2) Lobeck. *ad* Phryn. p. 343, 345 *sqq.* Au contraire Blomfield, sur Eschyle, *Agam.* 331, prend ces formes dans Schutz, et ἁλῴην, βιῴην, γνῴην, peuvent se défendre, avec Buttm. *Mus. antiqu. st.* p. 236, par cette considération, qu'ils conservent partout l'ω à l'indic. et à l'impératif.

(3) Dobree *ad* Arist. *Eccl.* 607. *Add.* Buttm. *Gramm. compl.* p. 302 et suiv.

comme 1, 23, 94, 178; 2, 12, 68; 4, 152, 197; mot syncopé de ϊδαμεν, que la langue attique adoucit en ἴσμεν. Il en est de même au plus-que-parf. ἐπέπιθμεν, *Il.* β', 341, δ', 159, ξ', 55, pour ἐπεποίθειμεν. C'est ainsi que les Attiques, après avoir changé le δ en σ, comme dans ἴδμεν, ἴσμεν, au lieu de ᾔδειμεν, ᾔδειτε, disaient ᾖσμεν, ᾖστε. Voy. εἴδω, §. 231. Les autres personnes du duel et du plur. de l'indic. étaient formées d'après l'analogie de la première, ex.: ἑστᾶσι, τεθνᾶσι, βεβᾶσι, d'après ἵσταμεν, ἱστᾶσι, ἑστέασι, Hérod. 1, 200; 3, 62; de plus, elles se formaient aussi sur ἔοιγμεν, parce qu'à la terminaison μεν de la prem. pers. correspondent dans les autres les désinences —τον, —την, —τε, ex.: εἴκτον, ἐίκτην, *Od.* δ', 127; *Il.* ά, 104 *et pass.* (lesquels ne viennent pas de ἐῴκειτον, ἐωκείτην), et même une forme passive du parf. et du plus-que-parf., *Il.* ψ', 107, ἔικτο, ou, *Od.* δ', 796, ν', 288, π', 157, ἤικτο; Eur. *Alc.* 1084, προσῄξαι, dans Hésych. προσῄκται. Sur πέποσθε voy. plus bas 2. Mais Homère a aussi ἔστητε, pour ἕστατε, *Il.* δ', 243, 246; ce qui n'est réellement causé que par le besoin de la mesure, qui lui fait dire encore δίδωθι, τιθήμεναι, ζευγνῦμεν, §. 212, 11.

Les personnes ci-dessus désignées, devenant, par cette syncope, tout-à-fait semblables à celles du présent de ἵστημι, on a, d'après leur analogie, et sans avoir davantage égard à la forme propre, formé aussi d'autres temps et d'autres modes; exemples:

1.° Plus-que-parfait: τέθνασαν, ἕστασαν, Hérod. 8, 74; Thuc. 4, 56; 7, 28, etc.; βέβασαν, *Il.* ρ', 286; μέμασαν, *Il.* β', 863, etc., formes qui se rattachent à τέθναμεν, —ατε, —ᾶσι, comme l'imparf. ἵστασαν à ἵσταμεν, —ατε, —ᾶσι.

2.° Impératif: τέθναθι, —άτω, ἕσταθι, —άτω, μεμάτω, comme ἵσταθι, —άτω, se rapporte à ἵσταμεν, De là les impératifs τέτλαθι, —άτω, d'après τέτλαμεν, δείδιθι, *Il.* έ, 827 *passim*, et le plur. δείδιτε, *Il.* ύ, 366, sur δείδιμεν, κέκραχθι, dans Aristophane, comme formé sur κέκραγμεν, pour κεκράγαμεν. Dans d'autres le θ reste aussi aux autres personnes, comme dans ἄνωχθι, d'après ἄνωγμεν, ἀνώχθω, *Il.* λ', 189; ἄνωχθε, *Od.* χ', 437; et c'est ainsi que l'on peut bien expliquer ἐγρήγορθε, *Il.* ή, 371; σ', 299, si l'on suppose que, au lieu de ἐγρηγόραμεν, les Grecs ont dit aussi, conformément à l'analogie, ἐγρήγορμεν, d'où vient ἐγρήγορθι. Cette forme à son tour donna occasion de former, d'une manière tout anomale, la trois. pers. plur. ἐγρηγόρθασι, *Il.* κ', 419. C'est ainsi, ce semble, qu'au plur. de l'indic., après la syncope, qui fit retrancher l'α dans πεπόνθατε, on dut supprimer aussi le ν devant le θ, et que θ ayant été changé en σ, on eut πέποσθε, *Il.* γ', 99; *Od.* κ', 465, ψ', 53.

3.° Optatif: τεθναίην, ἑσταίην, τετλαίην, comme ἱσταίην, de ἵσταμεν, ἵστατε.

4.° Subjonctif: ἑστῶμεν, Plat. *Gorg.* pag. 468, B; ἐφεστῶσιν, Eur. *Bacch.* 319; ἐμβεβῶσι, Plat. *Phædr.* p. 252, E; δεδίῃ, Xén. *Rep. Ath.* 1, 11; δεδίωσι, Isocr. *Paneg.* p. 73, C; *ad Phil.* p. 96, B; *contr. Euthyn.* p. 401, C.

5.° Infinitif: τεθνάναι, ἑστάναι, βεβάναι, Hérod. 5, 86; Eurip. *Heracl.* 611; τετλάναι, dans la langue ancienne τεθνάμεναι et τεθνάμεν, *Il.* ό, 497 *passim*; ἑστάμεναι et ἑστάμεν, *Il.* κ', 480; δ', 342; βεβάμεν, *Il.* ρ', 359, 510; τετλάμεναι et τετλάμεν, *Od.* ν', 307, γ', 209, etc. De même encore δειδίμεν, *Od.* ί, 274.

6.° Le participe fait dans Homère —ηώς, comme ἑστηώς, τεθνηώς, κεκμηώς, ou —αώς, comme ἑστα̂ότες, βεβαώς, μεμαώς, δεδαώς; et chez les prosateurs ioniens et les Attiques, ordinairement —εώς et —ώς, comme ἑστεώς, Hérod. 1, 102; 5, 92; et ἑστώς, Thuc. 3, 9; 4, 10; Soph. *Œd. T.* 633, βεβώς (jamais βεβεώς), τεθνεώς (jamais τεθνώς, mais bien τεθνεῶτος, etc. Thuc. a aussi 3, 59, κεκμηῶτας, avec la var. κεκμηκότας). Le féminin de ce participe est dans Homère en —υῖα et —ῶσα, comme βεβαυῖα, Hom. *h.* 48, 9, et βεβῶσα, *Od.* ύ, 14; κατατεθνηυίης, *Od.* λ', 84, 140 (où le κ est simplement retranché, comme dans πεφύασι); τετληυῖα, *Od.* ύ, 23; μεμαυῖα, πεφυυῖα, *Il*, ξ', 288; ἑστηυῖα, Apollon. Rh. 3, 878; 4, 163, 959. Chez les prosateurs ioniens et les Attiques il ne fait toujours que —ῶσα, qui, chez Hérodote, est même précédé d'un ε ajouté à cette terminaison, συνεστεώσης, 1, 74, 94. Au génitif et aux autres cas obliques, Homère a —ότος et —ῶτος, ex.: τεθνηότος, *Il.* ρ', 535: *cf.* ό, 401; *Od.* ψ', 84, et τεθνηῶτος (τεθνειῶτος), *Il.* ί, 629. *Cf.* ζ', 71, 464 *passim*; μεμαότες, *Il.* β', 818, et plus souvent μεμαῶτος; πεφυῶτας, *Od.* έ, 477. Ce poète n'emploie de ἑσταώ; que ἑσταότος. Les Attiques à la forme syncopée ont partout —ῶτος, τεθνεῶτος, ἑστεῶτος ou ἑστῶτος, βεβῶτος. Ils syncopent même de cette manière le participe de πέπτωκα, πεπτῶτος, Soph. *Aj.* 840, pour πεπτωκότος. *Voy.* les *Verbes anomaux* au mot πέτω. Le neutre conserve l'ω inaltérable, parce qu'il résulte de la contraction de —αός, Thuc. 3, 9; 4, 10, avec la var. —εστός. Voy. §. 122. Cependant les meilleurs manuscrits ont ο et non ω, orthographe que Bekker a préférée partout dans Platon et dans Thucydide.

4. La forme primitive du plus-que-parf., laquelle se présente encore dans Homère et dans Hérodote, était —εα, à la trois. pers. —εε; ex.: ἐγεγόνεε, ἀποβεβήκεε, voy. §. 188. *Rem.* C'est de là que proviennent, d'une part, la forme dorique —εια, ex.: συναγαγόχεια, ἐπιτετελέκεια (1), et d'une autre, la forme attique contracte —η à la prem. pers., ex. ἐκεχήνη, Aristoph. *Ach.* 10, pour ἐκεχήνειν; ᾔδη, Aristoph, *Av.* 511; Soph. *Antig.* 448; Eurip. *Hippol.* 405; ἐπεπόνθη, Arist. *Eccl.* 650; ἠκηκόη, *id. Pac.* 616; ἀπολώλη, ὠφελήκη, Plat. *Apol. S.* p. 31, D, E, ainsi que lit ici Bekker, de même que partout dans Platon et dans Thuc., d'après les manuscrits: à la deux. pers. —ης, déjà dans Homère, *Il.* χ', 280, ἠείδης. Aristoph. *Nub.* 329; Soph. *Antig.* 447; ᾔδης, pour ᾔδεις, Arist. *Eccl.* 551; *Od.* τ', 93; ᾔδησθα (2), (ἐλελήθης, dans Brunck. Arist. *Equ.* 822, 1044); même doriquement πεπόνθης, Theocr. 7, 83; 10, 1 (3): à la trois. pers. —ει, mais particulièrement chez les anciens Attiques, avec le ν *héphelcystique*, —ειν, ex.: ἠκηκόειν, Plat. *Cratyl.* p. 231; ᾔδειν, Aristoph. *Vesp.* 635; πεποίθειν, *id. Nub.* 1347, comme déjà *Il.* ψ', 691; *Od.* σ', 342; ἑστήκειν, et vraisemblablement aussi βεβλήκειν, *Il.* ί, 661; θ', 270; ξ', 412, etc., comme ce poète dit encore, *Il.*

(1) Gruter, *Inscr.* p. 216; 1, 25, 27. Kœn. *ad* Greg. p. (50) 122.
(2) Heind. *ad* Plat. *Euthyd.* p. 321.
(3) Gregor. p. (117) 256 *et* Kœn. Bast. *et* Schæf. *ad* Greg. p. 122 *sq.* Valck. *in N. T.* p. 400.

γ', 388, ᾔσκειν, à la trois. pers. de l'imparfait (1). Toutefois, l'addition du ν n'a lieu que lorsqu'une voyelle suit. La forme ᾔδη, à la trois. pers., pour ᾔδει, *Il.* ά, 70; *Od.* π', 189, provient d'Aristarque, *Etym. M.* p. 419, 24. Elle doit avoir été usitée aussi dans le nouveau dialecte attique, d'après l'*Etym. M. l. c.* Il est plus sûr qu'elle était dorique, comme ὀπώπη, Theocr. 4, 7; πεποίθη, 5, 28; πεφύκη, 5, 13, 93; 13, 40; ἐλελήθη, 10, 38. Voy. not. 3, p. 383.

5. Au lieu de la terminaison —εισαν, on trouve chez les Ioniens et les Attiques la forme —εσαν, presque généralement; ex.: ἀκηκόεσαν, Herod. 2, 52; ἐγεγόνεσαν, 1, 67; ἐγρηγόρεσαν, Arist. *Plut.* 744; εἰλήφεσαν, Xén. *Cyrop.* 8, 4, 30; ἐπεπλεύκεσαν, Thuc. 8, 99 (2). Voy. p. 383, not. 3.

6. Au lieu de la forme —αιμι, à l'opt. aor. 1, les Attiques emploient de préférence, à l'exemple des Ioniens et des Doriens, la forme primitive éolienne, εια, ειας, ειε, toutefois seulement à la seconde et à la troisième personne du sing. et à la troisième personne du plur.: ἀναβλέψειας, Arist. *Plut.* 95; μείνειας, *Il.* γ', 52; ἀποστήσειε, Thuc. 8, 6; γηθήσειεν, *Od.* μ', 88; ψαύσειε, Pind. *Pyth.* 9, 213; ἀγγείλειεν, Théocr. 12, 19; φθάσειαν, ἐξαναγκάσειαν, Thuc 8, 95; ἀκούσειαν, *Il.* β', 98; Hérod. 4, 129. Les Eoliens emploient aussi la première personne (3). Cependant l'autre forme —αις, —αι, n'était inconnue ni à Homère ni aux Attiques: ἀκούσαι, *Il.* ή, 129 *sq.*; *Od.* τ', 297. *Cf. Od.* γ', 231. De même ἀρπαλίσαι, Æschyl. *Eum.* 981; λέξαι, *Ag.* 178; ἀλγύναις, Soph. *Œd.* T. 446; ἀκούσαις, Plat. *Rep.* 8, p. 562, B; ἀποκτείναιεν, *id. Symp.* p. 190, C; φήσαις, *id. Gorg.* p. 477, B; δικάσαις, ἐκκομίσαις, πείσαις, Arist. *Vesp.* 725, 815; *Pac.* 404; φθάσαιεν, Thuc. 3, 49 (4).

7. Dans quelques verbes en —όω les Ioniens et les Attiques contractent οε et οο, non en ου, mais en ω, et όη, non en —οῖ, mais en —ῷ; ex.: ῥιγῶν, Arist. *Vesp.* 446; *Av.* 935. Partic. ῥιγῶντι, Arist. *Ach.* 1145; ῥιγῶσα, Simon. *De mulier.* 26. Opt. ῥιγῴη, Hippocr. p. 337, 33. Subj. ῥιγῷ, Plat. *Gorg.* p. 517, D. Comme ἱδρῶσαι, pour ἱδρόουσαι, *Il.* λ', 597, à cause de l'autre forme ἱδρώουσα, *Il.* λ', 119, sur quoi Buttm. remarque qu'Hippocrate dit toujours ἱδρῴην, ἱδρῶσι, ἱδρῶντες (5).

---

(1) Schol. Ven. *ad Il.* ξ', 412. Valck. *ad Il.* χ', 280. *ad Hippol. v.* 405, 1338. *ad N. T.* p. 399. Piers. *ad* Mœrid. p. 173 *sq.* Kœn. *ad* Gregor. p. (50) 122. Hemsterh. *ad* Arist. *Plut. v.* 696. Brunck. *ibid. et ad* Arist. *Nub.* 329; *Eccl.* 650: *ad* Soph. *Œd. T.* 433. Dawes, *Misc. cr.* p. 230 *sq.* Fisch. II, p. 372. *Gazette littér. d'Iéna*, 1809, n.° 243, p. 122. Quand Elmsley avance, *ad Acharn.* 35, que les Attiques du temps d'Aristoph. ne disaient que —ην, à la troisième pers., comme ᾔδην, on ne peut voir là qu'une simple assertion dénuée de preuves. Le même critique, *ib.* 323, et *ad* Eur. *Bacch.* 1343, assure que les Attiques disaient au plur. ᾔδεμεν, ᾔδετε; mais on ne peut citer à l'appui qu'Eur. *Bacch.* 1345, et l'analogie de la trois. pers. pl. ᾔδεσαν.

(2) Fisch. II, p. 373. Lobeck. *ad* Phryn. p. 149.

(3) Gregor. p. (284) 604. Fisch. II, p. 386.

(4) Elmsl. *ad Med.* 319. Erfurdt. *ad* Soph. *Ant.* 410. *ed. min.* Schæf. *Melet.* p. 85.

(5) Mœris, p. 336, 339. *c. n.* Piers. Buttm. *ad* Plat. *Gorg.* p. 527 *sq. ed.* Heind. *Mus. antiqu. stud.* p. 235. *Gramm. compl.* p. 506.

DIALECTES.

§. 199. 1.° Une particularité commune à l'ancienne langue homérique, aussi bien qu'au dialecte ionien et au dorien, est l'addition de la syllabe —σκον aux temps historiques de l'actif, du passif et du moyen, mais seulement à l'indicatif. Dans les verbes barytons, et dans ceux dont la caractéristique est ε, ει ou η, à l'imparf. et à l'aor. 2, cette terminaison est précédée d'un ε, ex. : ἀνεμορμύρεσκε, *Od.* μ', 238; πέμπεσκε, Hérod. 7, 106; μετεκβαίνεσκε, *ib.* 41; ἐσπέμπεσκον, *id.* 1, 100; mais où il y a aussi ἐκπέμπεσκε; ἐμισγέσκοντο, *Od.* ύ, 7; τίθεσκεν, Hésiod. *fr.* 61 (*vs.* 187, Lœsn.); ὀλέεσκεν, *Il.* τ', 135; χηδέσκετο, *Od.* χ', 358; ψ', 9; παρεκέσκετο de παράκειμαι, *Od.* ξ', 521; φ', 41 : aor. 2, λάβεσκεν, Hésiod. *fr.* 61 (*v.* 187, Lœsn.); φάνεσκε, c.-à-d. ἐφάνη, *Od.* μ'. 241 *sq.* Hésiod. *fr.* 22, 3 (*v.* 65). Quand il y a deux ε ensemble, souvent l'un des deux se retranche; ex. : πωλέσκετο, *Il.* ά, 490; έ, 788; καλέσκετο, *Il.* ό, 338 (au contraire, Hésiod. *Th.* 207, a καλέεσκεν); οἴχνεσκον, έ, 790; ό, 640; κράτεσκεν, Pind. *Nem.* 3, 90 (1). — Si la voyelle du radical est α, et même s'il se change en η, comme dans στάω, ἵστημι, et à l'aor. 1, alors α précède la terminaison, comme dans νικάσκομεν, *Od.* ξ', 512; ἔασκε ou εἴασκε, *Il.* λ'. 330; ύ, 408; δάμνασκε de δάμνημι, Hom. *H. in Ven.* 251; μνάσκετο, *Od.* ύ, 290; σύλασκε, Hés. *Sc.* 480. Quelquefois cet α se double: ναιετάασκον, *Il.* β', 539, et λ', 272; πεδάασκον, *Od.* ψ', 353 (2); δρομάασκε, Hés. *fr.* 2 (*vs.* 6). Aoriste: αὐδήσασκε, *Il.* έ, 786, 788, 790; εἴξασκε, *Od.* έ, 332; καταζήνασκε, *id.* λ', 587; ἀποστρέψασκε, *ib.* 597; ὤσασκε, *ib.* 599; ἀγνώσασκε, *Od.* χ', 95, pour ἠγνόησε (§. 51); στάσκεν, pour ἔστη, *Il.* γ', 217; παρέβασκε, *Il.* λ', 104. Quelquefois cet α se trouve aussi à l'imparfait des verbes barytons, comme κρύπτασκε, *Il.* θ', 272; Hésiod. *Theogon.* 157;

(1) Schæfer *ad Schol.* Apoll. Rh. p. 175.
(2) Schæf. *ad* Theocr. 24, 56.

ῥίπτασκε, *Od.* θ', 374; λ', 592; τ', 575; ῥοίζασκε, Hésiod. *Th.* 834; ἀνασσείασκε, Hom. *h. in Ap.* 403 (1). C'est ainsi que ο précède la terminaison, s'il constitue la voyelle du radical, comme δόσκεν, *Il.* σ', 546; δύσκεν, *Il.* θ', 271. — Ces formes ne s'emploient jamais pour de simples imparfaits ou de simples aoristes, mais, comme Buttmann l'a remarqué avec raison dans sa *Gramm. compl.* p. 393 et suiv., ils expriment toujours une action passée avec idée de répétition, de même que les verbes fréquentatifs, qui, vraisemblablement dérivés de cette forme, ont aussi la désinence —σκω. Ces verbes sont ordinairement privés d'augment, ce qui cependant n'a pas toujours lieu, comme dans les exemples cités plus haut : ἐσεπέμπεσκον, ἐμισγέσκοντο, παρεχέσκετο, παρέβασκε, ἀνεμορμύρεσκε; ὤρσασκεν [Wolf. ὄρσ. Heyn.], *Il.* ρ', 423; ἐλάβεσκον, Hérod. 4, 130, sans var. (2).

Les poètes attiques emploient aussi quelquefois cette forme dans les passages lyriques, comme Soph. *Antig.* 963, παύεσκε.

§. 200. 2.° Les terminaisons —εις (seconde pers. sing. du prés.) et —ειν (infin.) chez les Doriens, faisaient tantôt ες et εν, comme συρίσδες, Théocr. 1, 3; ἄμελγες, *id.* 4, 3 (3); tantôt ης, et même η à la 3.e personne, comme τύπτη, διδάκκη (διδάσκει), dans le *Decret. Laced. c. Tim.* p. 82; ἐθέλησθα, pour ἐθέλεις, Théocr. 29, 4. Particulièrement chez les Doriens, les verbes *purs*, terminés en άω, prennent après la contraction ῇ pour ᾷ; ex. : φοιτῇς, Théocr. 11, 22. Telle est encore la troisième pers. ἐρῇ pour ἐρᾷ, Théocr. 7, 97; ὁρῇ, Timée de L. p. 10; νίκη, Pind. *Nem.* 5, 9, Théocr. 6, *extr.*, vient de νίκημι. C'est de là que vient aussi la contraction familière aux Attiques de —αε, —αει en η, ῃ, dans les verbes ζάω (ζῇς, ζῇ, ζῆτε, ζῆν; imparf. ἔζων, ἔζης, ἔζη); πεινάω, πεινῆν; διψάω, διψῆν, χρῆσθαι; χρῆται. Voy. §. 49, *Rem.* 2.

---

(1) Buttmann, *Gramm. compl.* p. 395, prend ces deux derniers verbes comme des formes adoucies de ῥοιζήσασκε, ἀνασείσασκε.

(2) Schæf. *ad* Schol. Apoll. Rh. p. 175. Sur tout cet article, voy. Fisch. II, p. 340 [et J.-B. Gail, édit. d'Hérod. t. II, p. 445, l. 35. GL.]

(3) [Kiessl. *ad* Theocr. 1, 16] Fisch. II, p. 350. Apoll. π. ἀντων. p. 379, A, cite comme dorique ποιές pour ποιεῖς.

L'allongement de l'ε devant l'ω, est rare, comme dans ὀκνείω, *Il.* έ, 255.

Dans les verbes *purs* en άω, les Eol. en particulier étaient dans l'usage de prononcer l'ι souscrit, à la seconde et à la trois. pers. sing. du prés. de l'indic.; ex. : βοάϊς, γελάϊ, pour βοᾷς, γελᾷ, etc. (1), ce qui cadre avec cette remarque de Théodosius (Bekk. *Anecd.* p. 1045, 8), que les Eoliens conjuguaient ainsi: γέλαιμι, γέλαις, γέλαι (accentuation suivie aussi par Hérodien, *Hort. Adon.* p. 413, *fin.*).

3.° A la première pers. plur. dans tous les temps, les Doriens, au lieu de -μεν, disent -μες, ex. : ἐρίσδομες, Théocr. 5, 67; ἀδικοῦμες, Aristoph. *Lys.* 1150; πεινᾶμες, Arist. *Ach.* 751; voy. §. 49, p. 130. Imparf. εἵρπομες, Théocr. 7, 2; parf. δεδοίκαμες, Théocr. 1, 16; πεπόνθαμες, Aristoph. *Lys.* 1307; aoriste, εὕρομες, Théocr. 7, 12; ἤνθομες, 2, 143; futur, ἐρψοῦμες, *id.* 18, 40; subj. φρουρῶμες, *id.* 7, 122; καλέσωμες, 8, 26 (2).

4.° Les trois. pers. plur., terminées en —σι, font —τι chez les Doriens, et, au lieu de la voyelle longue ou de la diphthongue qui précède cette terminaison dans les barytons, elles prennent la voyelle brève avec le ν, par analogie avec le datif plur. de la troisième déclinaison et avec les participes en —ας, §§. 39, 75; ex. : ἀναπλέκοντι, Pind. *Ol.* 2, 136; μοχθίζοντι, Théocr. 1, 38; τηρέωντι, Pind. *Pyth.* 2, 161; ἔχωντι, εἴκωντι, dans le traité écrit en dorien, rapporté par Thuc. 5, 77; ᾠδήκαντι, Théocr. 1, 42; ἑστάκαντι, *id.* 15, 82; δειπνησεῦντι, Callim. *in Lav. Pall.* 115; μενεῦντι, *ib.* 120 (3). *Cf.* §. 195, *Rem.* 2.

Remarque. C'est de cette terminaison que vient la désinence latine —*nt*. Dans le dialecte vulgaire, et postérieurement dans le dialecte alexandrin, de la terminaison —αντι résulta le parfait en —αν, ex.: ἔοργαν, *Batrachom.* 178; πέφρικαν, Lycophr. 252 (4).

Au lieu de —ουσι, les dialectes éolien et dorien ont encore —οισι,

---

(1) Gregor. p. (277) 590, *ubi v.* Kœn. Buttmann (*Gramm. compl.* p. 503) rend très vraisemblable que, dans l'ode de Sappho, il ne peut y avoir καὶ γελάϊς ἱμερόεν, mais qu'il faut lire καὶ γελαίσας ἱμερόεν.

(2) Maitt. p. 222 *sq.* Gregor. p. (77) 179. Fisch. II, p. 350.

(3) Maitt. p. 223 *sq.* Gregor. p. (90) 204, (96) 217, (147) 318, (150) 324, et Kœn. Fisch. II, p. 333, 335, 339, 351.

(4) Sext. Empir. p. 261. Fisch. II, p. 370. Maitt. p. 227. Buttmann, *Gramm. compl.* p. 352, not. **

ex. : φιλέοισι, Pind. *P.* 3, 31 ; φυλάσσοισι, *Nem.* 11, 6 ; *Pyth.* 9, 110 ; φορέοισι, Theocr. 28, 11 (1).

La trois. pers. plur. —ασι a dans la règle α long ; cependant quelquefois les poètes l'ont fait bref, comme dans les vers d'Empédocle, rapportés par Dracon, p. 33 : ἐπεὶ μεμαθήκασι πάντες, ὁππόσα δὴ θνητοῖσι πεφήνασιν εἰσοράασθαι ; dans celui d'Antimaque, οἱ δὲ πάροιθε πόνοιο νενεύκασιν ἄλλος ἐπ' ἄλλῳ, et dans la leçon qui, avant Barnes, était suivie, *Od.* λ', 304, τιμὴν δὲ λελόγχασιν ἶσα θεοῖσιν, passage où Eustathe conseillait déjà λελόγχασ' ἶσα (2).

Nota. Dans la contraction, les Doriens et les Ioniens, de εο, έου, font εῦ, ex. : τελεῦντι, Theocr. 7, 37 ; ὑμνεῦσι, Hesiod. *Th.* 48 ; τελεῦσι, *ib.* 89 ; ἀνθεῦσιν, Ἔργ. 227 ; νεικεῦσι, *Il.* υ', 254. Voy. §. 50, p. 131. Il en est de même pour les verbes en —άω, qui se changent en —έω chez les Ioniens, §. 10, 1, et pour ceux en —όω, §. 51, *Rem.* 2. Même hors du verbe circonflexe on trouve εῦ, μενεῦντι. De αο, αω, αου, vient ᾶ, ex. : χαλᾶσι, dans Alcée, pour χαλάωσι, §. 49, p. 130.

§. 201. 5.° A l'imparfait, les Doriens, pour la troisième pers. sing., au lieu de αε, α, disent, avec la contraction, η ; ex. Théocr. 2, 155, ἐφοίτη ; 5, 42, ἐτρύπη ; 19, 3, ἐφύση. Au lieu de εον, prem. pers. sing. et trois. pers. pl., ils prononcent, avec les Ioniens, —ευν (terminaison qui se trouve aussi dans Eur. *Hipp.* 167, ἀΰτευν) ; il faut seulement observer que les premiers emploient ce genre de contraction même dans les verbes en —άω, mais auxquels ils donnaient la forme en —έω ; ex. : ἀνηρώτευν, Théocr. 1, 81 ; ἠγάπευν, *id.* *Epigr.* 19, de ἀνερωτέω, ἀγαπέω, pour —άω. Dans les verbes en —άω, à la seconde pers. sing., la contraction —ῶ de —άου se trouve déjà dans Hom. *Od.* σ', 176, ἠρῶ, de ἀράομαι.

La terminaison —ον de la trois. pers. imparf. et aor. 2, était, dans quelques dialectes vulgaires, —οσαν, qui s'est même conservé dans le dialecte alexandrin, comme ἐσχάζοσαν, Lycophr. 21 ; et surtout dans l'*Ancien* et le *Nouveau Testam.* Il y a quelque chose d'analogue dans ἔδοσαν et ἔδον, Hésiod. *Théogon.* 30 (3).

6.° La trois. pers. du duel à l'imparf. des verbes en —άω et —έω, est formée par Homère en —ήτην : προσαυδήτην,

(1) Bœckh. *ad* Pind. *Ol.* 2, 78.

(2) Voy. Herm. *Elem. doctr. metr.* p. 58. Buttm. *Gramm. compl.* p. 352, *Rem.* 4.

(3) Buttm. *Gramm. compl.* p. 353. Lobeck. *ad* Phryn. p. 349. Fisch. II, p. 336 *sq.* Maitt. p. 226.

Il. λ', 136; συλήτην, *Il.* ν', 202; φοιτήτην, μ', 266, συναντήτην, *Od.* π', 333, et ἀπειλήτην, *Od.* λ', 313; ὁμαρτήτην, *Il.* ν', 584, passages où αε, εε se contractent en η, et où l'on voit se préparer ainsi une transition à la forme des verbes en —μι (1). ἐτραφέτην n'est pas pour ἐτραφήτην (2), par ex. *Il.* ε', 555; mais il appartient à τράφε, τραφέμεν, etc., qui se prennent passivement.

7.° L'impératif présent des verbes en —άω se contracte, chez les Doriens, en η, au lieu de α; ex. : ὅρη, Théocr. 7, 50; 15, 2, 12; ἐρώτη, Aristoph. *Ach.* 800 (3).

L'impératif en —ε, particulièrement à l'aor. 2, avait, chez les Doriens, et postérieurement aussi chez les Alexandrins, la désinence de l'aor. 1, —ον, ex. : εἰπόν, Théocr. 14, 11; ἄειρον, *id.* 22, 65 (4). La forme εἰπόν est fondée sur l'attique εἰπάτω. Voy. §. 193, *Rem.* 7.

Nota. Le dialecte alexandrin avait à l'optatif —οισαν, —αισαν, pour —οιεν, —αιεν (5).

8.° A la seconde personne en —ης, tant du subjonctif que de l'indicatif des verbes en —μι et de la forme dorique des verbes en ω, on ajoutait souvent dans l'ancienne langue la syllabe —θα, qui s'est conservée dans l'éolien, le dorien, l'ionien et dans quelques mots du dialecte attique : ἐθέλησθα, *Il.* α', 554, au subjonctif; et à l'indicatif dans Théocr. 29, 4; εἴπησθα, *Il.* υ', 250; ποθόρησθα, Théocr. 6, 8; ἤδησθα, *Od.* τ', 93; σπένδησθα, *Od.* δ', 591. On trouve aussi κλαίοισθα, *Il.* ω', 619, et βάλοισθα, *Il.* ο', 571; mais ce dernier avec la var. βάλησθα. Chez les Attiques on rencontre particulièrement ἦσθα pour ἦς, de εἰμί; ἔφησθα pour ἔφης, de φημί; ᾔδησθα (6), et surtout οἶσθα, dont la forme propre οἶδας ne se présente chez eux que rarement (7).

---

(1) *Gazette littér. d'Iéna*, 1809, n.° 245, p. 138. Buttm. *Gramm. compl.* p. 504 et suiv.

(2) Qui serait à la trois. pers. du duel de l'aor. 2 pass. de τρέφω. GL.

(3) Kœn. *ad* Greg. p. (79) 182 *sq.* Brunck. *ad* Aristoph. *Lys.* 990.

(4) Kœn. *ad* Gregor. p. (157) 340. Fisch. II, 9, 382.

(5) Maitt. p. 226. Fisch. II, p. 337.

(6) Piers. *ad* Mœrid. p. 171.

(7) Piers. *ad* Mœr. *l. c.* et p. 175, 283. Kœn. *ad* Gregor. p. (273) 581. Fisch. II, p. 339. Thom. M. p. 397. Buttmann (*Gramm. compl.* p. 351, *note*) considère σθα comme la terminaison primitive, adoucie plus tard. Mais Wolf écrit οἶςθα, ἤφηςθα. Voy. §. 1, *Rem.* 5, p. 29 et 30.

A la trois. pers. sing. du subj., les Ioniens ajoutent la syllabe —σι; ex.: ἔλθησι, λάβησι, φέρησι, etc., comme à la trois. pers. des verbes en —μι dans Homère et Hésiode, terminaison que les Doriens prononçaient —τι, ἐθέλητι, Théocr. 16, 28. Tel était dans le dialecte des habitants de Rhégium φίλησι, λέγησι, φέρησι, de φίλημι, λέγημι, φέρημι (1).

A cause de la ressemblance qui s'établissait avec la conjugaison des verbes en —μι, au moyen de cette addition de la syllabe σι, à la trois. pers. du subjonctif, les anciens poètes formaient aussi la prem. pers. en —ωμι. C'est ainsi que l'*Etym. M.* p. 54, 43, cite sur un passage de l'*Il.* ώ, 716, ἐπὴν ἀγάγωμι πόλινδε, leçon que Wolf a adoptée, au lieu de ἀγάγοιμι. (*Cf.* Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 263); qu'Eustathe, sur l'*Il.* p. 1279, 48, rapporte αἴκε τύχωμι, de l'*Il.* ή, 243; Apollonius, *De Conj.* p. 516, τάων ἥν κ' ἐθέλωμι, de l'*Il.* ί, 397; ce qui a déterminé Wolf à adopter *Il.* ί, 414, ἵκωμι; σ', 63, et χ', 450, ἴδωμι; ἀγάγωμι, *Il.* ώ, 716; κτείνωμι, *Od.* τ', 490; ἐθέλωμι, φ', 348; τύχωμι, χ', 7; εἴπωμι, 392; et c'est ainsi vraisemblablement qu'il faut encore lire dans beaucoup d'autres passages, par ex.: ἐθέλωμι, *Il.* ά, 549; τύχωμι, *Il.* έ, 279 (2).

9.° Chez les anciens poètes, la première et la seconde personnes plurielles du subj. actif prennent le plus souvent, *quand la syllabe qui précède la terminaison est longue*, la voyelle brève au lieu de la longue, c'est-à-dire, ε pour ω [ε pour η]: *Il.* ό, 297, στείομεν, εἴ κεν πρῶτον ἐρύξομεν ἀντιάσαντες; θ', 18; *Od.* ί, 7, εἴδετε; Pind. *Ol.* 6, 40, ὄφρα βάσομεν, ἵκωμαί τε; *Od.* κ', 435, ὄφρα — πεποίθομεν ἀλλήλοισιν; *Il.* ή, 333, ἀτὰρ κατακείομεν αὐτούς, de κατακαίω, aor. ἔκηα et ἔκεα, forme allongée κέωμεν κείομεν; *ib.* 336, 7, χεύομεν, δείμομεν; λ', 191 *sq.* αὐτὰρ ἐπεί κ' — εἰς ἵππους ἅλεται, pour ἅληται; Pind. *Ol.* 1, 11 *sq.* μήδ' αὐδάσομεν. Dans ἴομεν pour ἴωμεν, la première syllabe est cependant brève, *Il.* ζ', 526; ξ', 126, 251, etc., de même que dans φθίεται, *Il.* ύ, 173. Beaucoup de ces formes pourraient se prendre pour des futurs, comme *Il.* β', 72, θωρήξομεν, ά, 141, ἐρύσσομεν, etc., parce que dans Homère le futur a souvent le même sens que le

---

(1) Fisch. II, p. 347. Heyne, *Obss. ad Il.* ί, 6.
(2) Herm. *De em. rat. l. c. ad* Hom. *h. in Cer.* 123.

subjonctif, et qu'on trouve des constructions telles que celles-ci, *Od.* ρ', 6, 7, ὄφρα με μήτηρ ὄψεται; *cf. Il.* θ', 111; π', 282, ὁππότε κεν θήσει; *Il.* ό, 215, αἴ κεν ἐθελήσει. Mais les formes ἴομεν, εἴδετε, στείομεν, θείομεν, πεποίθομεν, etc., ne donnent évidemment nulle part à l'indicatif ἴω, εἴδω, στείω, θείω, πεποίθω, etc., ce qui suffit pour établir la présomption que les autres formes avec η et ω, rendus brefs, sont des subjonctifs, surtout dans les endroits où ils s'échangent avec des subjonctifs propres, comme *Il.* κ', 449. L'exigence de la mesure a vraisemblablement donné naissance à ces formes dans une langue non encore fixée par l'écriture, comme aux comparatifs et aux superlatifs en ώτερος et ότερος (1).

10.° A l'infinitif, au lieu de la forme —ειν et —εῖν, la terminaison —μεναι, et, par abréviation, —μεν, était fort usitée dans la langue antique (celle d'Homère et d'Hésiode), et dans le dialecte éolien et dorien; ex.: πινέμεναι, *Il.* δ', 345, et πινέμεν, *Od.* β', 305; κτεινέμεναι, Hésiod. *Sc. H.* 414, et dans les verbes *purs*, οὐτάμεναι, *Il.* φ', 68, etc., et οὐτάμεν, έ, 132, de οὐτάω; ἀγινέμεναι, *Od.* ύ, 213, de ἀγινέω, ἀρόμμεναι, Hésiod. Ἔργ. 22, avec la var. ἀρώμεναι. D'ailleurs ces verbes, devant la désinence, prennent η, qui paraît provenir de la contraction αε, εε, comme §. 200, 5: ἀρήμεναι, *Od.* χ', 322; γοήμεναι, *Il.* ξ', 502; πεινήμεναι, *Od.* ύ, 137, pour ἀρᾷν, γοᾷν, πεινῆν; καλήμεναι, *Il.* κ', 125; πενθήμεναι, *Od.* σ', 174; τ', 120; φιλήμεναι, *Il.* χ', 265; φορήμεναι, *Il.* ό, 310; lequel est aussi accourci en φορῆναι, *Il.* β', 107, *et pass.*, pour καλεῖν, πενθεῖν, φιλεῖν, φορεῖν. Sous ce rapport, ces infinitifs ressemblent à ceux de l'aor. pass. et de quelques verbes en —μι (2). Cette désinence n'existe au parf. que dans les formes syncopées, τεθνάμεναι et τεθνάμεν, τετλάμεναι et τετλάμεν, ἑστάμεναι (leçon d'Alde aussi dans Hérod. 1, 17), et fréquemment ἑστάμεν, *Il.* δ', 342; μ', 316; ό, 675. Tels sont encore δειδίμεν, *Od.* ί, 274; βεβάμεν. A l'aor. 2, ἐλθέμεναι, *Il.* ά, 151, et ἐλθέμεν, δ', 247, *pass.*; εἰπέμεναι et εἰπέμεν; γνώμεναι, *Il.* β', 349, *et pass.*; δαήμεναι, βήμεναι, δόμεναι et

(1) Herm. *De metris*, p. 85. Heyne, *Obss. ad Il.* ά, p. 174. Bœckh. *a* Pind. *Pyth.* 11, 10. Buttm. *Gramm. compl.* p. 359 et suiv.

(2) Butt. *Gramm. compl.* p. 506 et suiv.

δόμεν, etc. Sont syncopés, ἴδμεναι pour ἰδέμεναι, ἴδειν et ἴδμεναι (sur ἴδμεν) pour εἰδέναι (1).

§. 202. 11.° C'est de là qu'est résultée la forme —εν, qui s'est conservée chez les Doriens dans les verbes *barytons*, sur quoi s'est formé l'infinitif contracte ou simplement circonflexe en —ῆν. On ne trouve dans Pindare que γαρύεν, *Ol.* 1, 5, et τράφεν, *Pyth.* 4, 205 (2), et ailleurs souvent; βόσκεν, Théocr. 4, 2 [γεραίρεν, 7, 94]; ἀείδεν, 8, 4; ἀμέλγεν, 5, 27; ἐνεύδεν, 5, 10; κοσμῆν, Théocr. 15, 24; οἰκῆν, 24, 80; εὑρῆν, 5, 27; 11, 4; κυβερνῆν, Crit. *ap.* Gale, p. 698; κινῆν, Hippod. *ap.* Orell. p. 296, 13. Les Eoliens en outre accentuaient ces infinitifs comme ceux des verbes *barytons*; ex.: φίλην, κάλην, φρόνην (3).

Remarque 1. On trouve quelquefois aussi des infinitifs de verbes *barytons* en —ην, ex.: χαίρην, Theocr. 14, 1; καθεύδην, 15, 28, et des infinitifs circonflexes en —εν, ex.: τυχέν, εὐδαιμονέν, Euryph. *ap.* Gale, p, 667; ποιέν, Archyt. *ib.* p. 680; ἐνεγκέν, *ibid.*; δικαιοπραγέν, ἐπιτελέν, Theag. *ib.* p. 683; θεωρέν, κρατέν, Metop. *ib.* p. 685, 699; ἀδικέν, Clin. *ib.* p. 687; κακοδαιμονέν, Arch. *ib.* p. 695; ὁμονοέν, Crit. *ib.* p. 699; ἐξευρέν, λαθέν, Arch. *ib.* p. 702 (4).

Remarque 2. Une forme dorique de l'infinitif qu'on peut suspecter est κρατεῦν, ἀδικεῦν, Theag. *ap.* Stob. Gesn. p. 11, 1, et 13, *ap.* Gale, p. 682 *sq.*, où Orell, p. 316, donne κρατεῖν et ἀδικεῖν, tout en conservant ποιεῦν, p. 252, 16.

Les grammairiens seulement mentionnent une autre forme, propre aux Eoliens, de l'infinitif des verbes *contractes* en —άω et —όω, dans laquelle le ν final se change en ς, et de la diphthongue impropre ᾳ résulte la diphthongue propre αι, et οι de οει, ex.: γέλαις, πείναις, ὕψοις, ὄρθοις, s'il n'y faut pas voir permutation de la deux. pers. de l'indicatif. Voy. §. 200 [et non 199], 2° (5).

Les infinitifs contractes en —οῦν des verbes en —όω se changeaient en ῶν, chez les Doriens; ex.: ὑπνῶν, Arist. *Lys.* 143; διδῶν, Theocr. 29, 9, pour διδοῦν, c.-à-d. διδόναι.

Nota. Les infinitifs doriques en —ην, avec le redoublement, comme πεφύκην, sont ou des infinitifs dérivés de nouvelles formes de présent, comme πεφύκω, ou proviennent d'anciennes formes qui ne se présentent plus, telles que πεφυκέμεναι, πεφυκέμεν, comme d'ἀριθμηθήμεναι est venu d'abord ἀριθμηθημέν, puis ἀριθμηθῆν, §. 205, 7. [et non §. 206, 6. GL.]

---

(1) Gregor. p. (143) 309 *et* Kœn.

(2) Bœckh. *ad* Pind. *Pyth.* 4, 55.

(3) Gregor. p. (136) 299, (142) 308 *et* Kœn. (293 *sq.*), 619. Valck. *ad* Theocr. [2, 130, et Toup. *Ibid.* 11, 70. GL.] *id.* 11, 2. Fisch. II, p. 392 *sqq.* Maitt. p. 230.

(4) Valck. *ad* Theocr. 10, 48; 11, 71; 15, 28, etc.

(5) Gregor. p. (294) 619. Fisch. I, p. 185; II, p. 393 *sq.* Buttmann, *Gramm. compl.* p. 509, *Rem.* 2.

12.° Au participe féminin, les Doriens, au lieu de —ουσα disaient, 1.° —οισα (comme —οισι, pour —ουσι, n.°4 [et non 3°] *Rem.* p. 387, *sq.*), non-seulement au présent, χαχλάζοισαν, Pind. *Ol.* 7, 3; ἔχοισα, Théocr. 6, 30; πταίοισα, 7, 26; mais aussi à l'aor. 2, comme λαβοῖσα, λιποῖσα, surtout quand il n'y a point de contraction (1); 2.° —εῦσα, dans les verbes *purs*, pour —έουσα (—άουσα), ex.: ζατεῦσαι (ζητοῦσαι), Théocr. 1, 85; γελεῦσα pour γελῶσα, 1, 36; ποθορεῦσα (προσορῶσα), 3, 18; 5, 85; ἐσορεῦσα, 6, 31: *cf.* 11, 69; παρελεῦντα, 5, 89; 8, 73. Cette forme existait aussi chez les Ioniens dans les verbes en —έω: ὑμνεῦσαι, Hésiod. *Théogon.* 11; πιμπλεῦσαι, *ib.* 879 (πιμπλέω). De même encore φωνεῦντα, Théocr. 2, 109; ἐγχεῦντα, 10, 53; εὖντα, 2, 2; πλουτεῦντα (πλουτέοντα), Ἔργ. 313. C'est encore ainsi qu'Euripide, *Med.* 427, a dit ὑμνεῦσαι, et même μυθεῦσαι, de μυθέω (μυθέομαι) (?), pour μυθεύουσαι, *Iph. A.* 495, si la leçon est bonne. 3.° Les Eoliens et quelques Doriens, au lieu de la forme circonflexe —οῦσα, disaient aussi —ῶσα, λιπῶσαι (2). C'est de là qu'est venue la forme lacédémonienne —ῶα, ex.: παιδδωᾶν, pour παιζουσῶν. Voy. §. 15, p. 67, 68.

Remarque. αο et αω se contractent en ᾶ chez les Doriens, ex.: πεινᾶντι, Théocr. 15, 148; ἀμάντεσσι, 6, 41; ὀπτᾶντες, Epicharm. *ap.* Athen. 7, p. 310, E; aussi γελᾶν, σιγᾶν, ἐλᾶν, pour γελῶν, etc. (3). *Cf.* §. 49, p. 130.

Les Eoliens déclinaient en —είς les participes en —ῶν, —ων, parce qu'ils donnaient la forme en —ημι aux verbes en —έω, —άω, ex.: ὁρείς, στοιχείς, de ὅρημι, στοίχημι (4).

Au lieu de la terminaison —ώς, —υῖα, —ός, les Eoliens prenaient la désinence du présent —ων, —ουσα, —ον (5), ex.: μεμεναχοῦσα (μεμενηχυῖα), Archim. p. 47; ἀνεσταχοῦσα, *id.* p. 53 (analogue aux formes βεβῶσα, γεγῶσα, (6)). On range ici τεταγών, *Il.* ά, 591; κεκλήγοντες, *Il.* μ', 125; *Od.* ξ', 30;

(1) Voy. Valck. *ad* Theocr. *Adoniaz.* 105, p. 393 *sq.* et *id.* 1, 85 (10 *id.*), où il paraît n'avoir pas encore été clairement fixé sur ce point. Fisch. II, p. 395. Buttm. *Gramm. compl.* p. 502, *not.* †.

(2) Gregor. p. (274) 584. Fisch. II, p. 396.

(3) Gregor. p. (145) 315.

(4) Kœn. *ad* Greg. p. (171, *a*) 372, (294, *n.* 50) 619 *sq.* Fisch. II, p. 396.

(5) Gregor. p. (294) 621.

(6) Greg. *l. c.* Maitt. p. 239.

πεφρίκοντας, Pind. *Pyth.* 4, 325; κεχλάδοντας, Pind. *Pyth.* 4, 319, qui, *Ol.* 9, 3, avait κεχλαδώς. Mais il est vraisemblable que ce sont là des participes présents appartenant à des formes du présent tirées du parfait, πετάγω, κεκλήγω, πεφρίκω. Voy. §. 221, IV, 1 (1). La désinence ῶτος, etc., qui d'ailleurs n'existe que dans les formes syncopées, se présente aussi hors de la syncope chez Homère dans τετριγῶτας, *Il.* β', 314.

La terminaison du part. aor. 1 actif —ας, —ασα, —αν, fait chez les Doriens —αις, —αισα, ex.: τανύσαις, Pind. *Ol.* 2, 65; ῥίψαις, *id. Pyth.* 1, 86; τελέσαις, *ib.* 154; ἀποφλαυρίξαισα, *id. Pyth.* 3, 23; θρέψαισα, *id. Pyth.* 8, 37; χαρύξαισα, *id. Isthm.* 4, 43; διαπλέξαισα, *id. Pyth.* 12, 14. *Cf.* §. 39, *Rem.* 2, p. 109 (2).

Nota. **Sur l'allongement des finales contractes, comme ὁράᾳ pour ὁρᾷ, voy. §. 11, p. 60.**

---

(1) Kœn. *ad* Greg. p. (81) 189. Fisch. I, p. 198 *sq.*
(2) Maitt. p. 239. Kœn. *ad* Gregor. p. (91) 210. Fisch. I, p. 92; II, p. 397. Bœckh. *ad* Pind. *Pyth.* 3, 35.

TABLEAU

DE LA CONJUGAISON

PASSIVE.

VERBE

	INDICATIF.	IMPÉRATIF.
Présent.	Sing. τύπτομαι, *je suis frappé.* -ομαι, (-εαι) -ῃ (1), -εται Duel. -όμεθον, -εσθον, -εσθον Plur. -όμεθα (2), -εσθε, -ονται	τύπτου Sing. (εο) -ου (1), -έσθω Duel. -εσθον, -έσθων Plur. -εσθε, -έσθωσαν (8)
Imparf.	Sing. ἐτυπτόμην, *j'étais frappé.* -όμην, (-εο) -ου, -ετο Duel -όμεθον, -εσθον, -έσθην Plur. -όμεθα, -εσθε, -οντο (6)	
Parfait.	*a.* τέτυμμαι, -υψαι, -υπται -ύμμεθον, -υφθον, -υφθον -ύμμεθα, -υφθε, -υμμένοι εἰσί(ν) *b.* Sing. -μαι, -σαι, -ται (4) Duel. -μεθον, -θον(-σθον), -θον(-σθον) Plur. -μεθα, -θε (-σθε), -νται (5)	τέτυψο, τετύφθω τέτυφθον, τετύφθων τέτυφθε, τετύφθωσαν (8) S. -σο, -θω (-σθω) -θον (-σθον), -θων (-σθων) -θε (σθε), -θωσαν (σθωσαν)
Plus-que-parf.	ἐτετύμμην, -υψο, -υπτο -ύμμεθον, -υφθον, -ύφθην -ύμμεθα, -υφθε, τετυμμένοι ἦσαν Sing. -μην, -σο, -το Duel. -μεθον, -θον (-σθον), -θην(-σθην) Plur. -μεθα, -θε (-σθε), -ντο (5)	
Aor. 1. Aor. 2.	ἐτύφθην ἐτύπην Sing. -ην, -ης, η Duel -ητον, -ήτην Plur. -ημεν, -ητε, -ησαν	τύφθητι τύπηθι Sing. -ητι (-ηθι), -ήτω -ητον, -ήτων -ητε, -ήτωσαν
Fut. 1. Fut. 2. Fut. 3.	τυφθήσομαι, τυπήσομαι, τετύψομαι, } comme le présent	manque.

PASSIF.

OPTATIF.	SUBJONCTIF.	INFINITIF.	PARTICIPE.
τυπτοίμην S. -οίμην, -οιο, -οιτο D. -οίμεθον, -οισθον, -οίσθην Pl. -οίμεθα, -οισθε, -οιντο (6)	τύπτωμαι S.-ωμαι(ηαι)ῃ(ι)ηται D. -ώμεθον, -ησθον, -ησθον Pl. -ώμεθα, -ησθε, -ωνται	τύπτεσθαι	τυπτόμενος,-ένη,-ενον
τετυμμένος, η, ον εἴην, εἴης, εἴη τετυμμένω, α, ω εἴητον, εἰήτην τετυμμένοι, αι, α εἴημεν, εἴητε, εἴησαν	τετυμμένος, η, ον ὦ, ᾖς, ᾖ τετυμμένω, α, ω ἦτον, ἦτον τετυμμένοι, αι, α ὦμεν, ἦτε, ὦσι(ν)	τετύφθαι	τετυμμένος, -η, -ον
τυφθείην τυπείην S. -είην, -είης, -είη -είητον, -ειήτην Pl. -είημεν, -είητε, -είησαν (7)	τυφθῶ τυπῶ S. -ῶ, -ῇς, -ῇ D. -ῆτον, -ῆτον Pl. -ῶμεν,-ῆτε,ῶσι(ν)	τυφθῆναι τυπῆναι	τυφθείς } -είς, -εῖσα, -έν τυπείς
τυφθησοίμην τυπησοίμην, comme le présent. τετυψοίμην	manque.	τυφθήσεσθαι τυπήσεσθαι τετύψεσθαι	τυφθησ τυπησ } -όμενος, -η, -ον. τετυψ

I. en

	INDICATIF.	IMPÉRATIF.	OPTATIF.
Présent.	Sing. φιλ-έομαι, -έῃ (1), -έεται οῦμαι, ῇ, εῖται Duel. φιλ-εόμεθον, -έεσθον, -έεσθον ούμεθον, εῖσθον, εῖσθον Pl. φιλ-εόμεθα (2), -έεσθε, -έονται ούμεθα, εῖσθε, οῦνται	S. φιλ-έου (1), -εέσθω οῦ εἴσθω D. φιλ-έεσθον, -εέσθων εῖσθον, είσθων P. φιλ-έεσθε, -εέσθω-σαν (3) εῖσθε, είσθωσαν	S. φιλ-εοίμην, -έοιο, -έοιτο οίμην, οῖο, οῖτο D. φιλ-εοίμεθον, -έοισθον, -εοίσθην οίμεθον, οῖσθον, οίσθην P. φιλ-εοίμεθα, -έοισθε, -έοιντο οίμεθα, οῖσθε, οῖντο (6)
Imp.	Sing. ἐφιλ-εόμην, -έου, -έετο ούμην, -οῦ, -εῖτο Duel. ἐφιλ-εόμεθον, -έεσθον, -εέσθην ούμεθον, -εῖσθον, -είσθην		

II. en

	INDICATIF.	IMPÉRATIF.	OPTATIF.
Présent.	Sing. τιμ-άομαι, άῃ (1), -άεται ῶμαι, ᾷ, ᾶται Duel. τιμ-αόμεθον, -άεσθον -άεσθον ώμεθον, ᾶσθον, ᾶσθον Plur. τιμ-αόμεθα (2), άεσθε, -άονται ώμεθα, ᾶσθε, ῶνται	S. τιμ-άου (7), -αέσθω ῶ, άσθω D. τιμ-άεσθον, -αέσθων ᾶσθον, άσθων P. τιμ-άεσθε, -αέσθω-σαν (3) ᾶσθε, άσθωσαν	S. τιμ-αοίμην, -άοιο, -άοιτο ῴμην, ῷο, ῷτο D. τιμ-αοίμεθον, -άοισθον -αοίσθην ῴμεθον, ῷσθον, ῴσθην P. τιμ-αοίμεθα, -άοισθε, -άοιντο ῴμεθα, ῷσθε, ῷντο (6)
Imp.	Sing. ἐτιμ-αόμην, ἐτιμ-άου, ἐτιμ-άετο ώμην, ῶ, ᾶτο Duel. ἐτιμ-αόμεθον, ἐτιμ-άεσθον, ἐτιμ-αέσθην ώμεθον, ᾶσθον, άσθην		

III. en

	INDICATIF.	IMPÉRATIF.	OPTATIF.
Présent.	Sing. χρυσ-όομαι, -όῃ (1), -όεται οῦμαι, οῖ, οῦται Duel. χρυσ-οόμεθον, -όεσθον όεσθον ούμεθον, οῦσθον, οῦσθον Plur. χρυσ-οόμεθα (2), -όεσθε, -όονται ούμεθα, οῦσθε, οῦνται	S. χρυσ-όου (1), -οέσθω οῦ, ούσθω D. χρυσ-όεσθον, -οέσθων οῦσθον, ούσθων P. χρυσ-όεσθε, -οέσθω-σαν οῦσθε, ούσθωσαν (3)	S. χρυσ-οοίμην, -όοιο, -όοιτο οίμην, οῖο, οῖτο D. χρυσ-οοίμεθον, -όοισθον -οοίσθην οίμεθον, οῖσθον, οίσθην P. χρυσ-οοίμεθα, -όοισθε, -όοιντο οίμεθα, οῖσθε, οῖντο (6)
Imp.	Sing. ἐχρυσ-οόμην, ἐχρυσ-όου, ἐχρυσ-όετο ούμην, οῦ, οῦτο Duel. ἐχρυσ-οόμεθον, ἐχρυσ-όεσθον, ἐχρυσ-οέσθην ούμεθον, οῦσθον, ούσθην		
Parfait.	πεφίλ-ημαι, τετίμ-ημαι χεχρύσ-ωμαι Sing. -ημαι, -ησαι, -ηται -ωμαι, -ωσαι, -ωται (4) D. -ήμεθον, -ησθον, -ησθον -ώμεθον, -ωσθον, -ωσθον Plur. -ήμεθα, -ησθε -ηνται -ώμεθα, -ωσθε, -ωνται (5)	πεφίλ- / τετίμ- } ησο, κεχρύ-σωσο S. -ησο, -ήσθω -ωσο, -ώσθω D. -ησθον, -ήσθων -ωσθον, -ώσθων P. -ησθε, -ήσθωσαν -ωσθε, -ώσθωσαν (2)	πεφιλ- / τετιμ- } ῄμην, κεχρυ-σῴμην S. -ῄμην, -ῇο, -ῇτο -ῴμην, -ῷο, -ῷτο D. -ῄμεθον, -ῇσθον, -ῄσθην -ῴμεθα, -ῷσθον, -ῴσθην P. -ῄμεθα, -ῇσθε, -ῇντο -ῴμεθα, -ῷσθε, -ῷντο
Plusqp.	ἐπεφιλ-ήμην, ἐτετιμ-ήμην, ἐκεχρυσ-ώμην Sing. -ήμην, -ησο, -ητο -ώμην, etc. Duel. -ήμεθον, -ησθον, ήσθην		

—έω.

	SUBJONCTIF.	INFINITIF.	PARTICIPE.
Sing.	φιλ-έωμαι, -έῃ (1), -έηται	φιλ-έεσθαι	φιλ-εόμενος, -εομένη, -εόμενον
	ῶμαι, ῇ, ῆται	εῖσθαι	ούμενος, ουμένη, -ούμενον
Duel.	φιλ-εώμεθον, -έησθον, -έησθον		
	ώμεθον, ῆσθον, ῆσθον		
Plur.	φιλ-εώμεθα, -έησθε, -έωνται		
	ώμεθα, ῆσθε, ῶνται		

Plur. ἐφιλ-εόμεθα, -έεσθε, -έοντο (6)
ούμεθα, εῖσθε, οῦντο

—άω.

	SUBJONCTIF.	INFINITIF.	PARTICIPE.
Sing.	τιμ-άωμαι, -άῃ (1), -άηται	τιμ-άεσθαι	τιμ-αόμενος, -αομένη, -αόμενον
	ῶμαι, ᾷ, ᾶται	ᾶσθαι	ώμενος, ωμένη, ώμενον
Duel.	τιμ-αώμεθον, -άησθον, -άησθον		
	ώμεθον, ᾶσθον, ᾶσθον		
Plur.	τιμ-αώμεθα, -άησθε, -άωνται		
	ώμεθα, ᾶσθε, ῶνται		

Plur. ἐτιμ-αόμεθα, ἐτιμ-άεσθε, ἐτιμ-άοντο (6)
ώμεθα, ᾶσθε, ῶντο

—όω,

	SUBJONCTIF.	INFINITIF.	PARTICIPE.
Sing.	χρυσ-όωμαι, -όῃ (1), -όηται	χρυσ-όεσθαι	χρυσ-οόμενος, -οομένη, -οόμενον
	ῶμαι, οῖ, ῶται	οῦσθαι	ούμενος, ουμένη, ούμενον
Duel.	χρυσ-οώμεθον, -όησθον, -όησθον		
	ώμεθον, ῶσθον, ῶσθον		
Plur.	χρυσ-οώμεθα, -όησθε, -όωνται		
	ώμεθα, ῶσθε, ῶνται		

Plur. ἐχρυσ-οόμεθα, ἐχρυσ-όεσθε, ἐχρυσ-όοντο (6)
ούμεθα, οῦσθε, οῦντο

	SUBJONCTIF.	INFINITIF.	PARTICIPE.
πεφιλ- } τετιμ- }	ῶμαι, κεχρυσ-ῶμαι	πεφιλ-ῆσθαι τετιμ-ῆσθαι κεχρυσ-ῶσθαι	πεφιλ- } τετιμ- } ημένος*, -ημένη, -ημένον; κεχρυσ-ωμένος, ωμένη, -ωμένον
Sing.	-ῶμαι, -ῇ, -ῆται		
Duel.	-ώμεθον, -ῆσθον, -ῆσθον		
Plur.	-ώμεθα, -ῆσθε, -ῶνται		

Plur. -ήμεθα, -ησθε, -ηντο (5).

* Ce n'est sans doute que par faute typographique que ce part. dans M. Matth. est ici accentué partout proparoxyton, πεφιλήμενος, etc. GL.

REMARQUES.

§. 203. 1. La terminaison de la seconde pers. sing. du prés. de l'indic. de l'impér. et du subj., ainsi que de l'imparfait, paraît avoir été originairement —εσαι, εσο, —ησαι, à cause de l'analogie du parf. pass. et des verbes en —μι, où, aux terminaisons —μαι, —ται de la prem. et de la trois. pers. sing., correspond toujours la désinence —σαι à la seconde. Mais cette forme primitive ne se présente plus que dans le Nouveau-Testament et dans les écrivains récents, de même que beaucoup de formes antiques s'étaient conservées dans la langue vulgaire et dans les dialectes grossiers. C'est ainsi que dans le dial. commun la seconde pers. de ἀκροάομαι se dit ἀκροᾶσαι (pour ἀκροάεσαι), que les Attiques prononçaient ἀκροᾷ (1). Du retranchement du σ est résulté —εαι, —εο, —ηαι, forme régulièrement employée chez les auteurs ioniens et les doriens, surtout les poètes, et d'où, par contraction, sont venus ῃ, ου, déjà usités dans Homère, et qui le sont régulièrement chez les Attiques. De même de μέμνησαι au parf. (*Il.* ψ', 648), viennent μέμνηαι, *Il.* φ', 442, et μέμνῃ, *Il.* ό, 18, ύ, 188, etc. (2). Mais les Attiques contractaient aussi —εαι (mais non —ηαι) en ει pour ῃ, ce qui provenait de l'ancienne orthographe, qui employait ε pour η, et qui s'est conservée pour distinguer déjà par la forme l'indic. du subj. Cette forme est restée immuable, ou du moins a été rétablie surtout chez les poètes, ex.: μάχει, Aristoph. *Av.* 758; λοιδορεῖ, Plut. 456; στρέφει, *Acharn.* 384; *Thesm.* 237; κατόψει, Eurip. *Alc.* 836. Elle est constamment usitée dans trois verbes, βούλει, οἴει, ὄψει, toutefois seulement à l'indicatif (3).

2. A la trois. pers. sing., les Doriens, au lieu du circonflexe —εῖται, —ᾶται, disaient aussi —ῆται, comme Archytas *ap.* Iamblich. (Orell. p. 248), νοῆται, ζωπυρῆται, ὁρῆται, γεννῆται. *Cf.* §. 207, 5. C'est peut-être encore ici qu'il faut rapporter προτιμῆσθαι, Orell. p. 292, 10.

3. La prem. pers. du duel —εθον est rare: *Il.* ψ', 485, περιδώμεθον; Soph. *El.* 950, λελείμμεθον; *Phil.* 1079, ὁρμώμεθον (4). La terminaison —εθα de la prem. pers. plur. du prés. et de l'imparf. était chez les poè-

---

(1) Mœris, p. 16. Lobeck. *ad* Phryn. p. 360. Buttm. *Gramm. compl.* p. 354.

(2) Kœn. *ad* Greg. p. (191) 409 *sqq.* Fisch. II, p. 399.

(3) Valck. *ad Phœn.* p. 216 *sq.* Maitt. p. 63. Fisch. I, p. 119; II, p. 399. Brunck. *ad* Soph. *Œd. C.* 336; *Aj.* 195. Reisig. *Comm. in* Soph. *Œd. C. Præf.* p. XXII *sqq.* Buttmann, dans les *Correct.* p. V, d'après un passage de Chœroboscus, Bekk. *Anecd.* p. 1290, se range de l'avis de Schneider, qui, *De dial. Soph.* p. 2, prétend que les tragiques formaient la seconde pers. du parf. pass. en —ῃ. Pour moi, Reisig me paraît avoir, dans le passage cité, traité cette question d'une manière toujours très satisfaisante.

(4) C'est sur cette rareté qu'Elmsley (*Mus. crit,* 6, p. 293 *sq.*, *ad Ach.* 733) se fonde, pour affirmer que cette forme est une invention des grammairiens d'Alexandrie, et que tous les passages allégués ci-dessus doivent être corrigés. Voy. au contraire Herm. *ad* Soph. *El.* 938.

tes doriens et ioniens, ainsi que souvent même chez les Attiques, en —εσθα, ex.: ἐδινεόμεσθα, *Od.* ί, 153; τετιμήμεσθα, *Il*, μ', 310; ἱκόμεσθα, *Il.* β, 138, etc.; πελόμεσθα, Theocr. 13, 4; λασεύμεσθα (λησόμεθα), *id.* 4, 39; μαχεσσαίμεσθα, *id.* 22, 74, ἀρχώμεσθα, *id.* 17, 1; ἑξόμεσθα, Aristoph. *Plut.* 101, βουλόμεσθα, *Equ.* 562; ἡδόμεσθα, *ib.* 460, 565; εἰσόμεσθα, Soph. *OEd. C.* 1037; ἑξόμεσθα, *id. OEd. T.* 32; ἀρχόμεσθα, *id. Antig.* 63 (1).

4. Au lieu de la terminaison —ωσαν à la trois. pers. plur. de l'impératif, la forme —ων est très usitée chez les Ioniens, les Doriens, et surtout chez les Attiques, ex.: ἐπέσθων, *Il.* ί, 170; λεξάσθων, *Il.* ί, 67; μαχέσθων, Hérod. 9, 48; κτεινέσθων, 7, 10, 8; χρήσθων, Aristoph. *Nub.* 438; Thuc. 5, 18, au lieu duquel il y a χράσθων dans Hérod. 3, 81. ἀφαιρείσθων, Soph. *Aj.* 100; ἐπαιρέσθων, Lucien, T. 3, p. 51 *Bip.* Aussi au parfait παρακεκλήσθων, Platon, *Leg.* 10, p. 893, B; ἐξηρήσθων, ἐῤῥώσθων, dans Philostrate; ἀπεῤῥίφθων, Lucien, *Dial. Mort.* 10, 2 (2). A l'aoriste πεμφθέντων, Plat. *Leg.* 9, p. 856, D, et διανεμηθήτων, *ib.* 5, p. 737, E, d'après les MSS. de Vossius et les quatre de Bekker (je ne trouve tiré d'aucun MST. διανεμηθήτω, qu'adopte ce critique). Au lieu de αἰτιαθήτων, *Leg.* 10, p. 886, D, les manuscrits ont plus correctement —θήτω. Peut-être ces deux formes —έντων et —ήτων étaient-elles en usage, de même que de ἰέναι, outre ἴτωσαν, il y avait encore ἰόντων et ἴτων, et que de εἶναι, outre ἔστωσαν, il y avait encore ὄντων et ἔστων. Voy. §. 216, 2, §. 219, 2 (3). Cependant la forme entière est fréquente aussi chez les anciens Attiques, ex.: Thuc. 3, 67, ὠφελείσθωσαν; *id.* 4, 92 *extr.* κτάσθωσαν, Plat. *Euthyphr.* p. 9, C; ἡγείσθωσαν, *id. Leg.* 6, p. 759, E. *Cf.* 760, D; αἱρείσθωσαν, 7, p. 794, B. *Cf.* 6, p. 759, E; γιγνέσθωσαν, 6, p. 760, A; 9, p. 869, E; φερέσθωσαν, 6, p. 762, A; βουλευέσθωσαν, *ib.* E; ποιείσθωσαν, *ib.* 7, p. 794, C; 8, p. 849, B; 9, p. 865, C; ψευδέσθωσαν, *Rep.* 2, p. 381, D; ἡρήσθωσαν, Plat. *Leg.* 6, p. 754, D; ἀποκρινάσθωσαν, *Leg.* 10, p. 901, C; σκεψάσθωσαν, Demosth. p. 99, 22; κολασθήτωσαν, Thuc. 3, 39; διανοηθήτωσαν, Plat. *Leg.* 6, p. 763, A.

§. 204. 5. Sur la conjugaison du parfait passif, voy. §. 196.

Le parfait de l'optatif a les mêmes terminaisons que le présent, —μην, —ο, —το, etc., qui s'ajoutent à la voyelle caractéristique η ou ω. L'ι qui, est aussi caractéristique dans ce mode, se souscrit sous η ou ω; ex.: τετιμῄμην, τετιμῇο, τετιμῇτο, etc. μεμνῄμην, *Il.* ώ, 745; μεμνῇτο, Aristoph. *Plut.* 992; Platon, *Rep.* 7, p. 517, E; κεκτῇτο, Plat. *Leg.* 5, p. 742, *extr.*; κεκλῇο, Soph. *Phil.* 119; κεκλῄμεθα, Aristoph. *Lys.* 253; ἐμπλῄμην, Arist. *Acharn.* 236; ἐμπλῇτο, *Lysistr.* 235. C'est encore ainsi que λελῦτο (mieux λελυῖτο) se trouve employé comme opt. *Od.* σ', 237; δαινῦτο (δαινυῖτο), *Il.* ώ, 665 (4). Au lieu de μεμνῄμην, κε-

(1) Gregor. p. (77) 180 *sq.* Fisch. I, p. 206; II, p. 400.

(2) Thom. M. p. 922. Hemsterh. *ad* Lucian. t. I, p. 445, Bip. Valck. *ad* Herod. p. 514. Kœn. *ad* Gregor. p. (73, 27) 172, 49. Fisch. II, p. 344. Brunck. *ad* Aristoph. *Nub.* 439.

(3) Buttm. *Gramm. compl.* p. 364.

(4) Heyne, *ad Il.* ψ', 361. Fisch. II, p. 419 *sq.* Brunck. *ad* Soph. *Phil. l. c.* Dobree *ad* Arist. *Plut.* 992. Ast. *ad* Plat. *Leg.* p. 267: *cf.* 534, 567.

κτήμην, etc., il y a encore une autre forme avec ω pour η, comme μεμνέωτο, *Il.* ψ', 361; μεμνῷτο, Xén. *Cyr.* 1, 6, 3; μεμνῴμεθα, Soph. *Œd. T.* 49; κεκτῴμεθα, Eur. *Heracl.* 282. Ces deux verbes s'accordent en cela, que sous la forme du parfait ils expriment un présent. Voilà pourquoi on paraît avoir, comme Buttmann le soupçonne, *Gramm. compl.* p. 442 *sq.*, rattaché aussi la forme de l'optatif présent aux radicaux μεμνη—, κεκτη—, comme μεμνήοιτο, κεκτήοιτο (Eustathe, p. 1305, 46, rapporte μεμνέοιτο). C'est de là que sont venus μεμνέωτο, κεκτέωτο, et le contracte μεμνῷτο (1). De même encore μέμνεο (μεμνῷο), sans variante, Xén. *Anab.* 1, 7, 5. La forme du présent se trouve aussi à l'impératif μέμνεο, Hérod. 6, 105, et au participe μεμνόμενος, Archil. *fr.* 1, Gaisf.

Le parfait du subjonctif se conjugue tout comme le subjonctif présent, —ῶμαι, —ῇ, —ῆται, πεφιλῶμαι, πεφιλῇ, πεφιλῆται; toutefois il se présente rarement, ex.: Plat. *Polit.* p. 285, C, μεμνώμεθα; *id. Rep.* 8, p. 564, C, ὅπως ἐκτετμῆσθον; Isocr. *ad Nicocl.* p. 37, A, ἵνα — κεκτῆσθε; Xén. *Symp.* 1, 8, ἣν κεκτῆται (*vulg.* κέκτηται): la raison en est qu'au lieu de ce temps les Grecs emploient de préférence la forme périphrastique πεφιλημένος ὦ.

A l'optatif et au subj. de ces verbes la conjugaison périphrastique est usitée; elle consiste à réunir le partic. parf. passif à l'optatif et au subj. présent du verbe εἰμί. La même chose arrive dans ces verbes à la trois. pers. du parf. et du plus-que-parf. dans la langue commune, au lieu que ces temps, dans les *verbes purs*, font —ηνται, —ηντο, —ωνται, —ωντο, ex.: τετυμμένοι, —αι, —α εἰσί et ἦσαν, πεφίληνται, ἐπεφίληντο, κεχρύσωνται, ἐκεχρύσωντο. La cause en est dans les *verbes barytons* qu'il se trouverait encore une troisième consonne devant la terminaison —νται, —ντο, comme τέτυφνται, λέλεχνται. Toutefois voy. le n.° 6.

6. A la trois. pers. plur. du parf. et du plus-que-parf., les Ioniens et les Doriens changent en α le ν qui devait se trouver devant ται et το, et alors l'aspirée primitive reparaît devant cet α, ex.: τεθάφαται, de τέθαμμαι, θάπτω, pour τεθαμμένοι εἰσί, Hérod. 6, 103; κεχρύφαται, Hésiod. *Theog.* 730; ἐπιτετράφαται, pour ἐπιτετραμμένοι εἰσί, *Il.* β', 25, 62 (τέθαφνται, κέχρυφνται, ἐπιτέτραφνται); ὀρωρέχαται, de ὀρέγω, *Il.* π', 834; ἔρχαται, *ib.* 481, de ἔργω, εἴργω; κατειλίχατο, pour κατειλιγμένοι ἦσαν, Hérod. 7, 76, 90; ἐσεσάχατο, pour σεσαγμένοι ἦσαν, de σάττω, *id.* 2, 62; ἀποδεδέχαται, pour ἀποδεδειγμένοι εἰσί, *id.* 2, 43; ἐστάλατο, Hésiod. *Sc. H.* 288; Hérod. 7, 89, de στέλλω, pour ἐσταλμένοι ἦσαν. Au lieu de l'*aspirée*, la *muette* reste dans ἀπίκαται et ἀπίκατο, Hérod. 1, 2; 4, 200; 6, 118; 7, 153, 157 (2).

Si, devant la terminaison du parf. pass. —μαι, —σαι, —ται, il y a un σ résultant de l'une des *linguales* [ou *dentales*] δ, θ, τ, ζ, ce σ se change en δ devant la terminaison (—νται, —ντο) —αται, —ατο, ex.: ἐρηρέδαται, *Il.* ψ', 284, 329, de ἐρείδω; ἐρράδαται, *Od.* ύ, 354; ἐρράδατο, *Il.* μ', 431, de ῥάζω (*Od.* ύ, 150, ῥάσσατε) (ῥαίνω) ἔρρασνται;

---

(1) Herm. *et* Buttm. *in Mus. antiq. stud.* p. 231, 238. Herm. *ad* Soph. *Œd. T.* 49. Buttm. *Gramm. compl.* p. 442 et suiv.

(2) Wessel. *ad* Herod. p. 342, 52.

ἐσκευάδατο, Hérod. 7, 62, 67, pour ἐσκευασμένοι ἦσαν, de σκευάζω; ἐστολίδατο, Hérod. 7, 89 (voy. la note de Valcken.), de στολίζω; ἀγωνίδαται, Hérod. 9, 26, 49, de ἀγωνίζω. L'ancienne leçon ἐληλάδατο, *Od.* ή, 86, pour ἐλήλαντο, paraît tout-à-fait anomale. On peut soupçonner d'après les verbaux ἐλαστός, ἐλαστέος, que le parfait se prononçait autrefois avec un σ, ἐλήλασμαι: autrement la leçon ἐληλέαται (comme δυνέαται, plus bas 7, 3.°) mériterait la préférence. Au lieu de ἀκηχέδαται, *Il.* ρ', 637, on lit bien plus correctement ἀκηχέαται, *Il.* ρ', 637; μ', 179 (1). Les troisièmes personnes des verbes *purs* se forment aussi de cette manière, ex.: πεφοβήατο, pour πεφόβηντο, *Il.* φ', 206. Ordinairement alors la longue ou la diphthongue η et ει, se change en la brève ε; ex.: ἐνεπεπορπέατο, Hérod. 7, 77, de ἐμπορπάω; ἐκεκοσμέατο, Hérod. 9, 131; ὁρμέατο, *id.* 2, 218; 8, 25; ἀποκεκλέατο, *id.* 9, 50, pour ἀπεκέκλειντο, de ἀποκλείω; comme κεκλέαται, 2, 164; ἐμεμνέατο, 2, 104; συννενέαται, 2, 135; 4, 62; οἰκέαται, pour ᾤκηνται; εἰρέαται, Hérod. 7, 81, pour εἴρηνται. De même ἀκηχέαται, *Il.* ρ', 637 (où d'autres lisent ἀκηχέδατ'), et avec l'allongement de l'ε, ἀκαχείατο, *Il.* μ', 179, pour ἀκάχηνται.

C'est de la même manière que la terminaison —ανται du parfait se change en —έαται, ex.: ἀναπεπτέαται, Hérod. 9, 9, pour ἀναπέπτανται, de ἀναπετάω; ἐπεπειρέατο, *id.* 7, 125, pour ἐπεπείραντο, de πειράομαι, πεπείραμαι.

Remarque 1. On trouve aussi cette forme chez quelques auteurs attiques; ex.: τετάχαται, Thuc. 3, 13, ce que Mœris, p. 154, signale comme attique. ἐτετάχατο, *id.* 7, 4; διετετάχατο, *id.* 4, 31; ἐφθάραται, *id.* 3, 13; τετράφαται, Plat. *Republ.* 7, p. 533, B; ἀντιτετάχαται, Xénoph. *Anab.* 4, 8, 5 (2).

Remarque 2. Cette forme se rencontre dans quelques passages où il faut le singulier; ex.: παρεσκευάδατο, Hérod. 9, 100. Mais ces endroits sont suspects (3).

7. C'est ainsi que le ν à la trois. pers. du présent, de l'aoriste optatif passif et moyen, de l'imparfait passif et moyen, ainsi que du présent, se change en α dans quelques verbes.

1.° A l'optatif, très fréquemment, même chez les poètes attiques, ex.; πευθοίατο, *Od.* ά, 157; ἀποφεροίατο, Hérod. 7, 152; αἰσθανοίατο, Aristoph. *Pac.* 209; Eurip. *Hel.* 159; ἀντιδωρησαίατο (4).

2.° A l'imparfait: ἐπειρώατο, pour ἐπειρῶντο, Hérod. 1, 68; ἱδρύατο, *id.* 2, 182, παρετιθέατο, *id.* 119. La désinence —έατο a lieu alors même dans les verbes qui d'ailleurs font —οντο, —αντο, ex.: ἐβουλέατο, Hérod. 1, 4; ἀπεγραφέατο, *id.* 5, 29; 6, 25; ἐσινέατο, *id.* 7, 147; ἐγινέατο, 1, 67; ἀπενιζέατο, 2, 172; ὑπεδεκέατο, 4, 167. De même encore à l'aor. 2, ἀπικέατο, *id.* 1, 152 (ἀπίκατο, 4, 140, etc., est le plusque-parf. pour ἀπῖκντο, c.-à-d. ἀφιγμένοι ἦσαν, *supr.* n.° 5); ἐπυθέατο, 7, 172. De plus, ἐδυνέατο, 9, 103; ἠπιστέατο, 8, 5, 25; κατιστέατο, 8, 12, pour ἐδύναντο, etc. ἐκέατο, pour ἔκειντο, 8, 25.

---

(1) Buttm. *Gramm. compl.* p. 439.
(2) Greg. p. (229) 483. Fisch. II, p. 407 *sqq.* Maitt. p. 128 *sqq.*
(3) Wessel. *ad* Herod. p. 428, 45.
(4) Fisch. II, p. 418.

3.° Au présent : κέαται, δυνέαται, dans Hérodote (1). Des formes remarquables sont ἀγέαται et ἐκδιδόαται, pour ἄγονται et ἐκδίδονται, que donne le manuscrit de Florence, *ib.* 2, 47, 67. De même κηδέαται, pour κήδονται, Hérod. 1, 209.

8. Le pluriel de l'optatif des aoristes a ordinairement chez les poètes attiques, et même chez les prosateurs, la forme —εῖμεν, —εῖτε, —εῖεν, déjà même usitée chez Homère : πειρηθεῖμεν, *Od.* π', 305; διακρινθεῖτε, *Il.* γ', 102; ἐκσωθεῖμεν, Eurip. *Iphig. T.* 1025; *Hel.* 821; λυπηθεῖμεν, Eurip. *Helen.* 77; δυναθεῖεν, Xén. *Mem. Socr.* 4, 4, 19. *Cf.* §. 205, 6 [et non §. 206, 5. GL.]. Rien de plus rare que la trois. pers. plur. —είησαν, comme dans Xén. *Hist. gr.* 2, 4, 28, ἀποκλεισθείησαν; *Cyr.* 8, 1, 2, σωθείησαν; Thuc. 1, 38, ἐκπεμφθείησαν; *id.* 2, 43, σφαλείησαν; *id.* 3, 43, πεισθείησαν; *id.* 6. 84, γνωσθείησαν (2).

DIALECTES.

§. 205. 1. Dans les verbes en ω *pur*, il entre encore devant la terminaison —εαι un ε, que les prosateurs ioniens conservent invariable; ex. : διαιρέεαι, Hérod. 7, 47; φοβέεαι, 7, 52; εὐφρανέεαι, 4, 9; ἀποθανέεαι, 4, 63. Mais les Attiques contractent —έεαι, comme —εαι, en ῇ ou en εῖ. Homère contracte en ει les deux ε qui s'entre-choquent, comme μυθεῖαι, *Od.* θ', 180; νεῖαι, *Od.* λ', 113; μ', 141.

2. Hérodote rejette de même à l'imparfait et à l'impératif, l'ε qui précède la terminaison εο; ex. : αἰτέο, pour αἰτέεο, 1, 90; ἐξηγέο, 3, 72; 4, 9; 7, 234; φοβέο, 7, 50, 52; ἀπικνέο, 5, 24 (3). De même *Il.* ώ, 202, ἔκλε' ἐπ' ἀνθρώπους, pour ἔκλεεο; *Od.* δ', 810 *sq.*, οὔτι πάρος γε Πωλέ', ἐπεί, etc., pour ἐπωλέεο, de πωλέομαι. D'ailleurs, la désinence —εο, qui, dans le dialecte attique, se contracte en —ου, est par les Doriens, les Ioniens, et quelquefois par les poètes

---

(1) Maitt. p. 128, *sqq.* Fisch. II, p. 401.

(2) Dawes, *Misc. crit.* p. 243 *sq.*, mais qui rejette l'autre forme tout-à-fait sans raison. Brunck. *ad* Soph. *OEd. T.* 1046; *ad* Arist. *Ran.* 1448. Toup. *ad Suid.* t. I, p. 68. Thom. M. p. 153. Fisch. II, p. 422. Poppo, *Proleg. ad* Thuc. 1, p. 228, *ad* Xen. *Cyr.* p. XXXVIII.

(3) Sur l'accent, voy. Buttm. *Gramm. compl.* p. 501. [Voici le passage de ce grammairien : « L'intonation de cette élision, en vertu de laquelle l'ε restant garde l'accent, est fondée sur la nature même de la chose, et elle est prescrite par les grammairiens, tels qu'Eustathe *ad Odyss.* β', 202. Voy. aussi Schæf. *ad Schol.* Apollon. p. 176. Néanmoins on trouve souvent dans les manuscrits et les éditions μύθεαι, φόβεο; mais cela ne peut être qu'une négligence. »] GL.

attiques, contractée en —ευ; ex.: ἔπλευ, *Il.* ί, 54; π́, 29, etc.; μάχευ, Théocr. 1, 113; ἐκέλευ, 3, 11; ἀνέχευ, Hérod. 1, 206; βούλευ, 1, 85 (1); et de même φοβεῦ, Hérod. 1, 19. Dans la forme de l'impératif en —εο, les poètes allongent quelquefois l'ε par l'addition d'un ι, ex.: ἔρειο, *Il.* λ́, 610; σπεῖο, *Il.* κ́, 285, pour σπέο, c.-à-d. ἕπου; αἰδεῖο, *Il.* ώ, 503, pour αἴδεο; *Il.* φ́, 74 (2).

3. Au lieu de la termin. de la 1re pers. plur. —μεθα, les Eoliens disaient —μεθεν, ex.: τυπτόμεθεν.

4. A la seconde pers. du parf. pass., Homère supprime le σ, comme βέβληαι, *Il.* έ, 284; μέμνηαι, *Il.* φ́, 442. Voy. §. 203, 1.

5. Au lieu de —ην, 1er pers. sing. de l'aor. 2, on trouve —αν: ἐτύπαν, Théocr. 4, 53. A la première pers. plur. des aoristes, les Doriens disaient —ημες, au lieu de —ημεν; ex.: ἐκλίνθημες, Théocr. 7, 133. *Cf.* §. 200 [et non 199], 3°, p. 387. Sur la termin. —σκόμην, voy. §. 199, 1.

6. A la trois. pers. plur. des aoristes, les Eoliens et les Doriens disaient —εν pour —ησαν, ce qui arrivait aussi chez les anciens Ioniens: ἐφίληθεν, *Il.* β́, 668; Théocr. 7, 60; φάνεν, Pind. *Ol.* 10, 101; ἐκόρεσθεν, Aristoph. *Pac.* 1283, dans un hexamètre homérique (3). Eurip. *Hipp.* 1261, a même ἔκρυφθεν, forme qui d'ailleurs ne se présente absolument point dans la langue attique, et que ce poète n'a peut-être employée que par imitation du dialecte ionien dans la narration (4). Telle est encore la désinence attique —εῖεν pour —είησαν, à l'opt. de l'aor., §. 204, 8, p. 404. Dans un passage unique de l'*Il.* δ́, 146, on trouve avec la voyelle longue μιάνθην pour ἐμιάνθησαν, que les Scholies de Venise présentent comme une syncope de μιανθήτην.

7. L'infin. des aoristes dans la langue antique (celle d'Homère) était aussi en —ήμεναι, comme ἀριθμηθήμεναι, *Il.* β́, 124 (ἀριθμήμεναι, Tim. L. p. 8, de ἀρίθμημι); ὁμοιωθήμεναι, *Il.* ά, 187; μιγήμεναι, *Il.* ζ́, 161; ἀναβήμεναι, *Od.* ά, 210; ἀεικισθήμεναι, *Od.* σ́, 221 (5). Les Doriens accourcissaient cette

(1) Fisch. I, p. 116; II, p. 416.
(2) Brunck. *ad* Apoll. 111, 1035.
(3) Fisch. II, p. 337 *sq.* et 412.
(4) Valck. *ad* Eur. *Hipp.* *l. c.*
(5) Kœn. *ad* Greg. p. (143) 310. Fisch. II, p. 348, *sq.*

désinence en —ῆμεν, ex. : λασθῆμεν, pour λησθῆναι, Théocr. 2, 46. διακριθῆμεν, dans un traité entre les Lacédémoniens et les Argiens, rapporté par Thuc. 5, 79. ἀπολειφθῆμεν, Tim. L. p. 7; ἀφανισθῆμεν, *id.* p. 11; ἀντικαταχθῆμεν, *id.* p. 22; εὑρεθῆμεν, Archyt. *ap.* Diog. L. 8, 80; ἀποτραπῆμεν, Euryph. *ap.* Gale, p. 666; βουληθῆμεν, *ib.* p. 668; γεναθῆμεν, Archyt. *ib.* p. 674 (1); et d'une manière plus raccourcie encore —ῆν pour —ῆναι; ex. : στεφανώθην, pour στεφανωθῆναι (2), précisément comme τυπτέμεναι, τυπτέμεν, τύπτειν. On trouve aussi, à l'infinitif du parfait actif, les terminaisons —ῆμεν et —ῆν, dans les inscriptions; ex. : ἐπιτεθεωρήκην. Voy. §. 202 [et non 201. GL.], *Rem.* 1, p. 392.

Nota. Sur l'extension des finales contractes ou circonflexes, voy. §. 11, p. 60, 1°.

MOYEN.

§. 206. Au moyen, l'aor. 1 et le futur 2 ont seuls une forme spéciale de conjugaison. Le présent et l'imparfait se conjuguent absolument de même que le présent et l'imparfait passifs, le futur 1 de même que le présent, et l'aoriste 2 comme l'imparfait. Nous avons déjà présenté dans l'actif le prétendu parfait et plus-que-parfait moyen. Cependant le futur 1 et l'aoriste 2 ont dans le restant des modes quelques particularités pour lesquelles nous allons les donner ici en entier, avec l'aoriste 1 et le futur 2, dans le tableau suivant.

---

(1) Kœn. *ad* Greg. p. (143) 310. Valck. *ad* Theocr. 10. *Id.* p. 46. Maitt. p. 232.

(2) Kœn. *l. c.*

TABLEAU

DE LA CONJUGAISON

DES AORISTES

ET DES FUTURS MOYENS.

	INDICATIF.	IMPÉRATIF.
Aoriste 1.	ἐτυψάμην Sing. -άμην (-ασο, -αο), -ω (1), -ατο Duel. -άμεθον, -ασθον, ἄσθην Plur. -άμεθα, -ασθε, -αντο	τύψαι Sing. -αι, -άσθω Duel. -ασθον, -άσθων Plur. -ασθε, -άσθωσαν (2)
Aoriste 2.	ἐτυπόμην se conj. tout comme l'imparf. pass.	τυποῦ (-εσο, -έο) comme
Futur 1.	τύψομαι se conj. tout comme le prés. passif.	manque.
Futur 2.	τυποῦμαι Sing. -οῦμαι, -ῇ (-εῖ) (5), -εῖται Duel. -ούμεθον, εῖσθον, -εῖσθον Plur. -ούμεθα, -εῖσθε, -οῦνται	manque.

REMARQUES.

1. La forme —αο de la deux. pers. sing. aor. 1. moyen, se présente très fréquemment chez les auteurs doriens et ioniens, ex.: ἐγείναο, *Il.* έ, 880; ὑπελύσαο, *Il.* ά, 401; ἐθήκαο, Théocr. 29, 18. C'est ainsi que *Il.* ί, 641, on trouve dans quelques éditions ἐείσαο, au lieu duquel d'autres ont la forme contracte ἐείσω, comme ἐκρέμω, *Il.* ὁ, 18, pour ἐκρέμασο.

De cette même forme est résultée dans le dialecte syracusain, par le rejet de l'ο, la terminaison —α, comme φυσᾶντες, pour φυσάοντες, §. 202, 12°, *Rem.* [et non §. 201, 9. GL.] Cependant on n'en rencontre aucun autre exemple que dans le passage suspect de Théocrite, 4, 28, et dans la remarque du scholiaste sur ce passage (1).

Au lieu de la terminaison —άμην, le dialecte ionien avait aussi la forme —ασκόμην, ex.: δασσάσκετο, *Il.* ί, 333.

(1) Valck. *ad* Theocr. 10. *Id.* p. 84. *Cf.* Buttm. *Gr. compl.* p. 355, 10.

OPTATIF.	SUBJONCTIF.	INFINITIF.	PARTICIPE.
τυψαίμην S. -αίμην, -αιο, -αιτο D. -αίμεθον, -αισθον, αίσθην Pl. -αίμεθα, -αισθε, -αιντο (3)	τύψωμαι S. -ωμαι, (-ησαι, -ηαι), -ῃ, -ηται D. -ώμεθον, -ησθον, -ησθον Pl. -ώμεθα, -ησθε, -ωνται	τύψασθαι	τυψάμενος -άμενος, -αμένη, -άμενον
τυποίμην, etc. (3) au présent	τύπωμαι du passif.	τυπέσθαι	τυπόμενος.
τυψοίμην, etc. (3) comme l'opt. prés. passif.	manque.	τύψεσθαι	τυψόμενος, -όμενος, -ομένη, -όμενον.
τυποίμην S. οίμην, -οῖο, -οῖτο D. -οίμεθον, -οῖσθον, -οίσθην Pl. -οίμεθα, -οῖσθε, -οῖντο	manque.	τυπεῖσθαι	τυπούμενος -ούμενος, -ουμένη, -ούμενον.

2. La désinence —άσθωσαν faisait aussi —άσθων, ex. : λεξάσθων, *Il.* ί, 67 : *cf.* §. 203, 4 [et non 3. GL.].

3. A la 3ᵉ pers. plur. opt. aor. 1. moy. il y a aussi —αίατο, pour —αιντο, chez les Ioniens et fort souvent chez les poètes attiques, ex. : ἀρησαίατο, *Od.* ά, 164 ; ἀνακτησαίατο, τισαίατο, Herod. 3, 75 ; ἐκσωσαίατο, Æsch. *Pers.* 360 ; δεξαίατο, Soph. *Œd. Col.* 44 ; ἐργασαίατο, Aristoph. *Lys.* 42. De même encore à l'opt. aor. 2 moy. γενοίατο, *Il.* β', 340 ; πυθοίατο, Soph. *Œd. Col.* 962. Au futur ὀψοίατο, γνωσοίατο, *id. Œd. T.* 1274. *Cf.* §. 204, 7, 1.° (1).

4. La trois. pers. du duel aor. 2 moy. est quelquefois chez les Doriens en —αν pour —ην, comme : κτησάσθαν, Pind. *Ol.* 9, 70 ; ἐξικέσθαν, *Nem.* 10, 119.

La trois. pers. plur. aor. 2 moy. est chez les Ioniens souvent en

(1) Fisch. II, p. 418 *sq.*

—ίατο, pour —οντο, comme à l'imparf. §. 204, [7] 2.°, ex.: περιεβαλέατο, Hérod. 6, 25; ἐπυθέατο, 7, 172; ἐγενέατο, 1, 214; 2, 166 (1).

5. Nous avons averti plus haut que cette forme du futur résulte de la contraction. A la deux. pers. Hérodote dit aussi ἀποθανέεαι, εὐφρανέεαι. Voy. §. 205, 1. Les Doriens pour —οῦμαι, disaient —εῦμαι, ex.: μαθεῦμαι, Théocr. 2, 60; βασεῦμαι, βασεῦνται, 2, 8; 4, 26; aussi *Od.* χ', 103, ἀμφιβαλεῦμαι. A la trois. pers. ils se servaient aussi de l'η pour ει, ex.: καρπευσῆται, ἐργαξῆται, ἐσσῆται. *Cf.* §. 203 [et non §. 202. GL.], 2 (2).

DES VERBES EN —μι.

§. 207. Le nombre des verbes en —μι est fort restreint dans le dialecte attique ainsi que dans la langue commune, et encore dans ce petit nombre, il n'y en a proprement que quatre, dont la conjugaison soit complète, ce sont τίθημι, ἵημι, ἵστημι (φημί), δίδωμι. Les uns reviennent à une conjug. particulière, qui s'écarte sous beaucoup de rapports de celle des verbes déjà cités: tels sont εἰμί, εἶμι; d'autres, qui, comme tous les verbes en —υμι, ne se présentent qu'au présent et à l'imparfait, forment le reste de leurs temps sur le radical. De sorte qu'il y a dans ce mode de conjugaison incomparablement plus d'anomalies que dans celle des verbes en —ω, —έω, vu que l'on range à tort dans la classe des verbes en —μι, des formes telles que ἧμαι (parf. pass. de ἕω), οἶδα, etc.

C'était dans les dialectes éolien et dorien, que ces verbes étaient le plus usités, et l'on rencontre même chez les auteurs qui ont écrit dans ces dialectes un grand nombre de verbes employés avec la forme en —μι, quoiqu'ils aient d'ailleurs les formes en —έω, —άω; ex.: νίκημι, Théocr. 6, 46; 7, 40; ποθόρημι, *id.* 6, 22; ὀρήμεθα, Tim. L. p. 7; φίλημι, Sappho, dans Athénée, p. 697; φορήμεθα, de φόρημι, Alcée, dans Héraclide de Pont, p. 13, ed. Schow.; κάλημι, dans l'ode de Sappho, conservée par Denys d'Halicarnasse (3). On rencontre aussi chez les anciens poètes ioniens les mêmes formes, du moins dans des temps uni-

(1) Fisch. II, p. 436.
(2) Kœn. *ad* Gregor. p. (127 *sq.*), 276 *sqq.* Fisch. II, p. 428.
(3) Fisch. II, p. 440.

ques, comme αἴνημι, Hésiod. Ἔργ. 683; αἴτημι, Pind. *fr.* p. 632, Bœckh.; δάμνημι, *Il.* έ, 893, d'où δάμνησι, *ib.* 746, etc.; γηράντεσσι de γηράς, γήρημι, Hésiod. Ἔργ. 188; *Il.* ρ́, 197, tandis que l'on n'emploie ailleurs que αἰνέω, γηράω. De là vient aussi la forme de la troisième pers. —ησι, pour —ει, ex. : παμφαίνησι, *Il.* έ, 6 (ce qui ne peut être là le subjonctif, puisque ce verbe se rapporte à un sujet unique et déterminé; mais d'autres formes, comme ὅς τ' ἐκτάμνησι, *Il.* γ́, 62, sont tout au plus de cette espèce), au lieu de —φαίνει, venant de φαίνημι, θάλπησι, Bacchyl. *in Anal.* t. I, p. 151, XI. De même ἀνέχησι, φέρησι, βρίθησι, *Od.* τ́, 111, 112, à cause de τίκτει, παρέχει qui suivent, paraissent être des troisièmes personnes formées à la manière des verbes en —μι (comme on la retrouve encore dans plusieurs MSS. de Platon, *Rep.* 2, p. 363, B, ed. Bekker); mais ce peuvent être aussi des subjonctifs, parce que ὅστε, du vers 109, ne se rapporte pas à un roi déterminé. En outre, d'autres parties isolées des verbes barytons et circonflexes passent à la conjug. en —μι, comme l'imparf. ἀπειλήτην, §. 201 [et non §. 199. GL.], 6; la forme subjonctive ἵκωμι, §. 201, 8; l'infin. φιλήμεναι, etc., §. 201, 10; les parfaits syncopés τέθναμεν, τέθναθι, §. 198, 3; et les participes en —εις pour —ων, §. 201, 12 (1); car alors la conjugaison de l'aor. passif se règle encore tout-à-fait sur la conjugaison en —μι. On trouve aussi dans l'ancien attique plus de pareilles formes en —μι, comme ἐκπλήγνυσθαι, ἀπεφράγνυσαν, Thuc. 4, 125; 7, 74.

Il est beaucoup de verbes dans l'ancien langage, dont l'aor. 2 prend la forme en —μι, comme ἔκτα, οὖτα, βιούς, ἐπιπλώς, καταβρώς, φθάς, dont les présents ne sont que κτείνω (ἔκτανον), οὐτάω, βιόω, πλέω, ion. πλώω, βιβρώσκω, φθάνω, surtout avec la syncope, comme ἐβλήμην de βάλλω, ἔπτην (aussi attique), de πέτομαι, et il y a non-seulement dans le langage ancien, mais encore dans l'attique, beaucoup de formes passives, qui viennent de verbes en —μι, comme ἔραμαι, formé d'après ἔρημι, ἄγαμαι, μάρναμαι, δύναμαι (2).

---

(1) Et non pas §. 201, 9, comme le porte le texte qui a ici plusieurs faux renvois. — Voy. Kœn. *et* Bast. *ad* Greg. p. 620, ed. Schæf. et Buttm. *Ausf. Gr.* p. 515. GL.

(2) Eustath. *ad Il.* p. 805, 30; 1269, 7. *Gazette littér. d'Iéna*, 1809, n.° 245, p. 139.

Ces formes en —μι sont donc proprement d'origine éolienne, ou plutôt on les doit à l'ancienne langue grecque, dont Homère et Hésiode se servaient encore, et dans laquelle les dialectes étaient plus confondus qu'ils ne l'ont été par la suite. Les dialectes ionien et attique, qui ne prirent que plus tard une forme déterminée, conservèrent quelques-uns de ces verbes en —μι, par exemple ceux qu'on a cités plus haut, ainsi que ceux en —υμι, à la place desquels ils n'emploient que très rarement les formes en —ύω. Mais le dialecte éolien, qui a le plus conservé de l'ancien langage, a continué d'employer cette forme.

Historiquement parlant, les verbes en —μι doivent donc être d'une antiquité au moins égale à celles des verbes en —ω, et avoir été d'un usage beaucoup plus étendu que dans les écrits qui nous sont parvenus : mais la *grammaire* ne considère que l'analogie par laquelle ils se rattachent aux verbe en —άω, —έω et —όω, et en dérivent. τίθημι paraît même avoir la forme simple, *Il.* ά, 291, προθέουσι, pour προτιθέασι. Ainsi :

1. L'ω des verbes *purs* se change en —μι, et les voyelles brèves α, ε, ο, qui précèdent l'ω, se changent en les longues η, ω ;

2. Ils ajoutent la plupart une syllabe en tête, par *réduplication*. Cette réduplication consiste à faire précéder le verbe d'un ι, devant lequel, lorsque le verbe commence par une consonne, on répète cette même consonne, ou bien sa correspondante, ex. : θέω, fut. θήσω, τίθημι (et non θίθημι, §. 36) ; δόω, fut. δώσω, parf. δέδωκα, δίδωμι. Encore cette réduplication n'a-t-elle pas lieu dans les verbes dont la forme primitive avait plus de deux syllabes, comme dans δείκνυμι de δεικνύω, ζεύγνυμι de ζευγνύω, ὄνημι de ὀνέω, et différents autres, tels que φημί de φάω.

Lorsque le verbe commence par une voyelle ou par πτ, στ, alors on se borne à placer devant un ι avec l'*esprit rude*, ex. : ἕω, fut. ἥσω, ἵημι ; πτάω, ἵπτημι ; στάω (fut. στήσω, aor. ἔστησα), ἵστημι.

Quelques verbes, commençant par des voyelles, redoublent la première syllabe, comme dans ce qu'on appelle la *réduplication attique* (§. 168, *Rem.* 2) ; ex. : ἀλάλημαι, ἀκάχημι, de ἀλάομαι, ἀχέω.

Dans quelques-uns, les voyelles initiales ε et ι, devien-

nent longues par leur changement en la diphthongue ει, comme ἕω, εἱμί, ἴω, εἶμι. Cependant ει dans εἰμί paraît resulter de l'ancienne manière d'écrire εε pour η, ou bien de la permutation de ει et η, comme dans τέθεικα, et dans εἰμί de ἠμί, d'où vient encore ἦν.

FORMATION DES TEMPS.

§. 208. 1. Au *présent* du pass. et du moy. la terminaison du prés. act. —μι se change en —μαι, et la voyelle longue qui précède, redevient la voyelle brève primitive: τίθημι, τίθεμαι (de θέω), ἵστημι, ἵσταμαι (de στάω), δίδωμι, δίδομαι (de δόω).

2. A l'*imparfait* actif, la termin. —μι du présent se change en —ν, ex.: τίθημι, ἐτίθην, ἵημι, ἵην, ἵστημι, ἵστην, φημί, ἔφην, δίδωμι, ἐδίδων, δείκνυμι, ἐδείκνυν, εἰμί (ἠμί), ἦν.

L'*imparfait* passif et moyen fait —μην au lieu de —ν, de même que l'imparf. pass. et moy. des verbes en —ω; et il change la voyelle longue qui précède la termin. en sa brève primitive correspondante, de sorte que les présents passif et moyen semblent lui servir de base, en changeant —μαι en —μην: ἐτίθην, τίθεμαι, ἐτιθέμην; ἵστην, ἵσταμαι, ἱστάμην; ἐδίδων, δίδομαι, ἐδιδόμην.

3. De même que l'*aoriste* 2 des verbes en —ω, à l'act. et au moy., prend exactement la terminaison de l'imparfait, mais en rendant brève la syllabe radicale, de même l'aor. 2 des verbes en —μι, à l'actif et au moyen, est tout-à-fait semblable à l'imparf. act. et moyen, si ce n'est que le rejet de la réduplication tient lieu de la brève, qu'il faudrait substituer à une longue. Les verbes qui commencent par des consonnes, et ceux dont la réduplication consiste dans un ι aspiré, prennent l'*augment syllabique*. Imparf. act. ἐτίθην; aor. 2 act. ἔθην: imparf. pass. et moy. ἐτιθέμην; aor. 2 moy. ἐθέμην: imparf. act. ἐδίδων; aor. 2 act. ἔδων; imparf. pass. et moy. ἐδιδόμην; aor. 2 moy. ἐδόμην: imparf. act. ἵστην; aor. 2 act. ἔστην; imparf. pass. et moy. ἱστάμην; aor. 2 moy. ἐστάμην.

4. Le *futur* n'est que d'une seule espèce, et se dérive régulièrement de la forme primitive du verbe, ex. : τίθημι de θέω, θήσω; ἵστημι de στάω, στήσω; δίδωμι de δόω, δώσω; ἵημι de ἕω, ἥσω; ἕννυμι de ἕω, ἕσω; φημί de φάω, φήσω. Il s'ensuit que le futur moyen se forme comme celui des verbes en —ω : θήσομαι, στήσομαι, δώσομαι, ἥσομαι, etc.

5. L'*aoriste* 1 actif, dans la plupart des verbes, s'écarte essentiellement de la formation de l'aor. 1 des verbes en —ω. Car, tandis que ceux-ci conservent le σ du futur, ceux en —μι le changent le plus souvent en κ, ex. : θήσω, ἔθηκα; ἥσω, ἧκα; δώσω, ἔδωκα. Il semble que dans Théocrite, 27, 21, on doive lire δώσει pour δώσῃ (venant de ἔδωσα pour ἔδωκα), leçon que Fischer, II, p. 253, préfère, et que Schæfer (1) a admise, de même qu'on lit dans Hérodote, 6, 133, ὅκως — δώσουσι, pour δώσωσι. Seulement ἵστημι et φημί s'écartent de cette exception, et font ἔστησα, ἔφησα. Peut-être ces formes en —κα ont été originairement des parfaits, mais qu'on a plus tard employés comme aor., alors qu'on introduisit pour le parfait une forme particulière (2). Les formes d'aor. en —κα n'ont pas en outre les autres modes, qui n'appartiennent qu'aux formes en —σα. Toutefois cet aoriste, par l'addition de la syllabe —μην, forme l'aor. 1 moy. ἐθηκάμην, ἡκάμην, ἐδωκάμην.

6. Le *parfait* (3) se forme régulièrement comme dans les verbes en —ω, si ce n'est que les verbes, dont les parfaits seraient consonnants avec l'aor. 1, prennent ει au lieu de η, δώσω, δέδωκα, mais θήσω, τέθεικα, ἥσω, εἷκα. Cet emploi de ει pour η doit être béotien. Il faut encore remarquer dans ἵστημι, qu'au parf. l'augment ε, qui tient lieu de la réduplication ι, prend l'*esprit rude*, et y joint un ι au plus-que-parfait, ἕστηκα, εἱστήκειν. Cependant le plus-que-parf. a souvent aussi un simple augment, comme συνεστήκει, Xén. *Cyr*. 6, 1, 54; περιεστήκει, Thuc. 6, 61; ἀνεστήκει, Arist. *Plut*. 738, etc. Voy. §. 164, *Rem*. 1.

Du parf. actif on forme le *parfait passif*, d'après les

---

(1) *Vid. adnott. ad loc. et* Kiessling. GL.

(2) Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 238.

(3) Le parfait impératif, qu'on fait figurer dans le tableau ci-après, n'existe pas. Blomfield.

mêmes règles que l'on suit dans les verbes en —ω, si ce n'est que ἵστημι et δίδωμι prennent la voyelle brève au lieu de la longue, ἕστηκα, ἕσταμαι, δέδωκα, δέδομαι, ce qui dans τίθημι, ἵημι, n'arrive qu'à l'aor. 1 : τέθειται, εἶται, aor. 1, ἐτέθην, ἀφ-έθην.

Des parf. act. et pass. viennent les *plus-que-p. act. et pass.*, comme dans les verbes en —ω : τέθεικα, ἐτεθείκειν; τέθειμαι, ἐτεθείμην.

7. L'*aoriste* 1 *passif* des verbes en —μι est avec le parfait dans le même rapport que dans les verbes en —ω. Ainsi l'on forme de ἕσταμαι, ἕσταται, l'aor. 1 ἐστάθην; δέδομαι, δέδοται, ἐδόθην. Dans τίθημι et ἵημι, la diphthongue ει du parf. se change en la voyelle brève ε : τέθειμαι, τέθειται, ἐτέθην (au lieu de ἐτέθην, d'après le §. 37); ἀφεῖμαι, ἀφεῖται, ἀφέθην.

De la seconde pers. du parf. passif vient le *futur* 3.e *pass.* τέθεισαι, τεθείσομαι, ἕσταται, ἑστάσομαι, etc.; et de l'aor. 1 pass. le *futur* 1er, ἐτέθην, τεθήσομαι; ἀφέθην, ἀφεθήσομαι; ἐδόθην, δοθήσομαι.

CONJUGAISON EN —μι.

§. 209. 1. La différence principale, qui distingue cette forme de conjugaison de celle qui précède, consiste dans les syllabes finales

—μι à la première pers. du prés. sing.
—σι à la troisième pers. du prés. sing.
—θι à la seconde pers. de l'impérat. sing.
—σαν à la troisième pers. de l'imparf. plur.

Nota. La terminaison —θι de l'impérat. aor. 2, se change plus ordinairement en ς.

2. Ici il faut remarquer de plus, qu'à toutes les personnes du duel et du pluriel, au présent, à l'imparfait, à l'aor. 2 de l'indicatif, mais non pas au subjonctif, la voyelle brève de la forme primitive revient, tandis qu'au singulier la voyelle longue occupe sa place; ainsi ε dans τίθημι, α dans ἵστημι et φημί, ο dans δίδωμι. Il n'en faut excepter que l'aor. 2 de ἵστημι, ἔστην, qui conserve partout l'η, et quelques verbes particuliers, comme ἄημι, pass. ἄηται,

imparf. ἄητο, ἀκάχημαι, δίζημαι, etc. Devant la termin. de la trois. pers. plur. —σι, qui paraît résulter de —τι (§. 195, *Rem.*), ou bien la voyelle brève devient longue après le rejet du ν devant la désinence, cas dans lequel on fait de ε, εῖ; de ο, οῦ; et de α et υ brefs, un α et un υ longs, τιθέντι, τιθεῖσι, διδόντι, διδοῦσι, ἱστάντι, ἱστᾶσι, ζευγνύντι, ζευγνῦσι; ou bien le ν se change en α devant la désinence d'après un mécanisme qu'on ne s'est pas encore expliqué, τιθέασι, διδόασι, ζευγνύασι.

Dans ces verbes les terminaisons —σαι et —σο du prés. pass., de l'imparf. pass. et de l'impérat. pass., sont encore très usitées, terminaisons qui plus haut ont été indiquées comme base de la forme ordinaire dans les verbes en —ω, ex.: τίθεσαι, Platon, *Cratyl.* p. 386, B; τίθεσο, Aristoph. *Pac.* 1039; ἵστασαι, *Il.* κ, 279; ἵστασο, Eurip. *Alc.* 1122; *Phœn.* 40; ἵετο, Aristoph. *Vesp.* 421.

3. L'*optatif*, dans les temps en —ημι, —ην, de même qu'à l'aor. pass. des verbes en —ω, se termine toujours en —ην, et l'on place devant cette terminaison la voyelle du radical, suivie d'un ι; ainsi τιθείην, θείην, ἱσταίην, σταίην, διδοίην, δοίην. Au passif et au moyen la termin. est —μην avec les mêmes diphthongues en avant, τιθείμην, θείμην; ἱσταίμην, διδοίμην, δοίμην. Les verbes en —υμι n'ont ordinairement d'eux-mêmes aucun optatif; ils n'ont que celui qu'ils tirent de leur primitif; ex.: δεικνύοι, ζευγνύοι. Cependant il y a dans Platon, *Phædon.* p. 118, A, ὅτι ψύχοιτό τε καὶ πήγνυτο (πηγνῦτο, πηγνυῖτο), par analogie avec λελῦτο, *Od.* σ', 237. Ainsi δαινῦτο, *Il.* ώ, 665, paraît être l'optatif de δαίνυμι (d'où δαίνυ, *Il.* ί, 70, *Od.* γ', 309) (1).

4. Le *subjonctif*, dans toutes les personnes où la conjugaison ordinaire fait η, prend la voyelle longue du prés. indic.; ex.: τιθῶ, τιθῇς, τιθῇ, τιθῆτον, τιθῆτε; ἱστῶ, ἱστῇς, ἱστῇ, ἱστῆτον, ἱστῆτε; διδῶ, διδῷς, διδῷ, διδῶτον, διδῶτε, etc. La forme —υμι paraît aussi avoir un *subjonctif*. Platon, *Phædon.* p. 77, B, ὅπως μὴ διασκεδάννυται ἡ ψυχή, καί — τοῦτο τέλος ᾖ (où l'on devrait écrire διασκεδαννῦται). De même *ibid.* p. 77, E, δεδιέναι, μὴ ὁ ἄνεμος αὐτὴν διασκεδάννυσιν; et *ibid.* p. 70, A, Stobée, ainsi qu'un MST. dans Bekker, ont ἀπόλλυται (ἀπολλῦται) pour ἀπολλύηται. Alors la leçon de

---

(1) *Cf.* Clarke *ad Od.* σ', 237. Buttm. *Gr. compl.* p. 539 *sq.*

la seconde édit. de Bâle, dans le *Gorgias* de Platon, p. 47, ἀποκτίννυμεν, ὅταν ἀποκτίννυμεν (—κτιννῦμεν), ne serait pas fautive, puisque du moins elle est mieux fondée sur la syntaxe, que εἴ τινα ἀποκτ.

5. L'*infinitif* est 1.° à l'actif toujours —ναι, au présent avec la voyelle du radical brève, τιθέναι, ἱέναι, ἱστάναι, φάναι, διδόναι, ζευγνύναι; à l'aor. 2, avec une diphthongue ou une voyelle longue, εἶ pour ε, η pour α, οῦ pour ο, θεῖναι, εἶναι, στῆναι, δοῦναι; 2.° au passif et au moyen, il est en —σθαι avec la voyelle brève, τίθεσθαι, θέσθαι, ἵστασθαι, δίδοσθαι, δόσθαι.

6. Pour les *participes*, 1.° à l'actif la forme —νς sert de base, τιθένς, neutr. τιθέν, gén. τιθέντος; (δι)δόνς, neutr. διδόν, comme ἀποδιδόν, Plat. *Rep.* 6, p. 508, D; gén. διδόντος, etc. Par le retranchement du ν (voy. §. 39) la syllabe finale devint longue, parce qu'alors de ε on fit ει, de ο, ου, de l'α et de l'υ brefs, on fit α et υ longs : τιθείς, τιθεῖσα; διδούς, διδοῦσα; στάς, στᾶσα; δεικνύς, δεικνῦσα. 2.° La terminaison du participe passif et moyen est —μενος, avec la voyelle qui précède brève, τιθέμενος, θέμενος, ἱστάμενος, διδόμενος.

	INDICATIF.	IMPÉRATIF.	OPTATIF.
Présent.	τίθ-ημι, ἵστ-ημι, δίδ-ωμι, ζεύγν-υμι S. -ημι, -ης, -ησι (1) -ωμι, -ως, -ωσι -ῡμι, -υς, -υσι D. -ετον, -ετον -ατον, -ατον -οτον, -οτον, -ῠτον, -υτον P. -εμεν, -ετε, -εῖσι -έασι(ν) (2) -αμεν, -ατε, -ᾶσι -ομεν, -οτε, -οῦσι -όασι(ν) -ῠμεν, -υτε, -ῦσι -ύασι (ν)	τίθ-ετι, ἵστ-αθι, δίδ-οθι, ζεύγν-υθι S. -ετι (εθι) (5), -έτω -αθι, -άτω -οθι, -ότω -υθι, -ύτω D. -ετον, -έτων -ατον, -άτων -οτον, -ότων -υτον, -ύτων P. -ετε, -έτωσαν -ατε, -άτωσαν -οτε, -ότωσαν -υτε, -ύτωσαν	τιθ-είην, ἱστ-αίην, διδ-οίην (-ύοιμι) S. -είην, -είης, -είη -αίην, -αίης, -αίη -οίην, -οίης, -οίη D. -είητον, -ειήτην -αίητον, -αιήτην -οίητον, -οιήτην P. -είημεν, -είητε, -είησαν -εῖεν -αίημεν, -αίητε, -αίησαν -αῖεν -οίημεν, -οίητε, -οίησαν -οῖεν
Imparfait.	ἐτίθ-ην, ἵστ-ην, ἐδίδ-ων, ἐζεύγν-υν S. -ην, -ης, -η (1) - - - - -ων, -ως, -ω -υν, -υς, -υ D. -ετον, -έτην -ατον, -άτην -οτον, -ότην -υτον, -ύτην P. -εμεν, -ετε, -εσαν -αμεν, -ατε, -ασαν -ομεν, -οτε, -οσαν -υμεν, -υτε, -υσαν		
Parfait.	τέθεικα, ἕστηκα, δέδωκα } -ας, -ε, etc. (3)	τέθεικε, ἕστηκε, δέδωκε } comme τέτυφε	τεθείκ, ἑστήκ, δεδώκ } οιμι, comme τετύφοιμι.
Plusqp.	ἐτεθείκειν εἱστήκειν ἐδεδώκειν		
Aor. 1.	ἔθηκα, ἔστησα, ἔδωκα } -ας, -ε (ν), etc. (4)	du seul ἔστησα, (§. 206, 5*) στῆσον, -άτω -ατον, -άτων -ατε, -άτωσαν	du seul ἔστησα, στήσαιμι, comme τύψαιμι
Aoriste 2.	ἔθην, ἔστην, ἔδων } comme l'imparf. exc. ἔστην -ην, -ης, -η -ητον, -ήτην -ημεν, -ητε, -ησαν	[θέτι] θές, στῆθι, [δόθι] δός (5) [-έτι] -ές, -έτω -ῆθι, -ήτω [-όθι] -ός, -ότω D. -ετον, -έτων, etc. P. -ετε, -έτωσαν	θείην, σταίην, δοίην } comme au présent (6)
Futur.	θήσω, στήσω, δώσω } comme τύψω.		

Nota. ἵημι se conjugue sur τίθημι, φημί sur ἵστημι. §. 209, II.

* M. Matthiæ renvoie au §. 204, qui n'a ici aucun rapport. GL.

SUBJONCTIF.	INFINITIF.	PARTICIPE.
τιθ-ῶ, ἱστ-ῶ, διδ-ῶ Sing. -ῶ, -ῇς, -ῇ -ῶ, -ῇς, -ῇ -ῶ, -ῷς, -ῷ Duel. -ῆτον, -ῆτον - - - -ῶτον, -ῶτον Plur. -ῶμεν, -ῆτε, -ῶσι - - - - -ῶμεν, -ῶτε, -ῶσι	τιθ-έναι ἱστ-άναι διδ-όναι ζευγν-ύναι	τιθ-είς, -εῖσα, -έν ἱστ-άς, -ᾶσα, -άν διδ-ούς, -οῦσα, -όν ζευγν-ύς, -ῦσα, -ύν
τεθείκ ἑστήκ } -ω, comme τετύφω δεδώκ	τεθεικ- ἑστηκ- } έναι δεδωκ-	τεθεικ- ἑστηκ- } ώς, υῖα, ός δεδωκ-
du seul ἕστησα, στήσω, -ῃς, comme τύψω	στῆσαι	στήσας, -ασα, -αν
θῶ στῶ } comme au présent. δῶ	θεῖναι στῆναι δοῦναι	θείς, -εῖσα, -έν στάς, -ᾶσα, -άν δούς, -οῦσα, -όν

REMARQUES.

210. 1. Au présent et à l'imparfait sing. on rencontre souvent chez les Ioniens et les Doriens la forme —έω, —άω, —όω, avec la réduplication, ex. : τιθεῖς, Pind. *Pyth.* 8, 14; ἐπιτιθεῖς, Hérod. 5, 95; προτιθεῖς, *id.* 1, 133; ἐπιτιθεῖ, *id.* 7, 35; ἱστᾷ, *id.* 4, 103; διδοῖς, *Il.* ί, 164; διδοῖ, Hésiod. Ἔργ. 279; Hérod. 4, 163; Pind. *Pyth.* 4, 472. Imparf. ἐτίθει, *Od.* έ, 196; Hérod. 6, 69; Xén. *Cyrop.* 4, 1, 24; 8, 2, 26; ἀνίστη, Hérod. 1, 196; ἐδίδους, Démosth. p. 914; ἐδίδου, Hérod. 1, 163; 3, 50; Xén. *Cyrop.* 7, 5, 35; 8, 2, 17; ἐδίδουν, trois. pers. plur. Hésiod. Ἔργ. 138; ἵει, Hérod. 4, 28; μεθίει, Eur. *Bacch.* 1071 (1). ἵστημι se conjugue ordinairement sur la conjugaison en —μι, les autres seulement au sing., d'après la forme contracte. Les verbes en —υμι, au présent et à l'imparfait, se conjugaient le plus souvent sur la forme en —μι chez les Attiques, rarement sur la forme en —ύω, ex. : Thuc. 5, 19, 24, ὤμνουν (2).

Remarque. Il est très douteux que la forme contracte au présent soit usitée aussi chez les Attiques. Brunck admet τιθεῖς, ἱεῖς, dans beaucoup de passages, comme Soph. *Phil.* 992, *Antig,* 403, Aristoph. *Lysistr.* 895, etc. (3), et nomme τίθης, ἵης, la forme commune. Au contraire, Porson *ad* Eurip. *Or.* 141, prétend que τίθης, ἵης, sont les seules formes attiques, et que τιθεῖς, ἱεῖς sont des barbarismes. L'un des motifs allégués par Porson, savoir que les Attiques n'ont pas pu dire τιθεῖς, parce qu'ils n'ont pas dit τιθοῦμεν, τιθεῖτε, pour trop prouver ne prouve rien, puisque par la même raison il faudrait bannir du dialecte ionien τιθεῖς, car il n'emploie pas davantage τιθοῦμεν, τιθεῖτε. Mais ce qui est plus décisif, c'est que chez les Attiques on rencontre toujours τίθησι, jamais τιθεῖ (excepté dans Eurip. *Cycl.* 526, où encore la syntaxe exige τιθῇ), parce que les copistes ne pouvaient le changer, du moins chez les poètes, à cause de la mesure. On peut ajouter que, s'ils avaient dit τιθεῖς, τιθεῖ, ils auraient dit aussi ἱστᾷς, ἱστᾷ, διδοῖς, διδοῖ, puisque l'analogie est toujours soigneusement observée dans les verbes en —μι. Mais comme ces formes ne se trouvent jamais chez eux, dès-lors celles en —εῖς, —εῖ, sont encore plus douteuses. Aussi dans beaucoup de passages des écrivains attiques, où l'on rencontre la forme contracte, l'accent est placé de telle sorte dans les anciennes éditions et les manuscrits, qu'il peut convenir à τίθης, et non à τιθεῖς, par ex. τίθεις, ἵεις, et il semble à cause de cela que ει résulte de la prononciation moderne de l'η (4).

2. A la trois. pers. plur. les Attiques emploient la forme —ασι (avec α long; voy. Arist. *Eccl.* 843, *Vesp.* 715), qui se rencontre déjà

(1) Fisch. II, p. 442, 478.

(2) Brunck. *ad* Arist. *Av.* 520. Fisch. II, p. 458. Porson. *ad* Eur. *Med.* 744 *c. n.* Schæf. Elmsl. *ad Med.* 729. Au lieu de ἀπολλύουσι, Thuc. 4, 25, il vaut mieux lire —ύασι, comme 8, 10, 42.

(3) Brunck. *ad* Soph. *Ph. l. c. OEd. T.* 628. Aristoph. *l. c.* Musgr. *ad* Eurip. *Herc. f.* 710.

(4) *Cf.* Herm. *ad* Soph. *Phil.* 980.

fréquemment chez les Ioniens, et pour cela s'appelle ionienne, ex.: τιθέασι, Hérod. 4, 23; 5, 8; Thuc. 2, 34; Aristoph. *Vesp.* 564; διδόασι, Hérod. 1, 93; Thuc. 1, 42, etc. Dans les verbes en —υμι, on donne —ύασι comme la forme du nouvel attique, et —ῦσι (tel que δεικνῦσιν, Platon *Rep.* 7, *in.*; ἀπολλῦσι, *Leg.* 4, p. 706, C) comme forme de l'ancien attique (1). Cependant la majorité des manuscrits donne ἀποκτιννύασι, dans Plat. *Gorg.* p. 466, B, C; ἱᾶσι, *id. Rep.* 8, p. 560, C; Thuc. 6, 86; Xénoph. *Memor.* S. 2, 1, 33 (contracté de ἱέασι, contraction qui n'a lieu que lorsqu'une voyelle, et non pas une consonne, se trouve devant, comme dans Πειραιᾶ, mais non dans βασιλέα) (2). On trouve déjà l'autre forme —εῖσι dans Hésiode, *Theogon.* 875: ἀεῖσι, de ἄημι. Hérodote, 5, 71, a aussi ἱστέασι, venant de ἵστημι.

L'origine de la terminaison —ασι n'a pas encore été suffisamment expliquée. Peut-être l'α est résulté de ν, τιθένσι, τιθέασι, comme §. 204, 7 [et non §. 203, 6. GL.]; mais, à cause de la ressemblance qui existe entre cette forme du présent —ασι et la trois. pers. plur. parf., même dans la dérivation, on a fait long l'α bref.

3. La forme ἕστακα, qui figure dans les grammaires ordinaires, ne se trouve que chez des écrivains plus récents, et dans une signification *transitive*, comme dans Eschine le socratique, *Axiochus*, 18 (3). La forme dorienne ἕστακα, avec ᾶ long, est différente, ex.: Pind. *Pyth.* 8, 100, παρέστᾱκε. Sur les formes ἕσταμεν, etc., voy. §. 198, 3, p. 381.

On prenait aussi pour base un présent formé du parfait, et l'on en déduisait un futur ἑστήξω et ἑστήξομαι, Plat. *Rep.* 9, p. 587, B; *Symp.* p. 220, D; Eurip. *Iph. A.* 675. *Cf.* §. 188, *Rem.* 2, p. 355.

4. L'aor. 1 en —κα ne se présente guère qu'au sing. et à la trois. pers. plur. chez les bons écrivains. Eurip., *Cycl.* 296, a ἐδώκαμεν; ἐθήκαμεν, Xén. *Mem. S.* 4, 2, 15. Aux autres personnes et au pluriel, l'aor. 2 est plus usité, tandis qu'on le rencontre à peine au singulier. Au contraire, ἔστησα et ἔστην s'emploient également, mais dans des significations différentes. Voy. §. 208, 6 [et non §. 206. GL.].

5. A l'impérat. prés. deux. pers. la forme contracte est aussi très fréquente dans τίθημι, ἵημι, δίδωμι. On trouve τίθει; Æschyl. *Agam.* 931; *S. ad Th.* 203; Arist. *Ran.* 1316; Thuc. 6, 14; Xén. *Cyrop.* 5, 3, 21; ἵει, Arist. *Pac.* 158; *Ran.* 1462; δίδου, Hérod. 3, 140; Plat. *Phædr.* p. 257, A; Xén. *Cyrop.* 1, 4, 10. Pindare a, au lieu de cette forme, δίδοι, *Ol.* 1, 136; 6, 178; 7, 164, selon le dialecte dorien. — Au lieu de ἵσταθι, on lit plus ordinairement ἵστη, *Il.* φ', 513; Aristoph. *Eccl.* 738; Eurip. *Suppl.* 1229; *Hel.* 1264; *Ion.* 1129. De même, πίμπρη, Eurip. *Ion.* 527, 974; ἐμπίπλη, Arist. *Av.* 1310; ζῆ, Eurip. *Iph. T.* 699, au lieu de πίμπραθι, ἐμπίπλαθι, ζῆθι (4). Tels sont, σάω pour σάωθι, *Od.* ν', 230; ρ', 595; δείκνυ, pour δείκνυθι, Aristoph. *Av.* 665;

---

(1) Mœris, p. 127, 171.
(2) Thom. M. p. 225, 406. Mœris, p. 281, 406. Fisch. II, p. 450. Lobeck. *ad* Phryn. p. 244.
(3) Schæfer *ad* Dion. Hal. p. 33.
(4) Piers. *ad* Mœrid. p. 208 *sq.*

Plat. *Rep.* 7, p. 523, A; ὄμνυ. Soph. *Trach.* 1185; Eurip. *Med.* 751 (1). Au contraire φάθι est seul en usage.

A l'impérat. aor. 2, la deux. pers. fait toujours θές, δός, et non θέτι, δόθι. Cependant la dernière forme est dans Nicand. *Ther.* 562. Au lieu de ποτίθει, Théocr. 14, 45, quatre manuscrits dans Gaisford ont —θες. Néanmoins on est peut-être aussi à l'impératif aoriste passé à la conjugaison en —έω, de même qu'au lieu de θεῖτο, εἶτο, on disait θέοιτο, θοῖτο, οἶτο, §. 213, 3 (2). Au lieu de στῆθι, on a souvent dit dans les verbes composés —στα, ex.: ἄνστα, Théocr. 24, 36 (ou bien ἄνα, Soph. *Aj.* 194; Eurip. *Troad.* 98). De même, πρόϐα, pour προϐῆθι, Arist. *Ach.* 262; παράστα, Menandr. p. 46, Cler.

La trois. pers. plur. de l'impératif du prés. et de l'aor. 2 fait souvent —ντων, au lieu de —τωσαν, comme dans les verbes en —ω (§. 198, 1), ex.: παραθέντων, Arist. *Nub.* 455; διδόντων, Thuc. 5, 18. τιθέτωσαν, et autres, ne se sont pas encore offerts à moi.

6. L'optatif prés. et aor. 2, de même que l'aor. passif des verbes en —ω, fait plus ordinairement au pluriel chez les poëtes et même chez les prosateurs, —εῖμεν, —εῖτε, —εῖεν, —αῖμεν, —αῖτε, —αῖεν, —οῖμεν, —οῖτε, —οῖεν, au lieu de —είημεν, etc.; ex.: ἀποδιδοῖμεν, Plat. *Rep.* 3, p. 387, E; 403, D; θεῖμεν, *Od.* μ', 347, Démosth. p. 323, 1251; ἱσταῖεν, Xén. *Cyr.* 2, 4, 15; Thuc. 1, 18; δοῖμεν, δοῖεν, *Od.* β', 336; Thuc. 2, 12; Plat. *Republ.* 10, p. 607, D (δοίησαν, Damoxen. *ap.* Athen. 3, p. 401, *ed.* Schweigh.); παρεῖμεν, Plat. *Rep.* 6, p. 503, E; μεθεῖτε, Arist. *Ran.* 1384, 1393 (l'optat. pour l'impérat., de même que dans Platon, *Euthyd.* p. 273, E, ἵλεω εἴητον, au lieu de ἐστόν); Pind. *Pyth.* 5, 160, διδοῖτε, si cela ne rentre pas dans la forme pindarique δίδοι, n.° 5 et §. 212, 6. Porson, *ad* Eur. *Or.* 141, regarde μεθεῖτε comme l'impératif contracte, au lieu de μεθίετε (alors il devrait y avoir μεθίειτε), et corrige μέθεσθε. Selon Buttmann, *Gramm. compl.* p. 526, 530, les formes δοίημεν, δοίητε, sont même plus usitées.

De l'aor. 2 des verbes en —υμι, on trouve aussi un optatif ἐκδῦμεν (ἐκδυῖμεν), *Il.* π', 99, auquel il faut comparer φυίη de Théocr. 15, 94.

Remarque 1. Au lieu de διδοίην, δοίην, etc., quelques écrivains plus récents disaient aussi διδῴην, δῴην, forme qui cependant est réprouvée par les anciens grammairiens (3).

Remarque 2. Dans les mots composés, l'accent est d'ordinaire reculé, comme καταπροδίδοιτε, Plat. *Apol.* p. 29, D; ἀφίοιτε, avec la variante ἀφίετε; πρόσθητε, pour προσθῆτε, Eurip. *Heracl.* 476; ἐξανίῃ, Soph. *Phil.* 705; ἀφίῃ, Xén. *Cyr.* 8, 1, 6, avec la variante ἀφείῃ; et de même dans Platon, *Phædon.* p. 90, E, Bekker cite douze manuscrits, qui donnent παρίωμεν, pour —ιῶμεν. *Cf.* §. 213, 2, 3.

---

(1) Brunck. *ad* Arist. *Lys.* 733.

(2) Buttm. *Gramm. compl.* p. 517.

(3) Phrynich. p. 152. Mœris, p. 117. Au contraire, Thom. M. p. 225 *sq.* Voy. Piers. *ad* Mœr. *l. c.* Lobeck. *ad* Phryn. p. 346.

REMARQUES SUR QUELQUES VERBES.

I. *Sur* ἵστημι.

§. 211. 1. Le parfait, le plus-que-parf. et l'aor. 2 actifs ont la signification intransitive, *se tenir*, les autres temps le sens transitif, *placer*. En outre, le parfait a la signification du présent, et par conséquent, le plus-que-parfait celle de l'imparfait. Ainsi, ἕστηκα, *je me tiens*, ex.: *Od.* ώ, 298, ποῦ δ' ἡ νηῦς ἕστηκε θοή, *où se tient le vaisseau?* εἱστήκειν, *je me tenais*, avec sens de durée. Arist. *Plut.* 738, ὁ Πλοῦτος ἀνεστήκει βλέπων. ἔστην, *je me tenais*, *je me tins*, comme action passagère. Cependant Homère, *Il.* μ', 56; *Od.* γ', 182; σ', 307, et Euripide, *Héracl.* 940, ont ἕστασαν, pour εἱστήκεισαν, dans un sens transitif. Néanmoins, dans les passages cités d'Homère, ce verbe n'est pas employé comme imparfait, mais comme aoriste; et, par conséquent, ceci corrobore l'opinion de ceux qui veulent y voir une abréviation métrique pour ἔστησαν (de même qu'à l'inverse, on dit ἕστητε pour ἕστατε, τιθήμεναι pour τιθέμεναι) (1). Alors il vaudrait mieux écrire ἔστασαν.

2. ἵστημι est le seul verbe complet en —μι, qui conserve la voyelle longue, dans tout le duel et le pluriel, à l'aor. 2, de même qu'à l'impératif. Mais la même chose a lieu aussi dans quelques aoristes, qui n'ont pas de présent usité en —μι, et qui ont α pour voyelle fondamentale: ἔβην, ἔβημεν, —ητε, —ησαν; ἔφθημεν. Parmi ceux qui ont ε pour voyelle fondamentale, il n'y a que ἐκίχητε. De même ἀπέδραν, —έδραμεν. Ceux qui ont υ pour voyelle fondamentale, la conservent aussi longue, ἐδύτην, *Il.* ζ', 19; ἔδυτε, *Od.* ώ, 106; ἔδυσαν; ἔφυτε; ainsi que plusieurs en —ων, ἐβίων, βιώτω; ἔγνων, γνῶθι; ἑάλων, ἑάλωμεν (2). Au contraire, d'autres aori-

(1) *Gazette litt. d'Iéna*, 1809, n.° 249, p. 172. Buttm. *Gramm. compl.* II, p. 159.
(2) Gœttling, *ad* Theod. p. 226.

stes, dont la voyelle radicale est α, ont cet α bref, comme οὖτα, *Il.* έ, 376, et l'infin. οὐτάμεν. ἔκτα, *Od.* λ', 610; ἔκτἄν, *Od.* τ', 276 (1).

II. *Sur* ἵημι.

1. Le composé ἀφίημι a souvent l'augment en tête, ex.: ἠφίει, Thuc. 2, 49; Démosth. p. 70, 301; ἠφίησαν, *id.* p. 540. A la prem. pers. sing. on trouve προΐειν, *Od.* ί, 80; κ', 100; μ', 9. Les meilleurs MSS. de Platon, *Euthyd.* p. 293, A, ont ἠφίειν (ûn seul MST. porte ἠφίην). Il est difficile de croire que cette leçon vienne des copistes, puisqu'ils avaient coutume de substituer le connu à ce qu'ils ignoraient, plutôt que de procéder à l'inverse. Peut-être les Grecs eux-mêmes se laissaient-ils égarer par une fausse analogie, en faisant correspondre la prem. pers. en —ειν, avec la trois. pers. en —ει, propension qui leur venait du plus-que-parf. trois. pers. —ει, prem. pers. —ειν, ᾔει, ᾔειν; de même que la trois. pers. du subjonctif —ησι, les portait à terminer la première en —ωμι, §. 201 [et non §. 200. GL.], 8. Ainsi τρέφοιν, d'après τρέφοι, §. 198, 2, p. 361. Ou bien ἀφίεα était une ancienne forme, comme ἐτίθεα, §. 212, 7, p. 427, qui se confondait avec le plus-que-parf. §. 198, 4, p. 383; et à cet imparfait, de même qu'au plus-que-parfait, —ειν venait de εα.

2. Le parfait de ce verbe fournit, outre la forme propre εἷκα, une autre qui ne se trouve que dans le Nouveau Testament, ἕωκα, ἀφέωκα (pass. ἀφέωμαι), qui doit être dorienne (Bekk. *Anecd.* p. 470, 14 *sq.*), mais que l'on qualifie à tort de forme attique dans les grammaires ordinaires (2).

3. Au pluriel de l'aor. 2, les Attiques, au lieu de ἄφεμεν, ἄφετε, ἄφεσαν, disent plus ordinairement ἀφεῖμεν, ἀφεῖτε, ἀφεῖσαν, ex.: ἀνεῖμεν, Aristoph. *Vesp.* 572; Thucyd. 1, 76 (ce n'est pas l'optatif, comme le pense Fischer, II, p. 481); καθεῖμεν, Eurip. *Iphig. A.* 423; ἀνεῖτε, Soph. *OEd. T.* 1405; μεθεῖμεν, Eur. *Or.* 1139; μεθεῖτε, *Andr.* 1018; ἀφεῖσαν, Thuc.

---

(1) *Schol. Ven. ad Il.* γ', 319. Heyne, *ib.*

(2) Fisch. I, p. 107. Maitt. p. 51. Cependant Buttmann, *Gramm. compl.* p. 541, rend vraisemblable que la leçon ἀνέωνται du MST. de Florence, est la bonne dans Hérodote, 2, 165.

5, 81 (et non pas participe, comme le veut Valckenaer *ad* Herod. p. 261, 58); 7, 53; Démosth. p. 217, 17; Xénoph. *Hellen.* 1, 5, 19, dans l'édit. d'Alde et les deux édit. d'Estienne. ἀνεῖσαν, Thuc. 5, 32; Plat. *Symp.* p. 179, C; παρεῖσαν, Eur. *Troad.* 694; καθεῖσαν, *Iph. T.* 334, 1189 (1). ει est considéré comme augment. Sur ἄνεσαν, voy. *Rem.* 1 (2).

Remarque 1. On trouve aussi dans Hérod. 3, 126; 6, 103, un participe εἵσας, ὑπείσας, ὑπείσαντες, que Valckenaer, p. 261, 58, dérive de ὑφίημι, comme ailleurs on trouve ὑπεὶς λόχον. Cependant il paraît venir plutôt de ἕω, ἕζω. Voy. la liste des verbes défectifs, au mot ἕω. De ἕω, ἕζω semble venir encore, *Il.* ν', 657, ἐς δίφρον δ' ἀνέσαντες. Mais *Il.* ξ', 209, ἀνέσαιμι; *Il.* φ', 537, ἄνεσαν, et *Od.* σ', 265, ἀνέσει, sont tout-à-fait dans le sens de ἀνιέναι, en sorte qu'ils paraissent venir régulièrement de l'autre forme ἕω, d'où ἵημι.

Remarque 2. On trouve quelquefois une autre forme de l'aoriste, ησα, ex.: ἀφῆσαν, Xén. *Hell.* 1, 6, 19, dans quelques éditions; ἀνῆσαν, Eurip. *Ion.* 1170; μεθήσῃς, Arist. *Vesp.* 437; ἀφήσῃς, Platon *Symp.* p. 175, A. Mais dans les meilleures éditions il y a ἀφεῖσαν (ἀφῆκαν), ἀνεῖσαν, μεθήσεις, et dans Platon, Bekker a mis d'après des manuscrits καὶ μὴ ἀφήσεις (3). De même dans Isocrate, *Areop.* p. 145, D, il y a fautivement προσθήσωσιν, à quoi l'édition de Mailand substitue avec raison προσθήσουσιν.

III. φημί.

Voy. §. 215, p. 435 [et non §. 214, II, GL.]

DIALECTES.

§. 212. Dans beaucoup de cas, les variations de dialectes de cette conjugaison s'accordent avec ceux de la première conjugaison. Par ex.:

1. —σκον, à l'imparf. et à l'aor. 2, au lieu de —ην, et la voyelle reste toujours brève, ex.: τίθεσκεν, Hésiod. *Fragm.* 77, ed. Cler. (61, Gaisf.); ἀνίεσκε, *id. Theog.* 157; μεθίεσκεν, Apoll. Rh. 3, 274; δόσκον, *Od.* τ, 76; *Il.* ι, 331; σ', 546, pour ἔδων. στάσκε, *Il.* γ', 217, pour ἔστη.

2. —μεναι et —μεν, à l'infin. pour —ναι: et alors la

---

(1) Brunck. *ad* Soph. *Œd. T.* 1405. Fisch. II, p. 479.

(2) Sur l'infin. εἶναι dans les composés, voy. D'Orvill. *ad* Charit. p. 485. Heind. *ad* Plat. *Crat.* p. 105.

(3) Fisch. II, p. 481.

voyelle reste encore brève d'ordinaire devant cette terminaison ; ex. : τιθέμεναι, Clin. *ap.* Gale, p. 687, mais τιθήμεναι, *Il.* ψ', 83, 247 ; ὑπερτιθέμεν, Pind. *Pyth.* 5, 33; θέμεναι, *Il.* β', 285, et θέμεν, *Od.* λ', 314; Pind. *Ol.* 2, 33; 6, 5 (1); ἱστάμεναι, Hérodot. 1, 17, de même que ἀπιστάμεναι, *ib.* 1, 76; ἱστάμεν pour ἱστάναι (ἑστηκέναι), *Od.* ά, 120; φ', 261; διδόμεν, Pind. *Isthm.* 8, 132; δόμεναι, *Il.* ά, 116; Pind. *Nem.* 8, 34; δόμεν, *Il.* δ', 379; Pind. *Ol.* 6, 54; 8, 111; *Decr. Byzant. ap.* Demosth. p. 256; ἕμεν dans les composés μεθέμεν, *Il.* ά, 283; συνέμεν, Pind. *Pyth.* 3, 141, pour μεθεῖναι, συνεῖναι, de μεθίημι, συνίημι. La voyelle reste longue dans βήμεναι, *Od.* θ', 518; ξ', 327; ὑποστᾶμεν, Euryph. *ap.* Gale, p. 668; βᾶμεν pour βῆναι, Pind. *Pyth.* 4, 69; στήμεναι, *Il.* ρ', 167; στᾶμεν, Pind. *Pyth.* 4, 2 (2).

Les Doriens avaient α pour η dans les verbes dont la forme primitive était —άω; ex. : ἵσταμι de στάω, mais non pas τίθαμι pour τίθημι (3).

Les Doriens faisaient circonflexe la dernière syllabe du futur : θησῶ, Théocr. 8, 14; [θησεῖς] *ib.* 17; [καταθησῶ] *ib.* 20; 17, 20; στασῶ, 5, 53; δωσῶ, 1, 25; 3, 36. De là au moyen θησεύμεσθα, *id.* 8, 13.

3. A la seconde pers. τίθησθα, *Od.* ί, 404, pour τίθης. δίδοισθα, *Il.* τ', 270, pour διδοῖς, δίδως, comme κλαίοισθα, §. 201 [et non §. 200. GL.], 8, p. 389.

4. A la trois. pers. prés. sing. les Doriens disent —τι au lieu de —σι, ex. : ἐφίητι, Pind. *Isthm.* 2, 15; τίθητι, Théocr. 3, 48; ὑφίητι, *id.* 4, 4; δίδωτι, Simon. *ap.* Athen. 11, p. 490, F; ἀποδίδωτι, Timée de Locr. p. 11, 12, 16 (4). Il est au subjonctif dans un passage de Théocrite, 16, 28, ἐθέλητι [*ubi vid.* Harl. GL.].

5. A la trois. pers. plur. la term. —ντι est dorienne, τίθεντι, ἐξιστᾶντι, Timée de Locr. p. 19; φαντί, Théocr. 2 [et non *id.* 3. GL.], 45; ἴσαντι, *id.* 15, 64 (5).

---

(1) Fisch. II, p. 259.

(2) Maitt. p. 236.

(3) Kœn. *ad* Greg. p. (101) 223 *sqq.* Dans Théocrite, 1, 50, on lit maintenant avec Valckenaer, au lieu de ἀνασεῖν, ἀνησεῖν ou ἀνήσειν, ainsi que le donnent les meilleurs MSS.

(4) Maitt. p. 233. Gregor. p. 255, ed. Sch.

(5) Maitt. *loc. cit.* [Buttm. p. 523, cite encore διδόντι, Archyt. *ap.* Gale, p. 702 ; ἀνιέντι, Théag. *ib.* p. 683. GL.]

6. A l'impératif, Pindare dit par ex. *Ol.* 1, 136; 6, 178; 7, 164, et ainsi dans les autres passages, δίδοι pour δίδου, δίδοθι, de même qu'il dit ναίοισι, βαλοῖσι, et peut-être Χαρικλοῖς, *Pyth.* 4, 182 (1).

7. L'imparfait avait chez les Ioniens la termin. —εας, —εα, —εε, comme au plusquep. §. 198, 4 [et non 5], p. 383; ex. : ὑπερετίθεα, Hérod. 3, 155; προετίθεε, 1, 206; 8, 49; ἀνίεε, 4, 125, que l'on peut cependant dériver aussi du primitif ἀν—ιέω (2).

De ἵημι il paraît avoir résulté, indépendamment d'ἱέω, une forme ἵω, d'où l'imparf. ξύνιον, *Il.* ά, 273 (3) (l'impér. ξύνιε, Théognis, 1240, Bekk., est douteux. On trouve encore μεθίεις, *Il.* ζ', 523; *Od.* δ', 372; μεθίει, *Il.* κ', 121; προΐει, *Il.* β', 752 (μεθιεῖς, —ιεῖ a commencé à être admis par Heyne. *Vid. ad Il.* κ', 121); ce sont des formes de présent de même consonnance que l'imparfait, comme on le voit, *Il.* ό, 716; π', 762; φ', 72; ἐξίει, Hérod. 2, 17 (sans variante 4, 64; 6, 20; 7, 124, pour ἐξίησι); ἀνίει, *id.* 3, 109; 4, 28, 152; ἀπίει, 4, 157. Cependant la différence ne consiste que dans le changement d'accent [pour les termin. —ίει et —ιεῖ], et [pour celles en —ίει, ίησι. GL.] dans la permutation de η et ει, dont la prononciation se rapprochait (4).

8. La trois. pers. plur. de l'imparf. et de l'aor. 2, est souvent abrégée, mais uniquement chez les poètes, —εν, —αν, —ον, —ων, au lieu de —εσαν, —ησαν, —οσαν, —ωσαν; ex. : τίθεν, Pind. *Pyth.* 3, 114 (ἄνεθεν, Blomf. *ad* Æsch. *Pers. Add.* 994); ἵεν, *Il.* μ', 33; Pind. *Isthm.* 1, 34; μεθίεν, *Od.* φ', 377; ἔσταν, avec α bref, *Od.* θ', 325; Pind. *Pyth.* 4, 240; στάν, *Il.* λ', 216; ἔτλαν, *Il.* φ', 608; ἔδον, Hésiod. *Th.* 30; ἔφαν, Théocr. 2, 130; ἔγνον, Pind. *Pyth.* 4, 214, et ἔγνων, *id.* 9, 137; ἔδυν, *Il.* δ', 222; λ', 263 (5).

---

(1) Greg. p. (94) 212. Bœckh. *ad* Pind. *Ol.* 13, *extr.* Buttm. *Gramm. compl.* p. 524, *extr.*

(2) Buttm. *Gramm. compl.* p. 528. GL.

(3) Eustath. *ad Il.* p. 100, 2, ou p. 793, 39. Au contraire, l'*Etym. Magn.* p. 612, 7, qualifie ξύνιον d'aor. venant de ἱέω.

(4) Buttm. *Gramm. compl.* p. 543 [qui, malgré Heyne et Brunck, traite encore cette distinction de douteuse. GL.]. Brunck. *ad* Soph. *Œd. T.* 628, tire des passages d'Homère une conséquence forcée, pour introduire ἱεῖς, ἱεῖ aussi chez les tragiques.

(5) Fisch. II, p. 338.

9. Les Ioniens répètent aussi dans ces verbes la voyelle longue au subjonctif, ou bien placent devant un ε (voy. §. 11, p. 59), par ex. : δώωσιν, *Il.* ά, 137; ί, 136; στήῃς, *Il.* ρ́, 30; στήῃ, *Il.* έ, 598 (1); στέωμεν, *Il.* λ́, 348; χ́, 231; θέωσι, Hérod. 3, 81; 4, 7; προσθέω, Hérod. 1, 108; et avec le changement de l'ε intercalé en longue, θείω, *Il.* ά, 143; π́, 83; θείῃς, *Od.* τ́, 403; ύ, 297; θείῃ, *Od.* ό, 51; στείομεν, *Il.* ό, 297; μεθείω pour μεθῶ, *Il.* γ́, 414; μεθείῃ, *Od.* έ, 471 (2). La voyelle brève est aussi, chez les poètes, intercalée après la longue [*cf.* p. 60], comme dans δώομεν (3), *Il.* ή, 299; παρστήετον, *Od.* σ́, 182 (4).

10. Homère forme souvent la troisième pers. du subj. comme celle de l'indicatif, δῷσι, *Il.* ά, 129; *Od.* ά, 379; β́, 144, où la termin. —σι est ajoutée comme dans ἐθέλῃσι, §. 201 [et non 200], 8, p. 390. Au lieu de cette forme il dit aussi δώῃσιν, *Il.* ά, 324; μ́, 275, et δώῃ, *Od.* μ́, 216; en sorte que δώω paraît faire δώῃς, δώῃ, — δώωσι, et placer alors l'ι souscrit sous l'η, tandis qu'à l'optatif il se place sous l'ω, δῴην. De même πίμπλῃσι, Hésiod. Ἔργ. 299: ὄφρα σε λιμὸς Ἐχθαίρῃ, φιλέῃ δὲ ἐΰστ. Δημήτηρ Αἰδοίη, βιότου δὲ τεὴν πίμπλῃσι καλιήν. De là aussi la prem. pers. des barytons en —ωμι, §. 201 [et non 200. GL.], 8, p. 390.

11. A l'infinitif, Théocrite, 29, 9, a διδῶν pour διδοῦν, venant de διδόω, διδόναι.

12. Dans Homère on trouve quelquefois la voyelle longue au lieu de la brève, comme δίδωθι pour δίδοθι, *Od.* γ́, 380; τιθήμεναι, *Il.* ψ́, 83, 247 (comme τιθήμενος, §. 214, 4, p. 435 [et non 215, 3]); ζεύγνυμεν (ζευγνῦμεν), *Il.* π́. 145 (5). Ce poète a aussi le futur avec la réduplication διδώσω, *Od.* ν́, 358; ώ, 313; διδοῦναι, *Il.* ώ, 425, est, ou bien l'aor. avec la réduplication, comme dans διδώσω, ou bien il est pour διδόναι.

---

(1) Heyne, *Obss. ad Il.* t. V, p. 112 *sq.*

(2) Ordinairement l'extension syllabique s'opère par le redoublement de l'η dans les verbes dont la voyelle radicale est α, et par ει pour ceux où cette voyelle est ε. Voy. toutefois Buttm. *Gramm. compl.* p. 537.

(3) Δώομεν est plutôt à classer au nombre des mots cités p. 258. [*supra*, p. 390. GL.] Blomfield.

(4) Fisch. II, p. 449.

(5) Buttm. *Lexil.* 1, p. 55; *Gramm. compl.* p. 535.

TABLEAU

DE LA CONJUGAISON

PASSIVE

DES VERBES EN —MI.

II. PAS-

	INDICATIF.	IMPÉRATIF.	OPTATIF.
Présent.	τίθ-εμαι, ἵστ-αμαι, δίδ-ομαι, ζεύγν-υμαι S. -εμαι, -εσαι[1](η), -εται -αμαι, -ασαι(ᾳ), -αται -ομαι, -οσαι, -οται -υμαι, -υσαι, -υται D. -έμεθον, -εσθον, -εσθον -άμεθον, -ασθον, -ασθον -όμεθον, -οσθον, -οσθον -ύμεθον, -υσθον, -υσθον P. -έμεθα, -εσθε, -ενται -άμεθα, -ασθε, -ανται -όμεθα, -οσθε, -ονται -ύμεθα, -υσθε, -υνται	τίθ-εσο, ἵστ-ασο, δίδ-οσο ζεύγν-υσο S. -εσο (ου [2]), -έσθω -ασο (ω [2]), -άσθω -οσο (ου [2]), -όσθω -υσο, -ύσθω D. -εσθον, -έσθων -ασθον, -άσθων -οσθον, -όσθων -υσθον, -ύσθων P. -εσθε, -έσθωσαν -ασθε, -άσθωσαν -οσθε, -όσθωσον -υσθε, -ύσθωσαν	τιθ-είμην, ἱστ-αίμην, διδ-οίμην S. -είμην, -εῖο, -εῖτο -αίμην, -αῖο, -αῖτο -οίμην, -οῖο, -οῖτο D. -είμεθον, -εῖσθον, -είσθην -αίμεθον, -αῖσθον, -αίσθην -οίμεθον, -οῖσθον -οίσθην P. -είμεθα, -εῖσθε, -εῖντο -αίμεθα, -αῖσθε, -αῖντο -οίμεθα, -οῖσθε, -οῖντο (3)
Imparfait.	ἐτιθ-έμην, ἱστ-άμην, ἐδιδ-όμην, ἐζευγν-ύμην S. -έμην, -εσο(ου), -ετο -άμην, -ασο(ω), -ατο -όμην, -οσο(ου), -οτο -ύμην, -υσο, -υτο D. -έμεθον, -εσθον, -έσθην -άμεθον, -ασθον, -άσθην -όμεθον, -οσθον, -όσθην -ύμεθον, -υσθον, -ύσθην P. -έμεθα, -εσθε, -εντο -άμεθα, -ασθε, -αντο -όμεθα, -οσθε, -οντο -ύμεθα, -υσθε, -υντο		
Parfait.	τέθ-ειμαι, ἕστ-αμαι, δέδ-ομαι -εισαι, -ασαι, -οσαι -ειται, etc. -αται, -οται	τέθ-εισο, ἕστ-ασο, δέδ-οσο -είσθω, etc. -άσθω, etc. -όσθω, etc.	
Plusquep.	ἐτεθ-είμην, ἑστ-άμην, ἐδεδ-όμην -εισο, -ασο, -οσο -ειτο, etc. -ατο, -οτο		
Aor. 1.	ἐτέθ-ην ἐστάθ-ην ἐδόθ-ην } comme ἐτύφθ-ην	τέθ-ητι στάθ-ητι δόθ-ητι	τεθείην σταθείην δοθείην
Futur.	τεθήσομαι σταθήσομαι δοθήσομαι } comme τύψομαι		τεθησοίμην σταθησοίμην δοθησοίμην

Nota. Les chiffres renvoient aux Remarques ci-après, p. 433.

SUBJONCTIF.	INFINITIF.	PARTICIPE.
τιθ-ῶμαι, ἱστ-ῶμαι, διδ-ῶμαι S. -ῶμαι, -ῇ, -ῆται - - - - - -ῶμαι, -ῷ, -ῶται D. -ώμεθον, -ῆσθον, -ῆσθον - - - - - -ώμεθον, -ῶσθον, -ῶσθον P. -ώμεθα, -ῆσθε, -ῶνται - - - -ώμεθα, -ῶσθε, -ῶνται	τίθ-εσθαι ἵστ-ασθαι δίδ-οσθαι ζεύγν-υσθαι	τιθ-έμενος, -εμένη, -έμενον ἱστ-άμενος, -αμένη, -άμενον διδ-όμενος, -ομένη, -όμενον ζευγν-ύμενος, -υμένη, -ύμενον
	τεθ-εῖσθαι ἑστ-άσθαι δεδ-όσθαι	τεθ-ειμένος, -ειμένη, -ειμένον ἑστ-αμένος, etc. δεδ-ομένος, etc.
τεθῶ σταθῶ } -ῇς, -ῇ δοθῶ	τεθῆναι, σταθῆναι δοθῆναι	τεθ-είς, σταθ-είς, } -εῖσα, έν δοθ-είς,
	τεθήσεσθαι σταθήσεσθαι δοθήσεσθαι	τεθησόμενος σταθησόμενος δοθησόμενος

III. MOYEN.

	INDICATIF.	IMPÉRATIF.	OPTATIF.	SUBJONCTIF.	INFINITIF.	PARTICIPE.
Présent } Imparfait }	comme au passif.					
Aoriste 1.	ἐθηκ-άμην, ἐστησ-άμην, ἐδωκ-άμην } comme ἐτυψ-άμην	seul^t. στῆσ-αι,-άσθω, etc.	seul^t. στησ-αίμην	seul^t. στήσ-ωμαι	seul^t. στήσ-ασθαι	θηκ-άμενος, Pind. στησ-άμενος
Aoriste 2.	ἐθέμην, ἐδόμην comme à l'imparfait passif.	(θέσο) θοῦ (2) (δόσο) δοῦ	θείμην [σταίμην] δοίμην	θῶμαι δῶμαι	θέσθαι δόσθαι	θέμενος δόμενος
Futur.	θήσομαι, στήσομαι, δώσομαι		θησ, στησ, δωσ } -οίμην		θήσ, στήσ, δώσ } -εσθαι	θησ, στησ, δωσ } -όμενος

REMARQUES.

§. 213. 1. La deux. pers. τίθεσαι se trouve dans Platon, *Cratyl.* p. 386, B; ἐφίεσαι, Æsch. *Pers.* 228; παρίστασαι, *Il.* χ', 279. De δύναμαι, ἐπίσταμαι, il n'y a que δύνασαι, ἐπίστασαι, dont l'usage soit sanctionné.

2. L'impérat. θοῦ est rare, ex.: Soph. *Œd. C.* 466, et il ne se rencontre guère que dans les composés, par ex.: περίθου, Aristoph. *Eccl.* 131; ὑπόθου, *ib.* 1023; παράθου, *ib.* 1024. La forme non contractée θέσο se trouve dans une épigramme d'Eratosthène, *Anal.* Br. T. III, p. 123, III, d'après une correction d'Hemsterh. *ad* Lucian, t. I, p. 389; *Bip.* θέο, *Od.* χ', 333, et dans le composé ἔνθεο; *Il.* δ', 410, etc. ἐγκάτθεο, Hés. Ἔργ. 27; τίθεσο, Aristoph. *Pac.* 1039, Plat. *Soph.* p. 237; B; ἔξεο, de ἐξίημι, Hérod. 5, 39.

De ἵσταμαι vient ἵστω, plus usité que ἵστασο, ex.: Soph. *Aj.* 786; Arist. *Eccl.* 732, quoique ἵστασο se rencontre aussi dans Eurip. *Alc.* 1122; *Phœn.* 40; Arist. *Vesp.* 285 (1). De même, πρίω de πρίαμαι (2), ἐπίστω, pour ἐπίστασο. On ne fait que retrancher le σ dans μάρναο, *Il.* π', 497; δαίνυο (*al.* δαίνυσ'), *Il.* ώ, 63. A l'aor. 2 l'impérat. est δοῦ dans les composés, περίδου, Arist. *Nub*, 644 (comme περίδοσθαι, *Equ.* 791); ἀπόδου, *Ran.* 1235 (3), et à l'indic. ἐξέδου, Eur. *Med.* 313.

L'accent dans les mots composés se recule toujours au pluriel sur les prépositions, ex.: περίθεσθε, πρόθεσθε, ἄφεσθε; et au singulier, seulement lorsque la préposition est de deux syllabes, περίδου, ἀμφίθου, mais προθοῦ, ἀφοῦ.

3. L'optatif prés. passif et aor. 2 moy. de τίθημι et de ἵημι, a souvent chez les Attiques la forme d'un optatif de verbe baryton en —ω, et alors l'accent se recule comme à l'impératif, ex.: τίθοιτο, Xén. *Mem.* 3, 8, 10; ὑπεκτίθοιτο, *id. Cyrop.* 6, 1, 26; παρατίθοιτο, *ib.* 8, 2, 3; ἐπίθοιτο, Xén. *Cyrop.* 8, 5, 14; πρόσθοιτο, Démosth. p. 68, 27. De ἵημι, ἀφίοιντο, Antiphon, p. 653, ed. R; πρόοιντο, Thuc. 1, 120 (comme lit aussi Bekker, quoique sept manuscrits aient πρόειντο. Au contraire le même Thuc. 6, 11, 34, a ἐπιθεῖντο, ἐπιθείμεθα, d'après les manuscrits). Démosth. p. 311, 27, πρόσθοιθε, *id.* p. 67, 21. Hérodote a προσθέοιτο, 1, 53, de même que ὑποθέοιτο, 7, 237, comme venant de θέω.

4. La même chose arrive au subjonctif, si ce n'est que là c'est l'accentuation seule qui fait la différence. προτιθώμεθα, Hérod. 5, 18, κατάθωμαι, Arist. *Vesp.* 565; μετάθηται, pour μεταθῆται, Plat. *Crat.* p. 284, D, d'après trois manuscrits dans Bekker, 1, p. 259; πρόθηται, Isocr. *Enc. Hel.* p. 208, D; ἐπίθωνται, Thuc. 1, 64. De ἵημι, πρόηται, Démosth. p. 377; πρόησθε, Thuc. 3, 14. De même, ἐξίῃ à l'actif, Eurip. *Troad.* 94 (4). Hérodote dit θέωνται, 1, 195; 5, 24; 7, 191. Voy. n.° 3.

De même on trouve παραδίδωται, Hérod. 3, 117; ἀπόδωνται, Xén. *Mem.* 3, 7, 6. Cependant cette déviation au subjonctif est très incertaine, puisque la différence ne consiste que dans les accents.

---

(1) Mœris, p. 18 *sq.* et Piers. Thom. M. p. 75. Fisch. II, p. 468.

(2) Lobeck. *ad* Phryn. p. 360.

(3) Brunck. *ad* Arist. *l. c.*

(4) Gœttling. *ad* Arist. *Polit.* 2, 9, p. 340, veut maintenir le circonflexe sur προεῖτο, προοῖτο.

Sur ἵημι.

§. 214. 1. L'aor. pass. et moy. de ἵημι prend aussi un augment, εἴθην, εἵμην, dans les composés (comme §. 211, II, 3), et alors l'aor. 2 moy. prend tout-à-fait la forme du plusque-parf. pass. et de l'optat. aor. 2 moyen. Aor. 1, παρείθη, *Il.* ψ, 868; μετείθη, Hérod. 1, 114; ἀπείθη, *id.* 7, 122; ἀφείθη, Démosth. p. 1209; Lysias, p. 496 (1); aor. 2 moy. ἐφεῖτο (que l'*Etym. M.* p. 403, 1, et avec lui Blomfield, *Glossar. Prometh.* 4, prennent à tort pour le plusqueparf.), Æsch. *Prom.* 4; Aristoph. *Vesp.* 242; Eurip. *Suppl.* 1199; Soph. *El.* 1111; *Trach.* 286; ἀπεῖτο, Hérod. 8, 49; ὑφεῖτο, Eurip. *Ph.* 31; προεῖντο, Démosth. p. 258, 16; προεῖτο, *id.* p. 264, 23; προεῖσθε, *id.* p. 59, 19; προείμεθα, *id.* p. 60, 17; προεῖντο, *id.* p. 61, 4; καθυφείμεθα, *id.* p. 30, 24 (2). Homère a ξύνετο, *Od.* δ', 76. Le participe est ἕμενος comme παρέμενος, Xén. *Hist. gr.* 2, 3, 35.

2. L'impératif parf. pass. manque ordinairement dans les grammaires. Aristoph. *Ran.* 1427, μεθεῖσθον; Hérod. 4, 98, μεθείσθω.

3. C'est une forme pleine d'anomalie que μεμετιμένος, participe parf. pour μετειμένος, Hérod. 5, 108; 6, 1; 7, 229. Voy. §. 170.

4. Le moyen ἵεμαι est usité dans le sens de *aller promptement*, ὁρμᾶσθαι. Au présent sing. ἵεμαι, ἵεσαι, ἵεται (Xén. *Cyr.* 7, 3, 15; Platon, *Phædr.* p. 241, B); au plur., ἱέμεθα (ἱέμεσθα, Soph. *Antig.* 432), ἵεσθε, ἵενται (Xén. *Anab.* 5, 7, 24); à l'imparf. ἱέμην (Aristoph. *Equ.* 625); ἵεσο, ἵετο (Hérod. 9, 78); — — ἵεντο (Xén. *Anab.* 4, 2, 7; 5, 2, 8); infin. ἵεσθαι, Hérod. 6, 134; Xén. *Anab.* 3, 4, 41; 5, 7, 25 (3). Il semble qu'on doit retrouver le parfait pass. de ἵεμαι dans διαειμένος, Apollon. Rh. 2, 372, ainsi que l'explique le Schol. de Paris.

---

(1) D'Orv. *ad* Char. p. 600.

(2) Brunck. *ad* Soph. *Phil.* 619.

(3) On le considère ailleurs comme le moyen de εἶμι. Voy. Fisch. II, p. 508. Brunck. *ad* Arist. *Eccl.* 346. Soph. *OEd. T.* 1242. Voyez au contraire Brunck. *ad* Arist. *Vesp.* 423; Elmsl. *ad* Soph. *OEd. T. l. c.* *Cf.* Herm. *ib.*

DIALECTES.

1. Au lieu du ν, à la trois. pers. plur., les Ioniens ont souvent α; ex.: τιθέαται, Hérod. 1, 133; 7, 119; ἐτιθέατο, *id.* 1, 119; ἐδεικνύατο, *id.* 9, 58. Dans ἵστημι, αν se change en εα (§. 204 [et non 203. GL.], 6); ἱστέαται, pour ἵστανται, Hérod. 2, 80, 113; 3, 61; 5, 61; ἐστέαται pour ἕστανται, 1, 196.

2. L'aor. 1 moy. ne se rencontre guère que chez les poètes et les non-attiques, ex.: Simonide, *fr.* 72, 6, Gaisf.; προήκασθε, Démosth. 365, 28.

3. Sur θείμην, θέοιτο, au subj. θέωνται, voy. §. 213, 3, 4.

4. C'est une déviation particulière que τιθήμενος, *Il.* κ', 34, qu'il faut rapprocher de τιθήμεναι (§. 212, 12, p. 428); θέσσαντο, Pind. *Nem.* 5, 18 (*cf.* Archil. *fr.* 72, Gaisf.), vient de θέσσεσθαι, *obtenir par prière* (1).

§. 215. Φημί se conjugue aussi sur ἵστημι, mais il n'est usité que dans quelques temps.

Prés. indic. φημί, φής, φησί (ν), φατόν, φατόν, φαμέν, φατέ, φασί (ν).

Impérat. φαθί (Xén. *Cyrop.* 4, 5, 34; Arist. *Equ.* 22. Voy. Mœris, p. 392), etc.

Optat. φαίην. Au lieu de φαίημεν, etc., on trouve φαῖμεν, etc., par ex. dans Plat. *Rep.* 9, p. 589, D; et au lieu de φαίησαν, Thuc. 8, 53, plus souvent, φαῖεν.

Subj. φῶ, φῇς, φῇ.

Infin. φάναι.

Partic. φάς, φᾶσα, φάν.

Imparf. ἔφην, ἔφης (plus ordinairement ἔφησθα; voy. Lobeck. *ad* Phryn. p. 236), ἔφη, ἔφατον, ἐφάτην, ἔφαμεν, ἔφατε, ἔφασαν (chez les poètes ἔφαν, φάν).

Fut. φήσω.

Aor. 1, ἔφησα (φᾶσε pour ἔφησε, Pind. *Nem.* 1, 99); optat. φήσαιμι; subj. φήσω; Simonid. *fr.* 2, μήποτε φήσῃς; inf. φῆσαι; part. φήσας.

---

(1) *Interpr. ad* Hesych. t. I, p. 461, 15, 1704. Bentl. *ad* Callim. *h. in Cer.* 48. Heyne *ad* Pind. *l. c.*

Au passif et au moyen on trouve :

Aor. 2 moy. ἐφάμην, presque uniquement chez les poètes et les écrivains ioniens. φάσθε pour ἔφ. *Od.* ζ′, 200.

Impérat. φάο, *Od.* π′, 168; σ′, 170; φάσθε, *Il.* ί, 422.

Infin. φάσθαι, et non φᾶσθαι (1), *Il.* ί, 100; *Od.* π′, 287; ψ′, 106.

Part. φάμενος (2).

REMARQUES.

1. Le présent indicatif est enclitique, excepté à la deux. pers. sing. φής s'écrit plus régulièrement sans ι souscrit, par analogie avec ἵστης; mais au subjonctif φῇς, φῇ (3). Au lieu de φησί, les Doriens disaient φατί, Arist. *Ach.* 771, et φαντί pour φασί, Pind. *Pyth.* 1, 100, et *passim.* φή pour φησί est cité d'Anacréon par Apollonius dans les *Anecd.* de Bekker, p. 543, 10.

2. L'imparfait ἔφην, etc., de même que le latin *inquit*, se place comme aoriste (4) après un ou plusieurs mots de celui qui parle, même lorsqu'il est déjà précédé d'un autre mot synonyme, ex. Xén. *Cyrop.* 3, 1, 8; 5, 4, 33. On employait comme imparfait ἔφασκον, dérivé de l'ionien φάσκε, qui se rencontre aussi au présent avec le sens marqué d'*affirmer* dans Platon, *Phædon.* p. 113, C; Eur. *Heracl.* 906. Le subj. φῶ, etc. (5) et l'infin. φάναι, s'emploient, ainsi que ἔφην, toujours avec le sens du passé, ex. : φάναι τὸν Σωκράτη, *Socrate a dit.*

3. Dans le langage de la vie commune, au lieu de ἔφην, on disait souvent ἦν, ἦ. ἦ δ' ὅς, *dit-il ;* ἦν δ' ἐγώ, *disais-je*, Aristoph. *Equ.* 634; Xénoph. *Mem.* 3, 3, 3, surtout dans Platon (6). De même, ἦ se présente déjà aussi dans Homère, toujours après le discours d'un autre, ex.: *Il.* ά, 219 (7). La prem. pers. ἠμί se trouve dans Aristoph. *Nub.* 1145, *Ran.* 37, dans une répétition animée, *dis-je.*

4. L'aor. ἔφησα est à peine usité dans la langue attique, excepté dans le sens marqué d'*affirmer*, comme ἀπέφησε, Xén. *Cyr.* 6, 1, 32, *elle refusa*, signification dans laquelle on rencontre souvent aussi l'opt. φήσαιμι, le subj. φήσω.

---

(1) Porson. *ad* Eurip. *Med.* 1.

(2) Fisch. II, p. 492 — 496.

(3) Voyez cependant Valck. *ad* Eur. *Hipp.* 338. Etym. M. p. 791, 50. *Cf.* Buttm. *Gramm. compl.* p 564.

(4) Elmsl. *ad* Eur. *Heracl.* 903. Buttm. *l. c.*

(5) Elmsl. *ad* Eur. *Med.* 310, *not. ό.*

(6) Kœn. *ad* Gregor. p. (61, 5) 144. Fisch. II, p. 494. Buttm. p. 564 *sq.*

(7) Porphyrius *in Schol. Ven. ad Il.* ί, 533; *ad Od.* θ′, 186. Buttm.

CONJUGAISON IRRÉGULIÈRE EN MI.

I. Εἰμί, *je suis*, de ἔω.

§. 216. Prés. indic. εἰμί, εἶς (plus ordin. εἶ), ἐστί (ν), ἐστόν, ἐστόν; ἐσμέν, ἐστέ, εἰσί (ν).

Impérat. ἴσθι, ἔστω; ἔστον, ἔστων; ἐστέ, ἔστωσαν.

Optat. εἴην, εἴης, εἴη; εἴητον, εἰήτην; εἴημεν, εἴητε (εἴησαν), εἶεν.

Subj. ὦ, ᾖς, ᾖ, etc.

Infin. εἶναι.

Partic. ὤν, οὖσα, ὄν.

Imparf. ἦν (ἦς), ἦσθα, ἦν; ἦτον, ἤτην ou ἦστον, ἤστην; ἦμεν, ἦτε ou ἦστε, ἦσαν.

Le futur a la forme passive ἔσομαι, ἔσῃ (ἔσεται), ἔσται, etc. Opt. ἐσοίμην, etc. Infin. ἔσεσθαι. Partic. ἐσόμενος.

Il faut joindre ici un imparfait moyen ἤμην, Xén. *Cyrop.* 6, 1, 9; Lysias, p. 287, qui a été blâmé par les grammairiens (1). εἴατο pour ἦντο, *Od.* ύ, 106, auquel Buttmann, *Gramm. compl.* p. 549, *note*, préfère εἵατο.

REMARQUES.

1. Le présent s'emploie comme enclitique, à l'exception de la deux. pers. εἶ (et non εἰς). La deux. pers. εἶ rejette aussi en composition son accent sur la syllabe précédente, πάρει, ξύνει, etc.

2. Au lieu de ἴσθι (par ex. Eur. *Hipp.* 721, Arist. *Equ.* 860; ξύνισθι, Plat. *Rep.* 1, p. 328, D (2)), il y avait aussi une ancienne forme venant du moyen ἔσο, c'est ἔσσο, *Od.* ά, 303; γ', 200; σύμμαχος ἔσσο, Sapph. *fr.* 1, 27, forme d'où les autres personnes dérivent presque régulièrement, comme τίθεσο, τιθέσθω.

Au lieu de ἔστω, on trouve dans Platon, *Rep.* 2, p. 361, C, ἤτω, qui d'ailleurs ne se rencontre que chez les auteurs hellénistiques, et paraît venir de ἔε, ἐέτω (3). A la trois. pers. plur. ἔστωσαν est plus usité que ἔστων. Voy. Plat. *Soph.* p. 231, A; *Leg.* 12, p. 948, A; 6, p. 762, D;

---

(1) Mœris, p. 172 et Piers. Thom. M. p. 88. Fisch. II, p. 502. Valck. *in N. T.* p. 384. Lobeck. *ad* Phryn. p. 152. Schæf. *ad* Long. p. 423.
(2) Valck. *ad Hipp.* 304.
(3) Suid. v. ἤτω.

765, C; 779, D; 784, E, etc. ἴστων, pour ἔστωσαν, est dans Platon, *Rep.* 6, p. 502, A; *Leg.* 6, p. 759, E; Xénoph. *Cyrop.* 4, 6, 10; 8, 6, 11; ὄντων, pour ἔστωσαν, Plat. *Leg.* 9, p. 879, B (1).

3. εἴησθα est dans Théognis, 715; εἶμεν, pour εἴημεν, dans Platon, *Rep.* 8, p. 558, D (2); εἶτε, pour εἴητε, *Od.* φ', 195. εἴτην p. εἰήτην est dans tous les manuscrits de Platon, *Phileb.* p. 41, D, *vulgo* ἤτην. Ces deux dernières formes sont plus rares. On trouve souvent aussi εἴησαν dans Hérodote, comme 3, 118; 4, 46; et chez les anciens Attiques, Thuc. 1, 9; 2, 72; 3, 22; 6, 96; Plat. *Gorg.* p. 492, C; de plus, dans Xénoph. *Cyr.* 1, 2, 13; *Anab.* 2, 6, 13; *Symp.* 5, 5; *Memor. S.* 1, 4, 19, d'après la remarque d'un grammairien dans les *Anecd.* de Bekker, p. 95, 10. *Cf.* Ruhnk. *ad Mem. S. l. c.*; ailleurs εἶεν (3). Au contraire, εἶεν (4), employé comme adverbe dans le sens du latin *esto*, *bien! soit!* et qui s'était conservé dans le langage familier, paraît être résulté de l'ancienne façon d'écrire, εἶε pour εἴη, avec le ν ἐφελκ.; car le sens exige le singulier (5). εἶεν se trouve surtout dans Platon et Aristophane.

4. La forme primitive de l'imparfait paraît avoir été ἔα, *Il.* δ', 321; ἔ, 887; *Od.* ξ', 222; Hérod. 2, 19; ἔας, *Id.* 1, 187; ἔατε, *Id.* 4, 119; 5, 92, 1, de même que τίθημι avait l'imparfait ἐτίθεα dans le dialecte ionien. Au lieu de ἔα, Homère a aussi ἦα, *Il.* ἔ, 808, etc (6). De là est résultée la forme attique ἦ à la prem. pers., Plat. *Protag.* p. 310, E; Aristoph. *Plut.* 77; *Av.* 1363, *Equ.* 1339, etc. (7); de même que de la forme ion. du plusqueparf. —εα, est résultée la forme attique —η. D'après les anciens grammairiens, tels que Porphyre *in Schol. Ven. ad Il.* ἔ, 533, *ad Od.* θ', 186, p. 283; Buttm., Eustath. *Od.* p. 1761, 51, les anciens Attiques disaient ἦ, les nouveaux ἦν. Aristophane a la première forme, ainsi que Sophocle dans plusieurs passages cités par les grammairiens ci-dessus, et Bekker l'a admis dans Platon, presque toujours d'après des manuscrits. De son côté, Euripide a le plus souvent ἦν *devant une voyelle*, de sorte que le ν paraît ajouté, comme au plusqueparfait, §. 198, 4 [et non 5. GL.], et dans ᾔειν [ᾔειν?], 3.e pers.

---

(1) ἐόντων est donné comme dorien d'après Thucyd. 5, 69, où cependant on peut très bien lire avec Valcken. *ad Phœn.* p. 65, κοιναvεόντων τᾶν σπονδᾶν, au lieu de κοινᾶν ἐόντων τᾶν σπ.

(2) Heind. *ad* Plat. *Theæt.* p. 298. Valck. *ad Hipp.* 349. Dawes, *Misc. crit.* p. 243.

(3) Bœckh. *in* Plat. *Min.* p. 104 *sq.*

(4) Εἶεν est la trois. pers. de εἶα, anc. optat. de ἔω. Les deux formes s'employaient comme interjections. Blomfield.

(5) Ruhnk. *ad* Xenoph. *Mem. S.* p. 223, ed. Ern. Brunck. *ad* Arist. *Ran.* 607. Hermann. *ad* E. *Suppl.* 795.

(6) Hermann. *Præf.* Soph. *Œd. T.* p. XVI *sqq.* XXV, est porté à prendre ἔα pour l'imparf., ἦα pour l'aor.; mais cette question ne peut se décider, puisque, surtout dans l'ancien langage, l'emploi de l'imparfait et de l'aoriste était très vague.

(7) Spanh. Küster. Brunck. *ad* Aristoph. *Plut.* 77. Pierson. *ad* Mœrid. p. 172. Fisch. II, p. 498 *sq.* Brunck. *Lex. Sophocl.* p. 722 *sq.* Buttmann. *Gr. compl.* p. 552.

§. 219, 4 (1). Mais ἦν est resté le plus usité aussi à la trois. pers., comme au plus-que-parfait.

ἦς deux. pers. imparf. ne se présente pas chez les Attiques purs, chez lesquels on trouve seulement ἦσθα (2).

ἦν se met quelquefois au lieu de ἦσαν, mais seulement lorsqu'il est suivi du sujet au pluriel, ou de plusieurs sujets : alors on considère dans ce sing. un tout comme unité, et l'on désigne ce tout par ses parties; ex.: Hésiod. *Th.* 321, τῆς δ' ἦν τρεῖς κεφαλαί; Soph. *Trach.* 520, ἦν δ' ἀμφίπλεκτοι κλίμακες; dans l'inscription rapportée par Eschine *in Ctesiph.* p. 573, Reisk., ἦν ἄρα κἀκεῖνοι ταλακάρδιοι : surtout chez les écrivains doriens, tels qu'Epicharme *ap.* Athen. 2, p. 250, éd. Schw. 7, p. 12, 43, 119, 201 (3). Dans Hérodote, 5, 12, on trouve, de plus, que les deux noms qui suivent, sont chacun au singulier, ἦν Πίγρης καὶ Μαντύης. Voy. §. 304 [et 303,1]. ἔστι se place aussi devant plusieurs nominatifs. *Vid. ibid.*

DIALECTES.

§. 217. Au lieu de

εἰμί, la forme dorienne était ἐμμί, Théocr. 20, 32.

εἶς, ancienn. ἐσσί, *Il.* ά, 176; γ', 164, etc.; Théocr. 1, 17; Pind. *Ol.* 6, 153; *Pyth.* 1, 172; dans un seul passage chez les poètes attiques, Eurip. *Hel.* 1250, et par conséquent suspect : car dans Aristoph. *Lys.* 600, χαίριος ἐσσί γε est une simple conjecture de Brunck.

ἐστί, doriq. ἐντί, Théocr. 1, 17; 11, 46, *sq.* Le même s'emploie aussi pour

εἰσί, Théocr. 5, 109; 11, 45 (4).

ἐσμέν, ion. εἰμέν, *Il.* ε, 873, etc.; Hérod. 7, 51; 9, 3; dor. εἰμές, Théocr. 2, 5; 15, 73, 89, 91. Dans Eurip. *Alc.* 942, il faut lire εἶμεν (optat.) (5).

Remarque. Callim. employait aussi ἔμεν pour ἐσμέν, p. 541, CCXCIV, ed. Ern., et c'est ainsi qu'on lit dans Soph. *El.* 21, leçon que Brunck défend par des motifs très insuffisants (6). Voy. Herm. *h. l.*

---

(1) Elmsl. *Præf.* Soph. *OEd. T.* p. X. Herm. *Præf. OEd. T.* p. VII *sqq.* qui regarde ἦ comme l'aor., ἦν comme l'imparfait. *Cf.* Blomf. *ad Æsch. Ag.* 1617.

(2) Thom. M. p. 425. Mœris, p. 175. Lobeck. *ad* Phryn. p. 149.

(3) Valck. *ad* Herod. p. 376, 21. Herm. *ad* Soph. *Trach.* 517.

(4) Kœn. *ad* Greg. p. (129 *sq.*) 280.

(5) Il semble douteux que le passage de l'*Alceste* comporte le sens *optatif;* il y est question d'avantages existants et non à souhaiter. GL.

(6) Jugement contraire à celui de Buttm. *Gr. compl.* p. 550. GL.

εἰσί, ion. ἔασι, *Il.* β', 125; Hérod. 1, 66; Théocr. 25, 24. Le dorien ἐντί se trouve avec le ν ἐφελκυστικόν dans les *Fragm.* de Pythag. *ap.* Orell. p. 284, 3, et dans Stobée.

ἦν, trois. pers., dor. ἦς, Théocr. 5, 10 (1). Sur l'ion. ἔα et ἦα, voy. §. 216, *Rem.* 4. A la trois. pers. les Ioniens disaient aussi ἔην, *Il.* ώ, 426; *Od.* τ', 315; ώ, 289 (*Il.* λ', 762, ἔην, comme prem. pers., est suspect (2)); et, à cause de la mesure, ἤην, *Il.* λ', 807; *Od.* τ', 283; ψ, 316; ώ, 343; cela toujours au commencement du vers.

ἦς, seconde pers. imparf. ne se trouve pas chez les Ioniens. ἔησθα, *Od.* π', 420; ψ', 175. *Cf.* §. 216.

ἦμεν, dor. ἦμες, Théocr. 14, 29.

ἦσαν, anc. ἔσαν, *Il.* β', 703; Pind. *Ol.* 2, 17; Théocr. 25, 117, 128; et ἔσσαν dans Pind. *Ol.* 9, 79. Dans Hérodote les éditions varient entre ἦσαν et ἔσαν; la majorité des MSS. dans Gaisford porte ἦσαν, souvent sans variante, comme 1, 74, 93; 4, 138; 3, 45, etc..

Remarque. Au lieu de ἦν, le dialecte ionien avait encore la forme ἔσκον, dans Homère comme simple imparfait, mais chez Hérodote avec le sens de *fréquence* (3), ex.: *Il.* ζ', 153; Hérod. 1, 196; 6, 133; 7, 119; Æschyl. *Pers.* 657; Théocr. 25, 274, dans un morceau écrit en style ionien.

ἔσομαι, dor. ἐσοῦμαι (4), Thuc. 5, 77, 79, et, à cause du mètre, ἐσσοῦμαι, Théocr. 7, 67; 5, 56; de plus, *Il.* β', 393; ν', 317; *Od.* τ', 302.

A l'imparfait, à l'optatif, au subjonct. et au partic. les Ioniens ont souvent encore la forme primitive ἔω; ex.: imparf. ἔον, *Il.* λ', 762; ψ', 643, etc.; optat. ἔοιμι, *Il.* ί, 142, 284; Hérod. 7, 6; subjonct. ἔῃσι, *Od.* λ', 433; ἔωσι, *Il.* ί, 282; Hérod. 1, 155. Cependant cela pouvait être aussi la résolution ionienne de la syllabe circonflexe. Du participe primitif ἐών, il est resté l'usité ὤν, οὖσα, ὄν.

Au subjonctif Homère a encore ἦσι, comme *Od.* θ',

---

(1) Kœn. *ad* Greg. p. (118) 258.
(2) Buttm. *Gr. compl.* p. 551. Herm. *Præf. Œd. T.* p. XV.
(3) Buttm. *l. c.*
(4) Je doute que les Doriens aient employé cette forme avec un seul σ. Dans Thuc. la leçon primitive est ἐσσοῦνται dans quelques MSS. BLOMFIELD.

580; voy. §. 201 [et non §. 200. GL.], 8, p. 390. Il paraît avoir dit aussi εἴη pour ἵη, de même que θείη pour (θέη) θῇ (§. 212, 10), *Il.* γ', 245; *Od.* ρ', 286 (1).

L'infinitif εἶναι fait chez les Ioniens ἔμεναι, *Il.* γ', 40, 42; ι', 602, etc.; ἔμμεναι, *Il.* α', 117, etc., et ἔμεν, *Il.* δ', 299, 319; Théocr. 25, 116; ἔμμεν, Pind. *Pyth.* 4, 174; Soph. *Ant.* 625, dans un chœur; de même que θέμεναι et θέμεν, au lieu de θεῖναι. Les Doriens faisaient longue, par la diphthongue ει, la syllabe qui précédait la terminaison, ainsi εἶμεν, forme que Théocrite toutefois permute encore avec ἦμεν dans les MSS., 2, 41; 7, 86; Thuc. 5, 77, 79; ainsi dans le décret des Byzantins *ap.* Demosth. *Pro cor.* p. 265, 10; Aristoph. *Ach.* 741, 771; et ἦμες, Théocr. 14, 6, où cependant la majorité des MSS. a ἦμεν. On trouve ἤμεναι ou εἵμεναι, Arist. *Ach.* 775 (2).

Particip. οὖσα, ion. ἐοῦσα, dor. ἐοῖσα, Théocr. 2, 64; εὖσα, Théocr. 2, 76; 5, 26; 28, 16; Erinn. *Anal.* t. I, p. 58, 2, *vs.* 5, et ἔασσα, Timée de L. p. 9, 12, 14; Stobée, *Ecl. phys.* p. 45, 33, ed. Canter. Euryph. *ap.* Gale, p. 667, que Buttm. *Gr. compl.* p. 550, compare avec πρόφρων, πρόφρασσα. A l'accus., Théocr. 2, 3, a εὖντα pour ἐόντα. Des anciennes formes analogiques εἵς (ἕνς) ἕντος, comme τίθημι, τιθείς, que les Eoliens conservaient, est dérivé ἕντες, ἕντεσσιν, dans la *Tabula Heracl.* p. 214, 210, au lieu de ὄντες, οὖσιν, et dans Alcman *ap.* Eustath. *ad Od.* ό, 1787, 43, παρέντων pour παρόντων (3).

Au lieu des 3.es pers. composées d'une préposition, πάρεστι, ἔπεστι, ἔνεστι, on disait aussi πάρα, ἔπι, ἔνι.

II. εἶμι, *je vais*, de ἴω.

§. 218. Il n'y a d'usité dans ce verbe que les temps et les modes suivants:

Présent indicat. εἶμι, εἶς (εἶ [1]), εἶσι; ἴτον, ἴτον; ἴμεν, ἴτε, ἴασι.

Impérat. ἴθι (εἶ [2]), ἴτω; ἴτον, ἴτων; ἴτε, ἴτωσαν.

---

(1) Schæf. *ad* Brunck. *Gnom.* p. 238.

(2) D'Orville, *Vann. crit.* p. 27, 28. Kœn. *ad* Greg. p. (91) 206. Fisch. II, p. 501.

(3) Fisch. II, p. 502.

Optat. ἴοιμι, etc., comme τύπτοιμι.
Subjonct. ἴω, etc., comme τύπτω.
Infinit. ἰέναι.
Partic. ἰών, ἰοῦσα, ἰόν.
Imparf. ᾔειν (ou ᾔϊα, ᾖα), ᾔεις, ᾔει; ᾔειτον, ᾐείτην; ᾔειμεν, ᾔειτε, ᾔεσαν ou ᾖμεν, ᾖτε, ᾖσαν.

Il se présente encore dans Homère un aor. 1, εἰσάμην, *Il.* δ', 138; ε', 538, qu'il faut bien distinguer de εἰσάμην, *je paraissais*, ex. : *Il.* μ', 103, et un futur εἴσομαι, ex. : *Il.* ξ', 8, qu'il ne faut pas confondre avec εἴσομαι, futur de οἶδα, *je sais*.

Nota. Les Attiques n'emploient pour futur que la forme du présent εἶμι (1), qui se trouve déjà aussi chez les Ioniens dans ce sens. Car εἴσομαι n'est chez les Attiques que le futur de οἶδα, ex. Eurip. *Iphig. A.* 975, où quelques-uns le prennent à tort pour le futur de εἶμι. De même Eurip. *Phœn.* 260.

REMARQUES.

§. 219. 1. εἶ est plus usité chez les Attiques que εἶς, ex.: Soph. *Œd. C.* 872; Arist. *Av.* 991. Homère a aussi εἶσθα, *Il.* κ', 450, *Od.* τ', 69; ύ, 179.

En composition le présent recule l'accent, ex.: ἄνειμι, Hérod., 7, 239; ἔξει, Soph. *Œd. C.* 950; ἄπει, *id. Œd. T.* 680; ἐπέξει, Démosth. p. 383, 23; ἄπεισι, Xén. *Mem.* 4, 3, 8; διέξιμεν, Plat. *Prot.* p. 361, E (2).

2. A l'impératif, au contraire, ἴθι est plus usité que εἶ. Au lieu de ἴτωσαν, (Eur. *Iph. T.* 1492; Plat. *Leg.* 6, p. 765, A; 9, p. 873, E.), Eschyle a, *Eumen.* 32, ἴτων; Thuc. 4, 118; Plat. *Leg.* 12, p. 956, C; Xén. *Cyrop.* 5, 3, ἰόντων.

3. Pour ἴοιμι, on trouve aussi ἰοίην, Xén. *Symp.* 4, 16; Isocr. *ad Phil.* p. 102, A.

4. Homère présente encore deux formes d'imparfaits : 1.° ἴε ou bien ἴεν, trois. pers., ex.: *Il.* β', 872; *Od.* π', 41, 155; ρ', 30, 256; τ', 53, ώ, 220, de l'ancienne forme du présent ἴω. 2.° Au duel ἴτην, *Il.* ζ', 120; Hésiod. Ἔργ. 197 (avec la variante ἴτον), et au pluriel ἴσαν, *Il.* γ', 8; *Od.* ά, 176; Hésiod. *Th.* 686, et encore dans un chœur de Soph. *Trach.* 514. Le singulier analogique eût été εἶν, εἶς, εἶ, de εἶμι, comme ἐτίθη-ν de τίθη-μι, forme donnée aussi par les grammairiens, mais qui ne se rencontre pas dans les écrits qui nous sont parvenus. Homère place devant les deux formes un η pour augment, comme dans ᾔείδει, de εἴδω, ᾔϊον, *Od.* ψ', 570; ώ, 500; trois. pers. sing. ᾔϊε, aussi dans Hérodote, 1, 65, etc. (3), ou bien ᾖε, *Il.* μ', 371; *Od.* σ', 253, 257;

(1) Fisch. II, p. 503.
(2) Fisch. II, p. 504.
(3) Valck. *ad* Herod. p. 10, 96.

τ', 126 (κατεῖεν, Hésiod. *Sc.* 254, où il serait mieux de lire κατῄεν); ᾔομεν, *Od.* κ', 570; λ', 22, et ᾔει (1), trois. pers. sing. *Il.* κ', 286; ν', 247; *Od.* θ', 290; ᾔϊσαν, trois. pers. plur. Au lieu de ᾔειν, il y avait encore une forme ᾔϊα', qui se rattachait à ᾔειν, comme ἐτίθεα à ἐτίθην, *Od.* δ', 427 *et passim.*

Deux formes sont passées dans la langue attique, à la prem. pers. régulièrement ᾖα, rarement ᾔειν, comme dans Xénoph. *OEcon.* 6, 15, mais dans les autres personnes, ᾔεις, ᾔει, etc. ex.: Demosth. *De cor.* p. 232, 23; Æschin. *in Ctesiph.* p. 551 (les manuscrits ont ἐπεξῄεισθα, dans Platon *Euthyphr.* p. 4, B). Comme ces formes de conjugaison étaient entièrement semblables à la première et à la deuxième pers. du plus-que-parf., les Attiques formaient aussi le duel et le plur. sur ce temps: ᾔειτον, ᾐείτην, ᾔειμεν, ᾔειτε, ᾔεσαν (et non ᾔϊσαν), mais ordinairement ᾔτην, Plat. *Euthyd.* p. 294, D, dans les édit. de Heindorf et Bekker, ᾖμεν, Eur. *Androm.* 1105, avec Brunck, *Electr.* 780; Arist. *Plut.* 659; Plat. *Rep.* 10, p. 609, C; *Protag.* p. 316, A, 362; *Euthyd.* p. 304, B (2); ᾖτε, Eur. *Cycl.* 40. A la trois. pers. plur. ᾔεσαν est la forme régulière; cependant on trouve aussi ᾖσαν (de ᾔϊσαν), *Od.* τ', 445; Hérod. 1, 62, 105, ainsi que chez le comique Agathon *ap. Etym. M.* p. 301, 57 (3). A la trois. pers. les Attiques disaient aussi devant une voyelle ᾔειν, avec le ν ἐφελκυστικόν, Arist. *Plut.* 696, 709, comme à la trois. pers. sing. du plus-que-parfait.

Quant à la signification, ᾖα n'a jamais celle du parfait, ni ᾔειν celle du plus-que-parfait (4), mais les deux formes s'accordent à cet égard et expriment en général un temps passé, ou par elles-mêmes, ou dans leur rapport avec un autre temps, c'est-à-dire, qu'elles se prennent comme aoriste et comme imparfait. ᾖα se prend comme aoriste dans Hérodote, 4, 82; 5, 32, Plat. *Apol. S.* p. 21, C, ἐντεῦθεν ἐπ' ἄλλον ᾔϊα (ᾖα) τῶν ἐκείνου δοκούντων σοφωτέρων εἶναι, ce qui (*ibid.* B) est exprimé par ἦλθον ἐπί τινα τῶν δοκούντων σοφῶν εἶναι. *Charmid. in.*, ᾖα — καὶ — εἰσῆλθον (où le ἧκον qui précède, a le sens du plus-que-parfait, *j'étais venu.* Voy. la Syntaxe). Démosth. p. 1106, ἵν' οἱ μὲν δικασταὶ — ἔγνωσαν, ἐγὼ δέ — ᾖα. Il est comme imparfait dans Platon, *Rep.* 5, *in.*; 8, p. 562, C; *Symp.* p. 219, E; Xén. *Cyrop.* 5, 4, 11. ᾔειν est comme aoriste dans Plat. *Symp.* p. 221, B; *Protag.* p. 316, A, et p. 362; *Euthyd.*

---

(1) J'ai regardé avec Buttmann l'ι souscrit comme fautif dans cette déduction.

(2) Voy. l'*Etym. M.* p. 420, *in.*

(3) Elmsley, *in Classic. Journ.* 17, p. 51, prétend que les anciens ont conjugué ᾔϊα, ᾔϊας, ᾔϊε, ᾐΐτην, ᾔϊμεν, ᾔϊτε, ᾔϊσαν, et qu'alors ils n'ont fait que contracter ηϊ en η; il veut que ᾔειν ne soit qu'une forme imaginée par les écrivains récents. Comme ᾖε ne se présente nulle part, qu'il n'est jamais exigé par le mètre, et que cette forme n'est connue d'aucun ancien grammairien, nous laisserons l'assertion d'Elmsley pour ce qu'elle est. — Voy. plusieurs exemples de ces formes dans Fisch. II, p. 504 *sq. Cf.* Valcken. *Ann. in N. T.* p. 387.

(4) Cependant Hermann *ad* Soph. *Phil.* 756, fait remarquer la forme ἐξῄη, que donnent ici les anciennes éditions.

p. 304, B; Eurip. *Or.* 559; Æschin. *in Ctesiph.* p. 532, et l'on trouve ᾔει, ᾔεσαν, constamment employés dans les récits avec le sens précis d'aoristes. ᾔει est comme imparfait dans Plat. *Symp.* p. 191, A; 201, E; 220, B; Xén. *Anab.* 7, 7, 6; Thuc. 2, 3, *extr.*; Eurip. *Suppl.* 753; *Iphig. T.* 1407; *Ion.* 1152; Aristoph. *Plut.* 696; Demosth. p. 229, 18, 26; 232, 23; 299, 27; 305, 8; 306, 11; 549, 24; 576, 27 (1). Dans beaucoup de passages il peut se prendre comme imparfait et comme aoriste. De même ᾔειν a souvent la signification de l'aoriste (2).

5. Il est encore quelques formes à remarquer. εἴσι est comme trois. pers. plur. dans Hésiode, *Sc.* 115; Théognis, 716 (où ἴσι n'est qu'une conjecture de Brunck au vs. 536). Cependant il peut y avoir εἰσί dans les deux passages, σχεδὸν εἰσί et ἄφαρ εἰσί, d'après le §. 309, 3.° Ainsi Ruhnken a déjà assimilé au latin *adesse*, le προσεῖναι d'Hésiode, Ἔργ. 351, que quelques grammairiens prennent pour προσιέναι, et dans les *Suppl.* d'Eschyle, 300, éd. Schütz, il semble que εἶναι ἀστραβίζούσας soit une périphrase très usitée au lieu de ἀστραβίζειν. εἴη est pris pour ἴοι dans l'*Odyss.* ξ', 496; *Il.* ω, 139: mais, dans le premier passage, ἀλλά τις εἴη εἰπεῖν Ἀγαμέμνονι, signifie *adsit aliquis qui nuntiet*, comme dans l'*Il.* ν', 312, νηυσὶ μὲν ἐν μέσσῃσιν ἀμύνειν εἰσὶ καὶ ἄλλοι, *sunt qui opem ferant* (voy. §. 535); et dans le second, τῇδ' εἴη, *qu'il y ait à l'instant ici quelqu'un*, ὅς ἄποινα φέροι, au lieu de *qu'il vienne quelqu'un*, exprime bien mieux l'impatience d'Achille que τῇδ' ἴοι. Cependant l'*Etym. M.* p. 121, 29; 423, 23, cite d'après Sophron, qui écrivait dans le dialecte populaire de Syracuse, εἴω pour ἴω. Au lieu de ἰέναι, on trouve quelquefois ἴμεναι, *Il.* υ, 32; *Od.* β', 298, 394; ζ', 50; θ', 287, 303; ξ', 532; π', 341, *et passim*; une fois avec ι long, *Il.* υ, 365 (ἴμμεναι) et ἴμεν. *Il.* ά, 170, etc.; aussi ἰέμεν, Archyt. *apud* Gale p. 697 (Orell. p. 248).

VERBAUX EN ΤΈΟΣ ET ΤΌΣ.

§. 220. Des verbes de toute espèce servent aussi à former des adjectifs, qui, à la manière des participes, empruntant plus de la signification des verbes que d'autres adjectifs, qui en sont également dérivés, ont été pour cela particulièrement appelés *verbaux*. La trois. pers. parf. passif sert de base à leur formation, c'est-à-dire que, retranchement fait de l'augment ou du redoublement, on change —ται en —τέος et en —τός, ex.: τέτυπται, τυπτέος;

---

(1) *Cf.* Fisch. II, p. 507, *sq.*
(2) Voy. Buttm. *Gr. compl.* p. 557, *sqq.*

τετύπτηται, τυπτητέος; πεφίληται, φιλητέος et φιλητός; παρεσκεύασται, παρασκευαστέος; πέποται de πίνω, ποτέος, συνεκποτέα, Aristoph. *Plut.* 1086; δέδοται, δοτέος; ἔσταλται, de στέλλω, σταλτέος; ἕσταται, de ἵστημι, στατέος; ex.: στατέον ἄρχοντα, Plat. *Rep.* 6, p. 503, c'est-à-dire, ἱστάναι δεῖ ἄρχοντα; τέτμηται, τμητέος; κέχυται de χέω, χυτός. Les *verbaux* en τός ont toujours l'accent sur la terminaison, excepté les composés, comme θεατός, ἀθέατος; ἀνάσπαστος, ἀνήροτος. Il faut encore remarquer ici que les *verbaux* subissent ordinairement les mêmes changements que ceux qui se présentent dans la dérivation de l'aor. 1 passif venant du parf. passif.

1. Les verbaux ont souvent un ε devant la terminaison, quoique le parfait ait un η, surtout quand l'aor. 1 passif a aussi un ε (§. 191, 2), ex.: εὕρηται, εὑρετέος, Thuc. 3, 45; ἐπήνηται, ἐπαινετέος; ᾕρηται, αἱρετέος, αἱρετός; ἀνέσχηται, ἀνασχετός. De même ils ont ε au lieu de α du parf., ex.: ἐπιτέτραπται, ἐπιτρεπτέος. Ainsi μενετέος de μεμένηται (1). Mais au lieu de διαμαχετέον, Plat. *Rep.* 2, p. 380, B (de même chez Bekker), il faut lire διαμαχητέον, comme le donnent six MSS. (Bekk. *Comm. crit.* 2, *ad* p. 99, 21), ainsi que l'on trouve δυσμαχητέον dans Plat. *Soph.* p. 241, D; 249, C, et dans Soph. *Ant.* 1106 (2).

On suit la même analogie pour former des *verbaux*, de verbes qui n'ont pas le parf. passif, ou n'en peuvent avoir; ex.: συνεστέον, Plat. *Prot.* p. 313, B, de σύνειμι, comme venant du futur ἔσομαι, parf. ἔσμαι; ἰτέον et la forme allongée ἰτητέον, de ἰέναι; ἐξιτόν, Hésiod. *Th.* 732; ἐξιτητέον de ἔξειμι; ἰστέον de εἰδέναι.

2. Les *verbaux* venant de verbes purs, ont souvent un σ devant la terminaison, sans que ce σ se soit trouvé au parfait, ex.: πέπαυται, παυστέος; ἐλήλαται, ἐλαστέος, ἐλαστός; κέχρηται de χράομαι, χρηστέος, χρηστός (comme ἐχρήσθη). Cependant il faut consulter ici l'usage de la langue. Au contraire, dans beaucoup de verbaux en —τός, surtout dans les composés, le σ est quelquefois retranché, ex.: θαυματός, ἀγατός, ἀδάματος, au lieu de θαυμαστός, ἀγαστός, ἀδάμαστος (3).

---

(1) Lobeck. *ad* Phrynich. p. 446.
(2) Ast *ad* Plat. *Polit.* p. 434. Lobeck. *ad* Phryn. p. 446.
(3) Ruhnk. *Epist. crit.* p. 26. Fisch. I, p. 208 *sq.*; II, p. 49 *sq.* Bœckh. *ad* Pind. *Ol.* 1, 28. Reisig. *Comm. crit. in* Soph. *Œd. C.* p. 386 *sq.*

Quant à la *signification*,

1.° Ceux en —τέος répondent au partic. futur passif des Latins, et le neutre —τέον (ordin. chez les Attiques au plur. —τέα), à ce qu'on appelle le gérondif; ex.: φιλητέος, *amandus*; ποτέος, *bibendus*; ποτέα ἐστί, *bibendum est*; πολεμητέα ἐστί, *bellandum est*.

2.° Ceux en —τός ont ordinairement la signification passive; alors, ou bien ils répondent au partic. parf. pass. des Latins, ex.: ποιητός, *factus*; χυτός, *aggestus*; στρεπτός, *flexus*, ou bien ils renferment le sens de *pouvoir*, comme les adj. latins en —*ilis*, ex.: ὁρατός, ἀκουστός, *qui peut être vu, visible, et entendu*; κτητός, ὠνητός, *qui peut être acquis, acheté*, etc. Quelques-uns ont un sens *neutre*, comme πλωτός, *navigable*, *qui peut flotter*.

Souvent aussi ils ont une signification active, comme καλυπτός, *qui cache*, Soph. *Antig.* 1011; μεμπτός, *qui blâme*, *id. Trach.* 446; μισητός, *qui excite la haine*, Xén. *M. S.* 2, 6, 21 (1).

Pour l'usage, voy. §. 447.

DES VERBES DÉFECTIFS.

§. 221. Une grande quantité de verbes grecs ne sont usités que dans quelques temps; mais les temps qui manquent dans une forme, sont suppléés par des dérivations de formes semblables découlant de ces mêmes verbes, ou même par des dérivations de verbes tout-à-fait différents, qui n'ont avec ceux-ci de rapport que par le sens. Ainsi, par exemple, tous les verbes en —άνω n'ont d'usité que le présent actif et passif, et l'imparfait; les autres temps viennent de formes simples, qui ont servi de base

(1) Hemsterh. *ad* Luc. t. I, p. 448. Ruhnk. *ad* Xen. *M. S. l. c.* Brunck. *ad* Soph. *Antig. l. c. ad* Eur. *Hec.* 1121. Pors. *ad* Eur. *Hec.* 1121; *ad Phœn.* 220. *Cf.* Musgr. *ib.* Blomf. *Gloss. Agam.* 352. Monk. *ad* Eur. *Alc.* 174. Reisig. *Comm. exeg. in* Soph. *Œd. C.* 1027.

à celles en —άνω. λανθάνω, λαμβάνω, font au futur λήσω, λήψω; à l'aor. 2 ἔλαθον, ἔλαβον, de λήθω, λήβω. Ὁράω n'a d'usité que l'imparf. ἑώρων et le parf. ἑώρακα; mais au lieu du futur ὁράσω, il a ὄψομαι de ὄπτομαι; au lieu de l'aor. ὥρασα, εἶδον, de εἴδω, est seul en usage; l'aor. pass. est ὤφθην, quoique l'on rencontre un parf. passif ἑώραμαι. On nomme ordinairement ces verbes *anomaux*, *irréguliers;* mais cette expression semble favoriser une idée fausse, c'est que ces différentes formes de temps appartiendraient réellement toutes à une seule forme de présent déterminée, et seulement n'en dériveraient qu'en s'écartant des règles ordinaires : nous les nommerons donc ici *verbes défectifs*, ou qui manquent de quelques temps essentiels. A la vérité, il n'y a peut-être pas un seul verbe grec auquel il ne manque quelques temps (§. 194, *Rem.* p. 369), et alors tous les verbes de la langue grecque seraient *défectifs :* mais ceux que nous qualifions d'*anomaux*, ont du moins un parfait, un aoriste et un futur de la même forme, et par conséquent tous les temps essentiels, tandis que les verbes qui seront présentés ici comme *défectifs*, sont positivement dépourvus de quelques temps essentiels et sont réduits à les emprunter à d'autres formes, qui se rapprochent d'eux ou par le principe de la formation ou par le sens.

La cause de ces différentes formes d'un même verbe réside surtout dans un désir d'euphonie, qui était, plus qu'à tout autre idiome, propre à la langue grecque, développée comme elle le fut par la poésie et la musique. Ce penchant fut favorisé par la souplesse de la langue et par les différents dialectes, qui s'élaborèrent séparément, et qui, par suite des communications devenues plus fréquentes, s'empruntèrent bientôt les uns aux autres diverses particularités. Il suffit à notre but de remarquer ici la manière dont cette tendance à l'euphonie se manifestait dans les formes des verbes; elle consiste tantôt à rendre longue la syllabe radicale du verbe, tantôt à allonger la désinence, tantôt à mettre en tête la réduplication, souvent à réunir toutes ces particularités.

I. Allongement de la syllabe radicale, en changeant sa voyelle brève en longue ou en diphthongue, comme χάω, χαίω, σύω, σεύω, ou par l'intercalation d'une consonne, λάβω, λήβω et λάμβω, d'où l'ionien λαμφθείς. De même τέμνω, κάμνω,

τύπτω, sont vraisemblablement allongés de τέμω, κάμω, τύπω, quoiqu'il ne soit pas nécessaire de supposer ces formes pour la facilité de la dérivation. Voy. §. 173 *sqq*. Il a déjà été dit que les anciennes formes des verbes paraissent s'être conservées à l'aor. 2 et au parfait. Les allongements de l'espèce de ceux qui suivent, sont les plus fréquents :

1.° Intercalation du ν, comme dans les verbes cités plus haut, τέμνω, κάμνω, venant de τέμω, κάμω ou κήμω; δάκνω de δήκω; δαμνάω de δαμάω; πτάρνυμαι de πταίρω. Le μ, dans λάμβω, paraît aussi résulter de ν, qui d'après la règle §. 37, 1.°, se change toujours en μ devant β. De même λάγχω de λήχω (plus bas, II, 1 et 3). Cette intercalation a lieu surtout lorsque la terminaison se transforme en —μι; voy. ci-après ὄρω, ὄρνυμι, etc. II, 1, 6.° (1). Mais par suite de l'allongement de la syllabe radicale, causé par cette intercalation, la voyelle longue de cette syllabe se change toujours en sa brève correspondante [comme λάγχω de λήχω, ci-dessus]. On intercale aussi le ν entre deux voyelles, ex. : πίνω, δύνω, de πίω, δύω.

2.° Intercalation du σ, le plus souvent devant les consonnes, ex. : ἔσπομαι pour ἕπομαι.

3.° Intercalation du τ après une consonne, comme βλάπτω, κλέπτω, de βλάβω, κλέπω; le τ s'ajoute aussi entre deux voyelles, comme ἀνύτω, ἀρύτω, ἀτάω, venant de ἀνύω, ἀρύω, ἀάω.

Remarque. Dans ces cas l'ε de la syllabe radicale se change souvent en ι, comme dans πίτνω, de πέτω, ἴσχω, ἐνίσπω, de ἔχω, ἐνέπω, τίκτω, de τέκω; σκίδνημι, κίρνημι, de σκεδάω, κεράω.

4.° Le γ, κ, χ, se change souvent en σσ (ττ), ex. : πράσσω, φρίσσω, de πράγω, φρίκω; et en ζ, comme στενάζω de στενάχω, κράζω de κράγω. Voy. §. 171, p. 333, 334; et sur le changement du ζ en σσ, §. 15, p. 67, 68, 71.

De même δ se change souvent en ζ, comme dans φράζω, ἕζω, de φράδω, ἕδω.

5.° Une autre manière, qui consiste à placer l'accent sur la syllabe dominante, en syncopant la première, se rencontre dans des mots de plusieurs syllabes, comme πλάζω et πλάθω (d'où πλασθείην, Æsch. *Prom*. 904), venant de πε-

---

(1) Eustath. *ad Il*. p. 57, 32.

λάω. Lorsque la première syllabe a un ο, cet ο se conserve dans la syllabe dominante, après la syncope, mais il se confond avec la terminaison έω dans ω, ex. : βολέω (dérivé de βάλλω), βλόω, βλώσκω ; βορέω (qui a de l'affinité avec βορά), βρόω, βιβρώσκω ; νοέω, γνοέω (comme ἀμφιγνοέω), γιγνώσκω ; θορέω, θρόω, θρώσκω ; στορέω, στρόω, στρώννυμι ; τορέω, τρόω, τιτρώσκω. De même, θνήσκω, de θάνω, θήνω.

On en trouvera au n.° III plusieurs exemples, parce que l'allongement de la syllabe principale est le plus souvent joint à l'allongement de la terminaison.

II. Allongement de la terminaison ω :

1. Dans άω, έω, όω, ύω, ex. : μυκάω de μύκω, κτυπέω de κτύπω (aor. ἔμυκον, ἔκτυπον), §. 193, *Rem.* 5 ; δαμάω de δάμω, δήμω (ἔδαμον), φιλέω, ῥιπτέω, de φίλω (d'où vient ἐφίλατο, φίλωνται dans Hom. (1)), et ῥίπτω. Voy. §. 181, 3 [et non 4]. De même ἐλκύω, ἀνύω, πληθύω, de ἕλκω, ἄνω, πλήθω. Ou bien —νύω, ex. : δαινύω, πεταννύω, δεικνύω, μιγνύω, de δαίω, πετάω, δείκω, μίγω. Voy. βαλλήσω, etc., §. 181, *Rem.* 3 ; μεμένηκα, §. 187, 6, p. 354. On trouve chez les Ioniens quelques formes particulières, comme συμβαλλεόμενος, Hérod. 3, 68, *et passim* ; πιέζευν, *Od.* μ', 174, 196, comme chez Hérodote πιεζεύμενος. ὤφλεε, Hérod. 8, 26 ; ἐνείχεε, *id.* 1, 118, dans tous les MSS., au lieu de ὦφλε, ἐνεῖχε. Quand la syllabe pénultième de la forme primitive est brève, la consonne est doublée, comme ὄλω, ὀλλύω.

Lorsque la syllabe radicale des verbes de deux syllabes a un ε, cet ε se change en ο ou en ω ; ex. : πέτομαι, ποτάομαι et πωτάομαι ; στρέφω, στρωφάω ; νέμω, νωμάω ; τρέχω, τρωχάω et τροχάω ; φέρω, φορέω, et de là δεδοκημένος, venant de δέχομαι.

Ces terminaisons se rallongent encore :

1.° Par —αίνω, —αύνω, comme βαίνω, ἐλαύνω, de βάω (2), ἐλάω (3).

2.° —είνω, comme τείνω, κτείνω, de τάω (d'où vient τῆ dans Homère), κτάω. Dans d'autres, l'ω seulement subit ce changement, comme dans φαείνω, ἐρεείνω, de φάω, ἐρέω.

(1). *Animadv. in h.* Hom. p. 370. La différence qu'Hermann, *ad* Soph. *Aj.* 235, admet entre ῥίπτω et ῥιπτέω, ne me semble pas pouvoir être établie avec certitude.

(2) M. Matthiæ, par erreur sans doute, répète ici βαίνω. GL.

(3) Fisch. III, *a.* p. 13.

3.° —ω, comme πελάζω de πελάω. *Cf.* §. 178, 2.°

4.° —θω. Voy. II, 2, p. 451.

5.° —σκω, comme φάσκω de φάω (φάσκον pour ἔφην); γηράσκω de γηράω; βάσκω de βάω (de βάσκον pour ἔβην), βαίνω; θνήσκω, διδάσκω, de θανέω, δάω; et avec la diphthongue au lieu de la voyelle primitive, πιφαύσκω. ῥύσκομαι de ῥύω (1).

Ceux en —έω se changent ordinairement en —ίσκω, ex.: στερίσκω de στερέω, στέρω; ἀπαφίσκω, εὑρίσκω, amené par l'inf. aor. 2, εὑρεῖν; ἀραρίσκω formé d'ἀραρεῖν: de même que ceux en —όω se changent en —ώσκω, ces derniers ordinairement avec la réduplication, ex.: γιγνώσκω de νοέω, γνοέω; βιβρώσκω de βορέω, βρόω. *Cf. supr.* I, 5. La terminaison —ώσκω paraît résulter de la contraction de ο et de —έσκω (contraction qui se présente dans l'augment, §. 166), de même que beaucoup de verbes tirent la termin. —ήσκω de —εέσκω, —αέσκω, comme θνήσκω, μιμνήσκω (et sans réduplication, μνήσκω, Anacr. *ap.* Athen. 11, p. 463, A); ἀλδήσκω. Du reste, la terminaison —ίσκω est particulièrement dérivée aussi des verbes *barytons*.

Remarque. Beaucoup de verbes en —σκω signifient 1.° *commencement* ou *accroissement*, ex.: γηράσκω, ἡβάσκω. 2.° Dérivés de verbes neutres, ils prennent souvent le sens *transitif*, ex.: πινύω, πνύω (d'où πεπνύσθαι), *je suis sensé*, πινύσκω, *je rends sensé;* πίω, πίνω, *je bois*, πιπίσκω, *j'abreuve*, etc.; μεθύω, *je suis ivre*, μεθύσκω, *j'enivre*.

6.° Les verbes en —μι se forment en général des verbes tant *purs* que *barytons*, avec ou sans réduplication, comme τίθημι, ἵστημι, δίδωμι, de θέω, στάω, δόω; κίρνημι, κεράννυμι de κιρνάω, κεράω; πέρνημι, δείκνυμι de περάω, δείκω.

Le changement des termin. άω, έω, ίω, όω en άννυμι, έννυμι, ίννυμι, ώννυμι, est surtout fréquent; ex.: σκεδάννυμι, πετάννυμι, κρεμάννυμι, ἕννυμι, σβέννυμι, τίννυμι, ζώννυμι, στρώννυμι, de σκεδάω, πετάω, κρεμάω, ἕω, σβέω, τίω, ζώω, στρόω, στορέω. Ils dérivent eux-mêmes des verbes déjà dérivés en —νύω (II, 1), et alors le ν est doublé, lorsque la syllabe pénultième de la forme primitive, est brève (2).

Remarque. Quelques verbes n'ont la forme en —μι qu'à l'aor. 2, ex.: ἐκίχην, ἔκτα, κτάς, οὖτα, καταπτήτην, ἔσβη, ἔσκλη, σκλῆναι, ἔφθη, ἔπλωμεν, πλώς, de κιχάνω, κτείνω, οὐτάω, καταπέταμαι, σβέω, σβέννυμι,

---

(1) Fisch. III, *a.* p. 17, *sqq.*
(2) Fisch. III, *a* p. 15.

σκέλλω, φθάνω, πλώω, mais formés comme venant de κίχημι, κτῆμι, σύτημι, πτῆμι, σβῆμι, σκλῆμι, φθῆμι, πλῶμι.

De même les impérat. σχές, σπές, de ἔσχον, ἔσπον; τέθναθι, etc. *Cf.* §. 217, 3, *a* (?) (1).

2. En άθω, έθω, ύθω, ex. : διωκάθω, κιάθω, ἀγερέθω, τελέθω, φθινύθω, de διώκω, ἀγείρω, τελέω, φθίνω. —άθω est la terminaison des verbes dont la syllabe pénultième est longue, —έθω, de ceux dont la pénultième est brève. De la contraction de la termin. —έθω avec α et ε, résulte —ήθω; de la contraction avec ο résulte —ώθω; ex. : νήθω, πλήθω, ἀλήθω, βρώθω, venant de νέω, πλέω (*impleo*), βρόω (βορέω) (2).

3.° En άνω, comme λαμβάνω de λάμβω (voy. I), venant de λήβω, ἁμαρτάνω, αἰσθάνομαι, de ἁμάρτω, αἴσθω; ἱκάνω de ἵκω; θιγγάνω de θίγω. D'après l'analogie de λήβω, λάμβω, on pourrait aussi prendre les formes λάνθω, λάγχω (λέλογχε), comme transition de λήθω à λανθάνω, de λήχω (εἴληχα) à λαγχάνω. Mais le plus souvent dans cette terminaison, la voyelle longue de la syllabe primitive se change en brève et redevient longue par l'intercalation d'un ν, qui cependant se change en γ devant γ, χ, et en μ devant μ, π, etc. (§. 37, I), comme ἁνδάνω de ἥδω, λιμπάνω, φυγγάνω, πυνθάνομαι, τυγχάνω, θιγγάνω, de λείπω, φεύγω, πεύθομαι, τεύχω, θίγω (3). Ainsi τίω, φθίω, ont été allongés en τίνω, φθίνω avec ι long.

Remarque. Pour la forme —άνω l'α est long chez les épiques dans φθάνω, ἱκάνω, κιχάνω, mais bref chez les Attiques.

III. *Réduplication*, comme dans les verbes déjà cités διδάσκω, γιγνώσκω, βιβρώσκω, τιτρώσκω, μιμνήσκω, πιπίσκω, ἀραρίσκω, τίθημι, δίδωμι. De même βιβάω, chez Homère, πιφαύσκω de φάω, πέφνω de πε-φένω, l'attique τετρεμαίνω au lieu de τρέμω. Il faut remarquer ici que la consonne initiale du verbe, qui est répétée, est ordinairement accompagnée d'un ι. D'autres formes allongées paraissent aussi résulter de cette *réduplication*, comme μίμνω de μι-μένω, πίπτω de πι-πέτω (ce dernier avec ι long dans l'*Etym. M.* p. 673, 8, comme dans ἵημι), γίγνομαι de γι-γένομαι (4), où l'ι est

(1) Faux renvoi, déjà tel dans la première édit., et répété par les trad. angl. et ital. Nous supposons que M. Matthiæ renvoie au §. 207, p. 411; ou bien, pour τέθναθι seul, au §. 198, p. 382. GL.

(2) Fisch. III, *a*. p. 11 *sq*.

(3) Fisch. III, *a*. p. 3.

(4) Valck. *ad Phœn.* p. 470.

syncopé après la réduplication, comme dans πιπράσκω pour πι-περάσκω, venant de περάω.

IV. Quelquefois de nouvelles formes de présent résultent d'un temps de l'ancienne forme; cependant les nouveaux présents de cette espèce ne se rencontrent le plus souvent que chez les poètes. Ainsi :

1.° Du *parfait:* vient δεδοίκω, de δείδω, δέδοικα, Théocr. 15, 58; πεφύκω, ἐπέφυκον, Hésiod. Ἔργ. 148; πεφύκει, Théocr. 11, 1, de φύω, πέφυκα; πεφρίκοντας, Pind. *Pyth.* 4, 325, de φρίσσω; γεγάκειν, *id. Ol.* 6, 83, de γεγήκω, de γάω; ἐῤῥίγοντι, Hésiod. Ἀσπ. 228 (πέπληγον, τεταγών, τετύκοντο, κεκλήγοντες, sont chez Homère des aoristes). Ainsi le futur κεκράξομαι, chez les Attiques et les écrivains de l'Ancien et du Nouveau-Testament, vient de κεκράγω, formé de κέκραγα, parf. 2.ᵉ de κράζω. L'attique ἑστήξω et τεθνήξω, de ἑστήκω (1), τεθνήκω, formés de ἕστηκα, τέθνηκα, parfaits de ἵστημι, et θνήσκω, θανέω. L'attique ἐγρηγορῶ de ἤγορα, ἐγήγορα, ἐγρήγορα, de ἐγείρω; §. 168, *Rem.* 2 (2). Sur κέκλομαι, πέφνε, voy. §. 193, *Rem.* 8. Ainsi ἥκω est sans doute formé de ἧκα, parfait de ἵημι (3).

2.° Du *futur:* les formes homériques ἐβήσετο, ἐδύσετο, et l'impératif λέξεο, *Il.* ι, 613; ὄρσεο ou ὄρσευ, *Il.* γ, 250; δ, 264; οἶσε, qui est aussi attique (4); ἄξετε, ἶξον de ἵκω, ἵξω. Mais tous ces imparfaits et ces formes de présent ont la signification de l'aoriste. Voy. Buttm. *Gramm. compl.* p. 417 *sq.*

Telle paraît être l'origine des verbes en —ψω et —ξω, comme ἕψω, αὔξω, ainsi que des verbes qu'on appelle *désidératifs*, comme δρασείω, ὀψείω (5).

3.° De nouvelles formes isolées, qui s'écartent de la terminaison propre du présent, tirent souvent aussi leur origine

---

(1) Ἑστήκειν, *Il.* χ, 36, d'où ἀφεστήκω, dont le futur ἀφεστήξειν, se trouve dans Xén. *Anab.* 2, 4, 5. Voy. les not. *ad* Callim. *hymn. Apoll.* 15; πεπλήθω, Callim. *fr.* 492; δεδύκω, Théocr. 1, 102; πεπλήγω, *Il.* ο, 113; βεβήκει, *Il.* χ, 21; ἥκω, *passim;* ὀπώπω, Théocr. 4, 7. Voy. Hermann, *ante Soph. ed. Schæfer,* p. IX. BLOMFIELD.

(2) Valck. *ad* Theocr. 10, p. 7. Fisch. II, p. 247 *sqq.* Kœn. *ad* Greg. p. (81) 190.

(3) Schæf. *App. Demosth.* p. 276, *not.*

(4) Mœris, p. 285.

(5) Valck. *ad Phœn.* 1214. Abresch. *ad* Cattier. *Gazophyl.* p. 10. Fisch. III, *a.* p. 5 *sq.*

des terminaisons régulières de temps, qui ont de la ressemblance avec des dérivations d'autres formes de présent.

a) La première pers. plur. du parfait actif syncopée —αμεν pour ήκαμεν, qui pourrait venir aussi d'un verbe en —μι, a surtout donné occasion dans les autres modes à des formes, qui ont de l'analogie avec celles des verbes en —μι. Voy. §. 198, 3.

b) Dans quelques cas rares, l'ε, ει, qui commence la forme primitive, est pris pour l'augment dans les temps qui en ont un, et est rejeté dans les autres modes, ce qui donne naissance à de nouvelles formes. Ainsi dans ἔσχον, ἔσπον, venant de ἔχω, ἕπω, l'ε fait partie de la forme primitive; mais ces deux temps ont aux autres modes, σχοίην, σχῶ, σπεῖν, σχεῖν, σπών, σχών, etc. De même, dans εἴρηκα, ει se trouve déjà au présent εἴρω, ἔρω, mais il a été considéré comme augment, et de là les dérivations ῥῆμα, ῥῆσις, ῥήτωρ, et l'aor. 1, ἐῤῥήθην. Voy. εἰπεῖν.

Remarque. Les grammairiens grecs ne sont pas toujours d'accord entre eux quand il s'agit d'exposer les formes primitives qui ont servi de base à certains temps dérivés. Il devient alors nécessaire d'établir les principes qui paraissent devoir être suivis dans ce cas.

1. La forme primitive se trouve avec la plus grande facilité (du moins pour notre usage), quand on la rencontre encore chez les plus anciens écrivains, comme il arrive pour λήθω, δίω. Mais on ne trouve que fort rarement de tels primitifs.

2. Parmi plusieurs formes de temps qui ne se rencontrent pas, et qui se prêtent à la dérivation de quelques temps particuliers, il faut préférer celle qui peut servir de base au plus grand nombre de temps; par ex., ἔπαθον se dérive de πάθω et même de παθέω; cependant on est obligé de donner à πήσας, d'Eschyle, une autre forme pour base. Or, ἔπαθον et πήσας peuvent tous deux se dériver d'une seule racine, πήθω, qu'il faut dès-lors préférer.

3. Quand ce moyen manque, il faut du moins supposer un primitif justifié par l'analogie. On supposera une forme avec le plus de fondement, quand elle se prêtera très facilement à la dérivation de toutes les formes. Ainsi, par ex. πήθω et πένθω ont entre eux autant d'affinité que πένθος et πάθος. Puisque λαμβάνω, au moyen de λάμβω, vient de λήβω, λανθάνω de λήθω, λαγχάνω de λήχω, il est conforme à

l'analogie de supposer de même à μανθάνω le primitif μήθω, d'où ἔμαθον, et de suppléer comme intermédiaire entre λαγχάνω et λήχω, le primitif λάγχω (d'où λέλογχα).

Du reste, dans le tableau suivant, on a suivi pour règle de ne jamais dériver un aor. 2 ou un parf. 2 d'une forme de présent en —έω (voy. §. 193, *Rem.* 5) : et un futur 1 en —ήσω n'est pas à lui seul une raison suffisante de supposer une telle forme en —έω. Voy. §. 181 [et non 81. GL.], *Rem.* 3.

TABLEAU DES VERBES DÉFECTIFS.

Nota. Les mots écrits en lettres majuscules, sont des formes vieillies, qu'on ne fait que supposer pour la dérivation des formes usitées.

Les verbes marqués d'un * ne sont usités que chez les poètes.

A.

§. 222. Ἀάω (*je nuis*) ; aor. 1 act. ἄασα, *Od.* κ', 68 ; φ', 296-7 ; *Il.* θ', 237 ; ἆσα, *Od.* λ', 61 ; moy. ἀασάμην, *Il.* ι', 116 ; ἄσατο, comme actif, *Il.* τ', 95 ; prés. pass. ἀᾶται, *Il.* τ', 91, 129 ; aussi dans le sens actif, *Il.* τ', 91 ; aor. 1 pass. ἀάσθην. Les deux α, selon le besoin de l'hexamètre, sont tantôt longs, tantôt brefs. ἄτη, *aveuglement, et dommage*, résultant de là, tient à ce verbe ; de ce substantif vient l'intransitif ἀτέω chez Homère et Hérodote, ἀτάομαι chez les tragiques (1).

Ἄγαμαι (*j'admire*), forme passive homérique et attique, comme ἵσταμαι, de ΑΓΗΜΙ, qui est lui-même dérivé de ἀγάομαι, Hésiod. *Theogon.* 619 (d'où ἀγάασθε, *Od.* ε', 119 ; ἀγάασθαι, *Od.* π', 203, au lieu de ἀγᾶσθε, ἀγᾶσθαι, et d'où viennent les formes ἀγάζομαι et ἀγαίομαι). Les temps autres que le présent et l'imparfait, sont dérivés de ἀγάομαι ; fut. ἀγάσομαι, *Od.* ά, 389 ; aor. 1 moy. ἠγασάμην, *Il.* γ', 181, et ion. ἀγασάμην ; subj. ἀγάσωμαι, *Il.* ξ', 111 ; aor. 1 pass. ἠγάσθην, chez les Attiques.

---

(1) Buttmann, *Lexil.* 1, p. 223 *sqq.*

Ἀγείρω (*je rassemble*), n'est à remarquer que pour l'aoriste épique ἀγέροντο, *Il.* β', 94, etc.; ἀμφαγέροντο, *ils étaient rassemblés*, *Il.* σ', 37; inf. ἀγέρεσθαι (—έσθαι), *Od.* β', 385. Autres formes : ἠγερέθονται, *Il.* γ', 231; ἠγερέεσθαι, *Il.* κ', 127 (peut-être ἠγερέθεσθαι). Homère a aussi un participe aor. syncopé ἀγρόμενος. Voy. §. 193, *Rem.* 8.

ΑΓΩ (*je brise*), au lieu duquel il n'y a d'usité au présent que ἄγνυμι, ἄγνυμαι; fut. ἄξω. Il a l'augment *syllabique*, au lieu du *temporel* (§. 161): aor. 1 act. ἔαξα (ἄξαιμι, ἄξω, ἄξαι, ἄξας), pour ἦξα, *Od.* τ', 539; parf. 2, ἔαγα (ion. ἔηγα, Hérod. 7, 224), dans une signification passive; aor. 2 pass. ἐάγην, ordinairement avec α bref, mais avec α long, *Il.* λ', 559, comme au subj. κατᾱγῇ, Arist. *Ach.* 928, *cum n.* Brunck.; opt. κατᾱγείη, *ib.* 944. Les autres temps manquent.

Remarque 1. Lysias, p. 159, a l'augment aussi au participe κατεάξαντες, ce qu'il faut sans doute attribuer aux copistes, qui introduisaient ainsi leur façon de parler, de même que dans Platon, *Phædon*, p. 86, A, le MST. de Paris porte κατεάξῃ. Apoll. Rh. 4, 1686, a aussi ἐξεαγεῖσα, qui d'ailleurs n'est employé que par les écrivains récents, comme Epictète, c. 3, 25; Elien, *Hist. An.* 10, 10, et par les auteurs du Nouveau-Testament. Mais au lieu de κατεαγείς, chez Lysias, p. 156, Bekker dans l'éd. d'Oxf. a καταγείς, d'après des manuscrits. Au lieu de κατεαγῆναι, Plat. dans *Gorg.* 469, D, on lit maintenant plus correctement κατεαγέναι (1).

Remarque 2. καυάξαις, dans Hésiode Ἔργ. 664, et καυάξαι, dans Hésychius, doivent être considérés comme éoliens et ancien grec, au lieu de κατάξαις, κατάξαι; c'est-à-dire que, comme ἄγω avait le digamma (voy. p. 47), Ϝαγω, de καταϜάξαι, on a fait κατϜάξαι par le retranchement de l'α de la prépos. (§. 38), et, en l'adoucissant, καϜϜάξαι (comme κάϐϐαλλε, κὰπ φάλαρα, etc.) et καυάξαι, attendu que le Ϝ s'exprime ordinairement dans l'écriture par υ (§. 9).

ἄγω (*je conduis*), ne figure ici qu'à cause de l'aor. 2 ἤγαγον, ἠγαγόμην, §. 168, p. 329. Du reste, il se conjugue régulièrement. Les futurs ἄξω (Soph. *OEd. Col.* 177, 819, 847, 874; Eur. *Heracl.* 397) et ἄξομαι (§. 184, *Rem.*) diffèrent comme l'act. et le moyen ordinaires. L'aor. 1 ἦξα (Hom. *Batrachom.* 114, 118), est très rare chez les anciens écrivains (2): Aristoph. l'a, *Ran.* 468, ἀπῆξας; Thucyd.

---

(1) Thom. M. p. 497. Taylor. et Markl *ad* Lys. *l. c.* Abresch. *ad* Cattier. p. 11 *sq.* Brunck. *ad* Aristoph. *Ach.* 945.

(2) Thom. M. p. 4. Phrynich. p. 124. Valcken. *ad* Xenoph. *Mem.* 5. 4, 2, 8.

2, 97, προσῆξαν; Xénoph. *Hist. gr.* 2, 2, 20, τοὺς φυγάδας κατάξαντας; Thuc. 8, 25, προεξάξαντες. Voy. Bekk. *note*, et Lobeck. *ad* Phryn. p. 287, 735. Dans Hérodote, 7, 60, συναγαγόντες ἐς ἕνα χῶρον μυριάδα ἀνθρώπων καὶ συνάξαντες ταύτην, etc., συναγαγόντες signifie *rassembler*, mais συνάξαντες, *presser*, s'il ne faut pas lire συντάξαντες, au lieu de συνάξ. On trouve pour le parfait la forme attique ἦχα dans Xén. *Mem. Socr.* 4, 2, 8, d'où le passif ἦγμαι; aor. 1 pass. ἤχθην, Hérod. 3, 145; Xén. *M. S.* 4, 1, 3; fut. ἀχθήσομαι (1), et une ancienne forme, qui est restée dorienne, ἀγήγοχα, ἀγάγοχα (voy. §. 186, 4, *Rem.* 2), et ἀνήοχα, employé aussi par Démosthène, p. 238, dans une lettre du roi Philippe, p. 249, 18, et dans un décret des Athéniens, comme appartenant à la langue usuelle; enfin Lysias a καταγηόχασι, dans un passage cité par Phrynichus; mais cette forme ne se rencontre plus d'ailleurs que chez les écrivains récents (2).

Remarque. ἀγεόμενον, Hérod. 3, 14, dans Schweigh. et Gaisford, est une leçon fautive pour ἡγεόμενον, *qui précède* [*qui guide le cortège*].

ἄδω, ἄημι, } voy. ἄω.

αἱρέω (*je prends*), ne fournit que l'imparf. ᾕρουν et le fut. αἱρήσω, ex. Plat. *Apol. Socr.* p. 28, A; le parf. act. et pass. ᾕρηκα, ᾕρημαι (ion. ἀραίρηκα, ἀραίρημαι (§. 168, *Rem.* 2); aor. 1 pass. ᾑρέθην (§. 191, 2), αἱρεθήσομαι. L'aor. actif et moyen vient de ἙΛΩ. εἷλον, εἱλόμην (εἱλάμην est une forme plus récente du dialecte alexandrin. Voy. §. 193, *Rem.* 7). On trouve un aor. 1 moy. dans Aristoph. *Thesm.* 760 : τίς τὴν ἀγαπητὴν παῖδά σου' ξῃρήσατο, de même que dans Isocr. *Contr. Lochit.* p. 398, C : ἣν περιαιρήσησθε, où Bekker a admis d'après un MST. περιαιρῆσθε. Le fut. ἀφελοῦμαι, pour ἀφαιρήσομαι, est cité par le grammairien *ap.* Bekk. *Anecd.* p. 80, 12, comme employé par le comique Timostrate, et il paraît y avoir dans Eurip. *Hel.* 1299, ἐξελῶ, au lieu de quoi Hermann propose ἐξέλω ou bien ἐξελών. Mais περιελῶ, dans Arist. *Equ.* 291, est pour περιελάσω, ainsi que ἐξελῶν [p. ἐξελάσων], dans Eurip. *Phœn.* 621; dans Plat. *Polit.* p. 284, A, Bekker,

---

(1) Piers. *ad* Mœr. p. 21.

(2) Thom. M. p. 274. Phryn. p. (46) 121, *c. not.* Lobeck. Mœr. p. 147. D'Orv. *ad* Charit. p. 494. *ed. Lips.*

d'après des MSS., substitue διολοῦμεν à διελοῦμεν, et dans Hérodote 3, 59, ἐξελοῦντες est évidemment mal écrit pour ἐξελῶντες (1).

§. 223. αἴρω, ἀείρω, } (*j'élève*). Le premier n'est à remarquer que pour l'aor. moyen, d'où viennent, dans Homère, seulement les formes ἀρόμην pour ἠρόμην, *Il.* ί, 124; ψ', 592, et ἠράμην, *Il.* χ', 393 *et passim;* la dernière, ἠράμην, ne se trouve qu'à l'indicatif: dans les autres modes on ne rencontre que ἀροίμην, ἄρωμαι, ἀρέσθαι. Chez les Attiques, au contraire, la forme de l'aor. 1 est la plus usitée, ἠράμην, ἀραίμην (Eurip. *Or.* 3), ἄρασθαι, ἀράμενος, avec α long, et c'est pourquoi on emploie ἀροίμην, etc., si une syllabe brève est nécessaire (2). Ainsi à l'actif ἦρα, ἆρον, Soph. *Trach.* 799; subj. ἄρῃ, Plat. *Rep.* 3, p. 416, B; inf. ἆραι; partic. ἄρας. Il y a ἄρειεν dans le poème de Simonide, περὶ γυν. *vs.* 60.

De ἀείρω vient l'aor. 1 ἤειρα, ἄειρα, etc., souvent employé par Homère, la forme ἀέρσῃ, Panyasis *ap.* Athen. 2, p. 139, ed. Schw.; parf. ἠερμένος, Apoll. Rh. 2, 171; ἄωρτο dans Homère (§. 189, 1. *Rem.*); aor. 1 pass. dans Homère. Ces formes ἀέρσῃ, ἠερμένος, ἠέρθην, font supposer un futur ἀερῶ, et expliquent le futur ἀρῶ, qui se présente souvent chez les tragiques avec α long, tandis qu'ils emploient souvent aussi le futur ἀρῶ, venant de αἴρω, avec α bref (3).

αἰσθάνομαι (*je sens*, *j'éprouve*), ne se rencontre qu'au présent et à l'imparfait. Le primitif est ΑΙΣΘΟΜΑΙ, d'où l'aor. moy. ᾐσθόμην, αἰσθοίμην, etc., est resté en usage. Les autres temps viennent comme de la forme αἰσθέομαι (§. 181, *Rem.* 3); fut. αἰσθήσομαι; parf. ᾔσθημαι, Thuc. 1, 26 (4).

* ἀκαχμένος (*aiguisé*), part. parf. pass. de ΑΚΩ (ἀκή, ἀκωκή), ou bien de son dérivé ΑΚΑΖΩ, où le χ est irrégulièrement placé au lieu de γ, devant μ. Dans la première

---

(1) Elmsl. et Herm. *ad* Soph. *OEd. C.* 1484.

(2) Brunck. *ad* Soph. *El.* 34. Le même Brunck regarde comme n'étant pas attique, ἠράμην. Voy. Elmsl. *ad* Eur. *Heracl.* 986.

(3) Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 265. Il est difficile de croire à l'existence d'un futur αἰρῶ (venant de αἰρῶ, ἀϊρῶ!), qu'admet Porson *ad* Eurip. *Med.* 848, et qu'il croit trouver dans Arist. *Ran.* 378, et dans Eurip. *Heracl.* 323. Voy. ma note *ad* Eurip. *Med.* 841.

(4) Fisch. III, *a.* p. 25. Porson. *Præf. Hec.* p. 57.

hypothèse de dérivation, il y a ce qu'on appelle réduplication attique, fut. ἄξω, ἦχα, ἦγμαι, ἄκηγμαι, ἄκαχμαι (1).

Voici des formes tout-à-fait différentes : ἀκαχήσει, Hom. *H. in Merc.* 286; ἀκάχησε, *Il.* ψ', 223; ἀκάχημαι, *Od.* θ', 314, *et passim;* infin. ἀκαχῆσθαι; partic. ἀκαχημένος, et un aor. 2 ἤκαχον, *Il.* π', 822; ἀκαχεῖν, au moyen ἀκάχοντο, *Od.* π', 342; ἀκαχοίμην, *Il.* θ', 207, etc. La racine paraît être ἄχω, d'où ἄχος, ἄχνυμαι, et ἤκαχον (§. 168 [et non 198. GL.], à la fin, p. 329), et c'est sur ce dernier temps qu'on paraît avoir commencé à former ἀκαχήσει, etc., comme venant de ἀκαχέω, ainsi que ἀκαχίζω. Une autre forme est ἀκάχω, d'où ἀκάχων, Hésiod. *Th.* 868, dans le sens intransitif *affligé.* Au lieu de ἀκαχημένος, on écrit maintenant ἀκαχήμενος, et alors de ἀκάχημι, dérive le passif ἀκάχημαι. L'η conservé au passif, est ici irrégulier (2). Sur ἀκήχεμαι, ἀκηχέδαται, ἀκαχείατο, voy. §. 168, p. 328, à la fin et §. 204 [et non 203], 6, p. 403.

ἀκούω (*j'écoute*), fait au futur ἀκούσομαι, et non ἀκούσω (§. 184, *Rem.*); aor. 1 ἤκουσα, et non ἠκουσάμην (3); au parf. ἀκήκοα (ἄκουκα purement dorien ou lacédémonien, comme dans Plutarque, *Lacon. apophth.* t. II, p. 212, *extr. ed. Francof.*); mais parf. pass. ἤκουσμαι.

ἀλάλημαι (*j'erre*), ne se trouve qu'au présent; mais c'est proprement le parfait de ἀλάομαι.

ἀλαλκεῖν. Voy. ἀλέξω.

ἀλαλύκτημαι (*je suis fortement ému*), est un parfait usité seulement comme présent, et venant de (ἀλύκω) ἀλυκτέω, avec la réduplication, *Il.* κ', 94.

ἀλθήσκω (*je nourris*), forme prolongée de ΑΛΔΕΩ (§. 221, II, 5.° p. 450), et celui-ci venant de ΑΛΔΩ, ἄλδομαι, Arist. *Nub.* 282 (d'où ἄλσος, ἄλσαι, Pind. *Ol.* 3, 29, selon la correction d'Hermann (4)); fut. ἀλθήσω. Une autre forme ἀλδάνω ou ἀλδαίνω, fournit ἤλδανε, Hom. *Od.* σ', 70; ώ, 768.

ἀλέξω (*je repousse, je défends*), verbe dérivé du futur de ἀλέκω, §. 221, IV, 2., p. 452; fut. ἀλεξήσω (§. 181, *Rem.* 3), d'où l'aor. opt. ἀλεξήσειε, *Od.* γ', 346. Du primitif ἀλέκω vient

---

(1) Heyne *ad Il.* κ', 135.
(2) Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 267. Heyne *ad Il.* ό, 24.
(3) Schæf. *App. Demosth.* p. 630.
(4) Herm. *de metris Pind.* p. 240.

le fut. ἀλεξόμαι, Soph. *OEd. Tyr.* 171, 539; l'aor. ἀλέξασθαι, Xén. *Cyr.* 1, 5, 7; ἀλεξάμενοι, *Od.* ί, 57; ἀλεξώμεσθα, *Il.* λ', 348; χ', 231. De ἀλέκω, ἄλκω (d'où ἀλκή, ἀλκτήρ), paraît aussi venir l'aor. 2 ἄλαλκον, *Il.* ψ', 185; *Od.* δ', 766 (toujours sans augment); optat. ἀλάλκοιμι; infin. ἀλαλκέμεναι, —κέμεν, —κεῖν; partic. ἀλαλκών, avec la réduplication, comme dans ἤγαγον. On forma d'après cela aussi le futur ἀλαλκήσω, *Od.* κ, 288, de même que ἀκαχήσει de ἤκαχον.

ἀλέομαι (*j'évite, je fuis*), (ἀλέοντο, *Il.* σ', 586; ἐξαλέοιο, Apoll. Rh. 1, 490; ἀλέοιτο, *Il.* ύ, 147; ἐξαλέοισθε, Apoll. Rh. 2, 339; ἀλέηται, *Od.* δ', 396), et à cause du digamma, ἀλεύομαι (avec syncope, ἀλεῦμαι, Théogn. 575; ἐξαλεύμενος, selon Elmsley, dans un fragm. d'Archiloque, Gaisf. *Poet. gr. min.* t. III, p. 115, LV); aor. 1 ἀλέασθαι et ἀλεύασθαι, §. 185, *Rem.* La forme active se trouve aussi dans Eschyle, *Prom.* 567 : ἄλευε, *détourne*, ainsi que ἄλευσον, *Sept. c. Theb.* 141; *Suppl.* 531; par suite, *préserver du malheur, Sept. c. Theb.* 88 : πόλιν φύλαξον — — ἄλευσον; de même le grammairien dans Bekker, *Anecd.* p. 383, 4, explique ἀλεύσω, dans Sophocle, par φυλάξω. Homère a ἀλεείνω, autre forme pour ἀλέομαι.

ἁλίσκομαι (*je suis pris*), seulement au prés. et à l'imparf. La racine est ΑΛΟΩ, d'où le futur ἁλώσομαι; l'aor. avec la forme d'un verbe en —μι, avec signification *passive*, ἥλων (ἥλωσαν, Hérod. 1, 84), plus ordinairement ἑάλων avec α long, Aristoph. *Vesp.* 354, comme ἁλόντε, *Il.* έ, 487, tandis que d'ailleurs ἁλῶναι, ἁλούς a toujours un α bref chez les épiques; ἁλοίην (ἁλῴην déjà dans Hom. *Od.* ό, 299, d'ailleurs forme plus récente (2)). ἁλῶ (ἁλώω, *Il.* λ', 405; trois. pers. ἁλώη, *Il.* ξ', 81, comme il doit bien aussi avoir été écrit, ί, 588; ρ', 506; *Od.* ξ', 183, où Eustathe et un MST. ont également φύγῃ — ὑπέρσχῃ); seconde pers. ἁλῷς, Arist. *Plut.* 481; ἁλῶναι, ἁλώμεναι, *Il.* φ', 495, ἁλούς; parf. (également avec sens *passif*), ἥλωκα, ἑάλωκα. Voy. §. 161 (3). On ne rencontre pas d'actif ἁλίσκω.

---

(1) Sur ἐλέομαι, ἐλεύομαι; aor. 1 ἀλέασθαι, ἀλεύασθαι, voy. §. 185 [et non 182. GL.]. *Rem.* 1.

(2) Lobeck. *ad* Phryn. p. 346.

(3) Thom. M. p. 257. Mœris, p. 178, et Piers. Fisch. III, *a.* p. 26 *sq.*

Nota. On trouve chez les poètes attiques ἥλωκα, mais non ἧλων, à la place duquel ils emploient ἑάλων (1).

ἀλιτεῖν, aor. 2 chez les épiques; ἤλιτεν, *Il.* ί, 375; Hésiod. *Sc.* 80; ἀλίτοιμι, Esch. *Prom.* 533, et au moyen ἀλίτηται, *Il.* τ', 265; ἀλίτοντο, *Od.* έ, 180; ἀλιτέσθαι, *Od.* δ', 378. Ce n'est que sur cet aoriste, que paraît avoir été formé le participe parfait ἀλιτημένος, mais qui, d'après sa signification, est écrit comme un présent, ἀλιτήμενος, *Od.* δ', 807. La prétendue racine ἀλείτω, d'où vient ἀλείτης, *malfaiteur*, n'a été formée aussi que sur cet aoriste. Autres formes: ἀλιτραίνω (de ἀλιτρός), Hésiod. Ἔργ. 239, et ἀλιτραίνεται (d'autres, ἀλιταίνεται), *ib.* 328.

ἅλλομαι (*je saute*), fut. ἁλοῦμαι, dor. ἁλεῦμαι, Théocr. 3, 25; aor. 1, ἡλάμην, Eur. *Or.* 278; ἡλάμεσθα, *Ion.* 1422; ἥλατο, Hom. *Il.* μ', 438; ἅλατο, dans Théocr.: ou bien, de là vient l'aor. 2 subj. ἅληται, *Il.* φ', 536, et d'après le §. 201, 9, ἅλεται, *Il.* λ', 192, 207. Mais au lieu de l'aor. 2 indic. ἡλόμην, il doit plutôt y avoir là l'imparf. ἡλλόμην (2). De ἆλτο vient ἄλμενος: voy. §. 193, *Rem.* 8.

ἀλφεῖν est un aoriste épique, dont vient ἦλφον, *Il.* φ', 79; ἄλφοι, *Od.* ό, 452. Il a été allongé pour former les présents ἀλφάνω, Eur. *Med.* 292, et ἀλφαίνω.

ἁμαρτεῖν est un aor. 2, comme ἥμαρτον, ἁμάρτοιμι, etc. Pour ἥμαρτον, Homère disait aussi ἥμβροτον, voy. §. 16, II, 3.°, p. 74; §. 193, *Rem.* 4. Le présent usité est la forme allongée ἁμαρτάνω. Sur ἥμαρτον, on a formé le futur ἁμαρτήσομαι, comme ἀκαχήσει sur ἤκαχον. Parf. ἡμάρτηκα, ἡμάρτημαι; aor. 1 pass. ἡμαρτήθην (3). La forme ἡμάρτησα ne se trouve que chez les auteurs plus récents.

ἀμβλίσκω (*émousser*), de ἀμβλόω, Eur. *Andr.* 357 [ἐξαμβλοῦμεν], d'où vient le fut. ἀμβλώσω.

ἀμπέχω. Voy. ἔχω.

ἀμπλακεῖν est un aor. 2 sans présent, dans Pindare et les tragiques: ἤμπλακες, Eur. *Alc.* 425: part. ἀμπλακών. Les tragiques suppriment aussi le μ dans la première syllabe,

---

(1) Dawes, *Misc. crit.* p. 315; Piers. *l. c.*, qui considèrent ἥλωκα comme véritable attique, ἑάλωκα comme forme commune. Sur ἁλύσκω, fut. ἀλύξω, voy. §. 171, *Rem.* p. 335, *extr.*

(2) Herm. *ad* Soph. *Œd. T.* 1311.

(3) Fisch. III, *a.* p. 30. Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 269.

pour gagner une brève ; ex. : Eur. *Alc.* 245 ; *Iph. A.* 124 ; Le ν n'a donc véritablement été intercalé dans ce mot, que par euphonie. Voy. §. 40 (1).

ἀμφιέννυμι. Voy. ἕω, ἕννυμι.

ἀναλίσκω (*je consomme*). Les temps de ce verbe, hors le présent et l'imparf., se dérivent de ἀναλόω, qui se rencontre même encore chez les anciens Attiques au prés. et à l'imparf., Esch. *S. c. Th.* 819 ; Eurip. *Med.* 325 ; Thuc. 1, 109 ; 2, 24 ; 3, 81 ; 6, 12 ; 8, 45. Fut. ἀναλώσω ; aor. ἀνάλωσα ; parf. ἀνάλωκα, ἀνάλωμαι ; aor. pass. ἀναλώθην.

Remarque. Le second α dans ce verbe est long ; il ne prend pas non plus d'augment chez les anciens Attiques, quoique l'on paraisse avoir dit aussi ἀνήλωσα dans le langage familier. Voy. §. 166 [et non §. 163. GL.], *Rem.* 2.

§. 224. ἁνδάνω (*je plais*), est vraisemblablement une forme allongée de ἥδω, mais qui activement signifie *réjouir*, de même que ἥδεσθαι, *se réjouir*. Les temps se tirent de ἥδω. A l'imparf. Homère a un double augment, ἑήνδανε, *Il.* ώ, 25 ; *Od.* γ́, 143 ; aor. ἅδον, ex. : *Il.* μ́, 80, et ἕαδον (§. 160), avec α bref (εὔαδεν dans Hom., voy. p. 47) ; opt. ἅδοιμι ; subj. ἅδω ; inf. ἁδεῖν ; part. ἁδών ; parf. ἕαδα, avec α long (2). Quelques-uns écrivent ce mot, même dans Homère, avec un *esprit doux*, ἀδεῖν (3). Le futur ἁδήσεις, Hérod. 5, 39, est formé comme μαθήσῃ de μήθω. De même encore, ἅδηκα, ἄδηκα, dans Hipponax suivant Eustathe, p. 1721, 60. On trouve une forme ἅδω dans Plutarque, *Comp. Cimon. et Lucull.* [§. 2] t. III. p. 349, ed. Hütt. : αἱ ἀριστοκρατικαὶ φύσεις ὀλίγα τοῖς πολλοῖς ἅδουσι καὶ πρὸς ἡδονὴν ἔχουσι ; mais cette leçon est douteuse.

ἀνώγω (4) (*je commande, j'ordonne*), dont on rencontre ἄνωγε, Eur. *Or.* 119 ; ἀνώγετε, ἀνώγοιμι, ἀνωγέμεν, *Il.* ν́, 56, pour ἀνώγειν ; imparf. ἄνωγον, *Il.* έ, 805 ; *Od.* γ́, 35 ; fut. ἀνώξω, *Od.* π́, 404 ; *Il.* ό, 295 ; aor. 1, ἤνωξα, Hésiod. *Sc.* 456 ; infin. ἀνῶξαι, *Od.* χ́. 531 ; parf. ἄνωγα, toujours avec la signification du présent (prem. pers. plur. ἄνωγμεν, pour ἤνωγμεν, Hom. *h. Apoll.* 2, 349) ; ce temps, toujours privé

(1) Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 18 *sq.* Erfurdt. *ad* Soph. *Aj.* 127, *ad Œd. T.* 474. *ed. min.* Elmsl. *ad Med.* 115. Blomfield. *Gloss. Prom.* 112.

(2) Fisch. III, *a.* p. 21. Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 263.

(3) Bœckh. *ad* Pind. *Pyth.* 2, 96.

(4) Sur ἀνοίγω, aor. ἀνέῳξα, etc., voy. §. 168, *Rem.* 1.

d'augment, même chez les Attiques, ne se présente avec celui-ci qu'au plusqueparf. (1); impératif, ἄνωχθι, Eur. *Alc.* 1065 (§. 198, 3, 2.°, p. 382); ἀνώχθω, ἄνωχθε, Eur. *Herc. f.* 241, avec la forme ἄνωγε, ἀνωγέτω, etc. (2); plusq. ἠνώγεα, *Od.* ί, 44; κ', 263; ἠνώγειν. Une forme similaire est ἀνωγέω, *Il.* ή, 394.

ἤνωγα, ἀνώγω, paraît avoir, pour le sens, de l'affinité avec ἀνάσσω; fut. 1 ἀνάξω [fut. 2 ἀναγῶ]; parf. ἤνωγα, comme ἔρρωγα, de ῥήσσω, ῥάσσω; ἀνασσέμεν dans le sens de κελεύειν, est cité dans Hésychius, t. I, p. 343. Ce n'est probablement que de ce parf. ἤνωγα, qu'est provenue la nouvelle forme de présent ἀνώγω.

γεγώνω (*je crie*), est tout analogique, γεγωνέμεν, *Il.* θ', 223; λ', 6; imparf. γέγωνεν, *Il.* ξ', 469; parf. γέγωνα; part. γεγωνώς, *Il.* θ', 227; λ', 275, 585, etc. Il y a une autre forme γεγωνέω, d'où vient γεγώνευν, *Od.* ί, 47.

ἀπαφών (et non ἀπάφων) est un aoriste 2, par ex. ἐξαπαφών, Eur. *Ion.* 717; ἐξαπαφοῦσα, Hom. *h. in Ven.* 38; indic. ἤπαφε, *Od.* ξ', 379, 488; subj. ἐξαπάφω, *Od.* ψ', 79. On trouve aussi au moyen ἀπάφοιτο, *Il.* ί, 376; ξ', 160; *Od.* ψ', 216. Il y a dans Hom., *hymn. in Apoll.* 376, un aor. 1 ἐξαπάφησε, comme venant de ἀπαφήσω. Homère et Hésiode emploient déjà comme un présent, la forme allongée ἀπαφίσκω. Ce mot a une affinité probable avec ἅπτομαι, ἀφή, propr. *attirer à soi en touchant, en palpant, séduire, tromper.*

ἀπεχθάνομαι (*je suis haï, odieux*), n'est, à bien dire, qu'une forme allongée, tirée de l'aor. ἀπηχθόμην. On ne découvre nulle part de présent ἀπέχθομαι. Cependant Buttm. *Gr. compl.* II, p. 141, se fait un juste scrupule de reconnaître des aoristes dans les passages suivants : Eur. *Med.* 294 [285, Elmsl.], κρεῖσσον δέ μοι νῦν πρός σ' ἀπέχθεσθαι, γύναι, où *être haï de toi, m'attirer ta haine*, convient évidemment mieux que *avoir été haï de toi*. Plat. *Rep.* 1, p. 343, E, ἐκ δὲ τοῦ δημοσίου μηδὲν ὠφελεῖσθαι —— πρὸς δὲ τούτοις ἀπέχθεσθαι τοῖς οἰκείοις. Lysias, *c. Andoc.* p. 255, ed. Reisk., ποῖον δικαστὴν χρὴ τούτῳ χαρισάμενον κρύβδην φανερῶς τοῖς θεοῖς ἀπέχθεσθαι. J'accorde aussi que dans Thuc. 1, 136, le présent

---

(1) Brunck. *ad* Eur. *Andr.* 955.
(2) Fisch. III, *a.* p. 37.

est exigé; mais l'aoriste peut seul convenir, *Il.* φ', 83, μέλλω που ἀπέχθεσθαι Διὶ πατρί, *il faut bien que j'aie été haï de Jupiter* (1); comme on trouve, *Od.* δ', 378: μέλλω ἀθανάτους ἀλιτέσθαι. Fut. ἀπεχθήσομαι (§. 181, *Rem.* 3), Hérod. 1, 89; parf. ἀπήχθημαι, Thuc. 1, 75.

ἀπόερσε, *Il.* ζ', 348; opt. ἀποέρσειε, φ', 329; subj. ἀποέρσῃ, *ib.* 283, *abîmer, engloutir,* dit de l'eau. Le rapprochement de ces tournures, *Il.* φ', 281: νῦν δέ με λευγαλέῳ θανάτῳ εἵμαρτο ἁλῶναι, ἐρχθέντ' ἐν μεγάλῳ ποταμῷ, ὡς παῖδα συφορβόν, ὅν ῥά τ' ἔναυλος ἀποέρσῃ χειμῶνι περῶντα, fait soupçonner que ἐρχθείς et ἀπόερσε appartiennent à une même racine, quoique ἔρσε ne puisse venir de ἔργω, εἴργω, ni ἐρχθείς de ἔῤῥω. Si ἐρχθείς vient de ἔργω, εἴργω, alors il signifie *intercepté, arrêté par le reflux des eaux,* comme ὑπ' ἀνέμων ἀπολαμφθέντες, Hérod. 2, 115.

ἀπούρας, dans Hom., par ex. *Il.* ά, 356; Pind. *Pyth.* 4, 265; ἀπουράμενος, avec sens passif dans Hésiod. *Sc. H.* 173, est une forme de l'aor., qui a de l'analogie avec κατακτάς, et passiv. avec κατακτάμενος. La racine est vraisemblablement οὖρος, ion. pour ὅρος, *la frontière, la limite,* dont postérieurement est venu la forme allongée ἀπουρίζω, chez les Attiques ἀφορίζω, qui signifie proprement *séparer par une démarcation de limites, de frontières, enlever, prendre,* en lat. *circumscribere,* comme *Il.* χ', 489. C'est ainsi qu'Eur. *Alc.* 31, dit τιμὰς ἐνέρων ἀφοριζόμενος καὶ καταπαύων, dans le sens où Homère emploie ἀπούρας. A l'indicatif, on rencontre encore une forme de la même famille, ἀπηύρας, *Il.* θ', 237; ἀπηύρα, *Il.* ί, 273; ἀπηύρατο, *Od.* δ', 646, comme venant de ἀπαύρω, et l'imparf. ἀπηύρων, *Il.* ά, 430, comme venant de ἀπαυράω. ἐπαυρεῖν paraît avoir de l'affinité avec cette forme, sinon pour le sens, du moins pour la forme, puisque Eschyle, *Prom.* 28, emploie aussi ἀπηύρω tout-à-fait dans le même sens que ἐπαύρεσθαι (2).

ἀρέσκω (*je plais*) est une forme tirée de ἀρέσω, futur de ἄρω, usitée seulement au présent et à l'imparf. Les autres temps sont suppléés par des formes dérivées du radical. Fut. ἀρέσω, Plat. *Leg.* 3, p. 702, C; aor. ἤρεσα; aor. pass.

---

(1) Elmsl. *ad* Eur. *Med.* 285.
(2) Buttm. *Lexil.* p. 75 *sqq.*

ἠρέσθην, ἀρεσθείην, Soph. *Antig.* 500; Sextus Empir. *adv. Gramm.* 10, 266, cite un parfait ἀρήρεκα, dans Buttm. II, p. 83.

ἀρημένος, dans Homère, mot que les grammairiens expliquent ordinairement par βεβλαμμένος, *confectus*, est un participe dont la racine est inconnue (1).

§. 225. * ἄρω, suivant ses deux significations, a aussi deux futurs différents.

1.° Avec le sens de *joindre*, *adapter*, *ajuster;* fut. ἄρσω, aor. ἦρσα, *Il.* ξ', 167, 339; *Od.* φ', 45; impér. ἄρσον, *Od.* β', 289, 353; ἄρσας, *Od.* ά, 280; *Il.* α', 136. (Le parf. 1 ne se rencontre pas; cependant ἄρκιος [ἄρκω], ἀρκέω, paraissent en venir). Parf. pass. ἀρήρεμαι, Apoll. Rh. 1, 787; 3, 833; 4, 677. (Aor. pass. ἤρθην, ἄρθεν, pour ἤρθησαν, *Il.* π', 211, que d'autres dérivent de αἴρω). Parf. 2 [ἦρα avec réduplication, §. 168, *Rem.* 2] ἄρηρα, le plus souvent intransitif, *être ajusté*, *solide*, comme ἀρήρῃ, *Od.* έ, 361, *être bien ajusté*, *bien joint*, comme encore ἀρηρότες, *Il.* ν', 800; ό, 618, *serrés*, *pressés*. Plus-que-parf. ἠρήρει, *Il.* μ', 56; ailleurs sans augment, ἀρήρει. Au lieu de ἄρηρα, les Doriens disaient ἄρᾱρα, que les poètes attiques et même Lucien, t. III, p. 119, *Bip.*, ont conservé dans ἄραρε ou ἄρηρε, *il est conclu*, *arrêté* (2). (De là sont venus l'adj. ἀραρός, όν, et l'adv. ἀραρῶς dans Hésych. et ἀραρότως). Au participe, Hom. a souvent ἀρᾰρυῖα, §. 194, *Rem.* 2; mais Hésiode, *Theogon.* 608, ἀρᾱρυῖαν. Buttm. II, p. 83, lit ἀρηρυῖαν. L'aoriste 2 a la réduplication ἤραρον, comme ἤγαγον (*Od.* έ, 95, καὶ ἤραρε θυμὸν ἐδωδῇ, voy. 2.°; ἄραρον, *Il.* μ', 105; subj. ἀράρῃ, *Il.* π, 212; partic. ἀραρών, *Od.* έ, 252; ἀραρόντε, toujours dans un sens transitif, excepté *Il.* π', 214, ἄραρον; *Od.* δ', 777, μῦθον, ὃ δὴ καὶ πᾶσιν ἐνὶ φρεσὶν ἤραρεν ἡμῖν. ἄρηρεν paraît être aussi un aoriste, *Od.* έ, 248, parce que ce temps ne convient qu'à la narration. Alors la syllabe du milieu aurait été allongée, comme dans ἐάγη, τιθήμενος, etc. Cependant il y a en cet endroit la var. ἄρασσεν, Ruhnk. *Ep. crit.* p. 221. ἄρμενος, *ajusté*, paraît être l'aor. 2 syncopé. Des deux formes de

(1) Heyne *ad Il.* σ', 434.
(2) Valck. *ad* Eur. *Hipp.* 1090. Brunck. *ad* Eurip. *Or.* 1331. *Andr.* 254; *Med.* 323. Porson. *ad* Eurip. *Or.* 1323.

parfaits sont dérivées deux nouvelles formes de présent : de ἄρηρα vient προσαρήρομαι, Hésiod. Ἔργ. 429, et de ἤραρον vient ἀράρω (ἄραρεν, Soph. *El.* 147, dans un chœur), avec la forme allongée ἀραρίσκω, *Od.* ξ', 23.

2.° Avec le sens de *concilier*, *unir*, *mettre d'accord*, il ne s'accorde pour la conjugaison avec le précédent, que dans ἄρσαντες κατὰ θυμόν, *Il.* ά, 136; ἤραρε θυμὸν ἐδωδῇ, *Od.* έ, 95. D'ailleurs, il fait au futur ἀρέσω, ἀρέσομαι ou ἀρέσσομαι, *Il.* δ', 362; ζ', 526; *Od.* θ', 402. Aor. ἤρεσα, ex. : δόρπῳ τε ποτῆτί τε θυμὸν ἄρεσσαν, Apoll. Rh. 3, 301; inf. ἀρέσαι, *Il.* ί, 120; moy. ἀρέσασθαι. Mais συναρέσσετε μενοινήν, Apoll. Rh. 3, 901, et θέμιν συναρέσσαμεν, 4, 373, paraît venir du précédent.

αὐξάνω, de ἀέξω, αὔξω, fut. αὐξήσω, §. 181, *Rem.* 3; aor. ηὔξησα; parf. pass. ηὔξημαι; aor. pass. ηὐξήθην (ἀεξηθέντι, Apoll. Rh, 2, 511). Le présent αὔξω, l'imparf. ηὖξε, Plat. *Rep.* 8, p. 569, B, se présentent souvent chez Platon, chez Xénoph. *Cyr.* 5, 5, 10, etc.; et cependant plus souvent encore chez les poètes (1).

ἄω sert de racine à trois mots différents dans leur signification :

1.° *rassasier*, aor. 1 act. (ἆσα) ἄσαιμι, *Il.* ί, 489; à l'inf. αἵματος ἆσαι Ἄρηα, etc., *se rassasier*, dans la locution fréquente λελαιομένη χροὸς ἆσαι. Le prés. pass. ἆται se trouve dans Hésych. : par extension, ἄαται, Hésiod. *Scut. Herc.* 101, où Buttmann, *Lexil.* p. 300, conjecture qu'il faudrait lire ἆται. Infin. ἄμεναι (ἄμμεναι) pour ἀέμεναι, *Il.* φ', 70. De là vient ἄατος, Hésiod. *Theogon.* 714; ἆτος, *insatiable*. ἑῶμεν, que les grammairiens, dans ce passage de l'*Il.* τ', 402, ἐπεί χ' ἑῶμεν πολέμοιο, expliquent par κορεσθῶμεν, vient, non pas de notre ἄω, mais de l'aor. 2 de ἵημι, de même qu'il est dit ailleurs, μεθιέναι πολέμου, *se donner du relâche, faire une halte dans le combat.* Il paraît y avoir de l'affinité entre ἄω et les mots ἄδος, *rassasiement*, *satiété*, *dégoût*; ἄδην et ἀδδήσειε, ἀδδηκότες, *Od.* ά, 134; *Il.* κ', 98, *éprouver de la satiété, du dégoût.*

2.° *Souffler*, *venter*, ordinairement ἄημι, ἄησι, Hésiod.

---

(1) ἄχθομαι, fut. ἀχθέσομαι, aor. ἠχθέσθην, ne figure pas ici, parce que tous ses temps dérivent d'une seule racine, et tout-à-fait analogiquement, §. 173.

Ἐργ. 514, 516 *sq.*; imparf. ἄη, *Od.* μ', 325; troisième pers. plur. ἄεισι (ἀεῖσι?), *Theogon.* 875, comme τίθησι, τιθεῖσι; partic. ἀείς, ἀέντες, etc. Au contraire, il garde l'η à l'infin. ἀῆναι ou ἀήμεναι, *Il.* ψ', 214; pass. ἄηται, Apoll. Rh. 4, 1673; partic. ἀήμενος, *Od.* 131; imparf. ἄητο. La forme radicale ἄω se trouve *Od.* ί, 478; τ', 440, διάει, et dans Apollon. Rh. 1, 605; 2, 1228, imparf. ἄεν.

3.° *dormir*, aor. 1, ἄεσα, *Od.* τ', 342. *Cf.* γ', 151, 490; ὀ, 40, 188: on trouve aussi ἄσαμεν, *Od.* π', 163.

B.

§. 226. Βάω ne s'offre au présent que dans un vers de Cratinus, qui se trouve dans les *Anecd. gr.* de Bekker, p. 371, 2: ἢ πρεσβῦται πάνυ γηραλέοι, σκήπτροισιν ἄχασχα προβῶντες (1), et dans le traité dorien rapporté par Thuc. 5, 77, ἐξ Ἐπιδαύρω ἐκβῶντας. Du reste, on ne le trouve que dans les temps dérivés, et en réalité

1.° *intransitivement*, parf. et plus-que-parf. βέβηκα (au duel et au plur. avec la forme syncopée, §. 198, 3, βέβατον, βέβαμεν, βέβατε, βεβᾶσι; subj. ἐμβεβῶσι, Plat. *Phædr.* p. 252, E; infin. βεβάναι (βεβάμεν, *Il.* ρ', 359, 510), en outre dans Hérod. 3, 146; 5, 86, etc., de même que chez les poètes attiques, ex.: Eurip. *Heracl.* 611; partic. βεβώς, mais on ne disait ni βέβαθι, ni βεβαίην); ἐβεβήκειν (trois. pers. plur. βέβασαν, *Il.* ρ', 286). On trouve aussi dans quelques composés un parf. pass. παραβεβάσθαι, Thuc. 1, 123; ξυμβεβάσθαι, *id.* 8, 98; παραβεβασμένος, Démosth. p. 214, *extr.*; ἀναβεβαμένος, Xénoph. *Hipparch.* 4, 3, 4 (2). De là vient l'aor. 1, παραβαθῇ, ξυμβαθῇ, ἀναβαθείς, Thucyd. 3, 67; 4, 23, 30; Xénoph. *De re equ.* 3, 4. Futur et aor. 1 moy. βήσομαι (dorique βασεῦμαι, Théocr. 2, 8), ἐβησάμην, seulement dans Homère. Pour le présent, βάω, dans le sens intransitif, a été allongé en βιβάω (βιβᾷ, Hom. *h. in Merc.* 225; βιβῶντα, *Il.* γ', 22; βιβῶσα, *Od.* λ', 539); en βίβημι (βιβάς, *Il.* ή, 213, etc.; βιβάντα, *Il.* ν', 371), βιβάσθω, *Il.* ν', 809 (3);

---

(1) Blomfield, *Gloss. Æsch. Ag.* 74.

(2) Sur les formes plus récentes παραβέβασται, παρεβάνθη, voy. Lobeck. *ad* Phryn. p. 36.

(3) Blomfield *ad Æsch. Pers.* 668.

en βαίνω, qui n'est resté en usage qu'au présent et à l'imparf. De βίβημι il n'est resté d'usité que l'aor. ἔβην, qui conserve l'η partout, comme ἔστην; opt. βῆθι (dor. βᾶθι), βήτω; opt. βαίην; subj. βῶ; inf. βῆναι (βήμεναι), *Od.* θ', 518; βᾶμεν, Pind. *Pyth.* 4, 9. Voy. §. 212, 2. Partic. βάς. Il y a encore d'autres formes du présent qui viennent d'autres temps, comme impér. βάσκε, dans la locution fréquente βάσκ' ἴθι, et aussi βάσκε employé seul dans Eschyle, *Pers.* 662 (ἐπιβασκέμεν est transitif, *Il.* β', 234), formés vraisemblablement de βάσκον pour ἔβην, comme στάσκον pour ἔστην; et du futur βήσομαι vient ἐπιβήσεο, *Il.* θ', 105; καταβήσεο, *Il.* έ, 109. Imparf. ἐβήσατο, *Il.* έ, 745; θ', 389, mais qui permute partout avec ἐβήσατο, βήσατο (1).

Remarque 1. Dans le sens *transitif* on trouve ἐπίβητον, *Od.* ψ', 52; καταβαίνει, Pind. *Pyth.* 8, 11; ἐμβέβακεν, Pind. *Pyth.* 10, 19, et ἀναβησάμενοι, *Od.* ό, 474.

Remarque 2. Au partic. parf. syncopé on trouve aussi au féminin βεβαυῖα, *Il.* ώ, 81, que les Attiques disaient simplement βεβῶσα, §. 198, 3, 6.°

Remarque 3. A l'aor. 2 indic., Homère a aussi la voyelle brève au lieu de la longue, ἐβάτην, βάτην, *Il.* ά, 327; έ, 778, etc. ὑπέρβασαν, pour ὑπερέβησαν, *Il.* μ', 469. A la trois. pers. plur. ἔβαν, pour ἔβησαν, *Il.* ά, 391, etc. Voy. §. 212, 8.

A l'impérat., dans les composés, il y a βα pour βῆθι chez les poètes, ce qui n'est pas rare, comme εἴσβα, Eurip. *Phoen.* 203; ἐπίβα, *id. Ion.* 167; ἔμβα, *id. El.* 113; πρόβα, Arist. *Ach.* 262; κατάβα, *id. Ran.* 35. Voy. §. 210, 5.

A l'opt. βαῖμεν, pour βαίημεν, p. ex. Eur. *Phoen.* 593. Voy. §. 210, 6.

Au subjonctif on trouve aussi chez les Ioniens la forme βέω, comme ἐπιβέωμεν, Hérod. 7, 50, 2; dans Hom. avec l'ε allongé, cas où au plur. la brève suit au lieu de la longue, ex.: βείω, *Il.* ζ', 113; καταβείομεν (2), *Il.* κ', 97. Voy. §. 11, p. 59: §. 202, 9. Il nous semble y avoir ici de l'affinité avec ces formes homériques, βέομαι, *Il.* ό, 194; βέῃ, *Il.* π', 852; ώ, 131; βείομαι, *Il.* χ', 431, dans le sens de ζήσομαι, *je vivrai*, proprem., *je marcherai sur la terre;* de même que πίομαι, propr. πίωμαι, est employé comme futur (3).

---

(1) Heyne, *ad Il.* γ', 262 (*cf. ad* β', 35; έ, 745), veut écrire βήσετο dans les endroits où d'autres imparfaits précèdent ou suivent, et ailleurs βήσατο. Mais dans les passages en question, les imparf. ont aussi le sens de l'aoriste. Buttmann, au contraire, *Gramm. compl.* p. 418, *not.*, tient ἐβήσετο pour seul correct.

(2) M. Matthiæ donne καταβέωμεν, qui n'est sans doute qu'une faute d'inadvertance ou d'impression. GL.

(3) Heyne *ad Il.* ό, 194. D'autres admettent un présent βέω. *Etym. M.* p. 198, 5. Eustath. *ad. Il.* τ', p. 1090, 5, dérive βιῶ du subj. βῶ, comme μειδιῶ de μειδῶ, λιῶ, λελιημένος, de λῶ.

2.° *Transitivement*, il n'a que le fut. βήσω, et l'aor. 1 ἔβησα, à bien dire, seulement chez les auteurs ioniens, comme Hérod. 6, 107; 8, 95, et chez les poètes, par ex. Eur. *Alc.* 1076; *Hel.* 1636. En outre, on emploie dans ce sens comme présent βιβάζω, fut. βιβάσω, βιβῶ, de même que βιβῶν, Soph. *OEd. C.* 381, pour βιβάσων; aor. ἐβίβασα.

§. 227. Βάλλω se conjugue régulièrement : fut. (ion. βαλέω, βαλέοντι, *Od.* λ, 608) βαλῶ, ἐσβαλοῦσι, Thuc. 2, 99; βαλοῦντες, 4, 8, 97; βαλεῖν, 1, 58; βαλλήσω, chez les poètes, §. 181, *Rem.* 3; aor. ἔβαλον; parf. βέβληκα, syncopé pour βεβάληκα, §. 187, 5; parf. pass. βέβλημαι; aor. pass. ἐβλήθην. Homère a aussi un aoriste formé d'après cette syncope, comme venant d'un verbe en —μι, ex. : ξυμβλήτην, *Od.* φ', 15; inf. ξυμβλήμεναι, *Il.* φ', 578; comme pass. ξύμβλητο, *Il.* ξ', 39, etc.; —βληντο, *ib.* 27; opt. βλείμην. βλεῖο, *Il.* ν, 288; ξυμβλῆται, subj. *Od.* ή, 204; et, par allongement, βλήεται, *Od.* ρ', 472; infin. βλῆσθαι, *Il.* δ', 115; *Od.* χ', 253; partic. βλήμενος; fut συμβλήσεαι, *Il.* ύ, 335 (1). Forme dérivée, βολέω (comme venant de βάλλω, βαλῶ, βέβολα), βεβολήατο, *Il.* ί, 3; βεβολημένος, *Il.* ί, 9; Apoll. Rh. 1, 1269; 2, 409.

βαρύνω (*je charge, je pèse*), tire de βαρέω, présent qui ne se trouve que chez les écrivains postérieurs, son parf. act. βεβάρηκα, passivement, *Od.* γ', 139; τ', 122; parf. pass. βεβάρημαι, Plat. *Symp.* p. 203, B; Apoll. Rh. 1, 1256. Lucien, *D. Mort.* 10, 4, a aussi un futur βαρήσει (2).

βέομαι. Voy. βάω, 1.°, *Rem.* 3.

βιβρώσκω (*je mange*), de ΒΟΡΕΩ, βορά, ΒΡΟΩ (§. 221, I, 5); fut. βρώσομαι, qui ne se présente que chez les écrivains postérieurs : Lobeck. *ad* Phryn. p. 347; parf. act. βέβρωκα (au lieu de βεβρωκότες, Soph. *Antig.* 1022, dit βεβρῶτες); pass. βέβρωμαι; fut. 3 pass. βεβρώσομαι, *Od.* β', 203; aor. 1 pass. ἐβρώθην; fut. 1 pass. βρωθήσομαι; aor. 2 act. ἔβρων, comme de βρῶμι, Callim. *h. in Jov.* 49; Hom. *h. in Apoll.* 1, 126. Une autre forme βεβρώθω, §. 221, II, 2, se présente chez Hom. *Il.* δ', 35.

βιόω (*je vis*), outre le fut. βιώσομαι, Plat. *Rep.* 6, p. 496, E; 498, C; parf. pass. βεβίωται, βεβιωμένος, Plat. *ib.* à

(1) Fisch. III, *a.* p. 49 *sq.*
(2) Thom. M. p. 141 *sq.* Græv. *ad* Luc. *Solæc.* p. 484.

l'aor. 1, ἐβίωσα (par ex. Plat. *Phædon.* p. 113, D; Xén. *OEcon.* 4, 18); forme encore un aor. 2, comme de βίωμι, ἐβίων, Thuc. 5, 26; Plat. *Rep.* 10, p. 614, B; Andocid. p. 62, ed. R.; imp. (βίωθι) βιώτω, *Il.* θ', 429; opt. βιῴην; subj. βιῶ, Platon, *Phædon.* p. 113, *extr.*; inf. βιῶναι; part. βιούς, Plat. *Rep.* 10, *l. c.*; βιούντων, *ib.* p. 615, C. On trouve un infin. prés. βιοῦν dans Eur. *fr. Archil.* 30, et un prés. pass., avec sens intransitif, dans Hérodote, 2, 177, ἀποδεικνύναι πάντα τινὰ Αἰγυπτίων, ὅθεν βιοῦται.

Une forme unique est βιόμεσθα, Hom. *h. Apoll.* 2, 349, dans le sens du futur, comme πίομαι. Elle a vraisemblablement de l'affinité avec βέομαι. Voy. βαίνω.

Une anomalie singulière se trouve dans la signification de ce verbe, qui, à l'aor. 1 moyen, a un sens transitif: *Od.* θ', 468, σὺ γάρ μ' ἐβιώσαο, κούρη, valeur qu'a particulièrement ἀνεβιωσάμην, qu'on assigne à ἀναβιώσκομαι, et qui, au présent, se prend non-seulement intransitivement, comme dans Plat. *Phædon.* p. 72, C, D, mais encore transitivement, *id. Crit.* p. 48, C (1).

βλαστάνω (*je germe, je pousse*), de βλάστω, dont se tirent aussi les temps: fut. βλαστήσω, §. 181, *Rem.* 3 (aor. 1, ἐβλάστησα, seulement chez les écrivains plus récents); aor. 2, ἔβλαστον; parf. βεβλάστηκα et ἐβλάστηκα, §. 164, *Rem.* 1, p. 323.

βλώσκω. Voy. μολεῖν.

βούλομαι (*je veux*); fut. βουλήσομαι, d'après le §. 181, *Rem.* 3; ἐβουλήθην et ἠβουλήθην, §. 162, *Rem.* 3. Homère a aussi βόλεσθε, et, avec d'autres poètes, un parf. moy. προβέβουλα.

ΒΡΟΩ. Voy. βιβρώσκω.

βράχε, ἔβραχε (*faire du bruit, craquer*), est, dans Hom., un aor. 2, dont on ne rencontre d'ailleurs rien de plus: ἔβραχε, *il cria*, *Il.* έ, 859.

Γ.

§. 228. Γαμέω (*je me marie*), ne tire de ΓΑΜΩ ou ΓΗΜΩ, que l'aor. 1 act. ἔγημα (dor. ἔγαμα, Pind. *Nem.* 4, 105; Théocr. 3, 40). ἐγάμησα se présente dans Ménandre et

(1) Fisch. III, *a.* p. 53 *sq.*

autres, ainsi que dans le Nouveau-Testament (1). Au fut. γαμέσσεται, dans Hom. *Il.* ί, 94; γαμέω, *ib.* 388, 391; *cf.* *Od.* ό, 521; δ', 208; ά, 275; att. γαμῶ, γαμεῖς, Soph. *Ant.* 750; Eur. *Alc.* 379; parf. γεγάμηκα, aor. 1 pass. ἐγαμήθην; mais γαμεθεῖσα, Théocr. 8, 91 (2), paraît venir de γήμω.

ΓΑΩ. Voy. ΓΕΝΩ.

γέντο, dans Homère, *il prit*, pour ἕλετο. Le γ, dans ce mot, tient lieu du *digamma* ou d'*esprit rude*, comme dans γάδεται, γοῖνος, γέντερ dans Hésychius, pour ἥδεται, οἶνος, ἔντερον (3). De Fἕλετο est venu Fέλτο, et, après le changement du λ en ν (comme dans κέντο pour κέλετο, qui est cité d'Alcman, et dans ἦνθε, dor. pour ἦλθε), on a eu Fέντο, γέντο. On ne trouve chez les Attiques aucune trace de ce verbe; mais Hésych. cite encore γέννου pour ἕλου, Fέλου (4).

ΓΕΝΩ ou γείνω, est l'ancien verbe dont viennent γείνομαι et γίγνομαι (γιγένομαι). De ΓΕΝΩ vient encore l'aor. 2 moy. ἐγενόμην (γενέσκετο, *Od.* λ', 208); parf. moy. γέγονα; fut. 1, γενήσομαι; parf. γεγένημαι (§. 187, 5, p. 354). Chez les Doriens (Phryn. p. 108) et chez les écrivains postérieurs, aor. 1 ἐγενήθην (5). La forme ἦν γενήσῃ, dans Eur. *Iph. A.* 1181, comme subj. d'un aor. 1 moy. ἐγενησάμην, est fort suspecte. De ce même radical ou de γείνομαι, vient l'aor. 1 moy. ἐγεινάμην, qui a sens actif, *j'engendrai, je procréai*, et qui, bien que rarement, se présente aussi chez les prosateurs, comme Xénoph. *Mem. Socr.* 1, 4, 7: γεννάω, dérivé de ΓΕΝΩ, est plus usité.

γείνομαι ne se trouve que chez les poètes ioniens et les doriens, au présent et à l'imparf.; ex.: γείνεαι, *Od.* ύ, 202. (ἐπήν, construit avec ce mot, et le sens qui exige un temps du passé, permettent de soupçonner que γείνεαι, forme qui ne se présente pas ailleurs comme aor. 1 moy. du subj., est pour γείνηαι, γείνῃ, ainsi que l'indique le Scholiaste qui l'explique par ἦν γεννήσῃς). Ce verbe, transitif dans le pas-

---

(1) Lobeck. *ad* Phryn. p. 742.

(2) Hermann, *Gazette littéraire de Leipzig*, p. 1307, n.° 37, prétend que γαμηθεῖσα signifie *demandée pour femme*, et γαμεθεῖσα, simplement *mariée*. *Cf.* Eustath. *ad Il.* p. 758, 22. Lobeck. *ad* Phryn. *l. c.*

(3) *Interpr. ad* Hesych. t. I, p. 818, 26. De même Eustath. *ad Il.* θ', p. 697, 19; ν', p. 918, 26.

(4) Heyne *ad Il.* θ', 43. Ern. *ad* Callim. *h. in Cer.* 44.

(5) Thom. M. p. 189 *sq.* Lobeck. *ad* Phryn. p. 108 *sq.*

sage cité, est d'ailleurs intransitif, γεινόμεθα, *Il.* χ', 477; γεινόμενος, *Od.* δ', 208; *Il.* κ', 71; ύ, 128; imparf. γείνοντο, Théocr. 25, 124 (1).

γίγνομαι, postérieurement γίνομαι, n'est resté en usage qu'au présent et à l'imparfait (2).

Une autre forme ancienne était ΓΑΩ (de même que ΤΑΩ, τείνω, ΚΤΑΩ, κτείνω, sont des formes différentes d'un même verbe) : il s'en présente encore le parf. γεγάατον, etc. (§. 198, 3), chez les poètes ioniens; plur. γέγαμέν, γεγάατε (3), γεγάασι; inf. γεγάμεν, *Il.* έ, 248; Pind. *Ol.* 9, 164, pour γεγάναι, comme τεθνάμεν pour τεθνάναι; partic. γεγαώς (attiq. γεγώς, comme ἑσταώς, ἑστώς, Eurip. *Ph.* 641; *Alc.* 860); γεγαυῖα (chez les Attiques γεγῶσα, Eur. *Alc.* 532); plus-que-parf. ἐκγεγάτην, *Od.* κ', 138. De γέγηκα, dont γέγαα paraît résulter, vient un nouveau présent γεγήκω, γεγάκειν, Pind. *Ol.* 6, 83; dans Hésychius; subj. γεγάκω, de même que de γέγαα, se forme le présent γεγάω, ἐκγεγάονται, Hom. *h. in Ven.* 197.

Remarque. Au lieu de ἐγένετο, on trouve aussi ἔγεντο, dans Hésiode, *Theog.* 283, 704; Théocr. 1, 88; Pind. *Pyth.* 3, 154.

γηθέω (*se réjouir*), tire son parf. γέγηθα du radical γήθω.

γηράσκω (*je vieillis*), est une forme allongée de γηράω, dont il tire aussi ses temps. Imparf. ἐγήρα, *Il.* ρ', 197; Buttmann, II, p. 97, prend ἐγήρα pour l'aoriste, comme διέδραν, à quoi j'ai ajouté l'infin. γηράναι et le partic. γηράς. Sans doute κατεγήρασαν dans Hérod. [2] 146, paraît être l'aoriste, *s'ils étaient* ou *s'ils fussent vieillis;* mais ἐγήρα, *Il.* ρ', 197, et κατεγήρα, Hérod. 6, 72, peuvent fort bien ne pas signifier *il est devenu vieux, il est vieilli*, mais *il devenait vieux, il vieillissait.* Il est donc plus juste de prendre en général ἐγήρα, γηράς, γηράναι, pour des formes assignées au passé, qui, d'après l'incertitude qui régnait autrefois dans l'usage, avaient tantôt la valeur de l'imparfait, et tantôt celle de l'aoriste. Fut. γηράσω, Plat. *Rep.* 3,

---

(1) Bekker, *Gaz. littér. d'Iéna*, 1809, n.° 249, p. 171, ne prend γείνομαι que pour une différence orthographique de γίνομαι.

(2) γίγνου ne doit point se présenter chez les tragiques, suivant Blomf. *ad Æsch. Pers.* 176. Voy. ma note sur Eur. *Hipp.* 304.

(3) γεγάατε, *Batrach.* 143. Hom. *Epigr. ult.*, n'a été sans doute que par erreur formé sur γεγάᾱσι. Voy. Buttm. *Lexil.* p. 300.

p. 393, E. Mais à l'aoriste, les Attiques, au lieu de γηρᾶσαι (Xén. *Mem. S.* 3, 12, 8), disaient plutôt γηράναι, comme venant de γήρημι, ainsi que le partic. γηράς, *Il.* ρ', 197; Hésiod. Ἔργ. 188 (1). *Cf.* διδράσκω.

γίγνομαι. Voy. ΓΕΝΩ.

γιγνώσκω (*je connais*, et non attiq. γινώσκω (2)), est formé de νοέω, ἐνόησα, ion. ἔνωσα. Voy. §. 221, I, 5. Il tire ses temps, 1.° du simple ΓΝΟΩ, fut. γνώσομαι; parf. ἔγνωκα; parf. pass. ἔγνωσμαι; aor. 1 pass. ἐγνώσθην. Dans le dialecte ionien, ἀναγινώσκω, avec l'acception de *persuader*, a aussi un aor. 1 ἀνέγνωσα, Hérod. 1, 68, 87; 8, 8, etc.: 2.° a l'aor. 2, de la forme en —μι, ἔγνων; impér. γνῶθι; opt. γνοίην. Sur γνῴην, voy. §. 198, 2. Plur. γνοῖμεν, Plat. *Leg.* 1, p. 639, *extr.*, γνοῖεν, pour γνοίημεν, γνοίησαν (3); subj. γνῶ; inf. γνῶναι; part. γνούς. L'aor. 2 moy. opt. συγγνοῖτο, se présente dans Æsch. *Suppl.* 231. γνῶναι paraît être pris transitivement dans Pind. *Ol.* 6, 151 (à moins que, par une de ces confusions de syntaxe, si familières à ce poète, γνῶναι ne dépende de ὄτρυνον, au lieu de former un seul membre de phrase, et qu'il ne soit pour ἵνα γνῶσιν οἱ ἄνθρωποι, ou bien que ὄτρυνον ne fasse sous-entendre le verbe générique ποίησον). γνώσομαι. *Ol.* 13, *init.*, signifie bien plutôt *cognoscam*, *virtutes percensebo*, comme *Ol.* 6, 163, que *celebrabo*.

γοάω. L'imparf. γόον, *Il.* ζ', 500, vient de γόω.

Δ.

§. 229. ΔΑΩ a plusieurs formes dérivées, qui diffèrent aussi par le sens: δαίω, δήω, δάζω, διδάσκω, δαίνυμι.

1. De * ΔΑΩ, *j'enseigne*, *j'instruis*, et *j'apprends*, *je m'instruis*, vient l'aor. 2 actif ἔδαον, ἔδαεν, Théocr. 24, 127, *il apprit*, *il avait appris* (4); *il enseigna*, *il avait enseigné*, Apoll. Rh. 3, 529; 4, 989; aor. 2 pass. ἐδάην; opt. δαείην; subj. δαῶ (*Il.* β', 299; δαείω, *Il.* π', 423, etc.); infin. δαῆναι

(1) Thom. M. p. 192. Mœris, p. 115.

(2) Valck. *ad Phœn.* 1396. Brunck. *ad* Aristoph. *Ran.* 52. *ad* Eur. *Med.* 14.

(3) Mœris, p. 112.

(4) Ce mot, dans le passage cité de Théocrite, signifie *il avait enseigné*. Du reste, voy. Schæf. *in* H. Steph. *Thes. l. gr.* ed. Lond. col. 3099. Gl.

et δαήμεναι ; part. δαείς (*apprendre, essayer*). Il fait au futur, comme de ΔΑΕΩ, δαήσομαι, *Od.* γ', 187 ; τ', 325 ; parf. act. δεδάηκα, *j'ai appris ;* partic. δεδαώς, *instruit, expérimenté :* mais chez Homère, δέδαεν, *il avait appris*, et dans Orphée, *Argon.* 126, *il était instruit*, est bien certainement, non pas un parfait, mais l'imparf. de la forme dérivée δεδάω. *Voy.* plus bas. Parf. pass. δεδάημαι ; inf. δεδαῆσθαι, *savoir*, Apoll. Rh. 2, 1154.

De δάω, dans ce sens, est dérivé, 1.° διδάσκω ; 2.° *δήω, qui a la signification du futur, *je trouverai, Il.* ν', 260 ; ί, 418, 681 ; 3.° δεδάω (du parf. δέδαα), d'où vient δέδαον dans Hésychius (ἔδειξαν, ἐδίδαξαν) et δέδαεν dans Hom. *Od.* ζ', 233 ; θ', 448 ; ύ, 72 ; ψ', 160, puisqu'il a toujours le sens d'un plus-que-parfait, comme toutes les formes dérivées des parfaits, *il avait enseigné ;* 4.° δεδάημι, d'où δεδάασθαι, *Od.* π', 316, mais qui peut être pour δεδᾶσθαι, de δεδάω, δεδάομαι.

2. *ΔΑΩ, *je brûle*, se rencontre plus ordinairement comme transitif avec la forme δαίω, *Il.* ύ, 317 : *cf.* φ', 375. De là le parf. δέδηε, intransitif *Il.* ν', 736 [*ubi vid.* Clark. GL.] ; plus-que-p. δεδήει, *Il.* μ', 35 ; Hésiod. *Sc. Herc.* 62 (d'autres écrivent δέδηε, δεδήει) ; aor. 2 moy. subj. δάηται, *Il.* ύ, 316 ; φ', 375 (de là δαίειν, *ravager*, dans un décret des Byzantins *ap.* Demosth. *De cor.* p. 255, *extr. ;* δήϊος, *ennemi ;* δηοῦν, *ravager*). De plus, δαΐζειν, ἐδάϊζε, ἐδάϊξε, δεδαϊγμένος, dans Homère, δεδαιγμένος, Pind. *Pyth.* 8, 125. L'*Etym. Magn.* p. 250, 18, cite une autre forme δαύω, d'après Simonide, μηρίων δεδαυμένων, de δάω, δάFω.

3. ΔΑΙΩ, *je partage*, seulement au parf. ion. δεδαίαται, *Od.* ά, 23. On emploie plus ordinairement dans ce sens les formes venant de δάω : δασσάμεθα, *Od.* ί, 42 ; δάσσαντο, *Il.* ά, 368 ; δέδασται, *Il.* ά, 125 ; διαδάσηται, Hérod. 7, 220. Dans ce sens les formes allongées de δαίω sont δατέομαι, aor. 1 moy. δατέασθαι, Hésiod. Ἔργ. 765, et

δαίνυμι, *je festine* (impérat. δαίνυ, *Il.* ί, 70), avec sens transitif ; passif δαίνυμαι (seconde pers. δαίνυσαι, *Od.* φ', 290) ; opt. δαίνῦτο, *Il.* ώ, 665 ; plur. δαινύατο, *Od.* σ', 247. Voy. §. 197, 2.° Subj. δαινύη, *Od.* θ', 243 ; τ', 328 ; imparf. δαίνυ', *Il.* ώ, 63, pour ἐδαίνυο. δαίνυμι prend ses temps de δαίω : δαίσειν, *Il.* τ', 299 ; ἔδαισε, Hérod. 1, 162 ; δαισάμενος, *Od.* ή, 188 ; δαισθείς, Eurip. *Heracl.* 917.

δάκνω, forme allongée de ΔΗΚΩ, d'où viennent encore les temps suivants : fut. δήξομαι; parf. pass. δέδηγμαι; aor. 1 pass. ἐδήχθην; aor. 2 act. ἔδακον (1).

δαρθάνω (*je dors*) de ΔΑΡΘΩ. De là l'aor. 2 ἔδαρθον, chez les poètes ἔδραθον, §. 193, *Rem.* 4, ex. : καδδραθέτην, *Od.* ό, 494; παραδραθέειν, *Il.* ξ', 163. Apollonius de Rhodes a aussi 2, 1229 [1227, Well.], κατέδαρθεν, trois. pers. plur. comme venant de ἐδάρθην, sans doute par suite d'une dérivation, fausse d'ailleurs, du θ caractéristique de l'aor. 1 passif, ou bien formée comme ἔδρακον, ἐδράκην. Cette faute n'est pas rare chez les auteurs plus récents : car Suidas et Hésychius ont aussi les formes κατεδάρθη, ἐδάρθη, ἐδράθη. Il est difficile de ne voir là qu'une bévue des copistes, comme en est évidemment une dans Aristoph., *Plut.* 300, καταδαρθέντα (2).

δέατο ne se rencontre que dans un seul passage, *Od.* ζ', 242, avec le sens de ἐδόκει (3). La prem. pers. du prés. devrait faire δέαμαι.

δείδω. Voy. ΔΕΙΩ.

δείκνυμι de ΔΕΙΚΩ, d'où viennent encore les temps suivants : fut. 1, δείξω; aor. 1 ἔδειξα; parf. pass. δέδειγμαι; aor. 1 pass. ἐδείχθην, etc. Chez les Ioniens, il fait δέκω, fut. δέξω, etc., et en général, il prend ε au lieu de ει.

Remarque. δέκω paraît être la forme primitive, et δείκω n'être qu'une forme allongée de δέκω. Ce verbe paraît avoir signifié proprement *tendre la main*, soit pour *montrer* quelque chose (δείκνυμι), soit pour *recevoir* quelque chose (δέχομαι, qui fait encore en ion. δέκομαι, et d'où vient encore l'attique πανδοκεῖον) (4), soit pour donner à quelqu'un la main, en signe de bienveillance. Dans le dernier sens on trouve chez Homère δείκνυμαι, *Il.* ί, 196; *Od.* δ', 59 [*ubi vid.* Clark. et Ern. GL.]. Au parfait il fait alors (δείδεγμαι) δειδέχαται, pour δεδέχαται; δείδεκτο. Formes rapprochées, δεικανάομαι, δεδίσκομαι, δειδίσκομαι. De δέκομαι, signifiant *recevoir, attendre l'ennemi*, vient une forme épique allongée, δοκέω ou δοκάω (§. 221, II, 1.°, p. 449), d'où δεδοκημένος et δοκεύω. Hérodote, 1, 80, *et pass.* emploie encore dans ce sens προσδέκεσθαι, pour προσδοκᾶν.

---

(1) δέδμηκα, ἔδαμον, ἐδάμην viennent de δάμνω, qui se conjugue comme κάμνω.

(2) *Gaz. litt. d'Iéna*, 1809, n.° 247, p. 155. Wyttenb. *ad* Plut. p. 557. Dobree *ad* Arist. *Plut.* 300.

(3) Voy. Clarke et Ern. *ad loc. laud.*

(4) Lobeck. *ad* Phryn. p. 307.

§. 230. ΔΕΙΩ ou δίω (*Il.* ε, 566; ι, 433, etc.), *je crains*, primitif de δείδω, qu'on ne rencontre cependant qu'à la prem. pers. sing. La dérivation de la forme δέδια, venant de δέδοικα, s'oppose à ce que cette forme ait été la seule de la prem. pers. sing., où cette syncope se soit rencontrée déjà. De ΔΕΙΩ ou δείδω, vient le futur δείσομαι; aor. 1 ἔδεισα; parf. δέδοικα (pour δέδεικα, d'après l'analogie de ἐδήδοκα, etc., §. 186, *Rem.* 2). L'autre forme de parfait δέδια, ou bien résulte de δέδοικα par le retranchement du κ, comme dans δέδαα, γέγαα, et par le changement de la diphthongue en voyelle brève, comme ἐπέπιθμεν, ἐίκτην, de πέποιθα, ἔοικα (§. 198, 3, p. 381-2 [et non §. 200, 7. GL.]), ou bien elle dérive immédiatement du présent δίω, comme δέδουπα, ἄνωγα (1). Cette forme est syncopée au pluriel, δέδιμεν, δέδιτε; plus-que-parf. ἐδέδισαν, pour δεδίαμεν, δεδίατε, ἐδεδίεσαν (2). Chez les Attiques δέδια n'est que poétique; mais δέδιμεν, δέδιτε, δεδίασι, ἐδέδισαν, inf. δεδιέναι (δειδίμεν, *Od.* ι, 274); part. δεδιώς; plus-que-parf. ἐδεδίειν, sont en quelque sorte plus usités que δεδοίκαμεν, ἐδεδοίκειν (celui-ci dans Plat. *Rep.* 5, p. 472, A, etc.). On rencontre aussi un subjonctif δεδίῃ, δεδίωσι dans Xénophon, *Rep. Ath.* 1, 11; Isocrat. *Paneg.* p. 73, C; *ad Phil.* p. 96, B, et *contra Euthyn.* p. 704, ed. L. A l'impérat. il a la forme d'un verbe en —μι, δέδιθι, Arist. *Vesp.* 372; *Equ.* 230. Voy. §. 198, 3, *b.* [p. 382].

Remarque 1. Homère dit δείδοικα, δείδια, δείδιμεν, δείδιθι, etc. Apoll. *Rh.* 3, 753, a un participe parf. δειδυῖαν, au lieu duquel on trouve δεδιυῖα, cité comme d'Eubulus dans Bekk. *Anecd.* p. 90, 1.

Remarque 2. Le moyen δίομαι et la forme dérivée δεδίσκομαι (Hom. δειδίσκομαι), δεδίσσομαι, δεδίττομαι (δειδίσσ.) (3), ont un sens transitif, *effrayer, épouvanter.* Autre forme, δίημι, *poursuivre à la chasse*, d'où ἐνδίεσαν, *Il.* σ', 584; pass. δίενται, *Il.* ψ', 475, *ils fuient.*

Remarque 3. Sur la leçon ἔδδεισε et autres, voy. §. 16, p. 73; §. 19, 2.°, p. 79.

ΔΕΚΩ. Voy. δείκνυμι.

δέρκω, δέρκομαι (*je vois*); aor. ἔδρακον dans Homère, avec

---

(1) Fisch. III, *a.* p. 69. Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 275.

(2) On trouve encore les formes δεδίαμεν et ἐδεδίεσαν, chez les écrivains moins anciens, la dernière aussi chez Thucyd. 4, 55, sans variante. Voy. Lobeck. *ad* Phryn. p. 180 *sq.*

(3) Piers. *ad* Mœr. p. 118.

la forme passive ἐδράκην, δρακεῖσα, Pind. *Pyth.* 2, 38; δρακέντες, *Nem.* 7, 4; aor. 1 pass. ἐδέρχθην, avec signification active, Soph. *Aj.* 425; parf. δέδορκα.

δέω, *je lie;* fut. δήσω; aor. ἔδησα, mais parf. δέδεκα; pass. δέδεμαι (mais au fut. 3 δεδήσομαι); aor. 1 pass. ἐδέθην, *cf.* [§. 179, p. 344] §. 187, p. 354, *extr.*; §. 188, 1, 2.° p. 356. Au futur, les Attiques emploient plutôt δεδήσομαι que δεθήσομαι (1).

δεῖ, impers. *oportet, il faut;* fut. δεήσει; aor. ἐδέησε, §. 181, *Rem.* 3. Sur l'att. δεῖν pour δέον, voy. §. 50, *Rem.* p. 132. On trouve comme *personnel*, δῆσεν pour ἐδέησεν, *Il.* σ', 100.

δέομαι, *j'ai besoin, je prie;* fut. δεήσομαι, aor. ἐδεήθην (et non ἐδεησάμην). Homère dit δεύομαι, δευήσεσθαι avec le digamma. On trouve δεούμεθα pour δεησόμεθα (§. 181, *Rem.* 3), cité dans le *Lex. Sangerm. in* Bekk. *Anecd.* p. 90, 3, d'après l'autorité d'Epicharme.

ΔΗΚΩ. Voy. δάκνω.

διδράσκω, allongé de ΔΡΑΩ, d'où encore δρασκάζω, Lysias, p. 359. De δράω sont aussi dérivés les temps suivants, qui cependant ont toujours α long, comme au lieu de cet α le dialecte ion. a toujours η : fut. δράσομαι; aor. 1 ἔδρασα, Xén. *Cyrop.* 5, 2, 15, etc.; ἀποδράσῃ, Théophr. *Char.* 18; parf. δέδρακα. Au lieu de ἔδρασα, il y a une forme plus attique, ἔδραν (ion. ἔδρην), comme venant de ΔΡΗΜΙ, qui à la trois. pers. plur. fait aussi ἔδραν avec α bref (2); opt. δραίην; subj. δρῶ, δρᾷς, δρᾷ; infin. δρᾶναι; part. δράς, δρᾶσα. Du reste, ce verbe ne se rencontre guère que dans les composés, ἀποδιδράσκω, διαδιδράσκω, ἐκδιδράσκω.

δίζημαι (*je cherche*), garde toujours l'η; δίζηαι, *Od.* λ', 100; δίζηται, avec la variante δίζεται, dans Hérod. [2, 38]; inf. δίζησθαι, avec la var. δίζεσθαι, Hésiod. Ἔργ. 601; Hérod. 1, 94; partic. διζήμενος; fut. διζησόμεθα, *Od.* π', 239. Homère a aussi δῖζε, *Il.* π', 713, *il examinait, il hésitait*, comme venant de δίζω.

δοάσσατο, aor. 1 moy. et futur δοάσσεται, *Il.* ψ', 339, comme ἔδοξε, δόξει. Le présent paraît avoir été δοάζομαι,

---

(1) Mœris, p. 123, *cum not.* Piers. Thom. M. p. 200.

(2) Thom. M. p. 93. Mœr. p. 37. Lobeck. *ad* Phryn. p. 737 *sq.* Meineke *ad* Menandr. p. 77.

d'où vient ἐνδοιάζειν que l'on rencontre encore, et celui-ci vient de δοός pour δοιός, ἐν δοιῇ μάλα θυμός. On y joint aussi δόατο, *Od.* ζ', 242, auquel on substitue maintenant δέατ'.

δοκέω (*je parais*), emploie le plus souvent les temps du vieux ΔΟΚΩ; fut. δόξω; aor. 1 ἔδοξα; parf. pass. δέδογμαι. Les formes régulières ne se présentent que chez les poètes ou les anciens prosateurs: fut. δοκήσω, Æsch. *Prom.* 386; aor. ἐδόκησα, *Od.* υ', 93; Pind. *Ol.* 13, 79; Æsch. *Sept. c. Th.* 1038; Eurip. *Heracl.* 187, 246, 262; parf. δεδόκηται, Hérod. 7, 16, 3.

δουπέω (*je retentis*); aor. ἐδούπησε, et avec le γ intercalé, ἐγδούπησεν, *Il.* λ', 45, comme dans ἐρίγδουπος, βαρύγδουπος, Pind. *Ol.* 6, 138; μελίγδουπος, *id. Nem.* 11, 23, que l'on rapproche de κτυπέω = τύπτω. De l'ancienne forme δούπω vient δεδουπότος, *Il.* ψ', 679.

δύναμαι (*je puis*), forme passive, comme ἵσταμαι, δύνασαι, δύναται; opt. δυναίμην; subj. δύνωμαι: il fait ainsi que celui-ci, au futur δυνήσομαι, comme venant de ΔΥΝΑΩ; aor. 1 moy. ἐδυνησάμην, *Il.* ε', 621; ζ', 33 (au lieu de δυνήσησθε, Démosth. π. παραπρ. p. 445, 1, Bekker admet, d'après des MSS., δύνησθε, comme on lisait avant Reiske. δυνήσασθαι, etc., ne se rencontre presque pas chez les Attiques (1)); aor. 1 pass. ἐδυνήθην, plus att. ἠδυνήθην (voy. §. 162, *Rem.* 3); parf. pass. δεδύνημαι.

Pour l'aor. 1 pass. il y a encore une autre forme ἐδυνάσθην, *Il.* ψ', 465; *Od.* ε', 319; Hérod. 2, 19, 140; Eurip. *Ion.* 866 [885], etc.; Xén. *Hell.* 2, 3, 33, comme venant de ΔΥΝΑΖΩ (2).

Remarque. On trouve pour le prés. du subjonctif deux. pers. δύνῃ, dans Plat. *Phædon.* p. 58, D, forme qui se présente aussi à l'indicatif chez les écrivains plus récents, au lieu de δύνασαι (3). Il y a doriq. δύνᾳ, pour δύνασαι, dans Théocr. 10, 2.

Au lieu de ἐδύνασο, il y a une forme plus attique ἠδύνω, qu'on trouve déjà chez des auteurs plus anciens dans ἐδύνω, Hom. *h. Merc.* 405 (4). Du reste, les Ioniens disaient aussi δυνέαται, ἐδυνέατο, pour δύνανται, ἐδύναντο. Voy. §. 198, 6, 5.°, p. 384 (5).

---

(1) Lobeck. *ad* Phryn. p. 719.

(2) Wessel. *ad* Herod. p. 553, 86.

(3) Phrynich. p. 158. Thom. M. p. 252. Lobeck. *ad* Phryn. p. 359. Schæf. et Buttm. *ad* Soph. *Phil.* 798.

(4) Mœris, p. 182.

(5) Fisch. III, *a.* p. 73 *sqq.*

δύω, δύνω, le premier transitif, le second intransitif. Parmi les autres temps, ainsi que dans ἵστημι, l'aor. 1 et le futur δύσω ont une signif. transitive; l'aor. 2 ἔδῡν (impérat. δῦθι; opt. [δυίην, d'où] ἐκδῦμεν, *Il.* π', 99; subj. δύω, *Il.* ί, 604; ρ', 186; Hérod. 4, 132, ἢν μὴ ἀναπτῆσθε, — ἢ καταδύητε; Plat. *Cratyl.* p. 413, B; infinit. δῦναι (δύμεναι, *Il.* ζ', 411); partic. δύς, δῦσα, δύν, ont une signif. intransitive, *entrer, approcher,* ainsi que le parf. δέδυκα, *se coucher,* en parlant du soleil. On trouve pourtant aussi ce parfait avec un accus. *Il.* έ, 811: χάματος γυῖα δέδυκεν, comme ἔδυ ὅπλα, etc. Au lieu de ἔδυ, Homère a aussi δύσκεν, en parlant d'une action répétée, *Il.* θ', 271. Le fut. δύσομαι reprenait la valeur du présent, comme δυσομένου, *Od.* ά, 24; Hésiod. Ἔργ. 382; impérat. δύσεο, *Il.* τ', 36; *Od.* ρ', 276; aussi δύσεο τεύχεα, Hésiod. *Sc. Herc.* 108; imparf. ἐδύσετο, dans le sens de l'aor., comme ἐδύσατο (1). Du parfait est venue une autre forme de présent, δεδύκειν, Théocr. 1, 102. Autre forme, ΔΥΠΤΩ, d'où δύψας, Apoll. Rh. 1, 1326, et δυνέω, ὅπλα ἐνδυνέουσι, Hérod. 3, 98.

E.

§. 231. ἐάφθη. Voy. §. 161.

ἐγείρω se conjugue régulièrement chez les Attiques, jusqu'au parf. ἐγρήγορα, sur lequel voy. §. 168, *Rem.* 2, p. 328. Chez Homère, et encore chez Aristoph. *Vesp.* 774, ce verbe a un aor. syncopé, ἐγρόμην pour ἠγρόμην; imparf. ἔγρεο; opt. ἔγροιτο; inf. ἐγρέσθαι; partic. ἐγρόμενος, en analogie avec ἀγρόμενος au mot ἀγείρ (voy. §. 193, *Rem.* 8). De là une nouvelle forme de présent ἐγρήσσειν. De ἐγρήγορα il y a un impératif ἐγρήγορθε, *Il.* ί, 371, formé comme ἄνωχθι, κέκραχθι de ἄνωγω, κέκραγα (§. 198, 3, 2.° p. 382). De là viennent encore les formes ἐγρηγόρθασι, *Il.* κ, 419, et l'inf. pass. ἐγρήγορθαι, *ib.* 67, ainsi que la nouvelle forme du présent ἐγρηγορόων, déjà dans Homère, *Od.* ύ, 6; et chez les auteurs postérieurs ἐγρηγορέω, même γρηγορέω (§. 194, *Rem.* 4, p. 368).

ἔδω. Voy. ἐσθίω.

ἕζομαι, *je m'assieds,* de ΕΩ, plus usité dans le composé

---

(1) Buttm. *Gramm. compl.* p. 418.

καθέζομαι, fut. καθεδοῦμαι (§. 193 [et non §. 188. GL.], *Rem.* 1, p. 363, 364; propr. ἑζέσω et ἑδέσω, ἑδέω, ἑδέομαι). Les formes ἐκαθέσθην, καθεσθῆναι, καθεσθείς, καθεσθήσομαι sont inusitées chez les Attiques et ne se rencontrent que chez des écrivains récents. Les Attiques emploient comme aor. l'imparfait ἐκαθεζόμην, *je m'asseyais*, Plat. *Phædon.* p. 116, B; *Menon.* p. 89, *extr.*, au lieu de quoi les tragiques disent καθεζόμην (voy. p. 416). ἐκαθήμην ou καθήμην, signifie *j'asseyais* (1). Au lieu de καθέζου, *assieds-toi*, on emploie κάθισον (sous-ent. σεαυτόν), différent de κάθησο, *reste assis* (2). ἑσθῶ, subj., est une forme qu'on rencontre chez Soph. *OEd. C.* 195, mais qui est d'ailleurs insolite. On trouve dans Apollon. de Rhodes, 2, 1166, un impérat. aor. 1 moy. ἕσσασθε, *asseyez-vous.*

εἴδω a deux significations, *voir* et *savoir.*

1.° Dans le sens de *voir*, on ne rencontre que l'aor. 2 : εἶδον (plur. εἴδομεν, Hérod. 9, 46; Xén. *Anab.* 3, 2, 23; εἴδετε, Hérod. 8, 140, 1; *ib.* 144 [προείδετε]; 9, 58; chez Homère ἴδον. Mais chez Platon, *Rep.* 6, p. 498, D, il faut lire οὐ γὰρ πώποτ' εἶδον, comme le donnent aussi les MSS. dans Bek–

---

(1) Thom. M. p. 483, 485. Phryn. p. (114) 269, *cum not.* Lobeck. Græv. *ad* Lucian. *Sol.* p. 498. D'Orvill. *ad* Charit. p. 212. Fisch. III, *a.* p. 113. Buttmann, *Gramm. compl.* II, p. 153, a rendu très vraisemblable que ἑζόμην est toujours un véritable aor. dans la prose attique, et s'emploie eu égard à l'action passagère de *déposer*, tandis que ἵζεσθαι exprime l'état de celui qui *siége*. Aux passages cités par Buttmann, *Plat. Menon.* p. 89, *extr.*; Xénoph. *Anab.* 5, 8, 14, on peut ajouter Soph. *Aj.* 309; *OEd. T.* 1597. Cependant la chose paraît exiger encore une recherche plus exacte; car κατεζόμεσθα, Eurip. *Heracl.* 33, ainsi que ἑζόμεσθα, *ib.* 345, Soph. *OEd. T.* 32, et ἑζώμεσθα, Eur. *El.* 109, ne me paraissent pouvoir se prendre que dans le sens de présents. Dans Hérodote, ἕζεσθαι et ἵζεσθαι se permutent presque toujours dans les MSS. : 4, 146, tous les MSS. ont ἵζοντο, tandis que, d'après la remarque précédente, il faudrait lire ἕζοντο : au contraire, conformément à cette même remarque, les meilleurs MSS. donnent avec raison ἕζετο, 4, 165, avec la var. ἵζετο. La différence établie par Schweighæuser *ad* Her. 4, 145, est basée sur un très faible fondement. Le passage de l'*Axiochus*, p. 371, C, ne prouve rien pour l'ancien usage de la langue, puisqu'il est très vraisemblable que ce dialogue ne remonte pas plus haut que la 120.e *Olymp.*, comme j'ai cherché à le démontrer dans un programme de l'an 1808, et comme le soutient aussi Wyttenbach *ad* Plut. t. VI, p. 699.

(2) Thom. M. p. 486, *cum not.* Trill. et Oud. Ammon. p. 80. Grævius, *l. c.*

ker). ἴδεσκε, *Il.* γ', 217; impérat. ἰδέ, chez les auteurs récents ἴδε (1); opt. ἴδοιμι; subj. ἴδω; inf. ἰδεῖν (ἴδμεναι, *Il.* ν', 273; ἰδέμεν, Pind. *Ol.* 13, 162); partic. ἰδών. Ces formes servent alors à compléter le verbe ὁράω, qui n'a pas d'aoriste. Chez les anciens poètes; il a aussi un passif avec la signification de *paraître, être semblable :* εἴδεται, *Il.* ά, 228; εἰδόμενος, *Il.* έ, 462; Æsch. *Ag.* 781; Apoll. Rh. 4, 221, 978; εἴδετο, comme imparfait, *était vu,* Apoll. Rh. 2, 579; aor. 1 moy. εἰσάμην, εἴσατο, dans Hom., *Il.* β', 215; Apoll. Rh. 3, 502, *paraître,* chez Apollon. de Rhode, 1, 1024; 4, 1478, *penser.* ἐείσατο, *était vu, paraissait,* Apoll. Rh. 4, 855; εἰσάμενος, *semblable, Il.* β', 791, 795; Apoll. Rh. 3, 72. On trouve aussi εἰδόμην, au lieu de l'actif εἶδον, *Il.* κ', 47; Æsch. *Pers.* 177; Soph. *El.* 895; *Trach.* 154; Eurip. *Hel.* 121; Thuc. 4, 64; Démosth. p. 622; Apoll. Rh. 2, 206; subj. ἴδωνται, Hérod. 1, 191; partic. ἰδόμενος, Hérod. 1, 88 (avec la var. εἰδόμενος), 207; surtout à l'impératif, même chez les Attiques, ἰδοῦ, Eurip. *Hec.* 807; ἴδεσθε, *id. Heracl.* 29 (2). De là ἰδού, *ecce,* qui s'emploie comme adverbe, et, à cause de cela, s'accentue autrement, et ἢν ἰδού (ἢν θέλῃς, ἰδού) chez les Attiques, mot qui chez Théocrite se dit ἤνιδε (3).

2.° Dans le sens de *savoir,* il ne se rencontre pas au présent; car au lieu de εἶδε φέρειν, impérat., chez Théogn. 305, ed. Br., Bekker, *vs* 311, a, d'après un MST., εἰς δὲ φέροι; et εἰδοῖεν dans Hérodote, 9, 42, doit se lire εἰδεῖεν (4). Le futur fait chez Homère εἰδήσω, comme de ΕΙΔΕΩ, *Il.* ά, 546; *Od.* ή, 327; *h. in Cer.* 76; Hérod. 7, 234 (dor. ἰδησῶ, Théocr. 3, 37), et εἴσομαι, *Il.* ή, 226, etc.; chez les Attiques, εἴσομαι est seul usité (5). Cependant Isocr. *ad Demon.* p. 5, B; 11, D, a συνειδήσεις. Au lieu du présent, et dans le sens du présent, on emploie le parf. 2, οἶδα, οἶδας, *Od.* ά, 337; Eur. *Alc.* 792 (6), et surtout chez les Attiques, οἶσθα, aussi οἶσθας chez les poètes (voyez page 389,

(1) Mœris, p. 193, et Piers. Fisch. III, *a.* p. 81. Stœb. *ad* Thom. M. p. 468. Stallbaum *ad* Plat. *Phil.* p. 10.
(2) Thom. M. p. 468.
(3) *Ad* Gregor. p. 286.
(4) Porson. *ad* Eur. *Phœn.* p. 1366.
(5) Valck. *ad* Eur. *Phœn.* p. 93. Mœris, p. 161.
(6) Lobeck, *ad* Phryn. p. 236. Reisig. *Comm. crit. in OEd. C.* p. 314.

note 7); οἶδε. Les autres personnes se rencontrent très rarement chez les bons écrivains, comme οἴδαμεν, Hérod. 2, 17; 9, 60; Plat. *Alcib.* p. 141, E; κατοίδατε, Eur. *Suppl.* 1047; οἴδασι, Arist. *Av.* 599; Xén. *OEc.* 20, 14. Au duel et au pluriel, les Ioniens, comme Homère, Hérodote, 1, 23, 94, 142, 178, etc., emploient plutôt ἴδμεν (de οἴδαμεν, §. 198, 3, p. 381, 382 (1)); les Attiques, ἴσμεν, adouci de ἴδμεν. De cet ἴδμεν, ἴσμεν, vient un nouveau présent ἴσημι, qui ne se présente au sing. que chez les écrivains doriens (voy. ἴσημι). Ainsi ἴσμεν, ἴστον, ἴστον (pour ἴσατον), ἴστε, ἴσασι (2). Il n'y a d'usité à l'impératif que ἴσθι, ἴστω (béot. ἴττω) (3), ἴστον, ἴστων, ἴστε, ἴστωσαν; à l'opt. εἰδείην, comme de ΕΙΔΗΜΙ (4); au plur. εἰδείητε, Plat. *Leg.* 10, p. 886, B; aussi εἰδεῖμεν, Plat. *Rep.* 9, p. 581, *extr.*, pour εἰδείημεν, et εἰδεῖεν pour εἰδείησαν; subj. εἰδῶ, comme τιθῶ de τίθημι. (Homère a aussi, avec l'accent changé, εἴδομεν pour εἰδῶμεν, *Il.* ά, 363. *Cf.* §. 201, 9.° [et non §. 196, 7. GL.], p. 390, 391. Au lieu de συνοίδης, dans Isocr. *ad Phil.* p. 142, éd. L., Coray, p. 95, a déjà mis συνειδῇς. Inf. εἰδέναι, comme τιθέναι, ou inf. parf., comme εἰδώς. Homère dit aussi dans ce sens ἴδμεναι, *Od.* δ', 200, 493; μ', 154; et ἴδμεν, *Od.* θ', 146, 213, d'après l'analogie du pluriel. ἴδμεν, comme τεθνάμεναι, τεθνάμεν, prem. pers. plur. τέθναμεν; part. εἰδώς, εἰδυῖα, εἰδός, sur quoi il faut remarquer que la *caractéristique* du parf. οι est ici retranchée. Cette forme du partic. fait supposer un parf. indic. εἶδα, qu'on retrouve encore dans Orph. *Argon.* 116, mais comme aor. 1, dans le sens de *je vis*. On employait ainsi εἶκα (d'où εἰκός), au lieu de ἔοικα, venant de εἴκω. Voy. εἴκω. Au lieu de εἰδυῖα, Homère dit aussi ἰδυῖα, mais seulement dans la locution ἰδυίῃσι πραπίδεσσι, au lieu de quoi on lit εἰδυίῃσι πρ. dans le fragm. des Νόστοι, *argum.* Eur. *Med.* De cette forme εἶδα, vient aussi le plus-que-parf. (mais dans le sens de l'imparf.) ᾔδειν (att. ᾔδη, §. 198, 4, p. 383); ᾔδεις, Lobeck. *ad* Phryn. p. 237, et

(1) Etym. M. p. 466. Buttm. *Gr. compl.* p. 204.
(2) Mœris, p. 205. Fisch. II, p. 491.
(3) Forster et Fisch. *ad* Plat. *Phædon.* 6. Wyttenb. *ib.* p. 133. Valck. *ad* Eur. *Phœn.* 1671.
(4) Fisch. III, *a.* p. 80.

ᾔδεισθα (—ησθα), Plat. *Euthyd.* p. 277, E; ᾔδησθα (1) (§. 201, 8.° [et non §. 195, 7. GL.], p. 389); ᾔδεε, *Il.* σ', 404; ᾔδει et ᾔδειν (2). Au duel et au plur. il est aussi contracté chez les poètes, ᾖστον, ᾔστην (3) (pour ᾔδειτον, ᾐδείτην), ᾖσμεν, ᾖστε, ᾖσαν, ex. Eschyle, *Prom.* 451; Eur. *Hec.* 1102, *ubi vid. Pors.* (pour ᾔδειμεν, ᾔδειτε, ᾔδεσαν) (4). Au lieu de ᾔδειν, Homère dit aussi ἠείδειν, *Il.* χ', 280; *Od.* ι', 206; Hérod. 1, 45; ἠείδεε dans Schæfer, de même que les Ioniens disaient ᾔειν pour ᾖν, ᾔϊον pour ἴον (5). On trouve même ἠείδειν comme trois. pers. plur. pour ᾔδεσαν dans Apollon. de Rhodes, 4, 1700. Au lieu de ᾔδεσαν, Homère dit encore ἴσαν, *Il.* σ', 405; *Od.* δ', 772.

On voit par le tableau suivant ce qui est usité de ce verbe:

	INDICATIF.	IMPÉRATIF.	OPT.	SUBJ.	INFIN.	PART.
Parfait comme Présent	οἶδα, οἶσθα, οἶδε ἴστον, ἴστον ἴσμεν, ἴστε, ἴσασι	ἴσθι, ἴστω ἴστον, ἴστων ἴστε, ἴστωσαν	εἰδείην	εἰδῶ	εἰδέναι	εἰδώς
Plusquep. comme Imparfait	ᾔδειν, etc.					
Futur	εἴσομαι					

Remarque. Les deux formes sont souvent mises l'une pour l'autre dans les MSS. Cependant aujourd'hui le plus grand nombre des passages est corrigé d'après les MSS. Mais les auteurs eux-mêmes semblent quelquefois avoir employé l'une au lieu de l'autre, ἰδεῖν pour εἰδέναι, de même que dans toutes les langues la *vue* physique est mise à la place de la vue

(1) Brunck. *ad* Arist. *Eccl.* 551.
(2) Piers. *ad* Mœr. p. 173.
(3) Brunck. *ad* Arist. *Av.* 19. Blomfield. *gloss. Agam.* 1068.
(4) Elmsley *ad* Soph. *Œd. T.* 1232, et *ad* Arist. *Ach.* 323, prétend que les Attiques auraient dit ᾔδεμεν, ᾔδετε, et soutient par suite ᾔδετε, Eur. *Bacch.* 1343. Voy. plus bas.
(5) Fisch. III, *a.* p. 83. Heyne *ad Il.* χ', 280.

intellectuelle, comme *providere*, etc. (1) : Soph. *Aj.* 1026, εἶδες ὡς χρόνῳ ἔμελλέ σ' Ἕκτωρ καὶ θανὼν ἀποφθίσειν; *El.* 853, εἴδομεν ἃ θροεῖς; Eur. *Bacch.* 1345, la leçon du MST. *Pal.* εἴδετε, est sans doute la bonne. Par là se trouve justifiée la leçon d'Aristarque, *Il.* ξ', 235, ἐγὼ δέ κέ τοι ἰδέω χάριν; Pind. *Nem.* 7, 36, ἐὰν ἀλάθειαν ἰδέμεν, *voir avec l'esprit, reconnaître*. Au contraire, Eurip. *Iph. T.* 963, paraît avoir dit εἰδέναι, *remarquer*, comme *Andr.* 146; εἰδείης, *Herc. f.* 1198, pour ἴδοις, comme *Rhes.* 660, εἰδώς pour ἰδών. Voy. Buttm. *Gramm. compl.* II, p. 116.

§. 232. εἴκω, *je suis semblable, je parais* (différent du régulier εἴκω, *je cède*), ne se rencontre jamais au présent; il n'y a à l'imparf. que εἶκε, *Il.* σ', 520, signifiant *il semblait bon*. On emploie comme présent le parf. οἶκα, de même que dans Hérodote, ἔοικα, ainsi que chez Homère et les Attiques. La forme εἶκα était propre aussi aux Attiques, au lieu de ἔοικα, ex. εἴκασι dans un fragm. de Cratinus *ap.* Hesych. *voc.* αἴδρυτον κακόν; εἰκέναι, Eur. *Bacch.* 1284; Arist. *Eccl.* 1161; *Nub.* 185; surtout au participe εἰκώς (2). Il se rencontre aussi déjà chez Homère et Hésiode dans le sens de *semblable*, ex. : εἰκυῖα, *Il.* γ', 386; φ', 254, etc.; Hés. *Sc. Herc.* 206; Pind. *Isthm.* 4, 77. Chez les prosateurs, ἐοικώς est ordinairement dans le sens de *semblable*, mais le neutre εἰκός (ἐστι), dans celui de *il est juste, naturel, il est à présumer*. De là εἰκότως, ἀπεικότως, au lieu de quoi Thucydide, 6, 55, dit pourtant ἀπεοικότως. Plus-que-p. ἐῴκειν, au lieu de quoi Suidas lisait dans Arist. *Av.* 1298, ᾔκειν (Daw. *Misc. crit.* p. 295, ᾔκειν), passage où on lit maintenant εἶκεν. Au futur, Aristoph., *Nub.* 1001, a εἴξεις.

Sur ἔοιγμεν, Eur. *Heracl.* 428, 681, ἔικτον, ἐίκτην, ᾔικτο, προσῄϊξαι, etc., voy. §. 198, 3, p. 382.

Remarque. Au lieu de εἴκασιν (ἐοίκασιν), les Attiques disaient aussi εἴξασιν, Plat. *Politic.* p. 291, A; 305, E, où le ξ substitué au κ doit résulter du dialecte béotien (3).

εἴλω. Voy. ἐλαύνω, *Rem.*

εἰπεῖν, aor. 2, qui a sans doute pour base la forme inusitée ἜΠΩ, d'où ἔπος, et, avec l'allongement primitivement ionien, εἴπω, comme εἴρομαι, εἰρωτάω. C'est pourquoi cet aor.

---

(1) Νοέω s'emploie de même; voy. Schneider, *Dict. gr.*; Coluthus, v. 301, 306, 351; Barthélemy, note 3 du chap. XXVI du *Voyage d'Anach.* GL.

(2) Brunck. *ad* Arist. *Nub.* 185. Mœris, p. 148.

(3) Bergl. et Piers. *ad* Mœrid. p. 147. Ruhnk. *ad* Timæum, p. 98. Musgr. *ad* Eurip. *Iph. A.* 853. Dobree *ad* Arist. *Av.* 96.

garde ει dans tous les modes : ind. εἶπον (dans Hom. ἔειπον s'explique par ἔϜειπον, comme ἀποειπών, *Il.* τ', 35, par ἀποϜειπών); impér. εἰπέ; opt. εἴποιμι; subj. εἴπω; partic. εἰπών, —οῦσα. Forme ionienne, εἶπα; infin. εἶπαι; part. εἴπας (1). De cette forme les Attiques, qui d'ailleurs ne disaient que εἶπον, εἰπεῖν, εἰπών, ont à la prem. pers. indicat. εἶπα, très rarement, comme Eurip. *Cycl.* 101; Xén. *Mem. S.* 2, 2, 8; à la seconde pers. εἶπας, ex.: Soph. *OEd. C.* 1513; *El.* 1220; Xén. *OEcon.* 19, 14; à l'impérat. εἰπάτω, εἰπάτων, εἴπατε, et un aor. 1 moy. ἀπειπάμην, qui en est dérivé (2). *Cf.* §. 193, 7, p. 365. On trouve aussi l'impérat. εἶπον ou εἰπόν, dans Pind. *Ol.* 6, 156; Théocr. 14, 11, aussi chez les Attiques, comme Eurip. *Ion.* 342; Platon, *Menon.* p. 71, D. Voy. *Etym. M.* p. 302 (3).

Les autres temps sont formés de ἘΡΩ, εἴρω (*Od.* β', 162; λ', 137; ν', 7; Æsch. *Eum.* 639; Plat. *Crat.* p. 398, D); fut. (ἐρέσω) ἐρέω, en ion., ἐρῶ en dialecte att. De ἔρω, εἴρω, il y avait une autre forme de présent εἰρέω, Hésiod. *Theogon.* 38; εἰρεῦσαι, Théocr. 28, 24; εἰρείτω. (ἐρέω signifie au contraire *interroger*). De là le parf. εἴρηκα; parf. pass. εἴρημαι; fut. 3, εἰρήσομαι, quoique ce futur puisse aussi être formé de ἐρέσω, ἐρέω, comme κέκληκα de καλέσω (4). Ou bien on a dit aussi ἔῤῥηκα, ἔῤῥημαι, ou bien on a considéré arbitrairement cet ει comme un augment, qu'on pouvait retirer du verbe, comme si le présent était ῥέω : car autrement la dérivation de ῥῆμα, ῥῆσις, ῥήτωρ, venant de εἴ-ρημαι, εἴ-ρησαι, εἴ-ρηται, ne s'expliquerait pas. C'est encore sur cette supposition arbitraire, que se fonde l'aor. pass. ἐῤῥήθην, et ἐῤῥέθην chez les Ioniens, rarement ou presque jamais chez les Attiques (5); inf. ῥηθῆναι; part. ῥηθείς. D'après εἴρηκα, εἴρηται,

---

(1) Valck. *ad* Herod. p. 649, 91. Kœn. *ad* Gregor, p. (228) 481. Schæf. *ad* Dion. Hal. p. 436. Meineke *ad* Menandr. p. 273.

(2) Thom. M. p. 57. Mœris, p. 29.

(3) Schæf. *ad* Gregor. p. 340 *sq.* Lobeck. *ad* Phryn. p. 348, *not.* Buttm. *ad* Plat. *Menon.* p. 70 *sqq.*, montre que l'impératif doit être accentué, εἰπόν.

(4) Eustath. *ad Od.* ί, p. 1540, 11, ainsi que Buttm. *Gramm. compl.* p. 122, dérive εἴρηκα, εἴρημαι, de ῥέω. Mais il n'y a pas un exemple d'un verbe qui, commençant par ρ, prenne ει pour augment.

(5) Heindorf. *ad* Plat. *Gorg.* p. 46. Lobeck. *ad* Phryn. p. 447.

il y a plus d'analogie dans εἰρέθη d'Hérodote, 4, 77, comme dans εὕρηται, εὑρέθην. D'autres dérivent ἐῤῥήθην d'une forme particulière ῥέω, qui pourtant, si elle a jamais existé, est dérivée, d'une façon tout aussi arbitraire, de εἴρηκα. Au futur, on paraît avoir employé pour l'indicatif, εἰρήσομαι, mais habituellement pour le part. et l'infin., ῥηθησόμενος, Isocr. *ad Phil. init.*; ῥηθήσεσθαι, Plat. *Leg.* 9, p. 880, E. On trouve aussi ῥηθήσεται dans Xénoph. *Hist. gr.* 6, 3, 7.

Remarque. ἔπω s'est prononcé aussi ἔσπω; de là chez les poètes ἔσπετε, comme dans l'*Il.* β', 484. Une forme qui a de l'affinité, est ἐνέπω ou ἐννέπω, ἐνέπω, Apoll. Rh. 4, 985; ἐνέπει, Pind. *Nem.* 3, 131; ἐνέπουσι, Apoll. Rh. 1, 1148; 2, 905; partic. ἐνέπων, Hésiod. Ἔργ. 190; ἐνέποντες, *Il.* λ', 643; Hésiod. Ἔργ. 260; ἐνέπουσα, *Od.* ώ, 414. A cette forme se rapporte ἐνίσπω (comme ἴσχω à ἔχω), dont on ne rencontre cependant le présent qu'à l'impératif (1), ex. *Od.* δ', 642: νημερτές μοι ἔνισπε, πότ' ᾤχετο. Mais le plus souvent cette forme se rencontre à l'aor. et sans augment, ἔνισπον; impérat. ἐνίσπες (*cf. Schol. Harl. ad Od.* ξ', 185 (2)); subj. ἐνίσπω, *Il.* λ', 839; *Od.* γ', 327; ί, 37; inf. ἐνισπεῖν, *Od.* γ', 93. Il a au futur ἐνίψω, *Od.* λ', 147; Apoll. Rh. 1, 1257; *cf.* §. 174 [? Plutôt §. 176. GL.]; et ἐνισπήσω, *Od.* έ, 98. Il faut en distinguer ἐνίπτειν ou ἐνίσσειν, *affliger, injurier*, qui est dérivé de ἴπτειν, *nuire, faire mal*, *Il.* ά, 454; β', 193 (3).

εἴργω. Voy. ἔργω.

εἴρω. Voy. εἰπεῖν. Dans le sens de *joindre* (ξυνείροντας, Plat. *Leg.* 2, p. 654, B; ἐξείρας, ἀνείρας, Hérod. 3, 87, 118), il en faut dériver le part. parf. pass. ἐερμένος, *Od.* σ', 295; *h. in Ap.* 104; ἐνερμένος, Hérod. 4, 190, et le plus-que-parf. ἔερτο, *Od.* ό, 459; Apoll. Rh. 3, 868, *il était noué*.

εἴρομαι. Voy. ἐρέσθαι.

§. 233. ἐλαύνω prend ses temps de ἐλάω. Fut. ἐλάσω; aor. ἤλασα; parf. act. (ἤλακα) ἐλήλακα; parf. pass. ἐλήλαμαι (4); mais infin. ἐληλάσθαι; aor. pass. ἠλάθην (ἠλάσθην, Hérod. 7, 6, est moins att.) (5). Le simple ἐλᾶν se présente encore chez Homère et d'autres écrivains anciens, ex. *Il.* έ, 366; ἔλων, *Il.* ώ, 696; *Od.* δ', 2; impérat. ἔλα, Pind. *Isthm.* 5, 48; Eurip. *Herc. f.* 819; ἀπέλα encore dans Xénoph. *Cyr.*

---

(1) Buttm. *Lexilog.* 1, p. 279.
(2) *Gazette litt. d'Iéna*, 1809, n.° 243, p. 123 *sq.*
(3) Ruhnk. *Ep. crit.* 1, p. 40.
(4) Sur l'accent du partic. ἐληλάμενος, voy. Thom. M. p. 294.
(5) Piers. *ad* Mœr. p. 13. Wessel. *ad* Herod. p. 79, 68. Gaisf. *ad* Herod. 1, 168, *not. b.*

8, 3, 32. D'ailleurs ἐλῶ, ἐλᾷς, ἐλῶσι, ἐλῶν, est le futur attiq. pour ἐλάσω. Voy. §. 181, 1°. p. 346 [et non §. 178. GL.] (1).

Remarque. Le primitif de ἐλαύνω est ἕλω, qui, outre ἐλάω, ἐλαύνω, donne par allongement les autres formes ἕλλω, εἴλω, εἰλέω, ἴλλω, *presser, rouler, pousser à l'étroit* (2). De εἴλω, ἕλλω, vient chez Homère ἔλσας, ἔλσαι, *presser, rouler, envelopper* (*Od.* ί, 132, comme εἴλει, *Od.* μ', 210; Apoll. Rh. 2, 571); parf. ἐέλμεθα, *Il.* ώ, 662; part. ἐελμένος, *Il.* μ', 58, etc., de εἰλέω, ἀπειλέω, ἀπειληθείς, dans Hérodote, ex. 1, 24, *pousser à l'étroit*, ἀνειληθέντες, Thuc. 7, 81 (3). De ἕλλω vient vraisemblablement encore dans Homère ἐάλην, ἀλείς, ἀλῆναι (comme ἐστάλην de στέλλω), du moins cette forme rentre tout-à-fait dans la signification de ἕλλω, εἰλέω, et par là dénote une commune origine (4). D'ailleurs on considère comme un nouveau verbe ἄλημι, d'où vient tantôt ἀλεείνω, et tantôt ἀλίζω. De même de ἕλλω paraît venir un parf. 2, ἔολα (comme ἔστολα de στέλλω), du moins par supposition, et il fournit la dérivation à ἐόλημαι, ἐόλητο, Apoll. Rh. 3, 471 (*Etym. M.* Hésych. *Schol.* ἐτετάρακτο), comme ἀπεκτόνηκα vient de ἀπέκτονα (5). De ἕλλω paraissent aussi venir ἄελλα, *le tourbillon*; ἀολλής, *pressé, rassemblé*, comme στολή de στέλλω; de plus, de ἔολλα vient οὖλος, οὖλαι τρίχες.

ἘΛΕΥΘΩ. Voy. ἔρχομαι.

ἙΛΩ. Voy. αἱρέω.

ἘΝΕΚΩ, ἐνείκω, ἐνέγκω. Voy. φέρω.

* ἐνήνοθα, parf. 2 avec la réduplication, de ENΟΘΩ, *je secoue, j'agite* (d'où ἔνοσις, ἐνοσίχθων, εἰνοσίφυλλος), se présente dans les composés ἀν-ήνοθεν, ἐπ-ενήνοθεν, κατ-ενήνοθεν, παρ-ενήνοθεν, dans un sens intransitif, et exprime une *agitation* quelconque, ex.: κόμη κατενήνοθεν ὤμους, Hom. *h. in Cer.* 279, *les cheveux ondoyaient en tombant sur ses épaules.* αἷμα ἀνήνοθεν ἐξ ὠτειλῆς, *Il.* λ', 266: *cf. Od.* ρ', 270, *le sang jaillissait de sa blessure.* λάχνη ἐπενήνοθε, *Il.* β', 219; κ', 134, *les cheveux ondoyaient sur sa tête*, expression poétique au lieu de *se tenaient sur sa tête.* ἔλαιον ἐπενήνοθε θεούς, *l'huile coulait sur le corps des divinités*, *Od.* θ', 364 (6). La

(1) Piers. *ad* Mœr. p. 146.

(2) Hemsterh. *ap.* Ruhnk. *ad* Timæum, p. 71. Lobeck. *ad* Phryn. p. 29 *sq.*

(3) Valck. *ad* Herod. p. 670, 40. *Intpp. ad* Thom. M. p. 87.

(4) Heyne *ad Il.* ί, 823; ν', 408. Buttm. *Gramm. compl.* p. 119, *sq.*

(5) Brunck. *ad* Apoll. Rh. *l. c. Interpr. ad* Hesych. t. I, p. 1512, 24.

(6) Payne-Knight, *Analytical Essay on the Greek Alphabet*, p. 69. Hermann, *De em. rat. gr. gr.* p. 279. Heyne, *ad Il.* β', 219. Du reste, j'ai conservé cet article sans le modifier, quoique Buttmann, *Lexil.* p. 266, *sqq.*, m'ait par ses remarques mis dans le doute. Toutefois, je ne suis

liaison avec laquelle les écrivains plus récents, comme Apollon. de Rhodes, 1, 664, μῆτις παρενήνοθε, et 4, 276, αἰὼν ἐπενήνοθεν, emploient ce mot, montre clairement comment ils l'expliquaient, puisqu'ils le dérivent tantôt de θέω, par la métathèse ἔθω, et tantôt de ἔω, ἔθω, *je suis*, tantôt de ἀνθέω.

ἐνίπτω (*faire un reproche à quelqu'un*), verbe homérique, *Il.* ώ, 763, avec la forme rapprochée ἐνίσσω, *Od.* ώ, 161, comme πίσσω et πέπτω, a pour l'aoriste une double forme ἐνένιπτεν (plus correctement ἐνένιπεν, d'après Buttm.), qu'on employait donc au lieu de ἠνένιπεν, comme ἄγαγον pour ἤγαγον, et ἠνίπαπε par analogie avec ἐρύκακε (1).

ἕννυμι, de ἘΩ, *j'habille*, n'est, dans sa forme simple, usité que dans la poésie, ion. εἵνυμι, εἱνύω, *Il.* ψ', 135; ἐπιειέννυσθαι, Hérod. 4, 64; fut. ἕσω, ἕσσω (ἀμφιέσονται, Plat. *Rep*. 5, p. 457, A; ἕσσομαι, Pind. *Nem.* 11, 21); aor. ἕσα (ἠμφίεσα), ἀμφιέσαιμι, *Od.* σ', 361; ἕσσα; aor. moy. ἑσάμην, *Il.* ύ, 150; ἑσσάμην, ἑεσσάμην, *Il.* κ', 23, 177; parf. pass. εἷμαι, *Od.* τ', 72; εἷσαι et ἕσσαι, *Od.* ώ, 248; εἷται et ἕσται, ἐπίεσται, Hérod. 1, 47. De là εἱμένος, encore dans Soph. *OEd. C.* 1701; ἐπιειμένος, *Il.* ί, 372; plus-que-parf. 2 pass. ἕσσο (donc ἕσμην de ἕσμαι, comme ἠμφίεσμαι); troisième pers. sing. ἕστο, ἕεστο; trois. pers. plur. εἵατο, *Il.* σ', 596; aor. pass. ἕσθην, *Il.* σ', 517 (εἵαται, εἵατο vient aussi de ἕζω).

On ne rencontre en prose que ἀμφιέννυμι; fut. ἀμφιέσομαι, Xén. *Mem. S.* 1, 6, 2, et ἀμφιῶ (de ἀμφιέσω), Arist. *Equ.* 887; aor. ἠμφίεσα, Xénoph. *Cyrop.* 1, 3, 17; parf. passif ἠμφίεσμαι, ἠμφίεσαι, Xén. *Mem. S.* 1, 6, 2. De même que dans ἀμφιέννυμι, d'autres prépositions n'élident pas la voyelle finale; ex.: ἐπιέσσασθαι, Xén. *Cyr.* 6, 4, 6, sans doute parce que ἕω avait le *digamma*. Cependant on trouve encore ἐφέσσασθαι, ex. Théogn. 420, καὶ κεῖσθαι πολλὴν γαῖαν ἐφεσσάμενον.

Autre forme, mais moins bonne: ἀμφιάζω (2). La forme allongée ἐσθέω (comme ἐσθής) ne se trouve qu'au part. parf.

---

pas satisfait de la dérivation de Buttmann, qui fait venir ce verbe de ἀνέθω, ἐνέθω.

(1) Buttm. *Lexilog.* p. 279, *sqq.*

(2) Alberti *ad* Hesych. t. I, p. 295. D'Orv. *Vann. cr.* p. 610.

pass. ἐσθημένος, dans Hérod., ἠσθημένος, Eurip. *Hel.* 1559; et dans les dérivations ἔσθημα, ἔσθησις. Voy. *Etym. Magn.* p. 382, 52.

ἐόλητο. Voy. §. 233 [et non §. 234. GL.], p. 486, au mot ἐλαύνω, *Rem.*

§. 234. ἐπίσταμαι, (*je sais, je comprends*), paraît être proprement le moyen de ἐφίστημι, et s'emploie comme ἐφίστημι τὸν νοῦν, avec la forme ionienne conservée, pour ἐφίσταμαι (1). Au présent, à l'imparfait et au futur, il se conjugue comme ἵσταμαι, ἐπίσταμαι, ἠπιστάμην (2) (ἐπιστάμην), ἐπιστήσομαι. Au présent de l'indicatif, il faut signaler la forme ionienne de la seconde pers., ἐπίστεαι. Au lieu de ἐπίστασαι, le dor. emploie ἐπίστᾳ, Pind. *Pyth.* 3, 143. Les Attiques disent ἐπίστασαι, Xén. *M. S.* 2, 3, 10; Plat. *Euthyd.* p. 295, E; 296, A; très rarement ἐπίστᾳ, comme dans Eschyle, *Eum.* 86, 578. Théogn. 1043, Br., emploie une autre forme ionienne, ἐπίστη (3). Au lieu de ἐπίστασο à l'impér., comme chez Soph. *El.* 616; Eur. *Andr.* 431, les Attiques disent aussi, ordinairement en prose, ἐπίστω (4). *Cf.* §. 213, 2. Opt. ἐπισταίμην; subj. ἐπίστωμαι, Platon, *Euthyd.* p. 296. A; ἐπίστῃ, *id. ib.* p. 296, C; Isocrat. *ad Demonic.* p. 11, A (de même que δύναμαι à l'indic., δύνασαι, au subj. δύνῃ). A l'aor. 1 il fait ἐπιστήθην, ou plus attiquement ἠπιστήθην, par analogie avec le futur, Plat. *Symp.* p. 186, E, etc. (5).

ἕπω, *je suis occupé d'une chose* (voy. le *Lex.* de Passow), chez Homère, et aussi dans ses composés chez les prosateurs attiques, fait à l'imparf. εἶπον, ex.: διείπομεν, *Il.* λ', 705; *Od.* μ', 16; περιεῖπεν, Hérod. 2, 169; Xén. *Mem. S.* 2, 9, 5: et à l'aor. ἔσπον, ex.: ἐπ-έσπον, μετ-έσπον, chez Homère, et chez Hérodote, ex.: περίεσπε, Hérod. 1, 114, 115; 6, 44, avec cette particularité, que dans les autres modes il perd l'ε, comme si c'était un augment (6): ἐπι-σπεῖν, *Il.* η', 52; ἐπί-σποιμι, *Od.* β', 250; ἐπί-σπω, -σπῃς, -σπῃ, *Il.*

---

(1) Fisch. II, p. 491. Schneider. *Lex. gr.*

(2) Mœris, p. 282.

(3) Voy. Schæf. *ad* Soph. *Phil.* 798. Lobeck. *ad* Phryn. p. 359.

(4) Mœris, p. 163. Piers. p. 18 *sq.* Thom. M. p. 354.

(5) Wessel. *ad* Herod. p. 201, 74. Fisch. II, p. 492.

(6) L'ε est un augment; ἑσπόμην est l'aor. 2 de ἕπομαι, comme ἔσχον l'est de ἔχω, l'ancienne forme du présent ayant été σπῶ, σχῶ. Blomf.

ζ', 412; β', 359; ἐπι-σπών, μετα-σπών, *Il.* ρ', 190; fut. ἐφέψεις, *Il.* φ', 558; *Od.* ω', 470; περιέψεσθαι, comme passif, Hérod. 2, 115; 7, 119 [*cf.* §. 235, à ἔχω, p. 492. GL.]. De là se forme l'aor. pass. περιεφθέντας, Hérod. 5, *init. Cf.* ἔχω (1). C'est ainsi que

ἕπομαι fait à l'imparf. εἱπόμην, à l'aor. ἑσπόμην, même chez Thuc. 1, 60; Plat. *Polit.* p. 280, B; Xén. *Cyr.* 4, 5, 52; impérat. σπέο, σπεῖο, *Il.* κ', 285; συνεπίσπεσθε, Plat. *Critia.* p. 107, B; fut. ἕψομαι, Soph. *Ant.* 636; Plat. *Leg.* 4, p. 741, C. Des poètes postérieurs à Homère ont aussi ἑσποίμην, ἑσπέσθαι, comme Pindare, ἕσποιτο, *Ol.* 9, 123; *Pyth.* 10, 26; ἕσπηται, *Ol.* 8, 15, etc. (2).

ἐράω, *j'aime* (dans Homère ἔραμαι, avec l'aor. 1 ἠρασάμην), prend uniquement ses temps de la forme passive; aor. 1, ἠράσθην, *amavi.* On ne rencontre du passif véritable, que le participe ἐρώμενος, *quelqu'un qui est aimé.*

ΈΡΓΩ, ancien verbe, qui n'est resté en usage qu'au futur ἔρξω, ex. *Od.* ι', 360; à l'aor. 1, ἔρξα; au parf. 2, ἔοργα, chez les épiques; et dans les dérivés ἔργον et ἐργάζομαι. Il n'y a d'usité comme présent chez les épiques et aussi chez Soph. *OEd. C.* 851, que ἔρδω ou ῥέζω. De cette forme ἔργω vient probablement aussi l'homérique ἐεργμένος (§. 11, p. 58), dans la locution γέφυραι ἐεργμέναι, *Il.* ε', 89, avec le sens de τετυγμένος.

Ἔργω, εἴργω (*je renferme, je retiens*), la première forme dans Homère et Hérod., ex. 2, 99, 148, chez Homère fréquemment avec l'ε doublé, ἐέργω; la seconde forme seulement une fois chez Homère, *Il.* ψ', 72: au contraire, fréquemment chez les Attiques avec la signif. de *retenir,* surtout dans les composés, ἀπείργω, etc. De là chez Homère ἔρχαται, *Il.* π', 481; ἔρχατο, *Il.* ρ', 354 et ἐέρχατο, *Od.* κ', 241; ἀποεργμένη, parf. passif, *expers,* Hom. *Hymn. in Ven.* 47; ἀπεργμένος, Hérod. 2, 99; ἀπέρξαι, *id.* 2, 124. Les formes dérivées sont ἔργνυμι, ἐέργνυ, *Od.* κ', 238; ἐργάθω et ἐρχατάω,

(1) ἔρομαι (ion. εἴρομαι), *j'interroge,* fait régulièrement à l'imparf. ἠρόμην, εἰρόμην; infinit. ἔρεσθαι, comme l'aor. 2 ἐρέσθαι; futur ἐρήσομαι, εἰρήσομαι.

(2) *Gazette litt. d'Iéna,* 1809, n.° 245, p. 143, *not.* 8. *Cf.* Buttmann, *Gramm. compl.* II, p. 129.

ἐρχατόωντο, *Od.* ξ', 15. Dans la signific. de *renfermer*, les Attiques l'aspiraient, εἵργω, εἵργνυμι, καθείργω, Eschyle, *Choeph.* 445. Cet εἵργω se présente encore avec l'ancienne forme chez Hérod. 3, 136, τοὺς Πέρσας ἔρξε (*il les emprisonna*, d'où ἑρκτή dans Hérod., attiq. εἱρκτή); Thuc. 5, 11, περιέρξαντες [*Cf.* Buttm. *Gramm. compl.* II, p. 124, *not.* **. GL.); Soph. *Aj.* 593; ξυνέρξετε : *cf.* *OEd. T.* 890; Plat. *Rep.* 5, p. 461, E, μὴ ξυνέρξαντος ἄρχοντος, de même que plusieurs MSS. et Olympiodore dans le *Gorgias*, p. 461 D, donnent la leçon ἣν καθέρξῃς, au lieu de ἣν καθέξῃς. D'autres ont καθείρξῃς, que Bekker a admis.

ἔρδω. Voy. ῥέζω.

ἐρείδω, *appuyer*; 3.ᵉ parf. passif, ἐρηρέδαται. Voy. §. 168, *Rem.* 2, p. 328.

ἐρείπω, *je jette à bas*; fut. ἐρείψω; aor. ἤρειψα, dans Hérod. 1, 164; 7, 140, et chez les épiques qui ont suivi Homère. Chez ce poète, ἐρέριπτο pour ἐρήριπτο, *Il.* ξ', 15. Voy. §. 168, *Rem*, 2; et aor. 2, ἤριπον, *je tombai*, intransitif; chez les écrivains plus récents on trouve aussi le parf. 2, ἐρήριπα. Buttm. *Gr. compl.* II, p. 131, indique encore un aor. 2 pass. ἐριπέντι, de Pind. *Ol.* 2, 76, dans Bœckh. Buttm. rattache encore à ἐρείπω la forme homérique ἀνηρείψαντο [*Il.* ύ, 234; *cf.* Albert. *ad* Hesych. *voc.* ἀνερείψαντο. GL.], mais qui me semble trop dévier par la signification, surtout parce que dans le passage, *Il.* ύ, 229, il est difficile de penser que Ganymède soit jeté à terre, pour être ensuite enlevé.

ἐρέσθαι; aor. 2, ἠρόμην, ἐροῦ, ἐρέσθαι, qui est ordinairement accentué d'une manière fautive comme présent, ἔρου, ἔρεσθαι. La liaison des phrases montre que c'est un aoriste, comme μή μ' ἔρῃ, Soph. *Phil.* 576 (1). Mais Homère a au présent la forme toute sembable, εἴρομαι, ex. : *Il.* ά, 553, de même que ἔρειο, *Il.* λ', 611, pour ἔρεο, ἔρου, ἔρεσθαι.

ἘΡΙΔΩ ou ἘΡΙΔΕΩ, ne se rencontre qu'à l'aor. 1 moy. ἐριδδήσασθαι, *Il.* ψ', 792. De là ἐρίζω, qui est un verbe complet, et ἐριδαίνω.

ἔῤῥω; fut. ἐῤῥήσω; aor. ἔῤῥησα, signifiant encore *je vais* chez Homère, et d'ailleurs chez lui, ainsi que chez les écri-

---

(1) Elmsl. *ad* Soph. *OEd. C.* 557.

vains postérieurs, exclusivement *aller à son malheur,* surtout à l'impératif ἔῤῥε, *abi in malam rem, va te faire pendre;* ἔῤῥειν, *périr,* Plat. *Leg.* 3, p. 677, C; ἐῤῥόντων, *ib.* E. On en dérive aussi l'aor. ἀποέρσει, dont nous avons traité plus haut, p. 463.

ἐρυγγάνω (*rendre par la bouche*), forme att. pour l'ionien ἐρεύγω, d'où vient encore l'aor. ἤρυγον, κατήρυγεν, Arist. *Vesp.* 913, 1151 (1).

ἐρυθαίνω, *je rends rouge.* Le primitif est ἘΡΥΩ, ἘΡΕΥΩ, ἐρεύθω, *Il.* λ', 394 (d'où ἐρεῦσαι, *Il.* σ', 329) et ἘΡΥΘΩ, ἘΡΥΘΕΩ (d'où ἐρυθρός), d'où vient encore le fut. ἐρυθήσω et le parf. ἠρύθηκα, restés en usage.

ἐρύκω est à remarquer à cause de l'aor. ἠρύκακον (ἐρύκ.); infin. ἐρυκακέειν, dans Homère, comme ἠνίπατε. A ce que Buttm. *Gr. compl.* II, p. 135, *sqq.*, remarque sur εἴρυτο, j'ajoute encore l'impér. εἴρυσο, Apoll. Rh. 4, 372, qui se rattache à ἔρυσο, seconde pers. imparf., et à ἔρυτο, trois. pers., tout-à-fait comme l'impér. δείκνυσο se rattache à la seconde pers. ἐδείκνυσο, trois. pers. ἐδείκνυτο. Voy. §. 198, 3.

ἔρχομαι (*je vais*), n'est usité qu'au prés. et à l'imparfait; cependant au lieu de ἠρχόμην (ἠρχόμεθα, Plat. *Leg.* 3, p. 685, A), ἔρχου, ἐρχοίμην, ἔρχωμαι, etc., on rencontre chez les Attiques plus fréquemment ᾔειν, ἴθι, ἴοιμι, etc. Les temps qui manquent sont remplacés par des dérivations de ἘΛΕΥΘΩ; fut. ἐλεύσομαι (chez Homère, et, quoique rarement, chez les poètes attiques, ex. Eschyle, *Prom.* 853; *Suppl.* 531; Soph. *OEd. C.* 1206; *Trach.* 595, parce que les Attiques emploient d'ailleurs à sa place εἶμι, avec la signification du futur : au contraire quelques atticistes récents ont plus souvent ἐλεύσομαι (2)); aor. 2 ἤλυθον, chez Homère, très rarement chez les tragiques dans les iambes, ex. Eur. *Rhes.* 662; *Troad.* 378; *El.* 602 (3); en prose ἦλθον (dor. ἦνθον); parf. 2, ἠλύθαμεν, Hés. *Th.* 660 (mais avec la var. ἠλύθομεν, et plus ordin. ἐλήλυθα (Hom., Théocr. εἰλήλουθα). Sur les

(1) Lobeck. *ad* Phryn. p. 63 *sq.*
(2) Thom. M. p. 88, 336, et Hemsterh. Mœris, p. 16 *sq.* Phrynich. p. (12) 37. Schæf. *ad* Soph. *OEd. C.* 1206. Elmsl. *ad* Eur. *Heracl.* 210.
(3) Elmsl. *ad* Eur. *Med.* 1077. Meineke, *Quæst. Menandr.* 1. p. 35.

formes syncopées ἐλήλυμεν, —υτε, voy. §. 198, 3 [et non 6. GL.].

ἐσθίω (aussi ἔσθω, *Il.* ώ, 415, 476), *je mange*, forme allongée de ἔδω, qui ne se rencontre plus au présent que chez les anciens poètes, *Il.* ε', 341; ζ', 142, etc.; inf. ἔδμεναι pour ἐδέμεναι; imparf. ἔδον, *Od.* ψ', 9. De ἔδω viennent aussi les temps suivants; parf. ἐδήδοκα (§. 186, 4, p. 353); parf. pass. ἐδήδεσμαι, §. 189, 1, p. 357 (ἐδήδοται, *Od.* χ', 56); et de l'autre forme supposée du futur (ἐδέσω, ἐδέω, ἐδῶ) le parf. 2 ἔδηδα chez Hom. *Il.* ρ', 542. L'aoriste 1 pass. ἠδέσθην est rare, ex. Hippocr. t. II, p. 225. ἔφαγον est employé comme aor. venant de φήγω ou φάγω; comme futur, on n'emploie que ἔδομαι (§. 183, p. 349).

ἔσπετε. Voy. εἰπεῖν, *Rem.*

εὑρίσκω, *je trouve*, forme allongée de ΕΥΡΩ (voy. §. 216, II, 5.º); d'où viennent aussi le fut. εὑρήσω; le parf. εὕρηκα; parf. pass. εὕρημαι; aor. 1 pass. εὑρέθην; aor. 2 act. εὗρον; aor. 2 moy. εὑρόμην. Sur εὑράμην, voy. §. 193, *Rem.* 7, p. 365. L'adj. verbal est εὑρετέος.

§. 235. ἔχω, *j'ai*; fut. ἕξω, §. 36, 3.º (p. 106). De même que ἕπω a un aor. 2, ἔσπον, avec un σ intercalé, de même ἔχω a un aor. 2 ἔσχον, au moy. ἐσχόμην, et de même que dans ἔσπον, σπεῖν, σπών, cet ε est retranché dans les autres modes, comme s'il était un augment [*cf.* p. 489, *init.*]; à l'actif, impér. σχές; opt. [σχοῖμι] σχοίην, §. 198, 2, p. 381; subj. σχῶ; inf. σχεῖν; part. σχών : moyen, impér. σχοῦ; opt. σχοίμην; subj. σχῶμαι; inf. σχέσθαι; part. σχόμενος. Le moyen, ordinairement dans les composés, ἀπό–σχέσθαι, ὑπο–σχέσθαι. A l'occasion de cet ἔσχον, on a ἴσχω de ἔχω (comme ἐν–ίσπω de ἐν–έπω), qui, surtout chez les Attiques, se rencontre souvent dans la même signification que ἔχω (1); et de ἴσχω, on a ἰσχνέομαι dans le composé ὑπ–ισχνέομαι, ὑπίσχομαι chez Homère et Hérodote.

Ces formes de l'aor. sans ε, resserviront de base à d'autres formes (comme σπεῖν en sert au verbe σπεύδειν), et d'après l'inf. aor. 2 σχεῖν, viennent, d'une part, le fut. σχήσω; moy. σχήσομαι (que les grammairiens, mais à tort, décla–

(1) Mœris, p. 198. Fisch. III, *a*. p. 100.

rent plus att. que ἕξομαι (1)); parf. ἔσχηκα; parf. pass. ἔσχημαι; aor. 1 pass. ἐσχέθην, qui sont demeurés surtout en composition: d'une autre part, un aor. 2 ἔσχεθον; subj. σχέθῃ, Eur. *Alcmæon. fr.* 12: μήδ' ἀθυμία σχέθῃ τις ὑμᾶς; infin. σχεθεῖν (2). Cependant chez Eschyle, *Choeph.* 829, Περσέως τ' ἐν φρεσὶν καρδίαν σχέθων, ce verbe paraît ne pouvoir être qu'un présent, comme Blomf. l'a remarqué *ad loc.* (*vs.* 818).

L'impérat. σχές, Soph. *El.* 1016, surtout dans les composés ἐπίσχες, παράσχες, etc., est de nouveau formé de ΣΧΗΜΙ, comme σπές de ἔσπον. —σχέ est très suspect, quoique l'on trouve κάτασχε, Eurip. *Herc. f.* 1211; πάρασχε, Eur. *Hec.* 836, dans tous les MSS. (3). La mesure n'exige jamais cette forme, et dans Eurip. *Troad.* 82, quelques MSS. ont, contre la mesure, πάρασχε. Sur ὄκωχα, voy. §. 186, *Rem.* 3, p. 353, 354. Le parf. passif serait d'après cela ὄκωγμαι, ou, sans réduplication, ὦγμαι, et Buttmann reconnaît avec raison ce parf. comme trois. pers. plur., II, p. 142, dans ἐπώχατο, *Il.* μ', 340 (ἐπώχυντο), τοῖς ὀχεῦσιν ἐπικεκλεισμέναι ἦσαν, comme Apollon. l'explique dans son *lexic. Homer.*

Remarque. Le composé ἀνέχομαι a ordinairement encore un augment dans la préposition, ἠνειχόμην, ἠνεσχόμην. Voy. §. 170, *fin.* p. 333 (4). Le composé ἀμπέχω, *j'environne*, a un aor. ἤμπι-σχον (et non ἤμπ-ισχον, puisque l'augment passe à la préposition); moy. ἠμπισχόμην, Eur. *Iph. A.* 1448: μήτ' — ἐκτέμῃς, μήτ' ἀμφὶ σῶμα μέλανας ἀμπίσχῃ πέπλους. Il est avec un double augment dans Aristoph. *Thesm.* 164; ἠμπέσχετο (où cependant il y aurait mieux ἠμπίσχετο. Voy. Elmsl. *ad Med.* 1128), de même qu'à l'imparfait, Plat. *Phædon.* p. 87, B, la plupart des MSS. ont ἠμπείχετο. On trouve un présent ἀμπίσκω dans Eurip. *Hel.* 862, καταμπίσχουσιν (5).

ἘΩ, primitif, qui n'a plus que quelques temps et quelques formes dérivées.

1. Dans la signification de *placer, ériger un bâtiment*, se présente encore à l'aor. 1 εἷσα, *Il.* δ', 392, ζ', 189; Soph. *OEd. C.* 713; καθεῖσεν, *Il.* ξ', 204; Eur. *Phœn.* 1223; λόχον εἷσαν, *Il.* ε', 693; *Od.* γ', 416; εἷσαν, *ils le placèrent*; aor. moy. εἱσάμην dans Homère et Eurip. *Iph. T.* 953. Cet

---

(1) Mœris, p. 26, 320. Phrynich. p. 180. Thom. M. p. 690.
(2) Elmsl. *ad Heracl.* 272. *Med.* 995. Herm. *ad* Soph. *El.* 744.
(3) Porson. Herm. *ad* Eur. *Hec. l. c.* Voy. ma note *ad* Eur. *Troad.* 82.
(4) Fisch. III, *a.* p. 99.
(5) Elmsl. *ad Med.* 1128.

ει n'était pas seulement un augment chez les Ioniens, mais un allongement de l'ι, et reste par suite à l'impératif, εἶσον; au futur εἴσομαι, Apoll. Rh. 2, 807; au partic. aor., Hérod. 3, 126; 6, 103: ἄνδρας οἱ ὑπείσας κατ' οὐδόν, νυκτὸς ὑπείσαντες ἄνδρας, de même que λόχον εἶσαν dans Homère, ce qui ailleurs est ὑπείς, venant de ὑφίημι (1). Ainsi ἱρὸν εἰσάμενος, Hérod. 1, 66; Plutarch. *Them.* p. 22; Apollon. Rh. 1, 967 (2). Au contraire, Homère a aussi la forme ἕσας au part., *Od.* ξ', 280, d'où ἀνέσαντες, *Il.* ν', 657, et la forme allongée ἕσσε, ἐκάθισε dans Hésych. (3); ἕσσαι, Pind. *Pyth.* 4, 486; ἐφέσσαι, *Od.* ν', 274; ἕσσαντο, Pind. *Pyth.* 4, 364; impérat. ἕφεσσαι, *Od.* ó, 277; et avec l'augm. syllabique, ἐέσσατο, *Od.* ξ', 295. Thucydide a aussi, 3, 58, *extr.*, ἑσσαμένων, mais avec la variante ἑσαμένων, εἰσαμένων.

De cet ἕω vient ἧμαι, parf. pass., au lieu de εἷμαι. Voy. §. 236 [et non §. 235. GL.], p. 495. Autre dérivation, ἕζομαι, dont ἵζω, καθίζω, est encore une autre forme, mais active. De là καθῖσαν, Thuc. 6, 66; 7, 82, dans Bekker, mais avec la variante καθεῖσαν, et fréquemment le participe καθίσας.

2. Dans la signification de *mettre*, *vêtir*, le dérivé ἕννυμι est usité. Voy. au verbe ἕννυμι.

3. ἵημι, sur τίθημι, est une autre dérivation avec le sens de *envoyer quelque part*.

Z.

§. 236. Ζάω (ζῶ, ζῇς, ζῇ, p. 378 [p. 354 dans Matth. et non 240. GL.], not. *, a, comme venant de ΖΗΜΙ, un impératif ζῆ, Soph. *Antig.* 1169; Eur. *Iph. T.* 699 (4), et ζῆθι, et une forme de l'imparfait ἔζην, que les grammairiens Hérodien et Mœris préfèrent à la forme ἔζων (Soph. *El.* 323). A la trois. pers. plur. il n'y a d'usité que ἔζων (5);

(1) Valck. *ad* Herod. p. 261, 58, qui cependant lui compare à tort ἀφεῖσαν. Voy. §. 211. II, 3.

(2) Brunck. *ad* Apoll. *l. c.* Ruhnk. *Ep. cr.* 2, p. 202. Valck. *ad* Eur. *Hipp.* p. 166, A, B.

(3) *Cf.* Etymol. M. p. 306, 32.

(4) Herm. *ad* Soph. *Antig.* 1151.

(5) Mœris, p. 148, *c. not.* Piers. Pour l'opinion inverse, voy. Thom. M. p. 266.

fut. ζήσειν, Plat. *Rep.* 9, p. 591, C; *Leg.* 7, p. 792, E; *Rep.* 5, p. 465, D. Du reste, les anciens classiques emploient à l'aor. et au parf. les temps dérivés de βιόω, ἐβίωσα, βεβίωται. Hérodote, 1, 120, a ἐπέζωσε (avec la variante -έζησε), venant de ζώω, qui d'ailleurs ne se rencontre qu'au présent et à l'imparfait.

H.

Ἥδω. Voy. ἁνδάνω. De ἥδομαι vient l'aor. 1 ἥσθην. ἥσατο seulement chez Homère, *Od.* ι, 353.

ἧμαι (*je suis assis*), est considéré comme le parf. passif de ἝΩ, *je place*, au lieu de εἷμαι, ἧμαι, ἧσαι, ἧται (comme κάθηται, Xén. *Cyr.* 7, 3, 5) et ἧσται; trois. pers. plur. ἧνται; ion. ἕαται; comme κατέαται, Hérod. 1, 199; 2, 86, etc., et poét. εἵαται, ex. *Il.* β', 137. De même au plus-que-parf. trois. pers. plur. ἕατο et εἵατο, ex. *Il.* γ', 149, etc., pour ἧντο; impérat. ἧσο, *Il.* β', 200, etc., ἥσθω; infin. ἧσθαι; part. ἥμενος (au lieu de ἡμένος, à cause de la signification du présent donnée à ἧμαι).

On emploie plus ordinairement le composé κάθημαι; infin. καθῆσθαι, qui a aussi un optat. καθοίμην, ex. Aristoph. *Lys.* 149; *Ran.* 919 (1), et un subj. κάθωμαι, Eurip. *Hel.* 1093; Démosth. *Phil.* 1, p. 53, 2. Il fait à l'imparf. ἐκαθήμην, trois. pers. ἐκάθητο, Æschin. p. 267, R; Xén. *Cyrop.* 7, 3, 14, et καθήμην, trois. pers. καθῆστο, que les grammairiens déclarent meilleur que le premier (2). Pour l'impérat. κάθησο, il y a encore une forme moins pure, κάθου (de κάθεσο, κάθεο) (3).

Pour le présent, l'imparfait, dans le sens de *s'asseoir*, et pour le futur, on emploie καθέζομαι, ἐκαθεζόμην, καθεδοῦμαι. Voy. ἕζομαι.

ἠμύω. ὑπεμνήμυκε, §. 16, 1, p. 73, 74.

ἠνίπαπε. Voy. εἰπεῖν, *Rem.*, p. 485.

---

(1) Brunck. *ad* Arist. *Lys.* 149.
(2) Thom. M. p. 485. Elmsl. *ad* Arist. *Ach.* 548.
(3) Mœris, p. 234. Thom. M. *l. c.*

Θ.

§. 237. θάομαι, (*admirer, contempler*), ancienne forme, qui est restée en usage chez les Doriens, θᾶσθε, Arist. *Ach.* 770. Voy. le *Lex.* de Schneider. Homère n'a de ce verbe que l'aor. 1 moy. θησαίατο, *Il.* α', 190; chez les Doriens ἐθασάμαν, d'où l'impérat. θᾶσαι, Théocr. 3, 12. De là θαέομαι, Pind. *Pyth.* 8, 64; ion. θηέομαι, θηεῖτο, *Od.* ε', 75; θηεῦντο, *Il.* ή, 444; θηησάμην, *passim*; θηεύμενος, Hérod. 7, 44, et *passim*. Hérodote [1, 10] a un imparfait ἐθηῆτο, avec la var. ἐθηεῖτο (1); fut. θηήσονται; Hésiod. Ἔργ. 480. θεάομαι, est la forme attique (2).

θακέω (*je siège*), seulement au présent, θακεῖ, Soph. *Œd. T.* 20; impérat. θάκει, *Aj.* 1173. Le participe θακῶν se trouve souvent accentué comme un aor. 2, θακών, mais à tort (3).

θάπτω (*ensevelir*), aor. 2 passif ἐτάφην, §. 193, *Rem.* 3, p. 364.

θάω, chez les épiques, *allaiter, sucer, téter*, dont on ne rencontre que θήσατο μαζόν, *il suçait la mamelle*, *Il.* ώ, 58; *cf. h. in Cer.* 236. Au contraire, Ἀπόλλωνα θήσατο μήτηρ, *h. in Apoll.* 123, *sa mère l'allaitait.* L'infinitif prés. θῆσθαι (pour θᾶσθαι, ou bien venant de θῆμαι) se trouve dans l'*Od.* δ', 89, dans le sens de *traire.*

θενεῖν, aor. 2 de θείνω, *battre*, Eur. *Rhes.* 687, φίλιον ἄνδρα μὴ θένῃς (4).

θέσσασθαι (*prier, obtenir par prières*), aor. d'une racine inconnue, d'où θέσσαντο, Pind. *Nem.* 5, 18; θεσσάμενος, Hésiod. *ap. Schol.* Apollon. Rh. 1, 824, et l'adj. ἀπόθεστος, *Od.* ρ', 296, *détesté* (5).

ΘΗΝΩ, ΘΑΝΕΩ. Voy. θνήσκω.

* θήπω, *je m'étonne, je suis consterné*, ne se rencontre plus que chez les poètes : au parf. 2, τέθηπα, *Od.* ζ', 168; ψ', 105; *Il.* φ', 29, etc.; et aor. 2 ἔταφον, τάφον, Apoll. Rh. 2, 207, 1039; part. ταφών (§. 38, 3, p. 105, 106:

---

(1) Voy. le *Lex. Herodot.* de Schweigh. t. I, p. 322. GL.
(2) Kœn. *ad* Gregor. p. (100) 223.
(3) Elmsley *ad* Eur. *Heracl.* 994.
(4) Blomfield *ad* Æsch. *Theb.* 378. Elmsl. *ad* Eur. *Heracl.* 272.
(5) Heyne, *V. L. ad* Pind. *Nem. l. c.*

cf. §. 193; *Rem.* 3), *Il.* ι, 193, etc. De là τάφος chez Homère; *l'étonnement*, θῆβος, *id. q.* θαῦμα, dans Hésychius. θήπω lui-même n'est vraisemblablement qu'un allongement [dans la quantité] de θάπω, d'où θάπη, θάπα, dans Hésych., et l'usité θάμβος (1).

θιγεῖν, inf. de l'aor. 2 ἔθιγον, etc.; partic. θιγών (2); fut. θίξω et θίξομαι (§. 184, 1, *Rem.* 1, p. 350). Au présent, il n'y a d'usité que la forme allongée θιγγάνω.

θνήσκω (*je meurs*), allongé de θανέω, qui lui-même est résulté de ΘΗΝΩ. De ΘΗΝΩ vient le fut. moy. θανοῦμαι; aor. 2 ἔθανον; parf. τέθνηκα (comme μεμένηκα de μένω, §. 187, 6, p. 354), d'où viennent le plus souvent au pluriel, à l'inf. et au participe, les formes syncopées τέθναμεν, τεθνᾶσι, τεθνάναι. Voy. §. 198, 3. De τέθνηκα vient le subj. τεθνήκωσι, Thucyd. 8, 74.

De τέθνηκα est dérivée une nouvelle forme τεθνήκω, d'où est resté le futur usité τεθνήξω, Eschyle, *Ag.* 1288; Arist. *Ach.* 325, et plus souvent, τεθνήξομαι, comme ἑστήξω, ἑστήξομαι, §. 188, *Rem.* 2. τεθνήσω et τεθνήσομαι, sont des formes erronées (3).

θορεῖν (*sauter*), n'est usité qu'à l'aor. 2, ἔθορον, et au futur θοροῦμαι, *Il.* θ', 179. Comme présent, on emploie θρώσκω, dérivé de ἔθορον (comme βλώσκω de ἔμολον). Voy. Hérod. 6, 134. Il y a une autre dérivation, θορνύω, θόρνυμι. Buttmann, II, p. 152, joint encore aux formes venant de θορεῖν, τέθορα, qui, d'après une correction de Canter, se trouve dans un vers d'Antimaque *ap.* Polluc. 2, 4, 178.

I.

§. 238. Ἱκνέομαι (*je viens*), forme prolongée de ἵκω, d'où l'on a dérivé aussi ἱκάνω. De là le fut. ἵξομαι; aor. 2 ἱκόμην (ἶκτο pour ἵκετο, Hésiod. *Theogon.* 481, aor. syncopé comme ἴκμενος οὖρος); parf. ἷγμαι; ἵγμεθα dans Soph. *Trach.* 229;

(1) Schneider, *Lex. Gr.* voc. θάμβος, θήπω.
(2) Schæf. *ad* Soph. *OEd. C.* 470.
(3) Gatak. *ad* Marc. Anton. 2, 14. Brunck. *ad* Aristoph. *Vesp.* 654; *Ach.* 590. Reiz. *ad* Lucian. *Sol.* [§. 7], p. 478, t. IX; p. 101, t. X. Oudend. *ad* Thom. M. p. 835 *sq.* Ruhnk. *ad* Tim. p. 158. Fisch. III, *a.* p. 106. Blomfield *ad* Æsch. *Ag.* 1250. Elmsl. *ad* Arist. *Ach.* 597.

partic. ἱγμένος, Soph. *Phil.* 494, ed. Herm. Il est plus usité en composition : ἀφῖγμάι (ion. ἀπῖγμαι); plus-que-p. ἀφίγμην, ἀφῖκτο, Thuc. 4, 2 ; 7, 75. ἵκω, ἵκει, ἵκοι, ἵκων, partout avec ι long, se rencontre encore chez les anciens poètes ; ex. : *Od.* ρ, 444 ; *Il.* θ′, 192 ; ι, 521 ; ρ′, 399 ; Pind. *Ol.* 5, 20. Le futur de cette forme, ἵξω (d'où aussi l'aor. 1 ἷξας, Hom. *Hymn. Apoll.* 2, 45, mais douteux) est considéré comme un nouveau présent, et il a servi à former un imparf. ἷξον, *Il.* β′, 667 ; ε′, 773, etc., mais avec le sens de l'aoriste. Selon Buttm. II, p. 156, ἥκω n'est qu'une autre forme de ἵκω, et n'en diffère que par les dialectes. *Vid. supr.* p. 452, IV, 1.

ἱλάσκομαι (*j'apaise*), dérivé de ἱλάομαι, que l'on rencontre aussi *Il.* β′, 530 ; Apoll. Rh. 2, 847 ; fut. ἱλάσομαι (avec α bref) ; aor. 1 moy. ἱλασάμην, Hérod. 1, 67 ; *Il.* ά, 100. On suppose une autre forme ΙΛΗΜΙ, dérivée de ἱλάω, d'où ἵληθι, *sois-moi favorable*, dans Homère, ἵλαθι avec α bref, dans Théocr. 15, 143. De plus, le prés. moy., ἵλαμαι, Hom. *Hymn.* 21, 5. Autres formes : ἱλήκω, *je suis favorable;* subj. ἱλήκῃσι, *Od.* φ′, 365 ; optat. ἱλήκοι et ἱλέομαι (1), Esch. *Suppl.* 123.

ἵπταμαι. Voy. πέτομαι.

ἴσημι ne se présente qu'au sing. et chez les écrivains doriens, ex. : ἴσαμι, Pind. *Pyth.* 4, 441 ; Théocr. 5, 119 ; ἴσης, *id.* 14, 34 ; ἴσατι pour ἴσησι, *id.* 15, 146 ; part. ἴσας, au datif ἴσαντι, Pind. *Pyth.* 3, 52. On trouve l'imparf. act. ἴσαν au lieu de ἴσασαν, *Il.* σ′, 405, etc. ; Eurip. *Cycl.* 230. Voyez ce qui était resté en usage de ce verbe, au mot εἴδω, *je sais.*

Il faut placer ici ἴσκεν, *il dit*, *Od.* τ′, 203 ; χ′, 31 ; Apoll. de Rh. 4, 1718, verbe que certains grammairiens [*cf.* Clark. *ad Od.* τ′, 223. GL.] n'expliquaient que dans le sens forcé de ὡμοίου, εἴκαζεν [*il assimilait, il controuvait*], sens dans lequel on trouve ἴσκοντες (pour εἴσκοντες), *Il.* λ′, 798 ; π′, 41 ; *Od.* δ′, 279.

K.

§. 239. ΚΑΖΩ, sans doute forme ionienne pour χάζω, si ce n'est que χάζω, χάζομαι, est employé seulement au

---

(1) Voy. Blomfield, *Remarks*, p. 49. GL.

présent, ΚΑΖΩ, au contraire, seulement dans des temps dérivés et avec des significations particulières. Le primitif paraît avoir été ΧΑΩ, *je me tiens ouvert, je suis vide*, en lat. *hiare*. De là χάος et χάορος, contracté χῶρος (1), et χάσμα. Cette signification est restée dans les verbes χαίνω, χάσκω; fut. χανοῦμαι; aor. ἔχανον; parf. κέχηνα. De là les significations voisines: 1.° *avoir assez d'espace vide pour recevoir quelque chose*, et par suite *contenir*. On trouve dans ce sens chez Homère ἔχαδε, *Il.* δ', 24; θ', 461, Ἥρῃ δ' οὐκ ἔχαδε στῆθος χόλον, ainsi que le parf. et le plus-que-p. κέχανδα, ἐκεχάνδειν, *Il.* ώ, 191; ψ', 268; *Od.* δ', 96, qui sont dérivés de χάζω. De là l'adverbe χανδόν et le verbe χανδάνω. 2.° *avoir besoin, manquer*, sens dans lequel s'emploient les formes χατέω, χατεύω, χατίζω, χητέω; d'où χῆτος, *besoin, désir*. Il paraît y avoir de là affinité avec les formes κῆδος, *deuil au sujet d'une perte*; κήδω, κήδομαι, *s'affliger, s'attrister*, ce dernier signifiant aussi *être soucieux pour quelque chose, prendre des soins pour une chose*. De κήδομαι (comme ἰδήσω, venant de εἴδω), ou bien de ΚΑΖΩ, καδῶ, καδήσω, dérive κεκαδησόμεθα, *Il.* θ'. 352: οὐκέτι νῶϊ ὀλλυμένων Δαναῶν κεκαδησόμεθ' ὑστάτιόν περ. 3.° *faire reculer*, et ainsi *rendre une place vide*. On trouve dans ce sens le présent moyen χάζομαι, *je recule*, surtout chez les poètes, et un aoriste κεκάδοντο, *Il.* δ', 497; ό, 574, *ils reculèrent, ils firent place* (ils se mirent hors de la portée du trait, sans que pour cela la troupe fît retraite): *Il.* π', 736, οὐ χάζετο φωτός, *il ne manqua pas le guerrier*. δὶς θανεῖν οὐ χάζομαι, Eur. *Or.* 1109 [ed. Matth. et non pas vs. 114. GL.]; λέγειν οὐ χάζομαι, *id. Alc.* 338 [et non pas 33. GL.], *non refugio, non recuso*. Apoll. Rh. 4, 190, μηκέτι νῦν χάζεσθε — πάτρηνδε νέεσθαι. De là sont dérivées les significations que voici: 1.° à l'actif, construit avec le génitif, il signifie *enlever, ôter*, proprement *faire que quelqu'un abandonne une chose*; il est à l'aoriste, κεκανδών, dans l'*Il.* λ', 333 (Eustathe, p. 847, 50, le compare à λελαβών, λελαχών); et l'on en dérive un futur κεκαδήσω, *Od.* φ, 153, 170, θυμοῦ καὶ ψυχῆς κεκαδών, c.-à-d. ὑποχωρῆσαι

---

(1) Valck. *in* Lennep. *Etym.* p. 1097. *Cf.* Eustath. *ad Il.* λ', p. 856, 59.
(2) Dans ces deux passages d'Euripide, Elmsley a corrigé οὐχ ἅζομαι [Matthiæ garde οὐ χάζ. dans son éd. GL.]. Blomfield.

ποιήσας, selon Eustathe, de même que ὄφρα ἑ τιμῆς καὶ σκήπτρων ἐλάσειαν, Apoll. Rh. 3, 597. 2.° Celui qui force un autre à lui faire place, est supérieur à cet autre, de là le sens de *l'emporter*. On n'emploie ici que le parf. pass. κέκασμαι, ἐκεκάσμην, ex., *Il.* ν', 431, πᾶσαν γὰρ ὁμηλικίην ἐκέκαστο κάλλεϊ καὶ ἔργοισιν ἰδὲ φρεσίν. Le présent καίνυμαι répond à ce parfait dans ce sens, *Od.* γ', 282; θ', 219. C'est avec beaucoup de raison que Buttmann [II], p. 160, réunit ce καίνυμαι, κέκασμαι, à ῥαίνω, ῥάσσατε, ἐῤῥάδαται (*vid. supr.* p. 402, *extr.*): seulement, κέκασμαι fait supposer un primitif κάζω, comme ῥάσσατε, ἐῤῥάδαται, un primitif ῥάζω. De là, sans accusatif, le sens de *se signaler*, κεκάσμεθα ἀλκῇ τ' ἠνορέῃ τε, *Od.* ω', 508; πλούτῳ τε καὶ υἱάσι κεκάσθαι, *Il.* ω', 546; partic. κεκασμένος, *Il.* δ', 339: dorien, κεκαδμένος, Pind. *Ol.* 1, 42, ἐλέφαντι φαίδιμον ὦμον κεκαδμένον (1). κέκασται, [*le rempart*] *est muni*, Eurip. *Electr.* 620.

§. 240. καίω, attiq. κάω, avec α long, §. 12, p. 61; fut. καύσω, §. 180, II, 2.°; aor. 1 act. ἔκαυσα, Thuc. 2, 4 ([κατακαύσωσιν] Bekk. [et Gœller]); [κατέκαυσαν] 4, 57; 7, 25, et 8, 107; aor. 1 pass. ἐκαύθην; parf. pass. κέκαυμαι. L'aor. 1 avait encore une autre forme ἔκηα (inf. κῆαι, *Od.* ό, 97; opt. κήαιεν, *Il.* ώ, 38; κῆαι, *Il.* φ', 336 (2)), qui, de même que l'aor. 2 passif, ἐκάην, dans l'*Il.* ά, 464; Hérod. 2, 180; 4, 79, et chez des écrivains récents (Thom. Mag. p. 511), suppose une autre forme du futur, καῶ. De l'ancienne fa-

(1) J'ai cherché à développer les différentes formes d'une même racine, et la généalogie de ses significations, d'une manière qui s'écarte beaucoup de la coutume. On trouve quelques remarques particulières d'Hemsterhuis *ad* Polluc. p. 1233; des annotat. d'Hésychius, *voc.* κεκαδησόμεθα. *Cf.* Hermann, *De em. rat. gr. gr.* p. 296, et surtout le *Trésor* d'Henri Estienne, t. IV [*col.* 10335, *sqq. ed.* Lond. GL.], ainsi que Schneid. *Lex. gr.* voc. χάζω.

(2) κῆαι n'est pas l'impérat. aor. 1 moy., comme je l'avais marqué d'abord, mais bien un optatif. Buttm., II, p. 161, écrit à la vérité ἔκηα, κῆαι, mais κείαντο, κείομεν, κεῖαι, parce que cette manière d'écrire a pour elle la plus forte autorité des MSS. κείομεν est soutenu par l'analogie de βείομεν, toutefois pas entièrement: car βείομεν est par *ectase* pour βῶμεν, tandis que κείομεν n'est pas pour κῶμεν. Lorsque les poèmes d'Homère commencèrent à être mis par écrit, on écrivait sans doute ἔκεα, κέαι, comme κέαντο, κέομεν, κέαι. Les grammairiens désignaient l'ε long tantôt par η, tantôt par ει, et cette dernière désignation est certes la plus ancienne.

çon d'écrire ἔκεα, les Attiques ont au partic. κέας, Eschyle, *Agam.* 858, et Homère, κείας, κειάμενος, κείαντο, *Od.* ί, 231; ψ', 51; *Il.* 88, 234; subjonct. κατακείομεν pour κατακέωμεν, dans le sens du futur, *Il.* ή, 333; infin. κακκεῖαι pour κατακέαι, *Od.* λ', 74. Il y a aussi un nouveau présent κατακειέμεν, *Il.* ή, 408; mais peut-être leçon vicieuse au lieu de —κειέμεν (1).

κάμνω. Voy. §. 187, 6; §. 193, 1.

κανάξαις. Voy. ἄγνυμι, *note.*

κεῖμαι (*je suis couché*), de κέομαι (Hérod. 6, 139; κέεται, Théocr. 5, 129; *Il.* χ', 510; Hérod. 1, 178; mais κεῖται, 1, 50, *extr.*; 51, *in.* κέονται, *Od.* λ', 341; π', 232; Hippocr. p. 281, 29), comme δεῖν, πλεῖν, §. 50. Surtout à cause de l'impératif et de κέεσο, κέεσθαι (Hippocr. 3, p. 66, 3. Foes.), κεῖσο, κεῖσθαι, il se conjugue comme un parfait (2), κεῖμαι, κεῖσαι (sans σ, κατακεῖαι, Homère, *h. in Merc.* 254), κεῖται, κείμεθα; troisième pers. plur. κεῖνται; ion. κέαται, *Il.* λ', 658, 825; Hérod. 1, 14, 105, 133; Théocr. 29, 3; imparf. ἐκείμην, ἔκεισο, ἔκειτο (Hérod. 1, 51, ἐκέετο); trois. pers. plur. ἔκειντο; ion. ἐκέατο, Hésiod. *Sc. H.* 175; Hérod. 1, 167, etc.; κείατο, *Od.* φ', 418. Au lieu de παρέκειτο, on trouve παρεκέσκετο, *Od.* ξ', 521; impérat. κεῖσο, κείσθω, etc.; optat. κεοίμην, Hérod. 1, 67; Platon, *Rep.* 5, p. 477, [A]; 10, p. 616, D (3); subj. κέωμαι, Plat. *Phil.* p. 41, B; *Phædon.* p. 92, *extr.*; Xén. *OEc.* 8, 19. Au lieu de κέηται, Homère a κῆται, *Od.* β', 102; τ', 147; *Il.* τ', 32 (4). La forme de l'indicatif est aussi employée comme subj. dans Platon, *Phædon.* p. 84, E : φοβεῖσθε μὴ διάκειμαι, si μή n'a pas ici le sens de εἰ. Voy. §. 608, *Rem.* 3. Infin. κεῖσθαι; partic. κείμενος; fut. κείσομαι (5). A cause de l'affinité, il faut rapporter ici la forme homérique κείω ou κέω, *Od.* ή, 342, *j'ai envie de me reposer.*

κεκαφηώς, partic. parf. actif, *Il.* έ, 698; *Od.* έ, 468, *expirant, gisant à l'agonie*, pour lequel il faut supposer

(1) Piers. *ad* Mœrid. p. 231, 239 *sq.* Fisch. III, *a.* p. 114 *sq.*

(2) N'est-ce pas aussi à cause du sens de durée, qui lui est propre? GL.

(3) Mœris, p. 226.

(4) *Cf.* Blomf. *Remarks*, p. 49. *Gl.*

(5) Fisch. II, p. 488, *sqq.*

un présent καφέω, et qui a de l'affinité avec κέκηφε, τέθνηκε, dans Hésychius, ainsi qu'avec καπύω (ἀπὸ δὲ ψυχὴν ἐκάπυσσεν, *Il.* χ΄, 467), κᾶπος.

κέλομαι (*j'appelle, j'ordonne*); fut. κελήσομαι; aor. 1 κελήσατο, c.-à-d. ἐκέλευσε, Pind. *Ol.* 13, 113; *Isthm.* 6, 54, produit un aoriste syncopé avec le redoublement, ἐκεκλόμην, κεκλόμην, soit avec le sens de *appeler en excitant* (κελεύω), soit avec celui de *nommer* seulement, Pind. *Isthm.* 6, 78, καί νιν κέκλευ Αἴαντα, au lieu de ἐκάλεσας. Le participe κεκλόμενος est employé par Homère, *Il.* θ΄, 346; ό, 368; π΄, 525, et par Soph. *Œd. Tyr.* 159; chez le dernier avec le sens de *invoquant*, tout-à-fait au présent: c'est ainsi que l'emploie Apoll. de Rh. 2, 693; 3, 908, κέκλομαι; 1, 716, κέκλεται.

κένσαι, *Il.* ή, 337, aoriste de l'inusité κέντω, *je pique;* d'où κέντορες ἵππων, et la forme allongée κεντέω.

κεράννυμι (*je mêle*), de κεράω (d'où κέρων, Apoll. Rh. 1, 1185; κεράασθε, *Od.* γ΄, 332; κερῶντο, *Od.* ό, 500; κερόωντο, *Od.* ύ, 253); et ce κεράννυμι vient de κέρω (d'où κέρωνται (1), *Il.* δ΄, 260. Buttmann, p. 164, dérive κέρωνται de κέραμαι, comme δύνωμαι, κρέμωμαι, de δύναμαι, κρέμαμαι). De κεράω vient le fut. κεράσω, att. κερῶ, Hésych.; aor. 1 ἐκέρασα avec α bref. Mais cet α est long par syncope, comme déjà dans ἐπικρῆσαι, Hom. *Od.* ή, 164, pour ἐπικεράσαι; parf. pass. κέκραμαι, avec α long; ion. κέκρημαι, Hippocr. t. I, p. 27, 180; aussi κεκέρασμαι, Anacr. 29, 13; aor. 1 pass. ἐκράθην, ion. ἐκρήθην, et ἐκεράσθην, Platon, *Phileb.* p. 47, C; *Leg.* 10, p. 889, C.

Une autre forme, dérivée de κεράω, est κιρνάω, §. 221, I, 3, *Rem.* De là κίρνημι; impérat. κίρνη. Voy. §. 210, 5 (2).

κερδαίνω (*je gagne*), fait aussi au futur κερδήσω et —ομαι (Hérod. 3, 72), au lieu de l'usité κερδανῶ; aor. 1 ἐκέρδησα, Hérod. 4, 152; parf. κεκέρδηκα, Démosth. p. 1292, 6, ed. Reisk., selon Bekker.

κεχλαδώς, avec α long, part. parf. de la forme vieillie χλάζω (d'après Eustathe, *ad Il.* p. 153, 34, ed. Rom.), avec quoi κλάζω, καχλάζω, *je murmure*, Pind. *Ol.* 9, 3, a de l'affinité. Le parfait κέχληδα, κέχλαδα, ramène à un nou-

(1) Buttm. II, 164, dérive κέρωνται de κέραμαι, comme δύνωμαι, κρέμωμαι, de δύναμαι, κρέμαμαι.

(2) Piers. *ad* Mœr. p. 208 *sq.*

veau présent κεχλάδω, d'où κεχλάδοντας, Pind. *Pyth.* 4, 318 (1).

κεχρημένος, *indigent*, partic. parf. pass. de χρήζω, ou plutôt de ΧΡΕΩ (d'où χρή, χρείη, χρεώ, χρείω), *Od.* ρ', 347, 421; Eur. *Med.* 351; Plat. *Leg.* 4, p. 717, C.

* κιχάνω, *j'atteins*, de ΚΙΧΩ, aor. 2 ἔκιχον (de là κιχείω, ἐκίχεις, *Od.* ώ, 283); fut. κιχήσω; aor. 1 moy. ἐκιχησάμην, *Il.* δ', 385; ζ', 498, etc. Outre l'aor. ἔκιχον, on rencontre encore la forme ἐκίχην, comme venant de ΚΙΧΗΜΙ. κιχήτην, *Il.* κ', 376; ἐκίχημεν, *Od.* π', 379; opt. κιχείην, *Il.* β', 188; ί, 416, etc.; subj. κιχῶ (κιχείω, *Il.* ά, 26, etc., chez les Att. κίχω de ἔκιχον. Voy. Buttm. II, 167); inf. κιχῆναι (κιχήμεναι, *Il.* ό, 274); part. κιχείς, *Il.* π', 342. De κίχημι vient le part. prés. moy. κιχήμενον, *Il.* ί, 187; λ', 451 (2). Lorsque la première syllabe est longue, comme chez les tragiques, on écrit κιγχάνω (3).

κίχρημι (*je prête, je fais crédit*), de χράω. De là le fut. χρήσω; aor. ἔχρησα, *etc.*

* κλάζω. Voy. §. 177, 3.° p. 343, et §. 193, *Rem.* 1, p. 363; §. 194, 2, 1.°, p. 367. κέκλαγγα, que Buttm. II, p. 168, cite d'après Xénoph. *Ven.* 3, 9; 6, 23, et d'après Aristoph. *Vesp.* 929, n'est pas encore suffisamment appuyé par des MSS. ou par le témoignage des grammairiens, et paraît même contraire à l'analogie, puisque ailleurs la voyelle, brève à l'aor. 2, est changée en longue au parf. 2, comme ἔκλαγον, κέκληγα, mais la consonne de l'aor. 2 n'est pas doublée.

κλάω (*je brise*), avait aussi un aor. 2 d'après la forme en —μι, ἀποκλάς, Anacr. *ap.* Hephæst. p. 59, Gaisf.; Athen. 11, p. 472, E.

κλείω (*je prise, j'estime*), κλέομαι, *Od.* ι', 299, *je suis célèbre;* ἔκλεο pour ἐκλέεο, §. 205, 2. Apollon. de Rhodes emploie ce verbe dans le sens de καλεῖν, 2, 1156: ἐμὲ δ' αὐτὸν ἐπικλείοιτέ κεν Ἄργον, et c'est ainsi que ce mot doit se prendre aussi 2, 687, 977; 3, 246, 277. Ce poëte a la même

---

(1) Voy. Heyne *ad* Pind. *ll. cc.*

(2) Fisch. III, *a.* p. 122.

(3) Blomf. *Gloss.* Æsch. *Sept. c. Th.* 44. Monk. *ad* Eur. *Hipp.* 1434. Mais Buttmann, *Gramm. compl.* II, p. 167, *not.* **, rejette cette manière d'écrire.

forme sans diphthongue, ἔκλεον, 3, 246; ainsi que les grammairiens le formaient à cause même de κλέομαι.

κλῦθι, κλῦτε, et avec le redoublement et l'υ bref, κέκλυθι, κέκλυτε, est un impérat. aor. 2, comme de ἔκλυν, formé de ἔκλυον (*cf.* ἔφυσον, ἔφυν); prés. et imparf. κλύω, ἔκλυον, dans Hésiode, Ἔργ. 724, et chez les tragiques.

κορέννυμι (*je rassasie*), de κόρω; fut. κορέσω et κορέω, *Il.* θ', 379; ν', 831; aor. 1 moy. ἐκορεσάμην (poét. ἐκορεσσ. —); parf. κεκόρηκα, d'où κεκορηότε, *Od.* σ', 371; parf. pass. κεκόρημαι, chez les Ioniens, *Il.* σ', 287; *Od.* θ', 98; ξ', 456; ψ', 350; Hérod. 3, 80; chez les Attiques κεκόρεσμαι, Xénoph. *M. Socr.* 3, 11, 13; aor. 1 pass. ἐκορέσθην.

κράζω (*je croasse, je chante*), fait régulièrement κράζω, ἔκρᾰγον, κέκρᾱγα. Seulement, il prend à l'impératif du parfait la forme d'un verbe en —μι, κέκραχθι, Aristoph. *Thesm.* 692; *Vesp.* 198. Voy. §. 198, 3, 2.°, p. 382. Buttm. II, p. 171, cite le régulier κεκράγετε, d'après Aristoph. *Vesp.* 415.

§. 241. κρεμάννυμι, *je pends*, de ΚΡΕΜΑΩ; fut. κρεμάσω, avec α bref; att. κρεμῶ, Aristoph. *Plut.* 312; dans Homère, κρεμόω, *Il.* η', 83; aor. 1 act. (1) ἐκρέμασα; aor. 1 pass. ἐκρεμάσθην.

Outre ces formes, il y a κρέμαμαι, *je pends* (comme ἵσταμαι), qui est peut-être résulté du parf. pass. régulier, mais inusité, κεκρέμαμαι, dans le sens duquel il rentre aussi, *je suis suspendu*, par conséquent, *je pends*; optat. κρεμαίμην, Arist. *Nub.* 868; *Acharn.* 944: mais κρέμοισθε, *Vesp.* 297; subjonct. κρέμωμαι; part. κρεμάμενος; imparf. ἐκρεμάμην, *Il.* ό, 18; fut. κρεμήσομαι (comme στήσομαι de ἵσταμαι), Aristoph. *Vesp.* 804; *Ach.* 278, *je pendrai* [neutre, *pendebo*]; mais κρεμασθήσομαι, *je serai pendu*, *suspendu* (2).

Il y a encore une autre forme, κρήμνημι, impérat. κρήμνη, Etym. M. p. 637, 34; Eustath. *ad Il.* ό, p. 1001, 10, Voy. Pierson. *ad* Mœrid. p. 208. Pass. κρήμνημαι, Æsch. *S. c. Th.* 231; ἐκρήμνατο, Eur. *El.* 1226; impérat. ἐκκρήμνασθε, Eur. *Herc. f.* 521 (3).

κτείνω (*je tue*); fut. κτενῶ. Le simple prend cette forme

(1) Moyen, dans M. Matthiæ, fautivement sans doute. GL.

(2) Schæf. *ad* Long. p. 401.

(3) Heyne *ad* Pind. *Pyth.* 4, 43. Fisch. III, *a.* p. 120 *sq.*

dans Homère ordinairement, excepté *Il.* σ', 309 : καί τε κτανέοντα κατέκτα, *et tue le vainqueur qui veut tuer le vaincu.* Mais les composés de κατά ont en général α : κτανῶ, κατακτανῶ est ordinairement aussi dans Hérodote, quoique la forme avec ε s'y rencontre aussi, ex. 3, 62, ἀποκτενέοντα sans variante. D'après l'exemple de Porson *ad* Eur. *Or.* 929, 1599, la forme avec ε est seule admise chez les Attiques par la critique moderne. Aor. 1 ἔκτεινα, chez les poètes, Homère et les tragiques ; aussi aor. 2 ἔκτανον, κτάνε, κτανεῖν, κτανών. Homère a aussi un aor. 1 pass. ἐκτάθην, *Il.* λ', 690 ; *Od.* δ', 537, qui ne se rencontre pas en prose, ni chez les poètes attiques. D'après cela, on peut regarder comme part. parf. passif κτάμενος pour ἐκταμένος, *tué.* Les auteurs plus récents disaient aussi ἔκταγκα, par ex. Ménandre *ap.* Suid., ἐκτάνθην (1). Chez les Attiques, il n'y a d'usité pour le parfait, que la forme ἔκτονα (2).

En outre, Homère et les tragiques en particulier avaient un aoriste avec la forme en —μι : prem. pers. ἔκταν, *Il.* δ', 319 ; κατέκτας, Eur. *Med.* 1409 ; *Bacch.* 1290 ; ἔκτα, Eur. *Herc. f.* 423 ; Soph. *Trach.* 38 ; prem. pers. plur. ἔκταμεν, *Od.* ί, 375 ; trois pers. plur. ἔκταν, *Il.* κ', 526 ; *Od.* ά, 30, au lieu de ἔκτασαν, comme ἔσταν pour ἔστασαν ; subj. κτέωμεν, *Od.* χ', 216 ; infin. κτάμεναι, *Il.* ί, 301 ; ρ', 8, etc., et κτάμεν, *Il.* ό, 557 ; ί, 675 ; partic. κτάς, Eur. *Alc.* 3, 696 ; imparf. pass. ἀπέκτατο, *Il.* ό, 437 ; ρ', 120, 472 ; infin. κτάσθαι, *Il.* ό, 558. κτάμενας, peut être considéré aussi comme partic. aor., κατακτάμενος, *Od.* π', 106 (3).

κυνέω (*je baise*), fait au futur κύσω ; aor. 1 ἔκυσα, κύσε, *Il.* ζ', 474 ; κύσσε, *Od.* π', avec υ bref, venant de ΚΥΩ : il diffère, pour la signification, de κύω, κυέω, *être enceinte*, d'où κυΐσκω, *rendre enceinte* ; κυσαμένη, Hésiod. *Th.* 125, 405, et ὑποκυσαμένη, dans Homère, *Il.* ζ', 26, etc., que l'on écrit ordinairement avec un double σ, mais sans fondement.

κυλίνδω (*je tourne*), de κυλίω, d'où viennent aussi les temps suivants : fut. κυλίσω ; aor. 1 ἐκύλισα ; aor. 1 pass. ἐκυλίσθην.

---

(1) Voy. §. 186, 2, *not.* Buttm. *Ausf. Gr.* II, p. 174, *not.* Sur le passage de Ménandre, voy. Porson. *ad* Toup. *em. in* Suid. t. IV, p. 485.

(2) Mœris, p. 31. Sur la forme ἀπεκτόνηκα, voy. §. 194, *Rem.* 4.

(3) Fisch. III, *a.* p. 122 *sq.*

κύρω, verbe poétique, synonyme de τυγχάνω. κύρων, Eurip. *Hipp.* 755; ἔκυρον, Soph. *Œd. C.* 1159. De là le fut. κύρσω; aor. ἔκυρσα dans Homère et chez les tragiques (1). Autre forme, κυρέω, avec υ bref.

Λ.

§. 242. Λαγχάνω (*j'obtiens par le sort*), de ΛΗΧΩ (d'où λῆξις, *le lot*), ainsi que λαμβάνω, λανθάνω, de λήβω, λήθω. Fut. 1 λήξομαι, Plat. *Rep.* 10, p. 617, E (ion. λάξομαι, Hérod. 7, 144, comme λελασμένος de λήθω); parf. εἴληχα; parf. pass. εἰληγμένος, Démosth. p. 873; aor. 2 ἔλαχον. Entre λήχω et λαγχάνω, il paraît avoir existé une forme intermédiaire ΛΑΓΧΩ, §. 221, II, 3. De là l'ancien parf. λέλογχα (§. 186, 4, p. 353), que l'on rencontre chez les Doriens et les Ioniens, rarement chez les Attiques, ex. Eur. *Troad.* 245 (2).

De l'aor. 2 ἔλαχον, Homère a un nouveau verbe λελάχω, avec signification transitive, *je fais participer*, *Il.* ή, 80; ό, 350; χ΄, 343; φ΄, 76 [Schol. Théocr. 1, 62]; λελαχήσωμεν dans Hésychius.

De λέλογχα, les Ioniens avaient encore des dérivés, λόγχη, c.-à-d. λάχος, εὐλογχεῖν dans Hésychius (3).

λαμβάνω, de ΛΗΒΩ, d'où le fut. λήψομαι (dor. λαψοῦμαι, λαψῆ, Théocr. 1, 4, 10); parf. act. εἴληφα; parf. pass. εἴλημμαι (et λέλημμαι, Æsch. *Ag.* 849; Eurip. *Ion.* 1113; *Iph. A.* 363 (voy. Musgr.). De là le dorien λέλαπται dans Hésych.); aor. 1 pass. ἐλήφθην; aor. 2 act. ἔλαβον; aor. 2 moy. ἐλαβόμην.

Au lieu de εἴληφα, les Ioniens avaient encore une forme λελάβηκα, comme venant de λήβω, λαβήσω, par analogie avec μεμάθηκα de μήθω, Hérod. 3, 42, 65; 8, 122; 9, 59 (4).

Un intermédiaire entre ΛΗΒΩ et λαμβάνω, était l'ionien ΛΑΜΒΩ, fut. λάμψομαι, Hérod. 1, 199; 7, 39, 159; 3, 36, 146: de même dans la lettre dorique d'Archytas, *ap.* Diog. Laërt. *lib.* 3, 22. Aor. moy. ἐλαμψάμην, Hérod. 7, 157; parf. pass. λέλαμμαι, *id.* 3, 117; 4, 68; 9, 51; trois. pers. λέ-

(1) Herm. *ad* Soph. *Aj.* 307. Elmsl. *ad Œd. C. l. c.*
(2) Lucian. *Solæc.* p. 226, et Græviu s, p. 484.
(3) Valck. *ad* Herod. p. 535, 99.
(4) Valck. *ad* Herod. p. 217, 7.

λάμπεται, d'où καταλαμπτέος, Hérod. 3, 127; aor. 1 pass. ἐλάμφθην, Hérod. 2, 89, etc. (1). Il y a encore une autre forme λάζομαι, d'où λελάσθαι, dans Hésychius; et λάζυμαι.

λανθάνω (*je suis caché*); moy. λανθάνομαι, λήθομαι, *j'oublie*, de λήθω, *Il.* ψ′, 323; ω, 563, etc.; Xén. *OEcon.* 7, 31; fut. λήσω, Plat. *Rep.* 5, p. 549, C; λήσομαι (2); parf. pass. λέλησμαι, *j'ai oublié*, anc. λέλασμαι, *Il.* ε, 834; λ′, 313, de ΛΑΘΩ (3); aor. 1 pass. chez les Doriens seulement, ἐλήσθην, λασθῆμεν, au lieu de λησθῆναι, Théocr. 2, 46; aor. 2 act. ἔλαθον; moy. ἐλαθόμην; parf. moy. λέληθα, *je suis caché*. Homère a aussi λήθω dans un sens transitif, *Od.* δ′, 221, κακῶν ἐπιλῆθον (partic.) ἁπάντων; et υ, 85, ἐπέλησεν ἁπάντων. C'est vraisemblablement la signification primitive; de là, *faire que quelqu'un ne fasse point cas d'une chose, qu'il n'y pense pas*, et ainsi *qu'elle soit cachée*.

L'aor. 2 a aussi chez Homère le redoublement λελαθέσθαι, *Il.* μ′, 235; τ′, 136, *oublier*, dont la forme active, *Il.* β′, 600, καὶ ἐκλέλαθον κιθαριστύν, et ο, 60, λελάθῃ δ' ὀδυνάων, a une signification active. Théocrite, 1, 63, l'emploie comme présent: Ἀΐδαν τὸν ἐκλαλαθόντα, c.-à-d. τὸν λήθης ποιητικόν.

De l'aor. 2 ἔλαθον, Homère a un nouveau verbe λελάθω, avec sens transitif, *je fais oublier*, *Il.* β′, 600.

λούω (*je lave*), allongé de λόω, d'où λό, c.-à-d. ἔλοε, *Od.* κ′, 361; λόεσθαι, Hésiod. Ἔργ. 747; fut. λοέσω, contract. λούσω; aor. 1 ἐλόεσσα, λοέσσαι, *Od.* τ′, 320; λοέσσας, *Il.* ψ′, 282, etc.; contr. ἔλουσα. Chez les Attiques surtout, on rencontre du primitif λόω, prés. pass. λοῦμαι, λοῦται, λούμενος, Arist. *Plut.* 658; imparf. plur. ἔλουμεν, Aristoph. *Plut.* 657; trois. pers. sing. ἔλου, *id. Vesp.* 118. λούω, λούεσθαι, se trouve chez Homère et Hérodote, et plus tard seulement les Attiques commencèrent à l'employer (4).

De λόω vient λοέω, contract. λούω; λόεον, avec la variante ἐλόευν, *Od.* δ′, 252, et λουέω, ἐλούεον, Hom. *h. Cer.* 289.

---

(1) Wess. et Valck. *ad* Herod. p. 230, 3.

(2) Il n'a certes jamais existé d'aor. ἔλησα chez les auteurs anciens. Voy. Lobeck. *ad* Phryn. p. 819; Schæf. *App. crit. Dem.* p. 277, *not.*

(3) Schæf. *ad Gnom.* p. 187, v. 18.

(4) Piers. *ad* Mœr. p. 248. Interpr. *ad* Thom. M. p. 584. Brunck. *ad* Aristoph. *Plut.* 657. Lobeck. *ad* Phryn. p. 189.

M.

§. 243. Μαιμάω. Voy. μάω.

μανθάνω de ΜΗΘΩ (Etymol. M. p. 450, 14; Eustath. *ad Il.* ά, p. 28, 45), comme λανθάνω de λήθω; d'où l'aor. 2 ἔμαθον; fut. (§. 181, 3, p. 347-8) μαθήσομαι; dor. μαθεῦμαι, Théocr. 2, 60, de μήθω, μαθέσομαι, μαθέομαι; parfait act. μεμάθηκα.

μάρναμαι (*je combats*), impérat. μάρναο, *Il.* π', 497; optat. μαρνοίμεθα, *Od.* λ', 512, comme κρέμοισθε de κρέμαμαι.

μάρπτω (*je prends, je saisis*); fut. μάρψω; aor. ἔμαρψα, dans Hésiode, Ἔργ. 206. Il y a aussi un parf. μεμαρπώς, et un aor. 2 avec le redoublement, μέμαρπον, *id. Scut. Herc.* 245. Ce poète a, en outre, un aor. abrégé ἔμαπον, *Scut. Herc.* 231, 304, et avec le redoublement μεμάποιεν, *ib.* 252.

μάχομαι (*je combats*), fait au futur μαχέσομαι, et de μαχέομαι (*Il.* ά, 272; Hérod. 9, 167), μαχήσομαι (1), chez les Attiques μαχοῦμαι, §. 181, *Rem.* 2, 2.° (2). Ces deux formes se permutent dans les temps dérivés : cependant la première est plus usitée. ἐμαχεσάμην, dans Hérodote, par ex. 1, 18, 95, 103, etc., et chez les Attiques; ἐμαχησάμην chez Homère, où d'autres écrivent ἐμαχεσσ. Parf. pass. partic. μεμαχημένος, Thuc. 7, 43; Plat. *Leg.* 1, p. 647, D; Isocr. *Archid.* p. 127, B (συμ-μεμαχεσμένων dans deux MSS. de Xénoph. *Cyrop.* 7, 1, 14, où cependant la leçon ordinaire est συμμαχεσαμένων). Dans Platon, *Rep.* 2, p. 380, B, il y a fautivement διαμαχετέον pour —μαχητέον, §. 220, 1. Homère a aussi μαχειόμενος, *Od.* ρ', 471, et μαχεούμενον, *Od.* λ', 403; ώ, 113.

μάω ne se rencontre au prés. que chez les Doriens, comme μῶ dans Epicharme *ap.* Etym. M. p. 589, 43, mais ailleurs avec la forme passive μῶμαι; part. μώμενος, Æsch. *Choeph.* 40; Soph. *OEd. C.* 836, venant de μαόμενος, *convoiter, s'efforcer d'atteindre à une chose.* Les Doriens, auxquels ce verbe est resté en propre, disaient aussi à l'impérat. μῶεο, Epicharm. *ap.* Xenoph. *Mem. S.* 2, 1, 20, au lieu de μάεο, infin. μῶσθαι (pour μᾶσθαι), qu'on trouve aussi dans Théo-

---

(1) Fisch. III, *a.* p. 130 *sq.*
(2) Piers. *ad* Mœr. p. 264. Herodian. Piers. p. 469. Thom. M. p. 601.

gnis, 769 (749, Br.). Voy. §. 49, *Rem.* 1, p. 129. De là l'aor. 1 moy. ἐμήσατο dans Homère et Eschyle, *Choeph.* 602, 988 (983, Sch.) (1).

De ce μάω viennent aussi sans doute les formes homériques, μέματον, *Il.* θ', 413; κ', 433; μέμαρεν, *Il.* ί, 637; ό, 105; μέματε, *Il.* ή, 160; μεμάασι; plus-que-p. μέμασαν; impérat. μεμάτω, *Il.* δ', 305; ύ, 355; partic. μεμαώς, μεμαυῖα; au génitif μεμαῶτος et μεμαότος, *Il.* β', 818. Il y a affinité avec ces formes dans μέμονα, *Il.* σ', 156, 176, qui se rattache à μέμαα, comme γέγονα à γέγαα.

Autre forme dans Homère, μαιμάω, d'où μαιμῶσιν, *Il.* ν', 78; ou bien μαιμώωσι, *ib.* 75; partic. μαιμώων, μαιμώωσα, *Il.* ό, 542, 742. Sophocle, *Aj.* 50, a aussi μαιμῶσαν; aor. μαίμησε, *Il.* έ, 670.

Par suite de la même dérivation, mais avec une signification différente, on trouve l'aor. homérique ἐμασσάμην, surtout dans les composés ἐπεμάσσατο, *tâter, toucher.* Au prés. et à l'imparf. on rencontre aussi la forme μαίομαι dans le sens de *chercher, Od.* ξ', 355; Hésiod. Ἔργ. 530; Æsch. *Choeph.* 782.

μεθύω (*je suis ivre*), ne se rencontre dans ce sens qu'au passif. aor. 1 ἐμεθύσθην. ἐμέθυσα appartient par la signification à μεθύσκω, *enivrer.*

μείρομαι (*recevoir en partage*), se trouve à l'impérat. μείρεο, *Il.* ί, 616. Hésiode, Ἔργ. 576, a aussi ἀπομείρεται. Au contraire, *Theog.* 801, il a ἀπομείρεται avec la variante ἀπαμείρεται, *il est séparé*, ἀποκεχώρισται, *Etym. M.* p. 118, 9. Cette manière d'écrire était accueillie aussi par Apollonius de Rhodes, qui, 3, 186, dit: τόνδ' ἀπαμείρωμεν σφέτερον κτέρας, *voler, dépouiller,* et *ib.* 785, ζωῆς ἀπαμείρεται. Car, si μείρομαι signifie *particeps fio*, μείρω signifie *participem facio*, et ἀμείρω, *expertem reddo, privo*; d'où ἀμέρδω, autre forme. De là le parf. 2, avec sens intransitif, ἔμμορα (§. 163, 2, p. 322) (2); parf. pass. εἵμαρμαι, εἵμαρται; plus-que-p. εἵμαρτο; part. εἱμαρμένος, d'où εἱμαρμένη, *le destin*, usité aussi en prose. De là l'éolien μέμορθαι, §. 189, 2, p, 358: *cf. Etym. M.* p. 312,

(1) Blomfield. *Gloss.* Æsch. *Choeph.* 40.

(2) Dans l'*Il.* ά, 278, je considère aussi ἔμμορε comme le parfait: *aucun roi n'a obtenu un honneur égal, et ne le conserve encore.*

46. Dans Apollon. de Rhodes on trouve le partic. μεμορμένος, 3, 1130, et μεμόρηται, 1, 646, 973. De là μόρσιμος, venant de μέμορμαι, μέμορσαι.

μέλω, μέλομαι (*j'intéresse quelqu'un*); fut. μελήσω, μελήσομαι. Il fait chez les poètes, Homère, Apollon. de Rhodes, 2, 217, μέμβλεται, μέμβλετο, μέμβλεσθε, résultant de μεμέληται, μεμέλητο, Théocr. 17, 46, μεμέλησθε, comme μέμβλωκα; verbal, μελητέον, Plat. *Rep.* 2, p. 365, E; parf. moy. μέμηλα, §. 194, 2, 3.°, p. 368.

μηκάομαι (*je mugis*), de ΜΗΚΩ, dont viennent encore quelques temps chez des poètes: aor. 2, ἔμακον; partic. μακών, *Il.* π', 469; parf. μέμηκα, μεμηκώς, *Il.* κ', 362: au féminin on dit aussi μεμακυῖα, §. 194, *Rem.* 2, p. 368 [et non §. 189. GL.].

μίγνυμι (aussi μίσγω), *je mêle*, venant de μίγω. De là le futur μίξω; aor. 1 act. ἔμιξα; parf. pass. μέμιγμαι; aor. 1 pass. ἐμίχθην; aor. 2 pass. ἐμίγην.

μιμνήσκω (*je fais souvenir, je mentionne*), de μνάω. De là le futur μνήσω; aor. 1, ἔμνησα, Eur. *Alc.* 878; ἐμνησάμην, *je me souvins, je pensai à cela,* dans Homère; parfait passif μέμνημαι, avec sens du présent, *je me souviens.* Sur les autres modes, voy. §. 197, 2.°, p. 372, et §. 204, 5, p. 401-2. De là le futur μεμνήσομαι, *je resterai avec le souvenir d'une chose;* aor. 1 pass. ἐμνήσθην, *je mentionnai.* Le présent μνάομαι est purement ionien; infin. μνάασθαι; part. μνωόμενος; imparf. ἐμνώοντο; μνώοντο, *Od.* λ', 287; μνάσκετο, *Od.* ύ, 296, dans Homère; partic. μνεώμενος, dans Hérodote (mais ἀναμνέεται, 1, 173, est une simple conjecture de H. Estienne. Les MSS. ont ἀνανεμέεται).

μολεῖν, ἔμολον, aor. sans présent usité, *je vais;* fut. μολοῦμαι, dans Esch. et Soph.; parf. chez Homère, μέμβλωκα, §. 40, p. 109; §. 187, 7. De là s'était formé un nouveau présent βλώσκω, comme θρώσκω de ἔθορον.

μυκάομαι (*je mugis*), de ΜΗΚΩ; aor. 2, ἔμυκον avec υ bref; parf. μέμυκα, avec υ long.

N.

Ναίω (*j'habite*), vient de ΝΑΩ, si ce n'est que ce dernier est transitif, *j'installe, je fais habiter,* ἔνασσα chez les épiques, tandis que ναίω est intransitif. De là le fut. ἐννάσσονται, Apoll. Rh. 4, 1751; parf. κατένασθε pour κατανένασθε, Arist.

Vesp. 662. (Buttm. *Gr. compl.* II, p. 191, préfère la leçon des deux meilleurs MSS., κατένασθεν, que Dindorf a aussi admise dans l'*Aristoph.* de Teubner. Sans doute, κατένασθε, pour κατανένασθε, est inouï dans le langage attique d'Aristophane; mais la désinence —εν pour —ησαν, est tout aussi rare; voy. §. 205, 6; et la seconde pers. me semble du moins mieux convenir ici que la troisième, mais, de plus, le parfait paraît nécessaire, *vous habitez*, et non *vous vous êtes installés une fois*, ce que signifierait l'aor. syncopé que Buttmann veut y voir). Aor. 1 pass. ἐνάσθην; aor. 1 moy. ἐνασσάμην, tous les deux signifiant *j'habitais :* mais l'aor. moy. est transitif chez les Attiques, *je faisais habiter*, Eurip. *Iphig. T.* 1270 (1).

νέω se rencontre dans quatre significations différentes :

1. *accumuler*, ἐπινέουσι, Hérod. 4, 62; aor. ἔνησα; parf. pass. νένημαι (2), par ex. νενημένοι ἄρτοι, Xén. *Anab.* 5, 4, 27; συννενέαται, Hérod. 4, 62 : chez Homère et Hérod. on trouve aussi νηέω, νήεον, *Il.* ψ', 139, 163; νήει, *ib.* 169, aor. ἐνήησα, Hérod. 2, 107. *Cf.* 1, 50, 86. Homère a aussi ἐπενήνεον, *Il.* η', 428, 431.

2. *filer*, sens où le verbe est régulier, et a la forme dérivée νήθω. νῶσι, que cite Buttmann, ne se trouve pas, que je sache, ailleurs que chez les grammairiens; mais il est en analogie avec σῶσι, Hérod. 1, 200, venant de σέω, σήθω,

3. *nager* (fut. νεύσομαι et νευσοῦμαι); aor. ἔνευσα, Eur. *Hipp.* 475; Thuc. 2, 90; 3, 112; parf. δια-νένευκα, Plat. *Rep.* 4, p. 441, C. De là νήχω, νήξομαι, *Od.* ι', 364 (3).

4. νέομαι, verbe purement poétique, *aller, retourner.* Au lieu de νέομαι, Homère a νεῦμαι, *Il.* σ', 136; seconde pers. prés. νεῖαι pour νέεαι, *Od.* λ', 113; μ', 141. Le présent a ordinairement aussi le sens du futur. De là la forme allongée νίσσομαι, νείσομαι,

νίζω (*je lave*), supplée ce qui lui manque par des dérivations de νίπτω, fut. νίψω.

---

(1) Brunck. *ad* Apoll. Rh. 1, 1356. Elmsl. *ad* Eur. *Med.* 163.

(2) Buttm. *l. c.* p. 192, rend vraisemblable que le parfait se prononçait aussi avec le σ.

(3) Hemsterh. *ad* Lucian. t. I, p. 368 *sq. ed. Bip.*

O.

§. 244. Οἰδαίνω, οἰδάνω, *j'enfle*, *Il.* ί, 550, 642, supplée ce qui lui manque, en empruntant au radical οἰδέω. De là ᾤδει, *Od.* έ, 455; ᾤδηκα.

οἴομαι et οἶμαι, *je crois;* imparf. ᾠόμην et ᾤμην. Pour les autres personnes et les autres modes, οἴομαι seul sert de base: seconde pers. οἴει (§. 203, 1, p. 400); fut. οἰήσομαι (§. 181, *Rem.* 3); aor. 1, ᾠήθην.

La forme active οἴω, et ὀΐω, s'est conservée dans quelques dialectes; les deux sont fréquemment dans Hom. La femme spartiate, *ap.* Aristoph. *Lysistr.* 156, prononce οἴω. De même, Homère emploie ὀΐομαι avec ι long; et de là ὀϊσθείς, *Il.* ί, 453; ὠΐσθην, *Od.* δ', 453; π', 475; ὀΐσατο, *Od.* ά, 323; τ', 390.

La différence que, d'après Thomas Mag. p. 645, les grammairiens (οἱ ἀκριβεῖς τεχνικοί) établissent entre οἶμαι et οἴομαι, savoir, que le premier s'emploie pour les choses certaines et déterminées, le second pour les choses incertaines, est si subtile, qu'elle a dû être difficilement toujours observée dans une langue qui n'était pas seulement celle des livres, surtout quand cette différence est si arbitraire. Quelquefois cette remarque trouve, à la vérité, son application, comme chez Démosth. *in Mid.* p. 19, 40, ed. Spald., mais souvent aussi elle n'est pas applicable, comme dans Xénoph. *OEcon.* 16, 2; Isée, dans la note de Sallier *ad* Thom. M. *loc. cit.* (1). Il serait mieux de dire que οἶμαι est employé simplement comme parenthèse, *pensé-je*, mais οἴομαι, quand il marque la construction.

οἴχομαι; fut. οἰχήσομαι; parf. οἴχηκα chez Hom. *Il.* κ', 252 (2); ᾤχωκα chez Hérodote et les Attiques. Voy. §. 187, 7; parf. pass. παρωχημένος. Voy. Buttm. II, p. 195, *sqq.*

ΟΙΩ. Voy. φέρω.

ὀλισθάνω, ὀλισθαίνω (2), *je glisse*, de ὀλίσθω. De là le fut.

---

(1) Schæf. *ad* Dion. p. 360.

(2) Sur οἴχωκα, voy. §. 186, 3, p. 353—4 [et non §. 183, 6. GL.].

(3) Dawes, *Misc. crit.* p. 331. Porson. *ad* Eurip. *Phœn.* 1398; mais d'une autre part, Toup. *ad* Long. p. 280.

ὀλισθήσω ; aor. 1, ὠλίσθησα ; parf. ὠλίσθηκα, seulement chez les auteurs récents ; aor. 2, ὤλισθον.

ὄλλυμι (*je perds*, *je fais périr*) ; imparf. ἀπώλλυν, Soph. *OEd. T.* 1454 ; *El.* 1360 ; Plat. *Menex.* p. 244, E (1). Les autres temps viennent de ΟΛΩ ; fut. ὀλέσω, att. ὀλῶ, —εῖς, —εῖ ; partic. διολοῦσα, Soph. *Trach.* 1030 ; moy. ὀλοῦμαι ; aor. 1, ὤλεσα ; parf. act. ὀλώλεκα ; aor. 1 pass. ὠλέσθη, Esch. *Ag.* 1613 [1602, ed. Schütz] : au lieu de ὀλέσθη, dans Esch. *l. c.*, Porson, Blomfield [*Remarks*, p. 49, et Schütz. GL.], lisent avec raison ὀλέσθαι. Voy. Lobeck. *ad* Phryn. p. 732 ; parf. 2 ὄλωλα ; aor. 2 moy. ὠλόμην (ὄλετο, *Od.* ό, 247). Le partic. ὀλόμενος a chez les poètes la signification d'un adjectif, *funeste*, ex. Eur. *Or.* 1370 ; *Herc. f.* 1062 : mais dans Homère il n'a ce sens qu'avec la forme οὐλόμενος.

ὄμνυμι (*je jure*), de ΌΜΟΩ (d'où le partic. prés. ὀμοῦντες, Hérod. 1, 153) ; fut. ὀμόσω ; moy. ὀμό-ομαι, attiq. ὀμοῦμαι ; —εῖ (2), —εῖται. Les Attiques n'emploient que le futur moy. (3). Aor. 1, ὤμοσα ; parf. act. ὀμώμοκα ; parf. pass. trois. pers. ὀμώμοται, Aristoph. *Lys.* 1007, et ὀμώμοσται, Eur. *Rhes.* 819 ; partic. ὀμωμοσμένος, Démosth. p. 79, 594 ; aor. 1 pass. ὀμοθείς, p. 1174.

ὀμόργνυμι (*j'essuie*, *j'efface*), de ὈΜΟΡΓΩ ; fut. ὀμόρξω ; aor. 1 moy. ὠμορξάμην.

ὀνίνημι (*je sers*, *je suis utile*), de ὄνημι, ὀνάω. De là le fut. ὀνήσω ; aor. 1, ὤνησα ; optat. ὀνήσειεν, Plat. *Gorg.* p. 512, A. Au présent passif il fait ὀνίναμαι, ὀνίναται, Plat. *Leg.* 7, p. 789, D ; ὀνίνανται, *id.* *Gorg.* p. 525, C ; ὀνίνασθαι, *ib.* B, et ὄνημαι. De là ὀνήμενος, *Od.* β', 33 ; impérat. ὄνησο, *Od.* τ', 68 ; imparf. avec sens de l'aoriste, ὠνήμην, ὠνήμεθα, Eurip. *Alc.* 342 ; ὤνησο, Lucien, *Prom.* 20 ; ἀπώνητο, Hérod. 1, 168, ou ἀπόνητο, *Od.* λ', 324 ; π', 120 ; ρ', 293. Les Attiques ont encore à l'opt. et à l'infin. de l'aor. 1 moyen, ὀναίμην, ὄνασθαι, d'un indicatif ὠνάμην, qui cependant ne se trouve que dans Eurip. *Herc. f.* 1371, et que rejettent les gram-

(1) Blomfield. *ad Pers.* 658.
(2) Piers. *ad* Mœr. p. 276.
(3) Mœris, *l. c.* Thom. M. p. 650. Dawes, *Misc. cr.* p. 329.

mairiens (1). Mais ὤνατο, dans Homère, vient de ὄνομαι, ὄνοσαι, *je blâme, j'invective* (2).

De ὀνίνημι vient ὀνίνησι; l'infin. ὀνινάναι, Plat. *Rep.* 10, p. 294 (où ὀνίναι est remplacé chez Bekker par ὀνῆναι), et ὀνίνοιεν (peut-être ὀνίναιεν) chez Hésychius.

§. 245. ὁράω (*je vois*), ne fournit que l'imparf. ἑώρων, ion. ὥρων, ex. Hérod. 7, 208; parf. act. ἑώρακα (souvent trisyllabique avec la *synizèse* εω): chez les auteurs plus récents on lit aussi ἑόρακα, ex. Machon *ap.* Athen. 6, p. 244, D (3); parf. pass. ἑώραμαι avec α long. Les autres temps se suppléent par des dérivations de ΟΠΤΟΜΑΙ (ce qui faisait dire au présent ὄσσομαι (4)) et de εἴδω. De ΟΠΤΩ vient le futur ὄψομαι, transitif; aor. 1, ἐπόψατο, Pind. *fr.* p. 587, ed. Bœckh., qui ne se trouve d'ailleurs que chez les auteurs récents (5); parf. pass. ὦμμαι (que Pollux, 2, 57, cite d'après Isée), ὦπται; inf. ὦφθαι, *avoir été vu;* aor. 1 pass. ὤφθην. Le parf. 2 ὄπωπα ne se trouve que chez les Ioniens, ex. Hérod. 1, 68; 2, 64; 7, 208; et chez les poètes, comme Soph. *Antig.* 1127. ὀπώπη ou ὀπώπει se trouve chez Théocr. 4, 7, comme parfait, *a vu.* ὀπωπέω est dans Orphée, *Argon.* 181, 1020; ὁραθῆναι n'est que chez les auteurs récents. De εἴδω vient l'aor. 2 act. et moyen. Voy. εἴδω.

ὄρνυμι (*j'émeus, j'agite*), de ΟΡΩ, d'où ὄρονται, *Od.* ξ', 104, ὄροντο, *ib.* 522, et γ', 471; ὄρηται, Hésiod. *Th.* 782, mais qui peut être aussi l'opt. et le subj. de l'aor. 2 moy. ὠρόμην; fut. moy. ὀρεῖται, *Il.* υ', 140, à quoi je ne saurais préférer avec Buttmann, II, p. 202, la variante ὄρηται. Autre forme, ὀρέοντο, *Il.* β', 398; ψ', 212; fut. ὄρσω; aor. 1 ὦρσα, qui n'est que poétique; parf. 2, ὄρωρα, intransitif, *je suis provenu;* aor. 2 act. ὤρορον; ordinairement transitif,

---

(1) Lobeck. *ad* Phryn. p. 12 *sq.*

(2) Phrynich. p. 6. Thom. M. p. 931, et Oudend. Eustath. *ad Il.* ρ', 25, p. 1123, 35. Herodian. Piers. p. 451. Fisch. III, *a.* p. 149. Valck. *ad* Theocr. *Adon.* p. 362.

(3) Voy. Schweigh. *ad* Athen. 3, p. 442. Meineke *ad* Menandr. p. 119.

(4) Buttm. *Lexil.* p. 284.

(5) Lobeck. *ad* Phryn. p. 734. Je ne puis qu'approuver ce que dit Buttm. *l. c.* p. 201, sur la différence de ἐπόψετο et ἐπιώψατο, ainsi que la correction du passage dans Plat. *Leg.* 12, p. 947, C. Suidas, *voc.* ἐπιώψατο, et l'*Etym. M.* p. 362, 39, avaient peut-être présent à l'esprit le passage de Platon cité ici, lorsqu'ils alléguaient Πλάτων ἐν νόμοις.

Od. δ′, 712; τ′, 201, mais aussi intransitif, *Od.* θ′, 539, ὦρορε θεῖος ἀοιδός, *il s'éleva* (comme *Il.* ψ′, 112, ἐπὶ δ' ἀνὴρ ἐσθλὸς ὀρώρει); *Il.* ν′, 78, καί μοι μένος ὦρορε (§. 168, *extr.* p. 329). Du parfait vient un nouveau présent [ὀρώρω], pass. ὀρώρομαι, *Od.* τ′, 377; aor. 2, ὠρόμην; troisième pers. ὤρετο, *Il.* μ′, 279; ξ′, 397. De là par syncope (§. 193, 8) ὦρτο; impérat. ὄρσο; infin. ὄρθαι, *Il.* θ′, 474 (où on lit ὦρθαι); partic. ὄρμενος.

Le futur ὄρσω, ὄρσομαι, se considère comme un nouveau thème, d'où vient ὄρσεο dans Homère.

ὄσσομαι de ὄπτομαι; voy. ὁράω, et *cf.* πέσσω.

ὀσφραίνομαι (*je sens, je flaire*), transitif, allongé de ὄσφρομαι. De là le fut. ὀσφρήσομαι, Aristoph. *Pac.* 151; aor. 2, ὠσφρόμην, Aristoph. *Ach.* 179; *Vesp.* 792 (1). On trouve aussi ὠσφράμην, Hérod. 1, 80; et chez les auteurs récents, ὠσφρησάμην, Ælian. *H. An.* 5, 49. Il y a aussi un nouveau présent ὀσφράομαι, Antiphan. *ap.* Athen. 7, p. 299, E; Lucian. *Reviv.* t. III, p. 166, ὀσφρᾶται τοῦ χρυσίου; *id. Jup. Trag.* t. VI, p. 241, ὀσφρᾶσθαι, selon Grævius, mais où les MSS. ont ὀσφρῆσθαι (un de Paris, ὀσφρεῖσθαι), ou bien ὠσφρῆσθαι, qui est le parf. pass. formé selon l'analogie.

οὐτάω (*j'atteins, je blesse*), fait à l'aor. 2 trois. pers. οὖτα avec α bref, *Il.* ε′, 376; δ′, 525, comme ἔκτα (2) et οὔτασκε, *Il.* ο′, 745, comme venant de ΟΥΤΗΜΙ (3); infin. οὐτάμεναι, *Il.* φ′, 68, 397, etc., et οὐτάμεν, *Il.* ε′, 132, pour οὐτάναι. οὐτάμενος, *Il.* λ, 658, 825, est le partic. parf. de οὐτάζω, pour οὐτασμένος (comme ἐληλάμενος pour ἐληλασμένος), forme expliquée par βεβλημένοι qui l'accompagne, et par οὔτασται qui suit. De cette forme οὐτάζω, *Il.* η′, 273, etc., vient οὔτασται, *Il.* λ′, 660; οὐτασμένος, *Od.* λ′, 535, et l'aor. 1, οὔτασε.

ὀφείλω (*je dois*); fut. ὀφειλήσω. L'aor. ὤφελον (4), αἴθ' ὤφελον,

---

(1) Mœris, p. 281. Thom. M. p. 660. Dawes, *Misc. cr.* p. 319 *sq.*

(2) οὖτα et ἔκτα ne sont pas des aor. 2, mais des formes anomales : de même πίτνα (*mox. ad voc.*). Blomfield.

(3) Heyne *ad Il.* δ′, 319.

(4) αἴθ' ὤφελον doit se lire εἴθ' ὤφελον, par ex. dans Eurip. *Med.* 1; car αἴθε appartient aux Ioniens, qui, ainsi que l'a bien remarqué Buttmann, *l. c.* p. 204, ont toujours ὄφελον sans augment, de même que sans doute les poëtes attiques, dans les vers anapestiques et lyriques : du moins, c'est le moyen de rendre juste la mesure dans Esch. *Pers.*

ne se présente que comme expression d'un vœu. Voy. §. 513, *Rem.* 3. Homère redouble une fois le λ, *Il.* α΄, 353, τιμήν πέρ μοι ὄφελλεν Ὀλύμπιος ἐγγυαλίξαι, *il aurait dû m'accorder.*

ὀφλεῖν (et non ὄφλειν, ὄφλων (1)), *être débiteur,* par ex. *d'argent*, ou *coupable d'une faute*, s'emploie comme un aor. 2 syncopé du présent ὀφλισκάνω.

Π.

§. 246. Πάομαι (*j'acquiers*), ne se présente qu'à l'aor. 1, ἐπασάμην; parf. πέπαμαι, tous deux avec α long. Eurip. *Ion.* 687, a πέπαται à la trois. pers., partic. πεπαμένος. Il est le plus souvent poétique, et rentre dans la signification de κτάομαι (2). Il faut en distinguer

πάσασθαι, avec α bref, *manger;* parf. πέπασμαι, seulement chez les Ioniens et les poètes. Hérodote emploie comme présent πατέομαι (3).

πάσχω (*je souffre, j'endure*), résulte de ΠΗΘΩ. De là l'aor. 2 ἔπαθον; parf. moy. (πέπηθα); partic. πεπαθυίη, *Od.* ρ΄, 555 (4).

---

911 (918), εἴθ' ὄφελε, Ζεῦ, κἀμὲ μετ' ἀνδρῶν, et dans Eurip. *Med.* 1424, οὓς μή ποτ' ἐγὼ φύσας ὄφελον Πρὸς σοῦ κ. τ. λ. Homère redouble aussi le λ, *Il.* ζ΄, 350 : ἀνδρὸς ἔπειτ' ὤφελλον ἀμείνονος εἶναι ἄκοιτις, *j'aurais dû être.* Cependant ὤφελλον et ὄφελλον paraissent différer, et le premier s'employer quand le vœu se porte sur un objet durable, le dernier, quand le vœu a un objet passager. Par suite, je considère ὤφελον comme un véritable aoriste, et non, avec Buttmann, comme un aoriste simplement apparent. Au sujet d'un objet durable, Hésiode emploie ὤφειλον, Ἔργ. 172 : μή ποτ' ἔπειτ' ὤφειλον ἐγὼ πέμπτοισι μετεῖναι Ἀνδράσιν : de sorte que ὀφείλω et ὀφέλλω paraissent avoir été deux formes pour une seule idée. Dans Soph. *Œd. Col.* 540, ἐδεξάμην δῶρον, ὃ μήποτ' ἐγὼ ταλακάρδιος ἐπωφέλησα πόλεος ἐξελέσθαι, l'explication d'Hermann est très ingénieuse; mais je ne puis me figurer qu'un Athénien ait compris là autre chose que ὃ μήποτ' ἐγὼ ὤφελον ἐξελ.

(1) Elmsl. *ad* Eur. *Heracl.* 985.

(2) Hemsterh. *ad* Polluc. 10, 20, *not.* 3. Valcken. *ad* Theocr. *Adon.* p. 383, *ad* Herod. p. 95, 46. Le *Schol. Ven. ad Il.* δ΄, 433, avertit déjà qu'il faut écrire au parfait πέπαμαι, et non πέπαμμαι. Voy. *Edinb. rev.* vol. XVI, p. 381.

(3) Ernesti *ad* Callim. *h. in Cer.* 69, 128. Brunck. *ad* Apoll. Rh. 1, 1072.

(4) Au lieu de l'aor. 1 πήσας, dans Eschyle, *Agam.* 1637, Porson et d'autres, d'après lui, lisaient πταίσας. Dans l'*Etym. M.* p. 624, 50, on

Une autre forme de πήθω était ΠΕΝΘΩ (1), à quoi se rattache πένθος. De là le fut. πείσομαι, §. 176; parf. 2, πέπονθα.

De πάσχω est venu le parfait πέποσχε, d'Epicharme *ap. Etym. M.* p. 662, 11, et Stésichore *ap.* Phot. *Lex.* Sur πέποσθε, *Il.* γ', 99; *Od.* κ', 465; ψ', 53, au lieu de πεπόνθατε, voy. §. 198, 3, 2.° (p. 382) (2).

πείθω est à mentionner, à cause des formes (ἔπιθον) πίθοι, ἐπίθοντο, πιθοίμην, chez Homère et les poètes attiques; elles conduisent à une réduplication chez le même Homère, qui a πεπιθεῖν, πεπιθέσθαι; πεπιθών, Pind. *Isthm.* 4, 122; fut. πεπιθήσω: de plus, à cause du partic. aor. 1, πιθήσας, *obéissant*, mot que je n'hésite pas à comprendre ainsi dans l'*Il.* ζ', 183.

πελάω, πελάζω. Voy. πίλνημι.

πέλω, πέλομαι, doriq. et poét. pour εἰμί, est souvent syncopé à l'imparf., seconde pers., en ἔπλεο, ἔπλευ; troisième pers., ἔπλε, *Il.* μ', 11; ἔπλετο, §. 193, 8, p. 365. Ces formes ont ordinairement la signification du présent. Il faut y rattacher aussi les formes ἐπιπλόμενος, περιπλόμενος, usitées chez Homère et les lyriques; leur signification, *avançant, entourant*, paraît reposer sur les prépositions ἐπί et περί.

πεπορεῖν, aoriste avec la réduplication, au lieu de πορεῖν, Pind. *Pyth.* 2, 105.

πέπρωται (*il est marqué par le destin*), surtout au participe, ἡ πεπρωμένη, *le destin*, paraît être formé d'après l'analogie de la préposition πρό.

πέσσω, πέττω (*je cuis*), fait au fut. πέψω; aor. ἔπεψα; parf. pass. πέπεμμαι; partic. πεπεμμένος; aor. pass. ἐπέφθην. De là chez les auteurs plus récents le prés. πέπτω, qui se rattache à πέσσω, comme ἐνίπτω à ἐνίσσω, ὄπτομαι à ὄσσομαι (3).

ΠΕΤΩ, ancienne forme, dont est résulté postérieurement

---

a introduit sans aucune autorité, πήσασκε, et l'*Etym. Gud.* p. 429, 4, porte ποιήσασκε. Au lieu de εὖ παθήσοντες, Plat. *Rep.* 1, p. 347, C, Bekker a mis εὐπαθήσοντες, qu'on avait déjà proposé.

(1) πένθω était une autre forme de πήθω, mais un verbe entièrement différent et d'une autre signification. BLOMFIELD.

(2) Sur les autres dérivations, voy. Fisch. III, *a.* p. 151; Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 292.

(3) Buttm. *Lexil.* p. 284.

πίπτω (πιπέτω), πίτνω, πιτνῶ, dans la langue poétique des Attiques. De là l'aor. dor. ἔπετον, ex. : κάπετον, Pind. *Ol.* 8, 50, pour κατέπεσον, κάππεσον, §. 38; ἔμπετες pour ἐνέπεσες, *id. Pyth.* 8. 117; πετόντεσσι, *id. Pyth.* 5, 65; πετοῖσαι, *Ol.* 7, 126. Dans les autres dialectes il fait ἔπεσον (ἔπεσα (1), §. 193, 7); fut. πεσοῦμαι, ex. Plat. *Rep.* 10, p. 616, A; Thuc. 5, 9; ion. πεσέομαι, comme venant de ΠΕΣΩ, §. 183, *Rem.* 3. De ΠΕΤΩ, fut. πετήσω, vient aussi la forme homérique πεπτηώς, *Od.* ξ, 354, 474; χ, 362; ou πεπτεώς, *Il.* φ, 503; *Od.* χ, 384; ou πεπτώς, πεπτῶτος, Soph. *Aj.* 840, pour πεπτηκώς, de πέπτηκα. Mais au lieu de πέπτηκα, on dit πέπτωκα, §. 187, 7.

Des formes πιτνῶ et πίτνω, la première ne se rencontre qu'au présent, la dernière qu'à l'aoriste, ce qui fait reconnaître à ces deux formes le même rapport qu'à δουπέω et ἔδουπον, à κτυπέω et ἔκτυπον, στερέω et ἐστέρην, στερείς, dans lesquels l'aoriste servait à former le présent (2).

---

(1) Buttmann, *l. c.* p. 217, défend la forme ἔπεσα, comme aor. 1 régulier. Cet aoriste peut sans doute se dériver régulièrement du futur πεσοῦμαι, comme ἔπλευσα de πλευσοῦμαι; mais quoiqu'il *ait pu*, à cause de cela, exister dans la langue attique usuelle, il s'en faut beaucoup qu'on ait la preuve que cet aor. *ait été réellement* en usage; car dans les deux seuls passages où cette forme se présente encore, Eur. *Alc.* 471, ἐπάνω πέσειε, et *Troad.* 294, προσέπεσα, pour chacun quatre bons MSS. portent ἐπάνωθεν πέσοι et προσέπεσον. Ainsi, ces passages ne pourraient du moins servir à prouver l'usage réel de ces formes. Mais, comme dans l'*Alceste*, avec la leçon ἐπάνω πέσειε, γόνυ, le vers strophique répond à l'antistrophique syllabe pour syllabe, et que, avec l'autre leçon, au contraire, ἐπάνωθε πέσοι, γύναι, les deux vers se correspondent en effet, mais d'une manière beaucoup moins ou presque point connue des grammairiens ou des copistes, *str.* — ◡ ◡ | — ◡ ◡ — ◡, *antistr.* — ◡ ◡ | — ◡ | — ◡ ◡ —, il est par conséquent bien plus vraisemblable que la leçon produisant une correspondance des deux vers, évidente même pour les ignorants, est sortie de la plume des copistes, plutôt que celle qui produit une concordance moins sensible. On sait aussi quelle est la propension des copistes à changer les vers dochmiaques en iambiques. Les copistes auraient-ils bien changé l'*iambic. monom. hypercat.* προσέπεσα κλήρῳ, d'Eurip. *Troad.* 293, en dochmiaque, ou réciproquement le dochmiaque προσέπεσον κλήρῳ en les iambes ci-dessus? Ainsi, il ne fallait pas qualifier de *précipitée* [*übereilte Kritik*, expression de Buttm. II, p. 217, *extr.* GL.], une critique qui admet πέσοι, ἔπεσον, d'après des motifs graves, mais à la vérité non complètement développés.

(2) Voy. ma note *ad* Eurip. *Suppl.* 693. *Cf.* Reisig. *Comm. exeg. ad Soph. OEd. C.* 1745.

πέτομαι (*je vole*), dérivé de πέτω, chez Homère et dans la langue attique (1). L'aor. ἐπετόμην se syncope, ἐπτόμην, Soph. *Aj.* 693; ἐκ-έπτου, Aristoph. *Av.* 118; ἐκ-έπτετο, Arist. *Av.* 48; opt. ἀνά-πτοιτο, Plat. *Phædon.* p. 109, E; subj. ἀναπτῆσθε, Hérod. 4, 132; ἀνα-πτῶνται, Arist. *Lys.* 774; infin. πτέσθαι, Soph. *OEd. T.* 17; ἐπι-πτέσθαι, *Il.* δ', 126; partic. ἐκπτόμενος, Aristoph. *Av.* 789. Par suite de ces formes syncopées, on formait 1.°, une nouvelle forme de présent ἼΠΤΗΜΙ, moy. ἵπταμαι, mais que les Attiques purs n'employaient pas au présent (2). Lucien a, *Dial. Deor.* 20, 5, p. 61, καθιπτάμενοι; *ib.* p. 62, συμπαριπτάμην, quoiqu'il blâme ἵπτασθαι et ἵπτατο, comme non-attiques, dans son *Lexiph.* t. V, p. 203; *Solœc.* t. IX, p. 226. 2.° Au futur, πτήσομαι, ex.: ἀναπτήσῃ, Plat. *Leg.* 10, p. 905, A; et πετήσομαι, comme venant de πετάομαι, Aristoph. *Pac.* 77, 1126. 3.° L'aor. syncopé prenait aussi une forme en —μι, ἔπτην; ἐξέπτη, Hésiod. Ἔργ. 98, att. ἀπέπτα, Xén. *Anab.* 1, 5, 3; trois. pers. plur. προσέπταν, Aristoph. *Ach.* 865; impérat. ἀναπτήτω, in Bekk. *Anecd.* p. 392, 12; opt. πταίη, Meleag. *Ep.* 90; subj. πτῶ, ex.: καταπτῇ, Lucian. *Prom.* p. 149. De là l'aor. moy. ἐπτάμην, comme ἔστην, ἐστάμην; ἐξέπτατο, Eur. *El.* 949; προσέπτατο, Soph. *Aj.* 282; inf. πτάσθαι, ex.: διαπτάσθαι, Eur. *Med.* 1; part. πτάμενος, ex.: διαπταμένη, Plat. *Phædon.* p. 70, A (3).

Il y avait aussi une forme πέταμαι, mais à peine usitée chez les Attiques. Chez Homère et les poètes attiques, ex. Eschyle, *Sept. c. Theb.* 84; *Agam.* 587; Eur. *Or.* 7, 675, on trouve ποτάομαι, *Il.* β', 463; περιποτᾶται, Soph. *OEd. Tyr.* 482, dans un chœur (4) (de là πεπότηται, *Od.*

---

(1) Mœris, p. 311, *ubi v.* Piers. Thom. M. p. 473. Græv. *ad* Luc. *Solœc.* t. IX, p. 485.

(2) Thom. M. p. 473. Græv. *l. c.* Porson. *ad* Eurip. *Med. init.* Lobeck. *ad* Phryn. p. 323 *sq.*

(3) Thom. M. p. 506. Mœris, p. 206. Fisch. III, *a.* p. 111, 152. Lobeck. *ad* Soph. *Aj.* 280. Brunck. *ad* Soph. *Aj.* 282, regarde ἐπτάμην comme non-attique. *Cf. ad Aj.* 693. Elmsley, au contraire, *ad* Soph. *OEd. T.* 17, veut bannir πτέσθαι de chez les Attiques. Porson, *loc. cit.*, juge avec la plus grande circonspection. Hermann *ad* Soph. *OEd. T.* 17, regarde πτέσθαι comme le présent.

(4) Je ne sais comment expliquer la forme καταπεπτωμένας, que Gaisford *ad* Herod. 3, 111, a admise d'après Schweighæuser, sur l'auto-

χ́, 221; πεποτήαται, *Il.* β́, 90; πεποτημένος, Apoll. Rh. 2, 1043; πεπόταται, Eur. *Hipp.* 569: *cf.* Arist. *Av.* 1445); avec la flexion ion. ποτέομαι, *Od.* ώ, 7, et dans Apoll. Rh. 2, 227; et πωτάομαι, *Il.* μ́, 287. D'ailleurs, πετάομαι ne se rencontre guère que chez les écrivains plus récents, comme Aristot. *Metaph.* 3; de là ἐπετάσθην, Anacr. 40, 6; Aristot. *H. An.* 9, 40. Cette dernière forme de présent paraît se permuter avec les suivantes, πετάννυμι, πετάω.

πετάννυμι (*j'étends*), de πετάω, paraît avoir de l'affinité avec πέτομαι, si bien qu'on s'en servait proprement pour exprimer le déploiement des ailes dans l'action du vol, et que c'est d'après cela que le mot a pris la signification générique d'*étendre*. Fut. πετάσω, attiq. πετῶ; aor. 1, ἐπέτασα; parf. pass. πεπέτασμαι, Hérod. 1, 62, au lieu de quoi on ne rencontre ordinairement que πέπταμαι; aor. pass. ἐπετάσθην, *Il.* φ́, 538; *Od.* φ́, 50; Eur. *Cycl.* 495.

Autre forme, πιτνάω et πίτνημι; imparf. πίτνα, *Il.* φ́, 7, comme ἵστα de ἱστάω. πιτνάς, *Od.* λ́, 391; πίτναντο, *Il.* χ́, 402. On trouve une forme πίτνω chez Hésiod. *Sc. H.* 291, dans la leçon καὶ ἔπιτνον ἀλωῇ, garantie par les MSS. et les grammairiens. Voy. la note de Heinrich, p. 197.

πέφνε, πέφνον, ἔπεφνον, aoriste syncopé, avec réduplication, de φένω, *je tue*, mais dont le participe s'accentue comme un présent, πέφνων. Subj. πέφνῃς, *Od.* χ́, 346; πέφνῃ, *Il.* ύ, 172; infin. πεφνέμεν, *Il.* ζ́, 180. *Cf.* φάω.

πέφραδον, ἐπέφραδον, aor. 2 syncopé, avec réduplication, de φράζω, πεφραδέτην, Hésiod. *Th.* 475; opt. πεφράδοι, *Il.* ξ́, 334 (infin. πεφραδέμεν, *Od.* ή, 49; πεφραδέειν, *Od.* τ́, 477.

πεφυζότες, parfait défectif dans Homère, *Il.* φ́, 6, 528, 532; χ́, 1, formé d'après φῦζα, *la fuite*, et signifiant *mis en fuite*, *fuyards*. On rencontre un aor. φῦξαι dans Hésychius; de là φύξις, *la fuite*. Il y a encore φυζηθέντες, dans Nicandre, *Ther.* 825, comme venant de φυζάω, et φυζάναι, dans Hésychius, venant de φύζημι. Il est vraisemblable aussi que πεφυγμένος est dérivé de φύζω (actif: voy. *Animadv. in h.* Hom. p. 321), et non pas de φεύγω.

§. 247. πήγνυμι, —νύω (*je rends dur et solide*), de ΠΗΓΩ;

---

rité du MST. de Florence, ancien à la vérité, mais qui n'est rien moins qu'infaillible.

fut. πήξω; aor. 1, ἔπηξα; parf. pass. πέπηγμαι, Arrian. *Exped. Al.* p. 363; aor. 1 pass. ἐπήχθην; aor. 2 pass. ἐπάγην; parf. 2, πέπηγα, intransitif (1).

πίλνημι, πιλνάω, passif πίλναμαι, *j'approche*, de πελάω (Hom. *h. in Bacch.* 44: πελάαν, infin.), πελάζω; fut. πελάσω et πελῶ, §. 181, *Rem.* 2, 1.°; aor. ἐπέλασα; parf. pass. avec syncope, πέπλημαι, *Od.* μ', 108. L'aoriste syncopé se conjugue sur une forme en —μι; ἔπληντο, *Il.* δ', 449; θ', 63; πλῆντο, *Il.* ξ', 468, 438, etc. (2). A l'aor. 1 pass. les poètes attiques ont la forme syncopée (ἐπλάσθην, douteux, et) ἐπλάθην, avec α long, de πέπλᾱμαι pour πεπέλασμαι (3), et de là un nouveau présent πλάθειν (4).

πίμπλημι (*je remplis*), de ΠΛΑΩ, πλήθω (dont la dernière forme au présent ne signifie que *être plein*), se conjugue au présent sur ἵστημι. πιμπλᾶσι, *Il.* φ', 23; Hérod. 2, 40; infin. πιμπλάναι. ἐπιμπλέατο, Hérod. 3, 88, pour ἐπίμπλαντο. Pour le temps passé, la forme en —μι, —μαι, ἔπλητο, ἔπληντο, ou πλῆτο, πλῆντο, chez Homère et Hésiode, ainsi que dans Aristoph. *Vesp.* 911, s'emploie comme imparfait et non comme aoriste, mais cependant aussi comme aoriste dans le sens du plus-que-parf., ex. *Il.* σ', 50; Hésiod. *Sc. Herc.* 146, τοῦ καὶ ὀδόντων μὲν πλῆτο στόμα; Aristoph. *Vesp.* 1304, ὡς ἐνεπλῆτο πολλῶν κἀγαθῶν, ἐνήλατο, *était plein*, et non *se remplissait*. Il est comme imparfait, *Il.* ξ', 499, ἀλκῆς καὶ σθένεος πλῆτο; de même que *Il.* ά, 104; μένεος φρένες πίμπλαντο, Hésiod. *Theogon.* 688, et dans la plupart des passages. De là l'impératif πλῆσο : Aristoph. *Vesp.* 603, ἔμπλησο λέγων; optatif, πλήμην, ex. Arist. *Lys.* 235, ὕδατος ἐμπλῆθ' ἡ κύλιξ; *Acharn.* 236, οὐκ ἂν ἐμπλήμην (ainsi que l'écrit Brunck, d'après Dawes, *Misc. crit.* p. 329, *sq.*; d'autres écrivent πλείμην, πλεῖο, comme βλείμην, βλεῖο, que Brunck cependant, *loc. cit.*, écrit βλῆο; et cela viendrait de ΠΛΕΩ (d'où πλέος), auquel se rattache πλήθω, comme νήθω à νέω); partic. ἐμπλήμενος, Aristoph. *Equ.* 931; *Vesp.* 422.

Les autres temps viennent de ΠΛΑΩ, ΠΛΕΩ ou πλήθω;

---

(1) Fisch. III, *a.* p. 153.
(2) Ruhnk. *Ep. crit.* p. 91.
(3) Brunck. et Pors. *ad* Eurip. *Hec.* 884. Brunck. *ad Androm.* 24.
(4) Brunck. *ad* Eur. *Hec.* 884. Blomf. *ad* Æsch. *Prom.* 327.

fut. πλήσω; aor. 1, ἔπλησα, ex. Eur. *Or.* 368, 1369. (J'avoue que je ne puis découvrir pourquoi Buttm. II, p. 215, *note*, croit devoir prendre ἐμπλῆσαι d'Hérodote, 8, 96, dans un sens neutre. On supplée sans nul effort un sujet par ce qui précède immédiatement, τὰ ναυήγια τὰ ἐπὶ τὴν ἠϊόνα φερόμενα, ou τὸν ἄνεμον τὸν τὰ ναυήγια φέροντα.) Parf. πέπληκα, Plat. *Gorg.* p. 519, A; parf. pass. πέπλησμαι; aor. 1 pass. ἐπλήσθην. Au plus-que-parf., Apollon. de Rhodes, 3, 271, a ἐπεπλήθει, comme parf.; infin. πεπληθέναι, Pherecrat. *in* Bekk. *Anecd.* p. 330, 23.

Remarque 1. Lorsqu'en composition, un μ précède immédiatement πίμπλημι, alors le μ se retranche devant πλ, ex.: ἐμπίπλημι, mais ἐνεπίμπλασαν (1).

Remarque 2. On trouve encore d'autres formes, comme πιπλέω, Hérod. 7, 39; πιμπλεῦσαι, Hésiod. *Th.* 880, de πιμπλέω, et ἐπίμπλων de πιμπλάω, dans un fragment lyrique rapporté par Plutarque, t. II, p. 409, B (t. IX, p. 296, Hutt.); πίπλω, Hésiod. *Sc. Herc.* 291, le dernier douteux. Voy. la note de Heinrich, p. 196.

πίμπρημι (*je brûle*), transitif (chez les auteurs récents aussi πιμπράω, sur ἵστημι; trois. pers. plur. πιμπρᾶσι; infin. πιμπράναι (πρήθω, *Il.* ι, 589). De là le fut. πρήσω; aor. 1, ἔπρησα (Hésiode, *Theogon.* 856, a ἔπρεσε); parf. 1, πέπρηκα, Alciphr. 1. 32; parf. pass. πέπρησμαι, Arist. *Lysistr.* 322; aor. pass. ἐπρήσθην.

Remarque. En composition, de même que dans πίμπλημι, on retranche après μ le second μ, ἐμπίπρημι, mais ἐνεπίμπρασαν (2).

§. 248. πίνω (*je bois*), allongé de ΠΙΩ. De ce primitif, il y a encore en usage 1.° le prés. pass. πίομαι, avec ι long, dans Pind. *Ol.* 6, 147, mais ordinairement dans la signification du futur, *je boirai*, au lieu de quoi les auteurs plus récents emploient la forme improuvée πιοῦμαι, qu'on trouve cependant encore dans Xénoph. *Symp.* 4, 7 (§. 183) (3), 2.° l'aor. 2 act. ἔπιον. Au lieu de l'impérat. πίε (*Od.* ι, 347; Eurip. *Cycl.* 563; Menandr. *ap.* Athen. 10, p. 446, E; Lucien, *D. M.* 13, 6), les Attiques emploient plus ordinairement une forme en —μι, πῖθι (4). Eustath. *ad Il.* χ, p. 1253, 57, cite d'après Antiphane, un futur πίσομαι; et

(1) Blomfield. *Gloss.* Æsch. *Pers.* 815. Lobeck. *ad* Phryn. p. 95 *sq.*
(2) Voy. note 1. D'autre part, Brunck. *ad* Arist. *Lys.* 311.
(3) Fisch. III, *a.* p. 156. Lobeck. *ad* Phryn. p. 30 *sq.*
(4) Mœris, p. 322. Thom. M. p. 265. Athen. 10. p. 446, A.

le verbal πιστός, *potable*, fait supposer un ancien parf. pass. πέπισμαι.

Les autres temps usités sont formés de ΠΟΩ; parf. πέπωκα; parf. pass. πέπομαι; infin. πεπόσθαι, Théogn. 469, Br.; aor. pass. ἐπόθην. Autre dérivation de πίω :

πιπίσκω (*je donne à boire, j'abreuve*); fut. πίσω, Pind. *Isthm.* 6, 108; πίσαιο, Nicandr. *Ther.* 573.

πιπράσκω (*je vends*), dérivé de περάω, propr. *transporter, porter quelque chose en un lieu pour la vente.* De là le fut. περάσω chez les épiques, avec α bref; attiq. περῶ (dans la signification de *traverser*, περάσω prend α long, ion. περήσω, §. 180, II); aor. 1, ἐπέρασα, encore chez les épiques. Dans les autres temps, l'ε disparaît par syncope : parf. act. πέπρακα; parf. pass. πέπραμαι; infin. πεπρᾶσθαι, ion. πεπρῆσθαι; partic. πεπερημένος, avec la variante πεπρημένος, *Il.* φ, 58; aor. pass. ἐπράθην, ion. ἐπρήθην. Les Attiques emploient comme futur passif la forme πεπράσομαι, et non πραθήσομαι (1).

πίπτω. Voy. πέτω.

πλάζω. Voy. §. 177, 3.°

πλέω, fut. πλεύσομαι, Thuc. 2, 89; 7, 60; et πλευσοῦμαι (§. 183, *Rem.* 3), *id.* 8, 1; aor. ἔπλευσα; parf. πέπλευκα, Eur. *Iph. T.* 1047, *et pass.* (πεπλωκότα, Eurip. *Hel.* 540 (2). On trouve aussi dans Aristophane, *Thesm.* 878, πεπλώκαμεν). Chez les Ioniens, comme Hérodote, outre πλέειν, ἔπλευσα, Hérod. 2, 42; 4, 147, il y a πλώειν, ἔπλωσα, πέπλωκα (mais le futur ne fait que πλεύσομαι, Hérod. 4, 147, 149). De là chez les épiques un aor. ἔπλων, ex. : ἐπέπλων, Hésiod. Ἔργ. 648; ἐπέπλωμεν, ἐξέπλ. Apoll. Rh. 2, 152, 645, d'où ἐπιπλώς se rencontre comme partic., *Il.* ζ', 291, à l'instar de καταβρώς.

πλήσσω, πλήττω (ἐκπλήγνυσθαι, de πλήγνυμι, Thuc. 4, 125), *je frappe;* aor. 2 pass. ἐπλήγην, dans les composés, *s'effrayer,* ἐξεπλάγην, κατεπλάγην, §. 193, 1.°; parf. πέπληγα, avec sens actif, ex. Arist. *Av.* 1350. Homère a un aoriste πέπληγον,

---

(1) Mœris, p. 294.

(2) J'avais proposé de lire ici πεπλευκότα; mais Buttm. II, p. 220, défend πεπλωκότα dans Eurip., parce qu'il suppose que, dans le passage des *Thesmoph.* cité plus haut, ce poète a été raillé par Aristophane pour avoir transporté ce parfait sur le théâtre où régnait l'atticisme. Je retire donc ma conjecture, surtout parce qu'aucun MST. ne donne πεπλευκότα.

Od, θ′, 264; *Il*. ψ′, 363, comme πεπλήγετο, *Il*. μ′, 162; πεπλήγοντο, *Il*. σ′, 31, 51; imparfait; infin. πεπληγέμεν, *Il*. π′, 728; ψ′, 660. Buttm. p. 220, remarque d'après Valck. *ad Act. Apost*. 12, 7, que les Attiques emploient πατάσσω au lieu du présent πλήσσω. (Je ne puis trouver le passage dans mon exemplaire, Tib. Hemsterh. *et* L. C. Valcken. *Orationes*. Lugd. Bat. 1786.)

πνέω (*je souffle*); fut. πνεύσομαι, Eur. *Andr*. 556 (et non πνεύσω. Par suite, il vaut mieux lire dans Eurip. *Herc. f*. 887, ἐκπνεύσεται, que ἐκπνεύσετε), et πνευσοῦμαι, Arist. *Ran*. 1221; aor. ἔπνευσα; parf. πέπνευκα, Eurip. *Phœn*. 1186. Le parfait pass. épique πέπνυμαι, §. 189, 3, a la signification de *avoir de l'intelligence, être avisé*. Mais Homère a aussi d'une forme de présent πνύω, l'impérat. ἄμπνυε, *reviens à toi, remets-toi*, *Il*. χ′, 222; aor. 1 pass. ἀμπνύνθη, *Il*. ε′, 697; ξ′, 436, et aor. 2 moyen, mais dans une signif. passive, ἄμπνυτο (syncopé pour ἀνεπνύετο), *Il*. λ′, 359, *et pass*.

πρίασθαι (*acheter*), ne se présente pas à l'indic. prés., mais seulement à l'impérat., à l'opt., au subj., à l'infin., au partic. du présent et à l'imparfait: πρίασο ou πρίω, πριαίμην, πρίωμαι, πρίασθαι, πριάμενος, ἐπριάμην, toutefois à l'incatif comme aoriste, et il est préféré dans ces temps aux formes ἐωνούμην, ἐωνησάμην, par les anciens Attiques (1).

πτήσσω (*je me baisse de peur*), dérivé de πτέω; d'où le parf. πέπτηκα; partic. πεπτηώς, *consterné*; πεπτηυῖα, *baissée*, Apoll. Rh. 2, 535. Il y a à l'aor. 2 une forme en —μι, καταπτήτην dans Homère, *Il*. θ′, 136. Du reste, il est régulier: πτήξω, ἔπτηξα, ἔπτηχα.

πυνθάνομαι (*je m'informe, j'apprends, je sais*), dérivé de πεύθομαι, *Od*. γ′, 87; Esch. *Ag*. 626, 997; Eur. *Iph. T*. 1147; fut. πεύσομαι; parf. πέπυσμαι (seconde pers. πέπυσαι, Plat. *Gorg*. p. 462, C; seconde pers. plur. πέπυσθε, Eur. *Rhes*. 600); aor. 2, ἐπυθόμην.

P.

§. 249. Ῥαίνω (*j'arrose*), d'après une autre forme ῥάζω, d'où ῥάσσατε, *Od*. υ′, 150, et ἐρράδαται, §. 204, 6.

ῥέζω, ἔρδω et ΕΡΓΩ, formes différentes pour un seul et

(1) Lobeck. *ad* Phryn. p. 138.

même mot. Selon les grammairiens, ῥέζω est le primitif. Ce mot, prononcé doriquement, fait ῥέδω (Hésych. ῥέδει, πράττει, θύει) ou ῥέδδω, et avec la transposition du ρ et de l'ε, ἔρδω ou ἕρδω. ῥέζω, et ἔρδω ou ἕρδω, se rencontrent tous deux au prés. et à l'imparfait; fut. ῥέξω, et par métathèse, ἕρξω, *Od.* έ, 360; Soph. *Phil.* 1406; ξυνέρξων, Soph. *Trach.* 83; aor. 1, ἔρεξα; impér. ῥέξον; et ἔρξα, ἐρξάτην, Esch. *Sept. c. Th.* 925; infin. ῥέξαι et ἔρξαι, *Od.* ψ΄, 312; ξ, 411; ἔρξον, *Il.* δ΄, 37, etc.; Soph. *Trach.* 1201; ἔρξαιμι (ἔρξειεν, Soph. *Trach.* 935), ἔρξω, ἔρξαι, ἔρξας, Eschyl. *Pers.* 234, 783; *Agamemn.* 1575; Soph. *Phil.* 117. De ῥέζω vient le part. aor. pass. ῥεχθείς, *Il.* ί, 250; ρ΄, 32. Le futur ἔρξω a été l'occasion d'un nouveau thème ἔργω. De là le parf. pass. ἔργμαι, εἶργμαι, ἔεργμαι, conservé encore dans γέφυραι ἐεργμέναι, *Il.* έ, 89; ce qui ailleurs se dit πεπυγμένος, ποιητός (1). Du moins, le nom ἔργμα suppose un parfait ἔργμαι. Encore de là le parf. 2 act. ἔοργα (2). *Cf.* ἔργω.

ῥέω (*je coule*); fut. ῥεύσομαι, §. 179, 3.°; aor. 1, ἔῤῥευσα, tous deux peu ou point usités chez les Attiques. ῥεύσομαι est dans Eurip. *Thes. fr.* 1, 3; ῥεύσειεν, *Dan.* 32; ῥεύσαντα, Plat. *Rep.* 8, p. 544, E, est, d'après les MSS., corrigé en ῥέψαντα. De même que de ἀκούσω vient ἀκ-ήκοα, par le rejet du σ et le changement de la syllabe pénultième en brève, de même on paraît, par une semblable analogie, avoir formé de ῥεύσω un aor. 2 pass. ἐῤῥύην, Thuc. 2, 5; 3, 116; Plat. *Rep.* 5, p. 452, D; 6, p. 495, B; Isocr. *Enc. Hel.* p. 217, D; fut. ῥυήσομαι. Cet aor. et ce futur sont plus usités que les premiers. Par dérivation de cet aoriste, le parfait fera ἐῤῥύηκα, Plat. *Rep.* 3, p. 485, D; Isocr. *de Pace*, p. 159, D; Hérodote a aussi ῥεεύμενος, 7, 140, comme venant de ῥεέω.

ῬΕΩ, *je dis.* Voy. εἰπεῖν.

ῥήγνυμι, ῥηγνύω (*je brise, je romps*), transitif, de ῬΗΓΩ, ῥήσσω; fut. ῥήξω; aor. 1, ἔῤῥηξα, ἐῤῥηξάμην; aor. 2 pass. ἐῤῥάγην; fut. ῥαγήσομαι, parf. 2, ἔῤῥωγα (§. 194, *Rem.* 3), intransitif. Formes rapprochées, ῥάσσω et ῥώσσω.

---

(1) Voy. mes *Animadv. ad h.* Homer. p. 129.

(2) Eustath. *ad Il.* ξ΄, p. 984, 1. Hemsterh. *in* Lennep. *Etymol.* p. 846. Selon Hermann, *De emend. rat. græc. gr.* p. 293, il y a deux primitifs, ἔρδω et ἔργω. Du premier viendrait ἔρδσω, et, par métathèse, ῥέζω; du second, ἔοργα, ἔρξω, ἔρξα, et, par métathèse, ῥέξω, ἔρεξα.

ῥιγέω (*je frissonne*). De l'ancien ῥίγω vient un parf. 2, ἔῤῥιγα, usité dans Homère, *Il.* ρ', 175; η', 114; γ', 353; *Od.* ψ', 216. De la forme ῥιγοῦν ou ῥιγῶν (§. 198, 7), *se geler*, vient l'aor. ἐῤῥίγωσα, Arist. *Plut.* 847.

ῥύομαι, proprement le même que ἐρύω, ἐρύομαι, mais surtout signifiant *sauver, protéger*, a une forme syncopée ἔρῦτο, *Il.* ε', 23, *et passim*, pour ἐῤῥύετο; ῥύατ' pour ἐρύατο, ἔρυντο, *Il.* σ', 515; infin. ῥῦσθαι. L'υ est le plus souvent long dans Homère, mais bref aussi, comme *Il.* ο', 29: chez les Attiques il n'est que long (1).

ῥώννυμι (*je corrobore*), de ῥόω ou ῥώω, ῥώομαι (dans Homère, *s'efforcer, être empressé*, ex. *Il.* λ', 50; σ', 411, 417; comme Thucyd. 2, 8, ἔῤῥωτο πᾶς ξυνεπιλαβεῖν); fut. ῥώσω; aor. 1 act. ἔῤῥωσα; parf. pass. ἔῤῥωμαι; impérat. ἔῤῥωσο, *vale*, *reste en bonne santé, porte-toi bien*; infin. ἐῤῥῶσθαι; aor. pass. ἐῤῥώσθην.

Σ.

§. 250. Σάω et σαόω, anciens verbes, dont le premier fournit σάουσι (2), Tyrt. 2, 13; *Epigr. ap.* Diogen. Laert. 3, 45, et le second a donné σαοῖ, Callim. *in Del.* 22; impérat. σάου, *Anal.* t. II, p. 41, IV. *Cf.* Hesych. *voc.* σαοῖ; Suid. *voc.* σάου. De là ἐσάωσα, ἐσαώθην, dans Homère. De σαόω vint par contraction σώω, d'où σώεσκον, *Il.* θ', 363; σώοντες, *Od.* ι', 430; σώετε, Apoll. Rh. 4, 197; σώεσθαι, 2, 610, 1010; 3, 307. Forme allongée, σώζω. La forme σώζω sert de base au parf. pass. σέσωσμαι, σώω à l'aor. ἐσώθην. σαόω avait un imparf. ou aoriste sur la forme en —μι; trois. pers. indicat. σάω, *Il.* π', 363; φ', 238; impérat. prés. ou aoriste σάω, *Od.* ρ', 595. Il y avait une autre forme σόω, σόεις (dans Hesych.); σόης, *Il.* ι', 424, 681, de même que Olympiodore (*Vit. Plat.*) lit σόοι dans l'épigramme citée par Diog. de Laërte.

σβέννυμι (*j'éteins*), de ΣΒΕΩ; fut. σβέσω; aor. 1, ἔσβεσα; parf. pass. ἔσβεσμαι; aor. pass. ἐσβέσθην. L'aor 2 prenait une forme

---

(1) Buttm. *Lexil.* p. 62, *sqq.*

(2) Au lieu de σάουσι, Buttm. p. 232, écrit σαοῦσι, de même que Bekker, dans Théognis, 868, σαοῖ pour σάοι. Alors σάω disparaît.

en —μι, ἐσϐην; infin. σϐῆναι, avec sens intransitif, comme στῆναι (1), et de là aussi le parf. ἔσϐηκα.

σεύω (*j'agite, je secoue, je pousse*), de σέω, d'où encore σείω. σεῦται pour σεύεται, Soph. *Tr.* 645. L'augment est, comme dans les verbes commençant par ρ, ἐσσ., au lieu de σεσ. §. 163, 2. Au lieu de certe forme, il y avait aussi les suivantes: σόω, σώω (2), σύω; aor. ἔσευα, ἐσευάμην, §. 185, *Rem.*, et sans augment, σεῦα; parf. pass. ἔσσυμαι, *Il.* ν', 79; *Od.* κ', 484; plus-que-parf. ἐσσύμην, ἔσσυο, *Il.* π', 585; ἔσσυτο, σύτο. Les formes du plus-que-parf. s'emploient plus fréquemment comme aoriste, même dans les passages lyriques des tragiques. Aor. 1 pass. ἐσύθην, ἐσσύθην, même chez les tragiques dans le trimètre, Soph. *Aj.* 294; συθείς, Eur. *Alc.* 558. Il se formait aussi de là un aor. 2, ἐσύην, ἐσσύην, et avec la prononciation usitée en Laconie (§. 26), ἔσσουαν, de là Μίνδαρος ἀπέσσουα, Xénoph. *Hist. Gr.* 1, 1, 23: voy. §. 12, p. 63 (3). De σόω vient l'att. σοῦσθε, Esch. *Suppl.* 843, 849; *Sept. c. Th.* 31; Aristoph. *Vesp.* 456; σούσθω, Soph. *Aj.* 1414; ainsi que l'impér. act. σοῦ, Arist. *Vesp.* 209; σοῦται, Esch. *Choeph.* 639; σοῦνται, *Pers.* 25 (4). De là aussi λαοσσόος dans Homère [*Il.* ν', 128; ρ', 398].

σκεδάννυμι (*je disperse*), de σκεδάω; fut. σκεδάσω, att. σκεδῶ; aor. act. ἐσκέδασα; parf. pass. ἐσκέδασμαι; aor. pass. ἐσκεδάσθην. Autre forme, σκιδνάω, σκίδνημι, διασκιδνᾶσι, Hésiod. *Th.* 875; σκίδναμαι, *Il.* λ', 308; Thuc. 6, 98, comme πετάω, πίτνημι, πελάω, πίλνημι. De plus, κεδάω, d'où κεδόωνται, Apoll. Rh. 4, 500; κεδαίω, —ομαι. Apoll. Rh. 2, 626, et κίδνημι.

σκέλλω (*je dessèche*), transitif; κατεσκέλλοντο, Esch. *Prom.* 480; fut. σκελῶ, σκελοῦμαι, σκελοῦνται, dans Hésychius. Il y avait une autre forme σκήλω ou σκάλλω (qui d'ailleurs signifie *gratter*). De là l'aor. 1 subj. σκήλῃ, *Il.* ψ', 191; opt. σκήλειεν, et infin. σκῆλαι dans Hésychius. A l'aor. 2, il y a une forme syncopée sur la forme des verbes en —μι, ἔσκλην, ἀπέσκλη, ἀποσκλαίην, dans Hésychius; infin. ἀποσκλῆναι, et de même le parf. act. ἔσκληκα; part. ἐσκληῶτες, Apoll. Rh. 2, 53, le

---

(1) Ruhnk. *ad* Tim. *Lex. Pl.* p. 40.
(2) Ruhnk. *Ep. cr.* 2. p. 206.
(3) Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 294.
(4) Valck. *ad* Theocr. *Adon.* p. 265. Hesych. t. II, p. 1237 *sq. voc.* Σοῦ, σεῦσις, σοῦσθε, σοῦται.

tout dans un sens intransitif, *se sécher*, comme ἕστηκα, ἕστην; fut. σκλήσομαι (1).

σμήχω (*j'essuie*, *j'efface*), fait de σμάω (Hérod. 2, 27, διασμέωντες pour διασμῶντες), au fut. et à l'aor. actif, σμήσω, ἔσμησα, σμῆσαι, du primitif σμάω, ion. σμέω (2). De σμήχω, il n'y a en usage que l'aor. 1 pass. ἐσμήχθην.

στερέω (*je prive*, *je dépouille*). De la forme στέρομαι, qui se rencontre encore chez Xénophon et d'autres, il y a d'usité chez les tragiques l'aor. 2 στερείς, et l'aor. 1 act. στερέσαι, *Od.* ν', 262 (voy. §§. 173, 193, 5); de plus, l'aor. 1 pass. στερθέμεν dans Hésychius, ou bien στερθῆμεν (§. 205); de στερέσω, στέρσω, ἐστέρθην. Buttm. II, p. 230, remarque que partout στέρομαι, comme dans Xén. *Symp.* 4, 31; *Anab.* 3, 2, 2, signifie, non *je suis privé* actuellement, mais *j'ai été* et *je suis* encore *privé*, comme ἐστέρημαι.

στεῦται, στεῦτο, chez Homère, le même que ἵσταται, ἵστατο, comme *Od.* λ', 583, *et pass.*, au lieu de ὑφίσταται, *profitetur*, vient sans doute de στάω, primitif de ἵστημι, ion. στέω, §. 10, 1, et, avec le digamma, στέFω, στεύω (comme χέω, χεύω), στεύεται, στεῦται (comme σεύεται, σεῦται). Eschyle a aussi la trois. pers. plur. στεῦνται, Esch. *Pers.* 49, dans des anapestes (3).

στορέννυμι, στόρνυμι, de ΣΤΟΡΕΩ, et στρώννυμι, §. 221, I, 5, fait au futur στορέσω et στρώσω; aor. 1, ἐστόρεσα et ἔστρωσα; parf. pass. ἔστρωμαι; éol. ἐστόρημαι (4); aor. pass. ἐστορέσθην, Hippocr. t. I, p. 34.

σώζω. Voy. σάω.

T.

§. 251. ΤΑΛΑΩ (d'où ταλάσσης, *Il.* ν', 829; ὀ, 164, ταλασίφρων, ταλαύρινος), ordin. ΤΛΑΩ, *je porte*, *je supporte* (5);

---

(1) H. Steph. *Thes.* t. III, p. 804, 814, *sqq.* Hemsterh. *ad* Luc. t. I, p. 539. Piers. *ad* Mœrid. p. 49 *sq.*

(2) Thom. M. p. 802. Mœris, p. 355. Phryn. p. 108. Valck. *ad* Herod. p. 272, 48; 603, 95. Ruhnk. *ad* Tim. p. 222, regarde le σ dans σμήσω comme une permutation attique du ξ et du σ, ainsi que dans παίσω.

(3) Eustath. *ad Il.* γ', p. 387, 29; λ', p. 848, où cependant il rapporte à tort ici l'homérique στέομεν.

(4) Greg. p. (296) 623, *et* Kœn.

(5) Pors. *ad* Eurip. *Phœn.* 1770.

fut. τλήσομαι; parf. τέτληκα; pluriel, τέτλαμεν, *Od.* ύ, 311, Hom. *hymn. Cer.* 148, 217; part. τετληώς chez les poètes. Homère a encore l'impérat. τέτλαθι, *Il.* ά, 586; τετλάτω, *Od.* π́, 275; opt. τετλαίην, *Il.* ί, 373; infin. τετλάμεναι, *Od.* ν́, 307, ou τετλάμεν (τετλάναι), *Od.* γ́, 209; ζ́, 190. Voy. §. 198, 3, p. 381. A l'aor. 2, il a la forme en —μι, ἔτλην (trois. pers. plur. ἔτλαν, *Il.* φ́, 608); ἔτλησαν, Soph. *Phil.* 872; Eur. *Suppl.* 173, ou ἔτλασαν, Soph. *Phil.* 1201; impérat. τλῆθι; optat. τλαίην; subj. τλῶ, Eurip. *Alc.* 276; infin. τλῆναι; partic. τλάς.

ΤΑΩ, primitif de τείνω (proprement *tendre la main* pour prendre, saisir quelque chose); impér. τῆ, *Il.* ξ́, 219; *Od.* ί, 346; θ́, 477 (*prends*). De là semblent dériver ΤΑΖΩ ou ΤΑΓΩ; parf. 2, τέταγα, et un aor. 2 avec redoublement, τεταγών, *Il.* ά, 591; ό, 23. τέταχα, τέταμαι, sont aussi dérivés de τάω par beaucoup de grammairiens, au mot τείνω (1).

ΤΕΚΩ. Voy. τίκτω.

τέλλω, au prés. et à l'imparf. pass. dans Pind. *Ol.* 1, 122; *Pyth.* 4, 457, *naître, s'élever, oriri;* aor. 1, ἔτειλαν ὁδόν, *id. Ol.* 2, 126, *ils achevèrent le chemin*, ἤνυσαν. Chez Homère et autres, on ne trouve que les composés ἀνατέλλειν, *s'élever, faire lever* (d'où ἀνατέλλεται ὁ ἥλιος, ἀνατολή); ἐπιτέλλειν, *ajouter, apporter;* περιτέλλεσθαι, *tourner, circuler,* ex.: περιτελλομένων ἐνιαυτῶν, de même que περιπλομένων.

τέμνω (*je coupe*), ion. τάμνω, par ex. dans Hérodote: fut. τεμῶ (§. 182, *Rem.* 2); ion. ταμέω; aor. ἔτεμον, rarement ἔταμον chez les Attiques (§. 193, 2, *not.*); aor. moy. ἐτεμόμην, ex. Thuc. 7, 46, plus fréquemment ἐταμόμην; parf. τέτμηκα, τέτμημαι, §. 187, 6; aor. pass. ἐτμήθην. Sur la forme épique accessoire τμήγω, voy. §. 252. On ne trouve que chez Orphée, *Argon.* 366, un aor. syncopé, avec redoublement, ἐτέτμετο [ἐτέμνετο, Ruhnk. et Herm. GL.] pour ἐτέμετο, avec signification passive, *il était taillé.*

τέρπω (*je réjouis*, τέρπομαι, *delectare*, et —*ri*), fait dans Homère à l'aoriste, outre la forme usitée aussi chez les Attiques, ἐτέρφθην, *Od.* θ́, 131; ρ́, 174; τερφθείη, *Od.* έ, 74; encore (ἐτάρφθην) τάρφθεν, *Od.* ζ́, 99; τ́, 213, 251; φ́, 57; aor. 2 pass. ἐτάρπην, *Il.* λ́, 779; ώ, 633, etc.; inf.

(1) Herm. *De em. rat. gr. gr.* p. 295. Buttm. *Lexil.* p. 162, *sqq.*

ταρπήμεναι, *Il.* ω, 3, et ταρπῆναι, *Od.* ψ', 212; aor. 2 moy. ἐτάρπετο, *Il.* τ', 19; ταρπώμεθα, *Il.* ω, 636, *et passim*. Mais τραπείομεν (1), *Il.* γ', 441, φιλότητι τραπείομεν εὐνηθέντε, ou bien ξ', 314, ἐν φιλότ. τραπ. εὐν., vient de τρέπεσθαι, pour τραπῶμεν, comme *Od.* θ', 292, λέκτρονδε τραπείομεν εὐν.

τερσαίνω (*je sèche*), d'où l'aor. 1 act. τέρσηνε, *Il.* π', 529: mais encore un aor. 2 pass. τερσήμεναι, *Od.* ζ', 98; τερσῆναι, *Il.* π', 519, de τέρσω, *Od.* ί, 152; ή, 124.

τετιημένος, *affligé*, et τετιηώς, dans la locution τετιηότι θυμῷ, *avec un cœur attristé;* et la seconde pers. duel, τετίησθον, *Il.* θ', 447, d'un présent inusité τιέω.

τέτμον ou ἔτετμον, *je rencontrai*, aoriste défectif dans Homère.

τετραίνω (*je perfore*), chez Homère, Hérodote et les Attiques; fut. τετρανέεις, Hérod. 3, 12; aor. 1, ἐτέτρηνα, τέτρηνε, *Il.* χ', 396; *Od.* ί, 247, etc., ἐτετρηνάμην; aor. pass. τετρανθεῖσα, Lycophr. 781; ailleurs, de ΤΡΑΩ ou ΤΡΕΩ (venant de τορέω, §. 221), il y a l'aor. 1 ἔτρησα; parf. pass. τέτρημαι.

τέτρηχα, parf. de ταράσσω, que les Attiques syncopaient aussi en θράσσω, *être troublé, agité*, *Il.* β', 95; ή, 346. De là ion. τρηχύς, att. τραχύς, et, chez les écrivains plus récents, un présent τρήχω, Nicandre, *Ther.* 521 (2).

τεύχω a trois significations: 1.° *faire, fabriquer, construire*, et l'on rencontre dans ce sens, outre le présent et l'imparfait, encore le futur τεύξω, τεύξομαι, *Il.* τ', 208; aor. ἔτευξα; parf. τέτευχα, avec signification passive, *Od.* μ', 423, βοὸς ῥινοῖο τετευχώς; parf. pass. trois. pers. plur. τετεύχαται, *Il.* ν', 22; *Od.* τ, 563, *elles sont construites, faites* (dans les autres passages, il est synonyme de εἰσί, de même qu'alors τέτυκται, τέτυξαι, l'est presque toujours de ἐστί, εἶς); partic. τετυγμένος, *fait*. L'aoriste avec redoublement, τετυκεῖν, *Od.* ό, 77, 94; τετύκοντο, *Il.* ά, 467, *et passim;* τετυκέσθαι, *Od.* φ', 428, se dérive peut-être mieux de ΤΥΚΩ, d'où vient τύκος, τύκισμα, si les formes ci-dessus n'ont pas été d'abord for-

(1) Quoique Buttm. II, p. 234, explique τραπείομεν par ταρπῶμεν, de τέρπω, je ne puis abandonner mon opinion, surtout à cause du passage de l'*Od.* θ', 292. Buttm. veut ici lier εὐνηθέντε λέκτρονδε, et lui compare εἰς θρόνον ἷζε. Mais où peut-on trouver le sens d'aller dans εὐνᾶσθαι, *aller et se coucher*, comme dans ἵζειν, *aller et se placer?*

(2) Buttm. *Lexil.* p. 210, *sqq.*

mées de cet aoriste. Il y aurait même un imparf. avec redoublement, τετεύχετον, *Il.* ν', 346, pour ἐτευχέτην (d'après le §. 195, *Rem.* 1), s'il ne vaut pas mieux lire dans ce passage ἡρώεσσιν ἐτεύχετον. L'aor. 1, ἐτύχθην, *être préparé*, *fait*, *arrivé*, sert de transition à la seconde signification. De ce τεύχω vient τιτύσκομαι, *Il.* φ', 342, τιτύσκετο θεσπιδαὲς πῦρ, *il préparait*. Il y a de plus ὑπ' ὄχεσφι τιτύσκετο μώνυχας ἵππους, que les grammairiens expliquent par ἡτοίμαζε, *elle attelait*. Mais a-t-on pu bien dire τεύχειν ἵππους, *faire des chevaux*, pour *les préparer*, *les atteler*?

2.° *Arriver*, *se présenter*, *se trouver juste et à point*; dans ce sens on ne trouve chez les Attiques que les formes τυγχάνω, ἐτύγχανον, ἔτυχον, aussi τετύχηκα, Plat. *Prot.* p. 340, E; Xén. *Symp.* 1, 4: mais *Rep.* 7, p. 521, E, on lit maintenant d'après les MSS. τετύχηκα (1). Cependant Hérodote a aussi ἐτετεύχεε ἐπισπόμενος, 3, 14. Homère emploie souvent dans cette signification la trois. pers. parf. pass. τέτυκται, ex. *Il.* δ', 84; ξ', 246; ο', 207, etc.; dans d'autres passages, *être prêt*, *Il.* γ', 101, ἡμέων δ' ὁπποτέρῳ θάνατος καὶ μοῖρα τέτυκται (*cf.* σ', 120), comme ἐτύχθην; et le parf. τετύχηκε, *Od.* [et non *Il.* GL.], κ', 88, ὃν πέρι πέτρη ἠλίβατος τετύχηκε διαμπερὲς ἀμφοτέρωθεν. Ainsi le fut. τεύξεσθαι, *Il.* ε', 653. De là τιτύσκομαι, *Il.* ν', 23.

3.° *Atteindre un but* (fortuitement), *obtenir*; fut. τεύξομαι, *Od.* τ', 314; Eur. *Hec.* 42, *et pass.*; aor. ἐτύχησα, *Il.* ο', 581; ψ', 466; τυχήσας, seulement chez les Attiques ἔτυχον, τυχών. Les Attiques ont au parf. τετύχηκα, ex. Thuc. 1, 32; Xénoph. *Mem.* 1, 4, 14; *Hist. gr.* 7, 1, 5. De même il y a le parfait τέτευχα dans Euryph. *ap.* Gale, p. 665 (Orell. p. 300), ταῦτα δὲ καὶ τᾶς ἐκ τῶν θεῶν ἐπικουρήσιος τέτευχε. De ce τεύχω vient τιτύσκομαι, *je vise*.

τίκτω (*j'enfante*), de τέκω; fut. τέξω, *Od.* λ', 249; Esch. *Prom.* 857, 875 [851, 869, Sch.]; Eur. *Troad.* 742, et plus souvent τέξομαι: *cf.* §. 184, *Rem.* p. 350; et l'infin. τεκεῖσθαι, Hom. *h. Ven.* 127 (2); aor. ἔτεκον (rarement ἔτεξα; Arist.

---

(1) Ast. *ad* Plat. *Leg.* p. 563 *sq.* Lobeck. *ad* Phryn. p. 395. *Cf.* Thom. M. p. 842.

(2) Buttm. *Gramm. compl.* p. 406, *Rem.*, conjecture qu'il faut lire τεκέσθαι.

Lysistr. 553, ἐντέξῃ (1), qu'on ne trouve d'ailleurs que chez les auteurs plus récents : voy. Lobeck. *ad* Phryn. p. 743); parf. τέτοκα. Le part. aor. 1 passif τεχθείς ne se présente que dans le fragment apocryphe de la *Danaë* d'Euripide.

τιτρώσκω (*je blesse*), de τρώω, τρώει, *Od.* φ', 293, et dans Hésychius (de τορέω). De même τρώεσθαι; fut. τρώσω; aor. act. ἔτρωσα; parf. pass. τέτρωμαι; aor. pass. ἐτρώθην. Le primitif paraît être τείρω. Parf. 2, τέτορα, d'où τόρω, τορέω (voy. plus bas), et le syncopé τρέω, τράω (d'où τιτράω, τρίβω), τρόω, τρώω (τιτρώσκω), τρύω (τρύχω).

§. 252. ΤΛΑΩ, ΤΛΗΜΙ. Voy. ταλάω.

τμήγω, *Il.* π', 390; Apoll. Rh. 4, 707, formé de τέμνω, τέτμηκα. De là dans Homère, διέτμαγεν, c.-à-d. —τμάγησαν, διέτμαγον, actif dans l'*Od.* η', 276; Apollon. Rh. 3, 343 (διέτμαγον, *ib.* 2, 298, *ils se séparèrent*, doit plutôt se lire διέτμαγεν); ἔτμηξεν, Apoll. Rh. 2, 481; 4, 409; διατμήξειαν, 3, 1047; τμήξας, *Il.* λ', 146; ἀποτμηγέντες, Apoll. Rh. 4, 1052; ὑπετμήξαντο, 4, 328.

τορεῖν, aor. 2, d'où ἔτορε, *Il.* λ', 236; ailleurs τορέω, τορήσω, τετορήσω, Arist. *Pac.* 381; τορήσας, Hom. *h. in Merc.* 119; ἀντιτορήσων, etc.

τόσσας, aor. défectif dans Pindare, *Pyth.* 3, 48; ἐπέτοσσε, *Pyth.* 4, 43; 10, 52, synonyme de τυχεῖν, *atteindre.*

τρέφω (*je nourris*); fut. θρέψω, §. 36; parf. act. τέτροφα, Soph. *OEd. C.* 186, §. 186, 4; parf. pass. τέθραμμαι; infin. τεθράφθαι (τετράφθαι vient de τρέπω); aor. 1, ἐθρέφθην, Eur. *Hec.* 351, 600; aor. 2, ἐτράφην. L'aor. 2 act. ἔτραφον a dans Homère une signification intransitive ou passive, *Il.* φ', 279, ὃς ἐνθάδε γ' ἔτραφ' ἄριστος. ἐτραφέτην, *Il.* ε', 555; τραφέμεν, *Il.* η', 199; σ', 436; ce qui ailleurs se dit chez lui ἐτράφην, τραφῆναι. Le parfait τέτροφα a aussi une signification intransitive, *Od.* [et non *Il.*] ψ', 237. Les Doriens et les Eoliens disaient τράφω, Bœckh. *ad* Pind. *Pyth.* 2, 44.

τρέχω (*je cours*); fut. θρέξομαι, Arist. *Ran.* 193; *Nub.* 1005, ed. Herm.; aor. act. ἔθρεξα, rare (2). Plus ordinairement, il prend ses temps de ΔΡΕΜΩ; fut. δραμοῦμαι (δρα-

---

(1) La leçon κἄτ' ἐντέξῃ τέτανον τερπνὸν τοῖς ἀνδράσι καὶ ῥοπαλισμούς, m'est très suspecte, tant à cause de la forme du mot, qu'à cause de la locution ἐντίκτειν τέτανον, où l'on aurait plutôt attendu ἐντείνειν.

(2) Piers. *ad* Mœr. p. 187. Lobeck. *ad* Phryn. p. 719.

μέονται, Hérod. 8, 102); aor. 2, ἔδραμον; parf. act. δεδράμηκα; parf. pass. δεδράμημαι, Xén. *OEc.* 15, 1; parf. 2, δέδρομα.

τυγχάνω. Voy. τεύχω.

Υ.

§. 253. Ὑπισχνέομαι (*je promets*), de ὑπίσχομαι (Hérod. 7, 104), ὑπέχομαι; il se conjugue tout-à-fait comme ἔχω; fut. ὑποσχήσομαι; parf. ὑπέσχημαι; aor. 1, ὑπεσχέθην; impérat. ὑποσχέθητι, Plat. *Phædr.* p. 235, D; aor. 2, ὑπεσχόμην.

Φ.

ΦΑΓΩ ou ΦΗΓΩ (*je mange*), ne fournit que le futur (seulement chez les écrivains plus récents) φάγομαι, §. 183, et à l'aor. 2, ἔφαγον. Les autres temps se forment de ἐσθίω et ἔδω (chez Homère). Voy. ἐσθίω.

φάω, primitif de φημί, φαίνω et πέφαται.

1. *Dire.* Voy. φημί, §. 215. φάσκω est résulté de la forme φάσκε pour ἔφην. Autre forme, πιφαύσκω, *Il.* κ', 478: voy. plus bas 2.° De φάω, dans cette signification, Apollon. de Rhodes, 2, 500, a πέφαται, c.-à-d. λέγεται.

2. *Paraître; Od.* ξ', 502, φάε δὲ χρυσόθρονος Ἠώς. De là 1.° φαείνω dans Homère, et φαίνω, fut. φανοῦμαι et φανήσομαι, §. 194, *Rem.* p. 369; aor. 1, ἔφηνα; parf. act. πέφαγκα; parf. pass. πέφασμαι, —φανσαι, —φανται, §. 196, 3.°; aor. 2, ἐφάνην. Au lieu de ἐφάνη, Homère a φάνεσκε, *Il.* λ', 64; *Od.* λ', 586; μ', 241: voy. §. 199; et aor. 1 pass. φαάνθην au lieu de ἐφάνθην (1), etc., de même que de κραίνω vient κρήηνον, pour κρήνον [κρῆνον?]. Homère a aussi un fut. 3, πεφήσεται, *Il.* ρ', 155. 2.° πιφάσκω et πιφαύσκω, —ομαι, qui s'emploie comme ἀναφαίνειν, ex.: θεοπροπίας ἀναφαίνεις, *Il.* α', 87, *declarare, désigner:* πίφαυσκε, *Il.* κ', 478; πιφαύσκεο, *Il.* φ', 99, *donner une indication, Il.* κ', 502.

3. *Tuer.* Dans ce sens on trouve le parf. pass. πέφαται, *Il.* ο', 140; ρ', 689; τ', [illegible], 27; *Od.* χ', 24; trois. pers. plur. πέφανται, *Il.* ε', 531; ο', 563; infin. πεφάσθαι, *Il.* ω', 254; fut. πεφήσομαι, *Il.* ν', 829; ο', 140, où la voyelle brève du parfait redevient encore longue au futur 3, comme dans

(1) Buttm. II, p. 244, remarque que ἐφάνθην s'emploie dans le sens de *être rapporté, declarari*, ex. Soph. *OEd. Tyr.* 525, mais ἐφάνην dans le sens de *paraître.*

δέδεσαι, δεδήσομαι; λέλῦσαι, λελῦσομαι. De ce φάω est dérivé ΦΕΝΩ (comme de ΤΑΩ, ΤΕΝΩ, τείνω, de ΓΑΩ, ΓΕΝΩ, γείνομαι, de ΚΤΑΩ, κτείνω), et de là φόνος, πέφνον. Eustath. *ad Il.* ρ΄, p. 1123, 19, dérive σφάζω de φάω ou φάζω.

§. 254. φέρω (*je porte*), usité seulement au présent et à l'imparfait, où il faut remarquer l'impér. φέρτε pour φέρετε, *Il.* ί, 171; mais plusieurs temps, ou réellement usités, ou supposés par analogie, comme le fut. φερσῶ (Eustath. *ad Od.* κ΄, p. 1665, 14), le parf. πέφερμαι, πέφερται, sont révélés par le verbal φερτός, de même que le parf. 2 πέφορα par le dérivé φορέω, φρέω. Les temps qui manquent dans φέρω, sont suppléés par des dérivations de ΟΙΩ, ΕΝΕΚΩ et ΕΝΕΓΚΩ, ion. ἐνείκω (ἐνεικέμεν, *Il.* τ΄, 194; ἐνείκῃ, Hésiod. Ἔργ. 561; συνενείκεται, *id. Sc. Herc.* 440); fut. οἴσω, οἴσομαι. De là un nouveau thème, οἴσω; impér. οἶσε, chez Homère et les Attiques (1); fut. pass. οἰσθήσομαι (comme venant de ὠΐσθην, ᾤσθην); Démosth. *in Leoch.* p. 1094, 8; ἐξοισθήσεται, Eurip. *Suppl.* 563 (2); un verbal οἰστός, comme ἀνώϊστος (ἀνῷστος), Hérod. 6, 66 (comme formé de ὤϊσμαι, ὤϊσται); et un aor. 1 act. infin. ἀνῷσαι, Hérod. 1, 157, pour ἀνοιστός, ἀνοῖσαι, peut-être parce qu'en général la prononciation ionienne rejetait le ο. Dans Xén. *Anab.* 5, 5, 2, pour διοίσειεν, il faut lire διήσοιεν. Aor. 1 act. ἤνεγκα et ἤνεγκον, l'un et l'autre attique, tellement que les deux formes sont à côté l'une de l'autre dans Aristoph. *Thesm.* 742, ἤνεγκον. — ἤνεγκας σύ. Mais les autres modes sont plutôt formés sur ἤνεγκον; impérat. ἔνεγκε, infin. ἐνεγκεῖν, quoiqu'on rencontre aussi l'aor. ἐνέγκαιμι dans Isocr. *Panath.* p. 261, B; Xén. *Symp.* 2, 3; le partic. ἐνέγκας, Xén. *Mem. S.* 1, 2, 53; 2, 2, 5. Les Ioniens et les Doriens, au lieu de ces formes, disent ἤνεικα, Hérod. 2, 146, et ἐξένεικε, *ib.* 151, de ἐνέκω (3) ou ΕΝΕΙΚΩ. Pindare emploie les deux formes, la seconde ἔνεικα, —ον, lorsque la mesure exige une syllabe initiale brève (4). Parf. act. ἐνήνοχα; parf. pass. ἐνήνεγμαι; ion. ἐνήνειγμαι, Hérod. II, 12, 121, §. 1 (5) et §. 6; IX, 41 [ἐσενηνεῖχθαι, var. ἐσενηνῖχθαι. GL.]; aor. pass.

(1) Mœris, p. 285.
(2) Voy. Pors. *Adv. ad l.* Eur.
(3) Gregor. p. (226) 477, et Kœn.
(4) Bœckh. *ad Pyth.* 9, 6.
(5) Dans ce passage d'Hérod. 2, 121, 1, il y a, sans variante, ἐξενεικασθαι: plus bas, 121, 6, il y a ἐνενεῖχθαι, en var. ἀνηνεῖχθαι. GL.

ἠνέχθην; ion. ἠνείχθην, Hérod. 1, 66, 84, 116, 173, etc.; fut. pass. ἐνεχθήσομαι (1).

Le dérivé φορέω se conjugue régulièrement: sur φορήμεναι, *Il.* ό, 310, et φορῆναι, *Il.* β', 107, voy. §. 201, 10, p. 391.

φρέω, dérivé de φορέω, n'est usité qu'en composition: ἐκφρεῖν, *faire sortir;* εἰσφρεῖν, *faire entrer;* διαφρεῖν, *faire traverser* (2). A l'impératif, il a la forme en —μι, εἴσφρες, qui cependant ne se rencontre que chez les grammairiens, et non chez les écrivains eux-mêmes, ainsi que l'observe Buttm. [II] p. 251. Les anciens grammairiens le dérivent de προ-ἵω, comme φροίμιον, φροῦδος, de προοίμιον, πρόοδος: voy. §. 35, *Rem.* 2. Mais il est bien plutôt formé par syncope de φόρημι, φρῆμι.

φθάνω (*je préviens, je devance*), de φθάω fut. φθάσω, mais on peut dire qu'il ne se trouve guère que chez les auteurs plus récents; aor. 1, ἔφθασα, ex. Thuc. 3, 5, 49; 6, 65, 99; 7, 42, 73, etc.; parf. act. ἔφθακα, tous deux avec α bref. Outre φθάσω, il y a encore un futur φθήσομαι dans Homère. Il a l'aor. avec la forme en —μι, ἔφθην; optat. φθαίην (παραφθαίησι, *Il.* κ', 346, au lieu que —σι ne s'ajoute ailleurs qu'au subjonctif); subj. φθῶ; infin. φθῆναι; part. φθάς; aor. 2 moy. partic. φθάμενος (3).

* φθίω et

φθίνω; le premier transitif, *exterminer.* Au sujet de l'*Il.* σ', 446, je tombe d'accord avec Buttmann, II, p. 249 (4). Aor. φθῖσαν, *Od.* ύ, 67; mais avec ι bref ἀποφθίσαι, Soph. *Trach.* 709, 1045; *Aj.* 1027; *OEd. T.* 1198. Le dernier, φθίνω, est intransitif, *s'enfoncer, périr* (mais transitif, Soph. *El.* 1414, où cependant Hermann a φθίνειν), comme δύω et δύνω. Φθίω, avec la forme passive, signifie *être anéanti, périr, Il.* ξ', 87; ύ, 173: et de là φθίνω prend ses temps du moyen de φθίω; fut. φθίσομαι; parf. ἔφθιμαι; trois. pers. pl. ἔφθινται, Æsch. *Pers.* 923; impérat. φθίσθω, *Il.* θ', 429; inf. φθίσθαι, *Od.* ξ', 117; partic. φθίμενος pour ἐφθιμένος; plus-que-parf. ἐφθίμην, *Il.* ά,

---

(1) Fisch. III, a. p 185.

(2) Wolf. *ad* Demosth. *Lept.* p. 276. Brunck. *ad* Soph. *OEd. C.* 277. Seidler *ad* Eur. *El.* 1028.

(3) Thom. M. p. 895. Mœris, p. 396.

(4) Buttmann dit *l. c.*: « L'imparf. *Il.* σ', 446, φρένας ἔφθιεν, doit s'entendre dans un sens neutre, sens qu'a la forme φθίω dans l'*Od.* β', 368, ὥς κε δόλῳ φθίῃς ». GL.

251. Ce plus-que-parf. est aussi un aor. syncopé pour ἐφθιόμην, *Od.* δ', 363; ό, 268; Æsch. *Pers.* 317, 375; Soph. *OEd. T.* 962, 970; *Phil.* 346; Eur. *Alc.* 414; trois. pers. φθῖτο, *Od.* λ', 330, pour ἐφθίετο (car le sens exige ὤλετο ἄν, et non ὄλοιτο ἄν), comme λῦτο; opt. φθίμην, *Od.* κ', 51. Le subj. se trouve sans doute dans ὡς κε δόλῳ φθίῃς, *Od.* β', 368.

D'autres formes de φθίω, φθίνω, sont: φθίθω, ἀπέφθιθον, avec la meilleure variante ἀπέφθιθεν, *Od.* ι, 110, 133; ή, 251; ψ', 331; φθινέω, κατεφθινηκότες, Plut. *Cic.* 14 (καταφθινεῖν, suspect, Eur. *Alc.* 633); φθινύθω. De ΦΘΕΩ, Hésychius, t. II, p. 1503, cite encore φθεῖ, θνήσκει, et, comme de ΦΘΗΜΙ, φθείης, φθαρείης, et il explique φθήσονται, *Il.* ψ', 444, par διαφθαρήσονται. De là aussi φθείρω et φθόη.

φύω, *je fais naître*, fait au futur φύσειν, φύσεσθαι, Plat. *Leg.* 8, p. 831, A; 836, D; parf. πέφυκα (aussi πέφυα, §. 198, 3), et aor. 2, ἔφυν (trois. pers. plur. ἔφῦν pour ἔφυσαν, Pind. *Pyth.* 1, 62, comme ἔγνον, ἔδον; inf. φῦναι; part. φύς; neutre φύν, Plat. *Leg.* 6, p. 771, B, avec sens intransitif, *naître, être fait par la nature.* L'opt. se trouve sans doute dans Théocr. 15, 94, μὴ φυίη, Μελιτῶδες ——; subj. φυῇ, Plat. *Rep.* 3, p. 415, C; 5, p. 473, D; 6, p. 394, B; 496, B; *Epist.* 7, p. 343, E; φυῶσι, *Rep.* 10, p. 597, C. De là ἐφύην, φυῆναι, φυείς, sont des formes grecques réeentes.

X.

§. 255. Χαίρω (*je me réjouis*), fut. chez les Attiques χαιρήσω, §. 181, 3, et χαρήσομαι chez les autres (1). De la forme χαρήσω vient le parf. κεχάρηκα, Arist. *Vesp.* 764; partic. κεχαρηκώς, Hérod. 3, 42; κεχαρηώς, dans Homère; parf. pass. κεχάρημαι, Arist. *Vesp.* 389; plus-que-parf. κεχάρητο, Hésiod. *Sc. Herc.* 65; partic. κεχαρημένος, Hom. *h. in Bacch.* 10; Eurip. *Iph. A.* 200 (lyrique); Théocr. 27, *ult.*; et κέχαρμαι (χαίρω, χαρῶ, κέχαρκα), κεχαρμένος, Eurip. *Or.* 1120; aor. 2, ἐχάρην; aor. 2 moy. (2) avec redoublement κεχαρόμην, *Il.* π, 600. De là κεχαρήσω, *Il.* ό, 98. On trouve aussi un aor. 1 moy. ἐχηράμην, χήρατο, *Il.* ξ', 270; Apoll. Rh. 4, 55, 1628; *Epigr.* Leonid. Tar. 65 (*Anal.* Br. t. I, p. 237) (3).

(1) Thom. M. p. 910. Mœris, p. 403. Fisch. III, *a*, p. 196.
(2) Actif, dans M. Matthiæ, par erreur sans doute. GL.
(3) Sur l'aor. ἐχαίρησα, voy. Lobeck. *ad* Phryn. p. 740.

χανδάνω (*je saisis*), de ΧΗΔΩ, venant de ΧΑΩ, ΧΑΖΩ. Voy. χάζω; aor. 2, ἔχαδον. χάνδω (§. 221, I, 1.°; II, 3.°) paraît avoir servi de transition de χήδω à χανδάνω. De là le parf. κέχανδα; fut. χείσομαι, *Od.* σ', 17, pour χήσομαι, comme quelques-uns expliquaient πείσομαι pour πήσομαι, *Etymol. M.* p. 668, 43. D'autres le dérivent de χείω (c.-à-d. χέω, ion. pour χάω), comme Athénée, 11, p. 477, D (1). Mais l'analogie de σπείσω, πείσομαι produit un présent χένδω, qui se rattache à χήδω, comme πένθω à πήθω.

χέω (*je verse*); subj. χείη, *Od.* ί, 10; fut. χεύσω, §. 179, 3.°; aor. 1, ἔχευα et ἔχεα (§. 185, *Rem.*); subj. χεύῃ, *Il.* ξ, 165; parf. act. κέχυκα; parf. pass. κέχυμαι; aor. pass. ἐχύθην. Les grammairiens mentionnent encore un futur χέω (voy. §. 182, *Rem.* 1). On trouve comme futur le subj. χεύω, *Il.* ή, 336; *Od.* β', 222. Le plus-que-parf. κέχυτο se trouve comme aoriste, *Il.* έ, 696; π', 123, 344, *et pass.*, ainsi que χύτο, χύντο, ἔχυτο, *Il.* ν', 544; π', 414; ύ, 282; ψ', 385, *et pass.* (§. 164, *Rem.*), si ce n'est que ces derniers ne s'emploient jamais comme plus-que-parf., mais se considèrent avec bien plus de raison comme des aor. syncopés. Du reste, outre χέω, χεύω, on paraît avoir employé encore les formes χύω (d'où κέχυκα, χυτὴ γαῖα) et χόω (d'où χώννυμι. On trouve dans l'*Od.* ά, 291, χέειν σῆμα, qui ailleurs se dit χωννύναι σ.).

χρή (*il est nécessaire, oportet*), impers.; opt. χρείη (2); subj. χρῇ (3); inf. χρῆναι (dans Eurip. *Hec.* 264; *Herc. fur.* 828, χρῆν) (4); imparf. ἐχρῆν, et plus souvent χρῆν (5) (jamais ἔχρη; car dans Eschyle, *Prom.* 1430, Schütz seul est auteur de cette leçon); part. χρεών, du dialecte att. pour χράον, §. 70; fut. χρήσει.

Remarque 1. Suidas, *voc.* χρή, cite, d'après Cratinus, χρῆς comme seconde personne : νῦν γὰρ δή σοι πάρα μὲν θεσμοὶ τῶν ἡμετέρων, πάρα δ' ἄλλ' ὅ τι χρῆς.

---

(1) Valck. *ad* Theocr. *Adon.* p. 255.

(2) Dawes, *Misc. cr.* p. 324. Brunck. *ad Œd. T.* 555, 791; *ad* Arist. *Lys.* 113. Æsch. *Prom.* 213.

(3) Brunck. *ad* Arist. *Lys.* 133.

(4) Pors. et Herm. *ad* Eur. *l. c.*; aussi dans Sophocle, d'après Eustath. *Il.* p. 751, 55.

(5) Fisch. III, *a.* p. 199. Gœttling. *ad* Theod. rend vraisemblable que χρῆν a été primitivement un infinitif. Mais dans la langue usuelle, il prenait la signification et la construction d'un imparfait.

Remarque 2. On trouve χρεών comme indécl. dans Eurip. *Herc. fur.* 21, εἴτε τεῦ χρεὼν μέτα. *Cf. Hippol.* 1256.

Remarque 3. ἀπόχρη, *il est suffisant*, dérivé de χρή (Hérod. 1, 168, καταχρᾷ; troisième pers. plur. ἀποχρῶσι, Hérod. 5, 31), s'emploie aussi en parlant d'une personne. Imparf. ἀπέχρη (Hérod. 7, 70, κατέχρα, comme on lit aussi, 1, 66, dans quelques MSS.); inf. ἀποχρῆν; Démosth. p. 46, 10; 52, 12 (Hérod. dit ἀποχρᾶν, 3, 138; 9, 94, de même qu'il dit χρᾶσθαι pour χρῆσθαι); partic. ἀποχρῶν, —ῶσα, —ῶν; aor. ἀπέχρησε, Hérod. 7, 196; fut. ἀποχρήσει. Hérodote emploie aussi le moyen ἀπεχρᾶτο, 1, 102, *il se contentait, il était satisfait*, et ἀπεχρέετο, *c'était assez*, 8, 14; partic. ἀποχρεώμενος, *content*, 1, 37.

χρώννυμι, χρωννύω (*je colore*), de χρόω, χρώω, χρώζω, Alexis *ap*. Athen. 3, p. 124, A; fut. χρώσω; aor. act. ἔχρωσα; parf. pass. κέχρωσμαι.

χώννυμι, χωννύω (*j'amoncèle*), forme ordinaire au lieu de l'attique χόω, χοῦν (1).

Ω.

Ὠθέω (*je pousse, je heurte*), de ΩΘΩ; fut. ὤσω, plus rarement ὠθήσω, Soph. *Aj.* 1265; Aristoph. *Eccl.* 300; aor. 1 act. ἔωσα; infin. ὦσαι; parf. act. ἔωκα, Plut. t. VII, p. 156, éd. Hutt.; parf. pass. ἔωσμαι; aor. pass. ἐώσθην; fut. pass. ὠσθήσομαι (2). Sur l'augment, voy. §. 161.

ὠνέομαι n'est employé par les Attiques purs qu'au prés. indic., au parf. ἐώνημαι; au fut. ὠνήσομαι: ἐωνούμην ne se trouve que chez Démosthène et Xénophon; ailleurs il est exprimé par ἐπριάμην. Voy. πρίαμαι.

DES PARTICULES.

§. 256. Les particules sont les *Adverbes*, les *Conjonctions*, les *Prépositions* et les *Interjections*. Comme les *Conjonctions* et les *Prépositions* doivent se représenter dans la syntaxe, on les omet ici pour ne s'occuper que des *Adverbes*.

---

(1) Mœris, p. 411. Thom. M. p. 916. Fisch. III, *a*. p. 200.

(2) Fisch. III, *a*. p. 201. Pors. *ad* Eurip. *Med.* 336. Elmsley, *ad Med.* 329.

LES ADVERBES

sont proprement des épithètes qui se joignent aux verbes pour en mieux préciser la signification à l'égard de certaines désignations ou de certains rapports : mais ils se joignent encore à des adjectifs et à d'autres adverbes.

I. La plupart de ceux qui expriment la *manière* dont il faut comprendre un verbe ou un adjectif, ont :

1.° La terminaison en —ως, et sont formés des adjectifs de la seconde déclinaison (ος) et des participes, par le changement de —ος en —ως, des adjectifs de la troisième déclinaison en faisant subir au génitif le même changement (ex. : ἀληθής, ἀληθέος, ἀληθέως, contr. ἀληθῶς ; ἡδύς, ἡδέος, ἡδέως ; χαρίεις, χαρίεντος, χαριέντως ; εὐδαίμων, εὐδαίμονος, εὐδαιμόνως) (1).

2.° D'autres, dérivés de substantifs ou de verbes, ont la terminaison —δην, qui s'ajoute immédiatement à la syllabe radicale [de la trois. pers. sing.] du parfait [passif] du verbe, au lieu de la terminaison —ται : mais la *ténue* ou *douce*, qui précède la *moyenne* δ (§. 13), se change en sa *moyenne* correspondante (§. 34). Ainsi, γέγραπται, γράβδην ; κέκρυπται, κρύβδην ; πέπλεκται, πλέγδην ; εἴληπται, συλλήβδην ; εἴρηται, —ρήδην, διαρρήδην ; βέβληται, ἀμβλήδην, παραβλήδην ; ἕσταται (de ἵστημι), —στάδην, συστάδην, ὀρθοστάδην ; [βέβαται de βαίνω, §. 225] βάδην ; σύδην de σέσυται. Dans ἀνέδην, de ἀνίημι, ἀν-εῖται, il y a le même changement de la *diphthongue* en *brève*, qui a eu lieu à l'aor. 1 ἀν-έθην. De πρίαμαι vient ἀπριάτην, *Od.* ξ', 317 ; *Il.* ά, 99 ; de ἀΐσσω, ἄϊκται, συναΐκτην, Hésiod. *Sc.* 189, où d'autres écrivent —αΐγδην, comme ἀπριάδην. Les adverbes dérivés de substantifs, changent la terminaison de ce substantif en —άδην. λόγ—ος, λογ—άδην, καταλογάδην ; σπορ—ός, σπορ—άδην ; ἀμβολ—ή, ἀμβολ—άδην. Quelques-uns ont, au lieu de —άδην, la termin. —ίνδην, ex. : ἀριστίνδην, πλουτίνδην (2) ; d'autres ont —δις, comme ἀμοιβηδίς, sur lequel a été formé ἄμυδις pour ἅμα, χαμάδις pour χαμᾶζε (3).

---

(1) Fisch. I, p. 303.
(2) Fisch. I, p. 305 *sq.*
(3) Fisch. I, p. 302.

Une espèce semblable d'adverbes finit en —ίνδα, et indique des espèces de jeu, comme ὀστρακίνδα, φαινίνδα, διελκυστίνδα (1).

§. 257. 3.° Quelques-uns, dérivés de substantifs, changent les terminaisons α, η, ος, ον, du nominatif ou (troisième décl.) du génitif, en —ηδόν, plus rarement en — αδόν, ex.: σπεῖρα, σπειρηδόν; ἀγέλη, ἀγεληδόν; πλίνθος, πλινθηδόν; τετράποδον, τετραποδηδόν; κύων, κυνός, κυνηδόν. Ils expriment une comparaison (2) et répondent aux adv. latins en —*atim*, ex.: ἀγεληδόν, *gregatim*, *à la façon des troupeaux*; σωρηδόν, *catervatim*, *en amas*; βοτρυδόν, *en forme de grappes* (3).

4.° Quelques adverbes, dérivés et composés de subst. et de verbes, ont la termin. —εί ou —ί et —τί.

Il est très difficile de distinguer ceux des adverbes qui ont la termin. ί, et ceux qui font εί (4), parce que, d'une part, l'orthographe varie dans les MSS., et que les anciens étaient eux-mêmes indécis, et, d'un autre côté, parce que nous n'avons pas encore de règle certaine pour porter un jugement. La terminaison propre de ces adverbes paraît avoir été ί; et celle-ci avoir été changée en ει, lorsque dans la forme primitive un ε ou un η précédait la terminaison; et de là peuvent se poser les règles suivantes pour le plus grand nombre :

1. Les adv. formés d'après l'analogie de la trois. pers. pass., finissent en ί, ex.: ἀστενακτί (ἐστένακται), ἀνοιμωκτί, ἀστακτί, ἀγελαστί, ἀνωμοτί, ἀκλαυστί, ἀμεταστρεπτί, ἀκηρυκτί, ἀκλητί, ἐγερτί, ἀνουτητί, ἀνωϊστί, μελεϊστί; et de même les adverbes ἀνδριστί, Δωριστί, βαρβαριστί, et d'après cette analogie, joignez-y Ἀργολιστί, Πελοποννασιστί, Σκυθιστί, βοϊστί, τετραποδιστί (5).

2. Les adverbes qui dérivent immédiatement d'adjec-

---

(1) Schweigh. *ad* Athen. 1, p. 130, 249.

(2) *eine Vergleichung*. M. Peyron traduit : *dinotano unione*, *expriment union*. GL.

(3) Fisch. I, p. 297 *sq*.

(4) M. Blomfield, dans ses REMARKS sur la première édition, veut que tous ces adverbes puissent s'écrire avec un simple ι, et renvoie à son *Gloss. in Æsch. Prometh.* 216, ainsi qu'au traité d'Apollonius Dyscolus, *de Adverbiis*. GL.

(5) Kœn. *ad* Gregor. p. (37 *sq*.) 90 *sq*.

tifs composés, mais d'adjectifs dont le nominatif appartient à la troisième déclinaison, prennent un ί, lorsque la terminaison est précédée d'une consonne, comme αὐτονυχί, αὐτοχειρί, ἐθελοντί, ἑκοντί.

3. Les adverbes dérivés de noms en α ou η, génitif ης, ou d'adjectifs composés de ces mêmes noms, ou bien d'adjectifs qui ont au génitif ε devant la termin. ος, se terminent en εί, ex. : ἀμαχεί (mais ἀμαχητί, de μεμάχηται), ἀνατεί; ἀσπουδεί, αὐτοβοεί, νηποινεί, πανθοινεί : car l'η des noms se change en ε. αὐτοετεί (de ἔτος, ἔτε-ος), ἀκηδεί, αὐτολεξεί.

La même chose arrive dans les adverbes qui viennent des noms de la seconde déclin. en ος, πανδημεί, πανοικεί, πανωλεθρεί, πανομιλεί, τριστοιχεί. Cependant on trouve souvent aussi πανοικί, ἀμισθί, ἀμοχθί (1).

Quelques-uns paraissent prendre la termin. —τι au lieu de —δον ou —δην, ex. : τετραποδητί chez Polybe, comme τετραποδηδόν chez Aristophane. Ainsi πασσυδί, ou bien πανσυδί selon la plus ancienne manière d'écrire, est la leçon des plus nombreux et des meilleurs MSS. dans Thucyd. 8, 1, venant de σύδην.

Il faut distinguer les adv. μεγαλωστί, νεωστί, où la termin. τι ne fait que fortifier encore la termin. adverbiale ως (2).

On fera voir dans la syntaxe que, du reste, beaucoup de datifs et d'accus. féminins s'emploient comme adverbes. On emploie aussi adverbialement : εἶεν, §. 216, 3; les impératifs ἰδού, ἄγε, φέρε, ἴθι, ἄγρει, *eh bien! çà!* (de même au pluriel, ἄγετε, ex. *Il.* η, 193; ἴτε, ἀγρεῖτε); de plus, τῆ, §. 251, p. 529; ὤφελον, §. 245, p. 515. De ἴδε s'est formé le composé ἠνίδε et ἦν ἰδού, *vois*, venant de ἤν, *ecce*, et de ἴδε (3).

5.° Les adverbes, formés de prépositions, ont la terminaison ω, comme ἔξω, ἄνω, κάτω, εἴσω, de ἐξ, ἀνά, κατά, εἰς. Cette terminaison appartient aussi à quelques autres adverbes, comme ἄφνω, *soudain*; οὕτω, *ainsi*; devant une

---

(1) Voy. Apollon. Dysc. *in* Bekk. *Anecd.* p. 57 *sq.* Fisch. I, p. 298 *sq.* Blomfield. *Gloss. ad* Æsch. *Prom.* 216. Gœttl. *ad* Theodos. p. 229 *sq.* Valck. *ad* Theocr. 10. *Id.* p. 228. Brunck. *ad* Arist. *Eccl.* 1020. Hermann *ad* Soph. *Aj.* 1206. Reisig. *Comm. exeg. in* Soph. *OEd. C.* 1638.

(2) Apollon. *l. c.* p. 572, 13.

(3) Valck. *ad* Theocr. 10. *Id.* p. 39. Kœn. *ad* Greg. p. 286, ed. Schæf.



voyelle ἄφνως, Apoll. Rh. 4, 580, et οὕτως (sur οὗτως, comme ἰδίως, voy. p. 113, *not.* 1.

6.° Les adv. en —άκις sont la plupart dérivés de numéraux, et répondent à la question *combien de fois?* τετράκις, πεντάκις, ἑξάκις, ἑπτάκις, etc., *quatre*, *cinq fois*. C'est d'après cela que se forment ὀλιγάκις, τοσαυτάκις, πολλάκις (par apocope πολλάκι), *souvent*, πλεονάκις, πλειστάκις (1).

7.° Les adv. en ξ dérivent la plupart de verbes, et suivent l'analogie des futurs, comme ἐναλλάξ, παραλλάξ, ὀδάξ (de ὀδάζω), ὀκλάξ (de ὀκλάζω), ἐπιμίξ, ἀπρίξ (de πρίζω pour πρίω). Dans d'autres, le γ ou le κ du radical se change avec le σ adverbial, en ξ, comme dans πύξ (πυγμή, πύκτης), λάξ (λακτίζω), et dans d'autres ξ est une simple terminaison adverbiale, ἅπαξ, μούναξ, διαμπάξ, χουρίξ, πέριξ, γνύξ (2). La termin. ψ est celle de ἄψ et μάψ.

8.° D'autres adv. finissent en ς, comme ἀτρέμας, ἑκάς, ἔμπας, ἀγκάς, ἀνδρακάς, πολλάκις, ἀμφίς, μέχρις, ἄχρις, ἄντικρυς, αὖθις, *derechef*, ἰθύς, εὐθύς. Dans quelques-uns on rencontre aussi la forme sans ς, sans que la signification change, comme ἀτρέμα, ἔμπα, πολλάκι, μέχρι, ἄχρι, ἄντικρυ; dans d'autres, la signification change avec le retranchement, comme dans αὖθι, *ici*, *là*; ἰθύς, εὐθύς, *sitôt*, mais ἰθύ, εὐθύ, *tout droit* (quoique Eurip. *Hipp.* 1211, emploie εὐθύς pour εὐθύ). Voy. p. 112, 113.

9.° Beaucoup d'adjectifs finissent en α, et alors les neutres pluriels des adj. s'emploient souvent aussi comme adverbes, ἅμα, θαμά (aussi θαμάκις), λίγα, λίπα, μάλα, σάφα, σφόδρα, τάχα, ὦκα.

Les autres adverbes de cette classe s'apprendront par l'usage.

§. 258. II. *Adverbes de lieu*, comme ἐνταῦθα, *ici*; ἐκεῖ, *là*; ἐγγύς, *près*; πόῤῥω, *loin*; δεῦρο, *ici* (avec mouvement); ἄνω, *en haut*; κάτω, *en bas*; ἔξω, *dehors*; ἔσω, *dedans*. On trouve dans ces adverbes une triple relation, c.-à-d. qu'ils désignent ou bien *un repos dans un lieu*, ou *un mouvement vers un lieu*, ou *l'action de s'éloigner d'un lieu*. Ils répondent à ces trois questions : *où?* *vers quel lieu?* *à partir de*

---

(1) Fisch. I, p. 301, *sq.*
(2) Fisch. I, p. 306, *sq.*

quel lieu, d'où? Pour chacune de ces relations, il y a des terminaisons particulières dans les adverbes dérivés.

1.° *Où?* ici se rattachent les termin. θι, σι, χοῦ.

θι, ex. : ἀγρόθι, *à la campagne;* ἄλλοθι, *dans un autre lieu;* οὐδαμόθι, *nulle part;* ἀμφοτέρωθι, *des deux côtés.* Ils sont formés des nomin. et des génitifs en ος, ainsi que des génit. en ης, par le rejet du ς. Comme des noms se rencontrent quelquefois comme génitifs avec cette terminaison (ex. : Ἰλιόθι πρό, *Il.* θ', 557; ἠῶθι πρό, *Il.* λ', 50, etc.), et que, indépendamment de l'autre, la terminaison ordinaire du génitif se présente aussi avec cette signification, ex. : ὅθι, poét., οὗ, πόθι et ποῦ, ces adverbes auront été sans doute des génitifs dans l'origine, ainsi que les formes en θεν (§. 87, p. 207).

σι est le plus souvent ajouté à des noms de villes, comme Ἀθήνησι, Θήβησι, *à Athènes, à Thèbes.* De même aussi θύρησι, *dehors, foris.* Ce sont là sans doute dans l'origine des datifs pluriels du dialecte ionien (§. 68, 7); car Hérodote a encore fréquemment ἐν Ἀθήνησι (1). Mais postérieurement ce σι a été considéré dans le dialecte attique comme simple termin. adverbiale, et non plus comme termin. du datif pluriel, et la termin. fut. ησι après une consonne, mais ᾱσι après une voyelle ou un ρ, ex. : Ὀλυμπίασι, *à Olympie;* Πλαταιᾶσι, Thuc. 4, 72; Θεσπιᾶσι, Isocr. *Plat.* p. 199, B; Μουνυχίασι, Thuc. 8, 92; θύρασι chez les Attiques (2). L'accent se règle d'après l'accent du nom de lieu lui-même, Ὀλυμπία, Μουνυχία, mais Πλαταιαί, Θεσπιαί.

χοῦ, ex. : πανταχοῦ (aussi πανταχόθι), *partout;* ἀλλαχοῦ, *ailleurs;* ἐνιαχοῦ, *en quelques endroits* (quelquefois aussi comme *adverbe de temps*).

§. 259. C'est ici que l'on classe aussi les adverbes en —χῆ, πανταχῆ, ἀλλαχῆ, ἐνιαχῆ, qui se rencontrent comme *adverbes de lieu* dans Aristoph. *Av.* 1008, 1020; Thuc. 7, 43; Eurip. *Phœn.* 272. πανταχῆ signifie aussi *de toutes*

---

(1) Wyttenb. *ad* Plut. *De s. num. vind.* p. 16. (*Animadv.* t. II, p. 61. p. 332).

(2) Hemsterh. *ad* Lucian. t. I, p. 338. Schweigh. *ad* Athen. 1, p. 61. Fisch. III, *a.* p. 208. Elmsl. *ad* Eur. *Med.* not. 466, *a.* Dobree *ad* Arist. *Pac.* 941. Sur θύρασι (et non θύραισι), voy. aussi Elmsl. *ad* Soph. *OEd.C.* 401.

les manières (1); ἀλλαχῆ, *d'une autre manière*, et selon quelques-uns πανταχῆ a toujours cette seconde signification, tandis que πανταχοῦ seul serait l'adverbe de lieu (2): cette distinction n'est cependant pas toujours observée, même par ceux qui l'admettent.

D'autres *adverbes de lieu* répondent à la question *où?* Ils n'ont que la termin. —οῦ, et quelques-uns paraissent être de véritables génitifs, comme οὗ, *ubi?* (aussi ὅθι), αὐτοῦ (αὐτόθι), *là*. De là quelques-uns prennent aussi les adverbes ποῦ (πόθι) pour des particules interrogatives, *où?* et πού, *en quel endroit?* ὅπου est regardé comme génitif des vieux nominatifs πός et ὅπος, qui se retrouvent encore dans la forme πῇ, πή et ὅπη, comme datif fém. D'après ces grammairiens, encore d'autres adverbes en ου ont été formés sans qu'on puisse supposer un nominatif; tels sont ἀγχοῦ, ὑψοῦ (ὑψόθι), μηδαμοῦ, οὐδαμοῦ (οὐδαμόθι), τηλοῦ (τηλόθι) (3).

D'autres adverbes ont la termin. —η; quelques-uns d'entre eux sont de véritables datifs féminins, ex.: τῇ, *là; ᾗ, où;* comme relatif κείνῃ, *là; ἄλλῃ, dans un autre lieu;* πῇ, *par où, par quelle direction?* Ainsi μηδαμῇ, μηδα-

(1) De même que πανταχῆ exprime *la manière d'agir,* de même il peut exprimer la *manière* dont se fait le mouvement, *abstraction faite de sa direction*, c.-à-d., exprimer *par où il passe.* Cette nuance de manière nous semble être renfermée dans les adverbes ci-dessous, τῇ, κείνῃ, ἄλλῃ. Ainsi πῇ φύγω signifiera au fond, *quelle route choisirais-je, de quelle route userais-je pour fuir?* Il y a *manière, espèce de ressource,* indépendamment de la *direction.* Ensuite, comme cette nuance de *manière* est trop subtile pour être toujours observée, les écrivains ont dû confondre dans l'usage la désinence adverbiale η avec les autres exprimant *direction vers.* — Lorsque, dans les grammaires latines élémentaires, on distingue les questions *ubi, quo, unde, qua,* cette division offre assez les moyens de comparer à *ubi* les adverbes grecs de *repos*, dont un bon nombre finissent en ι; à *unde* les adv. de *départ* en θεν (voy. après, p. 546); à *qua*, les adv. en η, qui ne peuvent exprimer le *choix d'un passage*, sans exprimer la *direction* elle-même, mais qui, en principe, rendent la première des deux idées. Reste *la question quo*, équivalente aux adv. grecs de simple *direction vers :* mais ici l'emploi d'un ablatif latin rompt l'analogie (qui demandait un accus.), et ce n'est pas la seule circonstance où le latin efface et confond les nuances raisonnées du grec, en l'imitant. GL.

(2) Brunck. *ad* Arist. *Lys.* 1230, *ad* Eur. *Andr.* 897. Suid. *voc.* πανταχῶς. Sur la manière d'écrire ᾗ ou ῇ, voy. Elmsl. *ad Med.* 358.

(3) Fisch. III, *a.* p. 206.

μᾶ, et οὐδαμῆ, —ᾶ: de plus, μηδαμά, οὐδαμά, avec α bref. Ils servent aussi à désigner le *genre* et la *manière*, τῇδε, *là, pourquoi?* ᾗ, *comment?* πῇ, *comment?* La différence entre πῆ, ὅπη et ποῖ, ὅποι, comme *adverbes de lieux*, est très difficile à établir (1), parce que les MSS. varient partout à cause de la ressemblance de prononciation des diphthongues, et parce que les éditeurs ont opéré des changements fondés sur des motifs arbitraires, souvent contradictoires. Il pourrait sembler que les deux formes diffèrent non pour le sens, mais seulement pour le *genre* grammatical, ποῖ comme neutre, πῇ comme féminin. Voy. Schæfer. *ad* Phalar. *ep.* p. 296. Hermann, au contraire, *ad* Eur. *Herc. fur.* 1236, admet que ποῖ n'exprime que *le mouvement*, mais πῇ, πᾷ, *le mouvement avec retard et station dans le lieu vers lequel il tendait.* On pourrait admettre avec la même raison, que πῇ exprime proprement *vers quelle direction*, et ainsi se rapporte au seul mouvement en général, tandis que ποῖ exprime en même temps *la station dans le lieu.* Il est dans la nature des choses, qu'il dépende de la volonté de l'écrivain d'indiquer le mouvement avec station, ou le mouvement pur et simple: et par conséquent, πῇ φύγω; est aussi correct que ποῖ φύγω; mais souvent on trouve ποῖ et πῇ, *là*, quand on n'exprime qu'une station, par conséquent au lieu de ποῦ, surtout s'il se trouve auprès encore un verbe de mouvement, ou s'il peut facilement se sous-entendre. Voy. §. 596, *init.*

Remarque. Les Doriens et les Éoliens avaient —ει, au lieu de —ῃ, ex.: αὐτεί, ταυτεί, τηνεί, εἶ, qui paraissent résulter aussi de l'ancienne manière d'écrire le datif féminin (2).

(1) La terminaison en —οῖ nous paraît, comme plus bas à M. Matthiæ, être un *datif* véritable, mais qui rentre quelquefois dans *les datifs de terme*, substitués à l'accusatif, comme dans ἄϊδι προΐαψεν (*Il.* ά, 3: *cf.* Æmil. Port. *ad* Eurip. *Iph. Aul.* 1205; Mitscherlich. *ad* Hom. *h. Cer.* 309; Erfurdt. *ad* Soph. *Trach.* 18), pour εἰς ἄϊδα. Cette terminaison —οι équivaut donc quelquefois par extension à celle des adverbes *de mouvement vers*, et diffère dans le principe de ceux en —ῃ, dont nous avons cherché dans la note ci-dessus à déterminer le sens primitif. Du reste, il était impossible que la confusion des deux désinences ne s'introduisît pas dans l'usage, lorsqu'on ne considérait en elles que le sens de *direction vers*. Mais d'autres fois la termin. οῖ exprime *repos*. Voy. plus loin. GL.

(2) Kœn. *ad* Greg. p. (160) 351.

Autre termin., —οῖ. Πυθοῖ est un véritable datif de Πυθώ, comme Πυθοῖ ἔνι, *Il.* ί, 405. De même Ἰσθμοῖ (1), οἴκοι, ποῖ, ancienne manière d'écrire pour (ἐν) Ἰσθμῷ, οἴκῳ, πῷ. On a formé d'après la même analogie les adverbes Μεγαροῖ, ἀρμοῖ, *récemment*, et le dorien ἐνδοῖ, ἐξοῖ, pour ἔνδον, ἔξω (2).

§. 260. 2.° *où? vers quel lieu?* ex.: ἐκεῖσε, *là;* δεῦρο, *ici* (également comme impératif, *viens ici*, et en s'adressant à plusieurs, δεῦτε, formé de δεῦρ' ἴτε, Arist. *Eccles.* 882); εἴσω, ἔσω, *en dedans.* Dans les adverbes dérivés, la terminaison δε, ou σε d'après une autre prononciation, s'ajoute ordinairement à l'accusatif, qui ne subit pas de changement, ex. οἶκόνδε, πεδίονδε, κλισίηνδε, ἄλαδε, Ἐλευσίναδε, Μαραθῶνάδε, Μεγάραδε. Lorsqu'il se présente un σ devant ce δ, alors au lieu de σδ, on écrit ζ, comme dans Ἀθήναζε, Θήβαζε, θύραζε, pour Ἀθήνασδε, etc. Lorsqu'une fois cela eut force de terminaison d'adverbe de lieu, on le rattacha également à d'autres mots, sans égard à la forme de l'accusatif, ex.: Ὀλυμπίαζε, Μουνυχίαζε, Θρίωζε, de Ὀλυμπία, Μουνυχία, Θρία; ἔραζε (dor. ἔρασδε, Théocr. 7, 146), de ἔρα, *la terre*, χαμᾶζε. De même φύγαδε, pour εἰς φυγήν, dans Homère; οἴκαδε pour οἶκόνδε, chez Homère et les Attiques.

Les adverbes en —σε ont un ο ou ω devant cette désinence, ὑψόσε, τηλόσε, πολλαχόσε, παντόσε, ἑτέρωσε, ἑκατέρωσε (3).

Remarque 1. Les Doriens employaient, au lieu de —δε, la termin. —δες, —δις, comme οἴκαδες. Homère a aussi χαμάδις, synonyme de χαμᾶζε (4).

Remarque 2. Homère ajoute ce δε aux accusatifs qui ont encore un adjectif auprès d'eux, comme Κόωνδ' εὖ ναιομένην, *Il.* ξ', 255; et même il le redouble, comme dans ὅνδε δόμονδε, *Il.* π', 445, etc. ἄϊδόσδε est une façon de parler, comme εἰς ἄϊδος ou εἰς ᾅδου, c.-à-d. οἶκον. De même ἡμέτερόνδε, c.-à-d. δόμον, *Od.* θ', 39.

3.° *d'où?* Terminaison θεν. ἀγχόθεν dans Hérod. οὐδαμόθεν, τηλόθεν, οὐρανόθεν, Ἀθήνηθεν, χαμάθεν, *du ciel, d'Athènes*, etc. Cette forme s'emploie en général au lieu de la préposition ἐκ avec le génitif, même lorsqu'il n'y a aucune désignation de lieu, ex.: Πυθόθεν, Pind. *Isthm.* 1, 92; θεόθεν, Διόθεν, *des dieux, de Jupiter* (5).

(1) Schæfer. *ad* Greg. p. 369.
(2) Kœn. *ad* Greg. p. (168) 367, *sq.* Fisch. III, *a.* p. 208.
(3) Fisch. III, *a*, p. 212.
(4) Kœn. *ad* Greg. p. (106) 230. Fisch. III, *a.* p. 213.
(5) Fisch. I, p. 299; III, *a.* p. 209, *sq.*

On a remarqué plus haut, §. 87, p. 207 [voy. aussi §. 258, p. 543. GL.], que cette terminaison paraît avoir été dans l'origine une forme de génitif. Dans le dialecte ionien et le dorien, on trouve chez les poètes, à cause de la mesure, θι, ex. : ἔκτοσθι, Σικυωνόθι, Pind. *Nem.* 10, 80; et de même τουτόθι, Théocr. 4, 10; τηνῶθι, *id.* 3, 10.

§. 261. Quelques adverbes expriment une corrélation les uns à l'égard des autres, de sorte que les *simples* se prennent comme *relatifs* : mais ceux-ci, avec le π en tête, et sans changement de terminaison, sont des *interrogatifs directs*, et avec l'addition de ὁ au commencement, ils sont des *interrogatifs* et des *relatifs indirects*. Lorsqu'il y a en tête τ au lieu de π, ce sont des *démonstratifs*.

SIMPLE RELAT.		INTERROG. DIRECT.		INTERROGAT. INDIR. REL.	DÉMONSTRAT.	
ᾗ,	*où.*	πῇ,	*où?*	ὅπῃ	τῇ,	(poét.) *là.*
ἡνίκα,	*lorsque.*	πηνίκα,	*à quel temps?*	ὁπηνίκα	τηνίκα,	*à ce temps.*
ὅθεν,	*d'où.*	πόθεν,	*d'où?*	ὁπόθεν	τόθεν	(poèt.), *de là.*
οἷ	(poét.), *où*	ποῖ,	*où?*	ὅποι		
ὅτε,	*lorsque.*	πότε,	*quand?*	ὁπότε	τότε,	*alors.*
οὗ,	*où.*	ποῦ,	*où?*	ὅπου		
ὡς,	*comme.*	πῶς,	*comment?*	ὅπως	τώς	(poét.), *ainsi,*

Les adverbes de la seconde rangée s'emploient aussi comme désignations indéterminées, et alors sont enclitiques : πή, *de quelque manière;* ποθέν, *de quelque lieu;* ποί, *quelque part;* ποτέ, *quelquefois;* πού, *quelque part;* πώς, *de quelque manière.* Seulement πηνίκα, qui interroge pour un temps déterminé, ne peut, par sa nature, prendre cette signification indéterminée.

L'ὁ qui, placé en tête, distingue les *interrogatifs directs* des *indirects* et des *relatifs,* se trouve aussi dans le dialecte homérique dans ὅτις, de τίς. Voy. §. 153, *Rem.* 1. Le neutre et les cas obliques de l'article sont avec le pronom *démonstratif* ὅς; ὅ, τό; οὗ, τοῦ, etc., dans le même rapport que les interrogatifs indirects ou relatifs et les démonstratifs.

La même analogie se trouve encore dans πότερος, ὁπότερος; ἡλίκος, πηλίκος, ὁπηλίκος, τηλίκος; οἷος, ποῖος, ὁποῖος, τοῖος (poét., d'où τοιόσδε et τοιοῦτος, §. 150, *Rem.* 1 et 5); ὅσος, πόσος, ὁπόσος, τόσος (poét., d'où τοσόσδε et τοσοῦτος).

Du reste, il faut encore remarquer que :

1.° ὡς, *comme* (*interrog. relatif* et *particule de temps*), doit tout-à-fait se distinguer de ὥς, qui, surtout chez les poëtes, se rencontre dans le sens de οὕτως, *ainsi*. Voy. §. 628. A ὡς répond τώς, *ainsi*, qui est purement poétique.

2.° L'enclitique πως rejette souvent dans Homère le σ devant des consonnes et des voyelles, comme *Il.* γ', 169; et il se lie le plus ordinairement avec μή, μή πω (*de peur que*, et avec l'impératif, *certes non*, et *non pas encore*), et avec οὔ, οὔπω, *pas encore*. Ailleurs il forme la première partie de la composition, ex.: πώποτε, *toujours*, *unquam*; οὐπώποτε, *jamais jusqu'à present*.

3.° On ajoute aux adverbes encore d'autres particules, comme περ, ὥσπερ, etc.; οὖν, ὁπωσοῦν, ὁπουοῦν, ou l'enclitique δε, τηνικάδε, ἐνθάδε, ἔνθενδε. Au lieu de la terminaison —αδε, par suite de l'analogie de τ-άδε, τ—αῦτα, on emploie aussi —αῦτα, ex.: τηνικαῦτα, ἐνθαῦτα, att. ἐνταῦθα; au lieu de —ενθε, —εῦτεν, comme ἐνθεῦτεν, att. ἐντεῦθεν.

4.° On ajoute l'ι *paragogique* à beaucoup de mots appelés *démonstratifs*, ex.: νῦν, νυνί; οὕτως, οὑτωσί; ἐντεῦθεν, ἐντευθενί. Ainsi δευρί pour δεῦρο. Cet ι sert à fortifier l'indication. Il faut en distinguer l'ι dans les mots attiques οὐχί, ναιχί.

§. 262. LES DEGRÉS DE COMPARAISON

sont en usage dans les adverbes comme dans les adjectifs. Voy. §. 132. Cependant il faut remarquer ici que :

1.° Dans des verbes en —ῶς, qui viennent d'adjectifs en —ος et —ης, on emploie, au lieu d'un *comparatif* et d'un *superlatif* en —ως, le neutre singulier pour le *comparatif*, et le neutre plur. pour le *superlatif*, ex.: σοφῶς, σοφώτερον, σοφώτατα; αἰσχρῶς, αἴσχιον, αἴσχιστα; ἀσφαλῶς, ἀσφαλέστερον, ἀσφαλέστατα. C'est surtout le cas pour ceux qui ont pour base des adjectifs faisant au *comparatif* et au *superlatif* —ίων et —ιστος. Cependant on trouve aussi, et assez souvent, des compar. et superl. en —ως, χαλεπωτέρως, Thuc. 2, 50; 4, 39; ἀγριωτέρως, Plat. *Euthyd.* p. 285, A; ἐνδεεστέρως, *id. Phædon.* p. 75, A; εὐμενεστέρως, Isocr. *Paneg.* p. 49, B; συντομωτέρως, *ib.* p. 54, D (Bekker —μώτερον), ἐῤῥωμενεστέρως, *id.* π. ἀντιδ. §. 297, Bekker, et *pass.*; surtout

μειζόνως. Les superlatifs en —ως sont beaucoup plus rares, ξυντομωτάτως, Soph. *OEd. C.* 1579; ἱκανωτάτως, Hipp. p. 7, 23 (1). D'une autre part, on trouve aussi au *superlatif* la terminaison —ον, πανύστατον, Eur. *Hec.* 411 (on peut y rattacher ὕστατον, πύματον), au lieu de quoi il y a aussi πανύστατα dans le même Eur. *Herc. fur.* 455. Il faut regarder aussi comme adverbes de comparaison, les suivants qui ne viennent d'aucun adjectif: μάλα, μᾶλλον, μάλιστα; ἄγχι, ἇσσον, ἄγχιστα.

2.° Les adverbes en —ω, formés de prépositions, gardent au *comparatif* et au *superlatif* cette même terminaison —ω, ex.: ἄνω, ἀνωτέρω, ἀνωτάτω, κάτω, κατωτέρω, κατωτάτω. De même, les prépositions qui subissent la comparaison dans le sens d'adverbes, ex.: ἀπό, ἀπωτέρω. Quelques autres adverbes suivent cet exemple, comme ἐγγύς, ἐγγυτέρω, ἐγγυτάτω (mais aussi ἐγγύτατα (2)); ἀγχοῦ, ἀγχοτέρω; ἑκάς, ἑκαστέρω, ἑκαστάτω; ἔνδον, ἐνδοτέρω, ἐνδοτάτω (3). Cependant on substitue aussi fréquemment aux formes ci-dessus ἐγγύτερον, ἔγγιον, ἔγγιστα; ἇσσον, ἄγχιστα. Voyez les autres déviations, §. 126, *sqq*.

§. 263. *Remarque*. La différence entre les adverbes et les conjonctions n'est pas parfaitement déterminée, parce que certains grammairiens mettent au rang des adverbes plusieurs particules que d'autres font figurer parmi les conjonctions, et *vice versa*. Mais si l'on considère comme marque caractéristique d'une *des parties du discours*, ce qui se trouve dans la plupart des mots appartenant à cette *partie*, il s'ensuit que le caractère des adverbes consiste à mieux préciser, dans la circonstance actuelle, le sens d'un autre mot (verbe ou adjectif), auquel ils se rattachent, ou bien à indiquer la forme d'une proposition entière, prise en elle-même et sans égard à ses rapports avec d'autres propositions. Le caractère des conjonctions, au contraire, est de déterminer la relation réciproque des propositions entre elles, ou bien simplement d'une proposition avec une autre. Cette définition, d'une part, peut s'appliquer à la majeure partie des adverbes, en général reconnus comme tels, qui, seulement pour le mot auquel ils se rapportent, ou pour la proposition où ils figurent, déterminent toutes les désignations absolues *de temps*, *de lieu* ou bien *de qualité* et *de forme*: mais cette définition est applicable aussi aux mots, comme ναὶ μά, οὐ μά, νή, δήπου, ἦ μήν, μῶν, ἆρα, ἦ, qui, par leur nature, ne peuvent indiquer aucune relation d'une proposition à une autre, et encore aux mots qui ne se

(1) Elmsl. *ad* Eur. *Heracl.* 544, *et Add.*
(2) Heind. *ad* Plat. *Soph.* p. 441.
(3) Fisch. II, p. 113—119.

rencontrent qu'en composition, et précisent la qualité du mot avec lequel ils sont liés, comme αρι, ερι, βου, ζα, νη, δυς, α, et qu'on appelle d'ordinaire, mais à tort, *prépositions inséparables*. D'une autre part, cette définition s'applique de même à la plus grande partie des conjonctions; car nous devons prendre pour tels des mots comme ἤ, *que* (mot qu'il faut, d'après les signes caractéristiques ci-dessus, distinguer nettement de μᾶλλον, μάλιστα, bien que l'on ait l'habitude de les ranger dans la même classe), ὡς, ὥσπερ, καθάπερ, *de même que*. Quoique, d'après ce principe, on assimile aux conjonctions certaines particules, auxquelles correspondent d'autres qui sont adverbes d'après les caractères posés, il n'en résulte pas que cette distinction puisse être détruite, pas plus qu'on ne détruit la différence entre ὁ et ὅς, parce que tous deux, dans certains cas, se prennent l'un pour l'autre, et qu'ils n'ont formé qu'un dans l'origine. C'est ainsi qu'une seule et même particule se prend quelquefois comme adverbe et quelquefois comme conjonction, par ex. γε, qui, lorsqu'il se rapporte à une phrase suivante, est conjonction, et au contraire, adverbe, quand il est particule restrictive. τοι, δή, sont des conjonctions, lorsqu'ils expriment une conséquence; adverbes, lorsqu'ils font l'office de particules affirmatives. D'autres caractères distinctifs, par exemple que les adverbes expriment les *qualités objectives* des choses, mais que les conjonctions expriment seulement le mode de la *perception subjective*, ou bien que les adverbes peuvent se comprendre par eux-mêmes, et emportent une idée définie, tandis que les conjonctions se considèrent seulement comme liées avec d'autres mots; ces caractères, disons-nous, ou bien exigent plusieurs restrictions, ou bien ne sont que les conséquences de ceux que nous avons signalés plus haut : car un mot exprimant seulement la forme d'une relation, ne peut à lui seul représenter une idée claire, et une relation ne consiste le plus souvent que dans une perception subjective.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



